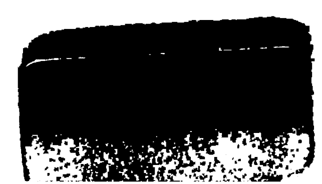


Histoire de l'art dans l'antiquité

Georges Perrot, Charles Chipiez



HISTOIRE
DE L'ART
DANS L'ANTIQUITÉ

TOME IV

HISTOIRE
DE L'ART
DANS L'ANTIQUITÉ

ÉGYPTE — ASSYRIE — PHÉNICIE
JUDÉE — ASIE MINEURE — PERSE — GRÈCE — ÉTRURIE — ROME

PAR

GEORGES PERROT

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

ET

CHARLES CHIPIEZ

ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, INSPECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN

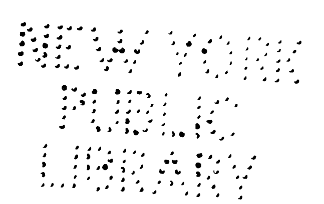
TOME IV

JUDÉE

SARDAIGNE — SYRIE — CAPPADOCE

Contenant 395 gravures
dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques





PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887



HISTOIRE

DE L'ART

DANS L'ANTIQUITÉ

LIVRE QUATRIÈME

LA SARDAIGNE

L'ART DES INDIGÈNES

§ 1. — LES TRIBUS DE L'INTÉRIEUR; COMMENT LA SURFACE DE L'ÎLE ÉTAIT PARTAGÉE ENTRE ELLES ET LES COLONS PHÉNICIENS; HYPOTHÈSES AUXQUELLES A DONNÉ LIEU L'ORIGINE DE CES PEUPLADES.

Dans l'enquête que nous avons entreprise pour recueillir, sur tous les rivages de la Méditerranée, les traces éparses des artistes ou plutôt des artisans de la Phénicie, nous avons fait de fréquents emprunts aux nécropoles de Caralis, de Tharros et des autres villes que les Tyriens et les Carthaginois ont fondées en Sardaigne. Les objets recueillis dans ces tombes ne nous ont pas été d'un médiocre secours; ils ont suppléé, dans une certaine mesure, à l'insuffisance des résultats que donnaient les fouilles faites en Syrie; ils nous ont aidé à déterminer les caractères auxquels on peut reconnaître les produits de l'industrie phénicienne.

Nous avons fait ainsi plus d'une visite à la Sardaigne; mais nous nous sommes toujours arrêté sur la côte. C'est là que se trouvent, tous

sans exception, les cimetières dont le mobilier nous a paru représenter la dépouille des marchands ou colons phéniciens. Ceux-ci ne s'étaient guère écartés du littoral ; ils n'avaient pas pénétré dans l'intérieur de l'île ou du moins ils n'y avaient pas fondé de villes ; c'est tout au plus si, en dehors des étroites banlieues que dominaient les murs de leurs cités toutes maritimes, ils avaient occupé cette plaine qui, longue d'environ 100 kilomètres et coupée par un seuil très bas, va du golfe de *Cagliari* à celui d'*Oristano ;* ce district, que l'on appelle aujourd'hui le *Campidano,* redeviendra, quand tous les marais y auront été desséchés, ce qu'il était dans l'antiquité, entre les mains de maîtres intelligents et laborieux, la partie la plus fertile de la Sardaigne. Carthage avait établi là, sans doute sous la protection de postes fortifiés, des groupes compacts de Liby-phéniciens, comme disaient les Grecs, c'est-à-dire de ces gens de race africaine qui avaient appris la langue punique et adopté la religion et les usages de leurs maîtres[1]. On avait réglé le cours de ces eaux qui forment aujourd'hui, sur plus d'un point, ces lagunes d'où sortent les miasmes paludéens. Dans la campagne assainie, on appliquait ces méthodes de culture savante dont le premier essai avait été fait au pied du Liban, autour de Tyr et de Sidon.

Sous la surveillance d'ingénieurs carthaginois, des prisonniers de guerre et des esclaves exploitaient peut-être aussi les mines de cuivre et de plomb argentifère que renferment les collines situées entre cette plaine et la mer, dans le territoire d'*Iglesias ;* celui-ci dépendait de la ville de Sulcis, que les Tyriens avaient fondée dans une île toute voisine de la terre ferme qui porte maintenant le nom de *Sant'Antioco*[2] (fig. 1) ; une rade très bien abritée facilitait l'enlèvement des minerais et le chargement des navires[3]. Les Phéniciens s'étaient assuré ainsi le

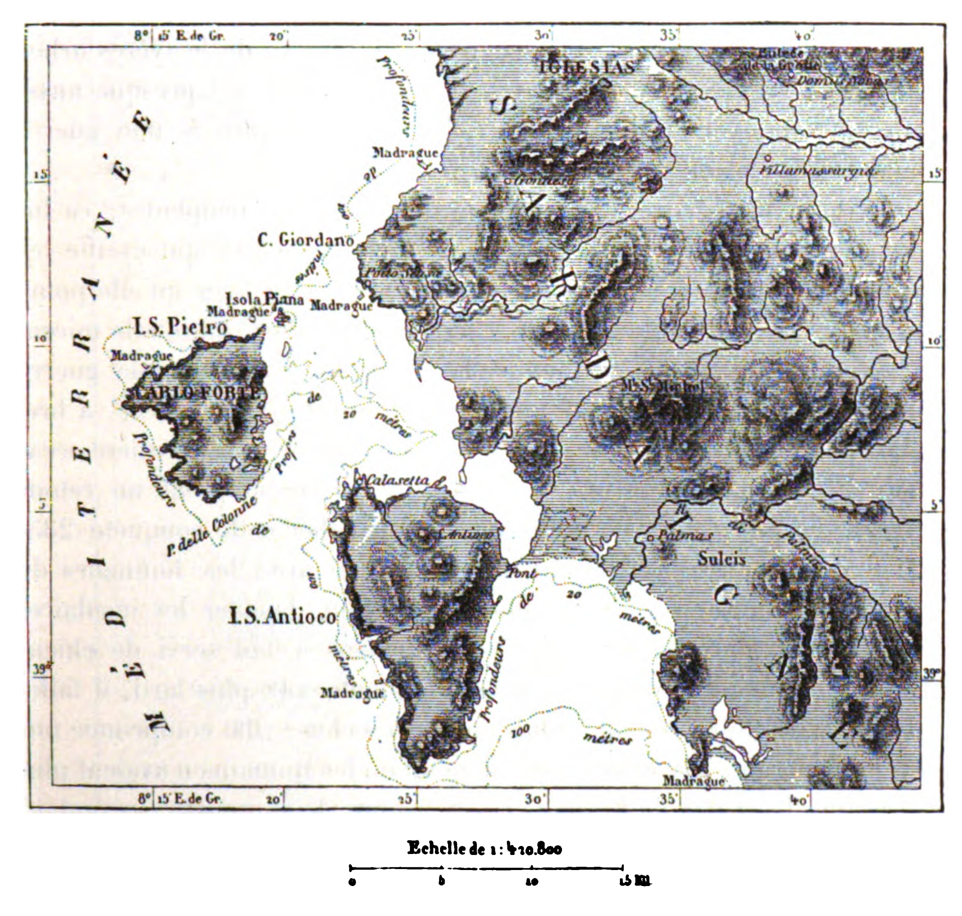
1. Diodore, racontant la fondation de la ville de Theuna, en Sicile, par les Carthaginois, dit que ceux-ci envoyèrent là quelques-uns des citoyens de leur ville et ceux des Libyens qui voulurent profiter de l'occasion (XIII, LXIX, 8). De même Cicéron, plaidant pour Scaurus, qu'accusaient les Sardes, emploie cette expression : « A Pœnis admixto Afrorum genere Sardi non deducti in Sardiniam atque ibi constituti, sed amandati et repudiati coloni » (*Pro Scauro*, XIX, 42).

2. Le nom de Sulcis a survécu ; on le donne maintenant, dans l'usage courant, au canton qui fait face à l'île de *Sant'Antioco*. C'était autrefois une dépendance de la ville phénicienne, située dans la petite île.

3. M. Pais fait remarquer qu'il n'y a pas, dans les historiens anciens, un seul texte qui atteste l'exploitation des mines de la Sardaigne par les Carthaginois ; tous les passages des auteurs anciens où il est question des richesses minérales de l'île se rapportent à l'époque romaine, et aucune découverte archéologique certaine n'est venue suppléer au silence des écrivains. Habiles métallurgistes comme l'étaient les Phéniciens, ils ont dû pourtant reconnaître la présence du plomb dans l'île où ils avaient fondé Sulcis,



moyen de tirer parti des richesses naturelles de la Sardaigne; mais ils ne s'étaient établis ni dans le massif volcanique du nord-ouest ni dans les vallées et sur les hauts plateaux des montagnes schisteuses et gra-



1. — Carte du district d'Iglesias. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. I, p. 599.

nitiques qui, dominées par les sommets du *Gigantinu*, du *Ballestreri* et du *Gennargentu*, couvrent toute la partie orientale de l'île[1]. Il y avait

celle de l'argent dans les bassins d'*Iglesias* et de *Sarrabus*, celle du cuivre en d'autres points, et s'ils ont constaté l'existence de ces minerais, ils ont dû travailler à les extraire. PAIS, *la Sardegna prima del dominio romano*, pp. 65-66.

1. « Les Carthaginois, dit DIODORE (V, xv, 4), arrivés au comble de leur puissance, se rendirent maîtres de l'île; mais ils ne réussirent pas à réduire en esclavage les populations qui s'étaient établies avant eux dans l'île; les Ioléens se réfugièrent dans les montagnes, et, s'y étant ménagé des habitations souterraines, ils y nourrirent de grands troupeaux qui fournissaient amplement à leurs besoins en leur donnant à souhait le lait, le fromage et la viande; ayant évacué la plaine, ils avaient renoncé aux pénibles travaux de l'agriculture; habitant les hautes terres, ils y menaient une vie exempte de soucis, qu'ils entretenaient avec les aliments dont nous avons parlé. Les Carthaginois les

là de rudes et belliqueuses tribus de bûcherons, de pâtres et de chasseurs, que Rome même, avec sa puissance militaire, eut de la peine à dompter; elles habitaient des lieux d'un accès difficile, parmi des forêts épaisses et sans chemins; là où cessaient les bois, c'était pour faire place au maquis, et celui-ci, avec ses fourrés de bruyères arborescentes, d'arbousiers, de myrtes et de lentisques, est presque aussi dangereux pour l'envahisseur, presque aussi propice à une guerre d'embuscades et de surprises (fig. 2).

Ce qui fut encore une sauvegarde pour ces peuplades, ce fut leur pauvreté même. Il n'y avait rien chez elles de ce qui éveille les convoitises; la proie ne semblait pas valoir les sacrifices qu'elle pourrait coûter. Les Romains durent s'imposer cet effort, lorsqu'ils mirent la main sur la Sardaigne, entre la première et la seconde guerre punique[1]; il fallait que la soumission de l'île fût assez avancée, à bref délai, pour que Carthage ne risquât pas d'y trouver, à la première occasion, des auxiliaires encore en armes qui lui faciliteraient un retour offensif. Le Sénat employa huit années à ébaucher cette conquête (235-227); deux consuls revinrent de Sardaigne avec les honneurs du triomphe; l'un d'eux, Pomponius Matho, pour dépister les insulaires jusque dans leurs retraites les plus cachées, s'était servi de chiens dressés à chasser l'homme[2]. Mais, cinquante ans plus tard, il fallut encore qu'un autre consul, Sempronius Gracchus, allât comprimer une révolte générale; il y avait eu un moment où les Romains n'avaient plus gardé que les villes de la côte; à son retour, le vainqueur se vantait, dans une inscription que Tite-Live a transcrite, d'avoir tué ou pris quatre-vingt mille Sardes[3]. L'œuvre de pacification, que les légions avaient commencée, ne fut d'ailleurs à peu près achevée, là comme dans bien d'autres provinces, que sous l'Empire, par les ingénieurs latins, à l'aide de ces voies qu'ils savaient conduire à travers les halliers et les marécages, faire passer au-dessus des fleuves les plus violents et suspendre au flanc des rochers, dans les gorges les plus étroites et les plus abruptes[4].

attaquèrent à plusieurs reprises avec de fortes armées; mais, grâce aux accidents du terrain et à la difficulté de pénétrer dans leurs souterrains, ces tribus échappèrent au joug. »

1. L'idée de s'emparer de la Sardaigne était venue aux Romains dès qu'ils avaient pris la mer (Polybe, I, xxiv, 7); mais ils ne la réalisèrent que quand ils virent Carthage épuisée par la lutte sanglante qu'elle venait de soutenir contre les mercenaires. Un traité ratifia la cession de l'île (Polybe, I, lxxxviii, 8-12; III, x, xxvii-xxviii).

2. Zonaras, viii, 18.

3. Tite-Live, xli, 28.

4. La construction des voies romaines dans l'île ne paraît avoir commencé qu'avec

Au temps d'Auguste, les montagnards descendaient encore souvent en



2. — Carte de la Sardaigne [1].

armes dans la plaine pour y ravager les cultures et y enlever les bes-

l'Empire. La plus ancienne des bornes milliaires qui y aient été retrouvées date du principat d'Auguste. Pais, *Bullettino archeologico sardo*, 1884, p. 19.

1. Cette carte a été dressée, d'après nos indications, par M. Thuillier. Le tracé du sol

tiaux, et les gouverneurs romains n'avaient pas toujours la force de punir ces actes de brigandage; ils fermaient parfois les yeux, plutôt que d'entreprendre une poursuite difficile et sans gloire[1].

Ce qui coûta tant de peines et de sang à Rome, malgré sa puissance militaire, les Phéniciens ne l'avaient même pas essayé; les routes de la mer étaient les seules dont ils tinssent à être maîtres. Entraînés par les circonstances, les Carthaginois tentèrent ce dont les Tyriens n'avaient jamais eu la pensée : ils formèrent, ils mirent en mouvement des armées pour refouler les tribus barbares sur le territoire desquelles ils prenaient pied et pour en réduire une partie à la condition de métayers qui cultiveraient le sol et d'ouvriers qui travailleraient dans les mines au profit du maître étranger. Là même où ils eurent cette ambition et où ils réussirent dans cette entreprise, comme en Sardaigne, ils ne parurent pas se soucier de donner une grande largeur à cette zone de terre annexée et de populations sujettes qu'ils aimaient à créer en arrière de leurs comptoirs les plus importants. Les guerres que firent en Sardaigne, au sixième siècle, Malcus, puis Asdrubal et Hamilcar, les fils de Magon, le fondateur de la puissance militaire de Carthage, ces guerres, qui furent très laborieuses, n'eurent pas pour but ou du moins n'eurent pas pour résultat l'écrasement des peuplades du haut pays et la suppression de leur indépendance[2]; les Carthaginois paraissent s'être arrêtés dès qu'ils eurent donné de l'air et de l'espace à leurs colonies du littoral; ils se contentèrent dès lors de tenir en respect ces

a été emprunté à l'atlas de Stieler, édition de 1881, feuille 32. Les situations et les noms des villes antiques ont été tirés de la carte de Pais (*La Sardegna*, pl. I[a]); c'est aussi d'après lui que nous avons tracé, en pointillé, les lignes qui séparent le pays subordonné à l'influence des colons carthaginois et le domaine des tribus insoumises; il est bien entendu d'ailleurs que cette frontière n'est marquée que d'une manière tout approximative; enfin la grande carte de La Marmora (*Atlas*, 2[e] partie, pl. I) nous a fourni la position des villages que nous avons tenu à porter ici à cause des découvertes archéologiques qui y ont été faites. Les noms anciens sont écrits en caractères droits, et les modernes en italiques.

1. Strabon, V, ii, 7. Diodore, qui écrit à la même époque que Strabon, dit aussi de ces tribus qu'elles sont encore insoumises, ἀχείρωτοι πολεμίᾳ δυνάμει διέμειναν (V, xv, 5). Tite-Live, à propos d'une expédition faite en 181 contre les Ilienses, la principale tribu de la côte orientale, les appelle : « gens ne nunc quidem omni parte pacata » (xl, 34). C'est à cause de ces brigandages qu'en l'an 6 de notre ère Auguste retire au sénat la Sardaigne pour en faire une province impériale (Dion Cassius, lxv, 25). Au temps de Tibère, ces incursions dans la plaine et ces actes de violence n'ont pas encore cessé (Tacite, *Annales*, ii, 85).

2. Il est question de revers sous Malcus, puis de succès sous les fils de Magon; mais nous n'avons sur ces événements que quelques mots, très vagues et très obscurs, de Justin (xviii, 7; xix, 1); ce sec abréviateur ne nous donne aucun détail sur les péripéties de ces luttes et sur le théâtre de ces combats.

incommodes voisins, de les contraindre à laisser le paysan semer et moissonner sans crainte : les blés de la Sardaigne, qui plus tard prendront le chemin de Rome, entraient pour une part assez notable dans la consommation de Carthage. Quand il y eut des insurrections en Afrique ou qu'un ennemi comme Agathocle y tenait la campagne, ce fut aux convois de grains qui lui venaient de Caralis que Carthage dut souvent de ne pas être affamée et réduite à merci[1]. Ce résultat était atteint vers la fin du sixième siècle ; comme le remarque Polybe, dans le traité conclu en 509 entre Rome et Carthage, celle-ci met la Sardaigne sur le même pied que l'Afrique ; elle en parle comme d'un pays qui lui appartient en propre et tout entier, tandis que pour la Sicile elle ne mentionne que « la partie de l'île qui est soumise aux Carthaginois[2] ». Carthage avait le droit de parler ainsi ; car, par ses colons, elle était maîtresse sinon de toute l'étendue des côtes sardes, au moins de tous leurs ports et de tous leurs marchés. Cet état de choses se prolongea pendant deux siècles et demi ; nous ne voyons pas qu'au temps des luttes sanglantes que Carthage eut à soutenir contre les Grecs, puis contre les Romains, en Sicile et en Afrique, elle ait eu à distraire une partie de ses forces pour dompter une révolte générale des tribus sardes[3]. Il dut bien y avoir, sur plus d'un point, à maintes reprises, des collisions entre les Phéniciens sédentaires, habitants du rivage ou de la plaine, et ces pillards de la montagne ; cependant, par la force même des choses, des relations se nouèrent, sur presque tout le pourtour de la Sardaigne, entre barbares et civilisés ; elles durèrent, parce que chacune des deux parties y trouvait son compte. Il finit par s'établir ainsi entre les deux groupes une sorte d'équilibre, qui se maintint, sans notables changements, jusqu'à la conquête romaine.

Tout attachées qu'elles fussent à la vie pastorale et à leur farouche liberté, ces populations ne purent pourtant pas se soustraire complète-

1. Diodore, XIV, LXIII, 4 ; LXXVII, 6 ; XXI, XVI. Polybe indique bien que ce qui aggravait la situation de Carthage dans la guerre qu'elle soutint en Afrique contre les mercenaires, c'était qu'elle « se trouvait alors avoir perdu la Sardaigne, dont la possession, dans les circonstances critiques, lui avait rendu les plus grands services » (I, LXXXII, 7).

2. Polybe, III, XXIII, 5.

3. L'occasion qui servit de prétexte aux Romains pour s'emparer de la Sardaigne ne fut pas une insurrection des tribus indigènes, mais une révolte de l'armée de mercenaires que les Carthaginois entretenaient en Sardaigne (Polybe, I, LXXIX). C'est seulement quand ils voient cette force désunie et débandée que les indigènes se soulèvent et rejettent en Italie ces mercenaires. L'île est alors livrée à l'anarchie, et les Romains y interviennent, appelés peut-être aussi par les colons phéniciens, pour y rétablir l'ordre, pour y défendre les villes menacées.



ment à l'influence de cette civilisation supérieure qui les enveloppait de toutes parts.

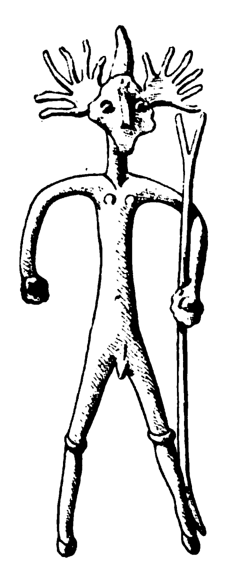
Lorsque de quelque temps il n'y avait pas eu de bagarre sur les limites des possessions phéniciennes, lorsque l'on ne s'était pas tout récemment dérobé d'esclaves ou de bestiaux, les montagnards, vêtus de ces capes en peau de chèvre qu'ils portent encore aujourd'hui, descendaient faire leurs provisions dans les villes du littoral ; ils y apportaient leur lait et leurs fromages, leurs cuirs et leurs laines ; ils en rapportaient certaines matières dont l'homme ne sait plus se passer dès qu'il en a découvert les usages ; ils y achetaient quelques produits ouvrés et des instruments ; ils y apprenaient à se servir des outils les plus simples. Dans ces conditions, ils ne pouvaient demeurer de purs sauvages. Ce qui concourut encore à les dégourdir, comme on dit familièrement, ce fut le service militaire ; on nous signale des Sardes, c'est-à-dire des gens de ces tribus, dans les armées carthaginoises[1] ; ils tenaient garnison en Afrique ; ils guerroyaient en Espagne, en Italie, surtout en Sicile. Cantonné dans les casemates des épaisses murailles de Carthage ou d'Utique, le soldat étranger ne se mêlait guère à la vie de la cité. Quand il faisait campagne, il jouait le rôle d'un agent de trouble et de destruction au sein de ces sociétés à travers lesquelles le déchaînaient les ambitions de Carthage ; il n'y paraissait que pour promener le fer et la flamme dans les champs et dans les villes. Les luttes les plus acharnées ont cependant leurs répits, leurs trêves forcées. On ne pouvait courir ainsi le monde sans éprouver, un jour ou l'autre, le désir d'imiter ce que l'on voyait tout autour de soi, de s'approprier quelques-unes des ressources, quelques-uns des moyens d'expression dont disposaient les nations policées.

C'est par ces contacts et ces relations que s'expliquent des faits dont le caractère et la portée n'ont pas été bien saisis au premier moment. Dans l'intérieur de l'île, où les Phéniciens ne se sont jamais établis,

1. Les Sardes sont mentionnés, parmi les peuples qui fournissaient des mercenaires à Carthage, dans un passage d'Hérodote (vii, 165), à propos de la campagne qui se termina par la bataille d'Himère (480), et par Diodore de Sicile (XIV, xcv, 1), quand il raconte les guerres de Carthage et de Denys l'Ancien (392). Strabon fait aussi allusion au concours que les Sardes auraient prêté à Carthage dans ses guerres contre Rome (V, ii, 7). A propos du premier de ces textes, M. Pais montre bien que l'on a eu tort de vouloir chercher, dans les Σαρδόνιοι d'Hérodote, les Sordones, peuple de la Gaule méridionale ; il fait d'ailleurs remarquer que, si les Sardes ne sont pas mentionnés plus souvent parmi les mercenaires que soldait Carthage, c'est peut-être qu'on les confondait avec les Libyens. On lira avec intérêt tout l'article de M. Pais, *Sardi o Sardoni*, qui ouvre le premier volume de la seconde série du *Bullettino archeologico sardo* (1884).



sur bien des points de ce pays montueux dont les Sardes, comme on les appelait, sont restés les seuls maîtres jusqu'au temps de l'empire romain, on a trouvé de très nombreux restes d'édifices parfois considérables par leur masse et par la place qu'ils occupent sur le terrain ; on a recueilli beaucoup de statuettes qui représentent des dieux, des hommes et des animaux ; on a ramassé des armes, des instruments, des modèles de barques et d'autres objets en bronze, ainsi que des poteries. Comme on l'a reconnu tout d'abord, ces constructions, ces figurines, ces divers produits de l'industrie du métal et de la céramique se distinguent aisément des monuments de l'époque romaine qui se rencontrent aussi par groupes dans la même région. Procédés d'exécution et style, tout diffère.



3. — Bronze sarde faux. La Marmora. *Voyage en Surdaigne*, II, atlas, pl. XVIII, fig. 3.

En revanche, dans cette architecture, dans cette sculpture, dans ces ouvrages de tout genre, on a remarqué certains traits, certains caractères qui rappellent à quelques égards l'art phénicien. Aussi, il y a quarante ans, un archéologue éminent, comme Gerhard, a pu, sans soulever de protestation, attribuer à la Phénicie ces tours d'une disposition très particulière que l'on appelle les *Nouraghes*, ainsi que les simulacres variés qui sont sortis des fouilles pratiquées sous leurs décombres ou dans leur voisinage[1]. C'est qu'alors on ne connaissait pas bien la civilisation phénicienne, pour ne pas l'avoir étudiée dans ses ruines les plus authentiques, dans celles que garde encore le sol de la Syrie. D'autre part, beaucoup des bronzes sardes que l'on faisait entrer en ligne de compte étaient l'œuvre de faussaires[2] (fig. 3).

1. Le mémoire *Ueber die Kunst der Phœnicier* (sur l'art des Phéniciens) est de 1846. On y trouvera les nouraghes et les figurines sardes dans les planches XLI, XLIV et XLV des *Gesammelte Akademische Abhandlungen* qu'a publiées en 1866 l'Académie de Berlin. « Je n'ai aucune hésitation, dit Gerhard (p. 6, t. II de la réimpression), à regarder comme des monuments du culte de Baal, adoré comme divinité du feu, les nombreux édifices ronds de la Sardaigne qui sont connus sous le nom de Nouraghes. » Il écarte ensuite l'hypothèse d'après laquelle ces monuments devraient être attribués à la population primitive de l'île. Page 12, Gerhard n'hésite pas plus à considérer comme « des dieux pénates carthaginois » les idoles sardes de La Marmora; « on y reconnaît avec toute vraisemblance, ajoute-t-il, Baal, Moloch, Astarté et les Cabires. »

2. On sait aujourd'hui, à Cagliari, le nom des artistes, si l'on peut les appeler ainsi,

Aujourd'hui les figurines apocryphes ont été expulsées des galeries; on ne risque plus de bâtir tout un système sur des pièces fausses. En même temps les explorations de MM. de Vogüé et Renan, les découvertes de M. de Cesnola dans l'île de Cypre et les fines observations de Longpérier fournissaient les éléments d'une définition du vrai style phénicien. Ces éléments une fois déterminés, on n'a pas de peine à constater que, si quelques détails de la forme et du faire font ici songer à la Phénicie, les monuments dont nous parlons, à les prendre dans leur ensemble, gardent une incontestable originalité. Aucun d'eux ne rentre exactement dans l'un des types que nous avons décrits en étudiant les Phéniciens soit chez eux, en Syrie, soit dans leurs colonies des îles et de l'Afrique. On peut même serrer de plus près la question et la résoudre à l'aide de données toutes empruntées à la Sardaigne même, aux traces que l'antiquité y a laissées. Nous connaissons sur les côtes de l'île l'emplacement de plusieurs cités phéniciennes; or c'est par exception seulement que, sur le site même de ces villes et dans leur banlieue, on rencontre ces tours qui, par leur forme et leur disposition, paraissent propres à la Sardaigne; au contraire, celles-ci sont nombreuses dans les districts méditerranéens, sur une partie de la surface du territoire qu'occupaient autrefois les tribus indépendantes. Les tombes des villes maritimes fournissent en abondance des objets en pierre, en argile, en verre et en métal dont l'origine phénicienne est clairement attestée par leur facture et par les inscriptions gravées sur les stèles que renferment ces mêmes sépultures. Au contraire, dans l'intérieur de l'île, rien de plus rare que les terres cuites, les bijoux, les amulettes de fabrique carthaginoise; mais ce que l'on y recueille journellement, ce sont des vases et des figurines, c'est tout un outillage que l'on ne retrouve pas habituellement dans les cimetières de Sulcis et de Nora, de Caralis et de Tharros.

Les fouilles confirment donc ici le témoignage des historiens : il y a eu en Sardaigne, pendant plusieurs siècles, deux peuples qui ont vécu l'un auprès de l'autre, non pas certes sans avoir quelques relations, mais tout au moins sans se mêler et se confondre. Il y a eu, sur quelques

qui travaillaient pour le général de La Marmora et qui, abusant de son inexpérience archéologique et de sa curiosité passionnée, lui faisaient payer très cher les figurines qu'il a décrites. Celles-ci, pendant longtemps, ont usurpé dans les vitrines des musées de Cagliari et de Turin une place à laquelle elles n'avaient aucun droit. Voir à ce sujet, dans le mémoire de M. Pais, *la Sardegna prima del dominio romano* (Rome, 1881, in-4°), le second appendice intitulé : *Alcune osservazioni sulla genuinità di una gran parte degli idoli di bronzo pubblicati dal La Marmora.*



points du littoral et dans toute la grande plaine du sud-ouest, des colons carthaginois et africains, qui disposaient librement de toutes les ressources d'une civilisation déjà très avancée, tandis que le centre, l'est et le nord de l'île appartenaient à des montagnards dont nous ne connaissons ni l'origine ni la langue. Toutes sauvages qu'elles fussent, ces tribus nous ont aussi légué, à défaut de livres ou d'inscriptions, les œuvres de leurs mains : elles ont eu une architecture et une sculpture. Il y a donc aujourd'hui à faire deux catégories des monuments antérieurs à l'occupation romaine, que montre au grand jour le sol de la Sardaigne ou qu'il a laissé sortir de ses entrailles. Un premier groupe est formé des monuments phéniciens, qui se trouvent en Sardaigne comme ils pourraient se trouver ailleurs, parce que le commerce les y a portés ou parce que des artisans carthaginois étaient venus s'établir dans ces comptoirs; bon nombre de ces objets ont été reproduits dans l'un ou l'autre des chapitres entre lesquels s'est partagé l'inventaire que nous avons dressé des œuvres qui représentent l'activité et le génie de la race phénicienne. Quant aux monuments de l'art ou, si le mot paraît trop ambitieux, de l'industrie des tribus indigènes, bien loin de les décrire, nous n'y avons pas même fait allusion jusqu'ici : c'est que nous ne nous sommes pas cru le droit de les porter au compte de la Phénicie; tout en eux, leur provenance et leur facture, nous conseillait de leur faire une place à part, de les traiter comme les produits d'un développement national qui, dans sa sphère très restreinte, a eu sa part d'indépendance et d'invention. Ces monuments sont trop étranges, ils sont trop curieux à divers titres pour que nous pussions songer à les passer sous silence, et d'autre part les Phéniciens sont le seul peuple avec lequel ces insulaires aient eu des rapports suivis, le seul, semble-t-il, auquel ils aient pu emprunter les éléments des plus simples connaissances techniques, ce qu'il leur en a fallu pour bâtir des édifices dont beaucoup sont encore debout et pour modeler des figures d'hommes et de dieux. Ces ouvrages des indigènes de la Sardaigne avaient donc leur place marquée à la suite des monuments de la Phénicie; l'étude qui leur serait consacrée devait nécessairement prendre la forme d'un appendice à l'histoire de la civilisation phénicienne.

On ignore et l'on ne saura probablement jamais à quelle souche tenaient, par leur origine et par la langue qu'elles parlaient, les peuplades que trouvèrent déjà établies dans l'île les premiers colons phéniciens. On a voulu y voir des Ibères venus d'Espagne et de Gaule[1].

1. Guillaume de Humboldt, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispa-*

Mais les indices que l'on fait valoir en faveur de cette hypothèse sont bien fugitifs et bien légers. Nous attacherions volontiers plus d'importance à ceux qui semblent nous montrer l'Afrique comme la patrie primitive de la plupart des Sardes ou tout au moins comme la contrée d'où ils seraient partis pour aller peupler les montagnes de l'île. Ce qui rend de prime abord cette conjecture très vraisemblable, c'est la position même de la Sardaigne et la manière dont s'y présente le relief du terrain. Comme l'avaient déjà remarqué les anciens, la Sardaigne est plus près des rivages africains que de la Sicile et de l'Italie [1]. La configuration du sol, en Sardaigne, rend encore plus sensibles les effets de cette différence dans l'éloignement. En Corse, les vallées principales s'ouvrent vers l'est : elles offrent ainsi des routes faciles à qui, venant d'Italie, se propose de pénétrer dans l'intérieur de l'île. En Sardaigne, c'est tout le contraire : les cours d'eau de quelque importance descendent tous vers l'ouest ou le sud-ouest; c'est aussi de ce côté que se déploie l'étendue des plaines fertiles, de celles où un nouveau débarqué trouvera tout de suite moyen de subsister. La Sardaigne prend donc jour, si l'on peut ainsi parler, sur la mer d'Espagne et sur celle d'Afrique : c'est comme un édifice dont la façade, dont les portes et fenêtres regarderaient l'occident et le midi. En revanche, la Sardaigne, comme on l'a dit, tourne le dos à l'Italie [2]. Sur la côte orientale, ce ne sont que hautes montagnes tombant à pic dans la mer et rochers abrupts coupés par d'étroits ravins; ne cherchez pas là ces golfes spacieux et hospitaliers qui se succèdent au sud et à l'ouest. De l'embouchure du Sæpris (*Flumendosa*) à la pointe nord de l'île, sur tout ce littoral qui se prolonge presque en ligne droite, on ne rencontre qu'un port, celui que l'on appelle aujourd'hui *Terranova :* c'est là que s'élevait autrefois Olbia, cité grecque, qui, prise, détruite et peut-être relevée par les Carthaginois, devint une ville importante à l'époque romaine. Ce bassin, qui, longtemps désert, a repris quelque vie dans ces derniers

niens. Berlin, 1821, § 45, p. 168. Diefenbach, *Celtica*, p. 18, et *Origines Europeæ*, p. 99. Niebuhr, *Römische Geschichte*, II, p. 585. D'Arbois de Jubainville, *les Premiers Habitants de l'Europe.* Paris, 1877, p. 43; etc., etc. Voir, au sujet du peu de valeur des raisons invoquées à l'appui de cette conjecture, les observations judicieuses de Païs, *la Sardegna prima del dominio romano, studi storici ed archeologici* (Rome, 1881, in-4°, pp. 16-22).

1. « De Sardaigne en Afrique, dit Scylax (*Périple*, § 7), le trajet est d'un jour et d'une nuit; de Sardaigne en Sicile, il est de deux jours et d'une nuit. » Il y a 200 kilomètres à peine entre *Cagliari* et le cap Carthage; les bateaux à vapeur font la traversée en moins de douze heures.

2. É. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. I, p. 582. Pausanias avait déjà fait la même observation (X, xvii, 6).

temps, se prêtait seul à recevoir les barques des immigrants; encore, après avoir pris terre sur ce point, n'auraient-ils eu devant eux, dans tous les sens, que des pentes escarpées et difficiles à cultiver. Avant que les ingénieurs eussent, non sans de grands efforts, percé des routes à travers ce puissant et âpre massif, le beau havre d'Olbia n'était qu'un cul-de-sac[1].

Ce fut donc, selon toute vraisemblance, le continent le plus voisin qui fournit à la Sardaigne ses premiers habitants ou du moins ceux qui y formèrent les groupes les plus compacts; en venant d'Afrique, on abordait l'île par ses rivages les plus accessibles et les plus engageants. A l'appui de cette conjecture, on allègue plusieurs faits qui paraissent mériter d'être pris en sérieuse considération. La nomenclature historique et géographique de la Sardaigne rappelle, par plus d'une curieuse rencontre, celle de l'Afrique[2]. Pour n'en citer qu'un exemple, voyez le nom de la principale des tribus sardes, les Iolaéens, appelés aussi quelquefois Iliéens; il y avait en Mauritanie une ville appelée Iol[3], et Polybe mentionne comme un dieu africain un Iolaos, que l'on croit avoir retrouvé dans une inscription libyque[4]. D'autres appellations locales pourraient donner lieu à des rapprochements du même genre; mais ce qui est plus frappant encore, c'est que les anciens avaient noté de singulières ressemblances entre les Sardes et les Africains; de part et d'autre, dit Pausanias à propos des Iliéens, même aspect physique, mêmes armes, même manière de vivre[5]. Le même écrivain dit en propres termes : « On raconte que ce sont les Libyens qui ont les premiers passé dans l'île[6]. » Sans doute, dans les quelques

1. Les Romains avaient donné à tout le pâté des montagnes du nord le nom de *insani montes* (Tite-Live, xxx, 39, et Florus, ii, 6), qu'il faut, semble-t-il, expliquer par la violence et l'irrégularité des vents qui, de ces grands sommets, à travers ces gorges, soufflaient et s'abattaient sur les eaux du voisinage; peut-être aussi cette épithète indique-t-elle seulement que l'élévation de ces cimes et l'aspect effrayant de tout ce paysage troublaient l'esprit en le remplissant d'une sorte d'effroi.

2. Voir à ce sujet Pais, *la Sardegna*, p. 16, et plusieurs observations du même genre éparses dans les notes du chapitre v (p. 80, n. 1 et 3; p. 82, n. 1 et 6; p. 83, n. 1, etc.).

3. Strabon, XVII, iii, 12.

4. Polybe, VII, ix, 2. C'est dans le texte du traité entre Annibal et Philippe que ce nom d'Iolaôs paraît comme celui d'un des dieux de Carthage; il resterait à démontrer que c'est plutôt un dieu africain que proprement phénicien. Halévy, *Journal asiatique*, 1874, p. 395.

5. Pausanias, X, xvii, 4. Pausanias parle de la Sardaigne avec des détails exacts et circonstanciés qui feraient presque croire qu'il l'a visitée.

6. Pausanias, X, xvii, 2. *Libyens* n'est pas là pour *Carthaginois*, car plus loin Pausanias dit expressément que les Carthaginois, au temps de leur grande puissance maritime, ont soumis tous les habitants de la Sardaigne, sauf les Iliéens et les Corses (§ 5).

pages où Pausanias esquisse l'histoire et la description de la Sardaigne, on signalerait aisément bien des noms et bien des détails d'un caractère tout mythique; mais d'autres traits paraissent empruntés à de sûrs garants et nous ont peut-être conservé des traditions très dignes de confiance. Après les Libyens, Pausanias amène aussi en Sardaigne des Ibères[1]; il est en effet très possible que, dans des siècles antérieurs à ceux dont l'histoire a conservé le souvenir, l'île ait reçu, par détachements successifs, des colons venus de points très divers, les uns du midi, les autres du nord ou de l'ouest. Au reste, on incline à croire aujourd'hui que les Ibères, avant de se répandre dans l'Europe méridionale, avaient occupé la côte de l'Afrique[2]; ils seraient entrés en Espagne par le détroit de Gibraltar, à une époque très reculée, pour s'étendre ensuite, de proche en proche, dans le sud de la Gaule, en Italie et jusqu'en Sicile. Dans cette hypothèse, les Libyens et les Ibères qui se seraient rencontrés en Sardaigne auraient pu être d'assez proches parents.



4. — Shardane de la garde du roi. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XXVIII, Ipsamboul.

Parmi les idées qui ont été émises à propos de ces premiers habitants de la Sardaigne, il en est encore une qu'il convient de relever et de discuter brièvement. On a cherché des ancêtres aux Sardes dans ces Shardanes ou Shairotanas, qui, sous la dix-neuvième et la vingtième dynastie, prirent part à ces assauts que livrèrent à la basse Égypte les *peuples de la mer*, comme les appellent les documents égyptiens (fig. 4)[3]; vaincus par

1. PAUSANIAS, X, XVII, 4.

2. Parmi les érudits qui tiennent cette opinion pour la vraisemblable, il nous suffira d'indiquer NIEBUHR, *Römische Geschichte*, I, p. 585; MAURY, *la Terre et l'Homme*, 4e édition, p. 579; D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *les Anciens Habitants de l'Europe*, p. 273; RENAN, *Histoire générale des langues sémitiques*, 4e édition, p. 202; etc., etc.

3. C'est DE ROUGÉ qui a signalé le premier l'importance et le caractère de ce grand mouvement qui mit l'Égypte en péril (*Extraits d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Méditerranée vers le quatorzième siècle avant notre ère*, dans la *Revue archéologique*, 1867, t. XVI). Voir aussi CHABAS, *Études sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes*, in-8, 1873.

Ramsès II et Ménephtah, ils sont ensuite enrôlés dans l'armée égyptienne et forment un des corps de la garde royale. Dans les bas-reliefs des spéos d'Ipsamboul et des pylônes de Médinet-Abou, les Shardanes sont coiffés d'un casque qui est armé de deux pointes et que surmonte une grosse boule. Ce détail, auquel on attachait trop d'importance, on pensait le retrouver dans les casques à double corne de certains bronzes sardes; ces cornes se terminent quelquefois par des boules (fig. 5). Voyez, s'écriait-on, ce n'est pas seulement les noms qui sonnent de même à l'oreille, le costume est pareil! On en tirait cette conclusion que tous les objets de facture ou d'apparence égyptienne qui sont sortis des nécropoles sardes avaient été apportés dans l'île par les Shardanes, quand, après une lutte longue et sanglante, ils avaient dû quitter les plages du Delta pour se tourner vers l'Occident[1]. Ces amulettes en terre émaillée, ces figurines de dieux égyptiens que l'on s'étonnait de rencontrer si loin des bouches du Nil, c'était une part du butin que ces envahisseurs, quoique enfin battus et repoussés, avaient rapporté de leur expédition.



5. — Statuette trouvée à Patria. Musée de Cagliari. Hauteur, 0m,15. Dessin de Wallet.

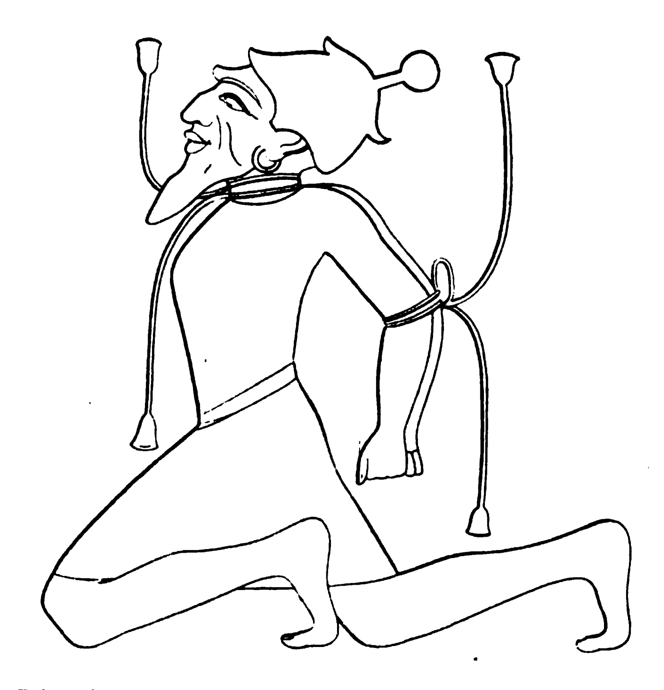
Cette théorie ne soutient pas l'examen[2]. Aujourd'hui les archéologues sont d'accord pour reconnaître des ouvrages phéniciens dans la plupart des petits monuments de style égyptien que livrent aux fouilleurs les tombes des villes de la Sardaigne. S'il est dans le nombre quelques rares objets qui proviennent des ateliers mêmes de l'Égypte, aucun d'eux ne paraît aux égyptologues pouvoir remonter plus haut que la vingt-sixième dynastie; on ne saurait donc en expliquer le transport en Occident et l'importation en Sardaigne par les suites de luttes qui ont eu lieu cinq ou six siècles plus tôt, au temps des princes thébains. On trouve d'ailleurs des objets du même genre dans les tombes du Latium et de l'Étrurie; or, quand on a fait de ces découvertes en Palestine, à

1. CHABAS, *Recherches*, pp. 300 et suivantes; LIEBLEIN, *Notices sur les monuments égyptiens trouvés en Sardaigne*. Christiania, 1879. Spano, sur la fin de sa vie, s'était empressé d'adopter cette explication (PAIS, *le Popolazione egizie*, p. 7).

2. Cette hypothèse a été discutée et réfutée avec beaucoup de force par M. PAIS dans le chapitre Ier de sa *Sardegna*. Il a résumé ses idées sur ce sujet dans un article de la nouvelle série du *Bullettino archeologico sardo*, 1884, *le Popolazione egizie in Sardegna*. Nous ne faisons guère ici que reproduire, en les abrégeant, les arguments qu'il a présentés.

Tarquinies ou à Cæré, ce sont, a-t-on dit, les marchands de Tyr ou de Carthage qui ont été chercher en Orient ces curiosités exotiques et qui les ont répandues un peu partout avec les produits de leur propre industrie. Si cette explication vaut pour l'Italie, à quel titre la déclarerait-on insuffisante quand il s'agit de la Sardaigne ?

Nous ne saurions attacher beaucoup plus d'importance aux raisons par lesquelles on prétend justifier l'identité présumée des Shardanes et



6. — Prisonnier shardane. Champollion, *Monuments*, pl. CCIII. Médinet-Abou.

des Sardes. On a comparé les casques de certaines figurines sardes à ceux des Shardanes ; mais, pour peu que l'on y regarde de près, on est bien plus frappé des différences que des ressemblances. Ce qui caractérise surtout la coiffure des Shardanes, c'est cette grosse boule qui surmonte l'*apex* du casque (fig. 6) ; or je ne sache pas qu'il y ait une seule statuette sarde où l'on voie rien de pareil. On insiste sur ce fait que de part et d'autre le casque est muni de cornes ; mais celles-ci, d'un groupe à l'autre, n'ont de commun que le nom. Sur la tête des Shardanes, elles sont presque horizontales ; ce sont comme les deux extrémités d'un croissant dont la concavité poserait sur le timbre du casque ; au contraire, sur le bonnet du soldat sarde, ce sont deux hautes pointes qui, légèrement inclinées en avant, se dressent dans le

sens vertical et se rapprochent par le bout. Les éléments des deux coiffures ont bien quelque analogie, mais ils sont disposés tout autrement ; or il n'y a ici que la disposition qui compte, car l'idée et l'habitude d'appliquer des cornes sur le casque se retrouvent chez plusieurs nations de l'antiquité, dans des pays et dans des temps très différents[1]. La corne, qui surmonte la tête du cerf, du bélier et du taureau, fut naturellement prise, un peu partout, pour l'emblème de la virilité, de la force, de la puissance guerrière; c'est un symbole dont l'emploi a été trop général pour que, de sa seule présence, on soit autorisé à induire que deux peuples chez lesquels on le rencontre également se tiennent par un lien quelconque de parenté.

Quant à l'argument que l'on a tiré du rapprochement des noms, il a plus de valeur : les noms, Shardanes et Sardinia, se ressemblent au point d'être presque identiques. Le mot commence, il est vrai, par une consonne chuintante, et c'est une pure sifflante que nous trouvons dans Sardinia ; mais ce détail n'a pas d'importance. Le *sin* et le *shin* de l'alphabet phénicien ne sont qu'une même lettre, dont la prononciation variait, chez un même peuple, d'une tribu à l'autre. C'est ce que prouve un récit très connu de la Bible, un curieux épisode de la lutte qui s'engagea, au temps de Jephté, entre les hommes de Galaad et ceux d'Éphraïm[2]. Après la bataille, les vainqueurs attendirent aux gués du Jourdain les vaincus qui s'enfuyaient par petites bandes et qui cherchaient à regagner leur territoire. Quand les Éphraïmites se présentaient sur la rive du fleuve, pour les reconnaître on leur faisait prononcer le mot *shibboleth;* ils disaient tous *sibboleth,* et ils étaient impitoyablement massacrés.

Shardanes ou Sardanes, c'est donc tout un, et, de ce chef, rien ne nous empêcherait de reconnaître dans les rudes montagnards de la Sardaigne un débris de la grande armée qui a mis par deux fois l'Égypte en péril, les descendants d'une peuplade qui, repoussée et rejetée à la mer, aurait été chercher fortune à l'Occident; mais cependant, pour démontrer cette filiation, il faudrait autre chose que cette similitude des noms. Savons-nous si celle-ci n'est pas l'effet d'un simple hasard? En étudiant avec quelque attention n'importe quel atlas, on trouverait plus d'un exemple de ce genre de rencontres.

1. Voir les faits réunis par Pais, *la Sardegna*, p. 14, n. 2. Sans prétendre épuiser la matière, il relève des casques surmontés de cornes chez les Thraces, les Gaulois, les Macédoniens, chez différentes populations libyennes, chez les Scandinaves; il en voit sur un fragment de poterie mycénienne qui représente des guerriers.

2. *Juges*, xii, 4-6.

Le rapprochement que l'on veut établir entre les Shardanes des inscriptions hiéroglyphiques et les Sardoniens, Sardaniens ou Sardes des auteurs gréco-romains garde donc encore et gardera probablement toujours un caractère conjectural; mais cette conjecture a sa vraisemblance : elle s'accorde assez bien avec le peu que nous savons de la période reculée qui a précédé celle où se placeraient les premières visites faites par les Phéniciens aux îles de l'Occident. Entre le quatorzième et le douzième siècle avant notre ère, il paraît y avoir eu, tout autour de la mer Égée, une agitation bruyante, un déplacement de peuples. La cause première de cet ébranlement ne nous est pas bien connue; peut-être faut-il la chercher dans l'arrivée des Phrygiens, qui auraient alors franchi les détroits pour passer d'Europe en Asie. Sous cette pression ou sous quelque autre, les principales des tribus qui habitaient alors la péninsule se mirent en mouvement; elles se dirigèrent surtout vers le Sud, où les trésors de l'opulente Égypte éveillaient et appelaient toutes les convoitises; elles y trouvèrent le concours de tribus libyennes, les *Lebou*, qui n'attendaient qu'une occasion pour se jeter sur leurs riches voisins. Sous Ramsès II, sous Ménephtah, sous Ramsès III, l'Égypte eut à lutter contre une véritable invasion de barbares, qui faillit plusieurs fois forcer ses frontières. A force d'énergie, les Pharaons repoussèrent ces attaques; ils prirent à leur service, après les avoir battues, certaines de ces peuplades belliqueuses, et les établirent les unes en Égypte même, comme les *Mashaouash,* pour défendre contre les Libyens la marche occidentale, les autres, comme les Philistins, en Syrie, pour fermer vers l'orient la vallée du Nil. La ligue des envahisseurs, après s'être plusieurs fois reformée, finit par se décourager et se dissoudre; mais l'équilibre ne se rétablit que très lentement dans le bassin oriental de la Méditerranée. Après avoir pris part aux batailles qui se livrèrent sur les côtes du Delta, quelques-uns de ces peuples, les *Iliouna*, les *Dardani* (Dardaniens), les *Pidasa* (Pédasiens), les *Iliouna* (Troyens), les *Masou* (Mysiens), les *Louca* (Lycaoniens et Lyciens), seraient rentrés dans leurs foyers; l'histoire les retrouve plus tard en Asie Mineure. Les *Aqaïousha* (Achéens) se seraient fixés à Cypre, en Crète et dans les autres îles de l'Archipel comme dans la péninsule hellénique. Les *Toursha* (Tyrrhéniens) auraient, en partie du moins, reflué de la Grèce du nord sur l'Italie, en contournant le fond du golfe Adriatique[1].

1. Nous adoptons ici les idées que M. Maspero a exposées dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* (2e édition, pp. 249, 250, 266, 479). M. Maspero, qui n'a pas cessé

D'autres groupes auraient pris cette même direction, mais en suivant une voie différente, en longeant la côte septentrionale de l'Afrique, où ils auraient séjourné pendant un temps plus ou moins long ; ce serait le cas des *Shakalosha*, peut-être les aïeux des Sicules, et de ceux des *Shardana* que l'Égypte n'avait pas gardés et absorbés dans les rangs de son armée. Comme la plupart des *peuples de la mer,* les Shakalosha et les Shardana étaient probablement originaires de l'Asie Mineure, où l'on croit retrouver des traces de leur nom dans celui des villes de Sagalassos et de Sardes ; mais, au cours des attaques dirigées en commun contre l'Égypte, d'étroites relations s'étaient établies entre les combattants venus du nord et les Libyens, qui savaient les chemins par lesquels on pouvait le mieux menacer et investir le Delta. Du temps de Ménephtah, c'est un Libyen, Mermaïou, fils de Deïd, qui était le chef suprême de la confédération. Sous Ramsès II, nous trouvons encore un Libyen, Deïd, sans doute le fils de Mermaïou, à la tête des ennemis de l'Égypte. Après les dernières défaites, maints débris des bandes vaincues et dispersées ont dû chercher un asile sur les côtes de la Marmarique. Certains groupes se seront mêlés aux Libyens auxquels appartenaient ces rivages ; d'autres, plus compacts, auront mieux conservé leur unité ; cherchant un séjour qui leur plût, ils se seront transportés, par étapes successives, du voisinage immédiat de l'Égypte dans ce que nous appelons maintenant la régence de *Tripoli,* puis dans celle de *Tunis.* Ce voyage a pu durer un siècle ou deux, et laisser, dans la population qui a continué d'habiter l'Afrique, bien des éléments empruntés aux débris de cette grande armée de peuples divers qui était venue se heurter contre l'Égypte ; ainsi s'expliquerait la tradition conservée par Salluste, qui comptait des Mèdes, des Perses et des Arméniens parmi les immigrants grâce auxquels se serait peuplée l'Afrique septentrionale[1]. L'étude de l'onomastique libyenne a fourni des indices qui ajoutent à la vraisemblance de cette hypothèse ; on y retrouve la plupart des noms qui figurent dans l'énumération des

d'étudier cette question, a bien voulu nous faire savoir, par une longue lettre où il la traite à nouveau, qu'il n'avait rien à changer au système qu'il avait défendu. D'autres historiens inclineraient à croire que toutes les populations mentionnées par les textes égyptiens comme liguées alors contre l'Égypte appartenaient à l'Afrique. C'est ce que penseraient Duncker (*Geschichte des Alterthums,* I, pp. 151 et suivantes), Unger (*Chronologie des Manetho,* p. 218, cité par Maspero, *Revue critique,* nouvelle série, t. V, p. 320), et J. Halévy, dans un travail auquel nous renvoyons, p. 20, note 1. Cette hypothèse est bien difficile à défendre en présence de noms dont plusieurs appartiennent si manifestement à la nomenclature ethnique de l'Asie Mineure.

1. Salluste, *Jugurtha*, XVIII.

peuples de la mer. Les nuances légères qui distinguent les formes données dans les listes égyptiennes de celles que l'on rencontre chez les géographes grecs et dans les inscriptions dites *libyques* s'expliquent aisément par la différence des alphabets et des procédés de transcription[1].

Cette manière de voir s'accorderait très bien avec la tradition que nous avons enregistrée, d'après laquelle les premiers habitants de la Sardaigne seraient venus de l'Afrique. Après avoir longtemps cheminé sur la côte libyenne, les Shakalosha et les Shardanes seraient arrivés à ce renflement du rivage africain qui, près de Carthage et d'Utique, est le plus rapproché de la Sicile et de la Sardaigne; de là ils se seraient élancés les uns vers la première, les autres vers la seconde de ces îles. L'existence de ces terres avait sans doute été signalée par des pêcheurs que le vent du Sud, un jour de tourmente, avait emportés jusque dans ces parages et qui, la tempête finie, avaient pu revenir, racontant merveilles de ces terres désertes ou à peine habitées, que l'on pourrait occuper sans combat. On s'entassa donc, avec femmes, enfants et bestiaux, dans de grandes barques non pontées, semblables à celles qui jadis s'étaient si hardiment engagées dans les bouches du fleuve et dans les canaux de la basse Égypte[2]; la flottille mit à profit les brises constantes et légères de la belle saison. Les rivages de la Sardaigne étaient les plus voisins; ils furent abordés et peuplés les premiers.

Ce serait donc le souvenir de ces Shardanes libyens que représenterait, dans les mythes dont nous devons la connaissance aux historiens grecs, ce héros anonyme, Sardos, qui passait pour fils d'Hercule et qui paraît sur les monnaies de l'île sous le nom de *Sardus pater* (fig. 7)[3]. Si tant est que les Shardanes aient donné leur nom à la Sardaigne, ils n'y sont probablement pas restés longtemps seuls. Tentés par la facilité des communications, d'autres tribus libyennes ont dû rejoindre les Shardanes. On nous parle aussi des Ibères, puis des Grecs; ces derniers seraient venus de la Béotie et de l'Attique[4]. Nous doutons fort de cette

1. C'est M. Halévy qui a surtout signalé et établi ces concordances (*Études berbères*, dans le *Journal asiatique*, 1874, t. IX, pp. 406-411). Pour n'en citer qu'une seule, il trouve dans une inscription funéraire de *Cheffia*, comme nom propre d'homme, le mot *Sard*, dont le pluriel serait *Sardan* (p. 410).

2. « Ils pillent les ports, ils envahissent les champs de l'Égypte, en venant par le fleuve », dit la grande inscription de Karnak qui raconte comment Ménephtah repoussa l'invasion des *peuples de la mer* (Lenormant, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 9e édition, t. II, p. 280).

3. Pausanias, X, xvii, 2.

4. Pausanias, X, xvii, 3 et 4.



dernière assertion : les montagnards sardes étaient trop sauvages pour que l'on soit tenté de croire qu'ils aient eu dans les veines même quelques gouttes de sang hellénique. Les Grecs n'ont cherché à s'établir en Sardaigne qu'assez tard, quand les Phocéens tentèrent d'y fonder cette colonie d'Olbia qui fut si vite étouffée par la jalousie des Phéniciens et des Étrusques. Si l'on prétendait trouver des émigrants thessaliens et béotiens parmi les premiers habitants de l'île, c'était l'effet de la vanité nationale; jamais les Grecs n'ont voulu admettre qu'aucune terre se fût peuplée et civilisée sans leur intervention. En tout cas, il y a eu en Sardaigne, dans des temps reculés, assez de mélanges pour qu'il soit aisé de comprendre comment les Shardanes n'ont pas gardé intacts, dans leur nouvelle patrie, le costume et l'équipement qui les distinguaient lorsqu'ils envahirent l'Égypte; leurs habitudes se seraient modifiées, avec le temps, par l'effet du contact et de l'exemple. Il dut s'opérer une fusion plus ou moins complète des divers éléments qui vinrent se juxtaposer dans cette île; tout au moins les historiens ne signalent-ils aucune différence de langue et de mœurs entre les tribus qu'ils comprennent sous l'appellation générique de Sardes et que nous appellerons les indigènes de la Sardaigne. Plusieurs d'entre elles avaient cependant leur nom particulier. Pour ne citer que les principales, les Iliéens occupaient le labyrinthe des vallées étroites et la surface des hauts plateaux qui forment ce que l'on appelle aujourd'hui la *Barbagia*, entre la côte orientale et le cours du Tyrsos. Un peu plus au Nord, tout autour des volcans éteints, on place les Ballari, dont le nom fait penser à celui des Baléares; enfin des émigrés corses avaient peuplé les districts septentrionaux de l'île.



7. — Sardus pater, monnaie de la famille Atia.

Ce n'est d'ailleurs pas dans la partie la plus montagneuse de l'île, dans celle qui résista le plus obstinément à la conquête, c'est plutôt dans le centre, dans l'ouest et dans le sud que l'on trouve, tantôt isolés, tantôt groupés en assez grand nombre, les monuments singuliers qui sont connus sous le nom de *nouraghes*[1]. Au sujet du mode de con-

1. Avant d'aborder l'étude des monuments de l'art sarde, nous tenons à dire quels concours obligeants nous ont permis de donner à cette partie de notre ouvrage, malgré les limites où nous étions obligés de nous renfermer, une exactitude et une précision que nous n'avions pas espéré d'abord pouvoir atteindre, n'ayant pas eu l'occasion de visiter

struction de ces édifices et de leur disposition, les documents ne font pas défaut, et nous n'aurons qu'à les résumer ; ce qui sera plus difficile, ce sera d'arriver à déterminer le vrai caractère de ces monuments et à en deviner la destination.

§ 2. — LES NOURAGHES

Le type des bâtiments que nous avons à décrire est propre à la Sardaigne. Nulle part ailleurs on ne le rencontre exactement semblable, avec les particularités qui servent à le définir. Il était donc naturel que l'on adoptât, pour désigner ces monuments, le terme local, le nom sous lequel ils sont connus dans l'île même ; c'est ainsi que l'expression de *nouraghes* est entrée dans la langue courante de l'archéologie ; c'est une transcription, à peine altérée par l'orthographe française, du mot *nuraghe*, lequel appartient en propre au dialecte sarde[1]. On a voulu trouver à ce mot une origine phénicienne ; on l'a fait venir de la racine hébraïque *nour*, qui exprime l'idée de lumière, et de *hag*, toit,

la Sardaigne et ses curieux musées. Au premier rang de ces collaborateurs bénévoles qui nous ont offert leur aide, nous devons mentionner, en première ligne, M. Léon Gouin, ingénieur civil des mines, établi depuis plus de vingt ans en Sardaigne, où il s'est vivement intéressé aux antiquités du pays et a formé un riche cabinet, qui tient sa place avec honneur auprès des musées de Cagliari et de Sassari. M Gouin, avec un empressement qui nous a vivement touché, s'est mis à notre disposition ; aidé par son ami M. Alphonse Baux, qui ne s'est pas moins passionné pour l'archéologie sarde, il nous a fourni les dessins de tous les objets que renferme sa collection ; il a, de plus, pris la peine de relever pour nous, avec un soin extrême, le plan et les dimensions de deux nouraghes qui ont pu nous servir de types ; enfin, par ses lettres, et, pendant deux voyages qu'il a faits à Paris, par sa conversation, il a bien voulu répondre à toutes nos questions, nous donner son avis sur tous les problèmes que soulevaient ces monuments étranges et encore si mal connus. Nous sommes heureux aussi de saisir cette occasion pour adresser nos remerciements à M. Vivanet, commissaire général des fouilles pour la Sardaigne, et à M. Pais, conservateur du musée de Cagliari. M. Vivanet a eu la bonté de nous procurer des photographies des principaux bronzes du musée de Cagliari, et, grâce à ces épreuves, nous avons pu donner de ces figurines des images qui valent mieux que celles qui avaient été présentées jusqu'ici. M. Pais, un maître critique, n'a pas été seulement, par les travaux qu'il a publiés, le guide que nous avons presque toujours suivi ; il a encore eu la complaisance de nous prêter des livres que nous n'aurions pu trouver à Paris et il a levé nos doutes sur certains points qui nous embarrassaient. MM. Crespi et Nissardi, grâce à cette bienveillante entremise, nous ont aussi communiqué des dessins et fait profiter de leur expérience.

1. Sur les différentes formes du mot, dans le dialecte et chez les écrivains de l'île, voir La Marmora, *Voyage en Sardaigne*, partie II, p. 36. La Marmora écrit *nur-hag*, orthographe tout arbitraire, qui répond à une idée préconçue et qui n'a point passé dans l'usage.



demeure[1]. De cette étymologie on a tiré toute une théorie; on a voulu voir dans les nouraghes des tours à feu ou tours à signaux. Or, si les nouraghes ont pu servir parfois à cet usage, il est difficile d'admettre qu'ils aient été bâtis surtout à cette fin; c'est ce que fera comprendre l'étude des dispositions qui les caractérisent. Quant à la dérivation proposée, elle n'a pas de valeur scientifique. Pour qu'une étymologie mérite d'être prise en sérieuse considération, il faut autre chose qu'une



8. — Le Nouraghe de Zuri, près Abbasanta. Élévation. Dessin de Baux.

concordance, qui peut être purement fortuite, entre un des éléments d'un mot et une syllabe étourdiment empruntée à une langue quelconque.

Le nouraghe est une tour en forme de cône tronqué (fig. 8), qui se terminait probablement par une sorte de terrasse[2]; il est construit en

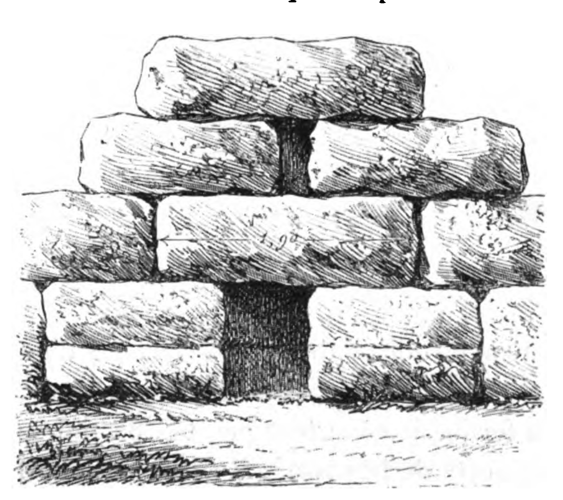
1. Nour, *lucere, splendere*, d'où nèr, *lucerna*. (Gesenius.)

2. Nous disons *probablement*, parce que le sommet de tous les nouraghes a plus ou moins souffert, et qu'il n'en est aucun où il puisse passer pour intact; mais si, comme on l'a quelquefois supposé, ces monuments s'étaient terminés par un dôme conique, par une voûte de forme quelconque, on trouverait encore, dans les moins mal conservés de ces édifices, l'indication de la naissance de cette courbe (La Marmora, *Voyage en Sardaigne*, p. 39). D'ailleurs l'escalier qui continue au-dessus des chambres devait mener quelque part, à une aire où un certain nombre de personnes pussent prendre pied et se réunir; il n'aurait pas eu d'objet si le massif avait eu une cime arrondie.

blocs qui sont souvent énormes, particulièrement à la base du monument; les pierres diminuent de volume à mesure qu'elles sont plus éloignées du sol. Dans certaines parties de l'édifice, ces pierres sont taillées; le plus souvent elles paraissent à peu près brutes (fig. 9); jamais elles ne sont réunies par un mortier de chaux; tout au plus y a-t-il quelquefois, dans les larges interstices des blocs qui ne sont pas exactement ajustés, de la terre que l'on y a jetée à poignées. Toujours unique, la porte, qui s'ouvre à ras de terre, est en général très basse[1] (fig. 10); on ne la franchit guère qu'en se mettant à quatre pattes. Une fois que l'on a passé sous le linteau, on peut se relever; on se trouve dans un couloir où l'on se tient aisément debout (fig. 11). Parfois le plafond de ce couloir s'abaisse tout d'un coup; il faut de nouveau se glisser à plat ventre sous une seconde architrave. On arrive ainsi dans une chambre ordinairement ronde et parfois elliptique, qui a souvent 6 à 7 mètres de haut (fig. 12). Les assises horizontales, posées en encorbellement les unes au-dessus des autres, y dessinent une parabole, une sorte de dôme très allongé, dont le

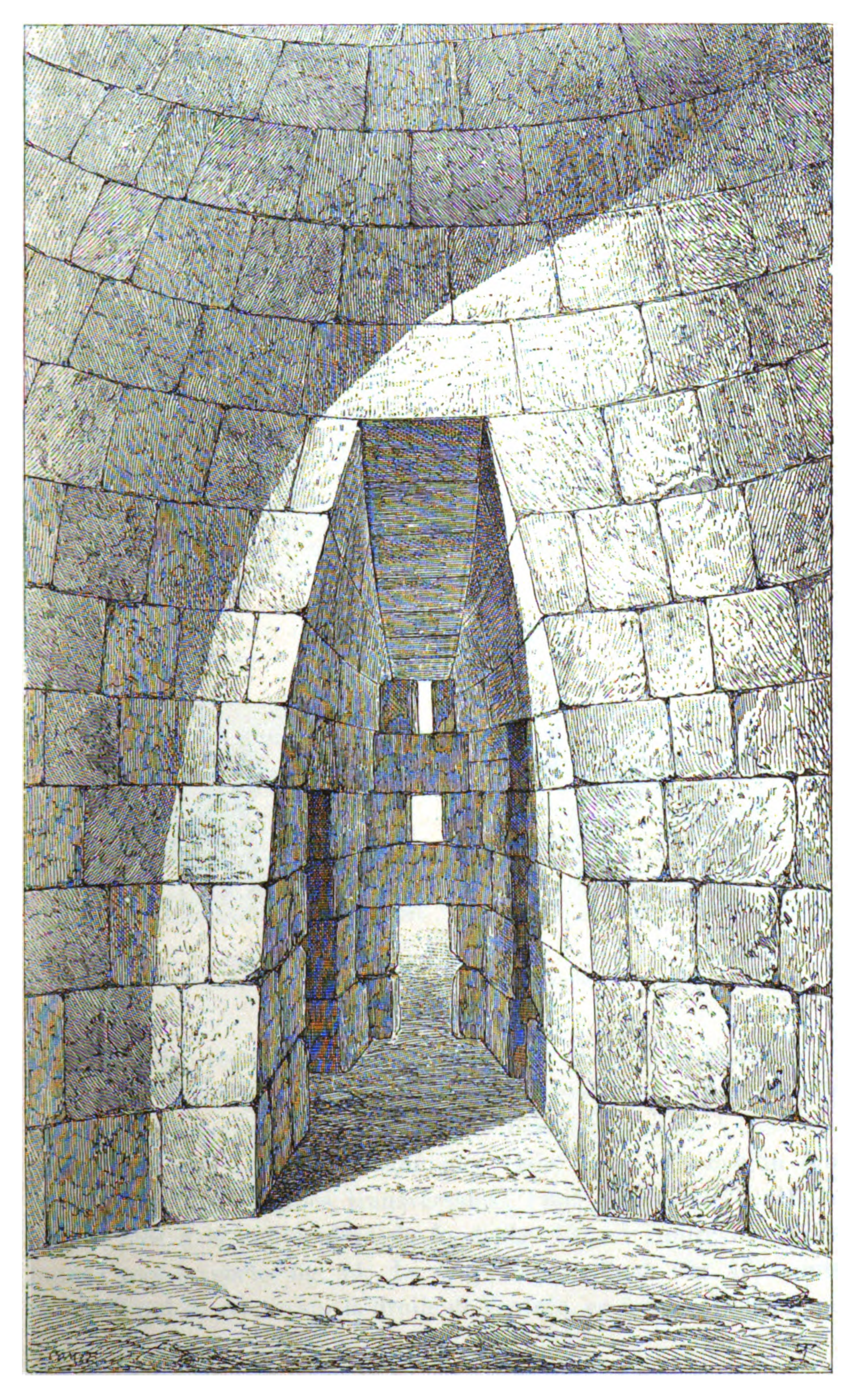


9. — Nouraghe de Zuri. Porte d'une des cellules et niche dans le mur. Dessin de Baux.



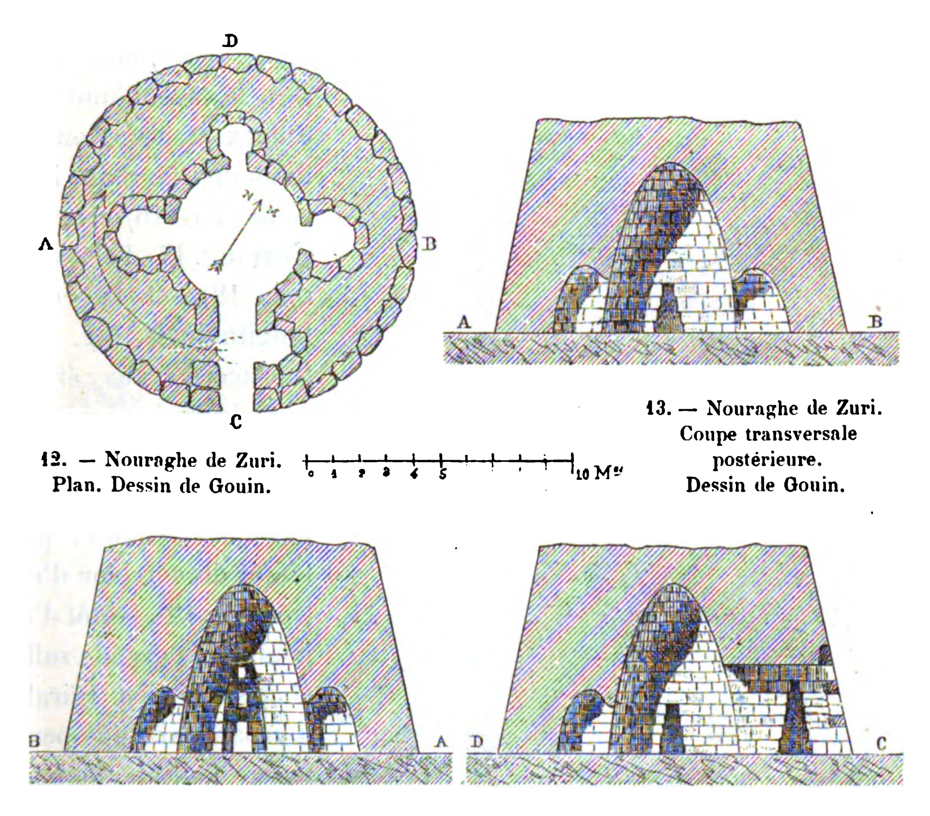
10. — Nouraghe de Zuri. La porte, vue du dehors. Dessin de Baux.

1. Il y a quelques exceptions : on cite un petit nombre de nouraghes où un homme peut entrer tête haute, sans même se courber (La Marmora, *Voyage*, p. 44).



11. — Nouraghe de Zuri. La porte et le couloir, vus du milieu de la chambre.
Dessin de Tomaszkievicz, d'après un croquis de Gouin.

diamètre, à la naissance de la courbe, est de 4 à 5 mètres. Même procédé de construction que dans le corridor et dans les chambres latérales. Là aussi, l'extrémité de chacun des lits de pierres est légèrement en surplomb ; la face est ravalée avec un certain soin, de manière que la courbe paraisse continue. On arrive ainsi à rétrécir



12. — Nouraghe de Zuri. Plan. Dessin de Gouin.

13. — Nouraghe de Zuri. Coupe transversale postérieure. Dessin de Gouin.

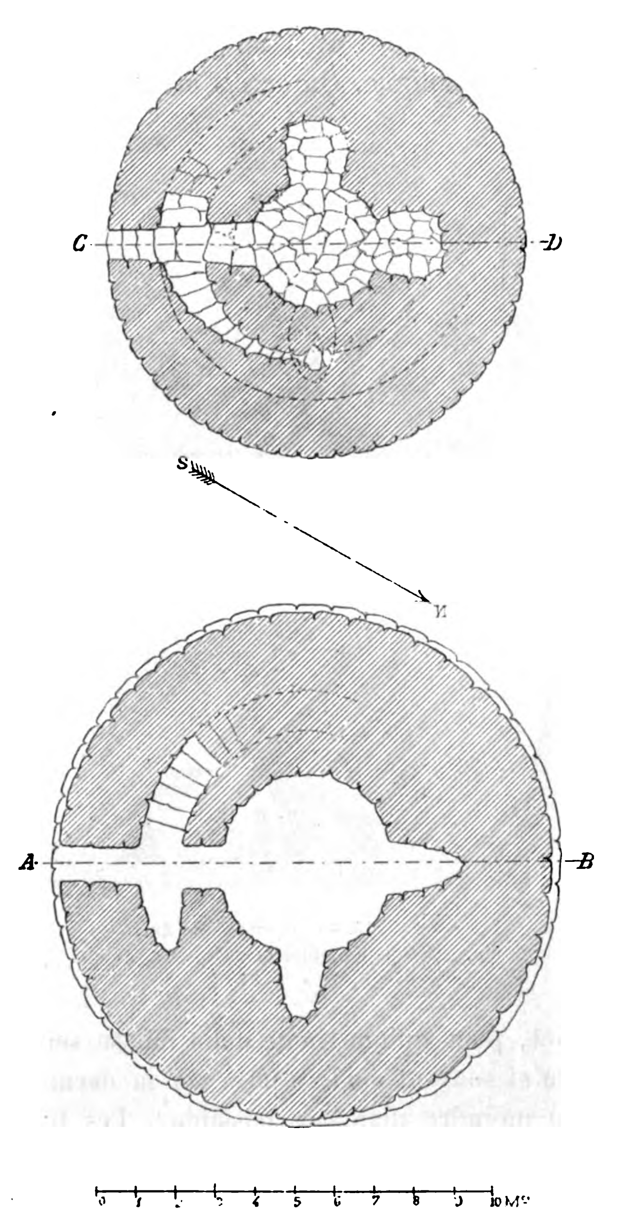
14. — Nouraghe de Zuri. Coupe transversale antérieure. Dessin de Gouin.

15. — Nouraghe de Zuri. Coupe longitudinale. Dessin de Gouin.

assez le vide, vers le sommet, pour qu'une seule dalle puisse servir de plafond. Cette pierre plate et souvent épaisse pose sur la dernière assise circulaire, réduite au moindre diamètre possible [1]. Les trois coupes ci-jointes donneront une idée claire de la disposition intérieure. Des deux coupes transversales, l'une suppose le spectateur faisant face à la petite pièce du fond (fig. 13), et l'autre le suppose tourné vers la porte (fig. 14). La coupe longitudinale (fig. 15) montre le réduit qui se creuse sur la droite de l'entrée, en face de la naissance de l'escalier.

1. La Marmora, *Voyage en Sardaigne*, p. 40.

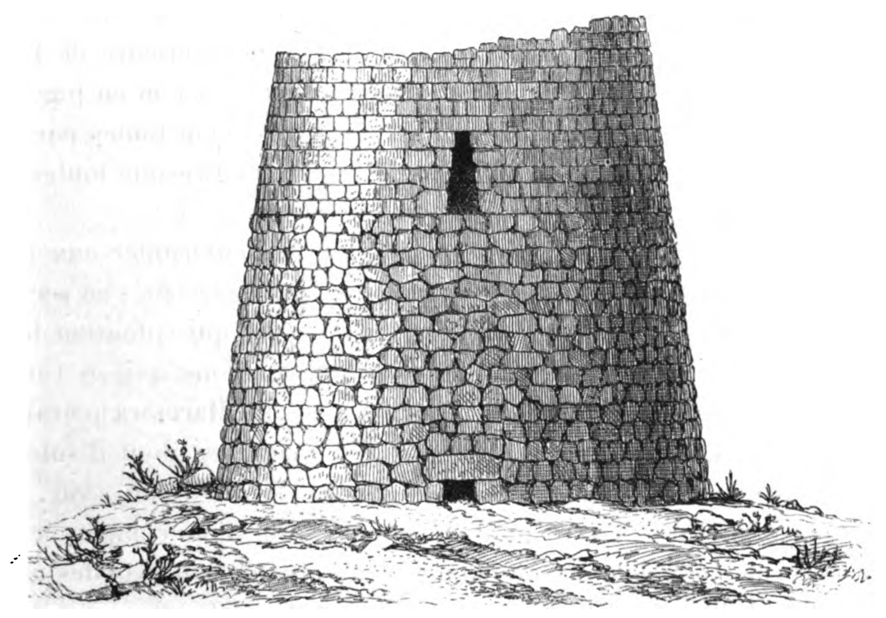
Au-dessus de cette chambre du rez-de-chaussée, la plupart des nouraghes en ont une autre, un peu moins spacieuse; dans quelques-unes même de ces tours il y a, plus haut encore, une troisième pièce. Le nouraghe *Nieddu*, près de *Ploaghe*, nous fournira le type d'une tour à deux étages. Nous en donnons le plan inférieur (fig. 16) et supérieur (fig. 17), l'élévation (fig. 18), et la coupe longitudinale (fig. 19). On accède aux étages supérieurs par un étroit escalier. Ménagé dans la masse de ces lourdes murailles, celui-ci part tantôt du corridor d'entrée (fig. 12), tantôt d'un point de la grande salle, et il s'élève en spirale, tournant avec une pente assez douce autour du tronc de cône. L'escalier est quelquefois remplacé par une simple rampe. Souvent des niches quadrangulaires ont été pratiquées dans la paroi interne des chambres (fig. 9); on a dû y poser des armes et des provisions, peut-être aussi des lampes allumées.



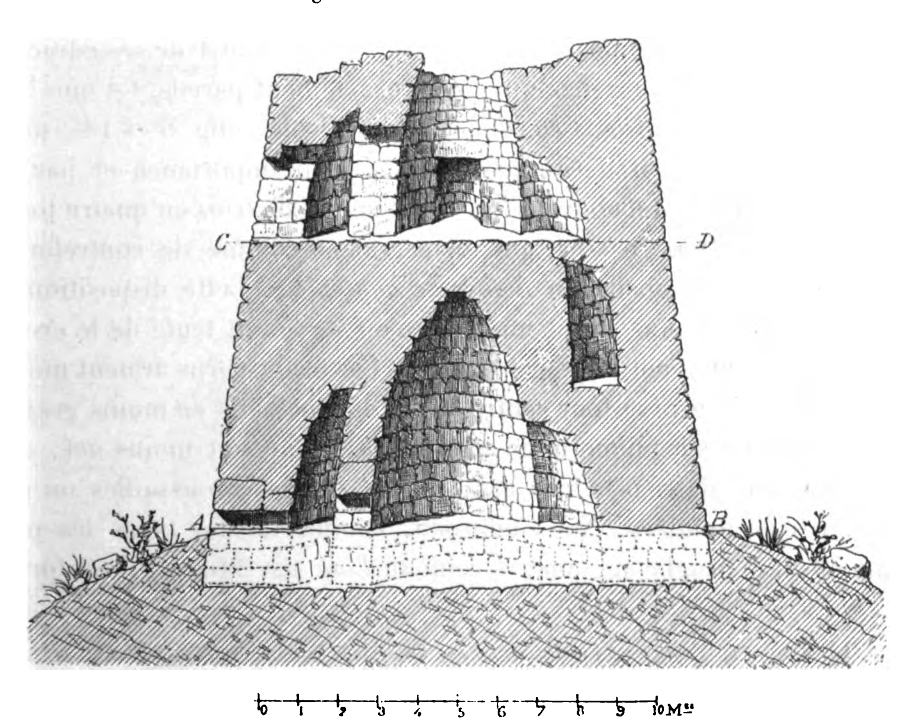
16 et 17. — Nouraghe Nieddu. Plan du rez-de-chaussée (A B) et du premier étage (C D). Dessins de Nissardi.

Jamais de fenêtres au rez-de-chaussée; la construction y a trop d'épaisseur pour que l'on ait pu songer à y percer des baies; tout au plus y a-t-il parfois, vers le sommet du monument, là où le mur est nécessai-

rement plus mince, de petites lucarnes par où un faible rayon de jour



18. — Nouraghe Nieddu. Élévation. Dessin de Nissardi.



19. — Nouraghe Nieddu. Coupe longitudinale. Dessin de Nissardi.

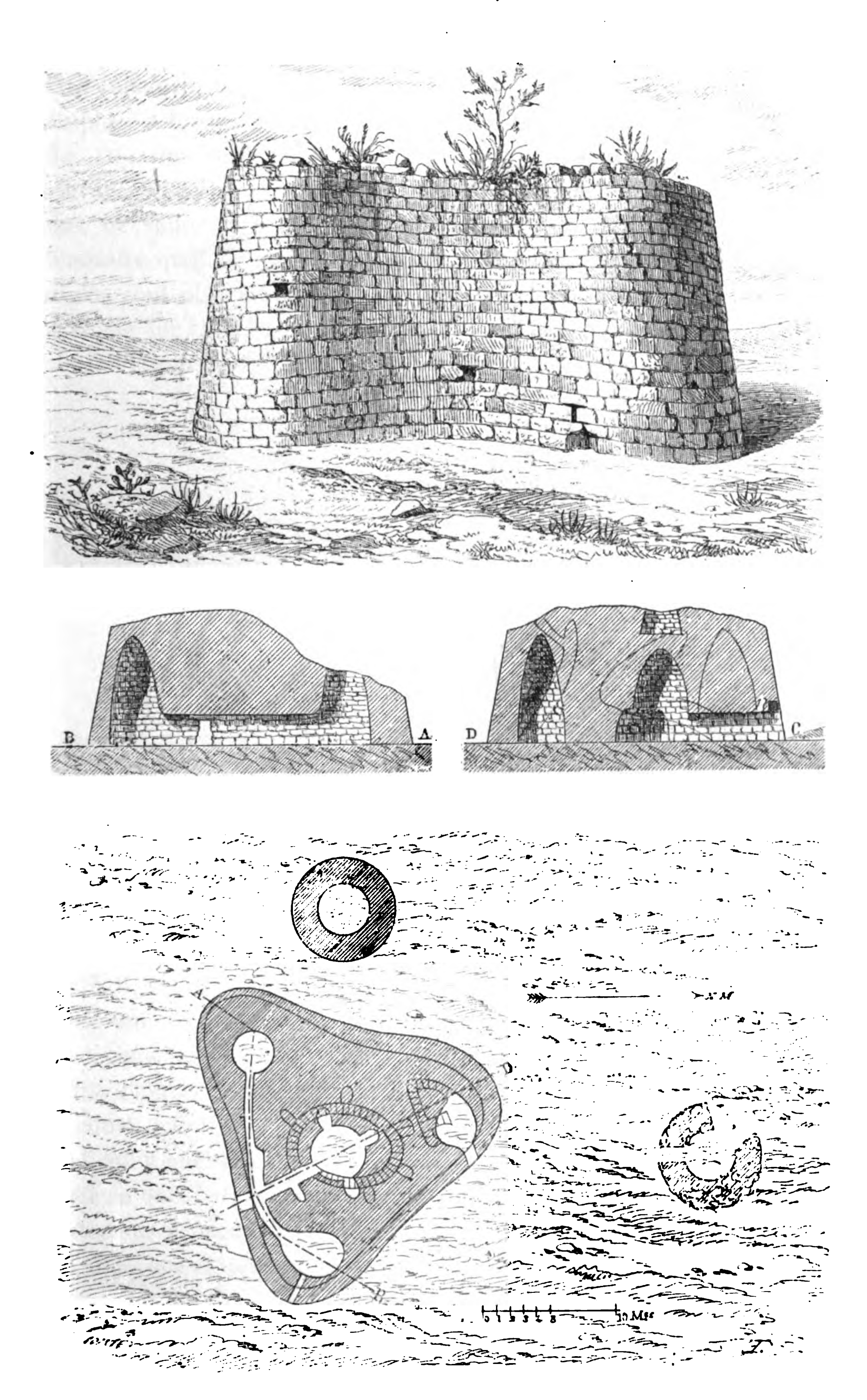
pénètre dans la cage de l'escalier et dans le réduit avec lequel il communiquait par un palier (fig. 8). La hauteur moyenne des nouraghes

les mieux conservés varie de 9 à 15 mètres; mais plus d'un devait dépasser 20 mètres. On n'en cite plus qu'un ou deux qui aient cette élévation; c'est qu'il est très rare que la partie supérieure de l'édifice ne soit pas plus ou moins dégradée. Ces tours, si l'on en juge par celles que le temps a le plus épargnées, se terminaient toutes par une terrasse circulaire à laquelle aboutissait l'escalier. Presque toutes ont leur entrée au sud-est.

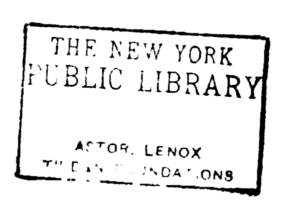
Depuis des siècles, les paysans ne cessent d'emprunter aux nouraghes les matériaux qu'ils y trouvent tout préparés; ils s'en servent pour construire les murs de leurs maisons et ceux qui entourent leurs domaines; cependant, malgré toutes ces dégradations qui se renouvellent et se poursuivent encore chaque année, La Marmora n'évaluait pas à moins de trois mille le nombre des nouraghes dont il subsiste encore quelques débris, et ce chiffre serait plutôt, assure-t-on, au-dessous de la réalité [1]. Dès que l'on étudie et que l'on compare entre eux les principaux de ces monuments, ceux qui ne sont pas des amas de décombres, on y remarque beaucoup de variété; les caractères généraux du type architectural se retrouvent partout, mais les détails du plan comme les proportions varient de l'un à l'autre de ces édifices; il n'y a pas deux nouraghes qui soient exactement pareils. Ce que l'on rencontre le plus souvent, ce sont des tours isolées (fig. 8 et 18); mais souvent aussi le massif conique qui, par son importance et par sa hauteur, frappe tout d'abord la vue, est flanqué de trois ou quatre tours plus petites et plus basses, qui lui servaient comme de contreforts; c'est ce que l'on appelle un *nouraghe aggloméré*. Cette disposition se rencontre même plus fréquemment qu'on ne serait tenté de le croire au premier coup d'œil jeté sur le terrain. Ces avant-corps avaient moins de relief que la grosse tour centrale : ils étaient bâtis en moins grands matériaux; on s'explique donc que leur contour soit moins net, que la saillie soit, dans bien des cas, cachée par les broussailles ou par les terres accumulées. Nous citerons, comme un des types les plus simples du nouraghe aggloméré, celui de *Losa* (fig. 20-23) [2]. Il est formé

1. La Marmora, *Voyage en Sardaigne*, II, p. 46. Pais, *la Sardegna*, p. 25, n. 3.

2. Le nouraghe de Losa se trouve dans la commune d'*Abbasanta*, district de Paoli-Latino. Il avait déjà été étudié et figuré par La Marmora (*Voyage en Sardaigne*, 2ᵉ partie, p. 68-72, *Atlas*, pl. IX, fig. 1 et 1'). M. Gouin a bien voulu relever pour nous à nouveau ce nouraghe, avec un soin extrême, et c'est d'après lui que nous donnons le plan, l'élévation et deux des coupes du monument; nous regrettons que la place nous manque pour reproduire tous les dessins qu'il nous a fournis. En comparant ces dessins à ceux de La Marmora, on voit que, depuis un demi-siècle, le nouraghe a souffert. En 1840, la chambre



20-23. — Nouraghe de Losa. Plan, coupes et élévation. Dessins de Gouin.



d'un cône principal à trois étages, qui fait corps avec trois autres cônes simples, disposés symétriquement. L'ensemble dessine ainsi, en plan (fig. 20), une sorte de triangle, dont les trois côtés sont légèrement concaves et les angles arrondis[1]. Aujourd'hui la tour centrale n'a pas plus de saillie que les trois coins du massif (fig. 21); mais ce qui démontre qu'il en était autrement, c'est le fait que les chambres des angles sont plus élevées que la salle du milieu, ainsi que le montre la coupe sur C D (fig. 22). Cette salle est pourtant la pièce principale, comme l'indiquent et son plus grand diamètre, et les trois cellules dont



24. — Nouraghe Oes. *Atlas* de La Marmora, pl. XI.

elle est flanquée, et la place qu'elle occupe dans l'axe du corridor (coupe sur A B, fig. 23). Si elle est moins haute, c'est qu'il y avait au-dessus d'elle une seconde chambre, dont la partie inférieure subsiste encore, tandis que les trois tours périphériques n'avaient qu'un rez-de-chaussée. Dans d'autres nouraghes agglomérés, le cône qui forme le milieu de la construction dépasse de beaucoup, par toutes ses dimensions et particulièrement par son relief, les tours extérieures qui le flanquent[2]. C'est ce que l'on remarquera particulièrement dans le nouraghe *Oes,* dont nous reproduisons ici la vue perspective (fig. 24).

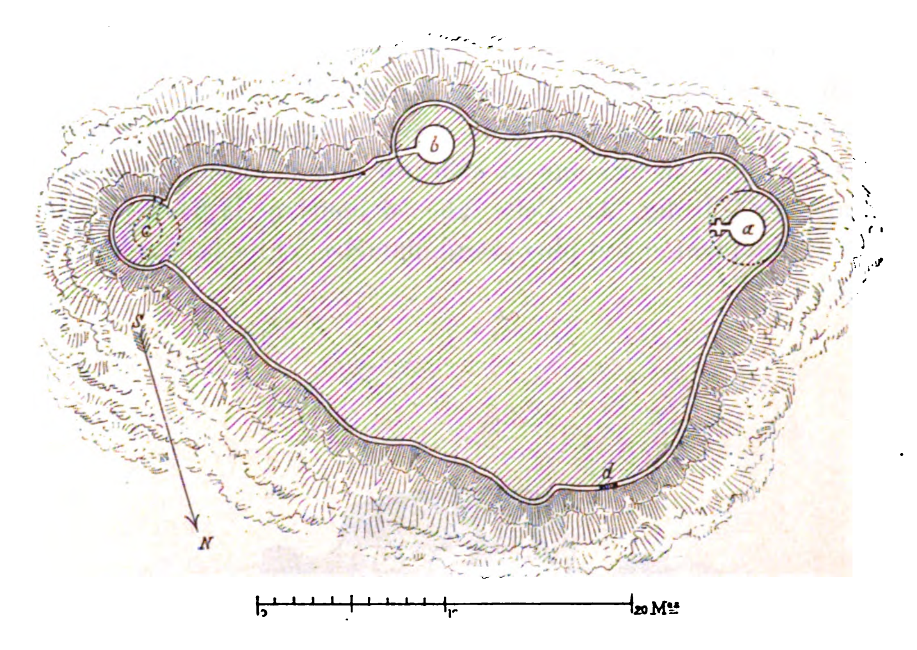
On a aussi, quoique plus rarement, des exemples de nouraghes non

du second étage était encore intacte et la saillie du cône central était encore sensible à l'œil.

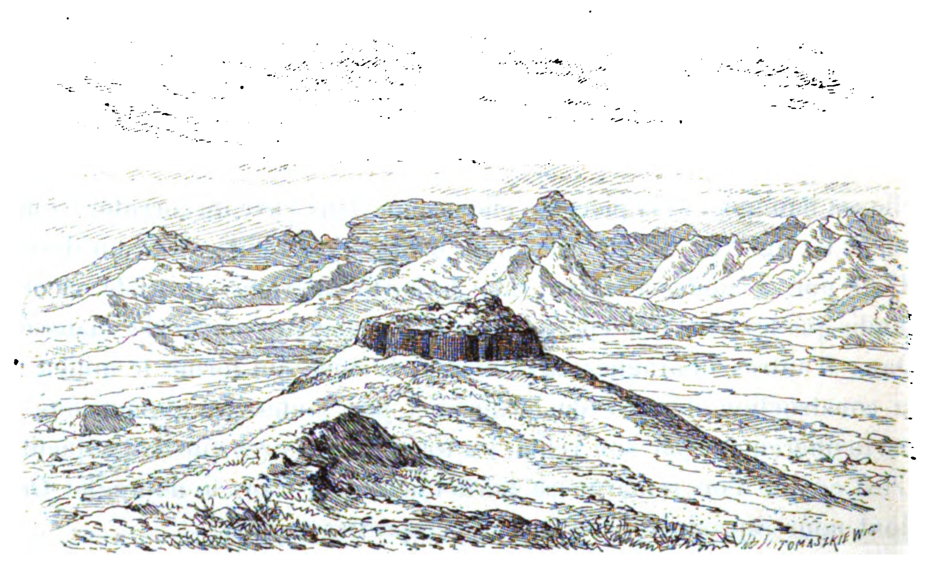
1. Un autre nouraghe, celui de *Sant-Antine,* par l'ensemble de sa forme triangulaire, se rapproche beaucoup de celui de *Losa*. Voir La Marmora, *Voyage,* p. 73-78.

2. La Marmora, *Atlas,* 2e partie, pl. X-XIII.

plus agglomérés, mais placés à quelque distance les uns des autres, comme autant de tours qui font saillie en plusieurs points d'une en-



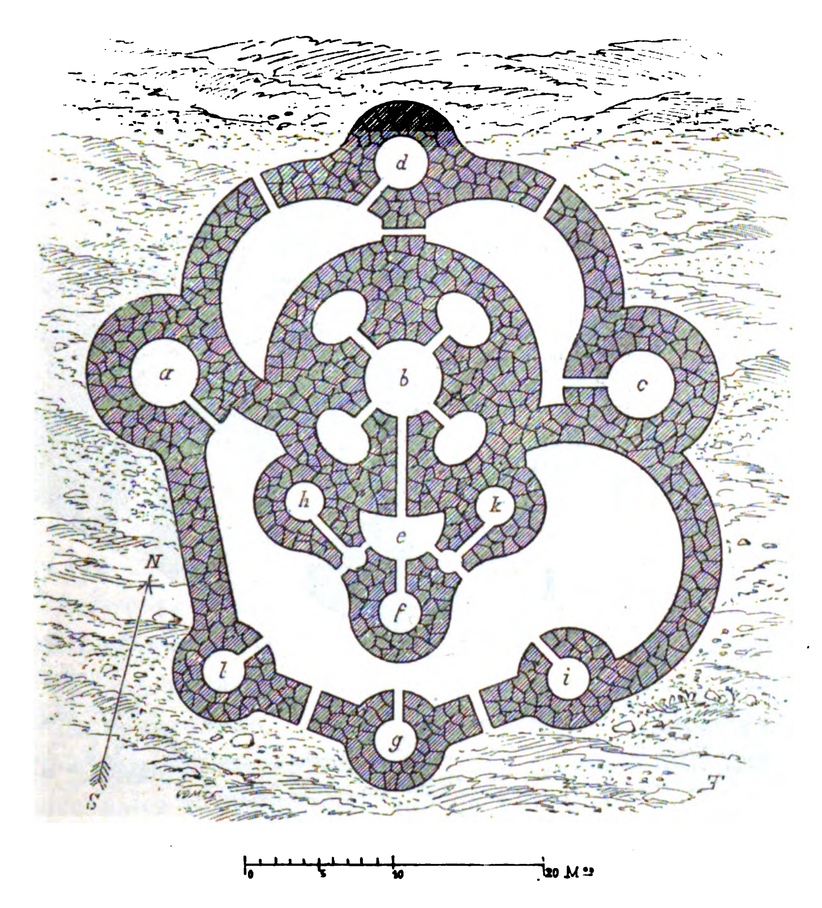
25. Nouraghe de Sarecci. Plan. *Atlas* de La Marmora, pl. VI.



26. — Nouraghe de Sarecci. Vue perspective. *Atlas* de La Marmora, pl. VI.

ceinte couronnant la cime d'une colline ou d'un monticule. Tel est le nouraghe *Sarecci,* dans le territoire de *Gaspini;* nous en donnons le

plan (fig. 25) et la vue perspective (fig. 26)[1]. C'est peut-être le plus grand de toute la Sardaigne : il a environ 200 mètres de circonférence; mais le plus compliqué paraît être le nouraghe *Ortu*, près du village de *Domus-Novas,* dans la province d'*Iglesias*. Les étages supérieurs y sont détruits; mais comme la base est encore intacte, on peut en lever

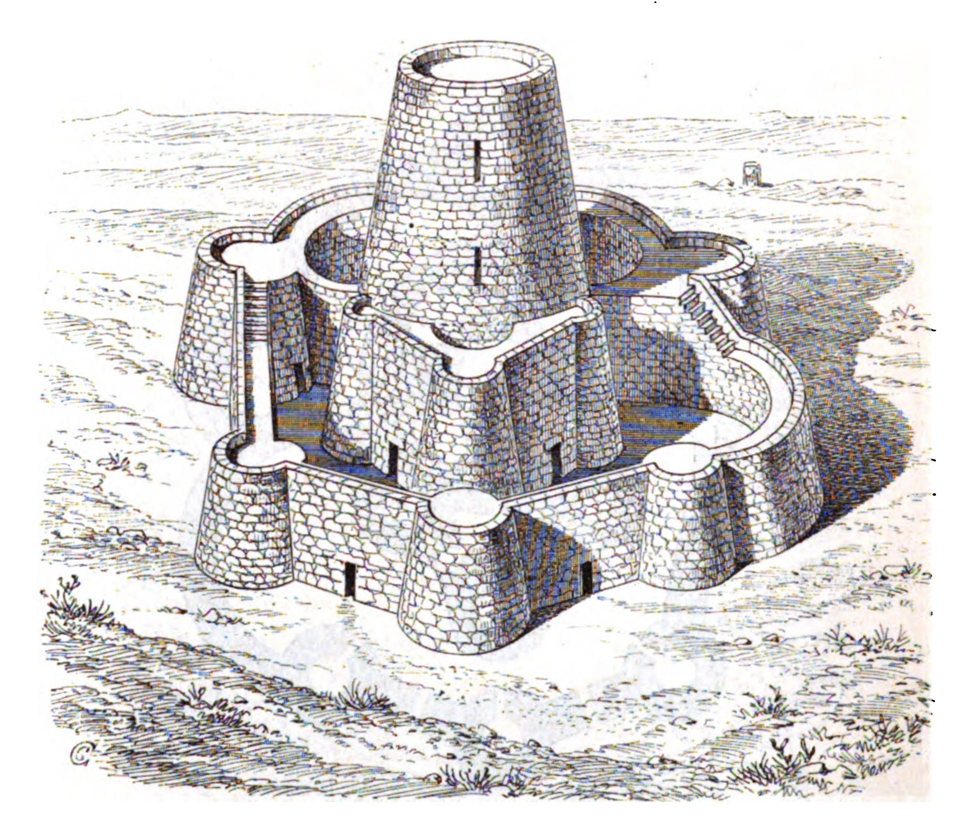


27. — Nouraghe Ortu. Plan. *Atlas* de La Marmora, pl. XIV.

un plan exact, et nous reproduisons ici celui qu'en offre La Marmora (fig. 27). Quant à la restauration qu'il en présente d'après un architecte sarde, Cima, lui-même la critique très vivement, surtout pour la manière dont l'artiste a rétabli les parties hautes de l'édifice[2]; profitant des observations qu'il fait à ce propos et d'un croquis qu'il insère dans son texte, nous avons cru pouvoir essayer une restitution de ce roi des nouraghes (fig. 28). En tenant compte des analogies, nous avons placé

1. La Marmora, *Voyage en Sardaigne*, 2e partie, p. 57-60, et pl. VI.
2. *Id.*, *ibid.*, 2e partie, p. 91-95, et *Atlas*, pl. XIV, fig. 1 et 1².

dans la tour centrale deux chambres superposées, au-dessus de celle dont l'aire est encore inscrite sur le sol; mais si ce n'est là qu'une conjecture, à laquelle les observations faites sur d'autres nouraghes prêtent une grande vraisemblance, voici du moins ce qui résulte du plan. L'édifice, considéré seulement à l'étage inférieur, se composait



28. — Nouraghe Ortu. Restitution par Ch. Chipiez.

jadis de dix chambres (*a, b, c, d, f, g, h, i, k, l*), sans compter les petites cellules de la grande chambre centrale (*b*). Il avait quatre cours, dont une très petite (*c*). On y entrait du dehors par quatre portes, et on y circulait au moyen de onze ouvertures intérieures. Sa circonférence était d'environ 148 mètres.

On vient de voir que les grands nouraghes avaient de vraies cours intérieures, comprises entre le massif central et le mur flanqué de tours qui l'entoure à faible distance[1]; on trouve aussi, près de plusieurs nouraghes, les restes, souvent dissimulés sous la terre et les brous-

1. Il en est de même dans le nouraghe *Ors* (LA MARMORA, *Voyage*, p. 79 et pl. XI, plan du rez-de-chaussée), dans le nouraghe *Majori* (p. 96 et pl. XIV, fig. 2).

sailles, mais pourtant reconnaissables pour un observateur attentif, de murs extérieurs, en général construits assez grossièrement, qui paraissent avoir limité de vastes enclos dont les nouraghes formaient le milieu[1].

Autour des grands nouraghes, on aperçoit très souvent, à *Teti* par exemple, à *Losa* (fig. 20) et ailleurs encore, les restes de bâtiments plus petits, que l'on désigne quelquefois, dans les relations et sur les plans, comme de petits nouraghes, comme des nouraghes secondaires. La base présente en effet la même forme circulaire; il semble y avoir pourtant une différence : ces petits bâtiments, de faible diamètre, ne paraissent pas avoir été couverts par une voûte; ils devaient avoir ou un toit conique en branchages, ou un plafond fait de poutres sur lesquelles était étendue une couche de terre battue; les murs, en pierres de moyenne dimension, ne sont pas inclinés vers l'intérieur : ils sont verticaux[2]. Ce sont là de simples cabanes, des maisons d'une construction très simple. Les gens du pays les désignent sous le nom de *domus*.

Rien de plus varié que la position des nouraghes. On les rencontre parfois au milieu de la plaine, plus souvent sur les pentes des montagnes ou au sommet de collines isolées; en tout cas, ils surmontent toujours une éminence plus ou moins sensible, naturelle ou artificielle. Il est fort rare qu'un nouraghe soit tout seul dans un canton, et quand on serait tenté de le croire isolé, presque toujours, en cherchant avec attention, dans le voisinage, on trouvera les restes de quelques autres édifices du même genre, cachés sous les broussailles. D'ordinaire, les nouraghes se présentent par groupes de vingt ou trente, semés dans un espace assez restreint pour que de l'un d'eux on en aperçoive toujours plusieurs autres. Il y a tel de ces ensembles qui est formé de plus de cent nouraghes[3].

Après avoir décrit et figuré ces édifices, on se trouve en présence du problème qui s'est posé devant tous les voyageurs et érudits qui se sont occupés de la Sardaigne : à quoi servaient les nouraghes? à quelle fin ont-ils été bâtis[4]? La question n'a pas encore été résolue; elle ne le sera peut-être jamais de manière à lever tous les doutes. Quatre hypothèses ont été proposées; nous les examinerons l'une

1. La Marmora, *Voyage*, pp. 52, 71, 82, 84, pl. VIII, fig. 2, pl. IX, fig. 2[1], *h*, pl. XII, fig. 1[1].

2. L'observation est de M. Gouin; il compare ces bâtiments aux cabanes (*ovili*) qu'habitent encore les bergers de l'île.

3. Pais, *La Sardegna*, p. 25.

4. Voir La Marmora, *Voyage*, II, ch. iv, et Pais, *la Sardegna*, p. 25-42.

après l'autre, et nous dirons quelle est celle qui nous paraît prêter aux moindres objections et présenter le plus de vraisemblance[1].

L'opinion la plus anciennement répandue, c'est que les nouraghes étaient des tombes. Mais s'il en est ainsi, comment se fait-il que, malgré les recherches entreprises à cet effet, on n'ait pour ainsi dire pas retrouvé de cadavres dans les nouraghes? Pas une fouille faite par les soins d'un juge compétent n'a rien donné de pareil. La Marmora ne cite qu'un seul cas d'un corps qui aurait été recueilli près de la chambre du nouraghe, dans une fosse creusée à même le roc, et encore n'a-t-il pas assisté à la découverte; elle avait eu lieu quatorze ans auparavant, et il se borne à reproduire le récit d'un témoin[2]. Quant aux autres faits allégués, ils se réduisent à des ouï-dire plus ou moins vagues[3]. Ce qui nous décide surtout à n'y attacher qu'une médiocre importance, c'est qu'il n'y a, dans le plan des nouraghes, rien qui révèle une destination funéraire. Si le nouraghe était une tombe, pourquoi ces chambres superposées, pourquoi l'escalier, montant jusqu'à la plate-forme supérieure? Y a-t-il trace ici de quelqu'une de ces dispositions qui témoignent du culte rendu par les vivants à leurs morts, et qui permettent de deviner tout au moins certains des rites que comportait cette religion? Au contraire, on ne saurait hésiter sur le caractère d'autres monuments, qui, placés à proximité des nouraghes, sont connus en Sardaigne sous le nom de *Tombes des géants*. L'instinct populaire ne s'est pas trompé en les qualifiant ainsi; seuls les géants sont de trop. Puisque nous avons là les sépultures de cette antique population, pourquoi les chercher dans les nouraghes? Il n'est pas admissible que ces deux types, si différents, aient été créés pour satisfaire à un même besoin, que les nouraghes fassent double emploi avec ces espèces d'allées couvertes, et, d'autre part, c'est bien aux mêmes tribus que l'on doit ces deux catégories de monuments : même procédé de construction, en grandes pierres assemblées sans ciment; les objets que l'on trouve dans ces tombeaux appartiennent à la même industrie que ceux qui ont

1. Rien à tirer des dénominations que l'usage local attache aux différents nouraghes; elles sont toutes modernes; la plupart s'expliquent soit par la position du monument près d'un pont, d'un arbre ou d'une fontaine, soit par le nom du propriétaire du fonds, soit par celui d'une église voisine, soit par quelque circonstance aussi insignifiante. Les seuls noms que l'on cite comme pouvant remonter à l'antiquité sont ceux des nouraghes *Mercurio* et *Adoni;* dans ce dernier on prétendrait retrouver le mot phénicien *Adonaï*, seigneur; mais ces faits sont trop peu nombreux et susceptibles de trop d'explications pour qu'il y ait à en tenir compte (La Marmora, *Voyage*, II, p. 47-48 et 61).

2. La Marmora, *Voyage*, 2e partie, p. 151-152.

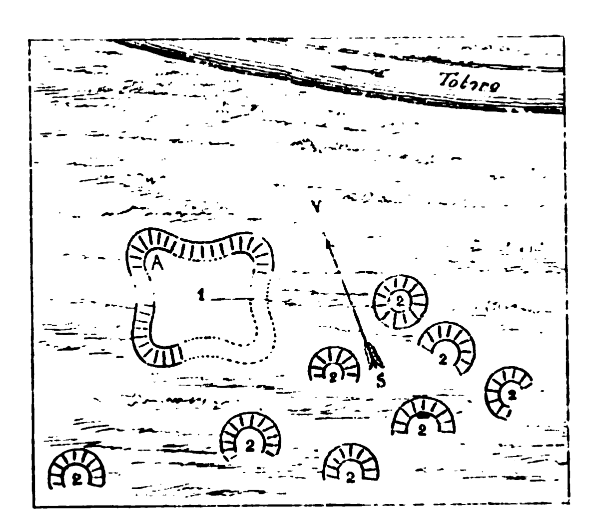
3. *Id., ibid.*, p. 121, 126. Pais, *la Sardegna*, p. 29.

été recueillis dans l'intérieur ou dans le voisinage immédiat des nouraghes. Si l'on a quelquefois enseveli dans les nouraghes, ce peut être ou par exception, ou à une époque postérieure, lorsqu'une population plus dense utilisait tous les abris qu'elle pouvait trouver pour ses morts. On nous parle de caveaux qui seraient situés sous les nouraghes[1]; qu'on y pénètre et qu'on nous les montre; que l'on prouve, par plusieurs exemples, qu'ils appartiennent au plan primitif, et alors la question méritera d'être examinée à nouveau. Jusqu'au moment où cette preuve aura été fournie, il convient de renoncer à chercher dans les nouraghes la tombe sarde, puisqu'on la possède dans les *Tombes des géants*.

Si les nouraghes ne sont pas des tombes, sont-ce des temples? Une première objection se présente à l'esprit : ce serait beaucoup que plusieurs milliers de sanctuaires, pour les tribus à demi barbares auxquelles on est tenu d'attribuer l'érection de ces édifices. Le temple est toujours un bâtiment public, élevé à frais communs, qui doit servir à tous les membres de l'association, peuplade, cité ou nation, qui doit les réunir, à certains jours, pour l'accomplissement de certains rites; comment s'expliquerait-on que cinquante, que deux cents temples fussent quelquefois semés dans l'étendue d'un même canton? Chaque famille, on pourrait presque dire chaque individu, aurait donc eu son sanctuaire propre; mais ceci n'est-il pas contraire à l'idée que l'histoire nous amène à nous faire du culte, lien moral de la tribu, perpétuelle occasion de rendez-vous périodiques qui rapprochent les hommes de même race, en les appelant à des fêtes comme celles qui se célèbrent encore dans nos campagnes? Ces édifices semblent-ils d'ailleurs conçus et disposés en vue d'assemblées et de cérémonies religieuses? L'incommodité de l'entrée, l'obscurité où étaient plongées les chambres, tout semble répugner à cette conjecture. On ne voit que la plate-forme terminale, sur laquelle des sacrifices auraient pu être offerts dans des conditions analogues à celles que nous rencontrons ailleurs; mais aurait-il été facile d'y conduire, par-dessous cette porte basse, par ces rampes tournantes, étroites et sombres, les victimes que ce peuple paraît avoir eu l'habitude d'immoler à la divinité, le cerf, le mouton, le bœuf? On insiste pourtant : on rappelle les objets, d'un caractère certainement votif, qui ont été recueillis sur le territoire de *Teti,* dans une enceinte quadrangulaire, aux angles arrondis, où étaient pratiquées diverses cachettes et où se trouvaient épars des piédestaux qui portaient jadis, scellées dans la

1. Pais, *la Sardegna*, p. 30, note 2.

pierre, des armes et des statuettes (fig. 29). Nous aussi, nous croyons qu'il y a eu un sanctuaire à Teti, mais ce qui ne nous paraît pas démontré, c'est que ce sanctuaire ait été un nouraghe. D'après le plan du terrain qui nous a été fourni, plan très imparfait d'ailleurs, on croirait plutôt à une sorte de grande cour, à une enceinte à ciel ouvert où étaient déposées les offrandes. Comme on l'a remarqué, quelques-unes d'entre elles portent la trace sensible d'une longue exposition à l'air libre[1]. On s'est aussi fondé sur l'analogie des *talayots* que renferment les îles Baléares. Près de ces tours coniques, qui ressemblent si fort aux nouraghes, on signale des autels formés d'une large dalle horizontale que supporte un montant vertical, solidement planté dans le sol (fig. 30)[2]. Sont-ce bien là des autels? Ils n'auraient pas été d'un usage commode; pour y placer l'offrande, le fidèle ou le prêtre aurait dû monter sur une échelle. Nous nous demandons s'il ne faut pas voir là plutôt des stèles dressées au-dessus d'une sépulture; des fouilles seules pourraient trancher la question. De toute manière, la présence de l'autel près du *talayot* ne prouverait pas que celui-ci fût un temple; point de temple, au sens classique du mot, dans ce culte des hauts lieux que nous avons rencontré en Syrie. Enfin, dernière considération qui a son importance, maints nouraghes occupent le sommet d'éminences fort raides et dont l'ascension présente une difficulté réelle[3]; bien choisie pour une forteresse, une pareille situation convient-elle à un temple?



29. — Plan des ruines de Teti, d'après un croquis de Gouin.

Pas plus que le temple, la maison ne cherche pas d'ordinaire à se rendre inaccessible. En tout pays et dans tous les temps, ce qu'on lui demande avant tout, c'est d'être commode, de l'être par la facilité de ses

1. Pais, *Bullettino*, 1884, p. 156.
2. Pais, *la Sardegna*, p. 32.
3. La Marmora, *Voyage*, p. 52-54.

abords comme par ses dispositions intérieures ; or, si certains nouraghes, bâtis sur l'étroite cime de roches escarpées, ne remplissent pas la première de ces deux conditions, il n'est pas un seul de ces édifices qui réalise la seconde ; des sauvages même, qui n'ont pas nos exigences et nos goûts de bien-être, n'ont pu, dans un climat tel que celui de la Sardaigne, se résigner à habiter d'une manière permanente ces chambres sans jour et sans air, où il est impossible, nous ne dirons pas d'entretenir du feu pour se chauffer, mais même de le tenir allumé assez longtemps pour faire cuire ses aliments; la fumée n'a pas ici la res-



30. — Talayot et stèle des Baléares. La Marmora. *Atlas*, pl. XL, fig. 3.

source de s'en aller, comme dans la demeure du paysan grec, par les interstices que laissent entre elles les poutres du toit; ils n'ont pu se condamner à ramper chaque fois qu'ils avaient à entrer chez eux ou à en sortir. Les maisons où vivaient les constructeurs des nouraghes, c'étaient des cabanes en pisé, comme on en voit encore dans beaucoup de villages sardes; c'étaient aussi ces constructions en pierres sèches, de forme ronde, que l'on voit très souvent dans le voisinage des nouraghes. Les nouraghes, c'étaient les forteresses où l'on serrait ses récoltes, ses armes, et tous les objets précieux que l'on pouvait posséder; c'étaient des asiles où l'on se réfugiait en cas d'alerte. Du haut de la terrasse qui dominait au loin la campagne, on voyait venir l'ennemi ; par des feux que l'on y allumait, on avertissait les voisins et les amis; serrés sur cette plate-forme, les défenseurs du château lançaient leurs

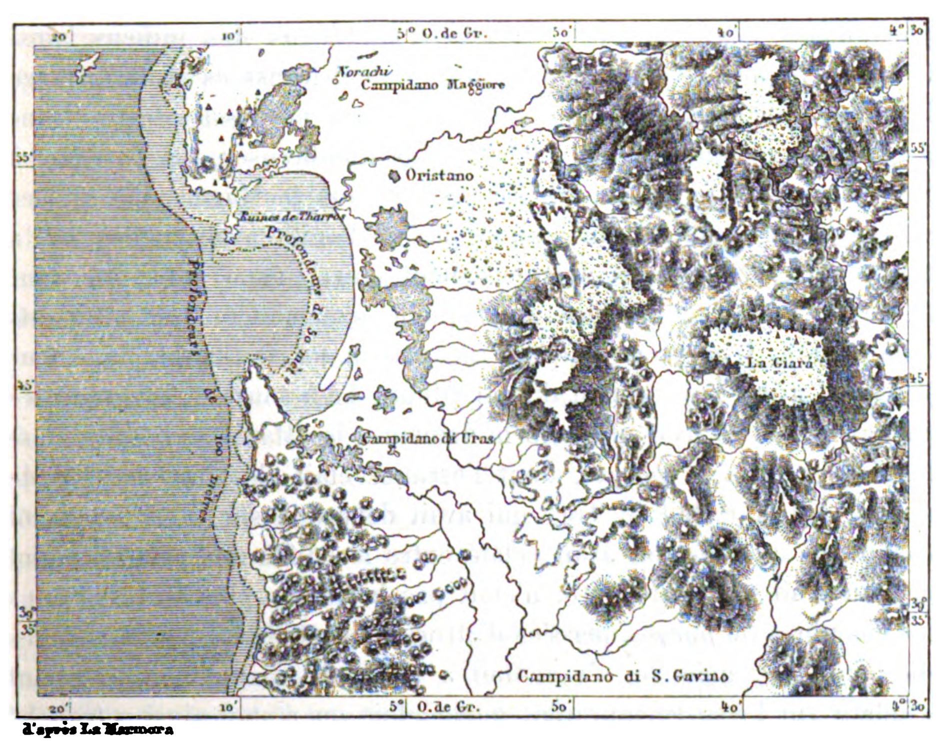
balles de fronde et leurs flèches à l'agresseur, ils faisaient rouler sur lui des pierres s'il cherchait à s'approcher de trop près et à forcer l'entrée étroite et basse. Celle-ci était d'ailleurs facile à boucher; quelque gros bloc, réservé à cet effet, suffisait à l'obstruer; engagés par leurs extrémités dans les deux niches qui se creusent à droite et à gauche du couloir, des troncs d'arbre achevaient de boucher le passage; fût-il resté ouvert, deux ou trois hommes y défiaient toute une troupe; allez donc forcer une porte où l'on ne peut se glisser qu'à plat ventre. Dans certains nouraghes, même le rez-de-chaussée une fois au pouvoir de l'assaillant, celui-ci n'était pas encore maître de l'étage supérieur; on n'y arrivait que par un escalier qui s'ouvrait à quelques mètres au-dessus du sol dans la coupole, et pour atteindre la première marche de la cage, il fallait une échelle. Que de précautions prises pour prolonger la lutte! Pour réduire la place, l'assiégeant n'avait guère à compter que sur la famine; dépourvu de machines, il était impuissant contre ces épaisses murailles.

Sans doute l'assiégé n'était pas à l'aise dans ces petites pièces sombres où l'on s'était entassé en toute hâte; mais enfin, même dans un nouraghe simple, pourvu que l'on y eût des provisions suffisantes d'eau et de vivres, on pouvait tenir quelques heures ou même quelques jours, jusqu'à ce qu'arrivassent des secours ou que l'ennemi se lassât du blocus auquel il était condamné. Un peu d'air et de jour entrait par les lucarnes de l'escalier, par la grande fenêtre du premier étage; on pouvait aller respirer sur la plate-forme. Dans les grands nouraghes agglomérés, grâce au nombre des chambres et au développement des terrasses, ce n'était plus une famille, c'était toute une tribu qui trouvait un asile; on avait même de la place pour les troupeaux, parqués dans les cours intérieures. Certaines de ces enceintes renferment des puits, ou des fontaines jaillissent assez près du nouraghe pour que l'on pût aller y puiser sous la protection des traits dardés du sommet de la courtine[1]. Enfin on reconnaît parfois de véritables camps retranchés, où plusieurs tribus devaient se grouper à l'aise avec leur bétail : tel est le plateau de la *Giara de Gestori,* dans la province d'Isili (fig. 31); il a environ 10 kilomètres de long et 5 de large. Sur tous les points saillants du talus escarpé qui le limite se dressent, comme autant de sentinelles, des nouraghes qui dominent les pentes abruptes; on en compte encore dix-sept, et il y en avait sans doute

1. PAIS, *la Sardegna,* p. 36.

davantage autrefois. Les restes de deux autres nouraghes couronnent des collines qui s'élèvent au milieu du plateau. On a encore la même impression quand on observe les nouraghes distribués tout autour de la péninsule du Sinis; là aussi ils semblent dessiner le contour d'un vaste refuge[1].

Si le nouraghe isolé, de petite dimension, présente à l'historien



31. — La Giara. Reclus, *Géographie universelle*, t. I.

une énigme qui paraît au premier abord presque insoluble, la question s'éclaircit quand on prend le même type arrivé à son plein développement, soit dans des nouraghes agglomérés comme ceux de *Sarecci* et d'*Ortu*, soit compris dans l'un de ces ensembles où il ne forme plus qu'un des éléments d'un système défensif très étendu.

1. La Marmora, *Atlas*, pl. VIII, fig. 6. Voyez aussi (*ibidem*, fig. 7) les nouraghes qui bordent la vallée de *Bauladu* à *Paoli Latino*, où a passé de tout temps une des principales routes de l'île; ils sont posés sur tous les éperons des rebords des deux plateaux entre lesquels court le fleuve.



Alors le doute n'est plus guère permis. On devine la pensée et le sentiment qui ont donné naissance au nouraghe[1]. Dans un état social qui était l'insécurité même, où il y avait sans cesse guerre entre les familles, guerre entre les tribus de même race et surtout entre les tribus de race différente, chaque groupe constitué, famille ou tribu, a voulu avoir un refuge, où il pût s'enfermer au besoin avec ce qu'il avait de plus précieux et résister à une brusque attaque. Le même phénomène s'est reproduit de tout temps dans des milieux ainsi troublés. Rappelez-vous les tours dont étaient hérissées au moyen âge les villes italiennes, celles qui s'élèvent encore au-dessus des maisons de Bologne ou qui subsistent, bien plus nombreuses, en Toscane, à San-Geminiano par exemple. En Grèce, dans le Magne, j'ai vu des villages, comme Vitylo, où chaque chef de famille avait encore, il y a trente ans, son *pyrgos* soigneusement entretenu. C'était une tour haute et massive, au pied de laquelle s'étendaient les bâtiments d'habitation. D'après ce que me racontaient les vieillards, dans leur jeunesse, avant l'avènement du roi Othon, bien souvent, évacuant les parties basses et accessibles de la demeure, les Maniotes couraient se barricader dans le *pyrgos,* dont l'escalier était clos par une lourde porte : tantôt c'était le Turc qui avait débarqué sur la côte; tantôt c'était une querelle qui avait éclaté entre les différents primats, dont chacun avait sa clientèle. On n'était pas beaucoup plus au large dans les chambres du *pyrgos,* percées d'étroites meurtrières, que dans celles du nouraghe; mais on s'y sentait à l'abri des balles, qui venaient s'aplatir sur l'épaisse muraille; quelquefois on restait ainsi retranché pendant des semaines; de temps en temps, on tentait une sortie pour aller à la fontaine.

Le nouraghe, c'était le *pyrgos* du Sarde, du chef de famille ou, quand le bâtiment prenait des dimensions considérables, du chef de tribu; c'était le centre du village, et, en cas d'alarme, la ressource et l'asile de ceux qui l'habitaient. Autour de lui étaient groupées les maisons, plus légèrement bâties et plus ouvertes; elles étaient disséminées dans des enclos, formés par des murs en pierres sèches; c'étaient les *corte rustiche* d'aujourd'hui, les parcs où l'on enfermait le bétail[2].

1. La solution que nous exposons ici est celle de M. Pais (*la Sardegna*, p. 33-38); c'est du moins celle vers laquelle il incline visiblement, tout en admettant que le nouraghe a pu servir aussi parfois de tombe ou de temple; nous serons plus affirmatifs que lui : nous croyons qu'il a été surtout forteresse, et n'a pu être employé à d'autres usages que par accident et d'une manière tout à fait secondaire.

2. Dans ces enclos, on remarque des cavités creusées dans la face supérieure de

Ce sont les occupations de la vie pastorale qui devaient tenir la place principale dans la vie du peuple qui a bâti ces tours et ces enceintes; mais les métiers que l'on y pratiquait ont aussi laissé des traces. Les ateliers où l'on coulait les armes et autres ustensiles de bronze étaient établis tout près du nouraghe, où le fondeur avait peut-être son dépôt de matières et d'objets fabriqués[1]. Enfin c'était encore à l'ombre du nouraghe, si l'on peut ainsi parler, que dormaient les ancêtres; partout les *Tombes des géants* ont été trouvées dans le voisinage immédiat des tours destinées à protéger les vivants (fig. 32)[2].

C'est en comparant plusieurs des sites où les antiquités ont le moins souffert que l'on arrive à rétablir les traits principaux de ce tableau, et à se faire quelque idée de l'existence et des mœurs des plus policées d'entre les tribus sardes. Elles n'avaient pas de villes, surtout pas de villes fermées; mais cette population était agglomérée, sur des points bien choisis et très nombreux, en villages dont quelques-uns doivent avoir été assez considérables et que désignaient de loin au regard les cimes coniques des nouraghes. Il pouvait y avoir des hameaux et des habitations isolées; mais les industries principales s'exerçaient autour du nouraghe; c'était là qu'était le *bourg*, comme on dit encore dans maintes de nos provinces, là que se tenaient les marchés, que chasseurs, pâtres et bûcherons venaient à certains jours faire juger leurs con-

pierres brutes éparses sur le sol; c'est ce que les paysans appellent *laco, lacchi*, auges. Au premier moment, on serait tenté d'y voir des auges où buvaient les troupeaux; mais la plupart de ces cavités n'ont que 2 à 3 centimètres de profondeur. Celles qui, par exception, atteignaient 12 à 15 centimètres de creux sont si étroites que le mufle d'un bœuf n'aurait pu y pénétrer; d'ailleurs il y a trace de rainures où s'engageait un couvercle. La destination de ces cavités, très abondantes par exemple à *Losa*, dans la cour principale, reste une énigme. Elles avaient attiré l'attention de La Marmora (*Voyage*, t. II, pp. 71-72).

1. Pais a réuni de nombreux exemples des trouvailles d'objets de bronze qui ont été faites dans les nouraghes ou tout près d'eux (*la Sardegna*, p. 36, note 3); nous lui emprunterons seulement le témoignage suivant : « J'ai rencontré souvent, dit M. Gouin (*Notice sur les mines de l'île de Sardaigne*, Cagliari, 1867, p. 50), soit autour de Laconi, dans l'Arcidano, soit dans la plaine, de petits monceaux de scories cuivreuses, mais *presque toujours c'est au pied des nouraghes que je les ai trouvés.* J'ai même recueilli dans ces tas quelques fragments d'armes en bronze. »

2. Nous reproduisons cette vue, quoique la perspective n'en soit certainement pas exacte; mais elle donne bien l'idée de la contiguïté de ces deux groupes, la tour et les tombes. Comme en avertit La Marmora (*Voyage*, t. II, p. 10, n. 2), le plan, que nous reproduisons plus loin (fig. 36), n'est pas à l'échelle; l'espace qui sépare la première tombe du nouraghe et celui-ci de la seconde tombe a été arbitrairement diminué, pour que la figure pût tenir dans l'espace voulu. N'ayant pas la mesure des espaces supprimés, nous nous sommes permis, pour mieux montrer la disposition des tombes, de les supposer plus rapprochées qu'elles ne doivent l'être sur le terrain. On remarquera les prismes de basalte qui entourent le nouraghe.

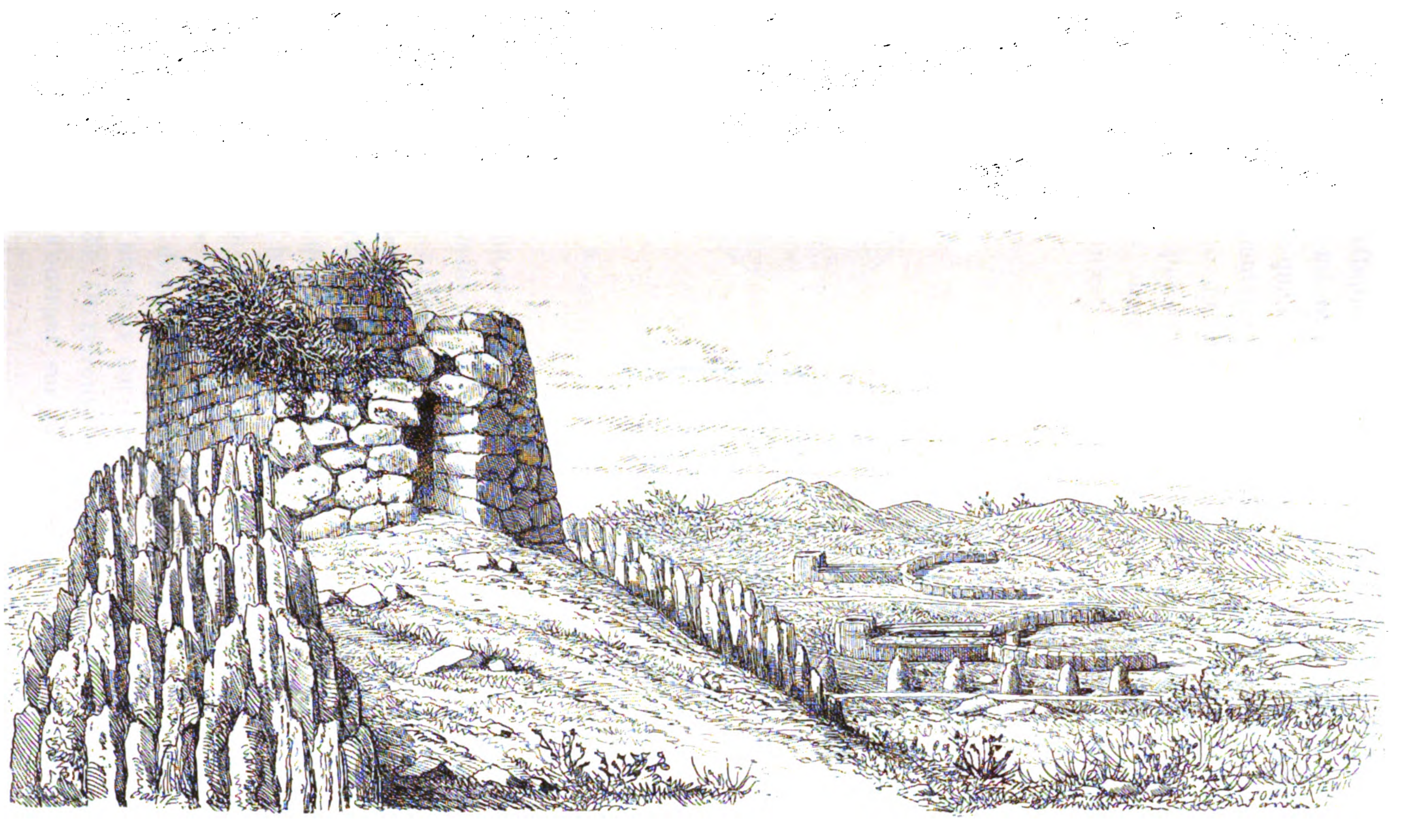
testations par les vieillards et s'approvisionner soit des armes et des outils que l'on façonnait sur place, soit peut-être aussi des objets que les colporteurs phéniciens, en temps de paix, allaient vendre dans les tribus. Il y avait là un commencement de civilisation; avant même d'avoir étudié les restes de la plastique sarde, nous en sommes avertis par ces édifices qui, lorsqu'ils étaient intacts et n'avaient pas perdu une partie de leur masse, devaient, malgré la rudesse de leur appareil et la simplicité de leur plan, présenter un aspect vraiment imposant. Il semble que les voyageurs grecs qui visitèrent l'île les aient remarqués, qu'ils aient été frappés de les voir si nombreux, qu'ils n'aient pas aperçu sans étonnement toutes ces hautes tours plantées sur la crête des collines et qu'ils en aient curieusement visité l'intérieur. C'est ce que prouve un passage d'un livre qui nous est arrivé sous le nom d'Aristote. « Il y a, dit-on, dans l'île de Sardaigne des bâtiments disposés selon le vieux style grec; entre autres belles constructions, on y voit des voûtes dressées de manière à présenter la plus heureuse proportion[1] ». Ces édifices voûtés, ce ne peuvent être que les nouraghes, et ce qu'ils rappellent à l'écrivain, ce sont des monuments comme ceux que les curieux allaient visiter à Mycènes et à Orchomènes, ce sont ces *trésors*, eux aussi surmontés de coupoles, auxquels demeurait attaché le nom des héros légendaires; aussi en attribue-t-il l'érection à Iolaos, le neveu d'Héraclès. Diodore, qui fait allusion, mais en termes moins explicites et moins clairs, à ces mêmes constructions sardes, y voit l'œuvre de Dédale, cet artiste fabuleux en qui se résumaient, pour les Grecs, tous les souvenirs de l'architecture et de la sculpture des premiers âges[2].

Laissons de côté Iolaos et Dédale; renonçons à chercher un lien

1. Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων. § 100 : Ἐν τῇ Σαρδοῖ τῇ νήσῳ κατασκευάσματά φασιν εἶναι εἰς τὸν Ἑλληνικὸν τρόπον διακείμενα τὸν ἀργαῖον, ἄλλα τε πολλὰ καὶ καλὰ, καὶ θόλους περισσοῖς τοῖς ῥυθμοῖς κατεξεσμένους. Il paraît probable que les renseignements sur l'Europe occidentale qui remplissent une partie du livre (chapitres 78-114, 119, 130, 132) sont empruntés surtout à Timée; d'autres peuvent venir de Polycritos (cité § 112), de Théopompe et de Lykos de Rhégium. Les 151 premiers chapitres n'ont pas été rédigés plus tard que le milieu du second siècle avant notre ère; ils l'ont été probablement beaucoup plus tôt. Au moment où ont été faits ces extraits, Carthage a encore toute sa puissance; elle est maîtresse des Baléares, peut-être même de la Sicile (VALENTIN ROSE, *De Aristotelis librorum ordine et auctoritate commentatio*, in-8°, Berlin, 1854, p. 55; H. SCHRADER, *Ueber die Quellen der pseudoaristotelischen Schrift* περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, dans les *Iahrbücher für Philologie*, t. 97 (1868), pp. 217 et suivantes).

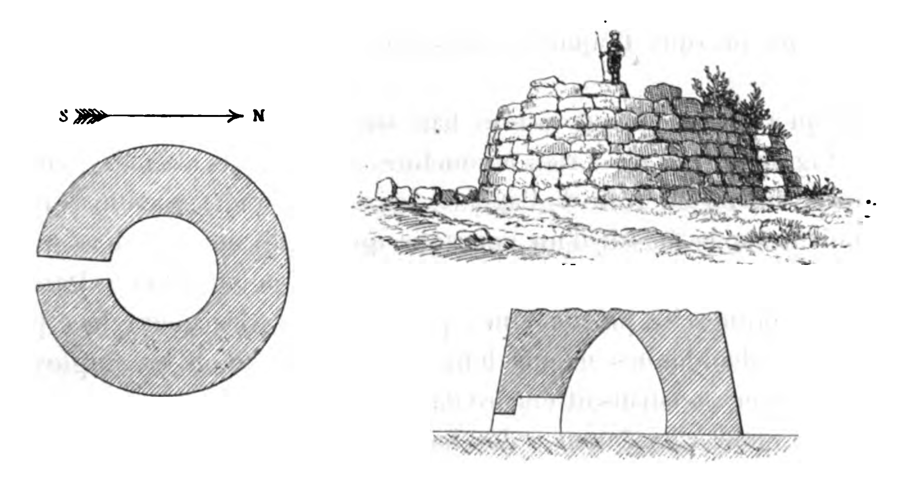
2. DIODORE, IV, XXX, 1. Il semble que Diodore ait puisé à la même source que le pseudo-Aristote, mais que, suivant son habitude, il ait voulu arranger et embellir son auteur.





32. — Nouraghe de Tamuli et Tombes des Géants. La Marmora, *Atlas*, pl. III, fig. 1.

entre le peuple qui a bâti les nouraghes et celui qui, en Grèce, sur le sol de l'Argolide, de l'Attique et de la Béotie, a, pendant un certain temps, adopté, dans ses tombeaux, des dispositions fort semblables; il n'en reste pas moins vrai que le nouraghe représente un type très particulier d'architecture élémentaire et primitive, type que les plus anciens habitants de la Grèce ont entrevu, mais sans y rester fidèles et sans le développer, tandis que ceux de la Sardaigne en ont tiré, dans leurs tours à trois étages, dans leurs nouraghes agglomérés, tout le parti qu'il comporte. Ce n'est d'ailleurs pas seulement en Sardaigne qu'on



33. — Talayot des Baléares. Plan, coupe, élévation. La Marmora, *Atlas*, pl. XL.

le rencontre : il paraît avoir été cher à plusieurs des tribus qui ont peuplé les îles du bassin occidental de la Méditerranée. On ne l'a pas signalé, que nous sachions, à Malte ni en Sicile; mais l'île de Pantellaria a ses *sesi*, tours en pierres sèches que les voyageurs comparent aux nouraghes et qui ont souvent aussi deux étages. Les Baléares surtout ont leurs *talayots*[1], qui ressemblent si fort aux nouraghes, que l'on serait tenté de les croire bâtis par les mêmes maçons. Les talayots sont en général moins bien conservés, plus ruinés que les nouraghes; à cela près, c'est le même plan, la même forme de cône tronqué, le même appareil, la même disposition de l'entrée; même dôme obtenu par la pose d'une série d'anneaux qui vont toujours se rétrécissant jusqu'au sommet (fig. 30 et 33). On retrouve souvent ici jusqu'à des détails comme les trois cellules s'ouvrant sur la grande chambre[2]. On aurait pu,

1. Le mot *Talayot* est un diminutif d'*Atalaya*, qui veut dire « tour d'observation ».
2. La Marmora, *Voyage*, II, p. 544.

d'après les dessins de La Marmora, soupçonner entre les nouraghes et les talayots une différence qui aurait eu son importance. Dans les tours des Baléares, l'escalier aurait été extérieur, tandis qu'il est toujours intérieur en Sardaigne; mais La Marmora indique lui-même qu'il n'y a là qu'une apparence dont il ne faut point être dupe. Les rampes tournantes qui sont aujourd'hui visibles du dehors n'ont été rendues telles que par l'écroulement d'une portion du massif, par la destruction du revêtement[1]. Plusieurs auteurs qui ont étudié les talayots avec plus de soin qu'il n'a pu le faire dans sa rapide excursion témoignent de l'existence d'escaliers intérieurs, conduisant soit à une chambre supérieure, qui presque toujours a disparu, soit à la plate-forme terminale[2].

Jusqu'à quelle époque a-t-on bâti des nouraghes en Sardaigne? Nous l'ignorons. Il n'y a rien à conclure du fait que près des ruines de Nora, au sud du golfe de Cagliari, les arches d'un aqueduc romain s'appuient sur le massif d'un nouraghe qui devait être dès lors à peu près dans l'état de dégradation où il se trouve aujourd'hui[3]. Dans le voisinage d'une cité phénicienne, puis romaine, les nouraghes pouvaient être abandonnés depuis longtemps, alors qu'on les employait, alors qu'on en construisait encore dans d'autres parties de l'île. On ne dut pas renoncer aisément à des habitudes plusieurs fois séculaires. Il est évident, en effet, que les milliers de nouraghes qui existent en Sardaigne ne sont pas l'œuvre d'une seule génération. Nous ne savons s'il faut, comme on l'a quelquefois proposé, les répartir en deux catégories, regarder comme les plus anciens ceux où les pierres sont à peu près brutes, et comme plus modernes ceux où elles portent la trace du marteau. Ces différences peuvent tenir aussi soit à la nature des matériaux employés, qui, suivant les cantons, prêtaient plus ou moins de résistance à l'outil, soit à d'autres circonstances; tels nouraghes ont pu être bâtis avec précipitation, et d'autres plus à loisir et avec plus de soin. Dans maints de ces édifices, on remarque que les assises sont de plus faible échantillon et mieux dressées à mesure que l'on

1. La Marmora, *Voyage*, II, p. 348.

2. Juan Ramis y Ramis, cité par La Marmora, *Voyage*, p. 551. Voir aussi *Islas Baleares e nuraghes Sardes, apuntes arqueologicos* de D. Francesco Martorell y Pina ordenados por Salvador Sanpere y Miquel, Barcelona, 1879, p. 199 et 203. L'escalier intérieur est signalé particulièrement dans les talayots *Curnia* et *Di punta Caja*. Cf. Olio y Quadrado, *Historia de la isla de Menorca*, 1876, t. II, p. 375 : « Los talayóts son atravesados por una escalera interior o una galeria simple o bifurcada con nichos o alcobillas a los lados. »

3. La Marmora, *Voyage*, II, p. 52.

s'élève, et cependant le bâtiment paraît tout d'une venue et ne porte pas trace de raccords[1]. Ce qui paraît probable, c'est que l'on n'est arrivé qu'après une longue pratique de ce genre de travail à construire des édifices aussi vastes et aussi compliqués que ceux de *Sarecci* ou *d'Ortu*. Les nouraghes simples, à un seul étage, monuments dont beaucoup peuvent d'ailleurs être assez récents, nous représenteraient la première période de cette architecture, tandis que nous en aurions la seconde dans les grands nouraghes agglomérés, où les chambres se multiplient, soit en plan, soit dans le sens de la hauteur. Sans rien affirmer, nous attribuerions volontiers ces chefs-d'œuvre de l'architecture sarde aux temps de la domination carthaginoise; c'est alors que, par leurs relations constantes avec un peuple civilisé, les indigènes ont dû être le mieux pourvus d'outils et le plus adroits à s'en servir, le plus aptes à entreprendre de pareils ouvrages, dont l'idée pouvait d'ailleurs leur être suggérée par les fortifications de ces villes grecques et puniques que les mercenaires avaient l'occasion de voir dans leurs campagnes de Sicile et d'Afrique.

Est-ce pendant l'occupation romaine, est-ce au moyen âge que s'est perdue la tradition de ces procédés de construction? Les renseignements nous manquent à ce sujet; mais ce qui est curieux, c'est que, si l'on ne bâtit plus aujourd'hui de nouraghes en Sardaigne, on en construit encore en Italie, dans les deux provinces de *Bari* et de *Lecce*. C'est ce que l'on appelle dans le pays *truddhu,* du latin *trullum*, altération qui est conforme aux lois du dialecte local[2]. Nous plaçons sous les yeux du lecteur les dessins de deux *truddhi* de la terre d'Otrante et de la Pouille, qui en reproduisent les types les plus ordinaires (fig. 34 et 35).

La description que l'on nous donne du *truddhu* suffit à montrer combien est frappante la ressemblance. « C'est une sorte de tour massive et conique, formée d'un amoncellement de pierres sèches à peine taillées, que revêt un parement extérieur appareillé avec un peu plus de soin, mais toujours d'une manière irrégulière. Dans l'intérieur du massif est ménagée une chambre ronde, en forme de *tholos,* dont la voûte conique a été formée par une succession d'assises circulaires

1. La Marmora, *Voyage*, II, p. 65, 66, 78. Voir particulièrement le nouraghe de Nieddu (fig. 18).

2. Ces renseignements et les deux figures ci-jointes sont empruntées à Fr. Lenormant, *Notes archéologiques sur la terre d'Otrante*, dans la *Gazette archéologique*, 7e année, p. 32-39 : *specchie* et *truddhi*.

avançant en encorbellement les unes sur les autres. Une porte basse, surmontée le plus souvent d'un gros bloc qui fait linteau, donne accès à cette chambre. D'ordinaire il n'y en a qu'une seule, dans la partie inférieure du massif. Quelquefois cependant, lorsque le *truddhu* est plus grand que d'habitude, une seconde chambre de même forme est superposée à la première et constitue un étage supérieur. On y accède dans ce cas par d'étroits degrés accolés au flanc de la tour, degrés qu'on ne manque jamais d'ailleurs d'établir dans le parement extérieur, même



34. — Truddhu de la Pouille.

quand il n'y a pas une seconde chambre; car, en s'enroulant en spirale autour du truddhu, ils conduisent à la plate-forme pavée qui en couronne le sommet et qui fait de l'édifice un cône tronqué. Cette plateforme n'est pas du reste toujours absolument horizontale; elle a quelquefois l'aspect d'une sorte de toit circulaire à pente très faible, avec un ombilic en pointe dans le centre. Notons encore que, lorsque le truddhu est d'une exécution particulièrement soignée, l'escarpe des flancs du cône ne présente pas une pente continue, mais deux ou trois étages légèrement en retraite les uns au-dessus des autres[1]. »

A part ce dernier trait, à part aussi la place assignée à l'escalier,

1. Fr. Lenormant, l. l. p. 33-34.

il n'y a pas d'autre différence entre le nouraghe et le *truddhu* que la dimension; celui-ci sert au cultivateur de refuge contre le mauvais temps et d'habitation pour la nuit, pendant la saison des travaux agricoles, lorsqu'il est obligé de rester plusieurs semaines éloigné de son village, souvent situé à cinq ou six lieues du champ qu'il doit ensemencer ou moissonner; on ne saurait donc s'attendre à rien trouver ici qui rappelle l'ampleur et la hauteur de certains nouraghes. Le *truddhu* n'est d'ailleurs qu'une réduction, appropriée à des usages purement



35. — Truddhu de la terre d'Otrante.

domestiques, d'exemplaires beaucoup plus considérables du même type, qui remontent à l'antiquité; nous voulons parler de ces ruines qui, assez nombreuses dans ces mêmes provinces, y portent le nom de *specchie* ou tours d'observation, du latin *specula*. Les specchie sont toutes à demi écroulées, et leur base est ensevelie sous un monceau de décombres; on reconnaît pourtant que ce sont des massifs en pierres sèches, en forme de cônes tronqués, avec un parement extérieur plus soigné que le noyau intérieur, mais toujours d'un appareil irrégulier. Leur structure est conforme à celle des *truddhi* modernes, et les matériaux sont pareils, mais d'un beaucoup plus fort échantillon. Les savants du pays discutent pour savoir si ces édifices étaient des tombes monumentales, des habitations ou des forteresses surveillant au loin

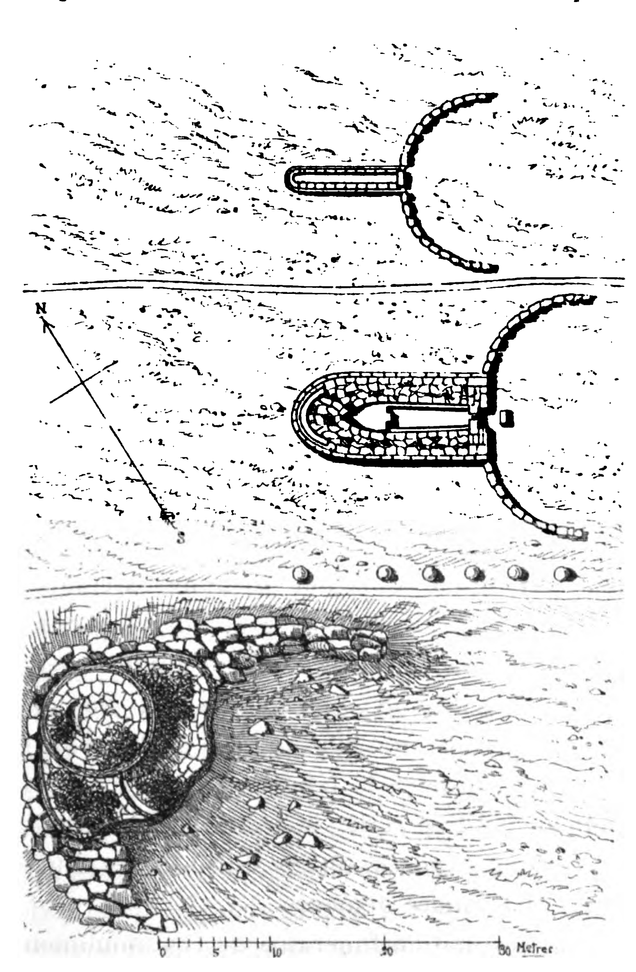
le pays et la mer dont elles sont souvent voisines. Nous pencherions pour cette dernière hypothèse, qui est d'accord avec le nom que la tradition attache à ces débris. L'étendue que couvrent parfois ces restes semble aussi confirmer cette conjecture ; la *specchia* de Calone, sur la route de *Lecce* à *Otrante*, a 256 mètres de circonférence à sa base ; du côté où elle est le mieux conservée, sa hauteur est encore de 17 mètres. En présence d'une pareille masse, on ne peut s'empêcher de songer à ces grands nouraghes agglomérés qui ont des dimensions analogues. Le plus simple serait d'entreprendre l'exploration de l'une de ces ruines ; les fouilles, si elles étaient bien conduites, jetteraient bien certainement quelque jour sur la disposition du bâtiment et permettraient peut-être d'en deviner la destination.

Les plus anciens habitants de cette contrée que connaisse l'histoire, ce sont les Iapyges et les Messapiens, qui ne se civilisèrent qu'assez tard au contact de Tarente ; c'est donc à eux que l'on est tenté de faire remonter l'origine de ces pratiques et de cette tradition. Une fois ce type entré dans les habitudes locales, il s'y sera perpétué d'âge en âge, mais pour n'être plus employé que dans des constructions communes et rustiques, lorsque les Grecs, puis les Romains, eurent donné l'exemple d'appliquer aux édifices publics des formes plus nobles et plus variées. Y a-t-il lieu d'en inférer une parenté quelconque entre ces populations italiques et le peuple qui a bâti les nouraghes ? En aucune façon, du moins tant que nous ne connaîtrons pas mieux les *specchie* de la Pouille. Réduit à ce qu'il est dans le *truddhu*, ce système de construction repose sur deux idées très simples : la première, c'est de donner à l'édifice, par l'inclinaison des murs, une base plus large et, par suite, plus de solidité ; la seconde, c'est de couvrir un vide au moyen de pierres posées en encorbellement. Il n'y a rien là qui n'ait pu se présenter à l'esprit des hommes, dans des pays éloignés l'un de l'autre, sans aucun concert préalable, sans l'effet d'aucune affinité de race. Il en est autrement lorsque de ces deux idées est né tout un style, qui comporte des plans compliqués et des dispositions très particulières, témoignant d'une certaine force de réflexion et de combinaison. Si nous rencontrons ces mêmes dispositions à la fois en Sardaigne et dans les Baléares, si cette ressemblance est encore accentuée par la présence, auprès des nouraghes et des talayots, de tombes dont le principe est identique, alors, mais alors seulement, nous sommes fondés à croire qu'il y a là autre chose qu'une simple rencontre ; alors nous avons le droit de supposer que les deux peuples sont étroitement appa-

rentés, qu'ils ont été en relations suivies ou, quand l'histoire interdit cette hypothèse, qu'ils sont sortis d'un tronc commun, et qu'avant de se séparer ils avaient déjà réuni les premiers éléments du système de construction qu'ils ont appliqué et développé dans leurs nouvelles résidences.

§ 3. — LES TOMBES DES GÉANTS, LES PIERRES LEVÉES LES CERCLES DE PIERRES

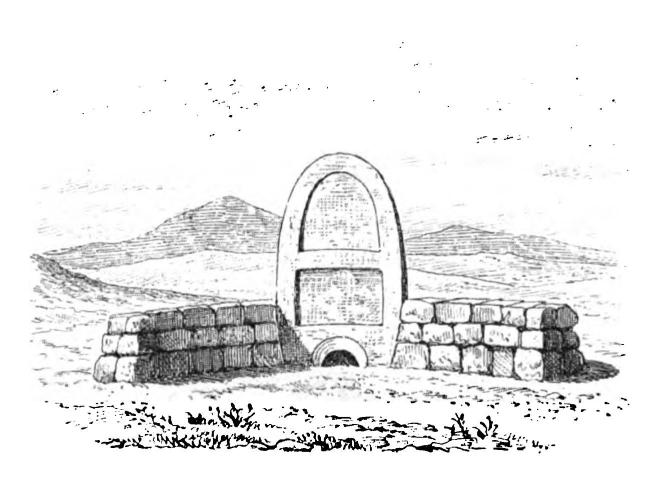
En traitant des nouraghes, nous avons eu l'occasion d'indiquer que les sépultures du peuple qui les a bâties se trouvent dans le voisinage immédiat de ces édifices (fig. 32)[1]. Une sépulture complète se compose de trois parties : un hémicycle ouvert, qui forme une sorte de vestibule, une grande stèle, et enfin une fosse, qui a de 5 à 10 mètres de long et quelquefois plus (fig. 36). C'est la longueur de cette fosse, tellement supérieure à la taille de l'homme, qui a fait donner à ce genre de tombeau le nom sous lequel il est connu des paysans de l'île, *sepoltura dessu gigante,* ou, dans quelques districts, par abréviation, *gigantinu*.



36. — Plan du nouraghe de Tamuli et des sépultures voisines. La Marmora, *Atlas,* pl. III, fig. 1 *bis*.

1. C'est ce que fait observer La Marmora, à propos de celles de ces tombes qu'il décrit (*Voyage*, II, p. 16, 21, 23, 27, etc.).

L'hémicycle est dessiné par un mur qui a deux ou trois assises en hauteur sur une ou deux pierres d'épaisseur. La stèle, qui a quelquefois plus de 3 mètres de haut, toujours ovale à son sommet, se rétrécit aussi parfois vers le bas, de manière à offrir à peu près la section d'un œuf (fig. 37). Du côté de l'hémicycle, elle est ornée d'un rebord en saillie, large d'environ 30 centimètres, qui en fait tout le tour ; une bande de la même largeur traverse la dalle à un tiers de sa hauteur, et forme à sa base un compartiment carré, au bas duquel se trouve une petite porte carrée ou semi-circulaire, décorée, comme la stèle, d'un bord saillant, mais qui est ici de plus petite dimension. Cette ouverture, par laquelle passerait à peine un jeune enfant, communique avec l'intérieur du monument, avec la fosse ; celle-ci était bordée tantôt par des dalles plates, fichées en terre les unes contre les autres, tantôt par un petit mur semblable à celui de l'hémicycle; la double ligne de ces dalles ou de ces assises parallèles constituait ainsi une sorte de corridor, dont la largeur moyenne est de $1^m,50$. Cet espace est couvert par des pierres plus larges et plates, posées en travers comme toiture ; sur celles-ci était étendu un lit de terre (fig. 38). Quelquefois, du côté opposé à l'entrée, la fosse se termine par un bloc où est évidée une cavité arrondie qui a pu servir de chevet à la tête du squelette[1]; celui-ci aurait donc été placé tout au fond de cette espèce de caveau, tandis que le reste aurait été libre pour déposer auprès du mort les objets qui devaient le suivre dans sa dernière demeure.



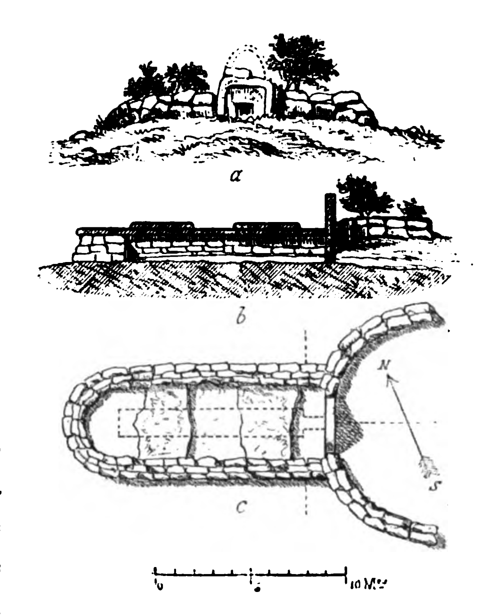
37. — Tombe de géant. La Marmora, *Atlas*, pl. IV.

La destination funéraire de ces monuments n'est pas douteuse. A quoi aurait pu servir, sinon à l'inhumation du cadavre, un souterrain dont la largeur et la hauteur ne dépassent guère un mètre? Point d'accès; un homme ne saurait s'introduire par l'ouverture ménagée au pied de

1. La Marmora, *Voyage*, II, p. 10-11 et 30, 31, pl. III, fig. 1 *bis* et 3, lettre *i*.

la stèle ; eût-il pénétré dans ce corridor, il ne pourrait s'y tenir que sur le dos ou sur le ventre. La question est tranchée d'ailleurs par le fait que l'on a trouvé dans plusieurs de ces tombeaux des ossements humains, accompagnés d'armes en bronze et de vases grossiers en terre cuite[1] ? Comme on pouvait s'y attendre, d'après la forme même de la tombe, aucune trace d'incinération. Ces monuments sont orientés au même point de l'horizon, c'est-à-dire à l'est, 10 degrés au sud, ce qui est à peu près la direction du lever du soleil en hiver ; les morts auraient donc eu la face tournée vers les premiers rayons de l'astre naissant[2].

Ce qu'il y a de plus curieux ici, c'est cette ouverture de la stèle, par laquelle on pouvait allonger le bras dans la tombe pour y verser des libations ou y déposer des offrandes ; cette disposition est la marque certaine d'un culte des morts analogue à celui que nous avons constaté chez tous les peuples dont nous avons jusqu'à présent étudié la tombe. Il est probable qu'en temps ordinaire cette fenêtre était fermée par une pierre que l'on soulevait à certains anniversaires, quand les parents et les amis se réunissaient auprès du sépulcre.



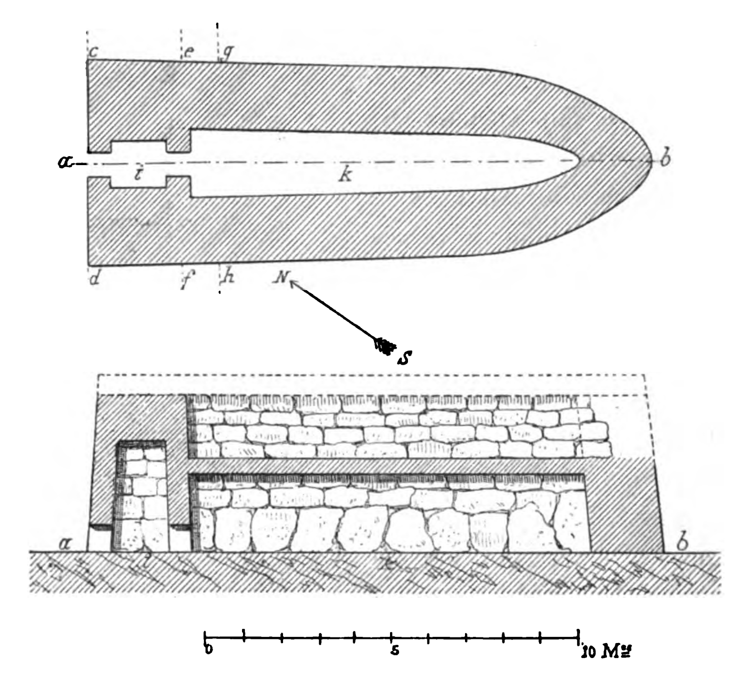
38. — Tombe de géant. *a.* élévation ; *b.* coupe longitudinale, *c.* plan. La Marmora, *Atlas*, pl. IV.

Il semble que, comme les nouraghes, les tombes sardes aient attiré l'attention de quelques voyageurs grecs, par l'étrangeté de leur aspect, par la hauteur de la stèle, qui en signalait de loin l'emplacement et surtout par les dimensions inaccoutumées du caveau, ainsi que par certains rites traditionnels ; un mot d'Aristote semble faire allusion à un usage local dont il aurait entendu parler[3]. On allait, paraît-il, dormir auprès de ces tombeaux, sans doute pour y avoir des songes que l'on acceptait comme des oracles ; c'était là, racontait-on pour expliquer cette brève allusion du philosophe, qu'étaient ensevelis

1. La Marmora, *Voyage*, II, p. 31.
2. *Id.*, *ib.*, p. 35.
3. Aristote, Φυσικὴ ἀκρόασις, IV, xi, 1.

ces héros légendaires, fils d'Hercule et des Thespiades, qui, avec Iolaos, avaient conduit dans l'île les premières colonies helléniques [1].

Aristote et ses commentateurs se trompaient; ces sépultures n'ont rien de grec, et, pour en trouver le premier modèle et comme l'ébauche, il faut l'aller chercher chez des peuples qui n'ont pas de nom dans l'histoire. La tombe sarde n'est, à vrai dire, qu'un développement, qu'un perfectionnement des monuments mégalithiques, tels qu'on les rencontre dans l'Inde, en Palestine, dans l'Afrique du nord, dans toute



39 et 40. — La Nao. Plan et coupe. La Marmora, *Atlas*, pl. XXXIX.

l'Europe occidentale; pour prendre un terme familier aux archéologues qui s'occupent des antiquités dites *celtiques*, c'est une *allée couverte*, mais plus basse et mieux close. Nous avons signalé, comme un caractère des plus curieux de la *Tombe des géants*, cette fenêtre qui s'ouvre dans la partie inférieure de la stèle; or il n'est pas jusqu'à cette particularité qui ne se retrouve dans certains dolmens, dans ceux que l'on appelle les *dolmens troués* [2].

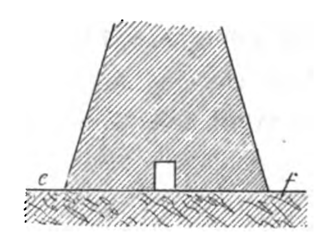
La différence principale, c'est qu'au lieu d'être faite, comme l'allée

1. Simplicius, *Commentaires*, au passage cité.

2. Alexandre Bertrand, *l'Allée couverte de Conflans et les dolmens troués* (*Archéologie celtique et gauloise*, in-8°, 1876, p. 165-174).

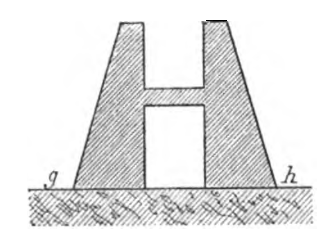


couverte ou le dolmen, de grosses pierres brutes, la tombe sarde est construite en pierres souvent taillées à l'équerre et assemblées avec un certain art; ainsi, par l'effet d'un léger encorbellement, le vide du couloir se rétrécit vers son sommet; dans certains de ces monuments, comme dans la chambre du nouraghe, le petit mur, vu du dehors, s'incline en talus vers l'intérieur. C'est une preuve de plus que nouraghes et tombeaux ont été bâtis par les mêmes ouvriers et sont contemporains[1].



41. — La Nao. Coupe sur *ef*. La Marmora, *Atlas*, pl. XXXIX.

Cette même inclinaison des parois se remarque dans un monument de Minorque où il est impossible de ne pas reconnaître une tombe. On l'appelle dans le pays la *Nao*, pour la ressemblance que l'on croit reconnaître entre cet édifice et un vaisseau[2]. Nous en donnons le plan (fig. 39), une coupe longitudinale (fig. 40), deux coupes transversales (fig. 41 et 42), et enfin la vue perspective (fig. 43). La direction



42. — La Nao. Coupe sur *g h*. La Marmora, *Atlas*, pl. XXXIX.

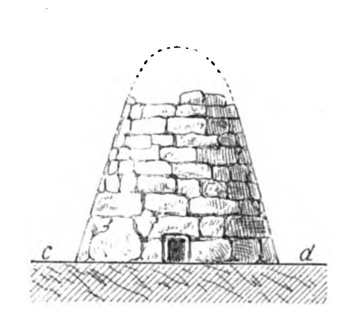


43. — La Nao. Vue perspective. La Marmora, *Atlas*, pl. XXXIX.

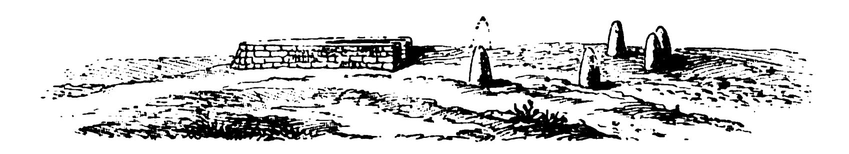
générale est la même que dans les *Tombes des géants;* c'est toujours un

1. La Marmora, *Voyage en Sardaigne*, II, p. 28.
2. *Id.*, *ib.*, II, p. 542-543.

caveau long, étroit et bas, qui est bâti à la surface du sol et ne communique avec le dehors que par une ouverture où l'on ne peut à cause de ses dimensions voir une entrée, une véritable porte. Il y a cependant des différences. L'orientation n'est pas la même. Dans la *Nao* il y avait deux caveaux superposés. Enfin, nous ne voyons pas ici d'hémicycle en avant de la tombe ni de stèle à la tête du souterrain; mais le demi-cercle pouvait être formé de pierres plus légères qui ont disparu, et la stèle être remplacée par une saillie conique du mur de façade, telle que l'indiquent des points dans la figure ci-jointe (44). En Sardaigne même, la stèle n'est pas toujours monolithe; elle est faite quelquefois de deux ou trois pierres superposées [1]. Tout compte fait, il y a donc lieu de reconnaître, en Sardaigne et dans les Baléares, deux variétés distinctes d'un même type d'architecture funéraire. Ses traits principaux étaient déjà fixés dans la patrie première d'où sont sorties les tribus qui ont colonisé les îles du bassin occidental de la Méditerranée; mais, une fois les émigrants séparés, chacun des groupes qu'ils ont formés a modifié, avec le temps, le type primitif; ici il a donné plus d'importance à certains éléments, tandis qu'ailleurs il les laissait tomber, et ainsi s'est produite cette diversité dans le détail qui ne réussit pourtant pas à dissimuler l'identité primitive.



44. — La Nao.
Élévation restaurée sur *c d*.


45. — Tombe de géant. La Marmora, *Atlas*, pl. III.

Ce que l'on n'a pas, à notre connaissance, retrouvé dans les Baléares, auprès de la *Nao,* ou de quelque autre monument funéraire, ce sont ces bornes coniques, soigneusement travaillées, qui se rencontrent, en Sardaigne, soit sur le flanc, soit en face de plusieurs *Tombes de géants* (fig. 32 et 45) [2].

Il semble y avoir une relation du même genre entre un tombeau,

1. La Marmora, *Voyage en Sardaigne*, II, p. 25 et 27.
2. *Id.*, *ib.*, II, p. 10-20, pl. III.

dont il ne subsiste plus que l'hémicycle, et de grandes pierres brutes fichées en terre qui ne rappellent plus que de loin la figure du cône [1]. Ce sont de vrais *menhirs*. Faut-il attribuer ici à ces bornes et à ces pierres levées un caractère symbolique et religieux, analogue à celui que nous avons reconnu aux cônes des temples phéniciens ? Nous sommes d'autant plus tenté de croire à cette intention que, partout dans l'étude des œuvres de la plastique et de l'industrie métallurgiques, nous saisirons la trace de l'influence que la civilisation phéni-



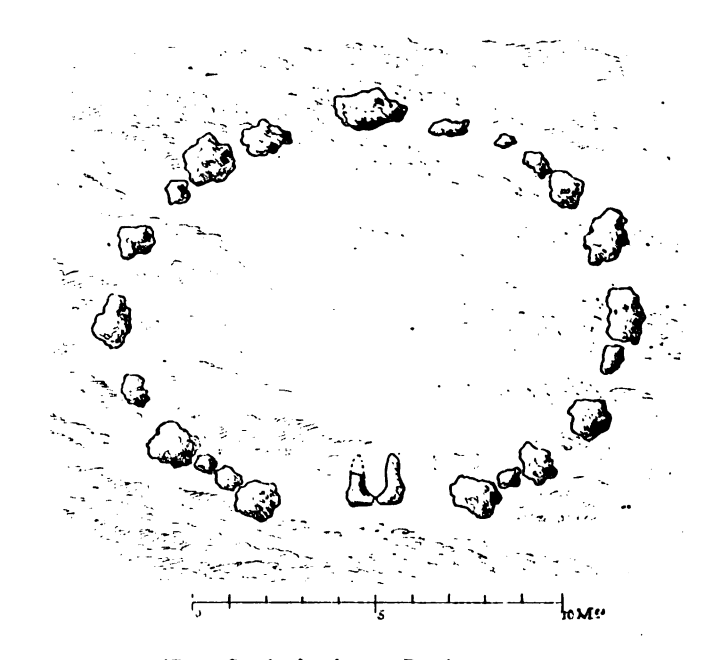
46. — Pierres levées. La Marmora, *Atlas*, pl. II.

cienne a exercée sur une partie au moins des tribus qui habitaient l'intérieur de l'île.

On ne peut guère méconnaître une pensée analogue dans un monument connu sous le nom de *Perda-lunga*, « pierre longue » (fig. 46). Au milieu d'une aire circulaire pavée de grosses dalles et limitée par d'autres pierres plus petites, maintenant éparses sur le sol, se dressaient trois obélisques grossiers, dont l'un, le plus considérable, est maintenant couché sur le sol et brisé en deux morceaux ; l'ensemble est ici restitué tel qu'il existait encore au commencement de ce siècle [2].

1. La Marmora, *Voyage*, II, p. 7 et pl. II, fig. 3.
2. *Id.*, *ib.*, II, p. 2-3 et pl. II, fig. 2.

Deux de ces menhirs, celui de droite et celui de gauche, paraissent bruts ; mais celui du milieu est visiblement travaillé au ciseau. La forme de sa circonférence tend plutôt à l'ovale qu'au cercle parfait ; le monolithe, lorsqu'il était entier, avait jusqu'à 6m,50 de haut. Des *pierres levées* de cette espèce, au témoignage de La Marmora et d'autres voyageurs, se rencontrent dans bien des cantons de l'île ; on les trouve aussi dans les Baléares[1]. Les *cercles de pierres* ne sont pas rares non plus en Sardaigne ; ils y ont le plus souvent des formes ellipsoïdales, où

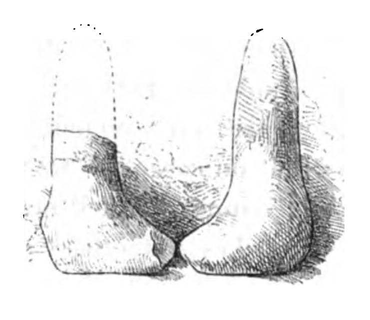


47. — Cercle de pierres. Dessin de Gouin.

le plus grand diamètre est de 12 à 15 mètres ; sur le territoire d'une seule commune, celle d'*Abbasanta,* M. Gouin en a relevé deux. L'un, à cause de son tracé, est connu sous le nom de *cercle du colimaçon;* une spirale dessinée par dix-huit blocs enveloppe un petit cercle central formé de huit pierres moins grosses. A peu de distance un autre cercle est dit *des cuisses de femme,* à cause de la forme très particulière que présentent deux pierres dressées sur une éminence, qui domine de 2 mètres le niveau de la plaine et qui semble marquer l'entrée du cercle; nous reproduisons ici le plan du cercle (fig. 47) et l'élévation des deux pierres qui en marquent l'entrée et qui lui donnent son nom

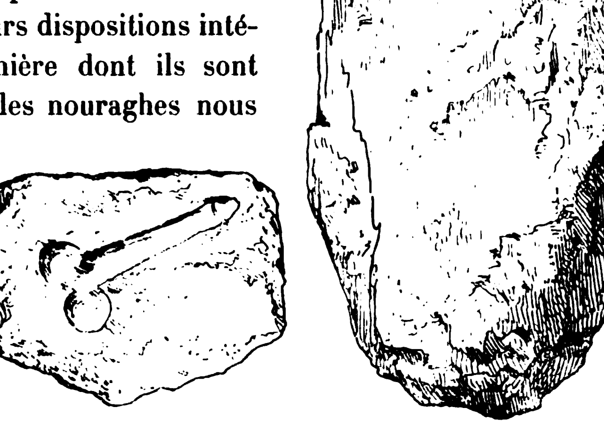
1. La Marmora, *Voyage*, II, p. 1.

(fig. 48). Dans le même territoire, M. Gouin signale aussi des blocs de trachyte où sont sculptés, en bas-relief, des phallus (fig. 49 et 50). Ce symbole et celui du cône permettent de croire que les tribus sardes avaient une religion où l'adoration des puissances créatrices de la nature aurait, comme dans les cultes syriens, tenu une très grande place. Pour les Baléares, nous sommes encore moins avancés que pour la Sardaigne; mais les cercles de pierres s'y rencontrent aussi très souvent dans le voisinage des *talayots* [1]. Là le milieu du cercle est en général occupé par un de ces groupes de deux pierres où l'on croit voir des autels (fig. 30).



48. — Les deux pierres. Dessin de Gouin.

Des monuments du genre de ces pierres levées, de ces cercles et de ces autels ne nous apprennent pas grand'-chose sur les idées et sur les croyances des inconnus qui les ont érigés. Ce que nous avons retrouvé de l'architecture funéraire est un peu plus significatif, sans être encore bien explicite et bien clair. Par leur masse, par leurs dispositions intérieures et par la manière dont ils sont distribués sur le sol, les nouraghes nous ont permis de nous représenter d'une manière un peu moins vague l'état social et les habitudes des tribus sardes; en étudiant les figurines qu'elles ont modelées, les armes et les ustensiles dont elles se servaient, nous pourrons peut-être arriver à faire quelques nouveaux pas dans la voie où nous nous sommes engagés, à soulever un coin du voile qui cache les origines et l'histoire de ce peuple mystérieux.



49 et 50. — Bloc avec représentation phallique. Vue de la face supérieure et élévation.

1. La Marmora, *Voyage*, p. 546-549.

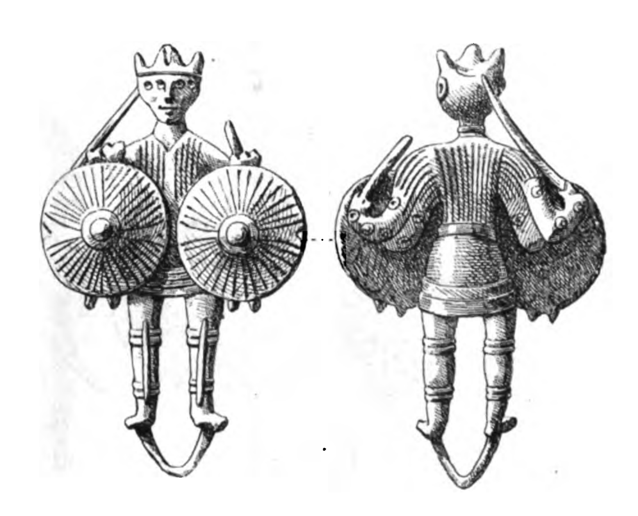
§ 4. — LES BRONZES, STATUETTES ET BARQUES VOTIVES

Dans les régions de l'île où se rencontrent les nouraghes, et, le plus souvent, parmi les ruines de ces édifices ou dans leur voisinage immédiat, on a recueilli, sur bien des points, des objets de bronze qui offrent un caractère très singulier. Ce sont des figurines représentant des hommes ou des animaux, ce sont des armes et des ustensiles divers. Les statuettes surtout méritent d'attirer l'attention, par l'étrangeté de leur style dur et sec, par certaines particularités de facture, par la variété du costume et des attributs. Elles sont toujours de petite dimension; il y en a qui n'ont pas la longueur d'un doigt, et les plus grandes n'atteignent pas 25 centimètres.

Tout grossier qu'il soit, cet art a son intérêt; il nous a conservé l'image d'un peuple qui n'a laissé dans l'histoire écrite que de bien faibles traces; or, selon toute apparence, c'est encore la postérité directe de ces tribus belliqueuses et sauvages qui forme le fond de la population actuelle, dans l'intérieur de l'île tout au moins, dans ces districts montagneux où persistent, au dire des voyageurs, tant d'anciens et curieux usages. Ces statuettes sardes sont d'ailleurs très rares dans les galeries du continent, et celles qui s'y rencontrent par hasard n'y sont pas toujours classées à la place qu'elles devraient occuper; on s'est souvent mépris sur leur origine. Elles forment, au contraire, en Sardaigne, des séries déjà assez riches dans les musées trop peu visités de *Sassari* et de *Cagliari*, ainsi que dans plusieurs collections privées, parmi lesquelles nous citerons particulièrement le cabinet de M. Léon Gouin. On comprendra donc que nous ayons cédé à la tentation de faire connaître des monuments qui, jusqu'à ces dernières années, étaient presque ignorés en dehors de l'île; mais ici l'historien ne peut pas suivre la même marche que lorsqu'il décrit les terres cuites phéniciennes ou cypriotes. Celles-ci sortaient de moules qui se gardaient dans les ateliers et qui se transportaient au loin; chacun d'eux donnait plusieurs épreuves, qui ne différaient que par les retouches du pouce et de l'ébauchoir; rien de plus aisé dès lors que de choisir, dans la foule des monuments, quelques pièces qui servent de types. Les bronzes sardes ne se laissent pas classer et ramener ainsi à quelques variétés principales; nous n'en connaissons pas deux qui soient vraiment pareils. Ces statuettes étaient certainement coulées à

moule perdu. D'une image à l'autre, les différences sont très sensibles. Pour donner une idée de la facture de ces figurines et de l'équipement de ces personnages, on est donc obligé de multiplier les échantillons, d'en présenter presque autant qu'il y a de pièces authentiques et bien conservées dans les collections qui nous ont été libéralement ouvertes.

Les premiers archéologues qui se soient occupés de ces statuettes les ont qualifiées d'*idoles*[1]; ils y voyaient des images de la divinité; Gerhard surtout a déployé beaucoup de science pour retrouver des dieux phéniciens dans les figures de ce genre que La Marmora avait dessinées et publiées. Le malheur, c'est que la plupart des statuettes qu'il a ainsi expliquées à grand renfort de textes et de comparaisons ingénieuses ne sont que des pastiches modernes, dont l'auteur est aujourd'hui connu et qui, depuis quelques années, ont disparu des vitrines du Musée de Cagliari[2]. Parmi les bronzes authentiques, il n'y en a qu'un très petit nombre auxquels on soit tenté d'attribuer ce caractère d'images de la divinité. Il est difficile pourtant de le refuser à quelques-unes des statuettes trouvées à *Teti*. En voici une (fig. 51), qui repré-

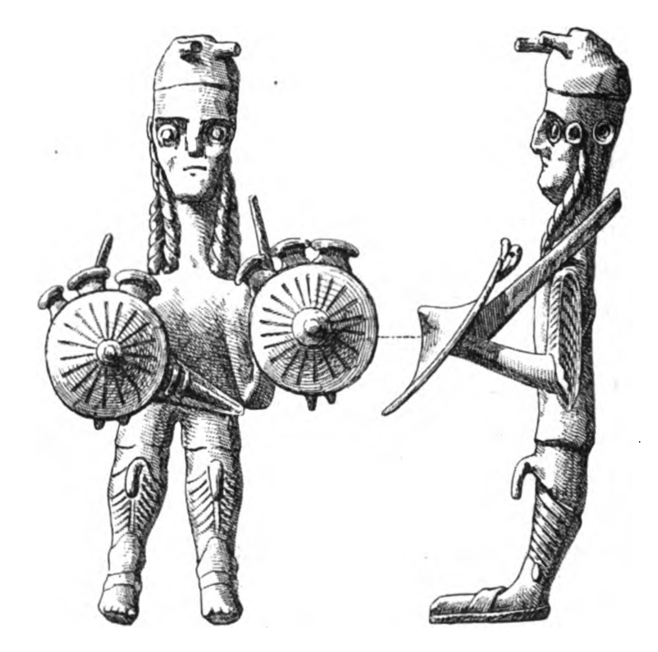


51. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,19. Dessin de Wallet.

1. La Marmora, *Voyage en Sardaigne*, t. II (1840), ch. vi : *Idoles sardes proprement dites*. G. Cara, *Sulla genuinità degli idoli sardo-fenicii esistenti nel museo archeologico della regia università di Cagliari*, in-8°, 1875, 16 planches. Nous n'avons fait presque aucun usage de ce gros livre; l'auteur en est absolument dépourvu de critique; il ne distingue pas entre les figurines authentiques et les apocryphes; il avait, assure-t-on, ses raisons pour les confondre. Tout au plus cet ouvrage nous a-t-il aidé à retrouver l'histoire et la provenance de quelques statuettes. Cara s'intéresse davantage aux pastiches modernes; mais il décrit aussi les bronzes vraiment antiques. Gerhard, *Ueber die Kunst der Phœnicier* (publié en 1846 dans les Mémoires de l'Académie de Berlin et recueilli dans le tome II des *Gesammelte Akademische Abhandlungen*, in-8°, Berlin, 1868).

2. Voir à ce sujet la note qu'a donnée sur ces faux bronzes sardes M. Pais (*Bullettino archeologico sardo*, série II, 1re année, pp. 191-192, avec une planche). On y trouvera la liste des figures de l'atlas de La Marmora que l'on doit regarder comme modernes. Les unes appartenaient au musée de Cagliari, et les autres à celui de Turin; nous ne croyons pas que les conservateurs de cette dernière collection aient pris encore le sage parti de retirer de leurs armoires les pièces apocryphes.

sente un personnage à quatre yeux et à quatre bras; il porte deux épées et deux boucliers ronds. Des yeux paraissent aussi figurés sur les bras. Un autre bronze qui provient du même endroit a trois paires d'yeux (fig. 52); les deux bras ont à peu près la même pose que les quatre de la figure précédente; ils soutiennent les mêmes boucliers, et portent en même temps toute une panoplie, deux épées, dont il ne reste que la partie inférieure et trois courtes javelines, disposées en éventail derrière chaque bouclier; un large poignard, suspendu en travers



52. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,15. Collection Gouin. Dessin de Wallet.

sur la poitrine, se montre entre les deux boucliers. La tête est armée de cornes dans ces deux bronzes; le premier en a trois, et le second deux. Il est évident qu'on n'est pas ici en présence de personnages réels. Cette multiplication arbitraire des organes et des membres, cet entassement d'armes que ne pourrait tenir et manier à la fois la main d'aucun guerrier, tout cela permet de deviner l'intention du naïf artiste; il a certainement voulu représenter un être supérieur à l'homme. Pour exprimer l'idée qu'ils se faisaient et qu'ils cherchaient à donner de la puissance de leurs dieux, tous les peuples ont eu plus ou moins recours à ce procédé commode; chez les Grecs eux-mêmes, voyez le triple Géryon et Argus aux mille yeux toujours ouverts! Nous ne savons rien de la religion des tribus sardes; il semble pourtant que l'on puisse,

sans témérité, proposer de reconnaître ici quelque dieu de la guerre, un Mars barbare, aux regards duquel aucun ennemi ne pouvait se soustraire, et dont le bras était plus fort et mieux armé que celui du plus vaillant et du plus vigoureux de ses adorateurs.

Les statuettes de cette espèce sont d'ailleurs l'exception[1]; dans la grande majorité de celles qui sont sorties des fouilles, on n'a aucune raison de chercher autre chose que l'image des gens du pays, tels que



53. — Statuette d'Uta. Hauteur, 0m,22. Musée de Cagliari. Dessin de Wallet.



54. — Statuette de Senorbi. Musée de Cagliari. Dessin de Wallet.



55. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,22. Musée de Cagliari. Dessin de Wallet.

56. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,28. Musée de Cagliari. Dessin de Wallet.

l'artiste les a vus autour de lui et figurés de son mieux, avec les costumes qu'ils portaient à la guerre, à la chasse, devant les autels ou dans leurs occupations domestiques. Les soldats forment la série la plus riche et la plus intéressante : il y en a qui sont armés d'une épée large et courte (fig. 53)[2]; d'autres ont une très longue épée, bien plus étroite, qu'ils portent de même relevée : telle est la statuette connue sous le nom de *guerrier de Senorbi,* souvent citée par M. Pais (fig. 54); mais on rencontre en plus grand nombre des archers. En voici un qui est en

1. Teti n'a fourni que cinq ou six statuettes de ce genre, contre une trentaine qui représentent des hommes (Pais, *Bullettino,* 1884, pp. 68-71-72).

2. Cette figure, un des meilleurs produits de cet art, a été trouvée en 1849 au *Monte*



57. — Statuette sarde. Grandeur d'exécution.

train de bander sa flèche, posée sur la corde tendue (fig. 55); un autre paraît occupé à redresser et à préparer son arc (fig. 56). On remarquera la longue tige qui est fixée derrière le dos de cette dernière statuette; elle semble sortir du carquois[1]. Est-ce une flèche agrandie, qui, par la place qu'elle occupe ici, indique la profession et peut-être l'adresse toute particulière du personnage? Est-ce une palme, symbole de victoire? De pareils appendices ne sont pas rares. Voici par exemple

Arcuosu, sur le territoire de la commune d'*Uta*, c'est-à-dire à 17 ou 18 kilomètres au nord-ouest de Cagliari. Sous une grosse pierre, on a découvert ensemble huit de ces bronzes; avec ces figurines, il y avait autant de grandes épées du même métal, dont une portait sur sa pointe une image de taureau. Sur cette trouvaille, qui est particulièrement curieuse par l'endroit où elle a été faite, à quelques lieues d'un centre de civilisation phénicienne, voir Spano, qui a décrit ces objets dans une *Lettre* au général de La Marmora, laquelle a été reproduite en appendice au *Bulletin archéologique sarde* (3e année, 1857), sous ce titre : *Antico Larario sardo di Uta;* toutes les statuettes d'Uta sont dessinées dans la planche I du livre de CARA (*Relazione sugli idoli sardo fenicii*), d'après celle qui accompagne le Mémoire de Spano.

1. Le carquois et la tige sont représentés dans la planche IV, fig. 5, du *Bulletin archéologique sarde* de 1884.

une statuette qui appartient au musée du Collège Romain et qui avait attiré déjà l'attention de Winckelmann et de Barthélemy (fig. 57)[1]. Dans un anneau ménagé par derrière est insérée une tige terminée par deux roues qui a toute l'apparence d'un timon de char auquel est attachée une sorte de corbeille[2]. Il est probable que ce soldat tenait appuyée sur l'épaule droite une épée qui aura été cassée et perdue. C'est ainsi que le plus souvent l'arc a été en partie brisé; il n'en reste plus



58. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,20. Musée de Cagliari. Dessin de Wallet.



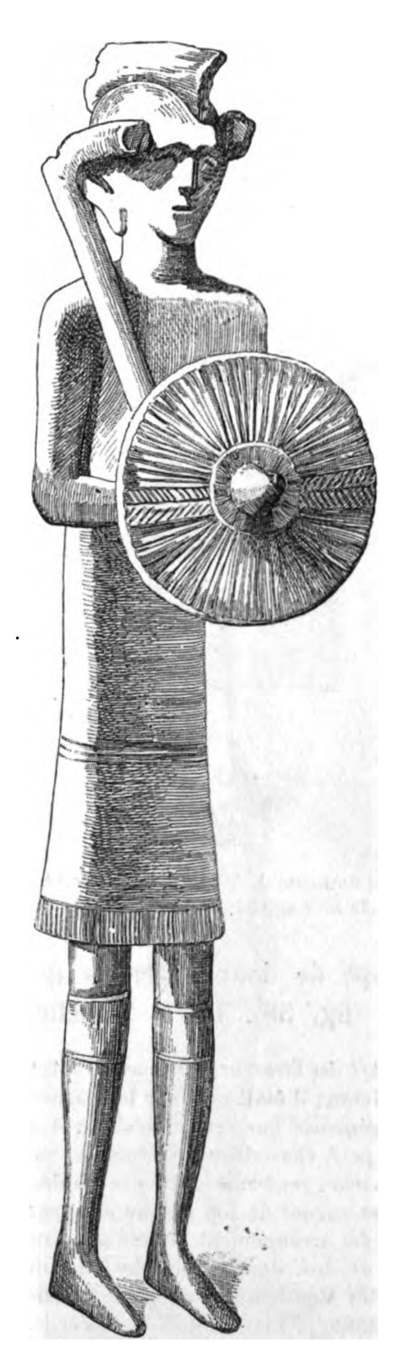
59. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,18. Musée de Cagliari. Dessin de Wallet.

que des morceaux, comme dans un groupe de deux guerriers qui présente une autre particularité curieuse (fig. 58). Ici le bouclier

1. Winckelmann la décrit à la fin de son étude sur l'*Art des Étrusques* (*Histoire de l'Art*, l. III, ch. iii). Le panier n'était pas alors attaché au timon; il était posé sur les cornes. Winckelmann tire de là toute une conjecture plus ingénieuse que vraisemblable : il se figure que le soldat sarde avait avec lui une sorte de petit chariot ou de brouette, sur laquelle, en campagne, il mettait ses provisions de bouche, renfermées dans ce panier. Quand le panier aurait été vide, il l'aurait posé sur les cornes de son casque et aurait porté la brouette sur le dos. Inutile de démontrer que cet arrangement eût été peu pratique. Barthélemy a figuré cette statuette, de face et de dos, dans la planche I de son *Mémoire sur les anciens monuments de Rome* (t. XXVIII des *Mémoires* de l'ancienne Académie des inscriptions). Dans la *Gazette archéologique* de 1881 (p. 134), M. Robiou a décrit à nouveau cette statuette; c'est d'après la photographie qui accompagne son article que M. Saint-Elme Gautier a dessiné le monument.

2. La Marmora s'était demandé si ces accessoires n'avaient pas été ajoutés par une main moderne. MM. Pais et Pigorini ont examiné ensemble la figurine; leur impression a été que ces appendices étaient antiques et appartenaient bien à la statuette (*Bulletin sarde*, 1884, p. 114).

n'est pas tenu par devant, comme dans les autres figures où nous avons eu l'occasion d'en remarquer la forme : suspendu par une courroie, il tombe dans le dos. Le soldat le portait ainsi quand il n'avait pas à s'en servir, dans la marche par exemple, lorsqu'il voulait garder les mains libres.



60. — Statuette. Hauteur, 0m,21.
Bibliothèque nationale.
Dessin de Saint-Elme Gautier.

On rencontre encore d'autres armes que l'épée, l'arc et le poignard. Ainsi un personnage qui est vêtu d'un large et court manteau jeté par-dessus une tunique collante tient de la main gauche un lourd et noueux bâton d'olivier sauvage sur lequel il s'appuie, mais qui pourrait aussi servir de massue[1] (fig. 59). Un autre, quoique pourvu du bouclier, n'a d'autre arme offensive qu'une sorte de crochet dans lequel on peut peut-être chercher une hache de pierre, emmanchée à angle presque droit dans une tige de bois, type que l'on rencontre fréquemment parmi les monuments dits préhistoriques (fig. 60).

Ce sont surtout des soldats que nous avons reconnus dans les figures décrites jusqu'ici ; il en est d'autres qui paraissent représenter plutôt des chasseurs. C'est bien certainement le cas pour une très curieuse statuette qui est entrée, au siècle dernier, dans le Cabinet du Roi (fig. 61)[2].

1. Ce même bâton à gros nœuds se retrouve dans la main gauche d'une figure d'une autre provenance, d'une des huit statuettes recueillies à Uta (n° 8 de la planche qui accompagne le Mémoire de Spano, *Antico Larario sardo di Uta*). Là le personnage qui tient ce bâton porte de la droite, sur l'épaule, l'épée courte; mais le manteau est le même qu'à *Teti*.

2. A voir cette figure et les deux suivantes, on ne saurait douter de leur origine sarde; mais Caylus, qui les a publiées le premier, dit expressément que ces statuettes « trouvées

Plus de casque ni de bouclier; pas d'autre arme qu'un poignard attaché sur la poitrine à un large baudrier. Le personnage, coiffé d'un petit béret très bas, est muni d'un large havresac, de forme rectangulaire, qu'il porte sur le dos à l'aide d'un bâton crochu, dont la courbure s'appuie sur l'épaule gauche. De cette besace sortent deux têtes d'animaux, celles du gibier qu'a abattu le chasseur; Caylus avait cru voir là des lapins, et son dessin se ressent de cette interprétation [1]. L'exécution de l'original est si grossière, qu'il est difficile de dire quels sont au juste les animaux que le sculpteur, si l'on peut lui donner ce nom, a eus en vue; nous croirions plutôt qu'il a voulu représenter des oiseaux [2]. On remarquera aussi le costume du personnage. Par-dessus une tunique courte, qui s'arrête au milieu des cuisses, il y a un épais manteau d'un aspect rigide, garni d'une lourde bordure; on le croirait volontiers en cuir; on serait tenté d'y reconnaître cette *mastruca* qui était l'habit national des Sardes [3]. Le manteau serait fait tout simplement de deux peaux cousues par le haut, dont l'une couvrirait le devant et l'autre le derrière du



61. — Bronze sarde. Grandeur d'exécution. Bibliothèque nationale. Dessin de Saint-Elme Gautier.

depuis quelques années dans l'île de Sardaigne, lui ont été rapportées d'Italie par l'abbé Barthélemy. » *Recueil d'antiquités*, t. III, p. 100. Barthélemy lui-même parle d'ailleurs de cette acquisition (*Mémoire sur les anciens monuments de Rome*, p. 595).

1. Caylus, *Recueil d'antiquités*, t. III, pp. 103-104, pl. XXVII, fig. 2.

2. On pourra en juger non seulement par notre dessin, mais encore par la photogravure qu'a publiée de ce monument la *Gazette archéologique*, 1885, pl. XXIV.

3. Voir les exemples cités dans Forcellini, *s. v.* Tite-Live (XXIII, 40) désigne certaines des tribus de l'intérieur par une épithète qui fait allusion à cette habitude : *Sardi pelliti*.

corps; les poils étaient en dedans, pour tenir chaud. En Sardaigne, les pâtres de la montagne font encore usage de ce vêtement.

On est surpris de voir que presque toutes les statuettes sardes ont les pieds nus; il est difficile de croire que ces soldats, ces chasseurs et ces pâtres courussent dans le maquis sans chaussure. En tout cas, les sculpteurs sardes ont d'ordinaire négligé ce détail. Il n'y a qu'un très petit nombre de bronzes où soient indiquées tantôt des sandales, tantôt des espèces de bottes (fig. 62)[1]. En revanche, très souvent, comme ici, le mollet est protégé par une jambière qui monte jusqu'au genou. Cette jambière était-elle faite de cordes tressées et cousues ensemble, de cuir ou de métal? Il est assez difficile d'en juger d'après ces représentations sommaires.



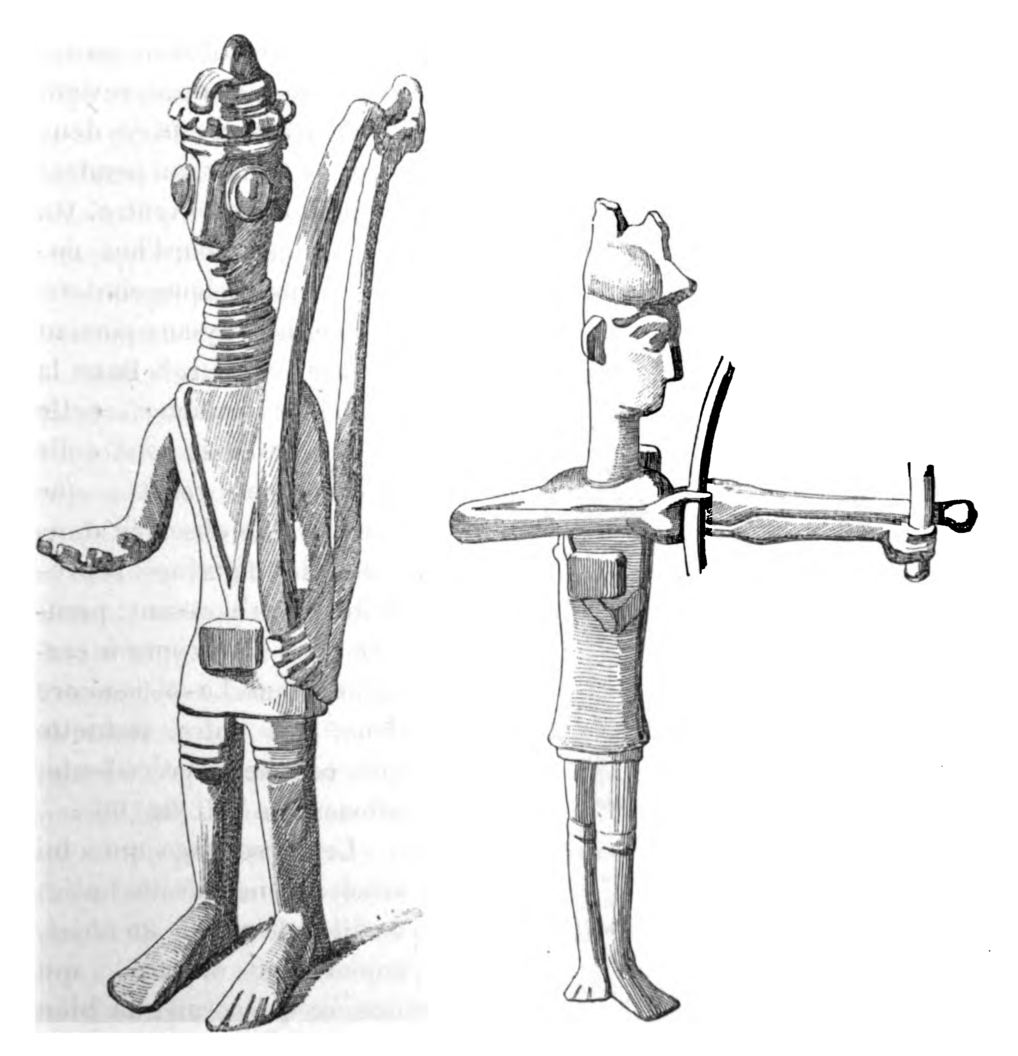
62. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,15. D'après Pais.

On remarquera aussi de curieux détails de costume dans une autre statuette du Cabinet de Paris, où elle est entrée avec celle que nous venons de décrire; elle a probablement le même caractère (fig. 63). Le bonnet n'est plus le même; c'est une sorte de petit casque à base dentelée, surmonté d'un court panache qui retombe par devant. Ce qu'elle a de très singulier, c'est la grosse corde qui fait plusieurs fois le tour du cou. Est-ce une cravate, comme nous dirions? Elle serait bien épaisse. On peut peut-être s'expliquer autrement ce bizarre détail du costume. Le personnage ici représenté porte sur l'épaule gauche le grand arc que nous avons plusieurs fois rencontré; cette corde qu'il a roulée autour de sa gorge, ne serait-ce pas une corde de rechange pour son arc? Ces montagnards toujours sur le qui-vive avaient besoin d'être en mesure de parer à tous les accidents. Peut-être celui-ci ne se servait-il pas seulement de l'arc, mais jouait-il aussi de la fronde. Par devant, il a, pendue à une courroie, une sorte de boîte ou de sac, que l'on se figure aisément plein de balles en argile ou en pierre; sur le dos, une autre lanière, qui passe de même sur les deux épaules, tient attaché à la hauteur des reins un objet dont le caractère, par suite de la rudesse du travail, n'est pas facile à déterminer; ce pourrait être la fronde même[2].

1. Pais, *Bullettino*, 1884, p. 91 et pl. IV, fig. 1.

2. Cette statuette a été aussi décrite et dessinée par Caylus, t. III, pl. XXVII, fig. 2

Ce même petit sac, porté un peu plus haut, se voit aussi sur une troisième statuette, qui appartient également à notre Cabinet des médailles (fig. 64); quoique Caylus n'en fasse pas mention, elle a sans



63. — Bronze sarde. Grandeur d'exécution. Bibliothèque nationale. Dessin de Saint-Elme Gautier.

64. — Bronze sarde. Grandeur d'exécution. Cabinet des médailles. Dessin de Saint-Elme Gautier.

doute été acquise en même temps que les deux monuments qui ont attiré son attention. C'est encore un archer, vêtu aussi de la tunique courte; mais celui-ci est en train de bander son arc, sur lequel est posée une flèche d'un très fort calibre. De l'arc même, il ne reste plus qu'un tronçon.

L'arc est mieux conservé dans une autre statuette que nous avons

choisie pour le caractère particulier qu'y présente la coiffure (fig. 65). Sur la tête, ce n'est plus un béret ou un casque, c'est un de ces bonnets de laine comme en ont encore les pêcheurs sur maintes plages de la Méditerranée et de l'Océan; l'aspect est presque celui du bonnet de coton de nos côtes normandes. Dans les dessins de costumes sardes que donne La Marmora, ce bonnet, de couleur brune ou rouge, revient souvent [1]. Ce que nous ne retrouvons pas chez nos marins, ce sont ces deux longues tresses qui pendent ici jusque sur le ventre. On affirme qu'aujourd'hui encore, dans quelques cantons de l'île, les paysans portent ainsi les cheveux [2]. Dans la Sardaigne antique, cette mode coexistait avec celle des cheveux courts, que nous avions observée dans toutes les figurines reproduites jusqu'à présent; peut-être était-elle propre à certaines tribus. La voici encore dans une autre statuette qui, comme la précédente, provient de Teti (fig. 66).



65. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,12. Collection Gouin. Dessin de Wallet.



66. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,11. Collection Gouin. Dessin de Wallet.

Le personnage qui, lui aussi, a la main droite levée, tenait de la gauche un objet, aujourd'hui disparu, qui pourrait bien avoir été un arc. Il est tête nue, ce qui permet de bien voir l'arrangement des cheveux; ils sont séparés sur le front par une large raie qui se continue sur l'occiput et qui descend jusque sur la nuque, disposition que l'on remarque aussi dans plusieurs des statues auxquelles manquent les tresses [3]. Quant à la barbe, on peut dire que les Sardes ne la portaient jamais; on n'en a signalé de traces que sur

1. La Marmora, *Atlas*, partie I, pl. I-VI.

2. « Les habitants des villes et la plupart des cultivateurs sardes se rasent et réunissent leurs cheveux en tresses. » La Marmora, *Voyage*, I, p. 225. Voir dans l'*Atlas* I, pl. III, la figure 7.

3. Sur l'arrangement des cheveux, voir Pais, *Bullettino*, 1884, p. 87.

une ou deux de nos statuettes; dans tous les bronzes que nous avons reproduits, dans tous les bronzes sardes, peut-on dire d'une manière générale, les joues et le menton sont glabres [1].

Si cette absence de barbe donne à tous ces visages un air de famille, en revanche rien n'est plus varié que les coiffures; nous avons déjà rencontré le casque à deux cornes (fig. 5 et 54), le casque bas, à bords unis (fig. 63) ou dentelés (fig. 64), quelquefois orné d'un petit panache qui retombe sur le front (fig. 58 et 62). Ailleurs nous trouvons un bonnet conique qui rappelle celui de certaines figures cypriotes et le *tutulus* étrusque (fig. 67) [2]. Enveloppé d'un large manteau que déploie le mouvement des bras qui s'écartent du corps, le personnage tient de la gauche une patère. Le mouvement est à peu près le même dans une autre figurine moins bien conservée (fig. 68); seulement la main gauche y est brisée, et la patère paraît plus large et plus creuse que dans l'exemplaire précédent. Ce qui fait surtout la curiosité de cette figurine, c'est le singulier chapeau dont elle est coiffée; on dirait un champignon renversé. Cela fait songer à certains chapeaux de paille aujourd'hui portés dans l'extrême Orient. Nous retrouvons ici les longues tresses pendantes.



67. — Statuette trouvée à Baunei, près Lanussi. Musée de Cagliari. Dessin de Wallet.



68. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,11. Musée de Cagliari. Dessin de Wallet.

Les figures de femme sont très rares [3]. On n'en a trouvé qu'une seule dans le dépôt d'*Abini*, près de *Teti*, qui a fourni tant de statuettes viriles, et le costume qu'elle porte (fig. 69) se rapproche tellement de celui qui est encore porté dans l'intérieur de l'île que, si le bronze n'avait pas été recueilli par les ouvriers de M. Gouin, sous les yeux d'un surveillant en qui il avait toute confiance, on aurait été presque

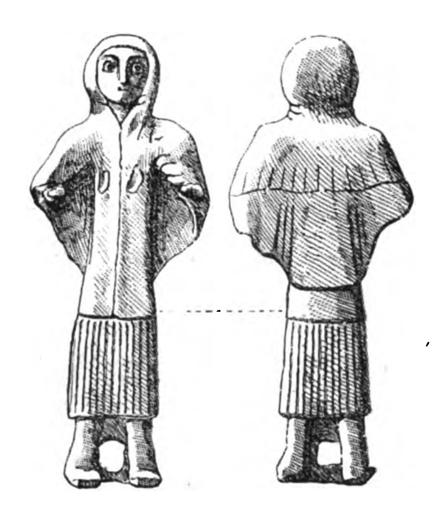
1. Pais, *Bullettino*, 1884, pp. 84-86.

2. *Histoire de l'Art*, t. III, pl. II. Le même bonnet est porté par une figurine qui a été recueillie à *Dorgali*, sur la côte orientale, et que l'on trouvera figurée dans La Marmora, *Atlas*, pl. XXVII, fig. 100.

3. Dans l'*Atlas* de La Marmora, j'en rencontre une autre, aussi coiffée d'un capuchon (fig. 124).

tenté de révoquer en doute l'authenticité. Le vêtement se compose d'une robe collante à jupe plissée, sur laquelle est posée une cape qui enveloppe la tête et le col, et qui, arrondie dans le dos, tombe jusqu'aux hanches [1].

Un fait curieux, c'est que, parmi plus de cinquante statuettes de guerriers sardes, il n'y en ait qu'une seule, d'origine incertaine, qui figure un archer à cheval [2]. On n'a guère retrouvé d'autre trace du cheval, en Sardaigne, que deux fragments d'un mors en bronze, à Teti; un autre mors en fer et un frontal de bronze, qui ont été ramassés sur d'autres points, sont probablement d'une époque postérieure [3]. Parmi les figures d'animaux qui ont été recueillies à Teti et ailleurs, point de chevaux; mais l'image du bœuf est souvent répétée. Deux figurines représentent un homme qui chevauche sur un bœuf, en le guidant par une corde attachée à l'oreille, habitude qui persiste encore dans certains cantons de l'île. Les soldats sardes étaient donc des fantassins et non des cavaliers; l'île ne possédait pas encore cette excellente race de chevaux petits et robustes qui y rend aujourd'hui de si grands services; comme bête de somme et même comme monture, il était remplacé par le bœuf [4].



69. — Statuette féminine, trouvée à Teti.
Hauteur, 0m,09.
Collection Gouin. Dessin de Wallet.

A l'aide de notre carte, où nous avons essayé de faire figurer les villages près desquels ont été faites, en Sardaigne, les plus importantes découvertes archéologiques, on peut voir qu'il a été trouvé un peu partout dans l'île des bronzes du genre de ceux qui nous occupent en ce moment. On en a recueilli sur la côte orientale et sur la côte occidentale. Nous n'en avons pas vu, parmi ceux dont la provenance est connue, qui soient cités comme ayant été recueillis dans la *Gallura*. C'est d'ailleurs surtout le centre de l'île qui a produit ces bronzes; la

1. La Marmora, *Voyage*, t. I, p. 234, et *Atlas*, pl. III, fig. 2 des *Femmes*.
2. Spano, *Bullettino archeologico sardo*, 1861, VII, p. 16, pl. I.
3. Pais, *Bullettino*, 1884, pp. 25 et 117.
4. Pais, *Bullettino*, 1884, p. 26.

plupart proviennent de ces plateaux qui dominent à l'est et au nord la grande plaine fertile du *Campidano*. La trouvaille la plus importante, celle dont les circonstances sont le mieux ou plutôt le moins mal connues, a été faite dans une vallée reculée qu'arrose un affluent de la rive droite du Tirsos, le *Toloro*. Ce n'est pas qu'un savant ou du moins un observateur ait assisté aux découvertes ; à vrai dire, pas plus dans les nécropoles des villes phéniciennes du littoral que dans les nouraghes et les tombes des indigènes de l'intérieur, il n'a jamais été exécuté en Sardaigne de fouilles méthodiques, de celles où sont relevées et notées, heure par heure, la disposition des objets recueillis, les profondeurs où ils ont été aperçus et les moindres incidents de la poursuite [1] ; mais enfin, peu de temps après le moment où les objets étaient sortis de terre, on a recueilli le témoignage de ceux qui les avaient déterrés; on a pu former des séries composées de monuments jadis tous réunis dans un même dépôt, et restituer ainsi des ensembles, qui donnent quelque idée de la vie des indigènes et du degré de civilisation où ils étaient parvenus [2].

Le lieu dit *Abini*, maintenant célèbre en Sardaigne par le butin archéologique que l'on en a tiré, se trouve à 10 kilomètres environ vers le nord du village de *Teti*, marqué sur notre carte (fig. 2). On n'y arrive que par des sentiers difficiles, en traversant un défilé où se remarquent les restes d'ouvrages de défense ; c'est le point que l'on appelle *sa bidda de sa domo*, « la ville de la maison ». Après avoir franchi cette gorge, on débouche dans une espèce d'entonnoir, sur un petit plateau que traverse le Toloro et qu'entourent de toutes parts des montagnes d'un aspect sévère ; il y avait jadis là un village aujourd'hui abandonné, *Abini;* l'endroit d'où, à plusieurs reprises, on a extrait des antiquités, porte plus particulièrement le nom de *sa bidda de sa badde,* « la ville de la vedette » (fig. 29). On y aperçoit les restes de ce que

1. Nous ne faisons qu'une exception, pour les fouilles qu'Elena avait commencées dans la nécropole de Cagliari ; par malheur, elles n'ont porté que sur un petit nombre de tombes.

2. La plupart des renseignements qui suivent sont empruntés au travail que M. Pais a publié dans le *Bulletin archéologique sarde*, 1884, sous ce titre : *Il ripostiglio di bronzi di Abini presso Teti* (pp. 67-179). Nous ne pouvons qu'exprimer un très vif regret d'apprendre que cette publication périodique, appelée à rendre tant de services, ne continuera pas ; il est déplorable que M. Pais n'ait pas trouvé là où il pouvait l'espérer un concours assez empressé pour pouvoir faire vivre un recueil qui, bien mieux que les *Notizie degli scavi*, aurait pu tenir les savants du continent au courant des découvertes qui se font en Sardaigne et leur signaler les plus curieux des monuments que renferment les collections publiques et privées de l'île.

l'on a pris pour un grand nouraghe, composé d'un réduit central flanqué de quatre tours plus petites que relie une muraille (fig. 29, 1). La tour principale a été détruite. Dans le voisinage, on croit distinguer les débris de plusieurs autres nouraghes plus petits, qui n'étaient peut-être que des maisons (fig. 29, 2).

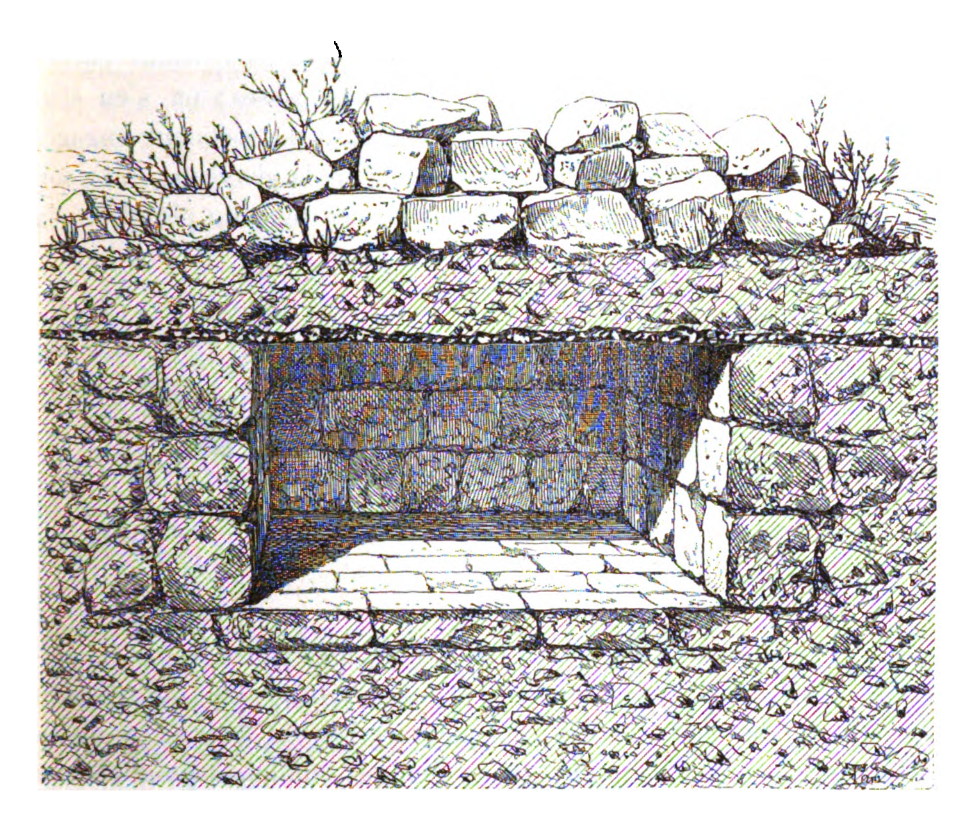
C'est dans l'enceinte du grand nouraghe qu'a été faite, en 1865, la première découverte, par des paysans de Teti, au milieu des décombres à demi cachés sous un fourré d'yeuses et d'oliviers sauvages ; à la profondeur d'environ un mètre, ils trouvèrent une espèce de vasque construite en pierre, d'où ils tirèrent des figurines et des armes en bronze qui sont depuis entrées au musée de Cagliari. En 1878, nouvelles fouilles, plus fructueuses encore, entreprises par les paysans sur le même point, parmi les arbres qu'ils abattaient et les pierres qu'ils retournaient ; accouru en toute hâte, le professeur Vivanet, commissaire royal pour les antiquités, put se rendre acquéreur de la plupart des objets et les donner au musée de Cagliari. M. Gouin acheta des terrains dans le voisinage du nouraghe, et, en 1882, il commença des fouilles ; par malheur, il ne put les diriger lui-même, et la personne qu'il avait chargée de les conduire n'en a donné qu'une relation très insuffisante, qui est loin de satisfaire la curiosité [1]. A une vingtaine de mètres de l'endroit où avaient travaillé les paysans, elle fit attaquer un petit plateau, qui a environ 25 mètres de long sur 5 mètres environ de large. C'est ce que l'on appelle *Inter rogas,* « entre les roches ». Il y avait là des traces de constructions, sans doute des fonds de cabanes, où l'on recueillit, au milieu d'abondants débris de cuisine, des figurines, des armes et des poteries.

On avait d'abord repris les recherches dans l'intérieur du nouraghe ; mais on n'y avait trouvé que peu de chose à glaner. En revanche, le rapport signale un fait qui a son importance : après avoir enlevé les tas de terre et de matériaux qui étaient accumulés sur ce point, les ouvriers étaient venus buter contre un pavage assez grossièrement établi.

Ce pavage est-il celui d'une chambre couverte, ou n'indiquerait-il pas plutôt l'emplacement d'une cour dallée, qu'aurait entourée le mur dont le tracé est indiqué sur notre plan (fig. 29, 1)? Y a-t-il eu là vraiment un nouraghe, ou seulement une sorte de sanctuaire à ciel ouvert, enveloppé d'un rempart dont les quatre angles étaient fortifiés?

1. *Notizie degli scavi,* 1882, p. 378. Par erreur, ce compte rendu a été imprimé sous le nom de M. Nissardi, qui n'en est pas l'auteur.

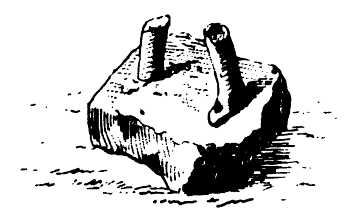
Telle est la question qui se pose, mais que nous ne sommes pas en mesure de résoudre ; les données nous manquent. Tout ce que l'on sait, grâce à l'examen auquel se livra M. Gouin, c'est qu'une partie des objets ramassés en 1878 avaient été trouvés dans une sorte de cachette (fig. 29, 1, A) dont il put encore prendre le croquis suivant (fig. 70). Sous de grosses pierres, restes du bâtiment détruit, il y avait



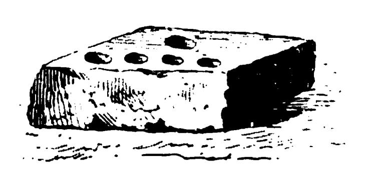
70. — Cachette de Teti, d'après un croquis de M. Gouin.

une couche de terre d'environ $0^{m},70$, puis une couche bien plus mince d'une scorie noirâtre et boursouflée, de nature siliceuse, qui paraît avoir été fondue sur place. Au-dessous se trouvait une fosse murée et dallée, large d'environ 4 mètres et profonde de 2. C'est là que gisaient, avec les statuettes, les autres objets que nous allons décrire. On a parlé à M. Gouin d'autres cavités du même genre, dont le contenu était semblable, mais qui avaient été si bien bouleversées, qu'on n'en reconnaissait plus même la place. Nous aimerions à savoir si ces fosses étaient pratiquées aux angles de l'édifice, s'il y avait là quelque symétrie.

Quoi qu'il en soit de l'ancienne disposition des lieux, ce qui est certain, c'est que les statues étaient toutes montées sur des piédestaux formés de blocs d'un trachyte qui n'existe pas dans les environs, qui a été apporté de la région des volcans éteints. Au lieu d'enlever à la lime, comme on le fait aujourd'hui, les jets de fonte qui subsistent toujours au moment où l'on retire la pièce du moule, on les avait soigneusement respectés; là même où ils n'étaient pas reproduits par les photographies ou les dessins que nous avons donnés, ils existent encore dans toutes les figures qui n'ont pas les pieds cassés; on s'en était servi pour fixer les statuettes sur les piédestaux; ils y étaient engagés soit dans des lingots de plomb encastrés à même la pierre (fig. 71), soit dans des trous où l'on avait coulé autour de ces tiges du plomb fondu



71. — Lingots de plomb.
Dessin de Baux.



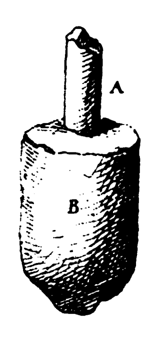
72. — Pierre ayant servi de piédestal.
Dessin de Baux.

(fig. 72). Les statuettes ont été trouvées dans les cachettes, et les piédestaux tout à l'entour, parmi les décombres; beaucoup ont disparu depuis le moment des fouilles; les paysans les ont utilisés pour en faire de petites meules à main, que les femmes emploient pour écraser le grain.

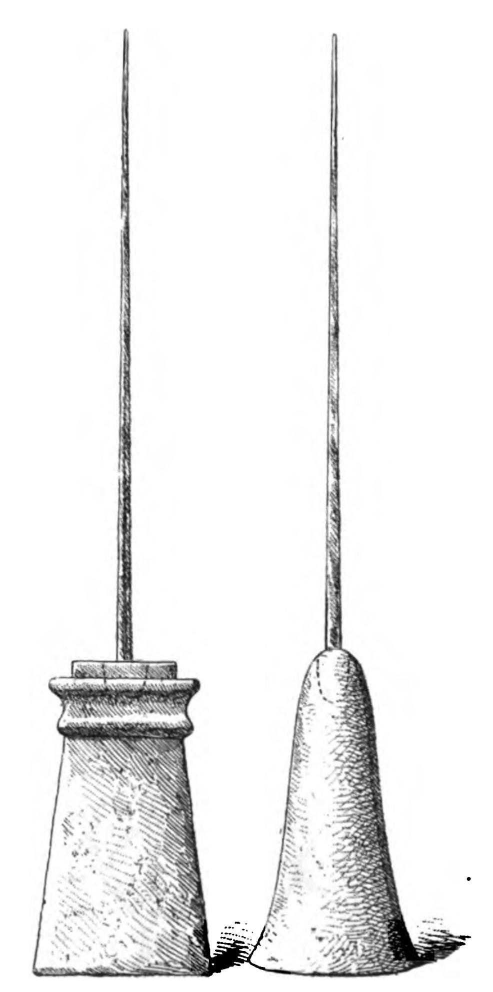
Les statuettes n'étaient pas seules montées ainsi sur ces blocs de trachyte; il y avait aussi des épées. La poignée de plusieurs d'entre elles est restée adhérente aux blocs où elles avaient été scellées avec du plomb, et les deux figures ci-jointes montrent comment on peut se représenter l'ensemble ainsi composé. Nous donnons ici deux échantillons de ces piédestaux. Le premier, qui a été détruit ou perdu, n'est connu que par un dessin pris au moment des fouilles de 1878 (fig. 73). Du second type, en forme de cloche haute et mince, on a retrouvé de nombreux exemplaires (fig. 74). Un pointillé indique sur les images la place qu'occupait, dans un creux pratiqué vers le sommet du bloc, le lingot de plomb où entrait le manche du glaive. On a ramassé de ces lingots (A) avec un tronçon d'arme (B) encore adhérent au plomb

(fig. 75). Les épées ont été retrouvées, soit éparses dans les décombres, soit, dans les cachettes mêmes, liées par faisceaux, avec des bandes de cuivre rouge. On en possède plus d'une centaine de bien conservées; seulement la plupart ont la poignée tordue ou tronquée.

Nous ne savons pas que l'on ait retrouvé ailleurs qu'en Sardaigne ces épées ainsi montées sur des socles; ce qui ajoute encore à la surprise que causent

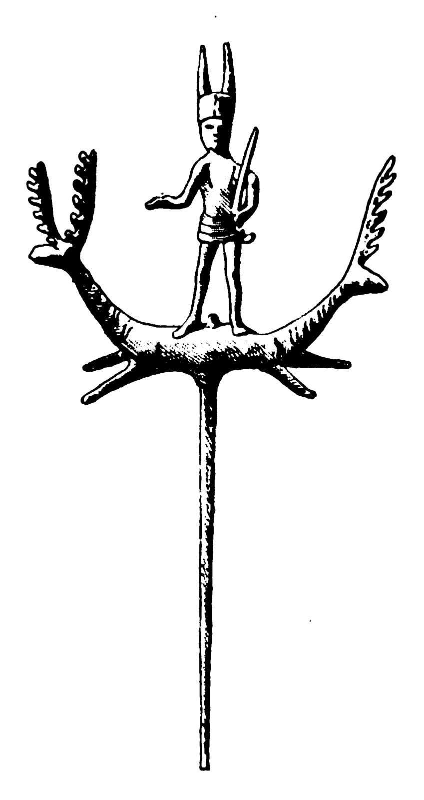


75. — Lingot avec tronçon d'épée. Dessin de Baux.

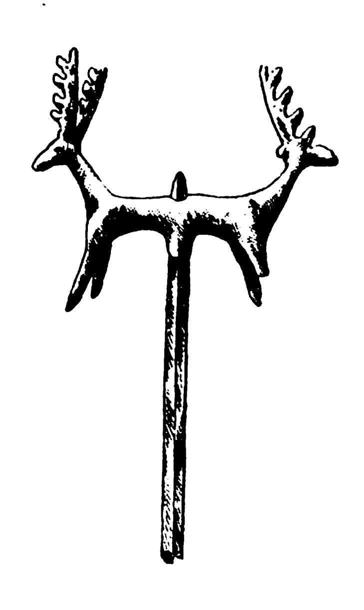


73. — Piédestal restitué avec l'épée. Hauteur de la pierre, 0m,30. D'après un dessin de Crespi. *Bullettino*, 1884, pl. III, fig. 3.
74. — Piédestal restitué avec l'épée. Dessin de Baux.

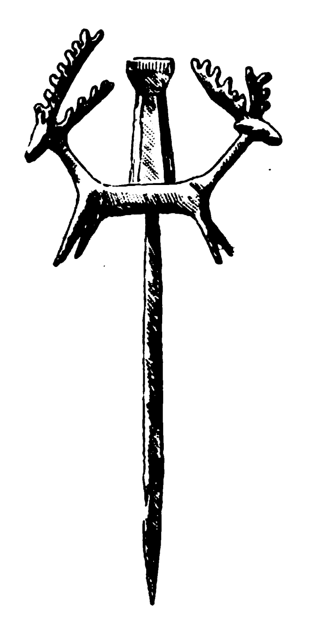
ces singuliers monuments, ce sont les accessoires bizarres qui ont été ajoutés à plusieurs de ces glaives, qui, dans ce cas, ont tantôt la poignée, tantôt la pointe en l'air. Dans l'un, ce sont deux bustes de cerf adossés; au milieu du groupe ainsi formé se dresse un petit personnage, que sa tunique courte, son glaive et surtout son casque à hautes cornes désignent comme un guerrier sarde (fig. 76). Ailleurs, entre les bois des deux cerfs, au lieu d'un soldat, il y a un autel (fig. 77). Dans un autre bronze, rien que les deux bustes de cerf entre lesquels fait saillie la pointe de l'épée (fig. 78). Le motif se simplifie encore dans un dernier exemplaire (fig. 79). Autant que la gaucherie de l'exécution permet de le deviner, c'est un taureau qui surmonte ici le support; on dirait que



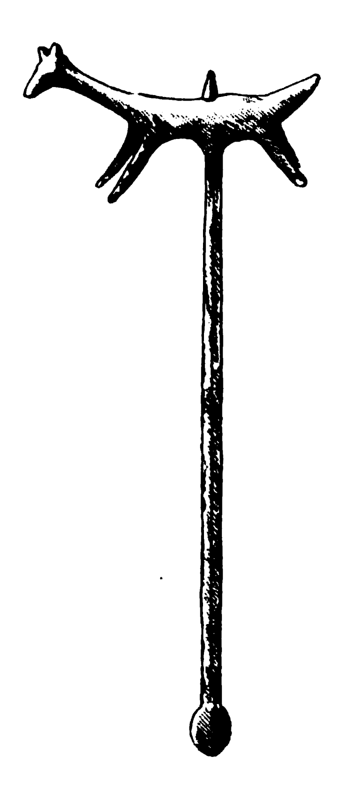
76. — Épée votive. Teti. Hauteur, 0m,30.
D'après un dessin de Crespi.



78. — Épée votive. Teti.
Hauteur, 0m,24. D'après Crespi.

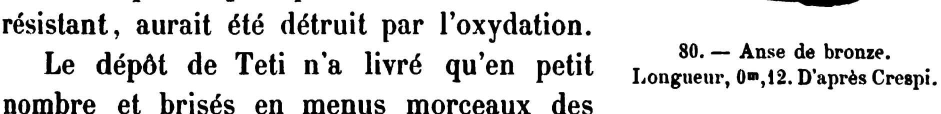


77. — Épée votive. Teti. Hauteur, 0m,24.
D'après Crespi.



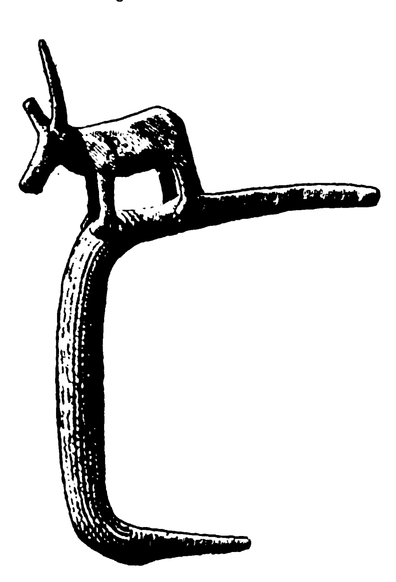
79. — Épée votive. Teti.
Hauteur, 0m,27. D'après Crespi.

l'animal est piqué sur ce dard qui lui traverse le corps. Ces images d'animaux, et particulièrement de taureaux, se retrouvent sur des objets dont il n'est pas aisé de définir le véritable caractère (fig. 80 et 81). Au premier moment, on songe à des fibules; mais il n'y a pas trace de trous où aurait passé la tige formant épingle, ni d'un crochet qui aurait servi à la retenir. Il est plus vraisemblable que ce sont là des anses de vases, des poignées attachées à un récipient qui, plus mince et moins résistant, aurait été détruit par l'oxydation.



80. — Anse de bronze. Longueur, 0m,12. D'après Crespi.

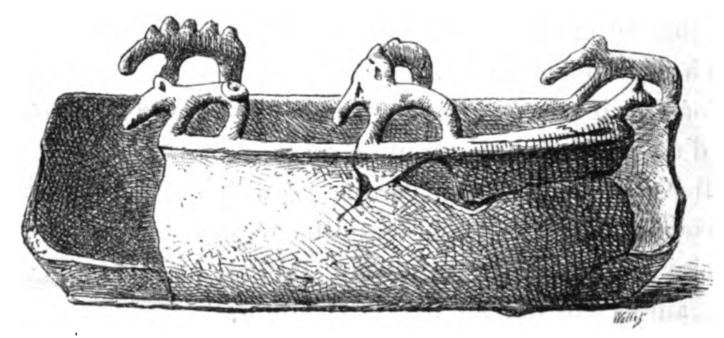
Le dépôt de Teti n'a livré qu'en petit nombre et brisés en menus morceaux des monuments qui ont au contraire été trouvés intacts sur plusieurs autres points de la Sardaigne, et qui forment déjà, dans le musée de Cagliari, une suite assez riche et assez variée; je veux parler de ces petites barques de bronze, dont nous donnons ici quelques échantillons (fig. 82, 83 et 84)[1]. On les a prises quelquefois pour des lampes auxquelles la fantaisie de l'ouvrier aurait donné cette forme; ce qui suffit à réfuter cette opinion, c'est que plusieurs de ces barques n'ont rien qui ressemble au bec où s'insère la mèche, et que d'ailleurs elles n'auraient pu contenir l'huile, leurs parois étant parfois percées de trous qui auraient laissé fuir le liquide. On remarquera les anneaux dont sont pourvues toutes celles de ces barques qui sont entières, anneaux qui prouvent qu'elles étaient destinées à être suspendues.



81. — Anse de bronze. D'après Crespi.

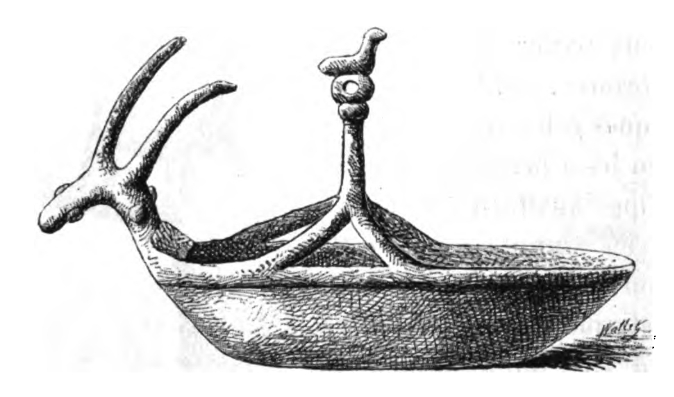
1. La série de ces monuments a été décrite et les plus curieux ont été figurés par M. Crespi, dans un mémoire intitulé : *le Navicelle votive in bronzo del R. museo di antichità di Cagliari* (*Bullettino*, 1884, pp. 11-20 et pl. I et II). Voir aussi (pp. 21-31) l'article de M. Pais : *le Navicelle votive in bronzo della Sardegna* et le catalogue donné par M. Pais (p. 32). Au sujet de fragments de ce genre qu'a fournis Teti, voir p. 20, n° 2 et pl. II, fig. 19 et 20. D'autres débris de même caractère et de même provenance sont décrits par Pais, *Bullettino*, p. 115 et figurés pl. IV, 6 et 7.

Ces monuments présentent une certaine variété. Il est de ces barques qui n'ont ni avant ni arrière; tel est le cas de celle que



82. — Barque votive. Musée de Cagliari. Longueur, 0m,13. Pais, *la Sardegna,* pl. VI, fig. 3.

décorent six figures d'animaux très grossièrement exécutées, où l'on ne peut guère chercher autre chose que des porcs (fig. 82). Sur un



83. — Barque votive. Musée de Cagliari. Longueur, 0m,115. Pais, *la Sardegna,* pl. VI, fig. 2.

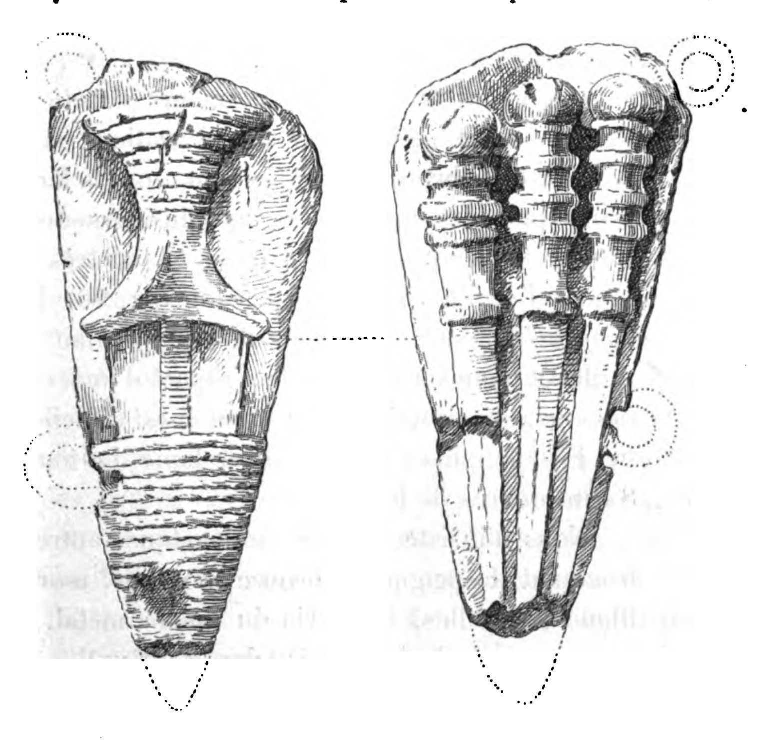
des plats-bords court un quadrupède beaucoup plus mince et plus allongé, qui ressemble à un lézard. Ailleurs on voit une proue plus ou moins saillante, qui se termine par un buste de cerf (fig. 83). Là et dans plusieurs autres de ces monuments, il y a un oiseau posé, au-dessus de l'anneau, sur la tige qui se dresse au centre de la barque. Voici une variante curieuse (fig. 84) : la proue est ornée d'une tête de bœuf, et dans le bateau il y a une figure à quatre pattes, si gauchement modelée



84. — Barque votive. Hauteur, 0m,09.
Bullettino, 1884, pl. I, fig. 8.

qu'on a grand'peine à ne pas y voir l'image d'un singe. Il semble pourtant que le sculpteur ait voulu représenter un homme; dans quelques bronzes du musée de Cagliari, où le costume ne laisse pas place au doute, la tête, par suite de la maladresse de l'ouvrier, présente le même aspect simiesque[1].

Il y a encore dans ce même dépôt divers objets de bronze qu'il serait trop long d'énumérer un à un, tels que mors de cheval[2], poignards, stylets[3], etc.; mais ce qui attire le plus l'attention, c'est un

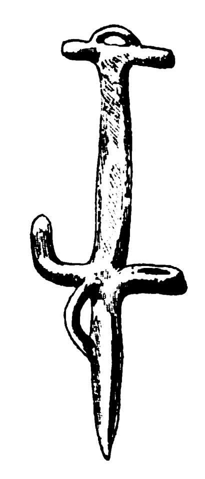


85. — Poignard votif. Grandeur d'exécution. D'après un dessin de Crespi.

type dont maints autres exemplaires ont été trouvés en différents endroits de l'île (fig. 85)[4]. Il s'agit d'une plaque triangulaire de métal, qui porte sur le côté deux anneaux. Sur l'une des faces est représenté en relief un poignard dont la lame serait cachée dans une gaine et dont la poignée resterait à découvert; on distingue dans cette image les trois clous qui sont censés rattacher la lame de métal au manche

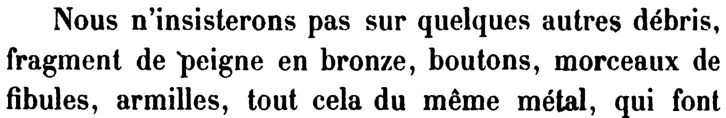
1. Crispi, *le Navicelle*, pl. II, fig. *a*.
2. *Bullettino*, p. 116 et pl. IV, fig. 9.
3. *Ibid.*, pl. V.
4. M. Pais donne le catalogue de tous les objets de ce genre qui existent dans les collections sardes (*Bullettino*, pp. 118-123), avec le dessin de quelques-unes des variantes que présente cette série.

d'ivoire ou de bois. Sur l'autre face, trois stylets sont figurés de la même manière. Il va de soi que cet ensemble ne peut servir à rien; ce n'est pas une arme, c'est la copie d'une arme, de celle que nous voyons sur la poitrine de plusieurs guerriers sardes (fig. 52 et 62). Les stylets, de la même longueur que le poignard, étaient attachés, en dehors, au fourreau, à l'aide d'anneaux où s'engageait leur tige et où les retenait la grosseur de leur tête. Poignards et stylets ont d'ailleurs été retrouvés, à l'état d'armes réelles, dans le même dépôt et ailleurs encore; ils présentent les formes mêmes que nous offrent ces copies[1].



86. — Poignard votif. *Bullettino*, 1884, pl. V, fig. 8.

On ne saurait refuser le même caractère d'arme figurée, de réduction sans usage pratique, à de petits poignards de bronze qui rappellent aussi la forme d'une arme que nous apercevons sur plusieurs de nos statuettes (fig. 59 et 61). La poignée en est très longue et munie d'un anneau de suspension (fig. 86). La garde, droite d'un côté, recourbée de l'autre, fait une forte saillie et donne à l'ensemble l'aspect d'une croix. Au-dessous, un second anneau, dont il est difficile de deviner l'usage, puis une très courte lame. Le tout n'a que 8 centimètres de long.



Nous n'insisterons pas sur quelques autres débris, fragment de peigne en bronze, boutons, morceaux de fibules, armilles, tout cela du même métal, qui font partie du butin ramassé, en plusieurs fois, dans les fouilles de *Teti*[2]; ce qui importe, c'est de se rendre compte du caractère de ce dépôt de statuettes, d'armes et d'objets divers. Nous inclinons à croire qu'il y avait là, dans cette vallée d'un abord difficile et aisée à défendre, un sanctuaire, vénéré par les tribus qui habitaient le centre de l'île et où celles-ci, pendant plusieurs siècles, sont venues consacrer des objets qui témoignaient de leur piété, de la reconnaissance que les fidèles éprouvaient à propos des vœux qu'ils avaient formés et qu'ils croyaient avoir vus exaucés par leurs divins protecteurs. Cette hypothèse est celle qui s'accorde le mieux avec l'ensemble des faits observés. On avait proposé de chercher ici les restes d'une fonderie analogue à celle dont le matériel a été découvert à *Forraxi-Noi*, dans la com-

1. *Bullettino*, pl. V, fig. 4, 5, 9 et 10.
2. *Ibid.*, pl. VI.

mune de *Nouraghus*, près du site de l'antique Valentia[1]; là le grand nombre de saumons de métal recueillis sur place avait indiqué tout d'abord que l'on se trouvait en présence d'un ancien atelier[2]. Ce qui confirmait cette conjecture, c'était l'état des bronzes qui avaient été découverts au même endroit, entassés dans un grand vase de terre cuite, profond de 0^m,70, qui était encastré dans la roche vive. Là les épées étaient cassées en nombre de petits morceaux; les objets mêmes qui étaient entiers, armes, outils, barques, anses, fibules, etc., étaient tous plus ou moins usés; on y reconnaissait des rebuts, destinés à ce que l'on appelle, dans la langue des gens du métier, une seconde fusion. D'autre part, à *Forraxi-Noi* on n'a pas trouvé trace de ces piédestaux dont une si grande quantité s'est trouvée à *Teti*.

Ces piédestaux suffiraient à démontrer que les bronzes de *Teti* avaient un caractère votif, analogue à celui que nous avons reconnu aux statues qui ont été exhumées sur l'emplacement des sanctuaires de la Phénicie et de Cypre. Des piédestaux du même genre ont été trouvés dans d'autres cantons, avec les statuettes ou dans leur voisinage[3]; il paraît vraisemblable que la plupart des statuettes sardes ont été ainsi dressées sur des socles qui les préservaient de l'humidité du sol et qui en même temps les désignaient au regard. Quoique toutes pourvues de socles, les figures de *Teti* forment deux catégories bien distinctes. Quelques-unes de ces statuettes sont des idoles; chez d'autres peuples aussi, en Phénicie et à Cypre comme chez les Grecs et les Romains, les fidèles ont souvent donné à leur offrande la forme d'une image de la divinité. Ces représentations sont d'ailleurs en petit nombre : la plupart des statuettes semblent figurer de simples mortels; peut-être faut-il reconnaître la même valeur à des figurines en terre cuite qu'a fournies le même dépôt[4]; mais celles-ci sont d'une exécution tellement grossière, que l'on n'y distingue aucun détail de costume et que la pose même ne se dessine pas clairement. Les bronzes seuls, malgré la gaucherie du travail, laissent lire la pensée du sculpteur, et celle-ci se traduit, par le geste, avec une suffisante netteté. Presque tous ces personnages ont une des mains, d'ordinaire la main droite, ouverte

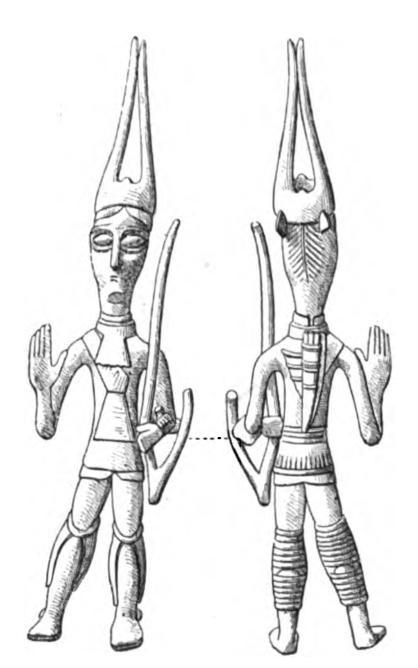
1. Rapport de M. Nissardi dans les *Notizie degli scavi di antichità*, 1882, pp. 308-311 et pl. XVII et XVIII.

2. Le nom même du lieu dit où a été faite la découverte est une première indication. *Forraxi* paraît bien être une altération de *fornax*.

3. On en a ramassé à *Uta* par exemple et à *Lanusei* (Spano, *Antico Larario sardo di Uta*, dans le *Bullettino* de 1857, p. 187).

4. *Bullettino*, 1884, p. 146 et pl. VII, fig. 1 et 2.

et levée en signe d'adoration (fig. 87)[1]. Il y a là une convention qui est commune à tous les peuples de l'antiquité et qui a persisté jusqu'aux premiers siècles du christianisme; on la trouve encore dans l'art des catacombes. Sans remonter jusqu'à l'Égypte et à l'Assyrie, il suffira de rappeler que, chez le seul peuple civilisé qui ait eu des rapports suivis avec les indigènes de la Sardaigne, chez les Phéniciens de Tyr et de Carthage, ce geste était d'un usage si constant, qu'il avait fini par donner naissance à un symbole dont le sens ne peut laisser place à aucun doute. Sur des centaines de ces stèles dédiées à Tanit qui nous sont arrivées par milliers, on rencontre, sculptée au-dessus ou au-dessous de l'inscription, la main étendue et dressée, signe plastique de cet hommage que le proscynème exprime par une courte phrase. Quelquefois il n'y a rien d'écrit sur la stèle; à elle seule, cette main tournée vers la divinité suffit à rendre l'idée de prière. Dans les villes de la côte et dans les comptoirs de la plaine, sur tous les marchés où ils fréquentaient les Carthaginois et les colons libyens, les Sardes devaient voir ce symbole sculpté au-dessus des tombes et à l'entrée des sanctuaires. On comprend aisément qu'ils se le soient approprié, que l'usage s'en soit répandu jusqu'au fond de leurs montagnes[2]. Si la main est, dans



87. — Statuette de Teti. Hauteur, 0m,19. Musée de Cagliari. Dessin de Wallet.

1. M. Pais ne connaît que quatre bronzes sardes où la main gauche ait été chargée de faire ce geste (*Bullettino*, 1884, p. 100).

2. MM. Baux et Gouin ont compris autrement le geste des figures de Teti. Voici comment ils s'expriment à ce sujet (*Essai sur les nuraghes et les bronzes de Sardaigne*, p. 195) :

« Le caractère qui domine dans les statuettes de Teti est un symbole de paix, nettement indiqué. L'arme est généralement au repos et l'attitude pacifique; la main droite tendue vers le spectateur lui présente une paume largement ouverte. Pour qu'il n'y ait pas de méprise sur la portée de ce geste pacifique de la plupart des idoles, l'artiste a eu soin de donner à la main droite une dimension démesurée et beaucoup trop grande. Quelques statuettes de guerriers ont encore un trait qui laisse deviner la pensée de leur auteur. Les yeux sont plus grands que nature et hors de proportion. Plusieurs ont quatre, cinq et même six yeux. Nous sommes fondés à dire, d'après ces détails, que Teti n'a pas été un sanctuaire, et, si nous devions trouver une formule résumant la signification

les bronzes sardes, d'une grosseur démesurée, c'est que l'artiste, en forçant la proportion, a voulu donner ainsi au geste plus de valeur et en faire mieux saisir le sens. C'est un expédient enfantin, analogue à celui qui, dans tous les arts naïfs, indique l'importance relative des personnages par la mesure de leur taille; on représente les dieux et les rois plus grands que les simples mortels ou que les sujets.

Ce qui confirme cette interprétation, c'est que certaines de ces figures offrent des accessoires qui rappellent l'idée du sacrifice : on en trouve qui tiennent la patère, cette tasse plate qui servait aux libations (fig. 67 et 68). N'est-ce pas aussi un adorant que cet autre personnage qui porte sur ses épaules un quadrupède auquel nous ne savons quel nom donner (fig. 88). Ces types de figures criophores, que nous avons déjà rencontrés en Phénicie et à Cypre, ont partout la même valeur : ils représentent ou le prêtre, ou le fidèle portant lui-même la victime jusqu'au pied de l'autel. N'est-ce pas encore par l'idée et le souvenir du sacrifice accompli dans ce sanctuaire que s'expliqueront de la manière la plus naturelle ces bizarres assemblages que forment les bustes ou les corps d'animaux piqués sur des pointes d'épées? L'animal le



88. — Figurine criophore.
Hauteur, 0m,15. Pais, *la Sardegna*, pl. V, fig. 6.

des statuettes, nous dirions : « Paix armée et vigilance », n'est-ce pas la confirmation du titre de la localité : *la Ville de la vedette?* »

Nous regrettons de ne pouvoir nous ranger ici à l'avis d'observateurs qui ont étudié avec tant de soin les antiquités sardes; mais, supposé même que l'on admît leur formule, comment expliquer, autrement. que par une pensée de consécration religieuse, la présence en un même lieu de tous ces monuments, figures, épées et autres objets? Cette formule nous paraît d'ailleurs beaucoup trop compliquée; dans ce geste symbolique en partie double, il y aurait une antithèse subtile et qui appelle un commentaire. « Je veux la paix, mais je suis prêt à la guerre », semblerait dire chacun de ces personnages. Sont-ce là des idées simples, comme celles que pouvait songer à traduire un art aussi naïf? N'est-il pas beaucoup plus naturel de prêter à ce geste le sens qu'il a chez tous les

plus souvent immolé dans ce lieu aurait été le cerf, que les chasseurs capturaient dans les montagnes voisines, où il est encore très abondant; là où il y a deux bustes adossés, c'est que l'offrande aurait été double : tel aurait été le cas dans le sacrifice fait par le guerrier qui est debout entre les bois de deux de ces animaux (fig. 76). L'autel, qui se dresse à la même place dans un autre de ces monuments, rappellerait plus clairement encore la même cérémonie religieuse (fig. 77). Tous ceux qui fréquentaient le sanctuaire connaissant les rites qui s'y célébraient, on se serait contenté le plus souvent d'une indication plus sommaire (fig. 78 et 79). Nous devrions attribuer la même valeur aux figures d'animaux qui ont été ramassées à *Teti* et ailleurs encore; il y a des cerfs et surtout des bœufs; nous signalerons, comme une curiosité, un petit bronze qui paraît représenter un mouflon, ce mouton sauvage aux grosses cornes torses qui existe encore dans les parties les plus sauvages de la Corse et de la Sardaigne (cul-de-lampe à la fin du livre). On s'explique aisément, par la même pensée, la présence en ce lieu de ces épées dressées sur des socles; on comprend que, la campagne finie, le soldat ait ainsi offert à un dieu de la guerre l'arme dont il s'était servi sur le champ de bataille[1]. Quant aux barques, il est difficile de n'y pas reconnaître aussi des ex-voto, qui nous aident à mieux comprendre comment a pu se former ce trésor.

Au premier moment, on serait tenté de chercher là les offrandes de pêcheurs ou de pirates, venant remercier les dieux qui avaient rempli leurs filets ou qui les avaient comblés de butin; mais les Sardes ne paraissent pas avoir jamais eu grand goût pour la marine[2], et, d'autre

peuples anciens sans exception? Si l'autre bras est armé, y a-t-il lieu de s'en étonner? Le paysan sarde, jusqu'à ces derniers temps, même en vaquant aux travaux des champs, ne quittait guère sa longue escopette; est-il surprenant qu'il se soit présenté devant ses dieux sans se séparer de ses armes? Enfin, ce qui nous paraît une dernière erreur, c'est de confondre les statuettes iconiques et les idoles; toutes les analogies nous conduisent à voir des dieux et non des hommes dans ces images où les bras et les yeux sont en plus grand nombre que dans la réalité; or celles-ci ne font pas le geste de l'adoration (fig. 51 et 52).

1. On aurait pu croire que ces épées, comme chez les Scythes (*Hérodote*, IV, 62), étaient une représentation symbolique de la divinité; mais ce qui rend cette conjecture peu vraisemblable, c'est, d'une part, que les Sardes savaient prêter un corps à leurs dieux, et, d'autre part, le fait qu'il y a ici des épées liées en bottes; ces faisceaux pouvaient être une offrande, l'épée du chef étant scellée sur un piédestal tandis que les armes des simples soldats étaient offertes par paquets. Il n'y a pas non plus à se souvenir des usages d'autres barbares, les Ibères, qui plantaient des épées sur les tombes des guerriers (Aristote dans les *Fragmenta historicorum Græcorum* de Muller, frag. 251, p. 180). Il n'y a rien à Teti qui convienne à une nécropole. Voir, au sujet de ces rapprochements, Pais, *Bullettino*, 1884, p. 158-162.

2. La seule allusion qui soit faite à des Sardes marins se trouve dans Strabon



part, *Teti* est au cœur même de la Sardaigne et de ses plus âpres montagnes, bien loin de toutes les côtes. L'explication la plus vraisemblable, c'est donc celle qui s'est offerte à l'esprit de M. Pais : beaucoup de statuettes qui ont été recueillies ici et dans d'autres cantons représenteraient les mercenaires sardes qui allaient servir dans les armées carthaginoises ; les autres seraient les effigies des prêtres, des chasseurs, des pâtres, des habitants sédentaires. Les figures de guerriers sont d'ailleurs les plus soignées de toutes, celles dont l'exécution est la moins mauvaise. On le comprend : ceux qui les ont commandées devaient être les personnages importants de la tribu. C'étaient eux qui consacraient, avec leur propre image et leurs armes, les barques votives.

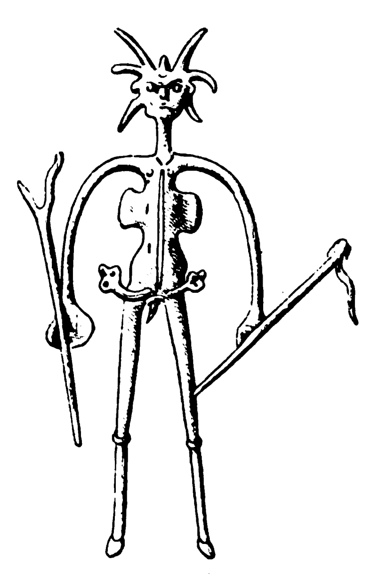
Ils avaient quitté l'île pour aller se battre en Afrique, en Espagne, en Sicile et en Italie; c'était un événement et une grande émotion pour ces montagnards que de s'embarquer sur les galères carthaginoises et de braver avec elles les vents et les flots. Quand, leurs campagnes finies, ils rentraient au village, n'était-il pas naturel qu'ils n'oubliassent pas, dans le compte qu'ils avaient à régler avec les dieux, l'image du bateau qui les avait ramenés dans la patrie, après bien des périls de mer? Cette barque où un homme est accroupi rappelle peut-être une traversée où les vagues étaient si grosses, que personne à bord ne pouvait plus se tenir debout (fig. 84). Des porcs sont rangés sur les bastingages d'un autre de ces bateaux; ce serait une allusion au sacrifice qu'avait offert à son retour le soldat de fortune (fig. 82). On serait tenté de prêter le même sens aux bustes de cerfs et de taureaux qui ornent la proue de la plupart de ces esquifs, si l'on ne savait que c'était l'usage, chez les anciens, de décorer ainsi l'avant des navires. L'Égypte et l'Assyrie mettaient volontiers là le long col et la tête du cygne; on y trouve aussi des têtes de chevaux et de lions; mais nulle part, que nous sachions, ailleurs que dans ces barques sardes, on ne rencontre à cette place le taureau ou le cerf. Peu importe d'ailleurs le choix du type qu'a préféré le constructeur; l'idée restait toujours la même. C'était une manière de donner au bâtiment l'apparence d'une vie personnelle, d'un animal qui de lui-même fendait les flots et se dirigeait vers un but lointain.

Enfin, si l'on se demande comment il se fait que ces objets aient

(V, II, 7). D'après lui, des pirates sardes venaient, de son temps, débarquer sur la côte italienne qui fait face à l'île, particulièrement dans le territoire de Pise, et y commettaient des actes de brigandage. Peut-être ces pirates sardes ne sont-ils que les Corses qui occupaient le nord de l'île.



été retrouvés, les uns épars sur le sol, les autres entassés dans des cachettes, ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que l'on a là les restes du mobilier d'un sanctuaire qui aurait été abandonné à la suite de quelque catastrophe. Ces cachettes de *Teti* ne sont pas de ces caveaux, appelés *favissæ* par les Latins, où l'on déposait les objets sacrés pour lesquels il n'y avait plus de place dans le sanctuaire. Les épées n'y ont pas été couchées avec précaution; on voit qu'elles ont été détachées violemment, par l'effort d'une main vigoureuse, des piédestaux où elles étaient scellées. Armes et statuettes ont dû être, à l'approche de l'ennemi, jetées dans ces fosses qui avaient été préparées pour cet usage. La tribu aura été capturée ou massacrée; les bâtiments auront été renversés sur les offrandes que leurs décombres ont dérobées à la vue; c'est ce qui explique la richesse des trouvailles faites en ce lieu.



89. — Bronze sarde faux.
La Marmora, *Atlas*, pl. XVIII, fig. 11.

Les échantillons que nous avons donnés de la statuaire sarde nous permettent maintenant d'indiquer les caractères qui distinguent les figures authentiques de ces pastiches que La Marmora et Gerhard ont si doctement interprétés. Sans doute, dans les vrais bronzes sardes, le faire est dur : certains traits, comme les gros yeux ronds et la main dressée, manquent de proportion, et l'ensemble a toujours quelque chose d'aride et de grêle; les figures sont comme étirées dans le sens de la longueur; elles manquent d'ampleur et comme de chair; mais ces défauts n'ont rien qui surprenne : on les trouve, presque aussi sensibles, dans certains bronzes phéniciens et dans d'autres qui proviennent de l'Asie Mineure[1]. A cela près, tous les détails d'ajustement s'expliquent sans difficulté; il n'y a pas jusqu'à cette multiplicité des yeux et des bras, singularité qui se rencontre d'ailleurs dans un petit nombre seulement de figures, que nous ne retrouvions chez d'autres peuples anciens et modernes. Au contraire, dans les bronzes apocryphes, ce sont des inventions

1. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 277, 278, 279. Nous ne citons pas la figure 308, parce que nous inclinons à la croire sarde, en raison du poignard, de forme caractéristique, qui est indiqué sur la poitrine.

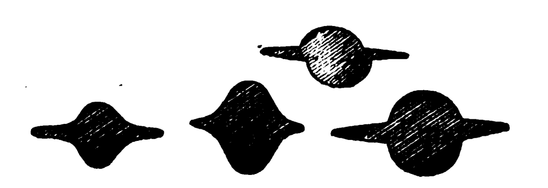
d'une bizarrerie laborieuse et préméditée; autour des têtes, des appendices étranges, en forme de bois de renne (fig. 3), ou des cornes qui encadrent la face et font saillie dans tous les sens (fig. 89). Ce ne sont que serpents attachés au bonnet des personnages ou avec lesquels jonglent leurs mains, bâtons et fourches que tiennent leurs doigts, étranges et inexplicables appendices qui élargissent leur poitrine ou qui leur servent de ceintures, têtes grimaçantes d'animaux sur des corps humains. En même temps, pour être plus sûr de produire son effet, le faussaire a fait la caricature de ses modèles; il a exagéré la rudesse du travail et la gracilité des membres. Nous n'aurions pas tant insisté sur ces pastiches, si les galeries publiques et les cabinets privés n'en contenaient pas encore un certain nombre. Il convenait d'indiquer les caractères auxquels on pouvait reconnaître ces fraudes; si elles n'avaient pas été démasquées, elles auraient risqué de discréditer toute une série de monuments qui, sans avoir de mérite comme œuvres d'art, ont cependant pour l'historien, à titre de documents, une certaine valeur.

§ 5. — LES ARMES ET LA MÉTALLURGIE

Nous avons cherché à nous rendre compte des conditions dans lesquelles ont été recueillis les bronzes sardes et à définir les thèmes qu'a traités cet art rudimentaire. Nous avons dit à quelle pensée répondaient statuettes et barques votives; il nous reste à étudier l'industrie du peuple dont ces figurines nous ont conservé les traits; on se demande quels besoins avait éveillés chez lui le contact prolongé de la civilisation phénicienne et comment il travaillait à les satisfaire.

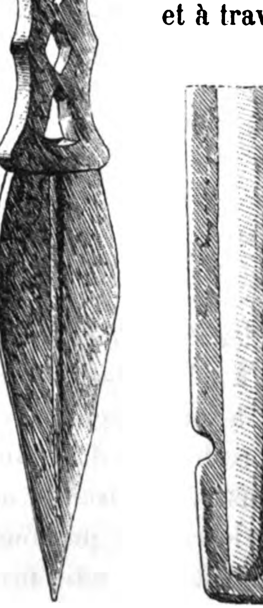
De toutes les industries, celle qui, chez ces tribus, paraît avoir été poussée le plus loin, c'est la métallurgie, phénomène dont la raison est facile à saisir. Les métaux abondaient en Sardaigne, et les Phéniciens, en exploitant ces richesses minérales sous les yeux des Sardes, leur donnèrent d'involontaires et utiles leçons. Il fallait des armes aux indigènes pour tenir en respect les maîtres du littoral et pour les empêcher d'occuper l'île tout entière; il leur en fallait pour exercer au dehors ce métier de mercenaires qui plaisait à leur humeur belliqueuse. Nous pouvons, grâce aux figurines et autres pièces du dépôt de Teti, reconstituer l'armure offensive et défensive du soldat sarde.

L'âge de pierre a laissé des traces en Sardaigne ; il y a eu un temps, antérieur aux rapports avec la Phénicie, où les peuplades établies dans cette île se servaient d'outils et d'armes en pierre dure. Les pointes de flèche en obsidienne ont été ramassées en grand nombre sur certains points[1]. On cite aussi un ciseau de basalte, aiguisé par les deux bouts, qui a été trouvé dans le district de *Pauli Gerrei*[2]. Ces objets ont d'ailleurs été peu étudiés jusqu'ici ; ils sont rares, en comparaison de la très grande quantité d'armes de bronze que l'île a données. Lorsque, dans celle-ci, la population acquit une certaine densité, on y avait déjà appris à fondre et à travailler le métal.



90. — Sections des épées de Teti, d'après Baux.

De toutes les armes qu'employaient les tribus qui ont fabriqué les statuettes trouvées à *Teti* et dans d'autres dépôts, celles qui attirent le plus l'attention, ce sont ces épées que nous avons vues dans la main de plusieurs figurines (fig. 51, 52, 54, 62)[3]. Elles varient en longueur de $1^{m},30$ à 80 centimètres environ. Il serait possible que les plus longues, très lourdes avec une grosse nervure et un tranchant faible, n'aient pas été fondues à titre d'armes de combat, qu'elles l'aient été seulement comme objets votifs; plus elles seraient grandes, plus l'offrande semblerait avoir de valeur. En tout cas, celles de ces armes qui ont dû rendre le plus de services et qui sont le plus soignées ont de moindres dimensions ; leur longueur moyenne est de 80 à 90 centimètres. Elles n'ont ni soie ni trous pour des rivets ; une simple échancrure, pratiquée sur les deux côtés du tranchant,



91. — Épée de Teti. Longueur, $0^{m},19$. Dessin de Baux.

92. — Fragment d'une épée. Teti. Dessin de Baux.

1. Pais, *Bullettino*, 1884, n^{os} I-II, p. 30.

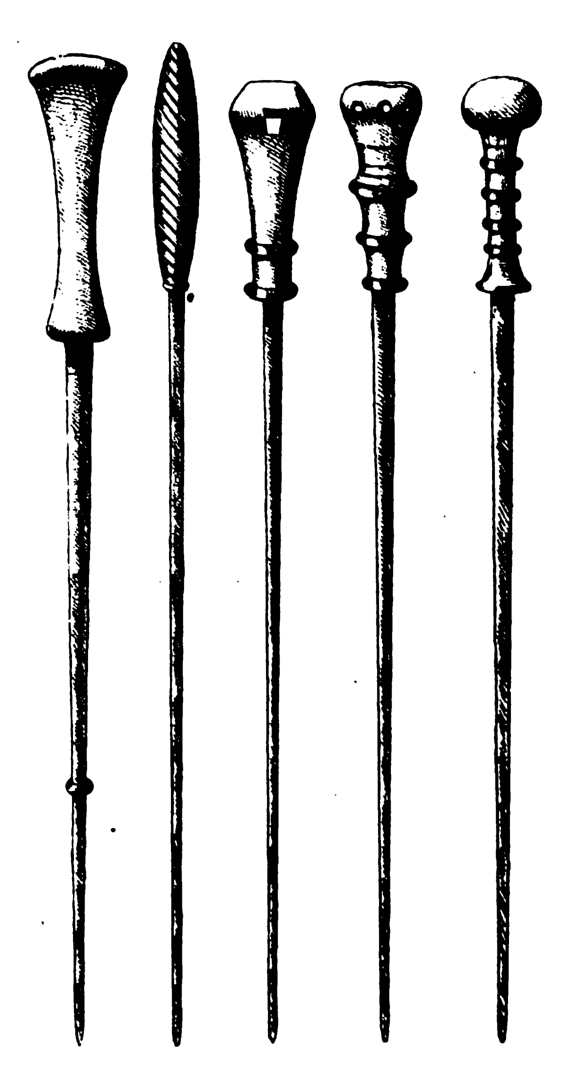
2. Cet instrument a $0^{m},18$ de long, $0^{m},06$ dans sa plus grande largeur, et environ $0^{m},04$ d'épaisseur. Un bout est usé, l'autre est bien conservé. Il appartient à ce que l'on appelle l'époque néolithique.

3. Pais, *Bullettino*, 1884, p. 130-140. Baux et Gouin, *Essai sur les nuraghes*, p. 204.

tout près de la tête de la lame, indique que ce manche s'encastrait dans l'entaille d'une poignée d'os ou de bois. La lame a sur ses deux faces une nervure centrale d'un relief plus ou moins accusé; elle est, à cette saillie près, de forme à peu près ronde, comme le montrent les sections de plusieurs de ces épées (fig. 90). On remarquera dans les coupes une certaine irrégularité : les faces opposées ne se correspondent pas exactement.

Un autre type, c'est cette épée plate, large et courte que porte la statuette d'*Uta* (fig. 53). En voici un bel échantillon, qui provient de *Teti* (fig. 91). La nervure centrale n'est indiquée ici que très légèrement. La poignée forme garde et est travaillée à jour. Une arme qui ne doit pas avoir été d'un usage très commode, c'est l'épée sans pointe dont nous représentons ici la partie inférieure (fig. 92).

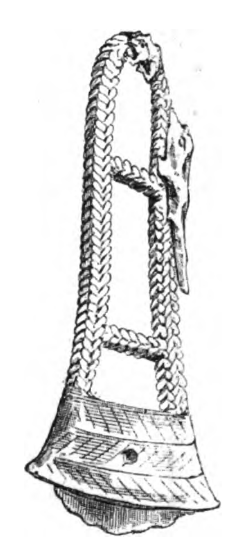
Des instruments singuliers, ce sont des espèces de stylets, des baguettes de bronze, longues de 20 à 25 centimètres (fig. 93), qui se terminent en pointe aiguë[1]. Leur tête est lourde et assez élégamment ornée. Dans la plupart de ces stylets, tête et tige cylindrique sont fondues d'une seule pièce; mais on en recueille aussi où la tête est rapportée. Nous avons déjà rencontré ces stylets indiqués en relief sur l'une des faces de ces poignards votifs qui ont attiré notre attention (fig. 85). Il y a donc lieu



93. — Stylets. Teti. Dessin de Baux.

1. Pais, *Bullettino*, 1884, pp. 130-132. Baux et Gouin, *Essai*, p. 208.

de croire que c'étaient aussi des armes, des armes de réserve, que l'on portait attachées extérieurement au fourreau du poignard ou pendues au vêtement par un fil passé dans le trou qui traverse la tête de plusieurs de ces objets. Servaient-elles, comme le poignard, à porter un coup à l'ennemi avec lequel on luttait corps à corps? Les employait-on, à petite distance, comme armes de trait, à la manière de l'Espagnol projetant violemment le couteau qu'il a balancé par la pointe? Nous l'ignorons; mais ce devait être une des particularités du soldat sarde, un des caractères auxquels on le reconnaissait dans les grandes armées de mercenaires, que l'habitude par lui contractée d'être pourvu de ces dards et que l'adresse avec laquelle il en jouait.



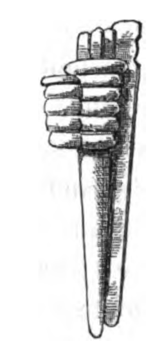
94. — Manche de poignard. Bronze. Teti. *Bullettino*, 1884, pl. V, fig. 12.

Nous avons signalé les différentes variétés de poignards qui nous sont connues soit par les statuettes sur la poitrine desquelles ils sont indiqués, soit par les armes trouvées à *Teti*[1]. Dans le poignard à garde cruciforme dont la petitesse a causé quelque surprise, on a proposé de reconnaître une décoration militaire[2]; mais c'est là une de ces conjectures qui, sans pécher contre la vraisemblance, ont ce défaut de ne pouvoir se fonder sur aucun document historique; on ne saurait citer le moindre texte qui fasse allusion à un usage de ce genre chez les Sardes ou même chez aucun de ces peuples barbares où les Phéniciens recrutaient leurs armées. Pourquoi ne pas admettre que nous avons ici la copie réduite d'une arme en usage chez les Sardes? Sans doute, dans ce type, la longueur de la poignée, qui dépasse celle de la lame, a quelque chose d'inusité; mais dans l'arme réelle, dont la dimension devait être triple ou quadruple de celle des simulacres d'après lesquels nous raisonnons, la lame était encore bien assez longue pour infliger une redoutable blessure[3].

Les manches, dans ces poignards, étaient souvent très soignés.

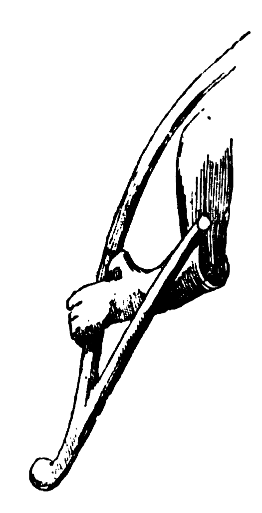
1. Pais, *Bullettino*, 1884, pp. 123-130.
2. C'est l'opinion de MM. Baux et Gouin.
3. On retrouvera ce poignard dans une statuette de bronze appartenant au Louvre et de provenance inconnue que nous avons publiée dans le tome III de l'*Histoire de l'Art* (p. 433, fig. 308). Comme l'avait soupçonné Longpérier, ce doit être une figurine sarde; à notre connaissance, cette forme de poignard n'a pas encore été signalée hors de la Sardaigne.

C'est ce que l'on observe dans un manche de poignard qui provient de *Teti* (fig. 94)[1]. Il est largement ajouré. Deux bandes de métal relient l'un à l'autre les deux montants qui dessinent un ovale; sur ces traverses comme sur tout le pourtour de la pièce règne un ornement en forme de tresse. La lame, aujourd'hui brisée, s'engageait dans la poignée par une soie que fixait un clou unique. Deux petites figures d'animaux sont modelées, en relief, sur une des faces de ce manche. Une grenouille saute sur le bord de la garde; derrière elle s'allonge un lézard, la bouche ouverte. Peut-être ce groupe rappelle-t-il l'affût et ses longues attentes, l'affût qui devait jouer un grand rôle dans la guerre d'embuscades et de surprises où excellaient ces montagnards.



95. — Carquois détaché d'une statuette. *Bullettino*, 1884, pl. IV, fig. 3.

Nous insisterons moins sur d'autres armes dont les formes ne présentent rien qui ne se retrouve ailleurs; il y a là des pointes de lances, les unes triangulaires et à nervure centrale, les autres rondes[2]; il y a des haches à simple ou à double tranchant, ces dernières avec une douille centrale où s'insérait le manche[3]. L'arc était en bois : il a donc disparu; mais on retrouve des têtes de flèches en bronze[4]. Quant au carquois, nous le connaissons, comme l'arc, par les statuettes, qui en reproduisent la disposition avec une minutieuse exactitude (fig. 95). Le bras gauche était protégé contre le choc de la corde de l'arc par un gantelet, qui est indiqué dans plusieurs figurines (fig. 96).



96. — Le gant de l'archer. Dessin de Wallet.

Si de l'armure offensive nous passons à la défensive, nous remarquons d'abord le casque, auquel les hautes cornes qui le surmontent donnent une forme si particulière (fig. 54 et 67); chez certains soldats ou chasseurs, il paraît remplacé par un bonnet de cuir (fig. 61) ou même de laine (fig. 65). La plupart des guerriers sardes portent deux

1. Pais, *Bullettino*, 1884, pp. 133-134.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 141.
3. *Id.*, *ibid.*, pp. 140-142.
4. On n'en a trouvé qu'une à *Teti;* mais il y en a, dans les collections sardes, d'à peu près pareilles, qui proviennent d'autres points de l'île. Pais, *Bullettino*, 1884, p. 143 et note 157.

vêtements superposés, dont l'un, celui de dessus, quand il était fait de peau, pouvait être déjà, dans une certaine mesure, une défense contre les coups; c'est ce qu'indique Strabon, qui dit que la toison épaisse et drue du mouflon servait de cuirasse aux Sardes[1]. Il y a pourtant des statuettes où l'on croit distinguer une vraie cotte de mailles (fig. 57)[2]; mais ce qui, avec le casque cornu, caractérise le soldat sarde, c'est ce bouclier rond que nous ont présenté nombre de figurines. Les Sardes, écrit Strabon, « ont la *pelta* et l'épée courte[3] ». Ce qui achève de donner à leur bouclier un aspect tout particulier, c'est, avec la forte saillie de l'*umbo,* les courtes javelines qui, sans doute engagées dans des anneaux, dépassent de leurs têtes et de leurs pointes l'orbe du bouclier et font de celui-ci une sorte de carquois (fig. 52 et 57)[4].

Toutes les armes que nous avons mentionnées sont de bronze; deux scies de bronze ont été découvertes à *Villa-Grande* (*Strisaili*)[5]. Le même métal a fourni la matière des quelques instruments et objets de parure qui ont été recueillis à *Teti.* Le fer, quoi qu'on en ait dit, n'existe pas dans le dépôt de *Teti;* on ne le découvre dans aucune des trois collections qui ont été formées des pièces recueillies sur ce plateau[6]. On y rencontre au contraire le plomb, le cuivre et le bronze; ces

1. STRABON, V, II, 7.

2. LA MARMORA interprète ainsi le costume du guerrier du musée Kircher (fig. 57); il y voit une cuirasse à mailles avec épaulières de métal.

3. STRABON, V, II, 7. On remarquera que Strabon n'emploie pas ici le mot πέλτη dans son sens spécial, celui qui désigne le bouclier échancré des Amazones; il le prend dans un sens plus large, comme indiquant un bouclier léger et de forme ronde.

4. Sur la comparaison que l'on peut établir entre le bouclier sarde et celui de plusieurs autres peuples de l'antiquité, voir PAIS, *Bullettino,* p. 90.

5. *Notizie degli scavi di antichità,* 1880, p. 108. Il y a au Musée Britannique un fragment de scie de bronze, tout à fait semblable, qui provient de Cypre.

6. M. Pais avait d'abord cru que des fragments d'objets en fer faisaient partie du dépôt de Teti (*Bullettino*, pp. 74 et 148). M. Gouin s'est intéressé vivement à la question; il a examiné à ce point de vue tous les objets provenant d'*Abini,* et on n'a pas pu lui montrer, dans les suites qui ont cette origine, le moindre débris d'un instrument en fer. On a donc retiré l'assertion qu'il combattait, et on a parlé de minerai de fer, de fer oligiste, ou d'une matte de cuivre ferrugineuse » (Lettre de M. Nissardi en appendice au *Bullettino* de 1884, p. 4). « En fait, dit M. Baux qui a résumé les recherches de M. Gouin, « le prétendu fer est simplement un morceau de trachyte recouvert de cristaux de fer oligiste, comme les terrains volcaniques en fournissent fréquemment » (*les Bronzes de Teti et le fer en Sardaigne*, dans la *Revue archéologique*, 3e série, t. V, p. 293). On a montré aussi à M. Gouin une scorie d'apparence ferrugineuse; mais ce n'est qu'un produit de la fusion du bronze. L'alliage se faisait souvent avec des pains d'un cuivre très impur; ainsi l'un de ces pains, analysé par M. Gouin, a donné les résultats suivants : Silice, pour 100, 6; cuivre, 78,424; fer, 9,640; soufre, 2,475; plomb, 1,800.

métaux s'y voient employés par l'industrie ; le plomb dans les scellements et le cuivre sous la forme de bandes ou feuillards, qui ont servi à lier les épées ; on les y trouve aussi en pains, pains de cuivre rosette et pains de plomb qui pèsent un peu plus ou un peu moins de deux kilos. Ces pains étaient-ils, eux aussi, des offrandes votives, ou plutôt leur présence n'indique t-elle pas que près du sanctuaire étaient établis des ouvriers qui mettaient en œuvre ces métaux [1] ? Nous pencherions pour cette dernière hypothèse ; c'est sur place que l'on devait sceller sur les piédestaux de trachyte épées et statuettes. Quant aux armes, certaines pièces peuvent avoir été achetées aux Phéniciens ou même rapportées de l'étranger; mais le plus grand nombre était certainement fabriqué chez les Sardes mêmes. C'est ce que prouvent les moules de pierre qui ont été ramassés dans le *Sinis,* dans la *Nura,* sur les plateaux de l'intérieur. Le creux de ces moules laisse reconnaître les formes des armes que nous avons décrites, et notamment celles de plusieurs types, tels que certains poignards, qui sont propres à la Sardaigne [2].



97. — Saumon de cuivre.
Bullettino, 1884, p. 149.

Le plomb et le cuivre pouvaient se tirer des gisements mêmes de l'île. Le plomb en provient certainement; on y a trouvé de très grands amas de scories, de tous les âges. Au contraire on n'y rencontre que bien peu de scories de cuivre. Il est possible qu'une partie au moins du cuivre que l'on y consommait y fût apportée du dehors. On a découvert dans différents endroits, en Sardaigne, des pains de cuivre rouge de forme très régulière, analogues à ceux que l'on rencontre en Italie et particulièrement en Étrurie [3]. Le musée de Cagliari en possède plusieurs qui ont été trouvés près de *Nuraghus.* On a reproduit ci-dessus l'image de l'un d'entre eux (fig. 97).

1. Les métaux prêts pour la fusion avaient peut-être alors assez de prix pour que des pains de cuivre ou de plomb ne parussent pas une offrande indigne de la divinité (Pais, *Bullettino*, pp. 154-155).

2. Pais, *la Sardegna prima del dominio romano*, p. 122 et pl. IV, fig. 8; *Bullettino*, 1884, pp. 125-140-141 ; Baux et Gouin, *Essai sur les nuraghes*, p. 208 ; ces moules sont en porphyre, en schiste micacé, en talc (*Notizie degli scavi di antichità*, 1880, p. 409).

3. On a voulu retrouver sur certains de ces pains la forme du poignard sarde; c'est M. Pais qui a signalé cette analogie, qui conduirait à penser que ces pains ont été fondus dans l'île (*Bullettino*, 1884, p. 130). En effet, dans l'un des saumons dont il donne le dessin (p. 130), il y a bien quelque ressemblance entre ce signe et le type de poignard en question, quoiqu'on ne retrouve plus ici le double anneau qui est une des singularités de ce poignard; mais sur un autre de ces pains (fig. 97) le signe a pris une forme plus compliquée, qui ne permet plus guère le rapprochement suggéré par M. Pais (p. 149).

Quant à l'étain, dont la proportion est la même dans les bronzes sardes que dans les autres bronzes antiques, il n'existe pas dans l'île à l'état de minerai ; on ne l'y a jamais trouvé non plus en barre ou en saumon. Les fondeurs indigènes devaient fabriquer surtout leurs armes avec de vieux bronzes qu'ils soumettaient à une seconde fusion ; c'est ce qu'a permis de constater la trouvaille de *Forraxi-Noi,* où l'on a recueilli beaucoup d'objets usés ou même brisés en morceaux, qui paraissaient rassemblés et préparés pour une opération de ce genre. Ils recevaient aussi, par l'intermédiaire des Phéniciens, du minerai d'étain ; M. Gouin a déterminé la nature d'une espèce de pierre que l'on a recueillie à Teti par tout petits fragments. Cette pierre est très pesante ; il est aisé de voir qu'elle a subi une torréfaction. C'est ce que les minéralogistes appellent la *cassitérite* ou *étain de bois*, à cause de sa contexture fibreuse ; c'est l'oxyde d'étain calciné[1]. Les fondeurs sardes n'auraient pas su dégager l'étain de ce minerai ; mais ils avaient appris, par la pratique, qu'en mêlant dans le creuset au cuivre rosette une faible quantité de cette pierre, on obtenait du bronze. On prend ainsi sur le fait les procédés d'une industrie qui paraît avoir été très active, mais qui, à certains égards, en était au tâtonnement et à l'à peu près ; ainsi le plomb que ces ouvriers employaient pour fixer les bronzes sur leurs socles est ce qu'on appelle du *plomb aigre*, c'est-à-dire qu'il n'a été ni raffiné ni coupellé[2]. Il y a des traces de plomb et de fer, quelquefois de zinc, dans le bronze des statuettes et des armes. Au contraire le cuivre des feuillards qui liaient les épées de Teti est parfaitement pur. Ce résultat ne saurait avoir été obtenu par des ouvriers qui se montraient, d'autre part, si maladroits, si incapables de séparer les différents métaux et de doser rigoureusement leurs alliages ; il est vraisemblable que ces bandes sortent d'un atelier phénicien.

Un autre indice par où se trahit encore l'inexpérience de ces métallurgistes, c'est qu'ils ignorent l'emploi de la soudure. A *Inter-Rogas*, et même à *Forraxi-Noi* où il y a des traces d'une époque plus récente, dans maints débris d'ustensiles en cuivre, pas d'autre mode d'assemblage que l'emploi des rivets. Dans les statuettes, pour rattacher maints

Il ne faut, croyons-nous, voir là qu'une marque de fabrique qui ne nous renseignera pas sur l'origine de ces lingots. Le poids de ceux-ci varie de 28 à 37 kilos. Voir *Bullettino*, p. 148 et note 166.

1. C'est M. Nissardi qui a retrouvé le premier la cassitérite à Forraxi ; après lui, M. Gouin en a reconnu la présence à Teti et dans d'autres dépôts.

2. Ce plomb provient de minerais pauvres. Sa teneur moyenne en argent est de 45 à 47 grammes par 100 kilos.

accessoires au corps de la figure, on semble avoir chauffé le point où l'on voulait fixer ces appendices ; en ramollissant les deux surfaces à mettre en contact, on espérait établir entre elles une adhérence plus ou moins durable [1].

C'est en général dans le voisinage des nouraghes que l'on a trouvé les pains de plomb et de cuivre, ainsi que les scories, les matières qui étaient mises en œuvre par cette industrie, et les déchets qu'elle laissait là où elle s'était longtemps exercée [2]. Les statuettes, les instruments de métal ont été le plus souvent recueillis à proximité de ces mêmes édifices ou sous leurs décombres [3].

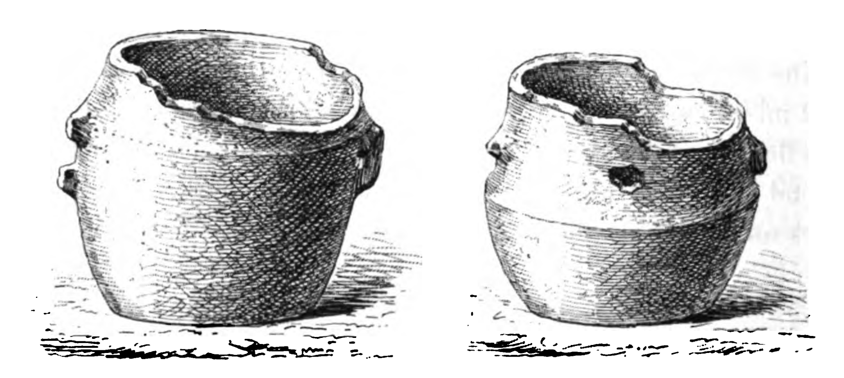
§ 6. — LA CÉRAMIQUE

L'industrie du modeleur en argile et celle du potier paraissent avoir été moins cultivées chez les Sardes que celle du fondeur en bronze ; elles y sont restées tout à fait dans l'enfance. Les quelques figurines en terre cuite qui ont été trouvées à *Teti* sont tellement informes, que nous n'avons même pas essayé de les reproduire [4]. Quant aux vases que l'on a recueillis, soit dans les nouraghes, soit dans les tombes des géants, ils ne sont guère moins grossiers [5]. Ils sont faits à la main ; aucun d'eux ne révèle la connaissance et l'emploi du tour ; on y distingue la trace du polissoir. La pâte est assez fine, mieux cuite que celle des vases de l'âge du bronze des lacs suisses, avec quelques grains de silex dans la terre. La couleur varie du noir au brun clair. Quelques vases portent à l'intérieur une sorte de vernis noir luisant alors que l'extérieur est rougeâtre. Les parois sont très épaisses.

Le caractère général de ces poteries est l'absence presque absolue de toute ornementation. Voici deux vases, qui proviennent d'une tombe, près de la *Tanca Regia* (fig. 98 et 99). Le premier est tout ce qu'il y a de plus rudimentaire ; dans le second, on sent déjà un certain effort pour donner au galbe du vase une certaine élégance. Les formes les plus communes sont celles d'espèces de plateaux, avec ou sans anses,

1. Pais, *Bullettino*, 1884, p. 128 et n° 93.
2. *Id.*, *ibid.*, 1884, pp. 148-149, n°s 166 et 167. *La Sardegna prima del dominio romano*, p. 122.
3. La Marmora, *Voyage*, partie II, p. 156 ; Pais, *la Sardegna*, p. 122.
4. Voir plus haut, p. 87.
5. A. Baux, *la Poterie des nuraghes et des tombes de géants en Sardaigne* (*Revue archéologique*, 3e série, t. V, pp. 64-68).

larges de 20 ou 25 centimètres (fig. 100 et 101). La plupart de ces vases ont été trouvés en morceaux ; deux seulement de ceux-ci portent au voisinage du bord une moulure simple ou double (fig. 102 et 103). A



98 et 99. — Vases de terre. Dessins de Baux.

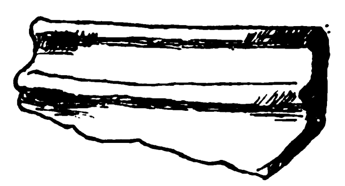
Inter-Rogas, les fouilles ont fourni quelques fragments de terre rouge, qui paraissent avoir appartenu à des vases de forme sphérique, pourvus

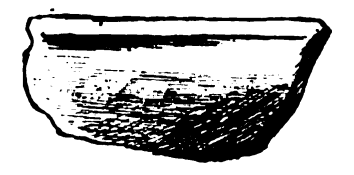




100 et 101. — Vases de terre. Dessins de Baux.

d'un large goulot, que l'on peut restituer ainsi (fig. 104)[1]. Le travail de ces vases paraît plus avancé ; la pâte est plus dure ; on est tenté de croire





102 et 103. — Fragments de vases. Dessins de Baux.

qu'ils ont été façonnés au tour. Ce qui marque surtout le progrès, c'est que l'on rencontre ici un essai de décoration (fig. 105). Celle-ci se compose de deux ronds, faits de deux petits cercles concentriques, et de traits

1. Cette restitution a été faite par M. Baux, qui possède plusieurs fragments du vase.

disposés en barbes de flèche; ces ornements sont incisés dans la pâte, qui est ici d'une assez belle couleur rouge et bien cuite. Ce vase pourrait appartenir à une époque moins reculée que les précédents. Le même goût a laissé des traces, mais plus faibles et plus confuses, sur quelques anses où l'on voit des séries de points et de raies obliques [1]. Ces points, ces ronds formés de plusieurs cercles compris l'un dans l'autre sont parmi les motifs que l'artisan a partout imaginés dès l'abord, lorsqu'il a cherché dans des combinaisons de lignes le moyen de varier l'aspect des surfaces qu'il avait à décorer; nous les avons rencontrés en Assyrie et à Cypre [2]; on les retrouverait dans bien d'autres monuments, de l'ancien au nouveau monde. Le potier sarde a donc très bien pu arriver par ses propres forces à l'invention de ce motif, comme il est possible aussi qu'elle lui ait été suggérée par la vue de quelque vase phénicien.



104. — Vase restitué. Dessin de Baux.

Dans une tombe, celle de *Planu*, on a ramassé des débris de poteries d'une terre rouge très fine, couverte d'un beau vernis noir, semblable à celui des vases grecs [3]. Comme l'a très bien reconnu l'auteur même des fouilles, ces poteries n'appartiennent plus à ce que l'on peut appeler la céramique des nouraghes; elles sont très postérieures à la sépulture où elles ont été découvertes. On a la preuve que les tombes dites *tombes des géants* ont été utilisées à plusieurs reprises dans la suite des âges.



105. — Un des fragments du vase. Dessin de Baux.

Le verre n'a été trouvé à *Teti* ni sous la forme de vases, ni sous celle de perles et d'amulettes. Quant à l'ambre, sa présence, certaine à *Forraxi-Noi*, n'est que soupçonnée à *Teti* [4]. Elle ne serait d'ailleurs pas pour nous surprendre : on sait quel goût ont eu pour cette substance toutes les populations barbares des côtes de la Méditerranée occidentale.

1. Baux, *la Poterie des nuraghes*, fig. 1 et 2.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 375; t. III, fig. 497, 513, 522.
3. Baux, *la Poterie des nuraghes*, p. 65.
4. Pais, *Bullettino*, 1884, p. 150, note 168.

§ 7. — CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CIVILISATION SARDE

Au terme de cette étude, il convient de résumer les idées qu'elle laisse à quiconque l'aborde sans prévention et ne cherche qu'à recueillir et à grouper les faits. Soit que l'on se reporte aux quelques textes qui mentionnent les tribus indigènes de la Sardaigne, soit que l'on examine les produits de leur industrie, voici à quelles conclusions on arrive.

On trouve les restes de nombreux nouraghes dans cette partie de l'île, dans le *Sulcis* et dans le *Sinis;* il y en a même sur l'emplacement de Tharros[1]. Or nous n'avons aucune raison de croire que les Carthaginois aient jamais construit de nouraghes; on ne trouve rien de pareil ni en Afrique, ni à Malte, ni dans les provinces de l'Espagne qu'ils avaient conquises, et leur civilisation était trop avancée pour qu'on puisse leur attribuer des bâtiments d'une disposition aussi incommode, où l'effort n'était pas en proportion du résultat obtenu. La présence de ces nouraghes en terre carthaginoise ne s'explique donc que par une seule hypothèse : ces tours ont été érigées avant que les Carthaginois s'emparassent des districts miniers et des plaines les plus fertiles, avant que leurs colons, de race sémitique ou libyenne, eussent fait de tout le sud-ouest de l'île un territoire punique. Elles datent du temps où toute l'île appartenait encore à des tribus qui, après les campagnes de Magon et de ses successeurs, se sont repliées dans l'intérieur, en laissant derrière elles, comme trace de l'ancienne extension de leur domaine, ces constructions massives. Si celles-ci n'ont pas disparu, c'est que dans un pays où abonde la pierre, on n'avait aucune raison de les démolir; bruts pour la plupart, ces blocs n'avaient rien qui dût tenter les maçons; d'ailleurs on put utiliser ces tours comme refuges, et surtout comme magasins, pour conserver les grains et les fourrages.

On a fait remarquer que les nouraghes ne sont pas répandus uniformément et comme au hasard sur toute la superficie de la Sardaigne. « Ils ne se trouvent par groupes importants que dans certaines parties de l'île, et ils paraissent suivre certaines directions, certaines lignes bien définies et en dehors desquelles on ne les trouve que par exception. La ligne principale va du nord au sud de l'île, suivant le pied

1. PAIS, *Bullettino*, 1884, p. 179, note 204.

des montagnes de l'intérieur, les plateaux qui dominent ces montagnes, et le cours du fleuve Tirso. Sauf dans la presqu'île du Sinis et dans la Nurra, ils sont très rares au bord de la mer, et, même sur ces deux points, ils sont plutôt concentrés vers l'intérieur que sur la côte.

« Le tracé que nous venons d'indiquer est celui de l'ancienne voie romaine de Karalis à Portus Libyssonis, de la route royale et du chemin de fer. Les nouraghes commencent vers *Bauladu ;* ils se multiplient dans la vallée qui, de la plaine d'*Oristano*, remonte vers *Paoli-Latino* en inclinant vers le nord-est; ils s'éparpillent à droite et à gauche sur tous les contreforts, sur les plateaux d'*Abba Santa,* de *Macomer* et de *Campedda*, et viennent se terminer à la plaine de *Ghilivani* et d'*Ozieri*. Le groupe des nouraghes de la *Nurra* se trouve au nord-ouest de cette zone, à l'ouest de *Sassari*. Cette région tire son nom du grand nombre de nouraghes qu'elle renferme. Dans le nord-est de l'île, dans la région montagneuse du centre, dans ces hautes terres de la *Barbagia* au seuil desquelles sont toujours venus s'arrêter les conquérants étrangers, les Romains comme les Carthaginois, on ne trouve que par exception des nouraghes isolés[1]. »

De ces observations on a conclu que les nouraghes sont l'œuvre d'un peuple qui aurait abordé l'île par ses côtes occidentales. Le point de départ de cette invasion serait la presqu'île du *Sinis;* les immigrants trouvaient là toutes les conditions d'un débarquement facile et d'une position fortifiée par la nature. La mer et de vastes étangs enveloppent cette péninsule, ne laissant d'autre passage qu'un isthme assez étroit; le plateau volcanique qui forme le centre de ce district porte encore aujourd'hui les restes de vingt-cinq nouraghes, placés soit sur les accidents de terrain du plateau, soit sur les arêtes qui en bordent le contour; cinq autres, situés sur la rive de l'un des étangs, complètent la défense. Il y aurait donc eu là comme un premier camp retranché d'où seraient partis les envahisseurs, pour aller chercher plus loin des terres de culture et des pâturages; ils se seraient étendus, de proche en proche, vers le sud et vers l'est, dans la *Campidano d'Oristano* et dans le *Sulcis* d'une part, et de l'autre sur les plateaux qui s'adossent au principal massif des montagnes sardes, et partout où ils s'établissaient, ils auraient bâti des nouraghes. Le système des nouraghes forme un arc très ouvert qui entoure la région des sommets élevés du centre de l'île dans sa partie septentrionale; il suit à peu

1. Baux et Gouin, *Essai sur les nuraghes et les bronzes de Sardaigne*, pp. 189-190.

près le cours supérieur et moyen du fleuve Tirso. Cette ligne se continue au nord et au sud du Tirso par l'escarpement des plateaux; dans sa prolongation, vers le sud, on remarquera le plateau de la *Giara*, isolé au centre de la riche vallée qui monte vers les hautes terres de la *Barbagia* (fig. 31). Les talus à pic qui le limitent sont bordés tout autour de nouraghes placés là comme de vraies sentinelles. Par les nouraghes de *Laconi,* la *Giara* se relie à ceux qui sont à mi-côte du *Sarcidano* et qui complètent la ligne avec les nouraghes d'*Isili*, rejoignant ainsi le cours du fleuve *Flumendosa* en fermant l'arc qui entoure la montagne.

Deux autres invasions du même peuple ont pu se produire, l'une au nord-ouest, par le golfe d'*Alghero*, et l'autre au sud-ouest, par le golfe de *Palmas*. La *Nurra* est pleine de ces tours; il y en a moins, mais il y en a un certain nombre dans le *Sulcis*. Enfin, au delà du *Tirso*, sur sa rive droite, il y a le groupe des nouraghes de *Teti*, placés sur le *Toloro*, à la naissance d'une vallée qui descend des flancs du Gennargentu; c'est là l'exception la plus remarquable que comporte le système de groupement dont le principe nous a été révélé par l'étude du terrain[1].

On a supposé que le peuple constructeur de nouraghes, en s'avançant de la côte occidentale vers l'intérieur de l'île, avait refoulé devant lui des peuplades sauvages, qu'il aurait trouvées maîtresses du terrain. Celles-ci, très clairsemées et très mal armées, n'auraient pu opposer une résistance efficace; mais, réfugiées dans la partie la plus inaccessible du pays, elles se seraient vengées par de fréquentes incursions; elles seraient venues souvent dévaster les cultures et enlever les troupeaux du peuple sédentaire établi autour des nouraghes. Celui-ci aurait eu ses postes avancés dans la vallée du *Toloro*, près de *Teti*, dans le lieu qui a conservé le nom de « ville de la vedette » (*sa bidda de sa badde*). En arrière de cette sentinelle perdue, sur l'autre rive du *Tirso,* sur le sommet des plateaux d'où l'on découvrait la grande montagne, se développait la chaîne des nouraghes. Suivant les lieux, les mailles de cette chaîne étaient plus ou moins serrées.

Dans le silence de l'histoire, cette hypothèse est encore celle qui s'accorde le mieux avec les données que fournirait la carte des nouraghes[2]. Quoique nous manquions encore de documents exacts et

1. A. Baux et Gouin, *Essai sur les nuraghes,* pp. 191-192.
2. Cette hypothèse appartient en propre à MM. Baux et Gouin, auxquels nous l'empruntons.



complets, d'ores et déjà l'on reconnaît que, si les nouraghes dessinent une ligne de défense qui traverse l'île du nord au sud, cette fortification, ce long rempart discontinu n'a pas le front tourné vers les Carthaginois. S'il était né du désir de résister à la conquête punique et d'en ralentir les progrès, ce rempart aurait la convexité de sa courbe tournée vers la grande plaine où s'étaient fixés les colons libyphéniciens; il se serait appuyé au massif du *Gennargentu;* pour surveiller la plaine, il aurait projeté ses saillants sur des éperons analogues à la *Giara;* peut-être, au nord, aurait-il couvert la *Nurra;* mais, en tout cas, il n'aurait pas poussé ses ouvrages avancés jusque dans le *Sulcis* et le *Sinis*, jusque dans ces territoires où ces forteresses se seraient trouvées tout d'abord prises à dos par les Carthaginois maîtres de la mer. Les tribus qui auraient essayé de tenir dans ces districts compris entre la plaine et une côte partout accessible auraient été bientôt séparées du reste de leur peuple; la retraite leur eût été coupée.

Tout s'explique au contraire dès que l'on consent à voir dans ces groupes de nouraghes dont nous avons indiqué la distribution la trace des étapes successives d'une colonisation qui aurait débuté par l'ouest et par le sud, comme devait le faire la conquête carthaginoise. Ce qui confirme cette conjecture, c'est le fait incontesté qu'il y a entre les *nouraghes* de la Sardaigne et les *talayots* des Baléares une assez étroite ressemblance pour qu'il y ait lieu de croire qu'un seul et même peuple a construit ces édifices. Nous avons déjà indiqué les raisons que l'on a d'admettre que la Sardaigne reçut de l'Afrique une partie au moins de ses habitants. Un texte curieux de Diodore ajoute encore quelque chose aux vraisemblances de cette hypothèse. Dans le chapitre où il décrit les mœurs des Libyens qui habitent entre l'Afrique et les Syrtes, l'historien s'exprime ainsi : « Leurs chefs n'ont pas du tout de villes; ils ne possèdent que des tours bâties près des eaux, où ils déposent tout le superflu de leurs provisions[1]. » Ces tours libyques avaient-elles la forme et la disposition caractéristique des nouraghes? Nous n'avons aucun renseignement à ce sujet; mais le *nouraghe* et le *talayot* constituent un type très particulier, dont les traits principaux avaient certainement été fixés avant que se séparassent les tribus dont les unes ont peuplé les Baléares, et les autres occupé la Sardaigne; ce type suivit dans leurs voyages les émigrants qui se partagèrent entre ces deux contrées, ils l'emportèrent gravé dans leur mémoire et enra-

1. Diodore, III, xlix, 3. Ces tours étaient aussi très nombreuses en Espagne (Tite-Live, XXII, xix, 6).

ciné dans leurs habitudes; ils le reproduisirent, ils le répétèrent à satiété dans leurs nouvelles patries. Si, comme tout le fait supposer, ils venaient d'Afrique, c'est là, sur la côte septentrionale de ce continent, qu'aurait été créé le type architectural que nous ont conservé les îles occidentales de la Méditerranée.

Quoi qu'il en soit de cette question d'origine, le peuple des nouraghes, lorsqu'il débarqua en Sardaigne, était déjà sorti de la barbarie première, puisqu'il savait bâtir des édifices qui, à défaut de beauté, avaient du moins la solidité. Peut-être se servait-il déjà d'armes et d'instruments de métal; en tout cas, il dut bientôt en apprendre l'usage, au contact de ces marchands tyriens qui commencèrent de très bonne heure à fréquenter les havres de la côte sarde. S'il y a des nouraghes où toutes les pierres paraissent brutes, dans nombre d'autres elles sont taillées, au moins sur une de leurs faces; on sent le travail de l'outil, d'un outil qui ne peut avoir été que de bronze. Le cuivre pur est trop mou, et quant au fer, il ne se rencontre en Sardaigne que dans les nécropoles des cités puniques et de la période romaine; il ne se trouve pas dans les dépôts où se sont conservés les restes du matériel dont se servaient les tribus indépendantes. Or le bronze ne pouvait être fourni à ces tribus que par un commerce maritime dont le monopole appartint aux Phéniciens jusque après la première guerre punique.

Les rapports naquirent du besoin que l'on éprouvait de se procurer ce précieux alliage, et jusqu'au jour où Carthage, inaugurant une politique nouvelle, devint conquérante, il n'y eut que profit pour les Sardes dans ces relations, qui, sans les inquiéter dans la possession du sol, mettaient à leur portée quelques-unes des ressources de la civilisation. C'est de ce temps que doivent dater les nouraghes du *Sulcis* et du *Sinis*, ainsi que beaucoup de ceux qui surveillent la grande plaine du sud-ouest et qui se dressent sur les plateaux voisins. Nous croirions volontiers qu'il y avait alors en Sardaigne deux populations différentes, deux groupes distincts et le plus souvent ennemis. Le plus ancien aurait été formé de ces tribus dont nous ne savons rien, que leur sauvagerie et l'habitude qu'elles gardèrent très tard de vivre dans les cavernes des montagnes[1]. L'autre, plus tard venu, c'était le *peuple des nouraghes*, comme nous l'appelons faute de connaître son vrai nom. Ce dernier, grâce à la supériorité de ses armes et à la solidité des constructions qu'il enracinait fortement dans le sol, aurait pris le dessus et repoussé

1. Diodore, V, xv, 4; Strabon, V, ii, 7; Pausanias, X, xvii, 2. Cet usage persistait encore sous la domination romaine. Zonaras (éd. Dindorf), VIII, xviii, 227.



les premiers occupants jusque dans le centre et l'est de l'île, où il n'aurait pas cherché à les poursuivre; n'était-il pas maître des parties les plus fertiles de la Sardaigne, de celles où poussent le mieux l'herbe et le blé?

La situation devint moins avantageuse pour ce peuple quand les Carthaginois, au sixième siècle, ne se contentèrent plus, comme l'avaient fait les Tyriens, d'avoir sur la côte quelques factoreries. Que fit alors le peuple des nouraghes? Opposa-t-il une résistance acharnée aux envahisseurs? Fut-ce surtout contre lui que les généraux puniques dirigèrent ces expéditions pénibles que plus tard reprirent et continuèrent les préteurs romains? On a peine à croire qu'il se soit laissé déposséder sans combat, et pourtant on hésite à le reconnaître dans ces Balari et ces Ilienses que les historiens placent dans la région orientale de la Sardaigne. Supposez les bâtisseurs de nouraghes rejetés par les armées puniques sur les hautes terres de la *Barbagia;* pourquoi, dans ce nouveau domaine, auraient-ils soudain changé leurs habitudes? Plus était redoutable l'ennemi qui les menaçait, plus, ce semble, ils auraient multiplié ces refuges et ces défenses; des groupes de nouraghes se seraient élevés à l'entrée de chaque vallée, sur les bords de chaque plateau, au sommet de chaque monticule, et la main de l'homme aurait ainsi travaillé partout à rendre encore plus difficiles à franchir les obstacles qu'opposent à l'envahisseur la raideur des pentes et l'étroitesse des défilés. Or il est loin d'en être ainsi; dans toute cette portion de l'île, les nouraghes sont aussi rares qu'ils sont communs dans le sud et dans l'ouest de la Sardaigne.

Il est possible que certaines fractions de ce peuple aient été rejetées dans la montagne et se soient confondues avec les tribus farouches et pillardes qui y étaient encore indépendantes au premier siècle de notre ère; mais il paraît vraisemblable que le gros de la nation finit par accepter, sans trop d'effort, la suprématie de Carthage et par vivre en bons termes avec les cités puniques du littoral et avec les Liby-Phéniciens de la plaine; peut-être même apprit-il leur langue, grâce à ces relations de voisinage et à l'enrôlement de nombreux mercenaires pris dans les rangs de ces tribus. Le phénicien ne serait pas resté la langue courante de l'île deux siècles encore après l'occupation romaine, s'il n'y avait été parlé que dans les villes et dans leur banlieue. Il y a un fait bien curieux : en tenant compte de la nature du terrain, des données historiques et des trouvailles de monnaies et d'objets puniques qui ont été faites sur divers points, M. Pais a tracé sur une carte de la Sardaigne

une ligne qui sépare le pays où Carthage fit plus ou moins prédominer son influence du domaine des tribus insoumises; nous avons reproduit cette ligne en pointillé sur notre carte (fig. 2)[1]. Or, à bien peu de chose près, cette ligne correspond à celle qui limiterait le territoire où se rencontrent les nouraghes; seul le groupe des nouraghes de *Teti* se trouve en dehors du périmètre, comme une pointe poussée en pays ennemi. Cette coïncidence n'est pas fortuite; il en résulte une forte présomption en faveur de l'hypothèse que nous venons d'émettre.

Cette hypothèse est encore confirmée par l'étude attentive des monuments qui représentent ce que nous avons appelé l'art sarde. L'impression qu'ils laissent, c'est celle d'une civilisation inférieure, forme dérivée et secondaire de la civilisation phénicienne. On a voulu voir dans les nouraghes et dans les bronzes de *Teti* les produits d'une industrie qui remonterait aux temps dits préhistoriques, ou, pour parler plus clairement, à une époque où les indigènes n'étaient pas encore en relation avec les Phéniciens. Pour nous, au contraire, quand furent bâtis en Sardaigne les premiers nouraghes, les navires tyriens avaient peut-être déjà pris l'habitude de relâcher dans les ports méridionaux de l'île; mais, en tout cas, ils la fréquentaient régulièrement et ils y plaçaient leurs marchandises lorsque furent fondues les statuettes et les barques votives. Veut-on savoir toute notre pensée? Nous inclinerions à croire que parmi les objets de ce genre qui se sont conservés, il en est bien peu qui soient antérieurs à ce que l'on peut appeler la période carthaginoise. Alors, quand le contact entre les civilisés du dehors et les tribus de l'intérieur fut de tous les instants, lorsqu'il se produisit à la fois un peu partout, de Cornus à Karalis et sur toute la périphérie du territoire occupé par les Liby-Phéniciens, lorsque des mercenaires sardes rentrèrent dans leurs villages après avoir visité Carthage et la Sicile, les indigènes se trouvèrent placés dans des conditions plus favorables que par le passé. L'occupation punique dura trois siècles environ; ce fut durant ce laps de temps que les indigènes durent le mieux profiter des suggestions de l'exemple et qu'ils s'élevèrent au plus haut degré de culture qu'ils dussent atteindre. Sans doute l'industrie qu'ils créèrent alors n'eut jamais la richesse et la variété de l'industrie phénicienne: mais elle répondait à leurs habitudes et elle satisfaisait leurs besoins.

Parmi les monuments que nous nous croyons en droit d'attribuer

1. Pais, *la Sardegna*, pl. IVª.

aux indigènes, pas d'inscriptions ; ceux des Sardes qui, par la pratique, avaient appris à parler le phénicien ne l'écrivaient pas. La vie de ce peuple étranger à l'usage des lettres devait être très simple. Ils n'avaient pas de villes : ils habitaient des villages nombreux, formés de cabanes serrées autour des nouraghes, cabanes dont le mobilier devait avoir le caractère le plus rustique. A *Teti,* comme dans les autres dépôts du même genre, presque pas d'objets de ménage et de toilette : une scie, des tarières, un cornet et un peigne de bronze, voilà ce qui représente le mobilier domestique. Pas de bijoux; nulle part, ni dans les tombes, ni ailleurs, rien qui ressemble à ces bandeaux, à ces pendants d'oreilles, à ces colliers, à ces bracelets, à ces bagues que l'on ramasse en abondance dans les nécropoles des cités puniques; point de terre émaillée, point de métaux précieux. La céramique est dans l'enfance ; les quelques figurines que l'on a tenté de modeler dans l'argile sont d'une incroyable barbarie ; les vases ne témoignent pas de plus d'adresse et de goût. En comparaison, les arts du métal sont beaucoup plus avancés ; on a vu quel parti l'ouvrier tirait du plomb, du cuivre et du bronze. Cette différence ou, pour mieux dire, ce contraste s'explique aisément. Le peuple dont l'œuvre nous surprend au premier abord par cette incohérence et cette inégalité était surtout un peuple de pâtres, de chasseurs et de soldats. Encore indifférent au bien-être et au luxe, il était surtout préoccupé de ses armes ; il apprit donc à les fabriquer lui-même pour les avoir telles qu'il les voulait, avec leurs formes très particulières. Les fondeurs acquirent ainsi une certaine habileté ; ils réussirent à couler non seulement des épées, des poignards et des pointes de flèches ou de lances, mais encore les images qui perpétuaient chez ce petit peuple le souvenir des grands événements de sa vie, de ses chasses heureuses dans les halliers de la montagne et de ses aventures de guerre. De ces ateliers, où l'on brûlait peut-être le lignite que fournissent certains cantons de l'île[1], sortaient ces idoles que consacrait le soldat de fortune qui rentrait au pays chargé de butin, la barque votive qui lui rappelait ses traversées, les figures d'animaux qui témoignaient de ses sacrifices, les statuettes où il s'était représenté revêtu de l'armure sous laquelle il avait longtemps combattu.

Habituées à produire le bronze et à l'employer pour tous les usages de la vie, ces tribus paraissent avoir tardé beaucoup à sentir le besoin de recourir au fer. Le dépôt de *Forraxi-Noi,* où l'on trouve ce métal,

1. Des morceaux de lignite ont été trouvés à *Teti* (PAIS, *Bullettino,* 1884, p. 148).

ne date peut-être que des premiers temps de l'occupation romaine ; or les Phéniciens et les autres riverains de la Méditerranée se servaient du fer bien avant le temps où Carthage s'empara d'une partie de la Sardaigne ; le fer n'est pas rare dans la nécropole de Tharros. On s'est étonné de cette lacune que présente une industrie qui se serait développée sous l'influence et comme sous le patronage de la Phénicie ; on est parti de là pour se demander si les monuments que nous venons d'étudier, armes et figurines, ne seraient pas beaucoup plus anciens, s'ils n'appartiendraient pas à un âge beaucoup plus reculé. Nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de s'arrêter à ce doute[1]. Il y avait bien dans l'île des mines de fer, mais le minerai de fer est beaucoup plus difficile à réduire que le minerai de cuivre ; on signale encore, en Sardaigne, tel gisement de pyrites de fer qui n'est pas utilisé, à cause des difficultés que présenterait le traitement du minerai. On a d'ailleurs, dans l'antiquité et dans les temps modernes, plus d'un exemple de cette persistance avec laquelle un peuple reste attaché aux armes dont il a l'habitude, alors même qu'il lui serait possible de s'en procurer de meilleures. On sait avec quelle lenteur le fer pénétra en Égypte, et comment, dans le nord de l'Europe, l'usage exclusif du bronze se maintint jusque vers le commencement de notre ère. Au cinquième siècle avant Jésus-Christ, les Massagètes, d'après Hérodote, n'avaient encore que des armes de bronze[2]. Chez les Gaulois et les Bretons, celles-ci ne cédèrent que très tard la place aux armes de fer, bien après que ces peuples eurent commencé d'être en relations avec des peuples auxquels ils pouvaient emprunter ce dernier métal[3]. Strabon fait observer que les pointes de lances des Lusitaniens étaient de bronze, et pourtant ces tribus avaient aussi entretenu des rapports suivis avec les Phéniciens. Il en est de même dans les temps modernes; quiconque a voyagé en Orient sait avec quelle obstination les Albanais et d'autres populations belliqueuses de la Turquie s'en tiennent à leurs mauvais fusils de facture locale, si pittoresques, mais si inférieurs comme solidité, comme portée et comme rapidité de tir à ceux qu'ils pourraient tirer de Saint-Étienne ou de Liège. En Sardaigne, jusqu'à nos jours, le paysan ne voulait pas d'autre fusil que la longue carabine, appelée *cannetta,* qui se fabriquait

1. Ici encore, nous suivons M. Pais et nous ne faisons que résumer les explications qu'il a données de cette apparente anomalie (*Bullettino*, 1884, pp. 170-173).

2. Hérodote, I, 215.

3. Alex. Bertrand, *la Gaule avant les Gaulois,* 1884, pp. 149-172. Evans, *l'Age du bronze,* p. 312 et suivantes.

chez les armuriers de la *Gallura;* il laissait aux chasseurs des villes leurs armes perfectionnées, qui ne lui inspiraient pas confiance. Même parti pris chez le peuple des nouraghes ; il aurait pu acheter des armes de fer à Karalis et à Tharros ; mais elles lui auraient coûté cher, et il serait ainsi devenu tributaire de l'étranger ; il préférait les épées, les poignards, les lances de bronze qu'il savait fondre lui-même. De cette manière il était toujours sûr d'avoir à sa disposition, pour défendre ses foyers, les armes auxquelles il était accoutumé; les marchands sémites, en temps de guerre, cessaient-ils de lui fournir le minerai d'étain, il avait toujours la ressource de jeter au creuset, pour une seconde fusion, les vieux bronzes hors de service?

Si le peuple des nouraghes, tant qu'il garda son indépendance et son originalité, n'a pas employé le fer, on ne saurait donc en conclure que sa civilisation remonte à ces siècles lointains où ce métal était encore inconnu dans le bassin de la Méditerranée. D'autre part, on n'a que l'embarras du choix quand on veut relever les indices par lesquels se trahit l'influence que la Phénicie, représentée surtout par Carthage, a exercée sur l'art sarde. Quelles divinités adoraient ces tribus et quel nom leur donnaient-elles? Nous l'ignorons ; mais le dieu dont nous trouvons l'image à *Teti* pourrait bien n'être qu'une forme plus ou moins altérée d'un Baal phénicien, et le culte qu'on lui offrait paraît s'être ressenti des souvenirs que laissaient aux indigènes les visites qu'ils avaient souvent l'occasion de faire aux sanctuaires puniques, soit dans l'île même, soit en Afrique. Un des traits caractéristiques de ces idoles, c'est le doublement des yeux (fig. 51 et 52) ; or nous savons que les Phéniciens le prêtaient au dieu que Philon de Byblos appelle Kronos et qui n'est autre que ce *Baal Samaïm* ou Baal des cieux qui avait son temple en Sardaigne même [1]. Avec toutes ses statuettes dressées sur des piédestaux, avec les objets votifs qui le remplissaient, le sanctuaire de *Teti* rappelle ces sanctuaires de la Phénicie et de Cypre, où se pressaient dans le *haram* les statues des dévots ; ces petites figurines n'ont sans doute pas la dimension et la noblesse des grandes figures de pierre que taillaient les sculpteurs cypriotes ; mais c'est la même pensée et le même rite : c'est toujours le fidèle qui, en consacrant sa propre image, se préoccupe de prolonger et de perpétuer l'acte d'adoration [2]. L'attitude est la même ; une des mains tendues présente soit

1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 61. Ἐπενόησε δὲ καὶ τῷ Κρόνῳ παράσημα βασιλείας ὄμματα τέσσαρα ἐκ τῶν ἐμπροσθίων καὶ ὀπισθίων μέρων.

2. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 257-258.

une patère, soit quelque autre objet, ou bien elle est levée en signe d'hommage; la différence n'est que dans le rendu, qui, dans sa maladresse, grossit la main ou laisse mal reconnaître la nature de l'offrande. Enfin certains des rites que nous devinons ici paraissent empruntés aux usages de la religion phénicienne. L'interprétation la plus plausible que l'on ait proposée de ces cerfs fichés sur la pointe d'une épée est celle qui y voit une allusion à un ou deux cerfs immolés près de l'autel du dieu; or on sait que le sacrifice du cerf était un de ceux que prévoyaient les rituels carthaginois et dont ils réglaient les conditions [1]. Dans le même ordre d'idées, on remarquera la présence de colombes sur l'espèce de colonnette qui porte l'anneau de suspension dont sont pourvues la plupart des barques votives (fig. 83) [2]. Chez les Phéniciens, la colombe était l'emblème d'Astarté [3]; or cette « Reine des cieux » (*meleket has samaïm*) avait, entre autres attributions, la charge de protéger les navigateurs, rôle qu'elle continua à remplir, chez les Grecs, sous son nouveau nom d'Aphrodite [4].

Voilà qui atteste la transmission des idées et des pratiques religieuses. On arrive au même résultat en étudiant les formes que la main de l'ouvrier a données chez les Sardes aux objets usuels et les quelques motifs très simples qui y ébauchent un commencement de décoration. La tresse se rencontre souvent dans les bronzes sardes (fig. 94) [5]. Or nous avons dit quelle place elle tient dans l'ornementation phénicienne [6]. Un des piédestaux de *Teti* paraît avoir été orné de moulures dont nous avions remarqué les profils sur les stèles provenant des villes puniques de la côte (fig. 73) [7]. Notons encore deux faits qui s'expliqueraient très difficilement dans l'hypothèse d'un art qui se serait développé par lui-même, bien avant que les Carthaginois se fussent établis dans l'île. Un des soldats que représentent les bronzes sardes porte un rameau de palmier (fig. 56); or l'arbre à dattes appartient à l'Afrique, et s'il a été introduit en Sardaigne, sinon pour ses fruits qui

1. Clermont-Ganneau, *l'Imagerie phénicienne*, § 5. *Le Sacrifice du cerf dans le rituel carthaginois.*
2. *Bullettino archeologico sardo*, 1884, pl. II, fig. 16, 18 et 22.
3. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 69-70.
4. A Cnide, où les Phéniciens avaient certainement précédé les Grecs, Aphrodite était adorée sous le vocable d'Εὔπλοια, « celle qui donne une heureuse navigation » (Pausanias, I, i, 3).
5. Pais en cite plusieurs exemples qui s'ajoutent au monument que nous avons reproduit (*Bullettino*, 1884, pp. 133-134).
6. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 131.
7. *Ibid.*, p. 310 et fig. 233.



n'y mûrissent pas, au moins comme ornement des jardins, ce n'a pu être que par les Phéniciens, qui paraissent avoir eu le goût de ces essais d'acclimatation [1]. D'ailleurs, dès que les insulaires furent en rapport avec Carthage, partout s'offrit à leurs yeux l'image du palmier; Carthage le mettait sur ses stèles [2] et sur ses monnaies [3]. La palme est encore aujourd'hui pour nous l'emblème du triomphe; mais où et quand a-t-elle pris cette valeur symbolique? Ce ne doit pas être chez les Grecs, qui ne possédaient pas le palmier; la convention qui, par l'intermédiaire des Romains, a passé dans nos langues et dans nos usages est née probablement chez les Orientaux, en Syrie et en Afrique; nous en aurions un des plus anciens exemples dans la figurine sarde.

Voici qui achève la démonstration : autant que nous pouvons en juger par les renseignements que nous fournissent les savants du pays, la plupart des types qui nous ont paru caractériser l'industrie du peuple des nouraghes auraient été retrouvés aussi, de loin en loin, dans le territoire qui appartenait à Carthage et dans les nécropoles des villes puniques. Ainsi, des statuettes pareilles à celles de Teti ont été découvertes à *Uta*, tout près de Cagliari (fig. 53), et dans cette Sulcis qui a été l'un des premiers comptoirs que les Phéniciens aient eus en Sardaigne [4]. Il semble qu'une barque votive de la collection Spano provienne de Tharros [5]. En tout cas, il paraît certain que Tharros a donné des glaives, des poignards et des stylets tout pareils à ceux de *Teti* [6]. Mêmes têtes de flèches à *Teti* et à Tharros; seulement elles sont de bronze à *Teti*, et de fer à Tharros [7]. Les mêmes boutons de bronze, les mêmes armilles ont été ramassées dans le voisinage des nouraghes et dans les tombes des villes du littoral. Enfin, ce qui est encore plus décisif, ce n'est pas seulement à *Teti* et dans l'intérieur de l'île que l'on a recueilli ces gaines, aux deux faces dissemblables, qui nous ont paru avoir une destination votive (fig. 85); Karalis et Tharros auraient fourni des échantillons du même type [8].

Voilà bien des points de contact, bien des ressemblances entre l'industrie des tribus sardes et celle des Phéniciens; nous n'avons pour-

1. Clermont-Ganneau, *l'Imagerie phénicienne*, p. 113.
2. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 460 et fig. 336.
3. *Ibid.*, p. 365 et fig. 253.
4. Pais, *Bullettino*, 1884, p. 166.
5. *Ibid.*, p. 116.
6. *Ibid.*, p. 128-132-137.
7. *Ibid.*, p. 143.
8. *Ibid.*, p. 145.

tant pas épuisé la série des rapprochements que suggère l'examen des monuments.

Il y a bien, dans la civilisation de ces insulaires, quelques éléments originaux, leurs nouraghes, auxquels on ne peut comparer que les *talayots* des Baléares, leurs tombes, qui rappellent les monuments mégalithiques de l'Afrique du Nord et de l'Europe occidentale; toute cette architecture, d'un caractère très primitif, donne l'idée d'un art qui aurait débuté par une pleine indépendance; rien n'y trahit l'imitation. Au contraire, on la sent partout dans ce qui nous reste de la métallurgie et de la plastique. Sans les Phéniciens, les Sardes n'auraient pas eu l'étain, et sans étain pas de bronze. Ils ne seraient donc pas arrivés à fabriquer ces armes qui faisaient du guerrier sarde un adversaire redoutable ou un précieux auxiliaire. A plus forte raison n'auraient-ils jamais réussi à représenter, même gauchement, l'animal, et surtout l'homme. Les statuettes que nous avons montrées ont dû paraître bien barbares; cependant elles suffisent à placer cette civilisation bien au-dessus de celle des monuments mégalithiques et même de celle des palafittes et des terramares. Le point de départ était à peu près le même; mais ce qui a fait la différence, c'est qu'ici les progrès ont été favorisés par le contact qui s'est établi entre ces tribus et une nation déjà beaucoup plus avancée. Livré à lui-même, ce peuple se serait peut-être arrêté fort en deçà du point où nous l'avons vu atteindre; selon toute apparence, il ne se serait pas élevé jusqu'à l'ambition de reproduire la forme vivante, de transmettre à la postérité sa propre image, qui, toute tracée qu'elle soit d'une main malhabile, n'en est pas moins nette et distincte.

On nous accusera peut-être de nous être attardé, d'avoir fait en Sardaigne un trop long séjour. Sans doute nous n'y avons pas rencontré d'œuvres d'art qui puissent plaire à l'amateur du beau. Les bâtiments n'y rachètent point par l'élégance de l'ornement la lourdeur de leurs proportions et l'uniformité monotone de leur plan; ils sont dépourvus de toute décoration. Quant aux statuettes, leur facture est d'une rudesse qui va souvent jusqu'à la laideur et à la difformité. Ce qui cependant fait l'intérêt de cet épisode, ce qui nous a décidé à ne point le passer sous silence, c'est qu'il permet d'apprécier les résultats d'une expérience qui ne s'est faite nulle part ailleurs dans les mêmes conditions. La suite de cette histoire nous conduira chez des peuples qui, comme les Étrusques et les Latins, ont eu les Grecs pour initiateurs et pour maîtres; nous verrons ce qu'ils ont appris à cette

école, quelles ressources ils y ont trouvées pour développer leurs facultés d'invention et de réflexion. En attendant, il était curieux de rencontrer et d'étudier un peuple dont toute l'éducation se fût faite par les seuls Phéniciens; c'est le cas pour les Sardes. Pendant cinq ou six siècles, ils n'ont eu de relations avec le monde civilisé que par l'intermédiaire d'abord des marchands tyriens, puis des colons carthaginois, de ces citadins de Tharros et de Sulcis chez lesquels ils s'approvisionnaient, de ces recruteurs puniques qui les enrôlaient dans les armées des Asdrubal et des Hannibal. Tout ce qui chez les Sardes rappelle, même de loin, l'appareil et les usages de la vie policée, c'est à cette source qu'ils l'ont puisé; ils en ont tiré les faibles rudiments de leur industrie naissante et les quelques moyens d'expression qu'ils se sont appropriés.

Avons-nous d'ailleurs des raisons sérieuses de croire que les tribus sardes aient été, par nature, tout particulièrement rebelles à la civilisation? Appartenaient-elles à une race que sa constitution physique et morale aurait condamnée à ne jamais s'élever, quelles que fussent les circonstances, au-dessus des éléments? Est-il même prouvé qu'il existe des races sur lesquelles pèse cette espèce de malédiction? Plus on approfondit l'histoire, soit dans le passé, soit dans le présent, moins on se résigne à admettre qu'il y ait un seul sentiment, une seule idée, une seule solution du problème de la destinée humaine dont les Aryens, comme nous disons, aient eu le monopole. Nous ne savons pas de quelle race étaient les Sardes; mais serons-nous embarrassés pour trouver et pour citer des civilisations très avancées et très brillantes qui se sont développées chez des peuples que nous ne pouvons, ni de près ni de loin, rattacher à la famille aryenne? N'y a-t-il pas dans l'antiquité l'Égypte et la Chaldée? Ne voyons-nous pas encore fleurir sous nos yeux le Japon, et cette Chine immense et populeuse à laquelle nous avons été si maladroitement nous heurter?

Si les Sardes en sont restés à un degré de culture très inférieur, c'est donc moins leur faute que celle de leurs patrons. Par l'observation directe, nous étions arrivés à donner une définition du peuple phénicien et de son génie particulier; voulions-nous ensuite contrôler les idées que nous avions exposées à ce sujet et faire, pour ainsi dire, la preuve de l'opération, nous ne pouvions, pour y réussir, prendre une meilleure voie que celle qui nous était ouverte par les recherches et les trouvailles que nous avons essayé de résumer dans ce chapitre. Cette enquête nous permet de juger en dernier ressort la civilisation phéni-

cienne, d'en constater les lacunes, de bien montrer ce qui lui manquait pour remplir jusqu'au bout, dans toute sa grandeur, ce rôle d'éducatrice des tribus barbares auquel semblait la prédestiner son activité prodigieuse et ce don d'ubiquité qui la caractérise. Tant vaut l'élève, tant vaut le maître : si le disciple ne dépasse point les éléments, s'il cesse bientôt d'être en progrès, ce peut être, jusqu'à un certain point, la faute de son esprit ; mais c'est plus souvent, et dans une plus large mesure, que le maître est médiocre, qu'il ne possède pas les hautes parties de la science et du goût. Par l'exemple des Sardes, on devine où se serait arrêté le monde ancien, si Tyr et Carthage étaient restées seules maîtresses de la Méditerranée, si les Grecs n'étaient pas entrés en scène, vers le huitième siècle avant notre ère, s'ils n'étaient pas venus prendre la suite des affaires de la Phénicie et proposer aux riverains de la Méditerranée les fictions merveilleuses de leur poésie, les nobles types de leurs dieux, les modèles d'un art qui s'émancipait rapidement et, d'année en année, devenait plus capable de traduire ses idées en belles formes expressives et heureusement choisies.



LIVRE CINQUIÈME

LA JUDÉE

LIVRE CINQUIÈME

LA JUDÉE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CIVILISATION HÉBRAÏQUE

§ 1. — DE LA PLACE DE LA JUDÉE DANS L'HISTOIRE DU MONDE

En parcourant les plateaux et en pénétrant dans les vallées des monts de la Sardaigne, nous avons vu comment, au contact des Phéniciens, les tribus sauvages de l'Occident lointain se sont dégagées de la barbarie primitive, comment, sous les auspices de Tyr et de Carthage, elles sont arrivées, avec le temps, sinon au grand art, tout au moins aux premiers éléments de la plastique et à une industrie qui sait déjà tirer des métaux les partis les plus variés. Après avoir accompagné ainsi les Phéniciens jusqu'au terme de leurs aventureuses navigations et les avoir vus à l'œuvre là où leur influence était seule à s'exercer, nous reviendrons avec eux vers ces côtes de la Syrie d'où leurs navires partaient pour se répandre dans toute la Méditerranée. Sans nous arrêter à Sidon, à Tyr, ni dans les autres villes du littoral où nous avons déjà séjourné, nous traverserons cet étroit territoire auquel le travail de ses habitants avait donné l'aspect d'un magnifique jardin de plaisance, dont les riches cultures et les verts ombrages enveloppaient de toutes parts les cités populeuses, les

bruyants ateliers, les ports remplis d'une forêt de mâts. Derrière la Phénicie, entre elle et la vallée du Jourdain, dans cette partie de la Phénicie méridionale que l'on désigne sous le nom de Palestine, nous trouverons un petit peuple, proche parent des Phéniciens par le sang et par la langue, qui, lui aussi, malgré le peu de place qu'il occupait sur la carte, a joué dans le monde un grand rôle; nous avons nommé le peuple juif.

Tout cousins qu'ils fussent des Phéniciens, les Juifs ne leur ressemblent guère, au moins pendant toute cette période de la haute antiquité qui seule nous occupe en ce moment. Ce n'est pas par la puissance de leur industrie ou par le développement de leur commerce qu'ils ont compté dans l'histoire de la civilisation; tant qu'ils ont vécu sur le sol même de la Judée, ramassés en corps de nation, les Juifs n'ont été qu'un peuple de pâtres, de laboureurs et de soldats; à peine ont-ils eu des artisans pour l'exercice de ces métiers très simples dont ne saurait se passer toute société qui s'essaye à la vie policée; encore empruntaient-ils la meilleure partie de leur outillage et de leurs armes à des voisins plus avancés, aux Philistins et surtout aux Phéniciens. Il en fut ainsi jusqu'à la chute de Samarie et de Jérusalem, jusqu'au moment où la captivité de Babylone, comme on l'appelle, en dispersant les Juifs et en les forçant à vivre chez l'étranger, vint leur ouvrir des voies nouvelles et commença d'éveiller chez eux des aptitudes et des goûts que rien dans leur passé n'avait permis de soupçonner. Depuis lors, par l'effet de ces coups redoublés qui les ont comme déracinés et finalement arrachés à toute patrie concrète et terrestre, les Juifs n'ont pas cessé de se répandre, par groupes plus ou moins compacts, d'abord dans tout l'Orient, puis, de proche en proche, sur toute la surface de la terre habitée. Dans cet éternel exil, dans ces conditions si particulières que leur a faites une destinée exceptionnelle et tragique, ils sont devenus, avec le temps, les plus économes, les plus patients et les plus hardis des trafiquants; courtiers infatigables et engageants, ils se sont mêlés à toutes les transactions; on les trouve partout, soit qu'il s'agisse, entre deux paysans alsaciens, de la vente d'un cheval ou d'un champ, soit qu'il se négocie, dans une des capitales de l'Europe, une de ces grandes opérations financières qui décident du sort des États; aujourd'hui ce n'est pas sans une sorte d'effroi que la société moderne cherche à évaluer la masse énorme des capitaux qui se sont accumulés entre leurs mains.

A certains égards, par leur caractère et leurs habitudes, les Juifs

des derniers siècles de l'antiquité, comme aussi ceux de nos jours, rappellent donc les Phéniciens, malgré certaines différences qu'il serait aisé de signaler. Les Tyriens et les Carthaginois ont été négociants, industriels et marins; les Juifs se sont surtout adonnés à la banque, au louage de l'argent et du crédit; mais, à ces nuances près, c'est bien le même génie mercantile et pratique; c'est une puissance du même genre, conquise sinon tout à fait par les mêmes moyens, du moins par des moyens analogues, par l'emploi des mêmes facultés. A l'époque où ils avaient une existence indépendante, les Juifs ne s'étaient pas encore révélés sous cet aspect; la Judée était un pays tout agricole, où la loi frappait de réprobation le prêt à intérêt. Elle n'avait pas vue sur la mer, que les Phéniciens gardaient pour eux; de Damas au lac Asphaltite, à l'Arabie Pétrée et au Torrent d'Égypte, elle était entourée par une barrière de royaumes ennemis et de tribus guerrières qui ne céda par moments et ne s'ouvrit, sous l'effort de quelques princes habiles et vaillants, que pour se refermer bientôt, pour se resserrer parfois, d'une manière inquiétante, au lendemain même des plus brillantes victoires. Pas de frontières naturelles, sauf vers le Liban et le Jourdain; pas de portes qui donnassent sur les grandes voies traditionnelles du commerce international; rien dans la situation géographique ni dans l'état social du peuple juif qui provoquât l'esprit d'entreprise; rien qui favorisât ces progrès de la main-d'œuvre grâce auxquels l'homme transforme la matière et, par les développements de l'industrie, prépare les libres créations des arts du dessin. A ce titre, la Judée, même dans les plus beaux jours de sa gloire et de sa puissance militaire, ne fait guère plus figure auprès de la Phénicie qu'Édom ou que Moab.

Très inférieures à Tyr et à Carthage comme centres ouvriers, comme pays de production, Jérusalem et Samarie leur ont été très supérieures à un autre égard. Toutes les forces vives de la Phénicie se sont tournées vers l'acquisition de la richesse; la religion y a toujours gardé le caractère d'un contrat intéressé, d'une sorte de marché que l'homme croyait conclure avec ses dieux; alors même que, sous l'empire de fortes émotions, elle avait le plus de prise sur les âmes, elle n'a guère abouti qu'à des pratiques immorales ou inhumaines. Il en a été tout autrement chez les Juifs : à une certaine heure de leur vie, sous leurs derniers rois et parmi les épreuves de la captivité, le sentiment religieux a pris dans leur cœur une profondeur et une intensité merveilleuses; dans la bouche des grands prophètes d'Israël, il a trouvé son expres-

sion la plus haute et la plus pure. Si sincère et si passionné, ce sentiment aurait dû, ce semble, provoquer à l'invention de toute une plastique originale, qui aurait traduit par des formes sensibles les nobles conceptions auxquelles s'était élevée par degrés la pensée juive. Les choses ne se sont point passées ainsi. Dans sa grandeur immense et solitaire, séparé du monde qu'il crée et qu'il gouverne sans y être mêlé comme s'y mêlent et s'y engagent les dieux des autres peuples, Iahvé ne se prêtait point à prendre un corps; entre l'homme et lui il n'y avait pas de commune mesure. De plus, dans leur effort pour détacher Israël de l'idolâtrie, les prophètes ont été jusqu'à proscrire les images; avant de naître, la sculpture a été condamnée à mort par des préceptes comme la fameuse injonction qui fait partie du *Décalogue :*

« Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre[1]. »

Tous les arts se tiennent : chez les nations qu'ils ont illustrées, on les voit croître et fleurir ensemble; un d'eux ne saurait être négligé sans que les autres en souffrent et soient menacés de languir. En se privant des ressources que le sculpteur met à ses ordres, l'architecte ne pouvait guère éviter que son œuvre, toute soignée qu'elle pût être, demeurât toujours frappée de quelque froideur et de quelque monotonie. Voué par avance à cette sorte d'indigence, il produisit peu. Pour la postérité, toute son œuvre se résume dans un seul édifice, le temple de Jérusalem, et ce temple même, si on l'isole des constructions accessoires qui ont fini par l'encadrer, est un bâtiment d'assez petite dimension, que l'on ne saurait comparer ni à Karnak et à Louqsor, ni aux tours à étages de la Chaldée, ni aux plus grands des temples de la Grèce et de Rome, ni à une cathédrale gothique ou à Saint-Pierre de Rome. Ajoutons enfin un dernier trait : l'art qui a créé cet édifice, art qui n'est autre que celui de la Phénicie, n'a eu ni la puissance ni l'originalité des arts de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce, du moyen âge ou de la Renaissance; il a fort peu inventé; il a été chercher dans la vallée du Nil et dans celle de l'Euphrate la plupart des dispositions et des motifs dont il se sert.

S'il en est ainsi, pourquoi avons-nous réservé dans cette histoire une place à part, une place considérable à un monument qui

1. *Exode,* xx, 4.

paraît, à première vue, avoir été beaucoup moins important et moins beau que ne l'était, en Orient, en Grèce ou en Italie, tel autre dont les ruines ne nous ont pas retenu ou ne nous retiendront pas aussi longtemps? Pourquoi, après tant d'autres, avons-nous cru devoir entreprendre la tâche ingrate d'une restitution qui présente des difficultés toutes particulières et qui prêtera sans doute à plus d'une objection? N'eût-il pas été plus sage de garder pour un autre emploi tout l'espace et toutes les ressources dont peut disposer ici l'architecte, de les conserver pour des restaurations qui, grâce à la nature et à l'abondance des matériaux utilisables, seraient plus aisées à construire et à justifier?

Cette témérité ou, si l'on veut, cette apparente inconséquence s'explique par le rôle si particulier, par le rôle hors ligne que le petit peuple juif a joué dans l'histoire de l'humanité. Rien de ce qui le touche ne saurait nous être indifférent, à nous qui professons une religion née à l'ombre de son temple et issue de son dogme spiritualiste et monothéiste. Chacune à sa manière et dans son rôle, Jérusalem et Athènes sont les deux vraies capitales du monde ancien, considéré dans son unité supérieure. C'est de la fusion des croyances élaborées dans ces deux sanctuaires de la haute spéculation religieuse et philosophique qu'est sorti le christianisme. Dressés chacun sur son rocher, le temple juif et le Parthénon se regardent de loin et se font pendant : l'un domine la ville où prêchèrent les prophètes, et l'autre celle où enseignèrent Socrate et Platon. Supposez les deux édifices encore debout, comme l'est, du moins en partie, le Parthénon; les artistes préféreraient certainement ce dernier, qu'ils trouveraient tout à la fois plus simple et plus grandiose, d'une beauté plus noble, plus aimable et plus variée; mais, pour peu qu'ils eussent de mémoire et d'âme, ils ne contempleraient pas sans une respectueuse émotion la demeure de Iahvé; ils en étudieraient avec curiosité le plan et la décoration. Ils comprendront donc que, cet édifice étant depuis longtemps détruit jusqu'à la dernière pierre, nous ayons voulu nous faire et leur donner une idée de ce qu'a pu être dans la réalité ce fameux temple qui, deux fois reconstruit sur le même emplacement, a péri dans une catastrophe si tragique, et, depuis lors, grâce à la poésie des livres saints, s'est accru, dans l'imagination des peuples nourris de la Bible, jusqu'à des proportions si colossales.

A lui seul, cet essai de restauration du temple sera presque toute l'histoire de l'art juif, ou du moins de l'art en Judée. Pour toute la

période antérieure à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor (586 avant notre ère), il n'est pas d'autre monument qui, à défaut de traces sur le sol, ait au moins laissé de grands souvenirs dans la mémoire des hommes. A peine aurons-nous à mentionner quelques travaux exécutés dans le roc qui peuvent remonter à ces siècles d'avant la captivité, des édicules funéraires ou religieux, des aqueducs laborieusement creusés dans le flanc de la montagne. Les grands tombeaux, richement décorés, qui existent encore dans la vallée du Cédron et ailleurs aussi dans les environs de Jérusalem, sont d'une époque très postérieure : ils sont contemporains des princes Asmonéens ou d'Hérode et de ses successeurs; or, dans toute cette première partie de notre œuvre qui se terminera avec le quatrième volume, notre attention ne doit se porter que sur les monuments qui relèvent des arts de l'Orient, sur ceux où ne se fait pas encore sentir l'influence du style et du goût grecs.

Si, par endroits, nous franchissons la limite que nous nous sommes imposée, ce ne sera, comme pour la Phénicie, que par exception, pour demander à des ouvrages plus modernes des éclaircissements et des points de comparaison. Lorsqu'il faudra restituer un passé dont tout a péri, nous aurons parfois à invoquer la persistance de ces procédés traditionnels et particuliers qui, dans telle ou telle contrée, se maintiennent et se perpétuent parfois pendant une longue suite de siècles, alors que, sur le sol où l'on continue de les employer, tout a changé, la religion, la langue, le goût, et même, par une substitution subite ou graduelle, la race qui forme le fond de la population. Il est d'ailleurs toujours resté des Juifs en Palestine, après même que, comme un bétail humain, les captifs d'Éphraïm et de Juda eurent été poussés par troupeaux vers les plaines du Chaboras, de l'Euphrate et du Tigre; ce furent enfin des Juifs qui vinrent repeupler le pays et en relever les villes après l'édit libérateur de Cyrus, et, jusqu'au temps de la conquête macédonienne, les influences auxquelles fut soumise la nation ainsi reconstituée demeurèrent sensiblement les mêmes qu'avant l'exil. Les Juifs étaient encore placés, comme autrefois, entre la Phénicie, l'Égypte et ces tribus araméennes de la haute Syrie par lesquelles ils se reliaient aux Sémites de la Mésopotamie. Aucune barrière ne séparait les Juifs de la Phénicie, dont ils étaient obligés de traverser le territoire et d'emprunter les ports dès qu'ils se tournaient vers l'Occident. Au moment des désastres d'Israël, beaucoup de fugitifs avaient trouvé un asile dans la basse Égypte, que leur postérité ne quitta plus. C'était la violence qui avait jeté des milliers de familles

juives dans les cités de l'Asie antérieure, depuis les rivages du golfe Persique jusqu'au pied du Taurus et des monts de l'Arménie; mais, alors même que le retour dans la patrie leur fut ouvert, toutes ne revinrent pas : dans ces riches campagnes, et surtout dans les bazars de toutes ces villes populeuses, il s'était créé des colonies juives, dont la plus importante était celle de Babylone. Entre ces colonies et les Hébreux qui avaient repris le chemin de la Palestine, les relations étaient constantes. Nous n'avons pas à chercher ici quels effets cette situation nouvelle a pu avoir sur les idées et les croyances soit des Juifs eux-mêmes, soit des peuples chez lesquels ils vivaient; mais elle contribua certainement à conserver aux monuments élevés en Palestine, soit sous les Achéménides, soit même sous les princes Asmonéens, un caractère encore tout oriental. Ces édifices devaient très fort ressembler à ceux de la période précédente; si les uns et les autres s'étaient conservés, l'archéologue aurait peut-être aujourd'hui grand'peine à en faire la différence.

Nous ne saurions nous dispenser de faire pour les Juifs ce que nous avons fait pour les autres peuples dont nous avons étudié la plastique : afin que l'on comprenne comment est né le temple et comment il s'est agrandi, quelle importance il a fini par tenir dans la vie et dans la pensée du peuple juif, il faut que, malgré la difficulté toute particulière de cette entreprise, nous essayions de résumer ici, ne fût-ce que très brièvement, l'histoire politique, sociale et religieuse de la nation. Cette histoire, sous sa forme traditionnelle, est familière à tous les lecteurs : elle fait partie de leurs souvenirs d'enfance; quant à nous, pour en indiquer la suite et le sens, nous devrons nous placer à un autre point de vue. Nous avons le plus vif désir de ne choquer aucune croyance sincère; mais ce serait renoncer à faire œuvre d'historien que de paraître ignorer des résultats dont beaucoup s'appuient aujourd'hui sur tant d'observations et de preuves, qu'ils s'imposent à tous les esprits indépendants. Nous n'entrerons d'ailleurs pas dans le détail; nous n'engagerons pas de discussions sur les textes et sur leur interprétation. Le lecteur qui voudrait plus de développements, qui serait curieux d'apprendre comment se justifie chacune de nos assertions, n'aura qu'à se reporter aux ouvrages spéciaux où la vie du peuple juif est racontée telle que permet de se la figurer le long et patient effort de l'exégèse contemporaine[1]. Surtout depuis le commen-

1. Le livre qui nous a le plus servi, c'est l'ouvrage, malheureusement encore inachevé, qui porte ce titre : *Geschichte des Volkes Israël*, par le docteur Bernhard Stade, professeur



cement du siècle, toute une armée de critiques s'est employée à fixer la date probable des différents livres que renferme la Bible et, par suite, à mesurer la valeur relative des documents qui sont contenus dans chacun de ces écrits. Nous ne pouvions nous condamner à ne pas tenir compte de ces recherches et de ces travaux; mais que l'on admette ou que l'on repousse les conclusions auxquelles ils ont abouti, qu'on prenne à la lettre les récits hébraïques ou qu'on les interprète et qu'on les juge plus librement, on n'en sera pas moins curieux de voir se relever, sur la sainte colline où sont empreints les pas de tant de pieux pèlerins, l'édifice que la main des hommes a pu réduire en poussière, mais dont le site même est resté cher et sacré aux fidèles de trois grandes religions, du judaïsme, du christianisme et de l'islamisme.

§ 2. — L'HISTOIRE ET LA RELIGION D'ISRAËL

Israël n'a pas eu d'art, il n'a même pas eu d'industrie jusqu'au jour où en se donnant un roi et une capitale, vers le milieu du dixième siècle avant notre ère, il a modifié les conditions de son existence. C'est alors seulement que commencent chez lui la vie urbaine et la vie de cour, qui éveillent le goût du luxe, qui provoquent à bâtir et à décorer plus ou moins richement les édifices publics et privés.

L'histoire aussi ne commence guère, pour ce peuple, qu'avec l'établissement de la royauté. Toute la période qui précède est enveloppée dans les brumes du mythe; les livres où l'ont racontée les annalistes d'Israël n'ont été écrits que plusieurs siècles après les temps dont ils prétendent offrir le tableau. Ces livres ont d'ailleurs été rédigés sous l'empire d'idées et de croyances qui n'étaient plus celles des vieilles générations; les auteurs anonymes auxquels nous les devons n'ont pas le moindre souci, ils n'ont même pas le soupçon de ce que nous appelons la recherche de la vérité historique. Partout, dans leur exposition, on sent le parti pris et le système; sans le savoir, ils cèdent

à l'université de Giessen. Il fait partie de la collection intitulée *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen*, qui est publiée sous la direction de W. Oncken. Il en a paru (septembre 1886) trois livraisons, qui conduisent le récit jusqu'à l'avènement de Josaphat dans le royaume du sud et d'Omri dans celui du nord. Là le récit s'arrête pour faire place à un tableau des plus intéressants, qui forme le septième livre, sous ce titre : *les Croyances et les Mœurs d'Israël avant le temps des prophètes*. On trouve dans cette histoire, avec une connaissance très précise de tout ce qui a été écrit d'important sur ce sujet, un sens historique très remarquable, une critique très personnelle et très sûre.



constamment au désir d'arranger et d'interpréter les faits de manière à les faire concorder avec l'idéal de gouvernement théocratique qu'ils ont dans la pensée. C'est à ce point de vue qu'ils mettent en œuvre les données que leur fournissait la tradition et qu'ils en comblent les lacunes. Dans de telles conditions, ils ne peuvent pas ne point altérer très sensiblement l'image du passé. Lorsqu'ils se sont préoccupés de la fixer par leurs récits, quelques traits s'en conservaient encore dans la mémoire de la nation; si ceux-ci n'ont pas tous disparu, c'est surtout grâce à la maladresse du compilateur. Ces traits se retrouvent encore parfois dans des ouvrages qui n'ont reçu leur forme définitive que sous les derniers rois de Juda ou même pendant et après l'exil; c'est que, dans leur naïveté, les différents chroniqueurs qui ont successivement traité le même thème en y mettant chacun du sien ne se sont pas préoccupés de fondre en un tout homogène l'ancien et le nouveau, de dissimuler les raccords et d'effacer les contradictions. Celles-ci sont fréquentes d'un chapitre et parfois d'un verset à l'autre. A tel récit qui présente les faits sous le jour le plus naturel, comme ils ont dû se passer, succède sans transition ou parfois se mêle un autre récit, qui trahit le désir soit de glorifier tel ou tel personnage, soit de confirmer la valeur de telle ou telle théorie politique ou religieuse à laquelle est attaché l'auteur. Pour atteindre ce résultat, on a tantôt ajouté, tantôt retranché. Certaines retouches sont assez légères; elles échappent à une lecture courante; pour les apercevoir, il faut l'œil d'un critique très avisé, très pénétrant; d'autres au contraire auraient été découvertes et signalées depuis longtemps, si l'on n'avait pas eu l'esprit prévenu, si l'histoire du peuple hébreu n'avait pas été ce que l'on appelait l'*histoire sainte*[1].

Lorsque, par une minutieuse analyse, on a dégagé les uns des autres ces divers éléments et mis à part ceux qui paraissent les plus authentiques, les plus sincères, voici ce que l'on entrevoit. Au temps

1. Personne n'a étudié avec plus de soin le procédé des écrivains juifs et n'a mieux mis en lumière toutes ces contradictions de détail que ne l'a fait M. Kuenen, professeur d'Écriture sainte à la Faculté de théologie de l'Université de Leyde. L'ouvrage dans lequel il a résumé son enseignement a été traduit en français sous ce titre : *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament*, par A. Kuenen, traduite par A. Pierson, avec une préface de E. Renan, 2 vol. in-8°, 1866, Michel Lévy. Depuis le moment où a paru ce livre, l'éxégèse a pu, grâce aux progrès de la philologie sémitique et aux nouveaux matériaux dont elle dispose, mieux établir certains résultats et y voir plus clair dans certaines questions délicates; mais la méthode était fixée dès lors, et on pourra toujours citer comme un modèle l'étude sur le Pentateuque, qui remplit toute la moitié du premier volume.

où l'empire égyptien atteignit son plus grand développement, sous les Toutmès, les Seti et les Ramsès, il y avait, dans la Syrie du nord, entre l'Oronte et l'Euphrate, un puissant empire militaire, celui des Khétas ou Hittites. Entre lui et l'Égypte, dans la Syrie centrale, au sud et à l'ouest du Liban, étaient établis de petits peuples dont aucun ne faisait alors brillante figure dans le monde oriental. Nous avons déjà étudié l'un de ces groupes, celui qui, grâce à la situation de ses villes et à la vie qu'il avait embrassée, arriva le premier à une civilisation supérieure et à un rôle dont nous avons apprécié l'importance historique; nous avons dit ce qu'était et ce qu'a produit la Phénicie. Les Phéniciens s'étaient répandus sur presque tout le littoral. Pour des raisons qui nous échappent, ils n'avaient pas occupé la partie sud de la côte, le rivage qui s'étend entre Joppé, aujourd'hui *Jaffa,* leur port le plus méridional, et le *Torrent d'Égypte,* ce *ouadi* sans eau qui sert de limite traditionnelle entre l'Égypte et la Syrie. Dans cet angle, près de cette frontière des deux contrées, nous trouvons un peuple, les Philistins, à propos desquels on a beaucoup discuté. Le nom qu'ils portent dans les livres de l'Ancien Testament, *Plichté*, ne donne aucune lumière; il ne signifie que *étrangers,* ἀλλόφυλοι. En les faisant venir de Kaphtor, les écrivains hébraïques n'éclaircissent pas la question[1], car il n'est pas prouvé que Kaphtor soit, comme on le pense généralement, l'île de Crète, et, si cette opinion paraît avoir une certaine vraisemblance[2], les Philistins pourraient être des Sémites qui, chassés de la Crète par les colons grecs, seraient revenus s'établir dans cette Syrie qu'ils auraient quittée quelques siècles plus tôt[3]. Ces Philistins étaient-ils de proches parents des Phéniciens, avec lesquels ils furent souvent en lutte, et des Israélites, auxquels ils firent la vie si dure? La communauté d'origine et de langage n'empêche pas de se détester et de se combattre; on sait ce que les guerres ont duré, combien elles ont été acharnées et sanglantes, dans l'antiquité, entre les cités sœurs qui formaient le monde

1. *Amos,* IX, 7; *Deutéronome,* II, 23; *Jérémie,* XLVII, 4.

2. Elle a pour elle le fait que le nom de Crétois paraît s'être conservé dans un canton du pays des Philistins (*I Samuel,* XXX, 14) et que la garde étrangère de David était composée de *Kréti* et de *Plichté* (*II Samuel,* VIII, 18).

3. C'est la conjecture que présente Stade (*Geschichte,* t. I, p. 142). Pour lui, il n'y a pas de doute : tout ce que nous savons de leurs noms, de ceux de leurs villes et de leur organisation indique une origine sémitique. Il aurait pu faire remarquer encore que les cultes d'Ascalon et de Gaza ne se distinguaient pas, par leur caractère, de ceux du reste de la Syrie. On nous cite, comme dieux des Philistins, Dagon, le dieu-poisson, que nous connaissons par la Chaldée (*I Samuel,* V) et un Baal-Zeboub (*II Rois,* I, 1-7), qui paraît ressembler à tous les Baals de la Phénicie.

grec, et, pendant le cours du moyen âge, entre les républiques italiennes. Ou bien, comme d'autres le pensent, les Philistins étaient-ils des Aryens, apparentés aux Grecs et aux Italiotes, un débris de cette grande confédération des peuples de la mer, qui, après avoir essayé d'envahir l'Égypte, refluèrent en divers sens, ceux-ci vers l'occident, ceux-là vers la Syrie toute voisine, d'autres encore vers l'Asie Mineure d'où la plupart d'entre eux étaient originaires[1]? Aryens ou Sémites, les Philistins habitaient là des villes fortifiées, que réunissait un lien fédératif; c'était une nation belliqueuse, qui avait couru les aventures avant de se fixer dans ce district. Après avoir attaqué les Pharaons, elle était, semble-t-il, devenue leur vassale; elle avait reçu d'eux la garde des marches syriennes. Ces relations d'abord hostiles, puis amicales avec l'Égypte avaient fait son éducation; elle y avait appris tout au moins l'art de travailler les métaux et de les employer aux usages de la guerre; ses chefs allaient au combat sur des chars plaqués de bronze; leur armure offensive et défensive témoignait d'une industrie déjà très avancée[2].

En arrière des Phéniciens et des Philistins, une population déjà sédentaire occupait l'intérieur du pays, ce que l'on appela plus tard la Palestine, c'est-à-dire le territoire que limitent à l'est le lac Asphaltite et la vallée du Jourdain; c'est celle que nous connaissons sous le nom de *chananéenne;* les inscriptions égyptiennes lui donnent le nom d'*Amar*, terme que nous retrouvons, sous la forme d'*Amorites,* dans quelques textes hébraïques et particulièrement chez le vieux prophète Amos[3]. Tous ces Chananéens, divisés en nombreux petits clans, étaient des Sémites, c'est-à-dire qu'ils parlaient des langues étroitement apparentées à l'hébreu et au phénicien. Si plus tard les Israélites, dans leurs généalogies, mirent tous ces Chananéens hors de la glorieuse famille de Sem et tinrent à les faire descendre de Cham, il ne faut voir, dans cette sorte de proscription rétrospective, qu'un effet des haines nationales et religieuses[4]; ces listes ont été dressées dans un siècle de luttes, quand Israël travaillait avec passion à se concentrer sur lui-même, à se dégager d'éléments avec lesquels il avait été longtemps

1. C'est l'opinion de M. Maspero, qui complète par les renseignements dus aux textes égyptiens les vues qu'avait exposées Hitsig, dans sa dissertation intitulée : *Urgeschichte und Mythologie der Philister* (Leipzig, 1846).

2. *Juges,* I, 18-20; *I Samuel,* VI; XIII, 5, 19-21; XVII, 4-8.

3. *Amos,* II, 9-10. De même dans *Josué,* V, 1; VII, 7, etc.

4. Sem (*shem*) signifie *gloire;* les *enfants de Sem*, ce sont les *glorieux*, le noble peuple des seigneurs (STADE, *Geschichte*, t. I, p. 110).

mêlé et presque confondu, à se distinguer de ses voisins par l'originalité de ses mœurs et de son culte. Alors on ne voulut plus être du même sang que ces idolâtres et ces impurs; on leur assigna un ancêtre qui fût digne d'eux et du mépris où on les tenait[1]. Ce sentiment s'explique; mais la théorie ethnologique à laquelle il a donné naissance est démentie tout à la fois par le témoignage même de la Bible et par les découvertes de l'épigraphie. Noms de lieux, noms d'hommes et noms de dieux, tous ceux que l'on rencontre des rivages de la Méditerranée au désert de Syrie appartiennent au vocabulaire sémitique; aux deux extrémités de ce vaste territoire, les textes phéniciens comme la fameuse inscription de Mesha, roi de Moab, n'offrent au linguiste que de l'hébreu presque pur; les différences sont à peine assez marquées pour que l'on puisse appeler le phénicien et le moabite des dialectes de l'hébreu.

Cette population agricole était encore assez clairsemée; mais déjà, grâce au bénéfice des habitudes que crée et de l'aisance que procure le travail de la terre, grâce aussi à ses relations avec les habitants du littoral, elle était arrivée à un certain degré de civilisation; outre nombre de villages ouverts, elle possédait sinon des villes, au sens où nous entendons d'ordinaire ce mot, tout au moins des bourgs fortifiés, situés sur des hauteurs d'un accès difficile; elle fabriquait ses instruments et ses armes; quelques-uns de ses clans mettaient en campagne des chars de guerre[2]. A ce titre, elle devait considérer avec un certain mélange de dédain et de crainte les tribus de pâtres nomades ou à demi nomades qui, vers le sud et vers l'est, confinaient à son domaine; c'étaient, au sud, dans la direction de la presqu'île du Sinaï, les Amalécites, les Madianites, les Ismaélites et les Édomites, puis, sur la rive gauche de la mer Morte et du Jourdain, les Moabites et les Ammonites. Elles aussi, toutes ces tribus du désert appartenaient à la race sémitique, comme l'admet d'ailleurs, pour la plupart d'entre elles, la tradition hébraïque. Celle-ci avait ses raisons pour ne pas méconnaître cette parenté; c'est de ce groupe que sont sortis les Hébreux, et ils ne s'en sont distingués qu'assez tard, longtemps après que ceux qu'ils appelaient les Chananéens étaient déjà maîtres des campagnes de la Palestine. Le nom même sous lequel les Hébreux sont connus date de cette époque; il a dû naître sur les lèvres de ces Chananéens et être employé par eux avant que songeassent à se l'appliquer ceux qui le

1. *Genèse*, x, 6.
2. *Josué*, vi, xi, 4.

portent dans l'histoire. Les *Ibrîm,* ce sont les « gens d'au delà, de l'autre côté », c'est-à-dire d'au delà, de l'autre côté du Jourdain[1].

Le nomade, alors même qu'il a semé près de l'un de ses campements quelques poignées d'orge, est toujours à court de grain; pour s'en procurer le surplus dont il a besoin, il compte sur les produits de ses troupeaux; mais ceux-ci sont à la merci d'une sécheresse qui tarira les sources, videra les puits et brûlera l'herbe des pâturages. Le nomade, surtout dans une région aride et chaude comme la Syrie, n'a donc jamais la sécurité du lendemain; aussi, tout fier qu'il soit de son apparente indépendance, envie-t-il secrètement le laboureur dont il raille les fatigues et la vie rivée au sol. Sa première idée, c'est de chercher à dépouiller le laboureur; au galop de son cheval, il se lance à travers les plaines cultivées; il y pille les grains emmagasinés dans les silos et les granges pleines de fourrage; mais, souvent repoussé dans ces incursions où il détruit plus encore qu'il n'emporte, il finit par s'essayer, du moins par endroits, aux travaux de l'agriculture; il plante quelques arbres à fruits, et, d'année en année, il élargit le champ qu'il cultive autour de sa mobile demeure en poil de chèvre; quand la moisson est finie, ce sont bientôt les semailles qui le rappellent; il s'éloigne de moins en moins; un beau jour, il se bâtit une maison[2]. Ce changement, qui est l'œuvre d'une ou deux générations, s'accomplit ainsi parfois sur place; mais il arrive aussi que le milieu ne soit pas favorable, que le sol ne se prête pas à cette transformation; celle-ci s'accomplit alors d'une autre manière. Alors c'est le pâtre qui, piqué par la convoitise, se met en mouvement et paraît tout d'un coup, avec son bétail bêlant et mugissant, au milieu des vergers et des guérets; veut-on l'écarter, il se bat; il allume l'in-

1. Stade, *Geschichte,* t. I, p. 110. On a voulu expliquer aussi ce terme en le rapportant à l'Euphrate, de l'autre rive duquel seraient venus les Hébreux; mais, comme le remarque Stade, on ne voit pas bien quel peuple, dans ce cas, aurait eu l'idée de cette désignation. L'explication à laquelle nous nous arrêtons est de beaucoup la plus naturelle.

2. Je me souviens d'avoir rencontré en Asie Mineure, non loin de *Bolu* (Prusias ad Hypium), des pâtres kurdes chez qui j'ai pu observer le passage de la vie nomade à la vie sédentaire; ils me montraient le petit domaine qu'ils s'étaient créé en défrichant quelques hectares de l'immense forêt que les Turcs appellent la « Mer d'arbres », *Agatch-denizi;* ils me faisaient goûter les fruits des sauvageons qu'ils avaient greffés. Les pères avaient erré, pendant toute leur jeunesse, dans le steppe lycaonien; mais les enfants étaient nés sur ce petit coin de terre, et, à moins que quelque fonctionnaire turc ne les ait opprimés et malmenés au point de les décider à se soustraire aux vexations par la fuite, ils n'auront pas quitté la clairière où j'ai dormi dans leur cabane; là où j'ai vu deux ou trois huttes, il y a peut-être déjà tout un hameau qui prospère et qui l'un de ces jours figurera sur la carte.

cendie ou bien il lâche parmi les épis ses chèvres et ses moutons. Là où ne manque pas encore le terrain, on a souvent plus d'avantage à lui faire sa part, à lui céder quelques friches qui serviront d'abord de pâturages et que bientôt après fécondera la charrue.

Cette lutte du pâtre et du laboureur, c'est toute l'histoire de la Syrie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il y a eu, pour chacune des deux parties en présence, des alternatives de succès et de revers; la limite de la culture et de la vaine pâture, au sud et à l'est de la Palestine, n'a pas cessé de varier. C'est sous l'empire romain que la vie sédentaire a poussé le plus loin ses conquêtes et qu'avec elle s'est avancée la civilisation; l'Arabie Pétrée et l'Idumée jusqu'à Palmyre s'étaient couvertes de villages et même de grandes villes qui avaient leurs théâtres et leurs temples. Dans cette vaste région où l'homme fuit maintenant l'approche de son semblable comme celle de son plus mortel ennemi, la vie foisonnait, une vie intense et variée; si certains districts avaient été réservés à l'élève des troupeaux, les laboureurs et les citadins avaient rempli de leur laborieuse activité toute une contrée dont la solitude et le silence épouvantent aujourd'hui les rares voyageurs qui la parcourent; on n'y rencontre plus que des ruines. C'est avec l'avènement de l'islamisme que la dépopulation a commencé, que la charrue a reculé; depuis le moment où les Arabes ont envahi la Syrie, le cultivateur a perdu là plus de terrain qu'il n'en avait gagné en quelques siècles, sous Hérode et sous les préteurs de Rome. Maître de l'espace où rien n'arrête plus ses courses, le pâtre est redevenu ce qu'il était au temps des Ammonites et des Amalécites, l'incorrigible dévastateur, le plus funeste des agents de destruction. J'ai vu un chef de bédouins, Akil-Aga, planter ses tentes noires et promener ses troupeaux dans la fertile Galilée et dans cette plaine d'Esdrelon qui jadis portaient de si riches moissons.

L'occupation de la Palestine par les Hébreux n'est qu'un des multiples épisodes du combat éternel, de celui qui se continue encore, dans ces parages, entre le *fellah* et le *bédouin*, comme on appelle là-bas le paysan musulman ou chrétien et le pâtre arabe. Cet épisode n'a, par lui-même, qu'un médiocre intérêt; l'importance qu'il a prise dans l'histoire générale tient aux vives couleurs que la forte imagination des Hébreux a répandues plus tard sur le souvenir de ces événements et surtout à l'originalité de la grande œuvre à laquelle le peuple juif a pour toujours attaché son nom. Écartez ces circonstances particulières; que reste-t-il? Une poussée des tribus nomades de la rive gauche du

Jourdain, un effort heureux qui leur a fait franchir cette barrière et qui les a introduits dans ce territoire déjà bien cultivé, dont elles convoitaient les récoltes toujours assurées par l'industrie des habitants, les figues, les olives et les raisins que mûrissait chaque automne. La conquête fut-elle poursuivie d'après un plan systématique et exécutée en quelques années, comme on le croyait en Israël au temps où fut rédigé le *Livre de Josué*, plusieurs siècles après que s'était achevée cette migration[1]? Plus d'un passage de ce livre, des livres dits des *Juges*, de *Samuel* et des *Rois* conduisent à se faire une tout autre idée de la manière dont s'est effectué cet établissement des Hébreux dans ce qu'ils ont appelé la *terre promise*. En y regardant de près, on arrive même à se demander s'il y a eu conquête, au sens propre du mot; il semble que si, dans maints endroits, les immigrants ont rencontré des résistances et ont dû employer la violence pour obtenir leur part des terres et leur place dans les bourgs, ailleurs il y aurait eu plutôt une sorte de pénétration graduelle, à la suite d'accords conclus avec les anciens habitants. Pour forcer le gué du Jourdain, auprès de Jéricho, il a fallu prendre cette ville; mais Juda par le sud, Éphraïm et Manassé par le nord, le premier en contournant la mer Morte, les autres en franchissant les nombreux gués du Jourdain qui donnent accès en Galilée, se seraient répandus de proche en proche dans la Palestine cis-jordanienne, se glissant entre les peuplades chananéennes et se mêlant à elles sur bien des points, fréquentant leurs sanctuaires, adoptant certaines de leurs traditions, se multipliant et marchant de l'avant jusqu'au moment où ils se heurtèrent à la population plus dense et plus fortement constituée des États du littoral, des confédérations phénicienne et philistine; alors il fallut s'arrêter. En tout cas, ce mouvement dura longtemps, peut-être un siècle ou deux. Certains des clans que l'on appelait les Hébreux s'attardèrent dans les verts pâturages de la rive orientale du Jourdain; Gad et Ruben y restèrent occupés à disputer aux Moabites la terre de Giléad; mais la plupart des tribus, suivant les chemins ouverts par les premiers détachements, se fixèrent l'une après l'autre sur les plateaux, alors en partie boisés, qui s'étendent entre le versant de la Méditerranée et le Ghôr, la profonde

1. M. Kuenen, dans le chapitre II de son tome I[er], a déjà très bien saisi le caractère artificiel et systématique du tableau de la conquête, tel que le présente le *livre de Josué;* il l'attribue à un écrivain qui a eu sous les yeux le *Deutéronome* et qui en a profondément subi l'influence. STADE (*Geschichte*, t. I, pp. 64-66) présente la chose un peu différemment; mais il est d'accord, au fond, avec Kuenen, et c'est sous Néhémie qu'il place la rédaction définitive du livre de Josué.



dépression où coule le Jourdain, entre le pied de l'Hermon et le désert de l'Arabie Pétrée. Elles finirent par y former une nation; mais, pendant toute la période où s'opéra ce déplacement, rien encore ne pouvait faire prévoir les hautes destinées qui attendaient ce petit peuple; il n'y avait en Palestine que quelques bédouins de plus, transfuges du désert et s'essayant obscurément aux travaux de la vie sédentaire[1].

Quand cette migration fut terminée, quand les nouveaux venus eurent tous trouvé, de manière ou d'autre, des terres à leur convenance et qu'ils

1. Ce résumé historique n'a qu'un objet, faire comprendre dans quel milieu a été fondé le temple. C'est pour ce motif que nous ne faisons même pas allusion à toute cette partie de l'*Histoire Sainte* qui précède le récit de l'occupation de la terre de Chanaan par les Hébreux; au point de vue où nous nous sommes placés, nous n'avons à parler ni des patriarches et de leurs courses dans la vallée du Jourdain, ni du séjour des Hébreux en Égypte, du temps qu'il aurait duré, de la manière dont il se serait terminé, non plus que de la traversée du désert. Qu'Abraham et Isaac, Jacob et Joseph soient des personnages historiques ou de simples héros éponymes, ancêtres légendaires du peuple et de ses différentes fractions, cela ne change rien à la valeur des quelques traits, intéressants pour l'histoire de l'art ou tout au moins de l'industrie, qui se rencontrent au milieu de ces peintures de la vie pastorale. Quant à ce que la *Genèse* et l'*Exode* racontent des aventures d'Israël sur la terre d'Égypte, nous n'entreprendrons pas ici la critique de cette portion du récit biblique; c'est une tâche dont d'autres se sont acquittés. Inscriptions et images empruntées aux monuments égyptiens, tout indique qu'il n'y a pas d'invraisemblance dans le fait qu'une tribu nomade, chassée par la faim du désert de Syrie, serait venue demander à la fertile Égypte un peu de blé en échange des tissus, des peaux et des résines odorantes qu'elle apportait en présent au gouverneur de la frontière (*Histoire de l'Art*, t. I, p. 154 et fig. 98); mais en revanche, dans les documents égyptiens qui sont si nombreux et si détaillés pour la période où l'on place ces événements, on n'a rien trouvé qui ait une ressemblance même éloignée avec la relation que présente la Bible du grand-vizirat de Joseph, de la multiplication inquiétante et prodigieuse des enfants d'Israël, enfin du rôle joué par Moïse en Égypte et des catastrophes qui accompagnent le départ des Hébreux. Il n'y a d'ailleurs qu'un point qui importe ici, c'est la question de savoir si, comme on l'a souvent avancé, les Hébreux ont commencé en Égypte leur éducation artistique. Pour l'affirmer, on se fonde sur des descriptions comme celles de l'arche et de son pavillon (*Exode*, xxxv-xxxix). Mais il est maintenant démontré que les livres qui renferment ces descriptions minutieuses sont des derniers temps de la royauté juive, et, d'autre part, de nombreux passages des *Juges*, de *Samuel* et des *Rois* s'accordent à prouver que, jusqu'au temps de David et même de Salomon, les Hébreux en étaient restés à ces métiers rudimentaires qu'exercent le pâtre et le paysan. Si les Israélites s'étaient initiés, dans la vallée du Nil, aux sciences et aux arts de l'Égypte, si, quand ils en sortirent, ils avaient été capables d'exécuter, en plein désert, des ouvrages compliqués de charpente et de tapisserie, de glyptique et de toreutique, ils n'auraient pas eu besoin, sous leurs premiers rois, d'invoquer le secours de la Phénicie, quand ils veulent bâtir temples et palais. La part de l'imagination est certainement bien plus forte que celle du souvenir dans ces épisodes que l'écrivain juif développe avec une complaisance si marquée; en tous cas, ces pâtres sémites, quand ils ont quitté l'asile qu'ils avaient cherché quelque temps auparavant, n'étaient pas plus civilisés que lors de leur arrivée sur la terre d'Égypte. La famine les y avait amenés; ils en furent éloignés par les exactions de quelque fonctionnaire local, aussi avide que l'est aujourd'hui tout *mudir* du khédive; mais ils n'avaient pas dépassé la lisière orientale du Delta, et ils repartirent tels qu'ils étaient venus. Nous

se furent bâti des maisons, les Hébreux, ou, pour les appeler du nom qu'ils se donnaient à eux-mêmes, les Israélites, c'est-à-dire les fils d'Israël, étaient épars, d'un bout à l'autre de la Palestine, parmi ces Chananéens qu'ils n'assujettirent et qu'ils ne s'assimilèrent que beaucoup plus tard, sous les rois[1]. Quelle fut la force secrète qui empêcha ces éléments adventices d'être absorbés par l'élément indigène, celui-ci devant avoir, au moins dans les premiers temps, une certaine supériorité d'aisance et de civilisation? Quel fut le lien qui maintint toujours l'union morale des membres de la famille hébraïque et qui, plus tard, en se resserrant, créa l'unité politique? Le sentiment d'une même origine et la possession de quelques traditions communes n'y aurait pas suffi; il y fallut quelque chose de plus, la communauté de la croyance et du culte. Or cette condition était réalisée avant que se séparassent, pour passer le Jourdain, les quelques clans qui devinrent plus tard ce que l'on appela les *Douze tribus d'Israël.* Leurs ancêtres, la tribu mère qui s'est ensuite ainsi divisée et ramifiée, avaient habité les oasis de la péninsule du Sinaï, ces *ouadis* dont quelques-uns sont riches en eau et en herbe; c'est là qu'ils avaient commencé d'adorer un dieu qu'ils nommaient *Iahvé,* dieu que leur avait révélé un prophète, un réformateur religieux, Moïse, qui mérite de figurer en tête de leur histoire. Il serait vain de chercher ce que peut contenir de traits vraiment historiques la légende de ce personnage sous le nom duquel on a mis toute une littérature qui renferme des documents de dates et de valeurs très différentes; mais il est difficile de croire que tout fût illusion dans le respect qui n'a jamais cessé d'entourer, chez les Israélites, ce nom vénéré. Que Moïse ait été le véritable fondateur de cette religion ou, comme on l'a soupçonné non sans vraisemblance, qu'il en ait emprunté les premiers éléments à des tribus déjà fixées dans cette contrée, aux Madianites et aux Kénites, peu importe[2]; s'il s'est inspiré d'une conception antérieure, nous ne saurions dire aujourd'hui dans quelle mesure il l'a développée, ce qu'il y a mis de son propre génie; mais, de toute manière, c'est

n'avons donc pas à discuter la mesure de l'action que l'Égypte aurait alors exercée sur le génie hébraïque; c'est seulement par l'intermédiaire des Phéniciens que les Hébreux ont subi l'influence de l'Égypte, et cela bien plus tard, au temps des rois. Dans la disposition et la décoration du temple, il y a des éléments égyptiens; mais pour parvenir jusqu'à Jérusalem, ceux-ci avaient passé par Tyr et Sidon.

1. Le nom d'*Israël* doit avoir été primitivement un simple surnom honorifique. Il signifie : *guerrier de Dieu.*

2. Les différentes traditions conservées dans différents livres de la Bible, tout en variant sur les noms, s'accordent à faire de Moïse le gendre d'un prêtre d'une des tribus arabes de la péninsule. Voir à ce sujet Stade, *Geschichte,* t. I, pp. 130-131.

avec lui, c'est par lui que les Israélites ont connu Iahvé, qu'ils se sont accoutumés à mettre leur confiance et leur espoir dans ce dieu de l'orage et de la foudre qu'ils se représentèrent d'abord comme habitant les sommets du Sinaï et de l'Horeb, puis que, plus tard, ils considérèrent comme domicilié dans les différents sanctuaires de la terre de Chanaan. A la fin, dans les temps voisins de l'exil, on ne lui assigne plus qu'une seule demeure, le temple de Jérusalem[1].

Une fois établis sur la rive droite du Jourdain, les Israélites étaient en contact de tous les instants avec les Philistins, avec les Phéniciens, avec les Chananéens; les cantons où ils s'étaient fixés formaient comme autant d'enclaves qu'entouraient de toutes parts les territoires qu'avaient conservés les anciens maîtres du pays; parfois même on vivait côte à côte, dans un même bourg[2]. Beaucoup d'Israélites épousaient des femmes chananéennes, qui apportaient dans la maison les images et les rites de leurs dieux. On comprend que, dans un pareil milieu, les fidèles de Iahvé ne se soient pas toujours contentés de cet unique patron; les autres dieux qu'ils voyaient adorer en Palestine ne pouvaient-ils pas aussi leur faire du mal, s'ils négligeaient de se les rendre propices? Ils sacrifièrent donc volontiers à tous les Baals, à toutes les Baalats des sanctuaires locaux, à Moloch et à Astarté; mais, tout en se mettant ainsi en règle avec ces divinités, ils continuèrent toujours à croire que le plus puissant de tous les dieux, c'était encore ce Iahvé, qui, sur la montagne sainte, avait fait retentir sa foudre aux oreilles de leurs pères et qui, du désert infertile, avait conduit son peuple jusque dans cette terre heureuse où chacun pouvait s'asseoir en paix « auprès de ses greniers pleins, à l'ombre de sa vigne ou de son figuier[3] ». Malgré d'apparentes infidélités qui n'avaient pas alors l'importance qu'elles ont prise plus tard aux yeux des prophètes et des prêtres, on en revenait donc toujours à Iahvé; tous ceux que leur naissance autorisait à l'invoquer se distinguaient par là de leurs voisins et se regardaient comme des frères, comme les enfants d'un même héros éponyme, Israël. Bien avant que l'on songeât à l'unité politique,

1. Comme il arrive toujours en pareil cas, ces conceptions, contradictoires au fond, se juxtaposent, sans s'exclure, dans les croyances populaires. Ainsi nous voyons encore Élie, désespéré que l'impiété triomphe en Israël, aller chercher le Seigneur jusque dans l'Horeb, « la montagne de Dieu » (*I Rois*, XIX, 8).

2. C'est ce que suffirait à indiquer le morceau qui ouvre le livre des *Juges* (I-II, 5); mais les preuves de détail abondent pour qui lit avec attention les livres historiques, des *Juges* aux *Rois*.

3. C'est par cette image que la Bible exprime l'idée du bonheur et de la sécurité dont tout Israël jouissait sous Salomon (*I Rois*, IV, 25).

l'unité morale et religieuse était déjà préparée et comme ébauchée dans les âmes.

Sans cette solidarité des croyances, les Israélites, pendant la période qui suivit leur immigration en Palestine, se seraient certainement fondus avec les Chananéens et perdus dans leurs rangs. On se fait en général une idée très fausse de cette période, d'après des récits qui ont été très remaniés et que d'ailleurs on n'a pas lus avec une suffisante attention. Séparées les unes des autres par des bandes de population chananéenne, les différentes tribus vivent presque étrangères les unes aux autres, dans des bourgades dont la plupart n'ont pas de murs; elles se battent parfois entre elles; point d'entente, même pour résister à ces ennemis auxquels elles disputent la terre labourable et les pâturages, aux peuples de la côte, comme les Philistins, aux peuples du désert, comme les Moabites et les Amalécites. On se trompe fort au sujet de ces *sheiks,* comme on dirait aujourd'hui en Syrie, que nous avons pris l'habitude d'appeler les *Juges*, d'après un des termes (*shophet* ou *kasîm*) sous lesquels les désigne l'annaliste juif; aucun d'eux n'a fait sentir son autorité à tout Israël. Ceux de ces chefs qui, par leur énergie, par leur bravoure dans le combat ou leur sagesse dans le conseil, acquirent le plus d'ascendant sur leurs contemporains n'étaient populaires et suivis que dans le canton où ils résidaient; lorsque quelque ennemi était signalé, lorsqu'il fallait courir après les prisonniers et le butin qu'avait enlevés quelque détachement de pillards et le rejoindre avant qu'il eût repassé les gués du Jourdain, les hommes de plusieurs villages se réunissaient autour de celui que l'on savait le plus capable de bien diriger l'expédition; celle-ci terminée, la petite armée se dispersait, et chaque tribu, chaque fraction de tribu retombait dans son isolement; pas d'autres magistrats que les anciens (*sekenim*) qui rendaient la justice à la porte du village. De quelque côté qu'on tourne ses regards en essayant de reconstituer l'histoire de cette période, on ne trouve que la faiblesse, le morcellement, l'indécision et l'anarchie. L'exemple et le succès des Israélites avaient allumé les ambitions des peuples qui étaient restés à l'est du Jourdain; de nouveaux groupes d'émigrants prétendent refouler et déposséder ceux qui les ont précédés; Israël se tient péniblement sur la défensive.

Pour qu'Israël pût faire front à la fois du côté des Philistins et vers le désert, pour qu'il reprît l'offensive et se rendît maître incontesté de tout le territoire dont il n'occupait encore qu'une partie, il fallait l'union sous un chef unique. De Dan à Berséba, comme dit la

Bible, c'est-à-dire du nord au sud, on aspirait à cette concentration si désirable; longtemps combattu par la jalousie des clans rivaux et par les habitudes d'indépendance locale, ce mouvement avait commencé bien avant ce Saül qui passe pour le premier roi d'Israël. Après ses victoires sur les Madianites, Gédéon porte le sceptre; il règne tout au moins sur la tribu de Manassé; il a sa ville royale, Ophra, et son sanctuaire voisin de la ville; mais la dynastie qu'il semblait avoir fondée s'interrompt brusquement avec son fils Abimélech[1]. L'essai ainsi tenté ne pouvait manquer d'être repris. La force des choses conseillait, elle imposait ce changement de régime. Le danger venait surtout des Philistins; ils ne se contentaient plus de cette étroite bande du littoral où les avaient cantonnés les Pharaons; ils aspiraient à s'étendre dans l'intérieur; appuyés sur leurs places fortes de Gaza, d'Ascalon et d'Asdod, ils avaient pillé Sidon et ils refoulaient vers la mer Morte Juda et Benjamin.

Sous l'impression de ce péril, chaque jour plus pressant, Saül, un vaillant Benjamite, devint roi. Ce qui l'avait désigné à l'attention de ses compatriotes, c'était un premier succès sur les Ammonites; il battit aussi les Amalécites; les frontières orientale et méridionale se trouvaient ainsi fermées; enfin il eut le mérite d'ébranler la puissance des Philistins; s'il finit par succomber dans cette lutte, il avait montré que, malgré ses chars de guerre et sa cavalerie, ce peuple n'était pas invincible. Ces résultats, Saül les obtint en commençant à former un noyau d'armée permanente, qui comprenait à la fois des Israélites et des étrangers[2]; ces hommes exercés au métier des armes servaient ensuite à encadrer les recrues que fournissait la levée en masse, à laquelle le prince faisait appel dans les grandes occasions. Saül le premier avait pu réunir dans un effort commun sinon tout Israël, au moins les principales de ses tribus, à la fois celles du nord et celles du sud, Éphraïm et Manassé avec Benjamin et Juda. David développe et achève l'organisation ébauchée par son prédécesseur, celle de l'État et celle de l'armée qui en est le soutien.

David avait été merveilleusement préparé par la nature et par les circonstances au rôle qui s'offrit à lui quand la défaite et la mort de Saül sur le mont Gelboé laissa le trône vacant et le jeune royaume dans la situation la plus critique. Il était déjà très populaire, surtout dans sa tribu, celle de Juda. Il avait occupé un poste élevé dans l'armée

1. On lira avec intérêt le curieux chapitre dans lequel Stade étudie et restitue l'histoire du premier roi d'Israël (*Geschichte*, t. I, pp. 181-196).

2. *I Samuel*, XIV, 52.

de Saül; puis, quand celui-ci l'avait pris en haine, il avait été chef de bande dans le désert et ensuite l'hôte et l'allié des Philistins; les dangers auxquels il avait échappé comme par miracle, l'énergie et l'adresse dont il avait fait preuve dans ces fortunes si diverses, toute cette vie de prouesses et d'aventures avaient encore ajouté au prestige de son nom. Lorsque Saül fut mort avec ses trois fils aînés, ne laissant d'autre héritier qu'un enfant mineur, David, d'abord proclamé roi de la seule tribu de Juda, ne tarde point à devenir roi de tout Israël. Aux braves qui l'avaient suivi dans son exil et aux anciens compagnons d'armes de Saül et de Jonathan, il réunit les levées que lui fournit la nation tout entière, et, après des luttes dont le détail ne nous a pas été transmis, il force les Philistins à reculer et à reconnaître l'indépendance du royaume hébraïque. C'était un brillant succès; mais David ne s'en tient pas là; il fait plus encore pour la grandeur et pour l'avenir de sa maison et de son peuple : il leur donne une capitale dont la situation est bien choisie et la défense des plus aisées. Jusqu'alors il avait eu pour résidence Hébron, ville située à l'extrême limite du territoire occupé par les Hébreux, presque en pays chananéen; Hébron était trop loin de la montagne d'Ephraïm, de ces puissantes tribus du nord qui n'obéissaient pas sans impatience à un enfant de Juda. Pour se rapprocher de ses nouveaux sujets sans s'éloigner de la tribu dont il était le héros et l'enfant chéri, David choisit la petite ville de Jébus, qui devait devenir, entre les mains des Juifs, cette Jérusalem dont le nom ne périra jamais dans la mémoire des hommes.

Les Jébuséens étaient un clan chananéen; grâce aux avantages du site où ils s'étaient retranchés ainsi qu'aux divisions des Israélites, ils avaient réussi jusqu'alors à se maintenir entre Benjamin et Juda, dont ils séparaient les domaines. Au pied de leur citadelle passaient et se coupaient deux routes très fréquentées, celle qui du port de Joppé conduisait, par Jéricho, aux gués du Jourdain, et l'un des chemins qui, par Hébron et par Bethléem, menaient de la frontière d'Égypte vers Sichem et le nord de la Palestine. Ce point était donc un poste stratégique d'une haute importance, et d'ailleurs la nature y avait si bien préparé le terrain, qu'il suffisait d'un peu d'art et d'effort pour en faire une place capable d'arrêter et de défier les Philistins, si ceux-ci tentaient un retour offensif. David paraît s'en être emparé facilement; les Jébuséens avaient trop compté sur l'escarpement des roches et sur la profondeur des ravins qui, de tous côtés, protégeaient leur forteresse. Une fois maître de la haute colline, David en releva et en augmenta

les défenses[1]. Avec des matériaux et des ouvriers que lui envoya Hiram, roi de Tyr, il se bâtit un palais dont les charpentes et les lambris étaient faits de ces poutres et de ces planches de cèdre que les Phéniciens tiraient du Liban[2]. Malgré la différence de religion, les Hébreux ne paraissent pas être jamais entrés en lutte avec les cités phéniciennes, et les relations des deux peuples devinrent plus amicales encore et plus étroites à partir de la fondation du royaume juif. Hébreux et Tyriens avaient un ennemi commun, les Philistins. Les progrès de la puissance philistine étaient bien faits pour inquiéter les Phéniciens. Les Philistins avaient des ports; ils pouvaient se donner une marine et attaquer la Phénicie à la fois par mer et par terre. C'étaient des voisins dangereux et des rivaux éventuels. Tyr et Sidon ne pouvaient que se réjouir de voir Saül et David occuper et user les Philistins. Entre Israël et la Phénicie, il n'y avait d'ailleurs aucune cause de conflit. Au moment même de leur plus grande puissance, les Juifs n'ont jamais dû concevoir la pensée d'assaillir ces villes de la côte qu'entouraient de fortes murailles et qui, maîtresses de la mer, ne craignaient pas la famine; ils n'avaient pas assez de troupes et surtout ils étaient trop étrangers à l'art des sièges pour tenter une entreprise où devaient échouer les énormes armées et les machines de l'Assyrie. D'autre part, les Phéniciens, devant lesquels s'étendait l'espace sans limite de l'occident à découvrir et à exploiter, n'ont pas songé à conquérir l'intérieur de la Syrie; il leur suffisait que les marchés en fussent ouverts et que les caravanes pussent y passer librement. Une entente cordiale avec le royaume juif devait leur assurer tous ces avantages. Celui-ci les couvrait à la fois contre les agressions des Philistins et contre les incursions des peuples du désert; c'était aussi, comme consommateur et comme producteur, un client avec lequel il y avait beaucoup à gagner. Tout ce qui ne se fabriquait pas dans la maison même de l'Israélite, en fait de vêtements et de bijoux, de meubles, d'armes et d'outils, c'était de la Phénicie que devait le tirer ce peuple d'agriculteurs, qui ne connaissait pas d'autre industrie que l'industrie domestique. En échange de ces objets manufacturés, les Hébreux livraient à leurs voisins les céréales, les fruits et le bétail de la Palestine, le baume de la chaude vallée du Jourdain, les esclaves des deux sexes enlevés aux tribus de la Pérée avec lesquelles Israël était si souvent en guerre. Ce ne fut pas un des moindres mérites de

1. *II Samuel*, v, 9.
2. *II Samuel*, v, 11

David que d'avoir resserré le lien déjà formé par l'accord des intérêts; dans la conclusion de cette alliance comme dans le choix du site où devait s'élever sa capitale, David fit preuve de ce coup d'œil net et sûr auquel se reconnaissent les fondateurs de dynasties, les vrais hommes d'État[1].

Le prestige de la jeune royauté ne put que gagner à ces relations publiquement établies. Son peuple lui sut gré des égards que lui témoignaient ces princes de qui relevaient tant d'îles mystérieuses, tant de terres perdues dans la brume des horizons lointains. Facilitée par ce concours, la construction du palais dut aussi faire sensation; c'était la première fois qu'un chef d'Israël donnait à sa personne et à son pouvoir un cadre aussi brillant. Pour compléter l'effet produit par l'ensemble de ces mesures, David dut se préoccuper aussi de ménager, dans sa nouvelle résidence, une place bien en vue au dieu qui l'avait choisi et tant de fois sauvé du péril; comme Gédéon à Ophra, il voulut avoir son sanctuaire royal, où il pourrait à toute heure offrir à Iahvé ses sacrifices et le consulter sur toutes ses entreprises. Il fit donc venir, en grande pompe, l'arche à Jérusalem; mais il la laissa sous une tente[2]. Pourquoi ne songea-t-il pas à lui assurer tout d'abord un abri plus solide et d'un caractère plus imposant, à bâtir, comme dit la Bible, « une maison à Iahvé »[3]? Plus tard, cette abstention de David causa quelque surprise, et l'on en chercha le motif; le rédacteur du *Livre de Samuel* s'efforce d'en rendre compte par une longue effusion mystique qui n'explique rien[4]; celui du *Livre des Rois* donne, selon toute apparence, la vraie raison en faisant dire à Salomon que son père n'a pu tenter cette entreprise « à cause des guerres dont ses ennemis l'ont enveloppé jusqu'à ce que l'Éternel les eût mis sous ses pieds »[5].

Si ces guerres avaient reculé la construction du temple, elles avaient du moins créé un État constitué de manière à vivre, qui aurait un jour ou l'autre des monuments capables de lui faire honneur. Par lui-même et surtout par son général Joab, David avait porté les frontières d'Israël bien au delà de celles que Saül avait voulu lui donner. De Hamath et de Damas à l'Arabie Pétrée et aux limites de l'Égypte, on lui obéissait, on lui fournissait des soldats, on lui payait tribut[6]. Sans

1. Stade, *Geschichte*, t. I, p. 141-142.
2. *II Samuel*, vi et vii, 2-3.
3. *I Rois*, v, 2.
4. *II Samuel*, vii.
5. *I Rois*, v, 2-3.
6. *II Samuel*, viii, x, xi, xii, 26-31; xxi, 15-22.

avoir perdu leur indépendance, les Philistins avaient reconnu sa suprématie; les plus braves de leurs guerriers étaient entrés dans sa garde; celle-ci renfermait aussi des soldats de fortune ammonites, hittites, moabites[1]. David laissait à son successeur un territoire très étendu, une armée et un trésor[2].

L'imagination populaire a pris plaisir à chercher un contraste entre David et Salomon. Au roi batailleur elle a opposé le roi pacifique. Il y a quelque exagération dans cette antithèse[3]; si Salomon ne paraît pas avoir fait campagne de sa personne, il a entretenu l'armée et l'a occupée; il a achevé de soumettre, en les réduisant à une sorte de servage, tout ce qu'il y avait encore, en Palestine, de tribus chananéennes plus ou moins indépendantes[4]; il a couvert de places fortes les avenues de son royaume[5]. S'il a perdu, vers le nord et vers le sud, quelques-unes des conquêtes de David[6], il en a conservé pourtant assez pour rester le plus puissant des souverains qui se partagent l'intérieur de la Syrie[7]. Cependant tout n'est pas faux dans la légende. Il est peu de personnages pour lesquels elle se soit autant mise en frais que pour Salomon, et pourtant, sous l'ampleur et le caprice des broderies dont elle a chargé sa figure, il y a, dans le caractère qu'elle lui prête, un fond de vérité. Salomon nous est beaucoup moins bien connu que David; nous n'avons pas, sur les incidents et les détails de son règne, autant de données qui soient proprement historiques. Son image ne nous apparaît qu'agrandie et déformée par la fable; c'est au prix seulement de beaucoup d'efforts que nous la ramenons à ses dimensions réelles et que nous pouvons espérer saisir quelques-uns des traits qui distinguèrent cette physionomie. Salomon est un sultan oriental, un des plus remarquables échantillons de ce type. Les meurtres par lesquels il a inauguré son règne l'ont débarrassé de toute concurrence et de toute inquiétude; ses affaires de famille ainsi réglées, il ne verse plus le sang, car il n'est pas cruel par instinct et par goût. C'est en despote qu'il gou-

1. *II Samuel*, VIII, 18; XI, 3; XXIII, 8-39. *I Chroniques*, XI, 10-47.

2. La *Chronique* (I, XXII, 14) donne pour le capital réuni dans ce trésor des chiffres tout hyperboliques; mais l'exagération même de ces données prouve quel souvenir avait laissé l'opulence du conquérant, et maintes indications, éparses dans le récit des victoires de David (*II Samuel*, VIII), permettent de deviner quel riche butin David avait amassé sous forme de métaux précieux, soit en lingots, soit en objets travaillés.

3. STADE, *Geschichte*, t. I, p. 301-303.

4. *I Rois*, IX, 20-22.

5. *I Rois*, IX, 15-19.

6. *I Rois*, XI, 14-25.

7. *I Rois*, IV, 7-20; V, 1-6.

verne, mais en despote intelligent. Tout en vivant de la vie de harem et en s'entourant de tout le luxe d'une cour asiatique, il sait choisir les hommes qu'il emploie, les diriger et les surveiller; il ne tourne pas au roi fainéant, malgré le peuple de femmes et de serviteurs qui remplit son palais, malgré la barrière de l'étiquette qui s'interpose entre le maître et les sujets. De Saül à Salomon, il n'y a que la durée d'un règne, et cependant, qu'il semble déjà loin le temps où l'on offrait au roi d'Israël, comme présent, un chevreau et une outre de vin[1]! Salomon ne paraît en public qu'environné d'un cortège imposant, qu'il sorte de sa résidence pour aller prendre part à certaines fêtes nationales, ou qu'il y reçoive, à jour dit, ceux des Israélites et des étrangers qui sont admis, par faveur, à contempler sa face auguste. Ce qui, dans ces occasions, relève et grandit encore la majesté royale, c'est l'ampleur et la beauté des édifices qui forment le décor au milieu duquel se déploient les pompes de ses cortèges et de ses réceptions solennelles. Salomon a beaucoup bâti, et ses édifices ont été construits à une tout autre échelle que ceux de David; ils ont été bien plus richement ornés. Le plus célèbre de tous est le temple qu'il consacra, la onzième année de son règne, à son dieu Iahvé, après sept ans de travail[2]; mais le palais attenant n'avait pas exigé moins d'efforts et de dépenses, avec ses larges cours, avec ses appartements publics et privés, ses spacieuses salles hypostyles, ses vastes magasins et les pavillons réservés aux différentes femmes du monarque, dont une était la fille d'un Pharaon.

Afin de subvenir à l'exécution de travaux aussi considérables et au faste de cette cour, il avait fallu imposer au peuple des charges très pesantes; le royaume avait été divisé en un certain nombre de cercles, dont chacun à son tour nourrissait, pendant une partie de l'année, la maison royale et fournissait des hommes de corvée; les officiers royaux distribuaient ces ouvriers entre les différents chantiers qui avaient été ouverts à Jérusalem et hors même des limites du royaume, dans le Liban[3]. Hiram, roi de Tyr, avait mis à la disposition de son allié les arbres de ses forêts et des navires pour les transporter, des

1. *I Samuel*, XVI, 20.
2. *I Rois*, VI, 37.
3. Dans un des textes où il est question de ces travaux, il est dit que la corvée porta « sur tout Israël » (*I Rois*, V, 27); ailleurs (*I Rois*, IX, 20-22) il est dit non moins formellement que ces levées n'étaient faites que sur les Chananéens. Il est possible qu'après avoir essayé d'imposer aussi cette charge aux Israélites, Salomon y ait renoncé, à cause du mécontentement qu'elle causait.

gens de métier habiles dans tous les arts, des maçons, des charpentiers, des fondeurs, des ciseleurs. Salomon ou plutôt son peuple avait dû payer ce concours; vingt bourgs de la Galilée avaient été cédés au prince de Tyr; on lui versait un tribut annuel d'huile et de blé[1]. Ces fardeaux étaient lourds à porter; le mécontentement éclata après la mort de Salomon (929). Il y eut un soulèvement. Juda resta seul fidèle à la dynastie de David[2]; tout le reste d'Israël reconnut Jéroboam, qui établit sa résidence dans la vieille ville chananéenne et éphraïmite de Sichem. Ainsi se produisit ce que l'on a appelé le *schisme des dix,* on devrait dire *des onze tribus*. Depuis lors, l'unité nationale qu'avaient réalisée Saül, David et Salomon ne fut jamais rétablie.

Cette séparation fut fatale aux ambitions et à la puissance politique d'Israël. Coupé en deux, affaibli par la guerre qui s'engagea aussitôt et qui dura près d'un siècle entre le royaume du nord et celui du midi, ce peuple ne pouvait garder, en Syrie, la prééminence que lui avaient value l'énergie de David et les talents de ses généraux. Ce que Salomon avait conservé de ces conquêtes fut perdu dès le lendemain du schisme, et le premier rôle passa aux Araméens ou Syriens du nord, au royaume de Damas, qui eut à sa tête, pendant plusieurs générations, des princes très actifs et très entreprenants. Benhadar et ses successeurs auraient certainement soumis toute la Palestine, sans la diversion que firent les armées assyriennes, qui vinrent à tant de reprises ravager la merveilleuse oasis de Damas et battre, jusqu'à ce qu'elles les eussent forcés, les murs de sa capitale; mais, une fois maîtres de la Syrie septentrionale, les rois de Ninive, lorsqu'ils marchaient vers la mer du soleil couchant et vers l'opulente Phénicie, rencontrèrent Israël sur leur chemin, et quand celui-ci voulut résister, ils l'abattirent sans grand effort. Malgré l'heureux choix de sa situation et ses solides défenses, la capitale qu'il s'était donnée sous Omri, Samarie, fut prise et détruite en

1. *I Rois*, v, 25; IX, 10-14.

2. C'est ce qu'atteste de la manière la plus formelle un texte dont on a trop négligé le témoignage : « Il n'y eut que la tribu de Juda seule qui suivit la maison de David (*I Rois*, XII, 20). » Nulle part on ne devait être plus hostile à la famille de David que dans cette tribu de Benjamin qui avec Saül avait régné sur Israël. Le territoire de Benjamin, sauf quelques cantons tout voisins de Jérusalem, ne cessa pas d'appartenir au royaume du Nord jusqu'à sa destruction. Si plus tard on s'y trompa, c'est qu'après la chute de Samarie, ceux des Benjamites qui n'avaient pas été emmenés en captivité par les Assyriens se rattachèrent au seul débris survivant de la nationalité juive, au royaume de Juda. Les écrivains postérieurs en vinrent à se figurer que les relations de Juda et de Benjamin avaient toujours été telles qu'ils les avaient connues dans les derniers temps.

722; presque toute la population fut transportée dans les vallées du Chaboras et de l'Euphrate.

Si Juda survécut encore pendant plus d'un siècle, ce ne fut pas à sa force militaire qu'il dut ce répit; comme l'indique ce nom d'*Israël* qu'il avait conservé, le royaume du nord comprenait de beaucoup la plus grande partie des anciens sujets de David et de Salomon ; Rehoboham et ses héritiers n'avaient été suivis que par une faible minorité; c'était Juda qui s'était détaché du gros de la nation; c'était lui qui, pour prendre l'expression courante, avait fait schisme. Israël, sous Omri et sous ses fils, sous Jéroboam II, avait encore eu des heures d'éclat et de belliqueuse énergie qui pouvaient faire illusion; certains de ces princes avaient dû se croire sur le point de reconstituer l'empire de David. Il n'en fut jamais ainsi dans le royaume de Juda; aux jours mêmes de leur plus grande prospérité, ses princes bornèrent leur ambition à redevenir maîtres de l'Idumée et des ports qu'elle avait sur la mer Rouge, pour s'assurer le bénéfice du commerce qui se faisait par cette voie [1]. Ils y purent gagner de remplir leur trésor; mais leur armée ne fut jamais très nombreuse; elle ne tint jamais, en rase campagne, ni contre les Égyptiens, ni contre les Assyriens. Juda avait l'avantage que son territoire ne fût pas traversé par la route traditionnelle que suivirent toujours les envahisseurs de la Syrie, Égyptiens montant vers le nord, Assyriens descendant vers le sud, route qui passait au contraire sur le territoire d'Éphraïm et de Manassé ; le souverain de Jérusalem était ainsi dispensé de prendre parti dans les luttes des grandes puissances; il pouvait plus aisément se tenir à l'écart. Ce qui l'aidait encore à observer cette politique de réserve et de neutralité prudente, c'est que, dans le royaume du sud, pendant trois siècles et demi, la couronne ne sortit pas de la race de David; plusieurs règnes furent longs; nombre de rois moururent dans leur lit. Il y eut donc là quelque suite dans la conduite des affaires; le fils bénéficia quelquefois de la sagesse du père et des alliances qu'il s'était ménagées. Il n'en était pas de même en Israël. Là ce ne furent, pendant deux siècles, que tragédies sanglantes, usurpateurs qui détrônaient et tuaient le souverain pour disparaître eux-mêmes presque aussitôt. Deux princes seuls, Omri et Jéhu, fondèrent une dynastie; celle du premier compta quatre rois, et la seconde alla jusqu'à cinq. Ces brusques changements, ces meurtres du roi et de ses principaux serviteurs laissaient toujours derrière

1. *I Rois*, xxii, 48-50. *II Rois*, xiv, 7, 22.

eux des haines violentes et préparaient de nouveaux massacres; de pareilles convulsions n'ont pu que hâter la décadence d'un État qu'environnaient tant et de si redoutables ennemis.

Juda eut sans doute aussi ses heures de péril et d'angoisse; mais, comparée à celle d'Israël, sa vie fut pourtant heureuse et tranquille. Le sentiment de loyalisme passionné qui l'attachait à la race de David contribua beaucoup à lui donner cette sécurité, cette sorte d'optimisme sans lequel les plus hautes facultés de l'esprit n'ont pas la liberté de prendre leur essor. Même dans les plus mauvais jours, on croyait, on proclamait bien haut que Iahvé avait conclu un pacte avec cette famille qu'il avait choisie, et qu'il ne la laisserait pas périr, non plus que le peuple dont elle dirigeait les destins. Grâce à cette confiance, on espérait toujours, même contre toute espérance; alors que le présent était le plus trouble et le plus sombre, on comptait sur les revanches de l'avenir. Ainsi naquit cette exaltation de l'âme juive qui donne une si étrange beauté aux plus anciens des psaumes et à tant de pages des prophètes.

Ce fut à Jérusalem, et non à Sichem ou à Samarie, que la langue hébraïque atteignit sa perfection, et que la littérature qui l'emploie produisit ses chefs-d'œuvre. Ce n'est pas seulement que Jérusalem, fondée plus tôt, détruite plus tard que Samarie, a beaucoup plus vécu; c'est surtout qu'elle a été, bien plus que sa rivale, une de ces villes où bat le cœur, où pense le cerveau de tout un peuple, une capitale, dans le vrai sens du mot. La petitesse même du royaume y a été pour beaucoup. Celui-ci avait trop peu d'étendue pour que d'autres cités y pussent disputer la prééminence à celle où résidait le roi. Ce qu'Athènes était dans l'Attique, Jérusalem le fut dans l'étroite Judée; toute la vie intellectuelle et morale s'y concentra; hors de ses murailles, il n'y avait que des champs et des villages. Par l'effet de cette situation privilégiée, Jérusalem ne cessa pas de s'agrandir sous les rois; elle profita des malheurs mêmes de la nation; plus d'une famille des tribus septentrionales dut s'y réfugier et s'y fixer après la chute de Samarie; vers le temps où elle succomba, ce devait être une ville d'au moins vingt mille âmes[1]. Dès l'époque de Salomon, elle avait cessé de se

1. C'est ce que l'on peut inférer d'un texte où il est dit que Nabuchodonosor « emmena de Jérusalem tous les hommes forts et vaillants, 10,000 captifs, et tous les artisans et qu'il n'y demeura rien de reste que le peuple pauvre du pays » (*II Rois*, xxiv, 14). Un renseignement pris ailleurs par le compilateur et transcrit à la suite du premier donnait le chiffre de 7,000 pour ce que l'écrivain appelle « les hommes vaillants » et celui de 1,000 pour les gens de métier qui furent ainsi contraints à émigrer. Les petites gens qui restèrent dans la ville formaient bien le tiers de la population totale; les femmes et les

renfermer dans les limites de la vieille bourgade fortifiée des Jébuséens; elle s'était étendue sur les collines situées à l'ouest de la *cité de David;* celles-ci s'étaient couvertes de maisons, et une enceinte avait enveloppé ces faubourgs et les avait rattachés à la cité royale[1]. Dans l'intérieur de celle-ci, le palais bâti par Salomon n'eut pas besoin de s'accroître; il était bien vaste pour les petits princes qui avaient succédé au maître de toute la Syrie; avec leur richesse et leur cour très réduite, ceux-ci devaient avoir peine à le remplir. Par contre, à mesure que la foi d'Israël devient plus ardente et que son culte se complique, le temple ne cesse pas de s'agrandir, ou du moins il s'entoure de bâtiments nouveaux destinés au logement des prêtres; ses cours et ses portiques se développent pour offrir de plus spacieux abris à la foule plus nombreuse des fidèles. Ces travaux ne sont sans doute pas assez considérables pour provoquer la naissance d'un art indépendant; pendant toute cette période, l'architecte et l'ornemaniste juif ont dû rester sous l'influence de la Phénicie, avec laquelle Juda continue d'entretenir d'étroites relations. Une princesse de sang tyrien, Athalie, règne à Jérusalem; elle y introduit le culte du Baal de Tyr; cette reine et, à Samarie, sa mère Jézabel avaient sans doute dans leur domesticité des artisans qu'elles avaient fait venir de leur pays d'origine. Cependant, à la faveur des grandes entreprises de Salomon, nombre de Juifs, sous la direction des chefs d'atelier envoyés par Hiram, avaient pu conquérir quelque habileté professionnelle et la transmettre à leurs enfants; ils trouvèrent l'occasion de l'exercer, malgré l'affaiblissement du royaume, dans la construction des édifices d'une ville qui se peuplait et s'élargissait d'année en année, dans la réfection des murailles qu'il fallut souvent étendre ou réparer, dans l'érection et la décoration des annexes du temple. Jérusalem, au moment de sa chute, avait des gens de métier, que la Bible appelle les *charpentiers* et les *forgerons*[2]. Si la capitale des rois de Juda n'est pas arrivée, dans le domaine de l'art, à

enfants feraient plus que doubler le nombre de quinze mille âmes environ auquel on arriverait ainsi. D'autre part, il faut penser qu'au moment du siège toute la population de la Judée devait avoir cherché un refuge dans les murailles de Jérusalem; c'était là que l'on prit ceux mêmes qui d'ordinaire vivaient aux champs ou dans les bourgs. Le chiffre de trente à trente-cinq mille âmes auquel on serait conduit par les données du récit biblique doit donc être trop élevé; mais celui de vingt à vingt-cinq mille habitants n'est sans doute pas très éloigné de la vérité. La population actuelle de Jérusalem est d'environ 24,000 âmes, et il semble que, vers le sud, l'ancienne enceinte ait compris des terrains qui, depuis le moyen âge, ont cessé d'être habités.

1. *I Rois*, IX, 15. *II Chroniques*, XXVI, 9-10; XXXII, 5; XXXIII, 14.

2. *II Rois*, XXIV, 16.

une originalité qui se puisse comparer à celle dont témoignent sa poésie et sa religion, au moins l'industrie y avait-elle pris un assez remarquable développement.

Ces progrès avaient pu être réalisés grâce à la situation géographique de ce faible État et à la prudente réserve des meilleurs de ses rois; mais malgré tout, si les Assyriens avaient poursuivi le cours de leurs victoires, Jérusalem, que Sennachérib serra de si près, n'aurait pas tardé à succomber comme Samarie. Ce qui prolongea son existence, ce fut, dans la seconde moitié du septième siècle, la rapide décadence, puis la dissolution de l'empire des Sargonides (625). Il y eut alors comme une accalmie pendant laquelle la Judée respira; mais, dès le commencement du siècle suivant, Babylone se porta l'héritière de Ninive. C'était le moment où l'Égypte se réveillait sous les princes Saïtes; ceux-ci aspiraient à sortir de la vallée du Nil, à reconquérir cette Syrie qui avait appartenu aux pharaons thébains; les armées égyptiennes reparurent au pied du Thabor et du Carmel; elles y rencontrèrent les armées chaldéennes. Pris entre ces deux ambitions rivales, les Juifs ne surent ou ne purent pas rester neutres; ils n'eurent pas la chance de deviner quel serait le parti le plus fort; ils se prononcèrent pour l'Égypte, et celle-ci fut battue. Abandonnée à elle-même, Jérusalem fut investie; elle résista pendant une année et demie; la famine et les machines des assiégeants finirent par en avoir raison. Ses murailles furent abattues; son temple fut dépouillé de tout ce qu'il avait de précieux, puis brûlé et démoli; l'incendie acheva partout l'œuvre du fer. Les soldats, les prêtres, les scribes, tous les gens de haute classe furent transportés en Chaldée et dispersés dans différentes villes. Il ne resta plus au pays que le petit peuple des campagnes, à qui le vainqueur donna les vignes et les champs des riches. Dépeuplée et ruinée, la Judée devint une province du nouvel empire (586).

Israël, comme nation, avait achevé sa destinée. Sans doute il retrouvera plus tard, sous les princes Asmonéens, une apparence d'indépendance et de vie politique; mais ce ne sera plus par là qu'il comptera dans l'histoire. Son œuvre sera désormais toute morale; elle a été commencée en Palestine et surtout à Jérusalem, par ces prophètes dont Ésaïe est le plus grand, celui dont le génie s'élève le plus haut; elle se poursuivra aussi bien et mieux encore dans les villes de la Mésopotamie et de l'Égypte où les Israélites sont dispersés, à Babylone et plus tard encore à Alexandrie. Cette œuvre, une des plus glorieuses qu'un peuple ait jamais accomplies, on peut la définir d'un mot : c'est

le travail de la pensée et de la conscience juive qui aboutit à proclamer l'insuffisance du rite et du sacrifice, à déclarer que la justice et la vertu valent mieux que la piété la plus minutieuse. Dans sa hardiesse spiritualiste, cette pensée ne s'en tient pas là : elle semble par moments se rendre compte de ce qu'il y a d'étroit dans la conception d'un dieu purement national; elle aspire à un dieu qui aurait les bras plus larges, qui appellerait à lui tous les peuples de la terre; elle prépare le grand changement par lequel se terminera la vie du monde antique, la substitution d'une religion universelle, le christianisme, aux religions particulières des différents peuples[1]. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier ce mouvement d'idées ni de marquer les étapes de ce progrès; il importe seulement de rappeler comment il a son point de départ dans la curieuse histoire dont nous avons essayé de résumer les péripéties. Ce qui a tourné de ce côté les méditations de l'âme juive et ce qui a fait naître chez elle ces sentiments, ce sont les échecs répétés que ce peuple a subis après être arrivé un moment à une si haute fortune; au lendemain des règnes brillants de David et de Salomon, c'est le démembrement et la perte de toute la Syrie; bientôt après viennent les guerres civiles et étrangères, le pays ravagé par les Araméens, par les Assyriens, par les Chaldéens, les deux royaumes déchirés par lambeaux, la chute de Samarie, puis celle de Jérusalem. A chacun de ces démentis que le sort infligeait aux espérances et à l'orgueil d'Israël, on s'interrogeait anxieusement, on se demandait pourquoi Iahvé avait permis que ses enfants fussent ainsi frappés et meurtris; les prophètes répondaient que la faute en était aux Israélites, qui n'avaient pas été assez fidèles à leur divin maître, ou qui, lors même qu'ils croyaient l'être, ne l'adoraient pas assez en esprit et en vérité. Pour l'élite de la nation, chaque défaite était ainsi l'occasion d'un effort vers le bien, vers la pureté, vers la perfection. Cependant rien ne servait; l'horizon devenait de plus en plus noir; les périls et les malheurs se multipliaient; le temple même s'écroulait dans les flammes; il n'y avait plus de peuple élu, mais des fuyards et des captifs dispersés

1. Cette question a été traitée par M. Kuenen dans les conférences qu'il a données à Oxford en 1882 (*Religion nationale et religion universelle, Islam, Israélitisme, Judaïsme et Christianisme, Budhisme, cinq lectures faites à Oxford et à Londres au printemps de* 1882, *sous le patronage de la fondation Hibbert*, par A. Kuenen, professeur à l'Université de Leyde. *Traduit du hollandais*, par Maurice Vernes. 1 vol. in-8°, Leroux, 1884). Les seconde, troisième et quatrième lectures ont pour titre : II. *La religion nationale des Israélites, prêtres et prophètes de Iahvé.* III. *L'universalisme des prophètes. L'établissement du Judaïsme.* IV. *Judaïsme et Christianisme.*



à tous les vents du ciel, dans les vallées du Nil, de l'Euphrate et du Tigre. Alors naquit la pensée d'une compensation merveilleuse que l'avenir réservait à Israël, régénéré par la souffrance. Laissant à d'autres la vaine gloire de la puissance politique et des conquêtes, Israël aurait le suprême honneur d'amener tous les peuples du monde à « monter vers la montagne de Iahvé, vers la maison du dieu de Jacob[1] », ou, comme le dit ailleurs le prophète, « à marcher dans la lumière de Iahvé[2] ».

C'était là le rêve des prophètes, rêve qui paraissait contraire à toutes les vraisemblances ; il fut pourtant réalisé. Les fous ont quelquefois raison contre les sages ; ils voient plus loin. A côté de ces tribuns et de ces poètes, qui jugeaient les hommes et les choses avec une indépendance si hautaine et qui s'offraient des consolations à si longue portée, il y avait toute une foule d'intelligences honnêtes et médiocres, qui croyaient trouver dans la prodigalité de l'offrande et dans la scrupuleuse observation des rites le meilleur moyen de se mettre en règle avec un maître exigeant ; c'était là l'esprit de tous ces cultes syriens, dont la religion juive, pendant plusieurs siècles, ne se distingua que par le nom du dieu à qui s'adressait la prière. Une pareille disposition ne pouvait être que très favorable au développement de l'influence sacerdotale ; en effet, à mesure que la royauté s'affaiblissait, le rôle du *cohen* ou prêtre ne cessait pas de grandir. Autrefois c'était un simple officiant attaché à la personne du chef de clan, puis du roi ; David et Salomon en changent au gré de leur caprice[3]. Sous leurs successeurs, nous voyons le prêtre principal du temple de Jérusalem prendre le titre de *grand prêtre* et devenir le chef d'un clergé nombreux ; il a sous ses ordres les sacrificateurs qui égorgent les victimes, et tout un peuple de serviteurs, occupés à approvisionner et à nettoyer le temple. Il entretient d'étroites relations avec ces scribes qui, servant de secrétaires au roi et aux magistrats, rédigent tous les documents privés et publics ; par leur intermédiaire il agit sur l'opinion et il est maître de l'histoire ; c'est sous son inspiration qu'ont été compilées les chroniques d'après lesquelles nous avons à nous représenter la vie du peuple d'Israël et la législation qui prétend gouverner cette société. « J'ai trouvé dans la maison de l'Éternel le livre de la loi, » vient dire, sous Josias, le grand prêtre Hilkija, et ce

1. *Ésaïe*, II, 3.
2. *Ésaïe*, II, 5.
3. *I Rois*, II, 26-27.

livre, dont le scribe Shaphan donne lecture au roi, est aussitôt communiqué au peuple comme une révélation et devient le programme de toute une réforme religieuse[1]. Chez un peuple croyant, un personnage qui porte ainsi la parole au nom de Dieu ne peut pas ne point exercer une autorité presque souveraine. Le grand prêtre Joad enlève le trône à Athalie et y place Joas; un de ses successeurs, Hilkija, paraît avoir gouverné sous le nom de Josias, au moins pendant toute la durée d'une longue minorité.

Les rois cherchèrent à arrêter ces empiétements : ainsi Joas fit périr Zacharie, le fils de ce Joad auquel il devait la couronne[2]. Au contraire, la royauté ne dut pas refuser son assentiment et son concours à une entreprise que le sacerdoce hiérosolymitain poursuivit avec persévérance, aux efforts qu'il tenta pour persuader au peuple que Iahvé ne voulait pas de sacrifices qui lui fussent offerts ailleurs que dans le temple de Jérusalem. Cette idée était étrangère à l'Israël d'autrefois; l'arche avait été conservée tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, et l'on adorait Iahvé sur tous les sommets, « sur toute colline élevée et sous tout arbre touffu[3] ». Salomon s'en va sacrifier à Gabaon; il y immole mille bœufs, car « c'était le principal haut lieu »[4]. Tous ces sanctuaires ne pouvaient perdre du jour au lendemain leur caractère sacré parce qu'il avait plu à Salomon de se bâtir un temple dans sa forteresse. Le roi avait voulu avoir tout près de lui, à quelques pas de ses appartements, l'édifice où il remplirait ses devoirs religieux; mais il ne lui serait jamais venu à l'esprit de contraindre les gens de Gad, d'Éphraïm et de Manassé à rompre toutes leurs habitudes et à faire un voyage de plusieurs jours afin de sacrifier à Jérusalem. Une pareille prétention eût d'ailleurs singulièrement blessé l'orgueil des tribus du nord ; elles avaient leurs lieux de culte auxquels se rattachaient des souvenirs plusieurs fois séculaires. La construction du temple ne dut donc, jusqu'au schisme, rien changer aux pratiques religieuses; c'est ce que l'on devine même dans le récit du *Livre des Rois,* où se marquent pourtant d'une manière si sensible l'esprit et la main de ce que les critiques appellent le *Deutéronomiste*. Relisez le long sermon et la mystique prière que le rédacteur met dans la bouche

1. *II Rois*, XXII et XXIII. Dans ce nouveau « livre de l'alliance », on n'a pas eu de peine à reconnaître la *seconde loi*, le *Deutéronome*, dont l'esprit piétiste répond si bien à ce que l'on pouvait attendre d'un livre rédigé dans un pareil milieu.

2. *II Chroniques*, XXIV, 21-22.

3. *I Rois*, XIV, 23.

4. *I Rois*, III, 4.

de Salomon, consécrateur du temple ; il y est beaucoup insisté sur les grâces qui seront accordées aux enfants d'Israël quand ils prieront Iahvé en tournant leurs yeux vers le temple ; mais il n'y est dit nulle part qu'il soit désormais défendu de prier et de sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem[1]. Après le schisme, quand les ardents prophètes d'Israël, Élie et Élisée, luttent dans le royaume du nord contre les cultes chananéens et contre leurs prêtres, ce qu'ils reprochent à Achab et aux autres rois idolâtres, c'est d'être infidèles à Iahvé ; ils ne leur demandent pas d'aller porter à Jérusalem leurs prières et leurs offrandes. Élie lui-même ne donne-t-il pas l'exemple d'offrir, sur le mont Carmel, un sacrifice que Iahvé déclare accepter, en envoyant sa foudre enflammer le bûcher qui consumera les chairs de la victime[2]? Il n'est pas question là, ni dans d'autres passages analogues, de Jérusalem et de son temple; entraîné par l'admiration que lui inspire l'homme de Dieu dont il rapporte les miracles, le compilateur ne s'est pas aperçu que les légendes éphraïmites sont implicitement en contradiction avec d'autres chapitres de son histoire.

Dans le royaume de Juda, les choses se sont passées tout autrement. Ce royaume était trop petit pour comprendre beaucoup de lieux de culte consacrés par d'antiques traditions, et ceux-ci étaient assez voisins de la capitale pour qu'il fût plus facile d'amener la population à les déserter graduellement au profit de Jérusalem. On devine comment s'accomplit ce changement dans les habitudes. Le temple n'avait été d'abord que la chapelle royale, un appendice du palais ; le prêtre qui y était attaché, ce Tsadok auquel Salomon confie la sacrificature[3], était ainsi, comme nous dirions, le chapelain du roi ; par là même il se trouvait placé au-dessus de tous les autres prêtres du pays. Ce prêtre recueillit bientôt les bénéfices de cette dignité supérieure ; il céda à la tentation très naturelle de développer son importance et son rôle. D'année en année, il donna plus d'éclat aux fêtes du temple ; il accoutuma les Israélites pieux à fréquenter assidûment les saints parvis et, des redevances que l'on payait aux portiers de l'enceinte et aux sacrificateurs, il se fit un gros revenu, dont il employait une partie à réparer et à élargir les édifices sacrés[4]. Voilà comment l'ensemble de ces bâtiments ne cessa de s'agrandir et avec lui la situation du prêtre principal,

1. *I Rois*, VIII.
2. *I Rois*, XVIII.
3. *I Rois*, II, 35.
4. *II Rois*, XXII, 3-7.

qui devint le second et qui fut par moments le principal personnage de l'État; ce qui n'avait d'abord été qu'une légère primauté se changea en une prééminence reconnue et en une sorte de monopole. Par l'hérédité des fonctions, il se constitua tout un clergé, qui vivait du temple et dans le temple; celui qu'il reconnaissait pour chef en soignait les intérêts avec cet esprit de suite et cette ambition patiente qui distinguent partout la caste sacerdotale.

Ce but vers lequel on tendait depuis longtemps, on ne l'atteignit d'ailleurs que dans les derniers jours de la monarchie. Sous ce Josias, que l'on peut appeler « le roi des prêtres », Hilkija réussit enfin à débarrasser la Judée et le temple même de tous les autels où l'on adorait d'autres dieux que Iahvé, de tous les simulacres qui lui faisaient concurrence jusque sur le seuil de sa demeure; en même temps, ce qu'Hilkija et les siens avaient peut-être encore plus à cœur, on mit fin aux sacrifices qu'offraient à Iahvé, sur les hauts lieux autour de Jérusalem, des prêtres indépendants, qui n'étaient pas affiliés au clergé du temple; ces hauts lieux furent souillés, pour que l'on n'eût point l'idée d'y rétablir le culte[1]. Peut-être, pendant les trente et quelques années qui s'écoulèrent encore jusqu'à la chute de Jérusalem, plus d'un de ces autels proscrits fut-il relevé, plus d'une victime y fut-elle encore immolée; mais l'effet n'en était pas moins produit; la pompeuse cérémonie célébrée dans l'enceinte du temple, en présence de Josias et d'Hilkija, lorsque le *Livre de la Loi* avait été présenté et lu au peuple, les adjurations du roi et des prêtres, les serments prêtés au milieu de l'émotion générale, tout ce spectacle imposant avait fait pénétrer dans les âmes l'idée de l'unité du sanctuaire et l'y avait gravée profondément. Pour tout ce qui restait d'Israélites fidèles, débris ralliés de Benjamin et d'Éphraïm, enfants de Juda, le temple de Salomon était devenu le symbole même de la religion nationale, le « lieu fixe où Iahvé demeurerait à toujours »[2], et où, par le sacrifice et la prière, se renouvellerait perpétuellement l'alliance conclue entre l'Éternel et son peuple.

Cette conviction ne fit que s'enraciner encore davantage dans l'esprit de la génération suivante, qui assista aux catastrophes suprêmes; quand celle-ci fut partie pour la captivité, pendant les heures lentes des marches forcées sous le soleil, puis dans les conventicules secrets

1. *II Rois*, XXIII, 8-9. La mention des pains sans levain, que ces prêtres mangeaient au milieu de leurs frères, indique bien que dans ces deux versets il s'agit non pas de prêtres de Baal, mais de prêtres de Iahvé.

2. *I Rois*, VIII, 13.

de l'exil, dans quelque chambre bien close d'un faubourg de Memphis et de Babylone, quand on se réunissait pour parler à voix basse de la patrie perdue, avec quels regrets attendris, avec quelle espérance opiniâtre les pensées devaient se tourner vers ce temple que l'on avait encore connu, dans les années qui avaient précédé le siège, orné plus richement, plus fréquenté, rempli d'une foule plus recueillie qu'il ne l'avait jamais été, même au temps de Salomon! On ne se contentait pas de ne point oublier; dans ces songes d'avenir par lesquels on se consolait des tristesses du présent, on relevait le temple sur la montagne de Sion, et on l'y relevait plus grand et plus beau qu'on ne l'y avait vu aux jours de sa splendeur. Pour reconstruire ce temple éternel, où toutes les nations réconciliées viendraient s'incliner devant Israël et devant son dieu, on partait bien des données que l'on empruntait au passé; mais on ne s'y enfermait pas. Sans doute on ne touchait pas aux grandes lignes du plan; le sanctuaire gardait ses proportions et ses divisions traditionnelles; mais autour de lui tout devenait plus ample et plus magnifique. Pour faire au lieu saint une entrée plus digne de sa majesté, les pylônes prenaient plus de hauteur; afin de mieux accueillir ces multitudes de toute race qui monteraient vers Sion, les portes et les cours s'élargissaient; les portiques allongeaient leurs files de colonnes et l'ombre de leurs galeries; des pièces plus vastes étaient aménagées en vue des différents services du culte et pour le logement de ses ministres, qui devaient être plus nombreux qu'autrefois. L'ensemble que l'on créait ainsi gardait bien l'ordonnance générale, le style et le caractère de l'édifice qu'avaient dévoré les flammes allumées par la torche des Chaldéens; mais il supposait exécutés tous les embellissements, tous les bâtiments accessoires qu'avait pu projeter, un jour ou l'autre, l'ambition des rois et surtout celle des prêtres. Cette vision de la Jérusalem nouvelle et du temple futur, cette sorte d'hallucination qui, sur les rives des fleuves de Babylone, fascinait et charmait le regard de l'Israélite, était, pour ces âmes émues et vibrantes, la plus efficace des consolations; pour bien se consoler des malheurs du présent, il faut se représenter l'avenir comme plus brillant que ne l'a jamais été, même dans ses meilleurs moments, ce passé que l'on regrette et sur lequel on pleure.

§ 3. — PLAN DE L'ÉTUDE SUR L'ART HÉBRAÏQUE

Le plan de l'étude que nous consacrons à l'art hébraïque ne sera pas celui que nous avons suivi jusqu'à présent. Ici la matière nous manquerait pour remplir les cadres entre lesquels, à propos de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Phénicie, nous avons distribué les monuments qui paraissaient mériter d'être décrits. L'art hébraïque n'a pas été assez original et assez fécond pour que tant de divisions et de subdivisions soient ici nécessaires. A vrai dire, il se résume tout entier dans le temple de Jérusalem; ce temple est le seul édifice où Israël ait mis toute son âme, qu'il se soit attaché passionnément à fonder, à décorer, à développer, à reconstruire; aussi la Bible nous en donne-t-elle des descriptions circonstanciées, dont les unes, celles des livres historiques, ont le caractère d'une sorte de procès-verbal, tandis que dans les autres, celles des prophètes, le monument apparaît plus riche et plus complet qu'il ne l'a jamais été dans la réalité. Sans doute il ne reste plus une pierre de ces bâtiments; mais cependant il est sinon facile, au moins possible d'en présenter une restauration qui, à défaut de certitude, offre, dans presque toutes ses parties, une très haute vraisemblance.

Ce sera donc sur cette tentative que portera ici notre principal effort. Pour la faire accepter comme légitime, il nous faudra suivre une marche qui aura ses apparents détours et ses lenteurs, mais où chaque pas nous rapprochera du but. Nous commencerons par replacer le temple dans son milieu historique, en étudiant la topographie de Jérusalem. Après avoir donné une idée de la ville dont ce sanctuaire était le centre moral et religieux, nous nous établirons sur la colline qui lui servait de socle et nous résumerons l'histoire des édifices qui s'y sont succédé; nous relèverons les traces qu'ils y ont laissées; nous essayerons de distinguer et de dater ces différents débris. Ce travail achevé, nous indiquerons et nous apprécierons les éléments dont disposent l'historien et l'artiste qui entreprennent de faire revivre le monument disparu; il ne nous restera plus ensuite qu'à soumettre au lecteur l'image qu'aura tracée le crayon de M. Chipiez et à rendre raison des partis qu'il a pris. Ces partis, qui pourront dérouter certains préjugés, nous les justifierons tantôt à l'aide des textes, tantôt par des analogies tirées d'autres monuments orientaux, parfois enfin par les lois mêmes

de l'art, par les conditions qui s'imposent à tout constructeur qui sait son métier. Rien n'aura été négligé de ce que la critique et l'archéologie peuvent jeter de lumière sur la question; ce sera aux architectes de prononcer en dernier ressort sur le mérite et sur la beauté de l'ensemble ainsi restitué.

Dans un dernier chapitre, nous réunirons le peu que l'on sait au sujet de l'art et de l'industrie chez les Hébreux, en dehors du temple. Les détails que nous grouperons ainsi n'ajouteront pas beaucoup à la gloire d'Israël; mais ils auront cet avantage de compléter le tableau que nous avons tracé de la civilisation phénicienne. C'est bien l'influence de la Phénicie qui domine, pendant de longs siècles, dans toute la Palestine trans et cis-jordanienne; mais cependant il y avait une différence très marquée entre la vie que l'on menait dans les cités manufacturières et commerçantes du littoral et celle que faisaient aux populations de l'intérieur la culture des champs et l'élève des troupeaux. Grâce à la richesse de leur littérature, ce sont encore les Hébreux qui nous renseignent le mieux sur ce que purent être les mœurs de la Syrie jusqu'au temps de la conquête macédonienne, sur l'aspect qu'y présentaient la tombe, la maison et les lieux de culte, le mobilier, le vêtement et la parure. Presque toute l'œuvre plastique de cette société a péri; c'est donc surtout dans les récits et les peintures de la Bible que revivent, avec l'originalité de leur costume et de leur physionomie propre, les tribus agricoles et nomades qui se partageaient la vaste contrée comprise entre le Taurus, l'Euphrate, l'Arabie Pétrée et la Méditerranée.



CHAPITRE II

L'HISTOIRE DU TEMPLE

§ 1er. — LA TOPOGRAPHIE DE JÉRUSALEM

Depuis trois siècles la curiosité moderne n'a pas cessé de se préoccuper du temple de Jérusalem. A l'exemple des Juifs exilés, elle a tenté bien des fois d'évoquer l'image du temple détruit. Pour y réussir, c'est aux textes qu'on s'est adressé ; on les a tournés et retournés dans tous les sens; mais, si l'on peut ainsi parler, on a bâti le temple en l'air ; on ne s'est pas demandé quel était l'aspect, quel était le relief de la colline qui portait l'édifice, ce que l'art y avait ajouté à la nature ; jusqu'à ces derniers temps, par suite de la rigueur avec laquelle les musulmans interdisaient aux chrétiens l'entrée du *Haram ech Chérif,* on ne pouvait avoir qu'une idée très vague de la configuration du terrain où s'était élevé le temple. Aujourd'hui les ressources abondent ; il n'est pour ainsi dire personne qui ne comprenne que la première condition d'un essai de ce genre c'est une étude attentive et précise de la topographie. Il convient donc de décrire d'abord le site de Jérusalem, puis de définir ensuite, avec un soin et un détail tout particuliers, l'emplacement du temple.

Le sol du temple de Salomon se trouvait à une hauteur de 735 mètres au-dessus du niveau de la mer ; Jérusalem est donc, dans toute la force du terme, ce que l'on appelle une ville de montagne. Elle est située sur l'arête même de cette longue chaîne qui court du nord au sud en séparant le versant de la Méditerranée de la dépression profonde où coule le Jourdain ; elle occupe l'extrémité méridionale d'une sorte d'éperon ou de plateau allongé qu'entourent deux ravins, celui du Cédron et celui de Hinnom (fig. 106). Ces deux ravins naissent à peu de distance au nord de Jérusalem, et ils se rejoignent au sud de la ville, à plus de 200 mètres au-dessous de leur point de départ ; d'abord

simples plis de terrain, ils se creusent très rapidement. Le terrain où s'éleva Jérusalem n'est donc accessible, à peu près de plain-pied, que par le nord. Un troisième ravin partage en deux groupes inégaux de hauteur et d'étendue la partie méridionale de cet éperon; c'est celui dont nous ne savons pas le nom primitif, mais que l'on appelait, à l'époque romaine, le Tyropœon, ou le « quartier des faiseurs de fromages ». Au sud-ouest, entre le Tyropœon et la vallée de Hinnom, se dresse la haute colline que l'on nomme aujourd'hui le mont Sion et dont le point culminant porte l'édifice que la tradition désigne comme la *Tour de David*, quoiqu'il n'ait aucun droit à cette appellation et que les parties les plus anciennes de cette forteresse ne remontent pas au delà du temps d'Hérode. Au sud-est, c'est une autre colline, plus étroite et plus longue, qui est serrée entre le Tyropœon et le Cédron; l'usage a prévalu de l'appeler le mont Moria, quoique, pour confirmer l'usage que l'on fait de cette dénomination, il soit impossible de citer autre chose qu'un texte tiré d'un livre d'une médiocre autorité, la *Chronique*, qui n'a guère été rédigé que trois siècles avant notre ère[1]. Dans tout l'*Ancien Testament*, ce nom de Moria ne se rencontre que deux fois, dans ce passage de la *Chronique* et dans le chapitre de la *Genèse* où il est question du sacrifice d'Isaac par son père Abraham[2]. Là ce terme n'est accompagné d'aucune indication qui dise au lecteur où il doit chercher cette « terre de Moria[3] ». L'idée d'appliquer ce nom à la colline du temple a vraisemblablement été suggérée au chroniqueur par le désir d'identifier cette colline avec celle où, d'après la tradition, Iahvé avait pris, envers le père de son peuple, un de ces engagements solennels qu'aimait à se remémorer la piété juive[4].

Ce peut donc avoir été là une appellation mystique qui, à une certaine époque, aurait été usitée chez les prêtres; mais il ne semble pas qu'elle soit devenue jamais populaire; elle ne paraît pas dans les pages où l'auteur des *Rois* raconte la construction du temple[5]; elle ne se rencontre chez aucun prophète. Le vrai nom de la colline du temple,

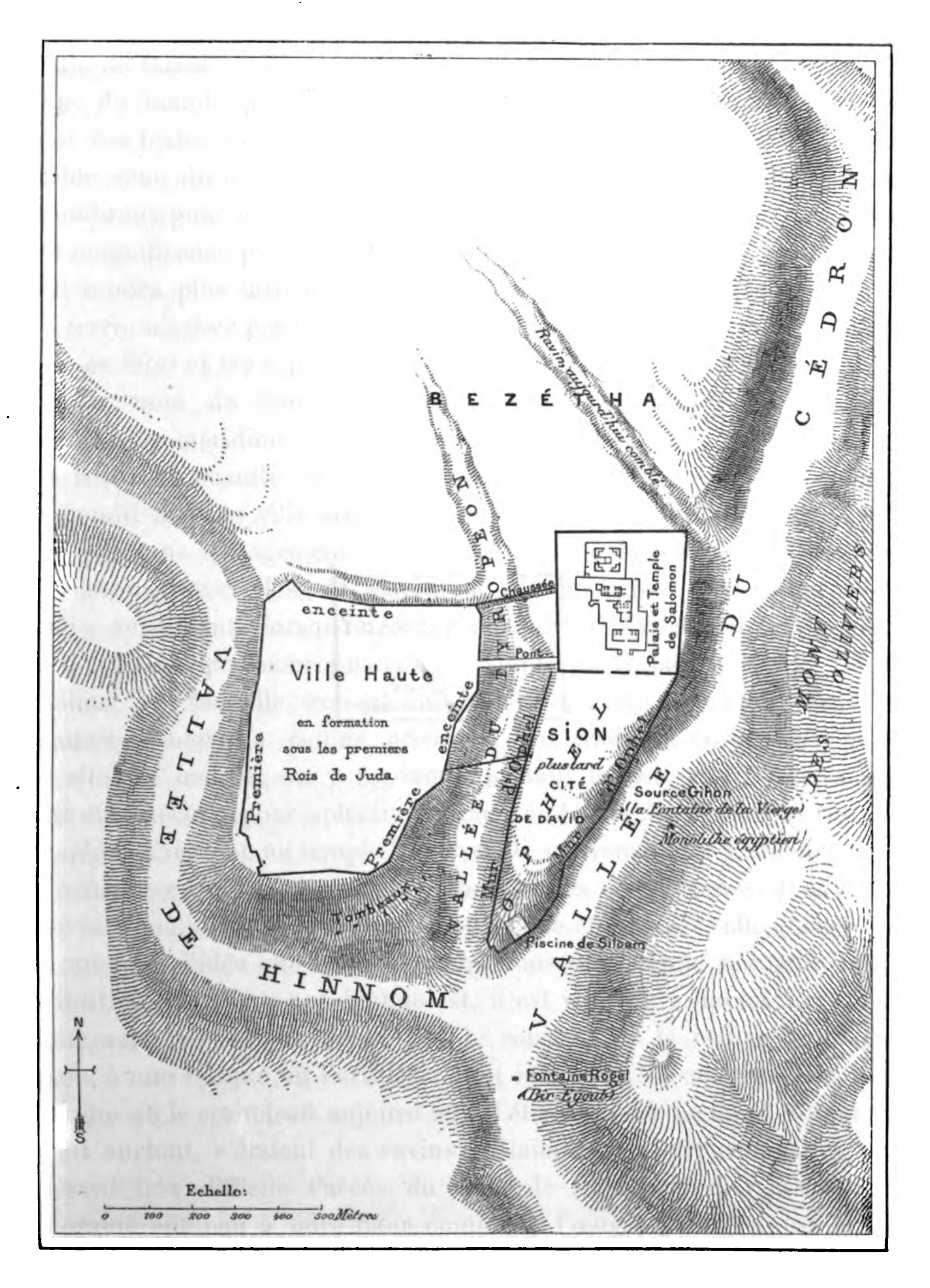
1. *II Chroniques*, III, 1. « Et Salomon commença de bâtir la maison de l'Éternel à Jérusalem, sur le mont Moria, qui avait été indiqué à son père David, sur la place préparée par David, sur l'aire d'Ornau le Jébuséen. » Voir les observations de Reuss sur ce verset; nous lui empruntons sa traduction.

2. *Genèse*, XXII, 2.

3. Gesenius traduit le mot Moria par *monstratus a Jehovah*. Ce serait le *mont de l'apparition*. Josèphe, comme d'ordinaire, suit ici la *Chronique;* il appelle la colline du temple τὸ Μώριον ὄρος (*Ant. Jud.* I, XIII, 1, 2).

4. *Genèse*, XXII, 15-18.

5. *I Rois*, VI.



106. — Jérusalem et ses environs sous les premiers rois de Juda.

c'était Sion, terme qui, comme nous l'apprennent expressément les écrivains antérieurs au retour de l'exil, est synonyme de celui-ci : « la ville de David[1] ». Même au temps des Séleucides, c'est encore la colline du temple que l'on désigne quand on parle de Sion[2]. N'eût-on pas ces textes formels, ce qui donnerait encore, indirectement, le véritable sens du mot Sion, ce sont ces passages des prophètes, trop nombreux pour être cités ici, où est célébrée la magnificence de Sion, sa magnificence présente et future; ce qui fait la gloire de Sion, ce qui lui vaudra plus tard d'être visitée et admirée par tous les peuples de la terre, n'est-ce pas le temple, la richesse de sa décoration, les pompes de ses fêtes et les espérances qui se rattachent à ce sanctuaire?

Ce nom de Sion s'appliquait d'abord à l'étroite colline dont les pentes méridionales portaient la petite forteresse des Jébuséens et reçurent ensuite les édifices de David et de Salomon ; puis il s'étendit avec la ville même, qui ne cessa de grandir; à mesure que les maisons s'étageaient sur le versant de la colline occidentale, il remonta avec elles, de manière à désigner tout l'ensemble de la cité ; cependant, lorsqu'on le prononçait, il faisait surtout songer à la colline que couronnaient le temple et le palais royal. Or la colline sur laquelle avaient été bâtis ces édifices, c'était, on n'en saurait douter, la colline orientale. Une tradition constante y place le site du temple; on y reconnaît partout la trace des travaux qui ont été exécutés pour aplanir ou pour remblayer la surface du roc, de manière à donner au temple une assiette convenable, à y amener ou à y conserver l'eau, à assurer l'évacuation des eaux vannes. D'ailleurs, par sa situation et par ses dimensions, cette colline est celle qui répond le mieux à l'idée que nous pouvons nous faire d'une acropole toute primitive. La colline occidentale est, il est vrai, plus élevée; son point culminant dépasse de 38 mètres le sommet de la colline orientale; mais, à une époque où l'artillerie était inconnue, on ne craignait pas, comme on le craindrait aujourd'hui, d'être dominé. Ce que l'on recherchait surtout, c'étaient des ravins, c'étaient des escarpements qui rendissent très difficile l'accès du fort, de telle sorte que la main de l'homme eût peu à faire pour compléter l'œuvre de la nature. Or la

1. *II Samuel*, v, 7. *I Rois*, VIII, 1.

2. *I Macchabées*, IV, 37. Il est à remarquer que Josèphe, dans la description qu'il donne de la topographie de Jérusalem, avant de commencer le récit du siège, ne se sert pas du mot Sion (*Guerre des Juifs*, V, IV, 1). Il désigne la colline que l'on appelle aujourd'hui le *Mont Sion* par ce terme : *la ville haute* (ἡ ἄνω πόλις), et il en est de même toutes les fois qu'il a à en parler dans la suite de sa relation.

colline occidentale est bien isolée de trois côtés, là où se creusent autour d'elle le Tyropœon et le *Ouadi-el-Rababi* ou vallée de Hinnom; mais, vers le nord-ouest et le nord, elle est la continuation de la pente générale du terrain, qui s'incline dans la direction de la mer Morte. Là le terrain qu'occupe la ville ne peut être défendu qu'à l'aide de murailles, jusqu'au pied desquelles l'ennemi s'avance sans être arrêté par aucun obstacle; il faut sur cette face une longue et haute courtine, flanquée de tours puissantes, comme celles qu'a bâties Hérode. Cependant, malgré l'élévation et la solidité de ces remparts qui ont été tant de fois réparés, c'est toujours de ce côté que Jérusalem a été prise, qu'elle l'a été par les Chaldéens et, plus tard, par les croisés[1]. Titus avait commencé par s'emparer du temple; mais auparavant il s'était aussi glissé par le nord entre celui-ci et la ville haute; quand son suprême effort porte sur cette citadelle dernière des révoltés, c'est la face septentrionale du mur qui l'enveloppe que battent les machines de ses légions[2].

Combien était plus aisé à fortifier le coteau plus restreint et mieux délimité que couvrent, au sud, à l'ouest et à l'est, le Tyropœon et le *Ouadi-sitti-Mariam* ou val du Cédron! Ces deux ravins étaient bien plus profonds dans l'antiquité que de nos jours; ils ont été en partie comblés par les décombres qui s'y sont accumulés; dans le Tyropœon, le sol actuel est à 20, et, dans certains endroits, à près de 30 mètres au-dessus du sol ancien; dans le lit du Cédron, la différence, sans être aussi considérable, est encore de 8 à 10 mètres[3]. Vers le Cédron, le roc, dont le pied est maintenant caché sous des éboulis, descendait autrefois presque à pic; le Tyropœon était loin de se creuser en une dépression aussi marquée que celle où le Cédron coule après les pluies d'hiver; mais il n'en formait pas moins un fossé très redoutable à l'ennemi. Vers le sud, entre le confluent des deux ravins, le terrain descendait en pointe; sur cette pente rapide, la main de l'homme, en aplanissant le roc, avait ménagé toute une suite de petites terrasses, où s'étageaient les maisons de la

1. Pour l'attaque des Chaldéens, c'est ce qui résulte du fait que les défenseurs de la ville se sauvent « par le chemin de la porte entre les deux murs près le jardin du roi » et se dirigent vers Jéricho (*II Rois*, xxv, 4). La brèche était faite au nord; les Juifs se sauvent par le sud.

2. C'est ce qui résulte du témoignage de Josèphe; il parle du couchant (*Guerre des Juifs*, VI, viii, 1); mais il ajoute que c'était en face du palais royal. Ce que l'on sait de l'emplacement de ce palais prouve que l'attaque était dirigée, pour employer une désignation plus précise, contre l'angle nord-ouest du mur.

3. En face de l'angle sud-est de la plate-forme du temple, l'ancien lit du Cédron est, d'après Warren, à 11^{m},60 au-dessous du niveau du lit actuel.

bourgade chananéenne; serrées les unes contre les autres, elles étaient, en cas de surprise, faciles à défendre, avec leurs ruelles et leurs escaliers taillés dans la roche vive [1]. Il n'y avait guère à protéger, par des murs, que le côté nord; or l'espèce d'isthme par lequel cette colline se rattache au corps des monts de Juda était plus étroit que celui qui y relie la colline occidentale. Le mont Moria n'a qu'une très faible largeur, et ce qui le rétrécissait encore, tout près de son point culminant, c'était un ravin, aujourd'hui comblé, qui allait rejoindre obliquement la rive droite du Cédron. L'existence de ce pli du sol a été démontrée par les fouilles récentes; une partie a été utilisée pour former le réservoir qui est connu sous le nom de *Birket-Israël* (fig. 109), tandis que le reste du creux a été caché sous les substructions du temple. Enfin, tandis qu'on n'a encore trouvé aucune source sur les pentes des collines occidentales, il y en a au contraire une, qui ne tarit jamais, sur un des flancs de la colline orientale [2]; or, dans cette aride Judée où les eaux jaillissantes sont si rares, s'il est un privilège qu'ont dû chercher à s'assurer les fondateurs des premiers villages, c'est la possession d'une fontaine qui coulât en tout temps. Pour peu que l'on ait visité quelques-unes de ces acropoles primitives qui sont si nombreuses en Syrie, en Asie Mineure et en Grèce, on n'hésite pas sur le site de la vieille ville des Jébuséens, qui devint ensuite la « ville de David »; elle occupait le versant méridional de la colline du temple, le quartier qui porta plus tard le nom d'Ophel; elle avait ses jardins au-dessous de la piscine de Siloam, autour du *Bir-Eyoub*. Protégée par les ravins qui l'enveloppaient et certaine de n'être pas réduite par la soif, cette

1. Sur ces traces que le roc a gardées et qui sont très visibles dans cette partie maintenant inhabitée et déserte de la ville antique, voir *Recovery*, t. I, p. 298. L'ouvrage que nous aurons sans cesse l'occasion de citer sous cette forme est celui dont voici le titre complet : *The Recovery of Jerusalem, a narrative of exploration and discovery in the city and the holy land*, by capt. Wilson, R. E., capt. Warren, R. E., etc., with an introduction by Arthur Penrhyn Stanley, D. D., dean of Westminster, edited by Walter Morrison, M. P., honorary treasurer of the Palestine exploration fund. 2 vol. in-8°, Londres, 1871.

2. C'est la source connue sous le nom de *Fontaine de la Vierge* (*Aïn oumm-el-deredj*) dont Ézéchias amena les eaux, par un canal souterrain creusé dans l'épaisseur du Moria, à la *piscine de Siloé*. Du temps des Jébuséens, il devait y avoir un canal qui conduisait aussi ces eaux jusqu'au même point; mais ce n'était qu'une rigole à ciel ouvert, courant au pied du roc; et par là même facile à couper. C'est ce que l'on devine dans ce cri que pousse David, au moment où il attaque la forteresse des Jébuséens : « Quiconque se rendra maître du canal sera chef! (*II Samuel*, v, 8.) On trouvera le plan et la coupe du canal souterrain avec l'inscription qui en relate le creusement, dans les *Rapports sur une mission en Palestine et en Phénicie entreprise en* 1881, cinquième rapport, pp. 203 et 241, pl. VII et VIII (*Archives des missions scientifiques et littéraires*, troisième série, t. XI, 1885).

bourgade avait pu conserver ainsi très longtemps son indépendance, quoiqu'elle fût placée entre les deux tribus de Benjamin et de Juda; si David n'avait rien épargné pour s'en rendre maître, c'est qu'avec son coup d'œil de soldat il avait saisi tous les avantages de la situation, avantages que ne présentait pas au même degré la colline occidentale. La Sion de David et de Salomon, c'est donc bien la colline que surmonte aujourd'hui le *Haram-ech-Chérif*.

Nous avons cru devoir rectifier une erreur qui n'a été signalée que tout récemment; elle avait ce danger qu'elle a conduit plusieurs historiens à mal placer la *ville de David,* à se faire une idée fausse de la manière dont était née et dont avait grandi Jérusalem. Nous ne nous en déciderons pas moins, non sans quelque regret, à employer dans la suite de cette étude les dénominations qui sont généralement adoptées; il serait trop gênant d'avoir toujours recours à des périphrases telles que celles-ci : la *colline du temple* ou la *colline orientale*. Cette colline, où nous aurons à faire un si long séjour, nous l'appellerons donc le *mont Moria;* au besoin, nous appliquerons le nom de *Sion* à la colline occidentale. C'est une nomenclature conventionnelle qui ne trompera personne et dont le lecteur nous permettra de faire usage, pour l'amour de la brièveté.

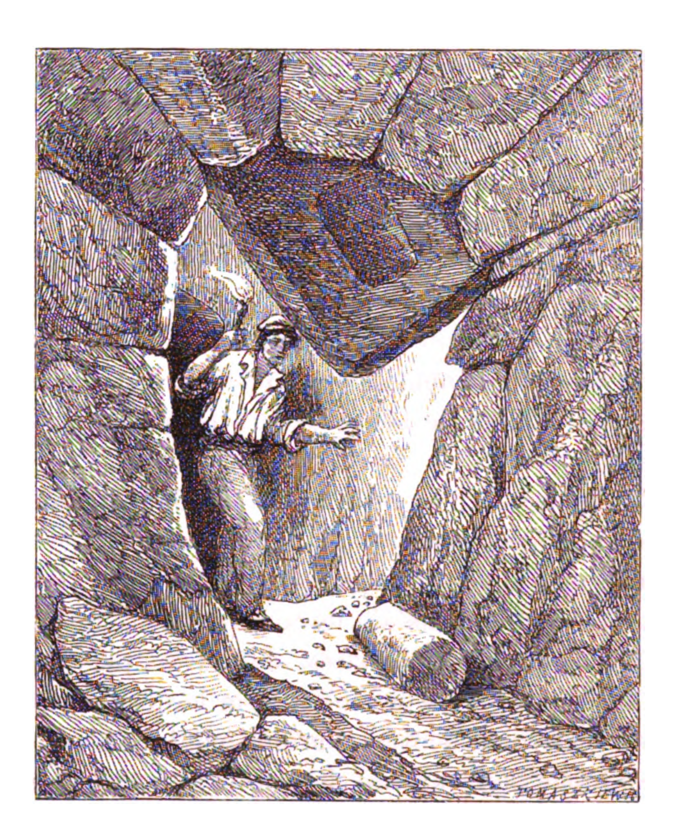
De l'autre côté du Tyropœon, la ville commença de s'étendre, peut-être dès le temps de David, là où est aujourd'hui la ville moderne. Là le versant de la montagne, tourné vers l'est, était coupé en deux par un pli de terrain qui descendait au Tyropœon. Il semble qu'à l'époque romaine le nom de Sion se soit particulièrement attaché à la partie la plus méridionale et la plus élevée de cette colline, à celle dont le sommet est signalé par l'édifice qui est maintenant connu sous le nom de *Tour de David*. Le quartier qui s'étendait au nord-est de ce ravin secondaire et qui correspond au quartier musulman et au bazar actuels, se trouve désigné, à la même époque, sous le titre d'*Acra* ou « *ville haute* ». Il était dominé par Sion; mais il dominait la vallée du Tyropœon, qu'il bordait dans toute sa longueur. Le nom de *ville basse* paraît donné, dans certains textes, à tout l'ensemble que formaient Acra et le Tyropœon, manière de parler qui se comprend quand on se place sur le point culminant qu'occupaient, à l'ouest de Sion, la citadelle et le palais d'Hérode. Enfin, au nord de la ville, une quatrième colline, séparée d'Acra par un autre ravin qui descendait au Cédron, portait le nom de Bézétha; elle finit, mais à une époque très postérieure, par être comprise dans une dernière enceinte.

Nous avons résumé ici, en quelques mots, les résultats les plus généralement admis; mais on a beaucoup discuté sur l'âge et le tracé des différentes enceintes de Jérusalem, sur la place et le nom de ses différents quartiers. Nous ne nous engagerons pas dans ces débats; ils n'ont de sens que pour qui veut suivre la ville dans tous ses développements successifs, jusque sous la dynastie iduméenne, qui la fit plus grande qu'elle ne l'avait jamais été; or, dans cette étude, nous nous arrêtons à l'exil, et, pour toute la période qui le précède, les indications topographiques sont d'une sécheresse et d'une rareté désespérantes. Tout ce que l'on devine, c'est que, sous les derniers rois de Juda, le rempart traversait le Tyropœon en aval, non loin de la piscine de Siloam, et en amont, sans doute à la hauteur de la muraille septentrionale du temple, qu'il enveloppait une partie tout au moins des quartiers qui furent nommés plus tard Sion et Acra, et qu'il les reliait au Moria. Où passait cette enceinte? On ne saurait le dire; pour en retrouver les traces il faudrait démolir la ville moderne, qui en a caché les fondations sous les édifices de ses quartiers les plus populeux[1].

S'il est impossible de dresser le plan de la Jérusalem de Salomon ou même d'Ézéchias, tout au moins peut-on se faire une idée de l'aspect que présentait la ville dans les années qui précédèrent sa chute. Ce qui la caractérisait surtout, c'était l'inégalité du terrain qu'elle occupait, terrain tout en pente, que coupaient, par places, des ravins plus ou moins profonds; c'était la déclivité rapide des collines sur lesquelles ses maisons et ses édifices s'étageaient et dont ils couronnaient le sommet. Ici, comme par exemple à Rome où l'on a tant de peine à retrouver les sept collines, ces accidents du relief sont aujourd'hui très atténués; ils sont même, sur certains points, tout à fait dissimulés par la masse énorme de décombres qui a rempli les creux; mais les fouilles récentes des Anglais ont permis d'atteindre, dans maints endroits, le sol antique. Une des découvertes les plus curieuses qu'elles aient produites, c'est celle

1. On lira avec intérêt l'étude que contient sur ce sujet un ouvrage qui a fait faire un grand pas à la question et que nous suivrons pour tout ce qui concerne le Haram-ech-Chérif; nous voulons parler du livre intitulé : *le Temple de Jérusalem, monographie du Haram-ech-Chérif, suivie d'un essai sur la topographie de la Ville-Sainte*, par le comte Melchior de Vogüé, in-folio, 1864, Paris. Nous ne nous séparons guère de M. de Vogüé que sur un point, mais c'est sur un point important : il place la ville des Jébuséens sur le mont Sion, et non sur Ophel, au sud du Moria. M. de Vogüé se trouve ainsi d'accord avec Thenius, qui avait étudié avec beaucoup de soin tous les textes, mais qui n'avait pas vu les lieux. (*Das vorexilische Jerusalem und dessen Tempel, dargestellt von* Otto Thenius *nebst drei lithographirten Tafeln*, in-8°, Leipzig, Weidemann, 1849.)

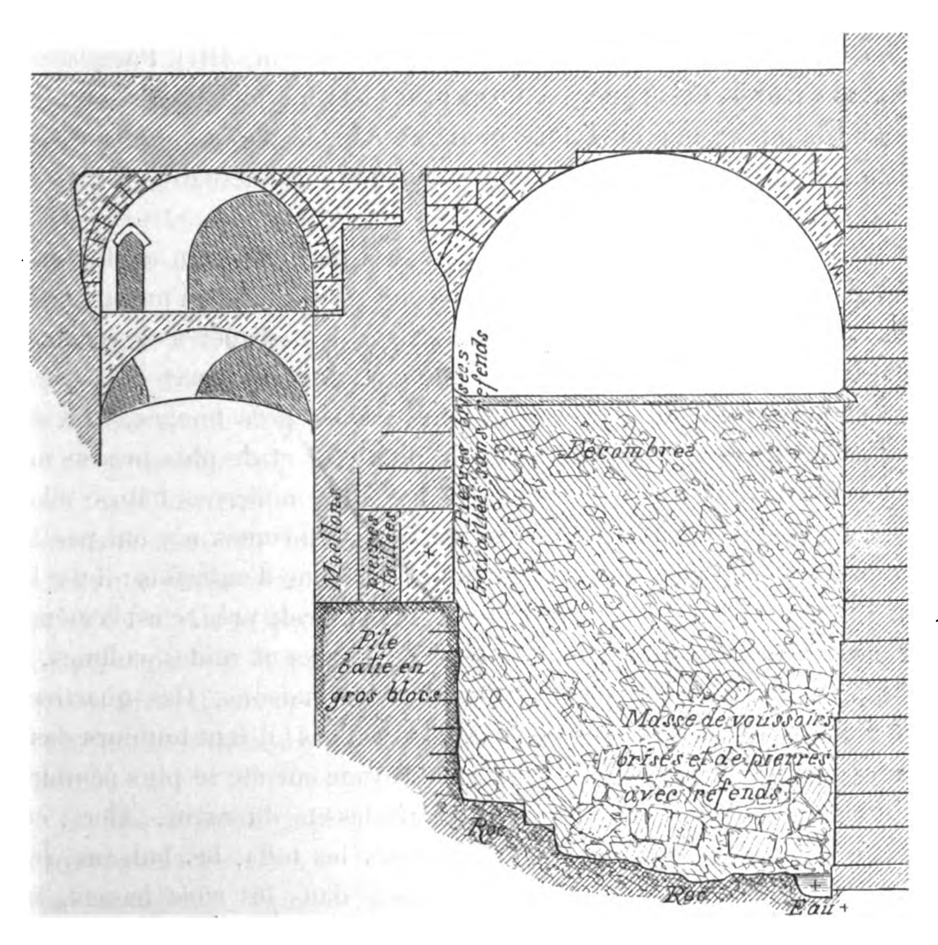
de ces deux ponts qui, l'un à l'angle sud-ouest du temple, l'autre plus au nord, permettaient de traverser de plain-pied la vallée du Tyropœon; c'est ce que l'on appelle aujourd'hui l'*Arche de Robinson* et l'*Arche de Wilson,* du nom des deux explorateurs qui ont dégagé les fondations de ces viaducs. La chaussée, dans l'*Arche de Robinson,* avait 91 mètres de long; la largeur des arches qui la supportaient était de 15^{m},50[1]. Il y avait au moins deux arches, appuyées sur une pile qui pose sur le roc et dont les pierres sont ornées de refends, comme celles des substructions du Haram. Autour du pied de cette pile, un peu au-dessus du point où elle se lie au rocher, il y a un pavage qui devait former, à une certaine époque, le sol de la rue basse, et sur ces dalles gisaient les voussoirs du pont. Les explorateurs anglais ont crevé ce pavage; ils sont descendus encore plus bas, et, tout au fond du ravin, ils ont cru retrouver les voussoirs d'un premier pont (fig. 107). De la naissance de l'arc au pavage, M. Warren a compté 13 mètres, 13^{m},88 jusqu'au pied de la pile, et 23 mètres jusqu'au lit du canal. On ne nous donne pas de détails sur la forme et la taille de ces voussoirs; mais il est difficile pourtant de ne point conclure de ces observations qu'à une époque antérieure au système de l'appareil à refends un pont aurait été jeté, mais à un niveau plus bas, entre la colline occidentale et celle du



107. — Canal au fond du ravin. Voussoir engagé dans la voûte qu'il a défoncée. *Recovery,* t. I, p. 105.

1. MM. Warren et Wilson donnent un diamètre de l'arc un peu moindre, 13^{m},03. Ils l'ont calculé d'après les voussoirs.

temple. Ce premier pont ne pourrait alors appartenir qu'au temps des rois de Juda; il remonterait peut-être à Salomon lui-même[1]. Élèves des Égyptiens et des Assyriens, les maîtres des Juifs, les Phéniciens, connaissaient le principe de la voûte; ils ont pu l'appliquer ici dès le dixième siècle. Le pont supérieur serait du temps d'Hérode. Quant au



108. — L'arche de Wilson. *Recovery*, t. I, p, 81.

second viaduc, à l'arche de Wilson, il se composait de plusieurs arches; la plus grande de celles qui subsistent a 13m,80 de diamètre (fig. 108). On le croit contemporain de la dynastie iduméenne; il a été réparé à l'époque byzantine[2]. Sous ces ponts, au fond de la vallée, les maisons se pressaient, surtout celles des artisans qui avaient besoin d'eau pour exercer leur industrie. Il y a encore, au fond du ravin, un ruisseau

1. *Recovery*, t. I, pp. 99-111.
2. *Ibid.*, pp. 16, 76-94.

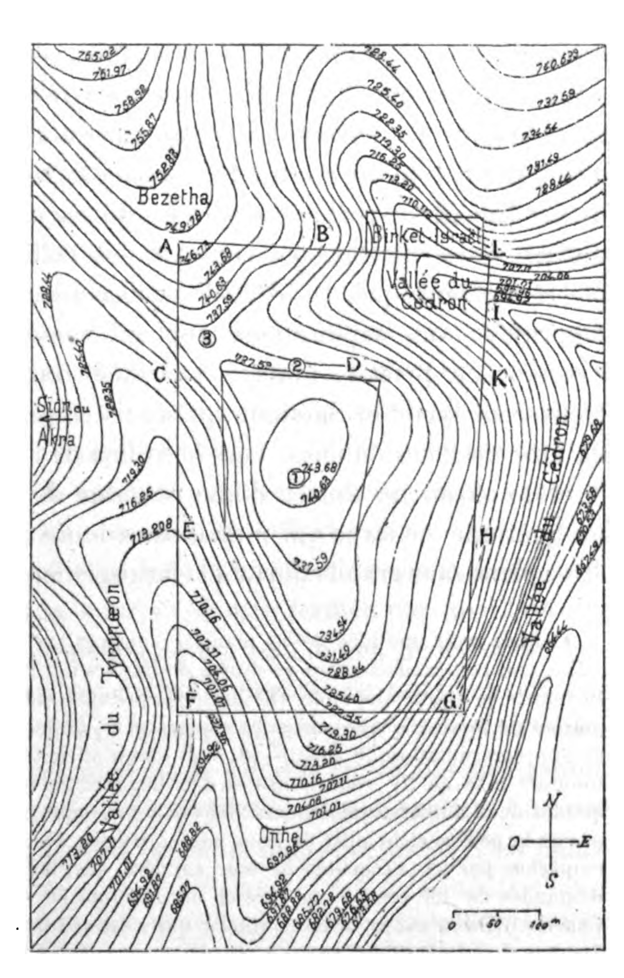
caché qui coule lentement parmi les décombres. Les explorateurs anglais n'ont pu découvrir la source, peut-être assez éloignée, d'où il provient; mais ils ont toujours rencontré, sur ce point, de l'eau qui envahissait rapidement leurs tranchées [1]. Dans la partie inférieure de la vallée, aux abords de l'*Arche de Robinson*, cette eau avait été recueillie dans un canal dont la cuvette est creusée dans le roc, et que recouvre une voûte formée de cinq à six voussoirs (fig. 107). Par places, le canal s'élargit de manière à former des bassins plus larges, où permettait de puiser une ouverture ménagée dans le plafond. Cette rigole suit à peu près la direction du mur occidental du sanctuaire, et parfois elle disparaît sous la maçonnerie [2].

Tout en ne satisfaisant pas la curiosité de l'historien et du topographe, ces quelques traits suffiront à qui ne cherche qu'une impression d'ensemble; ils permettront à l'artiste de restituer avec quelque exactitude la vraie physionomie de cette cité, dont les places et les rues servent si souvent de cadre et de fond à leurs personnages. Afin de donner à cette image quelque chose de plus réel et de plus précis, on peut se rappeler ce que l'on a vu dans des villes modernes bâties, elles aussi, en pays de montagne. Sans doute les fabriques n'y ont pas la forme et le décor qu'elles avaient dans la Palestine d'autrefois : il y a là une différence dont il faut tenir compte; mais, à cela près, c'est la même variété, le même pittoresque : ce sont de hautes et raides collines, à l'assaut desquelles semblent se précipiter les maisons. Des quartiers tout voisins sont séparés par de profondes vallées; il faut toujours descendre et monter, à moins que, là où le voyage eût été le plus pénible, on ne se soit décidé à jeter un pont au-dessus du ravin. Alors, en suivant cette chaussée, on voit à ses pieds les toits, les balcons, les cours des habitations qui se sont serrées dans les rues basses, au risque d'être inondées quand il pleut. Posés sur les sommets, les principaux édifices, palais ou temples, doivent à leur position dominante une fermeté de lignes, une grandeur d'aspect qu'ils n'ont guère dans les villes situées en plaine, où le pied des bâtiments se cache et se perd au milieu des constructions qui les entourent. Pour me figurer la Jérusalem antique, je ferais volontiers appel aux souvenirs que m'ont laissés Gênes, Pérouse et Sienne.

1. *Recovery*, t. I, p. 76 et 77.
2. *Ibid.*, p. 104-107.

§ 2. — DESCRIPTION DU MONT MORIA

Par l'aperçu qui précède, on connaît, dans ses grandes lignes, la topographie de Jérusalem ; on sait quelle apparence offrait la ville, à quoi nous pouvons la comparer. Il nous reste maintenant à nous établir sur le mont Moria, qui portait le seul édifice de la Jérusalem antérieure à l'exil que nous nous proposions d'étudier. L'essai de restauration que nous osons présenter suppose une description circonstanciée de la colline que surmontait cet édifice et des restes antiques qui s'y conservent encore, soit au-dessus, soit au-dessous du sol.



109. — Le roc sous les remblais et les constructions du Haram. *Recovery*, t. I, p. 298.

Le Moria forme la croupe extrême d'un long contrefort qui court du nord au sud. Son point culminant est hors de la ville, près des anciennes carrières que l'on appelle la *grotte de Jérémie*. De ce point, la crête naturelle se dirige vers l'angle nord-ouest de l'enclos connu sous le nom de *Haram-ech-Chérif* ou « enceinte sacrée », s'infléchit à droite, passe par la *Koubbet-es-Sakrâ* ou « coupole du rocher », puis va se perdre dans la vallée de Siloam (fig. 109) [1].

1. Fig. 110 : 1. Le roc sacré. 2. Roc taillé. 3. Fossé creusé dans le roc.

Pour retrouver et définir ainsi le relief du roc et la direction de cette arête, il a fallu soulever en quelque sorte la surface du sol et regarder en dessous, au moyen de sondages nombreux, qui ont été exécutés, en 1867, 1868 et 1869, sur tout le pourtour extérieur du Haram, par les capitaines Warren et Wilson, officiers du génie anglais, aux frais de la Société dite *Palestine exploration fund*[1]. On savait depuis longtemps, d'une manière générale, que toute une suite de travaux, entrepris sur ce point, en différentes fois, au cours des siècles antiques, avait singulièrement changé l'aspect du sol primitif; mais c'est seulement depuis les recherches auxquelles nous venons de faire allusion que l'on peut se faire une idée exacte de la nature et de l'importance de ces travaux. Supposez au-dessus du roc deux ou trois pieds de cette maigre terre végétale qui recouvre les collines de la Judée là où la pierre n'affleure pas, et, dans l'esquisse topographique que nous avons empruntée aux explorateurs anglais, vous aurez, dessinée par des courbes de niveau, l'image restituée du mont Moria, tel que le trouvèrent David et Salomon quand ils commencèrent à y jeter les fondations de leurs édifices. Vers le milieu de l'enceinte du Haram actuel, la crête offrait un espace d'une centaine de mètres en long sur trente ou quarante de large qui n'était sans doute pas plan, mais qui pouvait être aplani sans grand effort. Cet élargissement naturel de la crête portait

1. Pour avoir une idée de la manière dont ces travaux ont été conduits et des difficultés sans cesse renaissantes au milieu desquelles il a fallu les poursuivre, on consultera surtout le premier volume de *The Recovery*, presque entièrement formé de fragments du journal de fouilles que tenaient les explorateurs. Cette forme comporte bien des redites et une accumulation de détails qui sont loin d'offrir tous le même intérêt. Il n'est pas toujours aisé de s'y reconnaître et d'en dégager les résultats généraux. On regrettera que les deux auteurs, qui connaissaient si bien le mont Moria et tous ses dessous, n'aient pas eu la pensée et le loisir de nous en donner une description méthodique. Ils en ont été empêchés par les nécessités de leur carrière, par les services que l'Angleterre leur a demandés de lui rendre en Asie et en Afrique. Le capitaine Wilson, aujourd'hui Sir Charles Wilson, est le brillant officier qui s'est si fort distingué dans la campagne du Soudan et qui a failli arriver à temps pour sauver Gordon. Sir Charles Warren commande les troupes anglaises dans l'Afrique australe. Le travail dont notre figure 110 donne un échantillon n'a pas été fait seulement pour le mont Moria. Profitant de plus de 250 sondages exécutés sur divers points, le capitaine Conder a pu dresser une carte de tout le sous-sol de Jérusalem, de tous les reliefs et de tous les creux du rocher sur lequel la cité s'est bâtie; il en donne la réduction dans le *Palestine Exploration fund, Quarterly Statements*, 1873, p. 151. Cette même carte se trouve à une bien plus grande échelle, sous le titre de *Rock contours of Jerusalem* (pl. II et III) dans l'atlas publié aux frais de cette même société (*Plans, elevations, sections, etc. showing the results of the Palestine exploration fund*, by captain Ch. Warren, R. E., 1884; 50 planches grand in-f° dans un portefeuille). Cette carte aide beaucoup à comprendre la description que fait Josèphe de la Jérusalem de son temps; on y distingue des mouvements de terrain que ne permet même pas de soupçonner l'état actuel de la ville.

à son sommet l'aire d'Ornan le Jébuséen, riche propriétaire que n'avait pas dépossédé la conquête juive ; tout autour s'étendait le domaine, où l'orge et les oliviers croissaient sur des pentes très douces dans le sens de la crête, plus rapidement inclinées vers les deux vallées de l'est et de l'ouest. Cette aire, déjà gagnée elle-même sur le roc, ce fut le point central autour duquel rayonnèrent les constructions postérieures [1].

En étudiant cette sorte de modèle du terrain que fournissent les relevés anglais, on reconnaît que, pour donner au plateau la forme qu'il présente aujourd'hui, il a fallu des travaux plus considérables que ne pouvaient se le figurer ceux qui n'avaient pas eu l'occasion d'étudier, comme l'ont fait les derniers explorateurs, les dessous du sol actuel. M. de Vogüé lui-même n'a pu tout deviner, malgré l'attention scrupuleuse avec laquelle il a examiné la surface du Haram, malgré la précaution qu'il avait prise de descendre dans toutes les citernes, dans tous les aqueducs et égouts qui s'enchevêtrent sous le dallage superficiel [2].

Vers le centre du plateau, à l'est et à l'ouest, il a suffi de construire deux murs parallèles et de remplir de terre l'intervalle laissé entre les murs et la déclivité de l'arête médiane. Au nord et au sud, à cause de la pente du terrain, il a fallu abaisser un côté et relever l'autre. Tout l'espace ABCD a été déblayé (fig. 109). L'angle nord-ouest a été évidé dans le roc ; sur ce point la cour se trouve fermée par une muraille naturelle, dont la face septentrionale n'a pas moins de 8 mètres de haut. L'angle nord-est est au contraire formé de remblais ; M. de Vogüé avait cru que le ravin aux dépens duquel avait été créé le réservoir dit *Birket-Israël* débouchait dans le Cédron en dehors du Haram. Il n'en est pas ainsi, comme l'ont prouvé les sondages anglais. Ce ravin passe en biais sous cet angle nord-est de la haute terrasse. C'est même

1. Il nous est dit d'une manière formelle que « Salomon commença de bâtir la maison de l'Éternel à Jérusalem, sur la montagne de Moria, qui avait été indiquée à son père David, sur l'aire d'Ornan le Jébuséen » (*II Chroniques*, III, 1). Que cette aire occupait le sommet de la colline, c'est ce que l'on peut induire du récit qui fait apparaître à David l'ange de l'Éternel « se tenant entre la terre et les cieux, ayant en sa main son épée nue étendue sur Jérusalem » (*I Chroniques*, XXI, 16) ; le texte a soin de dire que cet ange « se tenait près de l'aire d'Ornan ». Pour qu'en occupant cette position il parût être « entre la terre et les cieux », il fallait que l'aire fût à la cime même du coteau. D'ailleurs, je l'ai plus d'une fois remarqué en Grèce et en Syrie, c'est toujours dans l'endroit le plus élevé du domaine que l'on place l'aire où, sur le sol battu et durci, les bœufs dépiquent le blé après la moisson ; on cherche le lieu où le vent souffle le plus fort, pour que les enveloppes du grain soient mieux enlevées et portées à distance, pour que les hommes et les bêtes aient moins chaud pendant le travail.

2. De Vogüé, *le Temple*, chapitre I : Description générale du Haram-ech-Chérif.

là que les remblais atteignent la plus grande profondeur. Un puits foré le long du mur oriental, au point I, a dû descendre jusqu'à 38^{m},10 au-dessous du sol actuel, à travers les décombres, pour atteindre la cuvette du rocher[1]. Dans la traversée du Haram, cette cuvette, où l'eau doit encore filtrer dans les grandes pluies, a-t-elle été couverte d'une voûte ? M. Warren croit la chose probable ; mais il lui a été interdit de pratiquer des fouilles dans l'enceinte même du Haram.

Au sud, on a créé un sol artificiel soutenu par tout un système de substructions voûtées qui occupe le quadrilatère EFGH.

La plate-forme ainsi obtenue était sensiblement horizontale, excepté dans l'angle A, qui n'a pas été déblayé assez profondément. Le niveau général adopté pour ce qui devait former autrefois les cours du temple n'est pas celui du point culminant, qui porte la *Koubbet-es-Sakrâ;* il reste inférieur d'environ 5 mètres au sommet de la roche sacrée. Par suite de ce travail d'aplanissement et d'exhaussement, trois côtés du Haram, les côtés est, sud et ouest, ont l'aspect de terrasses qui dominent, de plus ou moins haut, le terrain environnant. La plus grande élévation apparente est à l'angle sud-est, où elle atteint 14 mètres au-dessus du niveau du sol actuel ; mais au nord-est, là où se creusait le ravin qu'il a fallu combler, le sol de la plate-forme domine de bien plus haut le fond de cette dépression. Partout le mur disparaît et s'enfonce dans des masses de décombres, pour aller chercher bien loin la roche vive sur laquelle il s'appuie[2].

Seul le quatrième côté du Haram, le côté nord, était accessible de plain-pied. Pour parer à cet inconvénient, pour délimiter et protéger l'enceinte, une large et profonde tranchée avait été creusée dans le roc au nord-ouest. Au nord-est, le Haram avait été isolé par le *Birket-Israël,* qui, à demi comblé, a encore 32 mètres de largeur et 20 mètres de profondeur. Le fossé qui se reliait à ce réservoir coupait de part en part la crête rocheuse.

On obtint ainsi le quadrilatère irrégulier que dessine aujourd'hui le Haram (fig. 110). D'après les mesures les plus exactes, il offre la figure d'un trapèze dont les côtés les plus longs, à l'est et à l'ouest, mesurent 462 et 491 mètres. Ceux du sud et du nord ont 281 et 310 mètres.

Avec son niveau partout le même, avec le mur qui en supporte les

1. *Recovery,* t. I, p. 187.

2. Voici quelques chiffres qui donneront une idée de la profondeur de cette couche de débris. A l'angle sud-ouest, le pied du mur est à 20^{m},60 au-dessous du sol actuel de la vallée ; devant la porte occidentale il est à 22^{m},19, et à l'angle sud-est, à 24^{m},32.

terrasses et dont la crête les dépasse, le Haram forme donc un tout homogène et parfaitement défini. Malgré les révolutions politiques et religieuses dont le contre-coup s'est fait sentir ici avec tant de violence, malgré la brutalité avec laquelle le fanatisme s'est acharné, plus d'une fois, à forcer les portes de cette enceinte, à en détruire les remparts, à démolir jusqu'à la dernière pierre les édifices qu'elle renfermait, les grandes lignes de cet ensemble n'ont été que très légèrement modifiées depuis le commencement de notre ère, depuis le temps où Hérode agrandit le plateau pour y trouver la place d'un temple qui fût plus magnifique et plus vaste que ne l'avaient été ses prédécesseurs, les temples de Salomon et de Zorobabel. A partir de ce jour, le périmètre de ce socle colossal n'a pour ainsi dire plus varié : la large base artificielle n'a point été remuée dans ses profondeurs; aucun des angles n'a été écorné, aucune des faces n'a été entamée. Juifs et Assyriens, Grecs et Romains ont tour à tour couvert ici le sol de ruines et rebâti sur des débris; mais les murs qui soutiennent les terrasses n'ont été ni reculés ni avancés; ils embrassent aujourd'hui l'espace qu'ils embrassaient autrefois, lorsque Titus, du haut de la Montagne des Oliviers, promenait ses regards, avec un mélange de crainte et d'admiration, sur les somptueux édifices qui couvraient le mont Moria, sur les ravins profonds et sur les puissants remparts qui faisaient de cet auguste sanctuaire la plus redoutable des forteresses[1].

Ces murs, tant de fois battus en brèche et tant de fois relevés, n'ont pas pu ne point garder la trace de tous ces assauts et de toutes ces réparations. Après chacune de ces crises, quand le peuple et la religion qui venaient de triompher s'emparaient du Moria pour y dresser un autel à leur dieu sur cet emplacement déjà consacré par tant de souvenirs, les assises restées en place servaient de base à la nouvelle muraille que l'on se hâtait de construire afin d'isoler l'enceinte, de pouvoir la fermer et la défendre. Du pied à la crête du mur, on voit se succéder des lits de maçonnerie, que l'œil d'un connaisseur distingue à la dimension des matériaux et à la façon qu'ils ont reçue; ces lits se superposent dans un ordre constant, comme dans les profondeurs du sol les couches stratifiées des terrains qui se sont formés successivement. La hauteur de ces tranches varie suivant les lieux; mais il est bien peu de points du périmètre où chacune ne soit au moins représentée par quelques pierres. L'âge relatif de chaque bande est indiqué par la

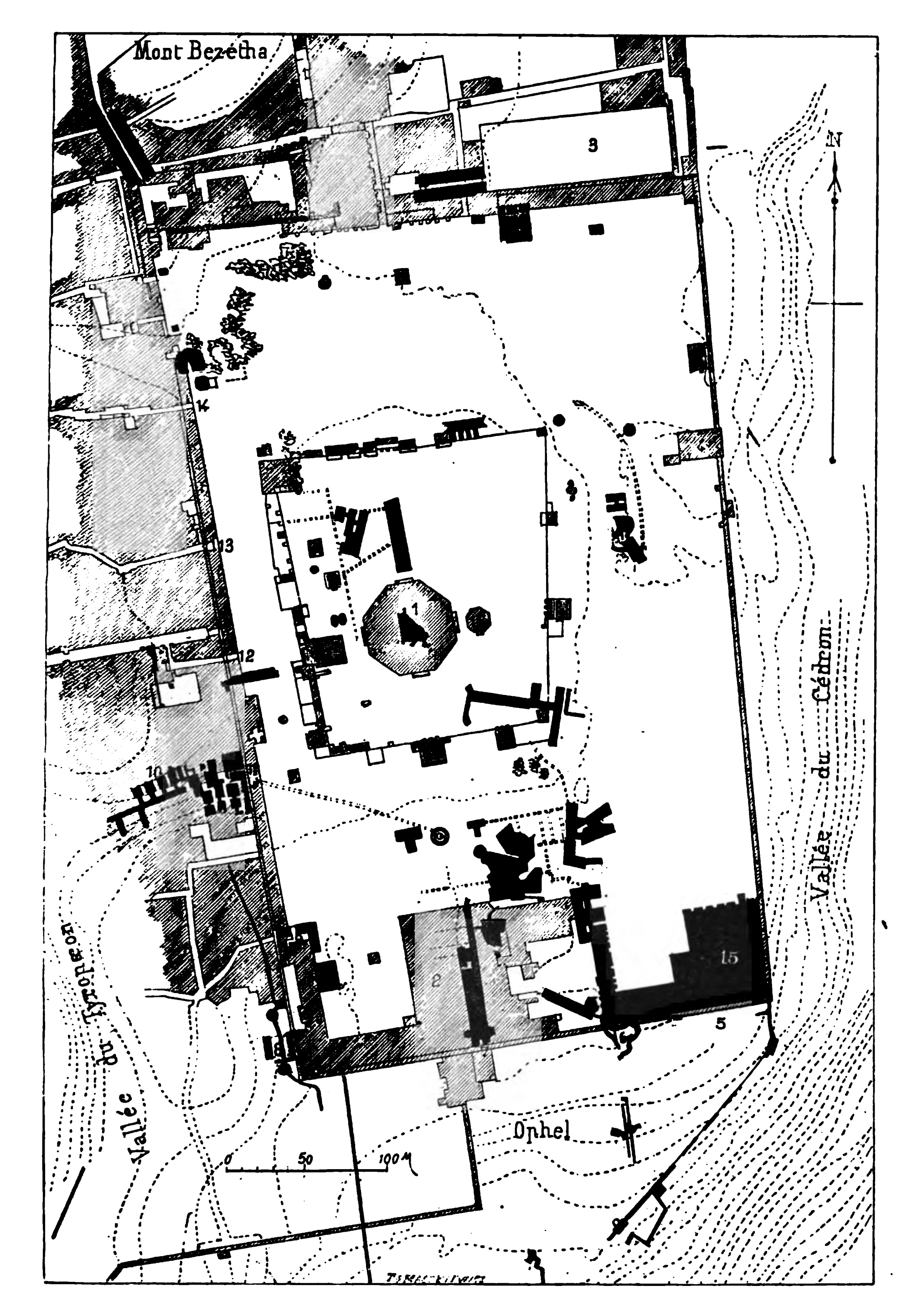
1. Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, ii, 3.

place qu'elle occupe dans le plan vertical; l'âge réel sera donné par l'étude des caractères intrinsèques de la construction et par les concordances historiques. Le premier travail à faire, c'est donc de passer en revue les différents systèmes d'appareil qui se rencontrent ici, de les définir et de les dater.

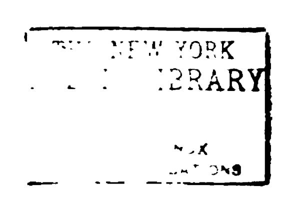
§ 3. — LES DIFFÉRENTS APPAREILS DE L'ENCEINTE ET LES FORMES ARCHITECTURALES QUI Y SONT INSÉRÉES

Nous n'avons pas à nous inquiéter des deux grandes mosquées, *El-Aksa* et *Es-Sakrâ,* que renferme l'intérieur du *Haram,* non plus que des petits oratoires qui sont épars sur le plateau; tous ces édifices sont de la main des chrétiens ou de celle des musulmans, et l'on n'y signale pas de débris antiques engagés dans l'œuvre (fig. 110)[1]. La politique romaine n'avait rien laissé subsister du temple juif, et si plus tard on l'a remplacé par un temple de Jupiter, par une basilique érigée en l'honneur de la Vierge, par une mosquée, les matériaux anciens qui ont pu être employés dans ces bâtiments ont été retaillés; ils n'ont rien gardé de leur forme première. Tel n'était pas le cas pour les murs de l'enceinte : ils ne représentaient pas une pensée nationale et religieuse; une âme n'habitait point en eux. Au lendemain de chaque siège, on n'eut donc aucune raison de s'acharner contre ce que les machines de guerre en avaient épargné. Les décombres qu'avait faits le bélier conservaient, en les enterrant, les assises inférieures; quant aux parties hautes de la muraille, on en bouchait les brèches et on en refaisait la crête à la mode du jour, sans s'inquiéter des disparates. S'il existe encore des pierres qui portent la marque du ciseau des ouvriers de Salomon, c'est donc dans ces murs qu'il faut les chercher; mais, pour les reconnaître, que l'on ne compte pas sur des inscriptions analogues à celles que les Grecs et les Romains gravaient sur leurs édifices afin de conserver le souvenir du magistrat ou du prince qui les avait érigés. Les Juifs, comme tous les peuples de la Syrie méridionale, avaient reçu des Phéniciens l'écriture alphabétique; la stèle de Mesa nous la

1. Édifices auxquels renvoient les chiffres du plan : 1. Koubbet-es-Sakrâ. 2. Mosquée El-Aksa. 3. Birket-Israël. 4. Porte dorée. 5. Porte simple. 6. Porte triple. 7. Porte double. 8. L'arche de Robinson. 9. Porte du prophète ou des Maugrebins. 10. L'arche de Wilson. 11. Porte de la chaîne. 12. Porte du bain. 13. Porte de fer. 14. Porte de l'inspecteur. 15. Écuries de Salomon. 16. Koubbet-es-Silsileh.



110. — Plan du Haram-ech-Chérif. *Recovery*, t. I, p. 8.


NEW YORK
IBRARY

montre employée, vers le milieu du neuvième siècle, par un roi de Moab, dans un texte d'une assez grande étendue[1], et nous avons une inscription hébraïque, probablement contemporaine d'Ézéchias, qui est postérieure d'environ un siècle et demi à celle de Mesa; elle relate l'achèvement du canal souterrain qui relie la *Fontaine de la Vierge*, comme on l'appelle aujourd'hui, à la piscine de Siloam[2]. Il n'y a aucune raison de croire qu'au temps de Salomon les caractères phéniciens n'aient pas été employés à Jérusalem; mais, si, comme nous l'avons fait remarquer[3], les inventeurs de l'alphabet n'ont pas beaucoup écrit sur la pierre, les Juifs, leurs élèves, paraissent avoir suivi cet exemple. Pour toute la période antérieure aux rapports avec la Grèce, l'épigraphie juive est des plus pauvres. Ne nous attendons donc pas à trouver ici un monument signé. Pour ces différents appareils, nous aurons à faire ce que fait le paléographe qui se trouve en présence d'une page de manuscrit non datée, d'une inscription qui ne vise aucun fait historique; c'est d'après la forme des lettres et d'autres détails accessoires que l'on arrive à fixer, d'une manière approximative, l'âge du document. Nous devons suivre ici la même méthode : ce seront les particularités de l'exécution qui nous révéleront l'âge probable des différents appareils qu'il s'agit d'examiner et de comparer. Sur quelques points, des débris d'architecture se trouvent engagés dans la muraille. Ici c'est un chambranle de porte; là c'est un fragment de plinthe ou de corniche, de pilastre ou de chapiteau. Le caractère d'une moulure est plus significatif, plus facile à définir et à juger que celui d'une simple pierre de taille. Là où ces éléments n'ont pas été déplacés, où ils paraissent faire vraiment corps avec l'appareil qui les entoure, il importera d'en tenir grand compte, en vue d'apprécier et de classer les différents systèmes. Cette

1. C'est la fameuse stèle de *Dhibân*, découverte en 1869 par M. Clermont-Ganneau et dont les fragments sont aujourd'hui au Louvre. Voir, au sujet de ce monument, CLERMONT-GANNEAU, *la Stèle de Dhibân ou stèle de Mesa, roi de Moab,* 896 *avant Jésus-Christ, lettres à M. le comte de Vogüé*, in-8°, 1870, et, du même, un article intitulé : *la Stèle de Mesa, observations et lectures nouvelles* (*Revue critique* du 11 septembre 1875). La *Notice des monuments provenant de la Palestine et conservés au Musée du Louvre*, par M. HÉRON DE VILLEFOSSE (2e édition, 1879), contient la transcription et la traduction du texte, ainsi qu'une planche, qui est la réduction de la grande planche en héliogravure que M. Clermont-Ganneau a fait exécuter pour l'édition définitive qu'il prépare.

2. L'inscription, qui a six lignes, est gravée à l'intérieur même du canal, dans un cartouche rectangulaire. En attendant qu'elle ait été publiée et traduite dans la partie du *Corpus inscriptionum semiticarum* qui sera consacrée aux textes hébraïques, on en trouvera une excellente reproduction en photogravure dans la planche VII du *Cinquième rapport* de M. Clermont-Ganneau sur sa mission en Palestine et en Phénicie, entreprise en 1881 (*Archives des Missions*, 3e série, t. XI).

3. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 88-90.

détermination n'est pas aussi facile qu'on inclinerait à le penser avant de l'avoir tentée; malgré la conscience et la compétence des archéologues qui ont étudié la question, ils ne se sont pas encore mis d'accord sur les résultats auxquels conduisent leurs recherches et leurs observations.

La pierre dont se composent toutes les parties antiques des constructions de Jérusalem est un calcaire crayeux, blanc et compact[1]; on a retrouvé les carrières d'où il a été tiré. Ce sont ces vastes excavations, connues dans l'antiquité même sous le nom de *cavernes royales,* qui s'étendent sous le quartier nord de la ville. On les appelait ainsi parce que c'était d'elles que les rois, de Salomon à Hérode et à Agrippa, avaient tiré tous les matériaux de leurs constructions[2].

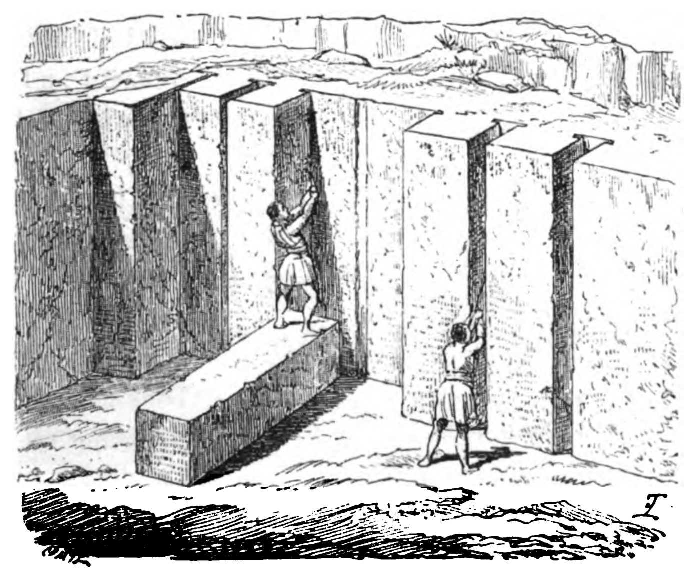
Très tendre au sortir de la carrière, ce calcaire durcit à l'air. Il donne des matériaux très solides, à condition que l'on écarte les blocs qui se trouvent renfermer des veines d'une roche moins compacte et moins résistante. Cette précaution a été négligée par les constructeurs des plus anciennes parties de l'enceinte; des blocs qui les composent, les uns, rongés par les froids hivers de Jérusalem, paraissent d'une antiquité prodigieuse, tandis que d'autres, qui sont tout aussi vieux, sembleraient tout neufs si le temps ne les avait pas dorés. On ne saurait donc induire ici l'âge d'une assise du fait que la face externe de tel ou tel bloc y est plus ou moins altérée; nous devons chercher ailleurs de plus sûrs indices.

Le plus ancien, par sa situation, de tous les appareils visibles, est en même temps celui où ont été employés les matériaux du plus fort échantillon. Les dimensions des blocs y sont partout supérieures à la

1. On distingue, dans le pays même, deux qualités de roche, qui ont été employées toutes les deux aux constructions du Haram. Les lits supérieurs donnent un calcaire plus serré et plus dur, que les Arabes appellent *mezzeh;* les lits inférieurs fournissent une pierre blanche et plus facile à entamer, dans laquelle ont été taillées la plupart des anciennes tombes; elle est connue sous le nom de *melekeh.* On a généralement préféré la première pour bâtir. *Recovery,* t. I, p. 8.

2. Josèphe, *Guerre des Juifs,* V, iv, 2. On trouvera une description de ces carrières dans une note de M. W. Simpson, *the Royal Caverns or quarries* (*Palestine Exploration fund, quarterly statements,* 1869, pp. 375-379); mais la gravure qui accompagne cet article est trop mauvaise pour que nous ayons songé à la reproduire. Il y a d'ailleurs là des détails curieux; on distingue encore les petits réservoirs, creusés dans le roc, où les carriers mettaient tremper dans l'huile une mèche qui était assez longue pour qu'ils pussent la tirer de manière qu'elle éclairât l'intérieur des fentes verticales pratiquées entre les blocs à détacher; on suit encore la mèche aux traces de fumée qu'elle a laissées sur les parois. A la sortie de la carrière, une grande brèche, qui correspond au fossé actuel, près de la porte de Damas, avait été taillée dans le roc pour fournir la route par où se faisaient les charrois.

moyenne de celles qui sont en usage sur nos chantiers; mais elles changent d'une pierre à l'autre. Beaucoup de ces pierres sont posées en délit; le banc d'où elles ont été extraites est trop épais, leurs faces horizontales sont trop écartées pour pouvoir servir de lits d'assise. On a donc détaché les pierres au moyen de longues sections verticales, éloignées l'une de l'autre d'une distance égale à la hauteur adoptée pour les assises; la figure 111 fera comprendre la nature de ce travail, dont on trouve de nombreux exemples dans les *cavernes royales* et tout autour de Jérusalem. Ce n'était donc pas la nature et la disposition de



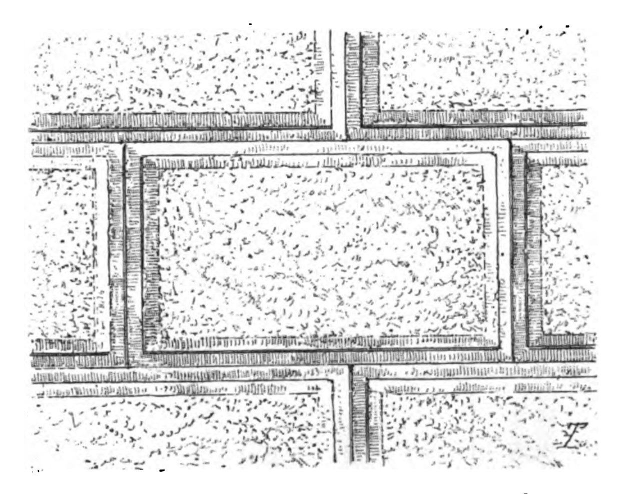
111. — Carrières antiques des environs de Jérusalem. De Vogüé, *le Temple*, p. 4.

la roche qui déterminaient la hauteur et la longueur des blocs; le carrier était en mesure de les fournir aussi énormes que les voulait l'architecte.

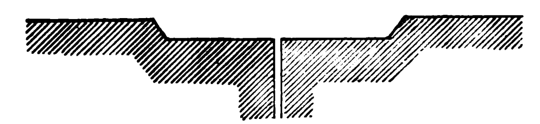
Les assises diminuent de hauteur à mesure qu'elles s'éloignent du sol. Sur la face ouest de l'enceinte, la plus haute a 1^{m},90 et se trouve au pied de la partie du mur qui est visible; la moins haute a un mètre à peine. La longueur des blocs offre des différences encore plus marquées; elle varie de 0^{m},80 à 7 mètres. Un seul bloc a 12 mètres de long sur 2 mètres de haut, et se trouve à l'angle sud-ouest. A l'angle sud-est, on signale aussi une pierre qui, tout en étant moins longue, est plus massive encore. Elle doit peser plus de 100 tonnes[1].

1. *Recovery*, t. I, p. 121.

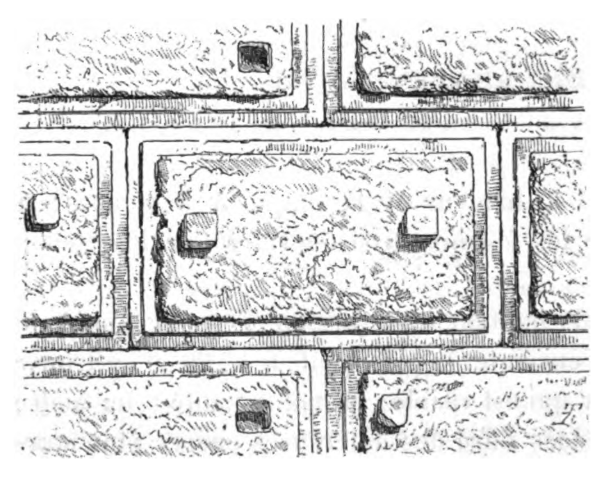
Les pierres les plus grosses se rencontrent aux angles et dans le voisinage de ces points. Il est fait allusion à ces habitudes du constructeur juif dans l'Évangile et ailleurs encore dans la Bible[1].



112. — Grand appareil achevé. De Vogüé, *le Temple*, p. 5.



113. — Refend du grand appareil. De Vogüé, *le Temple*, p. 5.



114. — Grand appareil ébauché. De Vogüé, *le Temple*, p. 5.

Les assises sont posées en retraite les unes au-dessus des autres; le fruit n'excède pas, en général, 0m,05; mais là aussi il n'y a rien de constant : à l'angle sud-est, le fruit est de 0m,075 à 0m,10[2].

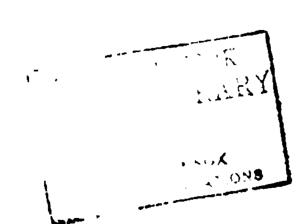
Chaque pierre est dressée avec le plus grand soin sur toutes ses faces, et posée à joints vifs, sans mortier. Tous les joints sont horizontaux ou verticaux. Un des caractères qui frappent tout d'abord dans cet appareil, ce sont les *refends* qui décorent le nu extérieur du mur. On appelle ainsi une rainure peu profonde qui, encadrant chaque pierre, accuse les lits et les joints, et rompt à l'œil l'uniformité d'une paroi. La largeur moyenne de ces rainures est ici de 0m,15 et leur profondeur de 0m,025 (fig. 112).

Chaque pierre porte donc une table d'une faible saillie, layée avec

1. *Matthieu*, XXI, 42; *Éphésiens*, II, 20; *Job*, XXXVIII, 6; *Ésaïe*, XXVIII, 16.
2. *Recovery*, I, p. 149.



115. — Le mur des Lamentations. Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 249.



le plus grand soin sur toute sa surface, et entourée en outre d'une *ciselure,* bande sans profondeur qui a servi à régler le travail de l'ouvrier. L'ensemble présente le profil ci-joint (fig. 113).

Les monuments de Jérusalem offrent quelques exemples de constructions où le travail n'a pas été achevé; la rainure a bien été creusée, mais la table centrale qu'elle embrasse n'a pas été aplanie; c'est le cas, par exemple, dans la base de ce qu'on appelle aujourd'hui la *Tour de David,* où l'on a reconnu la tour Phasaël de Josèphe. Le refend se faisait sur chantier, et le ravalement en place, une fois le mur monté (fig. 114).

Cet appareil a été vu et étudié par M. de Vogüé sur plusieurs points de l'enceinte, à l'angle nord-est, sur la face sud et particulièrement à l'angle sud-est, où quinze assises sont visibles. On l'aperçoit aussi dans toute la partie de la face ouest où la muraille n'est pas cachée par des bâtiments modernes. De ce côté, le morceau qui est le mieux conservé, celui que l'on montre à tous les voyageurs qui passent par Jérusalem, se trouve à l'endroit appelé *Heït-el-Moghreby,* là où les Juifs viennent pleurer tous les vendredis sur la destruction de Jérusalem, scène étrange que ne saurait oublier quiconque en a été un jour témoin (fig. 115).

Non loin de ce point, à 12 mètres au nord de l'angle sud-ouest, se trouvent les arrachements du pont qui joignait autrefois le temple à la ville (l'*arche de Robinson* des Anglais); ils appartiennent au premier système d'appareil; ils font, on n'en saurait douter, corps avec lui. Le sommier de l'arc forme des harpes et se relie ainsi avec les assises du mur (fig. 116).

Aujourd'hui on est plus avancé que M. de Vogüé. Partout où l'on a fouillé le long du mur, on a trouvé en place, adhérant par sa base au rocher, cet appareil à refends. Il n'y a que deux points où l'on n'en ait pas constaté la présence, et c'est parce qu'on n'y a pas fouillé. Ces deux points sont :

1° La face méridionale du *Birket-Israël,* qui forme la face nord-ouest de l'enceinte du temple. Derrière l'enduit qui couvre la paroi du réservoir, y a-t-il un mur de soutènement en grand appareil? C'est probable, mais on ne l'a pas vérifié. Les fouilles qui, par ordre, devaient toujours se faire du dehors au dedans, n'étaient pas possibles ici; on ne pouvait creuser un puits dans la piscine, toujours à demi pleine d'eau[1].

1. *Recovery,* t. I, p. 171.

2° Le milieu de la face orientale. Là aussi, mais pour une autre raison, les explorateurs anglais ont dû renoncer à fouiller. Une partie de la pente qui descend au Cédron est occupée par des tombes musulmanes, auxquelles on n'aurait pu toucher sans risquer de provoquer une émeute. On essaya bien de creuser dans quelques endroits où le cimetière s'interrompait; mais là le terrain est formé de menus débris qui, sur ce versant si rapide, n'ont pas trouvé de dessous résistant qui leur permît de se tasser; il est si meuble et si coulant, que toutes les tentatives faites pour y forer des puits n'aboutirent qu'à compromettre la vie des ouvriers; on dut les abandonner[1].

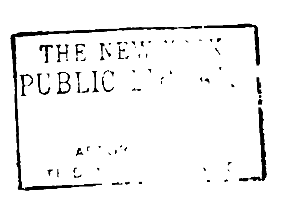
Les nombreux sondages que MM. Warren et Wilson ont exécutés sur toutes les autres faces présentaient de singulières difficultés. Il leur était interdit de donner même un coup de pioche dans l'intérieur du Haram; ce fut par le dehors qu'ils durent étudier l'enceinte et le relief du rocher qui la supporte. Voici comment ils s'y prirent, avec le concours d'un habile mineur, le sergent Birtles, qu'ils avaient amené d'Angleterre. On savait que la muraille était en talus; on commençait donc à creuser un puits à quelques mètres en avant de la partie visible de cette muraille. Ce puits était carré; ses parois étaient étançonnées au moyen de planches; les ouvriers descendaient et remontaient suspendus par des cordes; pour atteindre le roc, à travers l'épaisse couche de gravats et de tessons, il fallut quelquefois s'enfoncer jusqu'à plus de 33 mètres au-dessous de l'orifice. Du puits, à différentes hauteurs, on poussait, dans la direction du mur, des galeries dont les côtés et le plafond étaient aussi boisés; quand on l'avait touché, on cheminait tout le long, par le même procédé, à gauche et à droite, jusqu'à ce que le manque d'air ou les éboulements forçassent de s'arrêter; il fallait alors, pour continuer, ouvrir un nouveau puits. Le croquis ci-joint, quoique, de l'aveu des auteurs, les proportions y soient un peu forcées, donne l'idée de la manière dont ces fouilles ont été conduites (fig. 117). Pour apprécier à leur juste valeur les qualités d'invention et de froide énergie que le capitaine Warren déploya pendant tout le cours de cette longue campagne, il faut lire dans l'ouvrage anglais la relation de ces travaux, entrepris avec un matériel très insuffisant et des ouvriers sans expérience, dans un mauvais terrain, sous les yeux d'autorités jalouses et d'une population très mal disposée[2].

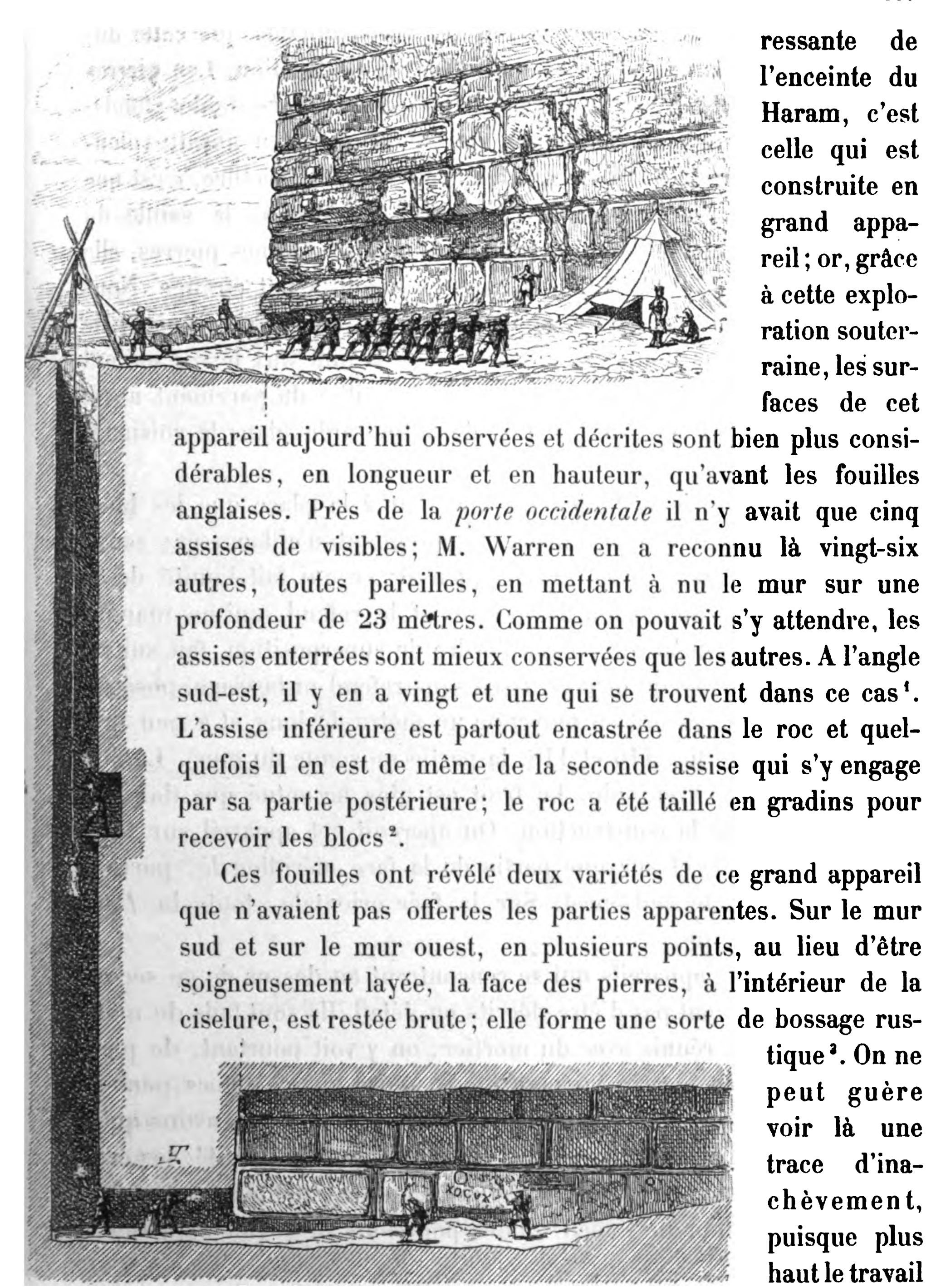
Toute cette peine n'a pas été en vain. La partie vraiment inté-

1. *Recovery*, t. I, pp. 153-159.
2. *Ibid.*, ch. II, pp. 56-75.



116. — L'angle sud-ouest de l'enceinte du Haram et les restes du pont. *Recovery*, t. I, frontispice.


THE NEW
PUBLIC



117. — Les fouilles anglaises à l'angle sud-est de l'enceinte. *Recovery*, t. I, p. 35.

ressante de l'enceinte du Haram, c'est celle qui est construite en grand appareil; or, grâce à cette exploration souterraine, les surfaces de cet appareil aujourd'hui observées et décrites sont bien plus considérables, en longueur et en hauteur, qu'avant les fouilles anglaises. Près de la *porte occidentale* il n'y avait que cinq assises de visibles; M. Warren en a reconnu là vingt-six autres, toutes pareilles, en mettant à nu le mur sur une profondeur de 23 mètres. Comme on pouvait s'y attendre, les assises enterrées sont mieux conservées que les autres. A l'angle sud-est, il y en a vingt et une qui se trouvent dans ce cas[1]. L'assise inférieure est partout encastrée dans le roc et quelquefois il en est de même de la seconde assise qui s'y engage par sa partie postérieure; le roc a été taillé en gradins pour recevoir les blocs[2].

Ces fouilles ont révélé deux variétés de ce grand appareil que n'avaient pas offertes les parties apparentes. Sur le mur sud et sur le mur ouest, en plusieurs points, au lieu d'être soigneusement layée, la face des pierres, à l'intérieur de la ciselure, est restée brute; elle forme une sorte de bossage rustique[3]. On ne peut guère voir là une trace d'inachèvement, puisque plus haut le travail a été terminé;

1. *Recovery*, t. I, p. 333.
2. *Ibid.*, pp. 114, 147, 183.
3. *Ibid.*, pp. 109, 333. La différence entre le *refend* et le *bossage* est très bien

il devait se faire de bas en haut. Il est vraisemblable que cette différence d'exécution tient à une différence de destination. Les pierres qui n'ont pas été ravalées auraient fait partie de véritables fondations; pour donner au mur plus de solidité, on en aurait volontairement enterré la base. Ce qui confirme cette conjecture, c'est une disposition que l'on remarque à l'angle nord-est. Là, la saillie du bloc, entre les refends,est bien plus forte. Dans certaines pierres, elle atteint jusqu'à $0^m,50$ et $0^m,60$ [1]. L'aspect est tout à fait étrange. Nous ne voyons qu'une explication possible : au moyen de ces espèces de queues, on a sans doute voulu mieux lier le mur aux terres qui ont été amoncelées contre son pied. Cette forte saillie du parement ne se rencontre en effet que tout en bas de la muraille, dans le voisinage du roc.

Ces diversités de la taille, qui tiennent à la place que les blocs occupaient dans le plan vertical, ne modifient d'ailleurs pas sensiblement le caractère de ce grand appareil; ce qui fait l'unité de ce système, c'est la dimension des pierres et le refend, qui ne manque nulle part. Le système qui, dans l'ordre de superposition, fait suite à celui-ci, se compose de pierres lisses sans refend ni bossage, posées à joints vifs; les blocs ont en moyenne un mètre de long et à peu près la même hauteur (fig. 116 et 118, la partie moyenne du mur). La face externe est layée avec soin. Le fruit est plus accentué que dans les parties basses de la construction. On aperçoit cet appareil sur toute la face occidentale et sur une partie de la face méridionale, particulièrement à l'angle sud-ouest. Sur la face orientale, toute la *Porte dorée* est ainsi bâtie.

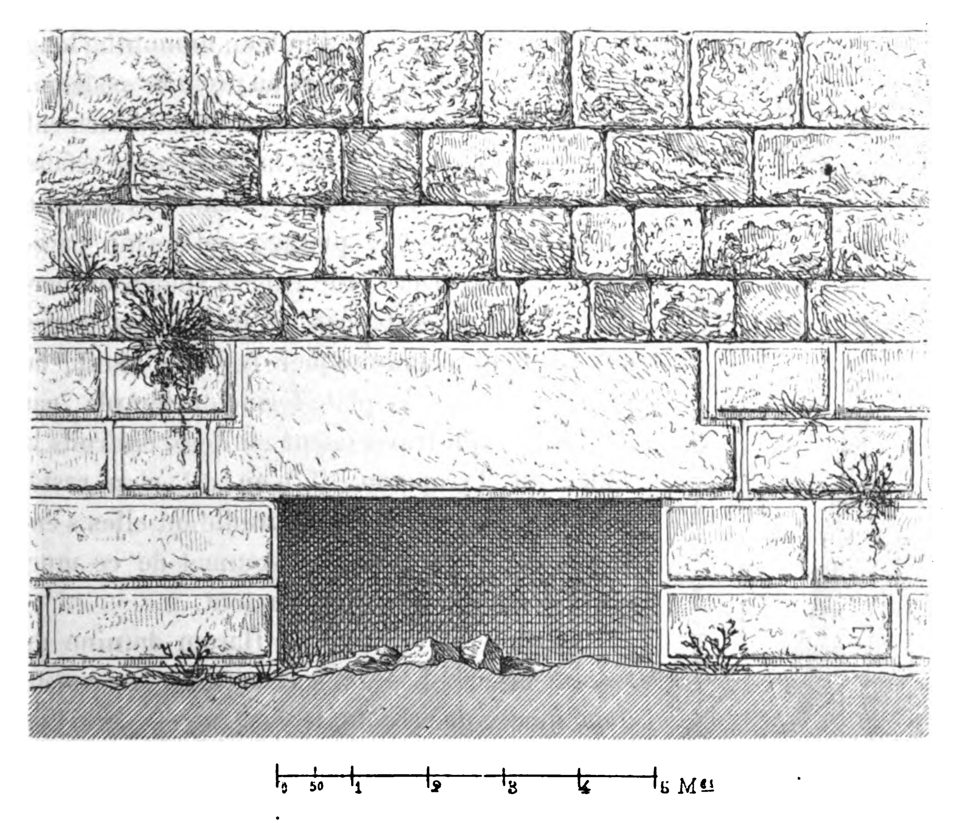
Les différents appareils qui se rencontrent au-dessus de ce second système ne méritent pas d'être décrits en détail. Ils sont faits de matériaux plus petits, réunis avec du mortier; on y voit pourtant, de place en place, de gros blocs à bossage; mais, outre que ces blocs peuvent avoir été empruntés à des constructions antérieures, nous savons qu'en Syrie le bossage n'est pas nécessairement un signe d'antiquité; les croisés en ont fait un grand usage. C'est une remarque que nous avons faite à propos de la tour de Gebeïl [2]; nous pourrions de même rappeler le

indiquée par M. DE VOGÜÉ (*le Temple*, p. 5, n. 1) : « Le *refend* est un simple motif de décoration; le *bossage* est, à proprement parler, un moyen rapide et économique d'appareiller un mur, en laissant brut le champ de la pierre et en ne layant que les bords. »

1. *Recovery*, t. I, pp. 167, 182.
2. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 107-108.

château de Bostra et maintes autres constructions du moyen âge, qui présentent cette particularité.

Après ce coup d'œil jeté sur les murs, il convient de donner quelque attention aux portes. Nous ne saurions sans doute les décrire et les étudier en détail, comme l'a fait M. de Vogüé[1]. Nous nous bornerons à signaler ce qui, dans chaque porte, appartient à l'un des deux sys-

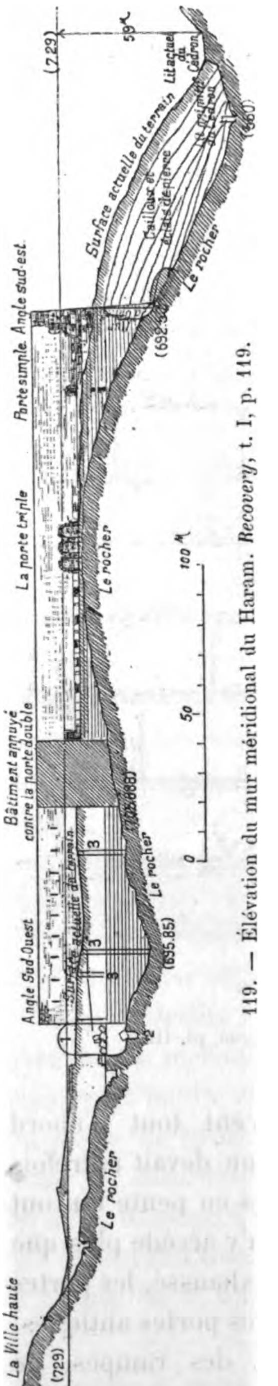


118. — La porte occidentale, élévation extérieure. De Vogüé, pl. III.

tèmes qui, par la place qu'ils occupent, s'annoncent tout d'abord comme les plus anciens. Sur la face méridionale on devait autrefois arriver aux portes par des escaliers ou des chaussées en pente qui ont disparu; le Haram n'a plus d'entrée de ce côté. On n'y accède plus que par l'ouest et, de ce côté, le sol adjacent s'étant fort exhaussé, les portes actuelles sont ouvertes dans la muraille au-dessus des portes antiques. Celles-ci, auxquelles conduisaient des viaducs ou des rampes, ne servent plus et sont en grande partie murées; leur seuil se trouve au

1. De Vogüé, *le Temple de Jérusalem*, pp. 7-12.

niveau de l'ancien sol extérieur, à 6 mètres environ en contre-bas du sol de la plate-forme[1].



119. — Élévation du mur méridional du Haram. *Recovery*, t. I, p. 119.

Le seul qui soit bien conservé des passages autrefois ménagés à travers cette face de l'enceinte est celui que M. de Vogüé appelle la *porte occidentale,* à peu près au-dessous du *Bab-el-Maghrébi* ou « Porte des Maugrebins »[2]. On y remarque un grand linteau monolithe long de 5 mètres, qui appartient au premier système. Le second système commence immédiatement au-dessus (fig. 118). Toute la porte a été refaite à l'époque de ce deuxième système; c'est de ce temps que datent le placage qui forme parement, et, en arrière, une galerie voûtée en berceau. Il ne subsiste pas de traces des portes qui faisaient communiquer la ville haute, de plain-pied, avec la plate-forme du temple, par les viaducs qui traversaient en deux endroits la vallée du Tyropœon. Il n'en est rien resté, parce que la partie de la muraille où elles s'encadraient, appartenant au sommet de ce mur, a été détruite à peu près partout.

Au sud, la terrasse du Haram domine un terrain désert. Les anciennes portes se voient donc mieux de ce côté. Il y en a trois, que l'on nomme, d'après le nombre de leurs baies, la *porte simple*, la *porte triple* et la *porte double* (fig. 119)[3]; cette dernière est seule masquée par une construction postérieure. Nous prendrons comme type la *porte double;* elle donne bien une idée de ce qu'étaient, au temps de Jésus-Christ, ces portes du temple où Jésus et ses disciples se sont si souvent assis à l'ombre, pendant les heures chaudes du jour.

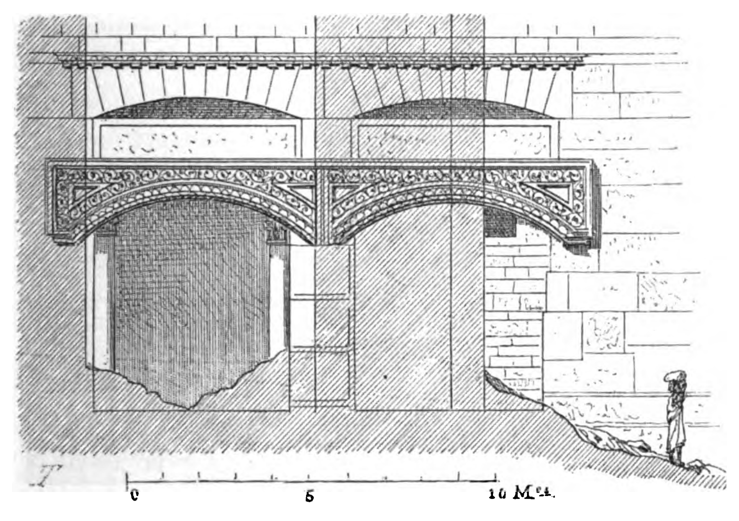
1. La *porte occidentale* n'est pas ouverte au public; on peut pourtant la traverser, avec un guide qui, par des maisons particulières, vous mène à la plate-forme du Haram.

2. C'est ce que les Anglais appellent la *porte de Barclay*. Voir fig. 110, n° 9.

3. Fig. 119. 1. L'arche de Robinson, restaurée. 2. Canal creusé dans le roc, au fond du Tyropœon. 3. Puits creusés par les fouilleurs anglais.

La porte se compose de deux baies qui s'ouvrent dans un grand vestibule dont les voûtes s'appuient sur une grosse colonne centrale. De ce vestibule partent deux rampes parallèles, séparées par un rang de piliers, qui conduisent à la plate-forme supérieure (fig. 120 et 121).

De même que dans un palimpseste l'œil discerne et lit deux écritures superposées, celui qui sait voir distingue ici, mêlées l'une à l'autre mais non pas confondues, deux portes qui ne sont pas du même temps et de la même main. La disposition générale n'a pas été changée, mais tous les détails ont été retouchés et modifiés. La première porte, celle

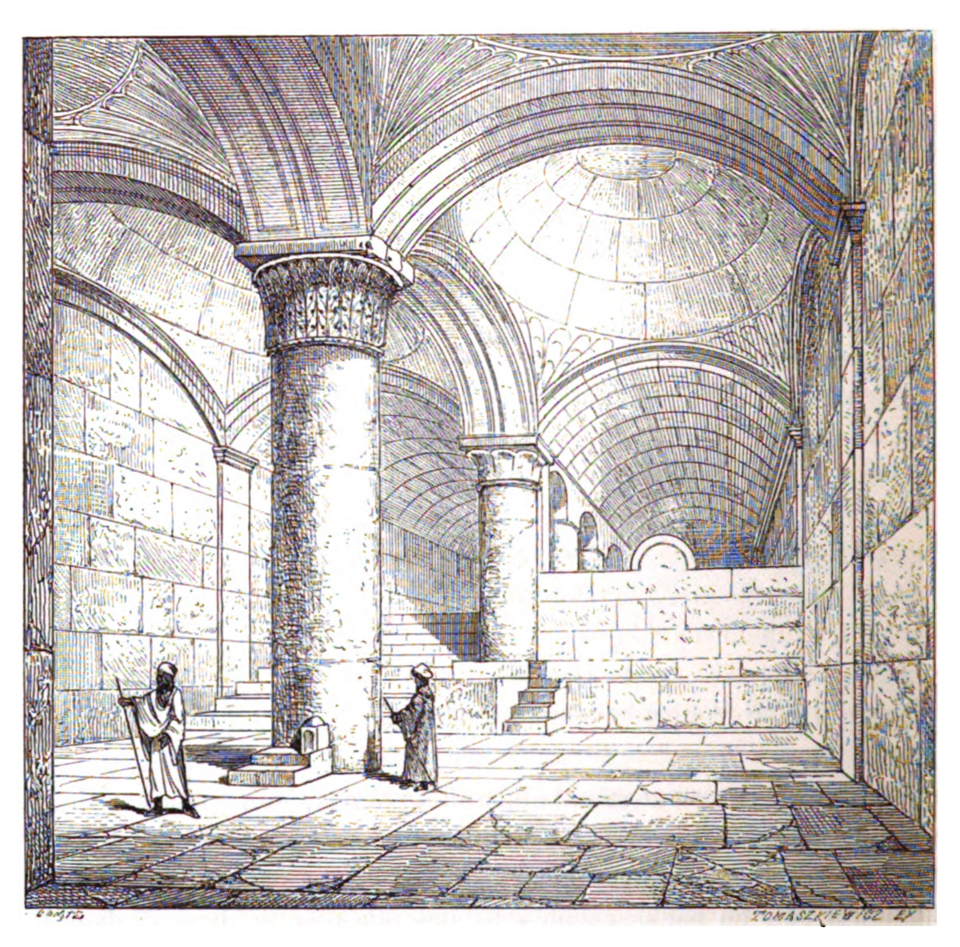


120. — Porte double. Élévation extérieure. De Vogüé, pl. IV.

qui faisait corps avec le grand appareil à refends, était coupée au milieu par un trumeau; celui-ci supportait deux linteaux dont l'autre bout reposait sur deux jambages très simples. On aperçoit ce chambranle, quoiqu'il soit en partie caché sous des placages modernes; dans les murs latéraux du vestibule, on reconnaît aussi des blocs qui, par leurs dimensions, s'annoncent comme ayant appartenu à ce que nous avons appelé le premier système. La colonne centrale A avec son chapiteau, le pilier BC et la colonne D faisaient partie de cet ensemble. Cette disposition antique est teintée en gris sur le plan ci-joint (fig. 122). Elle forme un tout homogène et fortement conçu. L'architecture a un caractère simple et vigoureux qui répond à la destination du monument. La colonne est trapue (4 diamètres), sans base; son chapiteau est un simple évasement en forme de corbeille, dont la surface est décorée d'une série de feuilles d'acanthe en très bas-relief; le sommet du fût

porte une astragale[1]. Les deux colonnes engagées B et C ainsi que la colonne D devaient avoir le même aspect; mais le haut du fût et les chapiteaux ainsi que le plafond primitif ont disparu.

C'est que tout cela a certainement été refait beaucoup plus tard; à l'intérieur, ce vestibule devait être effondré : il a fallu le reconstruire.



121. — Porte double. Vue intérieure. De Vogüé, pl. IV.

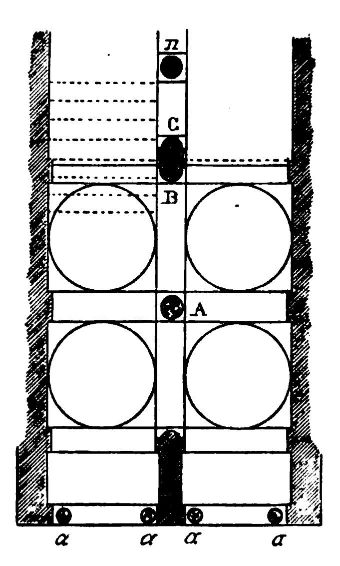
On a ravalé les murs. Quatre arcs-doubleaux ont été assis sur la colonne centrale, et on couvrit le tout au moyen de quatre coupoles appareillées, assises sur pendentifs sphériques[2]. Des archivoltes ont été appli-

1. De Vogüé, *le Temple*, p. 9, fig. 6 et pl. IV.

2. Il y a eu certainement réfection à l'époque byzantine; mais M. de Vogüé, comme il m'en avertit, hésiterait aujourd'hui à se prononcer sur la question de savoir si les voûtes n'appartiennent pas au premier système. Ce mode de couverture convenait très bien aux passages souterrains, ménagés dans l'épaisseur du mur, par lesquels on s'élevait jusqu'au sol de l'esplanade intérieure.

quées au dehors contre le mur et des arcs de décharge pratiqués au-dessus des linteaux (fig. 120).

Toute cette restauration appartient au second système, comme le prouvent les dimensions et la façon des matériaux; les supports marqués *a, a* sur le plan (fig. 122) sont des fûts de marbre arrachés à quelque monument antique et couronnés de chapiteaux romains ou byzantins. Parmi les pierres qui ont été mises en œuvre, se trouve une ancienne base de statue portant une inscription en l'honneur d'Antonin où les lettres sont placées la tête en bas. C'est longtemps seulement après le haut empire que l'on a pu traiter ainsi un piédestal où se lisait le nom de l'empereur. La disposition intérieure du vestibule confirme la conjecture que suggère l'emploi de ce fragment; elle est toute byzantine, et ce que nous savons de l'histoire de l'enceinte nous donne la date approximative de ce remaniement[1]. Justinien a fait exécuter sur cette colline de grands travaux; il y a construit une église consacrée à la Vierge et deux grands hospices pour les malades et les pèlerins[2]. Les hospices ont disparu, et, pour devenir la mosquée *El-Aksa,* l'église a subi tant de changements que l'on a peine à y retrouver ce qui appartient à l'œuvre primitive; mais M. de Vogüé a reconnu, sur bien des points de la Syrie centrale, dans de nombreux édifices datés des cinquième, sixième et septième siècles de notre ère, ce même appareil et ces mêmes formes architecturales[3].



122. — Porte double. Plan.
De Vogüé, p. 8.

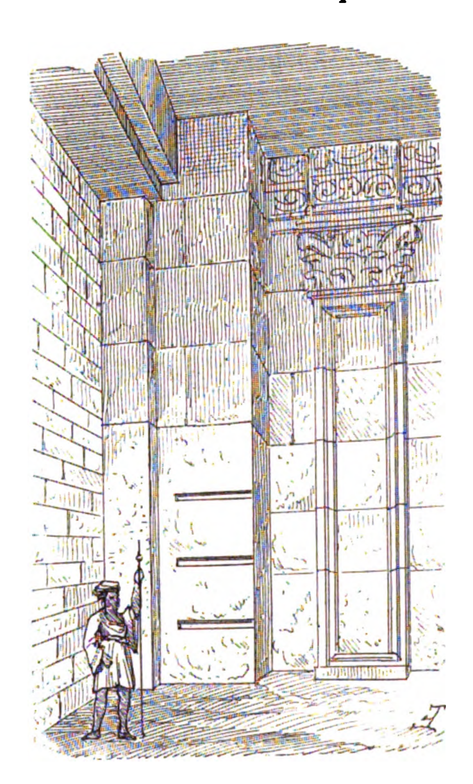
Voici donc, dans la recherche que nous avions entreprise, une question déjà tranchée : l'appareil du deuxième système appartient au bas empire ou, si l'on veut préciser encore davantage, à l'époque de Justinien.

1. De Vogüé, *le Temple*, ch. v.

2. Procope, *sur les Bâtiments de Justinien*, v, 6.

3. De Vogüé, *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse du premier au septième siècle de notre ère*, 2 vol. in-4°; Baudry, 1865-1877. La plupart des monuments qui ont été décrits dans ce bel ouvrage n'avaient jamais été étudiés auparavant; M. de Vogüé, par ces relevés et par les conséquences qu'il en a tirées, a retrouvé tout un chapitre inédit de l'histoire de l'architecture.

Ceci posé, on peut aller plus vite encore dans cet examen. De la *porte simple,* qui est plutôt une poterne, près de l'angle sud-est, on ne voit que le trou dans le mur, et une baie ogivale; mais la *porte triple* présente la même disposition que la *porte double,* sauf qu'au lieu de deux baies elle en a trois. Il ne reste là, du premier travail, que les arrasements dissimulés sous de lourds piliers modernes; mais cela suffit à constater que l'ensemble primitif faisait aussi partie du premier système. Une grande pierre à refends forme l'extrémité de l'assise du soubassement extérieur et la base du chambranle de la porte; quant à la moulure de ce chambranle, on ne saurait nier qu'elle n'ait un caractère gréco-romain, observation qu'il convient de retenir.



123. — Chambranle de la porte Dorée. De Vogüé, p. 12.

Au-dessus de la vallée du Cédron, l'enceinte n'a jamais eu, semble-t-il, qu'une seule entrée, celle dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par ce que l'on appelle, depuis le moyen âge, la *porte Dorée*. Dans sa forme première, cette ouverture était semblable aux portes de la face sud. Il ne reste de la baie antique que les deux jambages, superbes monolithes qui ont l'un $3^{m},40$, l'autre $4^{m},50$ de haut (fig. 123)[1]. Tout ici avait été bouleversé dans la catastrophe de l'an 70; à l'époque byzantine, on construisit là, dans un espace déblayé à cet effet, un petit édifice isolé, fait pour être vu sous toutes ses faces; l'importance qu'on lui donna s'explique par la légende qui plaçait là le théâtre d'un des miracles de l'Évangile[2]. Le monument reçut une très riche

1. M. de Vogüé serait disposé à croire que ces monolithes pourraient bien être antérieurs même au premier système; celui-ci n'y serait représenté que par des refends simulés, ajoutés après coup sur la surface de l'un de ces blocs.

2. Le nom moderne de cette porte n'a rien à faire avec l'or; il est né d'une légende et d'un contresens populaire. A tort ou à raison, la tradition locale a placé là cette Θύρα ὡραία ou *Belle Porte* dont il est question dans les *Actes des Apôtres* (III, 2) et près de

décoration; mais que Saulcy, qu'un homme qui avait beaucoup vu et qui savait beaucoup ait voulu reconnaître dans ces chapiteaux byzantins un ouvrage contemporain de Salomon, qu'il ait persisté dans cette erreur malgré toutes les protestations, c'est un des plus étranges exemples que l'on ait à citer de la puissance du parti pris, un de ceux qui doivent le plus enseigner la modestie aux archéologues. Comme la basilique de la Vierge, la *porte Dorée* doit être du temps de Justinien.

En même temps que les murs et que les portes qui y étaient percées, il convient d'interroger aussi ces substructions voûtées sur lesquelles repose, au nord-est, toute une partie de l'aire du Haram. Ces substructions forment, dans certains endroits, de grandes salles souterraines[1]; la plus connue est celle que l'on montre aux voyageurs sous le nom d'*écuries de Salomon*. M. de Vogüé n'avait rien trouvé d'antique dans les parties de ces souterrains qu'il avait pu visiter; à peine avait-il remarqué quelques blocs anciens remployés dans les bâtisses modernes. M. Warren a été plus heureux : sous la *porte simple,* dans le mur méridional, il a pénétré dans une de ces galeries qui traversaient le massif des substructions du temple et qui débouchaient au dehors. Ce passage, large de 1 mètre et haut de 4 à 6 mètres, est construit et couvert en grands blocs, à refends, parfaitement appareillés[2]. Il a constaté l'existence d'un corridor tout semblable dans l'angle nord-est[3].

L'existence de ces souterrains était connue par les historiens. Josèphe en parle à plusieurs reprises dans sa relation de la prise de Jérusalem[4]. Au moment de la prise du temple, beaucoup de Juifs s'y réfugièrent, et plusieurs semaines, même plusieurs mois après, on les en voyait sortir, apparaître tout à coup, hâves et décharnés, au milieu des soldats romains campés sur le mont, parmi les ruines. Là même où le dallage des cours et les fondations des édifices reposaient sur le rocher, celui-ci avait été, presque partout, creusé par le ciseau; il y

laquelle avait été guéri le paralytique. Plus tard, l'adjectif ὡραία a été faussement traduit en latin par *aurea*, qui, si l'on tient compte de la prononciation dite moderne du grec, sonnait exactement à l'oreille de la même manière.

1. De Vogüé, *le Temple*, pl. XII.

2. *Recovery,* t. I, pp. 132-134.

3. *Ibid.*, pp. 163-164.

4. Josèphe, *Guerre des Juifs*, VI, vii, 3; viii, 4; ix, 4; VII, ii. Le nombre et l'étendue de ces souterrains avaient étonné les Romains; c'est ce que l'on peut conclure d'une phrase souvent citée de Tacite, où il cherche à donner en quelques mots une idée de Jérusalem et de son temple (*Histoires*, v, 12) : « Templum in modum arcis, fons perennis aquæ, cavati sub terra montes, et piscinæ cisternæque servandis imbribus. »

avait là tout un sous-sol, percé d'autant de vides qu'un gâteau de miel. Ici étaient ménagés des égouts qui emmenaient le sang des victimes et les eaux vannes. Là c'étaient, en partie creusés dans le roc vif, en partie bâtis, de vastes réservoirs, où les eaux de pluie se réunissaient à celles qu'un aqueduc amenait des bassins situés au sud-ouest de la ville et connus sous le nom de *vasques de Salomon*. Pendant le siège de 70, qui dura d'avril à septembre, l'eau ne manqua jamais aux défenseurs du temple. Les Romains avaient pourtant pris la précaution de couper l'aqueduc. Des couloirs comme ceux que M. Warren a découverts servaient de galeries de décharge et en même temps ils pouvaient jouer le rôle de passages secrets, venant aboutir à quelque étroite ouverture pratiquée dans le mur, fort au-dessus du sol extérieur. La nuit, avec une corde ou une échelle, on pouvait, sans être vu, sortir ou entrer par un de ces soupiraux [1].

Sous la *Sakrâ* même, c'est-à-dire sous cette saillie d'environ 2 mètres que la roche brute fait au milieu de la mosquée, il y a une excavation irrégulière de 7 mètres sur 6m,90, avec une profondeur de 3 mètres [2]. Aujourd'hui elle ne renferme pas d'eau; c'est une grotte où l'on descend par un escalier latéral de onze marches; mais, dans la partie supérieure du roc, on aperçoit une ouverture qui a l'aspect d'une ancienne margelle de puits; ce trou aurait été creusé pour servir de citerne, et l'idée vient tout d'abord à l'esprit qu'on a peut-être là sous les yeux le réservoir qui, bien avant le règne de David, avait été ménagé sous l'aire que David acquit d'Ornan pour consacrer ce lieu à l'Éternel. Les aires, en Syrie, sont placées presque toujours au sommet des collines, loin des sources, qui sont très rares; pendant le dépiquage des grains, dans la saison la plus

1. Dans la figure 119, on voit indiqué un de ces passages secrets, qui débouche sur la face sud, près de l'angle sud-est, au-dessous de la *porte simple*. On le trouvera figuré à une bien plus grande échelle dans la planche XX des *Plans, elevations and sections* (in-f°) publiées par le *Palestine exploration fund*.

2. Le rocher sacré a 17m,70 de long et 13m,50 de large. Il n'y est fait aucune allusion dans l'Ancien Testament; c'est seulement dans le *Talmud* et dans les commentaires juifs de la Bible (*Targumim*) qu'il est parlé des traditions juives d'après lesquelles ce roc, comme pour les Grecs l'*omphalos* de Delphes, était le centre de la terre. On en racontait encore bien d'autres merveilles. Ce fut peut-être après la destruction du temple par Titus que, cette partie du sol sacré étant demeurée visible, l'imagination des Juifs y rattacha ses douleurs et ses espérances, comme elle les a rattachées plus tard au *mur des Lamentations;* alors seraient nés ces mythes que les musulmans se seraient appropriés plus tard, en les compliquant encore, comme ils l'ont fait pour tant d'autres traditions juives et chrétiennes. Voir à ce sujet les observations de M. de Vogüé et les textes qu'il cite, *Préface*, III-V, et *Chapitre*, V, pp. 62-63.

chaude de l'année, il faut pouvoir désaltérer les hommes et les bêtes; on a donc l'habitude de réserver, sous l'aire, une citerne que l'on trouve remplie par les pluies de printemps; pourquoi l'aire d'Ornan aurait-elle été dépourvue de cet appendice si nécessaire? On objectera que l'aire et sa citerne ont pu être détruites dans les travaux qui ont été exécutés pour asseoir les fondations du temple; mais ce qui enlève à cette objection presque tout son poids, c'est ce fait si curieux que, dans les trois temples qui se sont succédé sur cet emplacement, on a laissé subsister cette saillie du roc qu'il eût été si facile d'abattre. Était-ce que l'apparition racontée dans la Bible et l'autel élevé par David au lieu même où le miracle s'était accompli avaient marqué d'un tel cachet de sainteté ce point du Moria que la religion ne permit pas aux architectes de toucher à cette partie de la colline? La conjecture est vraisemblable. En tout cas, nous n'avons aucune raison de croire que la roche fût restée visible sur ce point; aucun texte n'y fait allusion. Il serait possible que cette surélévation du roc ait servi de base à l'autel des holocaustes, dont les fondations l'auraient enveloppée et cachée aux regards[1]. Ce qui le ferait croire, c'est un remaniement qui s'expliquerait assez bien par cette hypothèse : au fond de la grotte, il y a une dalle qui recouvre l'orifice d'un puits, lequel communique avec un égout qui va sans doute déboucher dans la vallée du Cédron[2].

Si c'est bien là la citerne où se sont abreuvés les bœufs d'Ornan, il faudrait reconnaître dans cette grotte le plus ancien travail humain qu'il y ait sur le Haram, le point de départ d'une période architecturale de vingt siècles.

Nous avons visité l'extérieur et parcouru l'intérieur du Haram pour y rechercher tout ce qui pouvait subsister encore de l'antiquité dans cette enceinte où les fidèles de trois grandes religions ont bâti successivement leurs sanctuaires; nous avons entrepris de fixer l'âge des

1. C'est une conjecture toute gratuite que celle de M. Chapliu (*The stone of foundation and the site of the temple*, dans les *Quarterly statements* du *Palestine exploration fund*, 1876, pp. 23-28). Il croit que l'*aven sheteyah* ou *pierre de fondation* des rabbins n'était autre chose que cette saillie du roc, qui aurait été visible dans le saint des saints, qui y aurait formé un léger relief au-dessus du plancher. Cette hypothèse est démentie de la manière la plus formelle par les indications des livres saints. Salomon « couvrit de planches de cyprès le sol de la maison (*I Rois*, VI, 15)... Tout était de cèdre, et l'on ne voyait aucune pierre. » Ézéchiel ne fait aussi aucune allusion à cette disposition, qui, si elle avait existé, aurait attiré certainement l'attention et serait rappelée quelque part.

2. De Vogüé, *le Temple*, pp. 26-27. Ce puits a reçu des musulmans le nom de *Bîr-el-Aroudh*, le « puits des âmes ». Les âmes des défunts, racontent-ils, s'y réunissent deux fois par semaine pour prier.



différents systèmes de construction que l'archéologie distingue dans les murs de l'enceinte et dans les substructions du plateau. Déjà nous sommes arrivés à un résultat que l'on peut tenir pour certain : ce que nous avons appelé le deuxième système, l'appareil moyen, à joints vifs, sans refends, représente une restauration byzantine; il date surtout du temps de Justinien. Pour le premier système, celui du grand appareil à refends, il nous faut arriver à une détermination analogue. Afin d'y réussir, nous serons obligés de résumer l'histoire du temple juif jusqu'à sa destruction par Titus. Celle-ci est, comme on dit en terme d'école, le *terminus ad quem*. De pareils travaux n'ont pas été exécutés pour asseoir le temple de Jupiter qu'Hadrien, après de nouvelles révoltes des Juifs, bâtit sur le Moria. Tout ce que s'étaient proposé les Romains par l'érection de cet édifice, c'était de profaner l'emplacement vers lequel se tournaient avec obstination les regards des Juifs, de leur montrer les dieux helléniques établis sur les ruines de leur temple et maîtres incontestés du terrain.

Pour préparer la solution du problème, force nous est de remonter jusqu'à Salomon et de nous rendre compte des moyens dont il disposa, de ce que savaient ces architectes, des procédés qui étaient familiers aux maçons et autres gens de métier qu'il employa. Que David ait eu ou non la première idée de la construction du temple[1], ce fut Salomon qui la commença. Dès que la mort de ses ennemis lui eut assuré la sécurité, il ouvrit avec Hiram, roi de Tyr, le fidèle ami de son père, des négociations qui sont racontées à la fois dans les *Rois* et dans les *Chroniques*[2], avec des détails que nous n'avons aucune raison de révoquer en doute. Tout ce qui concerne les travaux et les dispositions du temple, surtout dans le *Livre des Rois*, paraît emprunté à des sources vraiment anciennes. Si les Juifs n'avaient écouté que leur orgueil national et religieux, ils auraient été tentés de dissimuler la part que des étrangers, que des idolâtres avaient prise à une si grande œuvre. Il s'est heureusement trouvé que, dans cette partie du récit, le caractère tout technique des renseignements à reproduire contraignait le compilateur à transcrire les documents qu'il avait sous les yeux, documents qui ne sont peut-être pas de beaucoup postérieurs à la grande entreprise dont ils donnent comme le procès-verbal[3].

1. *II Samuel*, VII; *I Chroniques*, XVII.
2. *I Rois*, V; *II Chroniques*, II.
3. C'est seulement dans les *Chroniques* que l'on trouve la trace de ces exagérations auxquelles se complut, après l'exil, la vanité juive; comme exemple de cette tendance,

Hiram prit l'engagement de fournir à Salomon les bois de cèdre et de cyprès dont ce prince avait besoin pour la charpente et les lambris de ses bâtiments ; les arbres durent être abattus, équarris, réduits en poutres et en planches, dans les forêts du Liban, sous la direction de contre-maîtres phéniciens, par les hommes de corvée, pris sur tout Israël, que le roi envoyait dans la montagne [1]; Hiram se chargeait aussi du transport de tous ces bois, depuis la montagne jusqu'au rivage, d'où, liés en radeaux, il les faisait conduire par mer jusqu'à un port désigné par Salomon, port qui ne put être que Joppé [2]. De plus, il mit aussi à la disposition de son allié des tailleurs de pierre et des maçons; le texte mentionne particulièrement les Giblites [3]. Gébel n'avait pas, au même degré que Tyr et Sidon, le commerce maritime et les industries de luxe. Cette ville était plus voisine de ces hautes vallées du Liban d'où l'on tirait les bois de construction et peut-être aussi les meilleures pierres. Plus montagnards que marins, les Giblites paraissent avoir excellé surtout dans les travaux qui se rattachent à ce que nous appelons les industries du bâtiment : c'étaient les Limousins de la Phénicie. Tous ces ouvriers de choix, c'était Hiram qui les avait désignés; mais c'était Salomon qui les payait. Ils jouaient le rôle de chefs d'atelier; ils utilisaient ce que Jérusalem possédait déjà de gens de métier, qui s'y étaient établis et formés sous le brillant règne de David [4].

on peut citer le passage que l'auteur d'une récente restauration du temple, le Père Pailloux, de la Société de Jésus, a pris au pied de la lettre : « C'est par un écrit de sa main », à ce que le chroniqueur fait dire à David, « que l'Éternel m'a donné l'intelligence de tout cela, de tous les ouvrages de ce modèle. » (*I Chroniques*, xxviii, 19, et X. Pailloux, *Monographie du temple de Salomon;* Paris, A. Roger et F. Chernoviz, 1885, 1 vol. in-folio, xii-410 pages.) L'auteur de ce travail part de cette idée que le plan du temple a été dessiné par Dieu lui-même. « Autant il serait impertinent de supprimer un texte ou d'en atténuer le sens, autant il est téméraire d'hésiter à reconnaître le plan du temple pour un plan divin (p. ii). » Ailleurs il parle des « plans primitifs, tracés, cotés, paraphés de la main de Jéhovah, tels qu'ils furent livrés à David, *scripta manu Domini* ». Il avoue que nous ne les avons plus; mais, en revanche, il croit posséder dans Ézéchiel « des plans de seconde main, relevés sur place par le ministère d'un architecte prophète, et sous la dictée d'un ange (p. i). » « C'est plus qu'on ne pouvait espérer, » ajoute-t-il naïvement. C'est affaire aux architectes de dire si la restauration qu'il présente fait honneur à l'architecte prophète et à l'ange son inspirateur.

1. Salomon, dans sa lettre, dit à Hiram : « Tu sais qu'il n'y a personne parmi nous qui s'entende à couper le bois comme les Sidoniens. » (*I Rois*, v, 6.) Il est évident que cela ne peut s'entendre uniquement de l'abatage des arbres; il devait y avoir en Israël plus d'un vaillant bûcheron. Ce que les Sidoniens savaient mieux que les Éphraïmites, c'était débiter le bois, le scier et le raboter. Ce travail dut se faire, partie dans la montagne même, partie sur les chantiers établis autour du Moria (*ibidem*, v, 18).

2. Le rédacteur de *II Chroniques*, ii, 16, nomme formellement Joppé.

3. *I Rois*, v, 18.

4. *I Rois*, v, 18; *II Chroniques*, ii, 14.

Quel fut l'architecte qui eut la haute main sur l'entreprise, qui traça les grandes lignes de l'ensemble et en régla tous les détails, comme le firent à Athènes Phidias pour les constructions de l'Acropole, sous Périclès, et le Bramante au Vatican, avec Jules II? Avons-nous son nom? Nous serions tentés de le croire, de chercher et de reconnaître le directeur des travaux dans cet Hiram ou, comme l'appellent les *Chroniques,* Hiram-Abi, auquel les rédacteurs des deux histoires parallèles font une si grande place dans leur narration et dont ils vantent à l'envi la merveilleuse habileté; c'était, nous dit-on, « le fils d'une femme veuve de la tribu de Nephtali, et son père était Tyrien, ouvrier en airain[1] »; Salomon le « fit venir de Tyr[2] »; mais si le rédacteur des *Chroniques,* avec sa tendance habituelle à l'amplification, le représente comme également supérieur dans tous les arts, comme la personnification même de la maîtrise universelle[3], pour l'auteur des *Rois* Hiram-Abi n'est que « rempli de sagesse, d'intelligence et de connaissance pour faire tous les ouvrages en airain[4] ». L'annaliste donne ensuite l'énumération et la description de tous les objets en bronze que Hiram-Abi fabriqua pour Salomon, et il indique même l'endroit où il avait établi son atelier, où il coula toutes ces pièces[5].

Tout en s'occupant plus particulièrement des travaux qui rentraient dans sa spécialité, Hiram-Abi a pu avoir une situation prépondérante, exercer une sorte de surveillance générale; on s'expliquerait encore mieux ainsi que, de tous les artistes employés par Salomon, il fût le seul dont le nom, à Jérusalem, n'eût pas été oublié par les générations suivantes. Peut-être aussi Hiram-Abi ne doit-il ce privilège qu'au caractère de ses œuvres; en visitant le temple, on s'arrêtait devant ces bassins et ces figures où s'était surpassée l'industrie phénicienne; c'était là surtout ce qui frappait les yeux, ce qui provoquait les questions; la curiosité s'attachait beaucoup moins aux fondements de l'édifice et à son gros œuvre qu'à sa décoration et à son riche mobilier. Voilà comment, tandis qu'Hiram-Abi restait célèbre, l'architecte aurait été bientôt oublié. En tout cas, cet architecte, Hiram-Abi ou un autre, ce fut un Phénicien. Faute d'espace, les Tyriens, dans leur étroit îlot, avaient appris déjà depuis longtemps à gagner du terrain sur la mer, en éta-

1. *I Rois*, VII, 14.
2. *I Rois*, VII, 13.
3. *II Chroniques*, II, 13-16. Nous désignerons l'artiste par ce nom de Hiram-Abi (*Hiram est mon père*), pour le distinguer du roi de Tyr.
4. *I Rois*, VII, 14.
5. *I Rois*, VII, 15-47.

blissant leurs bâtiments sur des sols artificiels, sur de vastes et puissantes substructions; d'ailleurs, pour régler l'ordonnance d'un édifice comme celui que l'on appelait la *maison du Liban,* avec sa charpente compliquée, il fallait avoir l'habitude d'employer et d'assembler ces grandes pièces de bois que les Phéniciens tiraient de leurs montagnes et qu'ils expédiaient en Égypte et en Assyrie. L'architecte de Salomon dut être, comme nous dirions, quelque gros entrepreneur giblite qui acheva de faire sa fortune dans les travaux de Jérusalem.

En attendant que nous essayions de restituer une portion tout au moins de son œuvre, le temple, nous ne voulons retenir ici, de tout ce qui nous a été transmis au sujet de cette entreprise, que deux renseignements, qui peuvent aider à la solution du problème dont nous avons posé les données.

Salomon a construit en très grand appareil, surtout dans la partie basse des murs, dans celle qui servait de fondation et que, par conséquent, nous pouvons nous attendre à retrouver en place. Voici le texte capital, dont la précision ne laisse rien à désirer : « Tous ces bâtiments étaient en pierres de prix, des pierres de taille selon les mesures, sciées à la scie, au dedans et au dehors, depuis les fondements jusqu'au chaperon, et depuis le dehors jusqu'à la grande cour. Et les fondements étaient en pierres de prix, de grandes pierres, des pierres de dix coudées et des pierres de huit coudées[1]. Et, au-dessus, il y avait des pierres de prix, des pierres de taille selon les mesures, et du cèdre. Et la grande cour avait, tout alentour, trois rangées de pierres de taille et une rangée de poutres de cèdre, et (de même) le parvis intérieur de la maison de l'Éternel et le portique de la maison[2]. » Salomon a commencé les remblais qui étaient nécessaires pour créer, sur la déclivité de la colline, les terrasses qui devaient porter ses palais et, à un niveau supérieur, le temple et ses parvis; jamais l'aplanissement de l'étroite crête du mont Moria n'aurait suffi à fournir des espaces assez vastes, les surfaces où pourraient se développer à l'aise ces bâtiments et leurs dépendances. La Bible n'entre dans aucun détail à ce sujet; mais nous avons le témoignage de Josèphe[3] : celui-ci a connu, dans sa jeunesse, des vieillards qui avaient encore vu l'en-

1. On s'accorde à croire (c'est à la fois l'avis de Saulcy et de Stade) que la coudée dont il est ici question n'est autre chose que la *coudée royale égyptienne,* qui est évaluée à 0m,525 (Hultsch, *Griechische und Römische Metrologie,* 2e édition; Berlin, 1878, p. 354). Cette mesure aurait été transmise aux Juifs par l'intermédiaire des Phéniciens.

2. *I Rois,* vii, 9-12. Cf. *I Rois,* v, 17. Josèphe, *Antiquités judaïques,* XVII, xi, 3; XX, ix, 7.

3. Josèphe, *Antiquités,* XV, xi, 3.

ceinte du Moria avant les grands travaux d'Hérode; ce prince avait d'ailleurs laissé subsister, sur l'une des faces de l'enceinte, à l'orient, les substructions du portique de Salomon.

Le grand appareil que nous avons décrit pourrait donc très bien remonter à l'époque de Salomon, comme Saulcy l'a toujours affirmé avec une conviction si passionnée[1]; cette opinion n'a rien qui soit en désaccord avec ce que l'histoire nous apprend au sujet des bâtiments du fils de David; elle trouverait une confirmation indirecte dans ce que nous savons des méthodes familières aux ouvriers phéniciens. Beaucoup de blocs encore en place dépassent les dimensions indiquées par la Bible, et nous avons rencontré le refend, en Phénicie, dans un édifice qu'il y a toute raison de croire antérieur à la période gréco-romaine, dans un des tombeaux d'Arad[2]. D'autre part, Salomon, pour créer les aires spacieuses dont il avait besoin, n'a pas pu ne point construire des murs soutenant les terres rapportées et formant terrasse, comme ceux que nous avons rencontrés tout autour du Haram. Au premier moment, on serait donc tenté de croire qu'il est inutile de pousser plus loin cette recherche; mais l'histoire du temple, que nous avons entrepris de conduire jusqu'au bout, va nous montrer à quelles difficultés se heurte cette hypothèse.

Sous les rois de Juda, il y eut des travaux de restauration et même d'agrandissement. Une caisse, entretenue par des offrandes volontaires, permit à plusieurs reprises de consolider et de réparer les bâtiments et les murs qui avaient souffert. Il est question aussi de maintes additions aux bâtiments de Salomon qui eurent pour objet d'élargir les cours et d'agrandir les dépendances du temple. Cependant l'histoire n'a pas conservé le souvenir de travaux qui, par l'effort et la dépense qu'ils auraient coûtés, fussent comparables à ceux que Salomon avait dû entreprendre pour asseoir sur le Moria ses palais et son temple; la royauté juive a d'ailleurs mené une existence trop précaire pour qu'il lui fût possible de tenter rien de pareil. On put satisfaire aux besoins nouveaux en tirant un meilleur parti des surfaces existantes; il suffit peut-être, à cet effet, de quelques remblais et de quelques dallages; mais il est difficile de croire que, dans ces temps troublés, on ait beaucoup ajouté au gros œuvre des substructions massives.

1. De Saulcy, *Histoire de l'Art judaïque*, in-8°, 1858. Voir aussi son *Mémoire sur les divers appareils de maçonnerie employés dans l'enceinte du Haram-ech-Chérif de Jérusalem* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVI, 1re partie).

2. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 108-109 et fig. 6.

Le pillage et la destruction du temple par les Chaldéens ne durent atteindre en rien ces substructions dont le pied, attaché au roc, était déjà en partie enterré et, par suite de ces destructions, dut l'être jusqu'à une plus grande hauteur encore. La réfection du temple fut ainsi chose facile : on commença par relever l'autel « sur son emplacement », c'est-à-dire sur l'emplacement qu'il avait occupé autrefois[1]; il existait encore des vieillards qui, dans leur enfance, avaient vu debout le premier temple[2]. Mais la bande d'exilés qui était venue réoccuper Jérusalem était pauvre et peu nombreuse; elle engagea des tailleurs et des charpentiers phéniciens; elle fit venir du Liban des poutres et des planches de cèdre[3]; mais elle ne put réclamer et payer le concours de ses industrieux voisins que dans une mesure très restreinte. Nous avons peu de renseignements sur le second temple, qui fut construit très rapidement et consacré par Zorobabel en 516. Si l'on donna au sanctuaire proprement dit les mêmes dimensions, la décoration dut en être beaucoup plus simple; la hauteur des porches fut bien moindre et les dépendances furent moins spacieuses[4]. Ce temple dura près de cinq siècles sans qu'il paraisse y avoir été fait de grands changements; il ne lui arriva point malheur pendant les guerres des Machabées contre les Séleucides ni lorsque les Romains s'emparèrent de la Syrie; il fut pris, mais respecté par Pompée.

La dernière transformation du temple eut lieu sous Hérode. Elle fut radicale. Hérode n'était pas Juif, mais Iduméen; arrivé au trône par la faveur des Romains, il avait beaucoup à se faire pardonner par la nation turbulente qu'il gouvernait; on le haïssait pour son origine étrangère, pour son étroite liaison avec les maîtres païens de la Syrie, pour ses cruautés; il avait fait périr ce qui restait de la race illustre et aimée des Asmonéens. L'idée lui vint de conquérir la popularité par une entreprise qui flatterait l'orgueil des Juifs et dont le souvenir

1. *Esdras*, III, 3.
2. *Ibid.*, 12.
3. *Ibid.*, 7.
4. Le seul passage où il soit question des dimensions du nouveau temple (*Esdras*, VI, 3-4) est obscur.

Dans le discours que Josèphe fait adresser par Hérode aux Juifs, il est dit de la manière la plus formelle que le temple d'après l'exil a « 60 coudées de moins en hauteur que celui de Salomon », et, plus loin, que « nos pères n'ont pu construire un édifice semblable à l'ancien temple en grandeur et en majesté » (*Ant. jud.*, XV, XI, 1). Un verset du prophète Aggée (II, 4) montre aussi que la première impression produite sur les contemporains par l'aspect du nouveau temple fut celle d'un contraste douloureux entre l'ancienne splendeur et la médiocrité présente.

les attacherait peut-être à sa dynastie; il voulut reconstruire le temple. Comme beaucoup de despotes orientaux, il avait d'ailleurs la passion des bâtiments; des édifices magnifiques furent élevés à ses frais jusque dans des villes de la côte qui faisaient partie non de son royaume, mais de la province de Syrie.

Le temple lui-même ne pouvait être agrandi. Ses dimensions principales étaient fixées par une tradition bien des fois séculaire. Tout ce que pouvait se proposer le nouveau Salomon, c'était de rendre au sanctuaire, par toutes les somptuosités d'une décoration fastueuse, la splendeur qu'il avait eüe autrefois, et surtout de mieux l'entourer, de développer, dans une très large proportion, les bâtiments accessoires, les cours et les portiques. Il résolut donc de faire l'enceinte extérieure plus vaste et plus haute[1]; il la doubla, dit Josèphe[2]. De quatre stades de circuit, il la porta à six[3], tout en conservant un stade au petit côté[4], ce qui donne bien une aire double en surface. De carrée, la surface était devenue un parallélogramme, dont le petit côté avait un stade (185 mètres) et le second deux stades (370 mètres).

Ces mesures, données de mémoire et sans aucune prétention à une exactitude d'arpenteur, n'ont de valeur que comme proportion relative. Le quadrilatère est irrégulier, et d'ailleurs, à moins que Josèphe n'ait employé là un autre stade que le stade olympique, les chiffres qu'il indique sont très sensiblement au-dessous de la réalité. Tout ce qu'il faut retenir de son évaluation, c'est que, dans l'enceinte d'Hérode, le rapport de la longueur à la largeur était bien celui que l'on retrouve, à peu de chose près, dans le Haram actuel, celui du double.

Hérode ne pouvait élargir sensiblement le péribole de l'est à l'ouest; la dimension en était limitée, dans ce sens, par les deux ravins qui flanquaient le Moria, la vallée du Cédron et le Tyropœon. C'est dans l'autre sens, sur la ligne nord-sud, qu'a dû porter le développement. De ce côté, la crête naturelle du roc descend rapidement vers le midi, vers le confluent des deux ravins. Aussi toute la partie sud du Haram

1. JOSÈPHE, *Ant. jud.*, XV, XI, 1 : Μεῖζω τε τὸν περίβολον καὶ πρὸς ὕψος ἀξιοπρεπέστατον ἐγείρειν.

2. JOSÈPHE, *Guerre judaïque*, I, XXI, 1.

3. *Guerre judaïque*, V, v, 2. La mesure de quatre stades pour l'ancienne enceinte est donnée par JOSÈPHE (*Ant. jud.*, XV, XI, 3). Voir une note de M. de Vogüé sur le vrai sens de ce passage, qui a souvent été mal compris (*le Temple*, p. 19, note 8).

4. Ceci ressort de la description du *Portique royal* ou *Basilique*, qui occupait toute la longueur de la face méridionale (ἀπὸ τῆς ἑῴας φάραγγος ἐπὶ τὴν ἑσπέριον) et qui est dit avoir un stade de long (μῆκος δὲ στάδιον). *Ant. jud.*, XV, XI, 5.

est-elle établie soit sur des remblais très profonds, soit sur une série de voûtes superposées. Or un des résultats les plus curieux des dernières fouilles, c'est d'avoir démontré que l'angle sud-ouest de l'enceinte du Haram coupe en biais le Tyropœon et va, de l'autre côté de ce ravin, chercher son point d'appui sur le roc qui en forme le versant occidental, tout en bas de la pente. Un ruisseau coulait jadis au fond de ce pli de terrain, dans un canal que recouvrait une voûte et dont le lit était creusé à même la roche vive; aujourd'hui l'eau filtre encore parmi les décombres et va rejoindre la piscine de Siloam (fig. 108 et 119)[1]. A l'endroit où les fondations de l'enceinte traversent et bouchent ainsi la vallée, on a, lors de la construction du massif, ménagé un passage à ce courant au moyen de raccords en maçonnerie[2]. Or ce canal appartient certainement au plus ancien état de la ville, à la Jérusalem des rois de Juda; ce qui le prouve, c'est qu'on a retrouvé là, engagés dans la voûte qu'ils avaient défoncée en tombant, les voussoirs d'un premier pont, d'un pont antérieur à celui qui appartient au système du très grand appareil à refends[3] (fig. 107). Là même où il ne rencontre pas les assises inférieures du mur, ce canal ne leur est pas parallèle; il serpente au plus creux du vallon, s'élargissant de place en place et formant des bassins où l'on pouvait puiser, au moyen de regards pratiqués dans la voûte. L'impression qui est restée aux explorateurs anglais des fouilles qu'ils ont faites sur ce point, c'est que le canal a été creusé dans un temps où l'enceinte du Haram ne venait pas barrer ainsi le ravin. Si le canal et le pont primitif sont antérieurs à la captivité, le mur sud-ouest et le pont supérieur, qui fait corps avec ce mur, ne peuvent être que du temps d'Hérode.

D'ailleurs, ce qui nous est donné comme la partie la plus considérable et la plus belle de l'œuvre d'Hérode, après le temple lui-même, c'est le *portique royal,* portique formé de trois nefs qui occupait toute la face méridionale[4]. Ce portique couronnait une terrasse qui dominait de si haut le terrain extérieur et la vallée du Cédron que si, du toit qui le couvrait, on regardait en dehors, on s'exposait, dit Josèphe, à prendre le vertige. Le mur de soutènement qui portait cet édifice était nécessairement très élevé. L'historien nous dit qu'Hérode « le *reconstruisit*

1. *Recovery,* t. I, pp. 76-77.
2. *Ibid.,* pp. 107, 110.
3. *Ibid.,* pp. 104-105.
4. JOSÈPHE, *Ant. jud.,* XV, XI, 5.

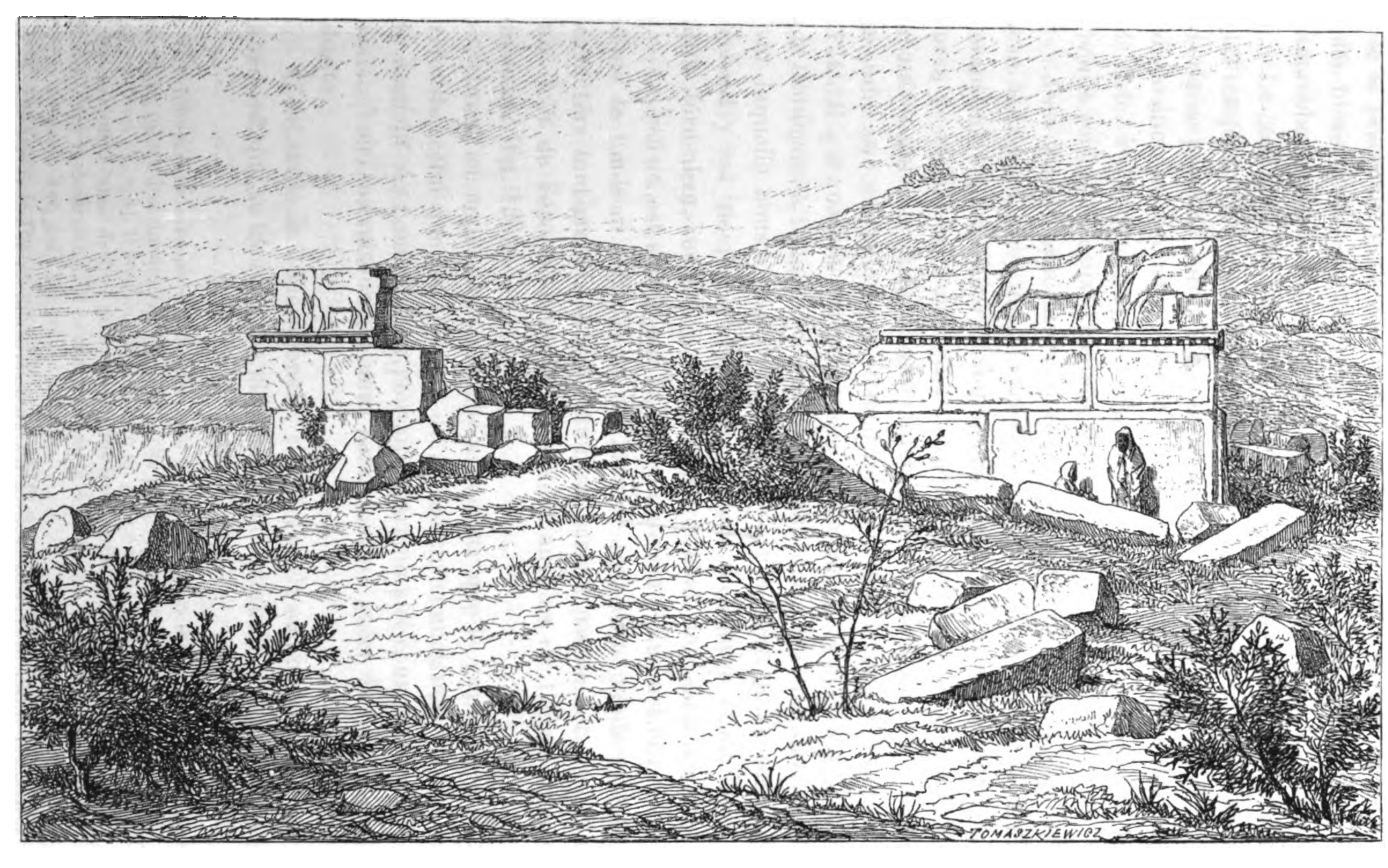
depuis les fondations[1] ». L'expression ici employée indique que le mur du sud fut déplacé, qu'un nouveau mur remplaça celui qui limitait autrefois de ce côté la plate-forme; celle-ci s'agrandit probablement, dans cette direction, aux dépens d'une terrasse inférieure où se serait trouvé le palais de Salomon, qui était depuis longtemps démoli. Tout fut donc refait à neuf, de la base à la crête du mur, et nous ne devons pas chercher sur cette face autre chose que la construction hérodienne.

Il serait singulier que l'agrandissement de la plate-forme n'eût porté que sur une des faces, d'autant que l'enceinte du Moria avait été allongée sous les Asmonéens, du côté du nord, par l'érection de la tour Baris, où ces princes avaient établi leur résidence[2]. Hérode agrandit la tour Baris et en fit cette forteresse Antonia, qui joua un si grand rôle dans les luttes du siège de Titus. Pour bâtir la tour Baris, il avait déjà fallu briser le mur septentrional et « prendre, dit Josèphe, un espace qui allait jusqu'où s'étendit plus tard l'ensemble du péribole ». De ce côté, à l'angle nord-ouest, Hérode n'eut qu'à régulariser l'extension déjà commencée.

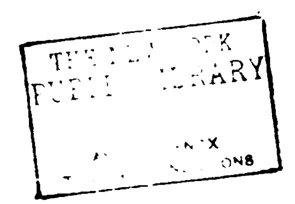
Si nous reconnaissons comme hérodien l'appareil de la face méridionale, nous devons en conclure que l'angle nord-est est aussi d'Hérode, car on y trouve le même grand appareil. Le travail exécuté pour combler le ravin qui coupe en biais l'angle nord-est a le même caractère de hardiesse et d'ampleur que les grands remblais du sud. Voici donc comment nous comprendrions le développement de l'enceinte (fig. 109). Dans ce quadrilatère, le rectangle intérieur CEHK représenterait à peu près la plate-forme du temple de Salomon; les deux petits rectangles ALCK et EFGH répondraient aux additions d'Hérode[2].

Ce que l'on sait, par les fouilles et par Josèphe, de l'histoire du temple, paraît donc suggérer l'idée d'attribuer à Hérode les portions de l'enceinte où figure le grand appareil à refends. Il nous est d'ailleurs expressément affirmé qu'Hérode a construit avec des blocs qui, par leur dimension et par le soin avec lequel ils étaient appareillés, n'ont pas moins étonné les contemporains que l'avaient fait jadis ceux de Salomon. « Ce temple, dit Josèphe, fut bâti en pierres blanches et compactes, qui avaient 25 coudées de longueur et 12 de hauteur[3]. » Il y a là quelque exagération; Josèphe, nous le savons, n'a pas le goût

1. Ἃς μὲν (στοὰς) ἀνῳκοδόμησεν ἐκ θεμελίων. (*Guerre des Juifs*, I, xxi, 1.)
2. Josèphe, *Ant. jud.*, V, v, 1.
3. *Id.*, *ibid.*, XV, xi, 3.



124. — Ruines du palais d'Hyrcan. De Vogüé, pl. XXXIV.


RARY
ONS

de la précision; mais nous avons signalé, surtout à l'angle sud-ouest, des blocs qui, sans atteindre ces dimensions invraisemblables, en approchent pourtant assez pour expliquer cette hyperbole[1].

Le goût pour les matériaux d'un très fort échantillon est de tous les temps en Syrie; mais l'appareil dont nous cherchons à déterminer l'origine présente encore un autre caractère, c'est le refend : or cette disposition se rencontre dans des monuments dont nous connaissons la date, à quelques années près, monuments qui appartiennent à des temps voisins de ceux d'Hérode.

Avec M. de Vogüé, nous citerons, en premier lieu, le palais d'Hyrcan à *Araq-el-Emir*, qui, d'après Josèphe, a été bâti entre 182 et 175 avant notre ère[2]. Nous ne voulons pas décrire ce curieux édifice, où, près de motifs empruntés à l'architecture grecque, on en rencontre d'autres qui se rattachent aux plus vieilles traditions de l'art oriental, comme par exemple cette frise d'animaux qui décore la façade (fig. 124). Il y a aussi là des voûtes qui rappellent les amorces de l'arche de Robinson, à l'angle sud-ouest du temple; mais la seule particularité sur laquelle nous ayons à insister ici, c'est la façon de l'appareil. Le refend y est indiqué, quoique avec moins d'élégance et de fermeté qu'à Jérusalem, sur la face externe des gros blocs dont est fait le mur[3].

Le refend est simulé sur le roc, d'un ciseau plus net et plus sûr, dans le tombeau d'*El-Messaneh*, près de Jérusalem, tombeau que le caractère tout grec de sa décoration ne permet pas de faire remonter au delà de l'époque hérodienne ou tout au plus de l'époque asmonéenne[4] (fig. 125).

Jusqu'ici nous avons cherché à montrer que le grand appareil à refends, celui que les visiteurs de Jérusalem connaissent surtout par le mur dit *des Lamentations*, pouvait appartenir aux constructions d'Hérode. Voici les raisons qui nous paraissent ne guère laisser place au doute.

C'est sur la face méridionale, c'est à l'angle sud-ouest et à l'angle nord-est que se trouvent les plus beaux morceaux de cet appareil, ceux

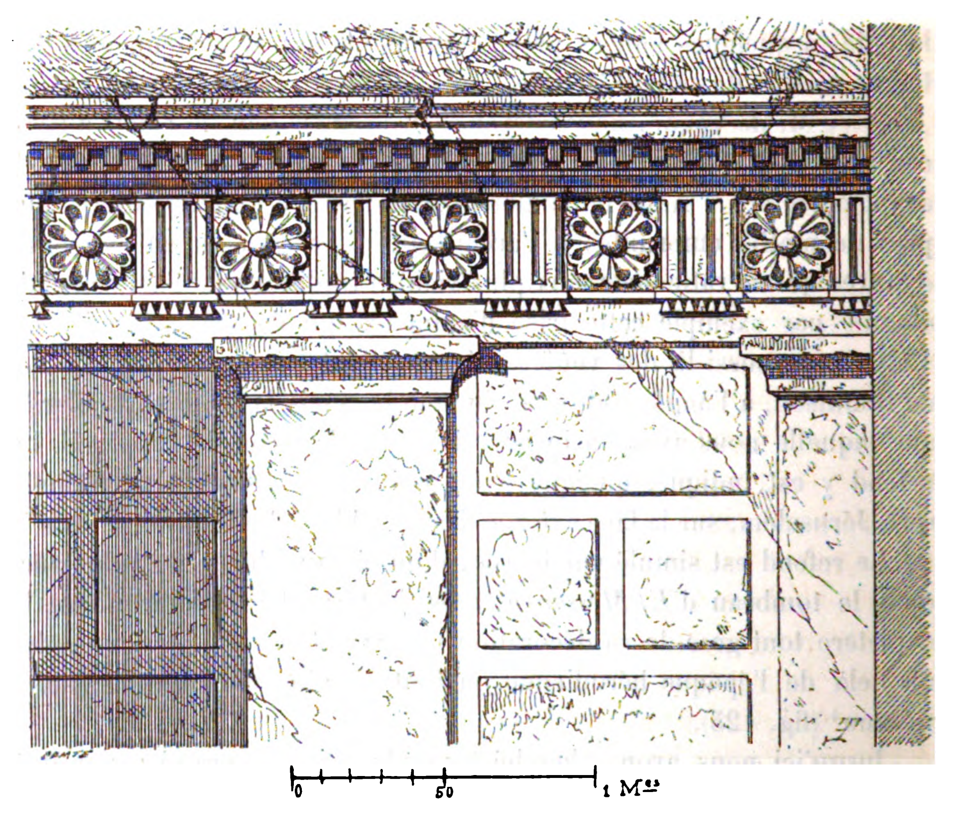
1. L'hyperbole est encore plus forte dans un passage de la *Guerre judaïque* où, reprenant la même description, cet écrivain parle, pour les murs du temple, de pierres de 40 coudées (V, v, 1). Il semble affecter là de ne pas nommer Hérode; mais l'ensemble de sa description laisse deviner qu'il attribue les travaux les plus importants à l'époque de la dernière reconstruction. Il ne met au compte de Salomon que le *mur oriental*.

2. Josèphe, *Ant. jud.*, XII, iv, 11.

3. De Vogüé, *le Temple*, pp. 37-41 et pl. XXXIV et XXXV.

4. *Id.*, *ibid.*, pp. 47-48.

où il est le mieux caractérisé par la grandeur des matériaux, par la perfection du travail et par le nombre des assises conservées; or ces morceaux se trouvent justement dans les deux parties de l'enceinte sur lesquelles ont dû porter surtout les efforts de l'architecte d'Hérode, aux deux extrémités nord et sud, qui sont certainement en dehors des limites de l'enceinte salomonienne. Ces parties de la muraille renferment



125. — Tombeau d'El-Messaneh. De Vogüé, p. 47.

d'ailleurs, faisant corps avec l'œuvre, des moulures qui ont une physionomie gréco-romaine très marquée: il suffira de citer le chambranle de la *porte triple*, le chapiteau du vestibule de la *porte double* et celui des pilastres de cette même entrée.

On a voulu, pour fixer l'âge de cet appareil, tirer un argument des marques d'ouvriers, gravées à la pointe ou tracées avec la couleur rouge, que l'on a relevées sur les blocs du mur et particulièrement à l'angle sud-est[1]; mais MM. Clermont-Ganneau et de Vogüé, qui ont vu ces

1. *Recovery*, t. I, pp. 142-143.

marques, me disent que ce ne sont pas des lettres, mais plutôt des marques de maçons, comme on en trouve d'ailleurs encore en Phénicie, que ces caractères n'appartiennent pas à un alphabet sémitique défini et daté[1]. Ce dont se rapprocheraient quelques-uns de ces signes, ce serait plutôt des formes de l'alphabet araméen, qui domine dans les siècles voisins du commencement de notre ère. A l'angle nord-est il y a une lettre bien caractérisée; elle a été peinte, en rouge, sur la pierre, avant que celle-ci fût mise en place. La peinture a coulé, et les gouttes sont aujourd'hui horizontales. On ne saurait donc dire que ce signe ait été mis là après coup; s'il convient au temps d'Hérode, il date du même coup l'appareil. On ne saurait donc se faire de cette découverte une arme contre l'opinion que nous avons soutenue avec M. de Vogüé, et que nous formulons en ces termes : *Tout l'appareil en grands blocs, à refends, que nous avons décrit sous le nom de premier système, appartient aux constructions exécutées par Hérode.*

Est-ce à dire qu'il soit certain qu'il n'existe plus en place d'assises qui aient fait partie du premier temple? Nous ne le prétendons pas; mais on n'a pas pu chercher jusqu'ici là où il y aurait eu chance de retrouver ces restes vénérables. Ce n'est pas sur le plateau que l'on peut espérer les rencontrer; le roc y est trop à fleur de terre pour que les fondations y aient jamais eu aucune profondeur, et, dans toutes ces destructions et reconstructions successives, les pierres qu'avaient dressées les ouvriers de Hiram ont dû être plus d'une fois retaillées et remployées dans d'autres bâtiments. On pourrait, en revanche, se demander si, dans les substructions du Haram, ce ne serait pas l'appareil salomonien que nous aurions sous les yeux, là où le tracé de la nouvelle enceinte se trouve concorder avec celui de l'ancienne, vers le milieu, par exemple, de la face occidentale, près du *mur des Lamentations*. Il n'y aurait d'ailleurs pas lieu d'être surpris que cet appareil fût tout semblable à celui des parties dont la construction ne peut être attribuée qu'à Hérode; les ouvriers de celui-ci se seraient appliqués à imiter les procédés de leurs prédécesseurs, et rien ne leur aurait été plus aisé que d'éviter les disparates; c'était chose traditionnelle en

1. Ç'a été aussi, au moment de la découverte de ces signes, l'avis de Deutsch (*Letter on the characters found by L. Warren at the south east angle of the Haram area*, dans les *Quarterly statements* du *Palestine exploration fund*, 1869, p. 33). Ces marques sont reproduites, grandeur d'exécution, dans les *Plans, elevations and sections* (in-fol.), pl. XXI, XXII et XXIII.



Syrie que la construction en grands matériaux, à joints vifs, avec refend sur le parement extérieur[1].

Cette hypothèse serait très séduisante si elle n'était indirectement contredite par des textes dont il est impossible de ne point tenir compte. « Les anciennes fondations furent arrachées et remplacées par d'autres, » dit Josèphe; et il répète cette assertion à propos du mur méridional[2]. De simples raccords n'ont pu suffire, surtout à l'occident, où il s'agissait d'établir des communications faciles et d'un aspect grandiose entre le temple rendu plus magnifique et la ville qui « se développait en face du temple comme un large théâtre[3] ». Depuis le temps des rois de Juda, les habitudes avaient changé. Les rampes par lesquelles on accédait jadis à l'enceinte sacrée paraissaient maintenant trop longues et trop raides; l'exhaussement du sol de la vallée permettait de placer les chaussées bien plus haut qu'on ne l'avait fait autrefois. Hérode ménagea donc, de ce côté, quatre avenues commodément et largement installées, dont trois ont été retrouvées : ce sont les *arches* dites *de Robinson* et *de Wilson,* puis la *porte de Barclay* ou porte occidentale; une quatrième, munie d'un double perron, n'a pas encore été reconnue; il est possible que les restes en soient cachés sous les bâtiments modernes qui se pressent contre la partie nord du mur occidental. Pour qu'il n'y eût pas d'incohérences dans l'exécution, il fallait que l'architecte eût réservé d'avance, dans son plan, la place de ces baies et de leurs abords, que, dans son mur, il eût ménagé des points d'appui pour des arches puissantes là où la route traversait le ravin au moyen d'un pont. Voilà comment, tout au moins sur cette face, une reconstruction totale s'imposait comme le seul parti qui pût donner l'assurance que l'ouvrage répondrait aux intentions et aux désirs du prince qui en avait conçu le projet.

Le cas n'était pas tout à fait le même pour le mur oriental. Il n'y a peut-être jamais eu là qu'une seule porte, à laquelle on ne pouvait arriver que par un chemin montant ou par un escalier. De ce côté, la raideur des pentes ne permettait guère de modifier sensiblement les dispositions adoptées dès le début; il semble donc que le mur de Salomon ait été conservé vers le milieu du mur oriental, c'est-à-dire dans la partie du parallélogramme qui correspond à l'un des côtés du carré primitif (fig. 109, entre les lettres K et H). C'est du moins ce qu'affir-

1. Josèphe, *Ant. jud.*, V, xi, 3.
2. *Id.*, *Guerre des Juifs*, I, xxi, 1.
3. *Id.*, *Ant. jud.*, XV, xi, 5.

mait Josèphe : « Le roi Salomon, dit-il, qui a bâti le temple, a construit aussi le mur du côté de l'orient et, sur la terrasse, un portique[1]. » Ailleurs il raconte comment, après l'achèvement du temple, le peuple, craignant les désordres qui pourraient naître du fait des dix-huit mille ouvriers qui allaient se trouver inoccupés, demanda au roi Agrippa de faire démolir le portique et le mur de Salomon, qu'Hérode avait respectés; Agrippa refusa, par la pensée que ce mur, qui dominait la vallée, était un travail énorme, qu'il serait plus aisé de démolir que de refaire[2]. Il préféra donc employer les ouvriers à parer la ville, et le mur oriental, avec le portique qui le surmontait, fut conservé jusqu'à la destruction par Titus de tous les édifices du Moria.

Là où nous devrions trouver ce mur de Salomon, rien ne se voit plus guère, au-dessus du sol, que de la construction arabe. Il y a pourtant, près de la porte Dorée, quelques gros blocs qui affleurent et qui pourraient appartenir au mur salomonien; ils sont d'une taille très rustique. Quant à la partie du mur qui est cachée en terre et qui doit descendre très bas, les explorateurs anglais n'ont pu l'examiner; ils ont été arrêtés par la nature du terrain et par la présence de nombreuses tombes musulmanes sur ce versant de la vallée du Cédron. Jusqu'à nouvel ordre, nous pouvons donc dire que nous ne connaissons pas, d'une manière certaine, le type de l'appareil salomonien. On ne saurait le chercher dans ces blocs, très voisins du roc, où la saillie du bossage rustique va parfois jusqu'à former une sorte de queue; cet appareil se rencontre à l'angle nord-est et à l'angle sud-ouest; or on a de bonnes raisons d'assigner à Hérode ces deux parties de l'enceinte.

Il n'y a pas, dans tout le domaine de la civilisation antique, un seul site célèbre où les moindres traces du passé aient été recherchées avec autant de passion qu'à Jérusalem. Chez les explorateurs, la curiosité de l'archéologue s'est souvent doublée de la piété du croyant; c'est celle-ci surtout qui a permis de réunir les ressources que différentes sociétés allemandes, américaines et anglaises ont consacrées à des recherches en Terre Sainte. Sans l'intérêt que le public anglais porte à tout ce qui, de près ou de loin, se rattache aux études bibliques, jamais on n'aurait eu l'idée d'entreprendre des fouilles aussi dispendieuses, aussi laborieuses, aussi dangereuses que celles de MM. Warren et Wilson. Malgré tant de risques courus et de peines prises, c'est vraiment bien peu de chose que ce qui a été retrouvé de la Jérusalem

1. Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, v, 1.
2. *Id.*, *Ant. jud.*, XX, ix, 7.

antérieure à l'exil, de la Jérusalem des rois et des grands prophètes. Les seuls ouvrages que nous puissions citer sans l'ombre d'un doute comme ayant ce caractère, ce sont les travaux exécutés dans le roc, le canal souterrain qui passe sous le mont Moria et le canal voûté qui le continue dans le fond du ravin; il est vraisemblable aussi que les voussoirs du premier pont jeté sur le Tyropœon, que quelques-unes des citernes du Haram, et particulièrement celle de la *Sakra,* remontent jusqu'à cette époque; peut-être enfin avons-nous dans les deux jambages de la porte dorée un débris de l'œuvre de Salomon, qui aurait échappé comme par miracle au naufrage où tout le reste a péri.

L'enquête que nous avons ouverte était nécessaire, et elle exigeait cette précision, cette minutie même des détails qui l'a rendue si longue. Il importait de faire justice d'une théorie qui a dû un moment de succès au talent et à l'intrépide assurance de son auteur, à la verve avec laquelle il mêlait à de fines et pénétrantes remarques les affirmations les plus gratuites, les erreurs les plus étranges. Si nous n'avions montré par cet exemple quelles illusions s'est faites Saulcy, quelles idées fausses il a soutenues à propos du temple, nous aurions dû donner de bien autres proportions à ce livre, dans lequel nous étudions le premier art juif, celui qui ne relève que des civilisations purement orientales; nous aurions eu à y faire entrer des monuments qui, comme les tombeaux dits d'*Absalom* et de *Zacharie,* dans la vallée du Cédron, comme le *Qbour-el-Molouk,* au nord de Jérusalem, datent certainement de temps qui touchent de près à l'ère chrétienne. Nous savons maintenant quel cas nous devons faire des assertions d'un archéologue qui vieillit systématiquement, de quelques huit ou neuf siècles, tous les monuments antiques de Jérusalem; quand nous en viendrons à écrire l'histoire de la décadence et de la diffusion du style grec, nous n'aurons pas à insister longuement pour prouver que la *porte Dorée* n'est pas, comme l'a cru Saulcy, l'œuvre d'Hérode, mais qu'elle présente tous les caractères de l'architecture et de la décoration byzantines[1].

Les résultats auxquels nous a conduits cette discussion ne sont pas d'ailleurs purement négatifs; nous avons gagné à cette recherche de nous représenter exactement les proportions relatives des trois temples qui se sont succédé sur cette plate-forme, et de savoir où il faut en chercher sinon les ruines, tout au moins la place. Celle-ci a été consacrée par une tradition qui, pendant dix siècles, n'a jamais été brisée,

1. La démonstration a été faite, de manière à emporter la conviction de tout esprit non prévenu, par M. DE VOGÜÉ (*le Temple,* pp. 65-68).

si bien qu'il finit par sembler impossible et sacrilège de sacrifier à Iahvé ailleurs qu'en ce lieu; à partir du jour où l'autel des holocaustes aura été renversé pour jamais, il ne se relèvera point ailleurs; les Juifs n'auront plus de temples où coule le sang des victimes; ils n'auront plus que la synagogue, où l'on ne se réunit que pour lire la parole divine et prier de compagnie.

C'est sous David que le bruit d'une apparition miraculeuse, éclatant au milieu d'un peuple qu'agitaient les terreurs d'une cruelle épidémie, avait tourné les yeux des habitants de Jérusalem vers le mamelon qui formait le sommet naturel du mont Moria et qui, portant à sa cime l'aire d'Ornan, se trouvait dominer la ville. David avait acquis ce terrain de son propriétaire, et le sacrifice solennel qu'il y offrit avait commencé d'imprimer à ce *haut lieu* ce cachet de sainteté qui le fit choisir par Salomon pour y poser les fondements de son temple; une fois ceux-ci mariés au roc, l'emplacement de la demeure de Iahvé était fixé pour toujours. Quand l'auguste édifice, trois fois reconstruit au même endroit, fut tombé pour ne plus se relever, les Juifs vaincus et navrés savaient en retrouver le site sous les immondices qu'y avait accumulés la haine de leurs ennemis[1]. Ce site, auquel s'attache le souvenir de tant de hautes pensées et de luttes passionnées, c'est aujourd'hui la science qui le recherche, non sans émotion, la science qui, elle aussi, a sa piété; lorsqu'elle entreprend de le montrer du doigt, sur les plans qu'elle a dressés de la plate-forme du Haram, c'est à peine si elle peut se tromper de quelques mètres[2]. Il est difficile de croire que la roche aiguë de la Sakra ait été comprise dans l'ancien sanctuaire, dont elle aurait dérangé l'économie; si, comme on serait tenté de le croire, la Sakra marque l'emplacement de la citerne atte-

1. Voir le récit d'un historien arabe, Kemal-ed-Din (DE VOGÜÉ, *le Temple*, p. 73).

2. On satisferait ainsi à l'une des indications d'un texte rabbinique (*Middoth*, II, 1, signalé par M. DE VOGÜÉ, *le Temple*, p. 21 et note 6). D'après ce texte, le temple aurait été plus près du nord que du sud de l'enceinte, plus rapproché de la face occidentale que de l'orientale. Sur cette dernière donnée, il ne peut y avoir de discussion; placés au sommet des pentes qui dominent les deux ravins du Tyropœon et du Cédron, les deux murs de l'ouest et de l'est marquent une limite très exactement définie; mais il n'en est pas de même pour la face nord; avec le développement qu'avait pris, sous les Asmonéens et surtout sous Hérode, la grande forteresse construite de ce côté, il est difficile de savoir où l'auteur juif faisait commencer, de ce côté, l'enceinte propre du temple. La *Koubbet* est à peu près à égale distance des faces nord et sud de l'enceinte actuelle; mais, si l'on mettait en dehors de celle-ci le terrain que devait occuper, au nord, la tour Antonia, la *Koubbet* serait plus près du nord que du sud de la nouvelle enceinte ainsi déterminée; alors la position que nous proposons pour le temple répondrait bien aux conditions posées par le texte en question.

nante à l'aire d'Aravna, citerne auprès ou au-dessus de laquelle aurait été dressé l'autel des holocaustes, peut-être faut-il placer le temple entre ce point et le mur occidental, dont cet édifice aurait été très rapproché; les différentes cours et les portes auraient occupé tout l'espace compris entre le sanctuaire et le mur occidental, au-dessus duquel s'élevait le portique construit par Salomon.

Cette recherche n'a d'ailleurs qu'un intérêt très secondaire; ce qui importe davantage, c'est d'arriver à restaurer le temple, tel que l'a construit Salomon avec le concours des artistes phéniciens, tel que l'ont fait les travaux successifs des rois de Juda, tel surtout que se le représentaient et que l'achevaient par la pensée, dans les longues songeries et dans les visions de l'exil, les prophètes qui, comme Ézéchiel, rêvaient de rappeler et de grouper autour du sanctuaire, plus ample et plus magnifique qu'il ne l'avait jamais été, tous les enfants d'Israël, désormais réunis dans une même observance, pieusement soumis à la loi de Iahvé, qui ne les aurait si durement frappés que pour les élever ensuite, purifiés par l'épreuve, au comble de la gloire et du bonheur.



CHAPITRE III

LES DOCUMENTS A CONSULTER ET LA MÉTHODE A SUIVRE POUR ESSAYER UNE RESTAURATION DU TEMPLE

Les résultats des recherches qui précèdent n'ont pas été purement négatifs. L'histoire nous avait appris à quels besoins religieux répondait le temple; par l'étude du terrain et par celle des ruines, des constructions apparentes et des substructions cachées dans l'épaisseur du sol, nous avons défini le site de cet édifice. Non seulement nous savons que le temple s'élevait sur la colline que nous avons appelée le Moria, mais encore nous pouvons indiquer la place qu'il y occupait. Si nous n'avons pas retrouvé, si nous ne saurions montrer une seule pierre de laquelle on puisse dire avec certitude ou même avec vraisemblance qu'elle a appartenu à l'une des trois « maisons de Iahvé » qui se sont succédé en cet endroit, au moins sommes-nous arrivé à nous faire une idée très claire de l'assiette des bâtiments, des travaux exécutés dans le roc, des galeries voûtées, des énormes remblais et des puissants murs de soutènement au moyen desquels on avait créé les terrasses artificielles qui portaient le palais de Salomon, le temple et ses dépendances. Nous savons ainsi en quel lieu et sur quels fondements nous devrons poser le monument que nous nous proposons de reconstruire: mais l'enquête minutieuse que nous avons ouverte ne nous a pas donné les dimensions et les dispositions de l'édifice, elle ne nous en a pas révélé le style et l'aspect. Il faut donc nous tourner d'un autre côté; les éléments nécessaires de cette restauration, nous les demanderons surtout aux textes anciens, aux documents écrits. De ces documents, les plus authentiques et les plus précis se trouvent dans la Bible, dans quelques-uns des livres de l'Ancien Testament.

Pour le temple de Salomon, le texte fondamental, celui qui a le caractère le plus franchement historique, se trouve dans le *Livre Ier des Rois*, chapitres v à viii. C'est une description circonstanciée du sanc-

tuaire et de son mobilier. Ce livre ne paraît avoir reçu sa forme actuelle qu'en Babylonie, vers le milieu du sixième siècle[1]; mais il contient beaucoup de parties visiblement antérieures à l'exil, et la description que nous aurons tant d'occasions de citer, si elle n'est pas contemporaine de Salomon, a certainement été écrite quand son temple était encore debout[2]. Le dernier rédacteur y a inséré tout le long sermon que le fils de David est censé avoir prononcé lors de la consécration du sanctuaire[3]; c'est à lui que l'on doit aussi le récit du rêve du jeune roi[4]; mais nous n'avons aucune raison de révoquer en doute l'exactitude de l'espèce d'inventaire qui est ici dressé des objets que contient l'édifice; nous pouvons avoir confiance dans les mesures qui y sont indiquées, dans les renseignements que l'on y trouve sur la distribution intérieure du temple et sur les ornements qui le décorent. Le malheur, c'est que tout ce passage renferme de nombreuses expressions techniques, dont plusieurs ne reviennent nulle part ailleurs dans les livres hébraïques et, par suite, présentent de réelles difficultés d'interprétation; l'auteur fait preuve d'une singulière maladresse dans l'effort qu'il tente pour donner une idée des meubles de bronze exécutés par Hiram[5]. De son temps, l'éducation de l'œil, chez les Juifs, était encore si peu

1. Stade, *Geschichte*, t. I, pp. 73-79; Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, traduite de l'allemand par MM. H. Derenbourg et J. Soury (1873, in-8), pp. 75-78.

2. Stade (*Geschichte*, t. I, p. 313) incline à croire que cette description a été rédigée environ deux cents ans après le règne de Salomon. Ce qui le conduit à cette idée, c'est que le temple occupe ici bien plus de place et est décrit avec une bien autre précision que le palais; or, d'après les indications mêmes que renferme ce texte, le palais devait couvrir un beaucoup plus grand espace de terrain que le temple, et Salomon y avait déployé un luxe bien plus éblouissant que dans cet étroit sanctuaire. Si le palais est ici rejeté au second plan, c'est, d'une part, que la décadence de la royauté judaïque et le pillage de Jérusalem par les Égyptiens (*I Rois*, XIV, 25), puis par un roi d'Israël (*II Rois*, XIV, 11-14) avaient pu amener la destruction d'une grande partie des salles somptueuses que Salomon avait bâties; c'est, d'autre part, c'est surtout qu'au temps où ces chapitres ont été rédigés le temple avait pris, dans la vie morale et religieuse du peuple juif, une tout autre importance que le palais, et le rédacteur a dû marquer d'autant plus ce contraste que, selon toute apparence, c'était un prêtre, qui ne pénétrait guère dans l'intérieur du palais, tandis qu'il connaissait familièrement tout le mobilier de ce sanctuaire où s'écoulait sa vie. D'un autre côté, cet annaliste écrivait avant le moment où se sont produites les invasions assyriennes; ce qui le prouve, c'est qu'il a encore vu en place des meubles de bronze, que la misère des temps força de fondre, lorsque Achaz voulut se concilier par des présents la faveur de Teglath-Phalasar, la *mer d'airain* et les vases qui roulaient sur des trains (*II Rois*, XVI, 17-18). On se trouvé amené ainsi à proposer, comme date de la composition de cette portion du texte, le neuvième siècle ou la première partie du huitième.

3. *I Rois*, VIII, 14-61.

4. *I Rois*, IX, 1-9.

5. Les notes de Reuss témoignent à chaque ligne de l'embarras que le traducteur éprouve en face de cette partie du texte hébraïque.

avancée, que la langue même se ressentait de cette inexpérience; elle manquait de termes qui fussent propres à définir les ouvrages de la plastique. Dans le cours des siècles suivants, cette gaucherie diminue; le prophète de l'exil, Ézéchiel, qui a vécu au milieu des grands monuments de la civilisation chaldéo-assyrienne, sait déjà mieux définir une forme même compliquée et trouver des mots qui la rendent sensible à l'esprit[1].

La description du temple est reprise dans les chapitres III et IV du livre II de l'ouvrage connu sous le nom de *Chroniques*, celui qui dans les versions grecques porte le titre de *Paralipomènes*. La description, à la prendre dans son ensemble, est ici plus courte, moins détaillée; on ne saurait dire pourtant que le rédacteur des *Chroniques* se soit borné au rôle d'abréviateur. Dans certains passages, il copie textuellement la description du *Livre des Rois* ou se contente de la résumer; mais ailleurs il donne des détails qui ne se trouvent pas chez son prédécesseur, et même, par endroits, il fournit des cotes dont les chiffres diffèrent de ceux que nous lisons dans l'autre document.

L'autorité des *Chroniques* est bien inférieure à celle du *Livre des Rois*. Tous les critiques s'accordent à reconnaître que cet ouvrage doit avoir été écrit seulement vers la fin du quatrième ou le commencement du troisième siècle avant notre ère[2]. L'auteur de cette compilation, bien plus éloigné que son devancier des siècles dont il prétend retracer le tableau, est encore bien moins historien; il a beaucoup plus de peine à se figurer les idées et les sentiments des hommes d'autrefois; il les altère bien plus profondément. C'est qu'il se place à un point de vue plus étroit encore, plus purement ecclésiastique; il est bien plus intimement persuadé que la législation mosaïque, telle qu'il la connaît, a toujours existé, qu'elle a toujours servi ou dû servir de règle aux actions de ses ancêtres. C'est ainsi que de ce David, pâtre, soldat, bandit, brillant capitaine, sultan voluptueux qui, dans le *Livre de Samuel*, a une physionomie si originale et si vivante, il fait une sorte de prêtre-roi, qui est un personnage de convention. D'autre part, son peu de sens historique se montre aussi dans sa tendance à l'exagération, dans ses hyperboles numériques, soit qu'il prétende évaluer les trésors amassés par David en vue de la construction du temple,

1. STADE, *Geschichte*, t. I, pp. 312-313.

2. REUSS, *la Bible. La Chronique ecclésiastique de Jérusalem. Introduction*, pp. 14-15; KUENEN, *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament*, t. I, pp. 449-450; STADE, *Geschichte*, t. I, p. 81.

soit qu'il fasse le compte des forces militaires dont disposaient les rois de Juda[1]. Il semble cependant que l'auteur de la *Chronique* ait puisé parfois à des sources autres que celles dont se sont servis les rédacteurs des *Livres de Samuel* et *des Rois;* on peut donc, en certains cas, aller y chercher certaines particularités qui ne sont pas rapportées ailleurs; mais il est prudent de ne s'y risquer qu'avec une extrême réserve et quand il s'agit d'assertions qui ne semblent pas avoir été suggérées à l'écrivain par ses tendances et ses préoccupations ordinaires[2].

Outre cette description détaillée, les *Rois* et les *Chroniques* contiennent, dans la suite de leurs récits, un certain nombre d'allusions à diverses parties du temple, aux réparations qu'il a subies et aux agrandissements qu'il a reçus depuis la mort du roi qui l'a construit jusqu'à sa destruction par Nabuchodonosor. Souvent, il est vrai, l'allusion, très claire pour les contemporains, demeure obscure pour nous, et nous ne savons trop où placer le bâtiment dont parle l'annaliste. En revanche, la rapidité même de ces mentions, ainsi jetées au passage et sans préméditation, nous en garantit l'exactitude; elle exclut tout soupçon d'arrangement et d'exagération systématique. Nous tirerons donc parti de ces renseignements, lorsque l'occasion s'en présentera; malgré leur sécheresse, ils fournissent parfois des indications précieuses.

Ce qui contraste avec la pauvreté des quelques données éparses que nous trouvons ainsi péniblement à glaner dans toute l'étendue des livres dits historiques, c'est le développement, c'est la richesse de détails que nous offre un dernier document biblique, celui que forment les chapitres XL, XLI, XLII et XLIII d'Ézéchiel. Pour bien saisir le caractère de ce morceau célèbre, que l'on a commenté si longuement sans beaucoup l'éclaircir, il est nécessaire de montrer comment il se présente dans l'œuvre du prophète. Ces chapitres appartiennent à la dernière partie du recueil, à celle qui a été écrite quand le serviteur et interprète de Iahvé, après avoir vu ses compatriotes frappés de tous les maux dont il les avait menacés, commence à prévoir et à prédire

1. Reuss, *Introduction à la Chronique*, pp. 38-39. Voir aussi le chapitre VI du tome I[er] de Kuenen, et particulièrement le § V, où le critique relève ces exagérations et ces altérations de la vérité, qui s'expliquent par la prédominance de l'esprit sacerdotal.

2. C'est là l'opinion de Reuss et de Kuenen. Stade, *Geschichte*, t. I, p. 83, va plus loin: « La *Chronique* n'est pas une source, » dit-il formellement, et pourtant il admet que parfois le rédacteur de la *Chronique* a fait emprunt à des documents autres que ceux qui ont été mis en œuvre dans nos livres canoniques.

les réparations glorieuses que l'avenir réserve au peuple élu. Ézéchiel était, dans sa jeunesse, prêtre à Jérusalem[1]; il avait été emmené en exil avec Jéhojachin et toute l'élite de la société juive, lors de la première prise de la ville par Nabuchodonosor, en 597. Il avait résidé depuis lors à Tel-Abib, en Mésopotamie, sur les rives du Chaboras; c'est là que lui était arrivée la nouvelle depuis longtemps attendue de la catastrophe suprême et que, l'oreille suspendue aux récits des messagers de malheur, il avait, de loin, assisté en esprit à toutes les scènes douloureuses du siège, de l'entrée des ennemis dans la place, de la profanation et de la démolition du temple. Depuis ce moment, une seule idée a rempli ses pensées et l'a soutenu dans ses tristesses : il s'est absorbé dans la pensée de la restauration future. Dans ces pages, qui sont comme son testament, le vieillard, parlant au nom du dieu qui châtie et qui relève, expose les conditions auxquelles pourra s'accomplir cette grande œuvre du rétablissement d'Israël; il indique comment devra s'organiser et vivre désormais la nation juive, quand Juda et Éphraïm seront enfin réunis, quand la main du Seigneur aura ramené dans le pays promis à leurs pères tous les enfants dispersés de Jacob[2]. Ce programme, qui entre dans le détail le plus minutieux, comprend la description du nouveau temple, les règlements qui concernent le sacerdoce, le culte, les sacrifices, les redevances, enfin la répartition du territoire entre les douze tribus et les prêtres qui, consacrés au service des autels, formeront un peuple à part et auront pour eux un domaine sacré, où, groupés autour du sanctuaire, ils se nourriront du tribut que leur payera la piété des fidèles.

Nous n'avons pas à entreprendre ici la curieuse étude des prescriptions législatives que contient ce morceau, prescriptions formulées avec une telle précision et une telle autorité, que les institutions créées par les générations suivantes en ont gardé la trace sensible : c'est là, comme on l'a dit, la « charte de la théocratie[3] ». Nous n'avons à nous occuper ici que de ce qui regarde le temple. On s'explique aisément les raisons qui ont décidé le prophète à commencer par le temple. « La solide construction du sanctuaire visible et matériel est pour lui le fondement et la garantie du temple spirituel et invisible dont parlera l'Évangile[4]. » Iahvé reviendra habiter le temple reconstruit sur la mon-

1. Ézéchiel, i, 3.
2. *Id.*, xlvii-xlviii.
3. Reuss, *la Bible. Introduction à Ézéchiel*, p. 7.
4. *Id.*, *ibid.*, p. 9.

tagne sainte. « Ce sera, dit-il lui-même, la place de mon trône, la place où je poserai mes pieds, où j'établirai ma demeure au milieu des enfants d'Israël, à tout jamais[1]. » C'est là que les prêtres lui apporteront les offrandes et les prières de toute la nation ; en retour, il répandra sur elle, à perpétuité, ses grâces et ses bienfaits, que symbolise cette source de vie qui jaillira du pied de l'autel pour aller fertiliser le désert de Juda, pour adoucir et rendre poissonneuses les eaux amères du lac Asphaltite[2].

Voici comment débute le récit de la vision dans laquelle le prophète évoque l'image du temple tel que le verra renaître la Jérusalem nouvelle, la Jérusalem radieuse des siècles de paix et de joie : « La vingt-cinquième année depuis notre déportation, au commencement de l'année, le dix du mois, quatorze ans après la ruine de la ville, ce jour-là même, la main de l'Éternel me toucha, et il m'y transporta. C'est en extase qu'il me transporta dans le pays d'Israël et qu'il me plaça sur une très haute montagne, sur laquelle il y avait, du côté du midi, comme une masse de constructions. Et, quand il m'y eut transporté, j'y vis un homme dont l'aspect était comme celui de l'airain; il tenait dans sa main un cordeau de lin et une perche à mesurer, et il était placé à la porte. Et cet homme m'adressa la parole : « Fils d'homme, ouvre les yeux et regarde, prête l'oreille et écoute, et fais attention à tout ce que je vais te faire voir; car c'est pour le faire voir que tu as été transporté ici, et ce que tu vas voir, annonce-le à la maison d'Israël. » Et je vis un mur qui régnait tout autour du temple, et l'homme tenait dans sa main la perche à mesurer[3]... » Sur les pas de son guide divin, le poète franchit ensuite les portes de l'enceinte, il en traverse les cours, il pénètre jusque dans le sanctuaire, et partout il relève toutes les mesures que prend son conducteur et il note tout ce qu'il voit sur son chemin. Les entrées, les vestibules, les piliers, les salles, les ornements, les sculptures, les meubles, tout est mis à sa place, tout est soigneusement enregistré. Il n'est pas jusqu'à tel crochet qu'il n'aperçoive et qu'il ne signale au passage.

On n'a jamais contesté la valeur historique des descriptions du *Livre des Rois* et des *Chroniques ;* en revanche, on a souvent affirmé qu'il n'y avait rien, dans Ézéchiel, qui eût ce même caractère, sauf ce qui ne serait guère que la répétition des renseignements contenus dans

1. Ézéchiel, xliii, 7.
2. *Id.*, xlvii, 1-12.
3. *Id.*, xl, 1-5.

ces deux ouvrages. Pour tout le reste, pour toutes les données qui ne sont que dans Ézéchiel, on a le plus souvent négligé ou refusé d'en tirer parti[1]. Sa description, a-t-on dit, est obscure et vague ; de plus, en admettant que la critique eût fini par lever toutes les difficultés d'interprétation que présentent ces chapitres, il n'en resterait pas moins vrai que l'ensemble ici décrit par le prophète n'a jamais existé que dans son imagination. Il ne correspond ni au premier temple, qui n'a jamais eu de dépendances aussi spacieuses ni une aussi parfaite symétrie de toutes ses parties, ni au second, qui a été certainement très inférieur au premier. Zorobabel et ses compagnons avaient beau avoir sous les yeux et dans la mémoire le projet grandiose d'Ézéchiel, les ressources leur ont manqué pour l'exécuter. La poignée de bannis que la Chaldée rendit à la Palestine après la victoire de Cyrus, était trop pauvre, trop entourée d'ennemis, trop peu sûre du lendemain pour se lancer dans une pareille entreprise, à laquelle auraient à peine suffi la puissance et les richesses de Salomon[2]. La description du temple, dans Ézéchiel, ne mériterait donc pas d'être prise beaucoup plus au sérieux, par l'historien et par l'archéologue, que celle de la Jérusalem céleste, dans l'*Apocalypse*[3]. Ce serait une construction en l'air, un pur jeu d'esprit.

Nous ne saurions partager cette manière de voir ; c'est au texte d'Ézéchiel que nous avons emprunté les éléments principaux de notre restauration ; celle-ci perdrait tout intérêt si nous ne commencions par en justifier le principe, par exposer les raisons qni nous ont décidé à ne point accepter l'opinion commune.

On accuse Ézéchiel d'obscurité ; on allègue l'hésitation que montrent les hébraïsants les plus autorisés en présence de certaines expressions

1. C'est pour ces motifs que Saulcy, qui d'ordinaire ne s'effrayait pas des difficultés et souvent ne les voyait même pas, déclare que « les chapitres du prophète Ézéchiel sont restés, à très peu de chose près, lettre close pour lui » (*Histoire de l'art judaïque*, p. 163). Il n'y a recours que pour certains détails très accessoires, comme la dimension et la forme de l'autel des holocaustes.

2. Nous ne savons presque rien du second temple. Le seul texte biblique où il soit question de ses dimensions (*Esdras*, VI, 3-4) est obscur et paraît altéré; c'est l'avis de Reuss, dans sa note sur ce passage. Josèphe (*contre Apion*, II, 9) ne parle que des portes du temple, et le passage qu'il cite (*contre Apion*, I, 22) d'un écrit attribué à Hécatée d'Abdère, historien contemporain d'Alexandre, ne donne de mesures que pour l'autel des holocaustes, mesures qui sont celles mêmes qu'indiquent les *Chroniques*. Quant aux dimensions qu'il attribue, d'une manière approximative, à l'enceinte sacrée, 154 mètres sur 52^{m},50, elles sont très inférieures à celles qu'indique Ézéchiel, et sembleraient prouver que l'enclos n'occupait qu'une faible partie de la surface du Haram actuel.

3. *Apocalypse*, XXI, 9-XXII, 5.

techniques dont la signification précise leur échappe, de certaines phrases trop concises dont ils ne comprennent pas le sens. L'embarras existait déjà pour les traducteurs alexandrins, qui se sont souvent bornés à transcrire maints termes spéciaux sous leur forme hébraïque, sans essayer de les traduire. Enfin, le texte même n'est pas partout bien sûr; les Septante ont souvent des leçons qui diffèrent sensiblement de celles du texte hébraïque[1]. Nous ne nions pas ces difficultés; mais ce qui contribue peut-être à les faire paraître plus graves et plus insolubles qu'elles ne le sont en réalité, c'est que ni les auteurs de la version grecque ni les hébraïsants modernes n'étaient architectes et archéologues. Les premiers n'ont songé qu'à mettre un livre d'édification entre les mains de ceux de leurs compatriotes et de leurs prosélytes qui savaient mal ou qui ne savaient pas l'hébreu. Quant aux commentateurs, même aux plus savants, ils n'avaient, en général, reçu qu'une éducation toute philologique; ils ne s'intéressaient pas assez aux choses de l'art et n'en connaissaient pas la langue : ils n'ont pas assez consulté les hommes du métier; surtout ils ont eu le tort de ne compter que sur le dictionnaire, qui souvent ne leur répondait pas, de ne point essayer d'éclaircir par un dessin les parties de la description qui les gênaient le plus[2].

Prenez les mots mêmes qui résistent à tous les efforts de l'analyse étymologique et grammaticale; presque toujours l'expérience et le coup d'œil du constructeur réussiront là où aura échoué la science du linguiste : la transcription graphique démontrera l'exactitude ou tout au moins la vraisemblance de l'interprétation proposée.

On a aussi parlé du vague de cette description. Il faut s'entendre à ce sujet; l'expression n'est pas juste. Il ne saurait être question de vague là où les dimensions de l'ensemble et des différents corps de bâtiment sont indiquées par des chiffres, avec une rigoureuse précision, là où le guide à la suite duquel nous parcourons toute l'enceinte sacrée marque si nettement le caractère et la destination de chacune des parties de l'édifice. Ce qu'on peut dire, c'est que la description est insuffi-

1. Reuss, *la Bible. Les Prophètes*, t. II, p. 125, n. 5.

2. Smend seul fait exception; il n'a pas craint de manier le crayon, et, grâce au parti qu'il a pris, il a pu expliquer certains passages dont ses prédécesseurs ne s'étaient pas tirés. Son savant commentaire sur Ézéchiel (*Der Prophet Ezechiel erklärt* von Dr Rudolf Smend, 2e édition, 1880) fait partie du recueil intitulé : *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum alten Testament*, complet en 17 volumes in-8 (Hirzel, Leipzig). Il en forme le huitième volume; il est accompagné d'un plan lithographié du temple d'Ézéchiel et de huit gravures sur bois, dont quatre représentent des détails de ce même édifice.

sante, en ce qu'elle ne nous donne guère que les dispositions relevées au ras du sol; on la dirait faite par un homme qui travaillerait sur un plan, qui ne connaîtrait que par cette image conventionnelle le monument qu'il décrit. On prend des mesures sur un plan; on s'y fait une idée très nette des distributions intérieures; mais on ne saurait y lire et y deviner l'aspect que présentent, soit au dedans, soit au dehors, les élévations des bâtiments. Nous verrons, dans la suite de cette étude, par quels moyens on peut tenter de combler cette lacune du document biblique.

Ces objections écartées, il reste à traiter une question plus délicate, savoir quelle idée on doit se faire du projet dont Ézéchiel expose ici l'économie. Des traits qui composent cet ensemble, quels sont ceux que le prophète a tirés de ses souvenirs et ceux que lui a fournis son imagination? Où finit le reflet de la réalité, la silhouette que dessine dans la mémoire de l'exilé l'ombre de l'édifice auguste sur lequel s'étaient attachés ses derniers regards, quand il lui avait fallu quitter Jérusalem? Où commencent l'invention et les combinaisons systématiques, les agrandissements décrétés par le réformateur, qui dispose à son gré de la matière et de l'espace? Il n'est pas toujours aisé de distinguer ces deux éléments : ce que l'on entrevoit pourtant, c'est que la libre fantaisie joue ici un rôle moins important qu'on n'est en général disposé à le croire[1]. Comme première présomption en faveur de

1. C'est aussi l'impression de Smend : « Après tout, dit-il, on ne doit pas croire qu'Ézéchiel, dans sa description, s'écarte si fort de son modèle, qu'il ait beaucoup modifié les rapports qui existaient, dans l'édifice réel, entre les différentes parties de cet ensemble. Des données comme celles qui ont trait aux trois étages de chambres qui entourent le temple (XLI, 6) paraissent correspondre exactement à l'état antérieur. Il est particulièrement digne d'attention qu'Ézéchiel lui-même a partout l'air de supposer connu le détail de la plupart des bâtiments. Sans aucun doute il possédait, pour l'avoir acquise sur les lieux, une connaissance précise des dispositions de l'ancien temple; peut-être y avait-il encore lui-même officié dans sa jeunesse. On a donc certainement le droit d'utiliser, sous certaines réserves, la description du prophète dans les essais que l'on fait pour restituer l'image du temple des rois de Juda » (*Der Prophet Ezechiel erklärt*, p. 367). Stade est du même sentiment. Après avoir signalé les lacunes de la description du livre des *Rois*, il ajoute : « Heureusement les données de ce morceau se laissent compléter de plus d'une manière par la description circonstanciée du temple futur qu'Ézéchiel présente dans la vision que retracent les chapitres XL et suivants de son œuvre. Du fait que cette description concorde, pour toutes les particularités essentielles, avec celle du chapitre VI du livre I[er] des *Rois*, on est forcé de conclure que, d'un bout à l'autre de sa vision, Ézéchiel est dominé par le souvenir du temple de Salomon, dans lequel il avait peut-être rempli les fonctions sacerdotales, et que ce qu'il attend, c'est une fidèle restauration de ce monument, sous la réserve des changements que comportait la modification des idées religieuses qui s'était opérée entre le temps de Salomon et celui d'Ézéchiel. » (*Geschichte*, I, p. 326.)



cette hypothèse, on peut alléguer le caractère même et les tendances de la nation et, plus particulièrement, du groupe auquel appartenait Ézéchiel. Il n'y a pas eu, dans toute l'antiquité, de peuple qui ait été aussi peu artiste que le peuple juif, aussi peu capable d'imposer aux formes ces rapports définis qui font en sculpture la beauté d'une statue, en architecture l'heureuse proportion et la solidité de son bâtiment. De tous les Juifs, un prophète, avec les brusques élans d'un esprit impétueux et prime-sautier, était bien l'homme le moins fait pour s'astreindre à ce genre de réflexions et de calculs. Voyez, par exemple, la description que l'auteur de l'*Apocalypse,* quel qu'il soit, donne de sa Jérusalem céleste. Celle-ci forme un carré dont chaque côté a 12,000 stades, c'est-à-dire 500 lieues ; la muraille est en jaspe massif et la ville bâtie tout entière et dallée en or pur; les portes sont faites de douze perles. Comment douter un instant que tout ici, dimensions et matériaux, appartienne au domaine de la pure chimère? Il en est tout autrement de la description d'Ézéchiel. Les mesures qu'indique le prophète permettent de reconstruire, sur les données qu'elles fournissent, un édifice qui non seulement se tient debout, mais où sont même très satisfaisantes les relations de la longueur à la largeur, de l'épaisseur à la hauteur, des pleins aux vides. Ces relations ne peuvent varier que dans certaines limites, qui ne sauraient être dépassées sans que le bâtiment risque de s'écrouler ou tout au moins de choquer le regard par son aspect disgracieux. Pour se maintenir dans ces limites, l'architecte n'a pas besoin d'avoir appris la théorie de son art : il lui suffit de l'expérience acquise par une longue pratique; mais Ézéchiel n'avait même pas cette routine de l'homme du métier : si, lorsqu'il s'est mis à rédiger son projet, il avait voulu en tirer de sa tête tout le canevas, il n'aurait abouti qu'à la confusion et à la contradiction. Lorsqu'on prendrait aujourd'hui le compas et le crayon pour essayer de traduire en figures les rapports qu'il a notés, on ne tarderait pas à s'apercevoir qu'il est impossible d'en tirer parti, que le projet n'est pas susceptible d'être exécuté. Or tel n'est pas le cas; la grande difficulté, c'est de bien comprendre le texte; une fois celle-ci résolue, le monument se laisse restaurer dans des conditions excellentes d'effet et de stabilité ; ses différentes parties s'ajustent de manière à répondre tout ensemble aux indications de l'écrivain et aux exigences de l'art. N'a-t-on pas le droit d'en conclure que, même dans ce qu'il invente et ce qu'il ajoute de son chef, le prophète ne se détache et ne s'affranchit pas de l'imitation du modèle qu'il a toujours présent devant les yeux? Les proportions qu'il assigne aux

parties nouvelles et imaginaires de son monument demeurent celles qui avaient été suivies dans les constructions d'autrefois, et, malgré les développements qu'il a reçus, l'édifice garde son ancien caractère.

Tout en restant ainsi dans l'esprit et dans le principe de l'original qu'avaient créé les architectes de Salomon et de ses successeurs, le plan d'Ézéchiel comporte certainement des corrections et des additions assez notables à l'œuvre monumentale dont il est censé représenter la restitution future. Avant l'exil, le temple et les bâtiments qui s'y rattachent ne couvraient certainement pas une surface aussi vaste que celle qu'ils occupent dans le projet du prophète, et surtout ils n'y étaient pas distribués avec une aussi rigoureuse symétrie[1]. Jusqu'à la prise de Jérusalem par les Chaldéens, l'enceinte sacrée ne pouvait s'étendre librement vers le sud, où elle touchait au palais royal, voisinage que regrette et que condamne Ézéchiel. Celui-ci, pour remédier aux inconvénients de ce contact, interdit aux souverains et à leur dépouille mortelle le séjour de la montagne sainte, qui ne sera plus habitée désormais que par l'Éternel et par ses prêtres[2]. Par cette sorte de congé qu'il signifie si fièrement à la royauté juive, l'interprète des ambitions et des espérances de la caste sacerdotale se donne plus de champ pour les parvis et les dépendances qu'il veut répartir autour du sanctuaire. Le temple de Salomon, simple oratoire royal, n'avait pas encore besoin de si larges espaces ni d'aussi grandes cours. Le seul bâtiment accessoire que paraisse avoir admis l'œuvre de Salomon, ce sont les trois étages de petites chambres qui étaient adossées à trois côtés du temple[3]. Le livre des *Rois* n'attribue à Salomon que la construction d'une seule cour, la *cour intérieure,* celle que l'on appelle aussi la *cour des prêtres*[4]. D'après la *Chronique*, qui est loin d'avoir la même autorité, Salomon aurait aussi fait la grande cour ou cour extérieure ; il y aurait mis des portes et il aurait revêtu ces portes de battants d'airain[5]; c'est sur un des côtés de cette cour que se serait élevé le portique dont parle Josèphe et qui couronnait le mur d'enceinte[6]. Le rédacteur de la *Chronique* et Josèphe mettent-ils ici sur le compte de Salomon des

1. C'est ce qu'a très bien vu Smend (*Ezechiel erklärt*, p. 317).

2. C'est certainement là le sens des versets 7-9 du chap. XLIII (SMEND, *Ezechiel erklärt*, p. 352).

3. *I Rois*, VI, 5, 8, 10.

4. *I Rois*, VI, 36. C'est dans la *Chronique* (*II*, IV, 9) que se trouve l'expression : *cour des prêtres*.

5. *II Chroniques*, IV, 9.

6. JOSÈPHE, *Guerre judaïque*, V, V, 1.

ouvrages exécutés par ses successeurs? La tradition populaire aime à simplifier et à résumer; elle se plaît à grossir les titres des héros dont elle s'est éprise: elle aussi ne prête qu'aux riches. Quoi qu'il en soit, il est certain que, sous les rois de Juda, grâce aux ressources de la caisse spéciale qui avait été établie à cet effet, on ne cessa de travailler au temple, ou, pour mieux dire, autour du temple. Au septième et au sixième siècle la cour extérieure existe, et elle est entourée de nombreux logements, que les prêtres de Iahvé disputent aux ministres des cultes chananéens[1]. Le roi y a son estrade d'où il parle au peuple[2]; les prophètes y prêchent[3]: il est question à plusieurs reprises des portes qui y donnent accès, portes qui contiennent des réduits intérieurs pouvant servir de prison[4]. Nous apprenons incidemment qu'une de ces portes, celle qui est appelée la *porte supérieure,* a été construite par Iotam[5]. Sous Jehojakim, il est question de la *porte neuve* du temple[6]. Ailleurs on mentionne le déplacement par Achaz « du portique du sabbat qu'on avait construit dans l'enceinte sacrée, et de l'avenue extérieure du roi[7] ». Il est aussi fait allusion à un édifice appelé le *Parvar,* qui se trouvait à l'ouest du temple, derrière le Très-Saint, et qui servait d'écurie aux chevaux que les rois de Juda avaient consacrés au soleil, ainsi que de remise aux chars où on attelait ces chevaux, dans les processions en l'honneur de Baal[8]. Enfin il nous est encore parlé, sans aucune explication, d'un bâtiment appelé le *pavillon d'Achaz,* sur la terrasse duquel les princes idolâtres avaient érigé des autels pour sacrifier aux faux dieux[9]. Bien d'autres travaux du même genre ont pu être exécutés par différents rois sans que les sèches annales qui sont notre seule source en aient conservé le moindre souvenir; l'écrivain n'indique pas, à la suite de chaque règne, les constructions du prince; lorsqu'il en dit un mot, c'est à propos de toute autre chose, comme dans le long récit de la purification du temple par Josias, où il énumère avec une visible satisfaction tous les

1. *II Rois*, XI, 14; XXIII, 7. L'expression *les deux cours du temple* est alors passée dans la langue courante (*II Rois*, XXIII, 12; *II Chroniques*, XXXIII, 5).
2. *II Rois*, XXIII, 3.
3. JÉRÉMIE, XIX, 14.
4. ÉZÉCHIEL, IX, 2; JÉRÉMIE, XX, 2.
5. *II Rois*, XV, 35; *II Chroniques*, XXVII, 3.
6. JÉRÉMIE, XXXVI, 10.
7. *II Rois*, XVI, 18.
8. *II Rois*, XXIII, 11. Le Parvar est aussi mentionné, mais sans aucun détail explicatif, dans *I Chroniques*, XXVI, 18.
9. *II Rois*, XXIII, 12.

monuments profanes qui ont été détruits par le pieux zèle du jeune roi.

Malgré ce que ces renseignements ont donc de fragmentaire et d'incomplet, ils nous laissent deviner comment s'est étendue et aménagée cette cité sacerdotale qui, sous les derniers descendants de David, avait pris tant d'importance. Elle ne s'est pas développée d'une manière continue et d'après un plan systématique. Les rois de Juda ont été aux prises avec trop de difficultés, leur attention a été trop souvent distraite et leur trésor vidé par la guerre civile ou par la guerre étrangère pour qu'il leur fût possible de poursuivre avec constance une entreprise quelconque. Autre circonstance dont il faut tenir grand compte : tous ces rois n'ont pas eu les mêmes habitudes et les mêmes croyances ; les uns, et ce fut le plus grand nombre, inclinaient vers les religions phéniciennes ; les autres étaient attachés au service de Iahvé ; chaque prince tenait à bâtir un monument en l'honneur du dieu qu'il préférait. C'est peut-être dans l'enceinte même du temple qu'avait été érigé le temple de Baal sur lequel le peuple se jeta et qu'il détruisit après le meurtre d'Athalie[1]. Le *Parvar,* qui ne paraît pas avoir été démoli, pourrait bien aussi avoir été l'œuvre d'un roi idolâtre.

Il suffit de ces quelques traits pour faire comprendre quel a été le caractère des travaux qui, après Salomon, pendant trois siècles et demi, ont été exécutés dans cette partie du Moria dont le temple était le centre. Commencés, interrompus, repris à de longs intervalles, sous l'influence successive de deux cultes ennemis dont chacun dominait à son tour, ils n'ont pas pu ne point porter la marque de ces intermittences et de ces contradictions. A la veille de leur destruction par Nabuchodonosor, ils devaient former, sur la haute colline enserrée de ravins, un ensemble assez imposant, mais fort irrégulier. Seul le temple, auquel on n'avait jamais touché, constituait une masse bien pondérée et de proportions rigoureusement définies. Partout ailleurs, la symétrie était rompue par des bâtisses inégales de hauteur et diverses d'aspect, qui avaient poussé un peu au hasard, sur les quatre faces des deux cours, à mesure que l'on avait eu quelque nouveau besoin à satisfaire ou que la place manquait pour loger tout le peuple sacré, toute la foule des sacrificateurs et des chantres, des serviteurs et des portiers de l'enceinte.

Dans l'ensemble monumental dont presque toute trace avait été effacée par la torche et par le pic des soldats de Nabuchodonosor, il

1. *II Rois,* XI, 18.

n'y avait qu'une chose que le futur reconstructeur fût tenu de reproduire, sans aucun changement, sous forme d'exacte et scrupuleuse copie de l'antique original : c'était le temple proprement dit, ce temple déjà plusieurs fois séculaire, à propos duquel on racontait peut-être dès lors que le plan en avait été révélé par Iahvé lui-même à David. Tout le reste était accessoire et avait beaucoup varié, avait reçu des destinations diverses. Cours et chambres avaient été plus ou moins souillées par les sacrifices de l'idolâtrie; mais il ne semble pas que, sous les princes mêmes dont la mémoire a été le plus chargée par les écrivains orthodoxes, Iahvé ait jamais été chassé de son sanctuaire[1]. On n'a jamais cessé, jusqu'en 588, d'y célébrer son culte, dont toute l'ordonnance est en rapport avec la distribution du bâtiment; quand, plus tard, dans la Jérusalem nouvelle, l'Éternel viendra reprendre possession de sa demeure, il voudra la trouver toute pareille à ce qu'elle était autrefois; les cérémonies par lesquelles on l'honorera devront s'accomplir dans un édifice aussi semblable que possible à celui où s'est fixée la tradition des rites sacramentels, dans un vaisseau qui ait la même disposition et les mêmes dimensions. C'est pour ce motif qu'Ézéchiel n'agrandit pas le temple; la description qu'il en donne est faite d'après le modèle qu'avait eu sous les yeux le rédacteur des *Rois*. Le prophète ajoute bien quelques cotes à celles qu'avait données son devancier : il indique, par exemple, la largeur des portes et l'épaisseur des murs; il fournit aussi quelques détails sur la décoration intérieure du sanctuaire; mais d'ailleurs ses mesures concordent avec celles des livres historiques. Nous aurons à faire usage de ces renseignements supplémentaires; nous n'aurons pas à signaler de contradictions et à chercher les moyens de les lever.

En étudiant de près le texte d'Ézéchiel, on remarquera que la description du temple y est moins circonstanciée, plus sommaire que celle des cours et des salles qui l'entourent[2]; ces dépendances ne sont pourtant qu'un accessoire qui n'a certainement pas, aux yeux du prophète, la même importance que le sanctuaire lui-même. A première vue, cette

1. Sous Athalie, la princesse tyrienne, l'adoratrice de Baal et d'Astarté, Joad reste en possession du sanctuaire et des chambres qui l'entourent; il y cache Joas et y prépare la révolution qu'il médite (*II Rois*, XI). On racontait bien, après l'exil, que le temple aurait été fermé sous Achaz (*II Chroniques*, XXVIII, 24); mais l'auteur des *Rois*, qui mentionne plusieurs changements qu'Achaz avait faits dans l'intérieur de l'enceinte sacrée, ne parle pas de cette clôture et de cette interruption des sacrifices.

2. Le chapitre XL, où sont décrites ces dépendances, a 49 versets; le chapitre XLI, où est décrit le temple, n'en a que 26.

disproportion peut surprendre; elle a pourtant sa raison d'être. Ézéchiel écrit pour une génération qui a connu le temple, pour des prêtres qui ont vécu à son ombre, pour de pieux Israélites qui, dans leur jeunesse, en ont fréquenté les parvis. Quand il parle de cet édifice, où, dans la restauration future, rien ne devra être changé, il peut donc compter sur la mémoire de ses lecteurs; celle-ci s'empressera d'achever le tableau qu'il trace, d'y ajouter les traits complémentaires qu'il pourrait avoir oubliés. Si cette génération ne revoit pas la terre promise, si le jour du rétablissement final doit se faire attendre encore un certain temps, le maître qui aura l'honneur de diriger l'œuvre réparatrice n'en sera pas plus embarrassé. La précision des quelques cotes qu'Ézéchiel a introduites dans cette partie de son projet ne s'explique guère que par un emprunt fait à des documents qui, pendant les siècles antérieurs à l'exil, avaient dû exister, sur le Moria, dans ce que nous appellerions le bureau de l'architecte du temple. Le livre des *Rois* nous raconte, à deux reprises, comment les prêtres, à partir du règne de Joas, perçoivent sur le peuple une contribution dont le produit est remis par eux aux fonctionnaires que la Bible nomme « les directeurs préposés aux travaux du temple[1] »; ceux-ci l'emploient à payer « les ouvriers, les charpentiers, les constructeurs, les maçons, et à acheter du bois et des pierres de taille pour la réparation de l'édifice ». Au cours de ces travaux d'entretien, les hommes spéciaux qui en étaient chargés avaient eu nécessairement plus d'une occasion de relever la largeur d'une baie, l'épaisseur d'un mur, la saillie d'un pilier; pour éviter les disparates, pour dissimuler les raccords, ils avaient besoin de posséder ces cotes exactement mesurées; pourquoi ne les auraient-ils pas reportées sur un plan? L'antique Égypte ne nous a-t-elle pas légué des épures d'architecte et des plans cavaliers qui datent de temps bien antérieurs au siècle où vivait Ézéchiel[2], et les architectes phéniciens, qui ont eu une si grande part à la construction de tous les édifices de la Judée, n'étaient-ils pas les élèves des maîtres égyptiens? Plans cotés ou listes des mesures prises, ces papyrus ont pu être emportés par les prêtres, lorsque, dans les dernières heures du siège, ils s'enfuirent du temple déjà condamné. Ces pièces, c'étaient de précieux souvenirs du passé; ce seraient les éléments et les instruments de la reconstruction future. Peut-être même, d'après ces documents et d'après des souvenirs encore tout frais, avait-on

1. *II Rois*, xii, 6-16; xxii, 3-9. Cf. *II Chroniques*, xxiv, 5-13; xxxiv, 8-13.

2. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 451-458, fig. 258 et 259.

rédigé quelque description détaillée du temple que, dans les colonies juives de la Mésopotamie, on lisait et on relisait avec larmes, comme on va aujourd'hui pleurer devant ce mur où l'on croit voir un reste de l'œuvre salomonienne. C'est là que le prophète aurait puisé les données par lesquelles il confirme ou complète celles que contient la description du livre des *Rois*.

Par ces réflexions et ces conjectures, nous croyons avoir trouvé le principe de la distinction à faire, dans le projet d'Ézéchiel, entre le temple et les cours qui l'enveloppent de toutes parts, avec leurs portes monumentales, avec les longues suites de colonnades et de logements qui bordent les parvis. Toute la première partie de cet ensemble serait empruntée à la réalité; dans la seconde, l'imagination se donne plus libre carrière. Sans doute Ézéchiel n'a pas inventé de toutes pièces ce cadre magnifique; les grands traits sont bien ceux qu'avait déjà indiqués et comme esquissés le travail des siècles, s'appliquant à répondre aux nécessités du culte. Il y avait deux cours, celle des prêtres et celle du peuple, et, à toutes les entrées, des loges de portiers et des corps de garde, puis, sur les côtés de ces parvis, des magasins où se conservaient les objets votifs et la caisse du temple, des sacristies où s'habillaient et se déshabillaient les prêtres, des chambres où ils couchaient, des abattoirs où ils tuaient et dépeçaient les victimes, des cuisines où ils en préparaient la viande; il y avait, épars sur les esplanades, des bassins pour les ablutions, des estrades d'où l'on dominait la foule, des autels où s'accumulaient les offrandes. Ce qui appartient au prophète, c'est l'étendue du terrain où pourront désormais se déployer et s'étaler librement les dépendances du sanctuaire; c'est la symétrie rigoureuse qui devient la loi de son œuvre; c'est aussi l'idée de l'isoler en ménageant tout alentour une sorte de zone neutre, une bande de terrain vide qui préservera l'enceinte sacrée de tout contact et de tout empiétement[1]. Cet élargissement de l'aire dont le temple sera le centre, cet arrangement systématique du cadre architectural, cet isolement complet de la cité sacerdotale, voilà ce qu'il y a de nouveau, de personnel, d'original dans le projet du prophète. Les Chaldéens lui ont facilité la tâche; ils se sont chargés de déblayer le terrain par le fer et le feu; l'architecte futur n'aura pas à se demander ce qu'il peut conserver et ce qu'il veut abattre des constructions antérieures. Dispensé du travail toujours fastidieux des retouches et des raccords, il ne se

1. Ézéchiel, xlv, 2.

préoccupera que de faire grand et de faire beau; il devra donner aux cours et aux portiques assez d'ampleur pour qu'ils puissent contenir tout Israël, enfin réuni autour de l'autel des holocaustes; en même temps il mettra partout, dans ce vaste ensemble, cette exacte correspondance des parties similaires, cet heureux balancement des lignes qui est comme le symbole de l'ordre que Iahvé fait régner dans le monde.

Le rêve d'Ézéchiel a été réalisé dans une certaine mesure, sinon par le second temple, qui fut bâti à la hâte, au milieu de toute sorte d'embarras, tout au moins par le troisième, à la construction duquel ont été employées toutes les richesses d'un souverain puissant, secondé par un habile architecte. Exécuté en quelques années sans regarder à la dépense, le temple d'Hérode a eu toute la grandeur et toute l'unité de celui que le prophète avait contemplé dans ses songes mystiques. La différence, c'est que si, dans le somptueux édifice qui a si peu vécu, les grandes lignes du plan traditionnel avaient été fidèlement conservées, le style grec y avait mis partout son empreinte, dans la proportion des ordonnances, dans la façon des colonnes et des chapiteaux. Ézéchiel au contraire avait passé sa jeunesse dans le voisinage de cette Phénicie qu'il a maudite avec tant d'éloquence; le reste de sa vie s'est écoulé en Mésopotamie; comme le montrent les quelques détails qu'il donne sur l'ornementation des bâtiments, il se représentait son temple, avec ses dépendances, comme construit et décoré dans le goût oriental, ainsi que l'avait été le temple de Salomon, sous l'influence combinée de l'Égypte et de l'Assyrie.

Les livres historiques de la Bible et la vision d'Ézéchiel ne sont pas les seuls documents qu'aient consultés les érudits qui ont voulu se faire une idée des édifices bâtis sur le Moria; on s'est aussi adressé à Josèphe et à ses *Antiquités judaïques;* on a feuilleté ces paraphrases araméennes de la Bible que l'on appelle les *Targumim,* et surtout le *Talmud,* œuvre du second exil, où a été recueilli tout le trésor de la tradition juive[1]; mais ce sont là des sources dont il convient de n'user

1. Sur le *Talmud*, consulter surtout l'article que M. Joseph Derenbourg, qui connaît si bien cette matière, a consacré à ce recueil dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, publiée chez Fischbacher, sous la direction de M. Lichtenberger. Le *Talmud* contient un traité tout entier consacré à l'architecture et aux mesures du temple, c'est-à-dire du temple d'Hérode; il a été écrit par le rabbin Élazar ben Jacob, qui paraît avoir encore vu le frère de sa mère officier comme prêtre au temple (*Mischnâh middôt,* I, 2). C'est le *Masséchèt middôt.* Il y aurait donc, sous certaines réserves, à tirer parti de ce document pour une restauration du temple d'Hérode. On trouvera aussi de précieux détails empruntés à ces mêmes suorces juives dans la note I du mémoire de M. Derenbourg intitulé : *Essai de restitution de l'ancienne rédaction du Masséchèt kippourim* (*Revue*

que très discrètement. On peut s'en rapporter à Josèphe pour tout ce qui concerne le troisième temple; mais il n'a même pas connu le second, et, pour ce qui regarde le premier, il n'avait guère à sa disposition d'autres renseignements que ceux dont nous disposons aujourd'hui. Au temps où il écrivait, la synagogue venait de clore le recueil des livres dits *canoniques,* de ceux que les docteurs autorisés déclaraient constituer ce que nous appelons aujourd'hui l'*Ancien Testament,* c'est-à-dire l'ensemble des paroles adressées par Iahvé à son peuple et l'histoire authentique de la longue vie d'Israël[1]. Le premier résultat de la formation d'un canon, c'est toujours de mettre en suspicion la valeur des écrits qui n'ont pas été admis à l'honneur de figurer sur cette liste de privilégiés; on ne les copie plus; si parfois on les recherche, c'est pour les détruire; de manière ou d'autre, ils disparaissent rapidement. Depuis que, bien après les *Rois*, les *Chroniques* étaient entrées dans le recueil officiel, tout ce qui pouvait encore subsister d'ouvrages ou de fragments littéraires antérieurs à l'exil était tombé dans l'oubli, n'existait plus ou tout au moins n'avait plus de lecteurs. Dans son curieux écrit *contre Apion*, vers la fin du premier siècle de notre ère, Josèphe cherche à donner une idée de l'ensemble de ces écrits inspirés qui contiennent toute la littérature et toute l'histoire de sa nation; or, aux quelques renseignements qu'il fournit sur le nombre et sur la suite des livres qu'il avait sous les yeux, on reconnaît que la collection visée par lui dans ce passage ne différait pas de celle que contiennent nos bibles hébraïques[2]. Pour toute la période vraiment ancienne, pour ce qui précède l'avènement des Asmonéens, défiez-vous de tout ce qui, dans les *Antiquités judaïques* et dans les autres ouvrages de cet écrivain, paraît emprunté à des documents que nous n'avons plus; presque toujours, à la seconde lecture, on s'apercevra que Josèphe n'en savait pas plus que nous; ce qu'il semble ajouter aux faits connus par la Bible n'est pas autre chose que le fruit d'une combinaison systématique ou d'une exagération oratoire[3]. Exagérer, c'est le grand défaut de

des Études juives, t. VI, 1833). Elle a trait aux *Différentes parties du temple mentionnées dans la Mischnâh kippourim.*

1. Sur l'histoire de la formation successive des trois groupes d'écrits dont la réunion compose l'*Ancien Testament,* tel que la synagogue l'a transmis à l'Église, voir Stade, *Geschichte,* t. I, pp. 12-17.

2. Josèphe, *contre Apion*, I, 8.

3. On trouvera à ce sujet d'intéressantes observations dans une dissertation du docteur Heinrich Bloch, intitulée *Die Quellen des Flavius Josephus in seiner Archæologie* (in-8°, Leipzig, Teubner, 1879, VIII-159 pages). L'auteur commence par prouver que Josèphe, quoi qu'on en ait dit parfois, savait très bien l'hébreu et qu'il a composé son ouvrage en

Josèphe ; il aime à étonner le lecteur ; dans ce Juif, il y a du Gascon : de là sa passion pour les gros chiffres. Dire qu'il n'a pas de critique, ce n'est pas assez : il n'a pas le goût de la vérité. On pourrait en donner bien des preuves ; il suffira d'appeler l'attention sur ce qui touche du plus près à notre sujet. Josèphe, en général, décrit clairement un site ; fort intelligent, il sait regarder ; il voit bien : il a, comme on l'a remarqué, l'œil du topographe[1] ; mais les mesures qu'il indique sont presque toujours de simples approximations, souvent fort éloignées de la vérité ; parfois on y reconnaît, à première vue, de pures hyperboles numériques[2]. Nous n'invoquerons donc qu'avec une extrême réserve le

se servant à la fois du texte original et de la version des Septante, mais plus souvent de cette dernière ; comme il écrivait en grec, dans une langue qu'il apprit tard et qu'il ne sut jamais aussi bien que la savait Philon, il avait tout avantage à trouver déjà traduits les passages qu'il avait à transcrire ou à paraphraser ; c'était pour lui une économie d'effort et de temps. Il avait de même sous les yeux à la fois les sources purement nationales et celles que l'on peut appeler étrangères. Comme le montre notre critique, quand Josèphe donne des détails ou cite des noms que ne fournissent pas le Pentateuque et les autres livres bibliques, il les emprunte à ces gloses narratives ou *agada* qui se transmettaient de son temps, par l'enseignement oral, dans les écoles juives de la Palestine et de la Babylonie, gloses dont la plupart se retrouvent dans les livres dits *apocryphes* ou dans le *Talmud*. Ailleurs, dans la manière dont les faits sont présentés par Josèphe, on reconnaît ces interprétations rationalistes au moyen desquelles les Juifs hellénisants s'efforçaient de faire accepter par les gentils les traditions propres à leur race : on y relève jusqu'à la trace des couleurs qu'avaient employées certains polygraphes grecs, comme Alexandre Polyhistor, quand ils avaient voulu faire entrer dans le cadre de leurs histoires universelles l'histoire si curieuse du peuple juif. Dans cette enquête qui aboutit à un jugement très modéré et très équitable sur les mérites et les défauts de Josèphe, M. Bloch ne me paraît avoir oublié qu'une chose : parmi les motifs que l'on a de n'accorder à Josèphe qu'une confiance très limitée, il ne fait peut-être pas assez entrer en ligne de compte le tempérament même de l'écrivain, son désir d'étonner le lecteur païen et de le contraindre ainsi à l'estime et à l'admiration.

1. De Vogüé, *le Temple de Jérusalem*, pp. 17-18.

2. C'est le cas, par exemple, pour ce qu'il dit des fondations du temple de Salomon. Selon lui, la maçonnerie aurait eu, en terre, une profondeur égale à la hauteur de l'édifice, mesurée à partir du sol (*Ant. jud.*, VIII, III, 2). Il suffit d'avoir jeté un coup d'œil sur la plate-forme du Moria ou sur les plans qui la représentent pour saisir aussitôt l'absurdité de cette assertion. Placé sur le point culminant de la colline, l'édifice devait avoir presque partout des fondations très peu profondes ; dans certaines de ses parties, le pied du mur posait, à quelques mètres à peine au-dessous du dallage, sur la roche vive. Dans ce même passage, il assigne aux fondations, en largeur et en longueur, des dimensions exactement pareilles à celles du bâtiment qui le surmontait ; or le massif des fondations doit, pour offrir des garanties, dépasser de tous les côtés l'aire occupée par les constructions qu'il supporte. Tout cela ne soutient pas l'examen. Josèphe a confondu ici les fondations du sanctuaire proprement dit avec ces murs de soutènement que l'on peut regarder comme les fondations de ces terrasses artificielles sur lesquelles Salomon avait assis l'ensemble de ces édifices. Ainsi entendue, son affirmation cesse d'être exagérée ; ces murs atteignent et même dépassent par endroits cette hauteur de 31^{m},50 qu'il leur prête ; mais, soit qu'il n'ait pas compris, soit qu'il ait voulu produire plus d'effet, il a tout brouillé dans sa description.

témoignage de Josèphe, là où ses assertions ne seront pas confirmées, de manière directe ou indirecte, par un autre document. Il est pourtant possible que la tradition orale lui ait fourni quelques données qui méritent d'être prises en sérieuse considération; le temple avait tenu, dans la vie nationale, une place trop importante pour qu'il ne se fût pas conservé quelque souvenir de ses états antérieurs et de ses fortunes diverses, au moins dans ces familles de prêtres et de chanteurs dont cet édifice était le domicile et la vraie patrie.

De beaucoup postérieurs à Josèphe, les *Targumim* et le *Talmud* offrent encore moins de ressources; on y rencontre partout la subtilité d'un esprit vieilli, qui ne sait plus prendre les choses dans leur sens naturel, qui épilogue et qui raffine à tout propos. Les paraphrases araméennes peuvent pourtant éclaircir parfois le sens d'une expression obscure; le meilleur commentateur d'Ézéchiel en fait un fréquent usage[1]. Quant au *Talmud*, on y trouve de nombreuses allusions au temple et à ses rites. C'est, il est vrai, le troisième temple qu'ont en vue les rabbins auteurs de cette compilation; mais celui-ci avait assez fidèlement reproduit les dispositions principales des deux temples précédents pour qu'il y ait lieu de tirer parti de tel ou tel renseignement qui se rapporte à l'édifice détruit par Titus.

Tout en cherchant à profiter de ce complément d'information, c'est surtout d'Ézéchiel que nous nous inspirerons. Pas à pas nous suivrons l'ange qui le conduit du seuil de l'enceinte sacrée jusqu'à celui de la partie la plus auguste du sanctuaire; nous relèverons toutes les cotes qu'il fournit; nous prendrons note de ses moindres indications, comme si c'était à nous que le prophète eût adressé l'appel qui termine la partie principale de sa description : « Toi, fils d'homme, fais connaître ce temple à la maison d'Israël, pour qu'ils aient honte de leurs péchés, et qu'ils mesurent la forme parfaite de cet édifice! Et s'ils ont honte de tout ce qu'ils ont fait, montre-leur le plan de ce temple, et sa disposition, ses issues et ses entrées, toutes ses formes, ses règles et ses lois, et décris-le sous leurs yeux, pour qu'ils en retiennent le plan et les règles, et qu'ils les pratiquent[2]. »

On le voit par ces paroles, la restauration du temple, dans la pensée d'Ézéchiel, n'était qu'un moyen; ce n'était pas le but suprême : c'était la préface nécessaire de la restauration du culte et de la purification des

1. Nous voulons parler de Smend, qui, dans les passages altérés ou difficiles, tient souvent compte de la leçon que supposent ou du sens que donnent les *Targumim*.

2. Ézéchiel, xliii, 10-11.

âmes, du rétablissement de la théocratie. Quant à nous, en essayant de reconstituer cet ensemble, nous ne pouvons avoir qu'une préoccupation, celle de ne pas laisser subsister une lacune dans l'histoire de l'art antique, d'en retrouver et d'en rétablir une page perdue. Le programme du prophète, nous ne saurions le nier, est très incomplet; il y manque plus d'une des données qui nous seraient nécessaires; nous tenterons d'y suppléer par divers moyens. La connaissance des lieux, qui ont si peu changé, nous permettra de replacer l'édifice dans son cadre naturel, entre les deux vallées qu'il dominait, sur la colline même dont les terrasses ont été dressées par les rois de Juda pour lui servir de base. D'après l'appareil hérodien, dont nous avons figuré plusieurs échantillons, on se fera une idée très exacte de celui qu'employaient les ouvriers formés à l'école de la Phénicie, sur lesquels Ézéchiel comptait pour la réalisation de son projet. Les livres historiques de la Bible et les documents accessoires que nous avons énumérés nous renseigneront sur l'aménagement intérieur des bâtiments et sur le mobilier qui garnissait le temple, mobilier dont le prophète ne parle pas; son silence sur cette matière s'explique peut-être par ce fait qu'il n'avait plus vu dans le sanctuaire ces beaux meubles de bronze que Salomon y avait placés autrefois et qui, sous ses successeurs, avaient été en partie brisés et fondus pour satisfaire aux exigences des rois d'Égypte et de Damas, d'Assyrie et de Chaldée[1]; mais, l'édifice renaissant plus ample et plus somptueux que dans son premier état, on aurait tenu à y placer des imitations de ces chefs-d'œuvre des artistes phéniciens. En complétant les indications d'Ézéchiel à l'aide de celles des *Rois* et des *Chroniques*, on a les principaux motifs d'ornement qui avaient servi et qui devaient servir encore à décorer les parois intérieures, les chambranles, les corniches et les chapiteaux. Ce que nous ignorons surtout, ce dont nos auteurs nous parlent le moins, ce sont les dimensions, c'est le caractère de ce que les architectes appellent les élévations. Ézéchiel ne nous donne que le *plan à terre;* les cotes des hauteurs sont rares dans sa description; il n'en fournit guère qu'à propos d'accessoires insignifiants, tels que la barrière qui entoure le temple[2], les tables[3] et l'autel des holocaustes[4]; une phrase malheureusement très obscure semble avoir trait à l'élévation des chambres laté-

1. *I Rois*, XIV, 25-28; XV, 16-20; II *Rois*, XII, 17-20; XIV, 11-14; XVI, 9; XVIII, 13-16.
2. ÉZÉCHIEL, XL, 5.
3. *Id.*, XL, 42.
4. *Id.*, XLIII, 13-17.

rales adossées au temple, de celles du rez-de-chaussée[1]; la seule indication de ce genre qui soit vraiment importante, dans sa description, concerne le pylône de la porte orientale du parvis extérieur[2]. Pour le sanctuaire et pour le pylône qui le précède, dans le monument de Salomon, les *Rois* et les *Chroniques* présentent deux chiffres qui paraissent au premier abord assez difficiles à concilier. Quant aux bâtiments secondaires, il n'y a pas même un indice qui nous mette sur la voie. Rien enfin, nulle part, qui nous suggère même une conjecture au sujet du système de proportions d'après lequel aurait été réglée l'ordonnance des façades. Nous avons beau chercher, il ne nous est rien dit ni du galbe des colonnes, ni de leur plus ou moins d'écartement, ni du profil des moulures et de la valeur des saillies que font sur le nu du mur les plinthes et les entablements. Dans la restauration projetée, comment résoudre ces questions, si l'on ne veut pas les trancher au hasard et par un pur caprice?

Pour offrir de tous ces problèmes des solutions qui soient au moins très vraisemblables, il suffit de se rappeler dans quelles conditions et par quelles mains avaient été élevés sur le Moria les édifices que les contemporains de Salomon avaient si fort admirés. A vrai dire, il n'y a jamais eu d'art hébraïque; il n'y en a pas plus au temps d'Ézéchiel qu'au temps de Salomon. Le premier temple était un ouvrage exécuté en Judée, pour le compte d'un roi d'Israël, par des entrepreneurs et des ouvriers phéniciens. Ceux-ci, dans certains détails de la distribution et du décor, ont certainement tenu compte du programme que leur avait tracé le souverain qui les avait engagés; ils ont approprié l'édifice aux exigences particulières du culte de Iahvé; ils se sont abstenus d'y répandre ces images de Melqart, d'Astarté, de Bes qu'ils prodiguaient ailleurs, quand ils travaillaient pour leurs propres princes ou en vue de l'exportation. C'est dans cette mesure seulement qu'ils ont pu modifier leurs habitudes; mais ils n'ont pas changé de procédés, de module et de goût parce qu'ils travaillaient à Jérusalem au lieu de travailler à Tyr ou à Kition; leur style est resté celui que nous avons essayé de définir quand nous avons étudié la Phénicie[3]. Nourri dans le premier temple, Ézéchiel ne connaissait pas d'autre style que celui dont les traits principaux lui étaient devenus familiers par toutes les premières impressions

1. ÉZÉCHIEL, XLI, 8.
2. *Id.*, XL, 14. On a cru que le texte de ce passage était altéré; nous aurons à discuter ce soupçon.
3. *Histoire de l'Art*, t. III, ch. II.

de la jeunesse; c'est nécessairement d'après ce type qu'il conçoit et qu'il se représente son temple idéal, dans les parties mêmes de son projet où il enchérit sur son modèle en lui donnant plus d'ampleur et de régularité. On aura donc le droit d'utiliser, en vue d'une restauration de cet édifice, le peu que l'on sait, par d'autres sources, des manières de faire qui étaient propres au constructeur phénicien; il sera légitime d'introduire ici les formes qui caractérisent les rares monuments de cette architecture dont il subsiste quelques débris ou dont l'image nous a été conservée. Dans le même ordre d'idées, il y aura aussi quelque parti à tirer de certains monuments juifs que le temps a épargnés, tels que le grand édifice quadrangulaire d'Hébron et les tombeaux de la vallée du Cédron; ils sont d'une date très postérieure; mais ils n'en témoignent pas moins de la persistance d'habitudes locales qui remontent très haut. Il n'est d'ailleurs pas facile de choisir entre ces éléments, de provenance si diverse, de ne pas les entasser ici sans discernement, de n'y admettre que ceux qui s'adaptent naturellement à ce cadre et d'en placer chacun à l'endroit où il convient le mieux. Ce sera, pour l'architecte, affaire de tact et de goût; s'il veut mener à bien cette tâche délicate, il doit, par une longue étude, s'être assimilé les pensées de ses confrères orientaux, de ses prédécesseurs d'autrefois, s'être profondément pénétré de leur esprit et redevenir l'un d'eux, à force de science et d'art.

On comprend maintenant à quoi tendent toutes les réflexions qui précèdent et quelles sont nos visées. Ce qui nous tente, ce que nous nous proposons de restituer, ce n'est pas le temple de Salomon, édifice de grandeur médiocre, qui, durant un siècle ou deux, ne joua dans la vie religieuse d'Israël qu'un rôle assez secondaire; ce n'est pas non plus le temple détruit par Nabuchodonosor, celui des derniers rois de Juda, ensemble déjà bien plus compliqué, mais dont nous connaissons mal la disposition irrégulière et confuse; c'est le temple d'Ézéchiel, unique et curieux mélange de réalité et de fiction, c'est cet édifice ou plutôt ce groupe d'édifices que le prophète présente à ses compatriotes comme la consolation et la revanche des malheurs du passé, comme le symbole et le gage de la nouvelle alliance qui va être conclue, pour durer à tout jamais, entre Israël et son dieu. Dans son spacieux périmètre, ce temple de l'avenir embrasse le vieux sanctuaire, tel qu'il était lorsque Iahvé est venu s'y établir, las d'errer, avec l'arche, d'une frontière à l'autre, à travers le territoire des tribus d'Israël; il embrasse, mais mises au large et distribuées dans un ordre savant, toutes les dépen-

dances qu'avait forcé d'ajouter au noyau primitif le développement du culte et la multiplication du clergé. Ce temple, agrandi et transfiguré par une indomptable espérance et par la méditation solitaire, au lendemain même de la catastrophe où le modèle avait disparu, c'est le dernier mot de l'ambition sacerdotale; c'est aussi le plus puissant effort que le génie hébraïque se soit imposé pour traduire ses idées par des formes sensibles, par une combinaison de lignes assujetties aux lois du nombre; c'est sa plus belle œuvre d'art; on peut même dire que c'est la seule qu'il ait produite. S'il en est ainsi, s'étonnera-t-on que nous ayons cédé à la tentation d'entreprendre le travail qu'a interdit aux Juifs renvoyés à Jérusalem par Cyrus l'étroitesse de leur fortune réduite, et nous saura-t-on mauvais gré d'avoir voulu ressusciter le monument grandiose dont l'image, flottante entre ciel et terre, avait si souvent passé devant les yeux du voyant, au cours des longues rêveries de l'exil?

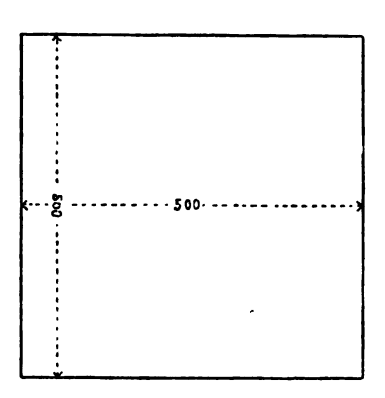


CHAPITRE IV

LE TEMPLE D'ÉZÉCHIEL

§ 1. — LE PLAN

Le premier renseignement à tirer du texte d'Ézéchiel, c'est que le temple, à prendre le mot dans le sens le plus étendu, ou, pour mieux dire, l'enceinte sacrée, forme un carré qui a 500 coudées de côté (fig. 126). Ce chiffre ne nous est pas donné au début de la description; mais on le trouve à la fin, si l'on entend les derniers versets du chapitre XLII, et le verset 2 du chapitre XLV, comme l'ont fait les Septante[1]. On arrive d'ailleurs au même résultat, en faisant l'addition des chiffres par lesquels sont représentées les dimensions des bâtiments et des cours qui se succèdent en profondeur dans cet enclos. La coudée dont il est question ici est, selon la plupart des commentateurs, la coudée royale égyptienne, de $0^{m},525$. La question n'a d'ailleurs qu'une importance très secondaire; la coudée est surtout ici un



126. — Le carré de l'enceinte sacrée.

1. ÉZÉCHIEL, XL, 15-20; XLV, 2. Reuss veut que l'unité de mesure employée dans ces passages soit la perche et non la coudée. Le temple serait alors au centre d'un vaste carré de 225 hectares, dont il n'occuperait que 625 ares; tout l'espace compris entre les faces du grand et du petit carré serait perdu; il ne servirait qu'à isoler le sanctuaire. Le prophète se préoccupe bien d'obtenir ce résultat; mais il se contente à meilleur marché; il dit expressément qu'autour du carré qui formera le sanctuaire il y aura un espace libre de 50 coudées (XL, 2). Nous ne comprenons pas que Reuss ne se soit pas aperçu de la contradiction qu'il y aurait entre ce passage, tel même qu'il le traduit, et l'interprétation qu'il a donnée des versets cités plus haut. Ici, une bande de terrain de 50 coudées suffirait, tandis qu'ailleurs cette même bande serait donnée comme ayant 1250 coudées! Smend a très bien reconnu que partout où n'est pas indiquée l'unité de mesure, c'est le mot *coudées* qu'il faut sous-entendre.

module, qui sert à noter les rapports, à rendre sensibles les proportions des différentes parties de cet ensemble.

L'enceinte est limitée par un mur dont l'épaisseur est de 6 coudées[1].

Après le mur, ce qu'indique d'abord le prophète, c'est une porte, celle qui s'ouvre à l'orient; elle a 25 coudées de large et 50 de long[2]. On ne peut songer à la placer ailleurs que dans l'axe du monument, c'est-à-dire au milieu de la face orientale du carré. En face de cette porte, il y en a une autre, qui regarde la première, front à front; entre les deux, 100 coudées[3]. Cette seconde porte a, comme la précédente, 50 coudées de long et 25 de large; elle donne accès dans la cour intérieure qui dessine un carré dont le côté est de 100 coudées. Ensuite vient un nouveau carré de 100 coudées, qui renferme le temple proprement dit, et derrière celui-ci, un dernier carré, toujours de 100 coudées, que nous appellerons l'arrière-cour[4].

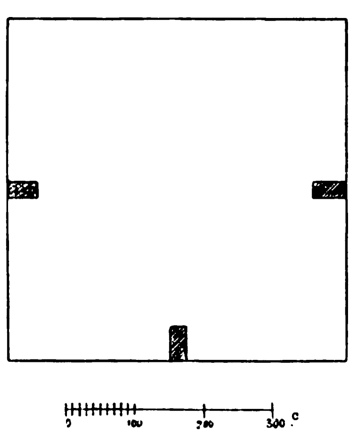
Si l'on se place sur l'autre axe, celui qui va du nord au sud, on retrouve aisément les 500 coudées indiquées par la cote générale; le chiffre total que donne le prophète se décompose de la même manière et, par une simple addition, reconstitue le même total[5].

Après avoir ainsi constaté, par voie d'analyse, que les dimensions partielles, notées au cours de la description, concordent exactement, dans les deux sens, avec la cote générale qui la termine et la résume, il nous reste à disposer, sur l'aire ainsi déterminée, les bâtiments que signale le texte. Il y a d'abord sur les trois faces est, nord et sud, trois portes qui ont toutes 50 coudées de long et 25 de large (fig. 127)[6]. Entre ces portes règne un dallage qui a partout 50 coudées en profondeur et sur lequel sont des bâtiments à nombreuses subdivisions qui s'adossent au mur d'enceinte[7]. Les dimensions de ces bâtiments ne sont pas indiquées.

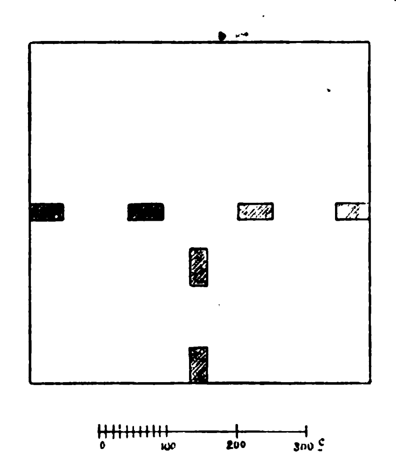
En face des portes de l'enceinte extérieure, à 100 coudées de distance, sont les trois portes de la cour intérieure, qui ont les mêmes dimensions que les premières, 25 coudées sur 50 (fig. 128)[8]. Sur la face

1. Ézéchiel, xl, 5.
2. *Id.*, xl, 6-16.
3. *Id.*, xl, 23.
4. *Id.*, xli, 12-13.
5. 50 (*Id.*, xl, 15) + 100 (xl, 19) + 50 (xl, 33) + 100 (xl, 47) + 100 + 100 (xli, 13).
6. *Id.*, xl, 19-27.
7. *Id.*, xl, 17-18.
8. *Id.*, xl, 19, 23, 27-29.

postérieure de la seconde cour se trouve le temple, qui a 100 coudées de long, et, avec le bâtiment qui l'enveloppe et qui s'y appuie, 50 coudées de large. La longueur de l'édifice sacré, indiquée par une cote d'ensemble[1], peut être également obtenue par le calcul, en additionnant les cotes attribuées aux murs et aux pièces dont se compose cet édifice[2]. Quant à la largeur totale du bâtiment, c'est par le calcul qu'on l'obtient. Ézéchiel ne mentionne que la largeur des trois salles qui se succèdent de l'est à l'ouest, largeur qui est de 20 coudées; ici, la mesure est évidemment prise dans œuvre. Que l'on ajoute à ce vide, d'après les données du texte, 6 coudées pour le gros mur qui



127. — L'enceinte avec les trois portes extérieures.



128. — L'enceinte avec les six portes extérieures et intérieures.

règne tout autour du sanctuaire, 4 coudées pour la profondeur des chambres qui s'y adossent, 5 coudées pour l'épaisseur du mur où s'ouvrent les portes de ces cellules, que l'on double chacun des facteurs de la somme, et l'on aura les 30 coudées qui sont nécessaires pour arriver à cette dimension totale de 50 coudées, d'où résulte encore ici, entre la largeur et la longueur, ce rapport de 1 à 2 que nous avons déjà rencontré dans d'autres parties du plan[3].

A droite et à gauche du temple, il y a ce que le texte appelle la *place libre*. Ce terme désigne là tout à la fois deux cours latérales,

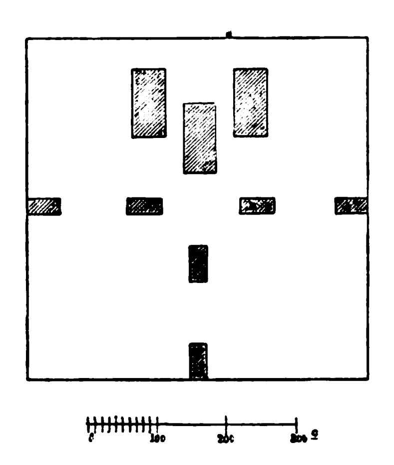
1. Ézéchiel, xli, 12.

2. En partant du seuil, les 6 coudées de l'épaisseur du gros mur + 11 coudées pour la profondeur du vestibule + 6 coudées pour l'épaisseur du mur qui limite à l'ouest ce vestibule + 40 coudées pour la première salle + 2 coudées de mur + 20 coudées pour la seconde salle + 6 coudées pour le gros mur + 4 coudées pour la profondeur des cellules, 5 pour le mur extérieur du bâtiment latéral = 100 (Ézéchiel, xl, 48-49; xli, 1-15).

3. Ézéchiel, xl, 49; xli, 1-15.

larges de 20 coudées, et deux aires plus étroites, qui n'ont qu'une largeur de 5 coudées. La distinction faite dans le texte tient sans doute à une différence de niveau, à l'existence d'une sorte de passage surélevé qui régnait sur un des côtés de la cour[1]. Additionnées avec la largeur du temple, ces 50 coudées donnent encore une somme de 100 coudées, et le temple, avec ses cours, remplit un carré (fig. 129).

Ici nous devons présenter une observation, que la vue des diagrammes qui précèdent a déjà suggérée peut-être à l'esprit de plus d'un lecteur. Un architecte, en tout cas, n'a pas pu s'y tromper; dans ces figures, il aura reconnu tous les éléments d'un *plan à treillis;* il aura deviné que le plan, à n'en prendre que les lignes maîtresses et les grandes masses, a été dressé tout d'abord sur un premier treillis dont les divisions avaient 100 coudées de côté, treillis que l'on trouvera marqué à l'encre rouge sur notre planche I. On ne s'en sera pas tenu là; nous avons vu, jusqu'ici, que la longueur des bâtiments principaux, portes et temple, était à leur largeur comme 2 est à 1. Voici comment on aura été conduit à adopter en général, comme loi de la proportion, comme module, ce rapport si simple : chacun des deux carrés du tracé primitif aura été divisé, à son tour, en deux carrés de 50 mètres de côté; c'est sur ces nouveaux carrés qu'auront été établies d'autres parties de l'ensemble, constructions et cours, grandes ou petites. On obtient ainsi, sur chacune des faces de la superficie totale, dix petits carrés, dans lesquels prennent place et se balancent les divers éléments à disposer dans l'enceinte. C'est une véritable division décimale.

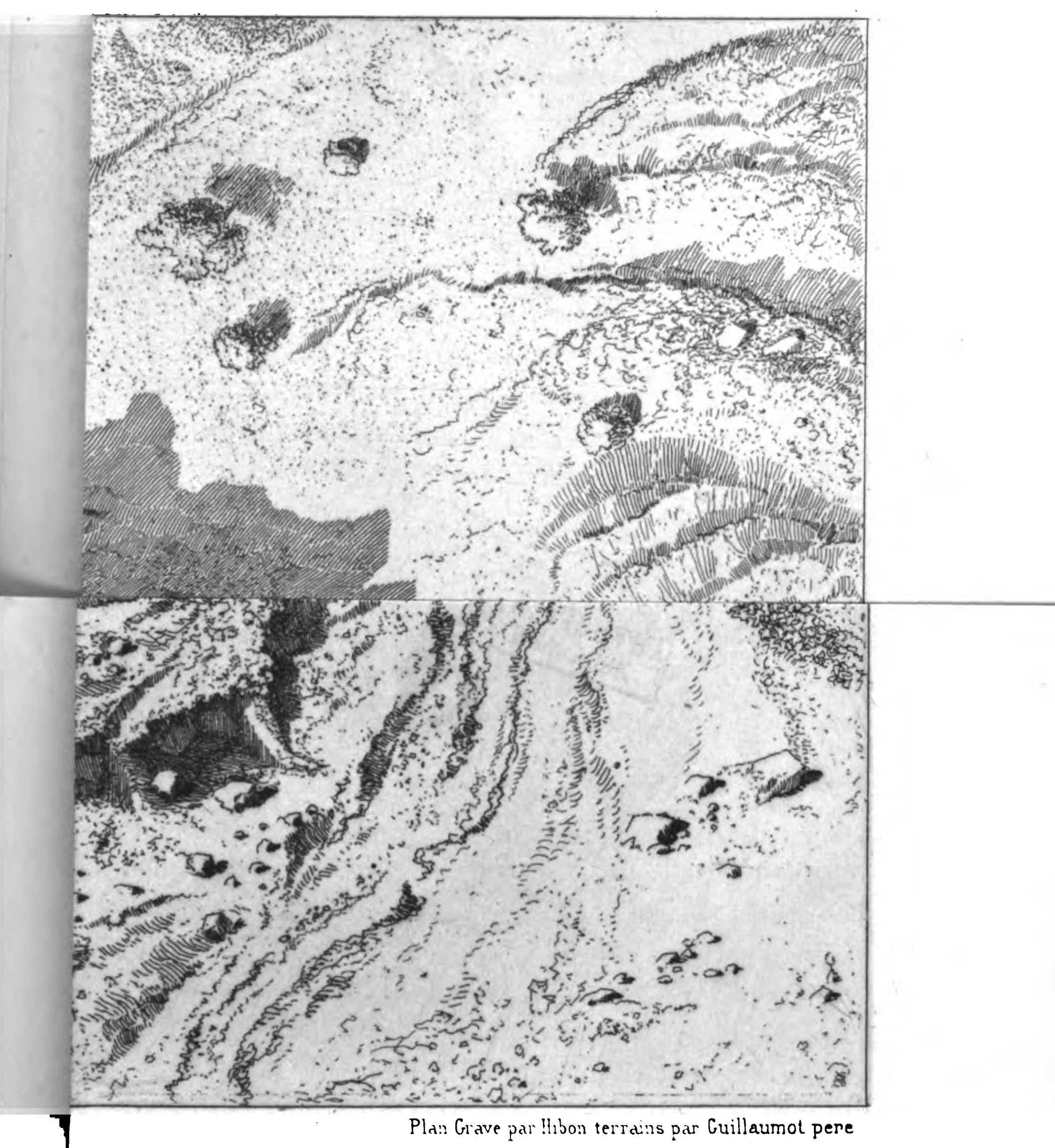


129. — Les portes, le temple et les deux bâtiments latéraux.

Nous voici donc arrivés à reconnaître qu'Ézéchiel, avant de s'engager dans sa description, a dû avoir sous les yeux un carré, divisé par un treillis, sur lequel il a posé les masses et dessiné les espaces qui devaient meubler son plan. Grâce à ce procédé, les éléments que nous avons signalés jusqu'ici se distribuent d'une manière si simple et si claire, que, dans la plupart des restaurations qui ont été données du

1. Ézéchiel, xli, 10-11.

HACHETTE & CIE



Plan Gravé par Hibon terrains par Guillaumot père

E L

temple d'Ézéchiel, les masses principales sont venues en quelque sorte se ranger d'elles-mêmes sur les points où nous les avons mises[1]. Il reste à trouver la place et la disposition de bâtiments à propos desquels, au contraire, l'embarras a été grand et les divergences ont été nombreuses : nous voulons parler des dépendances qui s'interposent entre les cours latérales du temple et la grande cour extérieure, puis de l'édifice important qui occupe une portion du dernier carré, dans l'arrière-cour. Soit prolixité, soit brièveté, plusieurs de ces éléments secondaires sont décrits d'une manière très obscure, d'autres sont à peine indiqués; quelques-uns sont sous-entendus. Ce n'est pas tout d'avoir trouvé le principe du treillis; celui-ci ne suffit pas à donner, par une sorte de procédé mécanique, un plan qui réponde aux données du texte et où en même temps toutes les parties soient bien liées et offrent une heureuse pondération. Ce qui le prouve, c'est l'aspect disgracieux que présentent les restitutions essayées jusqu'à ce jour, leurs lacunes et leur pauvreté.

Tirons d'abord au clair ce qui concerne ces dépendances qui, d'après la destination que leur assigne le prophète, sont en relation étroite avec le temple[2]. La description qui en est donnée est une des parties les plus embrouillées du texte, une de celles qui ont le plus exercé, et jusqu'ici presque sans résultat, la sagacité des commentateurs; nous la reproduisons dans la traduction de Reuss. Elle y paraîtra encore obscure, malgré l'effort si consciencieux qu'a fait cet érudit pour se rendre un compte exact des choses et pour employer, autant que possible, des termes précis : dans les versions ordinaires, elle est incompréhensible d'un bout à l'autre.

« Puis il m'emmena dans la cour extérieure, dans la direction du nord, et me conduisit dans la salle qui était devant l'arrière-cour, en face de l'édifice, du côté du nord, en face d'une étendue en longueur de 100 coudées, vers le nord, la largeur étant de 50 coudées, en face des 20 coudées de la cour intérieure et en face du dallage de la cour extérieure (galerie contre galerie, en trois étages)[3]. Et devant ces salles, vers l'intérieur, il y avait une allée large de 10 coudées, et longue de 100 coudées, les portes regardant le nord. Et les chambres supérieures étaient raccourcies (parce que les galeries empiétaient sur elles) com-

1. Voir le plan de Smend, à la fin de son commentaire.
2. ÉZÉCHIEL, XLI, 13-14.
3. Reuss regarde les mots qu'il a placés entre parenthèses comme une glose sur ce qui est dit au verset 5, glose mal à propos insérée dans le texte.



parativement à celles d'en bas et à celles du milieu de l'édifice; car elles étaient à trois étages et n'avaient point de colonnes pareilles aux colonnes des cours, et pour cette raison elles étaient en retraite sur celles d'en bas et sur celles du milieu, relativement à leur plancher. Et une cloison extérieure, parallèle aux salles, donnait perpendiculairement sur la cour extérieure, devant les salles, dans une longueur de 50 coudées[1]. Car la longueur des salles sur la cour extérieure était de 50 coudées, mais elle était de 100 coudées du côté du sanctuaire. Et quant à la porte de ces salles, l'entrée était du côté de l'est, quand on y arrivait de la cour extérieure. Dans le sens de la largeur de l'enceinte de la cour, dans la direction du sud, devant l'arrière-cour, en face de l'édifice, il y avait aussi des salles, ayant une allée devant elles, pareille à celle des salles du nord, en longueur et en largeur, relativement à leurs issues et dimensions. Et comme les portes de celles-ci étaient aussi les portes des salles méridionales, il y avait aussi une entrée au commencement de l'allée, savoir de l'allée en face de la cloison correspondante, vers l'est, quand on y arrivait[2]. »

Nous aurons à revenir sur ce passage, quand nous entrerons dans le détail du plan; pour le moment, il suffira d'indiquer quelle place nous assignons au massif qui vient d'être décrit. Voici comment le problème se pose : puisque, d'après le texte, ces salles sont à la fois *devant l'arrière-cour et en face des* 20 *coudées de la cour intérieure,* ce n'est ni le côté du carré où est le temple, ni celui du carré de l'arrière-cour qui peut fournir à lui seul les 100 coudées de longueur assignées à ces salles; il faut imputer cette longueur à la fois sur les deux carrés. Un coup d'œil jeté sur notre treillis nous fait comprendre comment nous devons la répartir entre ces deux aires; ces bâtiments auront 50 coudées de façade sur la cour du temple et 50 sur l'arrière-cour[3] (fig. 129). Ainsi posés, ils répondront en même temps à une autre des données du texte, ils se trouveront être compris entre les parvis intérieurs et le *dallage de la cour extérieure.*

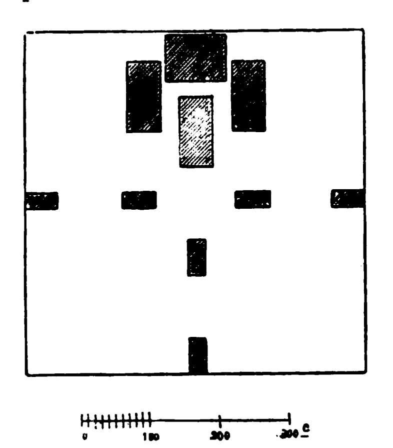
1. Comme le remarque Reuss, les 50 coudées représentent la largeur des salles, bien que le texte emploie le mot de longueur.

2. Ézéchiel, XLII, 1-12.

3. C'est ce que n'a pas vu Smend, qui, dans son plan, fait correspondre la plus grande dimension de ces deux bâtiments latéraux aux faces nord et sud du carré du temple; il se place ainsi en dehors des conditions qui lui étaient posées par le texte. Reuss avait deviné la vraie solution (note 56); mais, faute d'avoir eu l'idée du plan à treillis, il était resté dans le vague; il faut, dit-il, « que cette étendue se répartisse, *n'importe dans quelle proportion,* entre les deux cours ». Nous croyons que cette proportion est donnée par la méthode même qu'a suivie l'auteur du plan que nous essayons de rétablir.

Après avoir ainsi mis à cheval sur les deux parvis du temple et de l'arrière-cour ces bâtiments latéraux, qui renferment ce que nous appellerions des sacristies, nous arrivons à l'édifice « placé devant l'arrière-cour, dans le coin vers l'occident ». Cet édifice « avait 70 coudées de large, et le mur de cet édifice était large de 5 coudées tout autour et long de 90 coudées[1] ».

Comment loger cet édifice dans le carré qui le contient, et dans quel sens faut-il en chercher la plus grande dimension? Doit-elle être prise, comme pour le temple, sur l'axe qui traverse d'orient en occident tout l'enclos sacré? Nous ne le croyons pas, car on arriverait ainsi à ce résultat que, même en adossant cet édifice au mur d'enceinte, on n'aurait entre lui et le temple qu'un espace de 10 coudées, une sorte de couloir. Au contraire, en prenant la longueur sur une ligne perpendiculaire à l'axe du monument considéré dans son ensemble, nous trouvons moyen de ménager, en arrière du temple, entre lui et cet autre édifice, cette *place libre* de 20 coudées que le texte nous apprend avoir été réservée à droite et à gauche du sanctuaire[2]. L'édifice a une façade de 90 coudées tournée vers l'orient, et une profondeur de 70 coudées; ces chiffres représentant une dimension totale, ils comprennent l'épaisseur du mur de 5 coudées[3]; nous avons déjà eu, à propos des portes et du temple, maint exemple de ces mesures que l'on peut appeler récapitulatives, tandis que d'autres, celles des chambres et des corridors, sont prises dans œuvre. Sous le bénéfice de cette observation, nous disposons donc encore de 10 coudées sur celui des côtés du carré dont les neuf dixièmes sont occupés par la longueur du bâtiment; leur emploi est tout indiqué : elles nous serviront à procurer, à droite et à gauche de l'édifice, un passage de 5 coudées (fig. 130). Dans l'autre sens, dans celui de la profondeur, nous ne re-

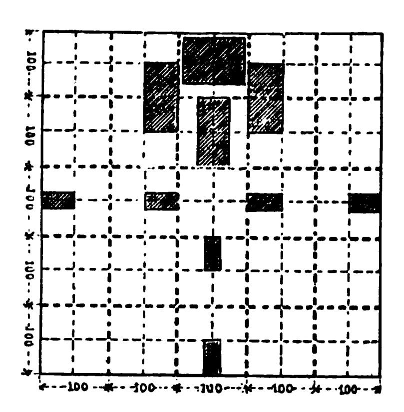


130. — Les portes, le temple, les bâtiments latéraux et l'édifice de l'arrière-cour.

1. Ézéchiel, xli, 12.
2. *Id.*, xli, 10.
3. *Id.*, xli, 12. C'est bien ainsi que le texte a été compris par une des versions les plus répandues de l'Ancien Testament, celle d'Ostervald : « Le bâtiment... avait la largeur de 70 coudées, et la muraille du bâtiment 5 coudées de largeur tout autour, tellement que sa longueur était de 90 coudées. »

trouvons pas moins aisément les 100 coudées. Les 20 coudées de la cour et les 70 de la largeur du bâtiment nous en donnent 90; le mur de l'enceinte a 6 coudées d'épaisseur; restent 4 coudées pour un passage, lequel continue celui qui règne sur les côtés. L'édifice se trouve ainsi isolé; on peut circuler tout autour

Nous avons terminé la première partie de notre travail, qui jusqu'à présent n'a guère été qu'une affaire de calcul; c'est le compas à la main que sur les lignes de notre treillis, treillis qui est comme le calque de celui qu'avait tracé le prophète, nous avons cherché et déterminé la place des principaux édifices et des principales cours (fig. 131). Nous avons maintenant à entrer dans le détail, à rendre compte des distributions intérieures; autour des constructions importantes, sur lesquelles notre auteur insiste et s'arrête, nous avons à grouper celles qui ne sont indiquées que par un mot, sans que les dimensions en soient fixées, et celles du même genre qu'il y a lieu d'insérer dans les vides du plan, quoiqu'elles ne soient mentionnées nulle part en termes exprès. Il faut donc ici changer de méthode; ce n'est plus une épure de géométrie descriptive que nous avons à construire; les cotes, quand on en rencontre, ne suffisent pas à faire comprendre l'économie de dispositions qui sont parfois assez compliquées. Dès qu'il veut entrer dans ce détail, l'architecte met en œuvre des données tout autres que celles qui nous ont suffi jusqu'à présent; pour justifier les partis qu'il prend, il se prévaut des nécessités de la circulation, de la destination probable des bâtiments, des habitudes et du goût qui régnaient chez le peuple et dans le siècle où est né l'édifice; enfin, pour restituer le plan, il est obligé de deviner, de laisser déjà entrevoir le caractère de l'élévation. C'est dans cet esprit, c'est en introduisant ici ces nouveaux éléments d'appréciation que nous poursuivrons cette étude. Nous ne nous astreindrons pas à suivre Ézéchiel dans les détours capricieux du parcours que l'ange lui fait suivre à travers les parvis et les salles du monument; nous nous conformerons cependant, d'une manière générale, à l'ordre qu'il a cru devoir adopter, et, comme lui, nous irons du dehors au dedans : nous partirons de la porte orientale



131. — Le plan à treillis, avec tous les bâtiments principaux.

pour arriver enfin à ce mur occidental qui forme comme la partie la plus reculée et le fond même de l'enclos.

La porte par laquelle entre Ézéchiel n'est pas une simple ouverture dans le mur : c'est tout un petit édifice d'une assez grande profondeur, qui renferme dans ses flancs jusqu'à une dizaine de pièces distinctes. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur le texte : « Puis il alla vers la porte qui regardait dans la direction de l'orient et en monta les degrés, et il mesura le seuil de la porte, large d'une perche (un seuil, large d'une perche) ; et le corps de garde long d'une perche et large d'une perche ; et, entre les corps de garde, 5 coudées, et le seuil de la porte, à côté de la porte, à côté du vestibule vers le temple, une perche. (Et il mesura le vestibule de la porte vers le temple une perche.) Et il mesura le vestibule de la porte, 8 coudées, et ses piliers, 2 coudées ; le vestibule de la porte était vers le temple. Les corps de garde de la porte orientale étaient au nombre de trois de chaque côté, tous les trois de la même dimension. Et il mesura la largeur de l'ouverture de la porte, 10 coudées, la longueur de la porte, 13 coudées. Et devant les corps de garde il y avait une barrière d'une coudée de côté et d'autre, et le corps de garde avait 6 coudées de chaque côté. Et il mesura la porte, depuis le toit d'un corps de garde jusqu'à l'autre toit, 25 coudées en largeur, de porte à porte. Et il fit les piliers de 60 coudées, et au pilier succédait la cour qui régnait tout autour. Et du front de la porte d'entrée au vestibule de la porte intérieure, il y avait 50 coudées. Et il y avait des fenêtres à barreaux immobiles au corps de garde et à leurs piliers, vers l'intérieur de la porte, tout autour, et au pilier il y avait des palmiers[1]. »

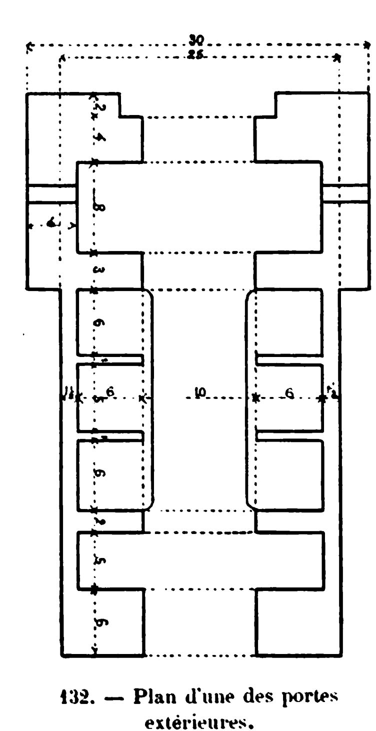
Au premier moment, la description paraît obscure ; elle est chargée de parenthèses et de répétitions. Le prophète n'a pas la marche réglée d'un métreur de profession : il a d'abord été jusqu'à l'autre bout du bâtiment, jusqu'au *vestibule vers le temple*[2]; puis il revient sur ses pas jusqu'à l'entrée, et signale, chemin faisant, tous les détails qui attirent son attention. Il semble que l'on aura de la peine à se reconnaître dans tous les chiffres qu'il note ainsi au passage ; chacun d'eux finit pourtant par trouver sa place dans l'ensemble et par concourir à donner le total annoncé, comme le montre le diagramme ci-joint (fig. 132).

De l'extérieur on monte à la porte par des degrés, dont le nombre

1. ÉZÉCHIEL, XL, 6-16. Les mots placés entre parenthèses sont, dans l'opinion de Reuss, des gloses introduites dans le texte.
2. *Id.*, XL, 7.



ici n'est pas spécifié, mais est indiqué à propos de la porte septentrionale[1]; il y en avait sept. Devant les portes de la cour intérieure, il y avait huit marches[2]; il y en avait dix devant le temple[3]. Il faut donc concevoir l'aire de l'enceinte comme divisée en trois plates-formes, situées à des niveaux différents, qui s'étagent de l'est à l'ouest, le temple occupant la plus haute des trois[4]. Aujourd'hui c'est encore à peu près la disposition du *Haram-ech-Chérif*. L'esplanade au centre de laquelle s'élève la mosquée d'Omar domine de 3 ou 4 mètres celle qui porte les autres édifices du Haram; on y accède, de tous les côtés, par des perrons que surmontent d'élégantes arcades (fig. 133).



132. — Plan d'une des portes extérieures.

Après avoir monté les degrés de la porte orientale, on franchit le seuil, et l'on débouche dans un vestibule. Pratiquée dans le mur d'enceinte, la baie ouverte au-dessus du seuil a nécessairement 6 coudées de profondeur[5]; nous proposons d'attribuer au vestibule les 5 coudées que le texte hébraïque semble placer entre les chambres des corps de garde; c'est ainsi que les Septante ont compris ce verset[6], et il est absurde de supposer, comme l'ont fait tous les traducteurs, des murs énormes de 5 coudées entre les niches qui séparaient les unes des autres les loges des portiers, des surveillants de l'enclos, chargés d'en interdire l'abord aux étrangers et de faire défiler en bon ordre

1. ÉZÉCHIEL, XL, 22.

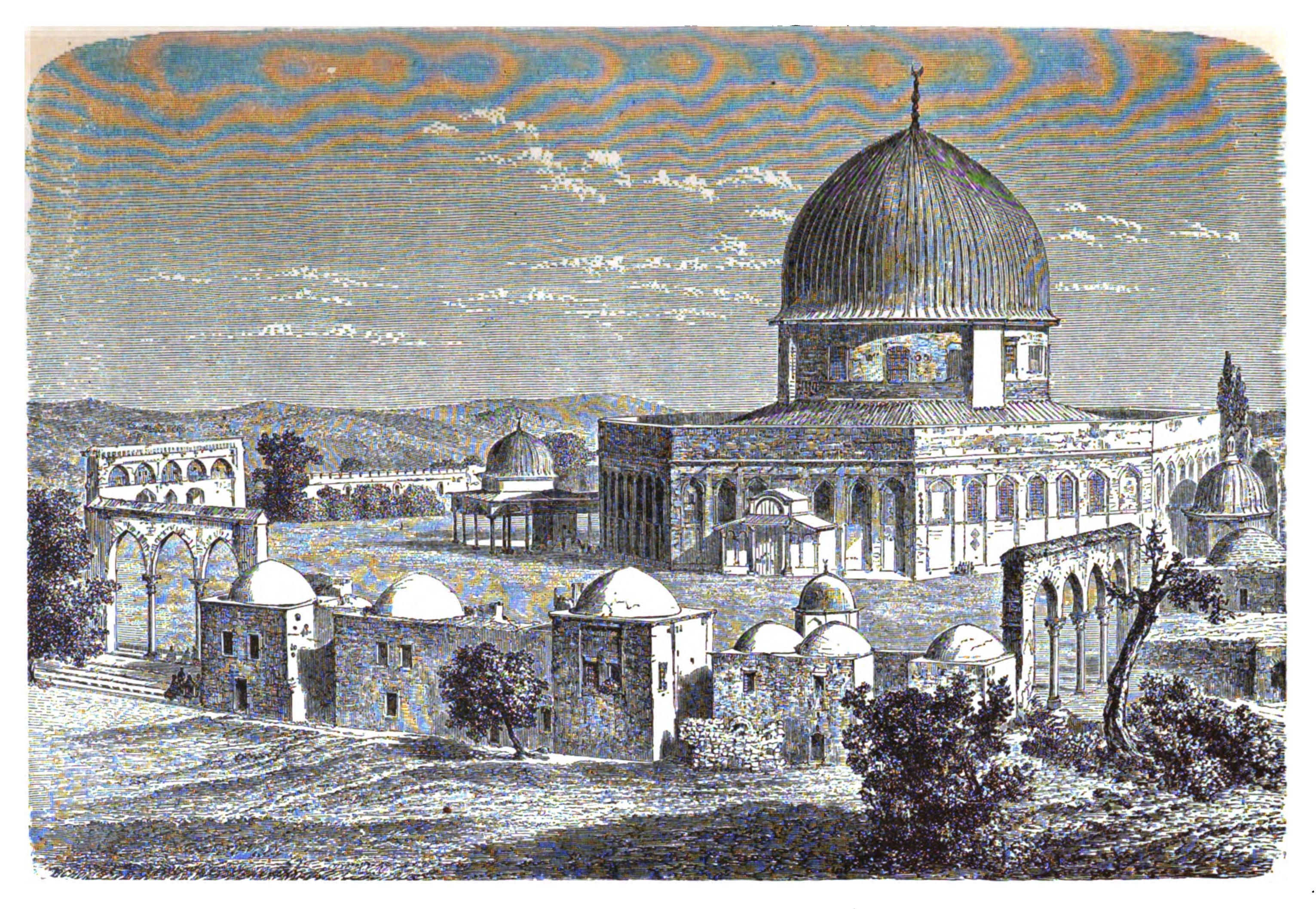
2. *Id.*, XL, 31, 34, 27.

3. *Id.*, XL, 49. C'est la leçon des Septante; le texte hébreu mentionne les degrés, mais ne donne pas de chiffre.

4. Quoique le texte n'en dise rien, il paraît naturel d'admettre que l'arrière-cour et même l'édifice qu'elle renfermait étaient à un niveau plus bas que le sol du temple; au rôle prépondérant devait correspondre une situation dominante. Les allusions à ces différences de niveau ne sont pas rares; ainsi Jérémie appelle la cour intérieure le *parvis d'en haut* (XXXVI, 10).

5. ÉZÉCHIEL, XL, 5.

6. *Id.*, XL, 7 : Καὶ τὸ αἰλὰμ πήχεων πέντε. On s'accorde à attribuer au mot hébreu qu'a transcrit ici le traducteur grec le sens de πρόθυρον, *vestibule*.



133. — Vue d'ensemble du Haram-ech-Chérif, d'après Lortet (*la Syrie d'aujourd'hui*).

la foule des Israélites[1]. De simples cloisons, épaisses d'une coudée, suffisaient entre ces niches[2]; mais on peut supposer, entre le vestibule et le premier corps de garde, un mur plus fort, qui aurait eu 2 coudées. En admettant là cette épaisseur très vraisemblable, on obtient juste les 13 coudées que le texte indique pour la *longueur de la porte*[3]. La *porte,* c'est ici, pour Ézéchiel, toute la partie antérieure du bâtiment qui encadre la porte proprement dite. Que l'on examine notre *coupe sur l'axe longitudinal du temple* (fig. 134), et l'on apercevra là une sorte d'avant-corps qui se distingue à première vue et qui a son unité, en hauteur comme en plan; il comprend le vestibule avec ses deux issues, celle qui s'ouvre sur l'extérieur, et celle qui le met en communication avec le couloir sur lequel donnent les chambres des gardiens. Celles-ci, qu'une barrière protège contre la turbulence des passants, sont carrées; elles ont 6 coudées dans tous les sens. C'est là qu'Ézéchiel mesure la largeur de l'édifice, « depuis le toit d'un corps de garde jusqu'à l'autre toit, 25 coudées, de porte à porte[4] ». Ce que fournit ce chiffre, c'est une dimension totale; le passage du milieu ayant 10 coudées[5], les cellules qui l'accompagnent en ayant 6[6], il faut ajouter, pour arriver à cette somme de 25 coudées, 3 coudées qui représentent la double épaisseur du mur, peut-être en y comprenant la saillie du toit en terrasse.

L'arrière-corps, que l'on atteint après avoir passé entre les chambres de garde, est la partie la plus importante du bâtiment. C'est ce que le texte laisse deviner. « Le vestibule de la porte était, dit-il, vers le temple[7]. » Ce vestibule postérieur est pour le prophète le véritable

1. Les gardiens, tantôt des soldats (*II Rois*, XI, 5-6), tantôt des Lévites (ÉZÉCHIEL, XLIV, II), sont mentionnés plus d'une fois (voir aussi *I Chroniques*, XXVI).

2. C'est l'observation que fera tout d'abord tout architecte qui jettera les yeux sur le plan que Smend donne de cette porte (*Ezechiel erklärt*, p. 319, fig. 2).

3. ÉZÉCHIEL, XL, 11.

4. *Id.*, XL, 13. Les derniers mots de ce verset, que Reuss traduit *de porte à porte*, pourraient embarrasser le lecteur. Nous croyons que le sens en est mieux saisi ou du moins expliqué plus clairement par la version d'Ostervald : « Puis il mesura le portail, depuis le toit d'une chambre jusqu'au toit de l'autre, de la largeur de 25 coudées. Au reste, les ouvertures étaient l'une vis-à-vis de l'autre. » Ce qui a frappé Ézéchiel, ce qu'il a noté, c'est l'exacte correspondance de ces cellules, la manière dont elles s'opposent par couples; en ajoutant ce détail, il a voulu faire comprendre comment il s'est posé pour prendre ses mesures, debout dans le corridor, et tendant, si l'on peut ainsi parler, un bras à droite et l'autre à gauche, pour toucher la paroi qui fait le fond de chacune des deux loges du même rang.

5. ÉZÉCHIEL, XL, 11.

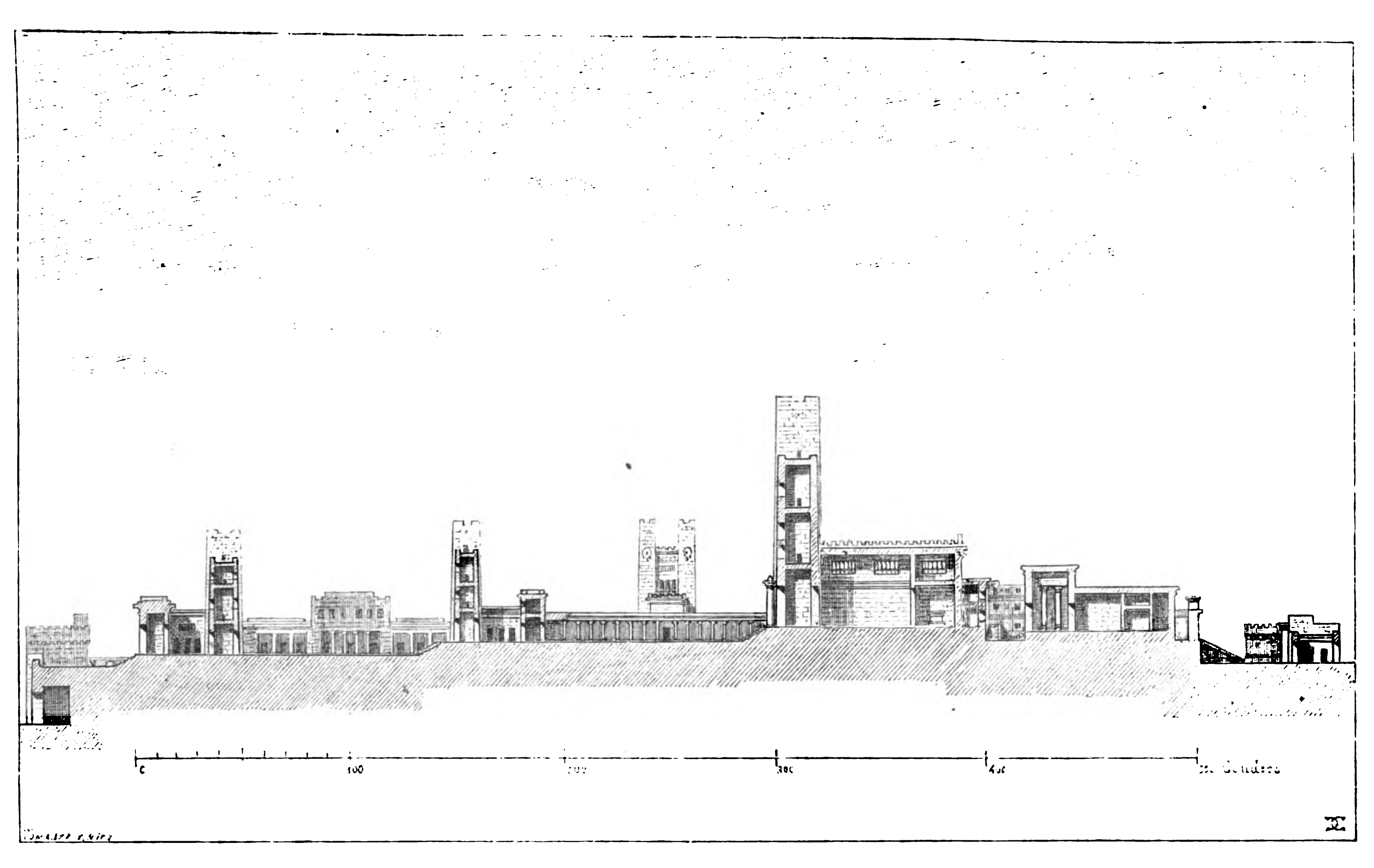
6. XL, 12.

7. XL, 9.

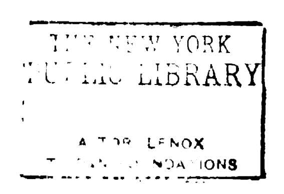
vestibule, celui qui a le mieux droit à ce titre. Sa dimension est plus considérable que celle du vestibule antérieur; au lieu de 5, il y a ici 8 coudées de profondeur[1]. Ce qui achève de définir le caractère de cette portion de l'édifice, c'est qu'elle offre une élévation bien plus sensible que l'autre façade du bâtiment. « Il fit les piliers de 60 coudées (tous les interprètes ont compris qu'il s'agissait là de la hauteur) et au pilier succédait la cour qui régnait tout autour[2]. » Ces derniers mots suffisent à prouver que les piliers de 60 coudées n'ont pu être dressés que du côté de la cour; vers l'extérieur, la porte est dans l'alignement du mur d'enceinte; elle ne déborde pas sur lui; il n'y a pas de cour, à droite et à gauche du bâtiment. Il y a là, dans le texte, une mention que n'ont comprise aucun de ceux qui ont essayé de restaurer cette porte; c'est celle des 2 coudées attribuées aux piliers[3]. On a cru que cette cote indiquait la largeur de la base sur laquelle étaient montés les piliers, et l'on a crié à l'invraisemblance, on a déclaré inadmissibles ces espèces d'obélisques qui auraient eu environ 30 mètres de haut pour 1 mètre de pied. Il y a là une méprise[4]. La cote en question ne représente point la largeur de la base, mais la saillie que font ces piliers sur le corps de la façade. Cette saillie, Ézéchiel l'a notée après avoir franchi le seuil, au moment où il débouchait dans la cour. La mesure est prise dans le sens de la profondeur sur l'axe longitudinal de 50 coudées qui traverse la porte du dehors au dedans.

La largeur de la base sur laquelle s'élevaient ces piliers ne nous est pas donnée par le texte; c'est par le raisonnement et à l'aide de l'analogie qu'on la détermine. En reconstruisant le plan, on est amené à considérer le vestibule postérieur comme la partie inférieure d'un pylône qui rappelle, à certains égards, ceux que l'Égypte construisait en avant de ses temples. Il y aura lieu de chercher, dans la suite de cette étude, par quels traits le pylône phénicien se distinguait du pylône égyptien et s'il ne se rapprochait pas davantage de celui de l'Assyrie; pour le moment, il nous suffit de constater qu'il y avait là une construction qui, prise dans son ensemble, offrait tout au moins

1. ÉZÉCHIEL, XL, 9.
2. *Id.*, XL, 14. Les Septante ont ici un texte inintelligible, avec des chiffres différents.
3. *Id.*, XL, 9 : « Et il mesura le vestibule de la porte, 8 coudées, et ses piliers, 2 coudées. »
4. Reuss avait entrevu la vérité; quand il fait le calcul des éléments qui composent la dimension totale de 50 coudées en longueur donnée par le texte, il y fait entrer les 2 coudées des piliers (note 9); mais ailleurs (note 10) il semble avoir oublié ce qu'il a dit plus haut; il parle d'une « base d'un mètre ».



134. — Coupe sur l'axe longitudinal du temple. Restitution de Ch. Chipiez.



les caractères principaux de ce type bien défini[1]. Ici, de même qu'en Égypte et en Assyrie, il y a, des deux côtés du passage, deux piliers ou tours, comme on voudra les appeler, qui dépassent de beaucoup en hauteur et le couronnement de la porte proprement dite et les bâtiments contigus. La hauteur de la construction ne peut croître sans que l'épaisseur de la base augmente en proportion ; nous ne saurions donc faire porter tout le poids de ce pylône par un mur très mince, semblable à celui qui ferme, au fond, les corps de garde ; il faut ici, dans l'intérêt de la solidité, des murs bien plus massifs, ce dont il résulte que les tours, des deux côtés, déborderont sur le corps central de l'édifice. Nous arrivons ainsi forcément à assigner au front du pylône qui regarde la cour une largeur de 30 coudées, qui donne au bâtiment monté sur cette base l'assiette qui lui est nécessaire. On remarquera d'ailleurs que le rapport de la hauteur à la base se trouve être, de cette manière, ce rapport du double dont l'architecte, comme nous l'avons déjà constaté plus d'une fois, a fait si souvent usage dans l'ordonnance de son plan.

Nous voici dans la cour que nous avons appelée, lors du premier coup d'œil jeté sur le plan, la cour intérieure ; c'est celle que l'on nommait le *parvis du peuple* ou *parvis d'Israël*, parce que l'entrée n'en était permise qu'aux Israélites, et que tous les fils du peuple élu avaient le droit d'y circuler librement. Elle était très fréquentée, même les jours ordinaires, comme l'est encore aujourd'hui, en Orient, à Constantinople ou au Caire, la cour de toute mosquée un peu importante ; les jours de fête, une foule très nombreuse devait s'y répandre pour s'aboucher avec les prêtres et accomplir par leur ministère les rites prescrits. Aussi, à elle seule, cette cour occupe-t-elle à peu près les deux tiers de la surface comprise dans l'enceinte ; elle enveloppe, sur trois côtés, la cour intérieure ou *parvis des prêtres* et le temple avec ses dépendances. On y accédait par trois portes, situées à l'est, au sud et au nord. Nous avons décrit la porte orientale ; le texte dit formellement que les portes méridionale et septentrionale présentaient les mêmes dispositions et qu'elles avaient les mêmes dimensions[2].

Entre ces portes, sur tout le pourtour du parvis extérieur, sauf de la face orientale où il était interrompu par les bâtiments de l'arrière-cour, régnait un dallage que le texte appelle le *dallage inférieur*[3], par

1. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 344-348 ; t. II, p. 480-484.
2. ÉZÉCHIEL, XL, 20-27.
3. *Id.*, XL, 17-18.

allusion à la différence de niveau des deux cours principales. Ce dallage n'est d'ailleurs pas tout entier libre et dégagé; Ézéchiel, débouchant par la porte orientale dans la grande cour, voit, dit-il, *trente chambres sur le dallage*. Faut-il prendre ce chiffre au pied de la lettre? Qu'on lui attribue une valeur absolue ou seulement approximative, faut-il croire que ce chiffre comprenne toutes les chambres ménagées sur les quatre côtés de la cour ou qu'il s'applique seulement à celles de la face orientale? Nous pencherions vers cette dernière hypothèse; après avoir franchi le seuil, Ézéchiel se retourne, il regarde et il indique ce qu'il aperçoit à droite et à gauche. Si cette mention ne revient pas après la description des deux autres portes de ce parvis, c'est qu'il ne décrit celles-ci que très sommairement; du moment que les portes sont pareilles, il doit en être de même du dallage qui les encadre et des bâtiments qu'il supporte. Trente chambres, ce serait d'ailleurs trop peu pour meubler les côtés de cette vaste esplanade. Il est vraisemblable qu'il y en avait à peu près ce nombre sur chacune des faces. Le mot hébreu que l'on a traduit par *chambres* est d'ailleurs loin d'avoir un sens précis; il peut s'entendre à la fois de magasins, de loges où couchaient les esclaves, d'appartements qui servaient de demeures ou de bureaux à des personnages plus ou moins importants[1]. Rien n'oblige à supposer qu'un type unique ait été adopté pour ces bâtisses. On y a mis ici une diversité qui ne nuit pas à la symétrie. Toutes les constructions sont adossées au mur d'enceinte; les plus profondes, de petites maisons, ouvrent sur le dallage, et les autres, de simples cellules, sur le portique qui figure au milieu des faces, dans le voisinage des portes. Les groupes similaires ont partout été assujettis aux mêmes alignements.

Le texte ne parle pas de portique; mais s'il n'y en avait pas eu, tout au moins sur une partie du pourtour de ce parvis, où donc la foule qui fréquentait cette esplanade aurait-elle pu trouver un abri, l'été contre les ardeurs du soleil, l'hiver contre les pluies souvent torren-

1. Dans l'Ancien Testament, il est fait d'assez fréquentes allusions à ces salles. JÉRÉMIE (xxxv, 4) mentionne la *salle des fils du prophète Hanan*, laquelle est à côté de la *salle des ministres*, au-dessus de *celle du garde du seuil*. Ailleurs (xxxvi, 10), il parle de la *salle de Gemargia, fils du secrétaire Safan, dans la cour supérieure, à l'entrée de la porte neuve du temple*. Voir aussi *II Rois*, xxiii, 11, où il est question du *logis de l'eunuque Méthan-mélec*, qui habitait le Parvar, et NÉHÉMIE (x, 38-39), qui parle des *chambres* et des *greniers* de la maison de Dieu. Comme aujourd'hui les mosquées, le temple devait comprendre ce que les musulmans appellent la *médressé*, c'est-à-dire une école, où l'on enseignait à lire et à expliquer la loi. Tout cela suppose un assez grand nombre de pièces plus ou moins spacieuses.

tielles? Le portique était trop nécessaire, il était trop dans les habitudes du pays et du temps pour que l'architecte ne lui ait pas réservé sa place autour du parvis, et c'est peut-être pour ce motif qu'Ézéchiel ne s'arrête pas à le décrire. En tous cas, il y fait allusion, là où, voulant donner une idée des édifices à trois étages qui flanquaient les deux cours latérales du temple, il dit qu'ils *n'avaient pas de colonnes pareilles aux colonnes des cours*[1]. On a beaucoup cherché ce que pouvaient être ces colonnes des cours; le plus simple n'est-il pas d'y reconnaître les supports de ces galeries couvertes que nous avons rencontrées partout s'étendant à l'entour du temple sémitique, que nous l'ayons étudié en Phénicie et à Cypre, dans le *maabed d'Amrith* et dans les images que nous avons des sanctuaires de Byblos et de Paphos, ou que nous l'ayons retrouvé, avec les principales dispositions qui le caractérisent, dans la grande mosquée de la Mecque et dans celle de Touloun, au Caire[2].

De la cour extérieure nous passons à celle que l'on appelait la *cour intérieure*[3], la *cour des prêtres*[4], la *cour supérieure*[5]. Les laïques n'y étaient admis que dans certains cas, sous certaines conditions; elle était, en règle générale, réservée au clergé, qui y vaquait à l'accomplissement des fonctions sacerdotales; elle pouvait donc, sans inconvénient, être beaucoup plus petite. On y pénétrait par trois portes, placées en face des portes de la cour extérieure, dont elles étaient la copie, pour tout ce qui concerne les dimensions et la disposition[6]. Il y a seulement une différence à noter, que le texte indique assez clairement : ces trois portes étaient comme retournées; leurs pylônes ne se dressaient pas au-dessus du champ de la cour intérieure; ils regardaient ceux des portes du parvis d'Israël[7]. L'effet architectural avait, semble-t-il, été calculé en vue de la grande cour; c'était de là que le monument devait produire la plus forte impression, lorsqu'on entrait dans l'enceinte par l'orient et qu'après avoir franchi la première porte on s'avançait vers la seconde. On voyait alors se lever devant soi tous ces majestueux pylônes qui se faisaient pendant sur les deux faces du

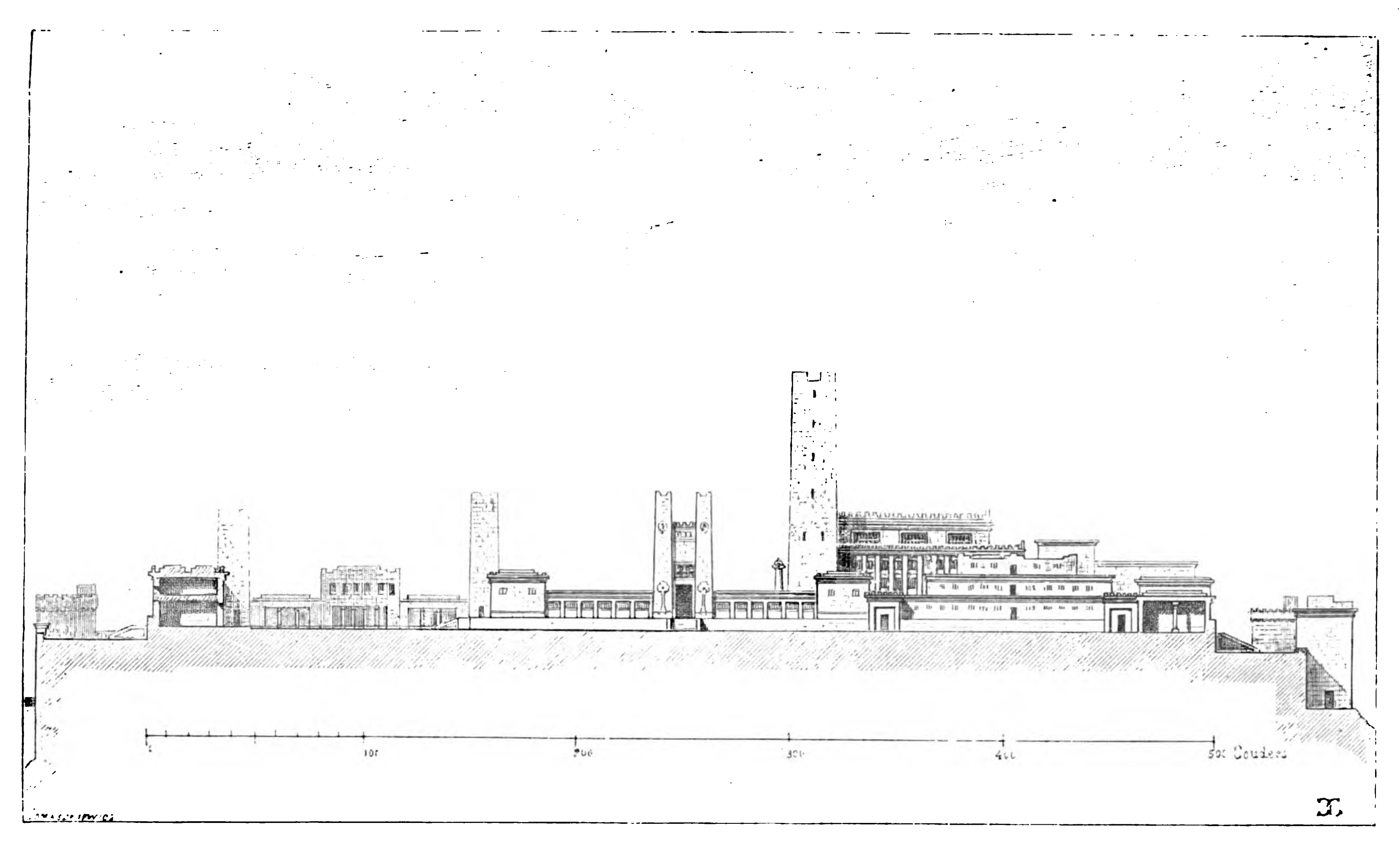
1. Ézéchiel, xlii, 16.
2. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 245, 266, 315-318. L'inscription de Iehaw-Melek mentionne un portique et des colonnes parmi les ouvrages qu'a fait exécuter le roi en l'honneur de la « maîtresse de Gebal » (*Corpus inscr. semit.* Pars n° 1, ligne 6).
3. *I Rois*, vi, 36.
4. *II Chroniques*, iv, 9.
5. Jérémie, xxxvi, 10.
6. Ézéchiel, xl, 28-33.
7. *Id.*, xl, 31 : « Et ses piliers regardaient la cour extérieure... »

parvis, toutes ces tours élancées qui dominaient de si haut les portiques et la longue suite des bâtiments sacrés.

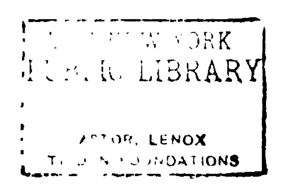
Dans ces portes intérieures, telles que nous les avons restituées, nous signalerons aussi une disposition particulière que nous y avons introduite; le texte ne l'indique pas; mais elle se justifie par des considérations qu'un architecte ne saurait manquer d'apprécier. Pour les raisons exposées ci-dessus, nous avons cru devoir faire régner tout autour du parvis un portique qui ne s'interrompt que devant la saillie de la façade du temple. La cour, nous l'avons vu, formait un carré de 100 mètres de côté. Prendre sur cette surface la profondeur du portique, c'était la rétrécir outre mesure; c'était laisser trop peu de place pour circuler autour de l'*autel des holocaustes,* de la *mer d'airain* et des autres bassins placés dans cette cour. Cette profondeur de la galerie, il vaut donc mieux l'imputer sur les 50 coudées de longueur de la porte; on y arrive en faisant entrer dans ces 50 coudées une sorte de vestibule extérieur, que constitue le palier ménagé sous le portique, entre deux colonnes dont l'écartement est double de celui des autres supports du portique. Une différence de coloration, une légère surélévation de la dalle qui servait là de seuil pouvait rendre plus sensible le sens et le caractère de cet arrangement, grâce auquel on prolonge jusqu'à la cour même, en traversant la galerie, le système de la porte, la série des éléments variés dont elle se compose.

Du côté opposé à la cour, près de l'autre seuil, on reconnaîtra, aux quatre tables qui y sont indiquées, ce vestibule où l'on devait laver l'holocauste[1]. Les autres tables dont il est question dans le texte et dont la place n'est pas indiquée[2] pouvaient se trouver, soit dans la cour, soit dans le bâtiment que nous avons posé à droite et à gauche des portes, derrière la galerie couverte, sur trois faces de la cour. Ce bâtiment n'est pas décrit par le prophète; mais il y est fait une claire allusion dans ce verset: « Et les crochets, longs d'une palme, étaient fixés à l'édifice tout autour, et sur les tables la chair des offrandes[3]. » Dans un temple où l'on égorgeait tant de victimes, il fallait nécessairement des pièces où se fît le dépeçage des chairs, et l'on ne saurait chercher ces pièces ailleurs que sur les flancs du parvis où se faisaient les sacrifices; c'est bien là l'*édifice tout autour* dont parle le texte. Ces salles, nous les avons conçues comme un portique ouvert par devant.

1. Ézéchiel, xl, 38-39.
2. *Id.*, xl, 40-42.
3. *Id.*, xl, 43.



135. — Coupe longitudinale sur le parvis d'Israël du côté du temple. Restitution de Ch. Chipiez.



et, par derrière, fermé d'un mur qui monte jusqu'à une certaine hauteur. Les baies du portique, sur la cour, pouvaient être closes par des rideaux tels que ceux qui, en Italie et en Orient, sont souvent pendus à une tringle devant l'entrée des boutiques; cette toile, qu'écarte un geste de la main, ne gêne pas les allées et venues; en même temps elle suffisait à cacher la besogne répugnante qui se faisait dans ce charnier. Les ouvertures pratiquées dans la partie supérieure du mur de fond servaient à créer des courants d'air; c'était dans cette paroi qu'étaient enfoncés les crocs auxquels étaient attachés les peaux et les quartiers de viande.

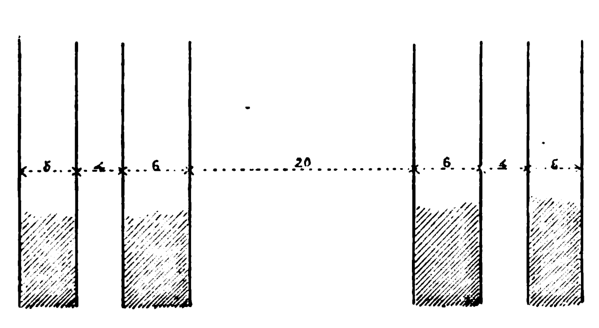
Outre ces boucheries, Ézéchiel mentionne encore deux chambres, attenantes à la cour intérieure, qui servent de sacristies[1]. Nous les plaçons, orientées comme le veut le texte, aux deux angles sud-est et nord-est du parvis des prêtres. Aux deux angles opposés, il restait deux carrés, de même dimension que ceux qui sont occupés par les chambres dont nous venons de parler. Nous n'avons pas hésité à remplir ces vides, en y mettant deux autres chambres pareilles aux premières. Si le prophète les passe sous silence, elles n'en rentrent pas moins dans l'économie générale de son plan; elles sont exigées par cette symétrie dont partout ici les lois sont observées avec tant de rigueur, et ce que l'on gagne d'ailleurs à réparer cette omission, c'est d'avoir aux quatre coins de ce parvis des bâtiments qui dépassent le toit du portique et dont l'ampleur ajoute beaucoup au caractère et à l'aspect de cet ensemble; on pourra s'en convaincre en jetant les yeux sur une de nos coupes, sur celle qui donne une vue latérale de l'ensemble des constructions, telles qu'on les a devant soi en regardant le temple, quand on se tient dans le parvis d'Israël (fig. 135).

Pour achever ce qui concerne la cour des prêtres, il ne reste à indiquer que le dallage qui, dans notre plan, règne tout autour de cette terrasse, à l'extérieur, entre les saillies que font les pylônes sur les bâtiments où s'encadrent les portes. Ézéchiel n'en dit rien ici; mais, en parcourant le parvis d'Israël, après avoir décrit le dallage sur lequel s'ouvrent les trente chambres, il ajoute : « C'était le *dallage inférieur*. »

1. ÉZÉCHIEL, XL, 44-46 : « Et, en dehors de la partie intérieure » (c'est-à-dire après l'avoir dépassée pour entrer dans la seconde cour), « il y avait deux chambres, dans la cour intérieure, l'une du côté de la porte septentrionale ayant sa façade tournée au sud, l'autre du côté de la porte méridionale ayant sa façade tournée au nord. Et il me dit : « Cette « chambre qui a la façade tournée au sud est pour les prêtres qui font le service du « temple, et la chambre qui a la façade tournée au nord est pour les prêtres qui font le « service de l'autel. »

Cette expression implique l'existence d'un dallage supérieur, et celui-ci ne saurait être placé autre part qu'en face du dallage inférieur, qu'il domine de la hauteur que représentent les huit degrés par lesquels on monte de la première à la seconde cour.

Nous voici arrivés au seuil du sanctuaire. Le temple, dont tous les bâtiments que nous avons décrits jusqu'ici n'étaient que des dépendances, le temple, centre organique et raison d'être de ce vaste ensemble, ne pouvait se passer d'un frontispice analogue à ces pylônes qui s'élevaient en avant de toutes les portes des deux cours. Le temple, on n'en saurait douter, avait son pylône, et celui-ci était, à sa base, plus large et plus épais que l'un quelconque des pylônes des portes ou avant-pylônes.



136. — Les éléments de la largeur du temple.

En effet, l'édifice auquel il servait de façade avait 50 coudées de largeur au lieu de 25 qu'avaient les portes (fig. 136); mais ce pylône devait déborder sur le temple comme les autres pylônes débordaient sur le corps de la porte. Nous avons admis que ceux-ci faisaient sur les flancs du bâtiment, à droite et à gauche, une saillie de 5 coudées; adoptons ici la même proportion; nous aurons, pour le front du pylône qui précède le temple, une largeur de 60 coudées sur une profondeur de 20 coudées. En avant de cette façade étaient deux colonnes, dont il est déjà question dans les livres historiques[1]. Ézéchiel se borne à dire qu'elles « étaient *contre les piliers,* une de chaque côté[2] ». Nous expliquerons pourquoi nous les avons détachées de l'édifice et ne leur avons rien donné à porter.

Ce massif n'était pas plein; au milieu, dans l'alignement du temple, il contenait un vestibule qui avait 11 coudées de profondeur et 20 de largeur (fig. 137)[3]. Pour utiliser la place disponible, on avait pu mettre

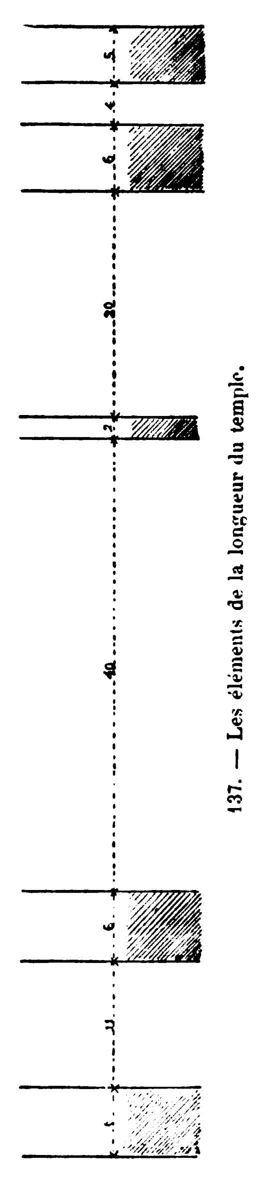
1. *I Rois*, VII, 15-22; *II Rois*, XXV, 17; *II Chroniques*, III, 15-17; JÉRÉMIE, LII, 21-23.

2. ÉZÉCHIEL, XL, 49.

3. ÉZÉCHIEL (XL, 49) emploie ici l'expression de *longueur,* parce que, dans le moment où il donne cette cote, il n'a en vue que le vestibule, dont ces 20 coudées représentent la plus grande dimension; il ne le considère pas comme une simple partie d'un ensemble, de cet édifice qui a son plus grand développement dans l'autre sens, de l'est à l'ouest.

d'un côté une cage d'escalier [1], et de l'autre une loge de gardien; là aussi étaient ménagés des passages qui du parvis des prêtres conduisaient soit aux cours latérales du temple, soit au couloir sur lequel donnaient les cellules disposées extérieurement, en longues files, sur trois côtés du temple [2]. Ces dégagements se trouvent ainsi placés là même où le texte les indique; on entre dans l'édifice latéral soit par le nord, soit par le sud.

Le temple regardait l'orient; sa porte s'ouvrait à l'orient. C'est de ce côté qu'Ézéchiel fait arriver « la majesté du dieu d'Israël », quand celui-ci revient prendre possession, pour s'y établir à toujours, de l'édifice magnifiquement restauré [3]. Le choix de cette orientation ne fut sans doute pas l'effet d'un simple caprice; il n'était pas non plus imposé par le relief et la forme du terrain; on y a supposé, avec toute vraisemblance, une imitation, celle d'un type créé pour un dieu solaire [4]. Là où on adore le soleil, on aime à en voir les premiers rayons venir éclairer, le matin, par la porte ouverte, l'intérieur du sanctuaire; c'est le dieu même qui entre dans sa demeure. Ce dut être l'architecte phénicien, préposé aux travaux, qui suggéra et fit prévaloir l'idée d'adopter cette disposition.


137. — Les éléments de la longueur du temple.

Le temple se divise en deux parties : par devant, c'est le *Lieu saint,* que l'on appelait *Hécal,* « palais », et, derrière celui-ci, le *Très Saint* ou *Saint des saints,* comme disent nos traductions, en hébreu le *Debir,* mot qui paraît signifier *extrémité, partie postérieure* [5]. Le *Hécal* forme un rectangle de 40 coudées de long sur 20 de large; le *Debir,* un carré qui a 20 coudées en tout sens. Un gros mur de 6 cou-

1. *I Rois,* vi, 8.
2. *I Rois,* vi, 5-10. Ézéchiel, xli, 6-11.
3. Ézéchiel, xliii, 1, 2. Josèphe, *Ant. jud.,* VIII, iii, 2.
4. Stade, *Geschichte,* p. 327.
5. Saint Jérôme rend ce mot par *oraculum,* lieu où la divinité parlait, de *dabbar,* parler; mais il est plus probable qu'il vient de la racine arabe *dabar,* être derrière, d'où, dans cette langue, *dabir,* qui a justement le sens que nous attribuons au mot hébreu.

dées sépare le vestibule du sanctuaire, tandis qu'entre celui-ci et le Très Saint il n'y a qu'une cloison de 2 coudées. La porte du *Hécal* est plus large que celle du *Debir;* elle a 10 coudées, et l'autre n'en a que 5[1].

Le temple, à le considérer dans son ensemble, offre une disposition qui fait prévoir celle du temple grec, avec son *prothyron,* son *naos* et son *opisthodome;* il se développe en longueur. Sur la disposition du bâtiment de l'arrière-cour, Ézéchiel ne donne aucun détail; mais le peu qu'il nous dit de ses dimensions conduit à soupçonner là un édifice dont l'aspect rappelle celui de certains temples égyptiens. Cet édifice ne remplit pas tout l'espace de l'arrière-cour; mais la place qui reste libre sur les côtés et dans l'arrière-cour est trop étroite pour que l'on y puisse voir autre chose qu'un de ces couloirs à ciel ouvert qui isolaient le temple égyptien, qui le séparaient du mur de l'enceinte sacrée[2]. On peut chercher une mention de ce passage dans le seul verset où il soit fait allusion aux dispositions de ce bâtiment. « C'est ainsi qu'il mesura la longueur de l'édifice placé dans l'arrière-cour, *ce qui était derrière,* et ses galeries des deux côtés. » Les derniers mots laissent supposer un portique analogue à celui que nous avons indiqué dans cet endroit[3]. C'est donc dans le même esprit que, pour ne pas laisser vide cette partie du plan, nous avons restitué l'intérieur de cette construction. Ézéchiel ne lui assigne aucune destination; il n'y localise aucun service; on dirait qu'il n'aime pas à en parler. N'est-ce pas là ce *Parvar* ou *Parbarim* dont le nom même ne paraît pas s'expliquer par l'hébreu? Les *Chroniques* le placent à l'occident[4], et le livre des *Rois* nous apprend que les rois de Juda y avaient installé les chevaux du soleil et les chars que ceux-ci traînaient dans les fêtes de Baal[5]. On a donc lieu de croire qu'avant Josias il y avait là, dans ce quartier de l'enclos, un sanctuaire idolâtrique avec ses dépendances. Ézéchiel, qui ne veut oublier aucun des édifices que ses contemporains ont encore vus debout sur le Moria, fait bien mention de celui-ci; mais il se garde d'insister, pour ne pas rappeler les péchés de son peuple. Si l'on nous accorde que cette hypothèse est au moins très vraisemblable, on s'expliquera que nous avons mis là un temple d'un caractère tout égyptien.

1. ÉZÉCHIEL, XLI, 1-3.
2. *Histoire de l'Art,* t. I, p. 363-364 et fig. 212.
3. ÉZÉCHIEL, XLI, 15.
4. *I Chroniques,* XXVI, 18.
5. *II Rois,* XXIII, 11.

avec son double portique qui l'enveloppe de trois côtés, avec ses petites chambres où l'on serrait les objets servant au culte, avec son étroit *sécos* ou sanctuaire autour duquel tourne un étroit corridor.

De cet édifice mystérieux nous passons à ces deux bâtiments qui, compris entre le parvis intérieur et le parvis extérieur, sont à cheval sur les cours latérales du temple et sur l'arrière-cour. Ce sont les réfectoires des prêtres et les sacristies où ils changent de vêtements[1]. La description en est assez circonstanciée; nous l'avons déjà reproduite[2]. On retrouvera ici toutes les dispositions qui y sont indiquées. Prenons le bâtiment de droite, dont celui de gauche est l'exacte répétition. Les portes, comme le veut le texte, *regardent le nord,* c'est-à-dire ici le parvis d'Israël[3]. *Devant les salles,* il y a une *allée large de* 10 *coudées et longue de* 100; c'est le corridor central qui règne dans toute l'étendue du bâtiment[4]. *L'entrée de ce corridor est du côté de l'est, quand on arrive de la cour extérieure*[5]*;* on y parvient par un passage dont le mur oriental est cette *cloison extérieure, parallèle aux salles, qui donne perpendiculairement sur la cour extérieure, devant les salles, dans une longueur de* 50 *coudées*[6]. On remarquera que, le bâtiment devant avoir trois étages, on a donné ici aux murs longitudinaux et transversaux une assez grande épaisseur et que l'on a multiplié les points d'appui, pour qu'aucune partie de la construction supérieure ne risquât de porter à faux.

La place que, pour satisfaire aux données du texte, nous avons assignée à ces bâtiments laisse libre, sur leur petit côté postérieur, deux cours qui, par une porte située dans l'angle, communiquent avec le parvis d'Israël, et par leur fond, au moyen d'un escalier, donnent accès à une esplanade que nous avons fait régner tout autour de l'enceinte sacrée. Elle répond à ce que l'on a appelé plus tard le *parvis des gentils,* et elle est d'ailleurs prévue dans le plan d'Ézéchiel; c'est ce rayon libre de 50 coudées qu'il veut voir conservé autour de l'enclos du sanctuaire[7]. Aux quatre coins de cette terrasse on a placé des tours basses ou maisons de guet. L'entrée principale est sur la face orien-

1. Ézéchiel, xlii, 13-14.
2. Pages 247-248.
3. Ézéchiel, xlii, 4.
4. *Id.*, xlii, 4.
5. *Id.*, xlii, 9.
6. *Id.*, xlii, 7, 8.
7. *Id.*, xlv, 2 : « Sur le domaine sacré, il y aura pour le sanctuaire un carré de 500 sur 500, autour duquel il y aura un rayon libre de 50 coudées. »

tale; d'après Ézéchiel, elle doit être réservée au roi, qui y passera seul[1]; nous avons indiqué le chemin par lequel il y arriverait de son palais qui, sous Salomon et ses successeurs, s'élevait au sud du temple, sur ce versant du Moria qui portait le nom d'*Ophel*. Les bâtiments de ce palais devaient toucher à l'enceinte du temple, et pour aller de la résidence royale au sanctuaire, on n'avait certainement pas besoin de faire ce long détour au-dessus des pentes qui descendaient au Cédron; plus d'un récit de l'Ancien Testament nous laisse deviner combien on passait rapidement de l'une à l'autre enceinte. Nous avons donc placé sur la face méridionale deux portes. Si nous n'avons pas indiqué de ce côté les bâtiments du palais, c'est que leur disposition reste très incertaine et que nous n'avons pas voulu tenter à la fois deux restitutions et compliquer ainsi notre entreprise, y mêler aux éléments très définis que donne Ézéchiel les données beaucoup plus vagues que le livre des *Rois* fournit sur la demeure du souverain. En tout cas, ce palais était compris entre les deux remparts qui fuient dans la direction du sud; ils représentent le *mur d'Ophel*[2]. A l'angle sud-ouest, en dehors de l'enceinte extérieure, on aperçoit les bâtiments qui peuvent être ce que l'on nommait le *Miphkad*. De cet angle se détache le mur qui traversait la vallée du Tyropœon et allait envelopper la colline occidentale, celle que l'on est convenu d'appeler Sion, et le mur qui protégeait au nord cette partie de Jérusalem vient aboutir au milieu de la face occidentale. Un autre mur se relie à la face orientale de l'enceinte et la prolonge dans la direction du nord. Le tracé de ces fortifications, aux différentes époques, est d'ailleurs si mal connu, que l'on ne saurait attacher ici d'importance à ces détails; on n'a dessiné ces murs sur le plan que pour indiquer, d'une manière générale, comment l'enceinte du temple était comprise dans le système des défenses de Jérusalem.

En arrière de la face occidentale de l'enclos sacré, sur l'esplanade ouverte au public, on remarquera des bâtiments qui font face aux escaliers des deux petites cours postérieures, cours qui communiquent d'une part avec le parvis d'Israël, et, d'autre part, avec le couloir qui enveloppe ce que nous appelons le *parvar;* c'est peut-être là que se trouvaient, avant Josias, les écuries et les remises des chevaux du

1. ÉZÉCHIEL, XLIV, 1-3.

2. Les explorateurs anglais ont étudié les restes d'un mur qui subsiste encore sur Ophel (*Palestine exploration fund, Elevations*, in-f°, 1884, pl. XI); mais ce mur doit être postérieur, au moins dans ses parties visibles, à celui des rois de Juda, ne dater que de la période postérieure à la captivité.

Soleil, constructions que le chroniqueur place vers « l'entrée de la maison de l'Éternel[1] ». Le texte semble indiquer clairement que ces écuries étaient en dehors de l'enceinte; mais rien n'était plus aisé que de les mettre en relation avec le *Parvar* par un de ces passages souterrains qui étaient si nombreux dans le sous-sol du temple. Des portes qui donnent sur cette terrasse, quelques-unes ont été supposées s'ouvrir au sommet d'un escalier, tandis qu'ailleurs, sur les faces orientale et septentrionale, on aurait monté par des rampes souterraines qui venaient déboucher sur le terre-plein, comme au temple d'Hérode. C'était par là que l'on amenait les victimes destinées à l'autel; devant les portes des deux cours principales de l'enclos, elles trouvaient sans doute des plans inclinés qui les conduisaient à ces perrons auxquels les piétons s'élevaient par huit ou dix marches. Ces rampes ont été indiquées en avant des portes qui regardent l'orient.

Le plan dont nous venons d'expliquer et de justifier l'ordonnance rend compte de toutes les dispositions prises en vue de pourvoir aux différents services qui étaient établis dans le temple et dans ses annexes; tous les bâtiments, toutes les cours que mentionnent les livres de l'Ancien Testament y ont trouvé leur place. Le plan est clair et complet; mais l'œil même de l'architecte ne saurait y discerner et y voir l'édifice tout entier, debout sur la haute colline dont il était la gloire. Dans ces traits qui se rencontrent et se croisent sur le papier, on ne saurait saisir l'aspect original et la physionomie vivante du monument, pas plus que l'on ne reconnaît un homme à la trace laissée par son pied sur le sol, pas plus que l'on ne devine, en étudiant cette empreinte, s'il est blond ou brun et quelle est l'expression de sa physionomie. Si nous nous en tenions au plan, notre travail serait donc incomplet et vain; il ne vaudrait vraiment pas toute la peine qu'il a coûté. Quelles que soient les difficultés de cette tâche, nous devons essayer de restituer l'élévation de l'édifice comme nous en avons restitué le plan, de reconstruire l'édifice depuis la base jusqu'au faîte.

§ 2. — L'ÉLÉVATION DU TEMPLE

Le problème que nous abordons dans la seconde partie de cette étude serait certainement insoluble si nous étions forcés de nous en

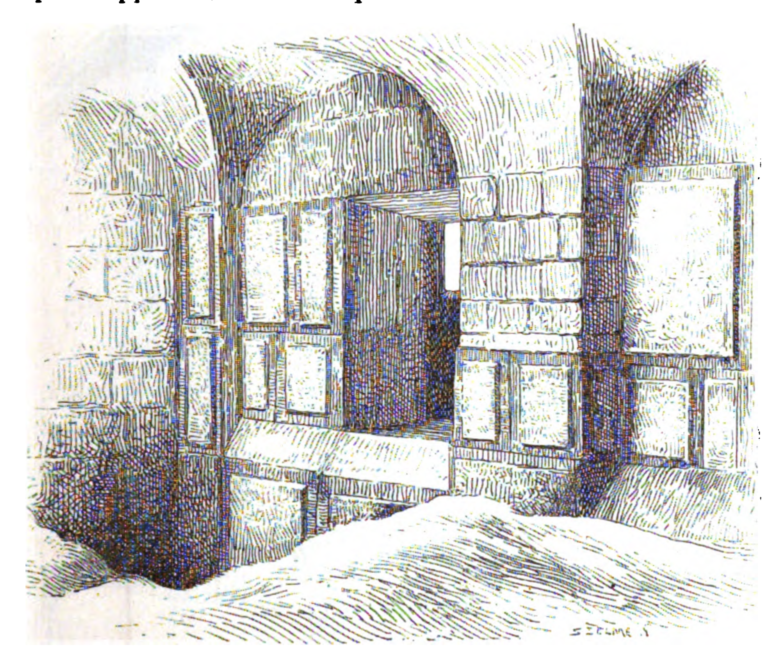
1. *II Rois*, XXIII, 11.

tenir aux seules données de la Bible. Le livre des *Rois* et Ézéchiel, à eux deux, ne fournissent que très peu de cotes de hauteur; ils ne disent rien de la forme des massifs, du galbe des colonnes, du profil des moulures, de la proportion des vides aux pleins, de la saillie des entablements. C'est ici que nous mettrons à profit les découvertes de l'archéologie contemporaine; ce que nous refusent les écrivains de l'Ancien Testament, nous le demanderons aux monuments de l'architecture hébraïque et phénicienne, aux images que nous en a laissées l'antiquité, surtout aux débris qui en subsistent sur le sol de la Syrie et des contrées voisines. Notre planche II, la *vue générale du temple,* prise de l'orient, expose, malheureusement à une échelle trop réduite, les résultats auxquels nous sommes arrivés par cette voie. Comme nous l'avons fait pour le plan, nous essayerons de justifier les partis que nous avons pris : à cet effet, il nous faudra recommencer la description de l'édifice, en marchant, comme la première fois, du dehors au dedans. Il est à peine nécessaire d'avertir que la part de la conjecture sera ici beaucoup plus forte. Le texte que nous avons jusqu'à présent suivi pas à pas ne nous étant presque plus d'aucune aide, nous aurons désormais beaucoup plus à inventer; cependant nous n'oublierons pas que les conditions auxquelles doit satisfaire l'élévation sont déterminées, dans une certaine mesure, par le caractère du plan. En tenant grand compte de cette relation nécessaire, nous pourrons, grâce à la méthode comparative, arriver tout au moins à un très haut degré de vraisemblance.

Le grand mur de soutènement que l'on aperçoit sur le devant de l'enceinte, soudé aux pentes rocheuses qui descendent vers le lit du Cédron, répond à celui qui avait été bâti par Salomon et qu'Hérode reconstruisit pour lui faire porter les terrasses de son temple. C'est à ce qui reste de ces belles constructions que nous avons emprunté toute la partie inférieure de notre mur; on retrouve ici les grands blocs si bien appareillés que nous avons décrits, le refend et le fruit très marqué qui les caractérisent[1]. Quant à la portion supérieure de cette muraille, nous l'avons restituée d'après un fragment

1. Aux sources que nous avons déjà indiquées pour la question des différents appareils de l'enceinte du temple, on pourra ajouter les articles suivants, où l'on trouvera le dernier mot des explorateurs anglais : *The Masonry of the Haram wall,* by colonel C. W. Wilson (*Palestine exploration fund, quarterly statements,* 1880, pp. 9-65, 9 planches); *Notes on colonel Wilson's paper on the masonry of the Haram wall,* by captain Condor (*ibidem,* pp. 91-97); *Notes on colonel Wilson's paper on the masonry of the Haram wall,* by Lt Colonel Warren (*ibidem,* pp. 159-166).

du mur d'Hérode qui, caché dans une chambre appuyée contre le Haram, subsiste à l'angle nord-ouest de l'enceinte sacrée (fig. 138). C'est le seul point où l'appareil à refends s'élève encore au-dessus du niveau de l'esplanade intérieure; la partie conservée de ce mur, auquel il ne manque guère que la crête, renferme encore une fenêtre qui appartient au premier système. Dans ce pan de mur, que surmontent aujourd'hui quelques assises du second système et une voûte moderne en tout petit appareil, on remarque une ordonnance de contreforts ou

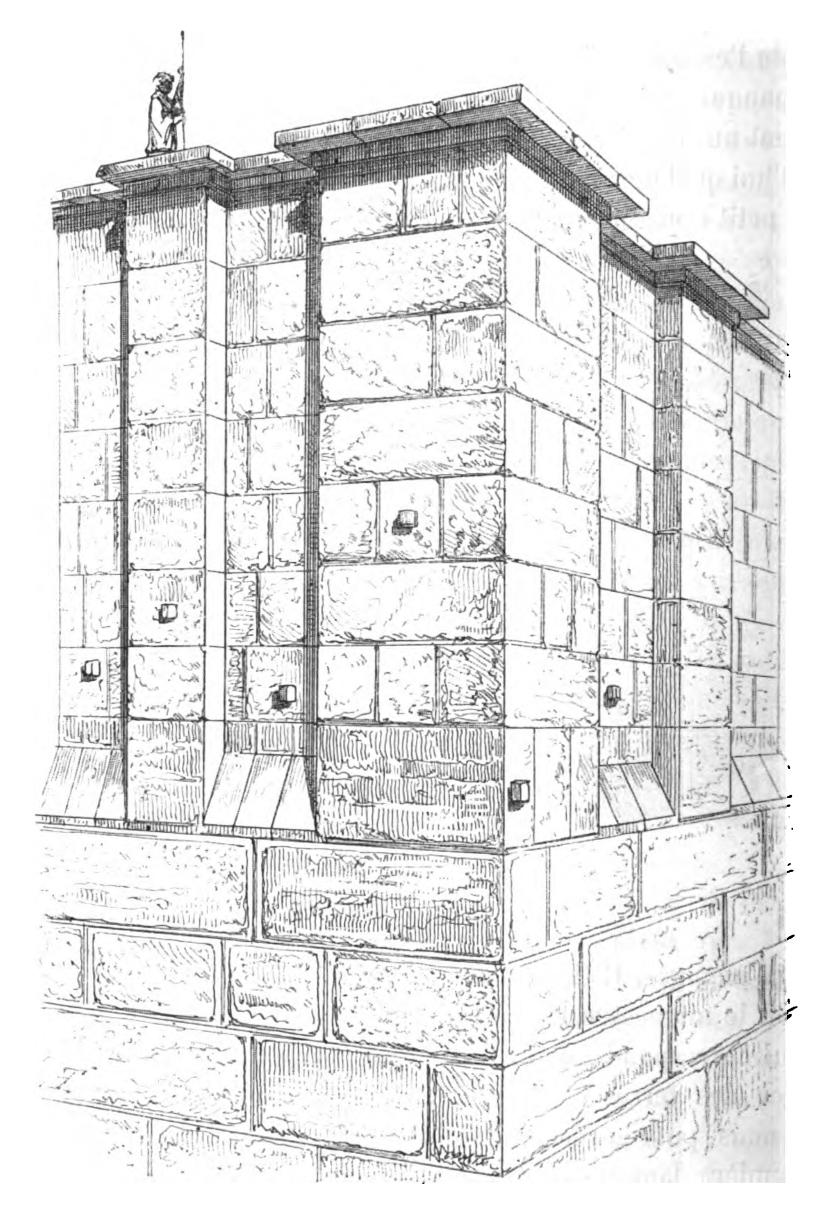


138. — Fragment du mur du Haram.

de piliers engagés. Celle-ci n'est pas une simple décoration; elle apparaît là où le mur cesse d'être un mur de soutènement, à partir de la ligne qui correspond au sol du Haram. Là le mur, cessant d'avoir à supporter des terres et devant être percé d'ouvertures, devient plus mince; mais, pour garder une solidité suffisante, il conserve son épaisseur première dans ces contreforts, qui ont une largeur de 1^{m},69 et que sépare une face creuse de 2^{m},91; sur ces faces creuses, la différence de plan est rachetée par une plinthe taillée en biseau, au sommet de l'assise avec laquelle le mur change de caractère. Dans ces pilastres, le mur est droit; partout ailleurs il y a, à chaque assise, un fruit de 0^{m},10 à 0^{m},12[1]. C'est tout à fait la disposition que l'on avait remarquée

1. *Palestine exploration fund, quarterly statements*, 1873, p. 92, et 1877, pp. 135-137. communication du capitaine Conder. M. de Vogüé a aussi signalé un morceau de mur,

dans cette enceinte rectangulaire qui, à Hébron, enveloppe la crypte où, d'après une tradition vieille de bien des siècles, repose la dépouille

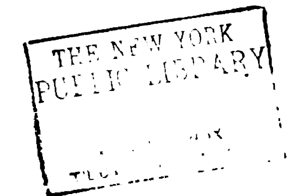


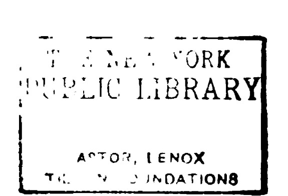
139. — L'enceinte d'Hébron. Vue perspective d'un angle. De Vogüé, p. 119.

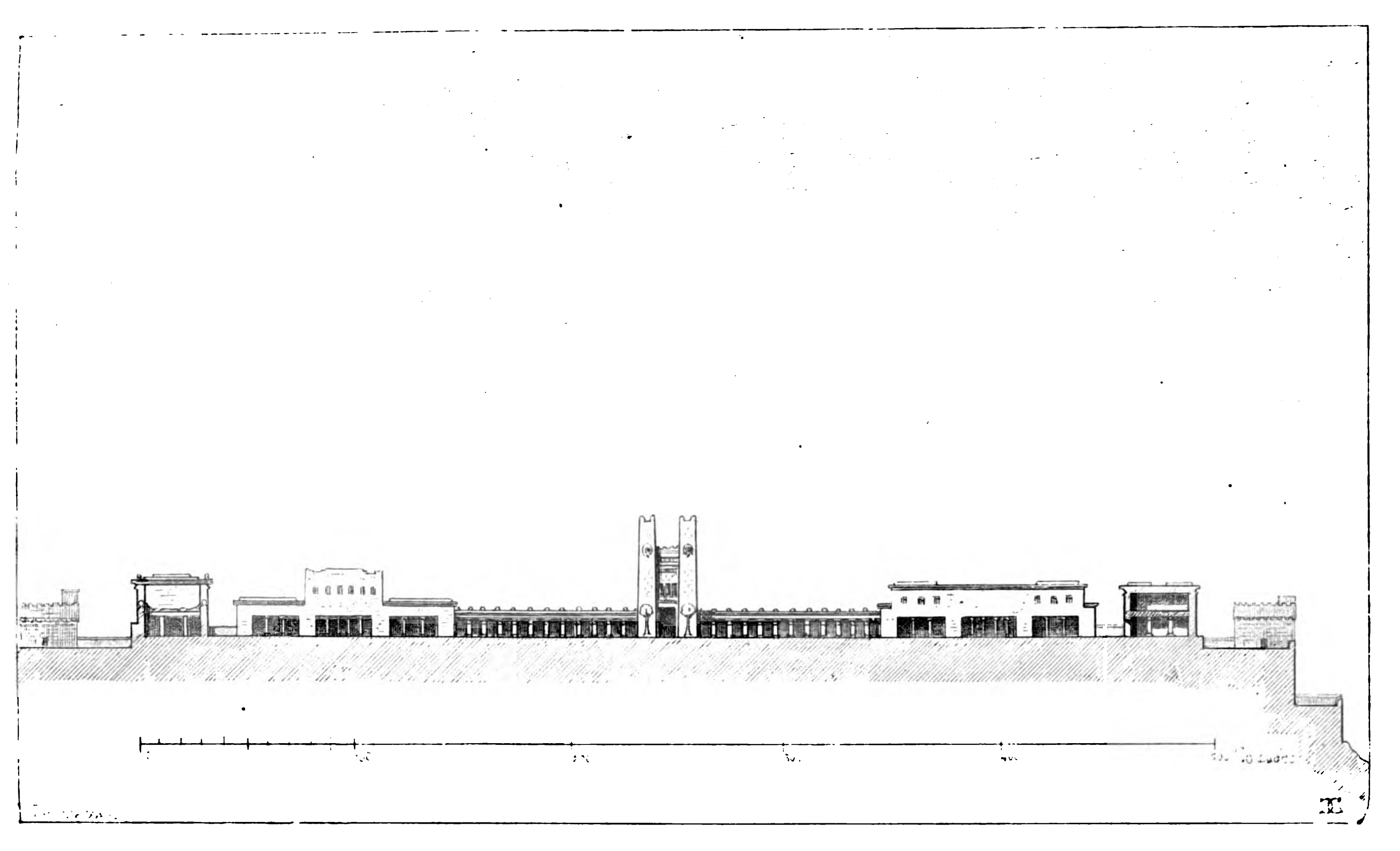
mortelle d'Abraham[1]. Cette enceinte, d'une exécution si soignée et d'un

tout à fait semblable, qui se voit à l'est du Saint-Sépulcre et qui faisait partie, selon lui, de la seconde enceinte de Jérusalem (*le Temple*, pp. 117-118, fig. 50 et 51). Même appareil que dans l'enceinte du Haram, mêmes contreforts qu'à Hébron.

1. Sur cette enceinte, voir Renan, *Mission de Phénicie*, pp. 799-807.







140. — Coupe longitudinale sur le parvis d'Israël, du côté de l'enceinte extérieure. Restauration de Ch. Chipiez.

aspect si imposant, a-t-elle été bâtie sous les derniers Asmonéens ou sous la dynastie iduméenne? On l'ignore; ce qui est certain, c'est que l'on n'y sent nulle part l'influence du style grec, qu'elle est tout entière dans l'esprit et dans le goût du constructeur phénicien (fig. 139). On y retrouve cette alternance de faces saillantes et de faces creuses qui décore à l'extérieur le haut du mur d'Hérode. C'est cette ordonnance caractéristique, ainsi consacrée par une tradition qu'attestent des monuments situés sur deux points différents de la Judée, que nous avons transportée ici, et nous l'avons encadrée dans un appareil lisse pour donner plus de variété à l'aspect de cette grande surface murale. Nous avons gardé le refend pour toute la partie inférieure, pour celle qui joue plus particulièrement le rôle de soubassement. Sur la tête du mur, nous avons placé une corniche très simple que surmonte un crénelage analogue à celui que les Phéniciens ont employé volontiers comme ornement[1]. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que le temple est aussi, dans un certain sens, une forteresse. C'est ce qui explique les tours de guet crénelées, à deux étages, que nous avons placées aux quatre coins de l'enceinte. Quant aux fenêtres qui s'ouvrent, à différentes hauteurs, dans le nu du mur, outre qu'elles en rompent la monotonie, on peut supposer qu'elles éclairent quelques-unes de ces pièces souterraines ou de ces galeries qui existaient en si grand nombre dans le sous-sol du temple. Notre planche III, la *vue perspective de l'angle nord-est du soubassement,* donne une idée du genre de beauté que présentait une muraille comme celle qu'avaient édifiée pour Salomon ses maçons giblites. L'impression qu'elle devait produire est à peu près celle que l'on éprouve en face d'un mur hellénique, par exemple au pied des remparts de Messène; on retrouve ici, avec une hauteur plus imposante, la même unité, la même harmonie, la même simplicité grandiose.

C'est sur un contrefort bâti dans le même appareil, au-dessus de la vallée, que passe le chemin par lequel on arrive à l'entrée principale du temple. Pourtant point de pylône, mais seulement deux piliers à la porte par laquelle on débouche sur la première esplanade, sur celle qui enveloppe tout le monument. Ce n'est ici, à vrai dire, qu'une avant-porte, qu'une ouverture percée dans le mur extérieur; on n'est pas encore au seuil de l'enclos sacré. En Égypte aussi, sur certains points des enceintes qui entourent les temples, il y a de ces portes sans pylônes, dont l'ensemble ne fait qu'une légère saillie sur la crête et sur la face du mur[2].

1. *Histoire de l'Art,* t. III, pp. 131-132; fig. 77 et 78.
2. *Ibid.,* t. I, p. 344; fig. 206.

De quelque côté que l'on arrive et que l'on se promène sur ce premier terre-plein, on a devant soi le mur de 6 coudées qui forme la limite où, dans le temple d'Hérode, les païens devaient s'arrêter, sous peine de mort[1]. Sur ce mur s'appuient, avec un léger retrait, les constructions qui entourent le parvis d'Israël. Les pièces qu'elles renferment prennent jour, par derrière, sur le Parvis des Gentils ; par devant, elles s'ouvrent, suivant leur situation, soit sous le portique, soit sur le dallage du parvis d'Israël (fig. 140). Nous voyons partout aux fenêtres ces *barreaux immobiles* ou meneaux de pierre que le texte mentionne plus d'une fois et que nous avons déjà rencontrés en Égypte[2]. Aux quatre coins, quatre petites cours qui font pendant aux quatre tours de la grande muraille ; ce sont ces cuisines qu'Ézéchiel place justement dans ces angles[3]. Partout ailleurs des maisons et des portiques couverts de toits plats, de terrasses. La terrasse était déjà dans l'antiquité, comme elle l'est encore de notre temps, le mode de couverture qu'emploie de préférence l'architecture syrienne; d'ailleurs, dans le récit du siège de Jérusalem par Titus, on voit les soldats romains livrer bataille aux Juifs sur les terrasses des portiques du temple.

La porte que nous trouvons devant nous peut être prise comme type de toutes les portes que nous rencontrerons aux autres entrées des deux cours et devant le temple. Il y a d'abord une baie qu'épaulent deux contreforts et que couronne la gorge égyptienne. On sait quel usage constant les architectes phéniciens ont fait de cette moulure empruntée aux édifices de la vallée du Nil[4]; en Judée même, on la retrouve jusque dans un monument qui, à en juger d'après les éléments qu'il renferme, ne peut être antérieur à l'époque des Séleucides : nous voulons parler de celui qui est connu sous le nom de *Tombeau d'Absalom.* Pour donner une idée du caractère de ces tombeaux voisins de Jérusalem, nous ajoutons ici à une vue pittoresque de cet édifice, moitié taillé dans le roc, moitié construit en grand appareil (fig. 141), une partie de l'élévation, celle où se trouve, comme dans le tombeau dit de *Zacharie,* cette moulure tout égyptienne (fig. 142). On a donc le droit de supposer que cette corniche, placée au-dessus de l'architrave, figurait ici dans tous les entablements. Cette baie forme, avec le vesti-

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, xi, 5. Une des stèles sur lesquelles cette défense était gravée en grec a été retrouvée par Clermont-Ganneau (*Revue archéologique*, n° 5, t. XXIII, pp. 214-234 et 290-296, pl. X).

2. *Histoire de l'Art,* t. I, pp. 614-620; fig. 410, 411, 412.

3. Ézéchiel, xlvi, 21-24.

4. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 123-125; fig. 60, 61, 63.

Ch. Chipiez del

Guillaumot père sc

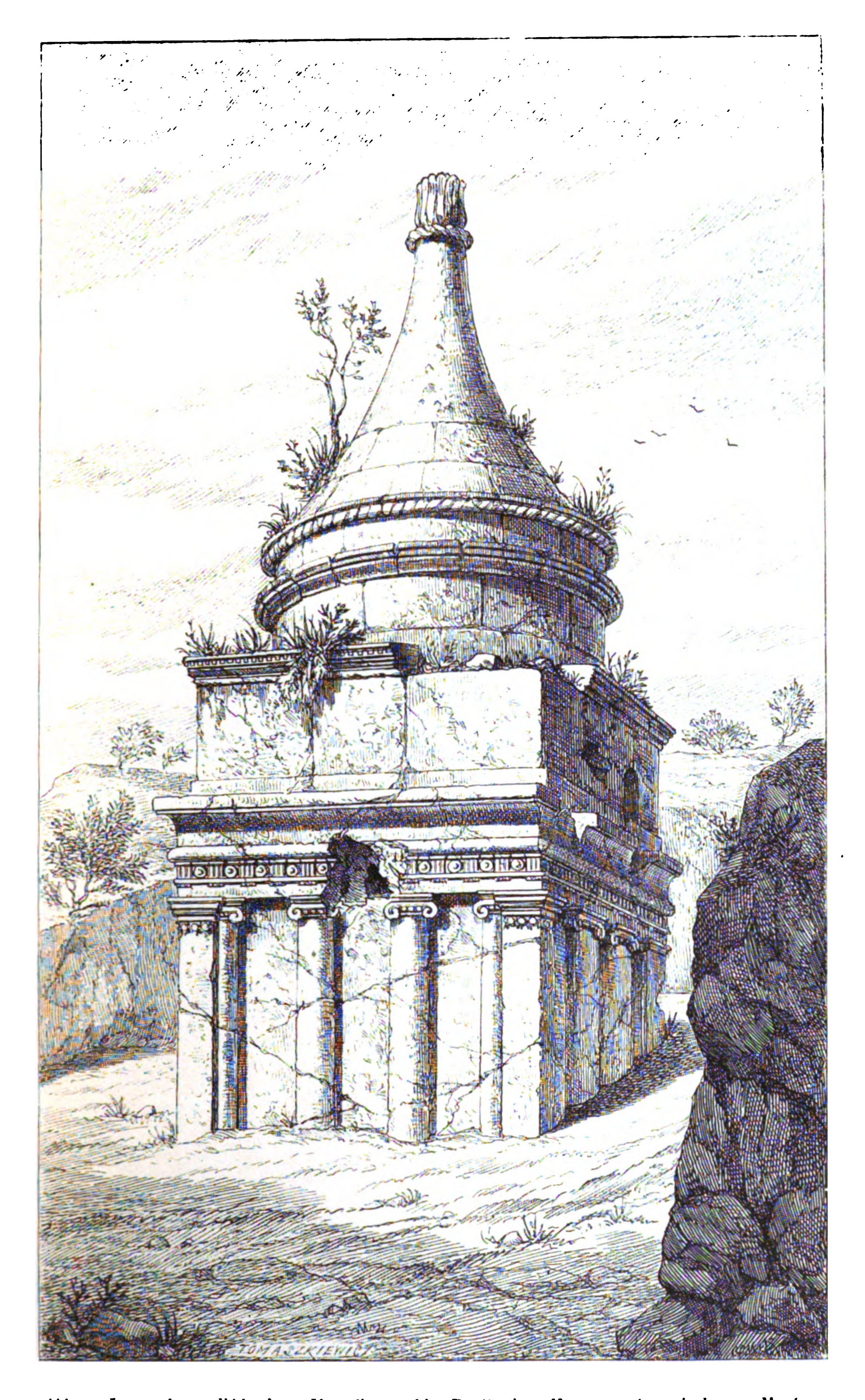
MURAILLE DE LA PLATE-FORME DU TEMPLE

ANGLE NORD-EST

RESTITUTION PAR CH. CHIPIEZ

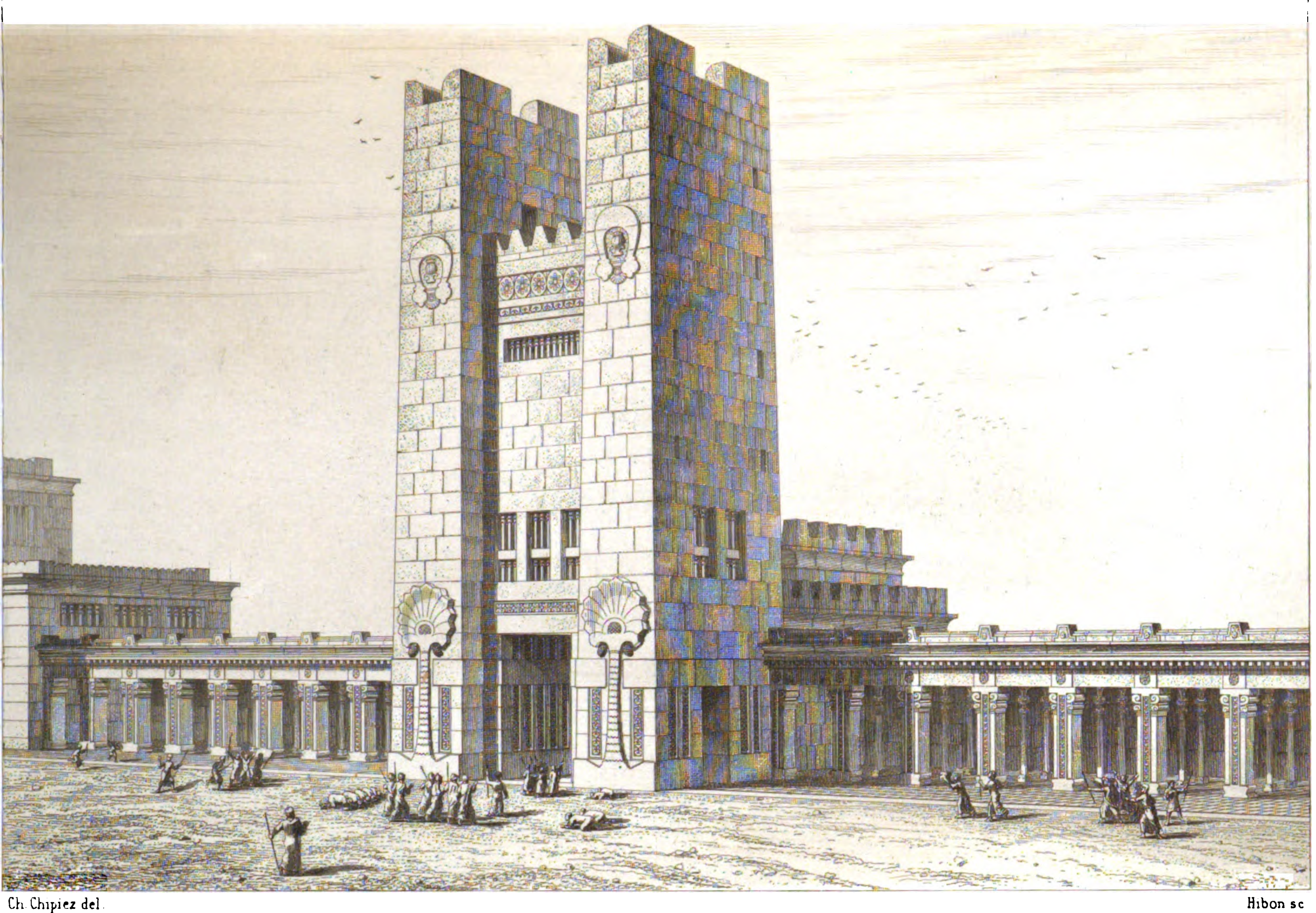
Imp. Chardon & Sormani





141. — Le tombeau d'Absalom. Vue d'ensemble. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte;* Atlas, pl. XXVII

HACHETTE & Cie



Ch. Chipiez del. Hibon sc

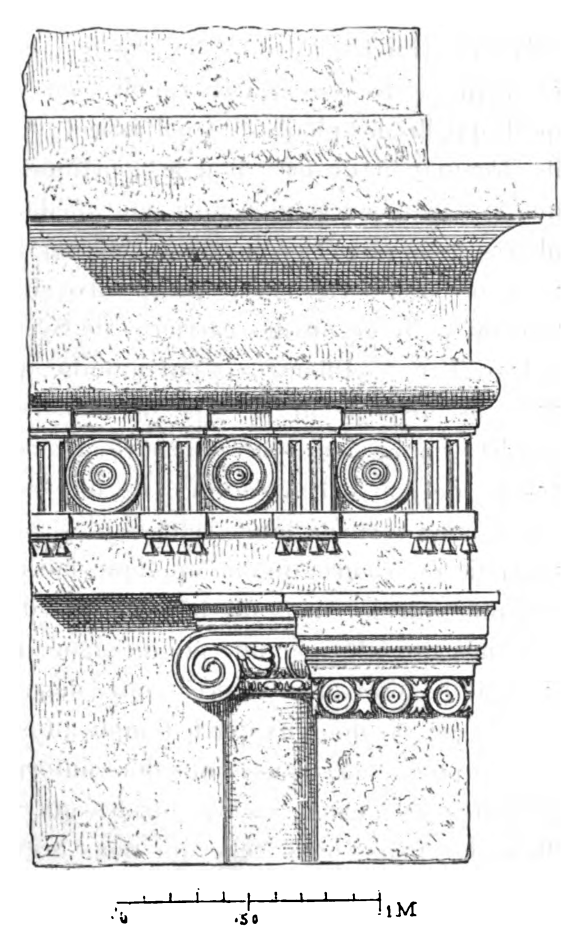
PARVIS D'ISRAËL

LA PORTE MERIDIONALE, VUE PRISE DU SUD-OUEST

RESTITUTION PAR CH CHIPIEZ

Imp. Chardon & Sormani

bule intérieur, un avant-corps, un premier bâtiment qui dépasse de beaucoup le toit des portiques où il s'encadre. On en aperçoit la silhouette, ornée de créneaux, au second plan, en arrière du pylône, dans notre planche IV, qui représente, vue de l'intérieur, une de ces portes du parvis d'Israël. Derrière ce vestibule commence le couloir sur lequel donnent les chambres de garde; il est analogue à celui qui, flanqué de cellules du même genre, traverse de part en part l'épais massif des portes de ville assyriennes[1]; mais nous l'avons supposé découvert, pour mieux éclairer les deux vestibules antérieur et postérieur. Ici nous avons à présenter, avec quelque détail, les raisons qui nous ont fait donner à ces pylônes une forme très particulière, qui n'est ni celle du pylône égyptien, avec ses deux grandes pyramides tronquées[2], ni ce que l'on peut appeler le pylône assyrien, avec ses tours carrées qui ne dépassent que faiblement la crête du mur[3].



142. — Le tombeau d'Absalom. L'entablement. De Saulcy, *Voyage;* Atlas, pl. XXXVIII.

Ce qui caractérise surtout le pylône que nous avons restitué, ce sont ces deux tours élancées, ayant une hauteur double de leur base, que nous avons placées à droite et à gauche de la porte qui donne sur le parvis d'Israël; elles répondent à ce que le texte appelle les *piliers de la porte*. Or, nous l'avons établi, un des traits qui donnaient au temple syrien sa physionomie originale, c'était la pré-

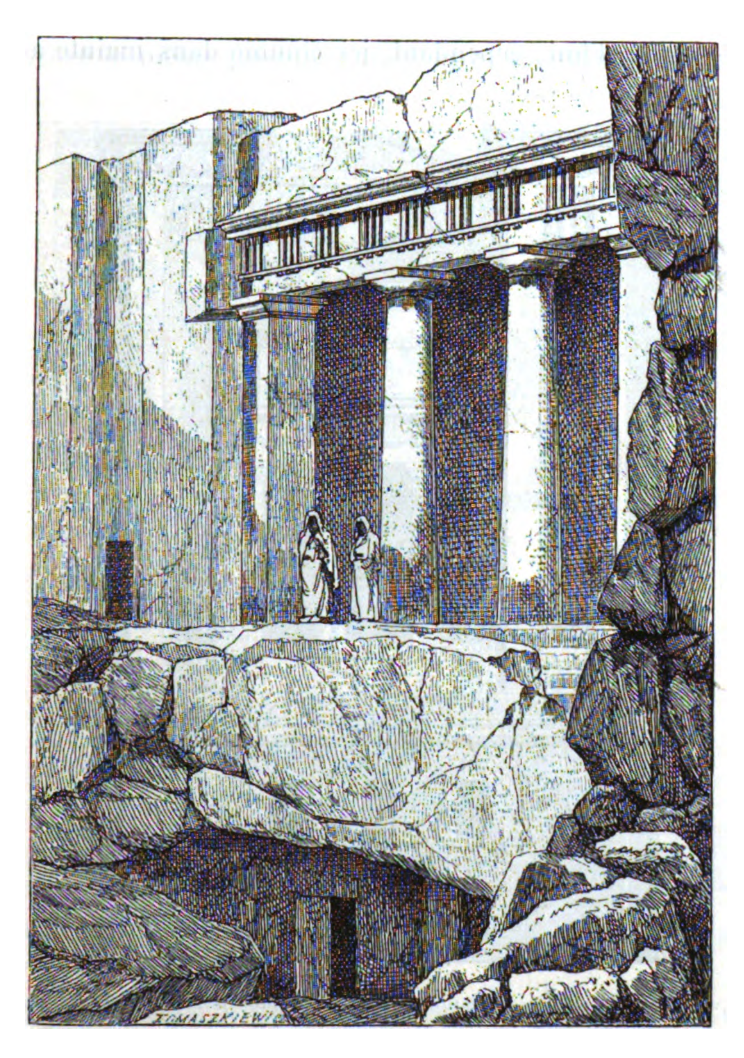
1. *Histoire de l'Art,* t. II, pp. 480-482; fig. 214.
2. *Ibid.,* t. I, pp. 344-348; fig. 207.
3. *Ibid.,* t. II; fig. 215.

sence, devant l'entrée du sanctuaire, de piliers qui, n'ayant aucune fonction constructive, ne servant pas de supports, jouaient là à peu près le même rôle que les obélisques devant les temples de l'Égypte[1]. Il y en avait qui, comme à Gadès ou à Tyr, faits de métal ou de quelque substance précieuse, comme l'émeraude ou le verre coloré, n'avaient que quelques mètres de hauteur ; mais d'autres atteignaient une grande élévation. Lucien attribue 30 orgyies, c'est-à-dire environ 55m,50, à ceux qui se dressaient à Hiérapolis, en avant du temple d'Atergatis et qu'il appelle des phallus[2]. Quel aspect offraient ces piliers et comment ils dominaient de très haut les portiques qu'ils précédaient, c'est ce que fait très bien comprendre une médaille dont de nombreux exemplaires nous ont été conservés, celle où l'on a représenté, à l'époque romaine, une sorte de vue perspective du célèbre temple de Paphos[3]. N'ayant ni le granit des carrières de Syène ni des ouvriers habitués à le travailler, les Phéniciens ont modifié, pour l'adapter aux matériaux dont ils disposaient, le type de l'obélisque, qu'ils avaient appris à admirer en Égypte ; par une sorte de compromis qui est bien dans l'esprit de leur art éclectique, ils ont construit l'obélisque en pierre, comme une sorte de tour ; celui-ci n'est plus alors, au moins par toute sa partie inférieure, qu'une applique faisant une saillie plus ou moins marquée sur le corps du bâtiment au-dessus duquel monte sa tête, terminée non plus par une pointe aiguë, mais par une échancrure qui rappelle l'embrasure comprise entre deux créneaux.

Il n'est pas douteux que le temple ait été bâti sous l'influence directe de l'art phénicien ; nous étions donc autorisés à introduire et à employer ici toutes les formes architecturales qui appartiennent en propre à la Phénicie ; mais, pour celle qui nous occupe en ce moment, nous ne sommes pas obligés de nous en tenir à cette affirmation générale. Elle était encore, peu de temps avant le commencement de notre ère, dans les habitudes des architectes juifs ; nous la rencontrons à la porte même de Jérusalem, dans un de ces monuments funéraires qui, soit sous les Asmonéens, soit plutôt sous la dynastie iduméenne, ont été taillés dans les rochers qui dominent à l'est la vallée du Cédron. Ce qui empêche d'attribuer à ces tombeaux, comme Saulcy a voulu le faire, une plus haute antiquité, c'est que dans tous on reconnaît, à première vue, des éléments qui portent le cachet de l'art grec ; cependant, à côté de

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 119-121.
2. Lucien, *De la déesse syrienne*, § 29.
3. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 58 et 202.

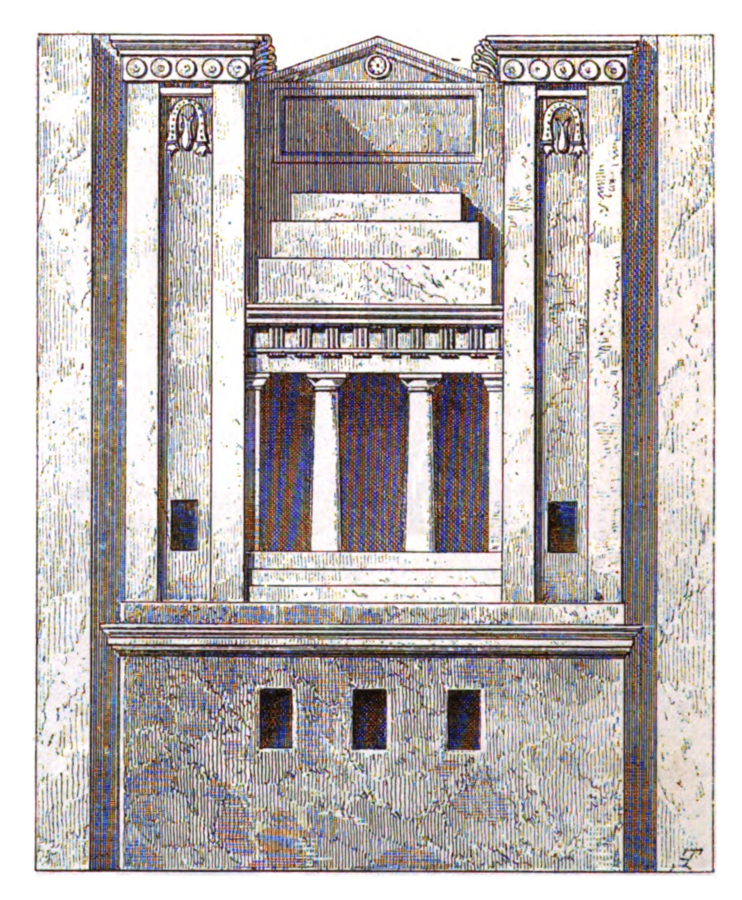
ces moulures, de ces colonnes, de ces chapiteaux, avec lesquels nous a familiarisés notre éducation classique, un œil exercé distingue certains traits qui ne relèvent pas du même goût. C'est la remarque que nous avons déjà faite à propos de la corniche du *tombeau d'Absalom;* même



143. — Tombeau juif d'après Cassas, *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la basse Égypte* (in-folio, 1799), t. III, pl. 36.

observation pour une autre de ces sépultures, celle qui est connue sous le nom de *Retraite des Apôtres,* ou, plus généralement, de *Tombeau de saint Jacques*. Voici ce qui en reste : un portique dorique sur lequel s'ouvre la chambre sépulcrale et qu'encadrent à droite et à gauche deux pilastres dont chacun se compose d'une face creuse comprise entre deux faces saillantes (fig. 143). La vue ci-jointe

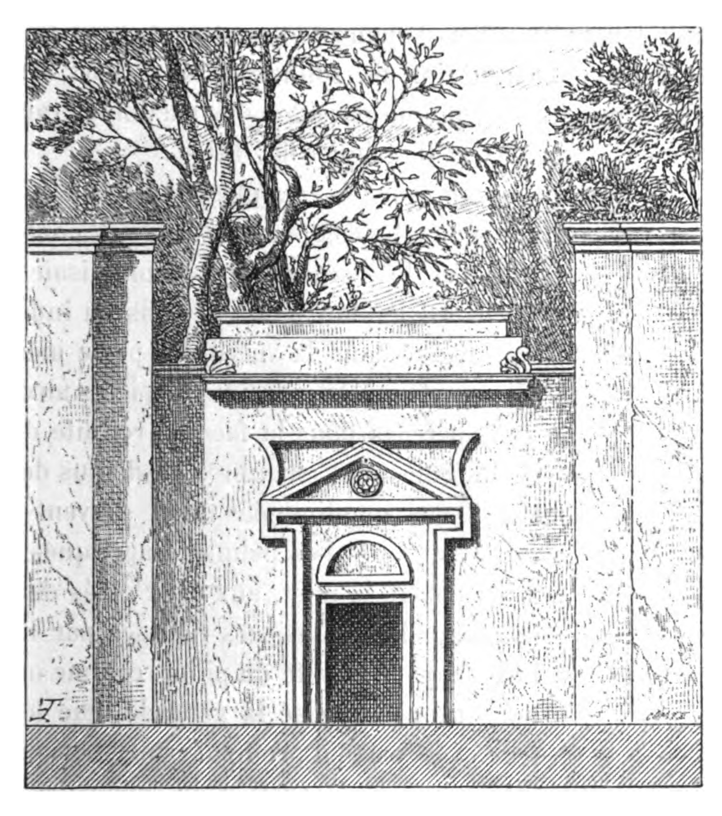
est empruntée à Cassas, architecte et peintre français qui, au siècle dernier, a parcouru tout l'Orient et dont aujourd'hui on néglige trop de consulter les dessins, qui sont le plus souvent à la fois très exacts et d'une facture très pittoresque. Cassas ne pouvait avoir sur les procédés et l'esprit de l'art phénicien et judaïque les lumières que nous possédons aujourd'hui ; cependant, ici comme dans mainte autre des



144. — Tombeau juif. Restauration de Cassas. *Voyage pittoresque,* t. III, pl. 34.

restaurations qu'il a tentées, il a fait preuve d'une intuition surprenante. L'examen de ce qui subsiste de ces puissants contreforts, surtout à gauche, l'a conduit à proposer une restitution qui, sauf peut-être pour certains détails du couronnement, ne saurait être très éloignée de la vérité (fig. 144). Le motif grec du portique y est accompagné par deux hauts piliers qui le dépassent de beaucoup ; aucun monument grec ne nous offre rien de pareil, tandis que la composition de cette façade funéraire rappelle d'une manière frappante celle du temple de

Paphos. Une disposition semblable se trouve encore au *Tombeau de Zacharie* et dans un autre hypogée des environs de Jérusalem (fig. 145)[1]. Les pilastres, il est vrai, se rapprochent davantage ici de ceux qu'emploie l'architecture hellénique; ils n'ont pas un aspect aussi original, aussi franchement accusé que dans le *Tombeau de saint Jacques;* mais c'est encore le même principe, des formes montantes, qui ne portent



145. — Tombeau juif. Restauration de Cassas. *Voyage pittoresque*, t. III, pl. 38.

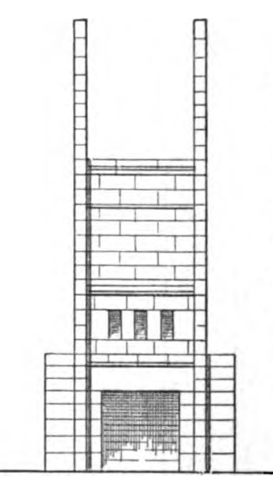
rien, et qui se dressent des deux côtés d'un portique ou d'une porte dont elles dominent d'assez haut le faîte.

Le parti que nous avons pris, pour la restitution des pylônes, est donc doublement justifié : il l'est à la fois par les auteurs et par les

1. Cette tombe existe encore, à peu près telle que Cassas l'a vue et dessinée, au nord-ouest de la ville, dans le voisinage du *Tombeau des Juges*. Elle est décrite et figurée par Pierotti, qui en donne l'élévation et le plan (*Jerusalem explored, being a description of the ancient and modern city*, 2 vol. in-4°, Londres, 1884, t. I, p. 239, et t. II, pl. LVIII, fig. 5, et LIX, fig. 5). D'après l'état actuel de Pierotti, Cassas n'aurait eu à restaurer que les chapiteaux des pilastres; encore est-il possible que ces chapiteaux aient subsisté à la fin du siècle dernier.



monuments. Les tentatives que l'on avait faites jusqu'ici pour reconstruire, sur les données d'Ézéchiel, ces *piliers de la porte* n'avaient abouti qu'à des résultats contre lesquels protestait le bon sens; c'est que l'on n'avait pas compris le texte hébreu; dans les deux coudées qu'il assigne au pilier, on avait vu la face externe de ce pilier, au lieu d'y deviner la saillie qu'il fait, en plan, sur la façade. On se demandait, avec raison, quel effet pouvait produire à l'œil et comment d'ailleurs pouvait tenir debout un pilier d'environ 30 mètres de haut sur 1 mètre seulement de base. La question de solidité mise à part, le croquis ci-joint suffit à montrer ce qu'une pareille construction aurait de disgracieux et d'étriqué (fig. 146)[1].



146. — Le pylône d'après l'interprétation ordinaire du texte d'Ézéchiel.

Comme le pylône égyptien, le pylône phénicien, tel que nous le comprenons, devait contenir des chambres et des escaliers qui y conduisaient; à l'échelle où est le plan, nous n'avons pu indiquer ces détails; mais, dans la vue de la porte méridionale (pl. IV), on devine la place de ces pièces aux fenêtres qui sont percées dans la face en retraite du pylône et sur ses côtés. Ces chambres au-dessus de la porte sont d'ailleurs mentionnées assez souvent dans les textes orientaux[2]. Les palmiers appliqués en bas-relief contre le mur, aux deux côtés de l'entrée, sont signalés à plusieurs reprises par Ézéchiel[3]. Dans la partie haute du pilier, comme ornement, nous avons supposé la grenade, que le décorateur avait partout prodiguée sur le chapiteau des deux colonnes de bronze et dans la décoration du sanctuaire. Autour, une sorte d'encadrement en forme d'anse; au-dessous, une petite palmette dont il serait aisé de montrer plus d'un exemple dans les monuments phéniciens[4].

Pour faciliter la circulation, deux portes latérales, très simples, conduisent du vestibule postérieur sur le dallage, en avant du portique.

1. Cette figure reproduit, à peu de chose près, l'élévation du frontispice que le Père Lamy a dressé, dans sa restauration, en avant du temple; on a seulement retranché, dans ce croquis, le double contrefort qu'il s'est cru obligé d'adosser aux montants, pour en assurer la solidité.

2. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 486-487. David, attendant le résultat de la bataille que Joab livre pour lui à Absalom, « se tient entre les deux portes »; quand il a appris la nouvelle, il « monte dans la chambre au-dessus de la porte » (*II Samuel*, XVIII, 24, 33).

3. ÉZÉCHIEL, XL, 16, 27, 31.

4. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 115-116, fig. 51, 52, 53, 152, et p. 141, fig. 73, 76, 81, etc.

Celui-ci comporte, à l'intérieur, des colonnes de bois ou de métal disposées sur deux portiques, et, par devant, une file de piliers de pierre. Pas un mot du texte ne nous en indiquait les proportions ou la forme; on reconnaîtra, dans les chapiteaux, ces volutes superposées qui se rencontrent si souvent dans les stèles cypriotes, sur l'architrave, la rosace et sur le devant du pilier, les palmettes dont les décorateurs phéniciens font un si fréquent usage. Dans une salle que les explorateurs anglais ont visitée sous le sol actuel du Tyropœon, au-dessous



147. — Pilastre d'une salle souterraine. *Recovery*, t. I, p. 89.

de l'*arche de Wilson,* et dont les murs présentent le même appareil que la partie la plus ancienne de l'enceinte du Haram, il y a aux quatre coins des pilastres; autant que nous pouvons en juger par le médiocre croquis qu'ils en ont donné (fig. 147), les chapiteaux que surmontent ces pilastres offrent cette superposition des volutes qui était dans les traditions de l'art phénicien[1].

La cour intérieure est assise sur une plate-forme qui déborde tout

1. Cette salle est celle que les Anglais ont appelée la *salle maçonnique* (*Recovery*, t. I, pp. 86-89). Elle date au moins du règne d'Hérode : « Elle a l'air, dit le capitaine Warren, d'être, avec les murs du sanctuaire, la plus ancienne construction qui soit visible à Jérusalem, » et nous nous demandons si elle ne serait pas plus ancienne, si elle ne remonterait pas par exemple aux Asmonéens. Le chapiteau est bien moins grec de forme que celui des tombeaux de la vallée du Cédron; il se rapproche bien moins des types classiques.



autour des bâtiments (fig. 148); l'espace compris entre le pied des constructions et le bord de cette terrasse doit être le *dallage supérieur*. Celui-ci est porté par un mur de soubassement auquel doit s'appliquer un passage du livre des *Rois,* qui a été mal compris : « Salomon bâtit la cour intérieure au moyen de trois rangées de pierres de taille et d'une rangée de poutres de cèdre[1]. » On a cru qu'il s'agissait d'une balustrade en planches de cèdre posée au-dessus de la troisième assise, de l'assise supérieure du petit mur; mais il faut forcer beaucoup le sens des termes pour les expliquer ainsi. On se tient bien plus près du texte en supposant la *rangée de poutres* perpendiculaire à la direction du mur. Engagées par leurs deux extrémités dans des trous préparés pour les recevoir, les poutres s'appuieraient d'un côté sur le mur des bâtiments que portait la terrasse, et, de l'autre, sur le mur bas qui la termine (fig. 149). Très rapprochées, ces poutres pouvaient supporter une mosaïque ou un léger dallage.

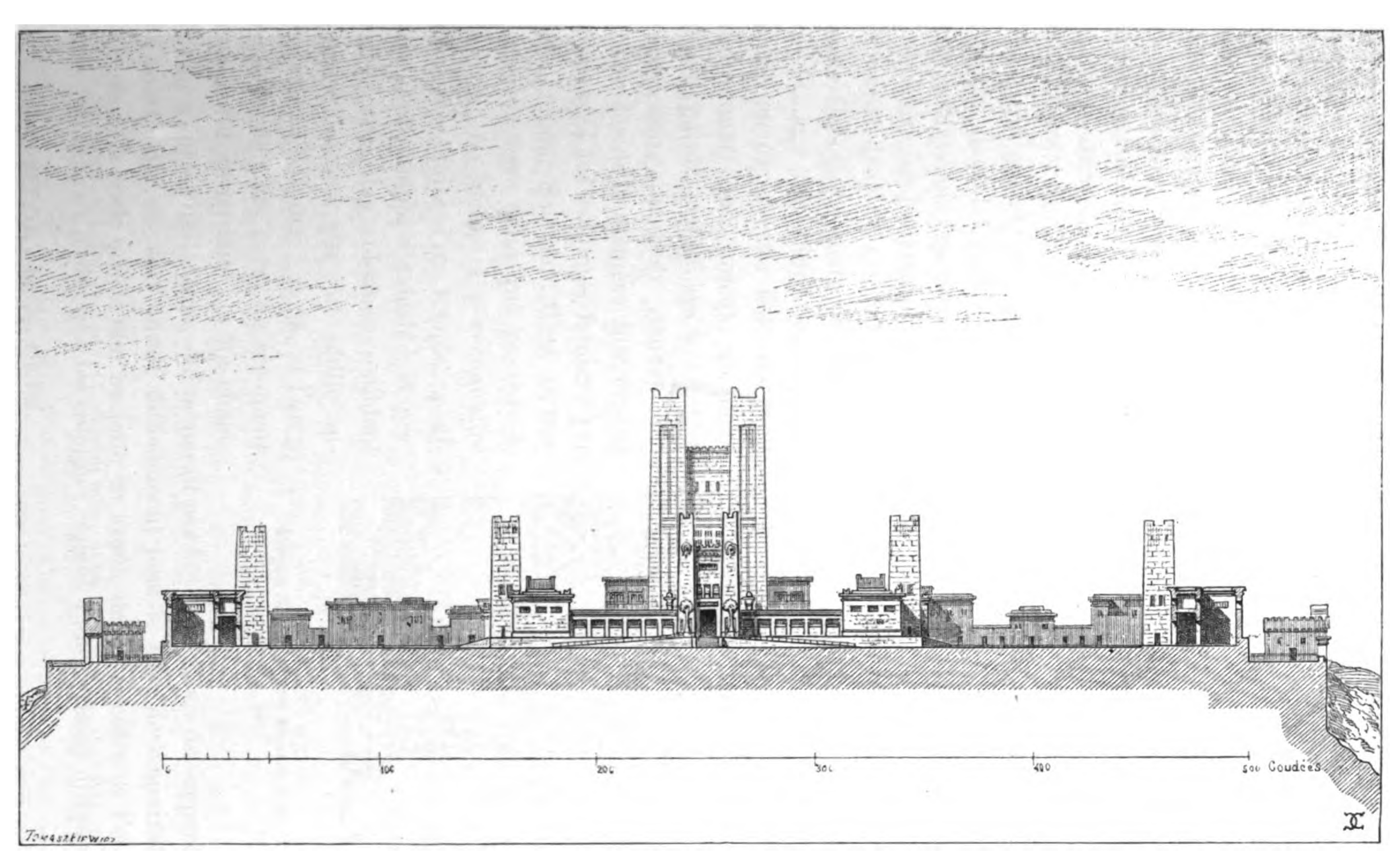
Nous avons indiqué la disposition des édifices qui entourent cette cour; on fera seulement observer ici que les boucheries sont à ciel découvert; en cas de pluie, le portique sur lequel s'ouvraient ces pièces fournissait un abri suffisant. Moins profond que celui de la première cour, ce portique n'avait que des piliers de pierre; style et proportions, tout y devait ressembler à ce que nous avons placé dans le parvis d'Israël; peut-être la décoration était-elle ici plus riche.

Nous ne cherchons ici qu'à donner une idée du caractère des élévations, telles qu'on les aperçoit dans une vue d'ensemble qui ne comporte pas de détails; nous n'essayerons donc pas de restituer le chapiteau compliqué de ces deux colonnes de bronze, *Iakin* et *Bo'az,* comme on les appelait, qui sont décrites avec tant de complaisance par les auteurs des livres historiques et par Jérémie. Pour le moment une seule question nous intéresse, savoir où étaient posées ces colonnes et quel rôle elles jouaient. D'après certains interprètes, elles auraient fait partie intégrante de l'édifice; elles auraient soutenu soit le linteau de la porte, soit, en avant de celle-ci, une corniche saillante en forme d'auvent[2]; d'après les autres, elles auraient été dressées devant le temple, mais sans faire corps avec lui[3]. Les textes ne suffisent pas à

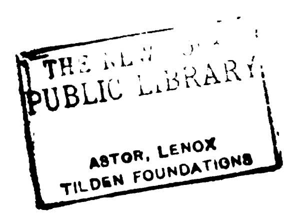
1. I *Rois,* VI, 36. Il est dit un peu plus loin (VII, 12) que la cour et le portique du palais étaient entourés d'une clôture du même genre.

2. C'est ainsi que les a placées M. de Vogüé, *le Temple,* pl. XIV.

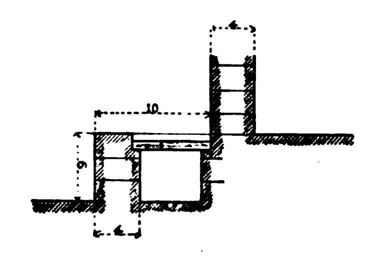
3. De Saulcy, *Histoire de l'Art judaïque,* 2e édition, 1864, *Plan du temple de Salomon,* K, L.

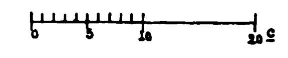


148. — Coupe transversale sur le parvis d'Israël. Restauration de Ch. Chipiez.

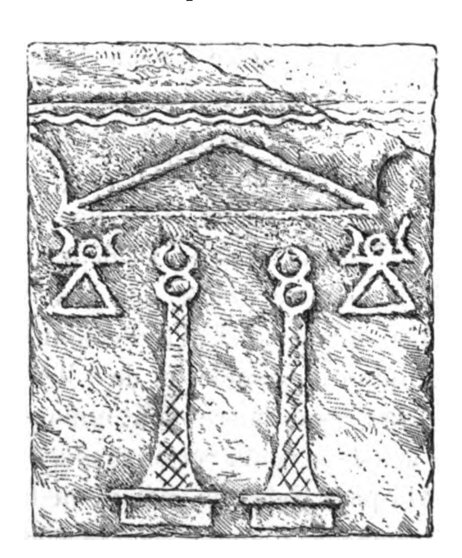


trancher la question; cependant ils semblent plutôt favorables à cette dernière hypothèse. C'est celle-ci que nous avons adoptée, et si nous n'avons pas hésité à le faire, c'est surtout que ce parti nous paraissait plus conforme aux traditions de l'architecture religieuse des Phéniciens. On n'a pas oublié les exemples que nous avons cités de ces stèles ou colonnes isolées que l'on rencontrait en avant des temples de la Syrie et de Chypre[1]. Sur les stèles consacrées à Tanit qui ont été retrouvées en si grand nombre dans les ruines de Carthage, on voit quelquefois représenté, d'une manière sommaire, un petit temple devant lequel se dressent deux de ces colonnes isolées; nous reproduisons ici un des bas-reliefs de ce genre où l'on peut le moins se méprendre sur le sens de l'image (fig. 150). Nous ajouterons encore à cette liste un petit monument qui, mieux qu'aucun autre, paraît, malgré ses très faibles dimensions, pouvoir donner une juste idée de la manière dont étaient disposées les colonnes fondues par Hiram pour Salomon. C'est un modèle en terre cuite que possède le Louvre; on incline à y reconnaître l'image réduite d'un temple, peut-être d'un temple d'Astarté[2]. A première vue, les colonnes semblent porter l'auvent qui fait saillie au-dessus de la porte; mais, si l'on y regarde de plus près, on reconnaît que le fût se termine par un chapiteau en forme de fleuron, qui ne paraît pas fait pour servir de support; la pointe qui en sort aurait difficilement joué le rôle de coussinet. L'espèce de socle que le mur projette en avant, des deux côtés de l'entrée, indiquerait plutôt que les colonnes étaient à une certaine distance





149. — Mur de clôture de la cour intérieure.



150. — Stèle carthaginoise. *Corpus inscriptionum semiticarum*, Pars I, p. 281.

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 119-122.
2. *Ibid.*, fig. 208.

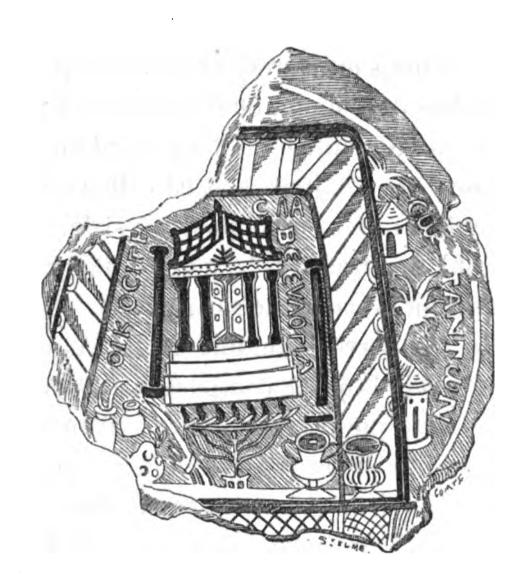
de la chapelle; si le potier les en a si fort rapprochées, s'il les a mises en contact avec l'auvent, c'est pour ne pas compliquer l'exécution et ne pas augmenter la fragilité de l'ouvrage; mais un contemporain ne s'y serait pas trompé : il aurait compris l'intention de l'artiste, il aurait aussitôt replacé les colonnes là où nous plaçons les deux fûts de bronze, sur un stylobate, à quelques pas en avant du temple.

Enfin, une découverte récente est venue jeter un nouveau jour sur la question. Nous voulons parler du curieux monument qui a été trouvé, en 1882, à Rome, sous les ruines d'un *cubiculum* du cimetière *ad duas lauros,* au troisième mille de la voie Labicane[1]. C'est un fond de coupe, qui appartient à la catégorie très connue des *verres cimitériaux,* comme on les appelle, parce qu'on les a rencontrés surtout dans les cimetières de Rome. Cet objet est unique en son genre; il représente le temple de Jérusalem, comme l'indiquent tout d'abord le chandelier à sept branches et les autres symboles groupés dans le champ, ainsi que les palmiers, emblèmes de la Judée. D'après M. de Rossi, cette coupe daterait de la dernière moitié du troisième siècle après notre ère ou de la première moitié du quatrième siècle. Elle a certainement appartenu à la communauté des Juifs de Rome. Nous renverrons, pour une description détaillée du monument et pour l'explication de ses légendes, au mémoire de l'illustre érudit; ce qui nous intéresse ici, c'est une particularité dont l'importance ne lui a pas échappé. Les deux célèbres colonnes sont aisément reconnaissables à la couleur foncée que leur a donnée le peintre sur verre; elles se distinguent ainsi et des colonnes, figurées en rouge, qui supportent le fronton du temple, et de celles du portique qui règne tout autour de la cour; ces dernières sont indiquées en blanc. Par le choix d'un ton noir, l'artiste a voulu certainement rappeler que les fûts fondus par Hiram-Abi pour Salomon étaient en bronze. Quoique nous n'ayons pu avoir recours ici à une image polychrome, nous avons réussi à bien marqner dans notre dessin cette particularité très importante (fig. 151). C'est elle qui achève de démontrer qu'il faut voir dans l'édifice ici représenté le temple de Salomon, tel que se l'imaginaient les rabbins juifs au temps de Constantin; aucun temple grec ou romain n'offrait une disposition analogue. Sans doute cette perspective abrégée et grossière met les

1. De Rossi, *Bullettino di Archeologia cristiana*, 1882, pp. 137-158 et pl. VII, 1. Le mémoire de M. de Rossi a été reproduit dans les *Archives de l'Orient latin* (t. II, 1884), avec une meilleure image du monument, où sont conservées les couleurs de l'original. C'est d'après celle-ci qu'a été dessinée notre figure 151.



colonnes, dont la proportion est d'ailleurs très forcée, à une place qu'elles n'ont jamais pu occuper; pour dégager la façade du temple, l'artiste les a rejetées sur les côtés; mais il n'en résulte pas moins du parti qu'il a pris si résolument que, dans les synagogues et dans les écoles juives, on n'hésitait point à admettre que Iakin et Bo'az avaient été deux colonnes monumentales, détachées de l'édifice principal et jouant un rôle analogue à celui des obélisques égyptiens. L'opinion que nous avons soutenue est ainsi confirmée par le témoignage de la tradition nationale; or on ne saurait refuser de tenir un certain compte de cette tradition; nous savons avec quelle ténacité les Juifs, malgré les malheurs qui les avaient frappés et dispersés à tous les vents du ciel, étaient restés attachés à tous les souvenirs de leur glorieux passé.



151. — Fond de coupe en verre. *Archives de l'Orient latin*, t. II, p. 439.

Le frontispice du temple s'élève en arrière de ces deux colonnes. Étant données, d'une part, les raisons qui nous ont conduit à prêter aux frontispices des six portes la forme que nous leur avons assignée, et, d'autre part, la hauteur qu'attribue Ézéchiel à ces frontispices, nous ne pouvions nous dispenser d'arriver ici au résultat que présente notre planche. Tout pylône déborde sur le bâtiment auquel il sert de façade. En vertu de ce principe, nous avons dû admettre, pour les pylônes des portes extérieures et intérieures, une base de 30 coudées et, pour celui du temple, qui couvre et décore un édifice plus large du double que les portes, une base de 60 coudées. Le rapport que nous trouvions établi, dans presque toutes les parties de l'édifice, entre la largeur et la longueur, entre la base et la hauteur, était celui de 1 à 2; il n'y avait aucune raison de croire qu'on s'en fût écarté dans la portion de l'ensemble qui, par suite de sa place et de sa destination, devait avoir, aux yeux de l'architecte, le plus d'importance et produire le plus d'effet; nous avons été ainsi conduit ou plutôt contraint à construire au-dessus du vestibule un pylône qui a 120 coudées de haut. Ces 120 coudées, c'est justement la hauteur

que donne à l'édifice l'auteur des *Chroniques,* que Josèphe a suivi[1]. On avait toujours déclaré ce chiffre fautif et exagéré[2]; aussi nous étions-nous gardé de le prendre comme point de départ; c'est sans le savoir, c'est en quelque sorte malgré nous que nous y avons été ramené, par l'étude du plan d'Ézéchiel. Est-ce à dire que cet énorme pylône, haut de plus de 60 mètres, ait jamais été achevé, soit dans le premier, soit dans le second temple? Nous n'oserions l'affirmer; nous n'en savons rien, tout en maintenant que la cote des *Chroniques* n'est ni le résultat d'une erreur de copiste, ni l'invention d'un écrivain à bon droit suspect d'aimer les gros chiffres. Cette élévation que n'ont peut-être jamais eue, mais que devaient avoir ce que les Grecs auraient appelé les *Propylées* du temple, était indiquée par les proportions des autres parties du monument. C'était un idéal que l'on n'a peut-être pas atteint, mais que l'on n'a jamais perdu de vue. Ézéchiel l'avait présent à l'esprit; tout son plan le suppose, et si le rédacteur des *Chroniques,* si Josèphe l'ont mentionné, c'est qu'il était resté dans la mémoire du peuple et surtout de la classe sacerdotale.

Un perron conduit du parvis des prêtres au vestibule du temple. Les degrés qui le composent ne sont pas des marches proprement dites; ce sont plutôt des gradins, trop élevés pour qu'on puisse les gravir sans un effort pénible. Là, comme autour de maints temples grecs, comme dans la *cavea* des théâtres antiques, des entailles, pratiquées en avant de la porte, dans la face de ces gradins, constituent un étroit escalier qui, tout en permettant de monter et de descendre facilement, ne coupent pas les lignes de ce socle, pour l'œil d'un spectateur placé à quelque distance. Du vestibule, on entre dans le sanctuaire proprement dit, qui se divise en deux salles de dimensions inégales, le *hécal* et le *debir*. Ces salles étaient certainement couvertes au moyen d'une charpente en bois de cèdre, que recouvrait une couche de terre battue. Il y aurait plusieurs manières de la restituer; on peut supposer ou des poutres d'environ 11 mètres s'appuyant par leurs extrémités sur les murs, ou des solives d'une longueur moitié moindre qui, légèrement inclinées, seraient venues reposer au milieu de la pièce, sur une maîtresse poutre qui aurait correspondu à l'axe même du bâtiment. Celle-ci aurait donc dû avoir, dans le *Hécal,* une portée de plus de 20 mètres. De telles dimensions peuvent surprendre au premier abord; on se les explique par les habitudes de ces constructeurs, qui avaient à leur

1. *II Chroniques,* III, 4.
2. JOSÈPHE, *Ant. jud.*, VIII, III, 2.

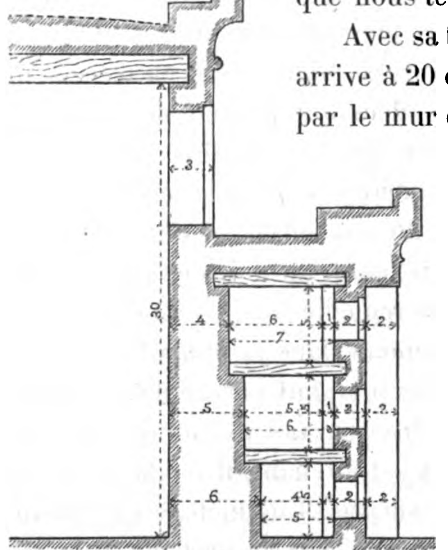
disposition les forêts du Liban, alors si riches en essences précieuses et en arbres plusieurs fois séculaires. De belles pièces de bois, d'une grandeur et d'une résistance exceptionnelles, c'était un des luxes que recherchaient le plus les architectes d'alors et les princes pour lesquels ils travaillaient.

Nous connaissons les hauteurs du *hécal* et du *debir*, au moins pour le temple de Salomon[1]; elles étaient de 30 et de 20 coudées. Mesurée à l'intérieur, l'élévation du vaisseau décroît ainsi, de l'entrée au fond, comme dans les temples égyptiens. Cette différence de hauteur ne s'accusait pas extérieurement, croyons-nous, par un ressaut de la toiture; nous avons supposé, avec divers interprètes, au-dessus du *Debir*, une chambre haute de 10 coudées qui permet de continuer jusqu'au bout la ligne horizontale de la terrasse; c'est ce que montre notre planche V, qui donne une vue latérale du temple, prise au nord du parvis d'Israël[2]. Le décrochement du toit aurait produit à l'œil un mauvais effet; il aurait donné à la partie postérieure de l'édifice quelque chose de grêle et d'étriqué. Nous avons remédié ainsi à l'un des défauts que présente la physionomie du monument dans la plupart des essais de restitution qui ont été proposés; mais il restait encore une difficulté que nous ne pouvions méconnaître. Entre ce grand pylône de 120 coudées et le bâtiment de 30 coudées qui y est attenant, il semblait y avoir une disproportion fâcheuse, qui aurait surpris et inquiété le spectateur, et ce qui la rendait plus sensible encore, c'était l'aspect mesquin que l'on avait toujours donné à ce bâtiment, composé de trois étages de cellules, qui, dans le temple d'Ézéchiel comme dans celui de Salomon, entoure le sanctuaire; on s'était contenté d'élever des murs verticaux dans lesquels on avait percé de petits jours qui ressemblaient à ceux d'une manutention. Les murs qui séparent les cellules donnent en plan de véritables éperons; ce caractère, qu'ils tiennent des dispositions de l'édifice, nous le leur conservons en plaçant les fenêtres des trois étages de cellules dans un mur de remplissage disposé en arrière-plan sur une faible profondeur. Les extrémités de ces cloisons forment ainsi autant de piliers d'une saillie très marquée, où l'alternance des creux et des

1. *I Rois*, vi, 2, 20.

2. Les *Chroniques* semblent faire allusion à ces *chambres supérieures*, comme elles les appellent (*I*, xxviii, 11; *II*, iii, 9). Voir la note de Reuss sur *I Rois*, vi, 20. Un des savants qui, dans notre siècle, se sont occupés de la restauration du temple, a eu, à propos de la destination de cette chambre située au-dessus du *debir*, une idée vraiment plaisante; il imagine d'y placer un puissant appareil électrique qui devait faire paraître le feu du ciel dans le temple et y figurer la présence de Dieu au milieu des orages.

pleins contraste avec la solidité des angles. Le fort relief de la corniche et le crénelage qui la surmonte achèvent de donner à ce bâtiment une assiette et une fermeté de lignes qui ajoutent beaucoup à l'ampleur du massif en avant duquel se dresse le pylône. Pour que ce massif fût visible tout entier, nous avons, dans la planche V, supposé qu'au moment où la vue est prise, l'édifice latéral, celui qui sépare le parvis d'Israël de la cour de 25 coudées attenante au temple, est encore en construction; achevé, il aurait dérobé à la vue ce que nous tenions à montrer.

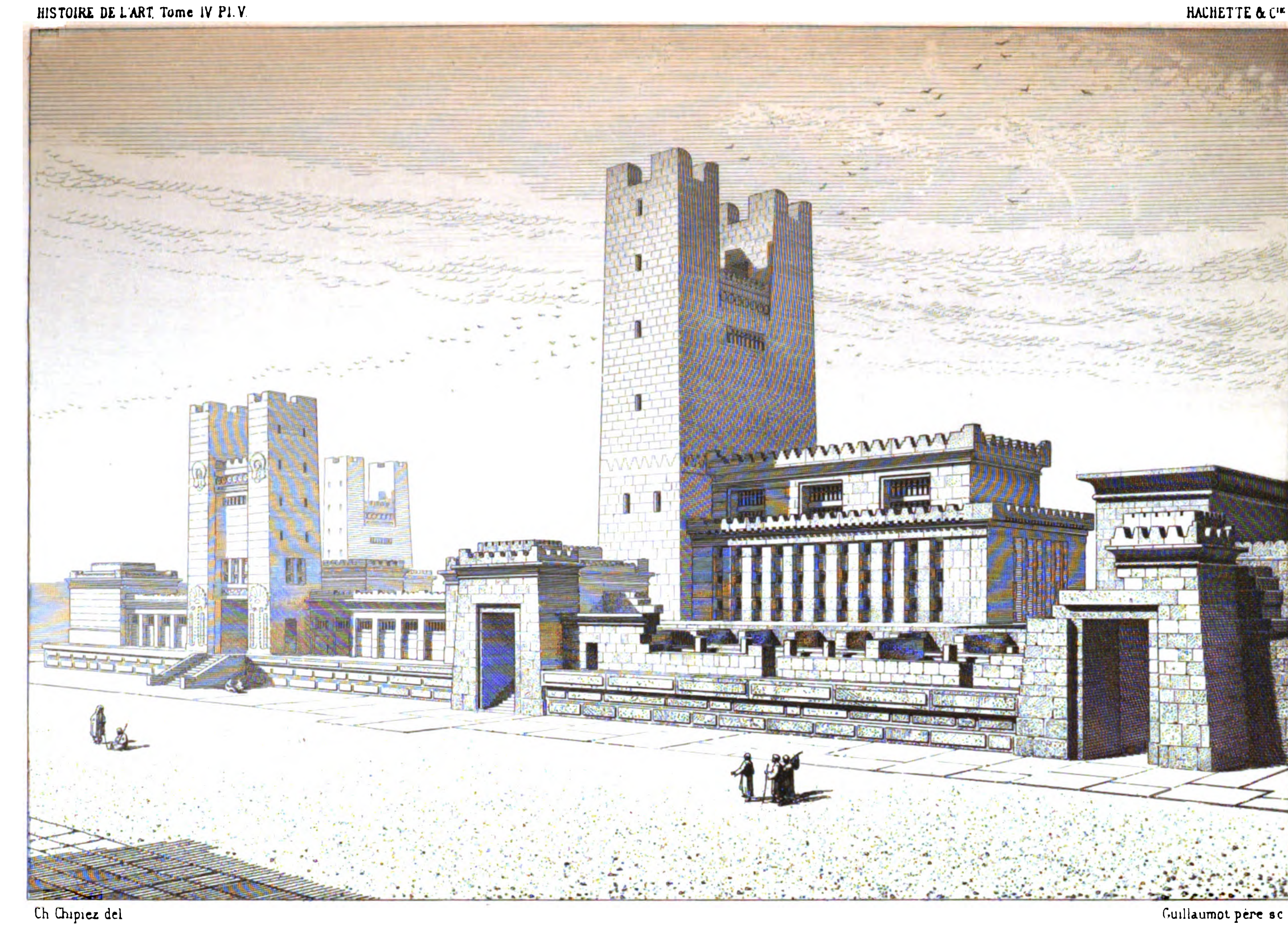


152. — Le temple et les chambres latérales. Coupe transversale.

Avec sa toiture, le troisième étage des cellules arrive à 20 coudées. Il est dépassé de 10 coudées par le mur du sanctuaire. C'est dans cette partie de l'édifice que sont les deux fenêtres qui éclairent le *hécal;* une troisième donne du jour à la chambre que nous avons placée au-dessus du *debir;* celui-ci ne reçoit de lumière que par la porte (fig. 134).

La partie inférieure du mur extérieur du sanctuaire est à gradins; à la hauteur de chacun des étages de cellules, il recule d'une coudée; ces retraits successifs le font diminuer d'épaisseur à mesure qu'il monte, en même temps qu'ils permettent d'agrandir les cellules, qui ont 5 coudées au rez-de-chaussée, 6 au second, 7 au troisième. Un croquis très simple fera comprendre cette disposition, telle du moins que permet de la comprendre la description des *Rois* (fig. 152)[1]. Engagées par un bout dans les piliers qui séparent les cellules, les poutres qui soutiennent les planchers posent par leur autre extrémité sur les ressauts du mur. Bien moins claire, la description d'Ézéchiel semble faire allusion à quelque autre arrangement plus compliqué.

1. Le croquis ci-joint a été composé par M. Chipiez de manière à s'adapter à la fois à la description des *Rois* et à celle d'Ézéchiel. Celui-ci donne 4 coudées de profondeur à ses cellules du rez-de-chaussée (XLI, 6); nous supposons cette mesure prise entre le pied du mur du temple et les éperons du bâtiment latéral. Ceux-ci font une saillie d'une coudée sur le mur de remplissage; ce dernier mur est donc à une distance de 5 coudées de la muraille du temple. On aurait eu 4 ou 5 coudées, suivant que l'on aurait mesuré l'intervalle sur les faces saillantes ou sur les faces creuses du bâtiment latéral.



Ch Chipiez del Guillaumot père sc

VUE LATERALE DU TEMPLE ET DE L'ENCEINTE DU PARVIS DES PRÊTRES
PRISE DU NORD-OUEST
RESTITUTION PAR CH CHIPIEZ

Imp Chardon & Sormani

Nous ne parlerons pas ici de la richesse qui avait été déployée à l'intérieur du sanctuaire, des parquets, des lambris, des plafonds de cèdre, du placage en or dont le bois était revêtu sur l'autel que renfermait le *hécal*, sur les battants des portes, sur les cloisons du *debir*. La vue d'ensemble que nous expliquons et même les vues partielles qui nous ont servi à mieux faire saisir l'aspect de certaines portions du monument ne comportaient pas ces détails. Nous renverrons à un autre chapitre ce qu'il y a à dire du mobilier et de la parure du temple; nous ne nous occupons ici que des masses, nous ne voulons que marquer le caractère des divisions principales de l'édifice. Ce caractère est facile à saisir. Le temple ressemble au palais d'un souverain oriental. Ce palais a son antichambre, le vestibule; quant au *hécal,* c'est la salle d'audience du roi divin qui, comme un prince de la terre dans son harem, réside et se dérobe aux regards dans l'inaccessible et mystérieux *debir,* dont l'entrée est fermée par un rideau que la main seule du grand prêtre soulève de loin en loin. Autour du palais sont d'amples communs, d'abord les petites chambres adossées à l'édifice, resserres et magasins, puis les bâtiments plus spacieux où habitent les courtisans et serviteurs du monarque, les prêtres et les ministres de toute espèce qui remplissent auprès de lui des fonctions d'un ordre plus ou moins élevé.

Quant à l'édifice mystérieux qui occupe l'arrière-cour, nous ne pouvions avoir à son propos qu'une ambition, lui donner, en élévation, un aspect qui fût en rapport avec l'idée que nous nous sommes faite de son plan. Séparé de la cour du temple par un portique à claire-voie, il est isolé dans l'arrière-cour; la gorge égyptienne en couronne les lignes horizontales. Le péristyle qui le précède est plus élevé que le reste du temple (fig. 134 et 135, pl. V). C'est là une disposition qui est constante dans les édifices religieux de la vallée du Nil. Or, parmi les cultes étrangers qui se célébraient aux portes mêmes de la maison de Iahvé, il y en avait au moins un qui venait en droite ligne du Delta : c'était celui aux cérémonies duquel le prophète assiste en regardant par le trou du mur; il y voit balancer l'encensoir devant toutes sortes de reptiles et d'animaux immondes [1]. Ézéchiel fait certainement allusion ici à des dieux à tête de serpent, de bœuf, de chatte, de crocodile, d'épervier, à tous les personnages connus du panthéon égyptien. Si ces types divins étaient honorés sur le Moria, n'était-il pas naturel que l'édifice

1. Ézéchiel, VIII, 10.

où ils recevaient ces hommages fût aussi tout égyptien d'ordonnance et de physionomie?

Le bâtiment latéral qui est à cheval sur le carré du temple et sur celui de l'arrière-cour est formé de trois étages en retraite les uns sur les autres; il rappelle par cette disposition les tours chaldéennes et assyriennes. Pas de portique ni même de galerie feinte comme dans le bâtiment qui enveloppe le temple, mais de grandes faces nues dont l'uniformité n'est rompue que par les fenêtres. C'est une annexe, un bâtiment de service, qui ne comportait pas de formes accentuées et décoratives. Le texte même nous avertissait d'avoir à mettre ici cette simplicité d'arrangement et d'aspect : « Les chambres supérieures étaient à trois étages et n'avaient pas de colonnes pareilles aux colonnes des cours[1]. » Dans la planche V, en avant du grand pylône du temple, on voit la porte par laquelle on entre dans le couloir de dégagement sur lequel donne l'allée centrale dont les deux côtés sont occupés par les sacristies.

A l'occident, derrière ce que nous croyons être le *Parvar*, il y a un groupe d'habitations établies sur l'esplanade extérieure; nous avons dit à quel usage pouvaient avoir été affectées, sous les rois de Juda, les constructions de cette partie de l'ensemble; ce n'est là qu'un soupçon, qu'une présomption; mais, du moment que nous l'admettions, nous étions fondés à placer de ce côté une porte qui a son corps de garde. Il fallait à ce quartier, qui avait sa destination spéciale, une entrée qui lui appartînt en propre et où pût être exercée une surveillance.

Nous nous étions introduits dans l'enceinte sacrée par la porte orientale; nous en sortons à l'occident, après l'avoir parcourue tout entière. Nous avons, durant cette visite, essayé de remplir auprès du lecteur l'office dont l'ange s'acquitte auprès d'Ézéchiel, celui de guide et de démonstrateur. Ézéchiel décrivait un édifice qu'avaient connu beaucoup de ces Juifs auxquels il s'adressait; il avait donc le droit de compter sur leur mémoire pour suppléer aux lacunes de sa description et pour en éclaircir les obscurités. Cette ressource nous faisait défaut; nous ne pouvions nous faire comprendre qu'à condition d'entrer dans plus de détails, de tout spécifier, et encore n'y serions-nous pas arrivé si le crayon n'était pas venu au secours de la parole, si nous n'avions pas eu l'avantage de pouvoir rendre sensibles à l'œil, par le moyen de nos planches et de nos diagrammes, les dispositions du plan et de l'élévation. En pareille matière, les explications les plus circonstanciées ne valent pas, ne sauraient remplacer une figure.

1. Ézéchiel, xlii, 6.

L'image que nous avons présentée de ce monument célèbre est, nous en avons la ferme conviction, beaucoup plus près de la vérité qu'aucune des restaurations qui en ont été tentées, même dans ces derniers temps. Au dix-septième siècle, les seules formes que l'on pût prêter au temple étaient celles que l'on avait sous les yeux, dans les ruines des bâtiments antiques de l'Italie et dans les édifices contemporains. Examinez la restauration du savant jésuite Villalpand : ce que vous y trouverez, c'est de l'architecture romaine, ou plutôt une architecture bâtarde, où se mêlent les formes de l'art latin et de celui de la Renaissance italienne[1]. Plus tard, on donne au temple de Salomon l'aspect de Versailles ou de Saint-Thomas d'Aquin[2]. C'est seulement de nos jours que l'on a commencé de soupçonner qu'il ne fallait pas aller chercher dans Vitruve et dans ses commentateurs et disciples modernes les éléments et les formes d'un édifice bâti en Judée, un millier d'années avant notre ère.

Les études archéologiques avaient fait de rapides progrès; vers le milieu de ce siècle, on connaissait l'Égypte et l'on devinait quelle influence cet art original et puissant avait dû exercer sur celui des contrées voisines. Alors prévaut ce que l'on peut appeler la solution égyptienne du problème, solution représentée par les travaux de Thénius[3], de Saulcy[4] et de M. de Vogüé[5]; on veut que le temple de Salomon, et par suite celui d'Ézéchiel, aient été des édifices purement égyptiens ; on cherche dans le temple de Khons et dans les autres édifices thébains de la même époque tous les éléments des restitutions que l'on essaye.

Cette hypothèse contient certainement une grande part de vérité; en cherchant, dans le livre précédent, à définir la civilisation phéni-

1. *In Ezechielem explanationes et apparatus urbis ac templi Hierosolomytani.* Rome, 1596-1608, 3 vol. in-folio avec planches. C'est dans le tome II que se trouve sa restauration, où il mêle le dorique romain, avec base, aux pilastres corinthiens.

2. Lami (Père Bernard Lami), *de Tabernaculo fœderis, de sancta civitate Jerusalem et de templo ejus,* in-folio. Paris, 1720. Lightfoot (Joannis Lightfooti *opera omnia,* 2 vol. in-folio, Anvers, 1699) n'avait donné qu'un plan, d'ailleurs très bien étudié (t. I, p. 553). Hirt n'a étudié que le temple d'Hérode; il a donc pu, dans les croquis joints à son court mémoire, introduire les ordres grecs (*Abhandlungen der kön. Akademie der Wissenschaften in Berlin,* 1816-1817, in-4°, Historisch-philosophische klasse, p. 1 : *Ueber die Baue Herodes des Grossen überhaupt, und über seinen Tempelbau an Jerusalem in besonders.* 2 planches). Dom Calmet, dans son *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament,* au t. II du commentaire sur les *Rois,* en tête du volume, donne un plan et une vue cavalière du temple; mais celle-ci est à si petite échelle que l'on ne saurait juger du style adopté pour la restauration des bâtiments.

3. Thenius, *das vorexilische Jerusalem und dessen Tempel.* Leipzig, 1849, 3 pl.

4. De Saulcy, *Histoire de l'Art judaïque,* pp. 194 et suivantes.

5. De Vogüé, *le Temple de Jérusalem,* ch. III et pl. XIV.

cienne, nous avons longuement insisté sur tous les emprunts qu'elle avait faits à l'Égypte, et l'on a pu voir, dans notre restauration, quelle place nous y avons attribuée à des motifs tout égyptiens, tels que la gorge des corniches, l'ordonnance du péristyle de l'arrière-cour, le débordement des pylônes sur le corps des portes principales, l'inclinaison des faces latérales des portes secondaires. Nous ne saurions pourtant admettre que ni les temples phéniciens de Tyr, de Byblos et de Paphos, ni par conséquent le temple de Jérusalem, aient été de pures copies des temples de Thèbes et de Memphis; nous croyons que la Phénicie a eu une architecture religieuse dont l'Égypte n'a pas fait tous les frais. D'autres éléments y sont entrés, ceux qu'elle a tirés de l'Assyrie et de la Chaldée; c'est ainsi que ces portes si profondes, avec leurs deux vestibules et leur couloir central flanqué de corps de garde, rappellent bien plutôt les portes des villes assyriennes, percées dans d'épais massifs de briques crues, que celles qui donnent accès aux temples égyptiens. Nous avons mis ici en plus d'un endroit, comme couronnement de la muraille, le créneau, qui est né spontanément de l'architecture en brique; l'Égypte paraît n'en avoir fait qu'un usage très restreint dans l'architecture religieuse et même dans l'architecture civile : elle ne l'a guère employé que comme moyen de défense, tandis qu'on le rencontre à tout instant en Assyrie, non seulement sur la crête de tous les édifices, quelle qu'en soit la destination, mais encore dans la décoration sculptée ou peinte, comme ornement. Or la Phénicie l'avait adopté en cette qualité; elle aussi le plaçait comme parure là où il n'avait aucune fonction utile à remplir; on en a la preuve dans ce tombeau d'Amrit où, plaqué à la pierre, il tourne par deux fois autour du cylindre qui fait le corps du monument[1].

L'originalité de l'architecture phénicienne est dans le mélange qu'elle fait d'éléments ainsi puisés à des sources diverses; elle est dans le dosage des ingrédients dont se compose ce mélange, dans le titre même de cet alliage; elle est aussi dans le détour que prend cet art éclectique pour adapter à ses besoins et à ses goûts certaines formes que la nature des matériaux dont il dispose ne lui permet pas de reproduire intégralement. C'est ainsi que l'obélisque, l'aiguille monolithe patiemment taillée dans le granit de Syène devient, en Phénicie, la colonne de métal ou le haut pilier de pierre appareillée; il y perd peut-être en hardiesse et en beauté, mais il n'en

1. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 95.

garde pas moins sa place au seuil du temple et, par la modification qu'il a subie, il contribue beaucoup à donner au monument phénicien une physionomie qui lui est propre, qui le distingue de toutes les autres créations de l'architecture antique. Transporté dans les cours de l'édifice que nous avons construit, errant sous ses colonnades, mesurant du regard la saillie et l'élévation de ses pylônes, l'archéologue ne se sentira pas très loin de la vallée du Nil; il s'apercevra que nous l'avons conduit chez un peuple sur lequel s'est étendue l'ombre et s'est projeté le reflet des arts de l'Égypte; mais en même temps, si l'exécution n'a pas trahi notre pensée, il devinera que la ville dont il visite le sanctuaire n'est ni Thèbes, ni Memphis. Ce n'est pas, on l'avait oublié jusqu'ici, au Pharaon son beau-père que Salomon avait demandé un architecte : il s'était adressé, nous nous en sommes souvenu, à son voisin, à son allié le plus intime, au roi de Tyr. Nous aurons atteint notre but, nous ne regretterons pas les longues heures passées, avec le prophète, dans la maison de Iahvé, si le connaisseur qui étudiera notre restitution y reconnaît un édifice d'un caractère très particulier, celui qu'avec la souplesse de son talent ingénieux et accommodant un artiste phénicien a pu construire pour un dieu qui ne voulait pas dans son temple d'images et de statues.

§ 3. — LE MOBILIER DU TEMPLE ET SA DÉCORATION

Nous avons vu avec quel soin et quelle rigoureuse précision Ézéchiel, dans son projet, mesurait et délimitait l'espace qu'occuperaient les bâtiments du temple futur, comment il le partageait entre le temple même et ses dépendances, comment il y logeait les divers services que supposait un culte aussi chargé de rites que l'était celui d'Israël. Le prophète détermine les dimensions et l'usage de chacune des pièces de cet édifice ou plutôt de ce groupe d'édifices, si bien que l'architecte trouve dans sa description presque tous les éléments dont il a besoin pour restituer le plan. En revanche, quand nous avons voulu passer de l'étude des dispositions à celle des élévations, le texte qui nous avait tant donné dans la première partie de notre travail ne nous a plus été que d'un médiocre secours, et nous aurions encore bien plus senti la difficulté si nous avions voulu pousser plus loin la tentative, si nous ne nous étions pas contenté de la représentation des grandes masses de l'architecture, telles que les aurait aperçues du dehors le spectateur

placé à une certaine distance. Notre embarras aurait été bien autre encore si nous avions entrepris de restituer les intérieurs, à l'aide du seul récit de la vision d'Ézéchiel; c'est que celui-ci ne se borne pas à omettre les cotes des hauteurs : il néglige aussi de tracer au constructeur le programme de la décoration que devront recevoir ses bâtiments; tout au plus donne-t-il quelques indications de ce genre pour le sanctuaire proprement dit, sans spécifier d'ailleurs la nature des matériaux que l'ornemaniste mettra en œuvre. Quant au mobilier que contiendront les salles, il le passe sous silence; c'est à peine si, à propos de certaines annexes, il mentionne les tables et les crochets; mais il ne fait pas même allusion à tous ces beaux ustensiles de bronze qui avaient fait la gloire du premier temple. Y a-t-il là un parti pris dont la raison nous échappe? ou n'est-ce pas plutôt qu'Ézéchiel, à un certain moment, a voulu abréger, qu'il a craint de fatiguer l'attention par des détails trop minutieux, qu'il a senti le devoir d'arriver enfin à ces prescriptions religieuses et morales auxquelles servait de préface la description du temple enfin restauré sur la montagne sainte? C'est assez pour lui d'avoir tracé le dessin d'un cadre monumental qui, par l'ampleur de son contour et la commodité de ses divisions, se prête à la célébration de ces cérémonies qui vont être rétablies plus régulières et plus pompeuses qu'elles ne l'avaient jamais été; pour tout ce qui est accessoire, il suffira de rappeler à la vie ce qui existait autrefois. Seuls les autels tiennent de trop près au culte pour que le prophète ne prenne pas sur lui d'en fixer la place et les dimensions; le reste, ornements de toute espèce, appliques, meubles, il ne s'en inquiète pas; on en demandera le modèle à la mémoire de ceux qui ont vu le temple encore pourvu de tout ce riche appareil, et peut-être, échappant à la ruine de Babylone, enfin vaincue et humiliée à son tour, les instruments et les vases jadis arrachés au temple reviendront-ils de l'exil avec les enfants d'Israël. Pour compléter l'image que nous avons eu la hardiesse d'évoquer, nous nous reporterons donc au temple de Salomon; nous irons y contempler toutes les œuvres d'art qu'y avait réunies la munificence de son fondateur, et quand nous ferons effort pour en retrouver la forme et l'aspect, on ne pourra nous accuser de perdre de vue ce temple idéal où, dans la Jérusalem future, elles devaient venir reprendre leur place au seuil du sanctuaire et tout autour du parvis intérieur.

L'ensemble que nous venons de décrire se compose de deux parties très distinctes : d'une part le temple proprement dit, et, de l'autre, le

cadre qui l'entoure, ses dépendances. Le temple n'est pas, comme l'église ou la mosquée, un lieu de réunion pour les fidèles. Les prêtres seuls entrent dans le sanctuaire, pour le nettoyer et l'entretenir, pour y offrir le sacrifice; ils s'arrêtent d'ailleurs au seuil du *debir*, de la chambre obscure qui est censée servir plus particulièrement de résidence à Iahvé. L'unique visiteur qui en soulève le rideau, c'est le grand prêtre, et encore n'y met-il le pied qu'une fois par an. Le temple, c'est « la maison de l'Éternel », où Salomon et Ézéchiel l'ont vu, après la consécration de l'édifice, descendre sous forme de nuée, s'annonçant par le grondement du tonnerre[1]. Peu importait que cette maison fût petite, qu'elle n'occupât sur le terrain qu'une faible partie des spacieuses terrasses créées par un si puissant effort; elle n'en avait pas moins un tout autre caractère et une tout autre importance que les bâtiments de toute espèce qui l'entouraient, magasins, sacristies, logements destinés à la foule des prêtres et des serviteurs, portiques encadrant de vastes cours, portes monumentales avec leurs corps de garde et leurs amples pylônes. Aussi, dans le temple de Salomon et des rois de Juda comme dans celui d'Ézéchiel, le luxe de l'ornement paraît-il avoir été très inégalement réparti entre le sanctuaire et les différentes constructions qui l'encadrent. Tous les écrivains que nous avons cités, les auteurs des *Rois* et des *Chroniques* comme le prophète de l'exil, insistent avec complaisance sur l'opulente décoration du *debir*, du *hécal* et de son vestibule, tandis qu'ils ne nous disent rien de celle des annexes, alors même qu'ils en indiquent avec le plus de détail la disposition et les dimensions. Le seul renseignement de ce genre que nous trouvions dans Ézéchiel a trait aux palmiers sculptés sur les piliers des portes de l'une et l'autre enceinte (pl. IV)[2]. Rien d'ailleurs qui nous autorise à supposer que les bois et les métaux de prix aient été employés à parer de riches revêtements ces galeries et ces entrées dont les parois étaient chaque jour frôlées au passage par des milliers de visiteurs; à plus forte raison n'avait-on pas eu recours à ces matériaux coûteux pour les cuisines, les boucheries, les lavoirs et les vestiaires.

Rien, en revanche, n'avait été épargné pour les ustensiles qui figuraient, à un titre quelconque, dans les cérémonies mêmes du culte. Qu'ils fussent fixes comme les autels et les tables à offrandes ou mobiles comme les candélabres et les vases à eau ou à parfums, tous ces

1. *I Rois*, VIII, 10-12. Ézéchiel, XLIII, 1-2.
2. Ézéchiel, XVI, 34, 37, etc.

objets, c'étaient les meubles de Iahvé; matière et travail, il fallait que tout y fût en rapport avec la somptuosité de l'habitation qu'ils garnissaient, avee la dignité du maître auquel ils étaient censés appartenir. Ces accessoires, groupés dans le sanctuaire ou, devant lui, dans le parvis des prêtres, avaient donc été aussi soignés que les plafonds, que les lambris, que les parquets du temple, que les figures qui le décoraient. Placés plus en vue que les ornements qui font corps avec l'édifice, ils ont, semble-t-il, attiré davantage encore l'attention des contemporains; c'est eux que le chroniqueur décrit de la manière la plus circonstanciée; la tradition y reconnaissait des œuvres authentiques du seul artiste dont elle eût conservé la mémoire, de cet Hiram-Abi que le roi de Tyr avait mis aux ordres du roi de Jérusalem.

On s'explique l'impression que ces ouvrages ont produite sur les contemporains; par leurs grandes dimensions comme par leurs dispositions compliquées, ils étaient comparables aux plus beaux travaux du même genre qu'eussent produits l'Égypte et l'Assyrie. Dans le domaine de l'art industriel, les Phéniciens rivalisaient d'adresse avec les peuples dont ils avaient pris les leçons; ils étaient bien près d'égaler leurs maîtres. En revanche, la décoration architecturale ne paraît pas avoir jamais été, dans les édifices de Tyr et de Sidon, ce que nous l'avons vue dans ceux de Thèbes et de Ninive, la représentation brillante et variée de tout un monde d'hommes et de dieux, des événements contemporains et de la part qu'y prennent les puissances célestes. Ici particulièrement, l'ornemaniste devait avoir peine à éviter une certaine pauvreté. Sans doute, dans la Jérusalem de David et de Salomon, les images n'étaient pas encore proscrites d'une manière absolue, comme elles le seront plus tard par la loi dite de Moïse. Dans le Saint des Saints, comme dans le parvis des prêtres, partout on aperçoit des figures ailées et composites, analogues à celles que nous avons si souvent rencontrées en Égypte et en Mésopotamie; des bœufs servent de supports aux bassins de bronze; des lions sont ciselés sur leurs faces; mais le maître du sanctuaire, Iahvé, n'a pas de forme définie; il se refuse à paraître sous les traits de l'animal ou même sous ceux de l'homme, et il cherche à se distinguer ainsi de tous ces dieux des nations voisines avec lesquels son peuple tend toujours à le confondre. Ce ne sont pas là des conditions favorables au développement de la sculpture; elle ne pouvait occuper dans le temple qu'une place très restreinte.

Le Debir contenait pourtant deux statues colossales, celles de deux

kéroûbs, hauts de 10 coudées[1]. Faute d'une représentation antique, nous ne saurions entreprendre de restituer la figure du *keroûb* hébraïque; mais les nombreuses allusions qui y sont faites dans les livres juifs permettent tout au moins de s'en faire une idée et d'en deviner l'origine. Le *keroûb* a les ailes d'un oiseau et le corps d'un quadrupède. C'est une sorte de coursier divin qui transporte Iahvé, avec la rapidité de l'éclair, à travers l'espace[2]. Tantôt il lui sert de monture[3]; tantôt il traîne son char[4]. Ce devait donc être quelque chose comme le cheval ou plutôt comme le taureau ailé des Assyriens; Ézéchiel donne à ses *keroûbs* les pieds du taureau; quant à leurs ailes, il en est question dans presque tous les passages où ils sont mentionnés. Ce qu'il est plus difficile de savoir, c'est quelle tête on mettait sur ce corps. Dans le temple d'Ézéchiel, « chaque *keroûb* avait deux faces, une face humaine vers le palmier d'un côté, et une face de lion vers le palmier de l'autre côté; ainsi c'était sculpté sur tout le temple tout autour[5] ». Le prophète se borne-t-il ici à reproduire ce qui existait dans le premier temple, ou bien ne cherche-t-il pas à enchérir sur ce modèle en compliquant l'image? On serait d'autant plus tenté de croire à cette sorte d'hyperbole qu'elle est bien dans le goût d'Ézéchiel. Au début de son livre, racontant sa première vision, il met en scène des *keroûbs* qui ont, cette fois, quatre faces, une face d'homme, une de lion, une de taureau et une d'aigle[6]. Le peintre ou le sculpteur eût été bien embarrassé pour exécuter, pour réaliser ce monstre à quatre faces, et ce c'est même peut-être pas sans peine qu'il serait arrivé, sur les parois du temple, à montrer dans le *keroûb* tout à la fois le masque de l'homme et celui du lion. De pareilles conceptions conviennent mieux à la poésie qu'à la plastique; celle-ci veut des thèmes plus simples, et il y a tout lieu de croire que les *keroûbs* du premier temple n'avaient qu'un seul visage. Ce visage, quel était-il? Les *Rois* et les *Chroniques* ne nous disent pas quel parti avaient pris à ce sujet les ouvriers de Salomon; mais n'est-ce pas la face humaine que l'Égypte et l'Assyrie ont attribuée, comme la plus belle et la plus expressive qu'il y ait sur terre, au sphinx et au taureau ailé, c'est-à-dire aux mieux venus et aux plus populaires de ces types factices que leur imagination a créés pour sug-

1. *I Rois*, VI, 23-29; *II Chroniques*, III, 10-13.
2. ÉZÉCHIEL, I, 14.
3. *Psaumes*, XVIII, 11.
4. ÉZÉCHIEL, I, 19; X, 16; XI, 22.
5. *Idem*, XLI, 19.
6. *Idem*, I, 10.

gérer à l'esprit la pensée d'un être dans la personne duquel soient réunis des attributs que la nature a séparés, qu'elle a partagés entre plusieurs espèces différentes? Il y a donc tout lieu de croire que les *keroûbs* du temple salomonien avaient visage d'homme; c'est tout ce qu'a gardé du type oriental et primitif le *chérubin* de la peinture moderne, cet enfant souriant et joufflu qui tient une si grande place dans les tableaux de sainteté[1].

Si l'on ne peut rien affirmer au sujet des traits qu'il convient de prêter aux *keroûbs*, on se rend du moins compte du rôle qu'ils jouaient dans le réduit le plus intime du temple; on devine leur attitude et le motif qui naissait du rapprochement de ces grandes ailes, longues de cinq coudées. Chaque *keroûb* en avait deux, dont l'une allait toucher la paroi latérale du sanctuaire, tandis que l'autre était étendue au-dessus de l'arche, et formait ainsi la moitié d'une sorte de dais qui couvrait de son ombre le coffre sacré. Cette disposition est ingénieuse et d'un effet heureux; mais ce n'est pas l'artiste phénicien qui l'a inventée : elle lui a été suggérée par l'art égyptien, qui, sur ses plafonds et surtout sur ses sarcophages et ses boîtes à momie, aimait à grouper ainsi deux à deux, debout ou assises, des figures ailées dans lesquelles on reconnaît Isis ou Nephtys. Quelquefois les ailes y sont déployées dans le sens horizontal, comme celles dont sont pourvues le scarabée symbolique ou le disque solaire flanqué d'uræus[2]: ailleurs, au contraire, la pointe de l'aile gauche est tournée vers le sol, tandis que celle de l'aile droite se dresse vers le ciel, et la figure opposée présente l'arrangement inverse[3] (fig. 153). C'est probablement ainsi qu'étaient disposés les *keroûbs* du sanctuaire, leur aile levée allant remplir l'angle compris entre le mur et le plafond, et l'aile baissée venant presque toucher le dessus de l'arche. Le col des *keroûbs* avait été fléchi, de manière qu'ils eussent le visage tourné vers l'entrée[4].

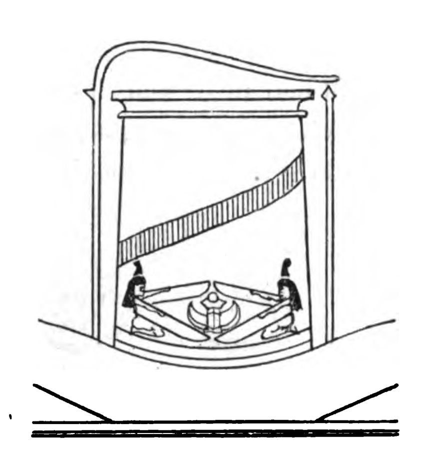
1. L'étymologie du mot *keroûb* reste obscure pour les hébraïsants; la plupart d'entre eux le rattachent pourtant à un verbe *kârab*, qui exprime l'idée de creuser un sillon; le *keroûb*, si ce mot vient en effet de cette racine, ce pourrait être ou l'oiseau qui fend l'air, ou le bœuf qui, attaché à la charrue, déchire la surface du sol. On a aussi rapproché ce nom de celui que porte en grec un autre être imaginaire, le griffon, γρύψ, γρυπ-ός; le mot γρυπ-ς paraît dériver de la racine aryenne, qui, avec le sens de *saisir*, se retrouve dans le sanscrit *gribh* et dans l'allemand *greifen*. On s'est demandé, à ce propos, si le terme *keroûb* ne serait pas d'origine perse, si les Juifs ne l'auraient pas emprunté, pendant la captivité ou même avant, à la nomenclature mythologique de la Mésopotamie, où avaient déjà pu se mêler de bonne heure des éléments iraniens.

2. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 812, fig. 542 et 543.

3. *Ibid.*, t. I, pp. 800 et 801, fig. 531 et 532.

4. *II Chroniques*, III, 13 : « Ils étaient debout sur leurs pieds et regardaient la salle. »

Cette image du *keroûb*, qui occupait une place si en vue dans le Saint des saints, reparaissait partout dans le Saint, brodée sur le rideau qui séparait les deux pièces, ciselée sur les lambris et sur les battants des portes, ce qui ne veut pas dire qu'elle fût partout la même de tout point, que la fantaisie du décorateur n'en eût pas diversifié les traits[1]. Ce type, le seul de ce genre qui paraisse avoir acquis droit de cité chez les Hébreux, se prêtait à plus d'une substitution, comportait de nombreuses variantes. Ce qui permettait ici à l'ouvrier de suivre plus librement son caprice et de compliquer au besoin la figure, c'était qu'il n'avait plus, dans le reste de l'édifice, à la sculpter en ronde bosse; partout ailleurs que dans le *debir*, la décoration ne se composait que d'un placage de bois et de métal où l'ornement ne pouvait avoir qu'un très léger relief; peut-être même, dans certaines parties, n'était-il indiqué que par un contour gravé à la pointe et par des contrastes de ton, provenant de la différence des matières employées. Dans l'intérieur du temple, comme le marque avec insistance le chroniqueur, « tout était en cèdre, on ne voyait pas la pierre[2] ». Planchers, plafonds, parois, autels, tout était de belles planches lisses tirées des arbres qu'avaient fournis les parois du Liban; les battants des portes étaient en bois d'olivier sauvage. A l'aide de nos souvenirs d'Égypte et d'Assyrie, nous pouvons nous faire une idée de la manière dont étaient distribués sur ces surfaces les ornements que mentionnent les textes bibliques; les *keroûbs* étaient sur les lambris, « chaque fois un palmier entre deux *keroûbs*[3] ». Les figures qui se font pendant sont ici affrontées, comme en Assyrie et en Phénicie, et non adossées, comme en Égypte; le palmier qui les sépare joue là le rôle dont s'acquittent, dans beaucoup de groupes décoratifs que nous avons étudiés, une rosace, une palmette, une colonne, un personnage interposé[4]; c'est un arrangement avec lequel les yeux des Grecs



153. — Naos égyptien dans une barque sacrée. De Vogüé, *le Temple*, p. 33.

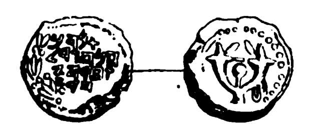
1. *II Rois*, VI, 29-33; *II Chroniques*, III, 7, 14; ÉZÉCHIEL, XLI, 17-20.
2. *I Rois*, VI, 9.
3. ÉZÉCHIEL, XLI, 18.
4. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 747-748.

se sont familiarisés de bonne heure, pour l'avoir trouvé partout, sur les coupes ciselées comme sur les étoffes orientales, et qui, par l'effet de cette transmission, a passé jusque dans le répertoire de l'art classique. Palmiers et *keroûbs*, sans doute d'assez grande dimension, remplissaient le champ de la paroi; les courges ou coloquintes, fruits de forme ovale, et les fleurs dont parle le texte, mêlées sans doute à des feuillages qui en étaient l'accompagnement naturel, composaient des guirlandes qui trouvaient leur place dans les corniches et dans les plafonds[1].

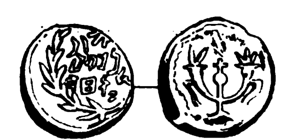


154. — Monnaie de bronze frappée sous Yaddous, pendant le règne d'Alexandre le Grand. De Saulcy, *Numismatique juive*, pl. I, fig. 6.

Cette ornementation, qui tire tous ses motifs du règne végétal, ce sera la seule qui, après le retour de la captivité, trouvera grâce devant

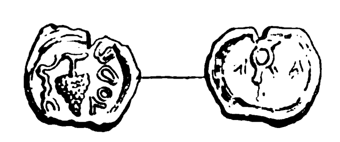


155. — Monnaie de bronze de Jonathan, 142 avant notre ère. De Saulcy, *Numismatique juive*, pl. II, 12.



156. — Monnaie de bronze d'un des princes asmonéens. De Saulcy, *Numismatique juive*, pl. III, 10.

l'orthodoxie juive. Nous en connaissons le principe et les thèmes courants par les monnaies des princes asmonéens et par des sépultures



157. — Monnaie de bronze d'Hérode Archelaüs. De Saulcy, *Numismatique juive*. pl. VII, 5.

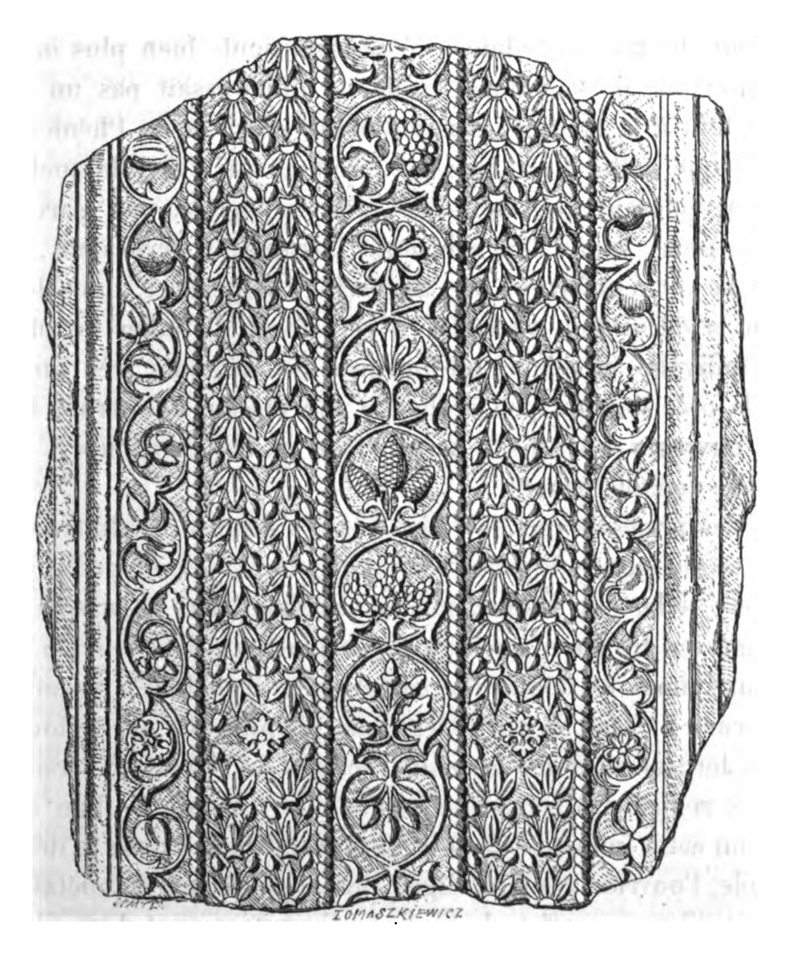


158. — Monnaie de bronze d'un procurateur de la Judée, frappée sous Auguste. De Saulcy, *Numismatique juive*, pl. VIII, 2.

qui, creusées dans le roc près de Jérusalem, paraissent dater d'une époque très voisine du commencement de notre ère; mais ce serait commettre un anachronisme que d'introduire sans aucun changement,

1. *I Rois*, VI, 29.

dans une restauration du temple des rois de Juda, les formes que donnent des monuments d'un âge très postérieur, les feuilles et les fruits gravés sur des pièces contemporaines des Séleucides et des empereurs romains (fig. 154-158), les rinceaux qui décorent les cuves de pierre, tirées du prétendu *Tombeau des rois*, que possède aujourd'hui



159. — Fragment d'un couvercle de sarcophage provenant des *Qbour-el-Molouk*. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, atlas, pl. XXXII.

le Louvre (fig. 159). Si, sur ces médailles comme sur ces sarcophages, le choix des motifs est dicté par un scrupule de conscience et par une prescription religieuse, le faire des ornements s'y ressent des exemples et de l'influence du style grec, qui, depuis la conquête macédonienne, a commencé à prévaloir en Syrie. Dans les frises du temple salomonien, la plante, envisagée sous ses différents aspects, ne devait pas être rendue avec cette liberté, avec cette élégance qui n'exclut pas la fidélité

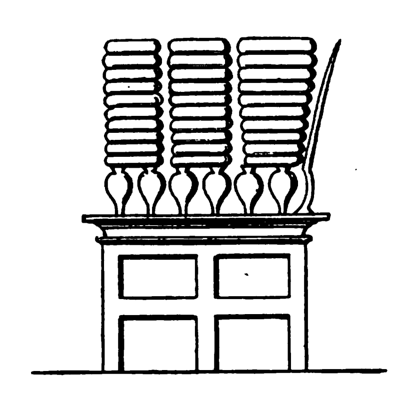
de la copie. L'exécution était bien plus conventionnelle ; on se représente volontiers ici quelque chose d'analogue à ces bouquets de fleurs alternativement épanouies et fermées, à ces feuillages traités d'une manière systématique, que nous avons rencontrés si souvent dans les monuments orientaux. Comme l'ouvrier qui, dans les ateliers de Tyr et de Sidon, ciselait les coupes de métal, le sculpteur sur bois qui avait décoré la maison de Iahvé s'était sans doute bien plus inspiré de la tradition que de la nature; celle-ci n'intéressait pas un art déjà vieilli et tout à la routine, comme l'était celui de la Phénicie. C'est plus tard que naîtra l'*art judaïque*, comme on l'appelle quelquefois, celui dont relèvent ces monnaies, ces hypogées, ces sarcophages auxquels nous avons fait allusion. Lorsque, à Jérusalem, l'ornemaniste se verra enfermé, par un préjugé impérieux, dans le cercle étroit de la décoration végétale, il sera forcé d'étudier de plus près la flore indigène, et celle-ci lui fournira des éléments très variés qui, malgré la précision un peu sèche de son ciseau, donneront à maints de ces ouvrages un aspect assez riche et très particulier, on peut même dire quelque beauté.

Sous les premiers rois de Juda, c'était à peine si les Juifs commençaient à se distinguer de leurs voisins par le caractère spécial de leurs croyances; celles-ci n'avaient pas encore abouti à ce rigorisme ennemi des images qui trouvera son expression plastique dans le style national dont nous venons de définir l'esprit. Aucune école locale n'avait encore pu se former ; c'était la pure technique phénicienne que Salomon importait à Jérusalem, dans ses constructions du Moria, et personne n'y trouvait à redire. On remarque ici l'emploi constant de l'un des procédés dont cette industrie tirait le plus grand parti ; dans la décoration du temple, l'ouvrier avait prodigué des applications de métal qui lui donnaient d'heureux effets de couleur ; il avait couvert de feuilles d'or, fixées par des clous, les principaux de ses ornements, les palmiers, par exemple, et les *keroûbs;* ceux-ci se détachaient ainsi en clair sur le brun jaune des lambris de cèdre[1]. A en croire la description, le parquet même, tout en cyprès, était doré[2]; il est vraisemblable que cette dorure n'était que partielle; peut-être un filet d'or cachait-il les joints; d'ailleurs des tapis, étendus sur le sol là où passaient les prêtres et les gens

1. *I Rois*, VI, 28 : « Et il revêtit d'or les *keroûbs.* » De même, à propos des battants de la porte (v. 32) : « il y fit sculpter des figures de *keroûbs*, de palmiers et de fleurs, et les revêtit d'or, en mettant l'or sur les *keroûbs* et sur les palmiers. » Voir encore v. 35.

2. *I Rois*, VI, 30.

de service, empêchaient que le pied usât ou ternît ces ornements. Des chaînettes de la même matière retenaient le rideau qui pendait devant la porte du sanctuaire[1]; l'autel en bois de cèdre ou *autel des parfums,* qui se dressait devant cette clôture, était aussi tout garni de plaques d'or[2]. Les teintes un peu sombres de toutes ces belles planches veinées et soigneusement polies faisaient ressortir les tons vifs et gais du métal, qui brillait même dans le demi-jour de ce sanctuaire si discrètement éclairé; le soir, il réfléchissait les feux des lampes que l'on y allumait. La nuit comme en plein midi, cet ensemble devait, malgré les faibles dimensions de l'édifice, charmer l'œil par une riche et sévère harmonie.



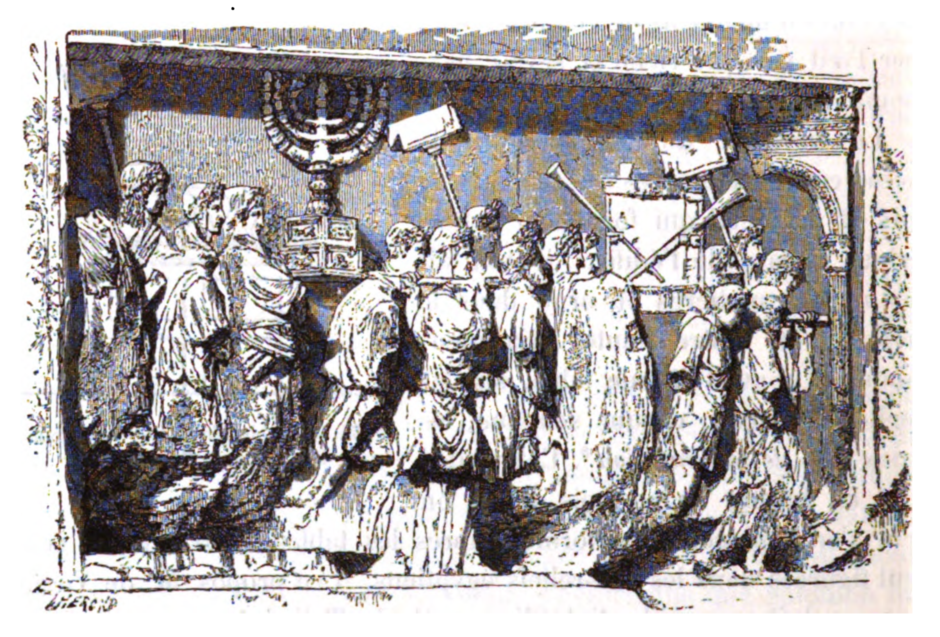
160. — Table d'offrandes égyptienne. De Vogüé, *le Temple*, p. 33.

Le mobilier du temple avait le même caractère que ces revêtements de bois et de métal qui formaient à l'intérieur la cage de l'édifice; il était fait des mêmes matières et orné dans le même goût. Outre l'autel déjà mentionné, il y avait là une table, sur laquelle on plaçait, chaque semaine, les pains dits *de présentation*[3]. Cette table était en bronze ou en bois doré; on peut s'en représenter la forme d'après les tables d'offrandes si souvent figurées dans les bas-reliefs égyptiens. A ce propos, M. de Vogüé en reproduit une qu'il a tirée d'une stèle de *Tell-el-Amarna* (fig. 160); on y voit des pains empilés au-dessus de vases de vin. La table qui est sculptée, dans le fameux bas-relief de l'arc de Titus, à Rome, parmi les dépouilles de Jérusalem, est celle qui remplissait cet office dans le temple d'Hérode (fig. 161); mais il semble qu'au cours des siècles on en ait un peu rajeuni la forme. A la table sont attachées les trompettes qui appelaient aux cérémonies religieuses les adorateurs de Iahvé.

Cette même pièce renfermait encore dix candélabres, rangés cinq

1. *I Rois,* vi, 21.
2. *Ibidem,* vi, 22.
3. *I Rois,* vii, 48. Les *Chroniques* (*II* iv, 8) parlent de dix tables dressées dans le sanctuaire, cinq à droite et cinq à gauche. Reuss (note au verset 19) croit à une confusion; il y avait peut-être là une grande table, en arrière de l'autel, et dix plus petites sur les côtés, qui servaient à d'autres usages.

à droite et cinq à gauche[1]. Nous ne nous servons pas ici du mot *chandeliers*, qu'emploient d'ordinaire nos versions de la Bible; c'est qu'il s'agit de supports sur lesquels étaient posées de petites lampes à huile, comme celles dont se servaient les anciens. Les candélabres du temple avaient six bras, disposés en éventail autour d'une tige centrale; de là l'expression de *chandeliers à sept bras* qui est consacrée par l'usage. Cet ustensile, avec sa forme traditionnelle, avait passé du premier au second et au troisième temple; on le trouve aussi figuré dans le monu-



161. — Bas-relief de l'arc de Titus, à Rome.

ment dont nous venons de reproduire l'ensemble; nous l'en détachons pour le montrer à plus grande échelle, avec les fleurons qui formaient le bout de ses branches, avec les animaux chimériques qui en décoraient le pied (fig. 162). On l'a rencontré aussi, avec un dessin un peu différent, sculpté sur les murs des synagogues antiques (fig. 163); enfin c'est lui qui, dans les cimetières juifs de l'Italie et d'autres lieux, indique, à l'époque romaine, les tombeaux des enfants d'Israël; il y paraît comme le symbole de leur foi et de leur espérance, comme une allusion à ce temple détruit que l'on compte voir se relever un jour sur la montagne sainte.

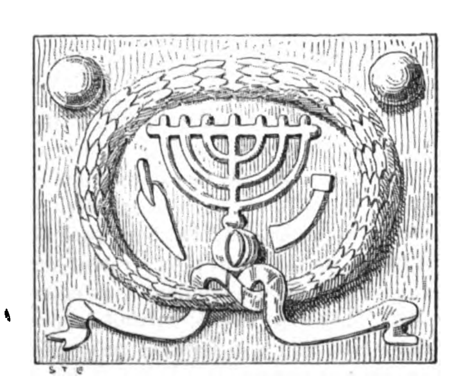
1. *I Rois*, VII, 49; *II Chroniques*, IV, 7.

Outre ces meubles d'assez grande dimension, il y avait là toute une série d'ustensiles de moindre importance, mais sans doute façonnés avec le même soin et dans le même esprit, « la corolle », c'est-à-dire des sortes de bobèches qui terminaient les bras des candélabres, « les lampes et les mouchettes en or, puis les cruches, les couteaux, les jattes, les plateaux et les éteignoirs en or fin[1]. » Pour se faire une idée de la facture de tous ces instruments, on n'a qu'à chercher, dans les suites orientales de nos musées, les petits objets qui ont pu servir à des usages analogues, ceux qui proviennent des tombes égyptiennes ou cypriotes. Même observation pour les cendriers, les pelles et les coupes, qui étaient en airain poli[2]; le chroniqueur les met au compte d'Hiram-Abi, tandis qu'il ne sait pas par qui avait été composée et exécutée la décoration intérieure du temple.



162. — Le candélabre de l'arc de Titus, d'après De Vogüé, *le Temple*, p. 33.

Dans les ouvrages auxquels était resté particulièrement attaché le nom d'Hiram-Abi, plus de bois ni de métaux précieux, plus de dorure. Hiram-Abi était surtout, semble-t-il, un fondeur et un ciseleur en airain, ce que les Grecs appelaient un *toreuticien*. Il avait établi ses fourneaux et dressé ses moules « entre Succoth et Tséréda, dans la vallée du Jourdain », là où il avait trouvé, le plus près possible de Jérusalem, la terre à briques et le sable dont il avait besoin[3]. Ce fut de cet atelier que sortirent quelques pièces qui, par leur grandeur, par la richesse de leur décor ou par la complication de leur



163. — Candélabre de *Tabarieh*. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, atlas, pl. XLVI.

1. *I Rois*, VII, 49-50.
2. *Ibidem*, 40-45.
3. *II Chroniques*, IV, 17.

mécanisme, paraissent avoir singulièrement surpris et charmé les Israélites; ce peuple, jusqu'alors si étranger aux choses de l'art, n'avait jamais rien vu de pareil.

Les principales des œuvres attribuées à Hiram-Abi avaient trouvé place dans la cour des prêtres, qui faisait, à vrai dire, partie intégrante du temple ; elle en était comme le vestibule antérieur, la portion découverte et largement éclairée par les rayons du soleil. C'était là que se préparaient celles des cérémonies qui se célébraient dans l'ombre du sanctuaire, là que s'accomplissait, chaque jour, le plus auguste de tous les rites, le sacrifice sanglant, l'immolation des victimes et la combustion de leurs chairs sur l'autel des holocaustes. Aucun des ouvrages de prix que renfermait cette cour n'était aussi admiré que les deux fameuses colonnes de bronze dont nous avons défini la place et le rôle; c'est, du moins, ce que semble indiquer le rang qui leur est assigné en tête de toutes les énumérations, soit que le chroniqueur nous montre Salomon remplissant des merveilles de l'industrie phénicienne l'édifice qu'il vient de bâtir, soit qu'il nous fasse assister à la ruine du temple et à l'enlèvement de tous ses trésors [1]. Un autre indice de la réputation, on pourrait presque dire de la popularité dont jouissaient ces colonnes, c'est le fait même que chacune d'elles avait son nom, sous lequel la connaissaient tous les habitués du temple. « Hiram érigea la colonne de droite et l'appela Iakin, et il érigea la colonne de gauche et l'appela Bo'az [2]. »

1. *I Rois*, VII, 15-22; 40-45; *II Rois*, XXV, 17; *Jérémie*, LII, 17-23; *II Chroniques*, III, 15-17.

2. *I Rois*, VII, 21. Ces deux mots signifient, disent les interprètes, Iakin, *il établit*, et Bo'az, *en lui force;* ils devaient être inscrits sur le bronze des piliers. Pourquoi l'artiste les y a-t-il gravés? Était-ce avec l'intention d'en faire les noms des colonnes? Il est difficile de le croire; ce seraient de singuliers noms que cette forme verbale, sans sujet exprimé ou nettement sous-entendu, et que ce substantif accompagné d'une préposition. Les deux noms, surtout le premier, seraient obscurs; formés d'une manière si différente, ils ne se feraient pas pendant. Nous avons entendu proposer par M. Renan une hypothèse qui donne une solution plus vraisemblable de ce petit problème. Après avoir achevé son œuvre, l'artiste se serait préoccupé d'en assurer la durée; à cette fin, il aurait buriné dans le métal une sorte de formule magique, qui commençait sur l'une des colonnes et se terminait sur l'autre. Il suffit d'un léger changement à la vocalisation du texte massorétique pour que la petite phrase prenne un sens qui répond très bien à la valeur que lui assigne cette conjecture; on lira *iakoun* au lieu de *iakin,* et le tout devra se traduire ainsi : IAKOUN, *stet,* BO'AZ, *in robore;* ou, pour développer l'idée et le vœu condensés dans cette formule : « Que la double colonne reste solidement dressée! » Sans doute, lorsque s'ouvrirent devant la foule les portes de l'enceinte sacrée et que l'on vint y regarder avec surprise tous ces beaux ouvrages des artistes phéniciens, certains des visiteurs durent saisir la signification de cette prière, y reconnaître une espèce de talisman; mais la foule n'alla pas chercher si loin. Les illettrés, ils devaient

Pendant plus de trois siècles et demi, ces colonnes sont restées debout devant le seuil du temple.

Étant donnée l'admiration qu'elles avaient provoquée, nous avons cru devoir en essayer une restitution; mais, qu'il s'agisse du temple même ou des œuvres d'art qu'il contenait, les descriptions des écrivains hébraïques sont toujours très incomplètes; à côté de détails précis, elles présentent de singulières lacunes. Chroniqueurs ou prophètes, ces écrivains n'appellent l'attention que sur ce qui les a frappés eux-mêmes; ils oublient, ils laissent dans l'ombre certaines particularités qu'un homme du métier, un architecte ou un archéologue, n'aurait pas manqué de noter. C'est le cas pour les deux colonnes jumelles : on nous en indique la hauteur et le diamètre; on cherche, avec plus d'insistance que de clarté, à définir la forme et l'aspect du chapiteau richement orné qui les couronnait; on compte jusqu'au nombre des grenades qui les décoraient; mais on ne nous dit pas si la colonne avait une base, si le fût était lisse ou non. Sur toutes ces questions, il faut pourtant prendre un parti, dès que, le crayon en main, on tente de restaurer le monument. Ici encore, comme lorsqu'il s'est agi d'évoquer la grandiose image du temple d'Ézéchiel, M. Chipiez a donc dû beaucoup demander à ces monuments de l'art oriental que nous avons étudiés en Égypte, en Assyrie et en Phénicie; c'est là surtout qu'il a trouvé les éléments qui lui ont permis de suppléer, sur bien des points, au silence des textes; enfin, dans le choix des motifs qu'il a cru pouvoir adopter sans invraisemblance, il a été guidé aussi par un sentiment très net des exigences du métal et du caractère des formes que suggère à l'ornemaniste l'emploi exclusif de cette matière.

La première condition à remplir, c'était que la colonne ainsi reconstruite répondît à toutes les données que fournissent à ce sujet les textes bibliques; celles-ci sont éparses dans plusieurs livres de l'Ancien Testament. Il importe que le lecteur puisse mieux juger de la méthode que nous avons suivie dans la mise en œuvre de ces documents; par exception, nous les citerons donc en entier, tels que les a rendus Reuss; cet érudit s'est imposé, pour traduire exactement les termes

être nombreux, se firent lire, sur la colonne de droite, le mot *iakoun*, sur celle de gauche, le mot *bo'az*, et, avec ce goût pour les explications très simples qu'a partout le peuple, ils en conclurent que c'étaient là les noms propres des deux colonnes; ils s'accoutumèrent à les distinguer ainsi l'une de l'autre et à les désigner, dans l'usage courant, par ces appellations familières. Au temps où écrivait le rédacteur des *Rois*, l'habitude était si bien prise, qu'il n'hésite pas à s'y conformer; il a perdu de vue le sens de l'inscription et ne fait aucun effort pour y remonter.



techniques, un plus constant effort que ne l'ont fait les traducteurs qui voulaient surtout édifier les âmes.

Voici le premier passage et le plus important, celui qui renferme, dans la relation des grands travaux entrepris sur l'ordre de Salomon, la description des deux colonnes : « Et il (Hiram) forma les deux colonnes d'airain; la hauteur de l'une était de 18 coudées, et un fil de 12 coudées embrassait l'autre colonne. Et il fit deux chapiteaux, pour les mettre sur les têtes des colonnes, en fonte d'airain; la hauteur de chaque chapiteau était de 5 coudées. A ces chapiteaux, placés sur la tête des colonnes, il y avait des treillages (ouvrage treillissé, festons, ouvrage en chaînettes), sept à chaque chapiteau[1]. Et il fit les grenades, savoir deux rangées tout autour, au-dessus de l'un des treillages (pour couvrir les chapiteaux qui étaient sur la tête des colonnes); et il en fit de même pour l'autre chapiteau. Et les chapiteaux qui étaient sur la tête des colonnes étaient en forme de nénufar [au vestibule], 4 coudées[2]. Sur les deux colonnes il y avait des chapiteaux, aussi au-dessus, à côté de la partie bombée qui se trouvait derrière le treillage; et les grenades étaient au nombre de 200, en rangées tout autour, sur le second chapiteau... Et sur la tête des colonnes il y avait un ouvrage en forme de nénufar. Et c'est ainsi que fut achevé le travail des colonnes[3]. »

Dans la récapitulation donnée plus loin des ouvrages dus à Hiram, l'auteur revient aux colonnes, et il en parle plus brièvement, mais d'une manière plus claire : « Ainsi Hiram acheva tous les travaux qu'il avait eu à faire pour le roi Salomon dans la maison de l'Éternel : deux colonnes avec les parties bombées et les chapiteaux, placés sur les colonnes, au nombre de deux, et les deux treillages pour couvrir les parties bombées des deux chapiteaux, placés sur les colonnes; et les grenades, au nombre de 400 aux deux treillages, deux rangées de grenades à chaque treillage, pour couvrir les parties bombées des deux chapiteaux, placés sur les deux colonnes[4]. »

Ces colonnes tenaient tant au cœur de l'historien juif qu'il y revient à propos de la destruction du temple : « Quant aux deux colonnes, au grand bassin unique et aux trains des bassins que Salomon avait fait

1. Les mots placés entre parenthèses ou entre crochets paraissent être des explications marginales, étrangères au texte primitif. Ensuite, comme les passages parallèles ne parlent que de deux treillages en tout, un pour chaque colonne, il y a peut-être une faute dans le mot *sept* (*s'b'h*); on lira *sbkh*, un treillage. (Note de Reuss.)

2. Au lieu de nénufar, on traduit communément : *lis*.

3. *I Rois*, VII, 15-22.

4. *Ibidem*, 40-43.

faire pour le temple, il était impossible de peser l'airain de tous ces objets. La hauteur de l'une de ces colonnes était de 18 coudées; elle était surmontée d'un chapiteau d'airain haut de 3 coudées, et entouré d'un treillage et de grenades, le tout d'airain... la seconde colonne était toute pareille[1] ... sur le treillage[2]. »

Enfin nous retrouvons cette même mention, mais plus développée et plus précise, dans un morceau historique qui nous est arrivé comme appendice aux prophéties de Jérémie et qui correspond au dernier chapitre des *Rois :* « Quant aux colonnes, la hauteur d'une colonne était de 18 coudées, et un fil de 12 coudées en mesurait la circonférence, et l'épaisseur était de 4 doigts; elle était creuse et surmontée d'un chapiteau d'airain, haut de 5 coudées, et entouré d'un treillage et de grenades, le tout d'airain; la seconde colonne était toute pareille [et des grenades][3]; et les grenades étaient au nombre de 96 sur les faces; le total en était de 100 autour du treillage[4]. »

De ces textes se dégagent, à première vue, quelques données très simples qui ne sauraient prêter à l'équivoque et à la discussion. La colonne est ronde; elle a 18 coudées (9m,45) de haut, et 23 (12m,75) avec le chapiteau. Elle est creuse, et la plaque de bronze qui la constitue a quatre doigts d'épaisseur ou un sixième de coudée (0m,086). Le diamètre de ce tube, mesuré sur un point de l'élévation qui n'est pas spécifié, se laisse déduire, par un calcul facile, de la dimension attribuée à la circonférence; il est de 3 coudées 9/11 (1m,983). Quant au chapiteau, il se décompose en deux parties, de 1 et de 4 coudées; peut-être même, s'il ne faut pas expliquer par une simple erreur de copiste le chiffre du second livre des *Rois,* cette dernière partie se subdivise-t-elle encore en deux éléments distincts; c'est 3 coudées que ce texte assigne au chapiteau, c'est-à-dire sans doute à ce qui en est le membre le plus saillant et le plus apparent.

Si, après avoir relevé ces cotes, on cherche, dans ces descriptions, les motifs qui donnent au chapiteau son caractère et son originalité, voici ce que l'on constate tout d'abord. La masse principale du

1. Il y a là une lacune dans le texte; il paraît manquer toute une ligne, que nous retrouverons chez Jérémie. Ce qui a disparu, c'est la description détaillée des guirlandes de grenades. (Note de Reuss.)

2. *II Rois*, xxv, 15-17.

3. Ces mots ne peuvent provenir que d'une erreur de copiste, à moins qu'on ne veuille dire que ce sont les restes tronqués de quelque phrase perdue. (Note de Reuss.)

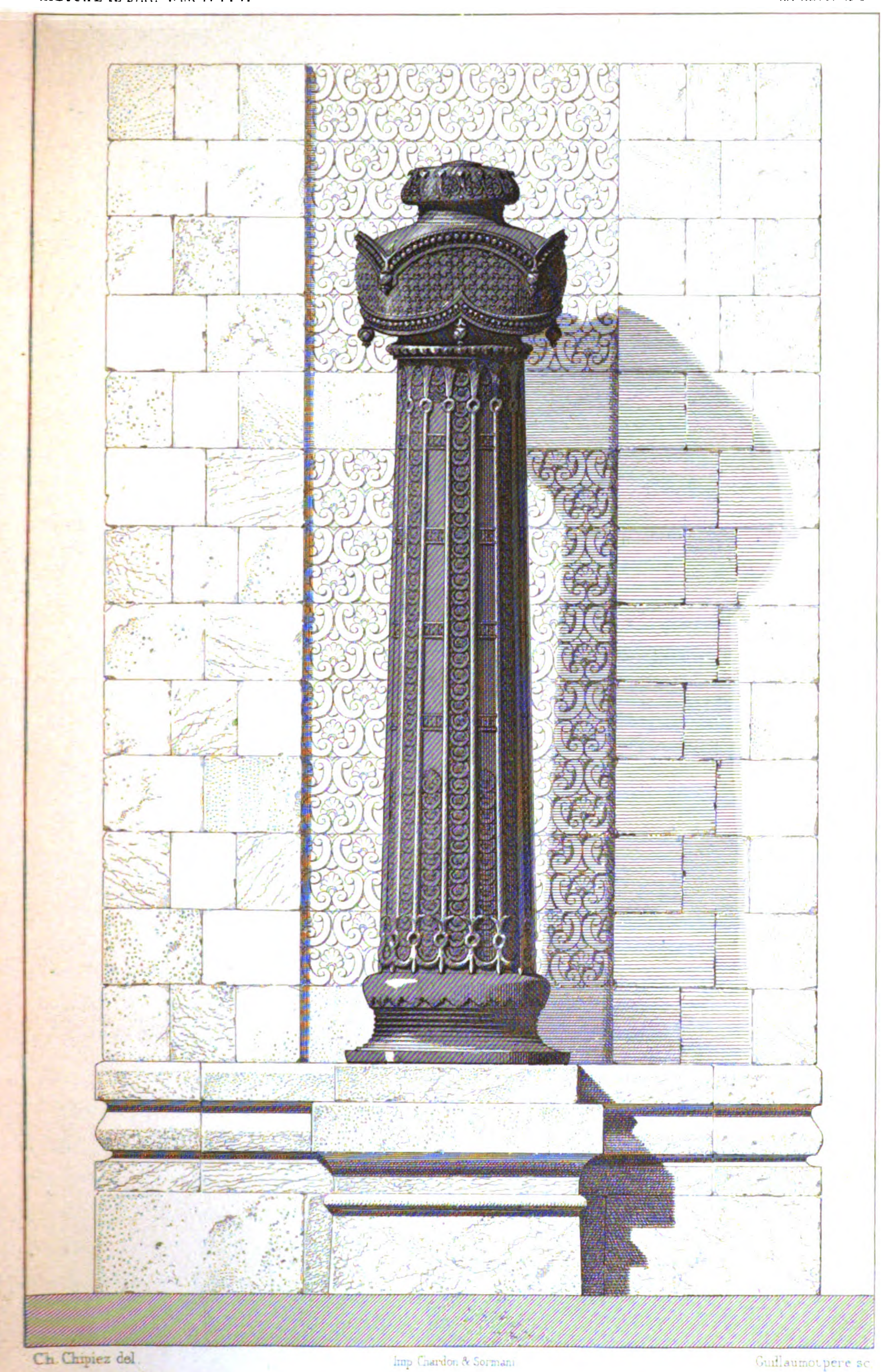
4. Jérémie, lii, 21-23. Nous ne citerons pas le texte de *II Chroniques*, iii, 15-17 et iv, 12-13, qui n'est qu'un résumé très sec du passage des *Rois*.

chapiteau, celle qui attire le plus l'attention, est globuleuse; elle est renflée en manière de ventre; *ventre* est le sens propre du mot que nos traductions rendent par *partie bombée*. En même temps, cette sorte de bulbe ou de boule s'épanouit, par en haut nécessairement, en fleur de nénufar ou de lotus, suivant certains traducteurs, et, selon d'autres, en fleur de lis. Peu importe le nom de la plante; ce qui est certain, c'est qu'il s'agit ici d'une de ces plantes où les divisions de la corolle sont nettement accusées par les profondes échancrures du contour. Ce galbe particulier du chapiteau et cette ressemblance avec une fleur ouverte, voilà les deux traits sur lesquels nos auteurs appuient le plus fortement; mais il y en a encore deux autres qu'ils signalent, sinon avec une insistance aussi marquée, du moins de manière à ne pas laisser place au doute. Autour de la partie bombée il y a ce que le texte appelle le *treillis*, c'est-à-dire un ornement dont le relief dessine, sur le nu de la panse, une façon de réseau, un lacis à mailles plus ou moins larges. Enfin il y a sur chaque chapiteau 200 grenades, et celles-ci sont disposées en files qui font ainsi l'office d'un double collier. Quelque forme que l'on attribue au chapiteau, il y a lieu de tenir compte de celui de nos textes qui en mentionne les *faces*, auxquelles il attribue 96 grenades, « le total en étant de 100 tout autour du treillis ». C'est donc 4 grenades qui occupent une situation particulière; l'idée qui se présente d'elle-même à l'esprit, c'est que ces 4 grenades, sans doute plus grosses que les autres, ont leur place indiquée aux points où se rencontrent les lignes qui dessinent les différentes faces. Il y a 4 de ces grenades hors rang; on peut en conclure que le chapiteau offrait quatre faces, ou plutôt quatre divisions bien marquées.

Tels sont les éléments du problème à résoudre. Notre planche VI présente la solution que nous avons cru devoir adopter; celle-ci nous paraît répondre, mieux qu'aucune des restitutions qui ont été tentées, aux conditions qui étaient posées par les textes bibliques; elle a aussi l'avantage d'offrir un type plus riche et plus original, qui répond mieux, semble-t-il, à l'idée que l'on est en droit de se faire des pratiques et du goût de l'art phénicien. La planche VII donne le chapiteau à une échelle qui permet d'en mieux juger le détail.

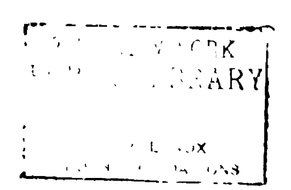
On a volontiers prêté au chapiteau de ces deux colonnes la forme d'une corbeille, forme que l'on empruntait aux temples de la vallée du

1. La description des *Rois* y revient par deux fois et se résume en quelque sorte dans ce mot par lequel elle se termine : « Et sur la tête des colonnes il y avait un ouvrage en forme de nénufar (v. 21).

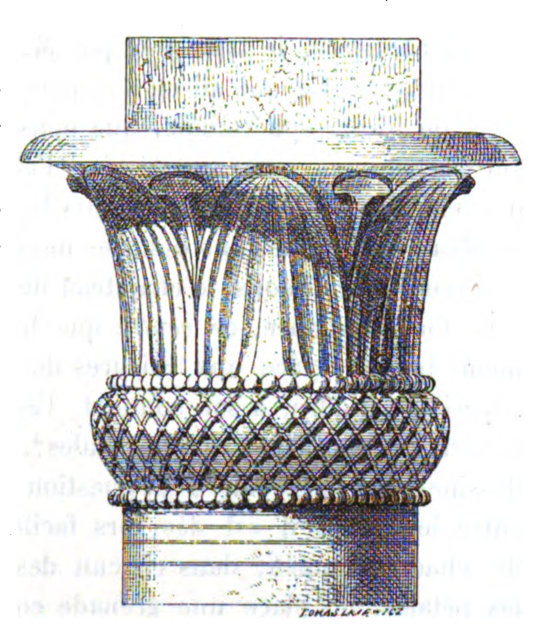


Ch. Chipiez del. Imp. Chardon & Sormani Guillaumot père sc.

COLONNE DE BRONZE DU TEMPLE
D'APRÈS LES DESCRIPTIONS BIBLIQUES
RESTITUTION PAR CH. CHIPIEZ



Nil[1] (fig. 164). Or, on ne s'en est pas assez souvenu, la Phénicie, tout en ayant beaucoup pris à ses voisines, ne se confond pourtant ni avec la Chaldée ni avec l'Égypte; ici, comme dans le plan et l'élévation du temple, il devait y avoir et nous sommes tenus de chercher autre chose qu'à Karnak et à Louqsor. C'est là une réserve préjudicielle, d'un caractère tout général; dès que l'on entre dans le détail, on y rencontre matière à des objections plus précises et plus décisives. Il faut beaucoup de bonne volonté pour trouver à ce chapiteau une ressemblance même lointaine avec la fleur de lis ou avec celle du nénufar. Dans l'une et dans l'autre, la corolle se partage en pétales plus ou moins profondément découpés, dont il n'y a pas trace dans le rebord uni et circulaire qui surmonte et termine la corbeille; il n'y a rien là qui réponde à ces *faces* ou côtés, comme on voudra les appeler, desquels le texte fait une mention si formelle. D'ailleurs on est ainsi conduit à ne voir dans la *partie bombée* qu'un tore interposé entre le chapiteau proprement dit et le fût; c'est sur ce tore que l'on étend le treillis, sur une moulure où il ne peut avoir qu'un développement assez restreint et une importance médiocre, ce qui ne paraît pas en rapport avec l'insistance que met l'annaliste à signaler cet ornement. Voici enfin une dernière difficulté : tout ample qu'on le suppose, le tore ne saurait avoir un diamètre très supérieur à celui du fût. Placé à la base du chapiteau, il en occupe la partie la moins large, et, par un nécessaire effet de cette disposition, la ligne circulaire sur laquelle sont rangées les grenades n'est pas beaucoup plus développée que celle qui nous est donnée comme la circonférence du fût; c'est à peine si elle la dépasse d'une coudée. Les 100 grenades, en admettant même



164. — Le chapiteau des colonnes de bronze, d'après De Vogüé.

1. De Vogüé, *le Temple*, pl. XIV.

qu'elles se touchent, n'ont donc chacune guère plus de 6 centimètres, dans leur plus grande largeur; à la hauteur où elles sont placées, à 10 mètres et plus au-dessus du sol, l'aspect de l'ensemble du motif doit être à peu près celui d'une de ces baguettes de perles qui tournent autour du gorgerin de la colonne ionique. Supposez ces ornements exécutés et disposés comme ils le sont sur toute la rondeur du cercle, on ne trouve aucun point de repère. Toutes les perles sont pareilles, et par là même elles se confondent pour l'œil; celui-ci ne saurait où commencer et où finir son calcul.

Au contraire, le type créé par M. Chipiez ne prête à aucune de ces critiques. Ce qui lui en a suggéré l'idée, c'est surtout un chapiteau, de forme sphéroïdale, que nous avons rencontré en Assyrie et sur lequel nous avons appelé alors l'attention[1]; ce sont les deux zones d'ornements géométriques et curvilignes qui décorent ce chapiteau, semblables à des festons dont les mouvements se contrarieraient. Tel que nous le restituons, le chapiteau de nos colonnes de bronze a bien cette forme bombée, ce *ventre* que lui attribue l'auteur des *Rois;* en même temps, grâce aux brisures de la ligne que décrit son contour supérieur, il offre, à son sommet, l'apparence d'une fleur largement ouverte, d'une fleur à quatre pétales[2]. Ceux-ci, par leurs échancrures, dessinent les faces dont il est question dans Jérémie, faces symétriques entre lesquelles il est dès lors facile de partager les 96 grenades de chaque rangée; dans chacun des angles qui se creusent entre les pétales, on place une grenade complémentaire, plus grosse que les autres; située au point d'intersection, celle-ci sert à mieux accuser les divisions de la corolle. Cet arrangement a encore un autre avantage : la ligne brisée étant nécessairement plus longue que celle qui ne l'est pas, on se trouve avoir ainsi, pour y répartir les grenades, une surface plus grande que celle qui serait donnée par toute autre combinaison, et, par suite, on peut donner à tous ces corps un plus fort volume; le détail en devient ainsi plus visible, malgré l'élévation

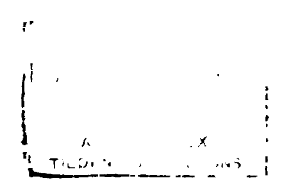
1. *Histoire de l'Art,* t. II, pp. 217 et 223, fig. 74.
2. *Ibidem,* pp. 223-224, fig. 82 et 83.
3. Stade, dans sa restitution (*Geschichte der Volkes Israël,* t. I, p. 332), s'est tenu plus près du texte que M. de Vogüé. Il a très bien vu que le chapiteau devait avoir une forme sphéroïdale; il a placé les deux rangs de grenades non sur une moulure secondaire, mais sur le *ventre* même, sur cette *partie bombée* dont il a senti l'importance; mais son chapiteau ne rappelle pas, même de loin, la fleur de lis ou de nénufar : il ressemble un peu à une grosse pointe d'asperge. Le fût est aussi d'une nudité mesquine; on dirait un canon.





Imp. Chardon & Sormani   Guillaume père sc.

CHAPITEAU DE LA COLONNE DE BRONZE
D'APRÈS LES DESCRIPTIONS BIBLIQUES
RESTITUTION PAR CH. CHIPIEZ

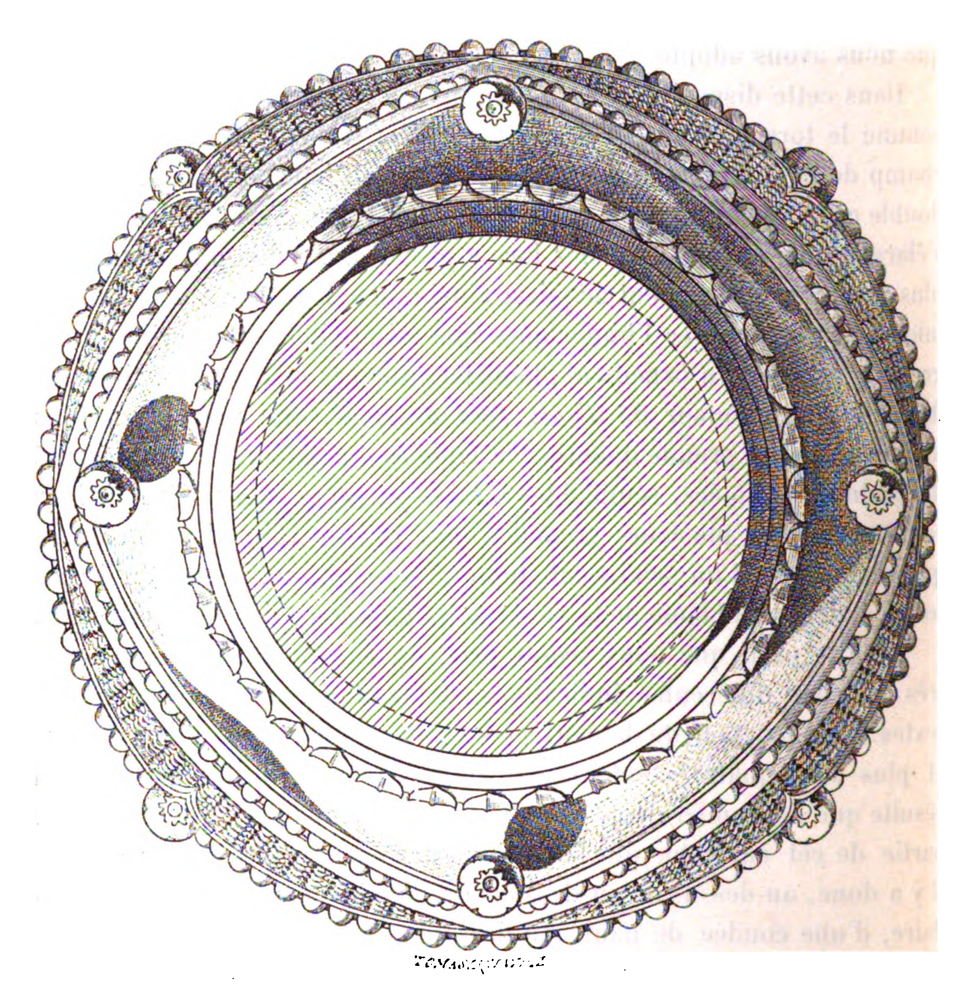


de la colonne et, d'autre part, le compte en est plus aisé; il suffit de le faire pour une des faces, et le plus simple des calculs fournit le total que nous a transmis l'historiographie hébraïque. Les deux plans ci-joints (fig. 165 et 166) concourront, avec l'élévation géométrale donnée dans les planches VI et VII, à faire comprendre l'économie du système que nous avons adopté.

Dans cette disposition, ce n'est plus sur une moulure secondaire, comme le tore, que se développe le treillis; il vient recouvrir tout le champ de la *partie bombée* qu'encadre, par le haut et par le bas, le double cordon de grenades. Comme il occupe plus d'espace, les mailles s'élargissent; le réseau qui les forme prend une saillie plus franche et plus ferme; cet ornement acquiert ainsi une valeur décorative qui est mieux en rapport avec l'importance que lui attribue la description. La grenade est bien un ornement phénicien; sur ces stèles carthaginoises, dressées en l'honneur de *Tanit face de Baal*, que nous possédons maintenant en si grande quantité, le lapicide a plusieurs fois représenté des colonnes isolées, semblables à Iakin et Bo'az, qui portent à leur sommet une ou plusieurs grenades (fig. 167 et 168). Il est probable que ce fruit avait un sens symbolique; les nombreux pépins qu'il renferme étaient l'emblème de la vie et de sa puissance de renouvellement.

Avec le parti que nous avons pris, on s'explique d'ailleurs aussi très bien les différentes indications de hauteur que renferment les textes. Le plus explicite de ceux-ci assigne au chapiteau d'abord cinq, et plus loin quatre coudées; des termes mêmes de ces passages il résulte que la première cote s'applique à l'ensemble, et la dernière à la partie de cet ensemble qui fait particulièrement songer à une fleur. Il y a donc, au-dessus ou au-dessous du chapiteau, un membre secondaire, d'une coudée de haut. Au-dessous, ce ne pourrait guère être qu'un tore, employé comme transition entre le fût et le chapiteau; mais, étant donnée la forme que celui-ci a reçue dans notre restitution, ce mode de liaison devenait inutile, et il convenait plutôt de chercher un motif qui terminât d'une manière heureuse la colonne. Ce motif, nous croyons l'avoir trouvé dans l'espèce de fleuron ou de bouton hémisphérique qui se superpose au chapiteau; le tour de ce bouton est orné de ces pétales de lotus dont les décorateurs phéniciens ont fait un si fréquent usage. Il a une coudée de haut; il y en a quatre entre son bord inférieur et la naissance du chapiteau, ce qui répond à la donnée du livre des *Rois;* quant à la fleur, elle a trois coudées, ce qui concorde avec les chiffres donnés par les *Chroniques*.

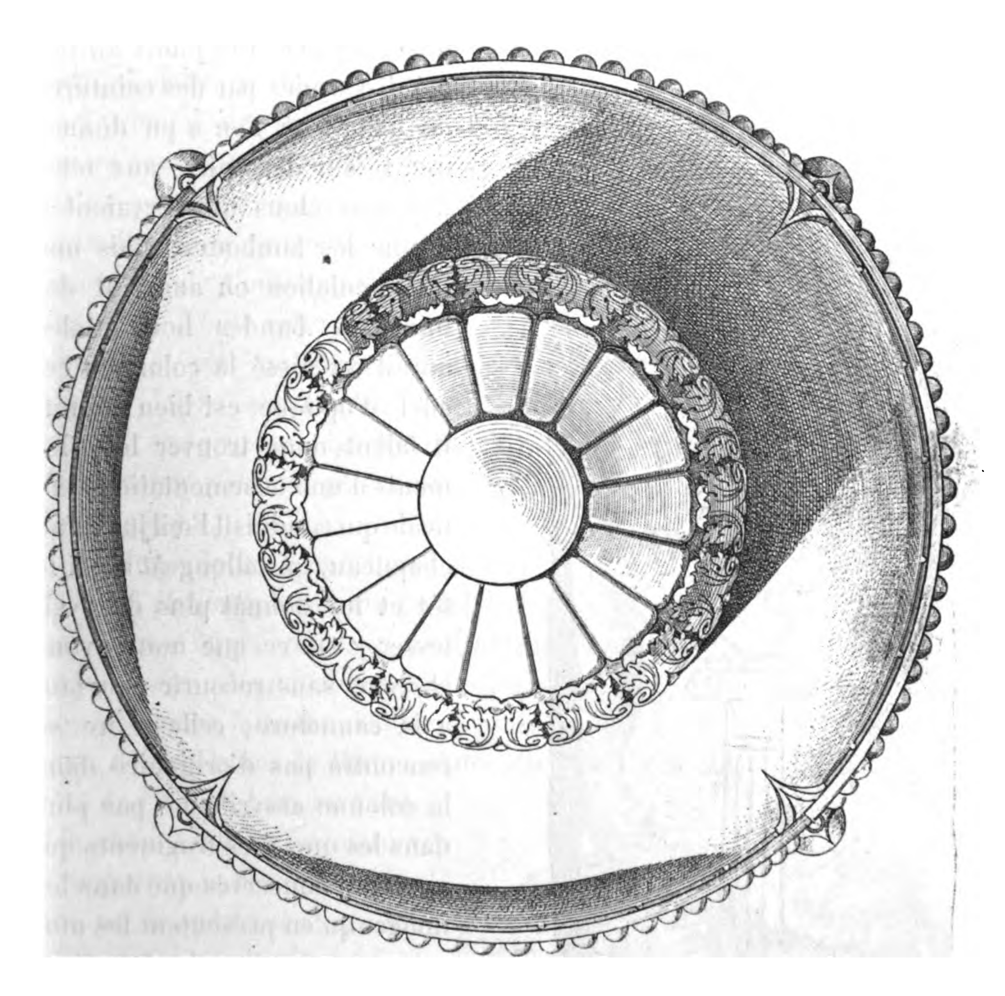
Le fût nous retiendra moins longtemps que le chapiteau; il y a lieu pourtant ici encore de justifier notre interprétation. Nos prédécesseurs ont esquivé la difficulté : ils ne se sont occupés que du chapiteau; quant au fût, ils se sont contentés d'en indiquer la naissance;



165. — Projection du chapiteau à la hauteur de l'astragale.
Restitution de Ch. Chipiez.

mais, au peu qu'ils en montrent, on voit qu'ils le supposent lisse. S'ils avaient entrepris de restituer, dans cette donnée, l'ensemble de la colonne, ils auraient sans doute été les premiers à sentir les mauvais effets de cette disposition; le contraste aurait été choquant entre la pauvreté de ce long tube sans ornement et la complication du chapiteau qu'il aurait porté à son sommet. Lui aussi, le fût devait donc avoir sa décoration; mais celle-ci, il faut bien l'imaginer, l'inventer

tout entière; il n'y a pas un mot, dans les textes, qui permette d'en deviner le caractère. L'archéologue a donc le champ libre; seulement il devra choisir des motifs qui ne fassent point disparate avec ceux du chapiteau; on peut exiger que, comme ces derniers, ceux qui se déve-



166. — Projection supérieure du chapiteau.
Restitution de Ch. Chipiez.

lopperont sur le fût soient tout ensemble dans l'esprit de la matière d'où ils seront tirés et dans la tradition, dans le sentiment de l'art phénicien.

Il est dit que les chapiteaux étaient fondus à part; on sera peut-être tenté d'en inférer que le reste de la colonne était tout d'une pièce. Cependant, quelque habiles que l'on suppose ces artisans phéniciens dont Hiram est ici le représentant, il est difficile de croire qu'ils aient

entrepris de couler ainsi dans un moule unique et d'un seul jet un cylindre de plus de 9 mètres, surtout quand rien ne les obligeait à risquer ce tour de force. Il était bien plus aisé d'exécuter et de monter la colonne par tambours; ce procédé simplifiait toutes les phases de l'opération, la fonte, le transport et la mise en place. Les joints auront été dissimulés par des ceintures de métal, où l'on a pu donner une valeur décorative aux têtes des gros clous qui servaient à réunir les tambours; mais une ornementation où auraient dominé les bandes horizontales aurait rapetissé la colonne; cet effet d'optique est bien connu. Il fallait donc trouver les éléments d'une ornementation verticale qui conduisît l'œil jusqu'au chapiteau, qui allongeât ainsi le fût et lui donnât plus de sveltesse; c'est ce que nous avons cherché, sans recourir pourtant à la cannelure; celle-ci ne se rencontre pas d'ordinaire dans la colonne assyrienne, pas plus dans les quelques fragments qui s'en sont conservés que dans les images qu'en présentent les monuments. Au bas du fût, nous avons dessiné des formes végétales d'où sortent des tiges qui passent par-dessus les ceintures horizontales et qui viennent s'épanouir en fleur sous le chapiteau; elles créent et elles limitent ainsi des faces qui, dans la partie inférieure de la colonne, sont toutes garnies par des ornements gravés à la pointe; au-dessus du premier tambour, ceux-ci ne remplissent plus qu'un compartiment sur deux; dans l'autre, le métal demeure lisse. Le motif que nous avons choisi pour décorer ces champs est cette espèce de palmette qui est d'un usage si fréquent en Phénicie, qu'on l'a quelque-



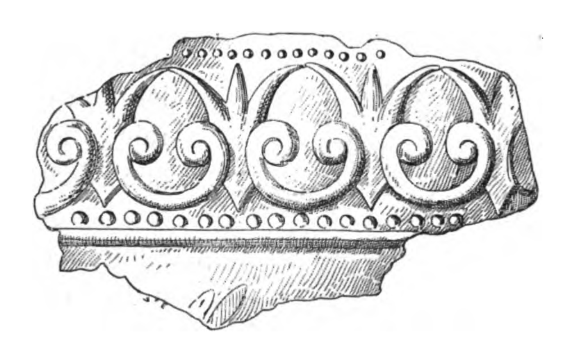
167. — Stèle punique. Bibliothèque nationale.

fois appelée la *palmette phénicienne*[1]. Quant à l'ornement végétal d'où s'élancent les tiges, les exemples n'en sont pas rares; nous citerons notamment une bande de bronze, travaillée au repoussé, qui a été recueillie à Olympie, parmi beaucoup d'autres débris du même métal où l'on sent partout dans le décor l'influence de l'art oriental (fig. 169)[2]. La fleur de lotus se rencontre souvent aussi sur ces stèles puniques, qu'il est naturel de consulter pour se rendre compte des habitudes de l'ornemaniste phénicien (fig. 170). Toute cette ornementation, ciselée à plat ou d'une saillie très légère, laisse apercevoir le nu du bronze; malgré son élégance, elle reste assez sobre pour ne pas écraser celle du chapiteau.



168. — Stèle punique. Bibliothèque nationale.

Notre colonne a une base, et cette base est plus ample et plus compliquée que la base égyptienne, qui n'est autre chose qu'un disque interposé entre le sol et le fût. L'idée que nous nous sommes faite du chapiteau nous conduisait à chercher le prototype des colonnes de Hiram plutôt du côté de la Mésopotamie que du côté de l'Égypte; or, en Chaldée et en Assyrie, la colonne a toujours une base, une base qui ne le cède guère en importance au chapiteau lui-même, dont elle est quelquefois l'exacte répétition[3]. Même observation pour la colonne de Persépolis, qui continue à cet égard ce que l'on peut nommer la tradition asiatique. Enfin sur les stèles puniques on voit représentées des bases



169. — Fragment d'un meuble de bronze trouvé à Olympie.

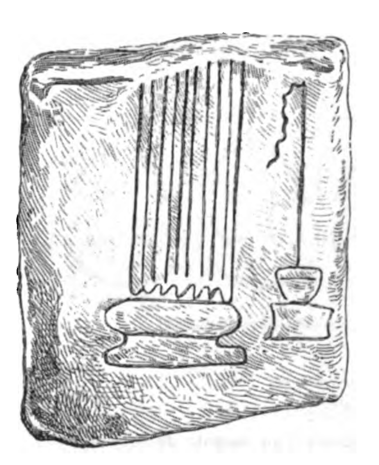
1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 131, fig. 73, 76, 81, etc.
2. Furtwangler, *Die Bronzefunde aus Olympia* (in-4°, 1880), planche, fig. 9 et p. 44.
3. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 71.

qui, tout grossièrement figurées qu'elles soient, paraissent présenter un profil analogue à celui qu'offre le pied de notre colonne (fig. 171).



170. — Stèle punique. Bibliothèque nationale.

Voici donc de quelle manière, en tenant compte de ces analogies, nous avons composé notre base : Elle se rattache au fût par un tore sur lequel sont indiquées discrètement des feuilles qui retombent tout autour en collerette, motif dont l'Assyrie et la Phénicie nous ont fourni de nombreux exemples, dans l'ivoire, dans la pierre et dans le bronze [1]. Au-dessous, une gorge renversée qui pose sur un listel et qui donne à l'ensemble de la colonne une très solide assiette. La gorge est sillonnée de cannelures horizontales, semblables à celles qui décorent cette base trouvée à Samos où l'on a reconnu un de ces monuments qui forment la transition entre l'art asiatique et l'art grec [2]. Ces cannelures de la base samienne ont d'ailleurs un autre genre d'intérêt : elles rappellent à s'y méprendre les stries que l'on obtient en présentant à une pointe montée sur un tour soit l'argile encore molle, soit la feuille de bronze; il est probable que le tailleur de pierres s'est inspiré ici d'un type créé pour une colonne d'airain. Rien n'était donc plus légitime ici que l'emploi de cette forme décorative, et tous les autres ornements que nous avons admis dans cette restitution de la colonne d'Hiram ont le même caractère. Le métal seul pouvait permettre de suspendre à de minces chaînettes les grenades que nous avons attachées autour de la tête de la colonne. Quant au creux des stries et aux découpures des feuilles, voire même au lacis de mailles qui entourait

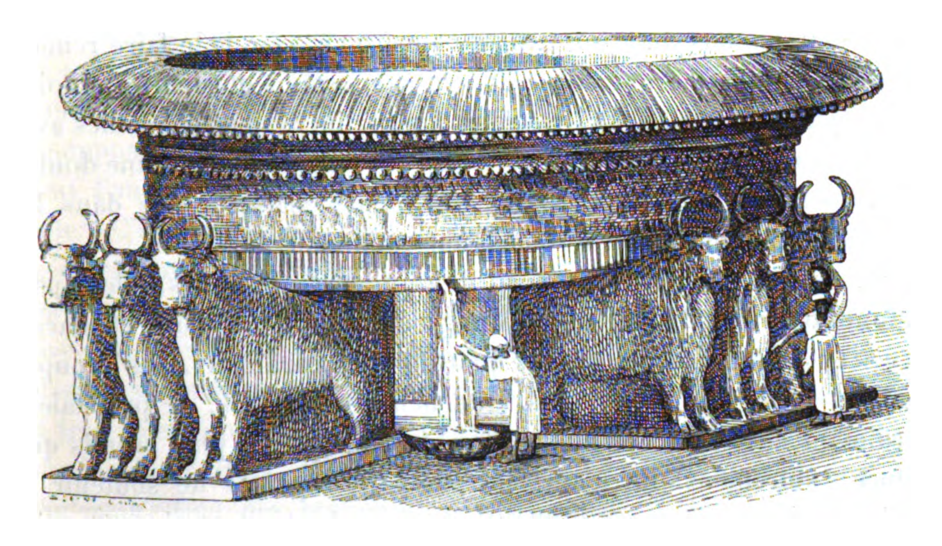


171. — Stèle punique. Bibliothèque nationale.

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 129, 383 et 386; t. III, fig. 80, 81, 84, 630.
2. Ch. Chipiez, *Histoire critique de l'origine et de la formation des ordres grecs*, pp. 266-268.

le chapiteau, tout ceci pourrait, à la rigueur, être imité dans la pierre; mais ce n'est pas sous l'outil des ouvriers qui la travaillent habituellement que sont nés ces motifs; ils sont au contraire de ceux qui conviennent particulièrement au métal, que le métal suggère à quiconque, n'importe dans quel temps et dans quel pays, s'attaque à lui et tente de l'employer à traduire ses pensées.

Après Iakin et Bo'az, ce qui attirait le plus l'attention dans la cour des prêtres, c'était le grand récipient connu sous le nom de *Mer d'ai-*



172. — La mer d'airain, restitution de Mangeant.

rain, mot à mot, *mer fondue.* Nous en avons une description assez précise, qui permet d'en donner une restitution très vraisemblable (fig. 172)[1]. C'était un de ces vastes réservoirs qui avaient leur place marquée dans le péribole de tout temple sémitique et que nous con-

1. *I Rois*, VII, 23-26. Les images que nous présentons de la Mer d'airain, des *Trains mobiles* et de l'*Autel des holocaustes* (fig. 172, 173 et 174) ont été composées par un architecte, esprit curieux et habile dessinateur, feu Mangeant, qui avait entrepris une restitution générale du temple de Salomon. Nous nous sommes fait du temple et de ses bâtiments une idée qui diffère de celle où l'avaient conduit ses recherches; mais nous avons voulu du moins conserver ici un souvenir de ce travail intéressant; sa veuve et son fils, lui même peintre distingué, nous ont permis de reproduire les restaurations qu'il avait tentées des principaux ouvrages d'Hiram. M. Chipiez, s'il les avait exécutées lui-même, n'aurait peut-être pas, surtout pour l'autel, pris partout les mêmes partis; pourtant, dans l'ensemble, ces restitutions nous ont paru meilleures que celles qui avaient été présentées, plus conformes aux textes et au caractère de l'art phénicien. On trouvera le nom de Mangeant au bas de beaucoup des planches de la *Mission de Phénicie;* l'artiste avait ainsi acquis de ce style une connaissance pratique qui lui a beaucoup profité.

naissons par le vase d'Amathonte[1]; mais l'ouvrage d'Hiram l'emportait sur la cuve cypriote et par sa matière et par ses dimensions. Au lieu d'avoir été taillé, sur place, dans un bloc d'un calcaire assez grossier, il avait été coulé en bronze et transporté sur la colline du temple. Il avait 5 coudées de haut (2m,625) et 10 coudées (3m,25) d'un bord à l'autre. Sa circonférence, autour de l'orifice, était de 30 coudées[2]. Le bord, semblable à celui d'une coupe, se repliait à l'extérieur en manière de corolle, comme celui d'une large campanule. Deux rangées de coloquintes décoraient extérieurement la partie supérieure de la cuve, « au-dessous du bord »; mais, ainsi qu'a soin de le faire remarquer l'écrivain, ces ornements n'étaient pas, comme plusieurs au moins des grenades du chapiteau, travaillés à part; ils avaient été coulés avec le corps même du vaisseau, sur lequel ils ressortaient en une double frise. La plaque de bronze avait ici la même épaisseur que dans les colonnes, un palme ou le sixième d'une coudée (0m,086).

Pour supports, la vasque avait douze figures de bœufs, elles aussi en fonte d'airain. Ces figures étaient groupées trois par trois, et chacun de ces groupes regardait un des quatre points cardinaux. Les croupes soutenaient le bassin; les têtes, franchement dégagées, se projetaient hardiment en avant. Les bœufs étaient certainement plus grands que nature; autrement, ils n'auraient pas paru capables de soutenir le poids d'un vase qui avait 2m,50 et plus de haut, qui contenait, d'après les calculs les plus modérés, au moins 400 hectolitres[3]. L'œil du spectateur aurait eu le sentiment d'une réelle disproportion. Quant au mouvement de ces figures, il y a lieu de se le représenter comme aussi simple que possible; dans chacun des groupes, les corps et les têtes devaient être parallèles. On leur a donné, dans certaines restitutions, des attitudes compliquées et divergentes qui ne sont pas dans l'esprit d'un art encore naïf, préoccupé surtout des effets d'ensemble[4]. On s'est aussi demandé quelle était la forme de la cuve, hémisphérique, comme dans le vase d'Amathonte, ou cylindrique; nous avons préféré

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 280-281 et fig. 211.

2. Comme le remarque Reuss, ces chiffres ne sont pas tout à fait exacts. Un diamètre de 10 coudées en donne 31,40 à la circonférence et une circonférence de 30 coudées n'en donne que 9,55 au diamètre. On s'est contenté d'une approximation en chiffres ronds.

3. Deux mille *bats* (v. 25). On évalue approximativement le *bat* à 20 litres; mais, selon d'autres, il aurait eu plus du double.

4. Nous faisons ici allusion à la figure que l'on trouvera dans l'ouvrage de Stade (*Geschichte*, t. I, p. 336).

cette dernière disposition; elle semble assurer au vaisseau une plus ferme assiette[1]. Autre question, à laquelle nous ne saurions répondre : comment remplissait-on ce vaste réservoir? Venait-on y verser, avec des seaux, l'eau puisée dans les amples citernes que renfermait le sous-sol de l'enclos sacré? Ou bien y avait-il un système de conduits mobiles qui permettait, en temps de pluie, de diriger vers la *mer d'airain* les eaux qui s'abattaient sur les terrasses inclinées des bâtiments voisins? Quoi qu'il en soit, des robinets avaient été certainement ménagés, comme nous l'avons indiqué, vers le bas de la cuvette; ils permettaient de venir à toute heure chercher ici l'eau que l'on employait en si grande quantité, dans les cérémonies du culte, pour les ablutions des prêtres et pour le lavage de la chair des victimes[2]. On a quelquefois supposé qu'il y avait dans le parvis des prêtres, sous le roc qui portait l'autel, une source d'eau vive qui aurait approvisionné le temple[3]. C'est, a-t-on dit, cette source souterraine qui, dans la vision d'Ézéchiel, s'enfle et grossit jusqu'à devenir un fleuve qui arrose tout le pays[4]; on a allégué aussi le témoignage d'auteurs païens qui paraissent croire qu'il y avait, dans l'enclos du sanctuaire, des eaux jaillissantes[5]; mais ce que ces écrivains en disent, sans rien préciser, peut très bien s'appliquer à ces eaux qu'un aqueduc amenait des environs de Bethléhem, des réservoirs connus sous le nom de *vasques de Salomon*. Une des branches de cet aqueduc, celle qu'on appelle l'*aqueduc supérieur*, alimente encore aujourd'hui les fontaines du Haram. Il n'est pas probable que ces travaux remontent jusqu'aux rois de Juda; mais, exécutés soit par les Asmonéens, soit par Hérode, ils avaient assuré l'approvisionnement du temple bien avant le temps auquel appartiennent les documents qu'on invoque à l'appui de cette

1. Il est d'ailleurs possible que, pour donner au récipient un point d'appui central, on ait placé au milieu de l'espace qu'il couvrait, entre les croupes des taureaux, un bâti que celles-ci dissimulaient presque entièrement au regard. Dans l'intérieur des taureaux, faits de fonte creuse, il devait y avoir une armature de bronze ou de fer, de fortes tiges métalliques sur lesquelles portait réellement la charge de tout ce poids de métal et d'eau.

2. *II Chroniques*, IV, 6.

3. STADE, *Geschichte*, t. I, pp. 334-335. Celui-ci va jusqu'à croire que le bassin de la *mer d'airain* était peut-être alimenté par des tuyaux qui partaient de cette source et qui, cachés dans une sorte de socle, s'ouvraient dans la cuve. Comment une eau qui aurait pu monter ainsi à plusieurs mètres au-dessus du plateau aurait-elle disparu pour ne plus sourdre qu'à un niveau très inférieur, sur le flanc de la vallée du Cédron?

4. ÉZÉCHIEL, XLVII.

5. *Fons perennis aquæ*, dit Tacite (*Hist.*, V, 12). De même le faux Aristeas, dans le chapitre XXIII de la lettre composée sous son nom [par un Juif, vers le commencement de notre ère. On en trouvera le texte dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, t. II, pp. 771-804.

conjecture. Quant au ruisseau que le prophète voit naître sous le seuil de la porte orientale du sanctuaire, tout ce qui s'y rapporte a un tel caractère, qu'il n'est vraiment pas besoin de chercher au prodige un point de départ pris dans la réalité; tout est rêve et miracle dans l'apparition et dans le rapide accroissement de ce flot abondant et limpide qui vient changer en un jardin l'aride désert de Juda. Nulle part. dans toute l'ancienne littérature hébraïque, il n'est fait la moindre allusion à une fontaine proprement dite qu'aurait possédée le plateau terminal du Moria, et le Haram ne renferme aujourd'hui rien de pareil. Aurait-on d'ailleurs fait tant de frais pour fondre et pour assembler cette pièce énorme, si l'on avait eu sous la main, fût-ce même au prix de quelques marches à descendre, un trésor d'eaux intarissables et courantes? C'est faute de cette ressource que là et ailleurs, à Jérusalem comme à Amathonte, on a eu recours aux réservoirs artificiels; on a creusé dans le roc la citerne profonde où, mise en réserve pour plusieurs mois, dort une onde fraîche et claire; on a dressé sous le ciel ces bassins dont les larges flancs renferment la provision de la journée, chaque soir presque épuisée et renouvelée chaque matin.

Pour transporter sur divers points de la cour l'eau que l'on allait emprunter à la *mer d'airain*, Hiram avait façonné dix bassins beaucoup plus petits que le chroniqueur décrit en grand détail[1]; par malheur, cette description est une des parties les plus difficiles de l'Ancien Testament, une de celles où le texte a le plus souffert et où sont le plus nombreux ces mots rares, ces termes techniques dont le sens précis échappe aux plus doctes. Voici pourtant ce que l'on devine à travers bien des obscurités et des redites. L'appareil se composait de deux parties distinctes, un train mobile et, par-dessus, un bassin que de solides montants liaient à ce support (fig. 173). Sur quatre roues « semblables à des roues de voiture », était posée une caisse un peu moins haute que large et de forme carrée. Au contraire, le récipient que portait cette base avait un orifice circulaire; c'était une grande écuelle ou une sorte de chaudron; le texte ne dit pas laquelle de ces deux formes il convient de choisir; c'est la seconde que nous avons préférée, comme pour la *mer d'airain*. Les dix bassins destinés à rouler sur les dalles des cours étaient autant de copies réduites du grand réservoir. Chacun d'eux ne contenait plus que dix *bats* (7 ou 8 hectolitres); mais, quoique

1. *I Rois*, VII, 27-39.

ramené ainsi par l'artiste à des dimensions bien inférieures, le type de vase créé avait pu garder ce qui en faisait le caractère, son large bord évasé en manière de calice.

Nous ne nous arrêterons pas à nous demander comment étaient disposées les barres des essieux, ni quelle était la profondeur du vais



173. — Les bassins mobiles, restitution de Mangeant.

seau. Le texte est assez vague pour que l'on puisse en tirer le thème de plusieurs restitutions sensiblement différentes. Celle que nous proposons a deux avantages : mieux qu'aucune autre, elle permet de comprendre comment on mettait ces machines en mouvement; elle a aussi ce mérite de se prêter tout particulièrement à recevoir une riche décoration : elle offre des surfaces qui permettent de trouver place pour tous les ornements dont le chroniqueur fait mention.

Aucun des archéologues qui ont entrepris de restituer cet appareil ne paraît s'être préoccupé de savoir comment s'exerçait la poussée qui

devait lui donner le branle. Tous ont l'air de croire que, pour agir sur les roues, le serviteur appuyait sur les montants de la caisse. En s'y prenant ainsi, il n'aurait pas été à main : il aurait mal dirigé la marche du train; celui-ci devait être assez lourd, quand le vase était plein. De plus, ces contacts, à force de se répéter, n'auraient pas manqué d'user le bronze; ils auraient fini par effacer les ornements délicats dont étaient couvertes ces parois. Nous avons supposé des bras, d'épaisses barres de métal, très résistantes, que des ferrures maintenues par de forts rivets attachent au couvercle de la caisse rectangulaire et au corps du vase cylindrique. Nous attribuons ainsi à ces tiges une forme coudée qui répond bien au sens propre du mot que les traducteurs ont rendu par *montants;* le terme hébreu veut dire, littéralement, *épaules*. La partie inférieure et verticale de ces bras est détachée de la caisse; elle s'en tient à une certaine distance; les hommes de manœuvre ont ainsi toute facilité soit pour tirer, soit pour pousser, suivant la direction du mouvement qu'ils veulent imprimer à l'appareil. En même temps, quelque force qu'ils déploient, ils ne risquent pas de gâter par le frottement les ciselures qui décorent les panneaux de la caisse d'airain.

L'ornementation dont nous avons assuré ainsi la durée et l'intégrité se compose de motifs que nous avons déjà rencontrés soit dans d'autres ouvrages orientaux, soit dans le temple même. Ce sont des « lions et des bœufs », c'est-à-dire des lions qui poursuivent ou qui terrassent des bœufs, thème cher à l'artiste phénicien[1]; ce sont ces *keroûbs* que nous avons cherché à nous représenter à propos de la décoration du temple; quant à ce que l'on traduit par *guirlandes* et par *festons*, nous avons entendu par là les deux rangées de grosses perles ou de fruits ronds que nous avons disposées sur le rebord et autour du col du bassin, puis la bande ornée de dents de loup qui règne au bas de ce col, à l'endroit où il s'engage dans le couvercle de la caisse. Les palmes indiquées par le texte sont appliquées, à intervalles réguliers, sur la périphérie du cylindre, et elles y introduisent ainsi cette division en panneaux qui est spécifiée pour la caisse. Le seul détail que nous ayons pris sur nous d'ajouter, ce sont ces bouquets de papyrus que nous avons placés entre les *keroûbs;* ils ont paru très propres à remplir les espaces étroits et hauts que laissait libres, sur chaque face, la division que nous avions adoptée. Tous ces motifs ont d'ailleurs été esquissés,

1. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 555, 624, 639.

dans la gravure, d'une main légère; on a seulement voulu marquer la place qu'ils avaient pu occuper. Ce que l'on se proposait surtout ici, c'était de donner une idée de l'ensemble. L'appareil est d'un aspect plus satisfaisant que dans les restitutions où l'on a remplacé la caisse fermée par une cage à jour, composée de montants verticaux que relient des barres horizontales[1]. En adoptant cet arrangement, on a voulu alléger le train et le rendre plus mobile; mais de cette manière on rétrécit outre mesure la place dont on dispose pour les ornements; ceux-ci ont beau se multiplier et se serrer les uns contre les autres; le dessin du meuble garde toujours quelque chose de grêle et de sec qui n'est pas dans l'esprit de cet art robuste et bien étoffé. Les panneaux pleins pouvaient être faits de plaques métalliques très minces, qui n'augmentaient pas beaucoup le poids de la machine; ils livraient au décorateur un champ plus spacieux et ils offraient à l'œil des lignes plus amples et plus fermes.

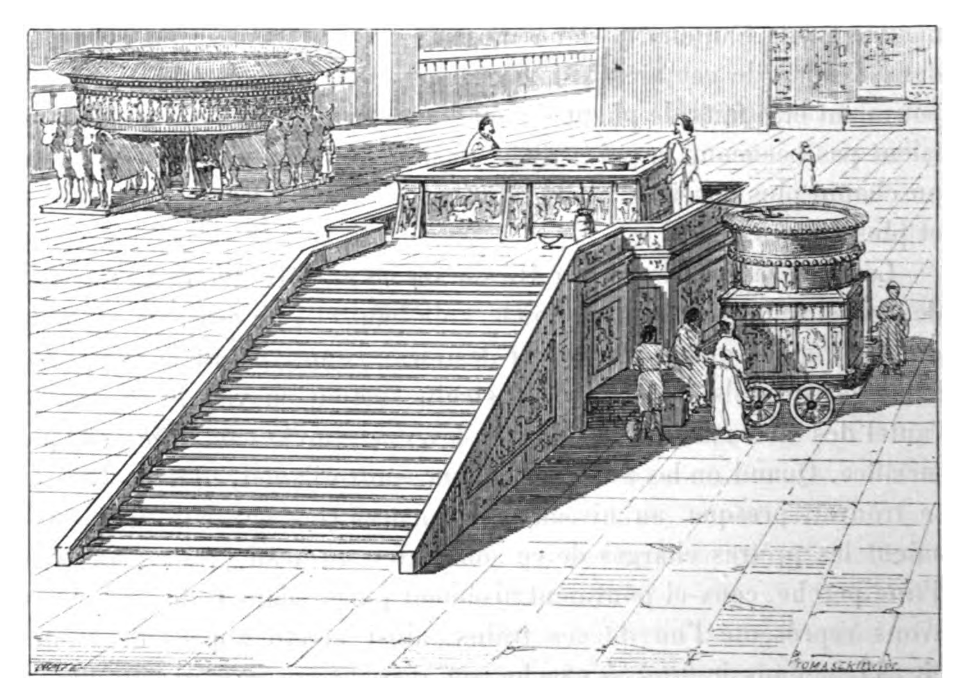
Les appareils exécutés par Hiram sur ce modèle étaient au nombre de dix; chacun d'eux avait 6 coudées de haut et 4 de côté. On ne nous dit pas à quels offices ils étaient destinés; ce qui paraît le plus probable, c'est qu'ils avaient été construits surtout en vue du service de l'autel des holocaustes, qu'il fallait laver à grande eau après chaque sacrifice. Quand on les avait roulés tout contre l'autel, le haut du vase se trouvait presque au niveau de la plate-forme sur laquelle se tenaient les prêtres chargés de ce soin; avec un seau attaché au bout d'une perche, ceux-ci pouvaient aisément puiser dans le bassin. Nous avons représenté l'un de ces trains, ainsi arrêté auprès de l'autel (fig. 174); dans le fond, à gauche, on aperçoit la *mer d'airain*. J'imagine d'ailleurs que ces appareils compliqués n'ont pas dû être longtemps en état de servir : exposés à l'air, sous le climat assez rude de Jérusalem, ils se seront bientôt rouillés et les roues auront cessé de tourner. Condamnés à l'immobilité, on ne les en admirait pas moins pour leur savant mécanisme et pour leur élégante décoration; cinq étaient rangés du côté droit et cinq du côté gauche de la cour intérieure, en avant des portiques.

Ces meubles montés sur roulettes étaient au nombre des articles que les Phéniciens exportaient avec le plus de succès; on en trouve la trace chez les peuples qui étaient leurs clients ordinaires. Dans les objets mobiliers que les poèmes homériques décrivent comme des

1. C'est là le parti que Stade a pris, dans les deux restitutions entre lesquelles il donne le choix.



ouvrages de cet Héphæstos en qui se personnifie l'habileté technique, on devine des produits de l'industrie phénicienne, des pièces rares qui, par leur complication et leur beauté, avaient paru ne pouvoir sortir que des mains mêmes d'un dieu. Tels sont ces trépieds à roues que le divin artisan achevait de façonner, dans sa forge de Lemnos, quand il y reçoit la visite de Thétis. Ils étaient munis de roues d'or, qui devaient leur permettre, sur un signe du maître, de faire, comme des esclaves obéissants, le service de la salle où se réunissaient les

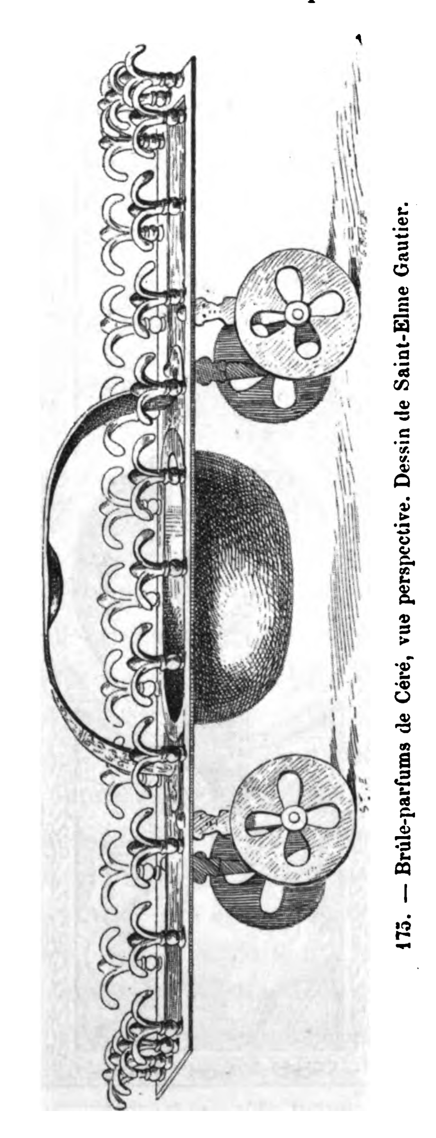


174. — Autel des holocaustes, restitution de Mangeant.

dieux[1]. Ailleurs il est question d'une corbeille à ouvrage qu'Hélène a rapportée d'Égypte; elle est en argent, et les bords en sont dorés; grâce aux roulettes dont elle est pourvue, elle passe, toute pleine de laine et chargée d'une lourde quenouille, d'une chambre dans une autre; poussée par le doigt d'une servante, elle suit la fileuse là où il lui plaît d'aller s'asseoir[2]. A Olympie, parmi ces bronzes d'une époque très reculée qui ont été recueillis dans l'Altis, on a signalé de nombreux débris de roues; plusieurs de celles-ci, d'après leur faible rayon, paraissent avoir appartenu plutôt à des meubles de ce genre qu'à des

1. Homère, *Iliade*, xviii, 375-378.
2. *Idem*, *Odyssée*, iv, 131-132.

chars[1]. Enfin, dans cette Étrurie qui était un des principaux marchés de la Phénicie, on a retrouvé intacts des objets dont le principe est le même que celui des bassins du temple, des trépieds et de la corbeille d'Homère ; la destination seule diffère. Ce sont des brûle-parfums posés sur un train et par là très mobiles. Nous en reproduisons un qui provient de Céré, où il a été découvert dans la tombe Regulini-Galassi (fig. 175 et 176)[2]. Sa décoration est tout orientale ; on y rencontre ces fleurs de lotus et ces lions qui ornaient aussi le mobilier du temple. Véies et Préneste ont fourni des monuments semblables et du même goût[3]. Hiram n'a donc rien fait là, pour Salomon, qui ne fût dans les habitudes des ateliers tyriens ; mais ce qui n'aurait pas excité à Tyr la moindre surprise passait pour une merveille dans la Jérusalem encore si naïve et si rustique des premiers rois de Juda.



175. — Brûle-parfums de Céré, vue perspective. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Le milieu de la cour était occupé par le grand autel des holocaustes. Celui-ci était aussi de bronze, ou plutôt revêtu de plaques de bronze, et le rédacteur des *Chroniques* nomme Hiram comme l'auteur de ce travail[4] ; au contraire, dans le chapitre VII du premier livre des *Rois*, l'autel est omis dans l'énumération des ouvrages exécutés par Hiram pour Salomon, ce qui est d'autant plus singulier que, dans deux

1. FURTWÄNGLER, *Die Bronzefunde aus Olympia und deren kunstgeschichtliche Bedeutung* (in-4°, 1880), p. 40.

2. GRIFI, *Monumenti di Cere antica*, pl. VI, fig. 3; *Museo Gregoriano*, I, pl. XV, fig. 5 et 6. Notre figure a été composée à l'aide de ces deux représentations, qui sont l'une et l'autre assez mauvaises.

3. Voir l'article de Garucci, intitulé *Sepulchral remains at Veii and Præneste*, dans l'*Archeologia britannica*, t. XLI, 1re partie (1867), p. 197 et particulièrement p. 206 et pl. IV, fig. 2.

4. *II Chroniques*, IV, 1.

passages de ce même écrit, passages dont l'un se rapporte au règne de Salomon et l'autre à celui d'Achaz, cet autel est mentionné en ces termes : « l'autel d'airain, qui est placé en face du temple[1]. » Comment se fait-il qu'il soit passé sous silence là où il devrait être décrit en détail, comme l'objet qui attirait tout d'abord les regards dans le parvis des prêtres? Un des scribes qui ont remanié cette histoire en aura fait disparaître un certain nombre de versets, qui devaient succéder à ceux où sont présentés au lecteur Iakin et Bo'az[2]. On pourrait croire à une méprise de copiste, si toute mention de l'autel n'avait aussi été effacée dans la liste récapitulative qui termine le chapitre. Il y a donc eu ici suppression volontaire[3]. De quelque manière que l'on explique cette mutilation, il est probable que l'autel du temple de Salomon prit la place de celui que David avait élevé sur l'aire d'Ornan; c'était un massif de pierre dont les faces étaient couvertes d'un revêtement en métal; il avait 20 coudées de côté et 10 de haut. Ézéchiel donne la description de l'autel qu'il veut rétablir dans le temple restauré, autel qui doit être une copie de celui qui avait été détruit avec l'ancien temple[4]; mais tout ce passage est très difficile à traduire, le texte étant altéré. On en peut pourtant tirer deux renseignements


176. — Brûle-parfums de Céré, projection supérieure. Dessin de Saint-Elme Gautier.

1. *I Rois*, VIII, 64; *II Rois*, XVI, 22.
2. La description de l'autel devait venir à la suite du verset 22.
3. STADE (*Geschichte*, t. I, p. 334) explique cette altération du texte par le désir qu'aurait eu le rédacteur d'accréditer l'opinion que Salomon avait transporté dans le temple l'autel du tabernacle légendaire (*I Rois*, VIII, 4); mais on ne voit pas pourquoi l'auteur de la *Chronique*, qui fait encore une plus grande place à ces conceptions systématiques, n'aurait pas suivi cet exemple.
4. ÉZÉCHIEL, XLIII, 13-17.

utiles. Dans le sens de la hauteur, l'autel avait deux étages, un large soubassement et, au centre de l'aire qui le surmontait, un dé dont la face supérieure était l'âtre où l'on brûlait les chairs des victimes[1]. Enfin on accédait à l'autel par des degrés, par un escalier tourné vers l'orient. Le massif en maçonnerie devait être traversé par des conduits qui précipitaient les eaux vannes dans la petite excavation que l'on voit aujourd'hui sous le roc sacré, à l'intérieur de la *Koubbet-es-sakrah*. Cette fosse est percée d'un trou qui communique avec les égouts par où ces eaux se déversaient dans la vallée du Cédron[2].

Les bois de luxe, tels que l'olivier, le cyprès et le cèdre, les métaux, surtout le bronze et l'or, paraissent avoir fait tous les frais de la décoration du temple; il n'est pas question d'argent. On est surpris que l'ivoire ne soit pas mentionné; nous avons vu quel fréquent usage en faisait l'industrie phénicienne. Dans les portiques, sur les façades des pylônes, la peinture était-elle intervenue pour rehausser certains détails, pour faire valoir soit les chapiteaux des colonnades, soit les palmiers appliqués contre le mur, soit le creux ou la saillie des moulures de la corniche? Nous le croirions volontiers; mais nous ne trouvons dans nos textes aucun renseignement à ce sujet. Ce qui contribuait certainement à égayer et à varier l'aspect de cet ensemble, ce qui y répandait de chaudes et vives couleurs, c'étaient ces étoffes orientales dont la tradition s'est conservée dans les tapis turcs ou persans et dans les châles de l'Inde. L'Orient a, de tout temps, fait du tapis un si constant usage, que les auteurs qui ont décrit les magnificences du temple semblent ne pas même avoir remarqué ceux de ces tissus qui couvraient le sol dans certaines parties de l'édifice, et notamment dans le sanctuaire; mais on en devine le caractère par ce que l'un de ces écrivains dit de la tenture qui cachait l'entrée du Saint des Saints : « Salomon fit le rideau en pourpre bleue et rouge et cramoisie, et en lin fin, et il y mit des *keroûbs*[3] ». On devine là une de ces étoffes où l'adroite aiguille des brodeuses tyriennes traçait sur la laine la plus moelleuse ou sur le lin le plus choisi ces bordures de feuilles et de fleurs de lotus, ces

1. Il semble, d'après certains chiffres donnés par Ézéchiel, que le massif supérieur, que l'autel proprement dit se soit composé de deux dés inégaux et superposés; mais tout cela est bien confus. Nous avons simplifié la représentation sans croire lui enlever son caractère.

2. C'est du moins ce qu'attestent deux des traités du Talmud; ils parlent l'un et l'autre « du canal qui débouche au Cédron » et par où s'écoule le sang versé sur l'autel (*Mischnâh de Middôt*, III, 2 et 3; *Mischnâh de Iômâ*, V, 6).

3. *II Chroniques*, III, 14.

figures fantastiques de génies ailés et de monstres étranges qui firent l'admiration des Grecs. Ezéchiel ne signale pas cette partie de l'ameublement, mais le second temple, celui qui fut bâti après la captivité, avait, à cette même place, un voile du même genre et non moins riche de ton et de dessin. Enlevée par Antiochus Epiphane, cette tapisserie alla peut-être, par une singulière fortune, orner le temple d'Olympie.

On a eu sous les yeux les restitutions que nous avons tentées des deux célèbres colonnes de bronze et des autres pièces principales du mobilier sacré ; l'impression qu'on en aura gardée ne différera point de celle qu'a dû laisser l'image que nous avons offerte du temple lui-même, notre traduction graphique des textes qui en indiquent les dispositions principales et qui permettent de se faire une idée du style et du goût de cette architecture. Comme le plan, comme les lignes maîtresses, comme toute la modénature de l'édifice, les ouvrages du maître fondeur que Salomon avait fait venir de Tyr ne sont ni égyptiens ni assyriens. Tels que nous les avons compris, ils sont vraiment phéniciens, c'est-à-dire qu'ils sont tous marqués au coin de cet art éclectique et ingénieux qui, sans avoir rien inventé, sait être original à sa manière par l'adresse avec laquelle il applique à des fins qui lui sont propres les procédés dont il a dérobé le secret et les formes qu'il a empruntées à différents peuples, pour les faire entrer ensemble dans des combinaisons où leur rapprochement inattendu est souvent du plus heureux effet.



CHAPITRE V

L'ARCHITECTURE, LA SCULPTURE ET LES ARTS INDUSTRIELS

Les rois de Juda, ces descendants de David qui construisirent et agrandirent le temple, avaient, sur le Moria, leurs tombes et leurs palais; il y a donc eu, chez les Israélites, une architecture funéraire et une architecture civile. Le temple de Jérusalem ne représente pas, à lui tout seul, l'architecture religieuse; avant qu'il fût bâti comme après sa construction, les Hébreux eurent d'autres lieux de culte, dont il importe de définir le caractère et d'étudier la disposition. Tous ces édifices reçurent une décoration quelconque, dont la richesse varia suivant la destination des bâtiments et suivant le siècle où ils furent construits; on dut y mettre un mobilier qui parût digne de la majesté royale ou de la majesté divine; ils furent habités par des princes et fréquentés par des foules en habits de fête. Les chefs-d'œuvre de la statuaire ont pu y faire défaut; c'est là un luxe rare, que seuls ont su se donner quelques grands peuples, les privilégiés du génie plastique; mais on y a nécessairement pratiqué la sculpture d'ornement, qui paraît dès que l'homme sort de la barbarie. La civilisation qui a créé le temple de Salomon suppose des artisans habiles à tailler la pierre et le bois, à fondre et à ciseler le métal, à marier les tons des plus brillantes étoffes avec ceux de l'or, de l'argent et de l'ivoire. Il y eut là un développement industriel qui mérite d'être étudié avec quelque attention, sinon pour son originalité propre, tout au moins comme émanation, comme forme secondaire et dérivée de l'industrie phénicienne.

§ 1. — L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE

La Syrie est riche en cavernes naturelles, et ces cavernes ont servi de demeures aux premiers habitants du pays. On en a recueilli la preuve

dans maintes grottes où, comme par exemple près du *Nahr-el-Kelb*, non loin de Beyrout, des instruments de silex, réunis par des filtrations calcaires avec des dents de cerf, de bouquetin, d'ours, de bison et d'une espèce de tigre, forment aujourd'hui une brèche solide. Cette brèche couvre parfois le sol des cavernes jusqu'à un mètre de hauteur. Il vint un moment où l'on abandonna cet abri pour vivre sous la tente ou bâtir des maisons; mais la grotte resta la demeure des morts. On commença par la prendre telle que l'avait creusée la nature; plus tard la main de l'homme l'agrandit et la régularisa; de plus en plus adroite à manier le pic et le ciseau, elle finit par tailler dans le roc ces chambres sépulcrales que nous avons étudiées en Phénicie. Entre deux inhumations, on tenait cette tombe fermée au moyen de grosses pierres roulées devant l'entrée.

C'était sans doute une grotte naturelle, cette caverne de Macpéla à Hébron, qu'Abraham acquit, avec le terrain qui l'entourait, comme sépulture de famille[1]. Peut-être, si l'on pouvait pénétrer dans la crypte située sous la mosquée d'Hébron, retrouverait-on la tombe, avec sa disposition toute primitive, telle que l'a laissée l'antiquité; mais le fanatisme des musulmans qui habitent cette bourgade n'a pas encore permis cette visite du souterrain[2].

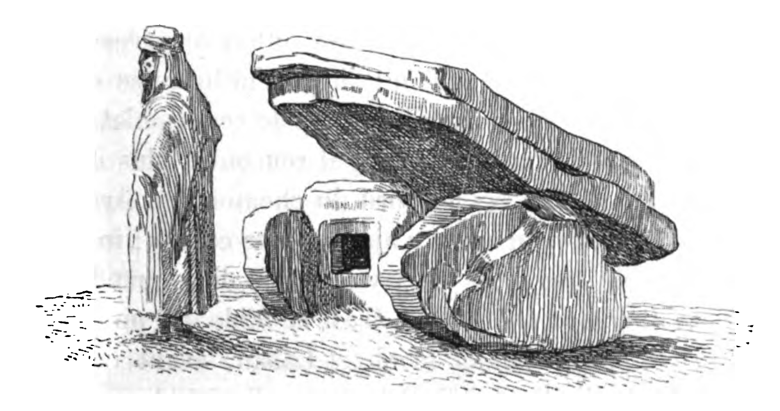
Ailleurs, et parfois dans le voisinage même de ces caveaux, quelques blocs de rocher, posés l'un sur l'autre, formaient une grotte artificielle. On a signalé de ces dolmens dans toute la région que l'on appela plus tard la Pérée, dans le pays d'Ammon et de Moab, dans celui qu'occupa la tribu de Ruben[3]. Il y en a qui présentent la disposition curieuse que

1. *Genèse*, XXIII. La grotte devait être à deux chambres ou à deux étages. *Macpéla* veut dire *duplication*, de la racine *kapal*, doubler. Un des rares Européens qui ont pu jeter un coup d'œil sur la crypte d'Hébron, Pierotti, croit pouvoir affirmer qu'il y a en effet deux caveaux, situés à un niveau différent. Voir à ce sujet F. Vigouroux, *la Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie*, t. I, p. 507-518 (4 vol. in-18, 4e édition, 1884). Le point de vue strictement traditionnel auquel se place M. l'abbé Vigouroux n'est pas le nôtre; mais, quelque opinion que l'on ait sur ces questions difficiles, on ne saurait lire sans intérêt ce livre où tant de matériaux ont été amassés au prix d'une immense lecture. N'arrivât-on pas aux mêmes conclusions que l'auteur, on apprend beaucoup en sa compagnie, et l'on admire sa curiosité toujours en éveil, sa sincérité, sa parfaite bonne foi.

2. Quand les chrétiens étaient maîtres de la Palestine, la mosquée avait été changée en église; par malheur, les moines, qui étaient alors gardiens de la crypte, n'étaient pas des archéologues. Voir pourtant la très curieuse relation publiée par M. RIANT, sous ce titre : *Sur l'invention de la sépulture des patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, à Hébron, le 25 juin 1119*. (*Archives de l'Orient latin*, t. II, 1884, partie I, p. 411-422.)

3. DE LUYNES, *Voyage d'exploration à la mer Morte*, t. I, p. 158. CONDER (Claude Reignier), *Heth and Moab, explorations in Syria in* 1881 *and* 1882. Londres, Bentley, in-8°, 1883. On

nous avons signalée en Sardaigne dans les *Tombes des géants*[1]; ils appartiennent à la catégorie de ce que l'on a appelé les *dolmens troués*[2]. Une grande pierre brute posée à plat forme le sol du tombeau; deux autres pierres semblables supportent une énorme dalle qui fait saillie aux deux extrémités et sur les grands côtés; le corridor qu'elles dessinent est fermé à chaque bout par une pierre plus petite, et l'une de ces pierres, le plus souvent celle qui fait face au nord, est percée d'une petite porte, taillée dans la pierre (fig. 177). Quelques-unes des niches sépulcrales pratiquées dans la roche, à *Ala-Safat,* tout près du monument que nous venons de représenter, sont munies, comme la dalle d'entrée de ces dolmens, d'une ouverture pratiquée au milieu



177. — Dolmen d'Ala-Safat. De Luynes, *Voyage d'exploration*, t. I, p.135.

d'une sorte de cadre. Dans ces encadrements était peut-être encastrée jadis une porte de bois.

On a voulu voir dans ces sépultures celles des peuples qui auraient précédé dans cette contrée les Hébreux et les tribus sémitiques, Madianites et Moabites, qui leur étaient étroitement apparentées[3]. Pourquoi remonter si loin, jusqu'à ces races fabuleuses des Anakim et des Réphaim? D'une part l'emploi du ciseau, dans quelques-unes de ces tombes, leur ôte ce caractère tout primitif que l'on prétend y trouver. D'autre part, à ne prendre que ceux mêmes de ces monuments où la

peut dire que tous les dolmens sont à l'est du Jourdain; ils s'y rencontrent par centaines, tandis que, malgré le soin avec lequel elle a exploré le terrain, la brigade topographique du *Palestine exploration fund* n'a trouvé qu'un très petit nombre de ces monuments en Galilée et n'en a pas découvert un seul en Judée (Conder, *Heth and Moab*, pp. 242-243).

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 57-58.

2. Louis Lartet, *Géologie de la Palestine*, p. 16.

3. Louis Lartet, dans une lettre adressée à M. Al. Bertrand et citée par celui-ci (*Archéologie celtique et gauloise*. Didier, in-8, p. 172).

pierre n'a pas été touchée par l'outil, on n'a aucune raison de croire qu'ils n'appartiennent pas aux Hébreux ou à l'un de ces peuples au milieu desquels ils ont vécu pendant plusieurs siècles? Ces peuples, et avec eux les Israélites, ont très longtemps employé la pierre brute, et, comme nous le verrons en étudiant les plus anciennes formes et les plus vieux monuments du culte de ces tribus, la pierre brute passait encore, sous les rois, pour être plus agréable à Iahvé que la pierre taillée. La roche se montre partout à fleur de sol dans l'âpre et montueuse contrée qu'habitèrent les Hébreux, avant et après leur entrée dans la terre promise; la terre végétale n'y forme une couche épaisse et profonde que dans les plaines de Gaza et d'Esdrelon, sur quelques points de la Galilée, dans le *Ghôr,* comme on appelle la dépression profonde où coule le Jourdain, et dans les vallées qu'arrosent quelques-uns des affluents de sa rive gauche; l'idée d'utiliser les éclats du roc fut une des premières qui vinrent à l'esprit de ces populations. Aujourd'hui encore, en parcourant la Syrie, j'ai rencontré plus d'une fois des monceaux de pierres dressés au bord du chemin; les Arabes de l'escorte se dérangeaient pour aller y ajouter leur caillou; interrogés à ce sujet, la plupart du temps ils ne savaient pas dire quand et à propos de quoi on avait commencé le tas[1]. C'est la Bible qui nous donne l'explication de cet usage. Quand Jacob et Laban, avant de se séparer, concluent un pacte d'alliance, ils érigent, au lieu de leur dernière rencontre, un monceau de pierres que Jacob appelle *Djel-aad,* « le monceau témoin[2] ». Josué fait de même, après avoir franchi avec son peuple le gué du Jourdain[3]. Ailleurs il s'agit de blocs isolés dont la base est enfoncée dans le sol et qui se tiennent debout, comme nos menhirs bretons. « Josué prit une grande pierre, qu'il dressa là sous le chêne qui était dans le lieu consacré à Iahvé. Et Josué dit à tout le peuple : Voici, cette pierre servira de témoin contre vous, car elle a entendu toutes les paroles que Iahvé vous a dites[4] ». C'est toujours l'idée de laisser sur le sol une marque qui suppléera aux défaillances de la mémoire; la tradition orale, de génération en génération, se chargera de rappeler l'événement à l'occasion duquel ce signe aura été posé. Rien de plus naturel que d'employer aussi ce moyen pour signaler l'endroit où aura été enseveli un personnage de quelque importance;

1. Sur cette habitude, voir Conder, *Heth and Moab*, pp. 207-209, et De Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*, p. 73.

2. *Genèse*, xxxi, 45-54.

3. *Josué*, iv, 1-9.

4. *Josué*, xxiv, 26-27.

c'est un bloc de ce genre qui devait, à Bethléhem, désigner au regard l'emplacement du tombeau de Rachel[1].

La pierre levée ne suppose pas nécessairement une sépulture qu'elle recouvre, pas plus que le dolmen n'a été toujours une imitation du caveau; nous verrons que beaucoup de dolmens présentent des traits qui permettent d'y reconnaître de rustiques autels. Pour décider quels sont ceux de ces dolmens et ceux de ces menhirs qui ont eu une destination funéraire, il faudrait des fouilles, fouilles qui n'ont jamais encore été tentées dans ces pays où les voyageurs, même les plus exacts, n'ont fait que passer à la hâte, toujours inquiets, toujours préoccupés de dérober leur présence aux regards des bédouins qui parcourent et infestent la contrée. En attendant, c'est par analogie que l'on est porté à voir des tombes dans certains des dolmens de la Moabitide; quel autre usage assigner à la fenêtre percée dans la dalle du fond que celui d'un trou servant à fournir aux morts la nourriture qui leur était nécessaire? La dalle qui sert de plancher ne s'explique aussi que par cette hypothèse; on y couchait le cadavre. Quant aux pierres levées, c'étaient des aide-mémoire; elles ont pu servir aussi bien à rappeler le souvenir d'un homme enseveli sous leur base que celui d'un événement notable. Voici un menhir qui est encore debout dans le pays de Moab, près du *Djebel-Mousa* (fig. 178)[2]. La seule trace de travail humain que l'on y rencontre, c'est une rainure transversale creusée vers le milieu de la hauteur du bloc; mais n'est-ce pas à une dalle qui aurait offert à peu près cet aspect que semble faire allusion l'historien de David quand il raconte comment Absalom, par suite de sa révolte et de sa mort violente, fut privé de la sépulture qu'il s'était préparée près de Jérusalem : « Absalom, de son vivant, s'était fait et érigé le monument qui est dans le Val du roi; car, disait-il, je n'ai pas de fils pour conserver

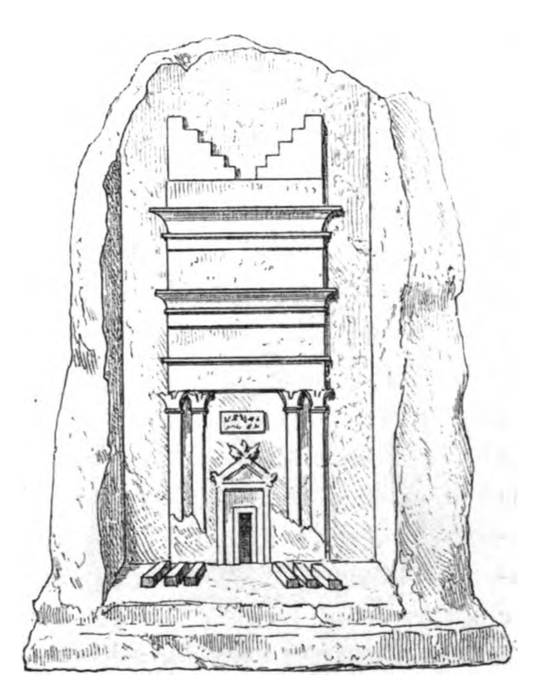


178. — Pierre levée appelée *Hajr-el-Mansub*. De Luynes, t. I, p. 156.

1. *Genèse*, xxxv, 20.
2. De Luynes, *Voyage d'exploration à la mer Morte*, t. I, pp. 156-159.

mon nom. Et on l'appelle, jusqu'à ce jour, la *main d'Absalom*[1]. » La forme du menhir moabite a bien, en gros, quelque analogie avec celle d'une main ouverte et dressée dans l'attitude de la prière[2].

La stèle dont il est ici question était sans doute dressée en avant d'un caveau creusé dans la paroi orientale de la vallée du Cédron, là où, jusqu'au temps de la conquête romaine, a été l'une des principales nécropoles de Jérusalem. Le profond ravin, que dominaient le palais de David et celui de Salomon, aurait été anciennement appelé le *Val-du-Roi*[3]. Les tombes monumentales que l'on visite aujourd'hui en cet endroit, celles que l'on appelle d'*Absalom,* de *Zacharie,* de *Saint-Jacques,* de *Josaphat,* sont d'une époque très postérieure. C'est ce qu'avaient affirmé depuis longtemps la plupart des archéologues, d'après le caractère des éléments qui entrent dans l'architecture des façades; mais aucune de ces tombes ne porte d'inscription; ni l'épigraphie, ni la paléographie ne venaient confirmer ce jugement, et la discussion pouvait toujours recommencer. La question a fait un pas depuis les récentes explorations qui ont fait connaître les monuments de cette partie du nord-ouest de l'Arabie qui s'étend entre *Médine* et le golfe d'*Akaba*. Les textes recueillis dans cette région par MM. Doughty, Huber et Euting ont prouvé que cette région, aujourd'hui presque déserte et où la vie du voyageur est toujours en péril, était habitée,



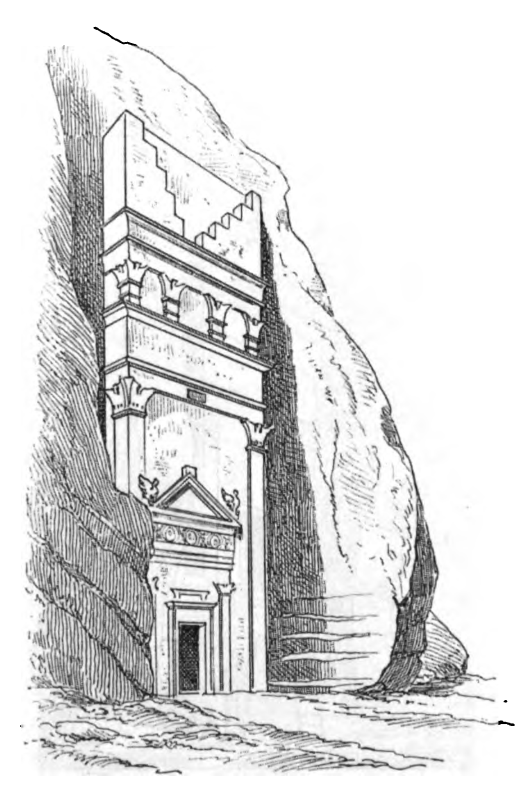
179. — Tombeau de Medaïn Salih. Euting, p. 16.

1. *II Samuel*, XVIII, 17-18. Nos versions traduisent par *colonne;* mais le sens propre du mot hébreu est *main*. Inutile d'avertir qu'il n'y a rien de commun entre ce monument, d'un caractère tout primitif, et celui qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Tombeau d'Absalom* (fig. 141). Tout au plus pourrait-on supposer que ce dernier a pris la place de l'antique pierre levée, dans le Val du Cédron, et qu'il doit à cette circonstance la dénomination certainement erronée qu'il a reçue.

2. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 457, fig. 14 et 328.

3. C'est l'opinion de Reuss, dans sa note sur le passage cité plus haut.

vers le commencement de notre ère, par des tribus qui étaient conquises à la civilisation, quoique probablement elles vécussent beaucoup sous la tente; le royaume nabatéen, dont elles relevaient, comprenait, avec l'Arabie Pétrée, toute la région limitrophe de la Palestine et de la mer Rouge, depuis le *Haouran* au nord jusqu'aux frontières de ce que l'on appelle aujourd'hui le *Nedjd* et le *Hedjaz;* il couvrait ainsi à l'est, au sud-est et au sud la province romaine de Syrie; les villes principales en étaient Bostra et Pétra[1]. Or, dans la partie méridionale de ce royaume et particulièrement dans la vallée sans eau qui porte le nom de *Medaïn-Salih,* il existe nombre de tombeaux dont les façades, taillées dans le roc, présentent une ressemblance frappante avec celles des monuments voisins de Jérusalem (fig. 179 et 180). Même disposition, même mélange de motifs tout grecs et d'éléments orientaux conservés par la tradition locale; l'entablement se termine par la gorge assyrienne, que surmonte le créneau assyrien; mais au-dessous se trouvent des colonnes élancées que surmontent des chapiteaux qui ont quelque analogie avec ceux de l'ordre corinthien; il n'y manque que les feuilles d'acanthe, qu'il aurait été trop long de ciseler dans la pierre. La porte est surmontée d'un fronton triangulaire, forme purement hellénique, et des antéfixes décorent les angles du tympan; des triglyphes sont souvent dessinés sur la frise, au-dessous du fronton[2]. A l'intérieur, même



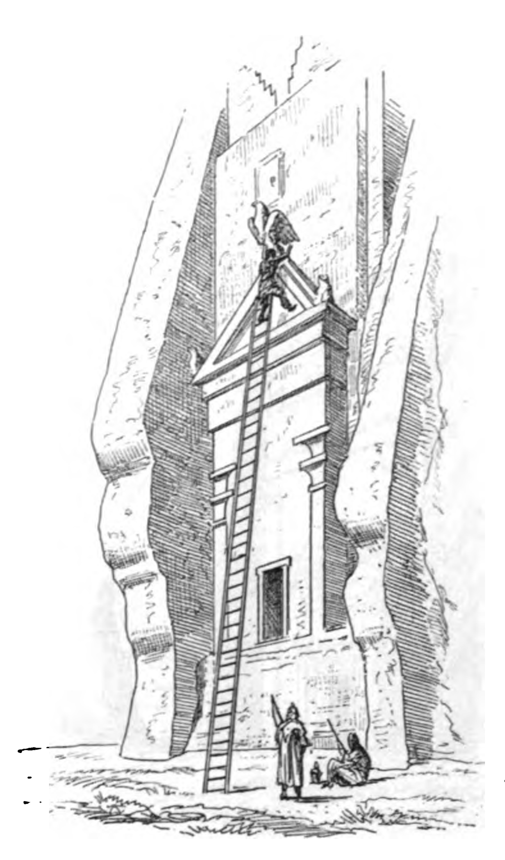
180. — Tombeau de Medaïn-Salih. Euting, p. 15.

1. *Documents épigraphiques recueillis dans le nord de l'Arabie*, par M. CHARLES DOUGHTY (avec préface de M. Renan). Paris, Imprimerie nationale, 1884, in-4° (57 planches reproduisent en photogravure les croquis du carnet de M. Doughty et les estampages qu'il a rapportés). JULIUS EUTING, *Nabatäische Inschriften aus Arabien* (29 planches en photogravure et nombreuses vignettes dans le texte), in-4°, Berlin, 1885.

2. DOUGHTY, *Documents*, pl. XXXIV, fig. 3, et pl. XLI, fig. 29.

arrangement que dans les tombeaux juifs; des fours à cercueils, creusés dans la paroi, s'ouvrent tout autour de la chambre funéraire[1].

Or les tombes sur lesquelles nous venons d'appeler l'attention portent pour la plupart, gravée dans un cartouche qui a été ménagé au-dessus de la porte, une inscription araméenne où sont mentionnés le nom du propriétaire de la tombe et quelquefois celui du sculpteur qui a exécuté le monument (fig. 181); toutes ces inscriptions sont datées par une année d'un des rois nabatéens, et, comme on a pu établir la suite de ces rois, on constate que les dix-neuf dates qui ont été tirées de ces textes se répartissent entre l'an 3 avant et l'an 79 après notre ère; ces sépultures forment une série chronologique qui va d'Auguste à Titus. Si donc on avait pu conserver quelque doute au sujet de l'âge des tombeaux de la vallée du Cédron, ces doutes doivent s'évanouir, par le fait même de cette similitude sur laquelle il convenait d'insister. Le tombeau dit d'Absalom et les monuments congénères ne peuvent remonter au delà des derniers Asmonéens et plusieurs d'entre eux sont peut-être contemporains d'Hérode ou postérieurs à la réduction de la Judée en province romaine.



181. — Tombeau de Medaïn-Salih. Euting, p. 15.

Il y a pourtant, dans ce canton, un monument qui paraît appartenir à une époque bien plus reculée, c'est celui auquel Saulcy, qui a été le premier à le signaler, a donné le nom de *monolithe égyptien*, nom sous lequel on le trouvera marqué dans notre carte de la Jérusalem des

1. Doughty, *Documents*, pl. XXVI, fig. 10[b], pl. XXVII.

2. M. Renan (p. 4 de sa préface aux *Documents épigraphiques*) a déjà fait cette observation.

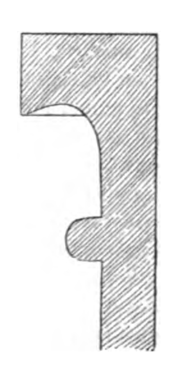
182. — Vue du village de Selwan.

premiers rois de Juda (fig. 106)[1]. Ce monument est au sud des autres tombes plus modernes, à l'entrée du village de *Selwan,* autrefois Siloam. Quiconque a visité Jérusalem n'a pas oublié ce hameau d'un aspect étrange, ses maisons grises appliquées contre le rocher gris, dont elles ne se distinguent à l'œil que par la foule des femmes et des enfants qui sont accroupis sur les terrasses (fig. 182). Un chemin en pente raide, où le pied des chevaux et des mulets glisse sur le roc, descend au Cédron, et, un peu plus bas, vers la rencontre des deux vallées qui se rejoignent au-dessous de la piscine de Siloam, il y a des terrains, assez bien arrosés, qui occupent la place de l'ancien *Jardin du roi*[2].

1. A en croire MM. Guérin (*Description de la Palestine*. Partie II, *Samarie*, t. II, pp. 90-104) et de Saulcy (*Voyage en Terre Sainte*, t. II, p. 233), il y aurait en Palestine un tombeau bien plus ancien que celui de Siloë; ce serait cet hypogée dans lequel l'un et l'autre veulent reconnaître le propre tombeau de Josué, « contemporain de Josué lui-même ». Nous ne discuterons pas ici les raisons qui ont conduit les deux voyageurs à voir dans le *Kharbet Tibneh*, au cœur des monts d'Ephraïm, la ville de Timnath-Serah ou Timnat-Heres où mourut et fut enseveli Josué et, dans la grotte funéraire voisine, la sépulture du patriarche. Il est possible que ce soit là le tombeau qu'on montrait comme celui de Josué au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, ou même au temps des Septante; mais on ne saurait trouver dans la disposition et l'exécution du monument aucun indice qui autorise l'archéologue à lui attribuer une antiquité aussi reculée. C'est une tombe de famille, toute semblable à celles que l'on creusait encore en Palestine au temps où fut rédigée la *Mishna ;* elle ne diffère à aucun égard du type dont nous offrons plus loin un échantillon. De Saulcy donne un croquis de l'élévation de la façade (p. 227); or, autant que l'on peut en juger par cette esquisse, les pilastres qui la décorent ont tout l'air de pilastres gréco-romains. Toute fruste qu'elle soit, la décoration de la façade intérieure, sur la cour, avec ses rosaces et avec ses guirlandes que de Saulcy prend pour des uræus (sur ce détail, M. Guérin se sépare de lui), rappelle l'ornementation des tombeaux de la vallée du Cédron (vignette de la page 232). C'est aussi l'impression de Conder, qui s'est beaucoup occupé des tombes juives, qui en a visité et relevé un grand nombre (*Palestine exploration fund, Survey, Memoirs*, t. II, p. 377). Sans l'identification proposée entre le *Kharbet Tibneh* et Timnath, rapprochement qui est contesté, jamais on n'aurait songé à vieillir si fort cette tombe, à la regarder comme antérieure de plus d'un millier d'années à telle autre toute pareille qui date du premier siècle de notre ère. On se prévaut aussi, pour attribuer cette tombe à Josué, du fait que l'on y retrouve des couteaux en silex, et que l'on aurait enseveli avec Josué les couteaux de pierre dont les Hébreux s'étaient servis pour la circoncision; mais des couteaux de ce genre ont été retrouvés sur beaucoup d'autres points de la Palestine (Guérin, p. 103; De Saulcy, *Voyage en Terre Sainte*, t. II, p. 191; Louis Lartet, *A station of the age of stone near Tyre*, dans *Quarterly statements*, 1880, p. 198-200), et, d'ailleurs, cette mention des couteaux de pierre manque au texte hébreu du livre de Josué; elle ne se trouve que dans les *Septante* (Josué, xxiv, 30). On serait tenté de croire qu'il y a là les traces d'une pratique religieuse qui se serait établie quand, bien après le retour de la captivité, on crut retrouver et l'on vint honorer là la tombe de ce héros, auquel la légende éphraïmite avait attribué un si grand rôle; en même temps que l'on allumait en son honneur, dans le vestibule, les lampes placées dans tous ces trous dont est percée la paroi du vestibule, on apportait et on déposait des silex grossièrement taillés qui rappelaient la grande cérémonie où Josué aurait ainsi présidé à la consécration de tout le peuple d'Israël.

2. *Jérémie*, lii. 7.

Presque tous maraîchers, les habitants de Selwan y cultivent des légumes. Au milieu des masures où ils vivent on rencontre de vastes excavations, anciennes grottes sépulcrales, qui sont maintenant converties en habitations et en magasins ; mais, dans toute cette partie méridionale de la nécropole, le seul tombeau qui soit assez bien conservé pour se prêter à l'étude, c'est celui qu'on aperçoit, entouré de murs, à gauche de la vue générale du village. Récemment acquis par la Russie, il a été pourvu d'un gardien, et ainsi mis pour toujours à l'abri de ces chances de destruction auxquelles il avait eu le bonheur d'échapper pendant un si long temps. L'intérieur, qui était toujours encombré, a été vidé. Le pied de la façade, qui était enterré, a été déblayé, ce qui change l'aspect du monolithe et force peut-être à modifier les idées que l'on avait pu se faire sur l'origine du monument. On n'en possédait que des croquis, faits à la hâte, avant que le dedans et le dehors du monolithe eussent été dégagés[1]. A notre prière, le frère Liévin de Hamme, qui nous avait autrefois montré les Lieux Saints, a bien voulu visiter ce monument à nouveau pour nous en donner une description qui fût tout à fait exacte, et son collaborateur, son successeur désigné, le frère Benoît Vlaminck, en a exécuté un relevé que nous reproduisons (fig. 184, 185, 186, 189, 190).



183. — La corniche du monolithe. De Saulcy, *Voyage aux terres bibliques*, pl. XLII.

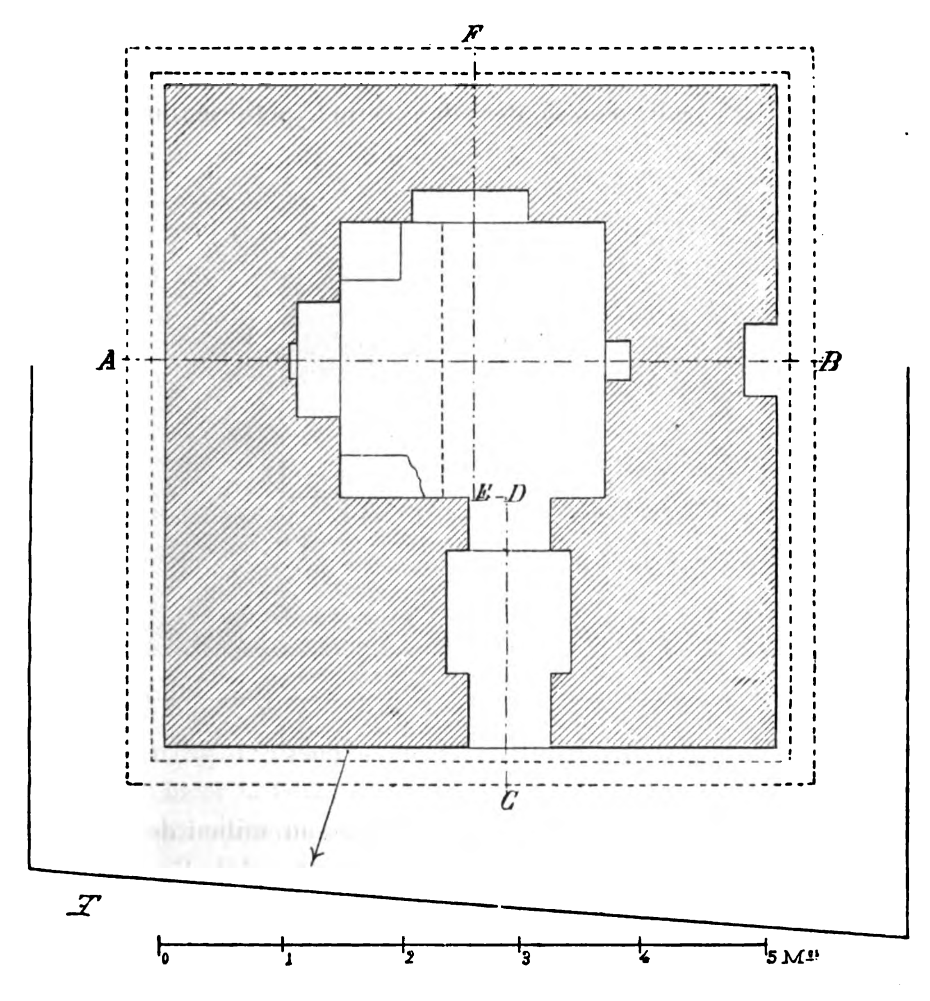
Le monument est monolithe ; il a été taillé tout entier dans la roche vive, à laquelle il adhère par sa partie postérieure ; dégagé des trois autres côtés, il fait ainsi saillie sur la falaise, et se trouve au milieu d'une sorte de cour, qu'entourent aujourd'hui des bâtisses toutes modernes. L'entrée est à l'ouest. L'ensemble rappelle l'aspect d'un de ces édicules égyptiens dont quelques-uns ont été transportés dans nos musées[2] ; mêmes arêtes légèrement inclinées en dedans[3], mêmes moulures qui constituent la corniche ; au-dessus d'un tore ou boudin se creuse un large cavet que surmonte une simple plate-bande (fig. 183). La hauteur totale est aujourd'hui de près de 4 mètres, et non plus, comme avant le déblaiement, de 2^{m},83, et la longueur mesurée

1. Les photographies d'après lesquelles M. Tomaszkievicz a dessiné les deux vues d'ensemble (fig. 182 et 182) avaient été prises par M. Lortet avant ce dernier déblaiement.

2. *Histoire de l'Art*, t. I, fig. 211.

3. Le relevé du frère Vlaminck n'accuse pas cette inclinaison des murs ; mais toutes les descriptions s'accordent sur ce point. En mettant au net son esquisse, le dessinateur aura oublié de tenir compte de cette pente.

sur la plate-forme supérieure est d'environ $6^m,10$ et la largeur de $5^m,60$. En plan, l'édifice n'est donc pas tout à fait carré (fig. 184); en élévation il forme une masse pyramidoïdale. Au milieu de la face occidentale est ouverte une porte, haute de $1^m,45$, qui débouche dans une petite antichambre carrée, au fond de laquelle est percée une porte par

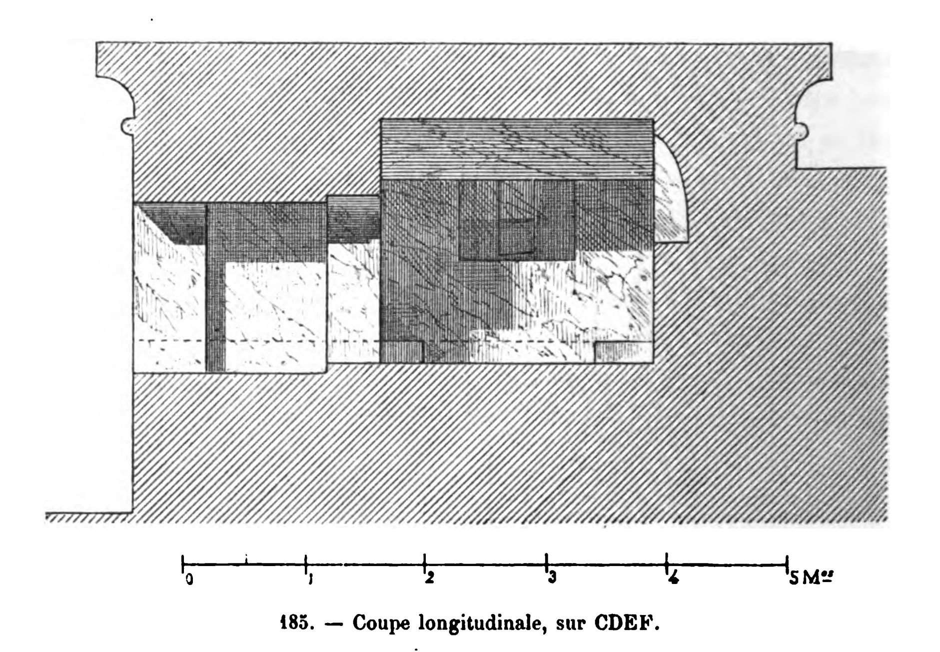


184. — Le monolithe de Siloam. Plan.

laquelle on entre dans une seconde chambre carrée, de $2^m,43$ de côté; celle-ci offre sur les parois de gauche et du fond, à 80 centimètres environ au-dessus du sol, deux niches en arceau (fig. 185 et 186); sur la paroi de droite il n'y en a qu'une beaucoup plus petite (fig. 184). Le plafond de la chambre intérieure est taillé en dos d'âne, particularité que ne présentent nulle part ailleurs les hypogées de

la Palestine, tandis qu'on la rencontre fréquemment en Égypte[1].

Il n'y a rien ici qui trahisse l'influence et l'imitation de l'art grec; c'est l'Égypte qui a fourni le caractère général du type et le seul motif de décoration que comporte cette architecture si simple. Il y a donc tout lieu de faire remonter à une haute antiquité l'effort qui a détaché ce gros bloc de la masse du coteau, et qui lui a donné la forme et le couronnement qui le caractérisent[2]; mais est-ce bien pour y creuser la chambre qu'il renferme aujourd'hui qu'on a pris la peine de l'isoler ainsi? Il est permis d'en douter: dans cette hypothèse, on ne s'expliquerait pas que la porte du caveau ne fût pas au milieu de la façade, particularité qu'on avait jusqu'ici négligé de signaler. Ce qui résulte de l'examen très attentif auquel se sont livrés, à notre intention, les

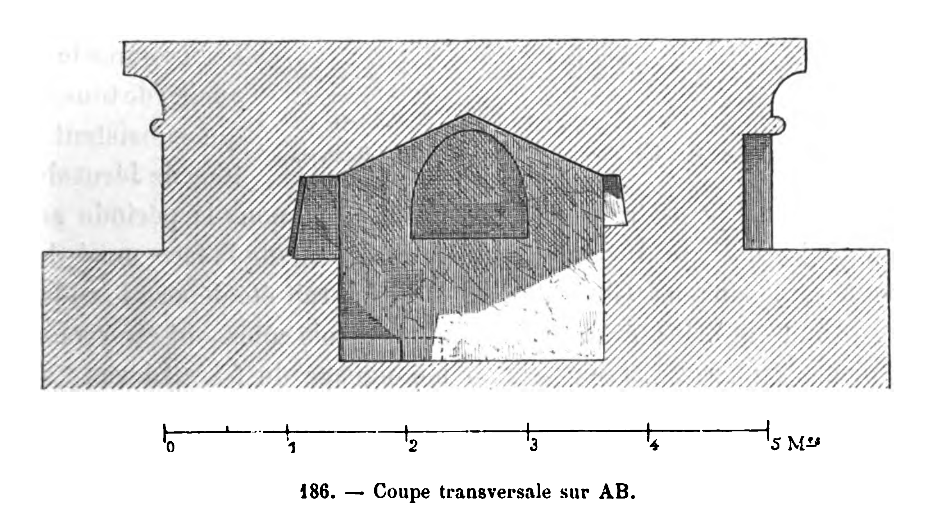


185. — Coupe longitudinale, sur CDEF.

1. *Histoire de l'Art*. t. I, 152, 306. M. Clermont-Ganneau m'avertit que parmi les autres grottes, aujourd'hui presque entièrement remplies de paille et de fumier, qui s'ouvrent au milieu des maisons de Siloam, il en a vu plusieurs où le plafond présente la même disposition. Il y a là de nombreux caveaux qui mériteraient d'être déblayés. Le roc y est taillé avec beaucoup de soin; on y remarque des auges avec rainure pour la dalle qui venait recouvrir le corps. Ce sont des dispositions tout à fait semblables à celles de maintes tombes phéniciennes.

2. De Saulcy (*Voyage autour de la mer Morte*, t. II, pp. 307-313) n'avait pas hésité; il attribuait l'édicule au règne de Salomon. Il a d'ailleurs une telle tendance à vieillir tous les monuments de Jérusalem que son témoignage aurait pu paraître suspect; mais M. Renan (*Mission de Phénicie*, p. 792) et M. Clermont-Ganneau s'accordent à faire une très grande différence entre le monolithe de Siloam et les autres tombeaux de la vallée du Cédron.

plus récents observateurs, c'est que le monument a été remanié à plusieurs reprises. Nous ne serions pas éloigné de croire qu'il n'y a eu d'abord ni porte ni chambre, mais seulement une sorte de piédestal massif, destiné peut-être à porter un autel placé sur la plate-forme; celle-ci aurait été accessible par derrière, à l'aide de quelques marches de bois; ç'aurait été là un de ces lieux de culte que Salomon avait établis aux portes même de Jérusalem. Plus tard, après que, sous un des rois orthodoxes, cet autel aurait été renversé, quelqu'un aurait eu l'idée d'utiliser ce bloc à une autre fin, de s'y tailler un tombeau. On commença par attaquer la face méridionale; il y a là l'esquisse, l'amorce

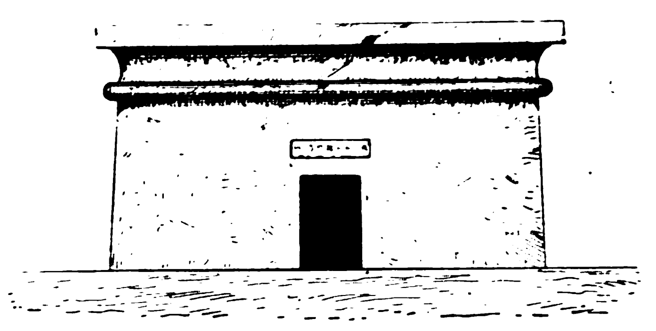


186. — Coupe transversale sur AB.

d'une entrée (fig. 184 et 186); mais on changea bientôt d'avis, et on prit le parti de placer la porte sur la face occidentale, sur celle qui regarde la vallée; mais, comme c'était là un travail improvisé, qui n'appartenait pas au plan prévu, on ne prit même pas la peine de mettre la porte à égale distance des deux angles; elle est plus près du sud que du nord.

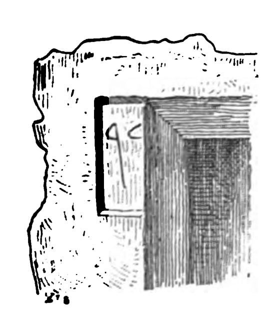
Cette adaptation, cette création de l'hypogée date encore de la période antérieure à l'exil. C'est ce qu'a pu démontrer M. Clermont-Ganneau. Il a reconnu que, plus tard encore, la porte a été agrandie; elle l'a été par en bas et par en haut. Elle n'avait d'abord que $0^{m},80$; on lui a donné ainsi $1^{m},45$ de hauteur. Le pic a détruit alors presque entièrement un cartouche creux qui, avant ce travail, régnait au-dessus de l'entrée (fig. 187); des deux côtés de la baie, à sa partie supérieure, on aperçoit les deux extrémités du cartouche; dans le creux de gauche, M. Clermont-Ganneau a distingué et estampé deux signes, un *rech* et,

peut-être, un *rech* ou un *daleth*, dernières lettres d'une inscription d'une ligne[1] (fig. 188). Ces lettres ne suffisent pas à faire deviner le sens du texte épigraphique, ni même à en rétablir un seul mot; mais la forme en est significative; elles appartiennent au même alphabet archaïque que celles de l'inscription gravée dans l'aqueduc, inscription que l'on croit être du règne d'Ézéchias. Le paléographe est donc d'accord avec l'archéologue pour regarder ce tombeau comme le plus ancien de tous ceux qui subsistent autour de Jérusalem,



187. — La tombe avec son inscription, d'après Clermont-Ganneau.

comme le seul peut-être avec lequel nous atteignions la période antérieure à la captivité. Il semble y avoir eu alors, sur la face nord de la chambre, un banc, haut de 0^{m},20, sur lequel aurait été déposé le cadavre (fig. 185 et 186). Il a été coupé quand, sur trois côtés, ont été creusées les niches en arceau. Celles-ci, au témoignage du frère Liéven, sont d'une exécution beaucoup moins soignée que la partie primitive de l'entrée, que les restes du banc, que les parois et le plafond du caveau. Le petit vestibule daterait aussi de ce remaniement. Enfin, c'est alors aussi qu'aurait été faite, en avant de la façade, la coupure qui met maintenant le seuil de la porte à 1^{m},30 au-dessus de l'aire taillée dans le roc (fig. 189). On a pu constater, à quelques débris de peintures, que, vers le quatrième ou le cinquième siècle, ces grottes funéraires de la vallée du Cédron et de la vallée de Hinnom avaient été habitées par des solitaires chrétiens. C'est un hôte de ce genre qui aurait ainsi remanié sa demeure pour la rendre plus habitable; il se serait donné le luxe d'une antichambre; les niches auraient été faites pour lui servir d'armoires[2]; pour pouvoir



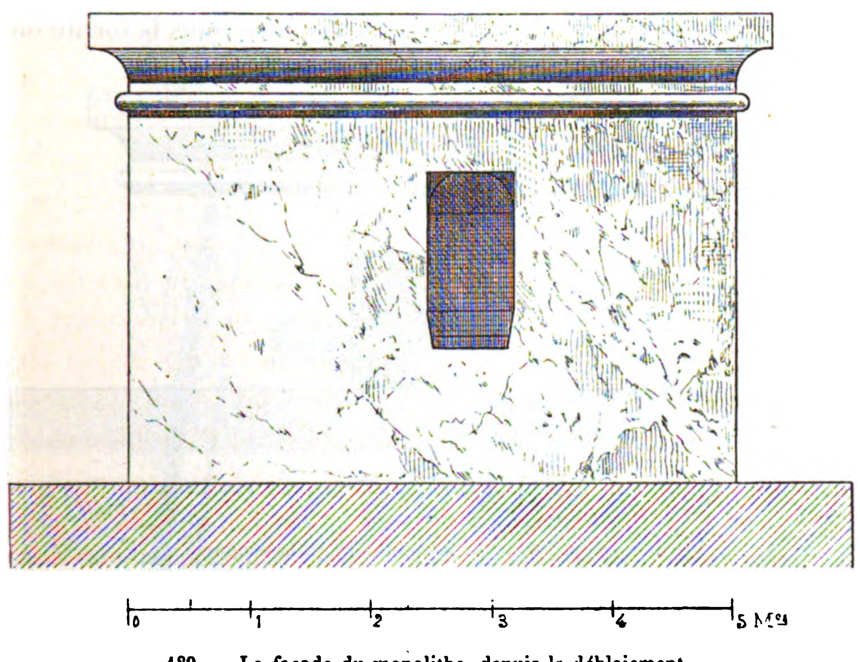
188. — Les restes de l'inscription, d'après Clermont-Ganneau.

1. Clermont-Ganneau, *Mission en Palestine et en Phénicie entreprise en* 1881, cinquième rapport, n° 73 (*Archives des missions scientifiques et littéraires*, 3e série, t. XI, p. 217).

2. J'ai visité, en Asie Mineure, beaucoup d'habitations troglodytiques; on y trouve, en grand nombre, ces petites niches taillées dans la paroi. Ce ne sont parfois que des

entrer chez lui sans se courber, il aurait exhaussé le passage ; enfin, en reportant à un niveau inférieur le pied du mur de la façade, il se serait arrangé pour que l'on ne pût entrer chez lui que par une échelle ; il retirait l'escabeau quand il lui plaisait de ne pas être dérangé dans ses dévotions.

Les changements qui ont donné au monument un aspect si étrange et si déconcertant, soit au dehors, soit au dedans, seraient donc presque modernes. Pendant toute l'antiquité, ce monolithe aurait gardé l'aspect



189. — La façade du monolithe, depuis le déblaiement.

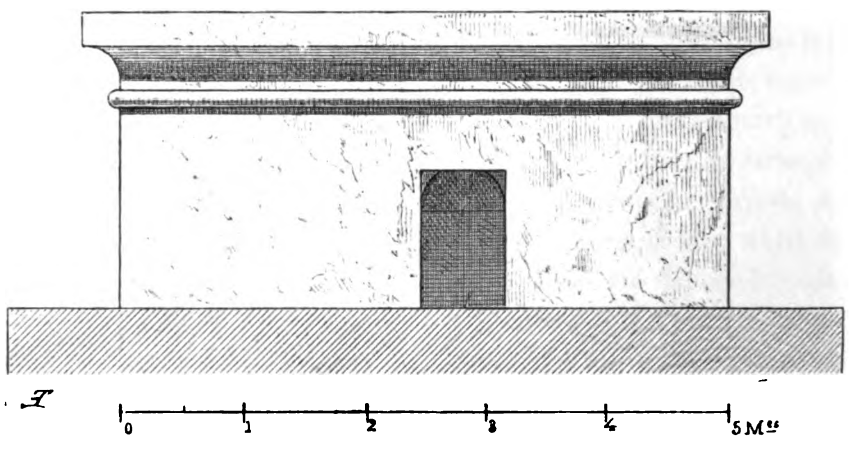
qu'il offre dans notre figure 190 et qu'il conserve aussi, malgré le remaniement de la porte, dans la vue d'ensemble (fig. 191). Après la prise de Jérusalem, il put être profané et pillé; mais il n'avait pas de ces ornements délicats et saillants sur lesquels s'exerce parfois, à coups de pioche et de marteau, la rage d'un vainqueur. On ne dut pas plus songer à le détruire qu'à entamer le roc dont il faisait partie, auquel il tenait par sa base et par une de ses faces. Plus tard, quand, après le retour de l'exil, les habitants de la ville reconstruite et plus peuplée qu'autrefois recommencèrent à se servir de la nécropole orientale et la

tablettes juste assez larges pour qu'on ait pu y poser une lampe; mais parfois elles s'agrandissent jusqu'à prendre les dimensions de tiroirs ou de placards ménagés dans la roche vive.



prolongèrent vers le nord, le tombeau désert reçut sans doute un nouvel hôte; en tout cas, il attira l'attention, comme reste et témoin d'un glorieux passé; on serait même tenté de croire qu'il servit de modèle; ce serait là que les architectes contemporains des Hyrcan et des Hérode auraient été prendre cette corniche égyptienne que, dans les tombeaux dits d'Absalom et de Zacharie, ils ont superposée à un ordre ionique et à une frise dorique.

On a voulu voir, dans le monolithe de Siloam, la chapelle que Salomon aurait édifiée pour cette fille d'un Pharaon qui devait tenir le premier rang dans son harem[1]; mais cette conjecture, sous la forme où on

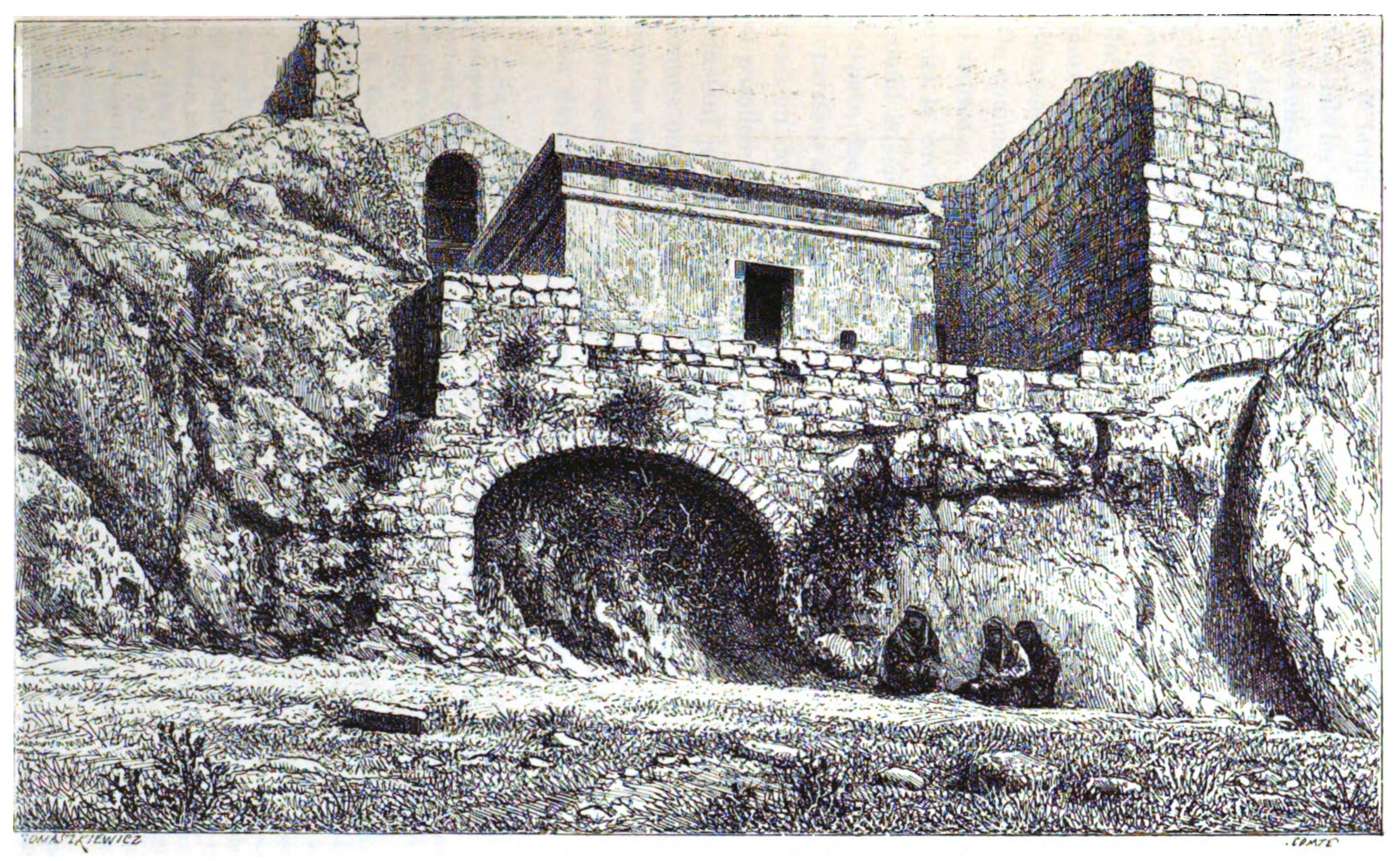


190. — La façade du monolithe avant la coupure.

l'a présentée, est peu vraisemblable. La disposition intérieure est bien celle d'une tombe. On ne se représente guère des cérémonies religieuses célébrées dans cette petite chambre obscure, où l'on ne pouvait pénétrer qu'en se courbant; au contraire, la porte basse d'autrefois était bien une porte de caveau; elle était facile à fermer au moyen d'une lourde dalle. D'ailleurs la découverte de ce texte en lettres phéniciennes semble trancher la question; on s'en explique la présence au-dessus de l'entrée du caveau, dans l'hypothèse d'une sépulture; c'était un titre de propriété; mais on a peine à comprendre comment et pourquoi une inscription hébraïque aurait été gravée sur la façade d'un temple égyptien; il semble que des hiéroglyphes auraient été plus à leur place dans ce cartouche, et que des images divines auraient été ciselées sur les parois.

De toute manière, il y eut là un de ces hypogées funéraires qui.

1. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 312-313.



191. — Le monolithe de Siloam, vue d'ensemble.

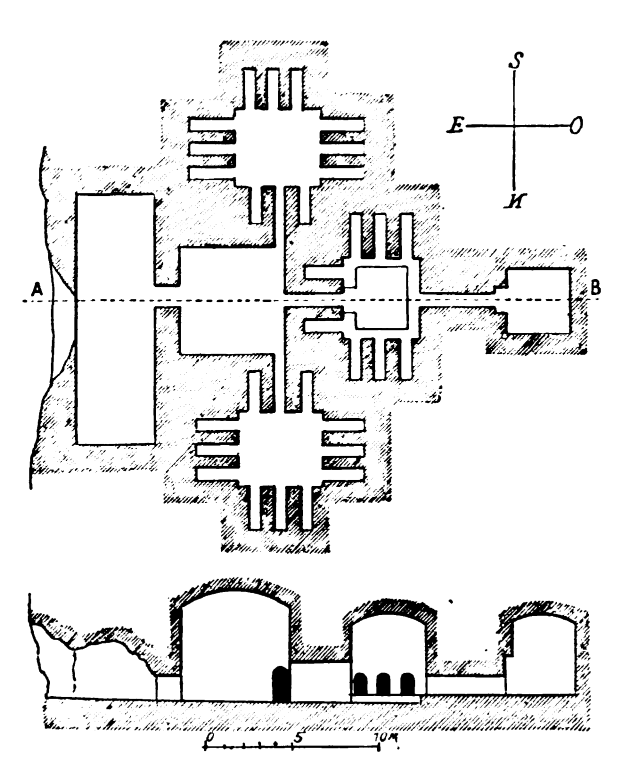
avec le temps, ont remplacé ces grottes naturelles et ces dolmens sous lesquels les ancêtres des Hébreux, avant de s'être établis en Palestine, ensevelissaient leurs morts. Lorsque les enfants d'Abraham se furent fixés en deçà du Jourdain, les trous de la montagne, tout nombreux qu'ils fussent en Syrie, n'auraient plus suffi à recevoir tous les cadavres. Cette population sédentaire avait d'ailleurs appris à manier le pic, le marteau et le ciseau; elle taillait dans le roc les rigoles qui lui amenaient le flot clair des sources lointaines, les citernes où elle emmagasinait les eaux de pluie, les silos où elle conservait ses fourrages et ses grains; comment n'aurait-elle pas eu aussi l'idée d'y creuser ses tombeaux? On commença, semble-t-il, par déposer le corps, enveloppé de linges et d'aromates, sur le sol même du caveau, comme on le faisait autrefois dans la caverne que l'on avait disputée à l'hyène et au chacal[1]; puis, quand la sépulture de famille fut remplie, on s'ingénia pour agrandir l'espace dont on disposait, et l'on chercha à loger les cadavres dans l'épaisseur du rocher qui enveloppait la chambre. Peut-être, par endroits, usa-t-on de la banquette ou de l'auge ménagée dans le mur du roc et parallèle à ce mur; mais la forme préférée, celle qui resta d'un usage constant jusqu'au commencement de notre ère, ce fut celle des *qoqim*, comme on les appelait en hébreu, des *fours à cercueil*, comme on les nomme aujourd'hui[2]. Perpendiculaires à la paroi où ils s'ouvrent, ces fours occupent moins de place que le lit funéraire; on peut les multiplier davantage dans une même pièce; enfin il est facile de les clore[3];

1. Le corps n'était pas momifié; mais il y avait pourtant une certaine imitation des pratiques de l'Égypte dans cette habitude de mettre des parfums auprès du mort, et surtout de lui entourer de bandelettes les pieds et les mains, comme nous le voyons par l'histoire de Lazare (JEAN, XI, 44). Pour les parfums, voyez, dans le même Évangile (XIX, 39-40).

2. Un des traités du *Talmud*, celui qui porte le titre de *Baba Bathra* contient des prescriptions relatives au creusement de la tombe juive (ch. VI, 8); elles s'appliquent de la manière la plus exacte à de nombreuses tombes des environs de Jérusalem (voir ce texte dans Vogüé, *le Temple*, p. 116). Les explorateurs qui ont étudié avec le plus de soin et sur le plus grand nombre d'exemplaires les milliers de tombes creusées dans le roc que renferme la Palestine sont d'accord à reconnaître que le type le plus ancien, celui qui appartient le plus sûrement à l'époque dont nous nous occupons, est celui de la chambre entourée de fours à cercueil. On trouvera sur ce sujet plus d'une note intéressante dans les *Quarterly statements* du *Palestine exploration fund* (1869, p. 66; 1873, pp. 23, 47, 58, 141; 1874, p. 71; 1875, pp. 177-178). Wilson, Conder, Drake, Tobler, sont tous d'avis que les *qoqim* constituent la vraie sépulture juive, celle qui est antérieure à l'hellénisation de la Palestine.

3. On peut le faire soit au moyen d'une dalle, soit avec une matière plastique. Dans un sépulcre juif ouvert auprès d'*Amwâs* il y a quelques années, deux des fours étaient encore obstrués par un ciment très dur fait de cendres tamisées et gâchées dans l'huile. CLERMONT-GANNEAU, dans la *Revue critique*, 2e série, t. XVI, p. 194.)

aucune disposition ne paraît devoir mieux assurer le repos de la dépouille confiée à la terre. Nous avons décrit ce type de sépulture quand nous l'avons rencontré en Phénicie[1]; nous ne reviendrons ni sur la forme et les dimensions de ces niches, ni sur le mode de clôture qu'elles comportaient; il nous suffira de donner comme échantillon une belle tombe, dont Warren a relevé la coupe et le plan, dans la vallée du Cédron, au-dessous de Bir-Eyoub (fig. 192). Nous l'avons choisie, entre bien d'autres, pour la régularité de son arrangement. Une cour rectangulaire donne accès à un vestibule, d'où trois passages étroits conduisent dans trois chambres à plafond cintré. Deux de ces chambres contiennent onze fours; celle qui fait face à l'entrée n'en compte que huit, parce que sur sa face postérieure s'ouvre un couloir qui conduit à une dernière pièce sise sur l'axe de la porte principale; ce caveau fut sans doute destiné au plus important des personnages pour qui fut creusée cette tombe, celle d'une riche famille ou d'une corporation. Il n'y a pas eu de place perdue; tout au plus aurait-on pu ajouter deux fours à droite et à gauche du corridor qui conduit à la chambre la plus reculée, et porter ainsi à trente-deux au lieu de trente le nombre des niches.



192. — Tombe juive, plan et coupe. *The Recovery*, p. 257.

Étaient-elles disposées sur ce plan, ces tombes des rois de Juda qui sont si souvent mentionnées dans la Bible? Ce qui nous le ferait croire, c'est qu'un grand nombre de princes paraissent avoir été déposés dans un même caveau; la chronique royale semble faire allusion à un tom-

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 148-149, fig. 89, 90, 91, 92, 93, 96, 97, 116.

beau de famille quand, jusqu'au milieu du septième siècle, elle répète, après chaque règne, à peu près toujours dans les mêmes termes, cette formule : « Le roi se coucha avec ses pères, et il fut enterré avec ses pères dans la ville de David[1]. » A la mort de Manassé, la formule change. « Manassé se coucha avec ses pères, et il fut enterré dans le jardin de sa maison, dans le jardin d'Uzza; » ses successeurs l'y rejoignent[2]. Jusqu'en 640, une quinzaine de princes, avec leurs femmes et leurs enfants, avaient été déposés dans les caveaux où David et Salomon étaient descendus les premiers[3]. Que tant de morts y aient ainsi trouvé place pendant près de trois siècles, on ne se l'explique guère que par l'hypothèse de chambres autour desquelles étaient pratiqués des fours à cercueils; là où l'incinération n'est pas en usage, il n'est pas de combinaison qui permette de tirer aussi bien parti d'un espace donné[4]. Il vint cependant un moment où tout fut rempli; on n'aurait pu creuser des pièces supplémentaires sans avoir à s'enfoncer trop avant dans le flanc de la colline; ce fut alors que l'on inaugura pour Manassé une nouvelle nécropole.

Les tombes royales étaient certainement taillées dans le roc. Israël n'a pour ainsi dire pas connu la tombe bâtie au-dessus de la surface du sol. Le seul monument de ce genre que l'on puisse citer est le tombeau des Machabées, à Modin, et encore les caveaux y sont-ils ménagés dans la roche vive; il n'y a de construit que les pyramides qui les surmontent[5]. Ce monument est d'ailleurs très postérieur à la dynastie des Isaïdes; l'architecte a pu s'inspirer, dans une certaine mesure, de

1. *I Rois*, XIV, 31; XV, 24; XXII, 51, etc.
2. *II Rois*, XXI, 18, 26.
3. *I Rois*, II, 10; XI, 43.
4. L'incinération n'a jamais été pratiquée chez les Juifs, pas plus que chez les Phéniciens. On a cru trouver la mention de corps brûlés dans un verset d'Amos (VI, 10) et dans le récit des funérailles du roi Asa (*II Chroniques*, XVI, 14); mais Reuss doute fort du sens que l'on prête au mot *mesraf* dans le premier passage; dût-on le traduire, comme le font nos versions, par *brûleur*, il ne faudrait encore voir là qu'une allusion aux cruels expédients où seront réduits, en punition de leurs fautes, les habitants de cette Samarie que le prophète dépeint assiégée par les Assyriens, affamée et dépeuplée. Quant au texte des *Chroniques*, il comporte une explication très simple. Le chroniqueur n'a pas voulu parler de l'incinération du corps, mais de la combustion de matières odoriférantes accumulées tout autour du cadavre, pour atténuer l'odeur qui s'en exhalait; Asa avait succombé à une maladie qui, même avant la mort, avait commencé à décomposer les chairs. Voici comment Reuss traduit ce verset : « On l'enterra dans le caveau qu'il s'était fait creuser dans la cité de David, après l'avoir couché sur un lit rempli de parfums et d'aromates, et lui avoir allumé un feu excessivement grand. »
5. Sur le tombeau des Machabées et la ruine qui paraît le représenter, voir GUÉRIN, *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*. 2e partie, *Samarie*, t. II, pp. 55-64 (avec deux planches) et 3e partie, *Galilée*, t. I, pp. 47-57.

modèles gréco-syriens. Enfin, une fois au moins, le rédacteur des *Chroniques* introduit dans la formule du livre des *Rois* une variante significative : « On enterra, dit-il, Asa dans le caveau qu'il s'était fait creuser dans la cité de David[1]. » Asa avait sans doute dû ajouter une chambre à cet ensemble, que le même écrivain désigne ailleurs par cette expression : « les tombeaux de la famille de David[2] ».

Ces tombeaux, que l'on n'a pas encore retrouvés, où faut-il les chercher? De tous les emplacements proposés, le plus invraisemblable, celui auquel les textes bibliques permettent le moins de songer, c'est celui dont Saulcy s'est fait l'avocat bruyant et passionné; il a voulu reconnaître la sépulture de David et de ses successeurs dans l'hypogée, situé au nord de Jérusalem, qui est connu sous le nom de *Qbour-el-Molouk* ou « tombeau des rois »; il a été jusqu'à désigner, parmi les sarcophages qu'il en a retirés (fig. 159), ceux qui avaient renfermé la dépouille de David et celle de Salomon. Les archéologues ont protesté tout d'abord; il leur a suffi de voir le tombeau, d'en étudier la composition et les ornements : on y sent partout la marque du style grec. Ce qui tranche d'ailleurs la question, c'est la topographie. La *ville de David*, qu'on la place sur le prétendu mont Sion ou sur le mont Moria, n'a jamais pu s'étendre jusqu'aux *Qbour-el-Molouk*.

Cette hypothèse écartée, on ne peut hésiter qu'entre la colline occidentale, celle qui portait la *ville haute,* et celle du temple. Or toutes les vraisemblances sont pour l'opinion d'après laquelle il conviendrait de placer la *ville de David* sur les pentes méridionales du Moria, à Ophel (fig. 106) , et l'argument peut-être le plus fort que l'on puisse invoquer en faveur de cette théorie est celui que nous a fourni la vision d'Ézéchiel; on se rappelle ces versets où le prophète manifeste si clairement le désir que, dans la Jérusalem future, la colline qui portera le temple reconstruit appartienne tout entière à Iahvé et à ses prêtres, que les rois d'Israël ne la profanent plus, vivants, par leurs débauches et leurs infidélités, morts, par la présence de leurs cadavres[3]. Ces tombes se trouvaient, d'après les livres historiques, dans la *ville de David,* et, d'autre part, il résulte du texte d'Ézéchiel que les sépulcres et le palais des princes étaient tous voisins du temple. « Ils mettaient, dit Iahvé, leur seuil près de mon seuil, leurs poteaux près de mes poteaux, et il n'y avait

1. *II Chroniques,* XVI, 14.
2. *Ibidem,* XXXII, 33.
3. ÉZÉCHIEL, XLIII, 7-9.

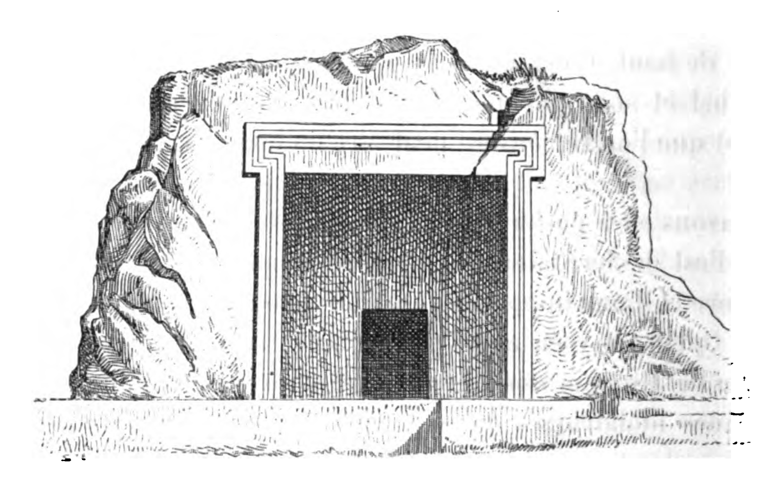
qu'un mur entre moi et eux[1] ! » La conclusion à tirer de ce passage s'impose à l'esprit : le palais était contigu au temple et les tombes royales n'en étaient guère plus éloignées. On arrive au même résultat en étudiant le récit que présente Néhémie de la reconstruction des murs de Jérusalem, après le retour de la captivité ; il donne les noms de ceux qui ont refait les différentes portions de l'enceinte ; l'un d'eux l'a rebâtie « jusqu'en face des tombeaux de David[2] ». Or de ce qui précède il ressort clairement que la partie de murailles ainsi désignée est toute proche de ce *jardin du roi* que l'on s'accorde à placer au-dessous de la piscine de Siloé, qui elle-même est mentionnée par son nom. Au-dessus de ce réservoir, la crête d'Ophel se termine par un escarpement du roc, qui a environ 15 mètres de haut. C'est dans ces parages, cachée sous les débris du mur d'Ophel et sous quelques pieds de terre végétale, que l'on doit chercher et que l'on retrouvera peut-être un jour l'entrée des sépultures royales.

Nous avons eu à parler plus d'une fois des nécropoles situées au nord et à l'est de Jérusalem, et nous en supposons une autre, unique en son genre et d'une importance exceptionnelle, vers l'extrémité méridionale d'Ophel. Il y en avait encore une au sud de la ville, dans cette vallée de Hinnom dont le nom est souvent mentionné à propos des pratiques idolâtriques qui s'y célébraient, des enfants que l'on y

1. Nous suivons ici la version de Segond. Abusé par les idées traditionnelles sur la place qu'occupait la *cité de David*, Reuss se refuse à voir dans le passage d'Ézéchiel une allusion aux tombes royales. Le sens du passage est cependant bien clair, et Smend ne s'y trompe pas (*Ezechiel erklärt*, p. 352).

2. Néhémie, iii, 16, passage dont on peut rapprocher les indications données dans un autre chapitre du même livre (xii, 37) sur la marche d'une procession. Birch a étudié avec beaucoup de soin ces deux textes (*The sepulchres of David and of the Kings of Judah*, dans les *Quarterly statements*, 1877, pp. 191-205. Cf. du même, dans le même recueil, les notes intitulées : *The tomb of David*, 1879, p. 172-176. *The tomb of David, Zion and Josephus*, 1880, p. 167-170 ; *The city and tomb of David*, 1881, p. 94-97 ; *It is required to find the entrance to the tomb of David*, 95-100. Conder n'a jamais voulu accepter l'opinion de Birch ; il l'a contredite dans les articles suivants : *Nehemiah's wall and David's tomb*, 1879, p. 176-179 ; *Notes on disputed points*, 1880, p. 228-231). Après avoir montré de quel point part Néhémie dans sa description des travaux et quelle direction il suit, Birch arrive à la conclusion que nous avons adoptée : il montre comment elle s'accorde avec toutes les données topographiques. Nous ne citerons qu'un exemple de ces concordances. Néhémie, dans la revue qu'il passe, vient de l'ouest et se dirige vers le sud et l'est ; or comment définit-il la tâche assignée à l'entrepreneur qu'il mentionne avant celui qui travaille « en face des tombeaux de David » ? « Shallun, dit-il, fit le mur de l'étang de Siloé, près du jardin du roi, jusqu'aux degrés qui descendent de la cité de David. » Ces degrés, on peut les reconnaître dans ceux que l'on voit encore, taillés dans le roc, à la pointe méridionale d'Ophel, au-dessus de la piscine (*Recovery*, p. 280). Ils servaient aux habitants de ce quartier qui descendaient au réservoir et en remontaient avec leurs cruches pleines.

faisait passer par le feu en l'honneur de Moloch[1]. Saulcy prétend attribuer une haute antiquité à la plupart des tombes creusées dans le mur de roc qui forme le versant sud de ce ravin[2]; il n'est pas impossible que quelques-uns de ces caveaux remontent jusqu'au temps des rois de Juda; il y en a en effet de très simples, où une porte carrée, d'ordinaire assez basse, donne accès dans une chambre sépulcrale, qui contient un ou plusieurs fours à cercueil; mais il est difficile d'assigner une date à ceux de ces hypogées qui ne se signalent par aucun de ces éléments décoratifs, et là où il y a des ornements, ceux-ci n'appartiennent pas, comme la corniche du monolithe de Siloam, à l'art purement



193. — Tombe de la vallée de Hinnom. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, Atlas, pl. XLIII.

oriental. Ainsi, dans plusieurs de ces monuments, la porte est entourée d'une moulure qui, formée de deux ou trois listels d'une saillie plus ou moins franche, dessine à son sommet une double crossette (fig. 193): mais il y a de ces tombes où ce genre de porte est surmonté du fronton triangulaire emprunté à la Grèce[3]; la porte à crossettes, avec ce fronton, se retrouve d'ailleurs dans un de ces monuments funéraires des environs de Jérusalem qui ne peuvent être antérieurs aux Séleucides, dans celui que l'on appelle le *Tombeau des juges*[4]. Dans un des sépul-

1. *II Rois*, XXIII, 10.

2. DE SAULCY, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, pp. 313-324, et Atlas, pl. XLIII, XLIV et XLV. *Gazette archéologique*, 1880, p. 189-190 et pl. XXXI.

3. DE SAULCY, Atlas, pl. XLIII, fig. 2. *Gazette*, 1880, pl. 31.

4. DE SAULCY, *Voyage autour de la mer Morte*, Atlas, pl. XXXIV. On rencontre aussi la crossette dans les portes de ces synagogues de la Galilée qui ne sont guère antérieures au commencement de notre ère, ainsi dans celle de *Kefr-birim* (*Palestine exploration fund. The survey. Memoirs*, t. I, p. 232).

cres de la vallée de Hinnom, dans celui qui est connu sous le nom de *Retraite des apôtres,* il y a une frise divisée en métopes par des triglyphes ou plutôt par des diglyphes sous lesquels sont ciselées les gouttes classiques[1]. Dans cette frise et dans l'intérieur de l'une de ces tombes, on trouve, traitée dans le même esprit qu'aux *Qbour-el-Molouk* et que sur les monnaies des dynasties asmonéennes et iduméennes, cette décoration végétale que nous avons signalée comme caractéristique des monuments postérieurs au triomphe de cette rigoureuse orthodoxie qui proscrit les images.

Si nous n'insistons pas davantage sur la tombe juive, c'est qu'elle manque d'originalité. Elle a commencé par être souterraine, comme à peu près chez tous les peuples, chez tous ceux qui ont à leur portée une roche assez tendre pour être facile à tailler, assez compacte pour ne pas écraser en s'éboulant le dépôt qu'on lui confie; mais en Judée elle est restée, jusqu'à la chute de Jérusalem, un simple caveau, caché dans le flanc de la colline, tandis qu'ailleurs la tombe bâtie s'est substituée à la tombe excavée dans le roc ou que du moins à cette dernière s'est ajoutée et superposée une partie construite. Le principe des dispositions intérieures de la sépulture paraît avoir été emprunté à la Phénicie; mais nous n'avons aucune raison de croire que l'on ait eu l'habitude de signaler aux regards l'emplacement de la chambre funéraire par un de ces monuments extérieurs et saillants dont il subsiste de si beaux exemplaires sur la côte syrienne, en face de l'île d'Arad[2]. On ne saurait rien indiquer, ni dans les textes, ni dans les débris du passé qui ont été retrouvés sur le sol de la Judée, qui nous autorise à supposer que, sur la tombe même des souverains les plus puissants et les plus magnifiques, d'un David ou d'un Salomon, se soit dressé un édicule, une tour ou une pyramide. On se demande même si le pan de roc dans lequel s'ouvrait l'entrée de la nécropole royale avait reçu une décoration quelconque; elles datent d'une époque très postérieure, toutes ces façades des tombes voisines de Jérusalem où le ciseau a taillé dans la roche vive des pilastres, des chapiteaux, des entablements d'une composition compliquée et d'une facture habile. S'il y a eu des ornements sur la devanture du sépulcre de David et de ses héritiers, ce n'a pu être que des moulures très élémentaires analogues à celles du monolithe de Siloam.

La tombe juive d'avant l'exil n'est donc qu'une forme secondaire

1. De Saulcy, Atlas, pl. xliv, fig. 1 et 2.
2. *Histoire de l'Art,* t. III, pp. 150-155 et fig. 6, 94, 95, 98, 99.

et inférieure de la tombe phénicienne. On s'explique la médiocrité de cette architecture. Sous les rois, du temps où se développait, dans la haute classe, le goût du luxe et de l'ostentation, les prophètes et les prêtres de Iahvé condamnaient sévèrement, comme idolâtriques, tous les rites de ce culte des morts qui, chez les Israélites comme chez tous les peuples de l'antiquité, remontait aux plus anciennes conceptions fétichistes. Ils blâmaient, ils interdisaient les repas qu'on faisait sur les tombes et les offrandes qu'on y déposait[1]; ils dénonçaient comme criminelles les pratiques de ces nécromanciens qui prétendaient évoquer les mânes pour les consulter sur l'avenir. Il est possible que cette tendance des chefs spirituels de la nation ait été pour quelque chose dans la médiocrité de l'ancienne tombe juive; ce qui est certain, c'est qu'elle n'a pas l'ampleur, la variété, l'aspect souvent monumental de ses modèles phéniciens. On n'y sent pas, comme dans certains hypogées arvadites et sidoniens, l'influence et l'imitation directe de l'Égypte. Un des traits qui caractérisent l'architecture funéraire de l'Égypte, c'est l'emploi qu'elle a fait du puits pour accéder au caveau, disposition qui lui a été suggérée par la nature du sol, sur ce plateau de Gizeh et de Sakkarah où elle a créé ses premières nécropoles; or on retrouve le puits dans celles des sépultures du littoral syrien qui paraissent les plus anciennes[2]. Rien de pareil, que nous sachions, en Judée; c'est de plain-pied, par un couloir très court, que l'on arrive à la chambre où sont creusées les niches, et si celle-ci se trouve au-dessous de l'extérieur, on y descend par une rampe ou par un escalier. Il y a peut-être eu des tombes à puits; en tout cas, on ne les a pas encore retrouvées, et cependant on serait tenté de se demander si ce n'était pas à ce type que se rattachaient les *tombeaux de David*. On sait à peu près où les chercher et on n'en relève pas la moindre trace. Cette complète disparition de tout vestige d'une aussi importante nécropole, comment se l'expliquer si l'on suppose que cette tombe avait un frontispice évidé dans une large face de rocher, dans une sorte de falaise au milieu de laquelle se serait ouverte une porte semblable à toutes ces portes béantes dont le creux se dessine en noir sur le flanc des ravins, tout autour de la cité sainte? Rien au contraire de plus facile à comprendre dans l'hypothèse contraire; si c'est par un puits qu'ont été descendus dans le caveau les cadavres de tant de rois, il a fallu bien peu de chose pour oblitérer, à partir d'un certain moment, l'entrée de la tombe et

1. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 170 et 186-187.
2. *Ibidem*, t. III, pp. 147 et 157-158.

la dérober ainsi, peut-être pour toujours, à la curiosité même la plus éveillée et la plus attentive. Une dalle couchée en travers du trou suffisait à fermer l'unique et étroit passage; quand le temps l'eut recouverte d'une mince couche de terre végétale et de quelques broussailles, il devint impossible de reconnaître l'endroit, et les explorateurs qui ont interrogé avec le plus de passion le sol de Jérusalem ont pu passer bien des fois au-dessus même de ces caveaux et poser le pied sur l'orifice obstrué du puits sans qu'aucun indice vînt les avertir de s'arrêter et de sonder sur ce point les entrailles de la colline. Tout espoir n'est pourtant pas perdu, tant que l'on n'aura pas entrepris à Ophel un travail analogue à celui que l'on a terminé, au prix de longs efforts, dans l'Acropole d'Athènes; il faudrait enlever les décombres, gratter la terre, sur la crête et sur les pentes latérales de la colline, jusqu'à ce que partout la fouille eût atteint le roc et l'eût mis à nu. Si nos conjectures sont fondées, tôt ou tard, au cours de ces recherches, on découvrirait l'accès de la tombe, quel qu'il soit, puits ou corridor. Aurait-on chance de retrouver dans ces caveaux quelques restes des trésors qui, suivant la tradition, y auraient été déposés par Salomon et par ses successeurs? Nous ne le croyons pas; on devine un conte populaire dans ce que Josèphe rapporte au sujet des trois mille talents d'argent qu'un des Asmonéens, Hyrcan, aurait tirés, dans un besoin pressant, du sépulcre de David, et du riche butin, en bijoux d'or, que cette même tombe aurait encore fourni à Hérode[1]. Des trésors de ce genre ont-ils jamais été enfouis dans ces sépultures royales? On peut en douter, les livres historiques, ceux mêmes qui cherchent à donner la plus haute idée des richesses de David et de Salomon, ne faisant aucune allusion à un pareil dépôt. Supposons pourtant que tout cet or et cet argent aient été mis dans la tombe de David; ils n'y seraient certainement pas demeurés jusqu'à la chute de Jérusalem; les rois de Juda en auraient tiré parti, dans les dures extrémités auxquelles ils ont été si souvent réduits. Plutôt que de dépouiller les portes du temple des plaques d'or dont il les avait revêtues, Ézéchias n'aurait-il pas préféré faire un emprunt au trésor de son illustre aïeul, quand il lui fallut acheter à tout prix la retraite des Assyriens[2]? Qu'ils continssent ou non des objets précieux, ces tombeaux, dont la place était encore certainement connue au moment de la conquête de la Judée par les Chaldéens, ont dû être

1. JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, VII, XV, 3; XIII, VIII, 4; XVI, VII, 1; *Guerre des Juifs*, I, II, 5.

2. *II Rois*, VIII, 15-16.

alors ouverts et pillés. Jérémie avait prédit cette violation de la tombe royale[1], et un livre très postérieur au retour de l'exil, celui qui porte le nom de Baruch, présente cette prophétie comme accomplie : « Tu ratifias, dit-il à Iahvé, les paroles que tu avais prononcées par la bouche de tes serviteurs les prophètes, savoir que les ossements de nos rois et les ossements de nos pères seraient jetés hors de leurs tombeaux[2]. »

L'explorateur qui se vouerait à la recherche des tombes royales ne doit donc pas se faire d'illusion ; pénétrât-il jusqu'à ces dernières profondeurs de la nécropole où, racontait-on, des flammes jaillissant du sol auraient coupé le passage à Hérode et tué deux de ses serviteurs, il n'y recueillerait pas, comme Schliemann à Mycènes, des armes, des vases de métal, des joyaux contemporains de Salomon ; chambres et niches à cercueils, tout serait vide ; mais qui sait si le roc ou les débris entassés sur le sol ne lui offriraient pas des textes archaïques, semblables à l'inscription de l'aqueduc et à celle dont le monolithe de Siloam a gardé quelques lettres ? Or, parmi les savants qui se sont attaqués aux difficiles problèmes de l'histoire hébraïque, il n'en est pas un qui ne soit prêt à donner les plus riches mobiliers funéraires pour un ou deux documents de l'âge et du genre de la stèle de Mésa

§ 2. — L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

Le temple de Jérusalem est, à lui seul, toute l'architecture religieuse d'Israël. Avant ce temple, il n'y avait pas, en Palestine, de monument qui méritât ce nom ; il n'y en eut pas, même après l'exemple donné par Salomon, ailleurs qu'à Jérusalem, sur le Moria. On peut donner plusieurs raisons de ce phénomène singulier ; on alléguera l'étroitesse du territoire, le caractère monothéiste de la religion juive et la force des habitudes prises. Cette dernière explication est la seule que l'histoire doive retenir. Il eût été naturel, dans un autre milieu, qu'Ephraïm voulût, aussi bien que Juda, ériger un temple à son dieu national, et d'ailleurs maint canton de la Grèce, plus petit que la Judée, la Samarie ou la Galilée, renferme à lui seul plusieurs temples importants et célèbres. Quant au monothéisme hébraïque, on sait aujourd'hui quelle faible influence il a exercée, jusqu'à la captivité, sur le

1. Jérémie, viii, 1.
2. Baruch, ii, 24.



gros de la nation. La doctrine qui a fini par triompher, après le retour de l'exil, n'était encore, même sous les derniers rois de Juda, professée que par une petite élite, inégalement distribuée entre les deux royaumes; en dehors de ce groupe restreint, elle n'agissait sur les âmes que par intermittences, sans prendre assez d'empire pour arriver à faire tomber en désuétude les cultes locaux, leurs rites et leurs pratiques. Si le temple, tel que l'ont compris et bâti l'Égypte et la Grèce, avait été, chez les Chananéens et les Israélites, la forme traditionnelle et normale du lieu de sacrifice et de prière, Omri se serait empressé d'en élever un dans sa capitale, pour qu'elle n'eût rien à envier à Jérusalem; plus riches et plus puissants que les héritiers de David, les Omrides et leurs successeurs n'auraient pas eu de peine à surpasser leur modèle.

On ne vit rien de pareil; les Samaritains attendirent bien tard, ils attendirent jusqu'au temps d'Alexandre le Grand pour se bâtir, sur le mont Garizim, un temple qui fût une imitation de celui de Jérusalem. C'est que le temple de Salomon, comme le palais dont il n'était d'abord qu'une simple dépendance, était né d'un orgueilleux caprice du monarque. Lorsque Salomon, par suite des rapides et brillantes conquêtes de son père, s'était trouvé maître d'un empire qui s'étendait de Damas à la frontière égyptienne, il dut naturellement se préoccuper de faire dans le monde aussi grande figure que les souverains avec lesquels il était en relation ou dont il entendait vanter l'opulence et le luxe, qu'un Pharaon saïte, qu'un prince de Tyr ou de Sidon, de Babylone ou de Calach. Pour pouvoir soutenir la comparaison, le roi d'Israël et le dieu qu'il adorait devaient être logés aussi magnifiquement que les rois et les dieux des peuples voisins; c'était la première condition à remplir pour que la royauté juive éblouît, elle aussi, ses sujets, ses vassaux et les ambassadeurs étrangers, pour qu'elle imposât ce genre de respect, mêlé de crainte et d'admiration, qui entourait partout ailleurs, en Orient, la majesté royale. Cet effet, on ne pouvait espérer le produire qu'en copiant les types déjà créés par les vieilles civilisations de l'Asie antérieure, l'appareil et le cadre qu'elles avaient constitués au bénéfice de leurs chefs héréditaires. Voilà comment, à Jérusalem, sous Salomon, le palais et le temple furent, si l'on peut ainsi parler, des articles d'importation, des emprunts faits de toutes pièces à ces Phéniciens qui, par leur situation géographique comme par la commu-

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XI, viii, 4, 7.

nauté de race et de langue, étaient tout naturellement désignés pour servir aux Hébreux de maîtres et d'initiateurs. Nous sommes mal renseignés sur le sort ultérieur du palais; mais le temple devint le centre d'un mouvement religieux profondément original, ce qui lui valut non seulement d'être entretenu pieusement et de durer, mais encore de continuer à se développer, en s'adjoignant des annexes dont l'étendue et l'importance s'accrurent de siècle en siècle, si bien qu'une fois renversé par les Chaldéens, l'édifice garda une sorte d'existence idéale et ne cessa pas de grandir dans la mémoire et dans l'imagination des Israélites. En Égypte et en Mésopotamie, les Juifs, dépaysés par la fuite ou la transportation, éloignés de tous ces sanctuaires locaux où la plupart d'entre eux avaient l'habitude de sacrifier, s'accoutumèrent à tourner de toutes parts leurs yeux et leurs pensées vers un seul point de l'espace, vers cette colline dont le sommet portait les ruines de la maison où Iahvé était venu s'établir auprès des rois fils de David et dont il avait fait son séjour de prédilection. A force de concentrer ainsi sur le temple détruit tous leurs regrets et tous leurs espoirs, ces exilés finirent par être dupes d'une étrange illusion ; ils se figurèrent que, dès le lendemain de l'inauguration du temple, il avait été interdit à tout Israélite fidèle d'adorer le dieu de ses pères ailleurs qu'à Jérusalem, sur le Moria. Lorsque, à Babylone et après leur retour en Palestine, les Juifs achevèrent la rédaction définitive de leurs annales, les scribes qui les revisèrent y introduisirent la théorie de l'unité de sanctuaire ; ils l'antidatèrent avec une naïve assurance. C'est un vrai contresens historique ; jusqu'au sixième siècle avant notre ère, pour nous arrêter à cette date, Iahvé, aussi bien que les autres dieux syriens qui lui disputaient les hommages de son peuple, avait eu, dressés un peu partout, d'un bout à l'autre du territoire occupé par les Hébreux, des autels où les plus pieux des fils d'Abraham ne se faisaient aucun scrupule d'apporter leurs prières et leurs offrandes[1].

Dans l'Idumée, dans la Palestine trans et cis-jordanienne comme dans la Phénicie et dans toute la Syrie, les temples ne se multiplièrent qu'après le triomphe de l'hellénisme; il n'y en avait guère eu, avant ce moment, que dans ces grandes villes commerçantes qui entretenaient avec l'Égypte d'étroites relations. Dans l'intérieur des terres, on n'en signale qu'un seul, celui de Jérusalem, et là cette création s'explique

1. On consultera avec fruit, sur ce sujet, un mémoire publié dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. I, p. 37-82, sous ce titre : *l'Unité du sanctuaire israélite*. C'est un extrait de la *Geschichte Israëls*, de Wellhausen, du tome I, qui a paru en 1878.

par l'impression que firent sur l'esprit de David et de Salomon l'art et l'industrie des cités phéniciennes. Salomon n'alla-t-il pas jusqu'à essayer de donner à son peuple, à un peuple de pâtres, de bûcherons et de laboureurs, le goût de la navigation et des courses lointaines? Il n'avait pas de ports sur la Méditerranée; il voulut se dédommager du côté de la mer Rouge. L'entreprise ne devait pas avoir de suite; si elle attire l'attention de l'historien, c'est surtout par le jour qu'elle jette sur les ambitions qui saisirent alors la royauté juive. Salomon avait construit une flotte pour imiter son allié Hiram, qui s'enrichissait par le commerce maritime; ce fut dans la même pensée et sous la même influence qu'il travailla sans relâche à orner sa capitale d'édifices qui pussent rivaliser avec ceux de Tyr et de Sidon. Pour les bâtir, pour les décorer et les meubler, il fit peser sur ses sujets des charges qui les mécontentèrent et qui préparèrent ainsi le démembrement de la monarchie; mais, en revanche, comme le témoigne la légende qui s'est formée autour de son nom, il frappa vivement l'imagination de ses contemporains par le déploiement de tout ce luxe exotique, par l'effort tenté pour introduire chez les Israélites l'appareil d'une civilisation supérieure. Ce temple, auquel l'âme juive s'est attachée plus tard avec tant de passion, n'avait donc été, au début, qu'un pastiche qui pouvait sembler destiné à bientôt disparaître, que le monument, sans avenir assuré, d'une fantaisie de despote.

Le vrai type héréditaire et national du sanctuaire chez les Hébreux et chez tous les peuples leurs parents ou leurs voisins, c'était, de temps immémorial, ce fut, jusqu'à la transformation plus ou moins complète qui suivit la conquête grecque et romaine, ce qu'Israël appelait la *bâmâ*, les *bâmoth,* c'est-à-dire, comme on traduit ces mots qui reviennent si souvent dans les écrits de l'Ancien Testament, le *haut lieu*, une enceinte sacrée, un *haram* ménagé d'ordinaire sur le sommet d'une montagne ou d'une colline et pourvu d'un autel où l'on sacrifie, devant un symbole ou une image quelconque de la divinité[1]. Le choix de l'emplacement qui fut adopté pour la plupart de ces sanctuaires s'explique

1. On a déjà signalé l'étroite ressemblance du mot sémitique *bâmâ* et du grec βωμός. Ce dernier mot a fini par prendre, dans la langue classique, surtout le sens d'*autel;* mais la langue avait conservé, grâce à l'épopée homérique, le souvenir d'un temps où βωμός désignait tout ce qui s'élève au-dessus du sol. Dans l'*Iliade* (VIII, 441) et dans l'*Odyssée* (VII, 100), ce terme a la signification de socle, de piédestal; peut-être les Grecs l'ont-ils emprunté aux Phéniciens, pour avoir entendu ceux-ci donner ce nom aux tertres ou aux blocs de pierre sur lesquels, dans tous leurs comptoirs, aussitôt après l'arrivée ou avant le départ du navire, ils offraient le sacrifice aux dieux des heureux voyages.



par ce culte des montagnes qui remonte si haut et qui s'est maintenu si tard en Syrie[1]; mais les sommets enveloppés de nuages n'ont pas été les seuls fétiches naturels qu'aient adorés les premiers habitants de cette contrée. Ailleurs, comme à Beerséba, c'est une source limpide et fraîche, ou, comme près d'Hébron, un groupe de beaux arbres séculaires, qui reçoivent des hommages du même genre et qui deviennent l'objet d'un culte local. Ainsi rattachés à quelque phénomène de la nature, la plupart des sanctuaires que nous voyons honorés par les Israélites sous les juges et sous les rois remontaient à la période qui avait précédé l'établissement des Hébreux dans la terre promise. Il en est dont le nom même trahit leur origine chananéenne; ainsi nous voyons figurer parmi les villes assignées aux Lévites Bethshémesh, *la ville du soleil*, et Ashtaroth Karnaïm, *Astarté aux deux cornes*. Pour quelques lieux de culte particulièrement fameux, la tradition populaire avait conservé le souvenir très net d'une antiquité reculée; c'est ce qu'exprime à sa manière la légende hébraïque quand elle attribue aux patriarches l'érection des autels de Sichem, de Béthel, de Beerséba. Grâce à ce détour, elle peut avouer que ces autels étaient déjà fréquentés avant que les pères d'Israël franchissent le Jourdain; Abraham, Isaac et Jacob en avaient pris possession par avance. Ce fut sur le modèle de ces hauts lieux chananéens que les Hébreux en fondèrent à leur tour à Guilgal, à Silo, à Ophra, à Rama, à Gibéa, sur les points du territoire où ils s'établirent le plus fortement.

Entre la rive droite du Jourdain et la Méditerranée, ces sanctuaires primitifs n'ont laissé que de faibles vestiges. En Phénicie, ils ont été remplacés, au cours des derniers siècles du paganisme, par ces temples, de style gréco-romain, dont les ruines sont si nombreuses dans le Liban; en Judée, ils ont peut-être été détruits systématiquement, lorsque, après le retour de l'exil et surtout sous les Asmonéens, une orthodoxie rigoureuse entreprit d'effacer partout la trace de ce que l'on appelait alors les vieilles idolâtries, d'en purger aussi bien la surface du sol que les anciens livres nationaux, auxquels des mains zélées firent subir alors, dans ce sens, plus d'une correction et d'une retouche. Pour retrouver ces lieux de culte à peu près intacts, il faut aller plus loin, au delà du Jourdain, dans ces pays d'Ammon et de Moab où la culture hellénique n'a jamais pénétré que très faiblement et où le monothéisme juif n'a jamais été longtemps maître du terrain. Là de récents

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 58-59.

explorateurs ont signalé et relevé de nombreux monuments qui ne peuvent guère être autre chose que les *bâmoths,* où ont été jadis adorés « Kemos, l'idole des Moabites, et Milkom, l'idole des Ammonites[1] ». Ces monuments sont d'une disposition très simple et d'une exécution très grossière; ils ont pourtant tenu trop de place dans la vie religieuse des tribus sémitiques de la Syrie pour qu'il n'importe pas d'en donner au moins une idée par une description succincte et par un ou deux exemples choisis entre beaucoup.

L'élément qui constitue tous ces monuments, c'est la pierre brute ou à peine dégrossie, telle que l'homme l'employait avant d'avoir l'outil de métal; tout au plus, avec un marteau fait d'une roche plus dure, tentait-il parfois de rendre les contours du bloc un peu moins irréguliers. Le bronze et le fer changèrent les conditions du travail; mais bien des siècles après que s'en fut répandu l'usage, on s'abstint de s'en servir, soit pour dresser les faces de l'autel, soit pour égorger la victime; il semblait qu'il y eût une souillure dans l'intervention et le contact de cette matière récemment introduite, de ces instruments nouveaux. La pierre avait au contraire pour elle le prestige d'un long passé, des services rendus dans les âges reculés où s'étaient créés les premiers rites. On trouve chez plusieurs peuples la trace de ce préjugé, qui a dû être général. En Égypte, pour les incisions à faire aux cadavres, les embaumeurs n'employèrent jamais que des couteaux de silex[2]. Chez les Hébreux, c'est Iahvé qui dit à son peuple : « Si vous voulez me faire un autel de pierres, vous ne le construirez pas en pierres taillées, car en y portant le fer vous le profaneriez[3]. »

Si, au temps où fut rédigée la Loi, c'était encore une opinion accréditée chez les Israélites, au moins dans certaines parties de la Palestine, que la pierre taillée était moins agréable à Iahvé, moins pure que la pierre brute, à plus forte raison est-ce cette dernière qui figure dans les récits par lesquels, sur différents points du territoire d'Israël, on expliquait la fondation des vieux sanctuaires et la vénération qui

1. *II Rois*, XXIII, 14.

2. Voir à ce sujet, outre Hérodote et Diodore, les observations de MARIETTE : *De l'âge de pierre en Égypte*, p. 136 (dans *Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. VII, 1886).

3. *Exode*, XX, 25. Cette défense se trouve dans ces chapitres XX à XXIII de l'*Exode* qui sont peut-être la partie la plus ancienne de la loi dite mosaïque. On est assez tenté d'y reconnaître la *thora* du royaume du nord; dans le verset que nous avons cité comme dans quelques autres passages, il y aurait une protestation indirecte contre le temple de Jérusalem, contre les nouveautés dont Salomon avait donné l'exemple. La même prescription se retrouve d'ailleurs dans le *Deutéronome*, XXVII, 5 et 6.

les entourait[1]. La pierre sacrée qui, à Béthel, recevait les hommages de la tribu de Benjamin n'était pas autre chose qu'un gros caillou, celui, raconte la Genèse, que Jacob avait posé sous sa tête, pour lui servir de chevet, le soir de cette nuit où l'Éternel lui apparut en songe et lui promit, pour sa postérité, la possession de cette terre sur laquelle il s'était endormi[2]. A Guilgal, près de Jéricho, il y avait un groupe de douze pierres levées qui paraît avoir été, lui aussi, un centre religieux, où se célébrait un culte très antique et très populaire. Or, d'après la tradition, les pierres que l'on montrait à Guilgal avaient été ramassées par les Hébreux, sur l'ordre de leur chef, dans le lit du Jourdain[3]. Pour que cette légende ait pu paraître vraisemblable, il fallait que, dans les blocs qui composaient le monument, on reconnût à première vue d'énormes galets, du genre de ces quartiers de basalte ou de porphyre que l'Hermon et les autres affluents de la rive gauche arrachent aux flancs des montagnes de Moab et que polit le torrent qui les entraîne et qui les roule dans les grandes crues d'hiver.

Si, bien après que le temple avait été bâti sur le Moria en belles pierres appareillées avec le plus grand soin, la pierre brute était encore ainsi en honneur, à quelques lieues de Jérusalem, dans ce que l'on peut appeler les sanctuaires de la campagne, dans ceux qui représentaient le mieux la vraie tradition nationale, à plus forte raison demeura-t-elle seule affectée aux constructions religieuses chez les tribus, apparentées de si près aux Israélites, qui habitaient à l'orient du Jourdain. Sur plusieurs points des pays d'Ammon et de Moab, on rencontre des monuments dans lesquels la pierre n'est pas travaillée ou ne l'a été que d'une manière très sommaire et très imparfaite. Un certain nombre doivent être des tombeaux ; on en devine à certains traits la destination funéraire, et nous en avons donné un échantillon (fig. 177) ; mais ailleurs il n'y a rien qui ressemble à un caveau et la pierre est plantée sur la roche vive, en sorte que l'on ne voit pas où le corps aurait pu être déposé.

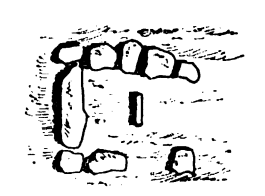
Là où il en est ainsi, le doute n'est guère possible ; on ne saurait donc refuser un caractère tout religieux à beaucoup, à la plupart peut-être des monuments mégalithiques de cette région, tant ils répondent bien à l'idée que l'on est fondé à se faire, d'après les textes bibliques,

1. On consultera avec fruit, sur ce sujet, un intéressant article de M. Maurice Vernes, intitulé : *Les plus anciens sanctuaires des Israélites* (*Revue de l'histoire des religions*, t. III, 1882, pp. 22-48).

2. *Genèse*, XXVIII, 10-19. De même XXXV, 14.

3. Josué, IV, 8, 20-24.

de sanctuaires comme ceux de Béthel et de Guilgal. On y trouve, comme à Béthel, la pierre levée, ce que l'on appelle en Bretagne le *menhir*. Quelquefois elle est isolée (fig. 178)[1]; ailleurs elle est placée au milieu d'une enceinte formée d'un double ou même, par endroits, d'un triple rang de blocs; nous avons choisi comme exemple, parce qu'elle se trouve à l'ouest du Jourdain, dans la Samarie orientale, une enceinte simple : celle de *Deir Ghuzaleh;* la pierre qui est dressée au milieu a environ un mètre de haut (fig. 194, 195 et 196)[2]. Ces enceintes font penser aux douze pierres de Guilgal qui, elles aussi, devaient être groupées de manière à dessiner soit un cercle, soit un rectangle; les deux dispositions se rencontrent l'une auprès de l'autre, comme on peut en juger par l'esquisse topographique ci-jointe du site dit *El-Mareighât,* dans le pays de Moab (fig. 197). Plusieurs de ces enceintes affectent l'apparence d'une ellipse plus ou moins imparfaite : telle est, à *Minyeh,* dans ce même district, la forme de la cour contiguë à ce réduit circulaire ou plutôt polygonal, au centre duquel est posé le


194. — L'enceinte de Deir Ghuzaleh. Plan. *The survey of western Palestine,* t. II, p. 115.


195. — L'enceinte de Deir Ghuzaleh. Vue prise en face de la porte.

bétyle, le monolithe qui devait jouer ici le rôle principal (fig. 198). On ne saurait s'empêcher de trouver quelque ressemblance entre ces rustiques sanctuaires de Moab et les temples phéniciens de Gaulos et de Malte[3]. Sans doute ceux-ci, toute rude qu'en paraisse la construction,

1. *Quarterly statements,* 1882, p. 70. Il y a de ces menhirs qui ont jusqu'à 3 mètres et plus de hauteur (*Ibidem,* p. 71).

2. *Ibidem,* 1882, pp. 71-72. Près de *Kefrein,* il y a un autre cercle du même genre, autour d'une pierre isolée. Le diamètre y est de 4 au lieu de 2 mètres.

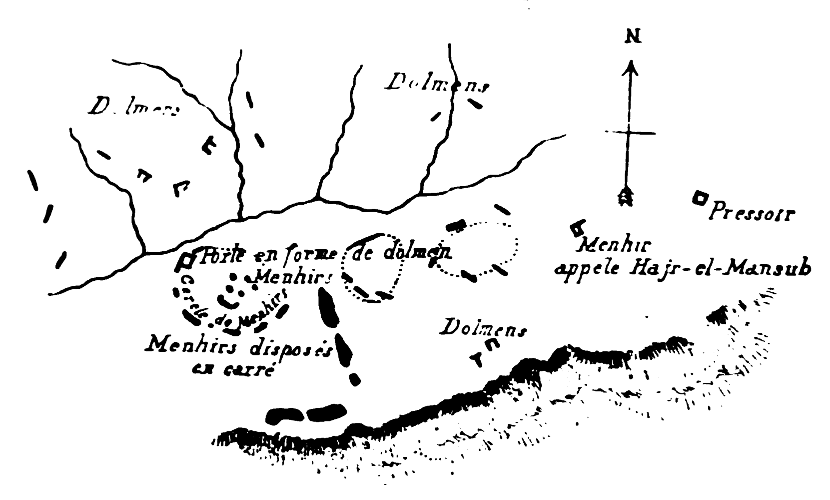
3. *Histoire de l'Art,* t. III, ch. IV, § 3.

relèvent déjà d'un art plus avancé : si les murs y sont faits de pierres à peu près brutes, aux portes et dans l'intérieur on remarque nombre de blocs façonnés à l'outil ; le plan y est aussi bien plus compliqué : il comporte plusieurs absides et des différences de niveau qui les distin-



196. — L'enceinte de Deir Ghuzaleh. Vue de l'intérieur.

guent ; cependant, à ne prendre que l'ensemble, c'est le même arrangement, les mêmes lignes courbes enveloppant le terrain consacré, la pierre fétiche placée dans une sorte de chapelle ; et, à côté, une pièce

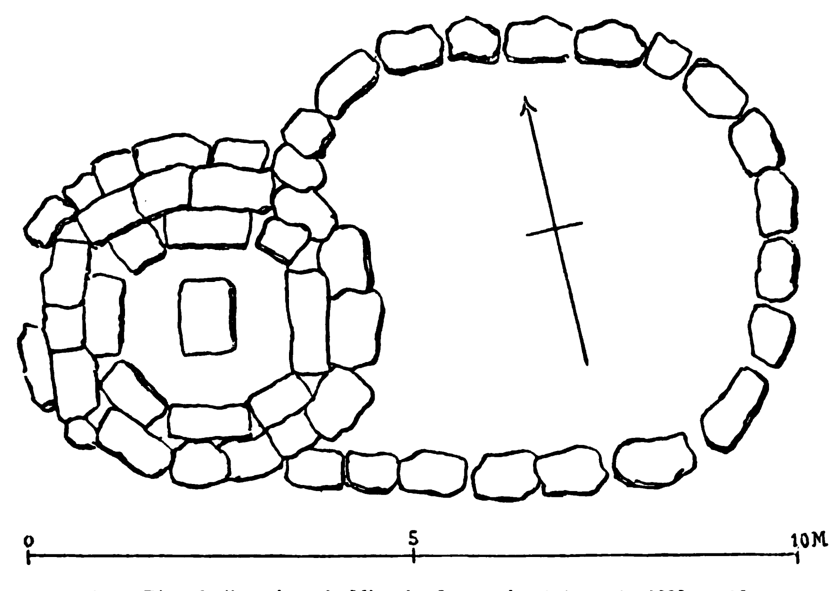


197. — Esquisse topographique du site d'*El-Mareighât. Quarterly statements*, 1882, p. 72.

plus spacieuse où se réunissent les fidèles, le tout à ciel découvert. Les édifices maltais paraissent être le développement d'un type propre à la Syrie, type que les monuments de la Pérée présentent sous une forme plus simple et comme rudimentaire. On remarquera qu'il n'y a même pas ici de porte (fig. 198) ; pour entrer dans le sanctuaire pro-

prement dit, il fallait passer par-dessus le mur, haut d'environ un mètre; quant à la cour, on pouvait s'y glisser par les intervalles qui séparent les blocs, d'ailleurs plus bas et plus faciles à enjamber. Ailleurs ces enceintes ont une porte en forme de dolmen (fig. 195 et 196)[1]. Il y a de ces cercles qui atteignent jusqu'à 180 mètres de diamètre; dans celui dont les dimensions sont si considérables, on observe deux rangées concentriques de blocs posés sur le sol; elles sont séparées l'une de l'autre par une allée, par un espace libre d'environ 1^{m},25[2].

Dans ces cercles ou plus souvent à côté d'eux, on rencontre, par

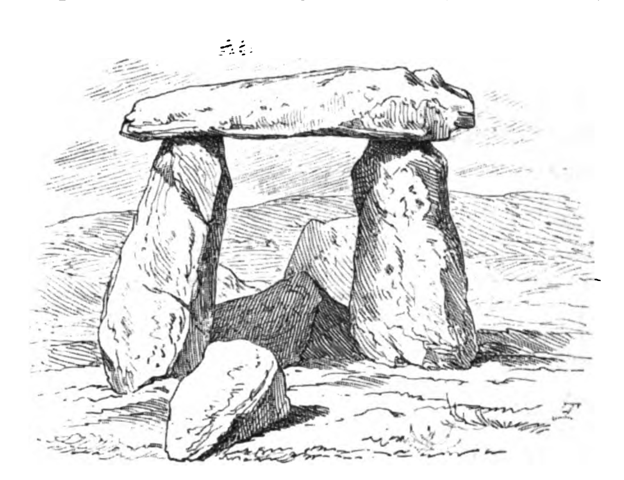


198. — Plan de l'enceinte de Minyeh. *Quarterly statements*, 1882, p. 72.

centaines, des dolmens, où l'explorateur qui a examiné ces monuments avec le plus de soin, C. Reignier Conder, incline à voir des autels. Ceux auxquels il reconnaît ce caractère n'ont jamais été ni recouverts d'un tertre ni clos[3]; ils ne se composent que de deux pierres, hautes d'un mètre environ, qui en supportent une troisième, une dalle dont la face supérieure est plus ou moins aplanie (fig. 199). On observe souvent sur cette face plusieurs trous circulaires en forme de godets; ces godets communiquent parfois par des rigoles, et presque toujours la dalle, au lieu d'être horizontale, a été inclinée de manière qu'un liquide versé sur la surface, là où elle est le plus élevée au-dessus du sol, eût un

1. *Quarterly statements*, 1882, p. 70.
2. *Ibidem*, p. 10.
3. *Ibidem*, pp. 75-77.

écoulement facile[1] (fig. 200). Nulle part on ne saisit mieux cette intention que dans le grand dolmen d'*Amman*. La table de pierre qui le surmonte a 3m,95 de long sur 3m,35 de large; elle présente une pente très marquée, et du bord supérieur part tout un lacis de canaux qui convergent vers un réservoir creusé à peu près au milieu de la dalle; ce trou a 30 centimètres de profondeur[2]. Ce travail, on ne saurait en douter, a été fait en vue du rite de la libation, rite que paraissent rappeler les noms que les habitants du pays donnent aujourd'hui à certains de ces monuments : ainsi l'appellation *El Mareighât,* qui désigne un des sites les plus riches en mégalithes, signifie : les (*pierres*) *enduites,* frottées d'un liquide épais, tel que le sang ou l'huile; et un beau dolmen de la haute Galilée est connu sous le titre de *Hajr ed damm*, la *pierre de sang*[3]. La *Genèse* nous montre Jacob, lorsqu'il dresse le caillou de Béthel, répandant de l'huile sur le haut de la pierre [4]. Dans plusieurs des menhirs de la Pérée on a signalé des godets, creusés soit sur le sommet du bloc, soit sur une de ses faces; ces creux étaient destinés à retenir une partie du liquide avec lequel se faisait l'onction, à prolonger ainsi la durée et l'effet de l'acte religieux[5].

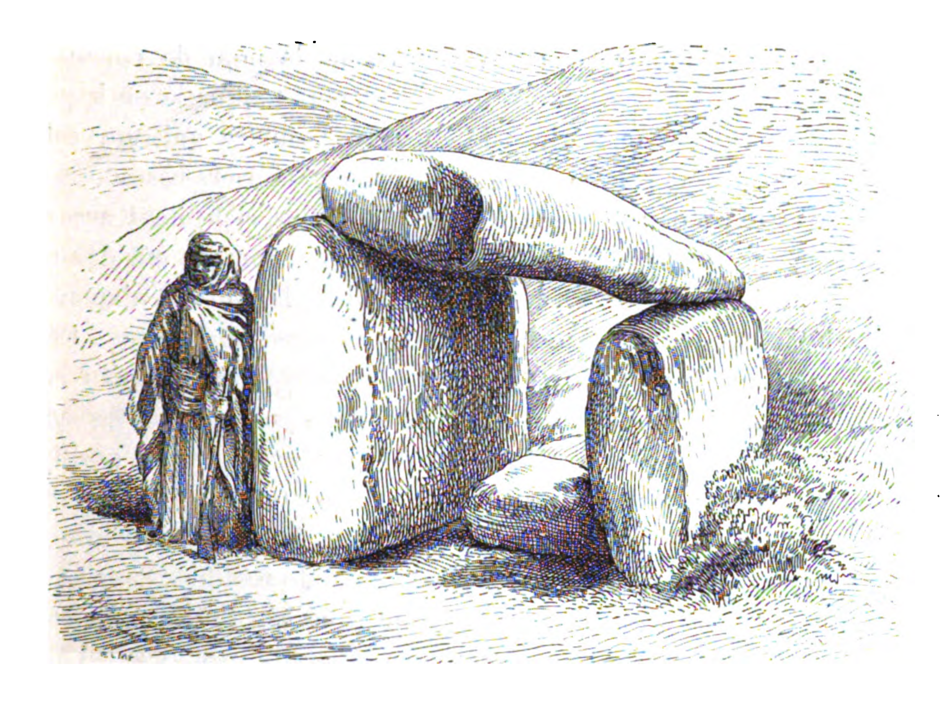


199. — Dolmen près d'Hesbon. *Quarterly statements,* 1882, p. 11.

La contrée presque déserte qui borde la rive gauche du Jourdain nous a donc conservé, sur ses hauts plateaux, le type élémentaire et primitif du *haut lieu* chananéen, tel que le trouvèrent et l'adoptèrent

1. Conder, *Heth and Moab*, p. 259.
2. *Quarterly statements,* 1882, p. 76.
3. *Ibidem,* 1882, pp. 71 et 76. Conder, *Heth and Moab,* pp. 258-263.
4. *Genèse,* xxviii, 18; xxxv, 14. Le texte est trop caractéristique pour ne pas être cité ici : « Et Jacob se leva de bon matin; il prit la pierre dont il avait fait son chevet; il la dressa pour monument; et il versa de l'huile sur son sommet. Il donna à ce lieu le nom de *Beth-el* (« maison de Dieu »). Jacob fit un vœu, disant : « Si Dieu est avec moi, et me garde pendant ce long voyage que je fais,... alors cette pierre, que j'ai dressée pour monument, sera la maison de Dieu. »
5. *Quarterly statements,* 1882, p. 71.

les Hébreux, lorsque, après avoir franchi le fleuve, ils s'établirent dans la terre promise. Nous y reconnaissons, tantôt isolé, tantôt entouré d'une enceinte, le bétyle, le caillou sacré, vague symbole de la divinité, qui parle d'autant plus à l'imagination des hommes qu'il est plus indéterminé; nous y rencontrons à chaque pas ces rudes autels de pierres que tel pieux Israélite, dans son attachement au passé, préférait encore, vers le huitième ou le septième siècle, à ce riche autel de bronze qu'avaient fondu et ciselé, pour Salomon, des artistes étrangers.



200. — Dolmen près d'Hesbon. Conder, *Heth and Moab*, p. 292.

Les textes bibliques nous permettent de compléter l'image dont nous avons emprunté les principaux traits aux récits et aux relevés des quelques voyageurs qui ont visité la région d'un accès difficile où le sol a gardé la plus fidèle empreinte des antiques cultes chananéens. Ainsi la pierre sacrée était souvent plantée dans le voisinage ou même à l'ombre de quelque grand arbre séculaire, qui, lui aussi, avait sa part du respect et des offrandes de la foule des dévots. Aujourd'hui même, dans ces contrées, je l'ai vu en Syrie comme en Asie Mineure, il y a tels arbres que les musulmans comme les chrétiens entourent encore d'hommages superstitieux; on vient y *attacher sa fièvre*, comme on dit, au moyen d'un lambeau d'étoffe qu'on lie aux branches, et l'on espère

ainsi se débarrasser du mal[1]. C'est là un reste curieux des plus vieilles croyances de l'humanité, croyances dont les livres hébraïques ont gardé mainte trace. L'arbre fétiche était un tamaris, un térébinthe ou un chêne; ce qui lui valait les honneurs qu'on lui rendait, c'était son âge, l'épaisseur de son tronc, l'opulence de son feuillage; l'espèce importait peu. Le chêne de Sichem était célèbre en Israël; on l'appelle le *chêne du monument;* c'est à son ombre que se tient l'assemblée de la tribu[2]. Parfois, à Hébron par exemple, il y avait, près du sanctuaire, un véritable bois sacré; c'est un reste de ce bois que l'on admire encore dans le chêne que l'on montre aux voyageurs sous le nom de chêne de Mambré (fig. 201). La végétation était encore plus touffue là où le premier objet du culte avait été une de ces belles sources qui, sur cette terre aride, jaillissent par endroits, au milieu des lauriers-roses.

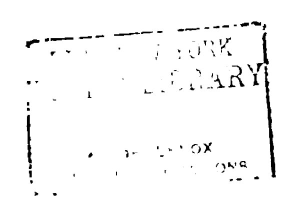
Les pays d'Ammon et de Moab sont bien plus richement arrosés que la Judée; avant que la main destructive du nomade eût déboisé ces plateaux, il devait y avoir aussi de la verdure là où l'œil n'aperçoit plus maintenant que la sèche dureté des pierres amoncelées. Pour décorer ces lieux de réunion, où la tribu tout entière se pressait à certains jours, mêlait-on à la variété de ces feuillages les brillantes couleurs de ces étoffes richement ornées et de ces moelleux tapis que l'on tissait avec la laine des brebis syriennes? On est fondé à le supposer; mais ni Ammon ni Moab ne nous ont laissé de documents historiques ou poétiques à l'aide desquels on puisse tenter de restituer l'aspect de ces sanctuaires de Milcon et de Camos dont il ne reste plus, pour ainsi dire, que le squelette. C'est le contraire qui est arrivé pour Israël. Là, si le sol a gardé la trace des grands travaux qui ont été exécutés pour asseoir les terrasses du temple, on ne retrouve plus, dans toute l'étendue de la Judée et de la Samarie, presque aucun vestige de ces nombreux sanctuaires locaux qui firent si longtemps une redoutable concurrence au sanctuaire de la cité royale; à peine montre-t-on sur le sommet du mont Garizim quelques blocs énormes qui peuvent avoir appartenu à l'autel en pierres brutes que les Samaritains avaient élevé

1. Sur la persistance en Palestine des hommages rendus aux arbres sacrés, sur tout ce qui s'est conservé, dans cette contrée, des anciens cultes et de leurs rites, on trouvera de curieux détails dans un opuscule de M. Clermont-Ganneau, *la Palestine inconnue* (1876, Paris, E. Leroux, in-18, pp. 50 à 58). L'auteur part de cette idée que la population actuelle des campagnes de la Palestine descend moins des Juifs proprement dits que des paysans chananéens, et il les montre adorant encore les bétyles, ayant remplacé les *bâmoth* par ces *koubbés*, « dont les petites coupoles ponctuent si pittoresquement de leurs taches blanches les horizons montagneux de l'aride Judée ».

2. *Juges*, IX, 6. Cf. *Josué*, XXIV, 26. *Genèse*, XXXV, 4, 8.



201. — Le chêne de Mambré.



sur le mont Garizim[1] (fig. 202). En revanche, les chroniqueurs, dans leurs récits, et les prophètes dans leurs invectives contre les pratiques de l'idolâtrie, nous ont conservé certains détails qui, rapprochés des observations faites par les voyageurs dans la Palestine transjordanienne, fourniraient à l'archéologue les éléments d'une restauration vraisemblable, le mettraient à même de rétablir la disposition et l'aspect des *bâmoth* de Béthel, de Guilgal ou de Sichem. Autour de la



202. — Le sommet du mont Garizim. Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui.*

pierre ou des pierres sacrées, autour des tertres gazonnés ou des quartiers de roc qui servaient d'autel, on vit s'élever, avec le temps, tout un ensemble de constructions légères, où s'introduisit un certain luxe, emprunté à ces Philistins et à ces Phéniciens avec lesquels, sur leur frontière orientale, les Hébreux étaient en relations quotidiennes. C'étaient des tabernacles, dont la charpente était cachée sous de riches

1. Sur les ruines du mont Garizim, voir DE SAULCY, *Histoire de l'art judaïque*, pp. 52-53, 78-79, et C. WILSON, *Ebal and Garizim* (*Palestine exploration fund, Quarterly statements*, 1873, pp. 66-71). Wilson donne un plan détaillé des ruines du Garizim. Ce qui paraît le plus ancien, c'est une plate-forme massive, formée de quatre assises superposées, qui est tout entière construite en blocs bruts.



tentures[1]; dans l'intérieur de ces chapelles, il y avait soit une idole, plaquée de métal précieux[2], soit une de ces « arches de Dieu », *arôn Elohîm*, qui jouent un si grand rôle dans la vie religieuse d'Israël. Là le simulacre divin, attaché avec des chaînes d'argent, était caché derrière des battants de bois ou derrière un rideau[3]; l'Égypte avait fourni le modèle de ces châsses, dont il existe encore en Phénicie, sur le territoire d'Arad, de si curieux échantillons[4]; cette sorte d'armoire, cette petite cella, pouvait être soit, comme à *Amrit,* taillée dans un bloc de pierre, soit tout entière faite de planches de cyprès et de chêne. C'est à ce type qu'il convient de rattacher ces « maisons de Dieu », *beit Elohîm,* dont il est parfois question dans la Bible, celle par exemple où un Éphraïmite, Mica, place l'image taillée et l'image en fonte qu'il s'est fabriquées et au service desquelles il attache un prêtre[5].

Était-ce dans des édicules de ce genre, était-ce sur des piédestaux que se dressaient les taureaux dorés de Dan et de Béthel[6], ainsi que ce serpent d'airain qui fut adoré à Jérusalem, dans une des cours du temple, jusqu'au temps d'Ézéchias[7]? On l'ignore; mais, de toute manière, pour élever ces simulacres au-dessus du sol et pour les protéger contre les attouchements profanes, il fallait des supports, il fallait des cadres et des clôtures dont l'appareil varié ornait et meublait le champ et les abords des enceintes. D'ailleurs, autant que l'on peut en juger par de brèves allusions qui suffisaient aux contemporains, mais qui ne peuvent remplacer pour nous une description circonstanciée, l'art de la sculpture et de la fonte était trop peu cultivé, chez les Hébreux, pour que chaque sanctuaire eût sa statue; dans plus d'un haut lieu, les divinités auxquelles on offrait l'encens et les victimes, que ce fût Iahvé, Moloch ou Astarté, n'étaient représentées que par des symboles dont la simplicité rustique perpétuait les traditions de la période fétichiste. C'était le cippe ou *maççeba,* terminé en forme de main, de cône ou de pyramidion; nous l'avons déjà rencontré en Phénicie, et c'est là que nous trouverons des monuments qui donnent

1. S'adressant à la nation juive, qu'il compare à une prostituée, Ézéchiel lui dit: « Tu as pris de tes vêtements, tu t'es fait des hauts lieux que tu as garnis d'étoffes de toutes couleurs (xvi, 16, traduction Segond). »

2. Ézéchiel, xvi, 17 : « Tu as pris la magnifique parure d'or et d'argent que je t'avais donnée, et tu en as fait des simulacres d'hommes, auxquels tu t'es prostituée. »

3. Isaïe, xl, 19.

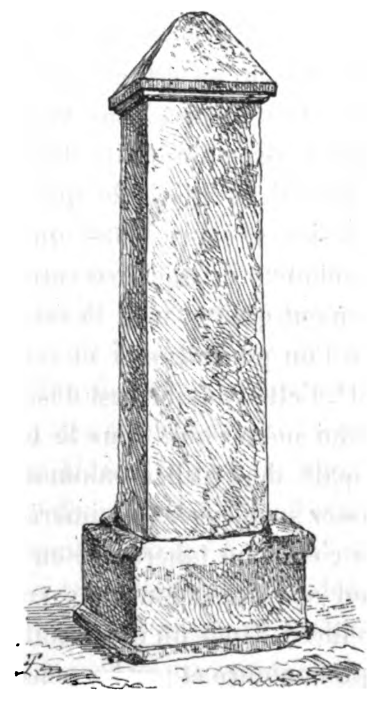
4. *Histoire de l'Art,* t. III, pp. 242-247, fig. 39, 40, 185, 186, 187, 188, 189.

5. *Juges*, xvii, 1-5.

6. *I Rois*, xii, 28-31.

7. *II Rois*, xviii, 4.

l'idée de l'aspect sous lequel il s'offrait là où il avait été travaillé avec le plus de soin (fig. 203). C'était aussi le pieu ou *achéra*, diminutif de l'arbre sacré aux branches duquel était peut-être emprunté le bois dont il était fait. Plusieurs textes établissent une relation entre l'*achéra* et les *Achtoret* ou *Astartés*, dont le nom revient si souvent sur les lèvres irritées des prophètes[1]; il est donc possible que ce pieu ait eu dès l'origine ou plutôt qu'il ait pris, au contact des religions syriennes, le caractère d'un emblème phallique, emblème qui avait sa place marquée là où l'on adorait la déesse de l'amour et de la génération, au milieu des cérémonies d'un culte qui introduisit parfois jusque chez les Hébreux le rite des prostitutions sacrées[2].



203. — Cippe phénicien de Kition. *Corpus inscriptionum semiticarum*, Pars I, pl. VIII, fig. 44.

Bétyles cachés sous les châles et les tapis, comme le sont aujourd'hui les tombeaux des sultans et des saints de l'islamisme, dans les *turbehs* des villes de l'Asie Mineure et de la Syrie, cippes presque informes ou plus ou moins adroitement façonnés par un ciseau déjà maître de la taille, pieux auxquels étaient attachées des écharpes et des banderoles, idoles montées sur des socles ou bien abritées dans des niches, tentes dressées à l'ombre des térébinthes et pleines d'une foule joyeuse et bruyante qui venait, aux fêtes de printemps et d'automne, « manger et boire devant le Seigneur », tout cela constituait un ensemble qui aurait sans doute paru très pauvre à un sujet de Ramsès ou à un concitoyen de Périclès, mais qui pouvait sembler imposant à un pâtre ou à un laboureur chananéen et parler à son imagination.

Dans ces hauts lieux, tels que nous nous les sommes représentés, c'était à ciel découvert que se célébrait le culte. Tout au plus un dais mobile, fait de branchages ou de tissus aux couleurs variées, servait-il parfois à protéger contre les intempéries soit les fidèles,

1. *I Samuel*, VII, 3-4.
2. Osée, IV, 13-14.

soit surtout les divers symboles auxquels s'adressaient leurs hommages. Dans quelques sanctuaires, dans ceux qui étaient les plus fréquentés et qui recueillaient le plus d'offrandes, ces abris provisoires et fragiles se solidifièrent, si l'on peut ainsi parler; il y eut, sur certains points, des constructions permanentes. Il en était ainsi de ce sanctuaire du *Baal de l'alliance,* dont il est plusieurs fois question dans l'histoire de Gédéon et de son fils Abimélek[1]; le temple a un trésor, dans lequel puise Abimélek; il a un donjon ou des caveaux (les interprètes ne sont pas d'accord sur le sens du mot hébreu), où une partie du peuple de Sichem se réfugie et périt asphyxiée par l'incendie qu'a allumé le fils de Gédéon. Nous nous faisons une idée un peu moins vague du sanctuaire éphraïmite de Silo, qui paraît avoir pris une grande importance dans le siècle qui précéda l'établissement de la royauté. De plusieurs expressions qu'emploie le chroniqueur, dans le récit de l'enfance, de la consécration et du ministère de Samuel, il résulte clairement qu'il y avait là une chambre où était gardée l'arche, chambre où l'on pouvait aller et venir, allumer des lampes et même dresser un lit[2]. Cette chambre est désignée dans le texte hébreu par le terme *hécal,* celui même qui, dans le texte des *Rois,* est appliqué à la pièce principale de l'édifice salomonien; il ne peut s'entendre que d'une cella assez spacieuse. On aimerait à savoir comment celle-ci était construite, si c'était un tabernacle en charpente et en planches, ou bien si l'Éternel était logé dans une vraie maison, bâtie en pierre brute ou appareillée[3]. Quoi qu'il en soit, par sa disposition comme par le respect qui l'entoure et par les pèlerinages dont il est le but, le temple de Silo semble avoir été comme la première esquisse et l'ébauche du temple de Jérusalem. Divers passages d'Amos (vers 790) semblent faire croire qu'il y avait à Béthel une construction qui ressemblait fort à un temple[4].

1. *Juges,* VIII, 38; IX, 4, 47-49.

2. *I Samuel,* I, 9 : « Le prêtre Éli était assis sur un siège, près de l'un des poteaux du temple de l'Éternel »; III, 2-3 : « La lampe de Dieu n'était pas encore éteinte, et Samuel était couché dans le temple de l'Éternel, où était l'arche de Dieu. »

3. C'est à la première hypothèse que paraît favorable un verset de ce récit, celui où il est question des « femmes qui faisaient le service à la porte du tabernacle du témoignage » (*I Samuel,* II, 22); mais Reuss soupçonne que cette notice pourrait bien avoir une autre origine que l'ensemble du récit. Il n'est donc pas prouvé que ce tabernacle soit la même chose que le *hécal* dont il est par deux fois question.

4. Notez la formule chronologique : « Du temps où la maison de Dieu était à Silo » (*Juges,* XVIII, 31. Cf. *Josué,* VI, 24; *I Samuel,* I, 7). Le *Livre de l'Alliance, thora* israélite, qui s'étend de l'*Exode,* XX, 22, jusqu'à XXIV, 8 inclus, mentionne une « maison de Iahvé », *beth Iahvé* (*Exode,* XXIII, 19). L'habitude d'y apporter des prémices et d'y venir trois fois l'an célébrer le *hag* ou pèlerinage s'établit peu à peu. Silo fut, pour certaines parties du

Ce n'est pas là, dans ce sanctuaire où Juda n'avait point de part, c'est ailleurs que, vers le temps de la captivité, les rédacteurs des livres attribués à Moïse ont cherché le prototype de cet auguste monument; pour ajouter encore au prestige et à la majesté du temple, pour en rattacher les origines à toute cette merveilleuse histoire de la sortie d'Égypte et des révélations faites sur le Sinaï, parmi les tonnerres et les éclairs, ils lui ont prêté pour modèle ce tabernacle de bois et de riches étoffes qui, selon l'*Exode,* aurait abrité l'arche dans les campements du désert. Ce qui empêche la critique d'admettre cette prétention, ce qui trahit l'invention systématique, c'est ce fait que le tabernacle disparaît avec l'établissement des Hébreux dans la Palestine; il n'en est plus nulle part question dans les récits des livres des *Juges* et de *Samuel;* on y voit l'arche déposée dans la maison tantôt de l'un, tantôt de l'autre des principaux personnages d'Israël[1]. Comme on l'a remarqué depuis longtemps, il est impossible de ne pas reconnaître dans cette description minutieuse du tabernacle et de sa pompeuse ordonnance un morceau de date assez récente, où l'imagination sacerdotale se donne libre carrière[2]. L'idée première de ce sanctuaire portatif a été fournie par ces tentes que la piété des fidèles dressait souvent sur les hauts lieux; mais l'écrivain, on le sent à chaque ligne, connaissait le plan et la décoration du temple des rois de Juda; il cède manifestement au désir de les antidater. Ce sanctuaire fictif est fait de matériaux aussi précieux et aussi artistement travaillés que ceux dont était composé l'édifice salomonien. Ce n'est pas dans le désert qu'une bande de fugitifs aurait pu exécuter une œuvre aussi compliquée, où l'or et l'argent entrent en proportion considérable. Les Hébreux, a-t-on dit, avaient appris en Égypte tous les métiers que supposent connus et pratiqués le luxe de ce pavillon et celui du vêtement pontifical, tels que les décrit ce même livre; mais, s'il en eût été ainsi, une fois maîtres de la Palestine, avec la sécurité, avec les ressources de tout

royaume du nord, une sorte de Jérusalem, où le *hag* se pratiqua longtemps avec régularité (*I Samuel*, I, 3; *Jérémie*, VII, 12 et suivants; XXVI, 9). — Dans Amos (VII, 12), le sanctuaire de Béthel est appelé *miqias mélek* (sanctuaire royal) et *beth mamlaka* (temple royal), ce qui paraît indiquer une différence entre lui et les sanctuaires ordinaires. Au commencement du chapitre IX, le prophète annonce la destruction d'un sanctuaire qui ne peut être que celui de Béthel. Or les mots *saf* et *caphtor*, qu'il emploie à ce propos, supposent de l'architecture, une grande porte, des colonnes ou quelque chose de semblable.

1. *I Samuel*, VII, 1. *II Samuel*, VI, 10-11.

2. Munk lui-même, d'ordinaire si esclave de la tradition, a senti pourtant combien il y avait là d'invraisemblances accumulées (*Palestine*, pp. 127-128, dans la collection de l'*Univers pittoresque*).



genre qu'assure la vie sédentaire, ils ne se seraient plus contentés de donner pour demeure à Iahvé une tente plus ou moins somptueuse; ils lui auraient bâti des temples semblables à ceux qu'ils avaient vus à Tanis et à Memphis. Or ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées; n'avons-nous pas établi, par les témoignages les moins sujets à discussion, que, jusqu'au jour où Salomon a mandé dans sa capitale les architectes et les fondeurs de la Phénicie, Israël n'a pas eu d'architecture religieuse ou n'en a eu qu'une toute rudimentaire et presque barbare?

L'historien qui voudrait étudier d'une manière complète les croyances des Sémites occidentaux et les formes qu'ils ont imprimées à la matière pour traduire leurs conceptions religieuses ne se renfermerait pas dans la vallée du Jourdain; il devrait visiter aussi cette Idumée, comme on l'appelait autrefois, qui, sous David et Salomon comme sous Hérode, a été, pendant un temps plus ou moins long, en partie rattachée à la Judée; il devrait s'engager dans cette énorme péninsule de l'Arabie dont tout le nord-ouest a été, durant de longs siècles, en rapports étroits avec la Syrie; comme l'ont prouvé des découvertes récentes, la langue et l'écriture araméennes s'étaient répandues jusqu'à la frontière de ce que l'on nomme aujourd'hui le *Hedjaz*. Nous ne saurions entreprendre ici cette étude; les monuments de l'Arabie sont encore trop peu connus, on n'en possède que des descriptions et des représentations trop sommaires pour qu'il y ait lieu, dès à présent, de faire la part des différentes influences qu'ont dû subir, d'après la situation qu'ils occupaient, les différents peuples de cette vaste contrée. Les uns, les riverains du golfe Persique, étaient nécessairement les clients de Chaldée; ceux du sud, les Sabéens, avaient surtout des relations constantes avec les Phéniciens qui fréquentaient leurs marchés; enfin ceux du nord, par le commerce des caravanes, étaient en contact quotidien avec les Hébreux, les Iduméens, les Moabites, et les Ammonites. Il finit même par se former, vers le commencement de notre ère, un royaume à demi syrien, à demi arabe, celui des Nabatéens, qui s'étendait, en comprenant la péninsule du Sinaï, des environs de Damas jusque dans le voisinage de *Médine,* du *Haouran* au *Hedjaz.* A cette époque, la civilisation gréco-romaine envahit toute cette contrée; nous n'avons pas à nous occuper en ce moment des ruines grandioses qu'elle y a laissées; mais, sans entrer dans le détail, il peut être intéressant de rappeler que, pendant le cours de la période antérieure, de celle qui précède la diffusion de l'hellénisme, les tribus

arabes qui nous sont le moins mal connues avaient mêmes mœurs que les tribus congénères établies sur les deux rives du Jourdain ; les noms des dieux différaient, mais le culte était à peu près pareil. L'architecture religieuse, si le mot n'est pas ici trop ambitieux pour désigner des dispositions d'un caractère si simple, avait, de part et d'autre, même principe et même esprit.

Ces cercles de pierres levées, qui se rencontrent en si grand nombre dans les pays d'Ammon et de Moab, ne sont pas rares en Arabie ; Palgrave en a signalé plusieurs dans le *Nedj* et sur les confins du *Hedjaz*. Ce voyageur parle de menhirs, hauts de 5 mètres, dont le sommet supporterait des dalles horizontales formant linteau[1]. On n'a rien décrit, en ce genre, qui eût un aspect aussi monumental, parmi les mégalithes de la Palestine transjordanienne.

C'est là le haut lieu syrien sous son aspect le plus primitif. Dans cette vallée de *Medaïn-Salih,* située au nord de Médine, dont les monuments funéraires nous ont déjà servi à fixer l'âge des tombeaux de la vallée du Cédron, le sanctuaire sémitique se présente sous une forme qui rappelle les œuvres d'une civilisation déjà plus avancée. « A l'une des entrées de la vallée de Médaïn-Salih se trouve une gorge taillée à pic. D'un des côtés, on voit les restes d'une vaste salle, qui est creusée dans le roc ; seulement, au lieu d'être fermée par devant, elle est ouverte sur toute la largeur de la façade, que décorent deux pilastres (fig. 204). Elle ne présente pas de niches ; quelques figures grossièrement dessinées au trait sur les murs, rien de plus. C'est, dans ce district, la seule construction qui n'ait pas de caractère funéraire. On l'appelle le *Divan*. Sur la paroi opposée de la gorge au même niveau et dominant le précipice, on découvre toute une série de niches dans lesquelles se trouvent des pierres dressées, tantôt isolées, tantôt réunies par groupes de deux ou trois[2] » (fig. 205).

Ces pierres, ainsi posées dans des niches, ce sont des *bétyles :* images grossières et traditionnelles de la divinité, qui jouent là le même rôle que les pierres levées qui se dressent au centre des cercles moabites, que les pierres coniques des temples phéniciens de Cypre et de Gaulos[3], que les trois cippes qui occupent le haut du champ, dans la stèle de

1. Palgrave, *Narrative of a year's journey through central and eastern Arabia* (1862-1863, 2 vol. in-8°, 1865), t. I, p. 250-251.

2. Ph. Berger, *l'Arabie avant Mahomet d'après les inscriptions* (in-8°, 1885), p. 19. Voir Doughty, *Documents épigraphiques recueillis dans le nord de l'Arabie*, p. 21-23 et pl. xliv, xlv, xlvi.

3. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 60 ; 265-6 ; 273 ; 298-9 ; 304-5 ; 308 ; 639.

Lilybée[1]. Si l'on pouvait conserver quelques doutes à ce sujet, ils seraient levés par les inscriptions qu'on lit au-dessus de deux ou trois de ces niches : « Ceci est le *mesgeda* qu'a fait élever Serouh, fils de Touca, à Aouda (ou Aera) de Bostra, grand dieu. Dans le mois de Nisan de l'an I du roi Malchus. »

Nous retrouvons ici le temple sémitique tel que nous l'avons étudié ou défini ailleurs. Le *Divan,* c'est la partie de l'édifice qui est destinée aux réunions des fidèles, c'est la grande cour, aussi évidée dans la roche vive, du *maabed d'Amrit*, ce sont les vastes parvis du temple de



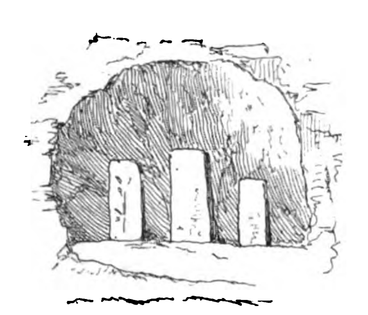
204. — Salle souterraine à Médaïn-Salih. Doughty, pl. XLIV.

Jérusalem. Les niches, ce sont autant de petites cellas, qui correspondent à l'édicule égyptien d'*Amrit,* au *debir* du temple de Salomon. La pierre que renferme la niche est le symbole du dieu Aouda ; dans le tabernacle d'Amrit, il y avait certainement un symbole de ce genre, plutôt un bétyle ou un emblème quelconque qu'une statue.

Ces ressemblances paraîtront peut-être plus frappantes encore le jour où l'on pourra faire des fouilles à *Teïma*, petite ville située au

1. *Histoire de l'Art,* t. III, fig. 232. Sur ces bétyles, voir Ph. Berger, *Note sur les pierres sacrées appelées en phénicien Neçib-Malac-Baal* (*Journal asiatique,* 1876, II, p. 253) et, du même, *L'ange d'Astarté, étude sur la seconde inscription d'Oum-el-Awamid,* in-4°, 1879. Les *ançab,* si nombreux aux environs de la Mecque, auxquels les Arabes rendent encore aujourd'hui un véritable culte, ont la même signification religieuse que les *neçib* d'autrefois.

nord-est de Médaïn-Salih; comme le prouvent de nombreux restes d'inscriptions araméennes et de bas-reliefs, il y eut là autrefois un centre religieux important, un temple qui était orné de colonnes. Le tambour inférieur de plusieurs des fûts paraît encore au-dessus du sol, dans le cimetière musulman, parmi les tombeaux; il a 0m,21 de circonférence, et il repose sur une base formée de six pierres de forme rectangulaire[1]. De quelle époque date cette colonnade, c'est ce que l'on ne saurait dire tant que l'on n'aura pas retrouvé un texte qui raconte l'érection du monument ou recueilli tout au moins certains de ces fragments d'architecture qui, comme un chapiteau ou une corniche, autorisent une conjecture fondée sur le caractère des ornements; mais il est certain que Teïma fut un lieu de culte très en vogue bien avant le temps où s'introduisit ici, avec la dynastie nabatéenne, le style composite dont les tombeaux de Medaïn-Salih portent partout la marque. C'est ce qu'atteste la grande stèle dont la découverte est due à Huber et qu'il n'a pas eu la joie de rapporter au Louvre, où elle est entrée en 1885[2] (fig. 206).



205. — Niche à Médaïn-Salih. Doughty, pl. XLV.

L'inscription de Teïma, gravée sur une des faces d'une grande dalle cintrée par en haut, est le monument commémoratif de l'introduction du culte d'un dieu étranger à Teïma, une sorte de contrat passé entre les dieux de Teïma du dieu Salm de Hagam, d'une part, et de l'autre ce nouveau dieu et la famille sacerdotale attachée à son service[3]. Les plus habiles connaisseurs en paléographie sémitique s'accordent à penser que, d'après les formes de l'alphabet ici employé, ce texte doit dater de quatre à six cents ans avant notre ère; tout mutilé qu'il soit (dix lignes ont disparu), il ajoute un nom au Panthéon sémitique, et plus d'un trait curieux au peu que nous savions des idées et des pratiques religieuses du peuple arabe; mais c'est surtout par le bas-relief sculpté sur l'une des deux tranches de la stèle que le monument nous intéresse ici.

1. EUTING, *Nabatäische Inschriften aus Arabien*, p. 9-10.

2. La stèle a été rapportée en France, au mois de juillet 1885, par M. de Lostalot, vice-consul de France à Djeddah.

3. On en trouvera une traduction dans l'opuscule de M. Philippe Berger à la page 24. Voir aussi E. RENAN, *les Inscriptions araméennes de Teïma* (*Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, publiée par MM. Oppert et Ledrain, in-4°, 1re année, 1884-1885, p. 41-45).



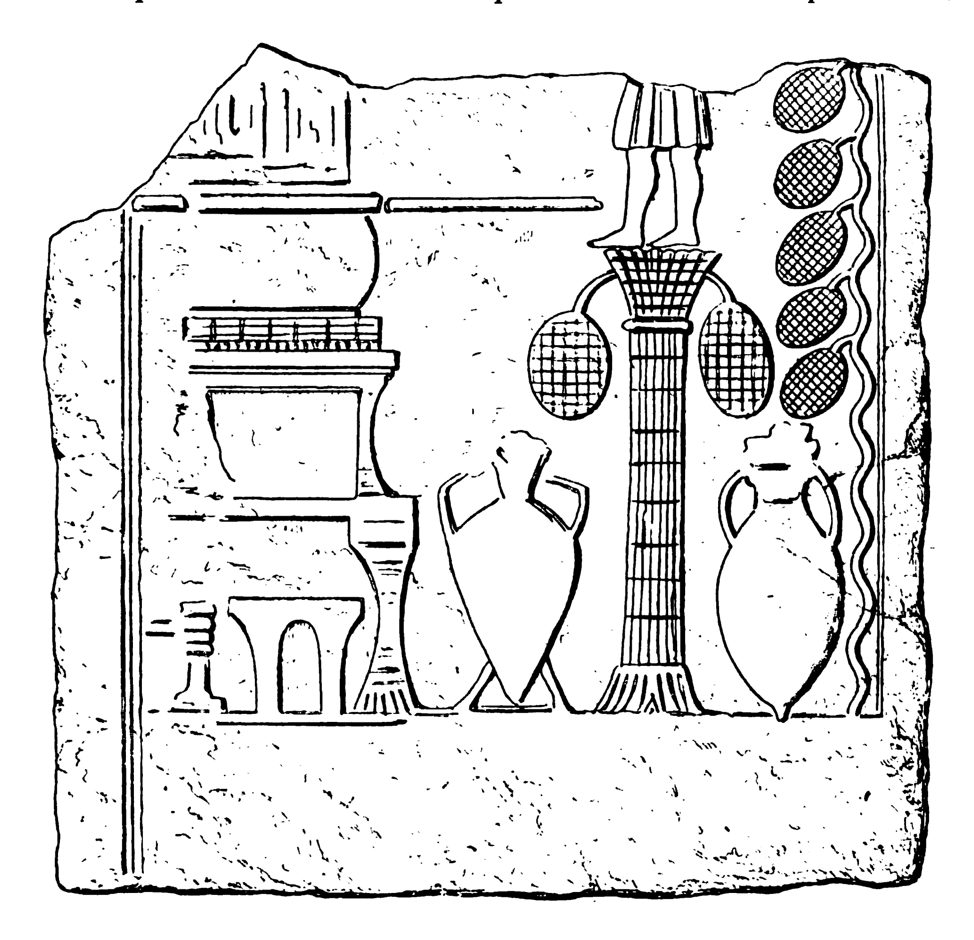
206. — Stèle de Teïma. Hauteur 1m,10. Largeur de la tranche, 0m,12. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Ce bas-relief est partagé en deux registres. A l'étage supérieur, une figure qui ne peut être que celle du dieu Salm. Au-dessus de sa tête plane le globe ailé; coiffé d'une haute tiare conique, qui se termine en pointe, il tient de la main gauche une longue lance et de la droite une fleur. Le vêtement qui lui tombe jusqu'aux chevilles rappelle par la disposition des plis et par les franges indiquées dans le bas le costume des rois assyriens. Dans le registre inférieur, un personnage, beaucoup plus petit, est debout devant l'autel; il est vêtu à peu près de même; mais il a la tête nue et les bras levés, dans l'attitude de l'adoration. Son attitude, son geste sont assez significatifs; pour le faire encore mieux reconnaître, le sculpteur a eu soin d'écrire au-dessous son nom et son titre : « Selemsazab, le prêtre. »

Si le sculpteur avait eu un plus large champ, au lieu de superposer le dieu à son adorateur, il aurait mis les deux acteurs de la scène en face l'un de l'autre, comme dans la stèle giblite de Yehawmelek, que rappelle beaucoup le monument de Teïma[1]. La forme générale est la même; le globe ailé occupe la même place dans les deux tableaux; mais ici l'exécution est très inférieure; il y a de la gaucherie et dans la disposition adoptée et dans le travail même; ainsi le prêtre a l'air de tomber à la renverse. Par rapport aux monuments des grandes villes du lit-

1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 67 et fig. 23.

toral de la Syrie, c'est ce que l'on peut appeler de l'art provincial ou rural. On remarquera ici un curieux détail, qui fournit comme l'illustration de plusieurs textes bibliques. Il est souvent question, chez les Hébreux, des *cornes de l'autel*, que saisissent les suppliants[1]; or les quatre cornes sont ici indiquées de la manière la plus claire,



207. — Bas-relief de Teïma. Pierre calcaire. Hauteur 0m,30. Largeur 0m,35. D'après Euting.

aux quatre angles du dé qui forme la partie supérieure de l'autel.

Pour achever de donner une idée de cet art qui cherchait certainement ses modèles en Syrie et en Phénicie, nous reproduisons aussi un petit bas-relief qui a été trouvé à Teïma par Huber, encastré dans le mur du château[2] (fig. 207). Le bas-relief est mutilé; l'inscription

1. *I Rois*, I, 50; II, 28.

2. Ce fragment a été rapporté aussi par M. de Lostalot. Il est déposé en ce moment à l'Institut, dans le cabinet de la commission des inscriptions sémitiques; il ira plus tard rejoindre au Louvre la stèle de Teïma.

qui devait l'accompagner a disparu. C'est, en tout cas, encore une scène d'hommage et d'adoration. A gauche, une sorte de piédestal très compliqué qui paraît se composer de deux escabeaux superposés et d'une sorte de coussin. Au-dessus, il y avait peut-être l'image d'une divinité, posée sur un brancard qui servait à la transporter dans les processions; sur l'original mieux encore que sur le dessin, on croit distinguer le bas d'une robe. En face, un homme, en tunique courte, debout sur la cime d'un palmier étêté; derrière cet arbre serpente un cep de vigne chargé d'énormes grappes. Posées sur le sol, deux amphores, dont l'une soutenue par un tréteau, renferment la vendange de l'année précédente. S'agit-il d'offrandes apportées à un tombeau, comme dans les stèles égypto-phéniciennes du Vatican et de Carpentras? Nous croirions plutôt à un monument votif, destiné à rappeler une donation au sanctuaire, donation analogue à celle que mentionne la stèle de Teïma. Le temple aurait reçu en présent un certain nombre de palmiers et une vigne en plein rapport.

Nous avons cru devoir dire quelques mots de ces sanctuaires de l'Arabie Pétrée, malgré ce qu'ont de fragmentaire et d'incomplet les renseignements qui nous sont parvenus à ce sujet; il importait de montrer combien le type d'édifice religieux que nous avons décrit a été d'un emploi général dans cette région de l'Asie antérieure où les Hébreux ne sont arrivés que très tard, après l'exil, à se distinguer de leurs voisins par des caractères spéciaux et tranchés. Les royaumes d'Éphraïm et de Juda ont dû voir graver et sculpter des inscriptions et des figures semblables à celles que l'on vient de retrouver dans l'ancien royaume nabatéen; si on n'en rencontre plus de pareilles en Palestine, c'est sans doute que le zèle iconoclaste des temps postérieurs à l'exil les a fait disparaître, à titre de monuments de vieilles idolâtries.

§ 3. — L'ARCHITECTURE CIVILE

Si l'Israël d'avant les rois n'avait ni la tombe monumentale ni le temple, l'architecture civile n'était pas plus développée chez ces paysans. La maison était faite de briques crues et d'un plafond en poutres de palmier ou de sycomore, recouvertes d'une couche de terre battue[1];

1. Isaïe, ix, 9.

murs et toits devaient être épais, pour que la température de l'intérieur se ressentît moins des variations du dehors. Ce n'est pas tout à fait la maison du fellah syrien d'aujourd'hui; la demeure de celui-ci est souvent surmontée d'une coupole qui lui donne plus de hauteur et de solidité. Chez les Hébreux, toutes les habitations, comme beaucoup encore de celles qu'on rencontre dans les villages syriens, se terminaient par une terrasse sur laquelle on passait la nuit dans certaines saisons [1]; aussi ces lois religieuses qui prennent souvent le caractère de ce que nous appelons des règlements de police avaient-elles recommandé d'entourer cette terrasse d'un parapet, pour que les dormeurs et les enfants ne risquassent pas de rouler à terre [2]. La plupart des maisons n'avaient qu'un rez-de-chaussée; pourtant certaines demeures, celles des riches, étaient pourvues d'un étage supérieur [3]. Dans ces mêmes maisons, certaines fenêtres, sans doute surtout celles de l'appartement des femmes, étaient munies de treillis analogues à ceux des *moucharabiehs* de la maison arabe contemporaine [4].

Les villages étaient en général placés sur le sommet des collines; il y en avait d'ouverts, mais les plus importants étaient fortifiés [5]. Lorsqu'ils étaient entrés en Palestine, les Hébreux n'avaient pas vu sans effroi se dresser devant eux les murs des villes chananéennes; une fois maîtres de ces villes, ils entretinrent ces remparts qu'ils avaient eu peine à forcer. La tâche était facile; les murailles et les réduits qu'elles renfermaient étaient bâtis en blocs énormes et bruts, semblables à ceux dont étaient faits les dolmens et les menhirs de la Galilée et de la Pérée. Dans ces deux contrées, on a trouvé certains restes d'enceintes qui ont bien toute l'apparence d'une haute antiquité. L'appareil y a le caractère de celui que les Grecs appelaient cyclopéen, du plus rude et du plus ancien. Ce sont de gros quartiers de roches posés comme au hasard les uns sur les autres, avec de petites pierres insérées dans les in-

1. *I Samuel*, IX, 25-26; *II Samuel*, XI, 2.

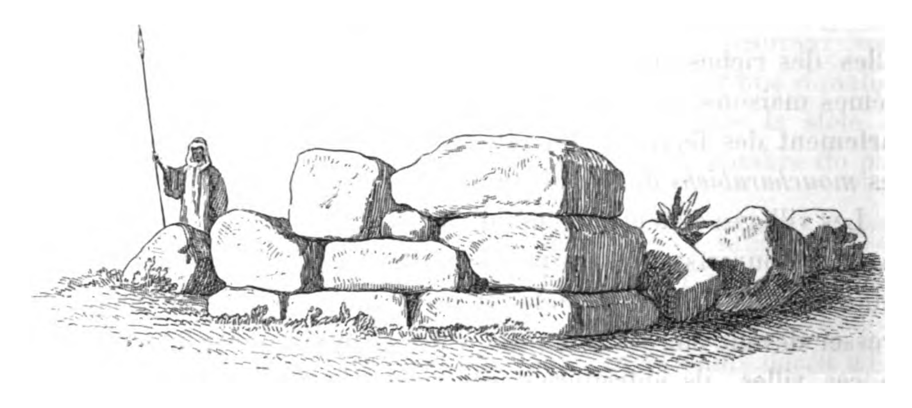
2. *Deutéronome*, XXII, 8.

3. *Josué*, II, 15; *I Samuel*, XIX, 22. Dans ces deux passages, il est question de gens que l'on fait fuir par la fenêtre, à l'aide d'une corde.

4. *II Rois*, I, 2; *Cantique des cantiques*, II, 9. Le mot *chablakah*, qui désigne ce treillis, est identique à celui que les Arabes appliquent aujourd'hui à une fenêtre grillée.

5. Ainsi Sichem (*Juges*, IX, 6,46), Thébets (*Juges*, IX, 51), Jébus (*II Samuel*, V, 7-9), etc. Ammon et Moab avaient de même des villes soigneusement fortifiées; Joab ne s'empare de Rabba, la capitale des Ammonites, qu'après un long siège (*II Samuel*, XI et XII). Dans la célèbre inscription où il raconte son règne, Mésa dit : « C'est moi qui ai construit Qarha, le mur des forêts et le mur de... j'ai bâti ses portes, et j'ai bâti ses tours. J'ai bâti le palais du roi et j'ai construit les prisons des... dans le milieu de la ville » (traduction de Clermont-Ganneau).

terstices. Comme type de ce genre de construction, nous citerons les ruines que Saulcy a le premier découvertes dans la haute Galilée, sur un grand *tell* ou monticule qui domine la plaine voisine du lac Samakhonitis, aujourd'hui *Bahr-el-Houleh*[1]; il a cru y reconnaître l'Hazor du livre de Josué, la capitale de Yabin, le plus puissant des rois du pays de Chanaan[2]. Sans lui emprunter la description qu'il donne de ces débris dont est jonché le sol en cet endroit, nous reproduirons la vue qu'il présente de l'un des massifs les mieux conservés (fig. 208); ce mur est bien tel que nous avaient permis de le pressentir les textes auxquels nous avons renvoyé. La société, encore presque barbare, où les Juifs se sont fait leur place par la conquête, ne connaissait pas cet art de



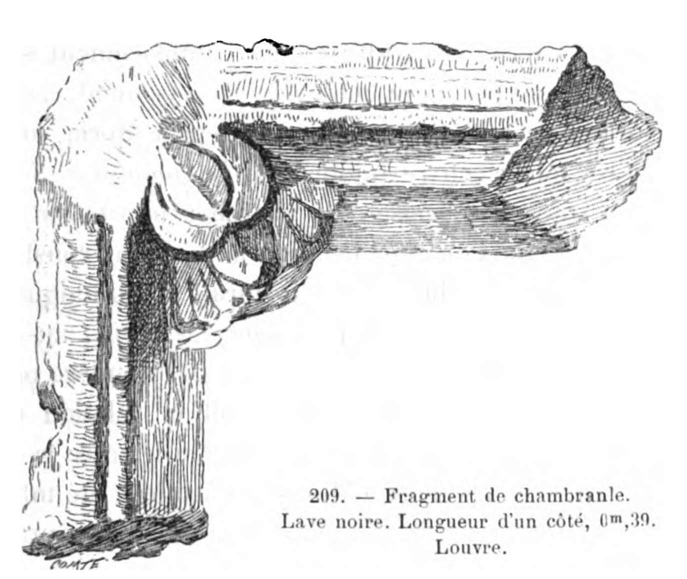
208. — Mur d'Hazor. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, Atlas, pl. XLVIII.

l'ingénieur militaire qui, dès cette époque, était déjà si avancé en Égypte et en Mésopotamie; c'était par l'entassement et le poids des matériaux qu'elle essayait de suppléer à l'habitude qui lui manquait. Plus tard, sous l'influence d'une part des Assyriens dont les armées traversèrent souvent cette région et, d'autre part, des Phéniciens qui entretenaient avec elle des relations commerciales, les constructions ne demeurèrent pas aussi simples et aussi nues, même au delà du Jourdain; les édifices que Mésa se vante d'avoir bâtis devaient avoir leurs façades ornées de quelques moulures, aussi soignées que le permettait la nature de la pierre, un tuf volcanique qui ne se prête pas à la finesse du détail. On peut se faire une idée du style de cette décoration par un fragment que Saulcy a ramassé parmi les ruines de la capitale des Moabites, Rabbat-Moab (fig. 209). C'est l'angle supérieur d'un chambranle de porte; il y a dans le coin un fleuron qui rappelle celui

1. De Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*, pp. 59-65.
2. *Josué*, xi, 10.

d'où s'élance la plante sacrée dans les bas-reliefs assyriens; il fait songer aussi à cette espèce de fleur qui surmonte parfois la tiare des génies [1]. Cet art, tout d'imitation, resta d'ailleurs très rude, très grossier; ce fut seulement avec les Séleucides et surtout avec les Romains que les districts reculés connurent le luxe d'un art somptueux et savant.

La Judée et la Samarie étaient moins éloignées de ces cités phéniciennes qui étaient les foyers d'une civilisation raffinée; mais là aussi, dans l'habitation comme dans le sanctuaire, le souci de l'élégance et la recherche de la beauté ne se firent sentir, chez les Hébreux, que le jour où leurs rois devinrent les alliés des rois de Tyr et même, dans un certain sens, leurs clients. Rien n'indique que la demeure de Saül, à Guibea, village de la tribu de Benjamin, ait différé sensiblement des maisons de ses sujets [2]. David, le premier, quand il eut une capitale, décida d'y bâtir un palais. On ne connaît ni le plan ni les dimensions de cet édifice; on devine pourtant, au peu qu'en dit l'histoire, que l'entreprise parut digne d'un roi qui avait porté si haut la puissance d'Israël [3]; tout y était nouveau, les matériaux employés comme le choix des ouvriers auxquels fut confié le soin de les mettre en œuvre; ceux-ci avaient été envoyés par Hiram, et ils bâtirent en pierre appareillée les murs de la maison royale; quant à la charpente, aux planchers et aux plafonds, ils les firent en poutres et en planches de bois de cèdre, qui venaient des forêts du Liban.



209. — Fragment de chambranle. Lave noire. Longueur d'un côté, 0m,39. Louvre.

Toute supérieure qu'elle fût à ce qui l'avait précédé, la demeure que David avait habitée ne parut déjà plus suffisante à Salomon; gendre d'un Pharaon, il voulut que la princesse égyptienne habitât une

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 8 et fig. 29.
2. *I Samuel*, xv, 34.
3. *II Samuel*, v, 11.

demeure qui ne lui parût pas trop différente de celle où elle avait été élevée, à Tanis ou à Memphis[1]; d'ailleurs, une fois éveillé, le goût du luxe et de la représentation s'était développé rapidement. Avec le concours de ces mêmes ouvriers phéniciens, appelés en bien plus grand nombre et aidés par les gens du métier qui, à Jérusalem, s'étaient formés sous la direction de ces chefs d'atelier, avec les matériaux de choix dont David s'était servi le premier, mais dont il fut fait, sous ce règne, une bien autre consommation, Salomon se bâtit un palais, bien plus vaste et plus somptueux que celui de son père, et un temple qui n'en était qu'une dépendance.

Le seul de ces édifices dont l'emplacement soit fixé par une tradition qui ne peut être contestée sérieusement, c'est le temple; on s'accorde à reconnaître qu'il s'élevait sur le Moria, tout près de cette saillie du roc que recouvre aujourd'hui la *Qoubbet-es-Sakra*. Quant au palais, on a souvent proposé d'en chercher le site sur la colline occidentale, sur celle que l'on appelle aujourd'hui Sion; construit de l'autre côté du ravin, en face du temple, il aurait communiqué avec celui-ci par le pont duquel on a cru retrouver les restes au-dessous des voussoirs écroulés de l'*arche de Robinson*. Une première objection se présente à l'esprit : tout incomplète que soit la relation de l'annaliste juif, il semble que, s'il y avait eu cet intervalle entre la maison du roi et celle de Iahvé, si les deux bâtiments n'avaient été mis en rapport que par un ouvrage dont l'importance et la hardiesse auraient provoqué l'admiration des contemporains, le texte où nous puisons tous nos renseignements aurait fait au moins quelque allusion à cette particularité[2]; or on n'y rencontre rien de pareil, et la description du palais est encadrée entre la description du temple même et celle de son mobilier, des ustensiles de bronze exécutés par Hiram-Abi.

Pas un mot qui indique au lecteur que l'écrivain, pour passer du temple au palais, puis pour revenir du palais au temple, ait dû faire un assez long chemin, quitter une colline pour l'autre en franchissant la vallée du Tyropœon. De ce silence on est donc déjà tenté d'inférer que le palais et le temple étaient contigus; mais ce qui lève tous les doutes, c'est un passage d'Ézéchiel que nous avons déjà cité à propos des tombes royales : « Les rois d'Israël, dit le prophète, mettaient leur seuil près de mon seuil, leurs poteaux près de mes poteaux, et il

1. Stade, *Geschichte*, p. 312.
2. *I Rois*, vii, 1-12.

n'y avait qu'un mur entre eux et moi [1]. » Est-il possible de dire plus clairement que le palais touchait au temple, qu'il n'en était séparé que par un mur mitoyen?

S'il nous est donc interdit de chercher le palais ailleurs que dans le voisinage immédiat du temple, quelle était la situation relative des deux édifices? Peut-on se les figurer comme juxtaposés dans le sens de la largeur du Moria? Pour écarter cette hypothèse, il suffit d'un coup d'œil jeté sur le terrain (fig. 106 et 109); l'arête de la colline est bien trop étroite pour que les bâtiments de l'habitation royale, avec la grande cour qui les enveloppe, aient pu y trouver place, soit à l'est, soit à l'ouest du Moria, à côté du temple et de ses parvis, dont l'étendue n'a pas cessé de s'accroître sous les rois de Juda. A lui seul, le temple, avec ses annexes, remplissait tout l'espace que limitent les deux profonds ravins, et encore n'avait-on obtenu la surface nécessaire qu'au prix de travaux de remblai, en créant des terrasses artificielles, en élargissant ainsi la crête du mont. Est-ce au nord de l'enceinte sacrée que Salomon a pu établir sa demeure, là où fut plus tard la tour Baris des Asmonéens, qui devint sous Hérode la tour Antonia? En choisissant cet emplacement, Salomon aurait mis entre lui et son peuple tout le massif du temple, ce qui eût été fort gênant; de plus, il se serait ainsi beaucoup écarté des fontaines, et cependant quelles quantités d'eau devait exiger la consommation du nombreux personnel des deux sexes que renfermait l'enclos du sérail, comme on dirait aujourd'hui en Orient! Il est donc bien plus naturel de supposer le palais construit au sud du temple, entre lui et la cité dont les maisons s'étageaient sur les pentes méridionales du Moria. Là cet édifice était tout proche voisin de la source où il devait s'approvisionner; il n'était pas loin de ce large fond de vallée où, par delà l'étang de Siloam, les rois eurent leur jardin, dans un sol humide et gras que venaient arroser toutes les eaux qui s'échappaient des réservoirs et des égouts de Jérusalem; enfin, de la ville au palais, on n'avait qu'un pas à faire, qu'une porte à franchir. Il est d'ailleurs tel texte biblique qui confirme indirectement cette conjecture. Ainsi, quand la foule s'ameute, en poussant des cris de mort, autour de Jérémie qui, dans une des cours du temple, prophétise la destruction de Jérusalem, attirés par le bruit, « les chefs de Juda montent de la maison du roi à la maison de l'Éternel [2] ». C'est que si le palais, comme nous le croyons,

1. ÉZÉCHIEL, XLIII, 8.

2. JÉRÉMIE, XXVI, 10. De même, quand Joas a été couronné roi, on le *fait descendre* du temple au palais (*II Rois*, XI, 19). « *Descends* dans la maison du roi de Juda, » dit l'Éter-

était au sud du temple, il ne pouvait occuper qu'une autre terrasse, située au-dessous de la première ; en effet, à partir de ce plateau qui porta d'abord l'aire d'Ornan, puis, plus tard, l'autel des holocaustes, le roc s'abaisse très rapidement dans la direction du midi (fig. 109) ; on comprend donc qu'il fallût *monter* pour aller du palais au temple. Essayez, au contraire, de vous figurer le palais attenant à la face septentrionale de l'enceinte du temple, et vous ne vous expliquerez plus cette manière de parler, car, bâti en cet endroit, le palais aurait été sensiblement au même niveau que le temple ou tout au moins que ses parvis ; il aurait pu même se trouver à un niveau supérieur ; pour créer l'esplanade du *Haram-ech-Chérif*, il a fallu, vers le nord-ouest, attaquer, abattre et aplanir le roc.

Quant au palais de David, il était certainement plus près que celui de Salomon du pied de la colline ; c'est ce qu'impliquent très clairement des phrases comme celle-ci : « Salomon *fit monter* l'arche d'alliance de la cité de David, c'est-à-dire de Sion [1] ; la fille de Pharaon monta de la cité de David à la maison que Salomon lui avait bâtie [2] ». C'est donc du sud au nord, d'aval en amont, que la ville s'est développée, que les édifices royaux se sont succédé. Le palais de David se dressait peut-être sur la pointe méridionale du coteau, au-dessus même de l'escarpement qui domine l'étang de Siloam ; en tout cas, il n'était pas très éloigné de ce point, et c'est toute cette partie basse de la colline, celle qu'occupait auparavant la bourgade jébuséenne, qui aurait alors porté le nom de Sion. Sous ce règne, le sommet du Moria était encore couvert de champs d'orge et de plantations d'oliviers. David, qui déjà songeait à s'agrandir, acquit l'aire d'Ornan et y éleva un autel en pleine campagne ; puis vint Salomon, qui, cherchant de l'espace pour ses bâtiments et ne le trouvant point là où se pressaient les unes contre les autres les maisons de la ville basse, prit le parti d'établir ses constructions au-dessus de la cité de David, sur une série de terrasses que supportaient des remblais et des murs de soutènement. Tout en haut, sur l'esplanade la plus éloignée de la ville, le temple et ses cours ; plus bas, le palais, sur la terrasse ou, pour mieux dire, sur les terrasses intermédiaires. Il n'est pas vraisemblable que les différents quartiers de l'habi-

nel à Jérémie, qui est supposé habiter le temple, où nous le voyons d'ordinaire prêcher et prophétiser (JÉRÉMIE, XXII, 1). De même, après avoir entendu la lecture d'une prophétie de Jérémie, lecture faite « dans la maison de l'Éternel », Michée « *descend* à la maison du roi », pour faire son rapport (JÉRÉMIE, XXXVI, 10-11).

1. *I Rois*, VIII, 1.
2. *I Rois*, IX, 24.

tation royale aient été tous posés sur un même plan horizontal; à les distinguer par des différences de niveau, qui pouvaient être d'ailleurs assez légères, l'architecte avait un double avantage : d'une part, il suivait plus docilement le mouvement ascensionnel du terrain, et, de l'autre, il obtenait un effet plus grandiose; il évitait que les parties antérieures de cet ensemble couvrissent et vinssent masquer les édifices placés en arrière, dans le voisinage immédiat du temple.

Nous n'essayerons pas de faire pour le palais ce que nous avons tenté pour le temple. Il serait sans doute possible de présenter une restauration de ce monument; mais on serait forcé d'y faire une part bien plus considérable sinon à la fantaisie, tout au moins à la conjecture et à l'invention. Les travaux du temple furent achevés en sept ans; ceux du palais durèrent treize ans, presque le double [1]; les bâtiments devaient occuper, sur le terrain, beaucoup plus d'espace que n'en prenait le temple, tel que l'avait construit et que le laissa Salomon; et pourtant, dans les *Rois*, la description du palais est beaucoup moins circonstanciée, beaucoup plus sommaire que celle du temple. C'est que le rédacteur principal du livre des *Rois* était ou un prêtre ou un de ces scribes qu'un lien étroit attachait au clergé de Jérusalem, qui en partageaient toutes les idées et toutes les passions; il a certainement vécu dans le temple; il en connaissait par une fréquentation constante les dispositions intérieures, les cérémonies et le mobilier; au contraire, ses fonctions ne lui ouvraient pas la demeure royale, dont l'entrée était réservée à ces grands officiers et à ces hommes de guerre que les textes bibliques appellent les *chefs de Juda* et les *ministres*. D'ailleurs, tandis que le temple ne cessait de s'accroître, le palais perdit plutôt de son importance. Il fut pillé sous Roboam par les Égyptiens, et, sous Amatsia, par Joas, le roi d'Israël [2]. Les dégâts qu'y causèrent ces violences furent-ils tous réparés? En Orient, le palais a toujours été, il est encore viager; le prince qui monte sur le trône se bâtit, s'il en a les moyens, une résidence nouvelle, où tout date de lui; il ne se préoccupe guère de conserver les édifices érigés par ses prédécesseurs. L'eussent-ils voulu, les rois de Juda, avec leurs ressources si réduites, auraient eu de la peine à entretenir un si vaste groupe de bâtiments, où le bois, exposé à tant de chances de destruction, entrait pour une très large part. Si certaines parties de l'ensemble, comme la *maison du Liban,* paraissent avoir été conservées, d'autres durent se délabrer et tomber

1. *I Rois*, VII, 1.
2. *I Rois*, XIV, 25-29; *II Rois*, XIV, 13-14.



en ruines; sous les successeurs de Salomon, les puissantes fondations sur lesquelles il avait assis son sérail et son harem servirent peut-être de supports à de nouveaux pavillons, moins spacieux et moins richement décorés, que les princes élevèrent, toujours dans la même enceinte, au gré de leur fantaisie. La brève et vague description que renferment les douze premiers versets du chapitre VII des *Rois* n'aurait donc pas été faite sur l'original; elle représenterait le souvenir que la tradition aurait gardé de l'imposant édifice dont les splendeurs, ces splendeurs qui se ternirent et s'effacèrent si vite, avaient, racontait-on, ébloui les yeux de la reine de Saba.

Quant à la résidence des derniers rois de Juda, à peine y est-il fait quelques rares allusions chez les historiographes et dans le livre de Jérémie [1]; aucune d'elles n'éclaire notre curiosité, ne lui fournit de renseignements dont elle puisse tirer parti. Il en est tout autrement du temple : de nombreux textes, auxquels nous avons renvoyé, permettent d'en suivre le développement progressif; détruit par les Chaldéens, il renaît dans la vision d'Ézéchiel, il s'y montre à la postérité sous sa forme idéale, avec tous les agrandissements, avec tous les embellissements qu'y avaient réalisés ou qu'avaient pu projeter les dix ou douze générations qui séparent Salomon de Sédécias. Il y a là tout un supplément d'informations qui manque pour le palais; aussi tout ce que l'on peut espérer, c'est se faire du monument une idée d'ensemble, idée où les détails restent trop indéterminés pour qu'elle comporte une traduction graphique.

Tous les bâtiments du palais étaient compris dans une même enceinte, que le texte appelle *la grande cour;* celle-ci était limitée de tous côtés par un mur pareil à celui qui entourait la cour intérieure du temple [2]. A l'est et à l'ouest, ce mur dominait de haut les deux vallées du Cédron et du Tyropœon; la colline était trop étroite pour que tout l'espace disponible n'eût pas été utilisé; plutôt que d'en rien perdre, on s'était certainement préoccupé de l'agrandir au moyen de terrassements du genre de ceux qui servirent à créer l'esplanade du temple.

Le premier monument que l'historiographe place dans cette enceinte, c'est celui qu'il appelle la *maison du Liban,* ainsi nommée parce que la plus grande partie des matériaux dont elle était faite avait été tirée des forêts de cette montagne [3]; les fondations et les murs étaient en pierre

1. JÉRÉMIE, XXXII, 2; XXXVI, 20-22; XXXVIII, 11.
2. *Histoire de l'Art,* t. IV, p. 288 et fig. 149.
3. *I Rois,* VII, 2-5.

de taille[1]. Le bâtiment avait 100 coudées de long, 50 de largeur ou plutôt de profondeur, et 30 d'élévation. Quarante-cinq colonnes de cèdre, divisées en trois files, supportaient des architraves du même bois précieux[2]; le rez-de-chaussée, sans doute élevé sur quelques marches, formait donc une vaste salle hypostyle; on se la représentera divisée en trois travées, un des rangs de colonnes tenant lieu de façade. Au-dessus, il y avait un étage qui comprenait trois rangées de chambres[3]; celles-ci étaient pourvues de portes rectangulaires qui faisaient face aux fenêtres. Une galerie longue de 100 coudées ne pouvait guère avoir moins de 20 coudées de haut; il serait ainsi resté 10 coudées pour la hauteur des pièces de l'étage supérieur[4].

La *maison du Liban,* telle que nous nous la figurons, ne ressemble à aucun des édifices que nous avons rencontrés, soit en Égypte, soit en Assyrie. La destination n'en est pas spécifiée par le texte; on en est réduit à la deviner d'après le caractère général des dispositions qu'elle présente. La spacieuse salle du rez-de-chaussée ne peut avoir été qu'un ieu de réunion; c'était là que se rassemblaient à l'appel du roi, dans certaines occasions solennelles, les chefs de famille, les cheiks d'Israël[5]. Quant à l'étage supérieur, les nombreuses pièces dont il se composait se commandaient les unes les autres; la plupart d'entre elles étaient

1. *I Rois*, VII, 9-10.

2. Nous suivons ici les Septante (τριῶν στίχων στύλων κεδρίνων), de préférence au texte hébraïque; celui-ci parle de *quatre* rangées de colonnes; or on ne voit pas comment 45 serait divisible par 4; pour accepter ce chiffre, il faudrait supposer une disposition très compliquée. Voir à ce sujet STADE, *Der Text des Berichtes über Salomos Bauten*, p. 150 (dans la *Zeitschrift für die alttestamentische Wissenschaft*, 1883). On remarquera que les traducteurs alexandrins, sans doute pour rattacher plus étroitement à la description du temple celle de son mobilier, ont transposé tout le passage relatif au palais; ils l'ont transporté à la fin du chapitre VII.

3. Nos traductions parlent de trois *étages;* il paraît difficile de placer, dans une hauteur de 30 coudées (15m,75), trois étages au-dessus d'une salle hypostyle, ou bien it faudrait supposer celle-ci tellement basse, que les proportions en auraient été tout à fai disgracieuses. Le texte des *Septante*, qui, pour tout ce passage, paraît meilleur et bien plus intelligible, dit μέλαθρα τρία, qu'on traduira par *trois appartements, trois suites de chambres*, ce qu'expliquent les mots qui suivent : καὶ χώρα ἐπὶ χώραν τρισσῶς, « chaque rangée de chambres était au-dessus de l'une des travées du rez-de-chaussée, disposition qui se répétait trois fois ». Le nombre des pièces, dans les Septante, est indéterminé; c'est aux colonnes qu'ils appliquent ce chiffre de 45 qui, dans les traductions faites sur l'hébreu, se rapporte aux chambres (καὶ ἀριθμὸς τῶν στυλῶν τεσσαρακόντα καὶ πέντε ὁ στίχος).

4. Nous nous faisons, avec STADE (*Geschicthe*, pp. 319-323), une tout autre idée de la *Maison du Liban* que THENIUS (*Das vorexilische Jerusalem*) et que REUSS (note de sa traduction). Ni l'un ni l'autre n'ont compris que les trois files de colonnes de cèdre supposaient une grande salle hypostyle, et que toutes les autres dispositions de l'édifice avaient été subordonnées à l'effet de cette pièce, dont l'Égypte avait fourni le premier type.

5. *I Rois*, VIII, 1-2.

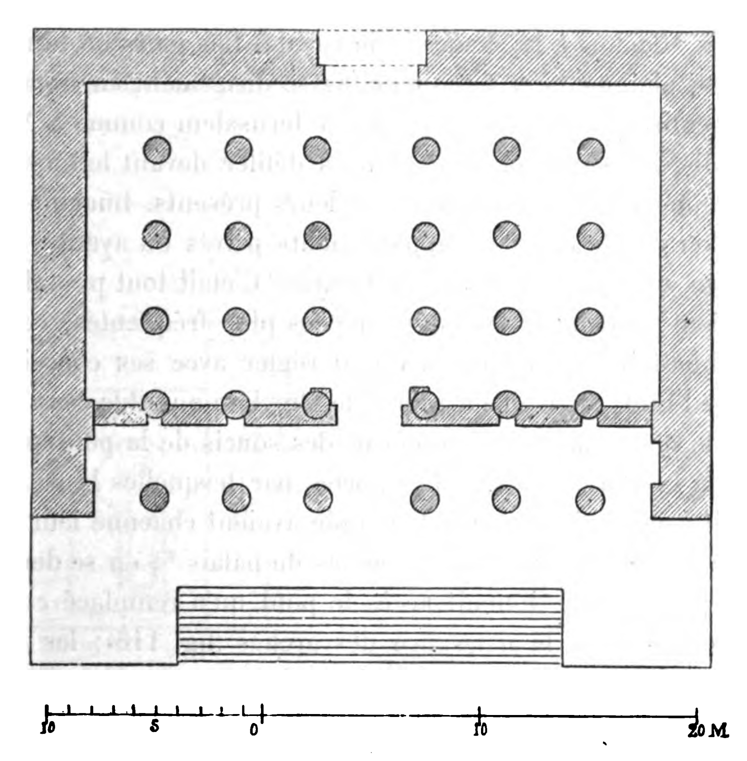
mal éclairées; elles ne l'auraient plus été du tout s'il avait fallu en fermer la porte; il n'est donc pas probable qu'elles aient été faites pour être habitées. On est plutôt tenté d'y voir des magasins, et plus particulièrement l'arsenal. Au temps d'Ézéchias, le roi avait chez lui son arsenal[1], qui se trouvait dans la partie de cette résidence qu'Isaïe appelle la *maison de la forêt*[2], terme où l'on ne saurait voir qu'une variante, qu'un synonyme populaire ou poétique de l'expression employée par les annalistes, la *maison du Liban*. Ce bâtiment servait donc de dépôt d'armes au temps du prophète, et l'on savait, à Jérusalem, qu'il avait été affecté à cet usage par le prince même qui l'avait construit. Lorsque, plusieurs siècles après Salomon, la légende cherchait à donner une idée de l'opulence du fils de David, elle racontait, avec ces hyperboles qui lui sont familières, que ce prince aurait fait faire pour ses gardes cinq cents boucliers de parade, tous revêtus de plaques d'or battu. Il y a là une exagération évidente; d'après les chiffres indiqués par l'annaliste, la quantité de métal qui aurait été employée dans ce travail représenterait aujourd'hui une somme de plus 10 millions de francs. Peu importe d'ailleurs; ce que cette mention a d'intéressant, ce sont les mots qui la terminent : « Et le roi fit déposer ces boucliers dans la maison du Liban[3]. »

En arrière de cet édifice se trouvait ce que l'on peut désigner comme l'appartement de réception du roi. La description devient ici plus sommaire encore[4]. Elle distingue pourtant deux parties, d'abord une salle hypostyle, précédée d'un portique ouvert, puis une autre salle que l'écrivain appelle la *salle du trône* ou *du jugement*. Cette dernière, du haut en bas, était toute lambrissée de cèdre. Quant à la première pièce, il ne nous est rien dit ni du nombre des colonnes ni de la hauteur du pavillon; deux cotes seulement, d'après lesquelles les dimensions étaient moindres ici que dans la *maison du Liban*. La galerie n'a que 50 coudées de long sur 30 de profondeur; mais ce qui en augmentait l'effet, c'était le perron par lequel on y accédait; pour avoir trouvé sa place dans cette relation si brève, il faut que celui-ci ait eu une ampleur et une élévation assez marquées. Il est probable que la salle hypostyle et la salle du trône étaient à peu près de plain-pied et contiguës; la première servait à la seconde de vestibule. C'était là qu'atten-

1. Isaïe, xxxix, 2.
2. *Ibidem*, xxii, 8.
3. *I Rois*, x, 16.
4. *Ibidem*, vii, 6-7.

daient leur tour ceux qui sollicitaient la faveur d'être admis à l'audience du souverain ou qui avaient été mandés devant son tribunal (fig. 210)[1].

Venaient ensuite les bâtiments d'habitation, qui ne pouvaient manquer d'occuper un très vaste espace; on n'ignore pas combien Salomon avait d'épouses et de concubines. Deux lignes d'ailleurs, et rien de plus, sur tout ce quartier du palais[2]. L'auteur de la relation connaissait au moins de vue, pour y avoir été admis à certains jours, la



210. — La galerie en avant de la salle du trône. Stade, *Geschichte*, t. I, p. 321.

partie ouverte et publique de la résidence, le *sélamlik*, comme on dit aujourd'hui à Constantinople; mais il n'avait pas pénétré dans le *harem;* jamais il n'avait franchi la porte de l'enceinte spéciale qui enveloppait ces bâtiments. Tout ce qu'il en sait, c'est que la première des épouses royales, la fille de Pharaon, avait là son pavillon particulier, qui devait surpasser tous les autres par son élégance et sa richesse[3].

Les trois édifices ou groupes d'édifices que le texte distingue se

1. Nous empruntons à Stade le plan qu'il donne de cet édifice, plan qui ne peut s'éloigner beaucoup de la disposition qu'indique le texte.

2. *I Rois*, VII, 8.

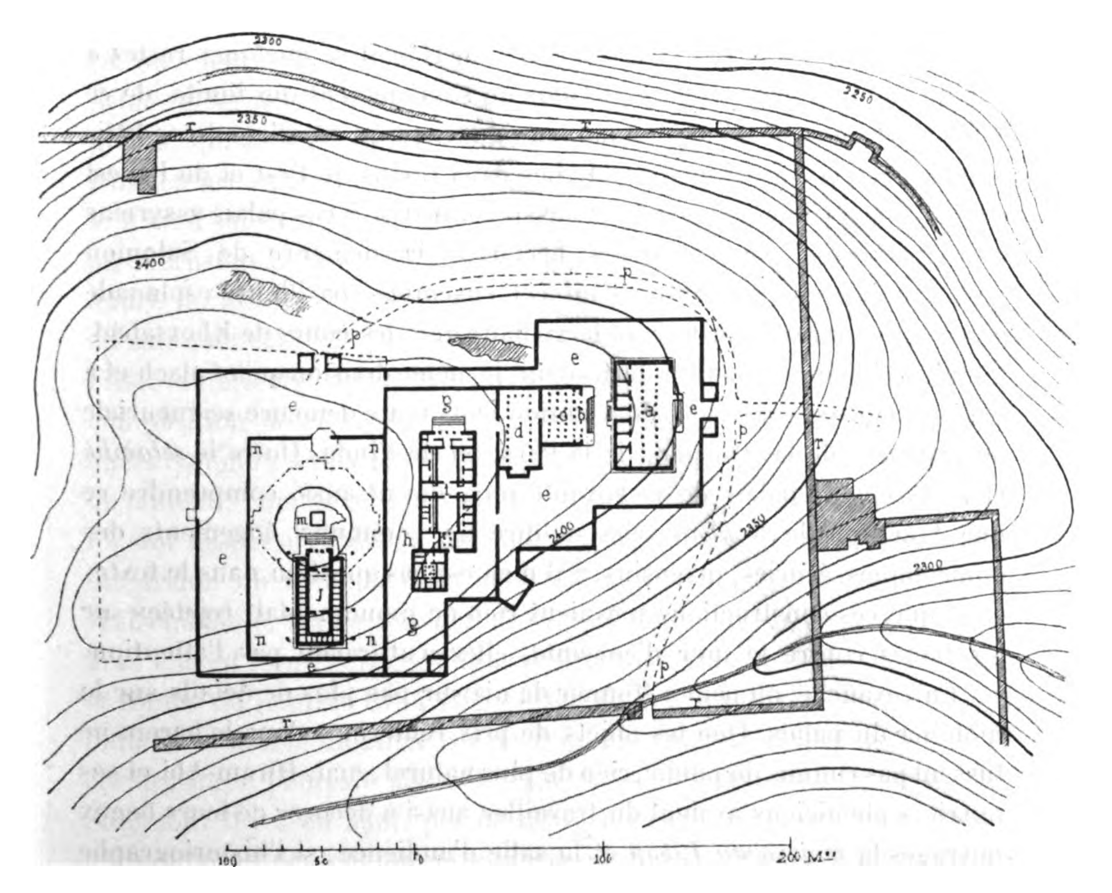
3. *Ibidem*, VII, 8; IX, 24.

succédaient certainement, sur la pente du coteau, dans l'ordre où il les énumère; mais on se demande si le guide que nous avons suivi a commencé sa description par en haut ou par en bas. Cette dernière conjecture est de beaucoup la plus vraisemblable. C'était surtout entre la ville et le palais qu'il y avait un mouvement, un va-et-vient perpétuel. Comme cet Urie le Héthien dont David convoita et prit la femme Bethsabée, les officiers de l'armée, ceux mêmes que leur service appelait le plus souvent auprès du roi, avaient leur maison en ville[1]; il en était de même des scribes attachés à la chancellerie royale. Les jours où le roi tenait ses assises, plaignants et témoins cités se dirigeaient en foule vers le tribunal; enfin, plusieurs fois par an, à Jérusalem comme à Ninive ou à Persépolis, les sujets étaient admis à défiler devant le monarque, à venir lui apporter leurs hommages et leurs présents. Imagine-t-on ces foules traversant la cour des appartements privés ou ayant à faire un long détour afin d'en contourner l'enceinte? C'était tout près de la ville que devaient se trouver les bâtiments les plus fréquentés, ceux où le prince admettait son peuple et venait régler avec ses conseillers les affaires de l'État; on avait dû rejeter le plus loin possible ceux où, dans les bras de ses femmes, il se reposait des soucis de la politique et des fatigues de la représentation. Les portes par lesquelles le palais communiquait avec la ville ou avec le temple avaient chacune leur nom. La *porte aux chevaux* devait être vers le bas du palais[2]; on se demande si ce n'était pas celle où donnait accès le pont qu'a remplacé celui dont nous voyons encore la naissance des arches (fig. 116); les chevaux, grâce à ce viaduc, auraient pu arriver presque au niveau d'une des cours; il aurait ensuite suffi, pour les y introduire, d'une rampe assez courte. La *porte supérieure*, c'est au contraire celle qui s'ouvrait tout en haut du sérail, qui donnait de la plus élevée de ses cours sur l'esplanade du temple[3].

Le caractère et le rôle que nous avons assignés aux différents édifices mentionnés dans notre texte répondent bien à la place que chacun d'eux occupait dans la série[4] (fig. 211). La *maison du Liban* était le pre-

1. *II Samuel*, XI.
2. *II Chronique*, XXIII, 15.
3. *II Ibidem*, XXIII, 20.
4. Nous empruntons ici le plan dressé par Stade, quoique, pour le temple, la restitution qu'il indique ne s'accorde pas tout à fait avec notre plan. Ce que nous nous proposons seulement ici, c'est de donner une idée de la place relative des différents bâtiments. Les hauteurs au-dessus du niveau de la mer sont indiquées en pieds anglais. Voici ce que représentent les différentes lettres : *a*, la maison du Liban ; *b*, perron; *c*, galerie; *d*, salle du trône; *e*, la cour extérieure; *f*, la maison d'habitation; *g*, cour du harem; *h*, la maison

mier édifice que rencontraient sur leur chemin ceux qui de la cité montaient au palais; c'était là que se réunissaient les chefs de la nation, ceux qui s'apprêtaient à paraître en la présence du roi, là que se préparaient et se formaient les cortèges. On arrivait ensuite à ce pavillon royal où, sous le portique et dans une sorte de salle des pas-perdus, on attendait le moment de paraître, par groupes, devant le roi qui siégeait



211. — Plan de l'ensemble des constructions de Salomon, d'après Stade.

sur son trône. Enfin, au dernier plan, dans une seconde cour, c'était le harem, adossé au temple; de sa demeure, le roi n'avait qu'un pas à faire pour pénétrer dans l'enceinte sacrée, soit qu'il s'y rendît en pompe par la grande porte qui s'ouvrait sur la face orientale, soit qu'il s'y introduisît avec moins de cérémonie par un passage ménagé dans le mur méridional. Dans le seul des palais antiques de l'Orient dont le plan a

de la fille de Pharaon; *l*, le temple; *m*, l'autel des holocaustes; *n*, la cour intérieure du temple; *p*, *p*, *p*, chemins par lesquels on montait au palais et au temple; *r*, *r*, enceinte actuelle du Haram.

pu être relevé tout entier, dans le palais de Sargon, à Khorsabad, le temple confinait de même au harem; celui-ci communiquait par un long couloir avec la plate-forme au centre de laquelle s'élevait la *zigurat* ou tour à étages[1].

On ne saurait mesurer ni même évaluer avec une certaine approximation la surface du palais. Vers le nord, il devait s'étendre à peu près jusqu'à l'endroit où se dresse aujourd'hui, sur l'esplanade agrandie par Hérode, la mosquée *El-Aksa;* on a cru en retrouver quelques restes à l'angle sud-est, engagés dans le mur de soutènement qui limite, de ce côté, le *Haram-ech-Chérif*[2]*;* mais on ignore jusqu'où allaient ces bâtiments dans la direction du sud. Les deux ravins de l'est et de l'ouest sont d'ailleurs bien rapprochés; aussi, comparée à ces palais assyriens qui couvrent chacun plusieurs hectares, la demeure de Salomon n'était qu'une maisonnette. Tout cet ensemble, pavillons, esplanade et enceinte, aurait tenu très au large dans une des cours de Khorsabad. C'était d'ailleurs, en petit, à Jérusalem, la même division qu'à Calach et à Ninive, celle qui est encore de tradition dans toute demeure seigneuriale ou princière de la Turquie, de la Perse et de l'Inde. Outre le *sélamlik* et le *harem*, le palais de la royauté juive devait aussi comprendre ce que l'on appelle le *khan*, c'est-à-dire les communs, logements des domestiques, écuries, magasins. S'il n'en est pas question dans le texte, c'est que ces constructions n'avaient rien de monumental; rejetées sur les flancs contre le mur d'enceinte, elles n'attiraient pas l'attention.

En revanche, on peut s'étonner de n'avoir pas plus de détails sur le mobilier du palais. Que les objets de prix renfermés dans le harem ne fussent pas connus du public, rien de plus naturel; mais Hiram-Abi et ses ouvriers phéniciens avaient dû travailler aussi à décorer de leurs beaux ouvrages la *maison du Liban* et la salle d'audience; si l'historiographe ne parle point des meubles que renfermaient ces pièces où le public avait pourtant accès, c'est que, par éducation et par profession, il s'intéressait surtout au temple et à ses trésors. Il n'a dérogé qu'une fois à la règle qu'il semble s'être tracée : le seul meuble du palais dont il fasse mention, c'est le trône qui ornait la salle dite *du jugement*. Voici en quels termes il le décrit :

1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 436 et fig. 196.

2. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, pp. 201-202 et pl. xxiii, fig. A et B; Warren, dans *The Recovery of Jerusalem*, p. 324, et *Plans, elevations and sections*, pl. xix. Il y a là une double fenêtre qui paraît avoir supporté un balcon faisant saillie sur le mur; mais, avec ce que nous savons des travaux d'Hérode, il semble bien plus naturel de regarder cette disposition comme ayant appartenu aux constructions du troisième temple.

« Et le roi fit faire un grand trône en ivoire, et le fit revêtir d'or fin. Il y avait six marches à ce trône, et, par derrière, le dessus du trône était arrondi; des deux côtés, il y avait des bras attenants au siège, et deux lions étaient placés à côté des bras, et douze lions y étaient placés sur les six marches des deux côtés. Il n'existait rien de pareil dans aucun royaume[1]. »

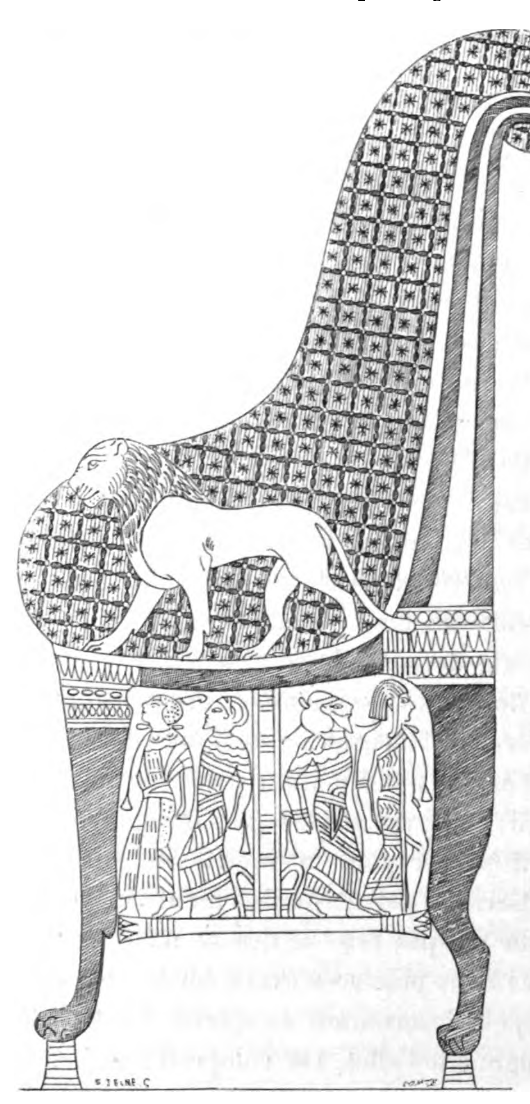
A ces derniers mots, on devine quelle naïve admiration provoqua cet ouvrage; à Tyr, à Memphis, à Babylone ou à Ninive, on l'aurait à peine remarqué. Il n'y avait rien là, ni dans la technique ni dans les motifs, qui eût un caractère extraordinaire, qui sortît des habitudes de l'ancien art oriental. Partout l'industrie employait couramment, dans le travail du meuble, ces plaques d'ivoire teint ou doré, dans lesquelles on incrustait parfois des gemmes ou des pâtes de verre[2]. Quant à la figure du lion, qui symbolise la puissance des dieux et celle des rois, on sait quel rôle elle joue dans la décoration, en Égypte et dans toute l'Asie antérieure; nulle part elle n'était mieux à sa place que dans la composition de ce trône où siégeait le monarque. Les lions entre lesquels Salomon s'asseyait étaient-ils posés sur le sol, à droite et à gauche du fauteuil, comme on pourrait l'inférer du texte; ou bien s'allongeaient-ils soit au-dessus, soit au-dessous des bras, de manière à faire partie intégrante du meuble? C'est cette dernière hypothèse qui est la plus vraisemblable. On se souvient de trônes assyriens en bronze dont les bras étaient formés par des figures de taureaux ou de lions ailés[3]. Dans la tombe de Ramsès III, à Thèbes, il y a des peintures qui reproduisent l'image de tout le mobilier royal; or un des trônes qui sont figurés dans ces fresques pourrait aisément passer pour le modèle du trône de Salomon. Il y a en haut, par derrière, cet arrondissement du dossier qu'indique la description, et sur chaque bras se dresse un lion marchant (fig. 212). Quant aux douze lions placés en avant sur les marches, c'est là une disposition qui rappelle les avenues de sphinx de l'Égypte; la répétition du symbole en augmente l'effet. On comprend qu'il n'ait rien été retrouvé de semblable, même dans les tableaux des fresques thébaines et des bas-reliefs ninivites; pour des artistes qui n'avaient pas la moindre notion de perspective, ce n'eût pas été chose facile que

1. *I Rois*, x, 18-20.

2. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 839; t. II, pp. 725, 729-732; t. III, pp. 845-855. L'ivoire paraît être entré dans la composition du trône royal qui a été découvert à Nimroud par Layard. Celui-ci a cru reconnaître qu'une partie des pieds du siège était en ivoire (*Nineveh and Babylon*, p. 198).

3. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 724-725 et fig. 383.

de représenter, même sommairement, un ensemble aussi compliqué! L'Orient contemporain offre d'ailleurs des exemples de ce même thème traité d'une manière presque pareille. En Perse, c'est encore aujourd'hui le lion qui fournit le principal élément de la décoration du trône ou plutôt de la plate-forme qui le remplace; mais, tandis qu'à Jérusalem les lions, comme autant de gardiens et de sentinelles avancées, étaient posés sur les marches du trône, à Téhéran ils servent de supports ; c'est leur croupe qui soutient les colonnes sur lesquelles porte la large estrade où le schah vient, les jours de grande réception, se montrer à ses sujets ou aux ambassadeurs étrangers[1].



212. — Trône de Ramsès. Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art égyptien*, t. II, *Fauteuils du mobilier de Ramsès III.*

Salomon ne se contenta pas d'orner sa capitale d'édifices tels que le palais et le temple; il s'occupa aussi de la clore. Le livre des *Rois* ne fait à ces travaux qu'une rapide allusion ; c'est à propos de Jéroboam et de son évasion en Égypte : « Salomon bâtissait Millo, et fermait la brèche de la cité de David, son père[2]. » Il résulte de cette mention que David, soit en réparant, soit en pro-

1. Flandin et Coste, *Voyage en Perse*, in-f°, *Perse moderne*, pl. xxii, *Relation du voyage* par Flandin, in-8°, t. II, pp. 431-432. Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse*, in-f°, pl. lx. A droite et à gauche des degrés par lesquels on monte à l'estrade, il y a deux espèces de sphinx qui occupent là une place toute pareille à celle que la description biblique assigne aux douze lions posés sur les marches.

2. *I Rois*, xi, 27. Cf. *I Rois*, ix, 24, et *I Rois*, xii, 20; *Juges*, ix, 6.

longeant le mur des Jébuséens, avait déjà entouré la ville d'une enceinte. Mais il y avait encore un côté, peut-être celui du nord, qui n'était pas fermé. Salomon boucha ce trou : il fit élever sur ce point non pas seulement un rempart, mais une ou plusieurs tours, une sorte de donjon; c'est là le sens que l'on croit devoir attribuer à l'expression *Bet-Millo*, « maison de Millo », d'après la comparaison des différents passages où elle se rencontre, soit à propos de Jérusalem, soit à propos de Sichem[1].

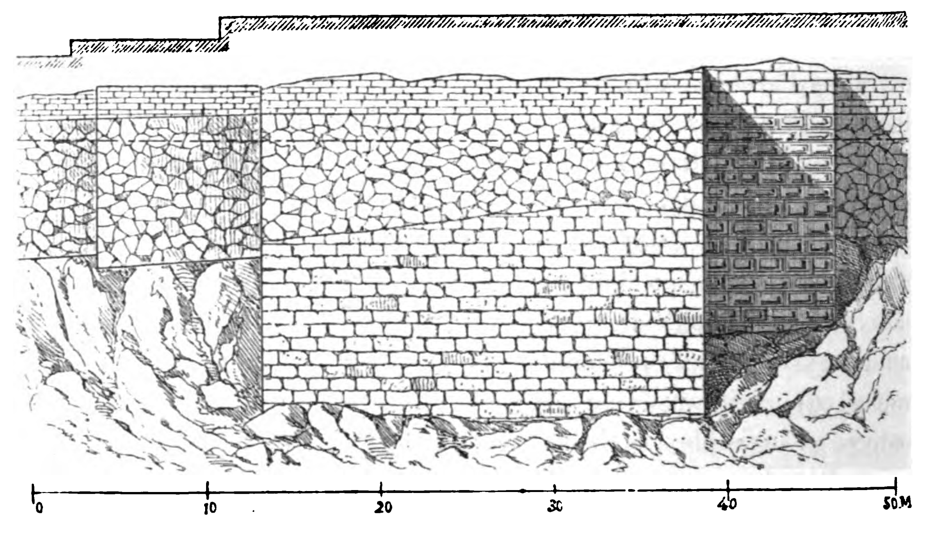
Quels étaient les procédés des maçons de David, on l'ignore; quant à ceux de Salomon, instruits par les exemples qu'ils avaient sous les yeux dans les chantiers du Moria, ils durent porter déjà, même dans ces ouvrages d'architecture militaire, quelques-unes de ces qualités d'exécution que l'on nous vante à propos du palais et du temple. S'ils n'y employèrent pas partout la ciselure et le refend, qui étaient un luxe, s'ils ne se piquèrent pas d'y faire entrer des blocs énormes, ce qui eût ralenti l'achèvement des défenses, au moins durent-ils construire en pierres de taille, dressées sur toutes leurs faces et disposées en rangs horizontaux. On serait tenté de chercher le type de la muraille de Millo dans un des systèmes que présente le mur qui part de l'angle sud-est du Haram et qui suit, au-dessus du Cédron, la pente d'Ophel; ce mur était enterré et invisible ; mais les sondages de sir Charles Warren ont permis de l'étudier sur une longueur d'environ 260 mètres[2]. Il est flanqué de tours quadrangulaires ; on y lit la trace évidente de plusieurs remaniements. C'est ainsi que, dans les tours, vous y rencontrez un appareil très soigné, en assises réglées, avec ou sans bossage, tandis qu'à côté, dans la courtine, vous avez un appareil polygonal, en petits moellons (fig. 213). L'histoire laisse deviner la raison de cette diversité; Néhémie a restauré les murs bâtis par Jotham et par Manassé[3]. Il est difficile de distinguer des additions postérieures ce qui appartient au plan primitif; cependant les réparations exécutées après le retour de la captivité ont été nécessairement très hâtives, et il y a lieu d'attribuer à des temps plus tranquilles les parties exécutées avec le plus de soin. Ce serait donc aux rois de Juda que remonteraient les tours où la maçonnerie rappelle l'enceinte du Haram, sinon par la dimension des blocs, tout au moins par le caractère du travail; les pierres les plus grosses n'ont

1. REUSS, note à *Juges*, IX, 6. STADE, *Geschichte*, pp. 195 et 343.

2. *Palestine exploration fund, Plans, elevations and sections*, in-f°, pl. XL. *The Recovery*, pp. 287-298.

3. *II Chroniques*, XXVII, 3; XXXIII, 14. NÉHÉMIE, III.

guère ici que 1 mètre de haut, et 2^m,60 de long[1]; mais on y retrouve par endroits le refend, avec une sorte de bossage rustique. Peut-être, dans la citadelle de Salomon, certaines parties au moins du bâtiment avaient-elles reçu cette parure, tandis que le reste de la muraille offrait seulement, comme dans la partie inférieure de l'un des saillants, la régularité de lits disposés avec soin. Quelque conjecture que l'on forme sur la maison de Millo, le mur d'Ophel paraît renfermer des échantillons du mode de construction qu'avaient adopté et que se transmirent de génération en génération ces corps d'ouvriers qui, sous Sa-



213. — Le mur d'Ophel, d'après Warren.

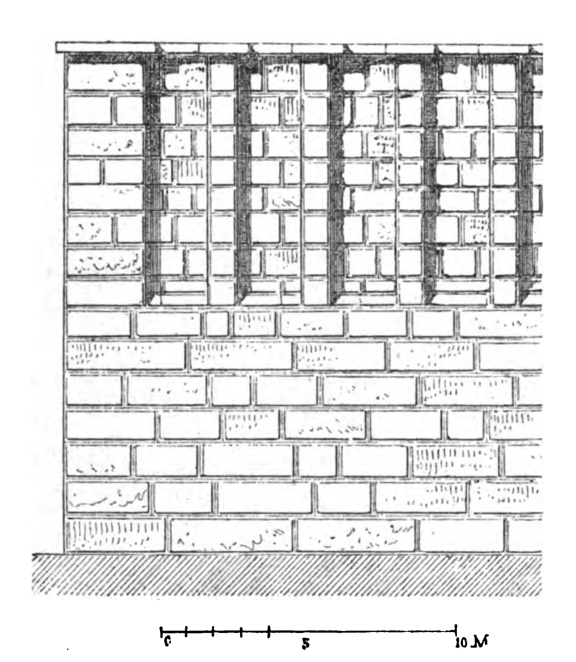
lomon, s'étaient formés à l'école des maîtres phéniciens et qui travaillèrent pour tous ses successeurs, les rois issus du sang de David. Ce sont leurs traditions que l'on retrouve dans le mur de l'enceinte d'Hébron (fig. 214) et dans les parties hérodiennes de l'enceinte du Haram.

Un art que les Israélites n'ont pas eu à apprendre des Phéniciens, c'est celui de tailler la roche vive sur de grandes surfaces, non seulement pour y loger les morts, mais aussi pour assurer la sécurité des vivants et pour subvenir à leurs besoins. Ainsi, en Palestine comme en Phénicie, on a souvent eu recours à cet expédient pour ébaucher la défense des positions où l'on voulait s'établir et se fortifier[2]. On creusait dans le roc l'escarpe du fossé. C'est ce que l'on remarque, par exemple, à Jérusalem, sur la colline occidentale, près de la porte dite de *Sion*. Là, dans le cimetière anglais, en avant du mur actuel, qui

1. *The recovery*, p. 294.
2. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 101-104.

ne suit pas ici le tracé du mur antique, il y a de larges excavations qui ont certainement été pratiquées pour mettre entre la campagne et le pied du rempart une profonde coupure sur laquelle on comptait pour tenir l'ennemi à distance. Un escalier de trente-six marches conduisait à une petite poterne[1]. Dans le voisinage de la *porte de Damas* et des *cavernes royales,* l'enceinte du moyen âge, qui là s'est superposée à l'enceinte d'autrefois, couronne une falaise artificielle, un grand pan vertical qui domine une cuvette ménagée dans l'épaisseur de la roche calcaire.

Des travaux du même genre, mais plus importants et plus difficiles, furent aussi entrepris, sur tous les points du territoire, en vue de transporter à distance l'eau précieuse des sources ou de suppléer à leur insuffisance et à leur rareté par le forage des puits et par la création des citernes. Plusieurs des puits qui marquent encore aujourd'hui les étapes du voyageur, en Samarie et en Judée, remontent à une très haute antiquité. Les patriarches, comme à Beerséba, y venaient de loin pour abreuver leurs troupeaux (fig. 215)[2]; ailleurs, près de Sichem, c'est le *puits de Jacob,* comme on l'appelait au commence-

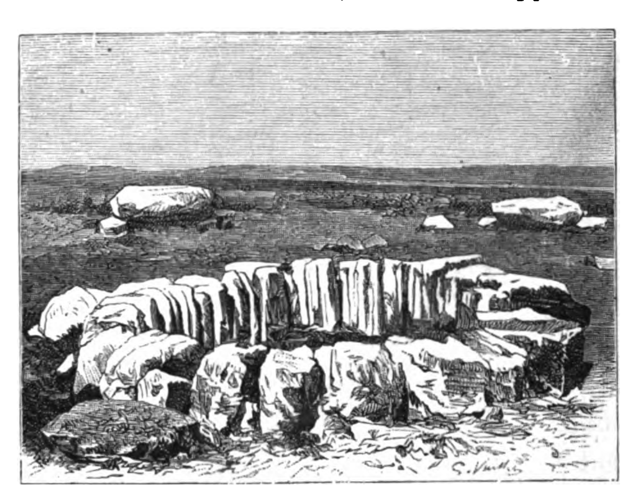


214. — L'enceinte d'Hébron. Renan, *Mission de Phénicie,* pl. XL.

1. Dans le grand ouvrage, en sept volumes in-4°, où sont résumés tous les travaux des missionnaires du *Palestine exploration fund,* ouvrage qui porte comme titre général *The survey of western Palestine,* il y a tout un volume consacré par sir Charles Warren à Jérusalem; pp. 395-397, on y trouvera de curieux détails sur ces travaux de défense pour lesquels on a évidé le roc. Les six autres volumes forment une description de la Palestine qui a sur celle de M. Guérin l'avantage d'être accompagnée de plans et de vues, de figures assez médiocrement exécutées, mais nombreuses. Chaque volume correspond à un certain nombre des feuilles de la grande carte qu'a donnée le *Fund.* Voici les titres des six volumes qui font suite à celui de Warren : *I Galilee, II Samaria, III Judæa,* par Kitchener et Condor; dans le tome I, une partie de la Phénicie est décrite; *IV Name lists, V Flora and fauna, VI Special papers on topography, archæology, manners and customs* (ce sont des réimpressions d'articles des *Quarterly statements*). Ces sept volumes ont été publiés de 1881 à 1884. Les *Plans, elevations and sections,* que nous avons souvent cités, servent d'atlas au *Jerusalem* de Warren.

2. *Genèse,* XXI, 8-21; 24-30; XXII, 19; XXVI, 23-27, etc.

ment de notre ère; quand Jésus s'est assis sur cette margelle, déjà elle était usée par le frottement des cordes qui, depuis plus d'un millier d'années, y descendaient et y remontaient les cruches des femmes d'Ephraïm[1]. Ce puits de Sichem a jusqu'à 23 mètres de profondeur, et encore y a-t-il au fond plusieurs mètres de décombres. Dans les âges reculés où il fut exécuté, un pareil travail dut coûter un effort considérable et passer pour une merveille. Parmi les ouvrages que Mésa se vante d'avoir accomplis, dans le pays de Moab, il a soin de compter les puits qu'il a fait creuser à Qarha et les conduites d'eau dont il a doté cette ville[2]. Sur le haut des collines, là où la nappe souterraine était trop loin de la surface, on usait des mêmes procédés pour creuser, dans les bancs les plus tendres, de vastes réservoirs où l'on conduisait les eaux de pluie. Les premières citernes du Moria doivent être contemporaines du temple et du palais ; dès que l'on voulut habiter ce sommet aride, il fallait s'assurer les moyens de ne pas mourir de soif. Ces ouvrages hydrauliques ont d'ailleurs été trop souvent remaniés, on a eu trop souvent à refaire les revêtements maçonnés des puits ou à agrandir les citernes pour qu'il soit facile d'y faire la part de la période antérieure à l'exil et de celle qui lui est postérieure.

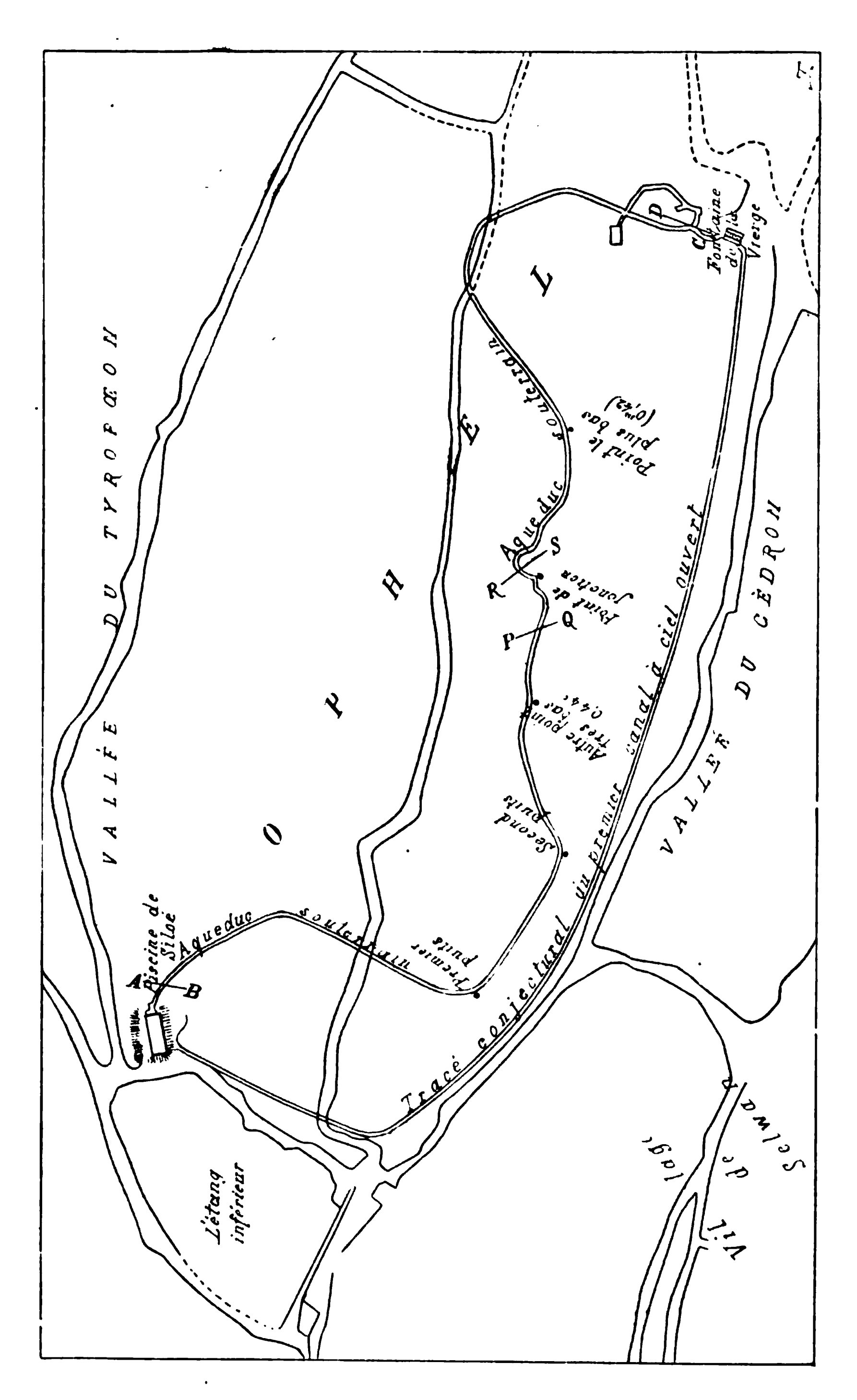


215. — Un des puits de Beerséba. Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui.*

Il y a au contraire, à Jérusalem, un ouvrage de cette sorte qui, sans aucun doute, est tout entier du temps des rois de Juda; c'est l'ensemble de ces galeries qui ont été pratiquées dans la roche vive pour faciliter aux habitants de la cité de David l'accès de la source Gihon (la *fontaine de la Vierge*) et pour en dérober la jouissance à l'ennemi qui serait venu mettre le siège devant la ville (fig. 216). C'était une affaire de première importance, pour la population établie en ce lieu, que l'aménagement de cette fontaine, la seule où, dans tout le terrain que finit par couvrir Jéru-

1. JEAN, IV, 5.

2. D'après la traduction de ce texte qui a été donnée dans la *Notice des monuments provenant de la Palestine et exposés au Musée du Louvre*, par ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE, 1876.



216. — Plan des puits, galeries et aqueducs d'Ophel. *Quarterly Statements*, 1882, p. 123.

salem, il y ait émergence des eaux cachées sous le sol. En étudiant les travaux qui ont été entrepris à cet effet, on peut distinguer trois moments, trois états successifs du régime de cette source. Celle-ci est aujourd'hui assez profondément enterrée; elle se trouve au-dessous du lit actuel du Cédron; il faut descendre plusieurs marches pour y arriver. Il n'en était pas de même lorsque les Jébuséens se fixèrent sur la colline; comme l'ont prouvé les sondages des Anglais, le fond de la vallée était alors à un niveau bien plus bas, et les eaux de la fontaine s'écoulaient dans le ravin. Pour qu'elles ne se perdissent pas au milieu des sables et des cailloux du *ouadi,* on commença par creuser, dans le flanc du roc, une rigole à ciel ouvert (fig. 216); c'est le canal dont Joab s'empare, lorsque David attaque et prend Jébus[1]. Maîtres de la rigole, les agresseurs l'avaient suivie jusqu'à la source; privée d'eau, la bourgade avait dû capituler. Le succès de cette attaque était un avertissement; on en profita. Sous David ou l'un de ses premiers successeurs, tout un système de galeries et de puits creusés dans le roc permit aux habitants d'user de la source sans se montrer à l'assaillant qui se serait posté dans la vallée du Cédron, à l'abri des escarpements que forme en cet endroit le versant oriental d'Ophel (C D dans la fig. 216 et fig. 217); le bassin où se répandaient les eaux avait été élargi de manière à pénétrer assez profondément dans le flanc du coteau, et, au-dessus de l'endroit où il se terminait, il y avait un puits auquel on accédait par des escaliers taillés dans la pierre et par un passage en pente douce; avec une pierre attachée au bout d'une corde, on pouvait, en tout temps, atteindre la nappe liquide (fig. 217)[2].

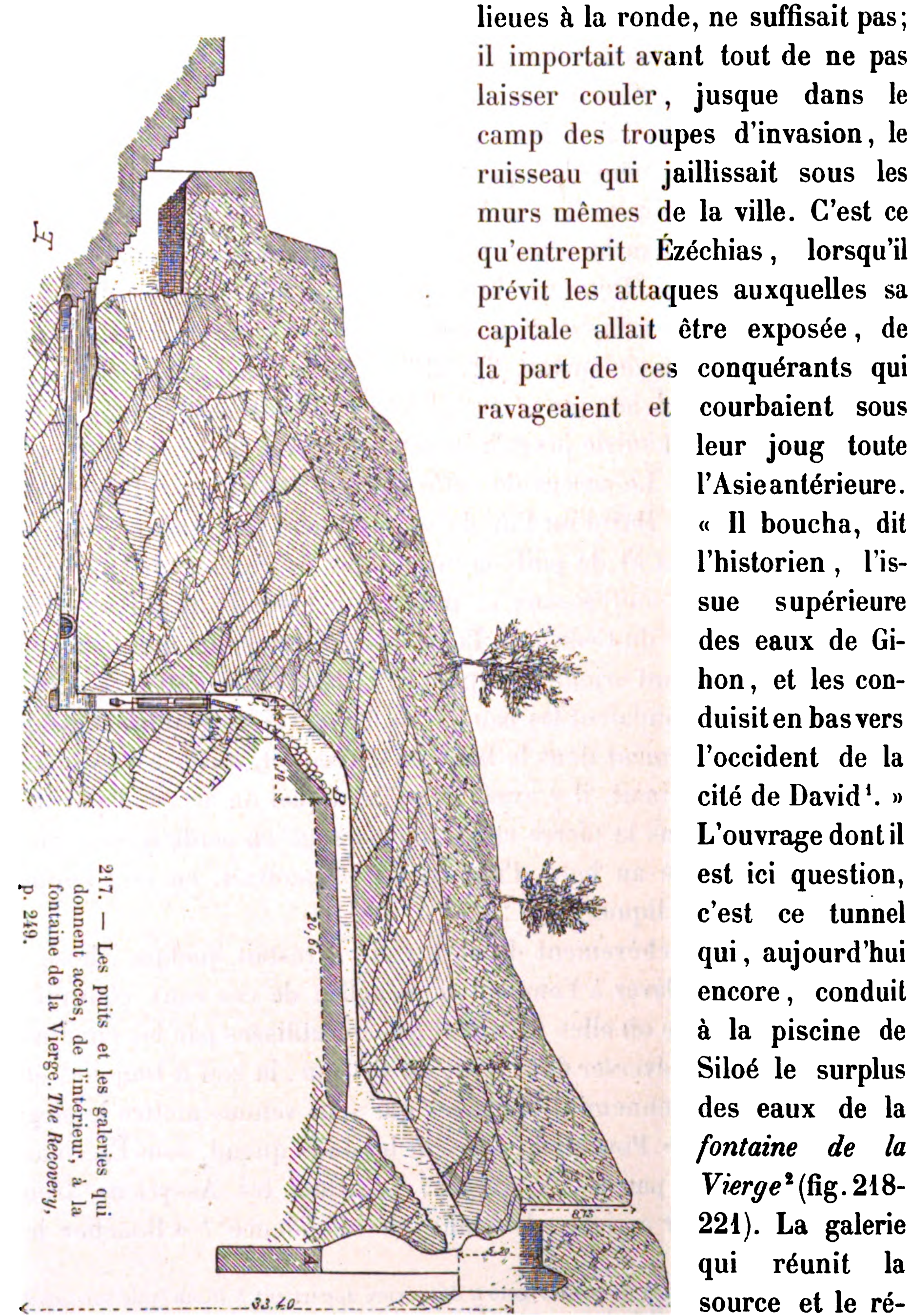
Même après l'achèvement de ce travail, il restait quelque chose à faire : il fallait enlever à l'ennemi le bénéfice de ces eaux courantes qui, dans la mesure où elles n'avaient pas été utilisées par les citadins, continuaient à se déverser dans le lit du Cédron; la soif a toujours été le plus redoutable ennemi des armées qui sont venues mettre le siège devant Jérusalem. « Pourquoi, s'écrient les Juifs quand, sous Ézéchias, ils sont menacés par les Assyriens, pourquoi les Assyriens trouveraient-ils, à leur arrivée, des eaux en abondance[3]? » Boucher les

1. *II Samuel*, v, 8. L'idée de cette rigole à découvert appartient à Birch (voir son article intitulé *The waters of Shiloh that go softly*, dans les *Quarterly statements* de 1884, p. 75),

2. A est un puits qui s'interrompt brusquement, sans doute un travail abandonné. Dans la première galerie en pente, il y a des trous creusés dans le roc, pour poser le pied; dans la seconde, entre B et C, il devait y en avoir, mais le sol est caché par de grosses pierres. En D commence le puits : *The Recovery*, pp. 243-252.

3. *II Chroniques*, xxxii, 4.

sources et les puits tout autour de la ville, dans un rayon de plusieurs lieues à la ronde, ne suffisait pas; il importait avant tout de ne pas laisser couler, jusque dans le camp des troupes d'invasion, le ruisseau qui jaillissait sous les murs mêmes de la ville. C'est ce qu'entreprit Ézéchias, lorsqu'il prévit les attaques auxquelles sa capitale allait être exposée, de la part de ces conquérants qui ravageaient et courbaient sous leur joug toute l'Asie antérieure. « Il boucha, dit l'historien, l'issue supérieure des eaux de Gihon, et les conduisit en bas vers l'occident de la cité de David[1]. » L'ouvrage dont il est ici question, c'est ce tunnel qui, aujourd'hui encore, conduit à la piscine de Siloé le surplus des eaux de la *fontaine de la Vierge*[2] (fig. 218-221). La galerie qui réunit la source et le ré-



217. — Les puits et les galeries qui donnent accès, de l'intérieur, à la fontaine de la Vierge. *The Recovery*, p. 249.

1. *II Chroniques*, XXXII, 30. Cf. *II Rois*, XX, 20. On croit voir aussi une allusion à ce travail, alors tout récent, dans le verset 6 du chapitre VIII d'Isaïe.

2. Nous avons employé indifféremment les formes Siloam et Siloé. La première est celle qu'emploient les Septante, la seconde est la vraie forme hébraïque, légèrement

servoir inférieur est très grossièrement taillée et ne présente ni une largeur ni une élévation constante. Presque partout il n'y a place que pour une personne; mais, de loin en loin, il y a comme des lieux de garage, des niches où un ouvrier pouvait s'effacer de manière à en laisser passer un autre devant lui. La hauteur varie de 4m,50 à 0m,45. Là où le plafond s'abaisse ainsi, il faut ramper sur les mains, ce qui n'a pas empêché Robinson, Tobler, Warren, Conder et d'autres encore de faire ce chemin; les deux derniers y sont restés à plusieurs reprises des quatre et cinq heures de suite, les pieds et, par moments, tout le corps, sauf la tête, plongés dans l'eau glacée[1]. Malgré la patience avec laquelle ces explorateurs passionnés ont suivi les détours de la galerie et en ont examiné les parois, aucun d'eux n'avait remarqué dans le tunnel et tout près de son issue une inscription de six lignes, gravée dans un grand cartouche rectangulaire[2]; la trouvaille est due à des enfants qui, se baignant dans la piscine, se sont amusés à entrer dans le canal souterrain; c'est eux qui ont aperçu les lettres. Les savants sont venus ensuite; on a nettoyé le texte, on l'a copié et estampé ; on en a pris un moulage; aujourd'hui la lecture en est certaine. Il n'y a guère que deux ou trois passages qui présentent des difficultés, soit que quelques lettres aient disparu, soit qu'ailleurs on s'arrête devant un terme jusqu'à présent inexpliqué. Voici la traduction de ce document : « ..... percée du tunnel. Et voici l'histoire de la percée. Quand... le pic l'un vers l'autre. Et quand il n'y eut plus que trois coudées à abattre, alors ils s'entendirent se crier l'un à l'autre que le... était dans le rocher, de droite et de gauche. Et, au jour de la percée, les mineurs frappèrent chacun à la rencontre de son camarade, pic contre pic. Et les eaux coulèrent depuis le réservoir jusqu'au Birket, sur un parcours de 1,200 coudées, et de 100 coudées était la hauteur du rocher au-dessus de la tête des mineurs[3]. »

Quelle a été la succession des différentes phases de l'entreprise?

altérée par la transformation française. *Siloah* veut dire *aqueduc, émissaire;* ce substantif vient d'un verbe *shalah*, qui signifie *envoyer*.

1. Sur les particularités de l'exécution et les procédés dont elles supposent l'emploi, on trouvera des détails intéressants dans un rapport du capitaine CONDER, intitulé : *The Siloam tunnel* (*Palestine exploration fund, Quarterly statements*, 1882, p. 122-131).

2. L'inscription est près du point marqué A B dans la figure 216.

3. Nous empruntons ici la traduction qu'a donnée M. Philippe Berger dans sa conférence intitulée : *les Inscriptions sémitiques et l'histoire*, du 27 février 1883 (*Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique de France*, n° 155). On trouvera, dans les *Quarterly statements* de 1881, plusieurs études sur ce texte, dues à MM. Sayce, Conder et Beswick (pp. 141-157, 282-296).



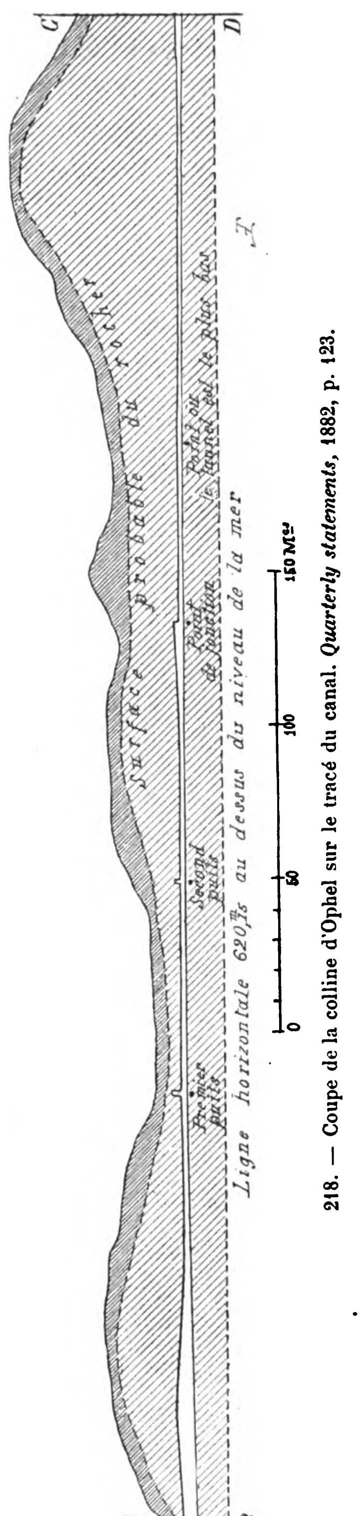
On ne l'entrevoit plus que d'une manière incomplète; on ne comprend pas non plus ce que les ouvriers se crient l'un à l'autre, au moment où les deux escouades ne sont plus séparées que par un mur de moins de 2 mètres d'épaisseur; mais ce qui ressort clairement de ce texte, c'est que le travail a été poussé des deux côtés à la fois et qu'on s'est rencontré.

Ainsi donc, en Palestine, sous ces petits rois dont la Bible nous raconte l'histoire, on faisait déjà ce que nous regardons comme une des grandes hardiesses de notre siècle : quand on voulait percer un tunnel, on l'attaquait par les deux bouts. Sans doute le résultat n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. Rien de plus irrégulier que le travail des mineurs d'Ézéchias; entre le point de départ et le point d'arrivée, la distance, en droite ligne, n'est que de 335 mètres; or l'aqueduc a 533 mètres de longueur; il comporte donc bien des sinuosités.

On se demande même comment les mineurs, une fois engagés dans les flancs de la colline, sont arrivés à se rejoindre; ils n'avaient pas, pour se guider, le secours de la boussole. Savait-on alors, à Jérusalem, assez de géométrie élémentaire pour reporter sur un plan, à l'échelle, les longueurs des différentes sections et la mesure des angles qu'elles faisaient entre elles, de manière à se rendre toujours à peu près compte, par une épure très simple, de l'avancement du travail et du chemin parcouru [1]? Il faut, ce semble, que l'on ait eu recours à quelque procédé de cette espèce pour redresser la ligne, car, près des deux points d'attaque, au nord et au sud, on a commencé par décrire de grandes courbes; si l'on avait continué ainsi, on serait bientôt allé déboucher dans les vallées latérales, très loin du but (fig. 216). Dans la partie septentrionale du tunnel, une opération de ce genre a dû être nécessaire pour faire reconnaître qu'en partant de la source on avait beaucoup trop appuyé vers l'ouest, que l'on risquait d'aboutir au Tyropœon et non à la piscine; mais, dans le voisinage de celle-ci, le problème a pu être plus facilement résolu. Lorsqu'on eut creusé un boyau d'environ 143 mètres, on se demanda où l'on en était; comme les ouvriers n'avaient là au-dessus de leur tête qu'une couche de roc très mince, on perça cette couche au moyen d'un puits vertical qui n'a que 3m,50 de hauteur au-dessus du pla-

1. L'inscription parle de 1,200 coudées, ce qui, en supposant la coudée de 0m,525, donnerait une longueur de 630 mètres. Ou bien l'on a employé ici, comme unité, une coudée plus courte que la coudée royale, qui est égale à la coudée égyptienne, ou plutôt, sans mesurer à la chaîne la longueur de l'aqueduc, on l'a évaluée à l'œil, en prenant un chiffre rond, sensiblement supérieur au chiffre réel; on donnait ainsi une plus haute idée de l'importance du travail.

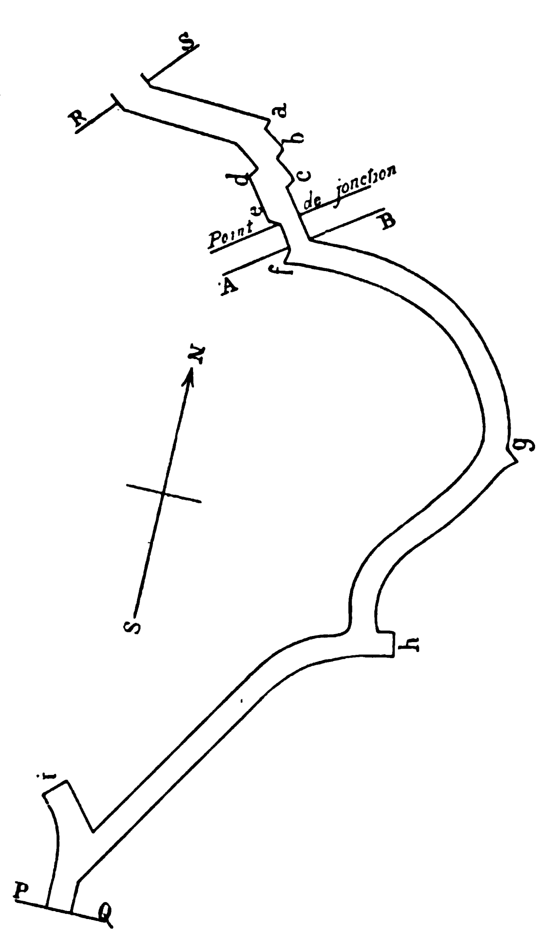
fond de l'aqueduc, et, en atteignant la surface, on s'aperçut que l'on avait beaucoup trop dérivé vers l'orient (fig. 218). Après s'être ainsi repérés, les mineurs d'en bas marchèrent à peu près droit. On serait tenté de croire que, 70 mètres plus avant, ils ont songé à employer encore une fois le même expédient; il y a là comme l'amorce d'un second puits; mais l'ouvrage n'a pas été poussé loin; on a reculé devant l'effort qu'il aurait fallu faire pour arriver jusqu'à la crête de la colline qui là s'est déjà sensiblement relevée. Ce qui a peut-être fait abandonner l'entreprise, c'est que dès lors on commençait à entendre le sourd retentissement des coups que portaient au roc les ouvriers de l'autre équipe; à travers un banc homogène et compact, un bruit de ce genre se laisse percevoir à une grande distance. On chemina donc, des deux parts, l'oreille collée à la paroi, rectifiant le tracé, puis avançant de quelques pas, suivant que le son arrivait plus faible ou plus distinct. Dans sa partie médiane, le canal porte partout la trace de ces hésitations; il y a, de place en place, de petits culs-de-sac qui témoignent de nombreux changements de direction (fig. 219, *i, h, g*). De retouche en retouche, on se rapprochait; mais peu s'en fallut que l'on ne se manquât : quand les voix percèrent l'écran de roc qui séparait les deux mineurs de tête, l'un inclinait vers l'est, et l'autre vers l'ouest; que l'écartement se fût alors trouvé un peu plus grand, les deux sections se doublaient, les deux équipes passaient l'une auprès de l'autre. Par bonheur, des deux côtés, on s'arrêta à temps, et l'on troua la barrière en frappant, comme



218. — Coupe de la colline d'Ophel sur le tracé du canal. *Quarterly statements*, 1882, p. 123.

dit le texte, « à la rencontre, pic contre pic »; mais, alors même, il y eut encore des tâtonnements que trahissent les encoches de la paroi (fig. 219, *a, b, c, d*).

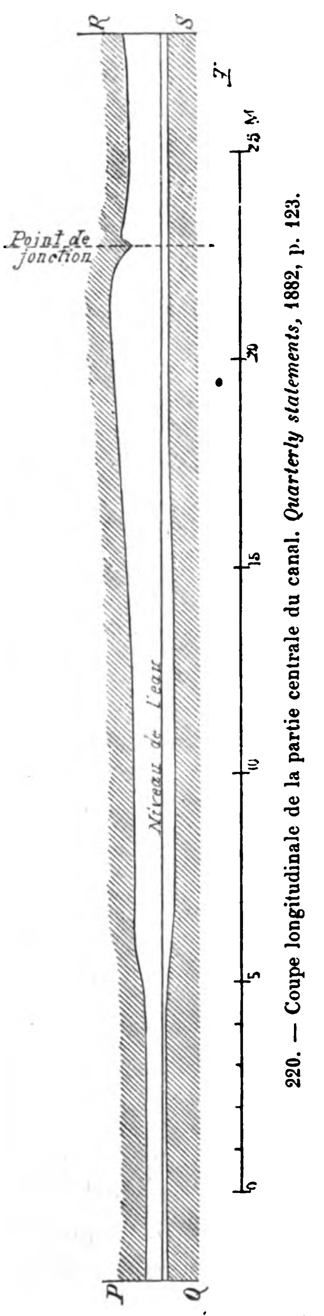
Il ne saurait guère y avoir de doute sur le point où s'est opérée la jonction (fig. 219, *f, e*); il est indiqué par une brusque chute de la hauteur du plafond, comme le montrent la coupe longitudinale qui correspond au plan (fig. 220), la coupe transversale sur AB (fig. 221). Ce qui confirme cette conjecture, c'est l'observation suivante [1] : à l'inspection des parois de la galerie et surtout de ces poches où l'on devine les incertitudes du mineur, on reconnaît aisément qu'au sud de la ligne AB tout le travail a été fait d'aval en amont, tandis qu'au nord de cette même ligne il a été exécuté d'amont en aval; c'est donc en cet endroit que se sont réunies bout à bout les deux sections creusées séparément par des ouvriers qui s'avançaient en sens opposé. Là où ils ont pu se serrer la main à travers la première ouverture pratiquée dans le mur de roc, la galerie a 1^{m},60 de haut; c'est que le sol de la section inférieure paraît avoir été tenu un peu trop haut; pour que l'eau trouvât sa pente, il a fallu le baisser jusqu'à ce que le raccordement fût opéré; mais, à quelque distance de ce point, au nord comme au sud, le plafond descend rapidement, et c'est là que se trouvent les deux parties du canal où l'on ne se glisse qu'à plat ventre. Comment a-t-on laissé subsister ce



219. — Plan de la partie centrale du canal.
Quarterly statements, 1882, p. 123.

1. La remarque est du capitaine Conder.

double étranglement qui rendait la circulation et par suite le curage plus difficile? Comment, la communication une fois établie, n'a-t-on pas cherché à donner partout au passage une hauteur moyenne à peu près constante? C'est sans doute que l'on était las des lenteurs et des fatigues de l'ouvrage; dès que l'on vit le ruisseau couler dans son lit de pierre, on jeta de côté les outils, on se déclara satisfait. On avait atteint le résultat désiré, celui dont peut-être on avait plus d'une fois désespéré au cours des travaux; la source allait se déverser tout entière dans la piscine de Siloé; celle-ci communiquait avec un second étang plus vaste, lequel est aujourd'hui desséché [1]. Une muraille avancée couvrait et rattachait à l'enceinte ces réservoirs que dominaient les deux collines entre lesquelles se partageait la cité. Chaque nuit les bassins se rempliraient, mais pour être presque vidés pendant le jour par les habitants des quartiers voisins qui se pressaient tout autour avec leurs jarres et leurs cruches, et s'il y avait un trop-plein, les quelques gouttes d'eau qui franchiraient parfois le rempart iraient, sans pouvoir servir à l'assiégeant, disparaître entre les cailloux, dans le fond de la vallée.

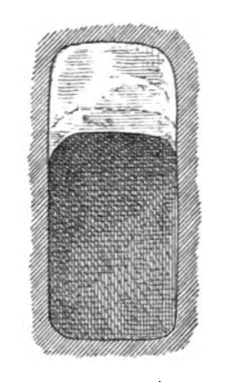


220. — Coupe longitudinale de la partie centrale du canal. *Quarterly statements*, 1882, p. 123.

Un des traits curieux de cet ouvrage, c'est la régularité et la faiblesse de la pente, dans toute l'étendue du souterrain; entre le point de départ et le point d'arrivée, la différence de niveau n'est que de 30 centimètres. Pour que les deux équipes aient à peu de chose près réussi à se maintenir dans un même plan horizontal, il faut que les mineurs aient eu à leur disposition quelque instrument analogue à notre niveau à bulle d'air. Il y a dans l'exécution de

1. Cet étang doit être celui que creusa Ézéchias, d'après *II Rois*, xx, 20, où il est mentionné dans la même phrase que l'aqueduc; on le reconnaîtra aussi dans celui que Néhémie appelle « le réservoir construit » (II, 16).

cette longue galerie, à côté d'inégalités et de malfaçons qui sont d'une industrie encore dans l'enfance, telles dispositions heureuses auxquelles on reconnaît que l'ouvrier juif avait déjà une grande habitude de cette sorte de travaux. C'est ainsi que, jusqu'à une hauteur de près d'un mètre, les parois du canal sont couvertes d'une mince couche d'un ciment rouge très dur, fait en grande partie de terre cuite pulvérisée. Par endroits, les fissures et les trous du roc ont été bouchés avec ce même mortier, qui est tout pareil à celui dont aujourd'hui encore, en Palestine, on se sert pour enduire l'intérieur des citernes et prévenir les fuites.



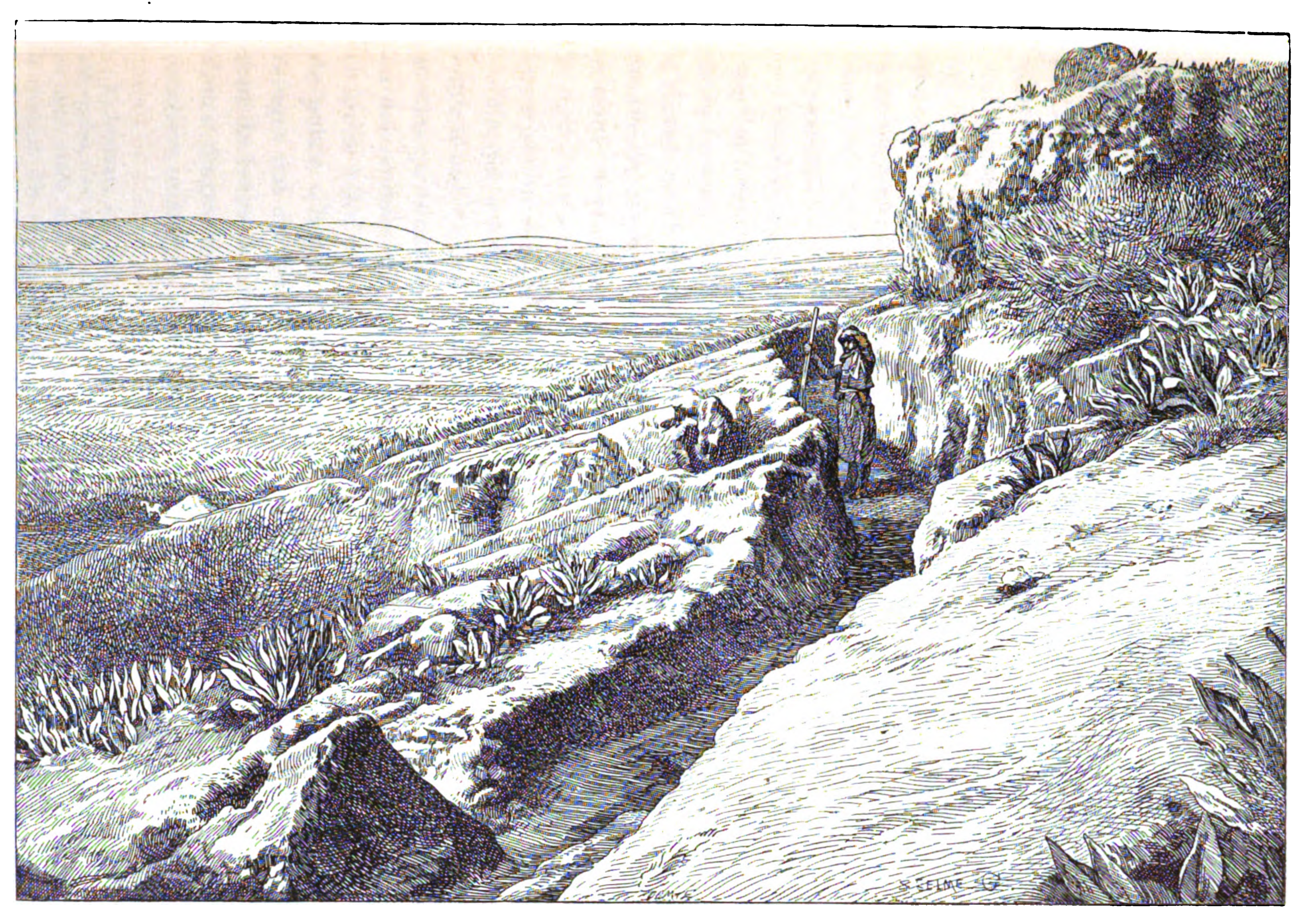
0 50 1m

221. — Coupe transversale du canal, sur AB. *Quarterly statements*, 1882, p. 123.

De fait, à Jérusalem, il y a partout de ces canaux creusés dans le roc. Nous avons signalé celui qui a été pratiqué très anciennement au fond de la vallée du Tyropœon et qu'ont recouvert par endroits les substructions du temple[1]. Un autre travail du même genre, qui par son importance est plus digne d'être comparé à l'aqueduc d'Ophel, c'est celui que Warren a découvert au sud-ouest de Siloé, à l'ouest de *Bir-Eyoub*[2]. Il a suivi ce canal sur une longueur de 600 mètres environ, il a trouvé les escaliers par lesquels on y descendait de place en place; il a décrit un grand réservoir, en forme de grotte, d'où sort la galerie; mais en aval celle-ci s'arrête brusquement, en plein roc. Était-ce un aqueduc pour l'eau potable ou bien un égout collecteur destiné à porter le plus loin possible les eaux vannes, à les éloigner de la ville? On l'ignore. En tout cas, il est bien plus spacieux que le tunnel d'Ézéchias; il a une hauteur moyenne de 2 mètres et la largeur en varie de 1^m,10 à 1^m,20. Entrepris sur un plan grandiose, l'ouvrage est resté inachevé, et il est difficile de lui assigner une date. Rien cependant n'y sent la main romaine; ces degrés, ces regards, ces bassins, ces couloirs évidés dans la roche vive, tout cela est plutôt dans la tradition et le goût des carriers phéniciens et juifs.

Quant aux aqueducs qui partaient de ces réservoirs que l'on montre aux voyageurs sous le nom d'*étangs de Salomon*, nous inclinerions à les croire moins anciens. Il n'y a pas dans l'histoire des successeurs de David la moindre allusion à des eaux que l'on aurait amenées

1. Page 207.
2. *The Recovery of Jerusalem*, pp. 257-264.



222.— Aqueduc creusé dans le roc, en Galilée.

de si loin à Jérusalem, tandis qu'au contraire Ponce-Pilate, dit Josèphe, les fit venir d'une source qui était à 200 stades (37 kilomètres de la ville[1]). Le procurateur ne put pas, sous le coup des séditions contre lesquelles il eut à lutter, exécuter tout l'ensemble des bassins, des captations de sources et des trois aqueducs qui, du sud de Bethléhem, conduisaient les eaux, à des niveaux différents, dans tous les quartiers de la capitale; ce qu'il avait sans doute entrepris, c'était de réparer ces canaux et d'en augmenter le débit en y versant une nouvelle source, plus éloignée de la ville. Partout, dans les parties de ces constructions qui semblent les plus anciennes, on trouve des voûtes en plein cintre, très bien appareillées, comme dans les portes de l'enceinte du temple. Il est donc probable que ces grands ouvrages, qui ont d'ailleurs été souvent remaniés, ne datent que du temps d'Hérode et des gouverneurs romains; tout au plus auront-ils été commencés sous les princes asmonéens.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement à Jérusalem et dans les environs que l'on a relevé les traces d'aqueducs creusés dans le roc; il y en a aussi dans le reste de la Palestine, en Samarie et en Galilée; on cite ceux d'*Askar,* près Sichem, d'*Anin*, de *Lejjun*, etc. Au-dessus de la plaine de Gennésar, aujourd'hui *El-Ghoueïr* (le petit Ghôr), on suit aujourd'hui comme chemin, entre *Khan-Minyé* et *Tell-Houm,* un ancien canal creusé dans le roc qui conduisait les eaux d'*Aïn-et-Tabigha* dans ces champs dont Josèphe a vanté la fertilité (fig. 222)[2].

Ce qui achève de montrer avec quelle facilité les habitants de la contrée ont, de tout temps, manié le pic et le ciseau, ce sont toutes ces grottes qu'ils ont élargies, qu'ils ont rendues accessibles par des rampes ou des couloirs qui leur ont permis de s'y installer avec leurs bestiaux et leurs bêtes de somme. Quelquefois, comme à *Araq-el-Emir,* près du palais d'Hyrcan, et à Arbela, non loin du lac de Génésareth, ces refuges ont été presque complètement creusés de main d'homme; ce sont de vraies forteresses, avec rempart en avant de l'entrée, avec plusieurs étages de chambres superposées qui communiquent par des escaliers intérieurs, avec des silos et des citernes, avec des écuries dont

1. JOSÈPHE, *Ant. jud.*, XVIII, III, 2. Si ailleurs il parle, pour le même travail, de 400 stades, c'est qu'il évalue là non plus la distance à laquelle la source est de Jérusalem en ligne droite, mais la longueur de l'aqueduc, qui fait beaucoup de sinuosités en suivant le contour des collines. Voir au sujet de cet aqueduc les *Quarterly statements,* 1875, pp. 71-72.

2. JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, III, X, 8. La figure 219 a été dessinée d'après une des photographies du *Palestine exploration fund.*



les mangeoires sont taillées dans le roc. On y trouve des pigeonniers, qui devaient fournir à la table des habitants de ces demeures souterraines un très précieux supplément[1].

Toute cette architecture rupestre dépose de l'industrieuse patience et de l'esprit d'entreprise du peuple que de pareils travaux n'ont pas effrayé ; mais elle vise moins au beau qu'à l'utile. Si l'on se demande dans quelle mesure les Israélites étaient propres aux créations plastiques, c'est ailleurs qu'il faut chercher la réponse à cette question ; il n'y a de race vraiment douée pour l'art que celle qui prend plaisir à représenter la forme vivante et qui en donne une interprétation originale.

§ 4. — LA SCULPTURE

Au moment où les pères des Hébreux franchirent le Jourdain et s'établirent dans ce que depuis ils appelèrent la *Terre promise,* les croyances et les cultes qu'ils y trouvèrent établis, chez toutes ces tribus au milieu desquelles ils se fixèrent, relevaient de cette conception toute primitive que nous avons essayé de définir sous les noms de *fétichisme* ou d'*animisme*[2]; or, tant que celle-ci domine, le sentiment religieux n'intervient pas pour provoquer la naissance de la sculpture et pour en favoriser les progrès. Quand on adore, pour ce qu'il y a en eux de puissance et de vie mystérieuse, le mont dont la cime s'enveloppe de nuages, le flot frais et pur de la source, l'arbre colossal, le culte ne comporte pas d'images ou, s'il en admet, celles-ci n'ont guère qu'un caractère suggestif et symbolique. Il en sera tout autrement sous l'empire du polythéisme ; alors l'homme éprouvera le besoin de trouver des formes qui traduisent pour les yeux les idées qu'il se fait de ces forces éternelles qu'il commence à concevoir comme distinctes les unes des autres et comme se partageant le gouvernement du monde.

Nous avons dit comment étaient aménagés les plus vieux sanctuaires de la Palestine. A en juger par les textes qui nous laissent deviner le plus ancien état de ces hauts lieux, il n'y avait pas là de statues ; ce que l'on y voyait, au milieu du cercle des menhirs, sous le chêne ou près de la fontaine, c'était le pieu, l'*achéra,* diminutif de l'arbre

1. Sur les grottes d'*Araq-el-Emir,* voir DE VOGÜÉ, *le Temple de Jérusalem,* pp. 38-39 et pl. XXXV; sur Arbela, JOSÈPHE, *Guerre des Juifs,* I, XVI, 2-4, et *Vie de Josèphe,* § 37; LORTET, *la Syrie d'aujourd'hui,* pp. 517-522.

2. *Histoire de l'Art,* t. I, pp. 48-50.

sacré aux branches duquel il avait peut-être été emprunté; c'est le bétyle, qui pourrait bien avoir été à l'origine une réduction, une représentation abrégée de la montagne, dont les rocs en avaient fourni la matière. D'abord simple pierre brute, le bétyle avait donné naissance à ces cippes qui se terminaient en manière de main, de cône ou de pyramidion, cippes auxquels il est fait, dans les livres saints, de si fréquentes allusions; on les y désigne sous le nom de *maççéba*[1]. Chacune des formes secondaires que leur donnait le ciseau avait vraisemblablement sa signification particulière, son sens symbolique.

On ne devait pourtant pas s'en tenir là; une fois fixés à demeure dans la Palestine, les Hébreux ne pouvaient manquer de subir l'influence des peuples voisins, qui, arrivés à une période plus avancée de l'évolution religieuse, possédaient des dieux mieux définis et les figuraient sous les traits de l'homme ou de l'animal. La première idée qui vint à l'esprit, ce fut celle de prêter un corps au grand dieu national, à Iahvé. Le type qui fut adopté, ce fut celui du taureau, qui était familier aux Chaldéens, aux Égyptiens, aux Phéniciens; la Chaldée a ses taureaux ailés, l'Égypte a ses Apis et ses Mnévis; en Phénicie, Baal se manifeste parfois sous la forme du taureau : voyez le mythe, tout oriental, de Zeus et d'Europe. La trace du premier effort tenté dans cette voie pour passer du cippe à l'image, on la retrouve peut-être dans ces cornes de l'autel qui en sont la partie la plus sainte, celle qu'embrassent les suppliants (fig. 206)[2]; ce serait là comme l'indication sommaire, comme l'ébauche de la figure qui finit par être, pour tout Israël, l'image officielle de Iahvé. Le récit de l'*Exode* sur les honneurs rendus au taureau d'or fondu par Aaron présente, il est vrai, cette consécration comme un acte d'idolâtrie; mais il n'en prouve pas moins que, dans le siècle où furent rédigés les livres mosaïques, cette pratique passait, aux yeux mêmes de ceux qui la condamnaient le plus sévèrement, pour remonter à une très haute antiquité[3]. Des textes formels attestent qu'au temps de la monarchie des taureaux plaqués d'or et des images recevaient les hommages des fidèles dans plusieurs sanctuaires du royaume

1. Sur toutes ces formes du culte fétichiste que l'on devine dans la Bible, quand on sait la lire en critique, voir Stade, *Geschichte*, t. I, pp. 449-459. Sur tous les sens du mot *achéra*, voir particulièrement pp. 460-461. Dans les textes les plus anciens, les verbes qui l'accompagnent toujours sont *planter* ou *couper*, terme qui conviennent mieux à une perche ou à un pieu qu'à une idole. *Maççéba* vient de la racine *iaççab*, dresser.

2. Stade, *Geschichte*, p. 465. Cf. Amos, ii, 14.

3. *Exode*, xxxii.

du nord, à Samarie[1], à Bétel[2] et à Dan[3]. Des simulacres du même genre, peut-être seulement faits d'une matière moins précieuse, se dressaient dans bien d'autres hauts lieux ; annalistes et prophètes n'ont mentionné que les *bâmoth* où ce culte se célébrait avec le plus de pompe.

Aucun texte ne nous indique que Iahvé ait été adoré à Jérusalem sous la figure d'un taureau; là ce fut l'arche, avec le mystérieux symbole qu'elle cachait aux regards, qui occupa la place d'honneur dans le temple. Cet édifice avait pourtant, lui aussi, son idole en forme d'animal; mais c'était un serpent, et non un taureau qu'elle représentait. Ce simulacre paraît être resté debout dans l'enceinte sacrée et avoir reçu les hommages des gens de Juda, pendant bien des années, sans que sa présence en cet endroit provoquât de protestations. Ce fut Ézéchias qui, vers la fin du huitième siècle, « mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait; car jusqu'à cette époque les Israélites lui brûlaient de l'encens, et on l'appelait la figure d'airain[4] ». Pour expliquer et justifier l'origine de ce culte, on avait la tradition qui a été recueillie dans les *Nombres,* celle de ce serpent d'airain sur lequel, dans le désert, il suffisait de jeter les yeux pour être guéri de la morsure des reptiles venimeux[5]. Comme le taureau, le serpent, en tant que symbole, avait été emprunté aux nations étrangères; on y reconnaît tout d'abord l'*uræus,* cet insigne de la royauté qui se rencontre partout en Égypte et que la Phénicie avait pris à sa voisine[6].

Ce taureau des sanctuaires d'Ephraïm, ce serpent qui avait les préférences de Juda, c'étaient des emblèmes de Iahvé; à ce titre, ces simulacres étaient l'objet d'un culte qui avait, dans une certaine mesure, un caractère public et national. A l'imitation des Chananéens, des Philistins et, surtout après le règne de David, sous l'influence des Phéniciens, la plupart des hauts lieux et le temple même de Jérusalem

1. Osée, viii, 5-6.
2. Osée, x, 5; *I Rois,* xii, 28; *II Rois,* x, 29.
3. *I Rois,* xii, 28. Le chapitre xviii des *Juges* donne à croire que ce culte, dans le sanctuaire de Dan, remontait à des temps plus anciens; l'*image de fonte* dont il est question dans ce récit doit être une tête de taureau.
4. *II Rois,* xviii, 4.
5. *Nombres,* xxi, 9.
6. Ce serpent d'airain était peut-être ailé, comme celui que l'on rencontre souvent dans les peintures des hypogées de l'Égypte (*Histoire de l'Art,* t. III, p. 533, n° 3). Il aurait, dans ce cas, fourni la première esquisse de ces *sarafs* ou séraphins, à six ailes, qu'Ésaïe place autour du trône de Iahvé (Ésaïe, vi, 1-3), là où Ézéchiel met les *keroubs*. Ces êtres factices auraient été tirés, par voie de développement, des deux symboles les plus ordinaires de Iahvé, le *keroub* du taureau, le *saraf* du serpent. Ce qui est certain, c'est qu'en hébreu *saraf* veut toujours dire *serpent*.

associèrent à ces images du dieu d'Israël celles des *Baâlim* et celles des *Achtarôt* ou Astartés, des dieux et des déesses de la Syrie. Le Baal ou *seigneur* par excellence, c'était le soleil; on érigea partout en son honneur ces cippes élancés, ces *khammanim* qui représentaient les rayons solaires ou les longues langues de la flamme [1]. Le croissant devait être le symbole d'Astarté, la *reine des cieux* [2]; on apprend, par les prophètes, que les femmes juives avaient pour cette déesse, à Jérusalem, une dévotion toute particulière et qu'elles en pratiquaient encore les rites dans l'exil où les avait jetées la conquête chaldéenne [3]. Sous les rois de Juda, la vallée de Hinnom vit souvent s'allumer les bûchers où l'on passait les enfants par le feu, afin de se concilier la faveur de Moloch [4]. Dans le royaume du Nord comme dans celui du Midi, ces cultes importés du dehors purent paraître, à certains moments, tout près de supplanter celui du dieu d'Israël, de ce Iahvé sous les auspices duquel les Hébreux s'étaient établis en Palestine et étaient devenus la nation qui, avec David et Salomon, avait commencé de compter dans l'Asie antérieure. Sans l'intervention des prophètes, Iahvé aurait été étouffé, si l'on peut ainsi parler, par toute cette végétation parasite; il n'aurait pas laissé plus de traces dans l'histoire de l'humanité que Camos et Milcon, les dieux de Moab et d'Ammon.

Sous la tente du pâtre, dans la maison du paysan et du citadin, Iahvé était encore plus en péril que dans les sanctuaires de la tribu : c'est que, dans la famille, le rôle de la femme était plus important que dans la vie extérieure et dans les manifestations collectives du sentiment religieux. Jamais, jusqu'à l'exil, les Israélites ne se sont abstenus d'épouser des femmes étrangères; or, partout et de tout temps, la femme a été passionnément attachée à ses habitudes d'enfance. Héthéenne ou Moabite, Amalécite ou Phénicienne, elle apportait donc avec elle, dans la demeure où elle entrait, ses idoles et ses amulettes, avec les rites que sa mère lui avait enseignés; elle les apprenait à ses enfants. Avant comme après la fondation de la monarchie, chaque famille avait ses *téraphim*, comme on les appelait, c'est-à-dire ses dieux domesti-

1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 121. Ésaïe, xvii, 8.
2. *Histoire de l'Art*, t. III, p, 68.
3. Jérémie, vii, 18 et surtout xliv, 15-25.
4. *I Rois*, xi, 7; *II Rois*, xxiii, 10; Jérémie, xxiii, 35; *Lévitique*, xviii, 21; *II Chroniques*, xxviii, 3; Ézéchiel, xxiii, 37, 39. Les principaux textes qui ont trait à ces cultes ont été recueillis avec soin dans une thèse présentée à la Faculté de théologie protestante de Paris, par M. Gédéon Jaulmes, en 1885, sous ce titre : *l'Idolâtrie dans le royaume de Juda depuis la réforme d'Ézéchias* (in-8°, 70 pages).

ques, vrais pénates de la tente ou de la maison. Dans la tente, ils étaient suspendus contre la paroi de feutre qui tremblait au vent, et le nomade les chargeait sur ses ânes quand il changeait de pâturage; mais dans la maison du laboureur ils devaient avoir leur niche ou leur édicule, plus ou moins spacieux, plus ou moins orné, suivant que leur propriétaire était plus ou moins riche.

L'antiquité judaïque a été tellement réduite en miettes et en poudre qu'il serait vain d'espérer trouver un jour ou l'autre des monuments où l'on pût reconnaître ces *téraphim;* mais plusieurs textes permettent de s'en faire quelque idée. Certaines de ces idoles étaient de très petite dimension : c'était surtout le cas de celles que possédaient les pasteurs tels qu'Abraham et Jacob. On en a la preuve dans un passage de la *Genèse*. Lorsque Jacob était parti furtivement avec ses deux femmes de chez Laban, Rachel avait dérobé les idoles de son père. Celui-ci court après les fugitifs; quand il les a rejoints, il leur reproche ce départ clandestin et le vol des *téraphim*. Jacob se disculpe; il autorise Laban à fouiller dans ses bagages; mais Laban ne trouva pas ce qu'il cherchait. Rachel avait pris les idoles, et, les ayant mises dans le bât d'un chameau, elle s'était assise dessus; elle prétexte une indisposition pour ne pas se lever devant son père[1]. Un autre récit, d'une époque postérieure, permet de croire que, dans la vie sédentaire des villes et chez les familles aisées, on avait des *téraphim* de la taille d'un homme. Saül poursuivait son gendre David et voulait le tuer. Mical, femme de David, lui apprit les projets de son père « et lui dit : « Si tu ne te sauves pas cette nuit, « demain tu es mort. » Elle le fit descendre par la fenêtre, et David s'en alla et s'enfuit. C'est ainsi qu'il échappa. Ensuite Mical prit le *téraphim*, qu'elle plaça dans le lit; elle mit une peau de chèvre à son chevet, et elle l'enveloppa d'une couverture. Lorsque Saül envoya des gens pour prendre David, elle dit : « Il est malade. » Saül les renvoya pour qu'ils le vissent, et il dit : « Apportez-le-moi dans son lit, afin que je le fasse « mourir. » Ces gens revinrent, et voici, le *téraphim* était dans le lit, et la peau de chèvre à son chevet[2]. » Il fallait, pour le succès de cette comédie, que l'idole fût un simulacre ayant une tête humaine; il fallait que la figure fût assez grande pour que les envoyés de Saül, en jetant les yeux dans la chambre par la porte entr'ouverte, pussent s'y tromper et croire à la présence de celui qui déjà leur avait échappé.

De quelle matière étaient faites ces idoles? Il semble que l'on ne

1. *Genèse*, XXXI, 20, 30-35.
2. *I Samuel*, XIX, 11-17.

puisse songer à la pierre. Celle-ci eût été trop lourde ; on vient de voir que ces images se laissaient aisément manier et déplacer. Penserons-nous à l'argile? Des figurines comme celles que dérobe Rachel pouvaient être en terre; mais modeler et cuire des statues de grandeur naturelle, comme Mical en met une dans la couche de David, n'est pas chose facile; il y faut l'adresse que possédaient, quatre ou cinq siècles avant notre ère, les potiers cypriotes[1]; nous n'avons aucune raison de croire que, quelque cinq cents ans plus tôt, on fût aussi avancé dans l'intérieur de la Palestine. Ce qui paraît de beaucoup le plus vraisemblable, c'est que ces *téraphim* étaient pour la plupart en bois de sycomore, comme tant de statues et de statuettes que l'on a tirées des tombes égyptiennes[2]; seulement ils devaient être d'une exécution très inférieure. Les textes sont tout à fait d'accord avec cette hypothèse. Plus d'une fois, dans le Pentateuque, revient l'ordre de mettre en pièces et de jeter au feu les idoles des Chananéens; quel qu'il soit, le législateur qui a édicté ces prescriptions avait évidemment en vue des statues de bois[3]. Celles-ci, quand on voulait les faire riches et belles, étaient parfois recouvertes, au moins en partie, de plaques ou de feuilles de métal; on appliquait peut-être l'or et l'argent sur le visage et sur les mains, pendant qu'une draperie enveloppait le reste du corps[4]. Ces figures pouvaient avoir ainsi quelque chose de l'aspect de celles que la foule vénère aujourd'hui dans les temples chrétiens de la Judée; elles ressemblaient aux *icones* de l'église orientale.

Il y avait aussi des idoles de métal, quelquefois d'or ou d'argent, plus communément de bronze. Des fondeurs phéniciens parcouraient le pays, offrant, comme Hiram-Abi, leurs services à qui savait les payer; d'ailleurs, à les voir faire, les ouvriers juifs avaient dû finir par apprendre le métier, par devenir capables d'exécuter sinon des pièces d'une grandeur et d'une complication exceptionnelles, comme les meubles du temple, tout au moins ce que nous appellerions des pièces d'une fabrication courante, des ouvrages de moindre dimension, qui répétaient des types usuels. A côté des images sculptées, la Bible mentionne souvent les images fondues. Il suffira de rappeler l'histoire si curieuse de

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 516-517.
2. *Ibidem*, t. I, pp. 640-644.
3. *Deutéronome*, VII, 5; XII, 3.
4. C'est ce que donnent à penser les termes qu'emploient les écrivains hébraïques à propos de ces figures; les mots *sippui, aphuddâ*, qui reviennent souvent à ce propos dans Isaïe, veulent dire *applique, couverture*. Voir STADE, *Geschichte*, t. I, p. 467. C'est ce même genre de figures que les Grecs appelaient περίχρυσα, περίαργυρα. ÉSAÏE (XXX, 22) parle des riches vêtements des idoles.

Mica, dont la mère remet deux cents sicles d'argent à un fondeur qui en fit une figure coulée, que Mica plaça dans sa maison[1].

Enfin, pour les *téraphim* communs et à bon marché, on dut employer aussi l'argile, dont la Phénicie faisait un si grand usage. On serait tenté de voir une idole juive dans une statuette de terre cuite qui a été trouvée à Gézer, sur la frontière des tribus d'Ephraïm et de Juda (fig. 223[2]); elle doit représenter une de ces Astartés auxquelles les femmes israélites, malgré toutes les objurgations des prophètes, étaient si dévotes. La figure, appliquée sur un fond, a été estampée au moule; elle est nue, et a les bras croisés sur la poitrine, au-dessous des seins; la tête est surmontée d'une sorte de tiare tourelée, qui rappelle la coiffure de la déesse figurée sur les monnaies de Sidon. L'ensemble du type rappelle la fabrique phénicienne, et cette statuette pourrait bien provenir d'une des villes de la côte.



223. — Figurine de terre cuite.

Un monument d'origine douteuse, ce n'est pas assez pour que l'on puisse dire si la facture des *téraphim* juifs avait quelque chose de particulier. En tous cas, les images que façonnaient les artisans israélites devaient être moins soignées, d'une exécution plus grossière que celles qui sortaient des ateliers de Tyr ou de Sidon. Les détails manquent complètement sur la marche qu'a pu suivre la plastique dans l'intérieur de la Palestine, chez ce petit peuple qui, comme tous ses voisins, a si longtemps adoré des images; c'est seulement à l'aide de l'analogie que l'on arrive à des conjectures qui ont quelque vraisemblance. De même qu'en Grèce le *xoanon* s'est dégagé par degrés du tronc d'arbre équarri, chez les Hébreux c'est de l'*achéra*, du pieu planté près de l'autel que l'on a tiré la première ébauche d'une statue toute rudimentaire; on l'a habillé, on y a indiqué grossièrement une tête et les attaches des membres, comme dans certains bétyles phéniciens que représentent les médailles et les stèles votives[3]. On est tenté de se demander si l'*éphod*, dont il est question dans plusieurs des plus anciens textes de la Bible, n'était pas un symbole de ce genre, une représenta-

1. *Juges*, XVIII, 1-5. Voir *Exode*, XX, 23; XXXII, 4; *Nombres*, XXXIII, 52.

2. *Palestine exploration fund. Survey of western Palestine. Memoirs*, t. II, p. 439. Nous ne pouvons malheureusement que reproduire la très médiocre gravure que l'ouvrage anglais donne de ce monument. C'est M. Clermont-Ganneau qui a retrouvé le site de Gézer.

3. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 14, 16, 192, fig. 232.

tion sommaire de la divinité. Le terme a évidemment deux sens; avec ou sans l'addition du mot *bad*, « lin », il paraît désigner, dans certains passages, le surplis des prêtres[1]; mais ailleurs il s'applique évidemment à un objet que le prêtre pouvait attacher ou tenir d'une manière quelconque et dont il se servait pour interroger Iahvé[2]! Quand Abiathar, de la ville sacerdotale de Nob, échappe au massacre des siens, il se sauva « ayant en main l'éphod[3] », comme aujourd'hui, en pareil cas, un prêtre emporterait le Saint Sacrement. Quelle idée peut-on se faire de cet éphod? Était-ce, comme on l'a conjecturé, une petite caisse qui renfermait deux dés, appelés *Urim* et *Tummim*[4]? Si cette supposition est fondée, quelle forme devait avoir cette boîte? Ne pourrait-on se la figurer assez semblable à cet emblème de Tanit, qui, par sa disposition même, par l'espèce d'anse qu'il offre à sa partie supérieure, eût donné un coffret facile à saisir et à manier? Ou bien l'ornement principal de l'éphod était-il le globe ailé, autre symbole si répandu, que l'on retrouve des rives du Nil à celles de l'Euphrate et jusque sur les cachets juifs? A moins de découvertes tout à fait imprévues, il régnera toujours une grande incertitude à ce sujet. Ce qui est certain, c'est que l'éphod était considéré comme un des plus précieux insignes du prêtre, comme l'instrument nécessaire des relations établies entre Iahvé et son peuple. Osée, cherchant les expressions les plus fortes qu'il puisse trouver pour peindre l'abaissement et la ruine qui frapperont les Hébreux en punition de leurs péchés, s'écrie : « Les enfants d'Israël resteront longtemps sans roi ni chef, sans sacrifice ni statue, sans éphod ni téraphim[5]. »

Le rapprochement que le prophète établit entre l'éphod et le téraphim donne bien à penser que le premier, comme les seconds, avaient plus ou moins le caractère de ces images que devaient proscrire avec tant de vigueur, dès le siècle suivant, les successeurs d'Osée. De quelque manière qu'on se les représente, éphod et téraphim ne devaient pas avoir plus d'élégance et de beauté que les grossières idoles qui ont été recueillies dans les îles de la mer Égée, à Mycènes et à Tirynthe; mais, tandis que, partie de ces humbles commencements, la statuaire fit en Grèce les progrès que l'on sait, Chananéens et Israélites s'arrê-

1. *I Samuel*, XXII, 18.
2. *Ibidem*, XIV, 43.
3. *Ibidem*, XXIII, 6.
4. STADE, *Geschichte*, t. I, pp. 471-472. Voir aussi l'article de Saulcy, *le Costume sacerdotal chez les Juifs*, dans la *Revue archéologique*, n. s., t. XX, pp. 104-110.
5. OSÉE, III, 4.

tèrent de bonne heure dans cette voie. Les premiers n'eurent pas une civilisation originale; quant aux seconds, lorsque leur génie s'émancipa et grandit, le tour que prit chez eux la pensée religieuse vint couper court à tout essor de la sculpture. Dès le huitième siècle et peut-être avant, les prophètes commencent à prêcher avec passion contre toutes ces idoles qui risquent de faire oublier à leurs compatriotes le grand dieu national, et pour qu'Israël ne puisse pas confondre son maître et seigneur avec tous les Baals syriens qui lui font concurrence, ils condamnent comme une impiété, comme un crime, tout essai de prêter à Iahvé une forme sensible. Dans son emportement logique, leur puritanisme aboutit à la défense de faire aucune image taillée ou fondue d'un être vivant, quel qu'il soit, de l'homme ou de l'animal. Sans doute, dans la pratique, cette règle fut sans cesse violée; elle contrariait des habitudes déjà trop enracinées; elle était en quelque sorte contre nature et les exemples que les Hébreux recevaient de tous leurs voisins contribuaient encore à les détourner d'obéir docilement à ce précepte. Jusqu'aux jours de l'exil et même longtemps après, on continua donc de façonner des *téraphim* de bois, de métal et d'argile; mais les rois pieux proscrivirent et brisèrent les images qu'avaient dressées leurs prédécesseurs, et sous un Ezéchias ou un Josias les artisans qui vivaient de ce métier ne travaillaient plus qu'en cachette, comme des malfaiteurs. Voici comment Jérémie parle des sculpteurs, de ces artistes pour qui la Grèce n'aura jamais assez de couronnes et assez de gloire : « L'art des hommes les a rendus tous insensés; les statues sont devenues la confusion de ceux qui les ont faites, parce que leur ouvrage n'est qu'un mensonge et une matière qui n'a point de vie[1]. » Un art ainsi découragé, ainsi tenu en suspicion par les conducteurs spirituels du peuple, par les plus nobles représentants de son génie, ne devait pas se développer; Israël n'a pas eu, ne pouvait pas avoir de statuaire.

§ 5. — LA GLYPTIQUE

Là où la sculpture reste dans l'enfance, on ne saurait beaucoup attendre de la glyptique, dont le rôle se borne à réduire et à faire entrer dans le cadre étroit de ses menus ouvrages les types que la sculpture a créés. Le cachet n'en était pas moins un article de première nécessité

1. Jérémie, LI, 17.

aussi bien pour le Juif que pour le Chaldéen ou le Phénicien. L'usage en était si universellement répandu, au temps où fut rédigé la Genèse, que l'imagination le prêtait alors même aux héros légendaires de l'âge patriarcal. C'est ainsi que Juda remet à Thamar, comme gages, son bâton, son collier et son sceau[1]. De même aussi l'auteur de l'Exode, dans la description qu'il donne du costume sacerdotal d'Aaron, prodigue les pierres dures, serties dans l'or et suspendues à des chaînettes du même métal; il en met deux sur les épaulettes, et douze sur le pectoral, et sur toutes sont inscrits, ici six par six, là un à un, les noms des tribus d'Israël; « c'est un ouvrage de gravure sur pierre, comme des gravures de cachet »[2]. A ces derniers mots et à tout ce luxe de gemmes, on devine que les Israélites, lorsque furent écrites ces pages, étaient familiers avec l'art de l'intaille, que chacun, scribe ou marchand, portait son cachet suspendu au cou par une cordelette[3].

Jérusalem, Samarie et même de plus petites villes devaient donc avoir, dans leur bazar, quelques boutiques où l'on taillait l'hématite et la cornaline, le jaspe et l'onyx[4]; l'acheteur y faisait graver son nom sur la pierre qu'il choisissait, à côté de symboles et d'ornements préparés d'avance. Comme tout métier qui est dans un petit nombre de mains, celui-ci donnait de beaux bénéfices; il est donc probable que des ouvriers israélites firent effort pour l'apprendre et y acquirent une certaine habileté; mais les graveurs les plus recherchés durent toujours être d'origine phénicienne. Les Phéniciens fabriquaient l'intaille en gros, pour l'exportation; ils fabriquaient ces pâtes de verre historiées qui, par leur bas prix, mettaient le cachet à la portée des plus pauvres; tous les secrets de ce travail minutieux et délicat leur étaient connus. Ce fut donc à eux que l'on s'adressa quand, sous David et ses premiers successeurs, on voulut se pourvoir de sceaux qui ne parussent pas moins soignés que ceux dont se servaient les gens de marque dans les pays voisins, et, alors même que, dans l'intérieur de la Palestine, les artisans indigènes eurent, avec plus ou moins de succès, commencé de faire concurrence à leurs maîtres, ceux-ci n'en continuèrent pas moins

1. *Genèse*, xxxviii, 18.
2. *Exode*, xxviii, 9-21.
3. Au sujet de cette pièce de joaillerie et des gemmes qui la composaient, voir de Saulcy, *Recherches sur le costume sacerdotal chez les Juifs* (*Revue archéologique*, n. s., t. XX, p. 115).
4. Les versets 17-20 du chapitre xxviii de l'*Exode* donnent toute une énumération des pierres alors les plus employées; mais il est bien difficile d'arriver à savoir la valeur exacte de chacun des termes de l'original. Les traducteurs rendent tous ces mots un peu au hasard.

à donner le ton et à fournir les modèles. Vous verrez bien dans les ouvrages spéciaux un certain nombre de monuments décrits sous le titre d'*intailles hébraïques*[1]; mais à quel signe les a-t-on distingués et reconnus? Ce n'est ni à la forme ni à la facture, ni au choix et au sens de l'image. La forme est d'ordinaire celle du cône ou de l'ellipsoïde et de leurs variétés, ces formes que la Phénicie a de bonne heure adoptées comme plus commodes que le cylindre et le scarabée. Quant à la facture, on y retrouve cette facilité sans distinction, cette adresse un peu banale qui caractérisent tous les produits de l'art phénicien. Pour ce qui est des motifs d'ornement et des symboles, lorsqu'il y en a dans le champ du cachet, ils ne diffèrent pas de ceux qui constituent le répertoire courant du décorateur phénicien[2]. On tire donc surtout parti du mode de composition des noms propres gravés sur la pierre; mais on n'a peut-être pas usé toujours de ce critérium avec assez de réserve. Le nom de Iahvé forme-t-il l'un des termes du nom théophore qu'on lit sur une intaille, on est fondé à croire que ce dernier a été porté par un Juif; dans les noms phéniciens c'est *Baal*, dans les noms araméens c'est *El* qui occupe la place réservée dans les noms hébraïques à l'élément *Yahou*. Cet élément n'entre d'ailleurs pas dans tous les noms juifs, et là où il manque, la certitude n'est plus la même. On incline à supposer des Israélites partout où l'on rencontre ce que l'on appelle un nom biblique; or un certain nombre des noms que l'on désigne ainsi font partie du fonds commun des dialectes sémitiques et pourraient aussi bien avoir appartenu à des hommes de Tyr ou de Sidon qu'à des habitants de Jérusalem ou de Samarie[3]. Sous toutes ces réserves, il y a pourtant lieu d'admettre que l'on possède plusieurs intailles qui ont vraiment droit à ce titre d'*hébraïques*. La paléographie contribue d'ailleurs à confirmer l'hypothèse fondée sur l'onomatologie. Dans les plus vieilles inscriptions hébraïques, les lettres sont les mêmes que dans les inscriptions archaïques de la Phénicie et cependant, pour un œil exercé, elles ont une physionomie légèrement différente; la main des scribes, dans la vallée du Jourdain, n'avait pas tout à fait les mêmes allures que dans les villes du

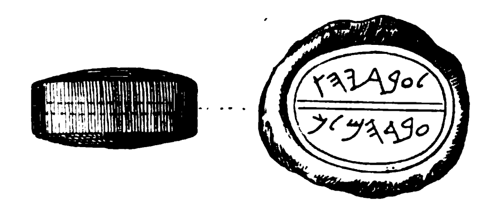
1. Voir dans les *Mélanges d'archéologie orientale* de M. DE VOGÜÉ (in-8°, 1878) le mémoire intitulé *Intailles à légendes sémitiques*, et, dans M. MÉNANT, *Recherches sur la glyptique orientale*, 2e partie, 1886, les pages 227-231.

2. C'est ce qui nous a permis de donner déjà, dans le chapitre que nous avons consacré à la glyptique phénicienne, plusieurs intailles qui paraissent avoir été des cachets exécutés pour des Juifs (*Histoire de l'Art*, t. III, fig. 423, 450, 451).

3. Des noms comme Nahoum, Mehanemet, Ouzzia, Akbor, etc., peuvent être aussi bien phéniciens que juifs.

littoral syrien ou de l'île de Cypre. Enfin il y a aussi à tenir compte, dans une certaine mesure, de l'endroit où la pièce a été découverte[1].

En Judée comme en Phénicie, on rencontre des cachets sans ornement, où il n'y avait de gravé qu'une inscription. Tel est celui sur lequel on lit : *D'Obadyahou, serviteur du roi,* c'est-à-dire fonctionnaire ou officier royal (fig. 224 et 225). Il est vraiment regrettable qu'Obadyahou ait négligé de nous apprendre quel était le roi à la maison duquel il fut attaché. Un personnage qui porte exactement ce même nom était majordome d'Achab et joue un rôle important dans les traditions relatives à Élie[2]. Si cet officier a eu un sceau gravé à son nom, ce sceau devait singulièrement ressembler à celui que nous reproduisons; par leur forme, les lettres que l'on trouve sur ce monument conviendraient bien à cette haute époque[3].



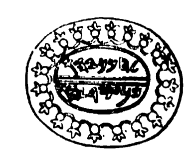
224. — Sceau d'Obadyahou. Forme de la pierre.

225. — Sceau d'Obadyahou. Face gravée.

La plupart des cachets ne sont pas aussi simples que celui d'Obadyahou. A côté du nom et du titre, on y voit des ornements et des figures. Ainsi, sur un ellipsoïde bombé qui provient de Jérusalem, au-dessus de la légende : *De Hananyahou, fils de Akbor,* il y a la palmette dite phénicienne, gravée avec une rare perfection sur une matière extrêmement dure (fig. 226)[4]. Sur une autre pierre de la même provenance, une grande couronne ovale de têtes de pavots ou de grenades entoure l'inscription : *De Hananyahou, fils de Azaryahou* (fig. 227)[5].



226. — Sceau d'Hananyahou. Ellipsoïde bombé, percé. Silex moucheté.



227. — Sceau d'Hananyahou. Ellipsoïde bombé. Cornaline saphirine.

1. C'est le cas, par exemple, pour le petit sceau en hématite qui a été ramassé par les explorateurs anglais à l'angle sud-ouest du Haram, à une profondeur de 8 mètres. Il porte, en deux lignes, cette inscription : *Haggai, fils de Shebaniah* (*The Recovery*, pp. 123, 128 et 493, où on en trouvera une reproduction).

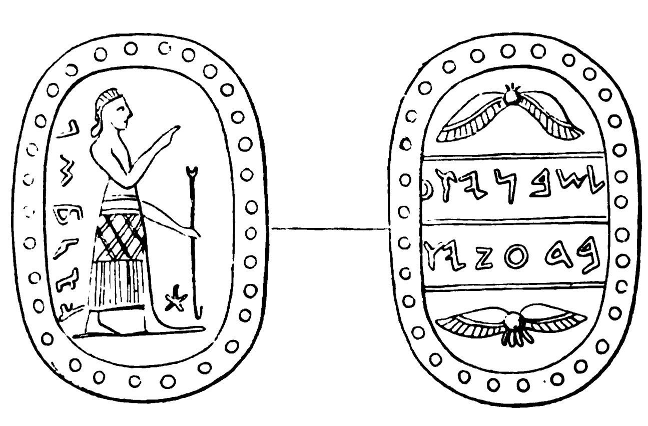
2. *I Rois,* XVIII, 3 et suivants.

3. Nous empruntons les figures et les observations qui l'accompagnent à une dissertation de M. CLERMONT-GANNEAU, *le Sceau d'Obadyahou, fonctionnaire royal israélite* (dans le *Recueil d'archéologie orientale,* fascicule I, 1885, in-8°, Ernest Leroux, pp. 33-38).

4. CLERMONT-GANNEAU, *Sceaux et cachets israélites, phéniciens et syriens* (1882, 8°, extrait du *Journal asiatique*), n° 1.

5. CLERMONT-GANNEAU, *Sceaux et cachets*, etc., n° 2.

On ne s'est d'ailleurs pas toujours contenté de ces motifs qui, par leur caractère purement ornemental, étaient de nature à ne pas choquer même les rigoristes les plus outrés. Voici une pierre, en forme d'ellipsoïde à deux faces, que Longpérier croyait hébraïque[1]. Sur une première face on voit une figure d'homme debout tenant un bâton, accompagnée de l'inscription : *De Shebaniah* (Sébénias). Le personnage est dans l'attitude de l'adoration. Sa jupe courte, qui laisse le buste nu, rappelle le pagne égyptien (fig. 228). Au revers, on lit, entre deux globes ailés, les mots : *De Shebaniah, fils d'Ozziah.* Là le symbole est tout phénicien; ailleurs, dans un taureau passant, gravé entre les deux lignes de la légende : *De Shemayahou, fils de Azaryahou,* on peut reconnaître une de ces idoles qui furent longtemps la représentation populaire de Iahvé (fig. 229)[2].



228. — Sceau de Shebaniah, au double de la grandeur réelle. Ellipsoïde bombé. Cornaline saphirine.

Sur une pierre que M. de Vogüé croit aussi hébraïque, l'inscription : *De Nathanyahou fils de Abdyahou* est intercalée entre deux bouquetins, animaux qui paraissent avoir été consacrés à la grande déesse syrienne, particulièrement quand elle était adorée sous la forme d'Anat ou d'Anahit (fig. 230)[3]. Une intaille qui a un caractère païen encore plus



229. — Sceau de Shemayahou. Cône de calcédoine.



230. — Sceau de Nathanyahou. Cône d'agate.

1. De Longpérier, *Œuvres*, t. I, pp. 198-199.
2. De Vogüé, *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 131.
3. De Vogüé, *Mélanges*, p. 133. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 451. Une chèvre et un chevreau figurent sur une améthyste conoïde, qui, achetée à Saïda, appartient aujourd'hui au Louvre. On y lit : *A Ahnabad.* Cette intaille est classée parmi les hébraïques par M. Ledrain, qui l'a décrite (*Étude sur quelques intailles sémitiques du Musée du Louvre,* dans la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale,* de MM. Oppert et Ledrain, 1884-85, p. 35-35).

marqué, c'est celle où l'on voit une divinité qui a la tête ornée de la coiffure d'Hathor, à genoux sur une fleur de lotus[1]; c'est évidemment là une contrefaçon phénicienne d'un type égyptien; pourtant, dans la légende : *D'Abiou, serviteur de Ouzziou,* noms et forme des lettres, tout est de nature à autoriser la supposition que le cachet a appartenu à un Israélite. Même observation pour la pierre où figure un sphinx ailé, à tête d'épervier[2]. Comme dernier échantillon de cette série, nous citerons un scarabéoïde en agate rouge, qui est entré au Louvre avec les antiquités chaldéennes de M. de Sarzec; il a été acquis en Mésopotamie, mais c'est l'œuvre d'un graveur phénicien (fig. 231[3]). On y voit un personnage divin, à deux paires d'ailes; il tient dans chaque main un serpent, comme le fait quelquefois l'Horus égyptien. Sur la tête, il porte le disque solaire entre les deux cornes, et de celles-ci pendent deux serpents. Près des pieds du dieu paraît, deux fois répété, ce symbole que l'on appelle en Égypte *l'œil d'Osiris*. Au-dessous de cette figure, une légende qui n'est que d'un seul mot, *Baalnathan,* « celui que donne Baal ». C'est un nom analogue à *Ionathan,* « celui que donne Iahvé ». *Io,* abréviation de Iahvé, est ici remplacé par *Baal*. Or on croit pouvoir reconnaître là un nom hébreu. Un Phénicien se serait plutôt appelé *Baaliathon* que *Baalnathan*. Le sens est le même; mais le dialecte phénicien, dans la composition de ces noms théophores, employait de préférence un verbe différent. On voit par cet exemple combien c'est chose délicate que l'attribution à telle ou telle nationalité de telle ou telle pierre gravée. On ne peut hésiter au contraire lorsque, sur une de ces intailles, on trouve le nom d'un des dieux particuliers d'un des peuples de la Syrie. C'est ainsi que l'on reconnaît le cachet d'un Moabite dans cette pierre gravée sur laquelle on lit : *De Kamosiekhi*, nom composé avec celui de dieu du Moab, Camos (fig. 232).



231. — Sceau de Baalnathan.



232. — Intaille moabite. De Vogüé, *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 89.

Baalnathan, son nom l'indique, devait être un de ces Israélites qui

1. *Histoire de l'Art,* t. III, fig. 451.
2. *Ibidem,* fig. 450.
3. Cette curieuse intaille a été signalée et étudiée par M. Ledrain (*Revue archéologique,* n. s. t., XLIII, pp. 285-286). Nous lui empruntons l'image et la description qu'il en a donnée.

avaient pris ouvertement parti pour les dieux syriens contre le dieu national; mais il n'est pas certain, il n'est même pas probable que les possesseurs des autres cachets historiés aient été tous dans le même cas. Plusieurs d'entre eux portent des noms qui ne peuvent guère avoir été en usage que dans des familles où l'on n'avait pas cessé de fréquenter les autels de Iahvé; pourtant ils n'en ont pas moins admis sur leurs cachets des figures et des emblèmes que réprouvaient hautement ces prophètes dont ils ont été les contemporains; c'est en effet au huitième siècle et aux deux siècles suivants que l'on rapporte la plupart de ces intailles [1]. A lui seul ce fait suffirait à démontrer, si d'ailleurs nous n'en avions pas déjà fourni la preuve, que, malgré les anathèmes lancés contre l'idolâtrie, malgré le zèle iconoclaste de quelques rois, la plupart des Juifs, jusqu'à l'exil et surtout jusqu'au retour à Jérusalem, n'ont pas eu pour les images plus de répugnance que n'en avaient tous leurs voisins. Les prescriptions si sévères du décalogue n'étaient prises au pied de la lettre que par une petite élite; mais celle-ci, grâce à l'élévation de ses idées et à la chaleur de ses convictions, avait pour elle l'avenir; elle ne pouvait manquer de triompher et son triomphe sera définitif après l'édit de Cyrus. En effet, ceux-là seuls qui auront la foi, une foi ardente et exaltée, se détacheront de leurs intérêts et de leurs affaires, quitteront leurs champs et leurs boutiques pour retourner, au prix d'un long voyage, s'établir sur les ruines de la cité détruite et entreprendre d'en relever les édifices, au milieu de bien des difficultés et de bien des périls. Dans ces bandes de piétistes que ramèneront et qu'échaufferont de leur feu Zorobabel, Esdras et Néhémie, il n'y aura plus place pour les traîtres à Iahvé, ni même pour les indifférents et pour les tièdes. C'est alors, mais c'est alors seulement, que les préceptes de la loi seront appliqués dans toute leur rigueur, que les Juifs fidèles prendront en horreur toutes ces figures et tous ces symboles dont leurs ancêtres s'étaient fort bien accommodés.

Les menus objets que nous venons de décrire ont d'ailleurs pu jouir, plus longtemps que les ouvrages de la statuaire, du bénéfice d'une certaine tolérance. C'étaient des objets d'un caractère usuel, des instruments d'une espèce particulière; il n'y avait pas lieu de craindre que des hommages dérobés au vrai dieu allassent s'égarer sur ces images

1. Ç'a été l'avis de tous les hébraïsants qui se sont occupés de ces monuments; le choix des noms, la forme des lettres, la trace partout sensible de l'influence phénicienne, tout cela convient à l'époque du double royaume et aux temps de la dispersion et de l'exil.

quand elles s'imprimeraient dans l'argile ou dans la cire. Tant que la réforme dont les prophètes avaient pris l'initiative n'eut pas atteint son terme logique et achevé de déraciner les vieilles habitudes, les figures et les symboles burinés sur les sceaux parurent peut-être sans conséquence. Tel Israélite qui aurait refusé son encens à une statue de Baal ou d'Astarté ne vit pas grand mal à choisir chez le marchand de cachets, pour y faire inscrire son nom et son titre, une pierre où la main adroite de quelque graveur en renom avait déjà dessiné un sphinx ou un globe ailé. La banalité même de ces motifs en faisait l'innocence, et ils avaient l'avantage d'orner le sceau, de lui donner un aspect plus élégant et plus riche.

§ 6. — LA PEINTURE

La peinture concourt avec la forme à donner l'apparence de la vie aux ouvrages de la plastique; les prophètes et tous ceux qui subissaient leur influence devaient donc la condamner au même titre que la sculpture; dans ces conditions, elle n'avait pas plus d'avenir. Elle fit donc si peu de progrès chez les Juifs, que la langue hébraïque ne possède même pas de mots qui signifient proprement *peindre,* un *peintre,* une *peinture*. Dans Ézéchiel, il est bien question d'images coloriées sur le mur, dont se seraient éprises les filles d'Israël [1]; mais, pour les désigner, le prophète se sert d'un verbe qui signifie plutôt graver (*haqaq*); ces figures rouges (*haqaqim bassasar*); ce sont évidemment des bas-reliefs dont le contour a été tracé au ciseau et dont l'intérieur a reçu au pinceau une teinte qui indique les détails du vêtement. Ézéchiel est d'ailleurs le seul des auteurs bibliques chez qui l'on trouve une mention de ce genre; ce qui la lui a suggérée, ce sont les monuments assyriens et chaldéens qu'il avait sous les yeux; on n'a pas oublié qu'il vivait, qu'il écrivait en Mésopotamie.

Le sens de la couleur ne paraît pas avoir été très développé chez les Israélites. Ils ne mentionnent, à vrai dire, que quatre couleurs : le blanc, le noir, le vert et le rouge. Un certain bleu violet est représenté par le nom de la coquille qui le produisait, le murex; c'est la pourpre tyrienne. Pour donner l'idée d'un bleu plus clair, le rédacteur de l'*Exode* cherche une analogie dans une de ces gemmes dont tous ses

1. ÉZÉCHIEL, XXIII, 14. Cf. VIII, 10, où il est question d'images du même genre, mais sans que la couleur soit indiquée.



lecteurs connaissaient la nuance charmante. Moïse et Aaron aperçoivent, du haut de la montagne, le dieu d'Israël, « et sous ses pieds c'était comme un parquet en dalles de saphir et comme le ciel même dans toute sa pureté[1] ».

§ 7. — LES ARTS INDUSTRIELS

Les prédications des prophètes et les prescriptions de la loi dite mosaïque arrêtèrent l'essor de ce que l'on peut appeler les arts majeurs, de la peinture et de la sculpture; par là même, elles étaient contraires à tout progrès des arts mineurs, de ce que nous avons nommé les arts industriels. En effet, ceux-ci ne vivent pas de leur propre fond; dès qu'ils cherchent à sortir de l'enfance, ils s'inspirent des modèles que fournit et qu'accrédite la statuaire; ils se développent sous l'influence du sentiment esthétique que la statuaire éveille et qu'elle affine là où elle a donné de la forme vivante une traduction sincère et originale.

L'esprit des prophètes hésita, suivant les temps, entre un double idéal; la monarchie, avec sa complication administrative et les goûts qu'elle fait naître, ne lui agrée pas. Les plus anciens de ces réformateurs regrettent l'état patriarcal; leur rêve, c'est une société sans autre gouvernement que la constante intervention des voyants qui parlent au nom de Iahvé; les plus modernes, comme Ézéchiel, commencent à rêver une cité sacerdotale où le prêtre sera le véritable souverain et où le grand souci sera l'accomplissement du sacrifice et l'observation des rites; mais, de quelque manière qu'ils conçoivent la vie d'Israël, tous ces puritains sont également hostiles au luxe. Celui-ci ne pouvait être que d'importation étrangère; il supposait des relations quotidiennes entre les adorateurs de Iahvé et les idolâtres; il introduisait dans toutes les maisons des objets où s'étalaient ces images qui risquaient toujours d'être un piège et une tentation pour les fidèles. Ces craintes n'étaient pas vaines; il n'y eut vraiment de luxe, en Israël, que sous les règnes et dans les milieux où prédomina l'influence phénicienne, à Jérusalem, sous David et sous son fils, comme plus tard, dans le royaume du Nord, avec cette maison d'Achab qui essaya et qui parut tout près de recommencer l'œuvre de Salomon, d'atteindre à la même puissance et de jeter le même éclat.

1. *Exode*, XXIV, 10.

Par lui-même, ce peuple de paysans, qui conservait toujours le souvenir et comme la nostalgie de la vie nomade, n'était arrivé, jusqu'au moment où il adopta le régime monarchique, qu'à une industrie tout élémentaire; il était, à cet égard, bien en arrière de ses voisins, des Philistins et des Phéniciens, qui s'étaient formés à l'école de l'Égypte. C'était le cas, notamment, pour tout ce qui concerne les arts du métal, et cette infériorité fut certainement pour beaucoup dans la longue suite de ces défaites qui, jusqu'au moment où parut David, semblaient destiner Israël à devenir la proie des Philistins. Chez ceux-ci, le guerrier paraît avoir eu une armure aussi complète que celle dont s'enveloppait plus tard l'hoplite grec. On prête à Goliath, dans sa lutte contre David, jusqu'à ces jambières de bronze qui sont les cnémides homériques[1]. D'ailleurs, à prendre les textes qui paraissent avoir conservé le plus fidèlement le souvenir des jours anciens, il semble que les Hébreux, après même qu'ils furent devenus sédentaires, soient restés longtemps encore assez novices dans la pratique de procédés qui supposent une tradition domestique et des secrets de métier. C'est ce qu'indique à sa manière, non peut-être sans quelque exagération, l'auteur du livre de Samuel, quand il raconte la guerre que soutient Israël contre les Philistins. « On ne trouvait pas de forgeron dans tout le pays d'Israël; car les Philistins avaient dit : « Empêchons les Hébreux de fabriquer des épées ou des lances. » Et chaque homme en Israël descendait chez les Philistins pour aiguiser son soc, son hoyau, sa hache et sa bêche, quand le tranchant des bêches, des hoyaux, des tridents et des haches était émoussé, ainsi que pour redresser les aiguillons. Il arriva qu'au jour du combat il ne se trouvait ni épée ni lance entre les mains de tout le peuple qui était avec Saül et Jonathan; il ne s'en trouvait qu'auprès de Saül et de Jonathan, son fils[2]. »

Il est difficile de ne pas voir là une sorte d'hyperbole, destinée à faire comprendre combien Israël était tombé bas vers le commencement du règne de Saül. Si les Hébreux n'avaient pas eu chez eux de forgerons, où auraient-ils pris et comment auraient-ils entretenu les armes qui leur servirent à combattre les Chananéens et à les déposséder graduellement? Les ouvriers qui frappaient sur l'enclume n'avaient-ils pas leur ancêtre légendaire, leur patron, comme nous dirions, dans ce

1. *I Samuel*, XVII, 5-7.
2. *Ibidem*, XIII, 19-22.

Tubal-Caïn « qui forgeait tous les instruments d'airain et de fer[1] »? Nous devinons pourtant, à plus d'un indice, que les Hébreux, avant le règne de David, étaient restés très au-dessous des Chananéens dans l'art de tirer parti du métal, soit pour la guerre, soit pour la décoration des édifices. Il semble que les Hébreux aient attendu jusqu'à Salomon pour s'approprier ces *chars de fer,* c'est-à-dire garnis d'armatures de fer, que conduisent au combat les Chananéens et les Philistins[2]. Nous avons vu que, lorsqu'il s'est agi de meubler le temple, c'est aux Phéniciens que l'on emprunta les fondeurs et les ciseleurs qui seuls parurent capables de remplir cet office.

Les Juifs connaissaient le fer (*barzel*), que les caravanes venant de la Mésopotamie avaient pu de bonne heure apporter en terre syrienne; mais chez eux et chez leurs voisins, comme chez les Grecs au temps d'Homère, le bronze (*nehoset*) était d'un usage bien plus général. Ainsi toute l'armure de Goliath est en airain; la lance seule est armée d'une pointe de fer[3]. L'arc, dont il n'est pas question dans ce passage, était aussi de bronze[4]. Épées, poignards et couteaux devaient être du même métal; mais toute indication nous manque à ce sujet. Ce qui suffirait à nous avertir de la haute valeur qu'avait le bronze, c'est qu'il est nommé, après l'or et l'argent, dans le dénombrement du butin pris sur l'ennemi[5].

Tous ces métaux n'étaient pas employés seulement à la fabrication d'armes, d'outils et d'ustensiles de ménage. Le goût de la parure est aussi ancien que l'homme. Déjà très répandu sous la tente du nomade, il a dû encore se développer lorsque l'agriculture devint à son tour une source de richesse. Hébreux et Chananéens, comme le font aujourd'hui encore les habitants de ces contrées, aimaient à se couvrir de bijoux et ils en ornaient jusqu'à leurs bêtes de somme et leurs montures. Comme partout, les femmes portaient des pendants d'oreilles, des colliers où étaient suspendus des croissants, symbole d'Astarté, des chaînettes tombant sur la poitrine, des plaques au sein et sur la ceinture, des bracelets, des bagues, des anneaux de jambe, tout cela en métal ou en verroterie[6]. Nous n'appellerons l'attention que sur un seul des bijoux mentionnés dans la Bible : c'est celui qu'elle appelle *nezem* et que

1. *Genèse*, IV, 22.
2. *Josué*, XVII, 16-18. *Juges*, I, 19; IV, 13. *I Rois*, 26.
3. *I Samuel*, XVII, 7.
4. *II Samuel*, XXII, 35.
5. *Ibidem*, VIII, 8, 10.
6. Voyez par exemple la description du butin enlevé aux Madianites (*Nombres*, XXXI, 50) et celle que fait Isaïe de la parure des filles de Sion (III, 16-24). Un vers du *Canti-*

Rebecca reçoit d'Éliézer[1]. C'est un ornement pour le nez; on peut seulement se demander s'il s'agit d'un anneau passé dans le cartilage, comme j'en ai vu aux femmes turcomanes, en Anatolie, ou de ce petit bouton d'or, le *khergèh,* comme on l'appelle, que les femmes de Damas portent suspendu à l'une des narines; d'ordinaire une ou plusieurs turquoises y sont incrustées, et il a la grosseur d'un bouton de chemise[2] (fig. 233). On remarquera aussi ces croissants que portent au cou les chameaux des rois de Madian[3]; pour que la chronique rappelle que Gédéon s'en empara, il fallait que ces ornements fussent en or. Il peut y avoir quelque exagération dans les chiffres indiqués en plusieurs endroits comme représentant le butin en métaux précieux fait par les Israélites dans telle ou telle de leurs guerres contre les peuples voisins; mais le chroniqueur ne les aurait pas risqués s'ils avaient dû blesser tout d'abord les esprits par leur invraisemblance. S'ils ne choquaient pas, c'est que, chez les Israélites et chez leurs voisins, on était accoutumé à voir partout briller, dans les noires chevelures et sur la peau brunie par le soleil, l'éclat de ces ornements. Nulle part on n'a plus le goût de ce luxe voyant que chez les peuples pauvres, où le capital ne trouve pas son emploi dans les entreprises du commerce et de l'industrie.



233. — Femme de Damas avec le *nezem*. Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*.

que (I, 10) pourrait faire croire à des plaques de métal fixées derrière l'oreille, avec chaînettes pendant le long des joues; ce serait un ornement analogue à celui que nous avons rencontré dans maintes figures cypriotes (*Histoire de l'Art*, t. III, pp. 561-562 et fig. 384).

1. *Genèse,* XXIV, 22, 47. Le dernier de ces deux versets ne permet pas le doute : « J'ai mis le *nezem* à son nez », dit Éliézer. De même ISAÏE, III, 21; ÉZÉCHIEL, XVI, 12.

2. LORTET, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 586. D'Orfa et d'Édesse à Bagdad, dans toute la Mésopotamie, c'est l'usage de percer aux filles une narine pour y pouvoir suspendre un anneau. Le *nezem* se retrouve aussi en Arabie; aujourd'hui, dans le *Nèdjed,* c'est un anneau d'or qui a un pouce et demi à deux pouces de diamètre (Lady Anne Blunt, *Pèlerinage au Nèdjed, berceau de la race arabe,* dans le *Tour du Monde,* t. XLIII, p. 46).

3. *Juges,* VIII, 21.

4. *Nombres,* XXXI, 52. *Juges,* VIII, 26.

Quant au style de ces bijoux, on peut s'en faire une idée par celui de ces bijoux phéniciens dont nous avons donné de nombreux échantillons[1]; les formes devaient être à peu près les mêmes; mais l'exécution était certainement plus simple et moins fine chez ces nomades et ces paysans que dans les riches cités de la côte. D'ailleurs les ateliers de ces villes fournissaient peut-être une bonne partie des joyaux qui se portaient dans les villages d'Israël et dans les campements des tribus établies de ce côté du désert de Syrie. Les Phéniciens exportaient, par mer, en quantité prodigieuse, ces meubles, ces menus objets de toilette et de parure que l'on retrouve aujourd'hui sur toutes les côtes de la Méditerranée; est-il vraisemblable qu'ils aient négligé les débouchés et la clientèle que pouvait leur offrir le continent auquel ils étaient adossés? Des colporteurs qui s'approvisionnaient dans les magasins du littoral, à Sidon et à Tyr, devaient courir les campagnes de la Syrie, avec leur âne chargé de boîtes pleines de bijoux. On rencontrait sans doute aussi, dans toute cette contrée, des orfèvres ambulants, qui exerçaient leur métier comme le font encore, dans le royaume de Grèce et en Roumélie, les Valaques de *Mezzovo* et d'autres bourgades du Pinde. Je les ai vus plus d'une fois, installés en plein air dans un village ou parmi les huttes des pâtres; ils allument leur petit fourneau portatif et disposent leurs outils, leur soufflet, leurs creusets et leurs moules. Les femmes qui ont quelques économies leur apportent cinq, dix, quinze ou vingt pièces d'argent, et se commandent qui un bracelet, qui une paire de boucles d'oreilles ou une plaque de ceinture. L'ouvrier prélève, pour prix de son travail, une faible part de la somme; il en fait fondre le reste et, quelques heures après, il remet le bijou demandé. Si, dans la haute antiquité, la Syrie avait ainsi ses artistes nomades, il est vraisemblable que la plupart d'entre eux étaient Phéniciens ou qu'ils avaient appris le métier en Phénicie; des Israélites même ont pu se former à cette école et parfois acquérir assez d'habileté professionnelle pour se faire une réputation parmi leurs compatriotes. On avait conservé les noms de quelques hommes qui passaient pour s'être distingués « en faisant des inventions, en travaillant l'or, l'argent et l'airain[2] ».

Les métaux précieux n'étaient pas employés seulement à fabriquer des bijoux; ils servaient aussi de moyens d'échange. Jusqu'à la captivité, les Juifs n'ont pas plus connu que leurs voisins les espèces

1. *Histoire de l'Art*, t. III, ch. x, § 5.
2. *Exode*, xxxi, 1-16; xxxv, 30-35; xxvi, 1-3.

monnayées; dans toutes les transactions, les parties pesaient le métal à la balance. C'était surtout l'argent qui jouait ce rôle[1]; nulle part il n'est question de payements effectués en or.

Nous avons vu quelle place l'art du potier tenait en Égypte, en Assyrie et en Phénicie. Ailleurs, chez les Grecs et les Latins, par exemple, tous les monuments de la céramique auraient disparu, que nous saurions encore combien cette industrie a été active et puissante chez ces derniers peuples; nous le devinerions à toutes les métaphores qu'en a tirées la langue courante : celles-ci ne reviennent pas moins fréquemment dans la prose que dans la poésie. Chez les Hébreux, rien de pareil : dans les plus vieux livres de l'Ancien Testament, il n'est question qu'une fois de vases de terre[2]. Les prophètes, dont la langue est si colorée, n'empruntent pas volontiers leurs images à l'art du potier. Je ne connais guère qu'une exception, c'est une parabole de Jérémie[3]. L'Éternel, qui façonne et modifie à son gré la destinée de son peuple, y est comparé au potier qui pétrit la terre, qui essaye un vase sur sa roue et, s'il n'en est pas content, le jette au rebut pour ébaucher sur le tour une autre forme. Après avoir fait assister son serviteur au travail de l'ouvrier, Iahvé prend la parole et s'écrie : « Voyez donc! Ce que l'argile est entre les mains du potier, vous l'êtes entre mes mains, ô maison d'Israël! »

Dans la Jérusalem du sixième siècle, il y avait donc des potiers qui fabriquaient une partie tout au moins des vaisseaux de terre que l'on employait[4]. Quel était le caractère de cette poterie et quelles formes y dominaient, c'est ce que l'on ignorait complètement jusqu'à ces dernières années; depuis peu les fouilles anglaises ont permis de s'en faire quelque idée. De nombreux tessons, que l'on a pu souvent rapprocher, parfois même des vases entiers, ou presque entiers, ont été trouvés dans les remblais qui ont en partie comblé, le long des soubassements du Haram, les vallées du Cédron et du Tyropœon; certains d'entre eux ont été recueillis à de telles profondeurs, qu'il y a tout lieu de les croire très anciens, de les regarder sans invraisemblance comme antérieurs à la

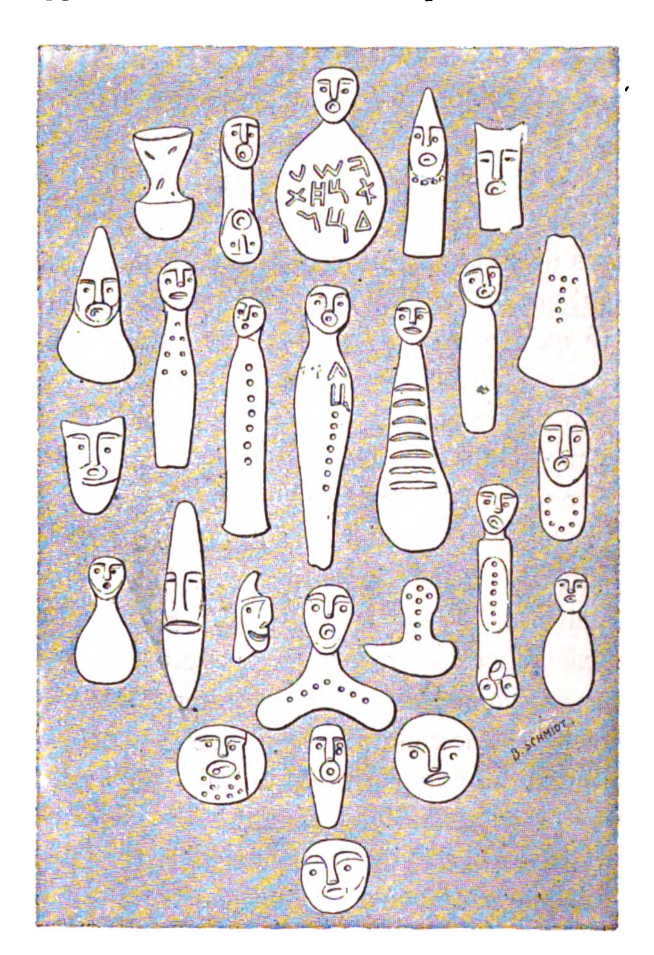
1. *Genèse*, XXIII, XLVI, 6; LV, 1-2. JÉRÉMIE, XXXII, 9. Le *sicle* paraît avoir valu de 12 à 15 grammes.

2. *II Samuel*, XVII, 28.

3. JÉRÉMIE, XVIII, 1-9.

4. A propos d'une des portes de la ville, qui donnait sur la vallée de Hinnom, Jérémie se sert d'une expression que l'on rend quelquefois par *porte de la poterie* (XIX, 2), ce dont on pourrait conclure que tous les potiers étaient groupés là, dans un faubourg; mais, selon Reuss, il vaudrait mieux traduire la *porte aux tessons*, et cette désignation indiquerait plutôt l'endroit où l'on allait jeter les pots cassés, les immondices de toute sorte.

prise de Jérusalem par les Chaldéens. On n'a rien recueilli là qui ressemblât, de près ou de loin, à ces fameuses *poteries moabites*, dans lesquelles on a été tenté, pendant un instant, de reconnaître les produits d'une céramique locale, œuvre d'un peuple étroitement apparenté aux Hébreux. Quoique la fraude ait été bientôt signalée et que personne, même en Allemagne, ne défende plus l'authenticité de ces objets, ils ont fait trop de bruit dans le monde des hébraïsants et des archéologues, pour qu'il ne convienne pas de dire un mot de ces prétendus monuments (fig. 234) que la Prusse acquit à grands frais en 1873[1].



234. — Fausses poteries moabites.
Clermont-Ganneau, *Fraudes archéologiques.*

C'est vers 1872 que l'on commença de parler d'une série d'objets en terre cuite d'aspect singulier, qui avaient été, disait-on, rapportés du pays de Moab et qui se trouvaient entre les mains d'un certain Shapira, de Jérusalem, juif converti au protestantisme. « La collection était composée de figurines bizarres, d'urnes, de tablettes, de vases, littéralement couverts de caractères d'apparence phénicienne, le tout d'un art des plus bouffons, relevé fréquemment

1. Nous renvoyons ceux qui voudraient plus de détails sur ce curieux épisode au piquant récit de M. Clermont-Ganneau, *les Fausses Poteries moabites de Berlin*, pp. 101-183 du livre intitulé *les Fraudes archéologiques en Palestine* (in-12, Leroux, 1885). Nous ne faisons que résumer ici cet article, auquel nous empruntons la figure ci-jointe et dont nous citons quelques fragments.

par une forte pointe d'obscénité, qui, semble-t-il, avait vivement frappé l'attention de divers connaisseurs. » Malgré l'expérience qu'ils devaient à un long séjour en Syrie, MM. Conder et Drake avaient émis d'abord un avis favorable; un des premiers savants de l'Allemagne, M. Schlottmann, s'était hautement prononcé dans le même sens, et son adhésion motivée avait décidé l'achat fait par la Prusse, au prix de 20,000 thalers. M. Clermont-Ganneau avait, dès le premier moment, soupçonné la fraude; pendant la mission qu'il remplit en Palestine, pour le compte du *Palestine exploration fund*, de 1873 à 1874, il entreprit de la démasquer. La matière eût suffi, par elle seule, à éveiller la défiance. C'était, et à peine cuite, l'argile qu'emploient chaque jour les potiers de Jérusalem. L'examen des formes données à la terre confirmait cette impression. « Les plus grossières productions de l'art de Cypre sont des chefs-d'œuvre à côté de ces grands diables de polichinelles en terre cuite, à la fois prétentieux et grotesques. Il y a un abîme entre l'art naïf des céramistes primitifs, art rudimentaire, négligé, puéril, tant qu'on voudra, mais sincère et spontané, et un procédé mécanique, arbitraire, aux mains gauches d'un Arabe faisant de la haute *fantasia* archéologique. Un œil tant soit peu exercé ne pouvait s'y tromper une minute. » L'opinion de M. Clermont-Ganneau était faite; il avait deviné que les figurines avaient été modelées pour Shapira par un certain Selim-el-Gâri, chrétien arabe de Jérusalem, peintre de son métier, qui avait exécuté dans le temps une copie partielle de la stèle de Mésa; avec une patience et une adresse qui auraient fait la fortune d'un juge d'instruction, il réussit à se faire raconter, par des complices inconscients de cette fraude, chez quel potier Selim faisait cuire ses maquettes et comment s'opéraient les transports, après la tombée de la nuit. De vives colères, des protestations passionnées accueillirent la première divulgation des résultats de cette enquête; mais, l'un après l'autre, les critiques les plus autorisés en acceptèrent les conclusions; le Musée de Berlin a fini par ne pas exposer ce qu'il avait payé si cher, ce qu'il paraissait si pressé de montrer. Si quelques-uns de ceux qui s'étaient le plus compromis en faveur des poteries moabites y restaient secrètement attachés, ce qui a dû lever les derniers doutes, c'est la tentative que fit en 1883 le même faussaire pour vendre au Musée Britannique un Deutéronome écrit sur bandes de cuir, en caractères hébreux archaïques; cette fois encore, ce fut M. Clermont-Ganneau qui signala la fraude, et, en 1884, Shapira, partout éconduit, se tuait à Rotterdam[1].

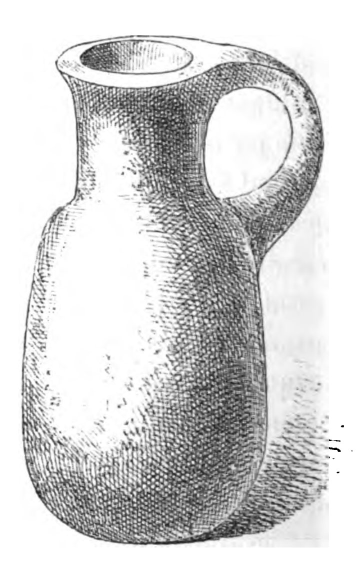
1. Voir dans le même volume l'article intitulé : *Un prétendu manuscrit original de la Bible.*

Les types que l'on a recueillis le plus fréquemment à Jérusalem et le mieux reconstitués n'ont rien de la bizarrerie grotesque des poteries




235-236. — Cruches trouvées à Jérusalem. *Plans, elevations and sections*, pl. XLV.

dites moabites; ils appartiennent à une poterie commune, qui ne diffère pas sensiblement de celle que l'on emploie encore aujourd'hui,

237-238. — Cruches trouvées à Jérusalem. *Plans, elevations and sections*, pl. XLV.

pour les usages domestiques, dans les villes et dans les campagnes de la Syrie. Telle est, par exemple, la petite jarre de terre rouge qui a été découverte, par Warren, à un mètre en avant de l'angle sud-est du Haram et à 19 mètres au-dessous de la surface du sol actuel (fig. 235);

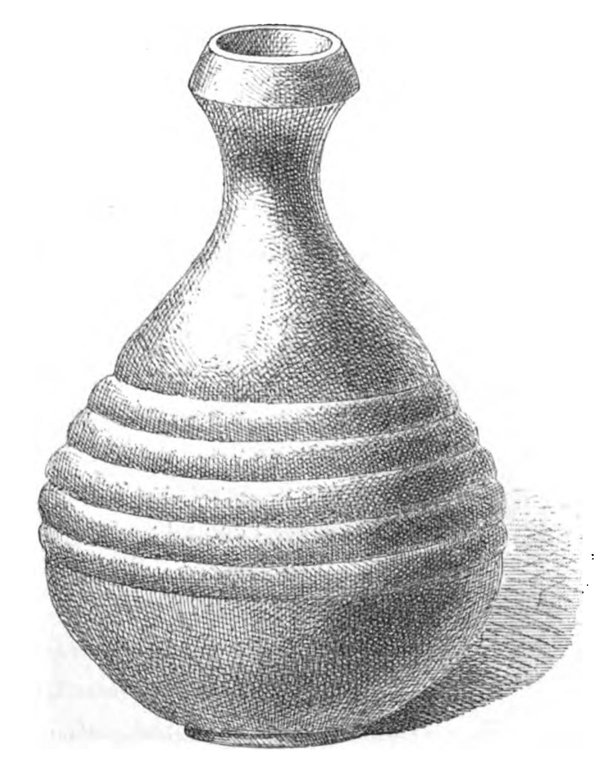
elle était debout, intacte, dans une cavité du roc qui paraissait avoir été creusée tout exprès pour la recevoir[1]. Il devait y avoir là, avant l'agrandissement de l'enceinte du temple, quelque grotte sépulcrale que firent disparaître les travaux d'Hérode; mais le pic n'atteignit pas ce trou déjà bouché par la terre dont il s'était rempli ; sans le savoir, il respecta ce dernier débris du mobilier funéraire, ce vase qui avait dû être mis plein d'eau ou de parfums dans la cachette où il a été retrouvé après tant de siècles.





239-240. — Les cruches dont on se sert aujourd'hui en Palestine. Stade, *Geschichte*, p. 368.

Voici trois autres vases qui ont un aspect tout semblable (fig. 236, 237, 238) ; ils ont été ramassés, sur la colline d'Ophel, à 18 et à 20 mètres de profondeur. Même pâte, même épaisseur, mêmes formes lourdes; c'est à peu près les cruches que j'ai vues sur l'épaule de ces filles de Nazareth dont, comme bien d'autres voyageurs, j'ai, le soir, près de la fontaine, admiré le riche costume et la beauté robuste; il semble seulement que, de nos jours, on préfère doubler l'anse (fig. 239, 240). Il y a un commencement de décoration dans des vases avec ou sans anses, peut-être des vases à parfums, les aryballes ou les lécythes de la Judée, qui n'ont pas été trouvés enfouis moins profondément (fig. 241 et 242); dans



241. — Vase trouvé à Jérusalem. *Plans, elevations and sections*, pl. XLV.

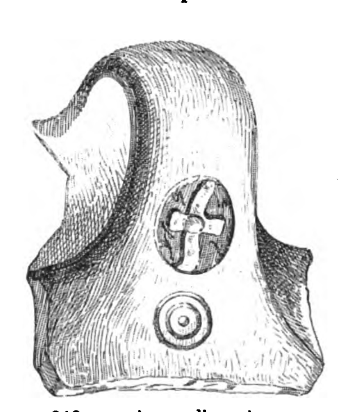
1. *Recovery*, pp. 140 et 476.

l'un c'est la panse, dans l'autre c'est le col qui est orné de bourrelets circulaires, que séparent des stries très nettement marquées.

Dans toute cette poterie lisse, nous reconnaîtrions volontiers celle que façonnaient, près de l'une des portes de Jérusalem, le potier de Jérémie et ses émules; comme toutes les villes de quelque importance, celle-ci dut avoir son *Céramique,* son quartier où les citadins et les paysans du voisinage venaient acheter leur vaisselle. Ce qui confirme cette hypothèse, ce qui montre que l'on fabriquait aussi, dans ces ateliers de l'un des faubourgs, des vases de grande dimension, ce sont les anses d'amphores estampillées, qui ont été découvertes par Warren, en 1869, au pied de l'angle sud-est du Haram et aux mêmes profondeurs que les pièces qui viennent d'être décrites. Ces anses sont au nombre de huit. La terre est bien cuite, rouge, dure, recouverte d'un dépôt pulvérulent grisâtre. Les amphores devaient être de haute taille, à en juger par l'épaisseur des anses et par les morceaux de la panse qui y sont encore adhérents. Nous reproduisons un des mieux conservés de ces fragments (fig. 243)[1]. Tout en haut de l'anse, des cercles concentriques, annulaires, en creux; au-dessous, il y a l'empreinte d'un cachet; on y reconnaît une des formes du globe ailé, l'épervier solaire qui plane les ailes éployées; autour du symbole, quatre caractères cantonnés, où l'on est d'accord pour reconnaître cette légende : *A Molokziph.* Sur une autre anse, on croit lire : *A Molokchit.* Ailleurs on ne distingue que des lettres isolées qui ne permettent pas de rétablir le nom; mais tous ces caractères sont identiques à ceux des inscriptions archaïques de *Selwan* et du tunnel de la *Fon-*



242. — Vase trouvé à Jérusalem. *Plans, elevations and sections*, pl. XLV.



243. — Anse d'amphore estampillée.

1. *The Recovery*, pp. 473-475.

taine de la Vierge; il y a donc lieu de croire que ces amphores ont été fabriquées avant l'exil, et, par induction, d'attribuer une aussi haute antiquité aux vases dont les débris ont été retirés des mêmes couches.

Les noms qu'on lit sur ces empreintes paraissent être ceux mêmes des potiers de l'atelier desquels sont sortis ces vaisseaux; c'est à tort qu'on a voulu voir là, dans la seule des légendes dont la lecture soit certaine, un *roi ziph*, ou une offrande au dieu Molok[1]. Le symbole qui a été imprimé sur toutes ces anses et l'élément Molok qui entre dans la composition des deux seuls noms que l'on ait pu déchiffrer, tout cela donne à penser; on se demande si Molokziph et Molokchit étaient bien des Juifs, ou si ce n'étaient pas plutôt des artisans phéniciens établis à Jérusalem. Ce qui empêche de se prononcer, c'est que des noms de ce genre ont pu être portés, sous les rois, par des Juifs attachés à ce culte de Molok qui se célébrait dans la vallée de Hinnom. Quoi qu'il en soit, ces mêmes fouilles ont fourni de nombreux échantillons d'une poterie à décor géométrique qui ne peut guère être que de fabrique phénicienne, tant elle reproduit exactement, et pour la couleur et pour le dessin, les types que nous avons appris à connaître en étudiant la céramique cypriote. Il s'agit ici de vases de luxe, dont la coque est bien plus mince que celle des jarres, des cruches et des amphores de toute cette vaisselle grossière. Dans toutes les pièces qui composent cette série, la pâte est jaunâtre, et ornée de motifs qui se détachent en brun rouge sur le fond. Le seul fragment qui laisse deviner la forme du vase est la partie supérieure d'une jarre à anse unique (fig. 244). Le col était fermé, comme dans ce que l'on appelle aujourd'hui en Égypte la *goulleh*, par une sorte de passoire sur la surface de laquelle s'arrêtaient les feuilles ou les herbes, quand on plongeait, pour la remplir, la cruche dans la fontaine. Un autre fragment qui provient, comme le précédent, du *Muristan*, appartenait à un vase dont le col était bien plus étroit (fig. 245). D'autres débris, dont deux ont été ramassés dans les sondages exécutés en avant de la porte de Barclay, et le troisième à la porte Genneth, ne sont que des tessons (fig. 246, 247, 248); si nous les

1. Cette dernière interprétation a été proposée par M. John Baker Greene, *Some remarks on the interpretation of the impressions on the vase handles found at the foot of the temple wall* (*Palestine exploration fund, Quarterly statements*, pp. 304-311). Nous suivons l'opinion, qui paraît plus vraisemblable, de M. Clermont-Ganneau (*Sceaux et cachets israélites, phéniciens et syriens*, in-8°, Leroux, 1883, pp. 11-14). Le *lamed* d'appartenance, d'après les analogies, se prête mieux à indiquer la fabrique qu'à suggérer l'idée d'une dédicace. L'élément *ziph* du nom théophore que nous croyons être celui du potier se retrouve isolé, comme nom propre hébraïque, dans *I Chroniques*, iv, 16.



reproduisons, c'est pour les dessins qui les ornaient. Or ces motifs, lignes parallèles qui donnent des bandes alternativement claires et foncées, lignes qui se coupent sous divers angles, points blancs qui s'enlèvent sur la teinte sombre, carrés, losanges, triangles et méandres, sont de ceux que nous a offerts, bien des fois répétés, la poterie cypriote[1]. On ne saurait refuser de reconnaître ici des ouvrages phéniciens, soit importés des villes du littoral, soit fabriqués, à Jérusalem même, par des artisans étrangers ; aussi, frappé de cette ressemblance, n'avons-nous pas hésité à mettre au compte de l'industrie phénicienne le seul vase de cette espèce qui ait été trouvé à Jérusalem presque intact, celui que possède le Louvre[2]. Il semble d'ailleurs que l'usage de cette poterie à décor peint ne se soit introduit en Judée que longtemps après celui de la poterie lisse, sans ornements tracés au pinceau. C'est du moins ce qui semblerait résulter de ce fait que les fragments à décor géométrique ont tous été trouvés à une bien moindre profondeur que les jarres lisses ; ils ne gisaient qu'à 4, 5 ou 6 mètres au-dessous du sol[3]. D'ailleurs ce n'est pas seulement à Jérusalem que l'on a recueilli les débris de vases de cette espèce ; on en a ramassé de tout pareils, quoique moins bien conservés et d'une exécution un peu moins soignée, à la surface du sol, dans le pays de Moab[4]. Des villes du littoral, ce style s'était répandu jusqu'à la frontière orientale de la



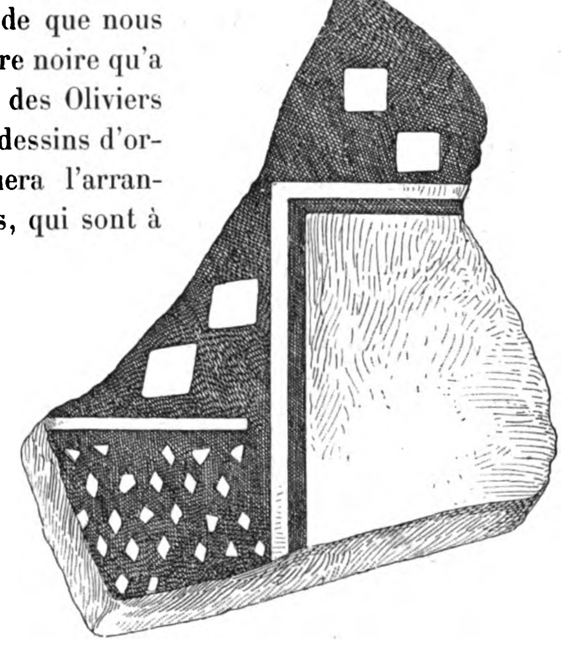
244. — Fragment de vase. *The Recovery*, p. 478.



245. — Fragment de vase. *The Recovery*, p. 478.

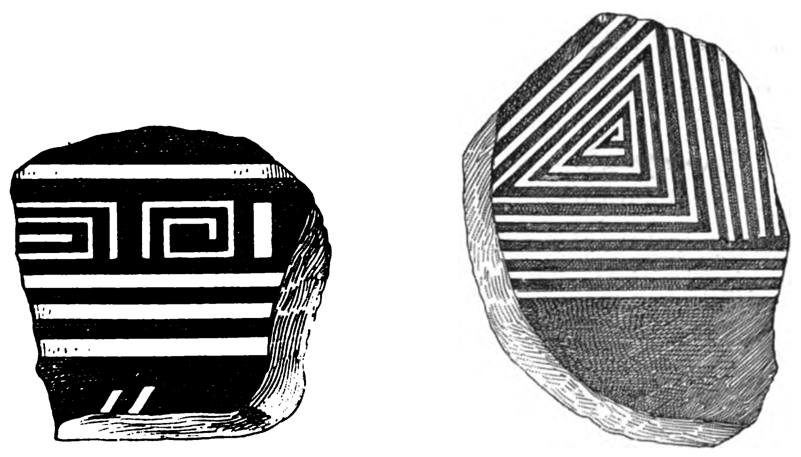
1. *Histoire de l'Art*, t, III, ch. x, § 2.
2. *Ibidem*, p. 670 et fig. 478.
3. Voyez à ce sujet les indications placées en dessous des dessins que nous avons reproduits dans la planche XLIV de l'atlas du *Palestine exploration fund*.
4. On peut voir ces fragments dans une vitrine de la *salle judaïque*, au Louvre. HÉRON DE VILLEFOSSE, *Notice des monuments provenant de la Palestine*, 1876, n° 7.

Syrie. La vraie poterie moabite ne ressemble donc pas à celle que fabriquait Shapira ; elle n'est, comme celle de Jérusalem, qu'une imitation de la poterie phénicienne. C'est au même groupe et à la même période que nous rattacherions un plat de terre noire qu'a fourni un caveau du mont des Oliviers (fig. 249). Il n'y a pas là de dessins d'ornement; mais on remarquera l'arrangement compliqué des pieds, qui sont à jour, qui ressemblent à des poignées. Peut-être avait-on voulu se ménager le moyen de suspendre le plat lorsqu'on n'avait pas à le poser sur une table. En tout cas, un cratère cypriote offre une disposition toute semblable[1].



246. — Fragments de vases. *Plans, elevations and sections*, pl. XLIV.

Il n'y a pas lieu d'être surpris du caractère si pauvre de la plus ancienne poterie hébraïque, de la seule qu'aient livrée les couches les plus profondes du sol. On serait tenté de croire que les Israélites n'ont fait

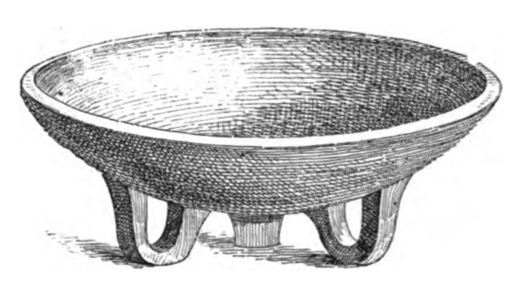


247-248. — Fragments de vases. *Plans, elevations and sections*, pl. XLIV.

des vases de terre qu'un usage tardif et qui est resté longtemps assez

1. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 508.

restreint, particularité qui s'expliquerait par la vie qu'ils ont menée pendant bien des siècles. Le nomade a, plusieurs fois par an, aux changements de saison, à charger son ménage sur ses bêtes de somme; aussi n'aime-t-il pas les vaisseaux d'argile, qu'il risque trop de briser; il préfère les outres et les tasses de cuir, les baquets et les tonnelets, les courges, coupées près de l'un des bouts ou par le milieu, qui lui servent de gourdes et de plats. Plusieurs générations purent garder ces habitudes après même qu'elles avaient cessé d'être justifiées par une impérieuse nécessité. Cependant, lorsqu'on se fut établi en Palestine, on dut apprendre à apprécier l'argile, qui coûte si peu et qui se prête, mieux que toute autre matière, à prendre toutes les formes, qui garde aussi l'eau plus fraîche. Était-elle en terre, en cuivre ou en bois, cette cruche que Rébecca portait sur l'épaule en allant à la fontaine, ou, pour mieux dire, comment l'auteur de ce charmant récit se figurait-il le vase que la jeune fille incline vers les lèvres altérées d'Éliézer[1]? Le texte ne le dit pas; mais voici qui ferait croire que, tout au moins pour cet ustensile, l'argile n'a pas tardé à remplacer le bois et le métal. En hébreu, la cruche s'appelle *kad;* c'est le κάδος des Grecs, le *cadus* des Latins, et ces mots désignent, chez ces deux peuples, un vaisseau de terre. Les Phéniciens le désignaient certainement par le même terme. C'est à eux que les habitants des îles grecques et des côtes de l'Italie ont acheté les premières poteries dont ils se soient servis, et, avec la chose, ils ont pris le nom. Philistins et Phéniciens avaient emprunté de très bonne heure à l'Égypte le tour et le four du potier; des villes maritimes, grands centres de fabrication et d'exportation, les procédés les plus simples de l'art du potier s'étaient répandus dans le pays de Chanaan, et les Hébreux durent les y trouver en usage quand ils vinrent s'y établir. Ils se les approprièrent, mais seulement dans la mesure de ce qu'exigeait la satisfaction des besoins les plus élémentaires. Ce fut beaucoup plus tard, sous les derniers rois de Juda ou même peut-être sous les rois de Perse, que l'on ne se contenta plus, en Judée, de cette vieille poterie rustique qui avait été jusqu'alors la seule


249. — Plat de terre noire. Diamètre $0^m,25$.
The Recovery, p. 477.

1. *Genèse*, XXIV, 14.

en usage, et que l'on se mit à rechercher, comme objets de luxe, des vases dont l'aspect fût égayé par la variété de la couleur et les agréments du dessin. Ceux de ces vases dont les débris ont été ramassés à Jérusalem se relient, par une étroite parenté, à quelques-uns des types que nous a offerts la céramique cypriote. La comparaison ne peut porter sur les formes qui, pour Jérusalem, nous échappent; mais c'est la même pâte, ce sont les mêmes tons, c'est surtout le même choix de motifs; ce sont des procédés pareils, le même esprit et le même goût. Il ne peut être question d'admettre que la Judée ait exporté des vases dans les îles de la Méditerranée; la conclusion qui s'impose à l'esprit, c'est donc qu'à Jérusalem comme à Cypre on a le droit de chercher et de reconnaître des produits de l'industrie phénicienne dans ces vases blafards, sans couverte brillante, où l'ornement géométrique se présente seul, et fournit des combinaisons qui, malgré leur complication apparente, demeurent toujours au fond assez simples.



250. — Flacon. Grandeur de l'original. *The Recovery*, p. 480.

Ce sont aussi certainement des objets d'origine étrangère que de petits flacons, d'un caractère très particulier, dont six exemplaires ont été recueillis sur divers points du terrain qu'ont remué les fouilles (fig. 250)[1]. Ils ont la forme d'une pomme de pin et sont faits d'une terre noire très dure; la face externe est revêtue, dans trois de ces bouteilles, d'une glaçure d'un rouge sombre, qui doit contenir du vermillon. Les parois sont très épaisses; un trou d'un très faible diamètre forme le goulot. Des pièces toutes pareilles ont été trouvées, à plusieurs reprises, en Égypte. On s'est demandé à quoi pouvaient servir ces singuliers vases, qui ne sauraient se tenir debout. Étaient-ils faits pour être posés, remplis de parfums, sur le sol des tombeaux? La supposition n'aurait rien d'invraisemblable; mais un examen attentif a permis de croire à une autre destination. En sondant avec des barbes de plume l'intérieur du seul de ces vases qui soit intact, on y a trouvé, avec des parcelles de cire, des globules de vif-argent. Il semble donc à peu près certain que ces flacons étaient affectés au transport et à la conservation du mercure. Leur solidité ainsi que l'étroitesse de leur orifice les rendaient très propres à contenir une substance aussi précieuse; on les bouchait avec la cire.

1. *The Recovery*, pp. 479-480.

C'étaient aussi les fabriques phéniciennes qui devaient fournir le verre aux Hébreux[1]; dans les décombres qu'ont traversés, tout autour du Haram, les puits et les galeries des explorateurs anglais, on a trouvé partout le verre antique, mais réduit en fragments qui sont si menus que, malgré leur irisation souvent merveilleuse, on ne prenait même pas la peine de les recueillir. La seule pièce bien conservée qui provienne de Jérusalem est un flacon qui a été trouvé sur le mont des Oliviers, dans un caveau funéraire, avec un plat déjà décrit (fig. 246). C'est, il est vrai, une pièce très curieuse. Elle se compose de deux récipients allongés, qui sont accolés par le flanc (fig. 251); chacun d'eux a son anse, et une troisième, dont il ne reste que les amorces, dessinait jadis une courbe gracieuse au-dessus du double goulot. Le corps du vase est d'un vert pâle; sur le fond se détachent en saillie des filets dont la teinte beaucoup plus sombre approche du bleu. La composition est élégante et originale; ce petit ouvrage mérite de figurer à côté de ces beaux produits des ateliers phéniciens, auxquels nous avons accordé toute l'attention qu'ils méritent[2].



251. — Flacon double, en verre. Grandeur de l'original. *The Recovery*, p. 489.

La Judée a dû d'ailleurs avoir sur son sol même, de très bonne heure, des verreries qu'y fondèrent peut-être des artisans sidoniens; si cette industrie n'y remontait pas à une haute antiquité, elle ne s'y serait pas maintenue, à travers tant de vicissitudes, jusqu'à nos jours. Ce qui l'y a appelée, ce qui lui a donné la puissance de résister à tant d'assauts et même à la redoutable concurrence des usines de l'Occident, ce sont les facilités que lui offraient ces plantes, si riches en soude, qui foisonnent sur les rives de la mer Morte; les cendres de ces salsolacées alimentent les fabriques d'Hébron[3]. Par malheur, la pauvreté de la tombe hébraïque nous condamne à ignorer si ces ateliers de la Judée avaient un goût et des modèles qui leur fussent propres. On a proposé, non sans quelque vraisemblance, de reconnaître un de ces types particuliers à la verrerie

1. A. Löwy, *Notices concerning glass in ancient Hebrew reports* (dans les *Proceedings of the Society of biblical archæology*, 1881-1882, pp. 84-86).
2. *Histoire de l'Art*, t. III, ch. x, § 3.
3. *Ibidem*, pp. 735 et 738.

juive dans un petit vase que possède aujourd'hui le Louvre. Il est en pâte de verre blanche et présente l'aspect d'un biscuit (fig. 252). Le centre a la forme d'un prisme hexagonal, décoré de six métopes contenant chacune un fruit modelé en haut-relief; la base est ornée de pétales. Les coutures qui existent sous le pied font voir que la pâte a été moulée dans un creux divisé en trois pièces. Les fruits se répètent deux fois chacun; la grenade et la grappe de raisin sont facilement reconnaissables; le troisième paraît être une coloquinte à écorce rugueuse ou plutôt un gros cédrat[1].



252. — Flacon de verre. Grandeur de l'original. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Tout ce qu'on sait de la provenance du vase, c'est qu'il a été acquis en Syrie par Peretié; c'est d'après le choix des ornements qui le décorent que l'on a pu conjecturer qu'il avait été exécuté par eux pour un Juif, bien après le retour de l'exil. Nous n'insisterons pas sur les chevrons qui ornent la partie inférieure du vase; c'est là un motif tout oriental qui se retrouve à la fois et sur les coupes de bronze découvertes à Ninive et sur maints de ces petits vases en terre émaillée qui ne sont pas rares dans nos collections et que nous avons attribués à la Phénicie[2]. Ce qui est significatif, ce sont les fruits figurés sur la panse. Ces mêmes fruits sont au nombre des rares éléments décoratifs qui restèrent à la disposition de l'ornemaniste juif, lorsqu'il lui fallut se conformer aux exigences de l'orthodoxie désormais maîtresse du terrain et renoncer non seulement aux symboles idolâtriques, mais encore à toute représentation de l'homme ou de l'animal. La grenade, le cédrat et les grappes de raisin se rencontrent sans cesse sur les monnaies des Asmo-

1. Nous empruntons cette description et les considérations qui suivent à une notice de Longpérier (*Vase juif antique*, dans *Œuvres*, t. I, pp. 192-195).

2. Layard, *A second series of monuments of Nineveh*, pl. LVII, E, LIX B et C; *Histoire de l'Art*, t. III, pl. V, fig. 1 et 4.

néens et de leurs successeurs (fig. 157); on les retrouve dans les sculptures qui décorent ces tombeaux de la vallée de Hinnom et de la vallée du Cédron qui nous ont paru dater de la même période (fig. 159). Nous n'oserions garantir que ce vase ait vraiment l'origine que lui a prêtée une ingénieuse hypothèse; mais supposons un Juif pieux, fidèle observateur de la loi, qui commande pour son usage personnel un flacon à odeurs : il n'aurait guère trouvé à y mettre d'autres ornements que ceux qui font l'intérêt de notre vase du Louvre.

Comme le luxe de la vaisselle peinte et des verres aux riches couleurs, le luxe du mobilier n'apparaît chez les Hébreux qu'après Salomon. C'est alors seulement que le cyprès et le cèdre fournissent les planches des lambris et les solives des plafonds, dans les maisons des riches [1]; c'est alors que les princes et les grands, par ostentation, font exécuter des meubles comme le palanquin que décrit un des chants du *Cantique des cantiques* [2] :

Le roi Salomon s'est fait faire
Une litière de bois du Liban,
Aux colonnes d'argent,
Au dossier d'or.
Le siège est d'argent,
L'intérieur un tissu en couleurs.

Ces riches tissus qui enveloppaient les coussins de ces lits de parade et des divans sur lesquels les grands personnages s'étendaient à demi couchés, comme le font aujourd'hui les pachas turcs, on les tirait des pays voisins; Damas en fournissait aux nobles de Samarie [3]. C'est à la Phénicie que l'on demandait ces tapis « parsemés de *keroubs* » que l'*Exode* place dans le Tabernacle [4].

Vers le même temps l'ivoire devient à la mode, cet ivoire que la Phénicie tirait à la fois de l'Inde et de l'Afrique, pour le ciseler et l'expédier ensuite, sous forme de plaques qui comportaient bien des usages divers, à tous ses clients des îles et du continent. Des appliques d'ivoire décoraient le trône de Salomon [5], et Amos, au commencement du huitième siècle, reproche aux nobles d'Israël les *lits d'ivoire*, c'est-à-dire incrustés d'ivoire, sur lesquels ils s'étendent [6].

1. *Cantique des cantiques*, I, 17. Pour le temple, voir plus haut, pp. 310-311.
2. *Ibidem*, III, 9-10.
3. AMOS, III, 12.
4. *Exode*, XXVI, 1.
5. *I Rois*, X, 17.
6. AMOS, VI, 4.

On devine à de nombreuses allusions combien, vers cette époque, l'emploi de cette matière était devenu général, en Palestine, chez les rois et dans les maisons riches. Les *salles d'ivoire* seront détruites, s'écrie Amos quand il prophétise la ruine d'Israël[1], et l'un des *Psaumes* emploie la même expression[2]. Enfin Achab avait bâti à Samarie un palais que l'on appelait le *Palais d'ivoire*[3]. Il ne saurait y avoir doute sur le vrai sens de ces termes emphatiques; tout ce qu'ils veulent dire, c'est que, dans dans ces salles et dans ce palais, l'ivoire avait servi à décorer les plafonds et les lambris. Peut-être en ornait-on aussi ces instruments de musique qui égayaient les festins donnés dans ces somptueux appartements[4].

Cependant, même alors, les habitudes étaient restées très simples, en dehors du petit cercle des gens qui prenaient modèle sur le souverain. Ainsi, au temps de Josaphat, nous voyons une famille aisée, dans un bourg du royaume du Nord, bâtir et garnir tout exprès pour un hôte vénéré, pour un prophète, une chambre qu'elle lui réserve. Qu'y met-elle? Quatre meubles seulement, qui, dans l'idée du propriétaire, semblent suffire à former un mobilier complet: un lit, un sofa, une table, un siège et un chandelier[5]. Le luxe des maisons opulentes et des lieux de culte consistait surtout, comme nous l'avons vu pour le temple, en vaisseaux de bronze, pots, cratères et bassins, écuelles et coupes, en ustensiles du même métal, tel que pelles à feu et fourchettes destinées à retirer la viande du chaudron où elle bout.

La recherche et la somptuosité du costume ne datent aussi que des derniers siècles de la monarchie. Jusqu'alors la matière avait été uniquement fournie par les produits mêmes du pays, par le lin que les femmes faisaient rouir dans les fontaines et sécher ensuite sur la terrasse de leurs maisons, par la laine des brebis, qu'elles nettoyaient et qu'elles cardaient, qu'elles filaient et qu'elles tissaient. Toutes jouaient de la quenouille et du fuseau. Il y avait sous chaque toit un ou plusieurs métiers. Le fil de lin donnait à l'homme le vêtement de dessous, la tunique, et le fil de laine donnait le manteau, qui protégeait le corps contre les rayons trop perçants du soleil et contre les froids du soir ou de l'hiver. La tunique (*kuttônet*), serrée à la taille par une ceinture de lin ou de cuir, tombait jusqu'aux genoux; dans la maison ou aux

1. Amos, iii, 15.
2. *Psaumes*, xlv, 9.
3. *I Rois*, xxii, 39.
4. Amos, vi, 5.
5. *II Rois*, iv, 10.

champs, pendant le travail, on la portait toute seule, sans rien par-dessus[1]. En voyage ou quand on paraissait en public, on y ajoutait le manteau (*simla*), qui répond à l'*himation* des Grecs, à la *toga* des Romains, à l'*abat* du Bédouin d'aujourd'hui [2]. Nous ne voyons pas que, pendant toute la période primitive, Israël ait songé à tirer de la Phénicie ces belles étoffes teintes de pourpre que Tyr et Sidon commencèrent de si bonne heure à répandre dans tout l'Occident[3]. Les prêtres, dans l'exercice de leurs fonctions, revêtaient une sorte de robe de lin, qu'on appelait l'*éphod bad*[4] ou, par abréviation, l'éphod. On ne se rasait pas la tête, à la manière égyptienne; mais, pour sortir, on se la couvrait d'une sorte de serviette analogue au *keffieh* dont se servent aujourd'hui les Syriens. L'étoffe était assujettie au moyen d'une corde, serrée autour du front et nouée par derrière. On reconnaît ce mode de coiffure dans un buste de captif, sculpté sur le mur d'un temple d'Ammon à Karnak, qui paraît être un souvenir de l'expédition où Sésac battit Roboam et en fit son vassal. A côté du tableau où le pharaon lève son bras meurtrier sur les ennemis qu'il a massacrés, il y a toute une série de figures qui représentent, les bras liés derrière le dos, ceux qu'il a épargnés en leur imposant un tribut; le nom de chacun d'eux est inscrit sur un bouclier dentelé qui masque toute la partie inférieure du corps. La plupart de ces noms ont disparu; une des légendes que nous reproduisons avec l'effigie qui l'accompagne est lue par tous les égyptologues *Iutah malek,* le roi ou le royaume de Juda (fig. 253). Il serait puéril de chercher dans ce bas-relief, comme on l'a fait, le portrait de Roboam; mais, étant données les habitudes du sculpteur égyptien, on a le droit d'admettre qu'il s'est préoccupé de symboliser les Juifs vaincus par une image qui rappelât au spectateur la physionomie du peuple vaincu, le caractère de leurs traits et l'un des détails particuliers de leur costume[5].

1. Quand ils ont quitté le vêtement primitif en peau de bêtes, Grecs et Italiotes ont emprunté aux Sémites, avec le vêtement tissé, le nom même qui le désignait chez ces marchands étrangers desquels ils ont reçu les premières étoffes. Il ne paraît pas douteux que les mots χίτων et même *tunica* soient dérivés du mot sémitique *kuttônet*. Jérémie (XIII, 1) mentionne la ceinture de lin roulée autour des reins.

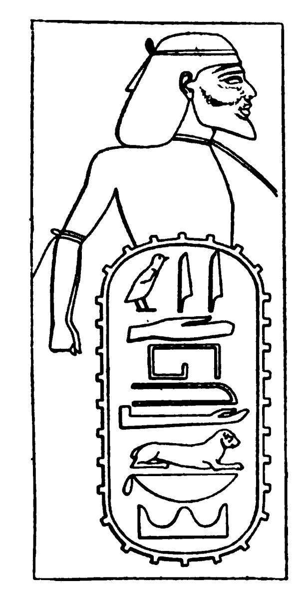
2. Un mot spécial, *meil*, semble désigner le manteau, sans doute plus riche, que revêtaient les personnages importants, les chefs de tribu et, plus tard, les rois. *I Samuel,* XV, 27; XVIII, 4; XXIV, 5; XXVIII, 14.

3. On soupçonne une interpolation (STADE, *Geschichte*, t. I, p. 372, n. 2) dans la mention des « vêtements de pourpre que portaient les rois de Madian » (*Juges*, VIII, 26). Elle interrompt en effet de la manière la plus imprévue l'énumération des bijoux compris dans le butin, sur lesquels Gédéon fait un prélèvement.

4. Sur les deux sens du mot *éphod,* voir plus haut p. 434-435.

5. C'est Champollion qui a le premier signalé ce monument et qui en a deviné tout

La tunique était aussi la première pièce du costume féminin; seulement elle y prenait plus de longueur; elle avait des manches et tombait jusqu'aux chevilles. Les couleurs en étaient souvent plus vives et plus variées [1]; peut-être aussi l'ornait-on de ces dessins que, partout encore en Orient, sous la tente du nomade comme sous le toit du fellah, l'aiguille de la brodeuse sait faire courir si divers et si légers sur l'étoffe. Plus tard, quand on a pris l'habitude d'une élégance plus raffinée, sous cette tunique apparente on en portera une autre, une sorte de chemise de lin [2]. Quant au manteau, c'était aussi par son ampleur et sa richesse qu'il différait de celui des hommes; les prophètes témoignent du luxe que l'on finit par y déployer, dans le siècle qui précède l'exil; on y emploie des étoffes qui venaient d'Égypte, de Chaldée, de la haute Syrie et de la Phénicie [3]. Sous les Juges, on était plus simple; il est pourtant dès lors question de « vêtements de couleur, de vêtements brodés » [4]. Ce qui, de bonne heure, complète le costume d'une femme israélite de distinction, c'est le long voile tombant sur les épaules et le miroir de métal porté à la main. Hommes et femmes étaient chaussés de sandales attachées aux pieds par des courroies.



253. — Un captif juif à Karnak. Rosellini, *Monumenti reali*, pl. CXLVIII.

Les Juifs n'ayant pas laissé un seul bas-relief, une seule statuette où l'on puisse chercher leur portrait, nous ne saurions restituer l'ensemble de ce costume; mais on peut s'en faire une idée par celui que l'on porte encore en Syrie, dans le Liban par exemple, chez les Druses et chez les Maronites. Supposez qu'il nous soit donné de ressusciter, avec tous ses atours, une de ces filles de Jérusalem dont Isaïe condamne la coquet-

l'intérêt (*Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, Paris, 1883, in-8°, pp. 98-99). De Rougé a confirmé la justesse de l'interprétation proposée par le fondateur des études égyptologiques (*Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, 1874, p. 53). Rosellini, *Monumenti reali*, pl. CXLVIII.

1. SAMUEL, I, 21; XIII, 18-19. Pour indiquer combien Jacob préférait Joseph à ses frères, on raconte que son père « lui fit une tunique de plusieurs couleurs » (*Genèse*, XXXVII, 3). C'était lui donner une parure de femme.

2. C'est ce que l'hébreu appelle *sâdîn*, d'où le mot grec σινδών, qui a le même sens.

3. ISAÏE, III, 16-24; ÉZÉCHIEL, XVI, 10-19.

4. *Juges*, V, 30.

terie et le luxe; dans les tons de toutes ces draperies, dans ceux dont brillaient les bijoux communs ou précieux qui s'ajoutaient à l'habit pour former la parure de la femme, nous trouverions, on n'en saurait douter, ce sentiment inné de la couleur et de ses harmonies que possèdent plus ou moins tous les peuples auxquels est accordé le bienfait d'un clair soleil et d'une lumière franche.



CHAPITRE VI

DU CARACTÈRE PARTICULIER DES INFORMATIONS QUE FOURNISSENT A L'HISTOIRE DE L'ART L'ARCHÉOLOGIE ET LA LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE

Si nous avons étudié avec un soin que l'on aura peut-être trouvé trop minutieux les moindres reliques de l'art et de l'industrie juives, ce n'est pas seulement à cause de la place que tient Israël dans l'histoire du monde. Sans doute, à elle seule, cette raison serait presque suffisante ; un esprit vraiment curieux ne saurait être indifférent à rien de ce qui touche le peuple auquel a été réservé cet honneur que « sa religion devînt la tige de la religion générale de l'humanité »[1]. Nous ne pouvions pourtant oublier que le génie hébraïque, par la voix de ceux qui ont été ses représentants les plus qualifiés, a renoncé volontairement à cultiver le plus noble de tous les arts, la sculpture; il ne s'est pas contenté de le négliger, il l'a hautement proscrit : il l'a sacrifié sans hésitation au succès de l'effort passionné qu'il tentait pour épurer de plus en plus sa croyance et son culte, pour s'élever à la conception absolue du divin. Il eût donc pu paraître naturel que, dans une histoire de la plastique, l'espace fût mesuré plus étroitement à cette nation qui a fini par condamner si durement les images et par se défendre avec tant de raideur contre la tentation de traduire ses idées, comme le faisait le reste de l'humanité, par des formes sensibles.

Nous n'avons pourtant pas su nous résoudre à prendre ce parti. Les Juifs, il est vrai, tout en ayant adoré bien longtemps des idoles, n'ont pas eu de statuaire ; mais l'architecture, qui n'éveillait pas les mêmes défiances, a jeté chez eux quelque éclat. Leur temple, tel que Salomon et ses successeurs le construisirent sur le Moria, était un monument d'une certaine importance ; tel que rêva de le rebâtir la génération qui

1. E. Renan, *les Origines de la Bible* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1886, p. 259).

l'avait vu renverser, c'eût été, si ce songe avait pu se réaliser, une œuvre imposante, vraiment originale et grandiose. Il y avait d'ailleurs un autre avantage à entreprendre cette exploration archéologique de la Palestine et à la faire aussi complète que possible; nous y trouvions l'utile ou, pour mieux dire, le nécessaire complément des recherches que nous avions instituées au sujet de la Phénicie.

Par suite de circonstances que nous avons indiquées, la civilisation phénicienne a laissé plus de traces en dehors de la Phénicie que dans cet étroit district où elle a eu son point d'attache et ses foyers principaux. En suivant, d'un bout à l'autre de la Méditerranée et le long de toutes ses côtes, le sillage des navires de Sidon et de Carthage, nous avons pu nous faire une assez juste idée de l'influence que la Phénicie a exercée sur les peuples de l'Occident, sur une partie du monde aryen; bien des renseignements épars dans les auteurs grecs et latins ont confirmé le témoignage des monuments et nous ont aidé à évaluer l'intensité de ce rayonnement. Chaque jour, de nouvelles découvertes et de nouveaux rapprochements mettent mieux en lumière les résultats qu'ont eus ces relations et le profit qu'on en a tiré de part et d'autre; mais, au cours de cette enquête, nous avons dû soulever une autre question qui est demeurée plus obscure : comment et dans quelle mesure ces grands centres industriels du littoral syrien ont-ils fait sentir leur action dans le sens opposé, à l'intérieur du continent asiatique? Ce n'est pas à la littérature classique qu'il convient de demander la solution du problème; elle ignore ce qui s'est passé avant Alexandre en arrière de ces rivages qui bornaient son horizon. Les livres hébraïques nous ont bien fourni quelques renseignements sur le commerce de la Phénicie, sur celui qu'elle faisait avec le nord de l'Afrique et avec l'Asie antérieure; mais bien des points, on a pu s'en apercevoir, restent encore dans l'ombre. On se rappellera, par exemple, la peine que nous avons eue à discerner, dans la série des coupes de métal à figures repoussées et gravées, les pièces qui auraient été exécutées en Mésopotamie et celles qui seraient plutôt de travail phénicien. Même difficulté pour les plaques d'ivoire ciselé; elles ont été recueillies en quantité énorme dans les fouilles de la vallée du Tigre, et, d'autre part, c'était là un des principaux articles d'exportation de Tyr, de Sidon et de Carthage. A quel signe aussi reconnaître les produits des verreries syriennes, de manière à ne pas les confondre avec ceux qui sont sortis des creusets de l'Égypte? On sait ce que la Phénicie a reçu des peuples plus anciennement civilisés dont elle s'est

approprié les procédés et les modèles; mais on est fort embarrassé pour évaluer ce qu'elle leur a rendu, ce qu'elle leur a renvoyé, par voie d'échange, une fois que, son éducation terminée, elle eut monté ses ateliers, rempli ses magasins, assuré ses approvisionnements et ses débouchés.

Les textes se taisent ou restent très vagues; ce qui suppléerait le mieux à leur silence, ce serait une exacte définition des caractères propres que la main de l'ouvrier phénicien imprimait à ses œuvres; mais où en chercher les éléments? Voici des objets trouvés soit sur le littoral syrien, soit chez des peuples qui ont été longtemps les clients de la Phénicie; ces objets sont certainement de provenance orientale; mais, dans tel d'entre eux, faut-il voir un original soit égyptien soit chaldéen, ou bien une contrefaçon phénicienne? Dans bien des cas, on n'ose se prononcer. Les Phéniciens sont punis ainsi par où ils ont péché. Habiles imitateurs, ils se sont enrichis à vendre des pastiches aux contemporains, qui s'y trompaient, qui ne distinguaient pas entre les marchandises que ces négociants fournissaient à titre de simples intermédiaires et celles qu'ils tiraient de leurs propres fabriques. Aujourd'hui la postérité voudrait faire la différence et le départ de ces deux catégories de monuments; l'archéologue s'y applique et y travaille de son mieux; mais souvent, par peur d'être pris pour dupe, il hésite et se récuse; il risque ainsi de ne pas porter au compte des Phéniciens tous les ouvrages dont ils sont les auteurs; il expose l'histoire à commettre une injustice involontaire, à méconnaître la puissance de cette industrie, à ne pas mettre assez en lumière ce que ce peuple a su porter de goût ingénieux et d'originalité discrète dans l'art de combiner en proportions variables et d'adapter à des besoins nouveaux les procédés et les thèmes dont il n'était pas l'inventeur.

Ce n'est qu'à force d'observer et de comparer que l'on peut espérer sortir d'incertitude, non par la rédaction d'une formule qui ne saurait tout dire, mais par la fine et rapide perception des traits qui se rencontrent, plus ou moins marqués, dans toutes les créations de l'artisan phénicien. Or, si la Phénicie a répandu ses produits à peu près partout, si ceux-ci se retrouvent aujourd'hui sur presque tous les points du monde connu des anciens, on a plus ou moins de peine, suivant les lieux où on les cherche, à les séparer de tout ce qui leur ressemble, des modèles dont l'industrie phénicienne s'est inspirée et des ouvrages plus récents dont elle a fourni les modèles, dans une phase postérieure du développement de la civilisation antique.

En Mésopotamie et en Égypte, il y a toujours présomption, jusqu'à preuve du contraire, qu'un monument recueilli sur place représente l'industrie locale, qui a eu tant de siècles d'activité féconde. Il en est de même pour ce que donnent les fouilles de la Grèce et de l'Italie. Sans doute, dans ces dernières contrées, on découvre bien des bijoux, bien des vases, bien des meubles, où le décor rappelle le goût et les procédés des arts de l'Asie; mais les Italiotes et surtout les Hellènes ne se sont pas résignés longtemps au rôle tout passif d'acheteurs et de consommateurs des marchandises que leur offraient les trafiquants étrangers; ils se sont bientôt mis à copier, puis à imiter de plus en plus librement les types que l'Orient leur avait envoyés. Pendant tout le cours de cette période, avant que leur originalité eût achevé de se dégager, ils ont beaucoup produit; aussi la perplexité de l'observateur est-elle souvent très grande, en présence des objets qui appartiennent ou qui peuvent appartenir à cette époque de transition. Pour beaucoup d'entre eux, la question de provenance reste douteuse; on craint toujours d'être entraîné à faire honneur aux Phéniciens de telle disposition, de tel choix d'ornements où il conviendrait plutôt de signaler les premiers progrès dus au rapide essor du génie curieux, inventif et sensible des races aryennes.

Les conditions sont tout autres quand il s'agit de pays où les Phéniciens ont joui d'une sorte de monopole, où ils ont eu toujours le privilège presque exclusif de satisfaire, par les apports incessants de leur commerce, des instincts et des goûts qu'ils étaient venus éveiller au sein de tribus demeurées jusqu'alors étrangères à toute civilisation. Tel est le cas de la Sardaigne et surtout de la Judée. C'est de la Phénicie que les Sardes et les Hébreux avaient reçu les rudiments de la vie policée; pendant de longs siècles, les uns comme les autres sont ensuite restés les fidèles clients et les disciples soumis de leurs premiers maîtres en matière d'industrie et de plastique; sur ce terrain, ils ne se sont jamais émancipés. Alors même que, dans l'ordre de la pensée pure et du sentiment religieux, le génie hébraïque s'élève, avec les grands prophètes, jusqu'à des hauteurs dont personne ne lui avait montré le chemin, dans un autre domaine, dans celui de l'art, il n'a aucune ambition, il ne cherche pas à inventer des formes et des motifs dont l'originalité corresponde à la grandeur et à la nouveauté des idées qu'il a conçues. L'emportement de son spiritualisme exalté le rend hostile à l'art; il le condamne comme une impiété, ou tout au moins comme une dangereuse tentation. Dans la pratique, qui diffère toujours

de la théorie, il ne saurait s'en passer complètement; mais il n'y prend pas intérêt et se contente de se fournir chez ses voisins; il leur emprunte des artistes, quand il peut les payer, et, le reste du temps, il leur achète des produits ouvrés, figures de bois, de terre cuite ou de bronze, vases de terre ou de verre, plaques d'ivoire, cachets, meubles, étoffes et bijoux. A la longue, un certain nombre d'Israélites finissent bien par apprendre les métiers qui défrayent ces goûts de luxe; mais ces artisans juifs ne seront jamais que des apprentis, des élèves dociles, occupés à reproduire de leur mieux les modèles que créent Tyr et Sidon. Nous aurions toute l'œuvre des fondeurs et des ébénistes, des potiers et des tisserands qui travaillaient, sous les rois d'Israël et de Juda, dans les bazars de Samarie et de Jérusalem, que nous n'y verrions rien que nous ne connaissions déjà par l'inventaire que nous avons dressé des monuments de l'industrie phénicienne.

S'il en est ainsi, on voit quel parti l'archéologue peut et doit tirer des découvertes qui ont été faites en Palestine dans ces dernières années. L'antiquité n'y avait pas été brisée en moins menus morceaux que sur la côte syrienne; mais elle y a été recherchée avec plus de passion. Un intérêt tout particulier s'attachait, pour le chrétien, à l'étude de cette terre qui a été le berceau de sa foi; aussi n'y a-t-il pas de contrée, pas même l'Attique ou le Latium, où les plus légers vestiges du passé aient été aussi attentivement relevés et où le sol ait été remué jusqu'à de pareilles profondeurs. Les résultats obtenus peuvent, à première vue, ne pas paraître en rapport avec la grandeur de la dépense et de l'effort; il suffira cependant d'un seul exemple pour montrer comment la piété n'a pas profité seule des fouilles faites autour du Haram, comment les explorateurs ont été payés de leur peine par des surprises heureuses, dues au scrupule vraiment religieux avec lequel ils ont recueilli les moindres fragments. Ce qu'ils cherchaient, c'étaient les fondations du temple de Salomon; ils ne les ont pas encore trouvées, si tant est qu'il en reste quelque chose; mais en sondant, non sans péril, ces mobiles amas de décombres où se cache, au sud, à l'est et à l'ouest, le pied du Moria, ils nous ont mis à même de résoudre une question qui était restée jusqu'à ce jour très obscure et très controversée, celle de la céramique phénicienne. On savait, par les historiens, que les Phéniciens avaient été de grands fabricants de poterie, qu'ils fournissaient des vases à leurs clients des côtes de la Méditerranée, qu'ils en exportaient jusque sur les rivages de l'Océan; mais on n'avait pas retrouvé, en Phénicie même, dans des tombes vraiment anciennes,

de vases que l'on eût le droit de présenter comme les types authentiques d'une industrie si bien achalandée. On croyait bien rencontrer, dans les nécropoles de Cypre, des produits de cette fabrique, et c'était à eux que l'on demandait quelles étaient les formes, quels étaient les motifs d'ornement que préféraient les céramistes phéniciens ; mais, après tout, ce n'était là qu'une conjecture ; l'île avait eu une population si mêlée, elle avait reçu de si bonne heure des émigrants venus de la Syrie septentrionale, de l'Asie Mineure et de la Grèce que l'on devait toujours craindre de se tromper, d'attribuer aux Sémites ce qui aurait été l'œuvre d'une autre des races qui partageaient avec eux ce territoire. On ne saurait avoir les mêmes doutes au sujet de ces vases peints dont les débris ont été ramassés au fond des ravins, à Jérusalem. Engagés comme ils l'étaient dans les couches inférieures du remblai, bien loin de la surface du sol, ils ne peuvent provenir que de la Jérusalem des rois de Juda, de cette ville où tout était phénicien, tout, sauf la grande âme passionnée qui, sous ces dehors d'emprunt, ébauchait déjà son rêve merveilleux, cet idéal de justice et de pureté qu'elle a été la première à concevoir. Ces vases ont été fabriqués en Phénicie ou bien ont été copiés, en Judée, sur les originaux phéniciens ; on en trouve de tout pareils à Cypre. Après avoir rapproché les uns des autres ces produits d'une seule et même technique, l'archéologue n'hésitera donc pas à en former un groupe bien défini, qu'il attribuera, en toute sécurité, à l'industrie phénicienne. Selon toute apparence, il est sorti des ateliers de Tyr et de Kition, à un certain moment, d'autres produits que ces vases à couleurs ternes et à décor purement géométrique dont la provenance est maintenant bien établie. On arrivera peut-être, à l'aide de nouvelles découvertes, à rendre certaine ou tout au moins très vraisemblable l'origine phénicienne d'autres vases où paraissent soit l'ornement végétal, soit même la figure de l'animal et celle de l'homme ; mais, en attendant, lorsque la science entreprend aujourd'hui de déterminer les caractères principaux de cette céramique orientale qui a fourni aux potiers grecs les premiers modèles qu'ils aient imités, elle est sûre de son point de départ, elle sait où chercher les types primitifs, ceux qui ont dû paraître les premiers sur tous les marchés qu'approvisionnaient les trafiquants phéniciens. Cet inappréciable avantage, elle le doit à ces quelques tessons que les explorateurs anglais ont eu la sage pensée de recueillir, sans peut-être en saisir, sur le moment, tout l'intérêt. Partout ailleurs, soit en Mésopotamie ou en Égypte, soit en Grèce ou en Italie, ils auraient à peine mérité que l'on

se baissât pour les ramasser ; à Jérusalem, ils étaient toute une révélation.

S'il y a beaucoup à attendre de la Judée, ce n'est pas seulement sur les chances heureuses des fouilles que l'on doit compter pour l'éclaircissement de certains problèmes qui sont demeurés jusqu'ici sans solution. On n'aurait jamais remué en Palestine une seule pelletée de terre, on n'y aurait pas découvert un seul monument de la plastique et de l'industrie d'autrefois, que nous aurions encore été tenus de nous arrêter à Jérusalem et d'y faire un long séjour. Si les Hébreux n'ont jamais eu un art qui leur appartînt en propre, si, par cet endroit, ils sont très inférieurs aux Chaldéens, aux Assyriens et même aux Phéniciens, en revanche le peuple juif est le seul peuple sémitique de l'antiquité dont la littérature n'ait pas péri ou du moins se soit conservée dans des textes étendus et d'une lecture courante. La Chaldée et l'Assyrie nous ont, il est vrai, légué des documents très nombreux et souvent très longs ; mais beaucoup de ces textes sont mutilés, et tous sont écrits au moyen d'un système de signes qui rend le déchiffrement plus ou moins pénible et qui laisse presque toujours planer quelques doutes sur la valeur et l'exactitude des traductions proposées. Quant aux Phéniciens, inventeurs de l'écriture alphabétique, ils n'ont, par malheur, employé ce merveilleux instrument qu'à des usages très secondaires ; ils n'ont jamais pensé avec force et avec originalité. C'est par milliers que se compteront les inscriptions phéniciennes, dans le grand recueil qui doit comprendre toute l'épigraphie sémitique ; mais on pourrait presque faire tenir en trois ou quatre pages tout ce qui, dans ces inscriptions, n'est pas la monotone répétition de quelques formules toujours les mêmes, où seuls les noms propres varient.

Supposez des trouvailles inespérées, qui, par impossible, viendraient tout d'un coup enrichir l'épigraphie phénicienne, qui la rendraient plus comparable à l'épigraphie grecque et latine ; alors même la Judée garderait encore tous ses avantages. Dans ce monde dont elle faisait partie, par la race et par la langue, elle resterait hors pair, pour avoir produit et conservé tous ces livres dont la réunion forme ce qu'on appelle l'Ancien Testament. Là même où ils sont le plus développés et le plus variés, les documents épigraphiques ne satisfont jamais toute notre curiosité ; quel qu'en soit le thème, ils ont toujours quelque chose d'officiel, et, par suite, d'inexact ou tout au moins d'incomplet. L'âme ne s'y montre pas à nu, ne s'y épanche pas librement ; la vie ne s'y réfléchit pas dans toute son ampleur et toute sa diversité, avec ses côtés

anecdotiques et pittoresques, avec la part qu'y a l'accident et le rôle qu'y joue l'individu. Tout cela, c'est ailleurs qu'il faut le chercher, dans la poésie, où se donnent carrière l'imagination et la passion, dans l'histoire, qui raconte les actions des chefs du peuple et qui dit par quelles œuvres ils se sont illustrés, chez les moralistes, qui, en critiquant leurs contemporains et en cherchant à les corriger, décrivent, avec force détails curieux et précis, leurs habitudes et leur manière de vivre, enfin chez le législateur qui, par les nécessités mêmes de la tâche qu'il s'impose, est amené à définir les situations où peuvent se trouver placés ces hommes dont il prétend régler toute la conduite. Une littérature, quelle qu'en soit la valeur au point de vue des idées qu'elle exprime et de la beauté des ouvrages qui la composent, projettera donc toujours, sur le génie et sur les mœurs de la nation qui l'a créée, une lumière bien autrement égale et bien autrement vive que ne pourront jamais le faire les inscriptions les plus longues et les plus circonstanciées ou les relevés les plus minutieux des traces laissées sur le terrain par les édifices détruits, par l'art et l'industrie des générations disparues.

Voilà par exemple le temple sémitique, qui a certainement précédé le temple grec, qui lui a peut-être servi de modèle; il importait de le définir, d'en bien analyser le plan, de montrer comment il était resté partout le même, tout en étant consacré, suivant les temps et les lieux, à des dieux très différents. Nous l'avons essayé, à propos de la Phénicie; à cette fin, nous avons tiré parti de quelques indications éparses dans les auteurs classiques; nous avons étudié jusqu'aux moindres vestiges des édifices religieux de la Syrie, de Cypre et de colonies plus lointaines, telles que les établissements phéniciens de Gaulos et de Malte. Cependant, lorsque nous avons voulu reconstruire, des fondations jusqu'au faîte, un des monuments de cette architecture, où avons-nous dû chercher, où avons-nous trouvé les éléments de cette image? C'est dans un édifice dont il ne reste pas une seule pierre, dans le temple de Jérusalem. On pourrait être tenté de crier au paradoxe, et rien cependant n'est plus facile à justifier que le choix de ce thème. De tous les temples bâtis par la race à laquelle appartenaient les Hébreux, le temple qui couronnait le mont Moria est le seul dont nous ayons une description; celle-ci, malgré les lacunes que l'on y constate, dans le livre des *Rois* comme chez Ézéchiel, est encore un document hors ligne, comme il n'en existe pas un dans toute la littérature grecque et romaine. Si les matériaux du Parthénon et du

temple de Jupiter à Olympie avaient disparu comme ceux du temple de Salomon, personne n'aurait même songé à entreprendre une restauration de ces monuments, à l'aide du seul texte de Pausanias. Ni chez cet écrivain, ni chez Strabon, ni chez Pline, on ne rencontre rien qui ressemble aux pages dont nous nous sommes servi; aucun de ces auteurs ne fournit, au sujet des monuments qu'il mentionne, des cotes aussi nombreuses, des détails aussi abondants sur les dimensions et la disposition des différentes parties de l'édifice. Phénomène étrange et vraiment inattendu! C'est le moins artiste des grands peuples de l'antiquité qui nous a transmis les renseignements les plus développés et les plus complets que nous possédions sur un édifice antique. On s'explique cependant, à la réflexion, cette apparente anomalie. Les Juifs n'ont eu qu'un temple, et sa construction a été un événement trop considérable, dans leur vie si pauvre en émotions de ce genre, pour qu'ils ne se fissent pas un devoir de conserver par écrit le souvenir des traits principaux d'une œuvre qui leur paraissait si digne de mémoire. Ce n'était pas le cas pour les Grecs; ils étaient trop accoutumés à ces beaux édifices, trop habitués à les voir dresser leurs colonnades et leurs frontons au-dessus de l'enceinte des blanches acropoles pour éprouver, même en présence de ceux qu'avait bâtis un Ictinos ou un Mnésiclès, cette sorte d'admiration naïve qui met la postérité dans sa confidence, qui la fait assister à toutes les phases de l'effort et qui l'invite à prendre acte de tous les résultats obtenus.

C'est sous l'empire de ce sentiment que le chroniqueur anonyme et le prophète de l'exil ont décrit le temple, l'un en racontant l'histoire du plus célèbre sinon du plus grand des rois d'Israël et l'autre en traçant le programme du glorieux avenir qu'il rêvait pour son peuple. On peut sourire de l'importance qu'ils ont attachée à certaines particularités de l'ordonnance et de l'aménagement du temple et de ses annexes; mais c'est grâce à la minutie de cette exposition, si précise dans sa gaucherie souvent un peu puérile, que nous avons pu, sans témérité, concevoir la pensée de relever le temple de Jérusalem. Ce que nous aspirions ainsi à restituer, ce n'était d'ailleurs pas seulement le sanctuaire particulier du peuple juif; notre ambition allait plus loin; nous espérions arriver, par cette voie, à reconstituer un type qui semblait perdu, celui du temple sémitique, considéré dans sa plus haute généralité; nous avions le désir d'en mettre sous les yeux du lecteur un exemplaire où fussent réunis tous les caractères communs qui en font l'originalité, qui le distinguent et du temple

grec et de l'église chrétienne. Toutes les réflexions que nous aurions pu présenter à ce propos n'auraient jamais rendu cette différence aussi sensible; pour en avoir l'impression très nette et très vive, il a suffi de regarder nos dessins. Quelque opinion que l'on puisse avoir sur la vraisemblance de tel ou tel détail, les grandes lignes de l'ensemble traduisent certainement d'une manière fidèle la conception de l'un des fils les plus éminents de cette race, l'idée qu'il se faisait d'un temple qui, par son ampleur, sa richesse et sa beauté, répondît à la majesté du Dieu d'Israël. Comme l'inspection du plan le révèle tout d'abord à l'homme du métier, comme les vues perspectives l'apprennent à ceux mêmes qui n'ont pas de préparation spéciale, ce qui, dans ce genre d'édifice, non seulement occupe le plus de place, mais encore a le plus d'importance, c'est ce qui passe ailleurs pour l'accessoire, ce sont les dépendances de toute espèce et particulièrement les cours avec les portiques qui les enveloppent. Il y a, entre le temple sémitique et le temple grec, la même différence qu'entre la phrase d'Isaïe ou d'Ézéchiel et la phrase d'un Sophocle ou d'un Platon. Celle-ci est cette admirable création de l'esprit que l'on appelle la période; les idées secondaires y sont disposées dans un ordre merveilleux autour de l'idée principale, à laquelle les rattachent toutes ces particules qui déterminent le rôle de chacun de ces agents subordonnés et qui en marquent la dépendance. Au contraire, dans la poésie et dans la prose hébraïque, les idées se suivent à la file, juxtaposées plutôt que liées; l'écrivain procède surtout par voie de répétition et de reprise. Sans doute il y a déjà de l'art dans le parallélisme de ces courtes sentences, de ces images redoublées dont la seconde ajoute à la première et en complète l'effet; mais combien cet art est inférieur à celui dont témoigne la période classique, à cette composition savante qui ne fait de tout un faisceau de pensées qu'un seul corps, où il y a, comme dans les êtres supérieurs, une vie partout répandue, mais une vie qui se développe sous l'empire d'un centre organique, régulateur suprême de cette activité si riche et si variée.

Le temple hellénique a ce même caractère de concentration et d'unité vivante. Que des propylées le précèdent comme à Éleusis, qu'un bois sacré, tout peuplé de statues votives et d'élégants édicules, l'entoure comme à Olympie, que l'enceinte attenante soit plus ou moins vaste, c'est toujours sur le sanctuaire lui-même qu'a porté le principal effort de l'architecte et des artistes appelés à le seconder. Ce sanctuaire, les dimensions en ont été déterminées par celles du simulacre divin

qui devra l'habiter, par cette image à laquelle un maître sculpteur a prêté les traits les plus nobles et les plus beaux qu'il ait pu concevoir. Les bienfaits et les triomphes de cette même divinité sont figurés par les groupes des frontons, par les bas-reliefs des frises qui courent en une bande continue sous le portique ou qui, dans l'entablement, remplissent ces cadres que l'on appelle les métopes. L'édifice est ainsi comme l'enveloppe, faite sur mesure, de la statue colossale, en bronze ou en marbre, en or ou en ivoire, qui trône dans la cella; par la merveilleuse histoire que racontent les sculptures et les peintures qui le décorent, il est comme le miroir où se réfléchit, sous ses aspects les plus variés, l'un des types divins qu'a créés le génie national. Ce concours de tous les arts, mis ainsi au service d'une seule idée, donne à chacun de ces édifices religieux une physionomie si particulière, une si franche originalité que, par là même, tout ce qui, dans l'enclos sacré, n'est pas le temple proprement dit se trouve relégué au second plan, réduit à la fonction de pur détail d'ornement, qui relève et qui varie le dessin du cadre architectural. Vestibule monumental construit en avant du *téménos,* chapelles consacrées à un héros ou à quelque divinité parèdre, longues files de colonnes offrant aux visiteurs l'ombre de galeries couvertes, toutes ces annexes ne font pas concurrence au temple, ne risquent pas de lui disputer l'attention; c'est à lui qu'elle va tout d'abord, c'est sur lui qu'elle se fixe, comme sur l'œuvre collective, à la fois inspirée et savante, de toute une génération, qui a disposé, qui a modelé toutes ces pierres de manière qu'elles exprimassent, dans la langue des formes, ses pensées les plus hautes et les plus personnelles.

Au contraire, le temple sémitique est, si l'on peut ainsi parler, un monument diffus. Sans avoir jamais atteint les mêmes dimensions que le temple égyptien, qu'un Louqsor ou un Karnak, il tend, comme lui, à croître par la périphérie, à s'étendre indéfiniment en surface. Que le sanctuaire y renferme, comme à Jérusalem, un coffre qui cache à tous les yeux le symbole vénéré ou bien, comme à Paphos, une pierre conique exposée aux regards des fidèles, le sanctuaire reste toujours petit et d'une médiocre importance; il peut être orné somptueusement, mais la statuaire ne vient pas lui donner la valeur expressive et ce que l'on peut appeler l'éloquence souveraine du temple grec. La cella, simple abri de l'emblème qui représente la divinité du lieu, n'est là que l'occasion ou, pour mieux dire, le prétexte du développement architectural. Celui-ci se produit du dedans au dehors; les cours succèdent aux cours, entourées de portiques sur lesquels s'ouvrent des salles nombreuses, des dépen-

dances de toute espèce. Les portes, où siègent des gardes et où séjournent les oisifs et les mendiants, sont des édifices considérables, devant lesquels se dressent des tours élancées, qui montent bien au-dessus de la toiture du temple et qui dominent tout ce groupe de bâtiments. Ces tours, qui d'ailleurs ne se terminent pas partout de la même manière, ne sont qu'un accessoire, et cependant, par un naturel effet de leur élévation, elles forment le trait saillant de ces ensembles, celui qui frappe tout d'abord le spectateur ; c'est ce dont témoigne la place qu'elles occupent dans ces images sommaires de quelques temples syriens qui ont été conservées par les intailles et les monnaies; c'est ce que prouve aussi la mention expresse qui en est faite dans des descriptions comme celles qu'Ézéchiel et Lucien ont laissées, l'un de son temple de la future Sion, l'autre du temple de Hiérapolis.

Ce type d'édifice religieux est celui auquel s'en sont toujours tenus les peuples frères et cousins des Juifs, ceux que l'on nomme quelquefois les Sémites occidentaux ; ils en avaient arrêté les maîtresses lignes bien avant le temps où ils sont entrés en contact avec les Grecs, et ils l'ont reproduit, sans jamais s'en lasser, jusqu'aux derniers jours de l'antiquité, ou, pour parler plus exactement, jusque dans les premiers siècles de l'islamisme. Malgré ce qu'il comporte d'effets pittoresques et variés, ce type est certainement inférieur à celui que la Grèce a créé; il est l'œuvre d'un génie plastique moins puissant. Dans la suite de cette histoire, nous aurons à expliquer cette différence, à rendre compte de ce progrès. En attendant que le moment soit venu de reprendre et d'achever ce parallèle, il importait de bien définir dès à présent un des deux objets à comparer, le premier en date, celui qui, malgré son apparente complexité, a demandé le moindre effort d'invention, et c'est à peine si les monuments figurés ainsi que l'étude des ruines nous avaient fourni quelques vagues et rares données. Ces éléments qui nous manquaient, nous les avons trouvés dans la littérature hébraïque, et nous n'avons pas su résister à la tentation d'en tirer parti. Sans doute, s'il était un monument dont le nom seul suffît à émouvoir l'imagination, c'était bien celui que nous avions rencontré sur notre chemin, le jour où nous avions quitté la Phénicie pour la Judée, celui dont le fantôme nous apparaissait sur la haute colline à laquelle se rattachaient de si grands souvenirs, au-dessus de la cité sainte où sont nés le judaïsme et le christianisme; cependant, vu l'état du site et les lacunes des documents, nous nous serions peut-être abstenu, non sans regret, si le temple de Jérusalem n'avait été

pour nous que le sanctuaire particulier du peuple juif. Ce qui nous a surtout décidé à braver les difficultés et les risques d'une entreprise si hasardeuse, c'est que, dans le projet d'Ézéchiel, cet édifice s'est présenté à notre curiosité comme le type abstrait et l'exemplaire idéal du temple sémitique.



LIVRE SIXIÈME

LES HÉTÉENS

LA SYRIE SEPTENTRIONALE ET LA CAPPADOCE

LIVRE SIXIÈME

LES HÉTÉENS

LA SYRIE SEPTENTRIONALE ET LA CAPPADOCE

CHAPITRE PREMIER

LES HÉTÉENS, LEUR HISTOIRE ET LEUR ÉCRITURE

§ 1. — COMMENT L'INFLUENCE DES CIVILISATIONS ORIENTALES S'EST AUSSI PROPAGÉE VERS L'OCCIDENT PAR LES ROUTES DE TERRE

Nous avons étudié les Hébreux, en tant qu'élèves et clients des Phéniciens, dans les rares débris de leur plastique ainsi que dans les descriptions que leurs écrivains ont données des monuments disparus et particulièrement du fameux temple de Jérusalem. Nous sommes arrivés ainsi à combler certaines des lacunes que nos recherches antérieures avaient laissé subsister, à nous faire une idée plus exacte et plus complète du rôle historique de la Phénicie, du caractère de son industrie et de son art. L'heure est venue de renoncer à suivre plus longtemps, sur mer et sur terre, la trace de ces marins aventureux, de ces fins négociants, de ces habiles ouvriers qui, des rives du Tigre aux plages de l'Atlantique, allaient s'établir ici dans les bazars des grandes cités populeuses, là dans les petits comptoirs fondés le long des côtes

lointaines, en pleine barbarie, partout enfin où, en transformant la matière, ils pouvaient espérer gagner quelque argent. Nous leur disons adieu ou du moins au revoir, jusqu'au jour où nous les retrouverons en contact avec les Grecs et subissant à leur tour l'influence de ces peuples auxquels ils avaient jadis transmis les premiers éléments de la civilisation.

Les Phéniciens n'ont d'ailleurs pas été seuls à remplir, dans des temps fort reculés, ce rôle d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident ou, pour mieux déterminer le sens de ces mots, entre les peuples très anciennement civilisés des vallées du Nil et de l'Euphrate d'une part, et d'autre part les tribus encore sauvages qui habitaient les îles et les rivages de la mer Égée. Ce n'est pas uniquement par la voie de mer que s'est opérée la dissémination de ces germes qui devaient donner, sur le sol de la Grèce et de l'Italie, des fleurs si brillantes et des fruits si savoureux; si ces semences de l'avenir ont été portées si loin des lieux où des soleils précoces les avaient mûries, l'honneur n'en revient pas tout entier aux marchands de Sidon et à leurs barques agiles. Les habitudes de la vie policée, avec les métiers, les procédés et les goûts qu'elles supposent, se sont aussi propagées par les routes de terre, du côté où la diffusion n'en était pas arrêtée, comme vers l'Orient, par la barrière infranchissable des déserts sans eau, ou comme, vers le nord, par la hauteur des montagnes, par l'épaisseur de leurs massifs et par le climat rigoureux de ces plateaux dénudés que la neige recouvre pendant une partie de l'année. Vers l'ouest de la Mésopotamie, vers le nord-ouest de la Syrie, point de ces obstacles qui ralentissent ou qui même parfois arrêtent toute marche en avant, qui refoulent violemment tout commerce et qui ne laissent rien passer. Des gués de l'Euphrate au pied de l'Amanus et du Taurus, le pays est presque partout susceptible de culture, et certaines parties sont même d'une fertilité merveilleuse : voyez l'oasis de Damas. Ces plaines ont dû, de très bonne heure, attirer et retenir une population sédentaire; même avec un faible effort, l'homme y a vite conquis l'aisance, et avec elle cette liberté d'esprit qui est la condition du progrès. L'Amanus, malgré l'âpreté de ses roches, et le Taurus lui-même, malgré l'élévation de ses pics neigeux, se laissent franchir par plusieurs passes qui ont été pratiquées de tout temps. De l'autre côté des défilés, on ne rencontre pas ici, comme dans le Kurdistan, une formidable rangée de chaînes parallèles qu'il faut escalader successivement. Derrière les cols de l'Amanus, on voit s'ouvrir la vaste plaine cilicienne; quand on a franchi ceux du Taurus, on

débouche sur des plateaux où nulle part la vie n'est impossible, où, sur bien des points, elle est heureuse et facile, dans le steppe herbeux qui se prête à l'élève des troupeaux, autour des grands lacs qui donnent le sel à profusion, le long des fleuves qui ont déposé sur leurs bords une terre grasse et féconde. Coupés par de spacieuses vallées, qui sont autant de chemins préparés par la nature, ces plateaux descendent en pente douce vers le couchant, comme pour laisser plus aisément glisser sur leur surface inclinée les hommes et les idées.

Par l'effet de cette configuration du sol, un courant s'établit qui avait son point de départ dans la Syrie septentrionale et qui allait aboutir vers les embouchures de l'Hermos et du Méandre, courant civilisateur qui, si loin même de sa source, avait encore assez de force pour traverser la mer Égée sans se perdre dans ses flots, assez de chaleur pour élever, si l'on peut ainsi parler, la température de tous les rivages que baignait son onde tiède et vivifiante. C'est ce que l'histoire a constaté, depuis qu'elle a su mettre en œuvre les données que lui livraient la linguistique, l'archéologie et la numismatique, depuis qu'à l'aide de tous ces secours elle a pu remonter bien plus haut dans le passé que ne la conduisaient autrefois ces textes des auteurs classiques qui ont été longtemps sa seule ressource. En Grèce, et particulièrement dans cette Grèce asiatique où le génie grec a pris pour la première fois conscience de sa force et de son avenir, on trouvait à signaler plus d'un élément de provenance étrangère qu'il paraissait difficile de mettre au compte des navigateurs phéniciens. D'autres influences, on le devinait, ont donc concouru à favoriser ce développement; mais à quels signes reconnaître ceux qui ont rendu ce service et dont l'intervention a amené ce progrès? Des rives de l'Euphrate aux golfes où se jettent l'Hermos et le Méandre, il y a loin, et les Chaldéens comme les Assyriens, au temps de leur plus grande puissance, loin de franchir l'Halys, n'ont même pas dépassé le Taurus; d'autre part, ces emprunts sont bien antérieurs au siècle qui a vu un empire oriental s'étendre, par la conquête perse, jusqu'au Pont-Euxin, à la Propontide et à la mer Égée. Pour expliquer ces apports dont la trace se fait sentir si loin du point de départ, on parlait vaguement du commerce et de l'action qu'il exerce sur les mœurs et les idées des peuples auxquels il semble ne fournir que des marchandises. Sans le savoir, les conducteurs de caravanes auraient tout fait : c'est de leurs ballots, qui venaient s'entasser et que l'on ouvrait dans les magasins et sur les quais de Sinope, de Milet et d'Éphèse, que se seraient échappés les types et les motifs plastiques,

les inventions et les procédés dont la race ionienne, avec sa facilité brillante et sa curiosité, a tiré un si heureux parti.

Le commerce a sans doute joué son rôle dans ce mouvement de translation; mais, quelque actif qu'on le suppose, il ne suffit pas à rendre raison de tous les faits sur lesquels l'attention des archéologues a été appelée par de récentes découvertes. Cette vaste étendue de pays qui sépare la vallée de l'Euphrate des côtes où s'élevèrent les premières cités grecques qui comptent dans l'histoire, on ne saurait la considérer comme un espace vide et un terrain de libre parcours. Au contraire, dans toute cette région que le Taurus coupe en deux parties inégales sans interrompre cependant les communications, on relève aujourd'hui les vestiges d'une culture qui a eu son indépendance et son originalité. Partout là, dans la vallée de l'Oronte comme sur le plateau central de l'Asie Mineure, on signale les monuments d'un art qui, tout en ayant certains rapports avec celui de la Mésopotamie, s'en distingue pourtant par des traits qui lui sont propres; sur ces monuments sont gravés des textes, parfois assez longs, où l'on reconnaît une écriture idéographique qui n'est ni celle de l'Égypte ni celle de la Chaldée. Ce système de signes semble avoir été en usage d'un bout à l'autre du territoire compris entre la rive gauche du cours moyen de l'Euphrate et les embouchures de l'Hermos et du Méandre; il y a lieu de croire que l'emploi s'en est perpétué, à l'est et à l'ouest du Taurus, jusqu'au jour où l'alphabet phénicien l'a fait tomber en désuétude. Symboles religieux, costume, armes, tout a un aspect très particulier dans les bas-reliefs qui accompagnent ces inscriptions; plusieurs de ces sculptures laissent deviner des cultes et des rites d'un caractère étrange et spécial, dont le mystère pique la curiosité. Il y a donc eu là des peuples qui ne se sont certainement pas contentés de remplir, pendant un millier d'années, la fonction subalterne de convoyeurs et d'agents de transmission; ils ont marqué au coin de leur propre génie, de leurs pensées et de leurs mœurs les éléments qu'ils ont pu tirer de l'Égypte et de la Chaldée; ces éléments, ils les ont élaborés et transformés dans une certaine mesure; leur œuvre a comporté une part d'effort personnel et d'invention heureuse.

La question, une question qui s'impose aux méditations de l'historien, c'est de savoir où s'est surtout produit cet effort et laquelle, de toutes ces nations interposées entre Babylone et Milet, a eu l'esprit le plus inventif et mérite ainsi le mieux de donner son nom à cette civilisation secondaire dont nous allons essayer de classer et de décrire les monuments. Avant de nous engager dans cette étude, nous devons

appeler l'attention sur les découvertes récentes qui nous paraissent de nature à suggérer une solution vraisemblable de cet obscur problème; nous y insisterons d'autant plus volontiers, que jusqu'à présent on ne paraît pas en avoir saisi, du moins en France, tout l'intérêt et toute l'importance.

§ 2. — LES DÉCOUVERTES RÉCENTES DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

En 1812, le célèbre voyageur Burckhardt, au moment où il apprenait l'arabe en Syrie pour se préparer à visiter la Mecque sous le costume du pèlerin musulman, passa par la ville de Hamath sur l'Oronte, que l'on appelle aujourd'hui *Hamah;* il y vit, il signale une pierre encastrée à l'angle d'une maison, dans l'un des bazars, et couverte de figures et de signes divers; dans ces images il reconnut des hiéroglyphes, mais des hiéroglyphes différents de ceux de l'Égypte[1]. La relation de Burckhardt fut lue de quiconque s'intéressait à la Syrie et voulait en connaître soit l'ancienne histoire, soit l'état actuel. Les voyageurs qui parcoururent après lui ce pays rendirent hommage à leur devancier, à ses dons d'attentif et sagace observateur, à sa parfaite véracité; personne cependant, parmi ceux mêmes qui prétendirent entreprendre l'exploration méthodique de cette contrée, ne fit attention à ce passage et n'essaya de retrouver le monument. Il y a quelques années, on lisait encore dans les meilleurs *Guides* qu'il n'y avait pas d'antiquités à Hamath[2].

Ce fut seulement en 1870 que, passant par Hamath, deux Américains, M. J. Augustus Johnson, alors consul général des États-Unis à Damas, et un missionnaire protestant, M. S. Jessup, entendirent parler dans cette ville, non seulement de la pierre qu'avait aperçue Burckhardt, mais encore de plusieurs autres inscriptions du même genre. Ils tentèrent d'en prendre des estampages, mais ils ne purent y réussir. Nulle part les mahométans ne sont plus fanatiques et plus bornés que dans cette partie de la Syrie; la foule s'amassa, menaçante, autour des étrangers; elle leur aurait fait un mauvais parti s'ils ne s'étaient décidés à plier bagage et à vider la place. Le consul n'osa pas répéter l'épreuve; il s'entendit avec un barbouilleur arabe, qu'il appelle, peut-être un peu pompeusement, un *peintre indigène*, et celui-ci, bien payé, s'appliqua

1. BURCKHARDT, *Travels in Syria*, p. 146.
2. *Handbook* de Murray pour la Syrie, édition de 1868, t. II, p. 588.

de son mieux, une fois la première émotion apaisée, à dessiner des copies de tous ces textes, copies qu'il expédia bientôt à Damas. En 1871, dans le premier numéro du recueil édité par la société qui s'était fondée en Amérique pour l'exploration de la Palestine, M. Johnson publiait un fac-similé de l'une de ces inscriptions[1]. La copie était très imparfaite; mais elle excita une vive curiosité; elle eut cet heureux effet de provoquer d'autres tentatives qui devaient, à bref délai, être enfin couronnées de succès.

Dès l'année suivante, la puissante société anglaise qui est connue sous le nom de *Palestine exploration fund* envoyait tout exprès à Hamath un des hommes qui connaissaient le mieux ce pays et ses habitants, M. Drake, l'auteur du curieux livre intitulé *la Syrie inexplorée*[2]. Drake savait manier les Arabes; à force d'adresse, il réussit à photographier et à estamper le plus important de ces textes; mais le bruit s'en répandit en ville, et, devant l'émeute qui grondait, il dut renoncer à en faire autant pour les autres pierres. Le capitaine Burton, alors consul d'Angleterre à Damas, fit une nouvelle tentative; il réussit à voir tous les monuments et à en relever avec précision la place et les dimensions; mais il fut obligé de s'en tenir à des calques faits par un chrétien de cette ville et, en les publiant dans la *Syrie inexplorée,* il avertissait que par endroits la fantaisie du copiste s'était donné libre carrière. Burton avait voulu acheter une des pierres; on lui en avait demandé 2000 francs. Il ne s'était pas décidé; quelque temps après, à de nouvelles offres les propriétaires répondaient en annonçant des prétentions encore plus exagérées. La spéculation s'en mêlait; des brocanteurs levantins se portaient acquéreurs, avec l'idée de revendre ensuite aux musées de l'Europe. On pouvait craindre que les convoitises ainsi éveillées et surexcitées ne fussent fatales à ces monuments que les siècles avaient épargnés. Ne venait-on pas de voir, à l'autre bout de la Syrie, les Arabes du pays de Moab briser, en se la disputant, la fameuse stèle de Mésa? Peut-être encore quelques violents prendraient-ils le parti de marteler ces pierres maudites, de les réduire en poussière; ne serait-ce pas le meilleur moyen de désappointer les Frenghis, ces infidèles que Dieu confonde? C'est ce qui est arrivé à Alep; en 1872, Drake et Smith y avaient copié une belle inscription du même type, gravée sur une dalle de basalte; l'année suivante, au moment où l'on

1. *First quarterly statement of the American Palestine exploration society.*
2. *Unexplored Syria*, by Richard F. Burton and Charles F. Tyrwhitt Drake, 2 vol. in-8°, Londres, 1872.

s'occupait de tout disposer pour en obtenir un moulage, on apprit que la pierre n'existait plus : elle avait été détruite par les musulmans.

Il y avait tout lieu de redouter, à Hamath, quelque accident de ce genre ; l'opinion y était très opposée à toute mesure qui aurait livré aux étrangers les pierres en question. Depuis qu'on les voyait si étudiées et si convoitées, on avait fini par les regarder comme des espèces de talismans ; peut-être les signes bizarres dont elles étaient couvertes indiquaient-ils des trésors qu'il ne fallait pas abandonner à des mécréants. Ce fut alors que se présenta une occasion dont sut tirer parti M. William Wright, l'auteur d'un livre auquel, dans la suite de ces pages, nous ferons de nombreux emprunts[1].

Attaché à la Société anglaise des missions, M. Wright habitait alors Damas, qui sert de résidence au *vali* ou gouverneur général de la Syrie. Ce poste était occupé, vers la fin de l'année 1872, par Subhi-Pacha, et celui-ci, Grec d'origine, se trouvait être, par le plus grand des hasards, à la fois un très honnête homme et un esprit très ouvert. Possesseur d'un beau cabinet de médailles et de pierres gravées qui a depuis été vendu à Londres, il était entré en relations, à ce propos, avec plusieurs savants de l'Occident ; il comprenait la valeur des documents lapidaires ; il avait une idée des services qu'ils rendent à l'histoire. Ce fut ce qui décida M. Wright et le consul anglais, M. W. Kirby Green, à accepter l'offre que leur fit le pacha de l'accompagner dans une tournée qu'il entreprenait à travers sa province. On devait s'arrêter à Hamath ; les deux Européens comptaient profiter du séjour que l'on ferait dans cette ville. Leurs espérances se réalisèrent ; après avoir réussi, non sans peine, à découvrir l'emplacement de toutes les pierres qu'avaient signalées les voyageurs précédents, ils obtinrent du *vali* qu'elles fussent retirées des bâtiments où elles étaient engagées, pour être portées au *sérail* ou palais du gouverneur ; mais la population turque paraissait prête à se soulever pour empêcher ce rapt, et, après même qu'il fut accompli, tout ce qu'il y avait dans Hamath de turbans verts et blancs, de prétendus descendants du Prophète et de *hadjis*, d'*ulémas* influents, fit une dernière démarche auprès du pacha pour obtenir la restitution de ces blocs de basalte que l'on ne pouvait se résigner à voir sortir de la ville. Il faut lire ce récit dans l'ouvrage de M. Wright ; c'est tout

1. W. Wright, *The empire of the Hittites*, with decipherment of hittite inscriptions, by prof. A. H. Sayce, a map, by col. sir Charles Wilson, and a complete set of hittite inscriptions, revised by M. W. H. Rylands. 2e édition, Londres, Nisbet and Co, 1886, 1 vol. in-8°, xxxiii-246 pages et 27 planches.

un drame qui finit par tourner en comédie; on y verra par quel habile mélange de fermeté et d'adresse Subhi parvint à éviter l'émeute qui fut, pendant deux jours, sur le point d'éclater et où auraient certainement péri ces vénérables restes d'un passé si lointain ; l'auteur raconte avec agrément les émotions par lesquelles il passa tant que l'agitation ne fut pas apaisée et qu'il eut à craindre pour le sort des inscriptions. Aujourd'hui les cinq textes qui forment le groupe le plus important des monuments de cette étrange épigraphie sont déposés à Constantinople au musée de Tchinili-kiosk [1]; mais, avant de les laisser partir, M. Wright avait pris une précaution utile. Plus d'une antiquité qui, de Cypre ou d'ailleurs, avait été embarquée pour le musée impérial, n'était jamais arrivée à destination; elle s'était égarée en route. M. Wright, à tout hasard, avait donc fait de toutes les inscriptions un double moulage en plâtre qu'il avait expédié en Angleterre ; quoi qu'il arrivât désormais, les savants de l'Europe avaient entre les mains des fac-similés qui valaient les originaux [2].

L'inscription du même genre que l'on avait signalée à Alep n'eut pas la même chance : elle fut anéantie, comme nous l'avons raconté, en 1873. Au moins les médiocres copies que l'on en possédait suffisaient-elles à prouver que ce n'était pas seulement à Hamath qu'il fallait chercher les monuments de cette écriture[3]. Bientôt après on les retrouvait plus à l'est, sur la frontière même de la Mésopotamie. En 1874 et 1875, M. Skene, consul de la Grande-Bretagne à Alep, visitait des ruines situées sur la rive droite de l'Euphrate, à six heures de marche en aval du village de Biredjik, qui figure sur les cartes. Ces ruines avaient été vues et décrites par Maundrell et Pococke; plus récemment, d'autres voyageurs les avaient aperçues, mais on n'avait pas deviné ce que cachait le nom sous lequel les désignent les Arabes, celui de *Kalaat Djerablus*[4], ou « forteresse de Djerablus ». Djerablus est, vraisemblablement, une corruption du grec Hiérapolis, *la ville sainte,* qui eut, à l'époque romaine, un des temples d'Astarté les plus célè-

1. Voir Salômon Reinach, *Catalogue du musée impérial d'antiquités*, 1882, p. 83.

2. De ces deux séries de moulages, l'une fut placée au Musée Britannique, et l'autre donnée au *Palestine exploration fund.* C'est d'après ces épreuves que M. Wright a reproduit ces monuments dans les planches I-IV de son livre.

3. Ces copies ont été reproduites dans les planches V, VI et VII de l'ouvrage de M. Wright.

4. *Kalaat Djerablus* pourrait se traduire par la *forteresse de Hiérapolis.* Il est possible qu'à l'époque romaine il y ait eu là une tête de pont fortifiée, un château sur l'Euphrate qui couvrait le grand sanctuaire syrien contre les tentatives de passage et les incursions des Parthes, puis des Sassanides, maîtres de l'autre rive du fleuve.

bres et les plus fréquentés de la Syrie; Lucien en a laissé une intéressante description dans son *Traité de la déesse syrienne*. Hiérapolis, qui paraît avoir été située à une certaine distance du fleuve, à quelques lieues vers le sud-ouest de *Kalaat Djerablus*, avait hérité de l'importance qu'avait possédée, dans des temps plus reculés, une ville plus ancienne : c'est ce que prouvèrent à M. Skene des fragments qu'on lui montra parmi les restes de la vieille citadelle, qui domine encore de plus de trente mètres le cours du fleuve. Il y avait là des dalles et des fûts de basalte où l'on apercevait, à côté de sculptures qui rappelaient celles de l'Assyrie, des inscriptions du même type que celle d'Hamath. M. Skene émit l'idée que ce devait être là le site de Gargamich, ville souvent mentionnée dans les textes égyptiens et assyriens comme une place forte de première importance, qui commandait le cours moyen de l'Euphrate, et son opinion fut partagée par George Smith. Dans son troisième et dernier voyage, quelques semaines avant l'accès de fièvre dont il mourut à Alep, Smith était allé à Djerablus, d'où il avait écrit en Angleterre pour signaler l'intérêt que présenteraient des fouilles faites sur cet emplacement. Les *trustees* du Musée s'empressèrent de solliciter un firman à Constantinople et firent les fonds. Smith n'était plus; M. Skene avait quitté Alep. Ce fut son successeur, M. Henderson, qui conduisit les travaux, et, pendant le cours des années suivantes, un certain nombre de monuments sortirent des tranchées de Djerablus et parvinrent au Musée Britannique, où je les ai vus en 1880[1]. Quelques-uns, plus lourds ou moins intéressants, sont restés sur les lieux.

Au moment même où s'exécutaient ces fouilles de Djerablus, un autre voyageur anglais, M. Davis, appelait l'attention sur un bas-relief colossal, taillé dans le roc, dont il publiait un dessin, en 1876, dans les *Transactions de la Société d'archéologie biblique*. On y distinguait, à côté des deux personnages, du dieu et du roi ou du prêtre qui l'adore, des inscriptions où se retrouvaient plusieurs des signes que l'on connaissait par les pierres de Hamath, d'Alep et de Djerablus. Or ce monument ne provenait plus, comme les précédents, de la Syrie septentrionale; il avait été découvert en pleine Asie Mineure, près du village d'*Ibriz*, dans l'ancienne Lycaonie, non loin du *Kulek Boghaz*, le défilé que les anciens appelaient les Portes Ciliciennes. Force était donc d'admettre que l'aire de cette écriture, si l'on peut ainsi parler, était bien plus étendue qu'on ne l'avait soupçonné tout d'abord; de nou-

1. Ils sont figurés, à l'aide de la photographie, dans les planches VIII à XIII de Wright.

velles observations vinrent forcer à l'agrandir encore. Avec la sculpture rupestre d'Ibriz, elle dépassait déjà le Taurus; elle s'élargit bientôt et se prolongea non seulement sur tout le plateau central, mais même jusqu'à l'embouchure des fleuves qui se déversent dans la mer Égée. Pour s'en convaincre, on n'eut qu'à regarder de plus près, à la lumière des découvertes nouvelles, des monuments déjà connus, ceux de *Boghaz Keui* et d'*Euiuk,* dans le district montagneux que les anciens appelaient la Ptérie, sur la rive droite de l'Halys, ceux du *guerrier de Nymphi* ou *pseudo-Sésostris* et de la prétendue Niobé, dans les environs de Smyrne. Partout là, auprès des étranges et massives figures ciselées sur la face du rocher, on releva des caractères qui appartenaient au système de notation idéographique dont les premiers échantillons avaient été recueillis à Hamath. Tout récemment le Musée de Constantinople a reçu un lion qui était engagé dans la muraille du château de *Marach*, l'ancienne Germanicia, sur le Pyramos, dans cette vallée qui sépare l'Amanus du Taurus; il est tout couvert d'inscriptions où l'on reconnaît les caractères des pierres d'Alep et de Hamath. Enfin, en 1882, une mission allemande, sous la direction du docteur Puchstein, a parcouru cette même région, le pays situé entre le coude de l'Euphrate et le cours du Pyramos; elle y a découvert des monuments dont le style est celui des figures qu'accompagnent d'ordinaire les légendes en signes dits hamathéens; mais le rapport sommaire qui est le seul renseignement officiel que nous ayons sur les résultats de ce voyage, ne dit point si les explorateurs ont relevé, sur quelques points de ce territoire, des textes de ce même type[2].

Ces signes n'avaient d'ailleurs pas été employés seulement dans les textes monumentaux, attachés au flanc de la montagne ou aux lourdes assises des palais et des temples; ils se sont faits plus petits et plus cursifs, pour jouer leur rôle dans les transactions politiques et commerciales, gravés sur ces cachets en pierre dure dont les empreintes sont répandues un peu partout. C'est ainsi qu'on les a signalés sur quelques-uns de ces sceaux en argile cuite que M. Layard a tirés par centaines de la chambre des archives, dans le palais de Sennachérib, à *Kouioundjik,* dans un des quartiers de Ninive[3]. D'autres sceaux de la même matière et où se voient les mêmes signes ont été récemment

1. Wright, *The Empire*, p. 162 et pl. XXVI, XXVII.

2. *Berichte ueber eine Reise im Kurdistan,* von Dr Otto Puchstein (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1882, pp. 845 et suivantes).

3. Wright, *The Empire,* pl. XIII.

ramassés en Asie Mineure[1]; le Musée du Louvre doit à la libéralité de M. Sorlin-Dorigny des cylindres d'une fabrique toute particulière, où se voient encore quelques-uns de ces mêmes idéogrammes, à côté de représentations dont le type et la facture rappellent la composition et le style des bas-reliefs auprès desquels figurent des inscriptions du type hamathéen.

Ces inscriptions, nous ne pouvons qu'en donner une idée par quelques échantillons; ceux qui voudraient en entreprendre l'étude devront consulter les planches où tous ces textes ont été reproduits avec un soin minutieux par M. Harry Rylands, le secrétaire de la *Société d'archéologie biblique*. Après avoir paru d'abord dans le précieux recueil que publie cette Société, ces planches ont ensuite été jointes à l'ouvrage de M. Wright, ouvrage qui se trouve offrir ainsi une sorte de *Corpus* des textes écrits au moyen de ces signes. Ceux-ci se distinguent à première vue des hiéroglyphes égyptiens; un œil exercé ne s'y trompera pas. C'est une remarque qu'avaient déjà faite plusieurs égyptologues, à propos des quelques caractères qui se voient en avant de la tête du *Guerrier de Nymphi*, de cette figure dans laquelle Hérodote croyait pouvoir reconnaître une image de son Sésostris[2]. Sur la foi de l'historien grec, on avait voulu chercher là un cartouche de Ramsès; mais Rosellini avait déclaré qu'Hérodote s'était trompé, que l'inscription n'était pas égyptienne[3]; M. Maspero était du même avis[4]. Aujourd'hui que les monuments abondent, on a peine à comprendre qu'il y ait eu même un moment d'hésitation à ce sujet. Non seulement parmi les hiéroglyphes hamathéens il y en a beaucoup qui ne se retrouvent pas en Égypte, mais encore, là où les mêmes objets sont représentés, l'aspect des images n'est pas le même : elles ont ce que l'on peut appeler

1. Nous en avons publié toute une série dans la *Revue archéologique*, t. XLIV, p. 333, sous ce titre : *Sceaux hittites en terre cuite appartenant à M. G. Schlumberger*. Ils ont été dessinés à nouveau par M. H. Rylands pour la Société d'archéologie biblique; ils sont reproduits d'après son dessin dans la planche XVI de M. Wright et en photogravure dans sa planche XVII.

2. Hérodote, II, 106. Il y a vingt ans, nous démontrions déjà que la figure qui se voit dans la gorge de *Karabel*, près de *Nymphi*, n'est ni égyptienne ni assyrienne, mais qu'elle est le produit d'un art spécial à l'Asie Mineure. Voir dans nos *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire* (in-8°, Didier, 1875) la dissertation intitulée : *Le bas-relief de Nymphi, d'après de nouveaux renseignements*; elle reproduit un article publié en 1866 dans la *Revue archéologique* (t. XIII).

3. L'opinion de Rosellini est rapportée par Kiepert dans le mémoire que ce dernier consacra au monument de Nymphi dans le tome Ier de l'*Archæologische Zeitung*, pp. 33 et suivantes.

4. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édition, p. 247.

une autre physionomie. Une première différence, c'est que, sauf deux, toutes les inscriptions de la Syrie septentrionale et de l'Asie Mineure sont gravées en relief, disposition qui ne se rencontre en Égypte que dans quelques textes des toutes premières dynasties. Ce qui est l'exception à Memphis est la règle à Gargamich, dans le bassin de l'Oronte et dans celui de l'Halys. Mais la diversité d'origine se marque surtout par le mode d'exécution, par le caractère du contour. Les hiéroglyphes



254. — Un hiéroglyphe hétéen, grandeur réelle. Dessin de Saint-Elme Gautier.

égyptiens sont tracés d'une main plus fine et plus légère; les autres ont toujours quelque chose d'un peu lourd et d'un peu rude; on y sent l'œuvre d'une race moins familière avec la pratique du dessin. D'autre part, ceux-ci témoignent d'un moins long usage de l'écriture; ils n'ont pas eu le temps de prendre, au cours des siècles, une forme aussi franchement conventionnelle; la plupart d'entre eux ressemblent plus aux objets qu'ils figurent. Il en résulte que, malgré l'infériorité de l'art, certaines de ces images ont une fidélité, un air de vie que ne présente aucune de celles dont se compose une inscription égyptienne; voyez, par exemple, deux figures de lièvre, sur le flanc droit et sur la patte droite de ce lion de *Marach*, tout couvert d'écriture, dont notre musée ethnographique du

Trocadéro possède le moulage (fig. 254 et 255)[1]. Ici le lièvre est en course, là il est au repos, assis sur son train de derrière; mais, de part et d'autre, l'attitude est très bien saisie : on dirait un dessin fait d'après nature. Même observation à propos des têtes de chèvre, de bélier, de bœuf et de cheval, à propos de ces bustes humains qui, le bras levé comme pour accompagner la parole, se trouvent presque toujours au commencement des inscriptions et semblent y remplir ainsi une fonction nettement déterminée. Dans toutes ces images on retrouve la trace d'une sorte de réalisme qui manque parfois d'adresse, mais qui reste toujours naïf et sincère (fig. 256).



255. — Un hiéroglyphe hétéen, grandeur réelle. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Ces inscriptions sont toujours réglées au moyen de lignes horizontales ; il n'y a d'exception que pour les textes qui ne comprennent que deux ou trois signes. Partout ailleurs on rencontre ces barres, que sépare un intervalle d'environ 10 centimètres; elles ont la même saillie que les caractères. De ceux-ci les uns occupent toute la hauteur, et les autres, plus petits, la moitié du champ ; dans ce dernier cas, il y en a deux entre les lignes. Grâce à ces divisions, l'écriture, malgré les dimensions inégales des signes, est plus symétrique et d'une régularité plus monotone qu'en Égypte.

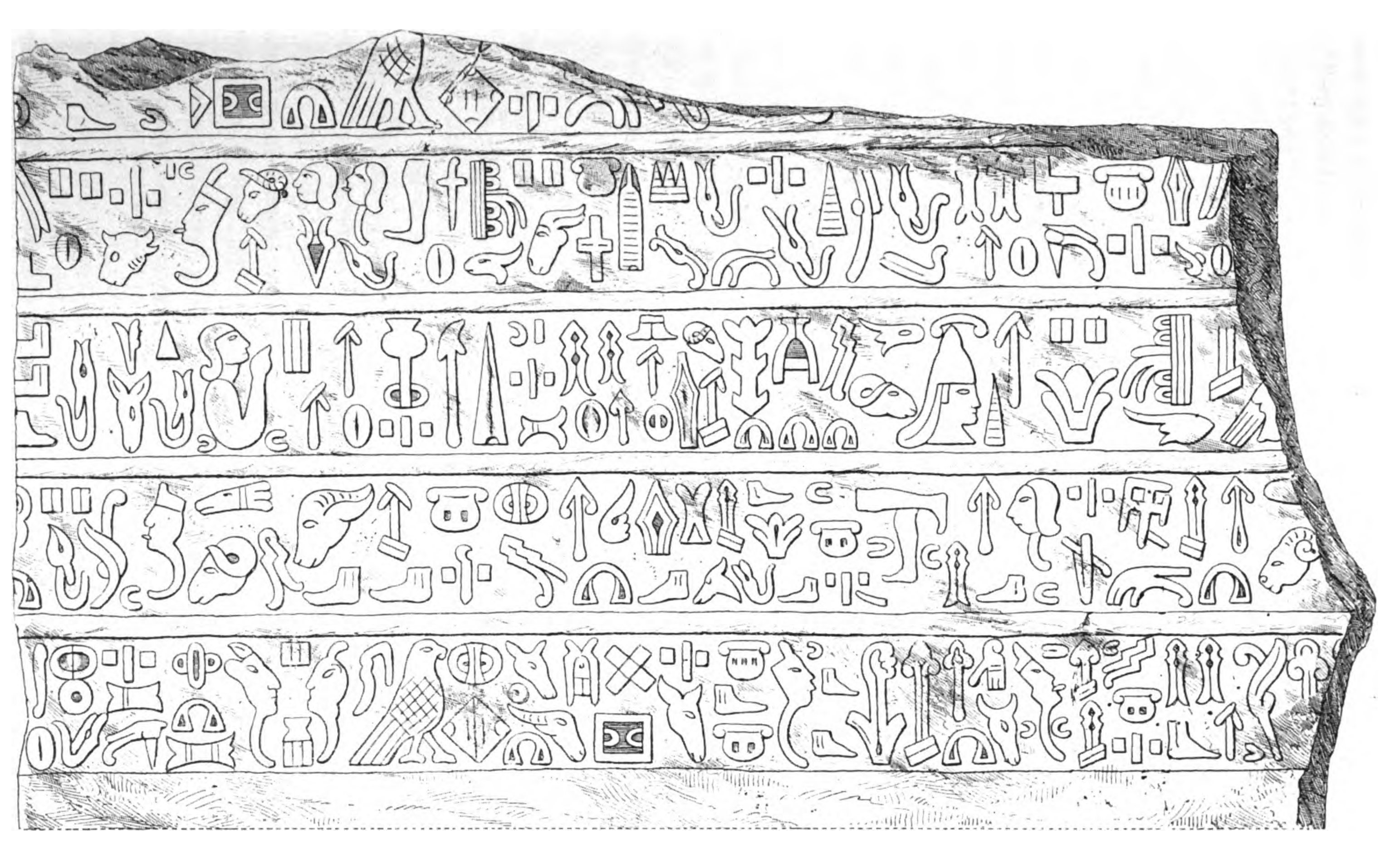
A peine avait-on commencé de transcrire ces textes et de les comparer entre eux, que l'on dut se demander quel était le peuple auquel il convenait de les attribuer, et la question prenait plus d'intérêt à

1. C'est d'après ce moulage, qui nous a été signalé et qui a été mis à notre disposition par le Dr Hamy, que notre dessinateur a reproduit les deux images du lièvre que nous donnons sous les nos 254 et 255.

mesure qu'ils se multipliaient et que l'on en constatait la présence sur des points plus nombreux et que séparaient de plus larges espaces. Comme il arrive toujours en pareil cas, lorsque se pose un problème de ce genre, plusieurs de ceux qui en poursuivaient la solution l'ont entrevue au même moment; mais c'est surtout M. A.-H. Sayce qui a eu le mérite de l'apercevoir clairement et de lui donner le degré de vraisemblance qui, dans cet ordre de recherches, équivaut presque à la certitude[1].

M. Sayce, professeur à l'Université d'Oxford, est un des esprits les plus vifs et les plus curieux de notre temps; il s'est intéressé à toutes les questions sur lesquelles de récentes trouvailles appelaient l'attention de la science contemporaine; mais il en est une qui l'a tenté tout particulièrement et dont il a fait son domaine propre, c'est celle de l'origine et de l'interprétation des monuments de la Syrie septentrionale et de l'Asie Mineure. Depuis six ou sept ans, par de nombreux mémoires que nous aurons souvent l'occasion de citer, il a, plus que personne,

1. Sur le caractère de l'esprit et des travaux de M. Sayce, voir notre article dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1886, intitulé : *Une civilisation retrouvée. Les Hétéens, leur écriture et leur art.* L'ouvrage qui a surtout fait connaître à l'étranger le nom de M. Sayce, ce sont ses *Principes de philologie comparée*, traduits en français pour la première fois par Ernest Jovy, professeur au collège de Loudun, et précédés d'un avant-propos, par Michel Bréal, in-12, 1884, Delagrave; c'est ce livre qui lui a valu l'honneur de devenir le suppléant de M. Max Müller dans la chaire que celui-ci a illustrée à Oxford; mais M. Sayce a beaucoup écrit. Il avait commencé par la philologie sémitique, par l'assyriologie, où il laissera sa trace; en même temps que notre cher et regretté Stanislas Guyard, il s'occupait à percer le mystère de la langue encore très mal connue que cachent les textes cunéiformes gravés sur le rocher de Van en Arménie. Bientôt il élargit le cadre de ses recherches à la suite de voyages en Orient auxquels trouvaient leur compte à la fois sa santé délicate et sa curiosité passionnée; il a suivi avec un vif intérêt toutes les fouilles qui se sont faites depuis une quinzaine d'années en Égypte, en Syrie, à Cypre, en Asie Mineure, en Argolide et sur d'autres points de la Grèce; il en a exposé et discuté les résultats dans de nombreux articles qu'ont publiés les recueils de plusieurs sociétés savantes et les principales revues anglaises. Nous nous bornerons à rappeler ici les titres des principaux de ses travaux : *A forgotten empire in Asia Minor* (*Fraser's Magazine*, août 1888); *The monuments of the Hittites*, avec une carte, trois planches et figures dans le texte (*Society of biblical archæology, Transactions*, t. VII, pp. 248-293); *The bilingual Hittite and cuneiform inscription of Tarkondemos*, avec une planche (dans le même recueil, pp. 294-308). Les *Proceedings* de la Société d'archéologie biblique renferment bien des notes de lui où il y a toujours à prendre des faits curieux et des idées qui, alors même qu'on ne les accepte pas toutes, forcent à réfléchir et en suggèrent d'autres. M. Sayce a exposé les vues auxquelles l'ont conduit ses voyages et ses recherches si variées, dans un volume qu'il a publié en 1883, sous ce titre : *The ancient empires of the east. Herodotos, I-III, with notes, introductions and appendices*, in-8°, Londres, Macmillan. On y trouvera d'abord une introduction où l'auteur nous paraît avoir été très injuste pour Hérodote; puis le texte, accompagné de notes surtout historiques, des trois premiers livres, et enfin, ce qui est la meilleure partie de l'ouvrage, un appendice qui donne, outre des tables des dynasties, un substantiel et brillant résumé de l'histoire des États orientaux, telle que permettent de la comprendre les découvertes de la science contemporaine.



256. — Inscription hétéenne de Djerablus. Wright, *The Empire*, pl. x.

contribué à répandre et à accréditer l'hypothèse qui est aujourd'hui généralement admise, celle qui attribue l'invention de cette écriture et la création de ces types plastiques à ce peuple des Khiti, dont le nom revient si souvent dans le poème célèbre de *Pentaour,* dans ce fragment d'une *Iliade* thébaine où l'Homère égyptien chante les exploits d'un héros aussi brave et aussi invincible qu'Achille, de Ramsès, le fils chéri d'Ammon[1].

§ 3. — L'HISTOIRE DES HÉTÉENS D'APRÈS LES DOCUMENTS BIBLIQUES, ÉGYPTIENS ET ASSYRIENS

Ce sont les récits de bataille et les bulletins de victoire gravés sur les murs des temples de Thèbes et des palais de Ninive qui ont permis à notre curiosité de deviner quelle place avait tenue longtemps, dans le monde oriental, la nation belliqueuse dont nous allons résumer l'histoire, telle que permettent de la reconstituer les documents que nous traduisent les égyptologues et les assyriologues. Cependant, alors que les hiéroglyphes et les cunéiformes étaient encore lettre close, on pouvait déjà lire dans la Bible le nom de ce peuple; il s'y trouvait sous les formes *Hitti,* au singulier, *Hittim,* au pluriel; ailleurs on rencontre l'expression *benê Het,* « fils de Het ». Chez les Septante, on a les variantes Χέτ, Χεττίν, Χεττίμ, Χετταῖοι. De cette dernière a été tiré le terme *Hétéens* ou *Hétiens,* dont se servent nos versions de l'Ancien Testament; c'est celui que nous emploierons, de préférence au mot *Hittites,* que les savants anglais ont emprunté à leur traduction de la Bible. Sans doute c'est surtout à eux que ce peuple doit d'avoir inopinément reparu sur la scène de l'histoire; mais ce n'est pas une raison pour que nous nous croyions obligé d'habiller à l'anglaise un ethnique qui, s'il veut passer dans la nomenclature française, doit se conformer aux habitudes de notre langue. Dans toutes ces transcriptions, il n'y a d'ailleurs que la terminaison qui diffère. Les éléments essentiels du nom, c'est au commencement une gutturale aspirée, à la fin une dentale forte; on les retrouve dans le nom de *Khitis* que les documents égyptiens donnent

1. On trouvera de longs extraits du poème de *Pentaour* dans les histoires anciennes de MM. Maspero et François Lenormant. Les *Khiti* sont ceux que d'autres égyptologues appellent *Khétas* et *Khétaou;* pour la vocalisation de ce nom, nous avons suivi M. Maspero, et, en général, nous lui avons emprunté ses transcriptions des noms de peuples ou de villes cités dans cette étude.



à ces mêmes tribus, dans celui de *Khati* ou *Khatti*, par lequel les désignent les textes assyriens. Ce sont toujours les mêmes consonnes; quant aux voyelles, si elles paraissent varier, on sait qu'elles n'ont, dans toutes ces langues, qu'une importance secondaire; la plupart d'entre elles n'étaient pas notées par l'écriture; quelque doute plane donc toujours sur les valeurs que nous leur attribuons.

Si les Hétéens sont assez souvent mentionnés dans la Bible, ce n'est jamais que par voie d'allusion; leur puissance était déjà sur son déclin quand les Hébreux sont entrés en Palestine. Sous leurs juges, puis sous leurs rois, ceux-ci n'ont pas eu à lutter contre ces tribus, qui avaient leurs places fortes dans le nord de la Syrie, au delà des limites les plus reculées que l'empire juif ait atteintes sous David et sous Salomon. Il est cependant facile de reconnaître une concordance frappante entre ces données et celles qui se dégagent de divers passages de la Bible. Quelques-uns de ceux-ci supposent le souvenir d'un temps où les Hétéens dominaient sur presque toute la Syrie. Ainsi, dans le fameux chapitre généalogique de la Genèse, le nom de Het est placé comme en vedette avec celui de Sidon, en tête de la liste des fils de Chanaan[1]. Quand Abraham, à Hébron, choisit la grotte de Macpélah pour y faire sa sépulture et celle de sa famille, il y trouve des Hétéens; c'est à cette race qu'appartient le propriétaire de la caverne achetée par le patriarche[2]. Dans un discours que l'Éternel adresse à Josué pour lui indiquer l'étendue du territoire qu'il va livrer aux descendants de Jacob, on trouve cette expression : « Tout le pays des Hétéens jusqu'à la grande mer vers le soleil couchant[3] »; le narrateur semble avoir voulu désigner ainsi la contrée comprise entre le désert et l'Euphrate à l'orient, et, à l'occident, la Méditerranée. Ailleurs, dans le récit des espions qui, par l'ordre de Moïse, sont allés explorer la terre de Chanaan, les Hétéens sont nommés à côté des Jébuséens et des Amorrhéens, parmi les tribus qui habitent la montagne[4]; ils figurent dans la liste des tribus chananéennes qui se liguent pour barrer le passage aux Israélites[5].

1. *Genèse*, x, 15-16.
2. *Genèse*, XXIII, 3-18; XXV, 9.
3. JOSUÉ, I, 4.
4. *Nombres*, XIII, 29-30.
5. JOSUÉ, IX, I; XI, I. Dans les traditions qui ont trait au début de la période obscure et confuse qui précède l'établissement de la royauté sous les premiers juges, les Hétéens sont encore mentionnés parmi les peuples chananéens au milieu desquels vivent les Israélites (*Juges*, III, 5).

Il y a donc eu certainement des tribus hétéennes dans les monts d'Éphraïm et de Juda, où elles touchaient ainsi aux frontières de l'Égypte. Ce qui dut commencer à les refouler vers le nord, ce fut la pression de la conquête égyptienne sous les grands pharaons thébains; puis, lorsque les derniers Ramessides se furent renfermés dans la vallée du Nil, les Hébreux franchirent les gués du Jourdain, et, tantôt par les armes, tantôt par une lente et graduelle infiltration, ils s'établirent de plus en plus solidement entre ce fleuve et la côte que se partageaient les Philistins et les Phéniciens. Sous David et sous son successeur, ils étaient enfin devenus les maîtres incontestés de toute cette région; ils avaient achevé de se subordonner ceux des groupes de l'ancienne population qu'ils ne s'étaient pas assimilés ; aussi la dernière mention de ces Hétéens méridionaux se rencontre-t-elle à propos des hommes de corvée que Salomon lève, en vue des travaux du temple, « sur tout le peuple qui était resté des Amorrhéens, des Hétéens, des Phéréziens, des Héviens et des Jébuséens, ne faisant point partie des enfants d'Israël, leurs descendants qui étaient restés après eux dans le pays et que les enfants d'Israël n'avaient pu dévouer par interdit[1]. »

Après ce moment, il n'est plus question, dans les annales hébraïques, d'Hétéens vivant en terre juive; mais, en revanche, on commence à y entrevoir, par instants, sur la frontière septentrionale du nouveau royaume, des Hétéens indépendants, ceux de la vallée de l'Oronte. Ils sont trop loin de la Palestine, dont les sépare la masse de l'Hermon et de l'Anti-Liban, pour avoir à intervenir dans les guerres des souverains qui règnent à Jérusalem et à Samarie; mais, au moment où l'empire juif atteint sa plus grande extension, ils entretiennent pourtant avec lui certaines relations de voisinage, dont toute trace n'a pas disparu. Quelques-uns de ces princes hétéens paraissent avoir prêté hommage à David et avoir été comptés parmi ses vassaux[2]. Salomon met leurs filles

1. *I Rois*, IX, 20-21. Il y a bien, chez Ézéchiel, une allusion à ces mêmes populations (XVI, 3); le prophète, reprochant à Jérusalem ses infidélités, lui dit : « Par ton origine et ta naissance, tu es du pays de Chanaan; ton père était un Amorrhéen, et ta mère une Hétéenne. » Tout ce que prouve ce passage, c'est que dans la langue courante, ces noms d'Amorrhéens et d'Hétéens étaient restés synonymes de Chananéens, de païens; c'étaient de vieux termes qui n'étaient pas encore sortis de l'usage.

2. C'est ce qui paraît résulter d'un passage où le texte hébreu (*II Samuel*, XXIV, 5-7) donne, à propos du dénombrement ordonné par David, une leçon inintelligible. Il y est question de Joab et des envoyés chargés de cette mission. « Lorsqu'ils eurent passé le Jourdain, ils campèrent à Aroër, à droite de la ville, dans la vallée de Gad, puis à Jazer ; ils allèrent ensuite à Galaad et dans la terre des *Tahtim Hodsi*, etc. » Personne n'a pu dire ce qu'étaient ces Tahtim Hodsi. Certains manuscrits des Septante, comme l'a remarqué l'abbé Vigouroux, permettent de corriger, à coup sûr, un texte altéré; on y lit,

dans son harem avec celles des chefs de Moab, d'Ammon et de l'Idumée, avec celles des nobles de Sidon[1]. Il vend les chevaux qu'il tire de l'Égypte à tous les rois des Hétéens et aux rois d'Aram[2]. Enfin, dans le second livre des *Rois,* il est raconté que les Syriens, pendant qu'ils assiégeaient la ville de Samarie, sous le règne de Joram, fils d'Achab, s'enfuirent précipitamment, frappés de panique, « parce que le Seigneur fit entendre dans le camp des Syriens un bruit de chars et un bruit de chevaux, le bruit d'une grande armée, et ils se dirent l'un à l'autre: « Voilà que le roi d'Israël a pris à sa solde contre nous les rois des Hétéens et le roi d'Égypte, afin qu'ils marchent contre nous[3]! »

Il semble résulter de ce récit que la force des armées hétéennes, comme celle des armées de l'Égypte, consistait surtout en chariots de guerre et en chevaux; ceci est tout à fait d'accord avec ce que l'Égypte nous apprend de cette même nation. C'est, en effet, à l'Égypte plutôt qu'à la Judée qu'il convient de demander des renseignements détaillés et précis sur les vrais Hétéens, sur ceux du Nord, que les Juifs n'ont guère aperçus que comme des ombres lointaines, dont la silhouette apparaissait et se dessinait par moments sur le ciel, à l'extrême limite de leur horizon. Jusqu'au jour où ont été connus et traduits les documents égyptiens, les passages de la Bible que nous avons cités avaient fort embarrassé les commentateurs; ceux-ci n'en avaient, en général, pas saisi le sens; surtout ils n'en avaient pas mesuré toute la portée.

C'est avec la dix-huitième dynastie de Manéthon que l'on commence à rencontrer, dans les chroniques murales de l'Égypte, le nom des Khiti. Jusqu'au règne de Ramsès III, ils y reparaîtront sans cesse, d'abord mêlés aux autres tribus du *Routen* ou de la Syrie, puis, un peu plus tard, figurant au premier plan, comme le plus belliqueux et le plus puissant des peuples qui disputent aux Pharaons la possession de cette contrée. Ils sont parfois désignés sous ce titre: « le vil ennemi de Cadech ». C'est le nom d'une ville dont l'existence même était ignorée avant les travaux de Champollion. Des textes égyptiens et des images qui les accompagnent dans les tableaux de bataille, il résulte clairement que cette forteresse barrait le passage aux envahis-

au sujet des commissaires : καὶ ἦλθον εἰς Γαλαὰδ καὶ εἰς γῆν Χεττιὶμ Χάδης : « Et ils vinrent à Galaad et à la terre des Hétéens de Cadès. » Il y avait dans l'hébreu non *Tahtim,* mais *Hahitim*; le *thau* et le *hé* se confondent souvent dans les manuscrits (*les Hétéens de la Bible* dans la *Revue des questions historiques,* t. XXXI, pp. 58-120).

1. *I Rois,* xi, 1.
2. *Ibidem,* x, 29.
3. *II Rois,* vii, 6.

seurs dans la vallée de l'Oronte, qu'elle était située au sud d'Hamath, et que les eaux du fleuve l'entouraient de manière qu'elle formât une île, que deux chaussées reliaient au continent. Elle paraît avoir été entourée d'une double enceinte; entre les deux murs il y avait un fossé profond, que remplissaient les eaux du fleuve[1].

Dans les grandes compositions qui, à Thèbes comme à Ipsamboul, mettent en scène les combats livrés autour de Cadech par Ramsès II, le spectateur voit l'Oronte, qui traverse tout le registre supérieur, s'élargir en un lac considérable, qui enveloppe de plusieurs côtés les murs de la place. Le fleuve sort du lac vers la droite du tableau (fig. 257).

La ville de Cadech a disparu; à l'époque classique, elle avait été remplacée par la célèbre Émèse, aujourd'hui *Homs*, qui n'est même pas au bord de l'Oronte; mais le lac existe encore, et c'est sur ses bords qu'il faut chercher l'emplacement du vieux fort hétéen. Robinson, le célèbre voyageur américain, fut le premier à appeler l'attention sur ce vaste étang, qui se trouve à deux heures de *Homs*, étang qui paraît avoir été créé au moyen d'une digue que la tradition locale attribue à Alexandre le Grand. Cette nappe d'eau, c'est celle qui est représentée sur les monuments de Ramsès II comme contiguë à la forteresse de Cadech. Le lac, par une persistance de la tradition populaire, qui n'est pas rare en Orient, a conservé le nom de la ville dont il avait fait autrefois la principale défense; il porte encore le nom de Cadès. On y voit au sud une île où s'élève un *tell* ou monticule[2]; celui-ci renferme très probablement dans ses flancs les restes des murs qu'ont tant de fois assaillis les soldats des pharaons. Conder serait au contraire disposé à voir l'emplacement de Cadech dans le *Tell-Nébi*, qui est aujourd'hui à environ 5500 mètres au sud du lac; celui-ci, avec le temps, aurait abandonné une partie de l'espace qu'il couvrait autrefois (fig. 258)[3]. Des fouilles seules pourront trancher la question. Quoi qu'il

1. C'est du moins ce qui résulterait de la vue de Cadech que donne un des tableaux où les artistes égyptiens ont représenté la grande bataille livrée par Ramsès sous les murs de cette forteresse, celui du temple d'Ipsamboul (Rosellini, *Monumenti storici*, pl. 110; Lepsius, *Denkmæler*, partie III, pl. 164). On ne saurait d'ailleurs se tromper sur l'identité de cette ville; dans le tableau en question, son nom est écrit sur les murs mêmes de la cité, détail omis dans la planche de Rosellini, mais que reproduit celle de Lepsius. Notre figure 257 est un composé des deux images; nous avons emprunté le tracé des constructions à Rosellini, qui le donne d'une manière plus complète et plus claire, et nous avons pris à Lepsius l'inscription qui contient le nom de Cadech.

2. Conder, qui ne cherche pas sur le lac l'emplacement de Cadech, signale pourtant cette île, appelée aujourd'hui *Tell-el-baheirah*, « le tertre du lac ».

3. Conder, dans les *Quarterly statements* du *Palestine exploration fund*, 1881, p. 163-175; puis dans *Heth and Moab*, ch. I. J'ai peine à comprendre comment il peut nier que

en soit, on ne peut hésiter qu'entre ces deux sites, très voisins l'un de l'autre. Lorsque Robinson raconta sa découverte, en 1856, dans ses *Dernières Recherches bibliques*, il fit cette réflexion: « On ignore pourquoi ce lac porte le nom de Cadès. » Nous le savons aujourd'hui, Robinson n'a d'ailleurs pas été dupe d'une illusion, de quelque mot mal prononcé ou mal entendu. Aboul-Féda avait mentionné ce lac, qu'il appelle *Kédès* et qu'il regarde aussi comme l'œuvre de l'industrie humaine[1].

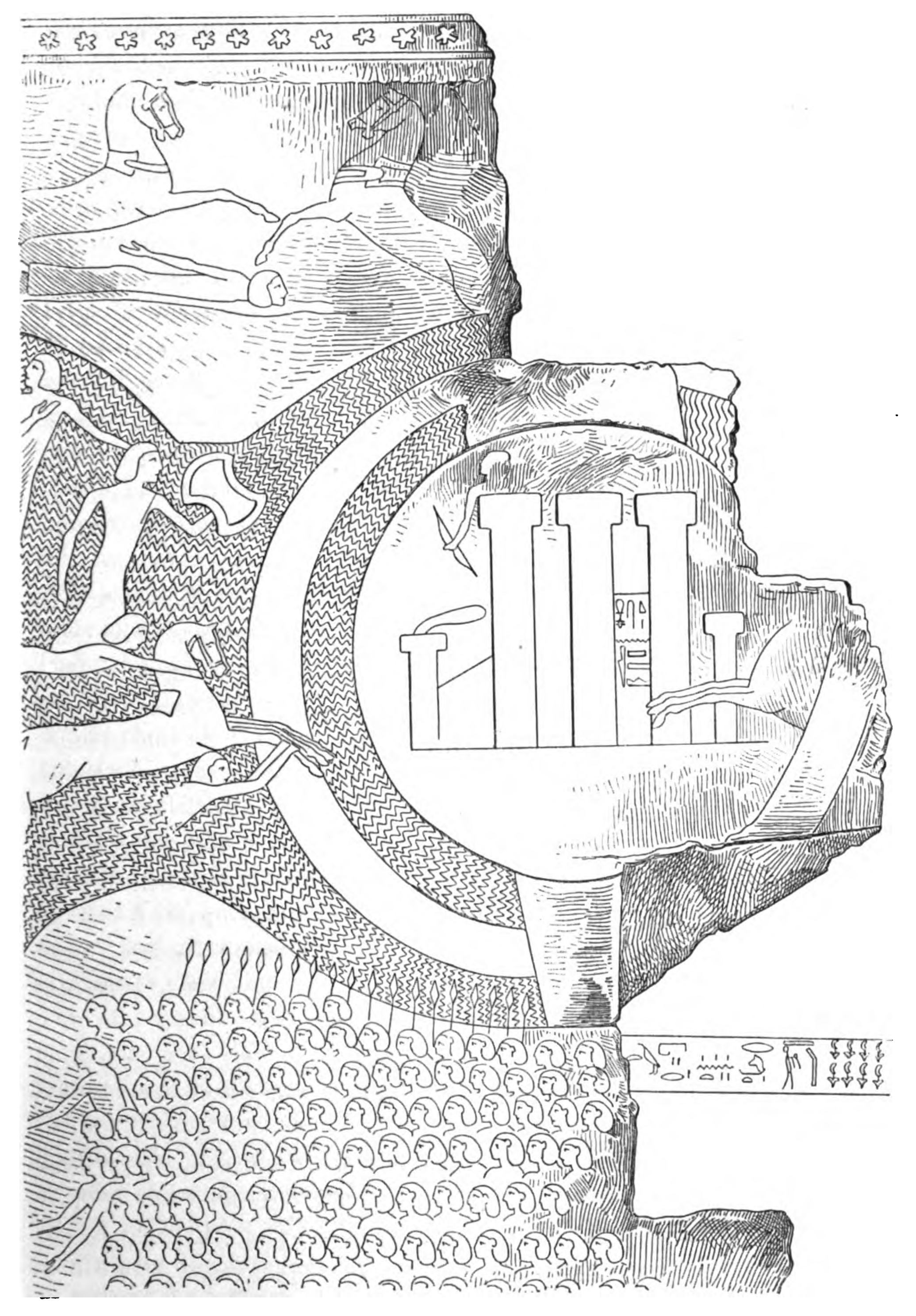
Depuis Toutmès III, le premier conquérant égyptien dont l'itinéraire nous soit connu, les armées thébaines, quand elles attaquaient la Syrie, ont toujours suivi la même route, qui, par le pays des Philistins, les conduisait jusqu'à Megidi ou Mageddo, place forte sous laquelle se livrait la première bataille. Celle-ci gagnée, le pharaon ne rencontrait guère plus de résistance à briser que lorsque, continuant à monter vers le nord, il se présentait devant Cadech. C'était là qu'acceptaient ou qu'offraient le combat celles des tribus que les premières défaites n'avaient pas décidées à déserter la lutte; pour arrêter le vainqueur, on comptait sur la force des remparts de Cadech et sur cette ceinture d'eau vive qui les entourait. Si l'armée de secours qui défendait la place était battue et la laissait tomber, les confédérés n'avaient plus qu'à se disperser, et le vainqueur, longeant l'Oronte, prenait Hamath, puis tournait à l'est, gagnait Khaloupou, aujourd'hui *Alep*, et Patina, depuis Batnæ. De là à Gargamich et l'Euphrate, il n'y a qu'une courte et facile étape.

Après chacune de ces expéditions, les princes syriens, jusqu'à la mort de celui qui les avait domptés, payaient les tributs et fournissaient les contingents militaires auxquels ils avaient été taxés; mais à chaque changement de règne la révolte éclatait, et tout était à recommencer. Durant trois ou quatre siècles, la Syrie fut ainsi rattachée à l'Égypte,

l'élargissement du fleuve, sous les murs de Cadech, dans les monuments égyptiens, donne bien l'idée d'un lac. Conder croit que des fouilles seraient fructueuses; le sol, tout autour de *Nèbi-Mendeh*, est jonché de fragments de poterie, d'éclats arrachés à des matériaux jadis taillés à des dalles de calcaire et de basalte. D'après ce même voyageur, les habitants du pays appliquent le nom de Cadès aux ruines, aux murs dont les crêtes affleurent sur le versant sud du *tell*, tandis qu'ils appellent proprement *Nèbi-Mendeh* le sanctuaire musulman qui en couronne le sommet. M. Tomkins a combattu l'idée de M. Conder et cherche Cadech sur le lac même (*Kadesh on Orontes, Quarterly statements*, 1882, p. 47).

1. Cette description et les indications qui précèdent sont empruntées au mémoire de l'abbé Vigouroux, qui analyse ou cite les témoignages des explorateurs de la haute Syrie.

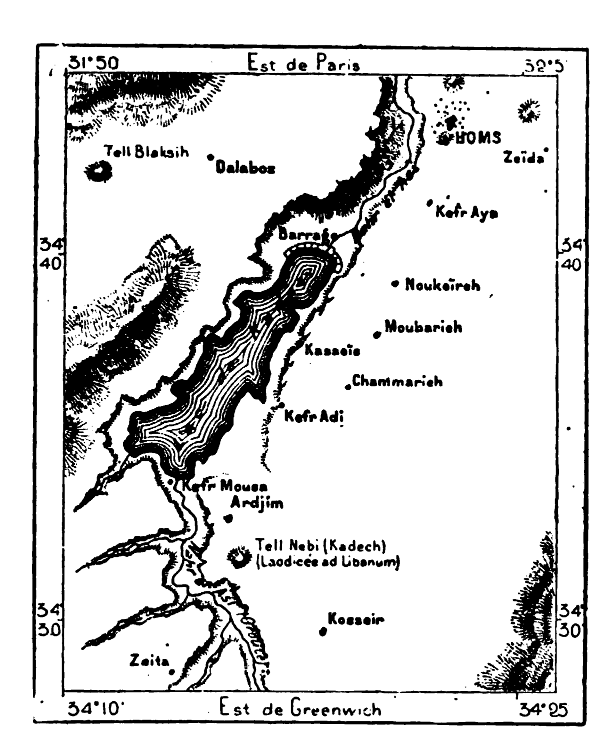




257. — Vue de Cadech, d'après les documents égyptiens.

mais par un lien très lâche, qui menaçait toujours de se dénouer. Sous les Toutmès et les Ramsès comme sous Psammétique et Amasis, comme plus tard sous les Ptolémées, comme hier encore sous Méhémet-Ali et Ibrahim Pacha, l'Égypte n'a jamais possédé la Syrie qu'à titre précaire; l'Égypte est trop nettement séparée par la nature du reste du monde et, par suite, son peuple doit au milieu où il s'est développé des caractères particuliers pour qu'il puisse y avoir entre elle et aucune société voisine même un commencement d'assimilation et de fusion.

Toutmès I[er] avait frayé la voie à ses prédécesseurs; mais Toutmès III paraît avoir été le seul pharaon qui ait poussé jusqu'à Gargamich. L'inscription funéraire d'un de ses généraux donne quelques détails sur le siège de cette ville et sur les stratagèmes employés par la garnison pour en retarder la chute. Parmi les tributaires des trente-troisième et trente-neuvième années du règne, on voit figurer la *grande terre de Khiti*, qui a livré des esclaves, des pierres précieuses, des lingots d'or et d'argent, des chariots, du bétail. La Syrie reprit son indépendance sous les derniers rois de la dix-huitième dynastie. Le fondateur de la dix-neuvième, Ramsès I[er], y ramena les armées égyptiennes; mais, sans doute pour s'assurer la possession de la partie méridionale de cette contrée, il paraît avoir traité avec les Khiti sur un pied d'égalité, avoir conclu avec leur roi Sapalel une alliance offensive et défensive. Ces relations amicales ne durèrent pas; dès le commencement de son règne, Seti est en guerre avec Sapalel. Les sculptures de la grande salle du temple d'Ammon, à Karnak, représentent les principaux épisodes de cette campagne; on y voit fuir devant Seti victo-



258. — Le lac de Cadech, d'après Condor.

rieux les Khiti, montés pour la plupart trois par trois, sur des chars de guerre; le roi s'empare d'un grand nombre de prisonniers et recueille un riche butin. La légende qui accompagne le tableau porte ces mots: « Voici la race perverse des Khiti; Sa Majesté en a fait un grand massacre. »

Malgré ces vanteries officielles, malgré les épithètes méprisantes que la chancellerie thébaine ne cesse de prodiguer aux Khiti, les temps étaient changés. Seti fut forcé de conclure avec le successeur de Sapalel, Môrousar, une alliance qui dura jusqu'à sa mort. Maîtres du *Naharana*, ou pays des deux fleuves, de l'Oronte et de l'Euphrate, les Khiti fermaient maintenant aux pharaons le chemin de la Mésopotamie; la domination égyptienne, même sous les princes les plus heureux et les plus vaillants, ne s'étendait plus que jusqu'aux sources de l'Oronte, sur la Phénicie et sur la Palestine. C'est que la puissance des Khiti était alors à son apogée. Lorsqu'ils luttaient contre Toutmès, ils n'avaient pour alliées que des tribus syriennes; lorsque, dans la quatrième année du règne de Ramsès II, la guerre s'est rallumée entre l'Égypte et les Khiti, ceux-ci se placent à la tête d'une grande confédération où l'on voit figurer, à côté des peuples syriens, des peuples qui appartiennent certainement à l'Asie Mineure, ceux de *Léka*, les Lyciens, d'*Akérit*, les Cariens, de *Masa*, les Mysiens, de *Padasa* (Pédasos en Troade), d'*Iliouna* et de *Dardana*, où l'on reconnaît les noms fameux d'Ilion et de Dardanos[1]. Il y a là une différence qui a sa signification. Entre le règne de Toutmès et celui de Ramsès, les Khiti avaient dû, de manière ou d'autre, acquérir dans toute l'Asie Mineure une prédominance marquée. On ne saurait dire d'ailleurs s'il faut voir, dans tous ces auxiliaires asiatiques, des sujets ou même des vassaux de Khitisar, le nouveau roi de Cadech. N'étaient-ce pas plusieurs des alliés volontaires qui accouraient de loin, attirés par l'appât du butin et l'espoir d'aller piller l'Égypte?

Les confédérés avait 2500 chars de guerre; un d'entre eux, le prince de Khaloupou, aurait, à lui seul, mis 18000 hommes en ligne. Les historiographes égyptiens ont peut-être forcé les chiffres; il n'en reste pas moins vraisemblable que l'armée de la ligue était beaucoup plus nombreuse que celle de Ramsès; mais celle-ci était plus homogène et mieux exercée. La bataille dura deux jours; Ramsès

1. Tous ces noms ont été lus et ces identifications proposées par M. de Rougé. M. Maspero, dans la quatrième édition de son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1886, déclare (p. 221, n° 1) qu'il ne voit aucune raison de rien changer aux lectures de son maître.



avait d'abord été enveloppé; il faillit être pris; mais, le second soir, ses adversaires étaient en pleine déroute. Nul doute qu'il n'ait donné l'exemple et chargé dans la mêlée à la tête de sa garde; on ne saurait cependant prendre à la lettre la merveilleuse prouesse que le poète de cour attribue à son roi quand il le montre « s'élançant dans les rangs des Khiti pervers, seul de sa personne, aucun autre n'étant avec lui », puis environné par des milliers de chars (fig. 259), protégé par Ammon, qui détourne de lui les traits, et enfin chassant devant lui la foule effarée des vaincus.

Le lendemain, Khitisar demandait la paix; mais ce ne fut qu'une courte trêve : bientôt toute la Syrie se soulevait derrière le vainqueur et la lutte continua, pendant quinze ans, jusqu'au moment où les rivaux, épuisés, se décidèrent à poser les armes. On a le texte authentique du traité; mais il est, par malheur, mutilé dans certaines parties. Champollion l'a trouvé à Karnak, gravé sur une grande stèle. Il est daté de la vingt-cinquième année du règne. La convention stipule une paix éternelle; égalité et réciprocité parfaite entre les deux peuples, alliance offensive et défensive, extradition des criminels et des transfuges, telles sont les conditions principales de cet acte international, que l'on peut considérer jusqu'à présent comme le plus ancien monument de la diplomatie[1].

Une alliance de famille vint bientôt resserrer ces liens d'amitié. Ramsès épousa la fille aînée du prince de Khiti, et un peu plus tard, en l'an 33, invita son beau-père à visiter la vallée du Nil; à l'occasion de ce voyage, on érigea à Thèbes une stèle où le prince syrien est représenté en compagnie de sa fille et de son gendre (fig. 260). Ce ne fut pas sans un étonnement mêlé de reconnaissance que l'Égypte vit ses ennemis les plus acharnés devenir ses alliés les plus fidèles, « et les peuples de Kîmit n'avoir plus qu'un seul cœur avec les princes de Khiti, ce qui n'était pas arrivé depuis le temps du dieu Râ ». Sous Ménephtah, l'entente se maintient; mais bientôt ses successeurs, faibles souverains sans prestige, évacuèrent la Syrie ou du moins n'en gardèrent que les districts méridionaux.

L'Égypte était réduite à la défensive. Une confédération nouvelle s'était formée, où dominaient des tribus qui venaient du fond de l'Asie Mineure; il ne paraît pas que les Khiti, cette fois, en fussent les chefs;

1. On trouvera la traduction complète de ce traité, par M. de Rougé, à la suite de l'ouvrage d'Egger, intitulé : *Études historiques sur les traités publics chez les Grecs et les Romains*, 1886, in-8°, pp. 243-252.

mais, de gré ou de force, ils avaient suivi le flot; tous ces peuples se ruaient sur la riche proie qui leur semblait promise. Ce fut sur la frontière même, près de Péluse, que Ramsès III, le dernier des grands souverains de l'Égypte, attendit l'ennemi ; la civilisation et la discipline triomphèrent encore de la barbarie; les envahisseurs furent repoussés. Ramsès rentra vainqueur en Syrie; mais, menacé, à l'ouest du Delta, par les Libyens, il n'alla pas chercher vengeance sous les murs de Cadech. Il lui suffit, ainsi qu'aux derniers Ramessides, de garder dans sa dépendance les Philistins et les Phéniciens. Dès lors l'Égypte, vieillie et fatiguée, cesse, pour plusieurs siècles, de s'intéresser aux événements qui s'accomplissent derrière les monts de la Judée.

Il semblait que cette abdication de l'Égypte laissât le champ libre aux Khiti; s'ils n'en profitèrent pas pour conquérir toute la Syrie, c'est que, juste vers le temps où l'Égypte se repliait sur elle-même, l'Assyrie grandissait et commençait à rêver de conquête. C'était de l'est désormais que viendrait le péril. Cadech n'était plus menacée; c'était Gargamich qu'il faudrait défendre, Gargamich qui commandait le meilleur gué de l'Euphrate. Dès qu'ils tourneraient leurs regards vers l'occident, les rois de Calach et de Ninive ne pouvaient manquer de convoiter une position qui présentait de tels avantages.

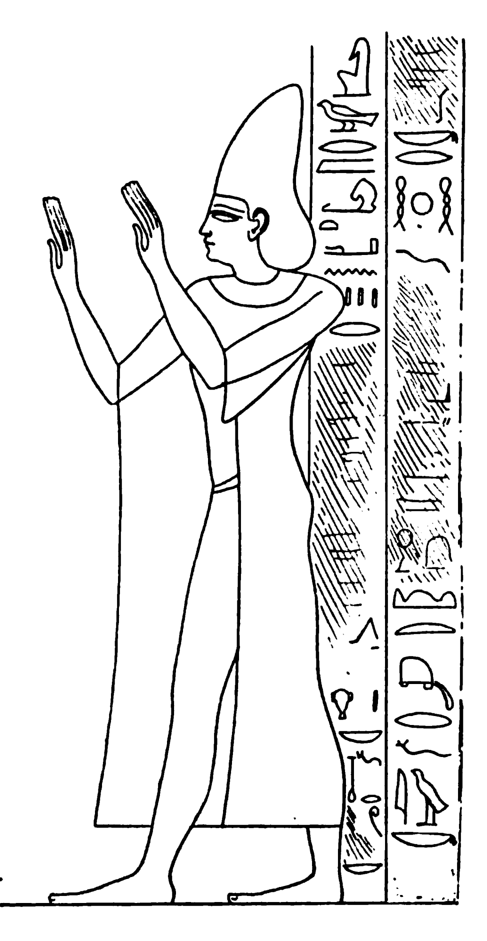
Dès la fin du XII[e] siècle, Teglathphalasar I[er] franchissait le fleuve et traversait la Syrie septentrionale; il atteignait, auprès d'Arad, la Méditerranée. Avait-il occupé, avait-il tourné Gargamich? On l'ignore, toujours est-il que son petit-fils fut battu près de cette place par les Khiti. Près de deux siècles s'écoulèrent sans que ceux-ci fussent inquiétés de nouveau; mais, vers 877, Assournazirpal envahit les districts entre l'Euphrate et l'Oronte. Les Khiti n'obéissaient plus alors, comme du temps des guerres contre l'Égypte, à un chef unique; la sécurité rétablie avait favorisé le morcellement. Le péril commun ne suffit pas à resserrer des liens qui s'étaient trop relâchés. Le roi de Gargamich, Sangar, ouvrit les portes de sa forteresse; la plupart des autres chefs l'imitèrent; ceux qui tentèrent de résister furent écrasés. Ainsi découverte, la Phénicie tout entière se soumit au conquérant. Salmanasar III consolida le pouvoir que son père avait déjà exercé sur cette région. La seule résistance fut celle que lui opposa Benhadad, le roi de Damas, à la tête d'une coalition où figuraient les Juifs de Samarie, des contingents arabes et des mercenaires égyptiens; les dix mille fantassins de Hamath que mentionnent les récits assyriens devaient être des Khiti. La bataille eut lieu près de cette dernière ville; Salmanasar fut vainqueur (854). Pourtant plus



259. — Un char de l'armée des Khiti. Rosellini. *Monumenti storici,* pl. CIII.

d'un siècle s'écoula encore avant que Damas fût pris et son peuple déporté en Mésopotamie.

Bien avant la chute de ce dernier boulevard de la Syrie, ce qui restait encore des Khiti avait perdu toute importance. Les prophètes juifs font allusion à l'abaissement de « Hamath la Grande », comme ils l'appellent[1]; Pisiris, prince de Gargamich, est inscrit sur la liste des tributaires, sous Teglathphalasar II. Quand il y eut à Ninive un changement de dynastie, Pisiris crut le moment favorable pour reconquérir son indépendance; mais il avait compté sans le nouveau roi, Sargon, qui, accouru aussitôt, entra dans la ville et la pilla, chargea Pisiris de chaînes et transporta ses sujets au delà de l'Euphrate; il les remplaça par des Assyriens (717). Le bruit de la chute de Gargamich retentit jusqu'en Judée. Isaïe exalte les triomphes de l'Assyrien, « qui est la verge du Seigneur. N'en a-t-il pas été, s'écrie-t-il, de Calno comme de Gargamich? N'en a-t-il pas été de Hamath comme d'Arpad? N'en a-t-il pas été de Samarie comme de Damas[2]? »



260. — Le roi Khitisar. Lepsius, *Denkmäler*, partie III, pl. CLXLVI.

Gargamich ne périt pourtant pas; grâce aux avantages de sa situation, elle eut bientôt repris son antique opulence. Incorporée à un grand empire, elle devint plus que jamais l'entrepôt principal de tout le commerce entre les pays riverains de la Méditerranée et l'Asie au delà de l'Euphrate; sa mine, le *maneh* de Gargamich, était, dans toute l'Asie antérieure, l'étalon de poids le plus usité; mais le peuple qui avait fondé cette ville et qui l'avait si longtemps occupée n'est plus pour rien dans cette prospérité. Pisiris est le dernier fils de la race de Het dont nous

1. Amos, VI, 2.
2. Isaïe, X, 19.

sachions le nom; avec lui et les bannis qui le suivent sur les chemins de l'exil, les Hétéens disparaissent de l'histoire.

§ 4. — L'ÉCRITURE DES HÉTÉENS

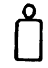
Le peuple énergique et vaillant dont s'achevèrent ainsi les destinées est-il l'inventeur du système de signes dont les monuments ont été retrouvés pour la première fois au cœur de son territoire, à Hamath? On ne saurait le démontrer, mais il est difficile de ne pas le croire. Point de voie par laquelle on puisse avoir quelque chance de remonter au delà de cette race qui, vers le XV[e] ou le XVI[e] siècle, forme déjà, dans le nord de la Syrie, une masse assez compacte et assez fortement constituée pour tenir en échec tout l'effort de la valeur et de la discipline égyptiennes. Pour réussir dans cette entreprise, pour réunir en un seul faisceau, contre les conquérants thébains, toutes les forces de l'Asie occidentale, cette nation devait avoir les ressources d'esprit que suppose une création comme celle qu'on lui a attribuée. Dans cette contrée, vers le temps où commence à blanchir la première aube de l'histoire, pourrait-on indiquer un autre peuple qui ait joué un rôle comparable à celui des maîtres de Cadech et de Gargamich? Il y a donc, en faveur des Hétéens, présomption et possession d'état.

Nous savons d'ailleurs, par les documents égyptiens, que les Khiti faisaient usage de l'écriture; comme les pharaons, leurs princes avaient des scribes royaux, une chancellerie qui les suivait en campagne. Parmi les personnes de distinction que les Khiti perdent dans la bataille de Kadech, avec l'écuyer de Khitisar et le chef de ses eunuques, il y a Khalepsar, « l'écrivain des livres », comme on traduit le titre que lui donne la relation égyptienne; c'était sans doute l'annaliste officiel chargé de transmettre à la postérité le récit des exploits de son souverain [1]. Quinze ans plus tard, un successeur de Khalepsar rédige la minute du traité qui devait établir une paix durable entre Khitisar et Ramsès. Les clauses en avaient été discutées et arrêtées entre les représentants des deux souverains; une ambassade hétéenne vient en Égypte le faire ratifier par Ramsès et elle lui en offre un exemplaire gravé sur une plaque d'argent; dans la copie qui existe à Karnak, cette plaque est

1. On trouvera la figure de Khalepsar, avec l'inscription qui indique sa fonction, dans la planche 165 de Leipsius, *Denkmæler*, partie III. Elle est vers le milieu, au-dessus du registre inférieur, sous le ventre du cheval de Ramsès.



figurée sous la forme d'une stèle oblongue avec anneau à sa partie supérieure (fig. 261). Il n'est pas dit en termes exprès, mais il résulte clairement de tout le contexte que le projet de convention soumis à Ramsès par les envoyés du roi de Cadech était écrit dans la langue des Hétéens et avec leurs caractères. Voici qui indique bien que ce document, œuvre d'une main étrangère, offrait un aspect tout particulier, qui avait frappé les Égyptiens. A la suite des stipulations que nous avons résumées, il y avait dans la rédaction égyptienne une courte description des images qui ornaient l'instrument diplomatique expédié de Cadech; toute cette partie de l'inscription a beaucoup souffert; on y lit pourtant encore ces mots : « Au sommet de la tablette d'argent, il y a d'abord, d'un côté, une figure à la ressemblance de Soutekh, qui tient embrassée la figure du grand prince Khiti. » Quel coup de partie ce serait de retrouver un jour en Égypte, dans ce sol qui conserve tout ce que n'a pas détruit la main violente et brutale de l'homme, la feuille même de métal où le burin du scribe hétéen avait gravé, au-dessous des images de son roi et de son dieu, les clauses de l'alliance projetée! Les différences ne pourraient être que dans les protocoles, qu'il serait facile de distinguer et d'isoler; quant aux dispositions du traité, elles seraient pareilles dans les deux documents et s'y suivraient dans le même ordre. On aurait ainsi une véritable inscription bilingue, où le texte égyptien jouerait le rôle que le texte grec joue sur la fameuse *pierre de Rosette*.



261. — La stèle du traité.

C'est peut-être trop demander, et cependant n'a-t-on pas recueilli en Assyrie, dans les fondations du palais de Sargon, des lames d'or et d'argent, aujourd'hui déposées au Louvre, sur lesquelles a été gravée en caractères très fins une longue formule de consécration[1]? Si l'Égypte doit nous faire un jour cette surprise, la justice voudrait que M. Sayce pût en profiter; il mériterait d'être le Champollion de la langue et de l'écriture hétéenne. Déjà il a fait les premiers pas dans le déchiffrement : c'est grâce à une inscription bilingue; mais celle-ci est trop courte pour permettre d'aller bien loin; en voici la curieuse histoire.

Il y a environ vingt ans, on offrit au Musée Britannique une plaque d'argent dont la forme et la dimension étaient à peu près celles de la moitié d'une peau de toute petite orange (fig. 262)[2]. Sur la face concave, au centre, un guerrier debout, armé de la lance, et, des deux côtés de cette figure, des signes où il est difficile de ne pas voir ceux d'une écriture

1. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, pp. 303-306, et t. III, pl. 77.
2. Le diamètre de la plaque est de $0^m,045$.

jusqu'alors inconnue. Le tout, image et signes, gravé à la pointe, était encadré par un anneau circulaire; dans la bande qui séparait cet anneau du bord de la plaque, des caractères cunéiformes. L'étrangeté du monument le rendit suspect : on refusa d'acheter; mais, à tout hasard, M. Ready, l'habile directeur des ateliers de moulage et de réparation, prit une empreinte par la galvanoplastie.

Cette empreinte dormait oubliée dans un tiroir, quand, il y a cinq ou six ans, M. Sayce vit ce monument mentionné dans un mémoire du docteur A.-D. Mordtmann; celui-ci avait cru reconnaître dans les caractères cunéiformes du pourtour les éléments de l'alphabet des inscriptions de Van. Ce qui frappa M. Sayce, ce fut la description du personnage représenté dans le compartiment central et des signes qui l'entouraient; il y devina une figure qui ressemblait aux images sculptées sur les rochers de la Cappadoce et des signes appartenant à l'écriture dite hamathéenne, et sa joie fut grande quand il se fut procuré un dessin de la plaque qui confirmait ses conjectures; mais où était l'original? En existait-il des reproductions? Une lettre, adressée à l'*Academy*, posait la question; les réponses ne se firent pas attendre. Bientôt un des conservateurs du Musée, M. Barclay Head, racontait comment l'objet avait failli y entrer et en envoyait une empreinte; puis c'était M. François Lenormant, qui en expédiait une autre. Il l'avait prise lui-même à Constantinople, où, vers 1860, il avait vu la plaque dans le riche cabinet de M. Alexandre Iovanof, qui l'avait achetée à Smyrne. Depuis lors cette collection a été dispersée et l'original a disparu; mais les deux moulages, exactement pareils, peuvent le remplacer.



262. — La plaque de Tarkudimme. Wright, *The Empire*, p. 65.

On s'est prévalu de cette disparition pour contester l'authenticité de l'objet; mais le doute n'est vraiment pas justifié. En 1860, un faussaire, quelque ingénieux qu'on le suppose, n'aurait pas eu l'idée de créer le type du guerrier qui occupe le centre de la bosse; l'attention n'avait pas été appelée sur ce genre de figures, sur les détails de costume et de pose qui les caractérisent; surtout il lui eût été impossible d'imaginer les signes qui entourent ce personnage. On avait déjà fabriqué de fausses inscriptions cunéiformes; mais personne ne soup-

çonnait l'existence des hiéroglyphes hétéens; les textes de Hamath n'avaient pas été encore transcrits.

M. Sayce pouvait donc se mettre à l'œuvre en toute confiance. L'inscription cunéiforme lui parut être du temps de Sargon. Quant à la traduction, elle ne présentait pas de difficulté :

TARKUDIMME, ROI DU PAYS D'ERMÉ,

voilà ce que les assyriologues se sont accordés à lire[1]. Ce roi était inconnu jusqu'à présent; mais son nom se retrouve, à peine altéré, dans celui de personnages importants de la Cilicie mentionnés par les écrivains grecs et romains. Tacite et Dion Cassius parlent d'un prince cilicien Tarcondimotos ; sur les monnaies et dans Plutarque, on trouve la forme Tarcondemos, qui ne se distingue de celle de notre texte que par la nasalisation de la seconde voyelle et par l'addition de la désinence du nominatif grec. Plus tard encore on rencontre un Tarcodimatos évêque d'une ville cilicienne, Ægæ[2]. Pour que ce nom se soit ainsi conservé dans une province devenue toute grecque, ne faut-il pas qu'il ait été consacré par une vieille tradition locale, comme celui qu'avaient porté les plus anciens souverains du pays? On peut donc supposer que Tarkudimme a régné en Cilicie, et le nom que notre texte donne à son royaume ne répugne pas à cette hypothèse; les géographes grecs appelaient Arima le Taurus cilicien.

Quand, à l'aide de l'inscription du rebord, on entreprend de déchiffrer celle du cercle intérieur, une première question se pose : les deux textes sont-ils la traduction exacte l'un de l'autre? On ne pourrait le démontrer que si l'on connaissait déjà la valeur des hiéroglyphes hétéens; cependant, à en juger par l'analogie d'autres inscriptions bilingues, cette correspondance des deux légendes est très vraisemblable. Ce qui confirme cette conjecture, c'est le nombre des caractères; il y en a neuf dans l'inscription cunéiforme et six dans l'autre. Cette différence s'explique aisément : l'écriture hétéenne, moins avancée dans la voie du phonétisme que l'assyrienne, notait au moyen d'un caractère unique des groupes tels que *tarku, dimme*, l'*e* long, que l'écriture cunéiforme savait décomposer en leurs éléments. Quant aux mots *roi* et *pays*, ils sont de ceux qui, dans tous les systèmes analogues à celui

1. SAYCE, *The bilingual Hittite and cuneiform inscription of Tarcondemos*. M. Pinches propose une autre interprétation du dernier mot (dans WRIGTH, *The Empire*, p. 220); mais la lecture du nom d'homme et du titre royal ne lui paraît pas douteuse.

2. THÉODORET, *Histoire ecclésiastique*, p. 539.



que nous étudions ici, sont représentés au moyen d'un idéogramme.

Pourvu que l'on admette le postulat de l'identité du texte assyrien et du texte hittite, voilà donc six des caractères de ce dernier dont la valeur serait fixée. Nous ne saurions suivre M. Sayce dans la série des remarques, des comparaisons et des raisonnements ingénieux par lesquels il arrive à indiquer, pour une trentaine d'autres signes, des valeurs qu'il considère comme plus ou moins probables [1]. On pourra trouver que telle ou telle de ces conjectures ne repose que sur un léger fondement ; cependant, si certaines des déterminations proposées restent encore très douteuses, on peut affirmer que M. Sayce n'a pas deviné au hasard, qu'il a une méthode. L'alphabet cypriote est venu fort à propos fournir un moyen de contrôle et permettre de faire la preuve de l'opération.

L'alphabet cypriote avait résisté longtemps à tous les efforts des érudits ; ils ne savaient comment interpréter ces signes étranges et compliqués qu'ils rencontraient à Cypre, et là seulement, sur les monnaies et dans maints textes gravés soit sur la pierre, soit sur le bronze, dédicaces ou contrats ; ils prétendaient y trouver une ancienne langue cypriote, un idiome asiatique. George Smith est parvenu le premier à établir, par l'étude des textes bilingues, que sous ces lettres il ne fallait pas chercher autre chose que le grec cypriote, qui se rattache au groupe des dialectes éoliens. Quant à l'alphabet, il s'est maintenu en usage dans l'île, à côté de l'alphabet grec ordinaire, au moins jusque sous les premiers Ptolémées. Il devait se composer d'environ soixante signes, dont cinq voyelles (α, ε, ι, ο, υ) et douze consonnes (κ, τ, π, μ, ν, λ, ρ, *F*, *j*, σ, ξ, ζ), la plupart de ces consonnes ayant cinq différentes formes, selon la voyelle inhérente (par exemple κα, κε, κι, κο, κυ) ; certaines lettres, comme le *j*, le ξ, le ζ, n'avaient peut-être pas la série complète des cinq signes. Les aspirations paraissent faire absolument défaut, ou du moins n'avoir pas été notées. On a peine à comprendre que les Grecs de Cypre, quand ils ont été mis en possession de l'alphabet phénicien, n'aient pas aussitôt renoncé à l'instrument fort incommode dont ils s'étaient servis jusqu'alors. On ne s'explique cette singularité que par l'esprit très conservateur qui régnait dans ce monde lointain et fermé de l'hellénisme cypriote ; à l'ombre des temples, entre les mains des prêtres, cet alphabet, le seul qu'eussent connu et pratiqué les ancêtres vénérés, était devenu une sorte

1. Chapitre XI du livre de M. Wright.

d'alphabet hiératique qui semblait donner aux actes où on l'employait une plus religieuse solennité. Voisine de l'Égypte, Cypre était fière d'avoir, comme elle, ses hiéroglyphes [1].

On avait d'abord pensé que cet alphabet cypriote avait été tiré du syllabaire cunéiforme au moment où l'empire assyrien avait atteint sa plus grande extension, quand les rois de Cypre payaient tribut à Sargon; mais, depuis lors, un examen plus attentif a rendu plus vraisemblable une autre conjecture. D'une part, on a trouvé des inscriptions en lettres dites cypriotes jusqu'en Troade, à Hissarlik, dans des couches de débris qui paraissent remonter à une très haute antiquité [2]; d'autre part, certains des caractères de l'alphabet cypriote figurent dans divers alphabets provinciaux de l'Asie Mineure, les alphabets lycien, carien, pamphylien, pisidien et quelques autres encore, à côté de ceux de l'alphabet phénicien, qui ne suffisait pas, avec ses vingt-deux lettres, à représenter tous les sons de ces langues. On entrevoit donc un temps où les signes dont nous avons la série et la forme primitive dans les inscriptions hamathéennes ont été en usage dans toute la péninsule; si ceux-ci ne se sont maintenus, à l'état de système homogène et complet, que dans la seule île de Cypre, ils ont laissé ailleurs des traces sensibles de leur ancien empire, auquel a mis fin la rapide victoire de l'alphabet phénicien. Or ce dernier a commencé son tour du monde bien avant que Sargon et Assourbanipal, par leurs conquêtes, eussent fait sentir l'influence de la civilisation assyrienne jusque dans les îles et les presqu'îles que baigne la Méditerranée. Toute comparaison des écritures mise à part, il n'est donc pas vraisemblable que l'*alphabet asiatique*, comme l'appelle M. Sayce, ait attendu, pour se constituer, le moment où a eu lieu le contact entre l'Assyrie, pourvue du syllabaire cunéiforme, et les différents peuples de l'Asie Mineure. L'écriture que ceux-ci avaient adaptée aux articulations de leurs divers idiomes est née beaucoup plus tôt, dans la Syrie septentrionale, ou peut-être en Cappadoce; puis elle s'est répandue de proche en proche, non sans subir en route des modi-

1. Sur l'écriture cypriote, voir *Histoire de l'Art*, t. III, p. 493-4 et 496; figures 347 et 348.

2. SCHLIEMANN, *Ilios, ville et pays des Troyens*, traduit de l'anglais, par Mme E. Egger, in-8°, 1885, Didot. L'appendice II, dû à M. H. Sayce, est consacré aux *inscriptions trouvées à Hissarlik* (p. 906-918); l'auteur y arrive à la conclusion que les inscriptions d'Hissarlik représentent un état plus ancien d'un syllabaire qui, dérivé des hiéroglyphes hittites, ne passa à Cypre que lorsqu'une élaboration prolongée y avait déjà simplifié la forme et réduit le nombre des signes. On trouvera les mêmes idées, exposées plus brièvement sous ce titre : *le syllabaire asianique*, dans le quatrième appendice des *Principes de philologie comparée* (p. 285-291 de la traduction française).



fications qui l'allégeaient et la rendaient plus commode. On ne saurait assigner de date certaine aux siècles qui ont vu s'accomplir cette diffusion et ce progrès; ils sont placés en dehors des limites étroites de notre chronologie; mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'ils correspondent à la période de la prépondérance hétéenne, à cet âge reculé pendant le cours duquel les cris de guerre poussés sur les bords de l'Oronte allaient retentir jusque dans les vallées de l'Hermos et du Méandre.

L'alphabet cypriote n'est pas l'alphabet hétéen; il n'en est qu'un dérivé ou, pour mieux dire, une réduction, un extrait. M. Sayce a compté, dans l'écriture hétéenne, environ cent vingt-cinq signes distincts; l'alphabet cypriote en a au plus une soixantaine. Tous les caractères cypriotes représentent des syllabes, tandis que parmi ceux des inscriptions d'Hamath il y en a certainement bon nombre qui étaient des idéogrammes. Restes et témoins de la période toute primitive où l'écriture n'était que la peinture des objets, ces idéogrammes n'ont point passé dans les alphabets de formation secondaire; on n'y a fait entrer que des signes phonétiques, et ceux-ci, on les a pris, autant que faire se pouvait, avec les valeurs qui y étaient attachées dans l'écriture que l'on avait décidé de s'approprier. De tous les peuples qui ont alors accompli ce travail d'accommodation, le seul dont l'œuvre se soit conservée dans son entier, c'est ce curieux peuple des Grecs cypriotes. On connaît maintenant, à très peu de chose près, les valeurs phonétiques de tous les signes de cet alphabet; or il est à présumer que dans la plupart des cas ces valeurs répondent à celles qu'avaient déjà les caractères plus anciens dont chaque lettre cypriote n'est que l'abréviation. Au premier moment, il semble que l'on puisse espérer parvenir, par une série de comparaisons, à retrouver la valeur de beaucoup des caractères hétéens, de tous ceux du moins qui sont entrés dans l'alphabet cypriote. L'embarras c'est que, le plus souvent, la forme dernière, la forme écourtée, est trop éloignée de la forme initiale, de la forme complète pour que l'on remonte de l'une à l'autre avec quelque certitude ou même avec quelque vraisemblance. Il y a cependant des caractères cypriotes qui se prêtent au rapprochement et dont le prototype hétéen se laisse assez aisément découvrir. Ils sont, il est vrai, en assez petit nombre; mais ils n'en ont pas moins donné lieu tout récemment à une remarque sur laquelle nous ne saurions trop appeler l'attention.

M. Sayce avait cru pouvoir assigner à huit caractères hétéens les valeurs *i* ou *e*, *ka* ou *ku*, *te* ou *to*, *me* ou *mo*, *se*, *si*, *ti* ou *di*, *u*. On lui suggéra l'idée de comparer ces signes, un à un, à ceux des signes cy-

priotes qui ont ces mêmes valeurs; il s'empressa de faire l'épreuve où on le provoquait, et les résultats dépassèrent son attente. Il s'est empressé de les résumer dans un tableau que nous mettons sous les yeux du lecteur (fig. 263)[1]. Dans deux cas seulement, à propos du *se* et de l'*u*, il peut y avoir doute; dans les six autres, on ne saurait nier le rapport qui est bien tel que l'hypothèse le donnait à prévoir. L'alphabet cypriote est, à l'écriture des stèles de Hamath et des sculptures rupestres de l'Asie Mineure, ce que le hiératique et le démotique sont, en Égypte, à l'écriture monumentale des pylônes et des tombes.

HÉTÉEN	CYPRIOTE
i e	*yi*
ka ku	*ka*
te to	*to*
me, mo	*mo*
se	*se*
si	*si*
ti di	*ti di*
u	*o*

263. — Tableau comparatif de quelques signes hétéens et de quelques signes cypriotes.

On a déjà compris comment et pourquoi, dans ces derniers temps, on s'est tant occupé de la *question hittite*, comme disent les Anglais; mais, pour la traiter sous tous les aspects, il faudrait tout un livre. Celui de M. Wright n'est guère qu'un recueil de matériaux et, malgré le zèle de l'auteur, malgré la sûreté de ses informations, il y a plus d'une lacune à y signaler. Les caractères de l'art des Hétéens n'y sont pas déterminés avec précision, et cependant celui-ci n'a pu manquer de s'imposer à tous les peuples qui ont adopté les signes de l'écriture hétéenne, à ceux du moins qui les ont reçus de première main, qui les ont pris dans ces inscriptions de la Syrie du nord où abondent les figures d'hommes et d'animaux. Le scribe et le sculpteur ne se distinguent pas chez les Hétéens; on n'a pu leur emprunter l'écriture sans subir en même temps, dans une certaine mesure, l'influence de leur plastique.

Dans toute l'étendue de la vaste région où ont été en usage les alphabets dérivés des hiéroglyphes hétéens, les monuments de l'art,

1. Wright, *The Empire of the Hittites*, p. 178.

comme ceux de l'écriture, doivent donc présenter une certaine uniformité, tous ceux du moins qui appartiennent à ce que l'on peut appeler la période primitive, à celle où ne se fait pas encore sentir, dans l'intérieur de la péninsule, l'action du génie grec. Ce sont les inscriptions de Hamath, de Gargamich et des autres vieilles cités de la Syrie septentrionale qui nous ont fourni les types les plus anciens et les plus purs de l'écriture hétéenne; il y a donc lieu d'attacher une importance toute particulière aux rares débris de la sculpture qui ont été découverts dans cette même contrée et de les étudier tout d'abord pour leur demander quel a été le caractère, quelle a été la valeur des arts du dessin chez le peuple énergique et vaillant dont nous avons cherché à remettre en lumière le rôle historique. Après le Naharana, c'est la Cappadoce qui nous offre les échantillons les plus nombreux d'un système de signes qui n'a laissé que des traces plus clairsemées dans l'Asie à l'ouest de l'Halys; en Cappadoce, ces hiéroglyphes accompagnent des monuments dont quelques-uns sont plus considérables et mieux conservés qu'aucun de ceux qui jusqu'à présent ont été découverts entre l'Euphrate et l'Oronte. D'ailleurs, de part et d'autre, les signes sont les mêmes, et, dans l'exécution des bas-reliefs, même facture, mêmes conventions, même style. Nous commencerons donc par dresser un inventaire, qui devra être aussi complet que possible, du petit nombre de monuments qui ont été recueillis dans les limites du territoire où la puissance hétéenne avait son siège principal; la suite naturelle de cette étude sera la description circonstanciée de ces sculptures rupestres et autres de la Cappadoce que nous avons eu jadis l'avantage d'examiner sur place et de faire mieux connaître par des images plus fidèles, à la suite de fouilles qui n'ont pas été aussi complètes que nous l'aurions voulu, mais qui nous ont cependant permis de dégager plus d'une figure et de nous faire une idée plus juste de l'ensemble.



CHAPITRE II

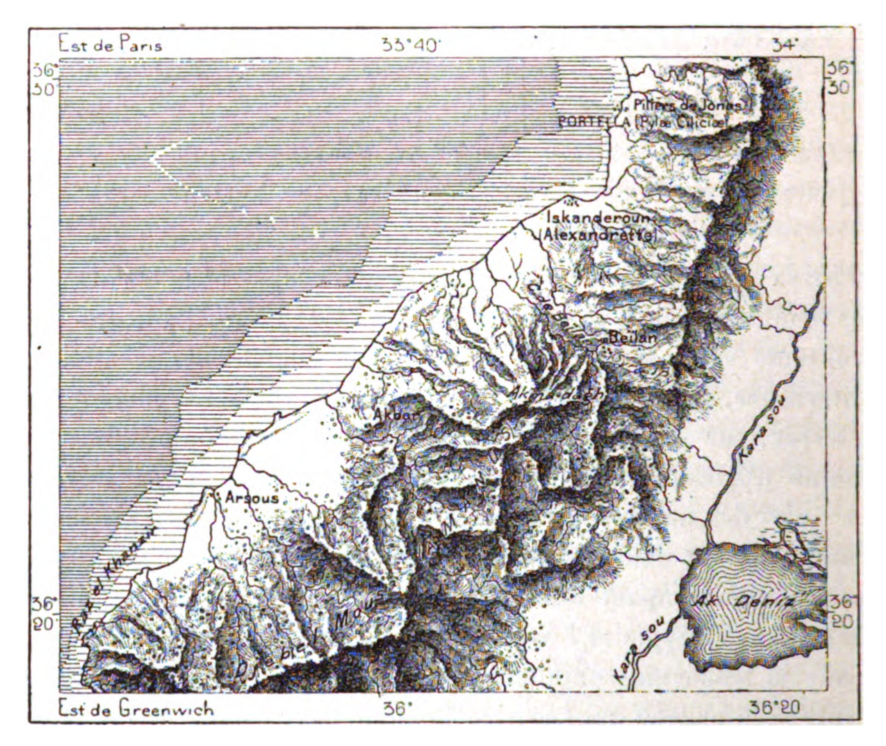
LA SYRIE SEPTENTRIONALE — LES HÉTÉENS ORIENTAUX

§ 1. — LIMITES ET CARACTÈRE DU PAYS OCCUPÉ EN SYRIE PAR LES HÉTÉENS

Par sa situation même, le territoire qu'occupaient autrefois les Hétéens semble appelé à avoir, dans l'histoire de l'humanité, une importance toute spéciale. C'est là que, dans l'angle nord-oriental de la Méditerranée, le golfe de Cilicie pénètre profondément dans l'intérieur des terres; sur ses rivages, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville malsaine d'*Alexandrette,* la petite Alexandrie, se croisent trois de ces « voies des nations », comme on les a appelées, trois de ces voies éternelles que la nature même a tracées. « L'une se dirige vers Constantinople en coupant obliquement la péninsule de l'Asie Mineure; l'autre gagne l'Égypte et l'Arabie par le littoral de la Syrie et de la Palestine; la troisième conduit en Mésopotamie à travers la vallée de l'Oronte et le plateau qui sépare celle-ci de la vallée de l'Euphrate; à la hauteur du golfe d'Issus, ce dernier fleuve fait un grand détour comme pour se rapprocher de la Méditerranée[1] ». Il n'y a pas aujourd'hui, sur tout le contour de cette mer, entre l'Asie Mineure et l'Égypte, de rivages qui soient aussi dépeuplés et aussi déserts que ceux qui s'allongent au pied de l'Amanus; il n'y en a pas où les agglomérations urbaines soient aussi éloignées les unes des autres, et cependant ce point est si bien l'un de ceux où, par la force des choses, les hommes et les denrées ont toujours afflué et afflueront toujours que, malgré le manque de routes carrossables, malgré les fièvres qui rendent Alexandrette inhabitable pendant la moitié de l'année, malgré l'insécurité du mouillage, 10000 chameaux vont et viennent maintenant encore, entre

1. E. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle,* t. IX, pp. 766-767.

Alep et Alexandrette; les navires qui fréquentent ce port y ont chargé, en 1882, des marchandises dont la valeur était évaluée à plus de 31 millions de francs[1]. C'est là que les ingénieurs marquent la tête de la ligne ferrée qui, tôt ou tard, reliera la côte au bassin de l'Euphrate; un tunnel assez court la fera passer sous le rempart de l'Amanus, que les caravanes franchissent aujourd'hui par le col de *Beilan*, les « Portes Syriennes » des anciens, qui n'a pas 700 mètres d'éléva-



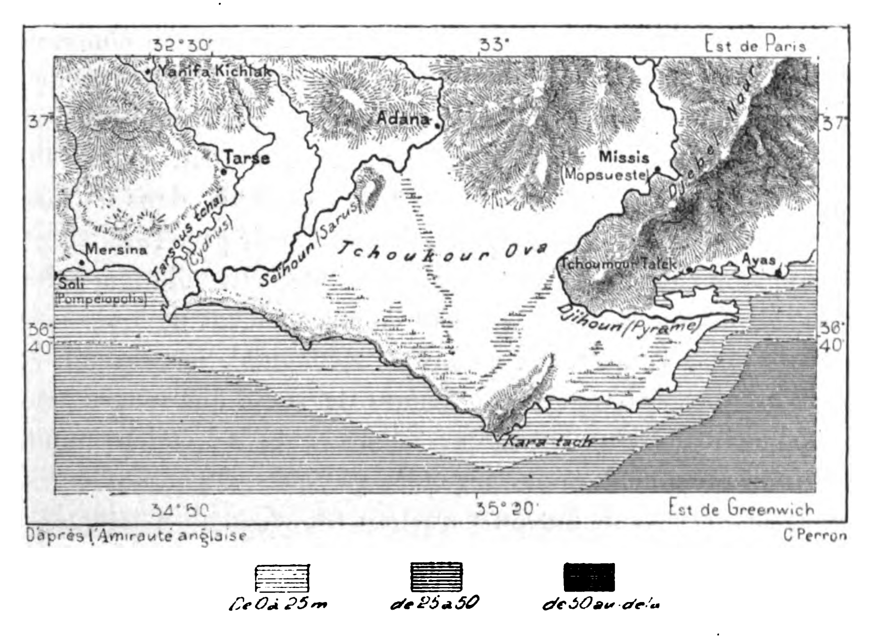
264. — Les défilés de l'Amanus. D'après Reclus.

tion (fig. 264); d'autres chemins, dont les traces ont été tout récemment relevées, allaient d'ailleurs, par la montagne, des plaines de l'Oronte à la côte[2]; là, si la route était barrée, vers le sud, par les escarpements formidables du cap nommé *Ras-el-Khanzir* ou « la Hure du sanglier », vers le nord au contraire un défilé, qui fut de bonne heure élargi par le fer, celui que l'on appelle aujourd'hui la *Portelle*, ou les *Piliers de Jonas*, ouvre entre les rocs et la mer une voie qui mène en Cilicie à la grande plaine où se jettent le Pyramos et le Saros (fig. 265).

La Cilicie est ainsi une dépendance naturelle de la Syrie septen-

1. E. Reclus, *Nouvelle Géographie*, t. IX, p. 759.
2. Marmier, *les Routes de l'Amanus* (*Gazette archéologique*, 1884, pp. 43-50).

trionale; quiconque est maître de celle-ci ne résistera pas à la tentation d'occuper ces terres d'alluvion, auxquelles il ne manque, pour être d'une fertilité merveilleuse, que des bras qui les cultivent; il voudra se donner pour frontière, vers l'occident, le puissant massif de la Cilicie Trachée et les crêtes du Taurus. Après la bataille de *Nezib,* en 1836, quand toute la partie orientale de l'empire turc, la Mésopotamie et la Syrie, appartenaient à Méhémet-Ali, son fils Ibrahim Pacha avait fortifié le *Kulek-Boghaz,* les « Portes Ciliciennes » des géographes grecs



265. — La plaine de Cilicie. D'après Reclus.

et romains; c'est le seul passage par où l'artillerie puisse s'élever du littoral jusque sur les hautes terres de la Cappadoce et de la Lycaonie. Maître du col et de ses abords, Ibrahim pouvait déboucher, quand il lui plaisait, sur le plateau central, et en même temps il se sentait protégé contre tout retour offensif des Ottomans. La vraie frontière politique et militaire de la Syrie n'est pas au fond du golfe d'Issos, au sommet de l'angle que dessinent les rivages de la baie; elle est à l'ouest et au nord de Tarse, dans les gorges étroites et tournantes, dans les épaisses forêts du Taurus cilicien, parmi ses précipices et ses cimes neigeuses; c'est cette haute chaîne qui, comme un énorme ouvrage avancé, couvre la Syrie à distance et en assure la possession au peuple ou au conquérant qui a su porter jusque-là sa première ligne de défense.

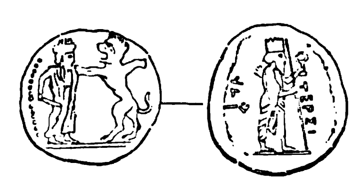
L'histoire confirme ces vues que suggère un coup d'œil jeté sur

la carte. Jusqu'au moment où, par l'effet de la conquête macédonienne, l'humanité civilisée n'eut plus, dans tout l'Orient, qu'une langue, qu'un art, et, tout au moins en apparence, qu'une religion, la langue, l'art et la religion de la Grèce, Tarse fut une ville toute syrienne. Des traditions qui eurent cours jusqu'aux derniers jours de l'antiquité en faisaient une des cités les plus anciennes du monde[1]; on racontait qu'elle avait été fondée par Hercule[2]; ceux qui se piquaient de plus d'exactitude nommaient comme ce fondateur Samdan, l'Hercule asiatique[3]; d'autres disaient qu'elle avait été bâtie par Sardanapale[4]; un récit qui semblait avoir un caractère plus historique la présentait comme construite par Sennachérib, qui l'aurait entourée d'un grand carré de murailles semblable à celui qui enveloppait Babylone[5]. Ce qui est certain, c'est que les derniers rois d'Assyrie, quand ils avaient soumis l'Occident, avaient occupé la Cilicie; ainsi Salmanasar III, dans les inscriptions où il racontait ses victoires, se vante d'avoir pris Tarzi[6].

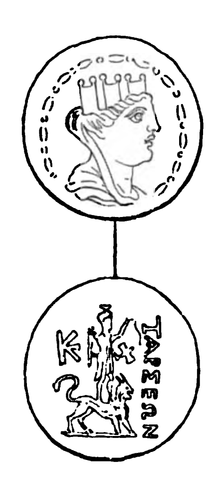
La riche et curieuse série des monnaies de cette ville témoigne des rapports étroits qu'elle ne cessa d'entretenir, pendant de longs siècles, avec les pays situés à l'est et au sud de l'Amanus[7]. Les légendes araméennes ne disparaissent des monnaies de Tarse que sous les Séleucides; pendant les deux siècles précédents, elles s'y étaient montrées bien plus fréquemment que les légendes grecques. Quant aux types qui décorent ces pièces, ils ont un caractère franchement asiatique, pendant toute la période du monnayage archaïque; ils le gardent dans une certaine mesure, même après Alexandre, même sous l'empire romain; si le style de l'image n'a plus alors rien qui la distingue de ce qu'on trouverait ailleurs sur des monuments du même ordre, ce sont les motifs qui continuent à rappeler ceux qu'affectionne la Phénicie. Au groupe traditionnel du héros qui enfonce son glaive dans le flanc du lion (fig. 266), a succédé la représentation d'un dieu dans lequel on reconnaît la grande divinité locale. Jadis on le figurait, comme les personnages divins des bas-reliefs de la Cappadoce, la tiare en tête, le carquois à l'épaule, tenant d'une main la hache à deux tranchants et

1. NONNOS, *Dionysiaques*, XLI, 85.
2. DION CHRYSOSTOME, discours XXXIII, t. II, pp. 1 et 23 de l'édition de Reiske.
3. AMMIEN MARCELLIN, XIV, 8. *Samdan* veut dire en assyrien *le fort, le puissant.*
4. C'est ce que racontait un historien cilicien, Cléarque de Soli (cité par ATHÉNÉE, XII, p. 599, D).
5. EUSÈBE, *Chronique*, p. 25, édition Mai, d'après Abydenus.
6. MÉNANT, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 101.
7. Nous avons déjà cité à ce titre, dans l'*Histoire de l'Art*, t. III, fig. 285, une monnaie de Tarse.

peut-être de l'autre un fouet; le dieu était debout sur une sorte de chimière ou de lion cornu[1] (fig. 267); plus tard il siège sur un trône, il a pris la pose et l'aspect d'un Jupiter Olympien, dont il ne se distingue guère que par l'épi et la grappe de raisin qu'il a en main[2]; mais, alors même que, pour se mettre à la mode du jour, il s'était ainsi déguisé, les rites du culte qui se célébraient dans son temple devaient encore trahir son origine et laisser deviner en lui l'antique Baal de Tarse, un tout proche parent des Baals de Tyr et de Sidon. On arrive à la même conclusion en étudiant les séries monétaires des autres villes de la *Cilicie plane*, comme la nommaient les anciens[3]. C'est ainsi que, pour montrer quels traits les Phéniciens prêtaient à leurs dieux et à leurs génies, nous nous sommes déjà servi des monnaies de Mallos, ville maritime située au nord-ouest du golfe d'Issos[4]. D'ailleurs, par la nature même de son sol, par son climat, par ses productions, la Cilicie tient beaucoup plus de la Syrie que de l'Asie Mineure. Les deux fleuves qui l'ont créée et qui l'arrosent, le Saros ou *Sihoun* et le Pyramos ou *Djihoun,* y déposent un limon qui vaut celui du Nil; les hivers sont tièdes et la température moyenne des étés est celle de la basse Égypte, dans cette plaine que le rempart du Taurus abrite contre les vents du nord; là où les palmiers sont adossés à des murs de roc qui leur renvoient les rayons du soleil, les dattes mûrissent; enfin, pour peu que l'on prenne la peine de les cultiver, ces terres humides donnent en abondance des cotons, que les navires européens viennent charger à *Mersina,* l'échelle de Tarse, le principal port de la Cilicie.



266. — Monnaie d'argent de Tarse. Waddington, *Mélanges de numismatique et de philologie,* 1861, p. 80, pl. v, fig. 7.



267. — Monnaie de bronze de Tarse. Lajard, *Recherches sur le culte, les symboles, les attributs et les monuments figurés de Vénus,* atlas, pl. IV. fig. 9.

On devrait donc s'attendre à rencontrer en Ci-

1. C'est le dieu assyrien Adar, Adar Samdan ou « Adar le fort » que Fr. Lenormant croit reconnaître dans ce type des monnaies de Tarse (*Essai de commentaire sur les fragments cosmogoniques de Bérose*, p. 112).

2. Voir la figure 2 dans un mémoire de M. Heuzey intitulé : *les Fragments de Tarse au Musée du Louvre* (*Gazette des Beaux-Arts,* novembre 1876).

3. Κιλικία πεδιάς, Cilicia campestris.

4. *Histoire de l'Art,* t. III, p. 418 et fig. 288, 289.

licie maints débris de la civilisation hétéenne ; quand Khitisar va en Égypte visiter son beau-père, il emmène avec lui, comme compagnon de voyage, un de ses vassaux, le prince de Qidi, qui doit être un chef cilicien : on retrouve le nom de Qidi ou Qodi dans celui de Κητίς, que Ptolémée donne à un canton de la Cilicie Trachée, situé entre la mer et le mont Imbaros, en face de la côte septentrionale de Cypre [1] ; mais les villes ciliciennes, placées sur la grande route que suivaient les envahisseurs et tous les conquérants, ont été bien plus souvent assiégées, prises et détruites, plus souvent rebâties avec les vieux matériaux que celles de la Syrie septentrionale. La roche calcaire que l'on y emploie dans les constructions n'a d'ailleurs pas la dureté des basaltes du bassin de l'Oronte : elle ne garde pas avec la même fidélité l'empreinte du ciseau.

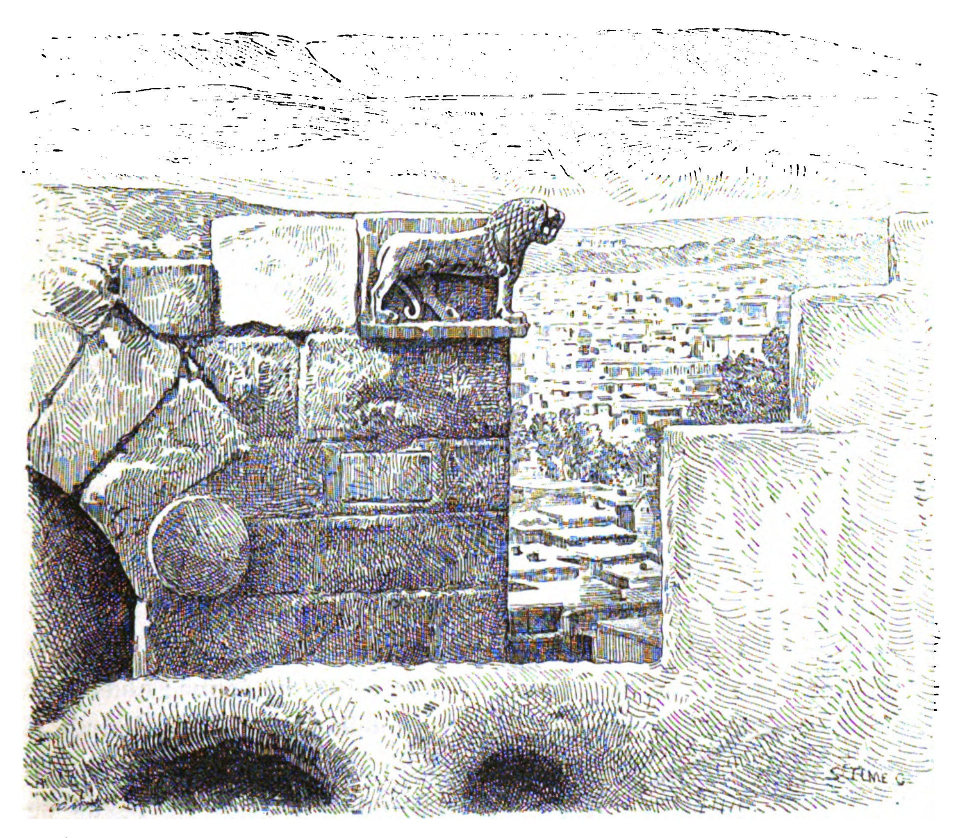
Sauf les monnaies et peut-être une porte dont le linteau paraît avoir conservé quelques caractères hétéens, il n'y a en Cilicie qu'un seul monument qui permette de remonter au delà de la domination macédonienne; c'est la ruine énorme que l'on appelle aujourd'hui le *Deunuk-tach,* dans le voisinage de Tarse. A ces deux exceptions près, tout ce que les explorateurs les plus attentifs ont découvert dans cette province, ce sont les débris de quelques bâtisses romaines et des statues qui ne sont guère plus anciennes.

C'est ainsi que la Cilicie, tout en ayant fait partie, pendant de longues années, du groupe de ces petits États qui formaient la confédération hétéenne, se trouvera ne fournir presque aucun document à l'enquête que nous avons entreprise. Tous les monuments que nous aurons à citer dans la partie de cette étude qui sera consacrée à la Syrie septentrionale proviennent de la région où les Hétéens ont eu leurs principales forteresses, du Naharana, c'est-à-dire la vallée de l'Oronte, de celle de l'Euphrate et du pays montueux, tout semé de cônes basaltiques, qui sépare ces deux fleuves. L'ancienne Commagène, cette partie de la vallée de l'Euphrate qui a toujours eu Samosate pour capitale, paraît aussi avoir été soumise aux mêmes influences ; une stèle trouvée à Samosate relève certainement de la même civilisation. Elle représentait un personnage viril, vêtu d'une longue robe ; l'image, usée par le temps, a presque complètement disparu ; on n'y distingue plus que les pieds, chaussés de la botte à pointe recourbée ; mais, sur la tranche de la dalle, on aperçoit une inscription en caractères hétéens [2]. D'autres

1. Le nom de la Cataonie, une des provinces de la Cappadoce méridionale, a peut-être la même origine. Voir MASPERO, *Histoire ancienne*, 4e édition, p. 216, note 1.

2. Je dois un croquis de cette stèle à l'obligeance du docteur Otto Puchstein, qui, en

sculptures du même caractère, qu'accompagnent les mêmes hiéroglyphes, ont été recueillies dans la haute vallée du Pyramus, à *Marach*. Cette ville paraît correspondre à la Germanicia des itinéraires romains; mais quel nom portait-elle auparavant ? On l'ignore; la vallée du Pyramus, qui pénètre au cœur du Taurus, n'était pas sur un des chemins qu'ont suivis les favoris de l'histoire, les conquérants grecs et plus tard



268. — Lion antique encastré dans le mur de la citadelle de Marach. (Voyez p. 530.)

les consuls romains; mais le vieux nom, le nom hétéen, doit être cher-

1882, a exploré cette région et y a fait des découvertes importantes. Il a résumé les principaux résultats de son voyage dans un rapport sommaire qui a été publié dans les comptes rendus de l'Académie de Berlin (*Sitzungsberichte*, 1882, p. 845 : *Bericht über eine Reise in Kurdistan*); il se prépare à les exposer en détail dans un ouvrage qui paraîtra en 1887, à Berlin, chez l'éditeur Dietrich Reimer, sous ce titre : *Reisen in Klein-Asien und Nord-Syrien* (1 vol. in-8 et 1 atlas in-fol.). Dans la première partie, M. Humann, auquel on doit les premières fouilles de Pergame, racontera le voyage qu'il a fait à *Angora* pour y prendre un moulage de l'*Index rerum gestarum divi Augusti*; dans la seconde partie, M. Puchstein donnera une relation circonstanciée de ses courses et de ses découvertes dans la Syrie septentrionale, relation qui sera accompagnée de nombreuses planches où seront reproduits ses dessins et ses photographies. L'expédition a rapporté des moulages de plusieurs des monuments, de ceux qui sont les plus curieux et le mieux conservés.

ché dans les récits que les Égyptiens et les Assyriens ont laissés de leurs campagnes contre les Khiti ; on y lit les noms de bien des forteresses qui, après les batailles livrées autour de Kadech ou de Gargamich, ont été prises ou ont ouvert leurs portes au vainqueur ; l'une d'elles est certainement la devancière de la Marach actuelle ; c'est ce dont témoignent des bas-reliefs d'un style tout primitif et surtout plusieurs lions que l'on a retrouvés là, encastrés dans le mur d'enceinte. Les architectes arabes, qui ont refait au moyen âge ces remparts souvent détruits dans les guerres des califes et des empereurs grecs, se sont servis de ces rudes et fermes images pour décorer la crête de la muraille (fig. 268)[1].

De ce côté, la civilisation qui avait ses principaux foyers entre l'Oronte et l'Euphrate ne s'est même pas arrêtée à cette limite ; elle a eu la force de remonter à travers les détours de la gorge étroite où le *Djihon* serpente au-dessus de Marach, jusqu'à ces hauts plateaux que les géographes romains appelaient la Cataonie. Là, près d'*Albistan,* au sud de la plaine qui s'appelle aujourd'hui *Palanga Ova*, il y a des sculptures dont le style est tout à fait celui des monuments de la Syrie septentrionale et de la Cappadoce[2].

§ 2. — L'ARCHITECTURE

Nous ne savons presque rien de l'architecture hétéenne ; nous ignorons comment elle a disposé la tombe et quelle forme elle a donnée au temple ; tout au plus avons-nous quelque idée des partis qu'elle avait pris pour défendre les cités ainsi que pour décorer les palais des chefs de la nation. Il n'a pas encore été fait de fouilles dans la Syrie septentrionale ; les voyageurs qui ont traversé en courant cette région d'un abord difficile n'ont pas eu le temps de relever avec soin les vestiges apparents que des édifices détruits ont pu laisser par endroits sur le sol. Pour écrire ce chapitre de l'histoire des arts plastiques,

1. Ce dessin et plusieurs de ceux que contient ce chapitre ont été exécutés d'après des photographies prises en 1885 par le Dr Gwyther, photographies dont j'ai dû la communication à l'obligeance de M. Sayce.

2. Nous empruntons ces renseignements à une lettre que M. John Henry Haynes, voyageur américain, nous a écrite d'Aïntab, le 8 février 1886, et nous avons sous les yeux les photographies qu'il avait prises, l'année précédente, des deux lions d'Albistan. Si nous ne les avons pas reproduites, c'est que ces figures ont beaucoup souffert ; on n'en distingue plus que les grandes masses.



il faut attendre que la pioche ait entamé, qu'elle ait éventré par de larges tranchées les *tells* ou tertres qui, ici comme en Mésopotamie, se dressent par endroits au-dessus de la plaine.

Jusqu'à ce moment, on devra se contenter de bien peu de chose ; les rares renseignements qu'il a été possible de recueillir s'appliquent tous à ce que nous avons appelé l'architecture civile. Ces tribus étaient toujours en guerre, tantôt contre l'étranger qui, venant du sud ou de l'est, menaçait leur liberté, tantôt entre elles, à propos d'un canton fertile, d'un pont ou d'un défilé dont, entre voisins, on se disputait la possession. Ces luttes entre clans limitrophes et entre princes rivaux désolent encore aujourd'hui le Kurdistan, dont une partie correspond à l'ancien territoire des Hétéens. Dans un tel état de société, on avait pour premier souci de se mettre à l'abri derrière de sûrs et puissants remparts. Comme nous l'apprennent ces chroniques égyptiennes et assyriennes que nous avons résumées, les Hétéens s'étaient donné, comme boulevards de leur indépendance, des places fortes dont la situation avait été heureusement choisie et où l'art avait ajouté beaucoup à la nature. S'il subsiste quelques débris de ces murs de Kadech autour desquels tant de sang a coulé, ils sont cachés ou dans les tertres dont le pied est baigné par les eaux du lac de *Homs*, ou dans les flancs de ce *Tell Nebi* qui, selon Conder, indiquerait la position de l'ancienne ville ; mais Gargamich, qui a gardé sa population et son importance bien plus longtemps que Kadech, ne s'est pas, comme cette dernière ville, ensevelie sous ses propres ruines ; on distingue encore très bien, sur le terrain, le tracé de la muraille et la place des principaux édifices [1].

La cité proprement dite n'était pas très grande ; elle avait environ 3 kilomètres de tour ; mais ses faubourgs se prolongeaient au loin, dans la direction du sud, le long de l'Euphrate, où l'on a retrouvé des traces d'irrigation ; il devait y avoir là des maisons entourées de jardins où l'eau vive courait dans les canaux. La ville, au moins la ville fortifiée, était tout entière sur la rive droite de l'Euphrate ; l'enceinte avait une

1. Les renseignements qui suivent sont tirés d'une longue correspondance anonyme qui a paru dans le *Times* du 19 août 1880, sous ce titre : *Carchemish from a correspondent.* Il est regrettable que l'observateur intelligent auquel on doit cette description circonstanciée n'ait pas cru devoir y ajouter un plan et des dessins qui indiquent le caractère de l'appareil. Au moment où nous mettons sous presse, nous sommes enfin arrivé à nous procurer un numéro du *Graphic,* journal illustré de Londres, du 11 décembre 1880, qui contient, sinon tout ce que nous désirions, au moins la reproduction de quelques croquis faits sur place par M. Boscawen (pp. 582 et 608). Nous donnerons dans les *Addenda* de ce volume les plus intéressants de ces croquis, ou tout au moins la traduction qu'en a présentée le dessinateur du *Graphic.*

forme oblongue ; le fleuve couvrait un des grands et un des petits côtés. Là où manquait cette défense, vers le nord et le nord-ouest, on avait tiré parti d'un petit affluent de l'Euphrate ; on avait creusé un fossé profond où l'on avait versé ce ruisseau, et l'on avait bâti sur l'autre bord un second mur, un mur extérieur. C'est la disposition que nous a indiquée, pour Cadech, l'artiste égyptien qui nous en a laissé une sorte de vue perspective (fig. 257) ; dans l'une comme dans l'autre de ces forteresses, le rempart était double, et les deux murailles étaient séparées par une cuvette remplie d'eau[1].

Le relief du mur est encore partout très sensible ; mesuré du dehors, il a 8 à 10 mètres de haut. Au nord-est de l'enclos qu'il limite, on aperçoit un tertre dont le sommet, visible de très loin, s'élève à environ 15 mètres au-dessus du sol de la ville et domine de plus de 30 mètres le lit du fleuve. Ce tertre est coupé en deux par un ravin ; sans doute il supportait autrefois deux édifices principaux, entre lesquels il y avait une place que l'on gagnait par une rampe. C'était certainement là, dans cette sorte de citadelle, que se trouvait le palais du roi. M. Henderson a découvert, au nord-ouest de cette acropole, un vaste appartement dont les murs étaient ornés de bas-reliefs, comme en Assyrie. Il a la forme d'un corridor, comme les chambres de Ninive. Sa longueur est de 20 mètres, et sa largeur d'environ 6 mètres. Le mur occidental seul est resté intact. La question est de savoir si cette construction remonte au temps de l'indépendance hétéenne ; on a trouvé aussi là des briques au nom de Sargon ; tout ce bâtiment pourrait être l'ouvrage des Assyriens, un palais bâti sous les Sargonides, pour le satrape qui résidait dans cette place importante.

Ce qui ferait croire à une antiquité plus reculée, c'est que, dans les figures dont sont décorées deux grandes tablettes de calcaire qui étaient restées en place, on pense reconnaître la main du sculpteur hétéen. Sur l'une de ces dalles était représentée une divinité féminine et sur l'autre une prêtresse qui l'adorait. Nous ne pouvons juger de l'exécution ; ces plaques ont été trouvées trop lourdes pour qu'on essayât de les emporter ; on n'en a donné ni photographie ni dessin ; nous ne les connaissons que par une description. La déesse serait une Anat ou une Astarté. Vue de face, elle est ailée et nue ; elle a les deux mains appuyées sur les seins. Le type est à peu près celui de ces terres cuites que l'on a trouvées un peu partout en Orient,

1. Conder croit retrouver cette disposition dans ce *Tell-nebi-mendeh* où il voit le site de Cadech, *Palestine exploration fund, Quaterly statement*, 1881, p. 165).

depuis la basse Chaldée et Suse jusqu'à Cypre, et dans les colonies phéniciennes de l'Occident[1]; il appartient à l'art oriental, dans le sens le plus étendu de ce terme. Ce qui indiquerait peut-être ici que la donnée commune a été mise en œuvre par un artiste hétéen, c'est le bonnet conique que porte la déesse, bonnet que nous avons déjà vu sur la tête du roi Kitisar, dans une stèle égyptienne (fig. 260), et que nous retrouvons, avec quelques variantes, dans presque toutes les sculptures que l'on peut attribuer à ce peuple[2]; c'était la coiffure nationale.

D'autre part, le casque assyrien a parfois des formes qui le font ressembler au bonnet hétéen; il faudrait voir le monument lui-même, et, selon toute apparence, celui-ci n'existe plus; abandonné dans la tranchée, il a dû être bientôt détruit. Il était en calcaire; on en aura fait de la chaux. Quant aux dalles de basalte, elles trouvent aussi leur emploi; sur ce ruisseau qui servait autrefois à remplir le fossé, sur l'*Aïn-bedder,* il y a un moulin qui a déjà dévoré bien des bas-reliefs ; le meunier, ravi de trouver à sa portée, déjà taillées et réduites à l'épaisseur voulue, des pierres aussi dures, découpe ses meules dans les sculptures qui ont vu passer les armées des Toutmès et des Salmanasar.

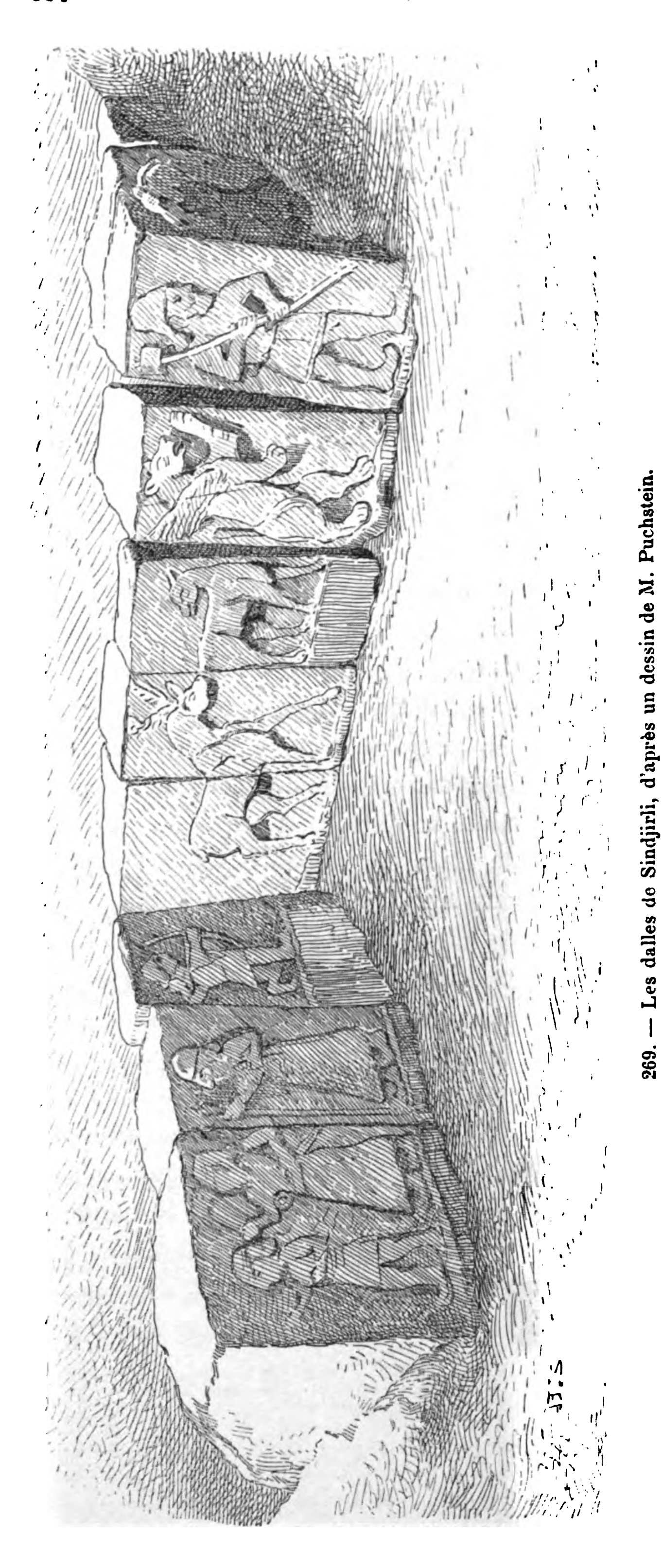
Beaucoup de ces plaques ont dû disparaître ainsi, brûlées dans le four à chaux ou piquées par le ciseau du tailleur de meules ; cependant il en reste encore un certain nombre à *Biredjik*, à *Marach* et ailleurs, sur divers points de la Syrie septentrionale. Par leur forme, par leurs dimensions, par leur peu d'épaisseur, elles rappellent ces dalles d'albâtre qui, dans les palais assyriens, faisaient parement au pied des murs, soit à l'extérieur, des deux côtés du passage de la porte, soit à l'intérieur des appartements; on est donc tout d'abord tenté de supposer que, chez les Hétéens, elles ont joué, dans la décoration des édifices, le même rôle qu'en Assyrie. Ce qui confirme cette conjecture, c'est une découverte qu'a faite M. Puchstein. Près du hameau de *Sindjirli,* il a retrouvé, dans un *tell* qui indique le site d'une ancienne construction, toute une série de ces plaques sculptées dont plusieurs sont encore en place à la base d'un *tell;* les dalles qui forment les deux côtés de l'angle principal sont dégagées; à droite, la suite de ce parement se perd dans l'épaisseur du tertre (fig. 269)[3]. Les

1. *Histoire de l'Art,* t. II, fig. 16 et 228; t. III, fig. 150, 321, 379, 380, 417.

2. Voir dans les *Addendah,* le croquis de cette figure.

3. *Sindjirli* est à environ cinq heures de marche vers le sud-sud-ouest de *Saktchégheuksou,* que l'on trouvera, entre l'Amanus et le *Kurddagh,* sur la carte qui accompagne le rapport sommaire de Puchstein. Nous espérons que M. Puchstein donnera suite au projet qu'il avait formé d'exécuter là et à *Saktchégheuksou* des fouilles qui ne peuvent manquer





269. — Les dalles de Sindjirli, d'après un dessin de M. Puchstein.

assises supérieures sont détruites; mais il suffit de les restituer par la pensée pour avoir un mur tout pareil à celui des bâtiments ninivites; il est possible qu'en arrière et au-dessus de ces blocs ciselés il n'y ait eu, comme sur les bords du Tigre, que des briques crues[1]. A *Saktché-gheuksou*, autour d'un autre *tell*, le même voyageur a recueilli plusieurs plaques du même genre, dont trois au moins, celles que nous reproduirons

d'être intéressantes; la valeur d'art des monuments retrouvés sera peut-être médiocre; mais il y aura toujours grand profit à connaître la disposition et la décoration d'un de ces palais hétéens.

1. C'est l'impression qu'a eue M. Puchstein, comme il nous l'écrit; mais, sachant combien il est facile de confondre le résidu que laissent des briques crues avec un sol formé de couches d'une terre grasse, il n'ose rien affirmer.

plus loin (fig. 279), composent un ensemble[1]; la chasse au lion, que l'artiste avait prise pour thème de cette partie du décor, se continue d'une pierre à l'autre. Ces bas-reliefs sont encastrés aujourd'hui dans le mur d'une maison moderne; mais quand on se demande quelle situation ils occupaient jadis dans l'édifice auquel ils ont appartenu, on ne saurait se les représenter autrement placés que ne l'étaient tous les tableaux du même genre que nous avons rencontrés parmi les ruines grandioses que désignent aujourd'hui les noms de *Khorsabad* et de *Nimroud*. Près d'*Albistan,* dans ces ruines innomées auxquelles nous avons déjà fait allusion, on devine une des dispositions qui caractérisent le plan des palais assyriens. Il y a là deux grands lions, taillés chacun dans une énorme dalle; l'un est encore debout, tandis que l'autre est renversé sur le côté; mais on n'en voit pas moins qu'ils se faisaient pendant, comme à l'entrée des palais assyriens les taureaux et quelquefois les lions ailés[2]. Ils gardaient la porte, et c'était entre eux que l'on passait pour pénétrer dans l'habitation du petit souverain, du *déré-bey* ou prince du défilé, comme on dirait aujourd'hui en Turquie, dont le château commandait les gorges du Pyramus. La dimension des figures correspond bien au rôle que leur assigne cette conjecture; ils ont environ 2 mètres de haut, et, de la tête à la queue, plus de 3 mètres et demi[3].

Aujourd'hui les beys kurdes, en qui l'on pourrait voir les héritiers des rois hétéens, ne connaissent pas d'autre architecture que l'architecture militaire; ils n'ont, dans toute cette contrée, d'autre préoccupation que de poser leurs châteaux sur les sommets les plus inaccessibles, de couronner les pentes et de barrer les gorges, d'exhausser et d'épaissir le plus possible les murailles de leurs repaires. Ce pays, au

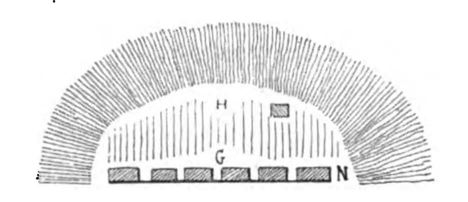
1. PUCHSTEIN, *Bericht,* pp. 30-32.
2. *Histoire de l'Art,* t. II, p. 282.
3. Ces mesures sont approximatives; un des hommes de l'escorte a été photographié avec un des lions, et donne ainsi l'échelle. Nous avons aussi sous les yeux la photographie d'un autre lion plus grand encore, qui devait jouer un rôle analogue; il a été découvert par Haynes, au lieu dit *Aslan-tach* ou « la pierre du lion », dans la plaine de *Serug,* et la dalle dans laquelle il est sculpté en haut-relief a 4 mètres de long sur 2^{m},30 de haut. Si nous n'en donnons pas le dessin, c'est que nous le croyons postérieur aux œuvres où nous reconnaissons la marque de l'art hétéen; l'exécution paraît à la fois plus habile et plus molle, plus lourde; ce qui trahit d'ailleurs ici l'origine assyrienne, c'est l'emploi de cette convention singulière en vertu de laquelle les pattes antérieures de l'animal sont représentées à la fois de face et de profil (*Histoire de l'Art,* t. II, p. 542-545); nous n'avons rien trouvé de pareil chez les Hétéens. D'autre part, jusqu'à présent, aucune raison de croire que les tribus qui se servaient de l'écriture hétéenne aient franchi l'Euphrate, et le village kurde où a été retrouvé ce lion est sur la rive gauche de ce fleuve, à 10 heures de *Biredjik* et à 12 heures au sud-ouest d'*Ourfa.*

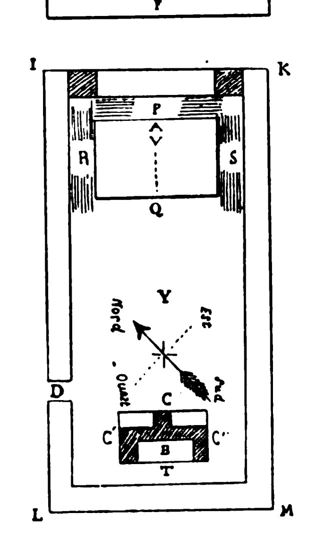
temps de Sargon et même au temps de Ramsès et de Toutmès, était plus civilisé qu'il ne l'est aujourd'hui. Sans doute les villes hétéennes n'épargnaient rien pour s'entourer de solides remparts; nous pouvons en juger, pour Cadech, par les vues que nous en donnent les monuments égyptiens, pour Gargamich, par cette enceinte où une étude attentive ferait peut-être distinguer, sous les réfections et les additions postérieures, ce qui reste des assises dressées par les premiers maîtres du pays. Avant tout, il fallait se garder contre l'ennemi; mais, la sécurité une fois garantie, ces hommes avaient d'autres besoins, auxquels sont étrangers ceux qui leur ont succédé dans cette région; ils aimaient l'art à leur manière et se préoccupaient de la postérité. Leurs rois avaient des demeures où ils faisaient sculpter leur propre image et celle de leurs dieux, et sur ces bas-reliefs ils gravaient des inscriptions que nous ne lisons pas encore, mais qui renferment certainement leur nom et quelque chose de plus, la suite de leurs actions, le récit de leurs exploits, peut-être les prières et les actions de grâces qu'ils adressaient à la divinité.

Qu'elles portent des textes hiéroglyphiques ou des bas-reliefs, la plupart des dalles quadrangulaires de basalte qui ont été trouvées à Hamath, à *Alep,* à *Biredjik,* à *Marach* et sur d'autres points de ce territoire ont dû appartenir à la décoration de ces maisons royales, et il suffirait peut-être de quelques coups de pioche pour en faire sortir bien d'autres semblables du flanc de toutes ces buttes encore inexplorées; rien que sur les rives du lac de Homs, on signale quatre de ces tertres artificiels qui s'élèvent sensiblement au-dessus de la plaine. Il est à présumer que les monuments qui sont cachés dans ces *tells* se rapprocheraient assez de certains types déjà connus pour qu'il fût aisé d'en rétablir le plan. A Tarse, au contraire, l'édifice auquel nous avons déjà fait allusion, le *Deunuk-tach,* est assez dégagé, il s'élève assez au-dessus du sol pour que tous les voyageurs en aient remarqué les dimensions et aient pu en étudier la construction; mais, par cela même qu'il ne se dérobe pas sous l'abri protecteur d'un amoncellement de décombres, tout le revêtement, toute la décoration en ont disparu, et, malgré les fouilles qui ont été tentées en vue de percer ce mystère, ce monument reste encore une énigme qui ne recevra peut-être jamais de solution[1].

1. *Deunuk-tach* semble vouloir dire « pierre renversée », *deunuk* étant un participe du verbe *deunmek,* revenir, retourner; c'est comme qui dirait « pierre retournée ». L'étymologie ne présente pas de difficulté; mais on ne voit pas que le nom local et populaire s'applique très bien à un monument où toutes les parties conservées sont encore en place. On est tenté de se demander si ce nom n'a pas trait à un état plus ancien de la ruine, à un temps où dans cette enceinte, dont nous ne possédons plus que les substructions, il

C'est une vaste enceinte dont les murs sont épais de $6^m,50$; elle dessine un parallélogramme qui a 87 mètres de long sur 42 mètres de large (fig. 270, I, K, L, M)[1]. Le mur qui la constitue a conservé une hauteur moyenne de 7 à 8 mètres ; il est construit en une sorte de béton, formé de petits cailloux que relie un ciment de chaux et de sable. Ce poudingue présente une telle dureté, que l'aiguille du mineur, on l'a plusieurs fois éprouvé, s'y émousse et finit par s'y briser. A la base du mur, on aperçoit, engagées dans la masse compacte, des pierres plus grosses qui jouent là le rôle d'une sorte de soubassement.





270. — Plan de Deunuk-tach. Langlois, p. 267.

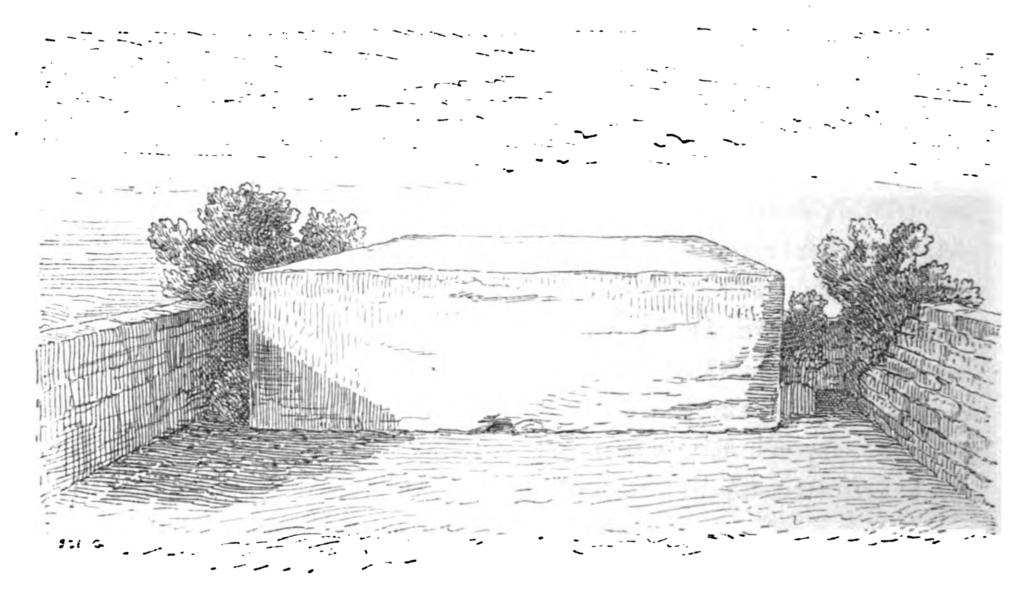
Dans l'intérieur de cette cour se trouvent deux massifs rectangulaires (fig. 270, A et B); leur sommet dépasse un peu la crête du mur; l'appareil en est le même que celui de l'enceinte. Ces massifs sont situés aux deux bouts de la cour et séparés de la muraille par un espace qui, pour le bloc le plus gros, est en partie comblé par des décombres (R P S), tandis que pour l'autre (C'C''T) il est tout à fait libre. Dans le dernier de ces blocs de béton, la face supérieure présente une entaille régulière profonde d'environ $0^m,75$; rien de pareil dans l'autre dé, dans celui

y aurait eu des blocs accumulés, peut-être une statue renversée, matériaux qui depuis auraient tous été remployés dans les constructions de la ville moderne.

1. La description que nous donnons de ce monument est tirée de l'ouvrage de M. Victor LANGLOIS, *Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus, exécuté pendant les années* 1852-1853, pp. 85-86 et 265-285. Nous lui avons emprunté son plan (fig. 270), quoiqu'il soit des plus médiocres; en comparant les mesures que Langlois donne dans son texte, on reconnait que ce dessin n'est même pas à l'échelle; mais nous n'avions pas le choix; ailleurs nous ne trouvions rien. Quant à la vue d'ensemble que ce même voyageur donne du *Deunuk-tach* (pl. XIX), elle est tellement confuse qu'il n'y avait aucun intérêt à la reproduire. Nous avons préféré nous servir de deux croquis qu'a mis obligeamment à notre disposition M. Maxime Collignon; celui-ci a visité Tarse en 1876, au terme d'un voyage qu'il avait entrepris en Asie Mineure avec M. l'abbé Duchesne. Texier, nous ne savons pourquoi, n'a rapporté ni plan ni vue de ce monument; il se borne à quelques observations qui n'ajoutent rien à celles que nous trouvions dans Langlois (*Description de l'Asie Mineure*, t. III, p. 220).

dont nous donnons un croquis (fig. 271). Au sud-est, vers le sommet du mur, sur son bord intérieur, on remarque, régulièrement espacés, des trous qui paraissent avoir été faits pour recevoir les extrémités des pièces d'une charpente; ces cavités, assure-t-on, feraient défaut sur les autres points de l'enceinte. Celle-ci n'a jamais eu qu'une porte (fig. 270, D), qui n'est pas placée au milieu d'une des faces (fig. 272).

En dehors de la cour et en face du cube principal situé au nord-est, on voit deux murailles (P et G du plan) qui sont parallèles à l'un des petits côtés de l'enceinte; ces constructions ont la même hauteur



271. — Massif de béton dans la cour du Deunuk-tach.

que les murs du grand rectangle, et la présence en cet endroit d'une couche épaisse de décombres donne à penser qu'il y avait peut-être autrefois, en ce lieu, des salles couvertes attenantes à l'édifice principal[1]. En arrière de la dernière muraille, il y a une masse de terre qui s'arrondit et s'incline, en demi-cercle, jusqu'au niveau du sol.

Au pied de la grande enceinte et des deux massifs isolés qu'elle renferme, on trouve en grande quantité des morceaux d'un marbre blanc dont le grain est très beau ; des fragments de ce même marbre, très petits ou même pulvérisés, couvrent la partie supérieure de la muraille.

1. Langlois parle de *voûtes;* mais il emploie les termes d'architecture d'une manière si vague et si inexacte, qu'on ne peut faire aucun fond sur ce mot jeté comme au hasard. Il ne dit point avoir retrouvé ni claveaux ni fragments de la courbure d'une voûte en béton.

Dans la face verticale de celle-ci, on remarque encore, au moins en certains endroits, de faibles creux, d'une forme régulière et d'une dis-



272. — La porte de Deunuk-tach.

position symétrique, qui paraissent avoir été faits pour recevoir des plaques encastrées dans le béton. Aujourd'hui, le mur et les autres parties de l'édifice ressemblent à des rocs taillés par le ciseau ; on ne sau-

rait admettre que tel en ait été l'aspect, dans l'antiquité. Il y a tout lieu de croire à un riche revêtement, sous lequel aurait été partout dissimulée la pauvreté de la construction.

Les fouilles qu'avait entreprises ici, en 1836, M. Gillet, consul de France à Tarsous, n'ont donné que bien peu de résultats. Elles ont seulement démontré que les deux dés qui se trouvent dans l'intérieur de la cour sont pleins, qu'il ne faut pas y supposer et y chercher de chambres cachées. Une galerie de $1^{m},80$ d'élévation sur $1^{m},50$ de largeur fut creusée, non sans peine, dans le massif principal, jusqu'au delà de son centre (Q V); au point où s'arrêta ce boyau, un puits de 3 mètres de profondeur fut foré dans le sol, sans faire rencontrer rien d'intéressant. Une tranchée fut ouverte entre les deux dés, en Y; on y recueillit, parmi des débris de marbre blanc et des fragments de poterie rouge en terre dite de Samos, un doigt en marbre blanc d'une assez grande dimension, découverte qui fit supposer qu'une statue colossale avait dû orner le monument.



273. — Monnaie de bronze de Tarse. Lajard, *Recherches sur le culte de Vénus*, pl. IV.

La numismatique confirme cette hypothèse. Plusieurs monnaies impériales de Tarse ont un revers qui ne peut être que l'image sommaire de l'un des principaux monuments de la ville (fig. 273). La partie inférieure du monument est formée d'un massif parallélipipédique, posé sur un socle d'une faible saillie; des guirlandes aux extrémités pendantes décorent le haut des faces verticales. Au-dessus de cette sorte de grand piédestal s'élève une pyramide, que surmonte un oiseau colossal qui bat des ailes, sans doute un aigle. En avant de la pyramide, dont les dimensions avaient été calculées de manière que la base n'en couvrît pas toute la face supérieure du massif, il y a une statue; celle-ci est nécessairement dessinée ici à très petite échelle; on y reconnaît pourtant le type que nous avons déjà rencontré sur une monnaie plus ancienne de la même ville, ce personnage en costume royal, debout sur le lion cornu (fig. 267). Pour que cette statue soit ainsi figurée, avec ou sans piédestal, sur les monnaies de Tarse, il faut que le héros ou le dieu qu'elle représentait ait joué un rôle capital dans les mythes et dans le culte de la cité; il faut que cette image, objet d'une vénération séculaire, ait été dressée très en vue, dans un lieu consacré, que, par ses

dimensions comme par la place qu'elle occupait et par les récits qu'elle provoquait, elle ait attiré l'attention de tous les voyageurs qui visitaient Tarse. S'il n'en eût pas été ainsi, ce motif n'aurait pas été adopté par les magistrats monétaires comme une sorte d'emblème, qui suffisait à évoquer les souvenirs de cette haute antiquité et de ces origines orientales dont Tarse était si fière.

Cet être divin, quel que soit le nom qu'il ait porté primitivement, c'était le fondateur et le protecteur de la ville, celui que l'on honorait tous les cinq ans, au premier siècle de notre ère, par une panégyrie splendide où, sous les yeux d'une foule immense, on brûlait sur un bûcher magnifique la propre effigie du dieu[1]. La fête avait dû gagner beaucoup en éclat lorsque, sous les Séleucides et les empereurs romains, Tarse était devenue l'une des villes les plus prospères et les plus opulentes de l'Asie Mineure; mais le rite étrange de cette crémation solennelle n'était certainement pas d'invention récente, et ce n'étaient pas les Grecs qui l'avaient introduit à Tarse. Le sens en était le même que celui de ces rites du culte d'Adonis dont nous avons des descriptions plus circonstanciées. La fête de Tarse, nous ne la connaissons que par une brève allusion d'un rhéteur; si celui-ci nous en avait exposé tout le programme, nous y verrions, sans aucun doute, qu'après la mort du dieu dont l'image disparaissait dans les flammes et la fumée du bûcher on célébrait sa résurrection triomphante. C'est toujours cette éternelle antithèse qui fait le fond de toutes ces religions naturalistes de l'Orient, la succession indéfinie et le contraste dramatique de la nuit et du jour, de l'hiver et du printemps, de la mort et de la vie. L'idée et le sentiment sont partout les mêmes; mais chaque peuple les traduit par des symboles et des rites différents. A Tarse, la conception commune avait pris une forme très particulière, dont les Grecs, devenus maîtres de la ville, cherchèrent la raison; ils s'en rendirent compte tantôt en assimilant le dieu de Tarse à leur Hercule[2], tantôt en y voyant ce Sardanapale dont le roman avait été mis à la mode par les récits de Ctésias[3]. Hercule et Sardanapale n'étaient-ils pas l'un et l'autre morts sur le bûcher? Avec sa curiosité infinie, l'esprit grec ne se résignait jamais à rester court devant un problème, à le laisser sans solution; mais ses connaissances historiques étaient

1. DION CHRYSOSTOME, *Discours* XXXIII, t. II, p. 23, édit. Reiske.
2. Dion, dans le passage cité plus haut, dit que cette fête se célébrait en l'honneur d'Hercule.
3. ARRIEN, *Anabase*, II, V, 1-5. Cf. STRABON, XIV, V, 10.

encore trop bornées pour qu'il ne se hasardât pas souvent à tenter des rapprochements arbitraires, à demander au peu qu'il savait du passé humain une explication quelconque de tout ce qu'il ignorait.

On s'est demandé si Tarse n'aurait pas placé sur ses monnaies le bûcher de la grande fête quinquennale (fig. 273); la conjecture est ingénieuse; mais n'est-il pas plus naturel d'y voir le piédestal fixe que surmontait la statue; celle-ci paraît déjà sur des pièces bien plus anciennes (fig. 267)? Ce monument, dont le gros œuvre existe encore aujourd'hui, ne représentait-il pas bien mieux la cité que ne pouvait le faire ce fragile édifice de bois résineux qui ne se dressait sur une de ses places, tous les cinq ans, que pour être au bout de quelques jours la proie des flammes ? Byblos, Paphos, Eryx, toutes ces villes dont nous avons reproduit les monnaies, qu'y mettaient-elles en souvenir de leurs plus vieilles traditions, en témoignage de leur importance et de leur prérogatives religieuses? N'était-ce pas leur principal sanctuaire, celui dont le prestige et la sainteté faisaient leur orgueil et l'envie des villes voisines? Il est possible d'ailleurs que le bûcher de la panégyrie reproduisît la forme et l'aspect de cette construction qui, depuis des siècles, portait la statue du dieu en l'honneur duquel se célébrait la cérémonie; mais, en tout cas, ce qu'avait en vue l'artiste chargé de graver les coins publics de Tarse, c'était l'original durable et non la copie provisoire, c'était l'édifice qui passait pour contemporain de la cité, celui duquel on ne pouvait dire ni quand ni par qui il avait été fondé.

C'est cet édifice que nous croyons pouvoir reconnaître sans invraisemblance dans le *Deunuk-tach*. Le plus grand des deux cubes de béton (A du plan) aurait été le piédestal que surmontait la statue, plus grande que nature, du dieu en costume de guerre; sur l'autre dé (B du plan), il y aurait peut-être eu ce fameux bas-relief de pierre, τύπος λιθινός, que les compagnons d'Alexandre prirent pour l'image du Sardanapale légendaire et où ils croyaient le voir claquant des doigts en signe d'insouciant mépris[1]. La sculpture que l'on aurait ainsi interprétée pourrait bien n'avoir été qu'une stèle royale, comme celle où les monarques assyriens aimaient à se faire représenter, dans leur vêtement sacerdotal, le bras droit levé, le pouce abaissé sur l'index, ce qui était chez eux un geste d'adoration[2]. Sous la figure il y avait une inscription, un

1. Aristobule, cité par Athénée, XII, p. 530, A. ARRIEN, *Anabase*, II, v, 2.

2. HEUZEY, *les Fragments de Tarse au Musée du Louvre*, § 1. Pour se faire une idée de ce que pouvait être cette stèle, on se reportera aux figures 233 et 306 du tome II de l'*Histoire de l'Art*.



texte écrit avec l'un de ces alphabets que les Grecs désignaient en bloc par cette expression : *lettres assyriennes*, Ασσύρια γράμματα. Était-elle en caractères dérivés des hiéroglyphes hétéens et analogues aux caractères cypriotes? Était-elle en caractères cunéiformes et en langue assyrienne? La première hypothèse peut paraître plus vraisemblable; les Assyriens n'ont fait que passer en Cilicie, tandis que, pendant plusieurs siècles, les tribus qui habitaient cette contrée ont appartenu à la confédération hétéenne; celle-ci une fois dissoute, elles ont dû, comme les autres peuples de la péninsule, employer une des variétés de ce que nous avons appelé l'*alphabet asiatique;* pourtant la stèle de Sargon qui a été découverte à Cypre suffit à prouver que les Assyriens avaient aussi laissé des traces de leur puissance et des monuments de leur art dans des contrées même où ils ne s'étaient pas établis à demeure. Quoi qu'il en soit, la traduction que l'on donnait de ce texte paraît avoir été de pure fantaisie; c'était un de ces contes comme les drogmans égyptiens de Saïs et de Memphis en firent tant à Hérodote. Jamais, sur aucun monument authentique de l'épigraphie chaldéenne ou assyrienne, on n'a rien rencontré qui ait même une ressemblance lointaine avec cette formule d'un épicurisme grossier par laquelle se termine la prétendue épitaphe de Sardanapale[1].

Hétéenne ou assyrienne, image d'un ancien roi du pays ou d'un conquérant ninivite, la stèle avait survécu aux destructions et aux transformations que la ville avait dû subir dans le cour des âges; les Grecs qui s'étaient établis à Tarse et s'y étaient mêlés à la population primitive s'étaient bien vite accoutumés, eux aussi, à la considérer avec respect, comme un des rares débris de ce passé fabuleux dont ils avaient accepté et dont ils s'amusaient à interpréter les mythes; alors que, sous les Séleucides, leur influence fut devenue prépondérante dans la capitale de la Cilicie, ils conservèrent à la stèle mystérieuse,

1. Voici la forme sous laquelle est le plus souvent citée cette épitaphe : « Sardanapale fils d'Anaxyndaraxès a fondé Tarse et Anchiale en un jour. Quant à toi, étranger, mange, bois, fais l'amour; tout le reste ne vaut rien. » Ce qui prouve bien qu'il n'y avait là qu'un lieu commun sur lequel s'exerçaient les moralistes et les poètes, c'est que l'on prétendait avoir retrouvé une épitaphe analogue dans ce qui restait de la pyramide d'un des grands temples de Ninive, pyramide que l'on montrait aussi comme le tombeau de Sardanapale. Khœrilos d'Iassos avait mis cette épitaphe apocryphe en vers grecs qui se traduisent ainsi : « J'ai régné, et tant que j'ai vu la lumière du soleil, j'ai bu, j'ai mangé, j'ai aimé, sachant combien est court le temps que vivent les hommes et à combien de vicissitudes et de misères il est sujet. » (Amyntas, fragment 2 dans les *Fragmenta historicorum de rebus Alexandri*, que Müller a réunis à la suite de l'*Anabase* d'Arrien, dans la *Bibliothèque gréco-latine* de Didot.)



dont personne ne savait plus lire l'inscription, la place qui lui avait été assignée, par les générations précédentes, dans l'enceinte sacrée où continuait à régner le plus antique des dieux de la cité, tout semblable à celui dont nous retrouverons l'image sculptée au flanc des rochers de la Cappadoce, parmi les signes mystérieux de l'écriture hétéenne.

Entre l'époque d'Alexandre et le premier siècle de notre ère, ce sanctuaire fut certainement remanié pour être mis au goût du jour; c'est de ce temps que doit dater le revêtement de marbre blanc, luxe inconnu à la haute antiquité; peut-être même remplaça-t-on alors, par une image taillée dans un bloc de cette précieuse matière, la vieille statue du Baal de Tarse; c'est ce que ferait croire le doigt de marbre trouvé au milieu de la cour; mais, comme le prouvent les médailles contemporaines des Séleucides et même des Antonins, la nouvelle effigie garda la pose traditionnelle et les attributs de sa devancière. Quant au mur d'enceinte, nous inclinerions à penser qu'il est antérieur à cette restauration. Un premier indice qui en révèle l'ancienneté, c'est son orientation; les quatre angles du parallélogramme qu'il dessine sur le terrain regardent les quatre points cardinaux, arrangement qui caractérise les palais et les tours à étages de la Chaldée et de l'Assyrie; au contraire, on ne saurait citer d'édifice grec qui soit ainsi orienté.

Ce qui n'est pas non plus dans les habitudes de l'architecte grec, c'est le procédé qui a servi à construire la muraille et les deux massifs qu'elle renferme. Jamais les Grecs n'ont bâti de cette manière; c'est toujours la pierre qu'ils ont employée, d'abord, comme à Tirynthe, sous forme d'énormes quartiers de roc à peine dégrossis, puis, plus tard, en belles assises régulières. Les Phéniciens au contraire, surtout en Afrique, ont fait un fréquent usage de ces roches artificielles[1].

Enfin, le plan même du *Deunuk-tach*, avec sa porte qui s'ouvre comme au hasard sur l'un des côtés, n'a rien qui rappelle un temple grec; aucune trace de *cella* ni de colònnade; s'il y avait un portique, c'était un simple abri ménagé le long des faces internes de l'enceinte, comme dans le *maabed* d'Amrit[2].

Appareil et disposition, tout ici nous reporte donc vers un temps antérieur à celui où l'action du génie hellénique a commencé de se faire sentir en Cilicie. Les restes de ce monument mériteraient d'être étudiés sur place, avec plus de soin qu'ils ne l'ont été jusqu'ici, par un

1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 363-365.
2. *Ibidem*, p. 245, fig. 39 et 40.

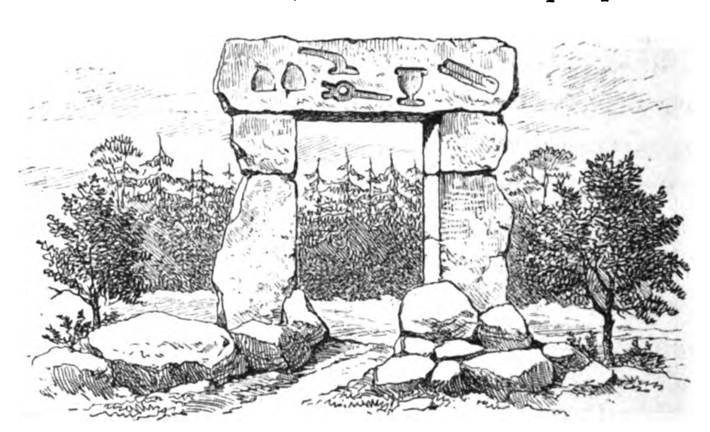
homme du métier, attentif à tirer parti des moindres indications; cependant, malgré l'insuffisance des documents, on peut, semble-t-il, se faire d'ores et déjà une idée de l'aspect que présentait cet édifice sous les murs duquel l'armée macédonienne défila, au lendemain de l'occupation de Tarse, et qui, au temps de Strabon et de Dion Chrysostome, était encore la principale curiosité de la ville. Embelli et comme rajeuni, peut-être sous les Séleucides, par une application de marbre blanc et par la réfection de la statue, il n'en avait pas moins, à le prendre dans son ensemble, gardé un caractère original et tout asiatique; c'était toujours, avec certains traits particuliers, tels que la présence de ces deux grands piédestaux dans la cour, le type du *haram* sémitique, celui que nous avons rencontré sous sa forme élémentaire dans les enceintes en pierres brutes du pays de Moab, tandis que les temples de Byblos, de Paphos et de Jérusalem nous en ont offert la forme la plus développée et la plus savante. Ce qui demeure très obscur, c'est la question de savoir si ce sanctuaire remonte jusqu'aux âges reculés où dominait en Cilicie ce que nous avons appelé la civilisation hétéenne, ou s'il est un peu postérieur, s'il a été fondé et disposé sous l'influence soit de l'Assyrie, qui a poussé ses conquêtes jusqu'au pied du Taurus, soit de la Phénicie, qui a toujours entretenu de très étroits rapports avec les villes de la côte cilicienne. Aujourd'hui encore les marchands syriens peuplent les bazars de *Mersina*, de Tarse et d'*Adana;* on y entend presque autant parler l'arabe que le turc.

Jusqu'à nouvel ordre, faute d'une inscription qui jette quelque jour sur la question d'origine, tout ce que l'on peut dire du Deunuk-tach, c'est donc qu'il n'est pas de main grecque; c'était assez pour qu'il dût figurer dans le groupe de ces monuments trop peu nombreux qui représentent l'architecture primitive des peuples de la Syrie et de l'Asie Mineure. On devra mentionner, à ce même titre, un monument qui se trouve dans la Cilicie Trachée, sur la route qui conduit de *Lamas,* l'ancienne Lamos, à *Kannidéli,* où l'on a cru retrouver le site de Néapolis d'Isaurie[1]. Il est voisin des ruines appelées *Aseli-keui*[2]. C'est une porte haute de 4 mètres et construite en quartiers de roc qui, par endroits, sont à peine dégrossis (fig. 274); sur le linteau, du côté de l'ouest, sont gravés en creux des emblèmes que l'on aimerait à con-

1. LANGLOIS, *Voyage en Cilicie,* partie II, ch. IV.

2. Il est étrange que Langlois, le seul voyageur qui ait signalé ce monument, ne place sur sa carte ni *Aseli-Keui,* ni même *Kannidéli,* où il décrit des ruines importantes et croit avoir fait une découverte sur laquelle il insiste. On regrette d'avoir à employer de si mauvais matériaux. Ces localités ne figurent pas sur la carte de Kiepert.

naître par un dessin exact. Autant que l'on peut se fier au croquis que nous reproduisons, ces signes rappellent plusieurs de ceux qui figurent dans les inscriptions hétéennes; sur les stèles d'Hamath, on rencontre, quoique avec des formes qui diffèrent un peu de celles que donne cette esquisse, les bonnets ou tiares, le soc de charrue et le vase; ailleurs, par exemple dans la légende qui accompagne l'image du pseudo-Sésostris de Nymphi, j'aperçois un caractère qui ressemble un peu à ce que l'on a pris ici pour un caducée ou pour des tenailles[1]. Avant de se prononcer, il y aurait une vérification à faire sur l'original, si on réussit à le retrouver. Peut-être, autour de cette porte ainsi restée debout, recueillerait-on quelques autres restes intéressants de l'ensemble dont elle a fait partie. On est tenté aussi d'attribuer à la période anté-hellénique le rocher taillé, en forme de menhir colossal, qui se dresse encore, haut de 15 mètres, à une heure au nord-ouest de *Mersine,* sur le bord de l'ancienne voie qui conduisait de Pompeiopolis à Tarse; connu sous le nom de *Direkli-tach* (pierre debout), il a 4 mètres de largeur et 12 d'épaisseur[2]. Ce roc a pu, dans des temps très reculés, être ainsi façonné à l'occasion de quelque événement dont il était destiné à rappeler le souvenir; cet usage, nous l'avons vu, existait chez les Juifs et chez les autres tribus qui habitaient la Syrie[3].



274. — Porte près d'Aseli-Keui. Langlois, *Voyage*, p. 169.

Il n'y aurait d'ailleurs pas lieu d'être surpris, si, en y regardant de plus près, on en venait à découvrir des monuments hétéens dans les vallées, jusqu'à présent si mal connues, de la Cilicie montagneuse; ceux-ci ne sont-ils pas assez nombreux dans la Lycaonie et l'Isaurie, qu'une plus grande distance et que toute la chaîne du Taurus séparent pourtant de cette Syrie du nord où l'on incline à placer le berceau de la civilisation que caractérise l'emploi de ce système de signes?

1. Wright, *The Empire*, pl. xvii.
2. Langlois, *Voyage en Cilicie*, p. 239 et 253.
3. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 342-343.

§ 3. — LA SCULPTURE

Comme les sculpteurs chaldéens et assyriens, ceux de la Syrie septentrionale se sont en général contentés du bas-relief. On ne saurait citer qu'un seul exemple d'une statue : c'est un torse, à peu près aussi grand que nature, qui a été vu et dessiné à *Marach* par la mission allemande. Il est en très mauvais état : toute la face antérieure est rongée au point qu'on n'y distingue plus rien. Le dos est mieux conservé; on voit que le personnage était vêtu, qu'il portait ce châle à longues franges qui servait de manteau et que nous connaissons par les bas-reliefs de la Mésopotamie. Pas d'inscription; il y a au contraire des signes gravés sur toute la surface d'une statuette, dont il ne subsiste que la partie inférieure du corps, sans les pieds; ce fragment a 0^{m},21 de haut; par malheur, rien n'indique plus quelle était la pose, quel était le type de la figure. Enfin M. Puchstein a rapporté de *Marach* une main fermée qui paraît avoir appartenu à une statue colossale. L'art hétéen connaissait donc les procédés de la sculpture en ronde bosse; cependant pas un seul des lions qu'il paraît avoir pris plaisir à multiplier n'est complètement sorti du bloc dans lequel il a été taillé; les pattes y sont prises et ne ressortent que par un contour en saillie, d'ailleurs très franchement accusé; le dessous du ventre n'a pas été évidé; la tête seule est dégagée. C'est ce que l'on voit, par exemple, dans ce lion de *Marach,* tout couvert d'écriture, que nous avons déjà montré tel qu'il était avant que Hamdi-Bey l'eût fait descendre de son poste élevé pour le transporter au musée de Constantinople (fig. 268); on peut le prendre comme type de ces figures décoratives qui étaient placées à la porte des palais (fig. 275). Comme on l'a remarqué, il n'est travaillé que d'un côté et le dos est plat; on en a conclu qu'il était placé contre un mur et qu'il servait probablement de support à un pilier; un autre lion tout pareil devait lui faire pendant, et, à eux deux, ces socles et les colonnes qui y étaient dressées soutenaient un auvent ou un linteau, disposition que nous avons déjà signalée en Assyrie et que présentent les porches de quelques cathédrales du moyen âge[1].

1. *Histoire de l'Art,* t. II, p. 228-229. C'est M. Wright qui a appelé l'attention sur la manière dont est traité le dos de l'animal, qu'il a représenté dans la figure 1 de la pl. XXVI. La planche XXVI donne une vue latérale du lion.



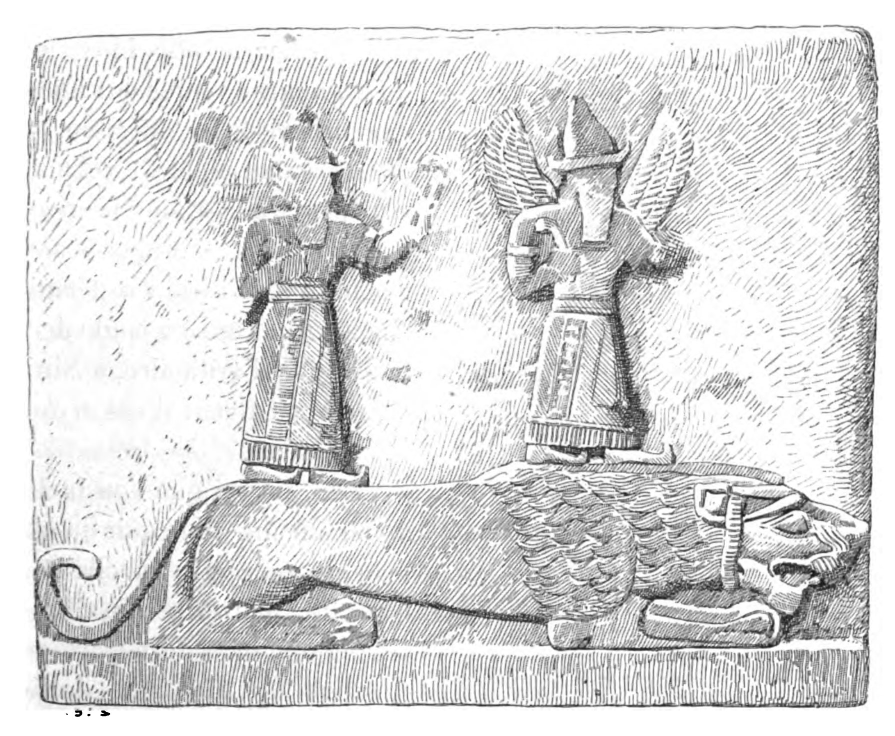
Dans cette figure et dans d'autres du même genre, comme les lions d'*Albistan,* il y a donc une sorte de compromis entre l'image en ronde bosse, qui est l'œuvre la plus haute de la sculpture, et le bas-relief qui, tout conventionnel qu'il soit, présente une moindre difficulté. Les bas-



275. — Lion de Marach. Basalte. Hauteur $0^m,64$. Longueur, $0^m,88$.
Wright, *The Empire*, pl. XXVII.

reliefs proprement dits sont très nombreux ; ce qui ne laisse pas de surprendre, on n'en a pas signalé jusqu'ici qui aient été ciselés dans le roc, soit à l'entrée des défilés où passaient les routes, soit dans les flancs de ces cônes volcaniques qui abondent entre l'Amanus et le *Kurd-dagh.* Tous ceux que l'on connaît ont été taillés dans des dalles dont la

plupart, comme celles qui portent les inscriptions de Hamath, sont en basalte. De ces plaques, les unes, rectangulaires, paraissent avoir été faites pour être appliquées contre des murs, tandis que d'autres, de forme assez irrégulière et plus étroites en bas qu'en haut, ont été certainement plantées dans le sol, dans celui d'un cimetière ou d'une enceinte sacrée. C'est ainsi que dans la stèle de Samosate, au-dessous de l'espèce de plinthe sur laquelle posent les pieds de la figure, il y



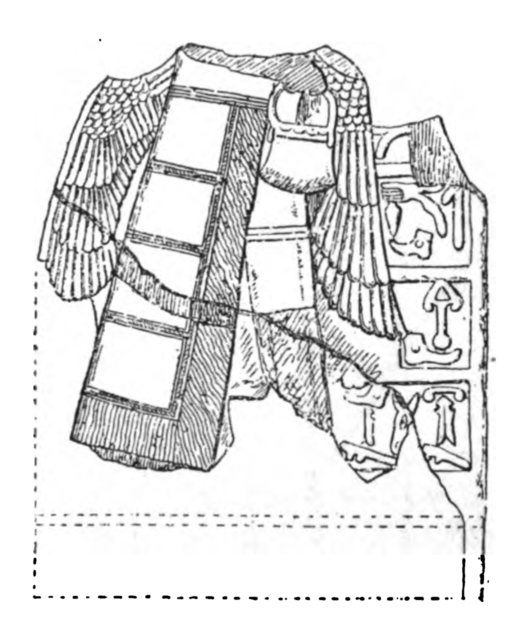
276. — Bas-relief de Gargamich. Dessin de Saint-Elme Gautier d'après une photographie du docteur Gwyther.

a une partie qui n'est qu'épannelée; cette sorte de pied, grossièrement aminci par les bords et dans le sens de l'épaisseur, s'enfonçait en terre.

Il y a une assez grande variété dans les thèmes que cet art a traités. Il a représenté les dieux nationaux; on ne saurait voir qu'une divinité dans le personnage ailé qu'un bas-relief de Gargamich montre debout sur la croupe d'un lion couché (fig. 276). Ce personnage est coiffé de la tiare et barbu; son vêtement est une longue robe qui, serrée à la taille par une ceinture, tombe jusqu'aux pieds. La seconde figure, qui est placée en arrière, appartient au contraire, malgré l'identité du costume, au monde réel; c'est un roi ou un prêtre. Plus d'ailes; le geste de la main gauche

est celui de l'offrande; seulement on ne distingue plus l'objet que le fidèle présentait au maître qui recevait ses hommages.

On rapprochera de ce bas-relief un autre monument, de même provenance, par malheur très mutilé (fig. 277). Le dieu ou génie avait certainement quatre ailes, deux dressées, deux repliées vers le sol; il tient en main, du bras droit, une sorte de seau que nous connaissons par les monuments ninivites. A première vue, on serait presque tenté de croire que le bas-relief est de facture assyrienne; mais ce qui empêche de s'arrêter à cette idée, c'est qu'il y a, gravée près de l'image, une inscription hétéenne. On observera aussi que le vêtement n'a pas tout à fait la même coupe que dans les figures assyriennes; le manteau se termine par un pan coupé à angle droit, tandis que d'ordinaire, à Ninive comme à Calach, il est arrondi par le bas.



277. — Bas-relief de Gargamich. Basalte. Hauteur, 0m,76. Musée Britannique.

C'est un roi que l'on incline à voir sur une stèle qui, du château de *Biredjik,* où elle était encastrée dans la muraille, a récemment été transportée à Londres (fig. 278). Plus de lion servant de support, plus d'ailes en double ou en simple paire; le disque ailé, qui remplit le haut du champ, rappelle seulement que le roi est en face de la divinité, qu'il lui offre ses prières. L'attitude du personnage est bien en effet celle d'un adorant; chacune des deux mains tient un objet qui avait sans doute son rôle dans les cérémonies du culte. Celui que lève et que semble montrer avec insistance le bras droit pourrait être une patère; ce que serre la main gauche, c'est peut-être une grenade, traitée d'une manière plus sommaire que sur une stèle votive où elle a certainement une valeur symbolique (fig. 281). On remarquera la coiffure, une tiare d'une forme très particulière, qui ressemble singulièrement à nos chapeaux de haute forme; nulle part ailleurs, ni en Chaldée et en Assyrie, ni en Phénicie et à Cypre, nous n'avons rien trouvé de semblable. C'est par ses proportions très ramassées que cette stèle fait songer à certains monu-

ments babyloniens[1]. Point d'inscription; à la rigueur, il serait possible que ce bas-relief eût été rapporté comme trophée d'une expédition faite en Mésopotamie par quelque prince hétéen ou qu'au contraire il eût été dressé en ce lieu par Nabuchodonosor ou par quelque autre conquérant chaldéen[2]. On serait pourtant surpris, dans cette hypothèse, de ne pas voir ici une inscription cunéiforme, et d'ailleurs la stèle est de basalte, de la pierre du pays; elle a été découpée dans la roche qu'ont employée le plus souvent les ouvriers hétéens. Il reste donc vraisemblable que la figure a bien été sculptée là où elle a été découverte, sur cette frontière où l'on était en contact perpétuel avec la Mésopotamie, près d'un de ces gués de l'Euphrate par où passaient, pour se répandre vers l'Occident, les produits qu'exportait dans cette direction la puissante industrie des villes du bas Euphrate.



278. — Stèle royale. Basalte. Musée Britannique.

Djerablous a fourni un monument analogue, mais d'une disposition plus rare [3]. C'est une demi-colonne, haute d'environ 1m,70; par derrière, sur la face courbe, il y a une inscription hétéenne qui est remarquable pour la netteté avec laquelle y sont ciselés les caractères et pour les formes insolites que présentent plusieurs d'entre eux. Sur la face plane, dans un cadre qui dessine une sorte de niche sans profondeur, une figure vue de face. La tête et les épaules manquent; mais ce qui reste du torse donne

1. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 508. Il y a plus de trente ans que ce monument avait été signalé par un voyageur anglais, M. Badger (*Nestorians and their ritual*, 1852, t. I, p. 352).

2. M. Wright a sans doute eu des doutes à ce sujet, car il n'a pas reproduit, dans les planches de sa seconde édition, ce bas-relief, que M. Sayce avait jadis fait figurer à la suite de sa dissertation intitulée *The monuments of the Hittites*.

3. Pour la figure, voir Wright, *The Empire*, pl. xx, fig. 2 et, pour l'inscription, la pl. x.

l'idée d'un très riche costume. Sur la poitrine, un large pectoral, dont le tour est décoré de rosaces et de méandres, c'est-à-dire de motifs qui sont familiers à l'ornemaniste assyrien; le manteau, dont le bord seul est apparent, semble n'avoir pas été moins somptueux; il encadre le vêtement de dessous, fait d'une de ces fines étoffes, à petits plis symétriques et serrés, que nous retrouverons dans les vieilles statues grecques. La main gauche tient un objet mal défini, qui peut être la poignée d'un sceptre. Roi ou prêtre, ce personnage est certainement quelque haut dignitaire, représenté dans ses habits de cérémonie. Il y a encore, parmi les fragments réunis au Musée Britannique, un autre débris d'une figure d'officiant [1]. L'imitation de l'Assyrie y est aussi très sensible, soit dans les attributs, soit dans la parure; regardez le pendant d'oreilles, il est d'un type dont les monuments de Ninive offrent de nombreux échantillons. Sur une dernière dalle, qui provient aussi de *Djerablous*, toute la saillie de la figure a été usée et détruite; on ne distingue plus que le contour d'un personnage debout, ses souliers à pointe recourbée en arrière, et son bras gauche qui, à demi tendu, tient le sceptre par le milieu; une inscription, en grande partie conservée, remplit tout le champ, autour et au-dessus de l'image [2].

Les quelques bas-reliefs que nous venons de rapprocher forment comme les premiers éléments d'une série que compléteront peut-être bientôt de nouvelles découvertes et qui présentera alors un intérêt tout particulier; elle se trouvera correspondre à cette suite des stèles royales de l'Assyrie que nous avons fait connaître par quelques échantillons choisis [3]. Le jour où on aura levé le mystère de ces hiéroglyphes, on déchiffrera, sur ces monuments, les noms des rois qui ont lutté contre Séti et Ramsès, contre Salmanasar et Sargon, ces noms que l'on ne connaît jusqu'ici que par les chroniques thébaines et ninivites, et peut-être on y lira la version hétéenne des campagnes sur l'Oronte, la contre-partie des bulletins de victoire égyptiens et du poème de Pentaour.

Où ces stèles royales étaient-elles dressées ? Était-ce dans l'enceinte

1. Wright, *The Empire*, pl. xix. Si nous n'avons pas reproduit ces deux figures, c'est parce qu'elles sont de facture presque assyrienne. Ne pouvant donner tous les monuments qui ont été recueillis dans la Syrie du nord, nous avons tenu à mettre de préférence sous les yeux du lecteur soit ceux qui avaient l'aspect le plus particulier et le plus étrange, soit aussi ceux que M. Wright n'a pas publiés parce qu'il ne les connaissait pas, la découverte en étant toute récente. C'est à cette double préoccupation que nous avons obéi en faisant notre choix.

2. Wright, *The Empire*, pl. ix.

3. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 69, 306 et pl. xii.



279. — Chasse au lion. Hauteur, $1^m,18$. Basalte. (Voyez p. 553.)

d'un temple, dans une cour ou dans une salle de palais? On l'ignore, aucun des édifices de Gargamich ou d'autres villes hétéennes n'ayant encore été le théâtre de fouilles méthodiques. Il y a au contraire, parmi ces monuments, d'autres bas-reliefs à propos desquels on n'a pas à se poser cette question; ce sont ceux où l'on voit le thème choisi par le sculpteur se poursuivre et se développer d'une plaque à l'autre. C'est le cas de ces trois dalles de *Saktchégheuksou* qui représentent une chasse au lion (fig. 279)[1]. Monté sur un char, au-dessus duquel plane le disque ailé, le roi lance ses flèches à un lion que l'aident à combattre deux chasseurs. Dans cette scène, la figure du cheval et celle du lion sont coupées par le joint; elles commencent sur un bloc et s'achèvent sur le suivant. Des dalles ainsi solidaires les unes des autres ne peuvent avoir servi à composer qu'une sorte de frise continue, et l'imitation de l'Assyrie est partout ici trop sensible pour que l'on hésite un instant sur la place qu'il convient d'assigner à cette frise; elle décorait le pied des murs. Si l'on pouvait conserver quelques doutes à ce sujet, ils seraient levés par le fait qu'à *Sindjirli* les restes d'une décoration de ce genre ont été retrouvés en place, posés sur le sol (fig. 269). D'ailleurs, dans ce dernier ensemble, les différentes parties du tableau sont bien moins étroitement liées. Sur les deux premières plaques de gauche, il y a trois personnages qui se suivent, comme en procession; puis, marchant ou plutôt courant en sens opposé, c'est un archer qui décoche sa flèche à un animal de grande taille; celui-ci a toute l'apparence d'un cerf; la biche le précède et se retourne vers le mâle. Viennent ensuite un de ces êtres de fantaisie que l'art oriental affectionne, un quadrupède ailé, debout sur ses pattes de derrière, puis un homme coiffé de la tiare, qui porte des deux mains une espèce de marteau à manche très long; une tête d'animal apparaissait sur le dernier bloc visible, que les explorateurs n'ont pas dégagé tout entier de la terre où il s'enfonçait.

Dans tous ces blocs qui servaient de parement à la muraille, la face sculptée a la forme d'un tableau rectangulaire, auquel, à *Saktchégheuksou*, on a même donné un cadre. Rien au contraire de moins orné, rien de plus irrégulier comme contour que les stèles dont nous avons déjà fait mention. Voici l'une de celles où l'on voit le mieux comment elles étaient enterrées par le bas (fig. 280)[2]. Elle représente deux

1. Ce bas-relief a été reproduit d'après une des planches en photogravure qui doivent entrer dans l'ouvrage de MM. Heumann et Puchstein.

2. Nous avions reproduit cette stèle d'après une photographie du Dr Gwyther; un excellent calque, envoyé par M. Puchstein, nous a permis d'ajouter à notre dessin les

femmes assises sur des chaises à dossier bas, munies d'un marchepied; entre elles, une table où sont posés trois plats et un vase. Les deux personnages ont même pose; ils sont coiffés de la même tiare rayée. Deux des mains sont levées, et tiennent l'une la patère et l'autre une petite tasse; les deux autres mains, appuyées contre la poitrine, serrent un objet mal défini, qui pourrait être un flacon ou une grenade. Une inscription remplit la partie supérieure du champ[1].



280. — Stèle votive. Hauteur, 0m,44. Basalte. Marach. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Dans une autre stèle, de même provenance, la portion mince qui s'engageait dans le sol a été cassée; mais l'ensemble de la forme est d'ailleurs le même, et l'image a un caractère analogue (fig. 281). Drapée dans un long voile qui semble attaché à la tiare, une femme est assise sur cette chaise que nous avons déjà vue; un de ses genoux supporte un enfant; de la main droite elle tient une grenade et de la gauche une lyre à cinq cordes sur laquelle est posé un oiseau. En dessous de la lyre, la

caractères hétéens, que l'épreuve photographique permettait à peine d'entrevoir. Le plâtre de toutes ces stèles est à Berlin.

1. Un bloc isolé, trouvé à *Sindjirli* et qui, d'après sa forme, devait faire partie du revêtement mural, offre un groupe du même genre (voir les *Reisen in Klein-Asien und Nord-Syrien* de MM. Humann et Puchstein). Séparés par la même table, que couvrent les mêmes plats, deux personnages assis, l'un masculin, l'autre féminin, portent une tasse à leurs lèvres; de l'autre main, l'un tient le sceptre, et le second, à ce qu'il semble, une fleur.

table déjà décrite, sur laquelle on voit les mêmes plats et le même vase à pied rond. La patère, l'oiseau, la table, se retrouvent sur plusieurs autres stèles moins bien conservées qui appartiennent, on le



281. — Stèle votive. Hauteur, 0m,52. Basalte. Marach. D'après un dessin de M. Puchstein.

devine, à cette même série, qui avaient même donnée et même destination; dans l'une, où se font face deux personnages, l'oiseau, peut-être une colombe, qu'une main levée tient par les pattes, fait pendant à la patère, que lève le bras de l'acteur opposé[1].

1. Voir l'ouvrage de MM. Humann et Puchstein, où seront publiés jusqu'aux moindres fragments.

Nous ne voudrions pas abuser des monuments de cet art rude et sans grâce; nous reproduirons pourtant encore une stèle qui, si elle était conservée tout entière, serait un des plus curieux monuments de la sculpture hétéenne (fig. 282). Elle est plus grande et paraît plus soignée que les autres; la représentation y est plus compliquée. Par malheur, toute la partie gauche en est brisée; elle était occupée par une figure qu'à sa taille, beaucoup plus haute que celle des deux autres personnages, on reconnaît pour un dieu; celui-ci tenait en main un objet, peut-être une arme, dont le caractère ne se laisse plus reconnaître, par suite de la cassure du bloc. Le fidèle a la tête nue et les cheveux retenus par un étroit bandeau; sa main droite tient élevé le gobelet et sa gauche un rameau de palmier. Sur la table qui est placée entre lui et son dieu, il y a, dans le plat de gauche, un oiseau qui ressemble à une oie ou à un canard, dans celui de droite, des objets en forme de croissant qui sont peut-être des quartiers de pastèque ou de quelque autre fruit. En bas, un serviteur, armé de la lance, promène un cheval qui doit être la monture du guerrier que le sculpteur a figuré faisant ses dévotions[1].

C'est à une stèle du même genre et de la même forme qu'a dû appartenir un fragment qui a été découvert dans un autre district du pays hétéen, à *Roum-Kalé*, entre *Biredjik* et Samosate (fig. 283)[2]. La partie conservée du monument représente un personnage barbu, coiffé d'une sorte de calotte ronde; il est porteur de cette palme qui paraît avoir été l'insigne de l'adorant; mais le travail est d'ailleurs si grossier, que l'on a peine à distinguer les autres attributs. D'après l'analogie de l'une des stèles (fig. 281), on pourrait être tenté de croire que l'objet soutenu par la main gauche est une lyre; quant à celui qui pend sur la hanche gauche, on ne saurait guère y voir qu'un large poignard. Derrière le dos, une saillie où l'on a cru reconnaître un sac de cuir.

Ces stèles, qui se retrouvent ainsi sur divers points de la Syrie septentrionale, surmontaient-elles des tombeaux, ou bien étaient-elles dressées dans un lieu consacré, pour y perpétuer le souvenir de la prière et du sacrifice. Il n'y a rien, sur aucun de ces monuments, qui représente les rites propres de la sépulture, rien qui indique une destination funéraire, tandis que l'aspect de l'ensemble et les moindres détails s'accordent avec l'hypothèse du caractère votif. Sur une des plaques, le dieu assiste en personne à l'hommage qu'il reçoit; ailleurs,

1. Sur une autre stèle, où le relief est d'ailleurs très effacé, il y avait tout un char.
2. Cette découverte est due au capitaine Marmier.



282. — Stèle votive. Hauteur, 0^{m},88. Basalte. Marach. Dessin de Saint-Elme Gautier d'après une photographie du docteur Gwyther.

sa présence est supposée et comme sous-entendue; tout y fait allusion, les gestes des personnages, les offrandes posées sur la table ou montrées par les personnages, les objets qu'ils tiennent en main, la grenade, symbole de fécondité, la patère et la tasse, qui servent à accomplir la libation, la lyre, dont les accords retentissent dans les cérémonies du culte, la colombe, victime chère à Astarté. Selon toute vraisemblance, il faut reconnaître ici des images qui, comme maintes stèles phéniciennes et cypriotes, comme ces statues que nous avons trouvées en si grand nombre dans l'île de Cypre, ont pour objet de prolonger l'acte de foi, de rendre l'adorateur présent à tout jamais, devant la divinité dont il a imploré et cru obtenir la protection[1].



283. — Fragment de stèle. Basalte. Hauteur, 0m,50. *Gazette archéologique*, 1883, pl. XXII.

Le costume est loin d'être uniforme dans toute cette série des bas-reliefs de la Syrie septentrionale. Certains personnages ont la tête nue, avec des cheveux frisés (fig. 279, 282). Il en est un qui porte un casque tout semblable au casque assyrien (fig. 279). Ailleurs on voit soit une sorte de calotte ronde (fig. 269, à gauche), soit une tiare qui ressemble à celle dont Kitisar est coiffé sur un bas-relief égyptien (fig. 260); cette tiare (fig. 269, à droite) est quelquefois munie d'un rebord très saillant

1. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 257-258.

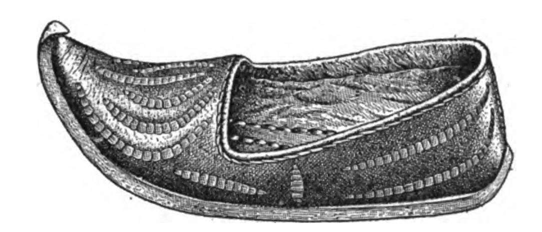
(fig. 276); c'est celle que nous retrouverons à peu près partout dans les monuments de la Cappadoce et on croit la reconnaître dans un des signes que répète le plus souvent l'écriture hétéenne[1]. La variété la plus curieuse de la coiffure hétéenne est le chapeau que porte le roi de la stèle de *Biredjik* (fig. 278); on remarquera aussi l'espèce de casquette à visière dont est coiffé Tarkudimme (fig. 262). Quant à la coiffure des femmes, c'est un haut bonnet rond auquel est attaché le voile (fig. 280, 281). Dans un des deux bas-reliefs qui offrent cette particularité, un enfant est assis sur les genoux de sa mère ; on ne saurait donc élever de doutes au sujet du sexe, que ne révèle pas clairement, dans cet art grossier, le caractère de la forme générale et du visage.

Même variété dans le costume. Sur un même bas-relief (fig. 269), certains personnages ont cette tunique courte, arrêtée au genou (fig. 282), qui est d'un usage général en Cappadoce, tandis que d'autres ont le vêtement long, qui tombe jusqu'à la cheville; cette robe à franges est portée par les dieux (fig. 276) et par les rois (fig. 278). Par-dessus la tunique courte (fig. 262) ou la robe (fig. 277) est quelquefois jeté un manteau qui, par sa forme et par sa richesse, rappelle celui de l'Assyrie, et se termine ou en pointe, comme à Ninive (fig. 262), ou par un pan coupé à angle presque droit (fig. 277). Dans la scène de chasse qui est un des moins mauvais ouvrages de ces sculpteurs (fig. 279), les chasseurs, sauf un seul, sont pourvus d'une sorte de cuirasse à écailles qui enveloppe tout le corps. Quant au vêtement féminin, nous en avons moins d'exemples, et nous n'en connaissons pas le dessous; dans les deux ou trois bas-reliefs qui paraissent mettre en scène des femmes, tout ce qu'on en voit, c'est une ample et longue pièce d'étoffe, un manteau brodé sur les bords qui les enveloppe tout entières.

Le seul détail de costume qui se rencontre également dans presque toutes ces figures, qu'elles soient masculines ou féminines, c'est une chaussure dont la pointe se relève avec une légère courbure en arrière, une chaussure qui ressemble à ce *soulier à la poulaine* que l'on portait en France au quatorzième et au quinzième siècle (fig. 262, 269, 276, 280, 282). On la retrouve encore aujourd'hui usitée en Anatolie, en Syrie et en Égypte, sous forme tantôt de soulier (fig. 284), tantôt de demi-botte (fig. 285). Chez les tribus qui l'employaient dans l'antiquité, ce devait être plutôt une bottine qu'une sorte de pantoufle; c'était la

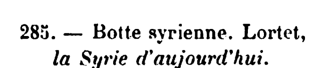
1. Voir par exemple Wright, pl. i, dans la seconde ligne de la première et de la deuxième pierre de Hamath.

chaussure du soldat hétéen, et il fallait qu'elle tînt bien au pied, pour ne pas l'abandonner pendant la marche et le combat. Dans celui de tous nos monuments où le détail en est le mieux conservé (fig. 282), elle a le caractère d'une bottine à haut quartier, ouverte, à ce qu'il semble, sur le cou-de-pied ; un cordon qui fait plusieurs fois le tour de la jambe l'y attache au-dessous de la naissance du mollet[1].



284. — Soulier syrien. Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui.*

C'était bien là une chaussure nationale, et ce qui le prouve, c'est qu'elle avait attiré l'attention des deux peuples par qui les historiens modernes ont d'abord connu les Hétéens. C'est ce qu'a démontré, pour les Égyptiens, une observation qui a été faite récemment à Thèbes ; dans le grand tableau du Ramesséum qui représente la bataille livrée autour de Cadech et la prise de la ville, quelques-uns au moins des sculpteurs qui concoururent à la décoration de l'édifice ont tenu à indiquer ce trait du costume de l'ennemi ; dans la partie de droite du tableau, c'est-à-dire du côté sud, tous les Khiti ont des chaussures à pointes relevées, et cette même particularité est marquée avec une exagération voulue dans un petit tableau, représentant aussi un épisode de cette même campagne, qui est ciselé sur un mur intérieur du temple[2].



285. — Botte syrienne. Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui.*

1. On a cru reconnaître cette chaussure jusque dans les hiéroglyphes hétéens (fig. 256, 277, 280 ; Wright, pl. xx, fig. 3 ; xxi, fig. 2 ; xxv) ; mais ce que représente le signe en question, ce n'est pas la bottine, c'est le pied lui-même. La tête, le torse, le bras, la main, la jambe avaient fourni des signes à cet alphabet (fig. 256), de même le pied, et ce qui prouve que c'était le pied lui-même et non son enveloppe, c'est que la cheville est parfois indiquée d'une manière très nette (fig. 277). Seulement, comme le graveur avait l'habitude de voir le pied chaussé, il donnait involontairement à l'extrémité du pied, dans ces images, une forme qui rappelait la courbure caractéristique de cette chaussure.

2. Ce détail avait échappé à Rosellini, à Lepsius et à tous les dessinateurs qui avaient reproduit ces bas-reliefs. Au contraire, l'attention de M. Sayce était appelée sur ce point, et, pendant un séjour qu'il fit à Thèbes dans l'hiver de 1884, il constata la chose et la fit remarquer à ses compagnons de voyage (Wright, *The Empire*, préface de la première édition, p. xxvi-xxii) ; interrogé par moi à ce sujet, M. Maspero, qui se trouvait alors à Louqsor, me confirma par lettre l'exactitude de l'observation.

Les Assyriens ont fait de même; ils ne portaient, eux, que des sandales; mais ils ont prêté la chaussure pointue à des tributaires dont plusieurs au moins appartiennent à la région qu'habitaient les Hétéens et les tribus de même famille[1]. L'usage de cette bottine paraît d'ailleurs s'être répandu, de la Syrie et de la Cilicie, jusqu'à Cypre; on croit la reconnaître sur des vases (fig. 286) et sur des cylindres, les uns et les autres d'un travail très primitif, qui ont été trouvés dans cette île[2].

Si du costume on passe aux armes, il en est une très étrange que l'on ne voit qu'à *Sindjirli :* c'est ce marteau dont le manche est une véritable perche (fig. 269). On rencontre la lance (fig. 282), l'épieu (fig. 279), la hache à deux tranchants (fig. 279), souvent l'arc (fig. 269 et 279)[3]. L'épée, portée sur la hanche, est assez longue à *Sindjirli;* dans le fragment de *Roum-Kalé* (fig. 283), c'est une dague courte et large, une sorte de poignard[4]. L'armure défensive n'était pas inconnue; si aucune sculpture hétéenne n'a conservé l'image de ce bouclier, échancré de deux côtés, que les artistes hétéens prêtent aux Khiti (fig. 257 et 259), un des monuments les plus soignés de cet art montre le cheval attaché au char du roi, le roi lui-même et deux de ces compagnons de chasse protégés par une sorte de cuirasse qui doit être faite d'écailles de bronze cousues sur une peau (fig. 279). Une sculpture qui fournit des données si précises sur le vêtement et sur l'équipe-



286. — La chaussure à pointe sur un vase cypriote.

1. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 553. Fr. Lenormant, *Gazette archéologique*, 1883, pp. 130-131.
2. Nous reproduisons un de ces vases, qui a été publié par M. Salomon Reinach, dans une de ses *Chroniques d'Orient* (p. 360 du tome VI de la troisième série de la *Revue archéologique*, 1885). Pour les cylindres, voir Alexandre de Cesnola, *Salaminia*, fig. 116 et pl. xii, fig. 2.
3. On retrouve encore l'arc dans une autre stèle de Marach dont le plâtre est à Berlin.
4. Cette même dague, avec sa poignée ronde, est figurée plus clairement sur la stèle à laquelle nous renvoyons dans la note précédente.

ment de ses modèles ne peut être qu'une sculpture habillée, comme celle de la Chaldée et de l'Assyrie. Encore arrive-t-il quelquefois que l'artiste ninivite soit conduit, par le caractère anecdotique des scènes qu'il représente, à tenter, non sans gaucherie, de représenter le nu[1]. Il n'en a pas été de même du sculpteur hétéen, dont l'œuvre n'offre pas de tableaux aussi variés; aussi, parmi tous les bas-reliefs que l'on est en droit de lui attribuer, soit parce qu'ils sont accompagnés d'inscriptions, soit parce qu'ils portent la marque certaine de son style propre, n'y en a-t-il pas un qui offre une image où la nudité soit même partielle. La seule figure nue que l'on pourrait avoir la pensée de mettre à son compte est cette Anat ou cette Istar que l'on a signalée dans les ruines de Gargamich, et encore qui sait si ce bas-relief ne date pas du temps où cette ville fit partie de l'empire assyrien, puis du second empire chaldéen? Il était, nous dit-on, modelé dans une plaque de calcaire, tandis que toutes les autres sculptures qu'a fournies ce district sont taillées dans le basalte; on se demande donc s'il n'a pas été apporté d'au delà de l'Euphrate, si ce n'est pas l'ouvrage d'un maître assyrien, accoutumé à travailler la pierre tendre. De toute manière, en admettant que ce monument ait jadis décoré le palais d'un roi de Gargamich, il n'y faudrait voir qu'une copie d'un type très ancien, probablement originaire de la basse Chaldée. Quand se sera introduit dans la Syrie septentrionale le culte de cette déesse, déjà populaire dans toute l'Asie antérieure, on aura emprunté, avec les rites qui se célébraient en son honneur, l'image de la divinité, telle que l'avait fixée la tradition; à ce titre, même exécuté à Gargamich, par un ouvrier du pays, ce bas-relief resterait une sorte de pastiche, étranger à toutes les habitudes, à toutes les données de l'art hétéen.

Cet art, tout médiocre qu'il soit demeuré, même dans ses œuvres les plus soignées, a eu pourtant ses progrès et son développement. Quelque peu nombreux que soient les monuments qui nous ont servi à en donner une idée, on peut, ce semble, y distinguer deux périodes, l'une où il ne relève que de lui-même, où il est original dans sa rudesse barbare, et l'autre où il subit l'influence de voisins plus avancés, où, à leur contact et à leur exemple, il prend tournure, fait preuve de plus d'aisance et de liberté. La première période, c'est celle des bas-reliefs de *Sindjirli* et surtout des stèles de *Marach* et de *Roum-Kalé,* de ces monuments où il y a si peu de mouvement et de diversité, où toutes

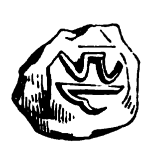
1. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 512-513.

les figures, vues de profil, avec leur gros œil rond, sont si vides de détails, offrent de si monotones et si dures silhouettes. Dans aucun de ces ouvrages on n'aperçoit de symboles qui paraissent empruntés au répertoire plastique des grandes civilisations méridionales; tout au plus pourrait-on signaler comme ayant ce caractère le lion ailé de ce *Sindjirli*. Ces emblèmes, ces conventions se montrent au contraire dans des bas-reliefs qui, comme la stèle royale de *Biredjik*, rappellent la Chaldée (fig. 278), ou, comme maints fragments de Gargamich (fig. 276, 277, 279), font songer à l'Assyrie. C'est le globe ailé planant au-dessus de la tête des rois [1]; ce sont les dieux debout sur des lions, comme dans la vallée du Tigre, à *Bavian* et à *Malthaï* [2]; ce sont les doubles paires d'ailes qui se dressent ou s'abaissent sur leur dos comme sur des cylindres assyriens et chaldéens [3], les ustensiles sacrés, tels que le seau de bronze, que l'artiste leur met en main [4]. C'est surtout dans les trois plaques où est représentée une chasse au lion que la ressemblance avec l'Assyrie est frappante; au premier coup d'œil, on croirait voir un bas-relief tiré de quelque palais assyrien. Tous les personnages portent la sandale assyrienne et non le soulier à pointe; le casque de l'un d'eux, la cuirasse dont trois des chasseurs sont revêtus, le harnachement du cheval, la forme du char, tout cela semble copié sur un bas-relief de *Khorsabad* ou de *Kouioundjik*. Il n'est pas jusqu'au cadre qui ne soit tout pareil; il est formé par cette torsade qu'affectionne l'ornemaniste assyrien, et dans le champ sont semées quelques-unes de ces rosaces qu'il met un peu partout. Nous n'avons cependant pas hésité à faire honneur de ce bas-relief à un artiste hétéen, mais à un artiste qui connaissait les modèles assyriens. Il s'appliquait à les imiter de son mieux; mais il lui était plus facile d'habiller, de coiffer, de chausser à l'assyrienne ses personnages que de modifier le caractère du type physique dont les traits principaux avaient été arrêtés par ses prédécesseurs; ce type est ici reproduit d'une main plus légère et plus adroite, mais il garde sa physionomie particulière. La ligne du profil n'est pas la même qu'à Ninive; le nez est moins busqué, plus long, plus tombant et plus pointu du bout; les cheveux, surtout chez le personnage qui forme le milieu de la scène, ne sont pas traités tout à fait de la même manière. Le lion est bien pesant et

1. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 88, fig. 18, 19 et 343; t. III, fig. 283 et 305.
2. *Ibidem*, p. 636-647, fig. 310 et 313.
3. *Ibidem*, fig. 314 et 315.
4. *Ibidem*, p. 4, 8, etc.

bien gauche : il a l'air de donner la patte, comme un animal savant; les sculpteurs que les Sargonides employaient à la décoration de leurs palais savaient rendre avec une autre fidélité et un autre accent la fureur impuissante et les convulsions suprêmes de toutes ces victimes que faisaient les flèches et l'épieu de leurs rois. Enfin, détail qui a son importance, la matière est ici la pierre volcanique du pays, ce qui suffit à prouver que toute cette décoration sculpturale, dont plusieurs autres morceaux ont été retrouvés, a été exécutée sur place.

Les ressemblances que nous avons signalées comportent une autre explication beaucoup plus naturelle. Depuis le commencement du IXe siècle, depuis que les souverains de Calach et de Ninive avaient étendu leur empire jusqu'à l'Euphrate, depuis qu'ils s'étaient accoutumés à franchir ce fleuve pour ravager les royaumes de Damas, d'Israël et de Juda, pour promener leurs armes jusque sur la côte phénicienne, le long des rivages de la grande mer du couchant, des rapports s'étaient nécessairement établis entre ces puissants maîtres de la Mésopotamie et les tribus qui occupaient la Syrie septentrionale, les deux versants de l'Amanus et du Taurus. Ces rapports étaient souvent hostiles; mais ils comportaient aussi, entre deux guerres, des trêves plus ou moins longues, pendant lesquelles les caravanes passaient librement d'un territoire à l'autre. Des rois de Hamath et de Gargamich allèrent peut-être à Ninive rendre hommage à leurs vainqueurs; tout au moins leurs envoyés portaient aux bords du Tigre ces tributs dont la trace a été retrouvée à *Kouioundjik* dans la chambre du trésor; parmi les sceaux en argile qui durent être apposés sur les sacs ou sur les paniers où étaient renfermés les objets de prix livrés à titre de redevances, on en a recueilli plusieurs qui laissent reconnaître des caractères hétéens (fig. 287, 288, 289). Grâce à ces relations, les petits princes qui étaient maîtres des gués de l'Euphrate ou qui régnaient dans les vallées de l'Oronte et du Pyramus prétendirent imiter le luxe de leurs puissants voisins; ils se bâtirent des palais où ils voulurent faire retracer sur les murs leurs combats, leurs chasses, les sacrifices qu'ils offraient à leurs dieux, et la sculpture qui, dans toute cette contrée, était restée longtemps grossière et presque sauvage, s'assouplit alors et s'affina rapi-


287, 288, 289. — Empreintes en argile. Musée Britannique. Layard, *The Monuments of Nineveh*, second series, pl. LXIX.

dement; elle s'inspira de l'art assyrien, sans jamais parvenir ni à se confondre avec lui ni à l'égaler. Cependant il lui arriva parfois de se rapprocher de ses modèles : dans la chasse au lion, les figures d'homme ne sont pas sensiblement inférieures à la moyenne des figures assyriennes, et ce qui soutient encore mieux la comparaison, c'est une tête trouvée à *Marach,* par malheur la seule partie conservée d'un bas-relief qui représentait un joueur de flûte (fig. 290). Malgré la dureté de la pierre où elle a été ciselée, cette tête est d'un travail très libre et ne manque pas de noblesse, il y a de l'élégance dans l'arrangement de la barbe et surtout dans celui des cheveux, qui tombent en longues boucles sur les épaules.



290. — Fragment d'un bas-relief. Hauteur, 0m,32. Basalte. D'après un dessin de M. Puchstein. Musée de Berlin.

Où se trahit encore la pensée de copier l'Assyrie, c'est dans l'habitude prise de graver des inscriptions sur le corps même des figures, comme les Assyriens y faisaient courir, au flanc des taureaux et à travers les bas-reliefs, les longues bandes de leurs textes religieux et historiques. Une statuette de *Marach* est ainsi toute couverte d'écriture, et il en est de même du lion qui provient de la même ville (fig. 275); mais les hiéroglyphes hétéens, avec leur fort relief et la diversité de leurs formes, attirent bien plus l'œil que les traits de l'écriture assyrienne, finement gravés en creux, et ils brisent ainsi toutes les lignes, ils gâtent l'image à laquelle ils sont attachés; c'est de la sculpture sur de la sculpture, une lourde et gauche surcharge. S'est-on aperçu du mauvais effet que produisait cette imitation maladroite? On serait tenté de le croire en voyant d'autres figures, où l'on a eu soin de réserver l'inscription pour le champ (fig. 277)[1]; encore là même ces

1. Voir encore Wright, *The Empire,* pl. IX.

signes, trop saillants, donnent-ils à l'ensemble un aspect un peu brouillé qui n'est pas des plus heureux.

Comme les Assyriens, comme tous les peuples chez qui le sculpteur n'a pas l'occasion de contempler le corps humain sans voiles, ce que les Hétéens ont le mieux rendu, c'est la forme de l'animal. Il y a, dans leurs inscriptions, des têtes de bœuf, de bélier, de chèvre, d'âne et de cheval qui, tout abrégée que soit l'image, sont dessinées par un contour très ferme et très juste (fig. 256); mais le chef-d'œuvre de cet art, c'est peut-être ce lièvre, qu'a représenté en course, puis au repos, le calligraphe ou plutôt le sculpteur qui a ciselé l'inscription du lion de *Marach* (fig. 254 et 255). Cet art faisait une grande place au lion; il le dressait, massif et colossal gardien de pierre, devant les portes des palais; il en montrait volontiers la silhouette dans ses bas-reliefs. Le lion, qu'il faut aller chercher aujourd'hui plus au sud, habitait encore, dans l'antiquité, les vallées et les plateaux du Taurus. Le sculpteur syrien avait pu l'étudier sur le vif; il l'avait entendu rugir. Cependant il n'a pas su lui donner cette puissance, cette intensité de vie, cette expression passionnée que l'on admire dans certains morceaux de la chasse d'Assourbanipal; mais si les attitudes sont peu variées, si le mouvement n'est pas toujours heureux, tout au moins le sculpteur a-t-il bien saisi le caractère que présentent chez cet animal la tête et la face; il l'a traduit avec une remarquable énergie. La gueule est franchement ouverte; il y a bien sur le front et sur les joues ces plis profonds de la peau qui donnent à ces grands carnassiers une physionomie si particulière. Quant au modelé du corps, il laisse à désirer; le sculpteur semble avoir hésité entre deux interprétations qui, l'une et l'autre, cherchent l'effet aux dépens de la vérité. Dans la scène de chasse, pour que le lion eût l'apparence de la force, on l'a représenté gros et court (fig. 279); la figure est lourde. Au contraire, dans ce bas-relief où le lion, couché sur le sol, sert de support et comme de vivant piédestal à la majesté divine, il s'allonge et s'effile outre mesure (fig. 276). De ces deux types, celui qui paraît l'avoir emporté, celui du moins que nous retrouverons seul en faveur chez les Hétéens de la Cappadoce, c'est le second, celui que l'on peut appeler le type mince. Il fut trouvé sans doute le plus expressif des deux, celui qui rappelait le plus vivement l'extraordinaire agilité du lion, la rapidité de sa course et l'élan de ces bonds prodigieux qui le jettent de si loin sur sa proie.

Ces monuments de la Cappadoce, que tant de liens rattachent à ceux de la Syrie septentrionale, l'heure est venue d'en aborder l'étude;

ils sont tous groupés dans un assez étroit espace, dans un district voisin de la ville toute moderne de *Yuzgat*, aujourd'hui le chef-lieu d'un *vilayet,* qui comprend toute la partie orientale de l'Asie Mineure. C'est là que les Hétéens occidentaux avaient bâti leur capitale; c'est là qu'ils ont eu, pendant des siècles, leur forteresse principale, leur centre d'action, d'où leurs arts se sont répandus dans le reste de la péninsule, d'où sont parties ces expéditions qui ont franchi l'Halys et laissé des traces jusque sur les rivages de la mer Égée. Nous retiendrons assez longtemps le lecteur dans ce canton où, il y a vingt-cinq ans, j'ai passé près d'un mois; mais, quand nous en aurons décrit les sculptures et les ruines, notre tâche ne sera pas terminée. Nous aurons à chercher, dans le centre et l'ouest de l'Asie Mineure, les monuments qu'y ont semés ce même peuple et cette même civilisation, monuments qui ne subsistent plus qu'en petit nombre et sur des points très éloignés les uns des autres. Si quelques témoins de ce passé lointain ont survécu, si, dans la Cappadoce notamment, notre moisson est plus abondante qu'elle ne l'a été en Syrie, nous le devons surtout à la nature des roches qui forment l'ossature de cette contrée. La plupart sont d'origine sédimentaire, et le peu de résistance qu'elles offraient au ciseau était une tentation et un encouragement. Les plus importantes et les plus curieuses des sculptures que nous rencontrerons sur notre chemin ne seront plus, comme celles que nous avons recueillies dans la Syrie septentrionale et dans la Comagène, les épaves du naufrage de quelque bâtiment depuis longtemps détruit, des débris mobiles et errants; nous les retrouverons, le relief à peine atténué, le contour à peine usé par quelques trois mille ans de neige, de vent et de pluie, à la place même où les ont fait tailler dans le roc, en mémoire de leurs exploits, des conquérants dont le nom était déjà oublié au temps d'Homère.



CHAPITRE III

L'ASIE MINEURE. — LES HÉTÉENS OCCIDENTAUX

§ 1. — LIMITES, DIVISIONS NATURELLES ET CLIMAT DE L'ASIE MINEURE

Nous avons considéré la Cilicie comme une annexe de la Syrie, dont elle a le climat et à laquelle la rattachent l'histoire et la langue ; c'est en quittant la plaine cilicienne pour remonter au nord et pour franchir les défilés du Taurus que nous abordons enfin un terrain nouveau, que nous entrons en Asie Mineure[1]. Cette contrée est un des berceaux de la civilisation antique, un des théâtres sur lesquels elle a donné les plus grands spectacles. C'est là que le génie grec, éveillé de bonne heure et stimulé par les vents qui soufflaient de l'Orient, a porté, dans la poésie et dans l'art, ses premières fleurs de printemps et ses fruits les plus précoces. Au cours de son glorieux été comme jusqu'aux heures dernières de son majestueux automne, il a encore élevé partout,

1. Nous n'hésitons pas à employer ici cette dénomination, que l'histoire et la géographie ont consacrée; c'est la seule qui soit usitée pour désigner la presqu'île par laquelle l'Asie se termine à l'occident. Ce terme n'appartient d'ailleurs pas à la nomenclature des auteurs classiques; le premier écrivain chez lequel on l'ait signalé, c'est Orose, au quatrième siècle de notre ère; l'expression μικρὰ 'Ασία ne commence à être d'un usage courant que dans la littérature dite byzantine. Strabon appelle cette contrée ἡ χερσονησός, la presqu'île, ou ἡ 'Ασία ἡ ἐντὸς τοῦ Ταύρου, ailleurs ἡ 'Ασία ἐντὸς τοῦ Ἅλυος καὶ τοῦ Ταύρου. Hérodote ne s'était servi que de termes encore plus vagues, comme ἡ Ασία ἡ ἐντὸς Ἅλυος, ou la *basse Asie*, ἡ κάτω 'Ασία, qu'il oppose à la *haute Asie*, ἡ ἄνω 'Ασία, à celle qui est située en arrière du Taurus et du Liban. C'est en se plaçant à ce point de vue que l'on avait appelé ἀνάβασις, *montée*, la marche des conquérants qui, comme les Dix Mille et comme Alexandre, étaient partis des rivages de la mer Égée pour se diriger sur les capitales de l'empire perse, situées en Mésopotamie et au delà du bassin de l'Euphrate. Le terme d'*Anatolie*, abrégé en *Natolie* sur les cartes italiennes, qui a été d'un emploi très général, chez les voyageurs et chez les géographes, depuis la renaissance des lettres, vient du nom de *thème anatolique* ou *oriental* que portait cette contrée dans la nomenclature administrative de la cour byzantine; sous la forme *Anadolu*, ce mot avait passé dans la langue turque. Aujourd'hui on est revenu à la dénomination *Asie Mineure*, comme à celle qui indique le mieux la situation de cette presqu'île et les rapports qu'elle soutient avec le continent dont elle dépend.

sur le sol de ce pays, des villes magnifiques et de somptueux monuments. Dans la suite de cette étude, nous aurons plus d'une occasion de revenir à l'Asie Mineure et de nous y arrêter, de la parcourir dans tous les sens; au moment où nous y mettons le pied pour la première fois, il convient donc d'en définir les limites et d'en indiquer les divisions naturelles, de dire enfin quelles conditions la terre et le ciel y feraient aux peuples qui viendraient s'établir sur ses plateaux, dans ses vallées et le long de ses rivages.

L'Asie Mineure, dont la superficie est à peu près égale à celle de la France, est enveloppée de trois côtés par la mer, au nord par le Pont-Euxin, à l'ouest par la mer Égée, au sud par cette partie de la Méditerranée que l'on peut appeler la mer de Rhodes et de Cypre. Il n'y a donc là de frontière à chercher que vers l'Orient, et, quelque tracé qu'on lui assigne, cette limite aura toujours quelque chose d'arbitraire, l'Asie Mineure n'étant que le prolongement des hautes terres qui, d'un bout à l'autre du continent de l'Asie, forment la ligne de partage entre le versant de l'océan Glacial et celui de l'océan Indien. On a proposé de chercher cette ligne de démarcation orientale dans les chaînes et les hauteurs qui continuent au nord les crêtes de la Syrie et qui constituent le faîte de partage entre le Pyramus ou *Djihoun* et les affluents de la rive droite de l'Euphrate. Au nord-est la limite devient encore plus indécise et plus conventionnelle; elle serait indiquée par une ligne qui irait du plateau de *Sivas* au promontoire de *Iasoun*, à travers la vallée du *Ghermili* ou Lycus, affluent du *Iéchil-Irmak*, l'Iris des anciens [1].

Si cette détermination présente quelque difficulté, il est aisé, en revanche, de saisir et de marquer le caractère général du pays. En négligeant les détails, on peut définir l'Asie Mineure un plateau rectangulaire que supporte un énorme mur de soutènement, formé par de longues chaînes qui serrent en général d'assez près le rivage de la mer. Ces chaînes élèvent leurs sommets beaucoup au-dessus du niveau moyen de la vaste plaine qu'elles soutiennent et qu'elles enveloppent; elles l'entourent d'une sorte de rebord qui en domine de plus ou moins haut la surface, rebord inégal et dentelé que, sur bien des points, il est difficile de franchir. Ce plateau de l'Asie Mineure est adossé au massif bien plus élevé de l'Arménie; par rapport à lui, il occupe la situation d'une sorte de gradin secondaire, de terrasse inférieure.

1. Reclus, *Géographie universelle*, t. IX, p. 462.

Ce plateau central comprend à peu près les deux tiers de la péninsule; il ne présente d'ailleurs pas partout le même aspect, et la transition entre les hautes terres et les plages du littoral ne se fait pas partout de la même manière. Là où les pluies qui tombent sur le plateau ont donné naissance à des cours d'eau qui ont été assez puissants pour percer l'épaisse barrière des chaînes côtières, il s'est creusé des vallées fluviales qui offrent au voyageur, à mesure qu'il les remonte ou qu'il les descend, une grande variété d'aspects. Sur le plateau, les rivières coulent entre des berges abruptes, qu'elles se sont lentement creusées dans des argiles qui présentent les colorations les plus bizarres; puis, quand elles rencontrent l'obstacle des montagnes, elles s'engagent dans des cluses qui sont parfois si profondes et si étroites, qu'aucun sentier, aucun pas humain ne peut les y suivre; on perd le fleuve de vue jusqu'au moment où il débouche dans les plaines voisines du littoral. Là il erre paresseusement dans les terrains d'alluvion qu'il a créés; plusieurs des deltas ainsi formés s'accroissent avec une rapidité singulière: des golfes profonds ont déjà été comblés. C'est par l'effet de ces dépôts que, dans l'antiquité même, Milet et Éphèse avaient vu la mer se retirer de leurs ports, jadis si fréquentés et si bruyants; Smyrne est aujourd'hui menacée de voir, à bref délai, les troubles de l'Hermus fermer l'entrée de sa baie magnifique et l'y emprisonner à tout jamais, condamnée à cette décadence et à cette sorte de lente asphyxie qui ont fait périr ses devancières, les brillantes reines de l'Ionie.

On a comparé le plateau de l'Asie Mineure à celui de la Perse; c'est, a dit Curtius, « comme un petit Iran qui s'élève du sein de trois mers[1] ». Comme le désert de la Perse orientale, l'Asie Mineure a, dans le centre de sa surface, des bassins fermés qui ne communiquent pas ou qui du moins ne communiquent plus avec la mer, où ils envoyaient peut-être autrefois une partie de leurs eaux. Des canaux à ciel ouvert ou souterrains se sont obstrués. Dans ces dépressions désormais sans issue, il s'est formé d'abord de grands lacs d'eau douce; puis, l'excès de l'évaporation sur les apports des pluies a peu à peu opéré la division de ces nappes et leur changement en lacs salés, sans profondeur, qui s'étendent à perte de vue pendant l'hiver, pour être l'été presque à

1. Curtius, *Histoire grecque*, traduction Bouché-Leclercq, t. Ier, p. 6. Sans entrer dans le détail, ces premières pages du beau livre dont nous possédons enfin une traduction française définissent avec une singulière netteté les caractères physiques du double théâtre sur lequel se joueront les principales scènes du drame de l'histoire grecque. Nulle part la Grèce et l'Asie Mineure n'ont été décrites à plus grands traits et en même temps avec plus de précision.



sec. Dans ce qui en reste alors, la salure est très intense; l'eau du lac Tatta, le *Touz-gheul,* est plus riche en sel que l'eau même de la mer Morte; elle fournit cette denrée précieuse aux habitants du plateau central. De bien loin on y vient, durant la saison sèche, avec tout un convoi d'*arabas* ou chariots traînés par des bœufs, faire sa provision pour l'année; j'ai rencontré plus d'une de ces caravanes qui retournait ainsi à son village, encore éloigné de dix et de quinze journées de marche[1]. Les choses ont dû se passer ainsi de tout temps; grâce à l'existence de ces inépuisables dépôts, les populations de l'intérieur n'avaient pas besoin d'aller demander leur sel aux gens de la côte; elles pouvaient rester chez elles et trouver, dans la contrée où elles étaient fixées, les éléments d'une vie qui se suffit à elle-même et d'une civilisation indépendante.

L'eau douce fait défaut, il est vrai, dans toute une partie du plateau, dans certains districts de la Galatie et de la Cappadoce, surtout dans le steppe lycaonien, aujourd'hui le pachalik de *Konieh;* point d'arbres ni de champs cultivés; le sol se couvre, pendant la saison des pluies, d'une herbe qui pousse haute et drue au printemps, quand la terre est encore mouillée et que le soleil est déjà chaud; vers la fin de mai, cette herbe jaunit et se dessèche; il ne reste alors un peu de verdure que dans quelques bas-fonds où l'eau s'est amassée et où quelque humidité se conserve jusqu'à l'automne. Toute cette région n'est propre qu'à l'élève du bétail; c'est là que, dans l'antiquité, les rois de Cappadoce avaient ces immenses troupeaux qui faisaient leur fortune; c'est de cette province que les pâtres turcomans et kurdes envoient encore aujourd'hui à Smyrne et à Constantinople des chevaux, des chameaux et surtout des milliers de chèvres et de moutons.

Si le plateau avait partout ce caractère, il n'y aurait pas lieu d'y chercher les monuments du passé. Les bergers n'ont pas de villes ni d'art; dans ces pâturages où ils plantent et promènent leurs tentes, ils ne laissent pas de traces que n'ait bientôt effacées le gazon qui croît plus épais là où l'homme a séjourné l'espace d'une saison. Le steppe n'occupe qu'une portion de cette vaste étendue; il y a tout autour de lui des terres bien arrosées, susceptibles de culture. C'est que le plateau anatolien n'a presque nulle part l'horizontalité des plaines de l'Europe orientale; il est partout ondulé; quand on le parcourt, on a toujours, plus ou moins éloignées, des montagnes en vue. Lorsqu'on se

1. G. Perrot, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure,* in-8°, Michel Lévy, 1864, pp. 204-205.

rapproche du sud, de l'ouest ou du nord, on aperçoit tantôt l'une tantôt l'autre des chaînes qui limitent cette région; voyage-t-on dans le centre du plateau, on y rencontre encore des mouvements de terrain qui varient l'aspect des horizons et qui corrigent la monotonie des premiers plans. Formés par des roches éruptives, ces renflements de la surface portent souvent, à leur partie supérieure, des pics aigus, noires fusées de trachyte ou de porphyre. De tous ces sommets, celui qui s'élève le plus haut, c'est le massif volcanique de l'Argée, qui atteint près de 4000 mètres; les coulées de lave que son cratère, avant de s'éteindre, a versées dans tous les sens lui font une énorme base de plus de trente lieues de tour, et, sur ses larges pentes, les roches ignées, en se décomposant, ont créé des terrains où poussent à miracle les céréales, la vigne et tous les arbres fruitiers. Tous les monts de l'Asie Mineure n'ont sans doute pas ces proportions; mais, alors même que leur cime reste bien au-dessous de celle du superbe volcan cappadocien, portés sur un socle qui a déjà en moyenne un millier de mètres, ils sont encore de taille à arrêter les nuées au passage, à ramasser sur leurs flancs des neiges qui n'achèvent de fondre qu'assez tard dans la belle saison. Sans doute une partie des eaux ainsi répandues se perd dans les marécages ou dans les lacs fermés; mais, avant de disparaître, celles-ci n'en ont pas moins fertilisé les cantons qu'elles traversent. Grâce à ces rivières et à ces ruisseaux dont beaucoup n'ont qu'une faible longueur, grâce à la diversité des éléments que renferme un sol où se rencontrent et se superposent, dans un espace souvent très restreint, des roches d'origine différente, les hautes terres du plateau, fussent-elles privées de toute relation avec les basses vallées et les plaines du littoral, suffiraient encore à nourrir une population bien autrement nombreuse que ne l'est celle qui les habite aujourd'hui. La plupart des villes et des villages sont entourés de jardins où, avec quelque soin, il serait facile d'avoir les plus beaux légumes et les meilleurs fruits de l'Europe; presque partout, pour peu que l'on employât des instruments et des procédés moins primitifs, on pourrait récolter en abondance les principales espèces de grains.

Dans la Lycaonie et dans plusieurs districts avoisinants, le bois manque; il manque pour les constructions; il manque pour le chauffage; comme dans les déserts de l'Asie centrale, on n'y emploie pas d'autre combustible que la fiente desséchée du bétail[1]. Là même cepen-

1. G. Perrot, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, p. 381.

dant on sait toujours où aller chercher des planches et des poutres, si on en a besoin pour construire une maison qui soit autre chose qu'une hutte de terre et de pierres sèches. Malgré tant de siècles d'incurie et de gaspillage, il y a encore d'admirables forêts, au sud dans le Taurus et dans ses puissants contreforts de Cilicie et de Lycie, au nord dans les replis des chaînes qui courent parallèles à l'Euxin; ces forêts renferment toutes les essences de nos pays, et de plus, au bord des eaux, le platane, et, dans le Taurus cilicien, le cèdre. Quant aux monts qui, comme l'Argée, se dressent au milieu du plateau, ils sont en général plus dépouillés; on y trouve cependant, par endroits, des bouquets de chênes dans les ravins, des pins un peu partout. Il y a même toute une partie du haut pays qui est encore très richement boisée; c'est, dans l'ancienne Phrygie Épictète, tout le canton qui renferme les tombeaux et autres monuments des vieux rois phrygiens. De beaux arbres y couronnent des rochers pittoresques, y sont épars sur des pelouses où mugissent et où bêlent de grands troupeaux. Ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est que de ce côté la forêt, depuis l'antiquité, ne paraît avoir ni gagné ni perdu de terrain. Aujourd'hui, quand on va de *Koutahia* à *Sivri-hissar,* on ne la quitte pas loin du point où en sont sorties les légions romaines lorsque, dans la première moitié du second siècle avant notre ère, elles marchaient, sous les ordres de Manlius Vulso, contre les Galates; c'est ce que l'on constate en étudiant sur place, comme je l'ai fait, l'itinéraire très exactement relevé que Tite-Live a emprunté à Polybe [1]. L'historien indique l'endroit où l'armée romaine, au cours de l'étape qui précède son entrée à Pessinunte, entre dans ce qu'il appelle l'*Axylos,* le « pays sans bois »; or cette limite correspond bien à l'endroit où, suivant la même route, nous avons vu devenir d'abord plus petits et plus clairsemés, puis bientôt disparaître tout à fait ces pins dont la veille encore nous admirions la robuste élégance et les attitudes si variées, pendant que, sous leur ombre légère, nos yeux se fermaient, après les recherches et les fatigues de la matinée, pour goûter les reposantes douceurs de la sieste. Sur les beautés naturelles de tout ce canton où se sont conservés, dans le voisinage de *Seïd-el-ghazi*, les monuments du royaume phrygien, voir nos *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure,* p. 179-189.

1. *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont, exécutée en* 1861, *et publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique,* par MM. G. Perrot, E. Guillaume et J. Delbet. 2 vol. in-folio, 391 pages, 80 planches et 7 feuilles d'itinéraires. 1872, Firmin-Didot; t. Ier, p. 149-150.

Ces pinèdes de la Phrygie orientale sont d'ailleurs une exception ; d'une manière générale, on peut dire que le plateau est privé de bois. Il n'y a vraiment de massifs forestiers que dans les montagnes qui forment à la fois le soutien et le rebord du plateau. Dans celles-ci, pour la commodité de la description, on distingue trois groupes, dont chacun a sa physionomie particulière. Nous appellerons *chaîne des Olympes* le groupe septentrional. De la montagne qui domine Brousse, l'Olympe mysien, le nom d'Olympe s'est étendu aux hauteurs voisines; on a dit l'Olympe de Bithynie, l'Olympe de Galatie. Rien n'est d'ailleurs plus confus que l'orographie de cette région; il y a là plusieurs chaînes parallèles, qui diminuent de hauteur en se rapprochant de la mer. Les fleuves nés sur le plateau, après avoir rompu une première barrière, serpentent au pied de la seconde, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un endroit favorable pour se frayer un nouveau passage; parfois ils en rencontrent une troisième, devant laquelle ils semblent encore hésiter, avant de s'ouvrir une voie qui les mène à l'Euxin. Le climat est là plus tempéré que dans le reste de l'Asie Mineure; il y tombe plus de pluie; aussi la zone boisée y est-elle plus large et plus fournie. Au sud de la péninsule, les parties voisines de la mer n'ont guère que des maquis et quelques pins; c'est ainsi que se présentaient les côtes de la Lycie et celles de la Cilicie Trachée, que j'ai longées en bateau. Dans le nord, au contraire, j'ai vu souvent la forêt venir jusqu'à la mer : platanes et chênes y trempent leurs branches. La forêt elle-même a été comparée, par les habitants du pays, pour son étendue, à une mer. Ils appellent *Agatch-denizi,* « la mer d'arbres », tout le district qui, traversé par le Sangarius et par le Billæus, s'étend à l'est du Bosphore[1]; mais, sauf quelques clairières plus ou moins vastes dues à des incendies ou à des défrichements, de la Mysie à la Paphlagonie et au Pont, toute la région septentrionale de l'Asie Mineure conserve à peu près ce caractère; on peut, au prix de quelques détours, aller de Brousse à Trébizonde sans presque jamais quitter l'ombre du couvert.

Le groupe des montagnes méridionales, c'est la chaîne ou plutôt ce sont les chaînes que les anciens appelaient le *Taurus*. Ce terme avait chez eux un sens très vague; nous l'appliquerons aux sommets qui, depuis la Carie à l'ouest, ne cessent de dominer la côte que regardent Rhodes et Cypre. Tantôt le massif se renforce et dessine, sur le long contour de ce rivage, de hautes et rudes protubérances, des bosses

1. Pour l'aspect de ce pays, voir G. Perrot, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, pp. 225-255.

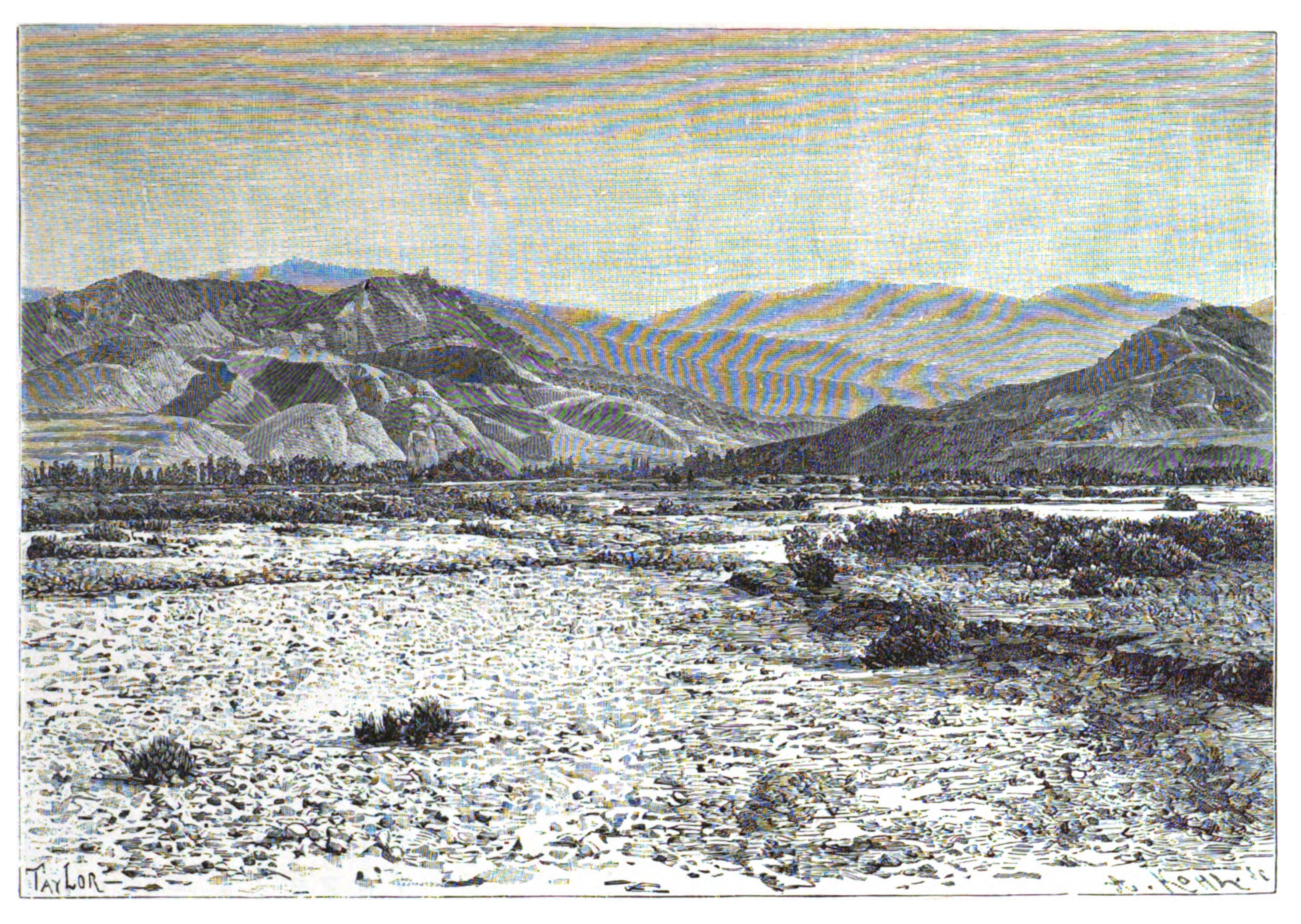
montueuses qui sont la Lycie et la Cilicie Trachée; tantôt il recule, pour laisser place à des plaines comme celles de la Pamphylie et de la Cilicie plane; à d'âpres contreforts, que séparent d'étroites vallées et qui tombent à la mer par grands escarpements, succèdent des campagnes largement ouvertes, où les fleuves ne cessent de verser leurs eaux et leurs alluvions fécondes. A l'est du plateau, le Taurus se relie, par ce qu'on appelle l'Antitaurus, au nœud des montagnes de l'Arménie, que la chaîne des Olympes rejoint de son côté, par l'intermédiaire du plateau de *Sivas* et des froides cimes qui le dominent.

Vers l'ouest, le relief de la péninsule ne présente plus les mêmes profils qu'au sud ou au nord; là, point de chaîne qui longe la côte, mais plusieurs chaînes qui lui sont parallèles; celles-ci sont comme autant d'éperons qui se détachent du massif central; sous forme de presqu'îles montueuses et capricieusement découpées, elles viennent aboutir à la mer Égée, où elles se prolongent par des îles comme Samos, Chios et Lesbos. Entre ces longs contreforts, l'Ida, le Tmolus, le Messogis et le Cadmus, le sol s'abaisse plus doucement, du plateau à la mer, que sur les deux autres versants (fig. 291).

L'Asie Mineure a sa plus grande étendue de l'est à l'ouest, et c'est aussi dans ce sens qu'en est dirigée la pente principale. Autour de *Koutahia,* c'est-à-dire dans la province qui correspond à la Phrygie, l'élévation moyenne du plateau est de 800 à 900 mètres; elle est de 1 000 à 1 100 auprès de *Konieh,* dans toute l'ancienne Lycaonie, et en Cappadoce elle dépasse sensiblement ce niveau. La principale ville de cette contrée, *Kaisarieh,* est à 1 320 mètres au-dessus de la mer.

L'élévation des cimes, sur chacun des versants, est en rapport avec celle de la surface du plateau. A l'ouest, les sommets d'où l'on aperçoit la mer Égée n'atteignent pas 2 000 mètres; au nord, ils ne dépassent guère cette hauteur, tandis qu'au sud et à l'est plusieurs d'entre eux montent jusqu'à 3000 et que quelques-uns, comme le massif volcanique de l'Argée, s'élancent bien au-dessus de cette limite. Seuls l'Argée et quelques pics du Taurus ont, sur leur versant septentrional, des neiges éternelles.

Si la chaîne des Olympes est bien moins élevée que ne l'est celle du Taurus, elle est en moyenne plus épaisse, avec ses doubles et triples ressauts; les forêts touffues qui en couvrent tous les étages cachent partout l'horizon; elles ferment les sentiers par l'entre-croisement de leurs branches; elles les dérobent à la vue sous un lit de feuilles sèches, et elles ajoutent encore, dans toute cette région, à la



291. — Le Tmolus et la plaine de Sardes, dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Héron.

difficulté des communications. Au sud, en arrière des plaines de la Pamphylie et de la Cilicie, il y a des endroits où la barrière des montagnes est assez mince; mais elle reste toujours très haute, et on ne la franchit que par des cols dont l'accès est toujours pénible, et qui chaque année sont, pendant la mauvaise saison, plus ou moins longtemps fermés aux caravanes.

Sur ces pentes abruptes du Taurus où les chemins ne s'élèvent jusqu'aux passages supérieurs que par des lacets sans fin, il n'y a guère place au fond des ravins que pour des torrents qui se précipitent, en bondissant dans le bruit et dans l'écume, depuis les sommets jusqu'à la mer. La Carie, la Lycie, la Pamphylie, la Cilicie Trachée, n'ont pas un seul fleuve qui mérite ce nom; sur toute cette côte, on ne saurait le donner qu'aux deux cours d'eau qui arrosent la Cilicie plane, au Sarus et au Pyramus; mais c'est à peine si ces deux fleuves appartiennent à l'Asie Mineure; le second, dans une partie de son cours, peut être considéré comme en marquant la frontière vers le sud-est, et tous les deux ont leurs sources dans les montagnes qui forment, à l'orient, le soubassement du plateau anatolien.

C'est à l'ouest, au nord-ouest et au nord que versent leurs eaux les vrais fleuves de l'Asie Mineure, ceux qui prennent naissance sur le plateau. Le plus grand de tous, celui du moins qui a de beaucoup le cours le plus long, c'est l'Halys ou *Kizil-Irmak*[1]. Il sort des monts de *Sivas,* il descend vers le sud-ouest, comme s'il se dirigeait vers la mer de Cypre; il rencontre l'Argée, qui lui barre le passage et le rejette vers l'occident; il remonte alors vers le nord, puis vers le nord-est, en décrivant une grande courbe qui enveloppe toute la Cappadoce et il finit par se jeter dans l'Euxin, entre Sinope et *Samsoun*. Malgré le vaste développement que présente ce bassin fluvial, l'Halys n'a pas un débit très considérable; sur le plateau, pendant l'été, il perd plus d'eau par l'évaporation que ne lui en apportent ses quelques affluents; il offre donc, jusque dans le voisinage de la mer, des gués assez nombreux, et nulle part il n'est si large qu'on n'y puisse jeter un pont. Cependant,

1. La longueur développée du courant de l'Halys, entre sa source dans le *Keuz-dagh* et son embouchure, est au moins quintuple de la distance directe entre les deux points extrêmes. L'Halys apporte à la mer moins d'eau que le *Sakharia,* dont le cours est bien moins long. Son nom moderne de *fleuve rouge* lui vient de sa couleur, qui tient à la nature des terrains qu'il traverse, et son nom ancien, tiré de ἅλς, *sel,* s'explique par le goût saumâtre que ses eaux ont pendant la saison sèche. Le fleuve passe, dit-on, dans la plaine de Sivas, au-dessus de bancs de sel gemme; en tout cas, l'excès d'évaporation suffirait à expliquer ce mauvais goût ; quelques-unes des eaux qui le rejoignent, sur le plateau, viennent de cantons où il y a des efflorescences salines à la surface du sol.

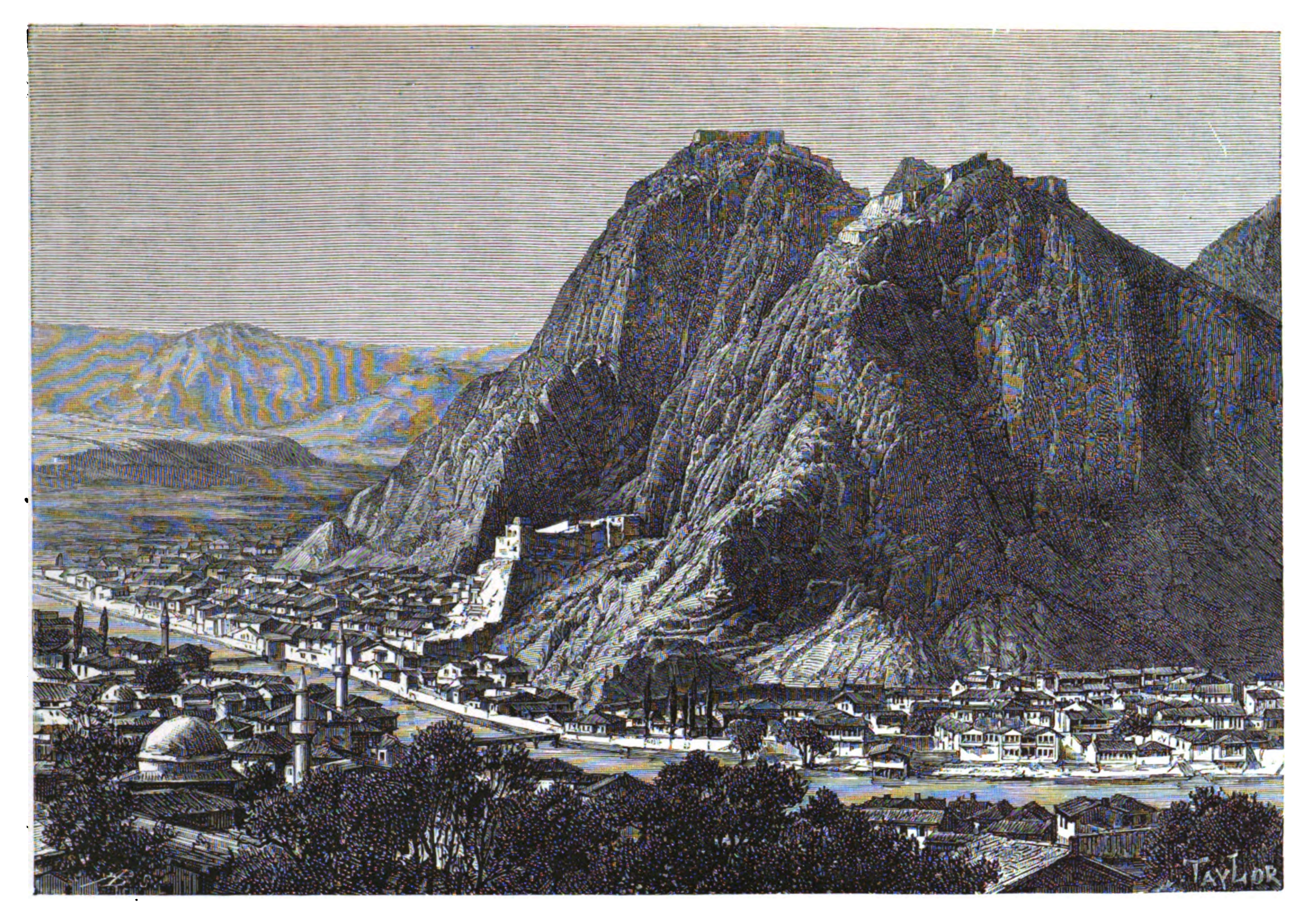


lorsqu'il est gonflé soit par les pluies d'automne, soit par la fonte des neiges, il est difficile à franchir; et l'obstacle prend alors d'autant plus d'importance qu'il est le seul de ce genre où l'on se heurte dans ces espaces ouverts, qui semblent permettre la marche en tous sens. On s'explique ainsi le rôle que l'Halys a joué dans l'histoire et dans la géographie politique de ces contrées. Au temps d'Hérodote, il avait déjà servi de frontière conventionnelle entre l'empire mède et l'empire lydien[1]. Ce qui l'avait fait choisir à cette fin, ce n'était pas seulement l'avantage que l'on trouvait à suivre ainsi la ligne que la nature même avait tracée sur le sol, ligne qui, coupant l'Asie Mineure en deux parties inégales, en laissait sur sa gauche, à l'ouest, environ les deux tiers. Quand l'Halys fut ainsi adopté comme limite des deux États, il était déjà une limite de fait, il séparait deux races; sur sa rive droite, en Cappadoce, habitaient des tribus que l'historien appelle Syriennes, des tribus qui parlaient une langue sémitique, tandis que sur l'autre bord, en Phrygie et en Paphlagonie, étaient établies des populations d'origine thrace, plus ou moins étroitement apparentées aux Grecs de la côte[2]. Nous retrouverons cette division marquée jusque dans l'histoire de l'art. A de rares exceptions près, dont il faut chercher la raison dans des expéditions militaires et dans des conquêtes sans lendemain, les monuments où est le plus marquée l'influence des civilisations orientales se rencontrent à l'est de l'Halys.

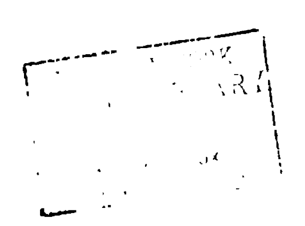
Il n'y a pas lieu d'accorder la même attention aux autres fleuves qui percent, sur divers points, le rempart de la chaîne des Olympes. Ce sont le Thermodon (*Thermeh-sou*), sur les bords duquel les Grecs avaient localisé le mythe des Amazones, l'Iris (*Iechil-Irmak*), qui traverse la ville pittoresque d'Amasia (fig. 292), le Sangarius (*Sakharia*), qui coule vers le nord-ouest et se jetait peut-être autrefois dans la *Propontide*. Grâce à la direction oblique qu'il suit, le Sangarius évite d'avoir à aborder de front les chaînes côtières; sa vallée, plus ouverte que celle des autres fleuves du nord, offre, dans la plus grande partie de son étendue, un passage facile aux caravanes; c'est par là que l'on va encore aujourd'hui de Constantinople à *Angora* et à *Kaisarieh*. Bien plus courte, la vallée du Rhyndacus a le même caractère.

Constantinople est, de nos jours, le point d'arrivée et de départ des routes qui mettent l'Europe en rapport avec l'Asie Mineure; dans l'antiquité, c'étaient, par l'intermédiaire de Sardes, Smyrne, Éphèse et Milet

1. Hérodote, I, 72.
2. *Ibidem.*



292. — Amasia, vue prise du sud-est, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Jules Delbet.



qui jouaient ce rôle. Les chemins alors les plus fréquentés étaient ceux qui conduisent des hautes terres de l'intérieur aux rivages ioniens; ils descendaient par ces vallées du Caïcus, de l'Hermus et du Méandre qui s'encadrent entre les murailles parallèles des chaînes dont les derniers escarpements plongent dans les golfes de la mer Égée. Ces vallées sont moins tortueuses que celles des fleuves qui se jettent dans l'Euxin; elles sont moins abruptes que celles où se précipitent en blanches cascades les torrents des monts de la Carie et de la Lycie. Les fleuves qui les arrosent ne prennent pas leur source à plus de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer; ils suivent la plus grande pente du terrain. Sans doute eux aussi rencontrent des obstacles, lorsque le léger sillon creusé par les eaux à la surface du plateau aboutit aux montagnes qui le cernent; il faut traverser ces massifs, ceux auxquels viennent s'attacher les crêtes allongées des chaînes occidentales. La rivière, en cet endroit, s'engage donc dans une gorge étroite et profonde; mais celle-ci ne tarde pas à s'élargir, à se changer en une plaine spacieuse, dont les alluvions se prêtent merveilleusement à la culture. C'est surtout la vallée du Méandre qui présente ces avantages; avec celle de son affluent le Lycus, elle remonte plus haut vers l'intérieur que les vallées du Caïcus et de l'Hermus; en même temps, dans sa partie basse, elle offre au laboureur les campagnes les plus riches, où le fleuve serpente parmi ses atterrissements, prêt à répandre partout, dès qu'on l'y sollicitera, la vie et la fécondité. Nulle part ailleurs les relations ne sont plus faciles entre les habitants du littoral et ceux du plateau; nulle part la nature n'a autant fait pour les préparer et ne les favorise aussi visiblement.

Ces contrastes que présente en Asie Mineure l'aspect du terrain, d'une province à l'autre, des basses aux hautes terres, de la plaine d'alluvion au steppe et à la forêt, on les trouve aussi marqués, comme il y a lieu de s'y attendre, dans le climat. Celui-ci n'est nulle part plus tempéré, plus semblable au nôtre que dans le voisinage du Pont-Euxin, sur la côte septentrionale. Là, l'été est rafraîchi par l'abondance des eaux qu'entretient la persistance de la forêt sans fin. L'hiver, on est battu par le souffle quelquefois presque glacé des vents du nord, qui ont passé sur le steppe de la Russie méridionale, alors tout couvert de neige; mais ceux-ci n'arrivent pourtant aux rivages asiatiques qu'après s'être déjà un peu réchauffés en traversant la mer. Toute une partie de ce littoral est déjà trop froide pour l'olivier; quand on a franchi le Bosphore et qu'on cingle vers l'est, on ne revoit guère cet arbre que dans



le voisinage de Trébizonde. Là on commence à être abrité par la haute barrière du Caucase, et l'oranger lui-même ainsi que le pin parasol prospèrent dans les jardins qui entourent cette ville et sur tout le territoire qui lui fait suite, jusqu'à la frontière russe.

Le versant occidental est beaucoup plus chaud; l'hiver y est très doux, et les ardeurs de la canicule y sont modérées, au moins dans le voisinage de la mer, par les vents étésiens et par ces brises de golfe que les Grecs appellent l'ἐμβάτης, « le vent qui entre dans les terres ». Autour de toutes ces baies, partout se découpe sur le bleu du ciel l'élégant et pâle feuillage de l'olivier; le citronnier, le cotonnier réussissent à souhait là où on a de l'eau pour les arroser; mais les dattiers et les palmiers chamærops n'appartiennent pas à la flore spontanée de cette région. L'aimable climat de l'Ionie n'est sans doute pas indigne de sa vieille et poétique renommée; il est cependant moins tiède et moins égal que le climat des plages opposées de la Grèce et surtout que celui des îles de la mer Égée.

Quant à la côte sud que le Taurus protège contre la bise du nord, la végétation y est à peu près celle de la Syrie; en Cilicie même, elle a un caractère plus franchement méridional. Dans toute cette région, les champs ont pour limite et pour défense des haies de feuilles épineuses et grasses, où brillent les fleurs rouges du cactus et au-dessus desquelles se dresse la hampe élancée de l'agavé. Là il n'y a pas d'hiver, et, surtout dès qu'on s'éloigne un peu du littoral, les chaleurs, pendant trois ou quatre mois, sont presque intolérables. Alors les plaines de la Pamphylie et de la Cilicie deviennent à peu près désertes. Dès le commencement de juin, la population s'est enfuie presque tout entière; elle s'est réfugiée dans les *ïaïlas* ou villages d'été, sur les premières pentes de la montagne, au milieu de ses pâturages et de ses forêts.

Tout autre est le climat du plateau central. Sans doute il n'a pas les rigueurs du climat de ce plateau d'*Erzeroum*, autour duquel, par l'Ararat, le Taurus se relie au Caucase; on n'y voit pas, comme dans la triste Arménie, la neige rester sur le sol pendant six à sept mois. Tout en se maintenant à un niveau très inférieur, le plateau anatolien doit cependant à son élévation et à son déboisement le désavantage d'être soumis au régime des températures extrêmes. Les étés y sont d'une sécheresse cruelle, malgré les trois mers qui l'enveloppent et que l'on aperçoit des sommets qui le dominent. Au-dessus de ces mers, il se forme bien quelques nuages; mais ceux-ci vont se heurter et s'accrocher aux cimes des montagnes du pourtour et ils crèvent sur

les versants tournés vers le littoral. D'autre part, une fois que le soleil du printemps a fondu les dernières neiges, les hautes terres de l'intérieur ont bientôt perdu toute leur humidité; à la place des lacs, on n'aperçoit plus qu'un épais marécage ou une croûte de sel, horizontale et blanche à perte de vue; dans leur lit devenu trop large, les rivières n'ont plus qu'un filet d'eau; l'atmosphère ne trouve plus rien à tirer, par voie d'évaporation, de ces campagnes poudreuses et nues, et de la fin de juin à la fin d'octobre le sol ne reçoit presque jamais une goutte de pluie. En revanche, sous la latitude de la Sicile, cette région a des hivers plus durs que ceux du centre de l'Europe; les vents du nord, en passant sur les cimes de la chaîne des Olympes, s'y rechargent de froid; ils répandent la neige sur la surface du plateau, ils l'y chassent en tourbillons, ils l'y entassent dans les creux. Pour que leurs demeures soient moins battues par la rafale et plus chaudes, les habitants de maints cantons de la Lycaonie et de la Cappadoce renoncent donc à élever leurs maisons au-dessus du sol; ils les y enterrent presque complètement; on y descend par une allée en pente douce. Il m'est arrivé, cherchant un village que j'avais deviné de loin aux fumées qui en sortaient, de m'y engager sans le savoir; mon cheval me promenait sur les terrasses, qui dépassent à peine le niveau du terrain d'alentour; une fois j'ai été averti de ma méprise en sentant céder et s'effondrer sous ce fardeau la couverture déjà délabrée; un peu plus, et c'était par le toit que j'entrais chez les hôtes auxquels je venais demander une place à leur foyer et un gîte pour la nuit[1].

Si, au cours de cette étude, nous nous sommes permis d'invoquer plus d'une fois les souvenirs que nous a laissés un voyage qui nous a conduit au cœur de la péninsule, c'est pour mieux mettre en lumière un fait qui domine toute l'histoire de la péninsule. Cette contrée, comme on l'a très bien dit, se compose de deux pays qui s'emboîtent l'un dans l'autre; c'est un plateau d'Asie enchâssé dans un littoral d'Europe. Les campagnes voisines de la mer et les steppes de l'intérieur sont des terres différentes, habitées par des populations distinctes qui n'ont pas eu la même vie, qui ne se sont pas développées à la même heure ni dans le même sens[2]. La civilisation est bien plus ancienne en Orient qu'en Occident. La Mésopotamie et la Syrie avaient

1. G. Perrot, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, pp. 160, 176, 380.

2. E. Reclus, *Géographie universelle*, t. IX, p. 464. C'est ce qu'avait déjà remarqué Ernest Curtius : « Nulle part plus qu'en Asie Mineure on n'observe le contraste de la région de l'intérieur et de celle du littoral; la côte est comme une autre terre, soumise à d'autres lois que l'intérieur. » (*Die Ionier vor der Ionischen Wanderung*.)

des états policés et une industrie florissante quand toute l'Europe en était encore au régime de la tribu et à l'usage des armes de pierre. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le plateau de l'Asie Mineure se soit ouvert aux influences civilisatrices bien avant que celles-ci pussent encore se faire sentir sur les rivages qui le bordaient, surtout sur ceux de l'ouest et du nord, que de plus grandes distances séparaient des lointains foyers d'où partait ce rayonnement. Tout élevée qu'elle soit, la barrière du Taurus ne devait pas suffire à empêcher les arts et l'écriture de se propager dans cette direction; il était facile de la tourner par le nord-est, en remontant, avec les affluents de la rive droite de l'Euphrate, jusqu'à de hautes plaines qui se relient à celles où naît l'Halys; au sud-est, pour franchir l'obstacle, il y avait le défilé des Portes Ciliciennes et quelques autres passages du même genre. Dès qu'un peuple civilisé serait maître de la Cilicie, ce vestibule de l'Asie Mineure, il ne résisterait pas à la tentation d'aller voir ce qu'il y avait de l'autre côté de la montagne; après avoir opéré cette reconnaissance, il ne tarderait pas à prendre pied sur le plateau, à y établir solidement son avant-garde, dans une forte position, d'où les nouveaux venus domineraient tout ce pays découvert et pourraient, à leur gré, pousser leurs conquêtes vers l'occident aussi loin qu'ils le voudraient.

Si, par sa situation géographique, le plateau anatolien était destiné à recevoir, de très bonne heure, les éléments premiers d'une civilisation qui se rattacherait, par des liens plus ou moins étroits, à celle de l'Asie antérieure, le dessin du littoral semble au contraire avoir été tracé par une nature prévoyante, dont la préoccupation unique aurait été d'établir un étroit et actif commerce, un échange incessant d'hommes, de produits et d'idées entre l'Europe occidentale et l'Asie Mineure. Comparée à la superficie du territoire, la ligne des rivages a ici un développement prodigieux; mais ce n'est point aux côtes méridionale et septentrionale qu'elle doit ce caractère; celles-ci, la dernière surtout, décrivent des courbes à grand rayon qui ne modifient que faiblement la direction générale des faces du rectangle. Il en est tout autrement à l'ouest et au sud-ouest. Là les hautes terres se divisent comme une étoffe qui s'effile[1]; à la rencontre de la mer, elles se ramifient et se découpent en presqu'îles montueuses, que continuent, au large, de grandes îles et des groupes d'îlots. Des baies profondes, les unes très ouvertes, les autres presque fermées et ne communiquant

1. E. Reclus. *Nouvelle Géographie universelle*, t. IX, p. 483.

avec le dehors que par un étroit goulot, se creusent entre les saillies de tous ces massifs péninsulaires. Ciselé par le flot, entaillé par les courants, chacun de ceux-ci présente, sur tout son pourtour, des golfes secondaires et toute une série de cirques et d'anses où des rochers à pic dominent de petites grèves d'un sable fin, commodes à l'échouage. Négligez toutes ces indentations légères du rivage, qu'aucune carte, sauf les cartes marines, ne prend la peine de reproduire, ne tenez compte que des inflexions principales, et vous reconnaîtrez encore que le contour total de la côte ionienne, entre l'Hellespont et le détroit de Rhodes, a une longueur au moins quadruple de ce que serait la distance directe de l'un à l'autre de ces points[1]. Ces détours et ces replis du rivage augmentent singulièrement le nombre des ports, et, par suite, celui des sites où pourront se fonder des villes maritimes et s'ouvrir de ces marchés où se rapprochent et entrent en contact les nations que la mer semblait devoir séparer pour toujours.

Ainsi faite, cette terre ne pouvait manquer de devenir, un jour ou l'autre, dès qu'elle se peuplerait, la nourrice de toute une race de hardis marins. Ceux-ci, quand ils tourneraient vers la haute mer les proues de leurs barques, auraient en face d'eux les côtes de la péninsule hellénique ; sans doute ils ne les auraient pas aperçues du sommet de leurs montagnes et de la pointe de leur promontoire ; mais cependant ils sauraient en trouver bientôt le chemin ; des îles qui, devant eux et comme à portée de leur main, se dressaient au-dessus de la mer, ils iraient à d'autres, situées un peu plus loin vers l'occident, et ainsi, de proche en proche, d'étape en étape, ils arriveraient, sans avoir perdu la terre de vue, jusqu'aux rivages de la Thessalie et de l'Eubée, de l'Attique et de l'Argolide. Eux aussi, ces rivages européens offraient partout aux navires battus du vent l'abri de rades spacieuses et de ports bien clos ; par leur structure, ils étaient aussi propres à éveiller, chez ceux qui s'y établiraient, le goût de la navigation et des entreprises maritimes. Dès que l'on y saurait se servir de la voile et du gouvernail, on ne tarderait pas à se lancer dans l'Archipel, à rendre les visites qu'on aurait reçues. Si les navires partis des ports de l'Asie Mineure ont pris les devants, c'est que la civilisation a marché, qu'elle s'est propagée de l'orient à l'occident ; mais, quel que dût être le début de ces relations, dès qu'elles seraient engagées, elles se resserreraient promptement et ne cesseraient plus ; la mer Égée deviendrait comme

1. RECLUS, *Nouvelle Géographie universelle*, t. IX, p. 463.

un grand lac, et les habitants des deux rives opposées vivraient d'une vie commune ; à quelques nuances près, ils auraient mêmes croyances et même langue, mêmes lettres et mêmes arts. Ces liens que la nature et l'histoire ont formés, les révolutions politiques et religieuses n'ont pas pu les rompre. Du temps même où, dans l'intérieur de l'Anatolie, le fanatisme et l'orgueil des Ottomans se donnaient le plus librement carrière, on a vu, sur la côte, Smyrne rester une ville toute grecque ou plutôt tout européenne : « Smyrne l'infidèle », *Giaour Ismirni,* comme l'appelaient les Turcs.

Avant même que des navires eussent commencé de courir d'un bord à l'autre de la mer Égée, des rapports avaient pu s'établir entre l'Europe et l'Asie Mineure, par le nord-ouest de la péninsule. Là les deux continents ne sont séparés que par ces détroits qui ont conservé leurs vieux noms d'Hellespont et de Bosphore. Comme ce dernier l'indique, on prétendait avoir vu un bœuf traverser à la nage le fleuve d'eau salée qui coule entre les collines où s'élevèrent Byzance et Chalcédoine, *Stamboul* et *Scutari*. En choisissant bien le jour et l'heure, les tribus mêmes les plus étrangères à la navigation ont pu franchir ce bras de mer sur des radeaux soutenus par des outres. D'après les historiens grecs, c'est par là qu'auraient passé dans la péninsule, à une époque fort ancienne, des populations d'origine thrace, les Bébryces, Bryges ou Phrygiens ; remontant les vallées du Rhyndacus et du Sangarius, elles se seraient répandues sur toute la partie occidentale du plateau, entre la rive gauche de l'Halys et la source du Méandre. Dans cette région, où le bois et l'eau sont moins rares, où le sol est plus propre à la culture qu'en Lycaonie et en Cappadoce, les Phrygiens, comme on a pris l'habitude d'appeler celles de ces tribus thraces qui s'établirent en Asie Mineure, fondèrent un État qui fut pendant un siècle ou deux le plus important de la péninsule. Les noms de ses rois et les souvenirs de leur puissance et de leur richesse arrivèrent jusqu'aux oreilles des Grecs de la côte, mais enveloppés dans les voiles du mythe. Tout n'est pourtant pas fable dans ces récits ; c'est ce que prouvent les recherches des archéologues et des linguistes. Ces noms que l'on pouvait prendre pour ceux de personnages imaginaires, on les a lus gravés sur le roc et, toutes courtes qu'elles soient, les inscriptions où ils sont encadrés ne laissent pas place au doute ; l'idiome que parlait ce peuple, écrit avec des caractères dérivés de ceux qu'a inventés la Phénicie, est de la même famille que le grec ; on pourrait presque dire que c'en est un dialecte. Après la civilisation hétéenne, c'est la phrygienne que nous

étudierons ; elle est certainement la moins ancienne des deux, tout le démontre, les traditions qui s'y rapportent, la façon et le goût de sa plastique, surtout enfin l'alphabet dont elle se sert.

Quand nous nous arrêterons au pied du tombeau de Midas, déjà, dans le lointain, derrière le rideau des bois et des rochers de la Phrygie, nous entreverrons ou tout au moins nous devinerons les cités ioniennes; soit par les chemins qui aboutissaient à Sinope, soit par ceux qui descendaient les vallées de l'Hermus et du Méandre, les Grecs d'Asie ont été en rapport avec le royaume phrygien. Après la Phrygie, c'est la Lydie que nous rencontrerons, sur la route où nous nous sommes engagés; alors nous serons déjà presque en Grèce. La puissance lydienne n'a succédé à la phrygienne qu'assez tard, bien après le siècle où est née l'époque homérique, et, d'autre part, le nouvel État a sa capitale, sinon au bord de la mer, tout au moins dans le bas pays, dans la plaine d'alluvion. A partir du moment où il commence à jouer un rôle prépondérant dans les affaires de l'Asie, tantôt il s'allie aux Grecs ioniens, tantôt il les combat et cherche à les asservir; mais, de toute manière, le contact est permanent, l'influence réciproque et profonde.

Hétéens de la rive droite de l'Halys, Phrygiens établis près des sources du Sangarius et du Méandre, Lydiens fixés sur le cours inférieur de l'Hermus, ces trois peuples se font donc suite, dans l'espace comme dans le temps, sur ce qu'on peut appeler le grand axe de la péninsule et le courant principal de son histoire; c'est en suivant ainsi la ligne médiane et la maîtresse pente du plateau que s'y est propagée la civilisation orientale. Plus tard, quand la civilisation grecque entreprendra la conquête de l'Orient, c'est par ces mêmes vallées occidentales qu'elle montera comme à l'assaut des hautes terres de l'Asie Mineure; avec Thymbron et Dercyllidas, avec Cléarque et Agésilas, elle cherchera sa voie, elle se montrera déjà loin des côtes; avec Alexandre, elle traversera la péninsule comme au pas de course; mais ce sera seulement sous les successeurs du conquérant, sous les rois de Pergame, de Bithynie et de Pont, qu'elle s'y répandra dans toutes les directions, qu'elle achèvera de la pénétrer et de la transformer tout entière. Il y avait encore, à la fin du quatrième siècle, de vastes districts qui, par l'effet de leur situation, étaient restés en dehors du mouvement, fermés aux influences qui s'étaient exercées dans toute la région centrale. Au sud, dans les vallées supérieures du Taurus, c'était le cas des tribus de la Pisidie et surtout de celles qui habitaient les âpres montagnes de l'Isaurie; les Isauriens étaient des brigands de profession; des repaires inaccessibles où ils

avaient leurs châteaux, ils poussaient en tous sens leurs incursions, ils allaient ravager les campagnes de la Pamphylie et de la Cilicie, ou bien, sur les routes du plateau, ils arrêtaient les caravanes; pour mettre fin à leurs déprédations, il faudra l'énergie et l'esprit de suite des gouverneurs romains. Les habitudes et les goûts de la vie policée ne se répandirent aussi que très tard dans la zone forestière qui s'étend entre les plages de l'Euxin et les plus hautes crêtes de la chaîne des Olympes, sous ces sombres futaies, dans ces taillis où la vigne sauvage s'accroche et monte à tous les arbres. On n'y trouve point d'inscriptions et de sculptures hétéennes, aucun de ces monuments qui représentent la plus ancienne civilisation de l'Asie Mineure, celle dont le foyer était en Cappadoce. Quand Xénophon, quatre cents ans avant notre ère, traversa ce pays avec l'armée qu'il ramenait de Cunaxa, il n'y rencontra que des tribus sauvages, comme les Drilles et les Mossynœci; ces peuplades, l'historien le dit formellement, étaient les plus barbares que l'armée eût rencontrées sur sa route dans ce long voyage qui lui avait pourtant fait traverser tout le massif des montagnes du Kurdistan et de l'Arménie[1]; elles n'avaient pas de villes, mais n'habitaient que des villages bâtis en troncs à peine équarris et en planches mal rabotées. Il y avait cependant sur la côte des colonies grecques, jadis fondées par Milet; mais celles-ci ne possédaient, en dehors de leurs murs, qu'une étroite banlieue, tout enveloppée par ces halliers où se cachaient, comme dit le poète,

Tous ces peuples hagards qui hurlent dans les bois.

Ces provinces du nord, celles qui s'étendaient de la sortie du Bosphore aux racines du Caucase, ne commencent donc à compter, dans l'histoire de la civilisation et par suite dans l'histoire de l'art, que pour les périodes macédonienne et romaine; on peut en faire abstraction jusqu'au moment où leurs rois, les Nicomède et les Prusias, les Pharnace et les Mithridate, commencent à se piquer d'hellénisme. Il n'en est pas de même de la Lycie, qui appartient au versant opposé de la péninsule. Le Taurus l'isole; il la sépare du plateau et ne lui laisse guère de jours et de vues que sur la mer. Le peuple qui l'habitait, les Solymes ou Lyciens, paraît, lui aussi, s'être tenu à l'écart des événements politiques et militaires qui s'accomplissaient derrière le rideau de ses montagnes, dans le centre de l'Asie Mineure. Lui aussi, il a

1. Xénophon, *Anabase*, V, iv, 30-34. Cf. V, ii, 5, 25-27.

vécu d'une vie à part, mais cette vie n'a pas été, comme celle des tribus riveraines de l'Euxin, inculte et grossière. On ne sait d'où sont venus les Lyciens, ni à quelle race ils appartenaient; mais, quoi que l'on conjecture à ce sujet, on est d'accord pour reconnaître que les Lyciens furent des premiers à suivre l'exemple des Hétéens, à faire usage de l'écriture. Ce qui démontre la haute antiquité de leur alphabet, c'est qu'il contient, avec des lettres tirées de l'alphabet phénicien, des caractères qui paraissent n'être pas autre chose que des formes cursives de certains signes hétéens; à ce titre, il est probablement antérieur à l'alphabet phrygien. L'écriture est un des arts du dessin; un peuple qui la possède a bientôt une architecture et une sculpture. L'art lycien a laissé de nombreux monuments; il a sa place marquée dans la suite de cette étude. S'il renferme des éléments originaux, il a pourtant subi profondément l'action d'abord de l'art asiatique, puis de l'art grec; celui-ci a commencé de fournir des modèles aux artistes lyciens deux ou trois siècles avant que l'intérieur de la péninsule s'ouvrît à cette même influence.

Sur toute cette côte méridionale qui s'adosse au Taurus, de la Cilicie à la Carie, le commerce maritime était plus facile que celui qui aurait suivi les routes de la montagne; on y a donc entretenu des relations plus étroites avec la Syrie, la Phénicie et la Grèce qu'avec les Hétéens, les Phrygiens et les Lydiens. Nous connaissons bien mal les Cariens; nous savons pourtant qu'ils ont été parmi les premiers navigateurs dont les barques aient sillonné l'Archipel; on les retrouve jusqu'en Égypte, au temps de Psammétique. Pourtant, tout ce qui reste d'eux, ce sont quelques courtes inscriptions de deux ou trois mots, et de puissantes murailles qui couronnent le sommet de leurs collines. Ils se sont dépensés en pirateries, en expéditions aventureuses, et la tradition grecque, qui avait conservé le souvenir de leurs prouesses, n'a jamais été tentée de leur attribuer un rôle important dans l'œuvre de la civilisation. Elle sentait vaguement que le travail utile s'était fait ailleurs, qu'il s'était accompli surtout le long des routes qui traversent le plateau, de ces routes qui partaient de Babylone et de Ninive pour aboutir, par Gargamich et par la Cappadoce, par des cités et des marchés dont le nom même a péri, jusqu'à Sardes, jusqu'à Éphèse, jusqu'à Milet. C'est là que se sont opérés, sur une surface de contact suffisamment étendue, les rapprochements féconds. Pour ne citer qu'un exemple de ces suggestions et de ces emprunts qui eurent des conséquences si heureuses et si décisives, l'honneur d'avoir frappé les premières monnaies n'est

plus guère contesté aux Lydiens; c'est à eux que les Grecs ont pris cette idée, mais on sait quel parti ils en ont tiré. D'une part, en affectant à cet usage trois métaux au lieu d'un seul, ils ont créé la monnaie divisionnaire et donné ainsi au commerce des facilités merveilleuses; d'autre part, en variant à l'infini les types gravés sur leurs pièces et en y ajoutant des inscriptions, ils ont livré à l'histoire des documents d'un prix inestimable; enfin, avec ce goût du grand qu'ils portaient partout, dans ce cadre étroit du flan d'or, d'argent ou de bronze sur lequel la cité apposait sa marque, ils ont réussi à faire entrer des bas-reliefs du style le plus noble, de vrais chefs-d'œuvre de composition et de modelé.

On a comparé l'Asie Mineure à une main que le continent asiatique tendrait à la Grèce. Les doigts de cette main, ce sont les montagnes, les promontoires, les îles montueuses que la péninsule projette dans la mer Égée. Pour se faire plus libérale, pour mieux donner tout ce qu'elle tient, cette main s'ouvre toute grande vers l'Occident, elle élargit sa paume, elle allonge et elle écarte les doigts, qui semblent aller à la rencontre des terres par lesquelles l'Europe se termine au sud-est. Un coup d'œil jeté sur la carte suffit à faire comprendre combien est étroite la corrélation des deux presqu'îles, de l'Anatolie et de l'Hellade; mais comme on en a le sentiment plus net encore et plus vif quand on parcourt cette mer et ces rivages, quand, dans la belle saison, monté sur une de ces barques qui, depuis le temps d'Ulysse, n'ont pas beaucoup changé de dimensions et de gréement, on se rend du Pirée ou de Syra jusqu'à Mételin ou jusqu'à Smyrne, visitant l'une après l'autre toutes les îles que l'on trouve sur son chemin! Pour faire route, on profite des vents étésiens, de ces vents du nord-est qui, dans la mer Égée, par leur durée et leur constance, rendent tant de services au marin ; pour peu que celui-ci sache son métier, ils le conduisent, à son gré, d'Europe en Asie ou d'Asie en Europe. On se livre donc à ces brises qui ne cessent guère de souffler et de rafraîchir l'air pendant la journée ; vous abandonnent-elles un moment, vous prenez la rame. Sans doute il faut compter avec les calmes subits, avec les caps qui arrêtent le vent et qui le détournent; on n'arrive presque jamais à l'heure que l'on s'était fixée ; on ne va pas toujours là où l'on voulait aller; mais toujours, dès que l'on manque de vivres ou qu'on craint la tempête, en peu d'heures on aborde quelque part, à quelque terre où, le soir, on tire son caïque sur la grève : s'il est trop tard pour monter au village, qui d'ordinaire est situé à

quelque distance de la plage, on s'étend sur un lit de sable tiède et fin, les yeux attachés aux étoiles, jusqu'au moment où le sommeil vient les fermer. Une semaine ou deux se passent ainsi ; sans même y avoir songé, on s'est éloigné de la Grèce, on a passé des Cyclades aux Sporades, et voilà qu'un matin, dans la limpide clarté du ciel oriental, où le soleil n'est pas encore venu faire monter la brume, on voit se dessiner sur l'horizon la silhouette de ces hauts promontoires rocheux par lesquels se termine l'Ionie ou tout au moins celle d'une de ces grandes îles qui, comme Lesbos, Chios et Samos, ne sont que des fragments détachés du continent asiatique ! Il y a quelques jours, la veille peut-être ou l'avant-veille, on cherchait encore du regard, sur le fond enflammé du couchant, les profils connus des côtes de l'Europe ou des îles qui sont censées en dépendre, et déjà l'on touche à une autre partie du monde, sans que jamais, pendant le trajet, on ait éprouvé cette secrète terreur qui s'empare à certains moments de l'homme le plus brave quand il ne voit plus autour de lui que le ciel et l'eau. Cette émotion pénible, à laquelle on ne devient insensible que par une longue accoutumance, il est aisé de l'éviter dans cette traversée de l'Archipel, et même, au cours de cette navigation, on ne saurait dire, à moins de regarder la carte, quand on quitte les eaux grecques pour les eaux turques, tant le voyage est facile, tant les mêmes aspects du sol et de la végétation se répètent fidèlement, des unes aux autres de ces îles et de celles-ci à la terre ferme, de la Grèce d'où l'on est parti à l'Ionie où l'on vient débarquer ! Je n'ai pas oublié l'impression que j'ai gardée de cette promenade, dont tous les détails me sont encore présents ; pendant ces longues heures de réflexion et de rêverie que laisse la vie du bord, même aux plus jeunes et plus gais compagnons, je songeais que s'il est une mer qui soit faite pour rapprocher et non pour séparer les hommes, c'est bien la mer Égée, avec tous ces lieux de relâche et de repos qu'y a préparés la nature. Les habitants des deux rivages opposés, de l'Hellade et de l'Ionie, ont eu des intérêts communs et une histoire commune dès le jour où ils ont su user de la voile et du gouvernail ; les hasards de la guerre et les conventions arbitraires des traités qui la terminent n'ont pu rompre ce lien, et aujourd'hui que la vapeur est encore venue rapprocher les distances, il est plus solide que jamais, en dépit des frontières artificielles que trace le caprice de la diplomatie.

§ 2. — LA PTÉRIE D'HÉRODOTE.

On a, depuis quelques années, découvert et signalé, sur différents points du plateau central et jusque dans le voisinage de la mer Égée, les monuments d'un art qui, tout en se distinguant par certains traits particuliers, tient de plus près à celui de la Syrie septentrionale qu'à tout autre style connu ; on a relevé, sur plusieurs de ces monuments, la présence de caractères qui appartiennent au même système de signes que ceux dont se composent les inscriptions plus longues et mieux conservées de Gargamich, de Hamath et d'Alep. De vastes espaces séparent d'ailleurs les uns des autres ces ouvrages d'une civilisation étroitement apparentée à celle des Hétéens ou Khiti de la vallée de l'Oronte ; on ne les trouve réunis et groupés en grand nombre que dans un seul canton de l'Asie Mineure, dans celui où nous croyons reconnaître la Ptérie d'Hérodote ; il convient donc de commencer par décrire ce district et les monuments qu'il renferme. Nous aurons d'autant plus de plaisir à nous acquitter de cette tâche que nous avons vu nous-même, en 1862, toutes ces sculptures et toutes ces ruines. On était loin alors d'en soupçonner l'importance historique ; nous n'en avions pas moins, avant de partir, étudié avec soin tous les documents qui les concernaient, et malgré le peu de temps dont nous disposions, dans les dernières semaines d'un voyage que nous forçait d'interrompre l'hiver déjà commençant, nous avons pu beaucoup ajouter à ce que l'on savait au sujet de ce curieux ensemble. Moins pressés que ne l'avaient été nos prédécesseurs, Texier, Hamilton et Barth, nous avons pu relever là bien des détails intéressants qui leur avaient échappé. Nos fouilles ont été plus courtes et moins profondes que nous ne l'aurions voulu ; elles ont cependant dégagé des bas-reliefs cachés en terre et permis de restituer en partie le plan d'un édifice important.

Les sculptures déjà connues ont été plus fidèlement rendues. Pour la première fois, le docteur Jules Delbet a photographié toutes celles qui se prêtaient à ce mode de reproduction ; quant aux autres, là où manquaient le recul et la lumière, j'ai eu recours à l'habile et exact crayon de l'éminent architecte qui m'avait prêté son concours, M. Edmond Guillaume. Ce sera donc à notre propre ouvrage que nous emprunterons presque toutes les figures que renfermera cette étude ; mais le temps nous a manqué pour entreprendre un travail complet,

pour reproduire tout ce que nous avons vu. Voulant donner tout au moins une idée approximative de certains aspects et de certains détails que ne fourniraient ni nos esquisses ni nos clichés, nous devrons donc recourir quelquefois aux planches de Texier, le premier voyageur qui ait visité *Boghaz-keui,* et le seul qui, jusqu'à nous, ait entrepris d'en représenter les monuments[1]. Texier a rendu des services que nous nous reprocherions de méconnaître; il avait relevé beaucoup de monuments, en France, en Italie et en Afrique, avant d'aborder l'Asie Mineure, l'Arménie et la Perse; peu d'explorateurs ont été aussi curieux, aussi actifs, aussi infatigables, aussi hardis, et cela quand les voyages en Orient étaient beaucoup plus difficiles et plus dangereux qu'ils ne le sont aujourd'hui; il était intelligent et, à défaut d'instruction, il avait du coup d'œil; il dessinait d'une main légère et preste. Le malheur, c'est qu'il n'avait pas le respect du vrai, la sainte passion de l'exactitude; quand il revint de ses courses lointaines, il en rapportait nombre de croquis précieux; mais il ne voulut pas leur conserver cette forme, qui se serait mal prêtée aux dimensions et au luxe de l'ouvrage qu'il avait l'ambition de publier, et il arrangea ces esquisses, il les fit arranger et compléter par des dessinateurs à gages. Nous avons reçu les confidences d'artistes qui avaient été employés à cette besogne; ils n'auraient pas parlé que nous aurions encore aisément deviné comment les choses s'étaient passées. Nous avions emporté les calques de certaines des planches de Texier, et notre surprise fut grande lorsque nous les comparâmes aux originaux; la topographie surtout était de pure fantaisie, et c'est ce qui nous a empêché de reproduire le plan général de *Boghaz-keui,* malgré le désir que nous aurions eu d'aider ainsi le lecteur à s'orienter, de lui indiquer nettement la situation relative des différents groupes de monuments dont nous aurons à l'entretenir. L'architecture et la sculpture valent mieux, quoique presque toujours le graveur y ait atténué la rudesse du modèle et dissimulé les ravages du temps; nous n'admettrons d'ailleurs ici que les images qui, sur les lieux, nous ont paru le moins s'éloigner de la vérité.

Le canton de l'ancienne Cappadoce sur lequel l'attention a été attirée, il y a une cinquantaine d'années, par les découvertes qu'y ont faites Texier et Hamilton, ce canton de médiocre étendue, pauvre et très peu peuplé

1. *Description de l'Asie Mineure faite par ordre du gouvernement français, de* 1833 *à* 1837, *et publiée par le ministère de l'instruction publique. Beaux-arts, monuments historiques, plans et topographie des cités antiques,* par Charles Texier, gravure de Lemaître. Paris, Firmin Didot, 1839-1849, 3 volumes in-folio.



n'a pas aujourd'hui de nom qui lui soit propre dans la géographie moderne, dans la nomenclature administrative de l'empire turc[1]. On peut le considérer comme compris entre le bourg de *Tchouroum* au nord et, au sud, la ville toute moderne de *Iusgat,* résidence d'un *vali* de qui dépendent les pachas d'*Angora* et de *Kaisarieh.* Au nord d'Iusgat, un sommet presque isolé, le *Kapak-tépé,* qui atteint environ 1 700 mètres, forme l'éperon méridional d'une chaîne de hauteurs que l'on appelle le *Keuch-dagh.* Vers le nord, celle-ci se rattache à ce que nous avons appelé la chaîne des Olympes, et vers le sud elle s'avance, comme un promontoire, au milieu des vastes plateaux qu'elle domine. Compris ainsi entre deux fleuves, ce district montagneux, jadis couvert de forêts dont il reste encore des débris importants, renferme quelques plaines fertiles, mais des plaines toutes étroites et bien closes, où l'on n'arrive qu'en franchissant les gorges au fond desquelles coulent des torrents qui descendent les uns, vers l'ouest, à l'Halys, les autres, vers l'est, à l'Iris; ce massif sépare les bassins de ces deux fleuves. Tout coupé de défilés qui se creusent entre de hautes parois de roc, souvent très abruptes, ce territoire contient donc nombre de passages difficiles à franchir, d'excellentes positions défensives. A le prendre dans son ensemble, ce district forme, au nord du grand plateau cappadocien, comme une sorte de réduit et de forteresse naturelle.

C'est cette situation, ce sont ces caractères du terrain qui ont conduit à chercher ici le pays et la cité dont Hérodote fait mention, en termes par malheur très concis, là où il retrace les péripéties de la lutte engagée entre les Lydiens et les Perses[2]. « Après le passage de l'Halys, dit-il, Crésus arriva dans la partie de la Cappadoce appelée la Ptérie. La Ptérie, le plus fort canton de cette contrée, se trouve, à peu de chose près, sur la même ligne que Sinope, ville située sur le Pont-Euxin[3]. Crésus assit donc son camp en cet endroit et ravagea les terres

1. Hamilton parcourait l'Asie Mineure en même temps que Texier, en 1835 et 1836. Il était plus soigneux et plus exact, comme le prouvent les copies qu'il a données de 455 inscriptions; mais il ne savait pas dessiner. On n'en consulte pas moins encore avec fruit les deux volumes qu'il a publiés en 1842 sous ce titre : ***Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia, with some account of their antiquities and geology,*** in-8°, John Murray, Londres.

2. Hérodote, I, 76.

3. Il y a là, comme nous l'avons jadis fait remarquer, dans la traduction de Larcher, un singulier contresens qui, suivant l'usage, a dû passer dans d'autres versions. Voici comment il rend cette phrase : ἡ δὲ Πτερίη ἐστὶ τῆς χώρης ταύτης τὸ ἰσχυρότατον, κατὰ Σινώπην πόλιν τὴν ἐν Εὐξείνῳ Πόντῳ μάλιστά κῃ κειμένη : « La Ptérie, le plus fort canton de ce pays, est près de Sinope, ville située presque sur le Pont-Euxin. » D'abord κατὰ n'indique

des Syriens. Il prit la ville des Ptériens et réduisit ses habitants en esclavage; il prit aussi toutes les bourgades voisines et ravagea tout chez les Syriens, quoiqu'ils ne lui eussent donné aucun sujet de plainte. » Hérodote raconte ensuite comment Cyrus vint au-devant de Crésus, comment les deux armées se livrèrent, dans la Ptérie même, sans résultats décisifs, de violents combats, qui se terminèrent pourtant par la retraite de Crésus.

Malgré son extrême brièveté, ce récit a de la précision : tous les renseignements qu'il contient s'appliquent bien au canton où se pressent les monuments que nous allons décrire; on ne saurait indiquer un autre district de la Cappadoce qui renferme, comme celui-ci, des vestiges d'une antiquité reculée, et auquel on puisse également rapporter les quelques données du texte grec. Il y avait bien, dans la Cappadoce méridionale, une ville qui passait pour très ancienne, Mazaca, plus tard Cæsarea, aujourd'hui *Kaisarieh;* mais si c'était de Mazaca que Crésus se fût emparé, l'historien n'en aurait-il pas cité le nom et aurait-il laissé échapper cette occasion de parler du mont Argée? Crésus aurait-il eu d'ailleurs, à la hauteur de Césarée, tant de peine à franchir l'Halys? Pour que le passage du fleuve ait été, comme le raconte Hérodote[1], une opération difficile, il faut que l'armée lydienne n'ait rencontré ce fleuve que dans son cours moyen, là où, après avoir décrit son grand cercle sur le plateau, il a reçu les eaux qui descendent du *Keuch-dagh* et, grossi par ces affluents, s'apprête à percer le rempart des chaînes qui le séparent de l'Euxin. Hérodote ne donne aucun détail sur la marche de Crésus; mais, selon toute vraisemblance, c'est sur la Cappadoce septentrionale que son attaque a porté. La campagne avait lieu pendant l'été[2]. De Sardes, le roi n'a pas dû conduire ses troupes à travers les plaines arides de la Phrygie Axylos et de la Lycaonie; il a dû prendre plutôt par la contrée boisée que domine la chaîne des Olympes. Enfin, si Hérodote établit un rapprochement entre Sinope et la Ptérie et non entre la Ptérie et quelque point de la côte méridionale, c'est que la Ptérie était plus voisine de l'Euxin que de la mer de Cilicie. L'indication que ren-

pas ici la proximité; si la Ptérie avait été près de Sinope, elle aurait appartenu à la Paphlagonie et non à la Cappadoce. Cette préposition marque ici la direction, l'alignement; puis μάλιστά κη κειμένη se rapporte à la Ptérie et non à Sinope. Larcher a lu sans doute κειμένην; mais Sinope n'est pas *presque*, elle est *tout à fait* sur la mer.

1. Hérodote, I, 75.

2. C'est ce qui résulte implicitement du fait que Crésus, quand, au retour, il licencie ses troupes, compte sur l'hiver pour s'assurer le concours de ses alliés et leur donne rendez-vous dans cinq mois (Hérodote, I, 77).



ferme cette sorte de parenthèse est exacte. *Boghaz-keui,* le village près duquel se trouvent les monuments les plus importants du groupe, est, à très peu de chose près, sous le même méridien que Sinope. Voulant donner aux Grecs qui ne connaissaient pas l'intérieur de l'Asie Mineure quelque idée de la situation de la Ptérie, Hérodote a pris un point de repère sur la côte que fréquentaient leurs navigateurs.

Le seul écrivain ancien, outre Hérodote, qui mentionne la Ptérie, c'est Étienne de Byzance : « Ptérion, ville des Mèdes. Quelques-uns emploient la forme Ptéra, au pluriel neutre, pour désigner l'acropole de Babylone. On dit aussi au féminin la Ptéria. Il y a aussi Ptéria, ville de Sinope. L'ethnique de la ville médique est *Ptériénos,* et celui de la ville située dans le territoire de Sinope *Ptérios.* »

Tout ce que ce passage ajoute au texte d'Hérodote, c'est ce rapprochement entre le nom de la citadelle de Babylone et celui des deux Ptéria qu'il cite. Peut-être y a-t-il là un radical commun ayant le sens de forteresse. Quoi qu'il en soit, nous craignons qu'il ne faille réduire à une seule les deux Ptéria d'Étienne de Byzance. Le compilateur aura tiré deux villes différentes de notes qui, en réalité, se rapportaient au même objet. Il avait lu quelque part que Ptérion était la place forte la plus importante des Mèdes sur leur frontière occidentale ; c'est d'ailleurs ce qui résulte du récit d'Hérodote ; en même temps il aura retenu d'Hérodote cette mention : κατὰ Σινώπην μάλιστά κῃ κειμένη. De là sa « Ptérie, ville de Sinope ». Les environs de Sinope étaient trop bien connus des Grecs pour que, s'il avait existé sous ce nom un comptoir ou une dépendance de Sinope, ce nom ne se rencontrât pas chez un historien ou chez un géographe, par exemple dans l'*Anabase* de Xénophon ou dans quelque périple. Quant à la différence d'ethnique, tout ce qu'elle prouve, c'est qu'Étienne a trouvé les deux formes et qu'il a introduit entre elles une différence tout arbitraire. Pour désigner les habitants de sa « ville de Sinope », il emploie l'ethnique qu'Hérodote applique à la population de sa Ptérie cappadocienne. Ceci nous est une raison de plus pour croire que la « Ptéria, ville de Sinope », ne provient que du passage d'Hérodote lu trop vite et mal compris. Quant à une double forme d'ethnique pour un même peuple, les exemples en sont nombreux.

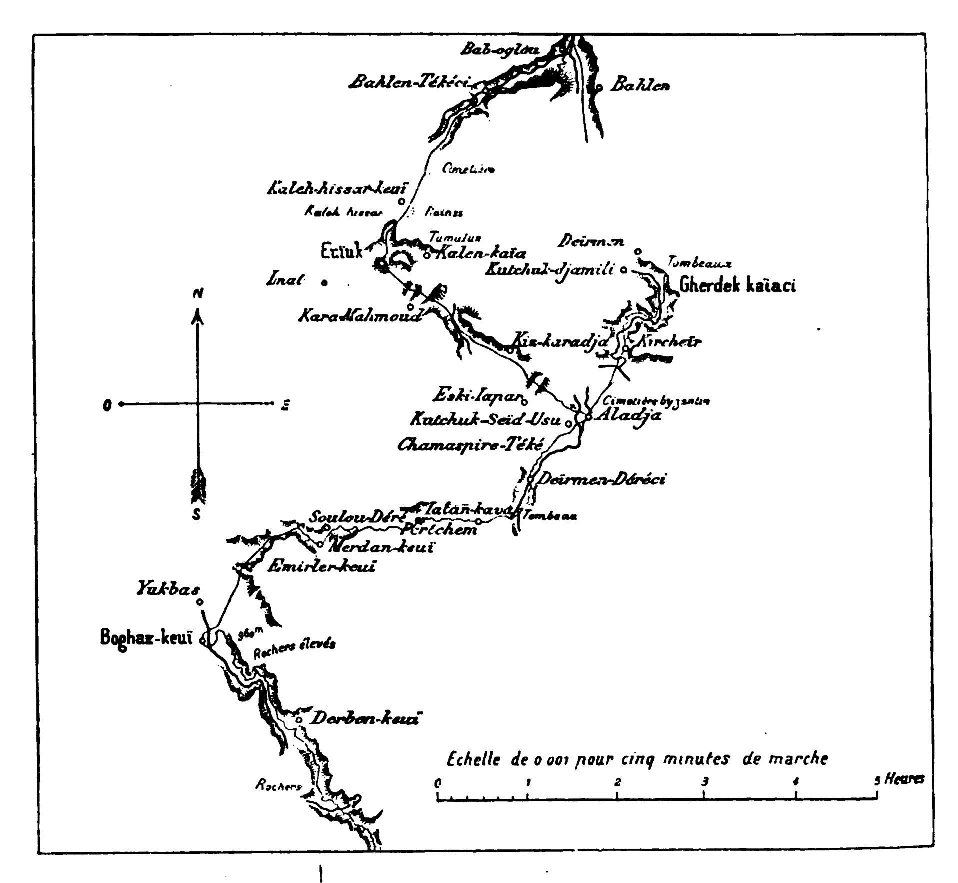
Le caractère des monuments qui ont été retrouvés dans ce canton et que nous allons faire connaître s'accorde bien avec la conjecture que nous présentons. Ce district montagneux paraît avoir été peu habité pendant toute la période gréco-romaine. De *Néfez-keui* à *Tchouroum,* à

peine avons-nous trouvé quelques vestiges de villages grecs, une seule tombe un peu décorée et quelques stèles grossières. Au contraire, dans ce même territoire, nous avons rencontré sur plusieurs points les débris d'un art qui n'a rien de grec ni de romain ; à *Boghaz-keui* et à *Euiuk*, l'architecture, la sculpture, les symboles, tout a un caractère primitif et oriental des plus marqués. Dans notre hypothèse, rien de plus naturel. Crésus, dès le début de sa campagne, marche sur la Ptérie : c'est que ce canton était un centre politique et religieux. Les rochers de *Iasili-kaïa* ont gardé la trace du culte qui se célébrait dans les sanctuaires du peuple de ce pays ; nous aurons à étudier les restes de deux palais dont l'un était peut-être la résidence d'été et l'autre la résidence d'hiver du prince qui y régnait, prince qui, au temps de Crésus, était vassal du roi des Mèdes. La vaste et puissante enceinte dont il subsiste des débris imposants, auprès de *Boghaz-keui,* offrait à l'armée des Mèdes une excellente base d'opérations quand, dans ces longues guerres que Cyaxare soutint contre Alyattès et les Lydiens, elle s'apprêtait à envahir la Phrygie ; en cas d'échec et de retraite, les troupes battues pouvaient s'y réfugier avec toute la population des environs. Suivant toute apparence, une des routes les plus importantes de cette région passait par cette gorge étroite qui a donné son nom au village actuel (*boghaz,* défilé, *keui,* village) ; c'était par là que du plateau cappadocien on communiquait avec Sinope et avec son riche marché.

Crésus avait donc toute sorte de raisons d'attaquer la Ptérie avant l'arrivée de Cyrus ; il eut le temps de forcer les murailles de la cité et de prendre les bourgades voisines ; il ruina tout dans ce district et, suivant l'usage des conquérants orientaux, il expédia sans doute au delà de l'Halys des convois de Cappadociens prisonniers. Quand il battit en retraite, il ne devait laisser derrière lui que des ruines et le désert. Que ce district ne se soit qu'imparfaitement repeuplé, quoi de plus naturel et qui s'explique mieux par des exemples analogues tirés de l'histoire? Pour n'en citer qu'un seul, toute une partie de l'Étrurie, qui, au temps de l'indépendance, était couverte de riches et populeuses cités, a si bien été dévastée par la conquête romaine et par les guerres du dernier siècle de la république que la solitude s'y est faite et qu'après vingt siècles les villes ne s'y sont pas relevées.

Tout concourt donc à nous faire reconnaître, dans le district cappadocien dont les monuments ont si vivement éveillé la curiosité des archéologues, celui qui a été le théâtre de la première rencontre entre Crésus et Cyrus, celui qu'il désigne sous le nom de Ptérie. Si l'on

admet que cette supposition présente un très haut degré de vraisemblance, on n'hésitera pas à voir dans les ruines qui entourent le village de Boghaz-keui celles de la capitale de cette province, de cette « ville des Ptériens » dont Crésus s'empara; mais, comme on pouvait le prévoir d'après les termes mêmes du récit d'Hérodote, il y avait encore, dans ce canton, d'autres lieux habités, des villes et villages de quelque



293. — Carte de la Ptérie. Perrot et Guillaume, *Exploration archéologique,* Feuille c.

importance, dont le site a pu garder des vestiges de cette civilisation tout orientale qui nous paraît être celle d'une branche de la nation hétéenne. Ces vestiges ont, en effet, été signalés sur trois points principaux, dont la position relative est indiquée, avec une approximation suffisante, par la carte ci-jointe, empruntée à nos feuilles d'itinéraires (fig. 293). A *Boghaz-keui,* il y a les substructions d'un palais, des traces nombreuses de constructions qu'enfermait tout un ample système de défenses, murs d'enceinte et forts détachés; il y a enfin le curieux ensemble d'une longue suite de bas-reliefs taillés dans le roc.

bas-reliefs qui paraissent avoir fait partie de la décoration d'un sanctuaire. A *Euiuk,* ce sont les restes d'un palais dont le site et la disposition générale rappellent de la manière la plus frappante les palais assyriens. Enfin, à deux heures au nord d'*Aladja*, on rencontre plusieurs tombeaux creusés dans le roc. Nous étudierons successivement ces trois groupes de monuments, qui présentent assez de caractères communs pour qu'on puisse les considérer comme l'œuvre d'un même peuple et les produits d'un même art.

§ 3. — LA VILLE DES PTÉRIENS. — SES ÉDIFICES ET SES DÉFENSES.

Boghaz-keui est un village d'à peu près cent cinquante maisons situé à cinq heures environ vers le nord-nord-ouest de *Iusgat,* sur le cours d'une petite rivière qui coule vers *Songourlou* et de là se rend à l'Halys. C'est deux heures avant d'arriver au village que le chemin commence à suivre les bords du ruisseau. Jusque-là grises et pelées, les hauteurs se couvrent de taillis de chênes ; de belles masses de rochers calcaires dominent parfois la gorge étroite. Près du village, cette gorge s'élargit en une plaine; la montagne qui, sur la rive droite, continue à serrer le torrent, sur la rive gauche le quitte à angle droit et se dirige vers l'ouest, en s'abaissant, du côté de la plaine, par une suite de larges terrasses qui regardent le nord. Le village de Boghaz-keui occupe les pentes inférieures. L'ancienne cité descendait jusque-là; mais son enceinte et ses constructions s'élevaient, de terrasse en terrasse, jusque sur les hauteurs. Pour donner quelque idée du relief de ce terrain, de l'étendue de cette enceinte et de la manière dont les ruines y sont distribuées, nous aurions voulu mettre un plan sous les yeux du lecteur; mais celui de M. Texier est vraiment trop inexact pour qu'il y ait intérêt à le reproduire[1].

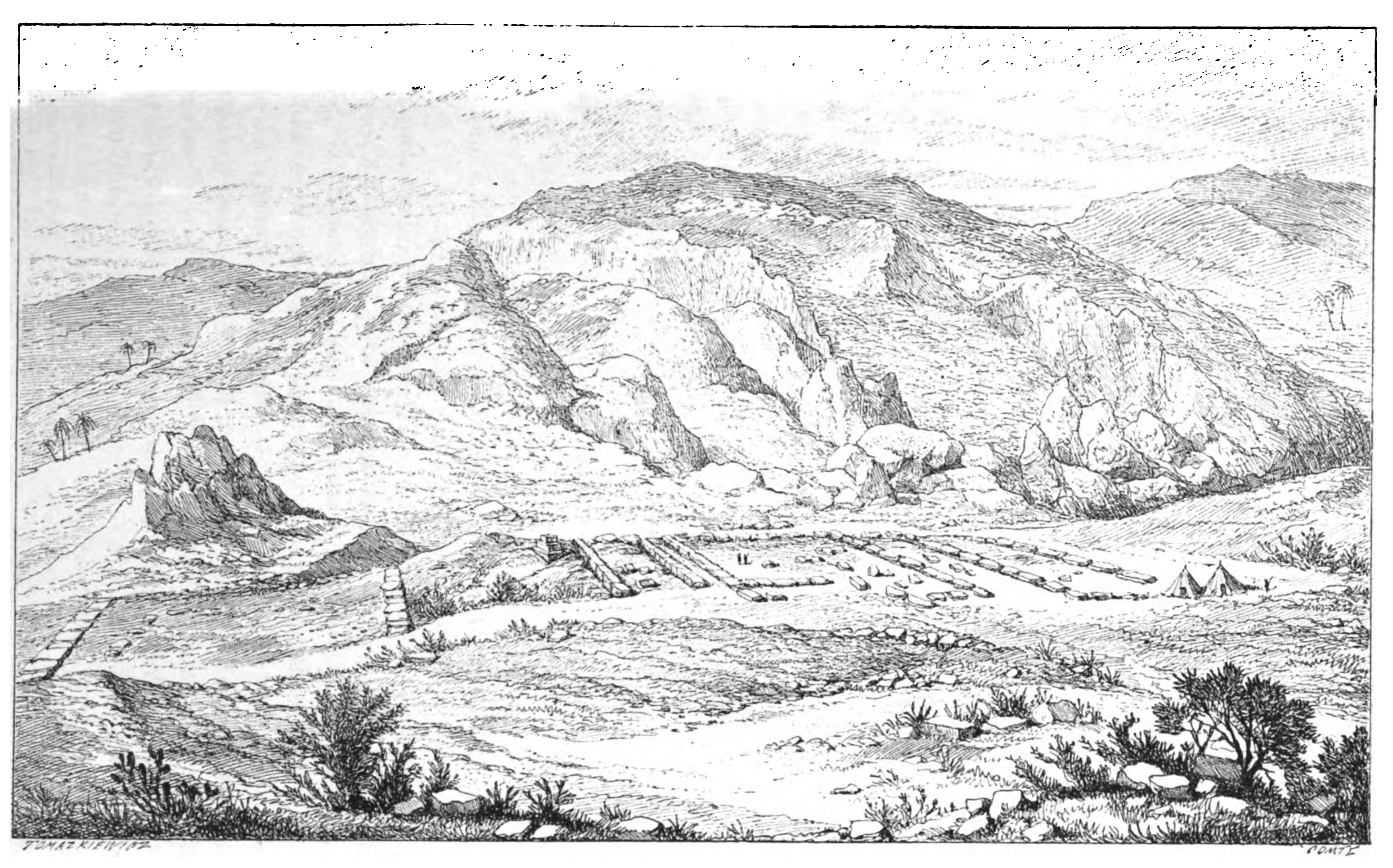
Les monuments de Boghaz-keui se divisent en deux groupes distincts, la cité et ses défenses, sur la rive gauche du torrent, et, sur la droite, la chambre à ciel ouvert, connue sous le nom de *Iasili-kaïa* ou « la pierre écrite », dont les parois sont couvertes de bas-reliefs taillés dans le roc vif. Il convient de commencer par la ville, et de prouver d'abord, ce qui a été révoqué en doute, qu'il y a bien eu là une véritable cité.

1. TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, t. I, pl. 73-74.

Le périmètre des murailles a de 5 à 6 kilomètres; après l'avoir suivi, après avoir parcouru l'espace qu'elles enveloppent, on a peine à comprendre comment Henri Barth, le célèbre explorateur de l'Afrique centrale, a pu croire qu'il n'y avait pas ici de maisons, que ce n'était là qu'un vaste camp retranché, où, en temps de guerre, tous les gens des environs se mettaient à l'abri sous des tentes ou des cabanes improvisées[1]. Une pareille hypothèse est des plus invraisemblables; pour s'expliquer qu'elle ait pu être émise par un observateur aussi judicieux, il faut se rappeler que, dans sa rapide excursion en Asie Mineure, Barth n'a pu consacrer qu'une seule journée à Boghaz-keui. Tout près du ruisseau se voit un édifice considérable, qui ne peut être qu'un palais. Or un palais suppose un prince ou un satrape qui l'habitait et une population sédentaire d'employés et de serviteurs. Là où le peuple vit sous la tente, c'est une tente plus ornée ou plus grande, mais toujours une tente, qui sert aussi de demeure au chef. Là au contraire où s'élève, comme ici, un palais où la pierre, artistement appareillée, est employée en grands blocs, on peut être sûr qu'il y a des ouvriers habitués à la tailler, et un peuple qui vit sous des toits. Enfin, nous sommes ici au centre de l'Asie Mineure, au milieu d'un massif montagneux; d'après les observations barométriques de M. Delbet, le village de *Boghaz-keui,* situé dans la partie basse du terrain que comprend l'enceinte, serait à 960 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le 10 novembre, le matin, le thermomètre était déjà ici à zéro. Dans un mois, nous disaient les habitants, la neige commencera de tomber et séjournera sur le sol. Les habitants du village seraient fort empêchés si on les chassait de leurs maisons à demi enfoncées sous terre et si on les forçait à passer l'hiver sous la tente ou sous des huttes en branchages.

Ainsi, ne retrouvât-on aucun vestige des anciennes demeures, nous n'en affirmerions pas moins qu'elles ont dû exister autrefois; mais, en plus d'un point, le terrain présente de nombreuses traces de maisons. Ici, ce sont de petits plateaux couverts de débris de tuiles et de poteries peintes; suivant que les murs se sont abattus au dehors ou en dedans, les moellons jonchent au loin le sol ou forment un grossier quadrilatère qui dessine l'aire de l'habitation. Ailleurs, ce sont des silos, des citernes, des escaliers taillés dans le roc; les marques qu'y a laissées le ciseau indiquent, comme on le voit sur les collines du Musée et du

1. H. Barth, *Reise von Trapezunt durch die nördliche Hälfte Klein-Asiens nach Scutari, im Herbst 1858, mit einer Karte von Dr A. Petermann* (*Ergänzungsheft zu Petermann's geographischen Mittheilungen*, in-4°, 1860), p. 47.



294. — Vue des restes du palais de Boghaz-keui. Texier, *Description de la Chersonèse d'Asie*, in-8°, pl. vi.

Pnyx à Athènes, la forme et la grandeur des chambres. Dans un massif de rochers nous observons un étroit passage en forme de couloir, des pièces dont la partie inférieure est creusée dans la pierre vive et, en avant, une sorte de terrasse bien aplanie qui servait peut-être à battre le grain.

Il y avait donc là une cité populeuse; mais, autant que nous avons pu en juger dans un examen qui n'a pas été accompagné de fouilles, il y a bien des endroits, dans l'intérieur de l'enceinte, où le roc paraît être resté brut et où manquent ces débris de constructions; il est donc permis de croire que toute une partie de cet espace était occupée par des cultures et des jardins; n'est-ce point encore aujourd'hui le cas pour toutes les villes de l'Orient?

Le paysan que nous avions pris pour guide, dès le matin du jour qui suivit notre arrivée, nous conduisit tout d'abord aux ruines de l'édifice que Texier avait décrit sous le titre de *Temple d'Anaïtis;* Barth y avait reconnu un palais, et nous ne croyons pas qu'il soit possible d'hésiter entre ces deux dénominations[1]. Cette ruine présente une particularité curieuse : on dirait que le bâtiment a été rasé presque au niveau du sol. Il n'y a pas un pan de mur encore debout; mais l'assise inférieure subsiste partout; quelquefois la seconde assise est encore en place, mais sans que jamais la saillie dépasse 60 centimètres (fig. 294). Il n'en faut pas plus pour qu'on puisse essayer de lire sur le terrain les dispositions principales de l'édifice. C'est ce qu'ont tenté nos deux prédécesseurs, Texier et Barth. Les plans qu'on leur doit portent l'un et l'autre la trace d'une certaine précipitation. Celui de Texier donne à tout l'ensemble une apparence de régularité et d'excellente conservation qui est trompeuse[2]; ainsi, à voir chez lui le tracé parfaitement rectiligne des murailles, on ne se douterait pas que tous les blocs qui composent cette assise inférieure sont loin d'avoir la même largeur. De même, certains traits caractéristiques lui ont échappé; ainsi il laisse ouvert par ses deux bouts le corridor étroit qui règne à gauche de la grande salle centrale et dont l'extrémité postérieure était fermée, disposition que l'on a déjà rencontrée dans les palais assyriens (11 du plan[1]). Tout l'angle nord-ouest de l'édifice manque aussi dans le plan de Texier. Cette partie est moins bien conservée que le reste; mais pourtant, à y regarder de près, on peut reconnaître sur le sol la trace des murs. En revanche, Texier indique, en avant de l'entrée, cer-

1. Les habitants du village appellent cette ruine *Buzarlik*, « le petit bazar ».
2. *Description*, t. I, pl. 80.

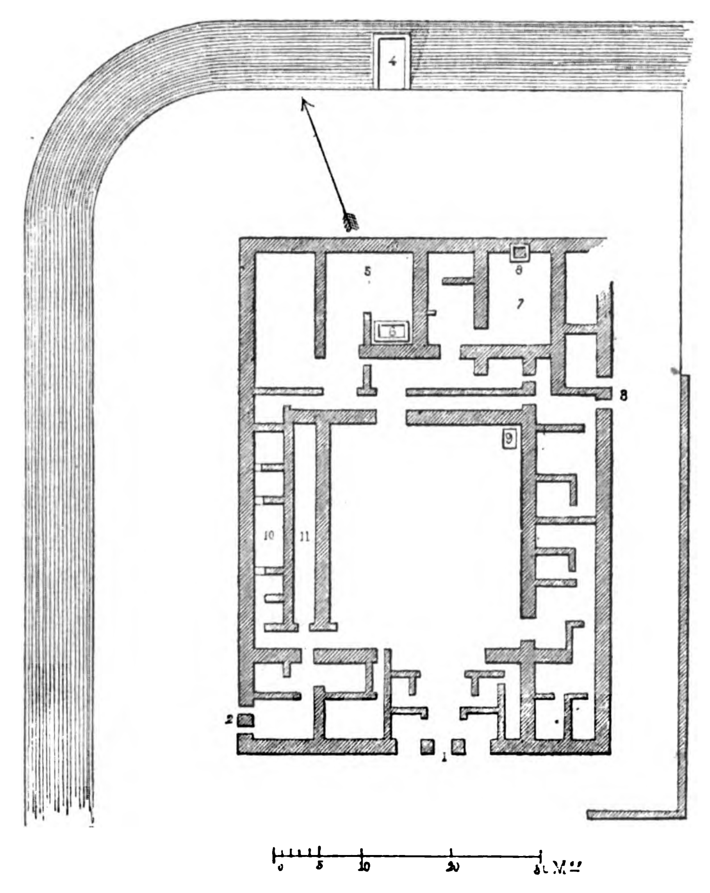
taines dépendances que Barth omet sur son plan; celui-ci en prévient d'ailleurs, en disant que les murs de ces dépendances, n'étant pas en grand appareil comme ceux du palais même, mais en petites pierres, se laissent moins aisément distinguer. D'autre part, Texier, qui seul donne ces constructions, les place, sur son tracé, trop près du palais.

Il y aurait donc à refaire un plan détaillé; quelques coups de pioche donnés là où l'assise se cache sous le sol achèveraient de révéler toutes les dispositions intérieures; peut-être, en fouillant jusqu'au rocher, retrouverait-on aussi des objets précieux, des restes de l'ancien dallage, certains débris de l'ornementation. Le temps nous a manqué; tout ce que nous avons pu faire, c'est de comparer sur le terrain, l'une à l'autre, les deux esquisses de nos devanciers. La veille de notre départ, nous travaillions encore, sur les neuf heures du soir, par un beau clair de lune, à achever cette vérification, et, tout compte fait, c'est encore le plan de Barth qui nous a paru le plus exact, tout au moins pour le corps même de l'édifice, la seule partie de l'ensemble qu'il ait relevée complètement; c'est donc son dessin que nous reproduisons ici (fig. 295).

A prendre ses mesures, l'édifice proprement dit avait environ 42 mètres de large sur 57 de long. C'est donc un rectangle dessiné par l'assise inférieure d'un gros mur qui n'a souffert et disparu qu'à l'angle nord-ouest. Ce mur est formé de blocs énormes de pierre calcaire, qui ont parfois de 5 à 6 mètres de long sur 2 mètres de large. Quelques-uns des murs de refend sont aussi épais que le mur extérieur; d'autres sont plus minces. Nous en avons remarqué un qui est fait d'une seule pierre, dont la longueur est de 7 mètres.

Dans les gros murs, les pierres ne s'ajustent pas par des joints unis; mais leurs extrémités s'emboîtent comme des pièces de bois assemblées dans une charpente, ce qui est un des caractères de l'appareil persépolitain. Les deux faces verticales de ces blocs sont restées inégales et à peine dégrossies; la surface supérieure est seule soigneusement dressée. On y observe nombre de trous ronds; ceux-ci ont de $0^m,040$ à $0^m,045$ de diamètre; ils sont profonds de $0^m,03$ à $0^m,04$ et éloignés l'un de l'autre de $0^m,25$ à $0^m,33$. A quoi servaient-ils? On est d'abord tenté de se demander s'ils n'étaient pas destinés à recevoir la partie inférieure de poteaux ou de tiges métalliques auxquelles auraient été attachées des draperies; mais cette conjecture ne résiste pas à l'examen. Les trous sont trop petits pour que des poteaux aient pu y être engagés; ils sont d'ailleurs distribués trop capricieusement pour

avoir pu rendre un service de ce genre ; ils ne sont pas à des distances égales ni dans un même alignement. D'ailleurs une clôture si légère eût mal convenu à un si rude climat, et le seuil de plusieurs portes présente des traces de gonds, disposition qui ne s'expliquerait pas si les chambres n'avaient été fermées que par des draperies. Ces trous auraient-ils été faits pour contenir des crampons de métal qui reliaient



295. — Plan du palais. Barth, *Reise*, p. 48.

entre elles les assises, comme dans l'appareil hellénique? S'il en eût été ainsi, on devrait retrouver ici les restes de ces assises supérieures ; mais nulle part, ni dans l'intérieur de l'édifice, ni autour de lui, on n'aperçoit le moindre amas de débris ; partout les substructions s'arrêtent à la même hauteur. Il n'y a donc qu'une explication vraisemblable : ici, comme à Ninive, le pied seul du mur était fait de pierre ; tout le reste était en briques crues, et celles-ci se sont réduites en poussière. Quant aux trous, ils ont dû, de manière ou d'autre, avoir pour objet

d'établir une liaison entre la pierre et le premier lit de briques. Y coulait-on de l'argile humide qui faisait corps avec le dessous de la brique, ou bien y plantait-on de petites tiges de bois qui entraient dans cette brique et qui la fixaient? Nous l'ignorons; mais il semble qu'on aurait pu obtenir ce même résultat à moins de frais, avec de simples coches, avec des entailles pratiquées dans la face horizontale du bloc.

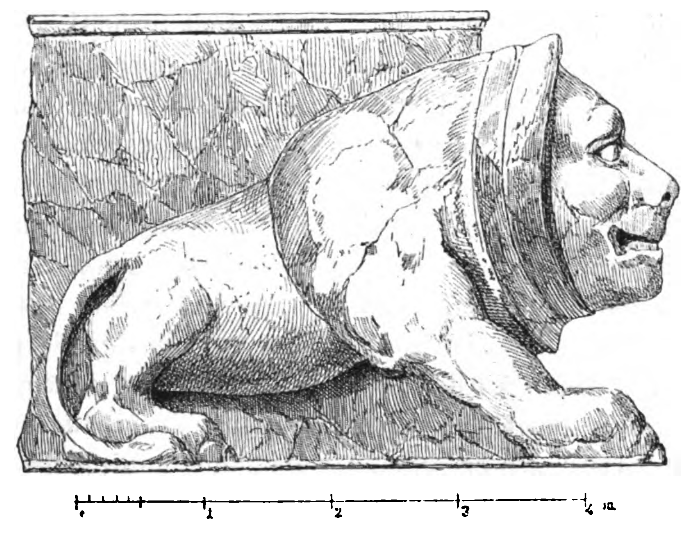
Un phénomène étrange, c'est que ces briques, en se désagrégeant, n'aient pas formé un monticule sous lequel auraient été ensevelies les fondations de l'édifice, comme il est arrivé communément en Mésopotamie et dans la Syrie septentrionale. On s'explique cette apparente anomalie par la situation qu'occupait le bâtiment et par la nature du climat. Le terrain n'est pas plat ici comme en Chaldée et dans le Naharana, comme à Euiuk même, où le palais était au milieu d'une plaine. Ainsi que l'indique notre vue d'ensemble (fig. 294), le palais avait bien été bâti sur une esplanade, mais sur une esplanade que dominent les flancs inclinés du coteau et qui, à son tour, domine ce qui formait autrefois une terrasse inférieure. Il pleut beaucoup ici, beaucoup à l'automne, beaucoup au printemps; pendant l'hiver, c'est la neige qui s'amasse sur le sol, et qui fond rapidement, quand la saison change, aux premiers souffles des vents du midi. Toutes ces eaux, très abondantes, en glissant, parfois avec beaucoup de violence, sur ces larges pentes, ont lavé les décombres; elles ont peu à peu entraîné tout ce qui n'était pas la pierre résistante et soudée au roc.

On avait proposé une autre explication : le palais, au moment de l'invasion lydienne, n'en aurait été qu'aux fondations, et la construction, ainsi interrompue, n'aurait jamais été reprise. Dans cette hypothèse, il serait naturel que ni l'esplanade inférieure, ni la supérieure ne fussent encombrées de débris, que partout ces puissantes assises, blanchissant au milieu de l'herbe qu'elles dépassent, s'offrissent au regard libres et dégagées. Deux faits contredisent cette supposition : ce sont les traces laissées aux portes par les gonds, et c'est la présence, sur l'esplanade, à quelques pas de l'entrée, d'un objet qui ne peut guère avoir appartenu qu'à un édifice achevé, où le prince appelait et recevait son peuple. Nous voulons parler du trône, orné de deux bustes de lion, qu'a dessiné Texier[1]. Il est aujourd'hui renversé; nous n'avons pu en apercevoir que le siège; les lions étaient cachés en terre, et nous

1. Les dimensions indiquées par Texier ne nous ont pas paru être tout à fait exactes. Le trône n'est pas non plus, comme il le dit, en marbre; il est fait de la même belle pierre calcaire que les fondations du palais.



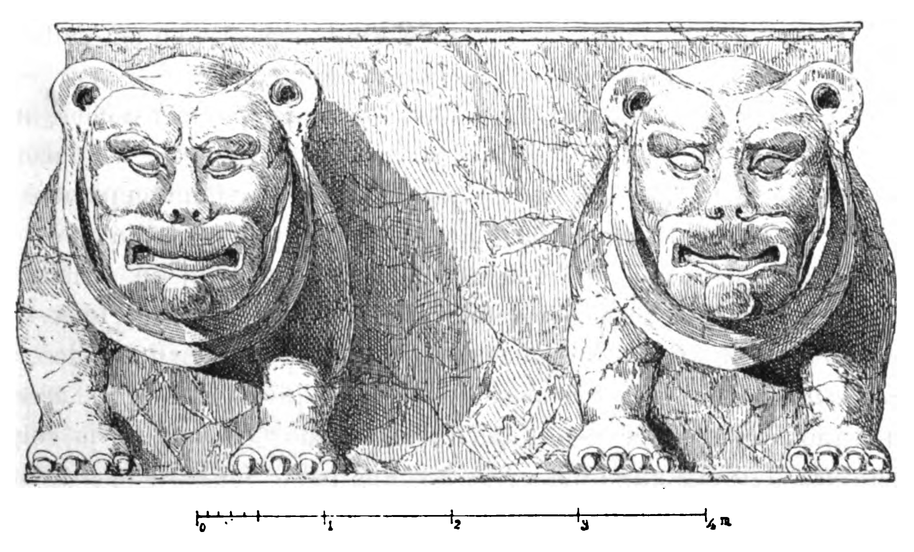
n'avions pas le temps de les dégager ; c'est donc d'après notre prédécesseur que nous en donnons le plan (fig. 296), la vue de face (fig. 297)



296. — Plan du trône. Texier, *Description*, in-f°, pl. LXXXII.

297. — Le trône. Vue de face. Texier, *Description*, in-f°, pl. LXXXII.

et la vue latérale (fig. 298). On en remarquera la technique, dont nous avons déjà trouvé des exemples en Assyrie et chez les Hétéens orien-



298. — Le trône. Vue latérale. Texier, *Description*, in-f°, pl. LXXXII.

taux. Les têtes, vues de face, sont en ronde bosse ; le corps de l'animal se prolonge, sculpté en haut relief, sur la paroi extérieure du trône. Ce monument devait se trouver autrefois à l'abri, dans l'intérieur du

bâtiment; on l'aura déplacé à grand'peine pour voir s'il ne cachait pas un trésor.

Un trône éveille l'idée d'un palais, et tout ici confirme cette première impression. Ce qui frappe tout d'abord, c'est que près de la moitié de la surface bâtie est occupée par une vaste pièce rectangulaire qui a 21 mètres de large sur 25 de long; on y arrivait, du dehors, par trois portes (1 du plan) qui ouvraient sur un double vestibule. Il y a aussi une entrée latérale, une sorte de porte de service (2 du plan). La grande pièce n'a guère pu être qu'une cour. On ne voit pas comment elle aurait été couverte, sinon au moyen d'une toile tendue d'un mur à l'autre; il n'y a pas, sur cette aire, la moindre trace de supports. Nous savons d'ailleurs quelle place occupaient les cours dans les palais assyriens, comment s'y accomplissaient les cérémonies officielles, où les sujets défilaient devant le prince en lui apportant des présents. C'est ici que devait jadis être dressé le trône qui depuis a été traîné hors de l'enceinte.

Sur trois côtés de cette cour, au sud, à l'ouest et à l'est, sont réparties des chambres dont l'accès était facile, soit par la porte latérale, soit par deux amples baies percées dans le mur, à droite et à gauche de l'ouverture qui menait du second vestibule dans la grande salle à ciel ouvert. Toutes ces pièces sont de forme irrégulière; elles n'ont rien de symétrique, sauf à l'ouest, où elles sont disposées en une suite de cellules au milieu desquelles se rencontre une chambre assez spacieuse (10 du plan). Ces chambres étaient sans doute affectées aux gardes, aux officiers et secrétaires du roi, à ce que l'on peut appeler sa maison. Toute cette partie de l'édifice, largement ouverte et communiquant avec le dehors par plusieurs portes, constituait la partie publique de la demeure royale, celle que l'on appellerait aujourd'hui en Orient le *sélamlik;* mais à tout palais oriental il faut une partie réservée, le *harem*, où le maître vit avec ses femmes. Cette habitation privée du prince, on croît la deviner dans la partie postérieure de l'édifice. Celle-ci n'est accessible que par une porte, pratiquée dans le mur de fond de la cour; peut-être était-elle aussi desservie par une petite porte ménagée dans le mur oriental (3 du plan); auprès de celle-ci une chambre qui n'a pas d'issue sur le dedans aurait été une sorte de corps de garde où se tenaient les eunuques. Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse, il y a là, en arrière de la cour et sur son flanc droit, cinq ou six chambres, dont trois assez grandes, qui forment un ensemble isolé et indépendant; l'une d'elles (5 du plan) renferme une auge ou baignoire

creusée dans un quartier de roc (6 du plan). Un bassin du même genre, mais plus petit (8 du plan), se trouve dans la chambre voisine (7 du plan). Enfin, dans l'angle de la cour principale, on remarque une dépression en forme de bassin (9 du plan), qui était peut-être destinée à recevoir l'eau que la pluie répandait dans cet espace découvert; une légère inclinaison du sol l'aurait amenée dans ce coin. Il faudrait fouiller pour voir s'il n'y a pas là un égout percé dans le roc.

De la décoration il ne subsiste d'autre trace qu'une moulure en forme de gorge creusée au bas des murailles, à l'intérieur comme à l'extérieur; il y a aussi le trône, qui prouve que le ciseau du sculpteur avait concouru à orner l'édifice. Celui-ci, avec ses dimensions et l'effort dont témoigne l'emploi de si grands matériaux, ne peut guère avoir été bâti par et pour un particulier; en comptant toutes les pièces qu'il renferme, petites et grandes, on arrive au chiffre d'environ une trentaine. C'était, sans aucun doute, un bâtiment public, le principal de la cité. Le caractère général des dispositions de l'édifice est sensiblement le même que dans les demeures royales de la Chaldée, de l'Assyrie et de Jérusalem. Au contraire, si l'on voulait voir là un temple, on aurait peine à s'expliquer le grand nombre de chambres qui entoureraient le sanctuaire, celui-ci n'ayant pu être que dans la cour centrale; aucune autre pièce ne se distingue assez de ses voisines pour qu'on puisse avoir l'idée d'y chercher le domicile même du dieu; ce temple ne se rattacherait à aucun des types que nous avons eu l'occasion d'étudier jusqu'ici, à aucun de ceux que nous rencontrerons plus tard sur notre chemin. Tout paraît avoir été calculé ici en vue de l'habitation, pour loger un personnage important et sa nombreuse suite.

Ce qui rend cette hypothèse encore plus vraisemblable, c'est la disposition en terrasses, que nous avons vue adoptée, en Mésopotamie, aux abords des résidences royales; nous la retrouverons dans les palais de la Perse. Les ruines que nous venons de décrire sont situées au centre d'une esplanade soigneusement dressée; au-dessous de celle-ci, dans tous les sens, s'en étend une autre qui a 110 mètres de large sur 140 de long[1]; elle est à 5 mètres environ en contre-bas de celle qui portait l'édifice. Les deux esplanades communiquaient, au nord, par un large escalier, dont la place n'est plus indiquée que par la pente du terrain; pourtant, à l'angle nord-est, nous relevons les vestiges de trois gradins. Cet escalier décrivait, vers l'ouest, une courbe qui en adoucissait la pente.

1. Ce sont les mesures prises sur le plan de Texier; à quelques mètres près, elles correspondent à la réalité.

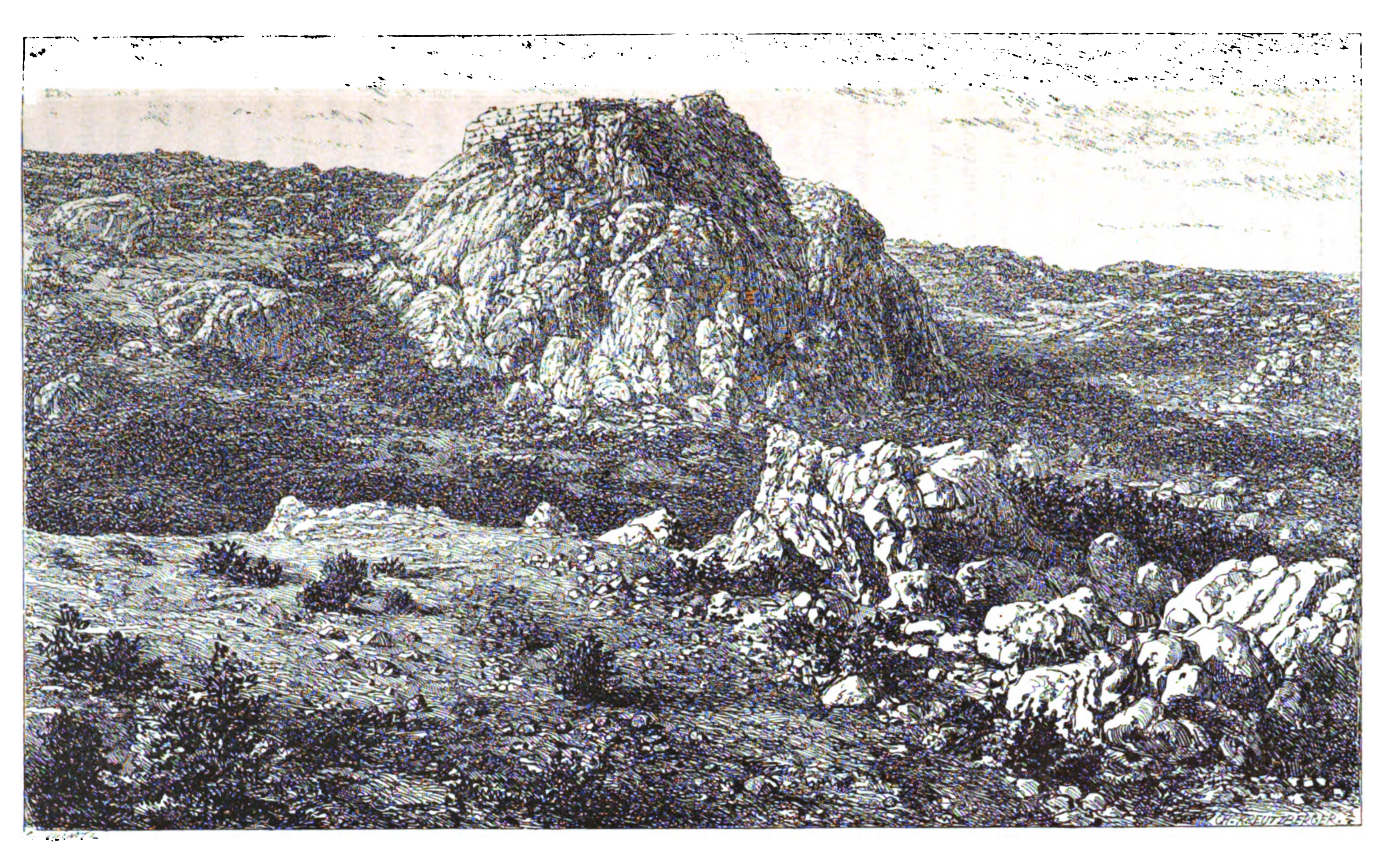


Au milieu, une sorte de dé en pierre où Texier veut voir un autel, et Barth un de ces paliers que l'architecture assyrienne employait pour couper la ligne des escaliers (4 du plan); les dimensions de ce dé sont peut-être trop restreintes pour qu'on puisse y chercher autre chose qu'une sorte de piédestal. Sur la face supérieure du massif, il y a des trous ronds qui ressemblent à des trous de scellement. Il est possible qu'il y ait eu là quelque figure symbolique, peut-être un lion colossal qui regardait la vallée et faisait face à l'ennemi. Dans l'alignement de ce palier ou piédestal, au-dessus du lit du torrent, on aperçoit une grande niche creusée dans le roc; elle a environ 3m,25 de large à sa partie inférieure, sur une profondeur de 1m,60 et une hauteur de 2m,90. Elle est vide, et l'on ne saurait dire si elle renfermait une image ou si c'était un simple abri destiné aux habitants du palais, quand il leur plaisait de venir s'asseoir près du torrent.

L'esplanade inférieure est soutenue par un mur de soubassement haut de 6m,50, formé d'assises dont les unes sont réglées, et les autres irrégulières. A l'une de ses extrémités, vers l'est, cette esplanade était bordée par toute une série de chambres ou cellules qui occupaient en longueur un espace d'environ 58 mètres; ces constructions n'ont laissé sur le sol que de faibles traces.

Tout alentour il y a les restes de travaux qui paraissent avoir été exécutés en vue de cet édifice et de ses habitants. Texier décrit un souterrain qui, du lit du torrent, semble se diriger vers l'esplanade supérieure; il l'a suivi sur une longueur de 100 mètres. Il signale aussi le rocher situé à l'ouest des ruines, qui a été tranché de part en part, de manière à présenter un passage dont les parois sont bien aplanies et verticales.

Malgré la disparition des parties hautes de l'édifice et l'impossibilité où nous sommes de les rétablir, on sent ici, dans l'ensemble, une certaine grandeur et l'instinct de la disposition architecturale. Couronnant les terrasses en étages qui le soutenaient, le palais devait présenter un aspect imposant. La triple entrée, du côté de la ville, paraît avoir été fort bien entendue; elle conduisait à une grande porte dont la largeur dépassait 4 mètres et demi. L'effet devait être encore plus heureux lorsqu'on regardait le palais de la rive droite du ruisseau; de là, l'édifice se montrait dominant le creux du ravin et porté sur un double soubassement, que dessinait la longue ligne, arrondie aux angles, de ses larges gradins. Ces arrangements donnent l'idée d'une civilisation déjà avancée, familière avec les types grandioses qu'avait créés le génie des nations puissantes de l'Asie antérieure et habile à s'en inspirer.



299. — Sari-Kalé. G. Perrot, *Exploration archéologique*, pl. XXXIV.

dans la mesure des ressources dont elle disposait. Ce palais est à une bien moindre échelle que ceux de Calach et de Ninive; cependant, s'il était mieux conservé, il ne paraîtrait peut-être pas indigne de figurer auprès de ces constructions gigantesques.

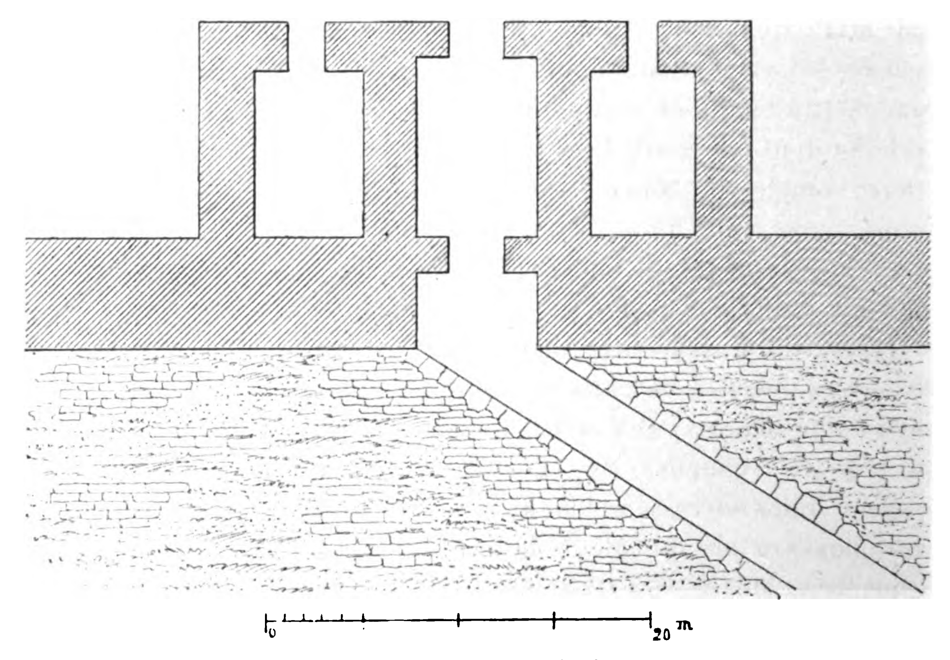
Si, malgré le peu qui en reste, cet édifice donne une assez haute idée du peuple qui l'a bâti, cette impression favorable ne s'affaiblit pas quand, du palais, on remonte les pentes qui conduisent aux murs d'enceinte et aux ouvrages de différente sorte qui étaient destinés à en accroître la résistance. L'architecture militaire de ceux qu'Hérodote appelle les Ptériens vaut leur architecture civile; elle ne témoigne pas d'un moindre effort et d'une moindre ingéniosité. On n'avait rien épargné pour mettre la cité en état de braver un siège, de barrer la route importante dont elle gardait les clefs. Rien ne serait plus curieux qu'un relevé complet de tout ce système de défenses; là encore, faute de temps, nous avons dû nous borner à prendre une idée de l'ensemble et à relever quelques détails qui avaient échappé à nos prédécesseurs.

Dans l'intérieur même de la ville, au sud du palais, entre lui et le rempart, on rencontre deux citadelles qui occupent le sommet d'énormes massifs de rochers. L'une est appelée aujourd'hui par les paysans du lieu *Sari-kalé* ou « la forteresse jaune » (fig. 299), et l'autre, un peu plus éloignée vers l'ouest, *Iénidjé-kalé* ou « la forteresse neuve ». Elles se ressemblent beaucoup. Les rochers qui les portent sont coupés à pic du côté de la basse ville, tandis que vers le sud ils tiennent par une espèce d'isthme au corps même de la montagne. Cet isthme est défendu par un mur qui ferme ce que l'on appellerait aujourd'hui la gorge de l'ouvrage; un autre mur borde la crête de l'escarpement et fait le tour du petit plateau. Les assises y sont en général disposées par lits horizontaux et la plupart des joints sont verticaux. Sur d'autres points, l'appareil est franchement polygonal. Chacun de ces forts renferme, outre des restes de chambres, une citerne creusée dans la pierre vive. Ces réduits devaient aider la garnison à se rallier et à continuer la lutte dans le cas où l'enceinte aurait été forcée; avec des vivres et de l'eau, les défenseurs de la place pouvaient y tenir quelque temps et attendre des renforts.

En dehors de l'enceinte, sur les bords du torrent, il y a de même des ouvrages avancés, des espèces de redoutes. Du fond du ravin, on ne pouvait songer à escalader les précipices qui en forment les parois; mais l'ennemi, arrivant par les crêtes, devait tenter de prendre à revers ces positions dominantes; elles ont donc été protégées, de ce côté, par

des murs d'appareil polygonal qui protégeraient les postes chargés de garder les hauteurs.

C'est entre les citadelles intérieures et ces ouvrages avancés que court l'enceinte qui enveloppait la ville. Ce mur a une épaisseur moyenne d'environ 4^{m},50. L'appareil n'y présente pas partout le même aspect; mais il reste toujours plus ou moins irrégulier. La face tournée vers le dehors est formée de blocs plus gros que ceux de la face interne; entre les deux parements, il y a un remplissage en moellons et en



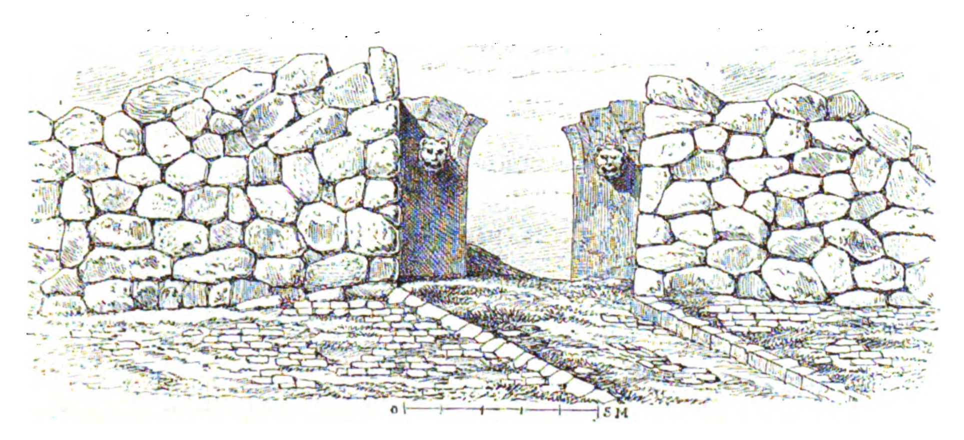
300. — La porte principale de l'enceinte. Plan. Texier, *Description*, pl. LXXXI.

petites pierres. C'est dans le voisinage des portes que la construction est le plus soignée.

En avant de ce mur régnait partout un large fossé qui, suivant les endroits, avait été creusé dans la terre ou dans la roche vive; le mur s'y reliait par un talus qui, sur différents points, est encore très bien conservé. Entre le pied du rempart et le fond de la cuvette, il y a une distance de 20 mètres, avec une inclinaison de 39 à 40 degrés. Là où ce glacis n'est pas taillé dans le roc, les terres ont été maintenues au moyen de pierres plates, de grandeur inégale, qui forment une sorte de perré ou de dallage rustique sur lequel on aurait quelque peine à marcher, sans l'herbe et les buissons qui ont pris racine entre les joints. Représentez-vous l'assiégeant montant à l'assaut sous une grêle de traits,

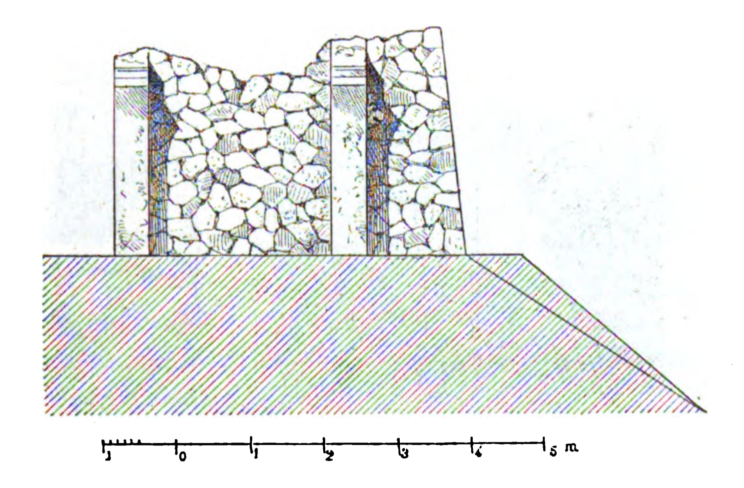
parmi les quartiers de roche qui, lancés de la crête du rempart, roulent à grand bruit jusqu'au fond du fossé; comme il devait, dans de telles conditions, perdre aisément pied, sur cette surface unie et glissante!

Pour que l'on se rende bien compte de cette disposition, nous



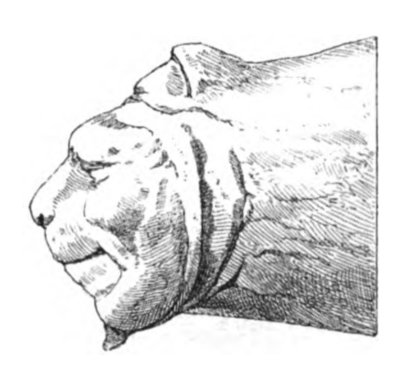
301. — La porte principale. Vue perspective. Texier, *Description*, pl. XXXI.

reproduirons le relevé que Texier a donné de la porte principale, de celle qui s'ouvre au sud. En voici le plan (fig. 300), la vue perspective, prise du dehors (fig. 301), et la coupe longitudinale (fig. 302). On y arrivait, de la campagne, par un chemin oblique tracé sur le glacis; si cette obliquité de la route adoucissait la pente, elle laissait d'autre part celui qui gravissait cette route plus longtemps exposé aux coups des défenseurs du rempart. La voie aboutit à un rentrant de 3 mètres de profondeur, qui se creuse dans la muraille et au fond duquel s'ouvre la porte. Derrière celle-ci il y a une chambre au fond de laquelle une seconde paire de battants devait fermer le passage; enfin deux corps de garde sont ménagés à droite et à gauche



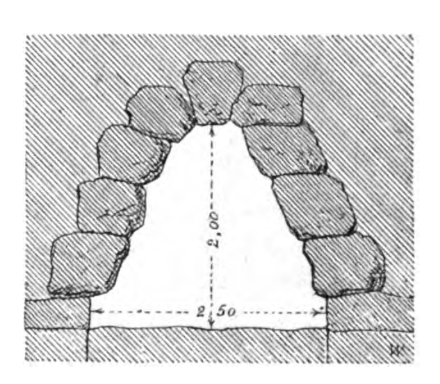
302. — La porte principale. Coupe longitudinale. Texier, *Description*, pl. LXXXI.

de l'entrée. Comme dans les enceintes assyriennes, la porte de la ville forme ici une construction indépendante, qui a environ 18 mètres de profondeur. Ce bâtiment avait sa décoration; sur les deux jambages monolithes qui formaient le chambranle font saillie deux têtes de lion qui ont 0m,90 de relief (fig. 303). Il est facile de comprendre à quelle idée répondait cet ornement, que le visiteur rencontrait ainsi devant lui, comme enseigne parlante, à son entrée dans la ville. La baie aux côtés de laquelle étaient attachés ces symboles, aujourd'hui crevée par le haut, se terminait certainement en manière d'arche; mais, en regardant le dessus des pieds-droits, on reconnaît qu'il n'y a eu là qu'une voûte simulée. Sur les jambages était posé un linteau massif, dans l'épaisseur duquel le ciseau avait continué la courbe qui naît vers la partie supérieure des deux montants.

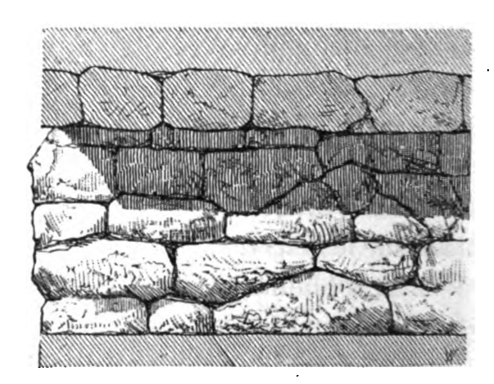


303. — Une des têtes de lion de la porte. Texier, *Description*, pl. LXXXI.

On ne s'était pas contenté de cette grande porte; on avait voulu ménager aussi à la garnison les moyens de communiquer librement avec le dehors. Sur plusieurs points, nous retrouvons les restes de passages étroits qui, pratiqués en dessous de la muraille, débouchaient en bas du talus, dans le fossé. Le plus remarquable est celui qui se trouve à l'ouest de la grande porte, dans la partie la plus élevée de l'enceinte, là où le sol est couvert par un petit bois de chênes. Il est formé par cinq assises doubles de pierres brutes, posées en encorbellement et

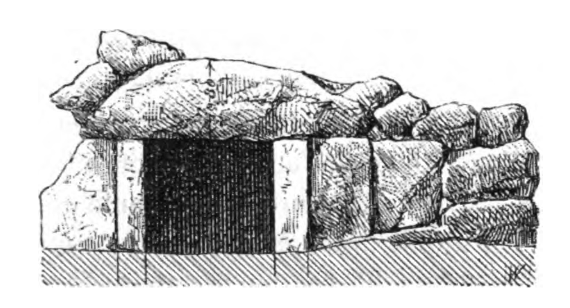


304. — Passage souterrain. Coupe transversale. G. Perrot, *Exploration archéologique*, t. I, p. 329.

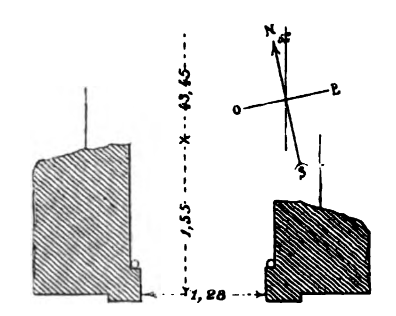


305. — Passage souterrain. Coupe longitudinale. G. Perrot, *Exploration archéologique*, t. I, p. 329.

contre-buttées au sommet par une rangée de blocs qui forment une sorte de clef de voûte, presque partout pendante (fig. 304 et 305). Il y a là comme une sorte de tendance à la voûte, de compromis entre la voûte simulée et la voûte à voussoirs. La porte qui donne dans le fossé est encore intacte (fig. 306); des trous de gonds y sont visibles, comme



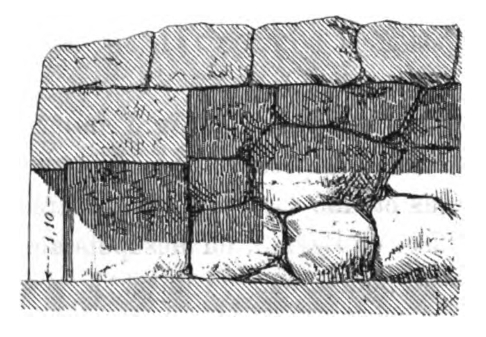
306. — Passage souterrain. Face sur l'entrée. G. Perrot, *Exploration*, t. I, p. 329.



307. — Passage souterrain. Plan de l'entrée. G. Perrot, *Exploration*, t. I, p. 329.

on le remarquera sur le plan (fig. 307); mais en arrière du bloc qui forme le linteau, la voûte est effondrée. Il est d'ailleurs aisé, en prenant les dimensions des quelques pierres qui se sont déplacées en cet endroit, de restaurer toute cette entrée (fig. 308).

Par le trou qui s'est fait en arrière du linteau, on peut entrer dans le souterrain et le suivre jusqu'à 45 mètres de distance; il va du sud au nord et s'élève avec une pente assez marquée jusqu'au point où on le trouve bouché. A une seconde visite, en prenant à la boussole la direction du passage, nous découvrîmes l'issue intérieure du corridor, cachée en arrière du rempart. Ce curieux couloir rappelle celui qui règne dans les murs



308. — Passage souterrain. Coupe restaurée de l'entrée. G. Perrot, *Exploration*, t. I, p. 329.

de Tirynthe, en Argolide; les blocs sont ici plus petits, mais le couloir a en longueur 15 mètres de plus qu'à Tirynthe. L'issue qui débouchait dans le fossé était peut-être masquée par des buissons. A l'autre bout du corridor, dans l'intérieur de l'enceinte, nous avons relevé les restes de fondations en gros blocs qui dessinent sur le sol des redans. Il y avait là quelque édifice public ou peut-être un poste militaire. Sur le rempart, juste au-dessus du corridor, on distingue les

restes d'une porte dont faisaient partie des pierres énormes, qui gisent sur le sol et que surmonte une moulure en forme de doucine grossière. Pendant que l'assiégeant, voyant cette porte fermée, ne se défiait pas, on avait chance de le surprendre par une sortie subite, faite à l'aide du passage souterrain.

Ces quelques indications suffisent à donner une idée de l'intérêt que présenterait le relevé minutieux et complet de tout ce qui reste des défenses de la ville, travail que nous avons vivement regretté de n'avoir pu entreprendre, et qui, nous l'espérons, tentera quelque explorateur. On y trouverait tous les éléments d'une étude sur l'art de la fortification tel que le pratiquaient les peuples de l'Asie Mineure, avant toute relation avec le monde hellénique. Il y aurait profit à chercher en quoi les procédés suivis par les ingénieurs grecs diffèrent ou se rapprochent de ceux qu'avaient employés les ingénieurs orientaux; peut-être, au cours de cette comparaison, serait-on conduit à constater de curieuses analogies entre la forteresse cappadocienne et les plus anciennes enceintes qui existent sur le sol de la Grèce, celles par exemple de Tirynthe et de Mycènes. On connaît les traditions qui donnent pour fondateurs à ces vieilles cités de l'Argolide des héros qui seraient venus d'Asie; le jour où l'on aurait étudié de plus près et dans un détail plus précis la civilisation primitive de la péninsule, qui sait si l'archéologie ne se chargerait pas de confirmer le témoignage de ces mythes que pendant longtemps l'histoire n'a pas pris au sérieux?

Ce qui surprend ici l'observateur, c'est que la courtine, partout du moins où nous l'avons examinée, n'est pas flanquée de tours; il ne semble pas y en avoir eu non plus auprès des portes. On en est d'autant plus étonné que, depuis une très haute antiquité, l'architecture militaire, en Égypte, en Mésopotamie et en Syrie, savait faire usage de la tour pour mieux protéger les entrées et pour tenir l'ennemi à plus grande distance du pied de la muraille[1]. A défaut de tours, le mur avait-il des créneaux? Comme il a perdu partout ses assises supérieures, on est embarrassé pour répondre à cette question; ce qui la trancherait, ce seraient quelques fouilles exécutées autour du rempart; si le crénelage a jamais existé, on en retrouverait des débris. Jusqu'à preuve du contraire, nous doutons fort que le mur ait été crénelé.

Le créneau, qui naît si aisément de la brique, est bien plus difficile à obtenir avec la pierre, surtout avec la pierre presque brute, comme

1. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 494, 498; t. II, pp. 479, 488; t. III, pp. 325, 353; t. IV, pp. 311, 312.

elle l'est ici. Avec son mur à crête lisse et dépourvu de saillants, l'architecte cappadocien est donc moins habile, moins avancé dans son art que l'architecte assyrien; de plus, il a mal calculé le rapport entre l'étendue de l'enceinte et le chiffre de la garnison qu'elle exigerait; il lui a donné un trop grand développement, et, lors de l'invasion lydienne, l'attaque portant sur plusieurs points à la fois, il s'en sera trouvé où les défenseurs de la place n'étaient pas en nombre, soit pour prévenir une surprise, soit pour repousser l'assaut. Tout en signalant cette faute et les conséquences fâcheuses qu'elle ne pouvait manquer d'avoir, il convient de rendre justice aux dispositions ingénieuses que renferme l'œuvre de ce constructeur, à l'adresse et au patient effort des ouvriers qu'il y a employés; ses passages souterrains et surtout son glacis empierré sont bien conçus et exécutés avec beaucoup de soin.

Par ses défauts et par ses lacunes comme par ses qualités, l'architecture militaire a donc ici tous les caractères d'un art indépendant et original, qui ne relève que de lui-même, qui est arrivé par ses propres forces à nourrir de hautes ambitions et à se montrer, dans une certaine mesure, capable de les réaliser. Cet art ne se contente pas d'obtenir l'effet utile auquel il vise; il en est déjà à éprouver le désir d'orner ceux de ses ouvrages qui sont le plus en vue, qui doivent le plus attirer l'attention, les portes par exemple; celle qui paraît avoir été l'entrée principale se pare de têtes de lions; ailleurs on trouve la trace de moulures qui décoraient le chambranle. Si l'ornemaniste et le sculpteur ont été ainsi requis de prêter leur concours à des travaux pour lesquels, à la rigueur, on aurait pu se dispenser de leur intervention, c'est que cette société possédait déjà des artistes accoutumés à copier la forme vivante, celle de l'animal et celle de l'homme, à s'en servir pour donner une traduction plastique des idées et des croyances du peuple qui les emploie; nous en aurons la preuve en quittant la ville pour aller visiter le monument que l'on peut considérer comme le chef-d'œuvre de l'art cappadocien.

§ 4. — LE SANCTUAIRE. — IASILI-KAÏA.

La ville était tout entière sur la rive gauche du torrent; il n'y a pas de restes d'habitations sur la rive droite. En gravissant de ce côté, dans la direction de l'est, les pentes assez raides de la vallée, on atteint, à 1000 mètres environ du village, la suite de bas-reliefs sculptés dans le roc qui est connue dans le pays sous le nom de *Iasili-kaïa*.

Ces bas-reliefs se divisent en trois groupes. Le plus important (A-K du plan) est celui qui couvre les parois d'une sorte de cour à peu près rectangulaire, taillée dans un massif de rochers qui la ferme de trois côtés et qui laisse au sud-ouest, vers la ville, une ample ouverture (fig. 309)[1]. Sa plus grande largeur est de 11m,40 et elle a environ 25 mètres de long (fig. 310)[2]. Le deuxième groupe se compose des figures ciselées dans les parois d'une étroite galerie qui a été pratiquée dans le même massif, à l'est de la précédente (N P du plan). On peut regarder comme formant un troisième groupe deux figures placées dans un renfoncement, à l'entrée d'une sorte de fente qui met en communication la grande salle et le corridor (L M du plan).

Après l'exécution, les sculptures avaient été recouvertes d'une sorte d'enduit jaunâtre et luisant, qui par places se détache encore sous le couteau[3]. Malgré ces précautions, elles ont beaucoup souffert, surtout dans les parties que frappe le vent de pluie et que le soleil éclaire mal. Là, en maint endroit, le roc s'est recouvert de taches et de plaques de lichen. M. Guillaume a dû souvent promener ses doigts sur les surfaces pour relever certains détails, qui ne se distinguaient pas sur les épreuves photographiques. La pierre est un calcaire cristallin d'un grain moins ferme et moins fin que le marbre; exposée à toutes les intempéries sous un climat d'ailleurs assez rigoureux, elle ne donne plus, par places, que le contour extérieur et le mouvement général de l'image.

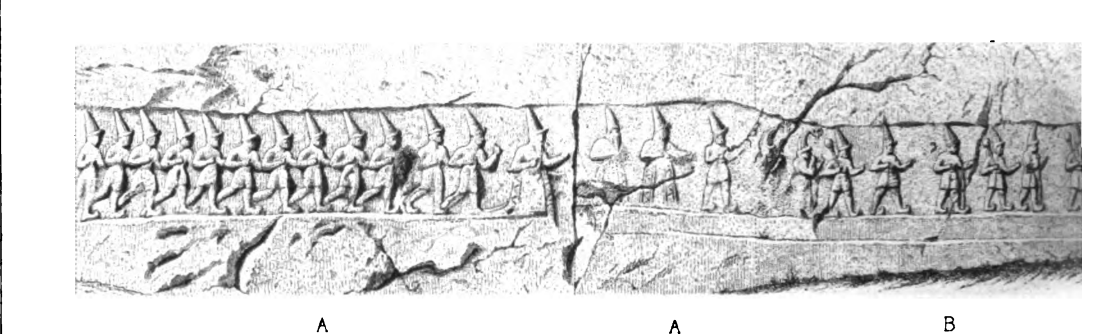
Les figures sont de tailles très différentes. Elles varient dans une très large limite, de 0m,75 à 3m,23. Le relief en a toujours été très faible. Tout autour des personnages, la surface du roc avait été creusée de quelques centimètres; les figures ressortaient ainsi au centre d'une sorte de cuvette verticale.

Aujourd'hui le sol de la grande salle est formé par de la terre où poussent du gazon et des broussailles. Il n'en était pas ainsi dans l'an-

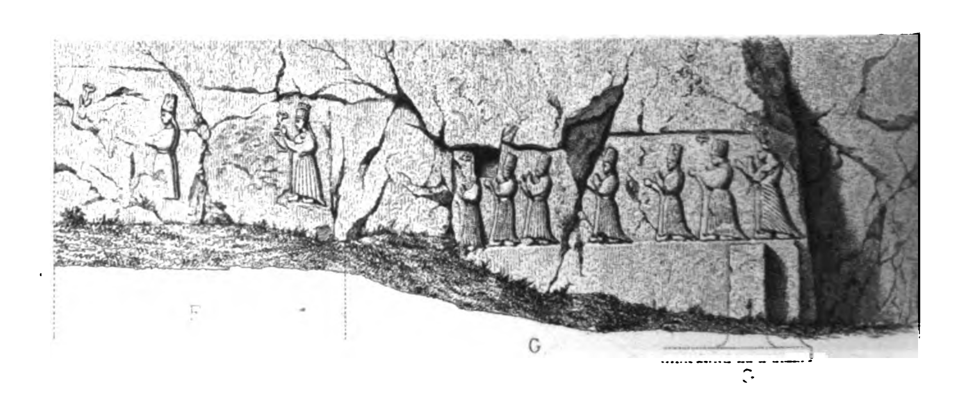
1. Cette vue a été dessinée par M. Saint-Elme Gautier, d'après la planche 72 de Texier et la photographie reproduite dans la planche 36 de notre *Exploration archéologique de la Galatie.*

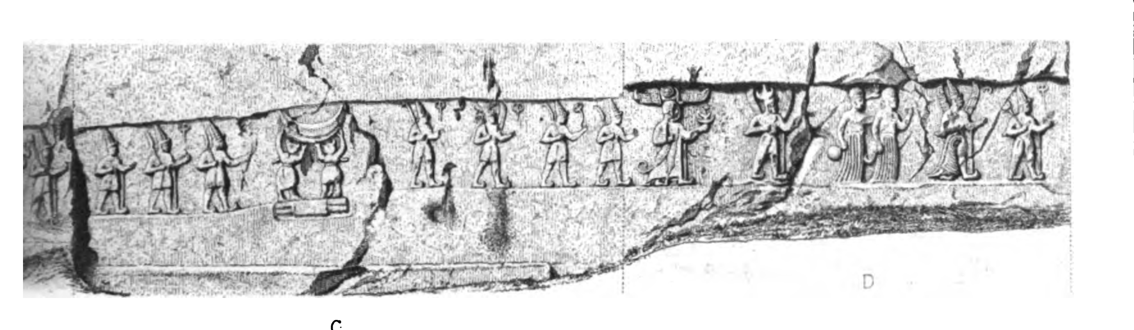
2. Ce plan représente une section horizontale des rochers, à la hauteur des bas-reliefs. On y distingue la grande enceinte, et la petite, ou couloir, avec ses diverses issues. Chaque bas-relief est indiqué par une lettre placée devant la paroi qui le porte, ce qui permet de le retrouver dans la planche d'ensemble (pl. VIII). Le bas-relief P est indiqué ici trop grand ; à l'échelle du plan, il aurait 2m,40 et il n'a, en réalité, que 1m,40 de large.

3. Où nous avons pu constater le plus sûrement la présence de cet enduit, c'est dans les douze guerriers du couloir (fig. 319) ; ils étaient aux trois quart ensevelis, jusqu'au moment où nous les avons dégagés ; sous la terre qui couvrait le bas-relief, le stuc s'était partout conservé.


A
A
B

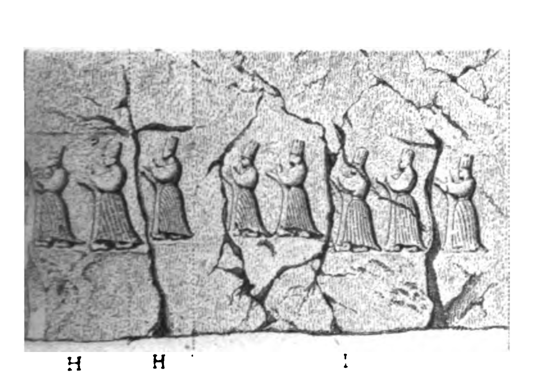



F
G



C

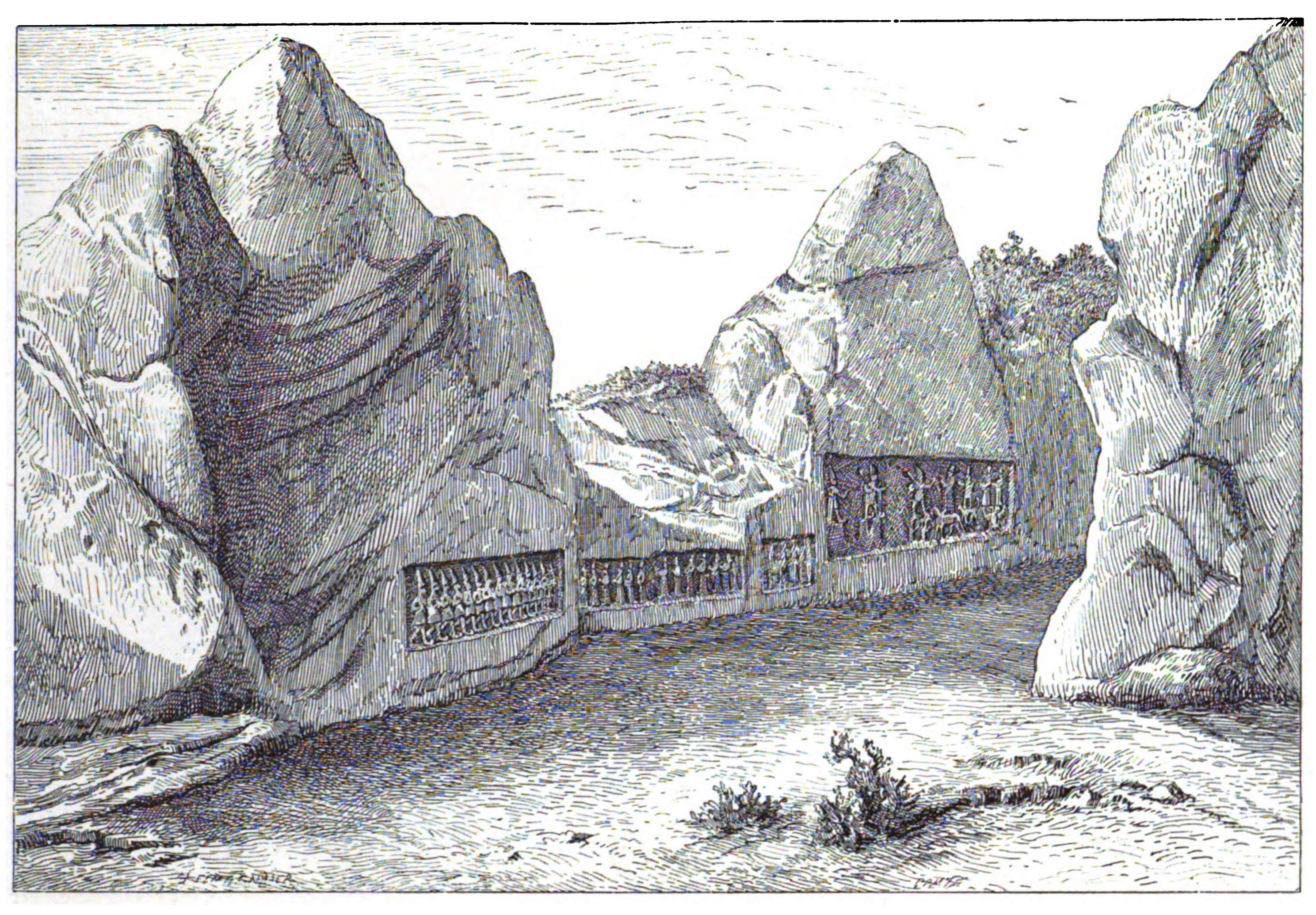




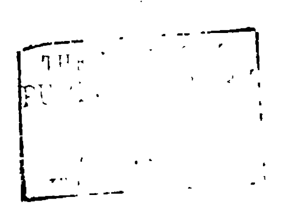
H H I



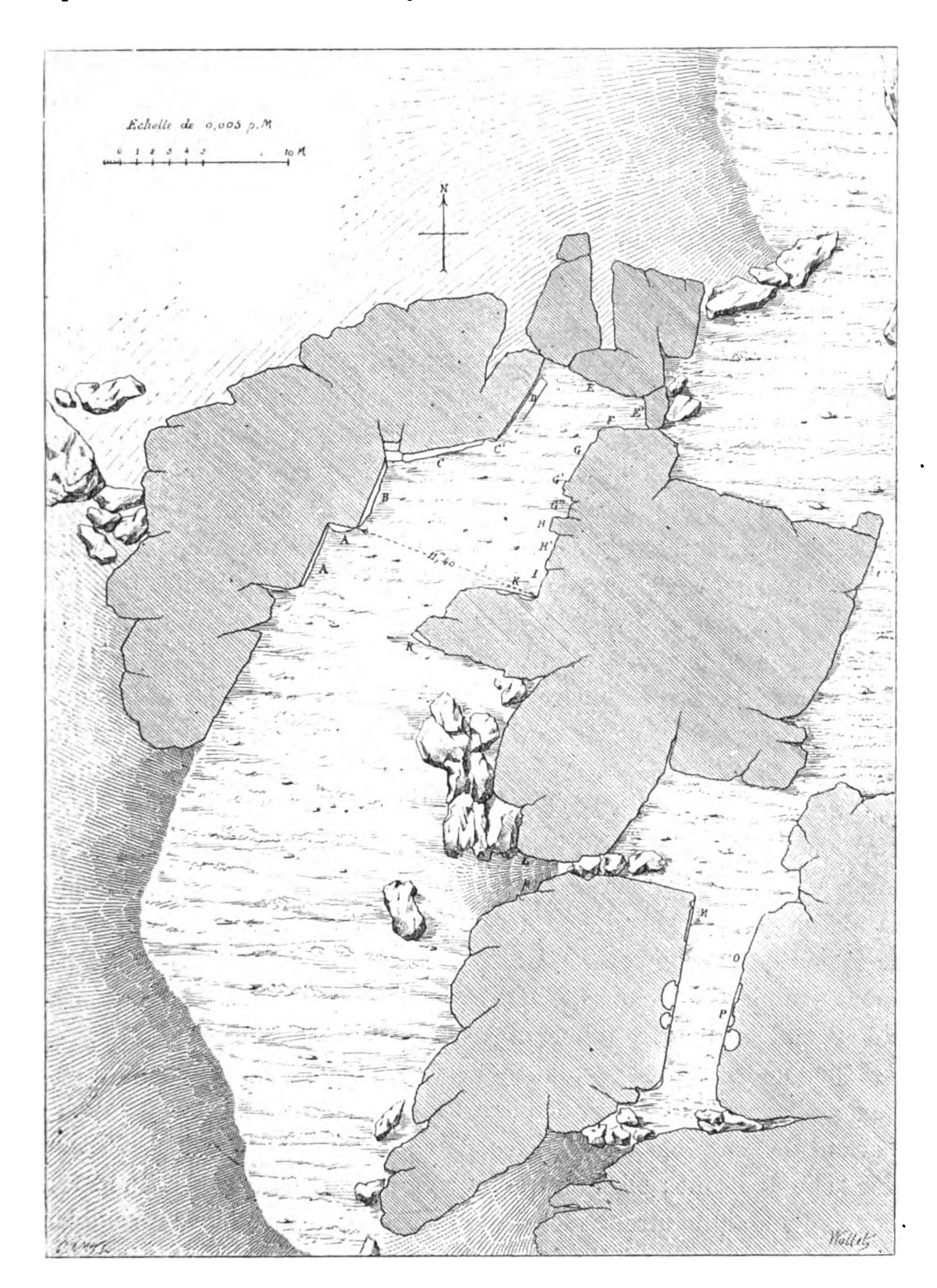
K



309. — Iasili-kaïa. Vue perspective de la grande cour.



tiquité. Sous les bas-reliefs il y a une sorte de banquette où l'on croit



310. — Iasili-kaïa. Plan. G. Perrot, *Exploration*. pl. XXXVII.

reconnaître la trace d'une rigole (planche VIII, en A, B, C). En dessous la paroi est ravalée au ciseau ; avec quelques coups de pioche on

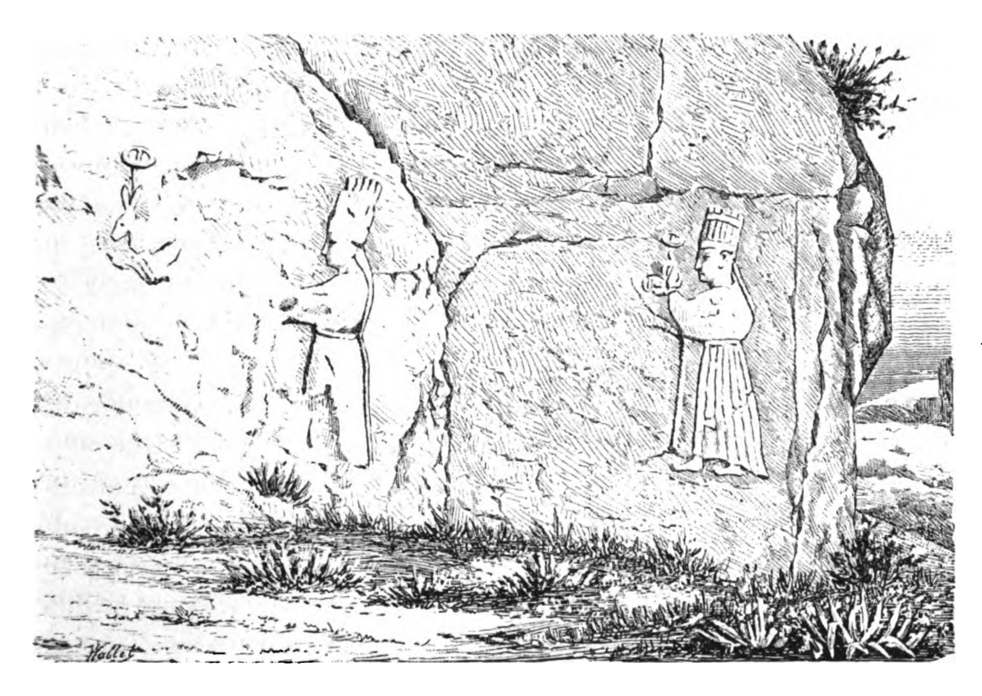
atteint une aire horizontale, nivelée à l'outil, qui formait autrefois le sol de la cour. Devant un des bas-reliefs de droite (pl. VIII, G') on observe une sorte de contrefort, qui fait sur le mur de roc une saillie de 10 à 12 centimètres; nous en avons dégagé la base et nous l'indiquons en pointillé. Était-ce un autel ou un piédestal? Nous croirions plutôt à un autel. Une figure placée sur ce socle aurait caché une des figures de la scène sculptée sur le roc. Les sondages opérés à l'endroit où l'on peut placer l'entrée de l'enclos ne nous ont révélé aucune trace de clôture; de même, dans les parties hautes du rocher, nous n'avons point aperçu de vestiges d'une couverture quelconque, de trous qui auraient reçu l'extrémité de poutres ou de tiges métalliques.

Voici donc comment on peut se représenter cet ensemble quand il était en état d'entretien. C'était une grande cour, à ciel ouvert, de forme irrégulière. Pour l'établir, on avait profité de l'espace que laissaient entre eux des blocs de rocher hauts de 8 à 10 mètres. Vers le fond de cette cour, le bas, mais le bas seulement du roc avait été taillé; toute la partie supérieure de cette surface était restée brute. Une longue suite de figures (il y en a jusqu'à soixante-sept) avait été sculptée dans la bande de roc lisse qu'avait dressée le ciseau. Il y avait là un mélange de nature et de travail humain qui ne devait pas manquer d'effet, lorsque les images avaient encore toute leur fraîcheur et tout leur relief. Celles-ci, grâce au stuc qu'y avait appliqué le pinceau, se détachaient en clair sur la surface rugueuse et sombre dont elles n'occupaient, avec le cadre qui les cernait, que la moindre portion. Par ses allures symétriques, par l'espèce de rythme et de cadence qui y régnait, la file de personnages qui se déroulait autour du spectateur placé vers le milieu de la salle contrastait avec les crêtes inégales et capricieusement dentelées des énormes quartiers de roc auxquels l'homme avait lié et confié son œuvre, pour en assurer l'éternelle durée.

Quel qu'en soit le sens, le sujet représenté dans la grande salle peut se définir la rencontre de deux cortèges. Deux processions parallèles, partant de l'entrée, se développent l'une sur la paroi de gauche, l'autre sur celle de droite; elles font le tour de la salle en marchant à la rencontre l'une de l'autre, et les personnages qui les conduisent semblent s'aborder sur la paroi du fond (planche VIII). Tout en se répondant ainsi, d'un mur à l'autre, les deux cortèges sont loin d'avoir la même importance; celui de gauche est plus nombreux et plus varié; il se compose de quarante-cinq figures, dont les ajustements, les attributs, les poses même présentent une certaine diversité; il n'y en a que vingt-

deux dans celui de droite, et, sauf un seul, qui reste à part, tous les personnages de cette bande reproduisent fidèlement un type unique.

Dans tous les personnages de droite, hors dans celui auquel nous avons fait allusion, qui marche le second, ce sont des femmes que l'on croit reconnaître à la robe traînante dont les plis réguliers descendent jusqu'à la cheville, et aux cheveux qui tombent en longues tresses sur les épaules. Nous ajouterons, observation qui n'avait pu être faite avant de toutes récentes découvertes, que la tiare ronde, l'unique coiffure que



311. — Iasili-kaïa. Bas-relief de la grande enceinte, lettre F du plan. Hauteur de la seconde figure, 0m,81. *Exploration archéologique*, pl. XLVIII.

l'on rencontre dans cette série, ressemble fort à celle que portent les femmes dans les stèles de *Marach* (fig. 280 et 281); seulement, ici cette tiare, posée plus droite, est cannelée et comme tourrelée par en haut. C'est la même coiffure, mais devenue plus élégante et plus ornée, ou peut-être seulement dessinée par un ciseau plus adroit à rendre de menus détails (fig. 311). Dans le cortège de gauche il n'y a que des hommes[1];

1. Ce n'est pas l'avis de M. Ramsay, qui a examiné avec soin ces bas-reliefs et en a fait le sujet d'intéressantes observations (p. 14 à 21 de l'étude intitulée *On the early historical relations between Phrygia and Cappadocia*, dans le *Journal of the royal asiatic society of Great Britain and Ireland*, volume XV, partie I). Il croit que le cortège de gauche contient aussi nombre de figures féminines. Ses raisons ne nous ont pas convaincu.



quelques-uns sont barbus[1]; la plupart portent un même costume, le bonnet conique que nous avons déjà rencontré dans les monuments de la Syrie septentrionale et la tunique courte, qui s'arrête au-dessus du genou (fig. 312); par-dessus cette tunique est parfois jeté un manteau, qui s'allonge en pointe par derrière et cache une des jambes, mais laisse l'autre dégagée et découverte (pl. VIII, D).

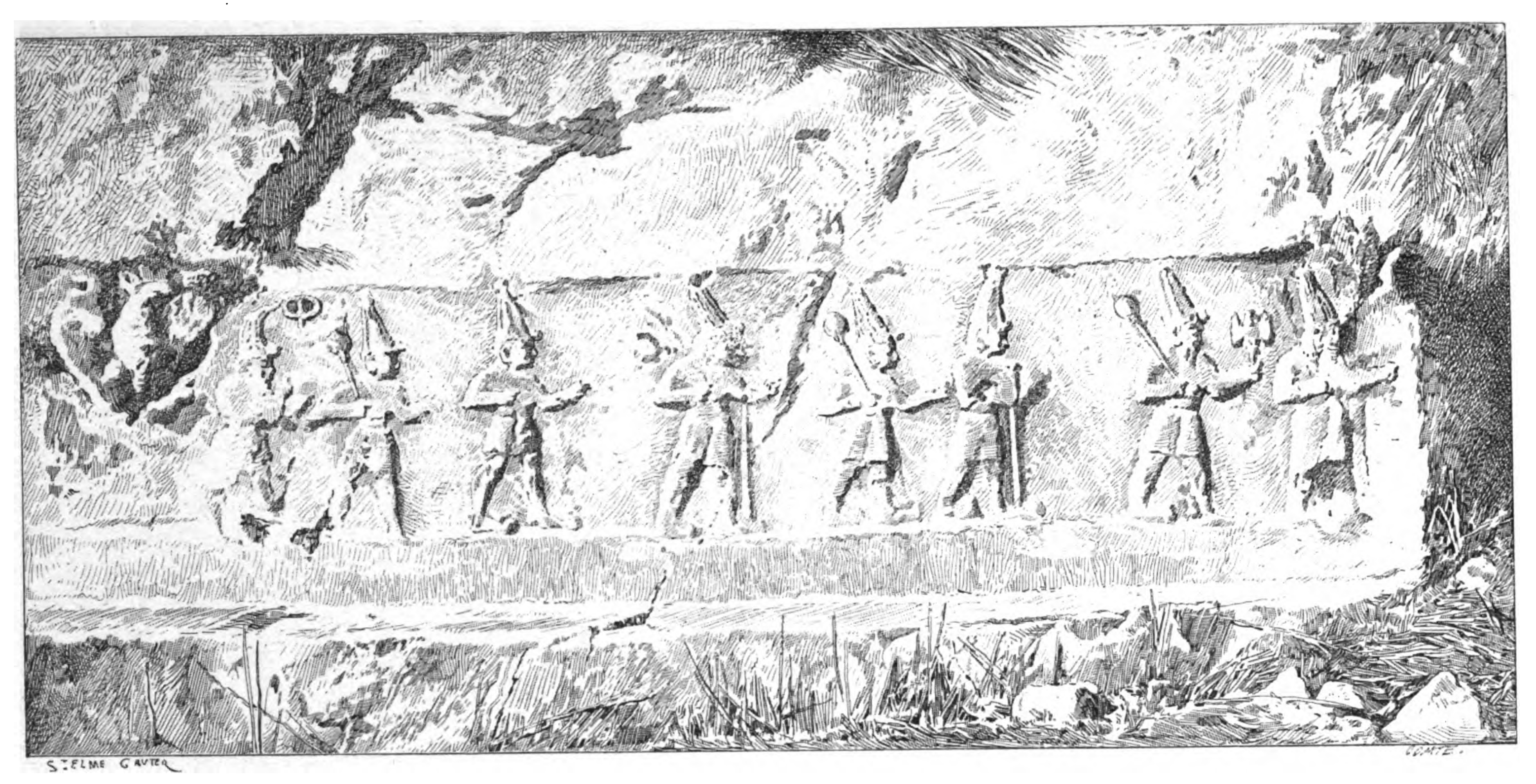
Il n'y a que deux personnages à propos desquels on pourrait avoir quelques doutes (pl. VIII, D, au milieu); ils sont vêtus d'amples robes qui couvrent même les pieds; mais leur coiffure n'est pas celle des femmes; ils n'ont ni les tresses sur le dos, ni la tiare ronde et cannelée; la calotte dont ils sont coiffés, se rencontre, en Syrie, sur la tête de personnages auxquels il n'y a aucune raison d'attribuer le sexe féminin (fig. 269, à gauche); c'est, avec la visière en moins, la coiffure du roi Tarkudimme (fig. 262). Dans ces deux personnages, qui n'ont certainement pas de barbe, nous verrions des prêtres eunuques, type que des figures isolées, de plus grande dimension, reproduisent deux fois encore dans la suite de ces bas-reliefs (fig. 314 et 321) et que nous retrouverons à *Euiuk*.

Dans chacune des deux séries, les figures vont grandissant à mesure qu'elles se rapprochent du point de rencontre; de 0^{m},75 à 0^{m},80 qu'elles ont près de l'entrée, elles arrivent, dans le groupe central, à près de 2 mètres. Cette différence d'échelle s'explique par une idée naïve que l'on rencontre chez presque tous les artistes primitifs : c'est le désir de marquer l'importance relative des personnages par la différence de leur taille. Les hommes du commun ne peuvent être aussi grands que les princes et les rois; les rois même doivent être de moins haute stature que les dieux. L'artiste traduit tout d'abord ainsi, pour l'œil de la foule, des distinctions qu'un art plus savant indiquera par la différence du costume et surtout par le caractère plus noble des mouvements et des types. Il va de soi qu'ici les principaux acteurs de la scène, des dieux, croyons-nous, sont ceux qui marchent en tête des deux cortèges.

Interpréter cette scène est chose moins facile que ne paraissait le

1. Ce détail disparaît à l'échelle où sont réduites les figures dans notre planche d'ensemble, et il faut même une grande attention pour le distinguer sur l'original; c'est surtout par le toucher, en promenant les doigts sur le roc, que nous avons pu le constater dans maintes figures des bas-reliefs A, A' et B (*Exploration archéologique*, p. 353 et 354). Sur notre planche, la barbe n'est nettement visible que dans la figure qui marche en tête du cortège de gauche; comme cette figure est de plus grande dimension, le dessinateur a pu bien y marquer ce trait, qui est aussi très apparent sur le bas-relief.





312. — Iasili-kaïa. Bas-relief de la grande enceinte. Lettre A du plan. Hauteur, $0^m,86$. *Exploration*, pl. xxxix.

croire l'académicien qui, chargé de faire un rapport sur la découverte, alors récente, de M. Texier, reconnaissait ici « Astarté appelant à l'immortalité un monarque vertueux[1] ». On a présenté, de cette grande page de sculpture, deux espèces d'explications. Vivement frappés du caractère symbolique propre au grand bas-relief du fond, Raoul-Rochette et Lajard se sont accordés à reconnaître dans les deux principales figures les grandes divinités de la religion assyrienne, le dieu Sandon, transformé en Hercule par les Grecs, et la déesse Mylitta, l'analogue d'Aphrodite[2]. D'autres savants, notamment ceux qui ont exploré eux-mêmes la Ptérie, voient ici l'alliance de deux peuples sous les auspices des dieux. Quels sont ces peuples? Pour toute la période antérieure aux guerres médiques, l'histoire des parties orientales de l'Asie Mineure nous est presque complètement inconnue; nous ne trouvons pas plus de renseignements chez les auteurs classiques que dans les documents orientaux; les dates sont incertaines et les personnages à demi fabuleux. L'absence de toute inscription, du moins de toute inscription lisible, épaissit encore la nuit; aussi est-on loin d'être d'accord.

Dans la première explication qu'il avait donnée de ce monument, M. Texier avait reconnu à première vue des Paphlagoniens et des Amazones. Plus tard il y a cherché un souvenir du culte d'Anaïtis, la grande déesse médique, et des dieux Omanus et Anadate qui, d'après Strabon, partageaient ses autels[3]; ces bas-reliefs représenteraient les *Sacæa,* fêtes où l'on commémorait, dans tout l'empire médique, l'anniversaire d'une victoire remportée sur les Saces, conquérants d'origine scythique[4]. Hamilton, lui, incline à voir ici un roi de Médie et un roi de Lydie qui s'avancent, accompagnés de leurs serviteurs, pour traiter de la paix; à droite seraient les Mèdes, à gauche les Lydiens et les Phrygiens[5]. M. Kiepert est aussi frappé des grands bonnets coniques, et insiste sur le passage dans lequel Hérodote signale les tiares terminées en pointe que portaient les Saces ou Scythes Cimmériens, race qui domine dans l'Asie antérieure jusqu'au temps d'Alyatte et de

1. Nous empruntons cette citation à E. Vinet. Son article sur les *Missions de Phénicie et d'Asie Mineure,* recueilli dans le volume de mélanges intitulé *l'Art et l'Archéologie* (in-8°, Didier, 1874), nous a mis sur la voie de bien des rapprochements instructifs.

2. Raoul-Rochette, *Mémoire sur l'Hercule phénicien et assyrien* (Académie des inscriptions, *Mémoires,* t. XVII, 1848, p. 180). Lajard, *Recherches sur le culte de Vénus en Orient et en Occident,* p. 119.

3. Strabon, XI, viii, 4; XV, iii, 15.

4. *Asie Mineure* (*Univers pittoresque*), p. 615.

5. *Researches in Asia Minor,* t. I, pp. 394, 395.

Cyaxare Ier[1]. Barth va plus loin. Pour lui, ces bas-reliefs représentent le mariage d'Aryénis, fille d'Alyatte, avec Astyage, fils de Cyaxare[2]. Il trouve même ici, sous forme symbolique, l'indication du singulier événement qui amena la paix. Il s'agit de cette éclipse totale du soleil qui effraya les soldats d'Alyatte et de Cyaxare[3]. Barth a cru voir deux disques, emblèmes du soleil et de la lune, tenus en l'air par les deux figures monstrueuses qui sont ciselées à l'entrée de la fente par laquelle la grande salle communique avec le couloir (L et M du plan, fig. 315, 316); ces disques feraient allusion à l'éclipse. Nous n'avons rien trouvé de pareil sur la pierre[4].

Selon nous, il ne faut point chercher ici la représentation d'événements historiques; ce que l'on doit y reconnaître, c'est l'expression des idées religieuses du peuple qui a sculpté ces bas-reliefs, c'est l'image des dieux qu'il adorait et des pompes du culte par lequel il avait coutume de les honorer.

L'un au moins des deux cortèges contient des personnages ailés qui n'appartiennent pas au monde réel (lettre D du plan, pl. VIII). Si, dans les bas-reliefs assyriens, qui ont surtout une couleur historique, on rencontre de ces génies ailés, de ces dieux à figure plus ou moins étrange, ce n'est guère que dans les scènes de prière solennelle et de sacrifice, analogues au thème que nous pensons deviner ici; nous ne les voyons pas mêlés à des épisodes de chasse ou de guerre, sauf parfois sous la forme de ce personnage divin qui plane au-dessus de l'action, engagé jusqu'à mi-corps dans l'anneau sacré que des ailes éployées soutiennent en l'air; ils ne sont pas mêlés à la foule humaine et vivante, ils ne viennent pas, par leur intervention, enlever à ces tableaux variés le caractère qui les distingue, celui d'une fidèle copie de la réalité. D'ailleurs, de toutes les explications historiques qui ont été proposées, il n'en est qu'une, celle de Barth, qui paraisse s'accorder, dans une certaine mesure, avec les données du bas-relief en question. Hérodote ne dit pas que les Scythes Cimmériens aient été seuls à porter ces tiares hautes et pointues qu'il leur prête, et, dans l'ordonnance de ces groupes comme dans l'attitude des différents acteurs, on n'aperçoit rien qui rappelle clairement la prétendue victoire remportée sur ces barbares

1. *Archæologische Zeitung*, Berlin, 1843, p. 44. Hérodote, vii, 64.
2. *Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 45.
3. Hérodote, I, 74.
4. L'épannelage ou ébauche de la figure M a laissé une petite épaisseur à peine sensible qui relie le bout des doigts de chaque main, et cela a fait croire que ce génie tenait des globes ou des astres : il n'en est rien.

envahisseurs par la population sédentaire de l'Asie Mineure. Enfin c'est une singulière idée que de vouloir reconnaître les Mèdes, ces vaillants soldats, dans toutes ces figures, de costume et d'aspect féminin, qui forment le cortège de droite. Au contraire, à première vue, on peut être tenté d'y voir le cortège nuptial d'Aryénis, marchant à la rencontre du cortège viril et guerrier que conduit son futur époux, Astyage, l'héritier du trône médique. La princesse lydienne marcherait en tête, accompagnée de son père Alyatte; viendraient ensuite toutes ses femmes, toutes les esclaves qui doivent former sa maison et la suivre en Médie.

Toute séduisante qu'elle paraisse d'abord, cette hypothèse, elle non plus, ne résiste pas à la critique. Hérodote ne dit pas que la Ptérie ait été le théâtre de la dernière rencontre entre Alyatte et Cyaxare, ni celui de la négociation qui mit fin à la lutte; quelle raison avons-nous de penser que là plutôt qu'ailleurs ait été conclu, célébré et commémoré le mariage d'Astyage et d'Aryénis? Puis sommes-nous bien fondés à croire que ce mariage ait causé, dans le milieu où il s'est produit, une assez vive émotion pour que l'on ait cru nécessaire d'en conserver le souvenir par un travail aussi considérable? Si Hérodote a entendu parler de ce combat interrompu par une éclipse et du traité qui fut ensuite conclu entre les belligérants, c'est parce que les Milésiens contaient à ce propos une anecdote toute à l'honneur de Thalès, ce sage dont ils étaient si fiers : celui-ci aurait prédit l'éclipse qui consterna les barbares. Cette antithèse flattait l'orgueil des Ioniens; grâce à elle, tandis que presque tous les autres faits de cette histoire tombaient dans l'oubli, l'épisode final de la guerre entre Mèdes et Lydiens s'est conservé dans la mémoire des hommes; s'ensuit-il que l'événement ait eu, aux yeux des contemporains, l'importance que nous sommes tentés de lui attribuer aujourd'hui?

Enfin, s'il y avait deux peuples que touchait cette alliance de famille, c'étaient les Lydiens et les Mèdes plutôt que les Cappadociens; or les Lydiens n'ont pu entreprendre d'exécuter cette grande page de sculpture sur un territoire qui ne fut jamais compris dans leur empire; quant aux Mèdes, s'ils avaient été les auteurs de cet ouvrage, ils y auraient certainement mis quelques lignes ou au moins quelques mots de leur écriture, de celle que, dans les inscriptions trilingues de l'Iran, on trouve associée à la perse et à l'assyrienne. Au contraire, les quelques signes que l'on aperçoit ici, dans le champ du bas-relief, n'appartiennent à aucune des variétés du système graphique dont l'élément pre-

mier est, comme on voudra l'appeler, la flèche ou la tête de clou; si on en cherche ailleurs le prototype, on le trouvera parmi les hiéroglyphes de la Syrie septentrionale. Un des caractères qui reviennent le plus souvent dans les textes que nous avons considérés comme hétéens, c'est celui-ci : . M. Sayce y voit un déterminatif qui précède et signale les noms des différentes divinités[1]; or, à *Iasili-kaïa,* ce signe, que l'usure du roc a pu faire disparaître dans bien des endroits, s'aperçoit encore devant plusieurs personnages (pl. VIII). Tantôt il est là sous une forme presque aussi simple qu'en Syrie : c'est un anneau ovale que traverse par le milieu une barre verticale et que supporte une tige très mince; tantôt il entre dans la composition d'une image plus compliquée : il surmonte soit une petite figurine qui ressemble à une poupée, à un fœtus humain, soit un pédoncule que garnissent des feuilles opposées deux à deux (fig. 313)[2]. Si la conjecture de M. Sayce est fondée, chacun des signes complexes où entre cet élément serait le nom particulier d'une divinité, de celle-là même dont il accompagne l'image.

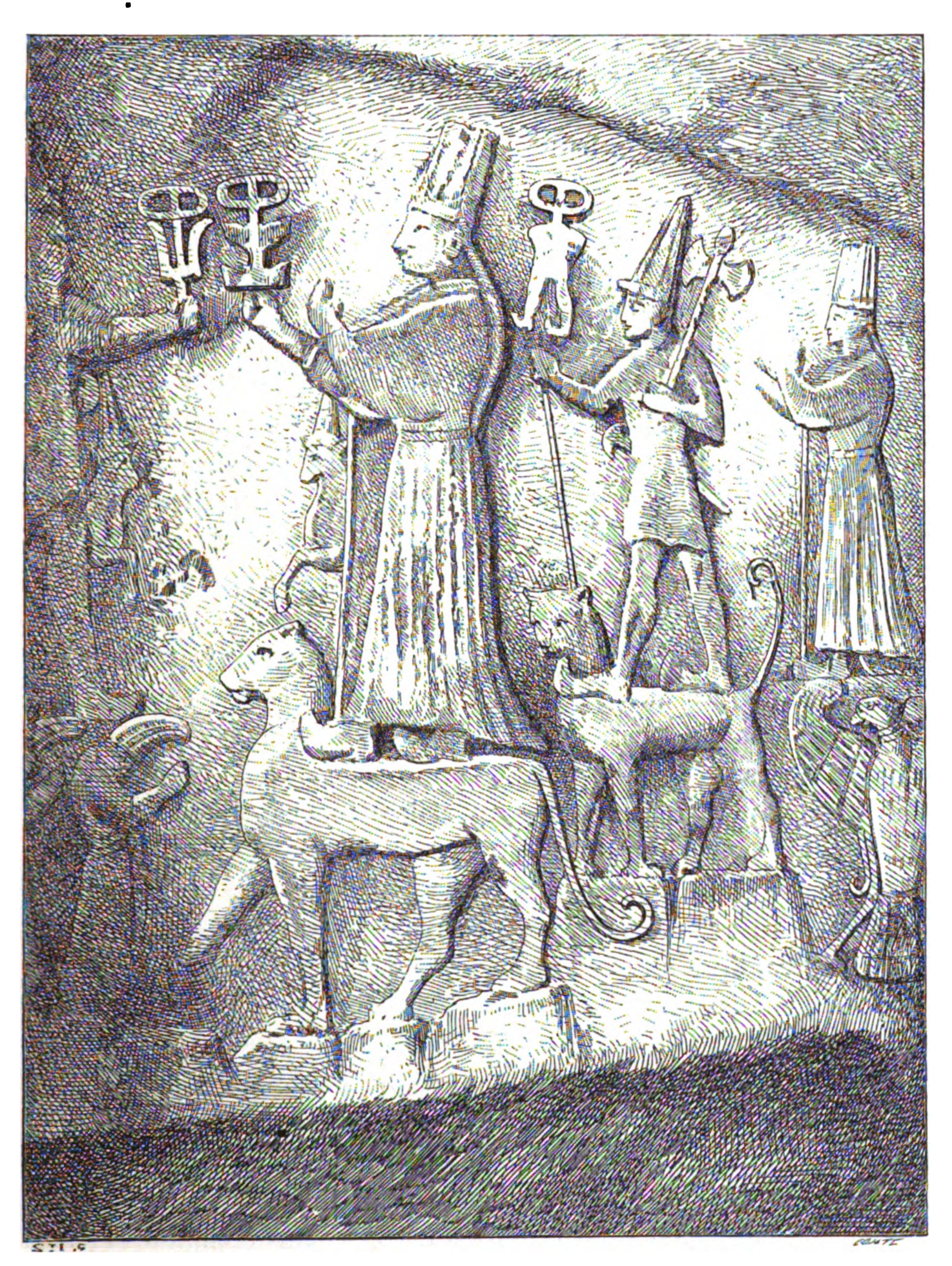
Ce n'est pas là le seul indice qui avertisse l'observateur que les Mèdes n'ont rien à voir dans ces bas-reliefs, les Mèdes qui n'ont fait que traverser, en guerroyant, ce pays très éloigné de celui qu'ils habitaient; les personnages d'aucun des deux cortèges ne portent le costume et les armes qu'attribuent aux Mèdes soit les récits des historiens grecs, soit les monuments figurés de la Perse et de la Médie. Il y a ici tels détails d'ajustement, tels accessoires, tels symboles qui ne se retrouvent nulle part ailleurs, sauf parmi les ruines d'un autre monument qui appartient aussi à la Ptérie, dans celles d'*Euiuk*.

Les sculptures d'*Euiuk* et celles de *Iasili-kaïa* ne sont pas sorties des mêmes mains; l'exécution diffère; mais elles relèvent d'une même tradition et d'une même école; ceci constaté, supposera-t-on que ce soient

1. On en trouvera plusieurs variantes dans l'inscription de Gargamich que nous avons reproduite (fig. 256). L'inscription d'Alep (Wright, *The Empire*, pl. V et VIII) le renferme aussi plusieurs fois, tout pareil, à part la queue, à ce qu'il est en Ptérie.

2. Dans ce signe, nous avons cru jadis voir la capsule du fruit de la mandragore, plante à laquelle, chez tous les peuples de l'antiquité, la superstition populaire attribuait des vertus aphrodisiaques et fécondantes. La figurine en forme de fœtus, ce serait la racine de la mandragore; ailleurs le fruit serait représenté soutenu par la tige qu'entourent encore les feuilles. Comme symbole de la vie et des différentes phases qu'elle traverse, la mandragore aurait joué un grand rôle dans le culte qui se célébrait à *Iasili-kaïa.* Certains indices, que nous avons rapprochés avec soin, nous ont paru rendre cette conjecture vraisemblable; mais ce n'est qu'une conjecture, dont la discussion prendrait ici trop de place; on la trouvera exposée, avec toutes les raisons qui la justifient, dans notre *Exploration archéologique de la Galatie,* pp. 332-334.

aussi les Mèdes qui aient ciselé les bas-reliefs d'*Euiuk?* Rien n'est plus invraisemblable, plus inadmissible. Édifices royaux bâtis en pierre et



313. — Iasili-kaïa. Bas-relief principal de la grande enceinte. E du plan. *Exploration*, pl. XLV.

en briques crues, tombes souterraines creusées dans le flanc des ravins, bas-reliefs taillés dans la roche vive ou dans des blocs de calcaire et de

trachyte, tous ces monuments sont bien l'œuvre du peuple qu'Hérodote appelle les Leuco-Syriens, de celui qui, jusqu'au temps de Crésus, eut ici sa capitale. Ce peuple paraît bien être devenu, vers le commencement du sixième siècle, vassal des Mèdes, de même qu'il avait peut-être, dans le cours du siècle précédent, payé par moments tribut à l'Assyrie; mais on sait combien était lâche le lien qui, dans tous ces empires orientaux, rattachait les nations sujettes au pouvoir central, et l'on se demande pourquoi les Ptériens se seraient imposé un pareil effort à simple fin de graver sur le roc l'image de ces maîtres étrangers, de ces conquérants dont l'ambition et les brusques attaques venaient de loin en loin troubler le repos et menacer l'indépendance des tribus cappadociennes.

On s'explique au contraire que le peuple qui habitait, que la dynastie qui résidait à Boghaz-keui aient employé les bras de plusieurs générations d'ouvriers à sculpter dans la masse indestructible du roc l'image de leurs dieux et des cérémonies que l'on célébrait en leur honneur; c'était donner à l'hommage rendu une permanence, une perpétuité dont ces dieux seraient reconnaissants. Dans les deux groupes qui se rencontrent sur la paroi du fond, les divinités proprement dites se distinguent par leur haute taille et par les socles qui les portent et qui les grandissent encore; les personnages qui se font face sur les parois latérales représentent le peuple, les guerriers, les prêtres et les prêtresses. Dans le cortège de gauche l'artiste a admis des génies secondaires, de ceux qui étaient conçus comme établis sur la terre et mêlés étroitement à la vie des hommes. Nous avons déjà signalé les trois personnages ailés qui ont ce caractère (C et D du plan); on remarquera aussi, au même titre, deux figures singulières (milieu du bas-relief C), qui n'ont pas d'analogues dans le reste du tableau. Elles sont plus courtes et plus grosses que les autres; leur tête, par exception, semble dessinée de face. Il est impossible de distinguer les traits de leur visage plat; on devine pourtant des cornes ou de longues oreilles. Les pieds, nous avons très nettement distingué ce détail dans la figure de droite, sont des pieds de bouc; il y a donc là un type semblable à celui du satyre grec. Ces deux monstres sont portés sur une sorte de cartouche, qui est découpé dans la plinthe et forme piédestal; ils soutiennent de leurs bras levés un objet qui a l'apparence d'une barque cannelée, mais qui n'est peut-être qu'un croissant, symbole d'une déesse lunaire.

Nous ne pouvons nous arrêter à décrire un à un tous les acces-

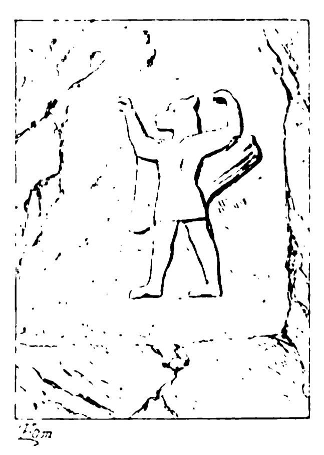
soires que les figures tiennent en main, sceptres terminés par une boule, hache à deux tranchants, bâton droit ou recourbé en crosse,



314. — Iasili-kaïa. Bas-relief de la grande enceinte. Hauteur, 2m,24. *Exploration*, pl. XLV.

arme en sorte de faux, corne, patère, fleur, etc. Le geste même, par sa solennité, semble donner à chacun de ces objets cette valeur tradi-

tionnelle et fixe qui, dans les cérémonies du culte, s'attache aux ustensiles consacrés par le rite, ustensiles dont chacun a son usage spécial et n'appartient qu'à l'un des officiants; l'attitude grave et recueillie des personnages confirme cette observation; l'ensemble a bien ce que l'on peut appeler la physionomie hiératique. Remarquez surtout, dans le bas-relief du fond (E du plan), les taureaux mitrés et affrontés dont le buste fait saillie en avant des deux personnages principaux, les montagnes et les épaules humaines qui servent de supports aux personnages de gauche, les animaux, panthère et aigle à double tête, qui soutiennent les personnages de droite[1].



315. — Iasili-kaïa. Bas-relief à l'une des entrées du couloir. Hauteur, 1 mètre. *Exploration*, pl. XLVIII.



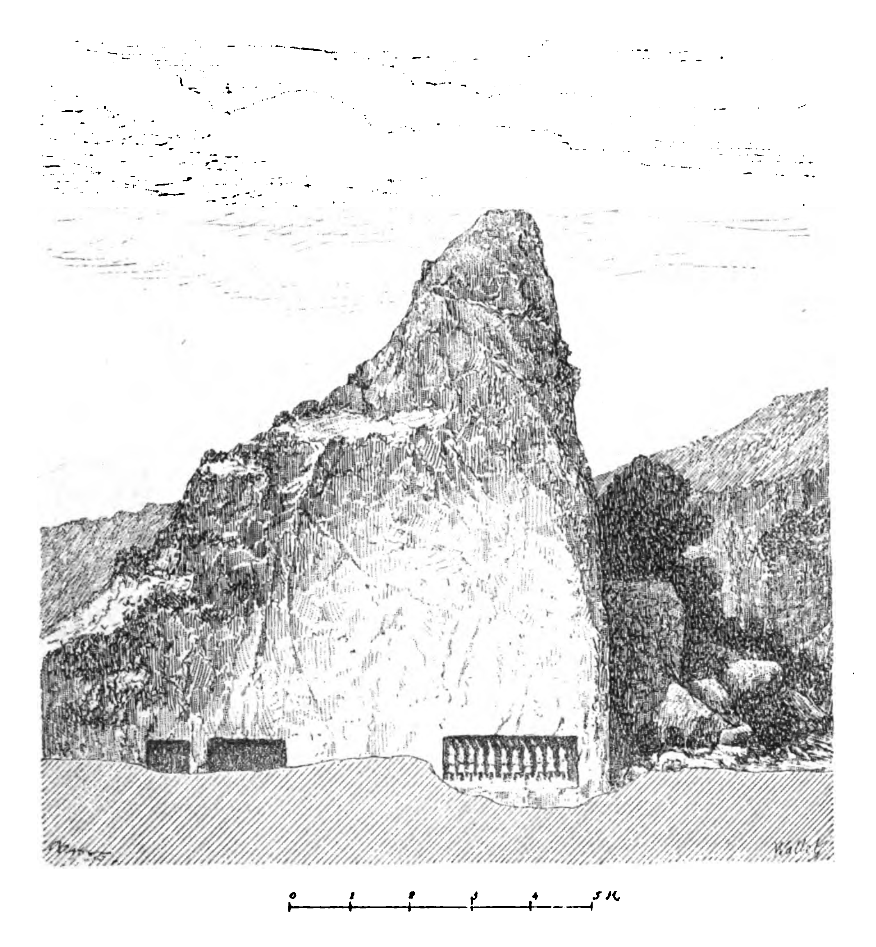
316. — Iasili-kaïa. Bas-relief à l'entrée du couloir. Hauteur, 1 mètre. *Exploration*, pl. XLVIII.

Où le caractère religieux et symbolique de nos sculptures paraît le plus frappant, c'est dans les figures qui sont en dehors du double cortège. Commencez par la gauche et faites le tour de la salle principale; quand vous vous retournerez pour sortir, vous apercevrez, sculptée sur une saillie du roc et regardant la paroi du fond, une grande figure, debout sur deux sommets de montagnes (K du plan, fig. 314). Par ses dimensions elle dépasse toutes les figures du bas-relief principal. Son bras droit supporte un édicule. L'autre laisse pendre par derrière un *lituus* ou bâton augural à crosse recourbée. La tête est couverte d'une tiare basse et ronde qui a la forme d'une calotte, du *tarbouch* turc sans le gland du milieu. La poignée semi-lunaire d'une épée s'aperçoit sur le flanc droit; la robe est longue et ne laisse voir que les pieds. Le bras droit

1. Si nous n'avons donné, à part, que trois fragments des bas-reliefs de la grande salle (fig. 311, 312 et 313), c'est que la planche VIII, exécutée avec grand soin par M. Oury d'après les photographies et d'après les nombreux croquis de M. Guillaume, reproduit fidèlement, malgré son échelle réduite, jusqu'aux moindres détails de l'original. Nous ne saurions trop remercier notre ancien éditeur, M. Firmin-Didot, de l'avoir mise à notre disposition pour l'*Histoire de l'Art*.

supporte un édicule. Cet édicule est surmonté d'un globe ailé dont le centre est formé par deux disques solaires ; un génie à la mitre pointue, à la robe décorée d'ornements en dents de scie, y est compris entre deux taureaux vus de face et deux colonnes ioniques[1].

Continuez à suivre cette même paroi ; à l'entrée d'un étroit passage

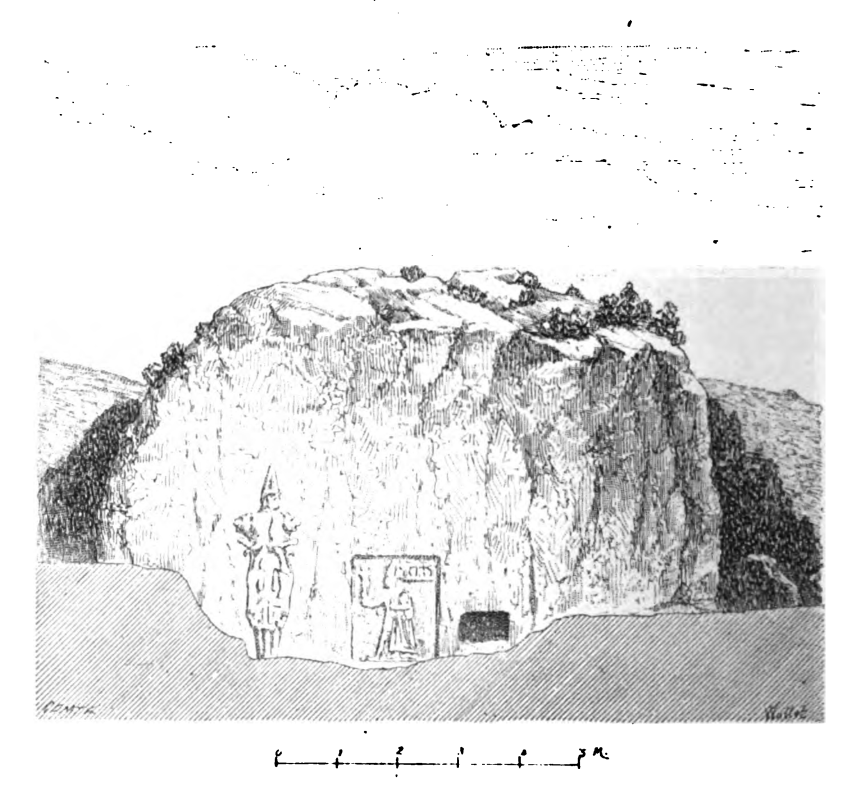


317. — Iasili-kaïa. Face N du couloir. *Exploration*, pl. L.

vous trouverez deux figures étranges que nous avons les premiers dessinées. Ce sont deux monstres ailés (L et M du plan), qui ont un corps humain, et l'un une tête de chien (fig. 315), l'autre, à ce qu'il semble, une tête de lion (fig. 316) ; ils font un geste qui paraît destiné à éloigner les profanes ou à repousser un maléfice. Un peu plus loin vous arrivez à l'extrémité méridionale d'une sorte de corridor, un peu plus large

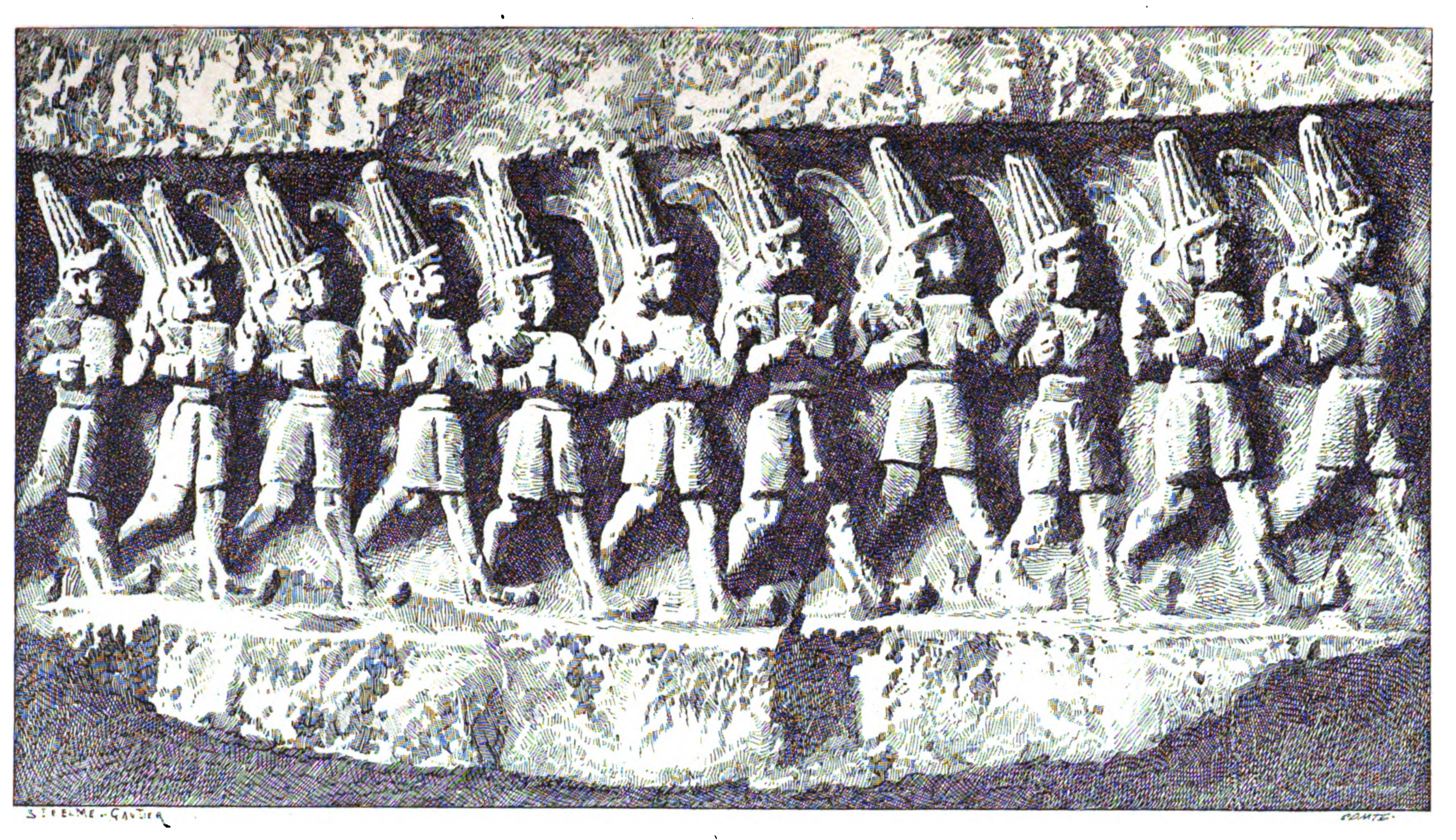
1. Ces ornements en dents de scie décorent aussi la robe du dernier personnage du bas-relief A, dans la grande salle (pl. VIII).

que le précédent, qui traverse le massif de rochers. Là se trouvaient, à demi enterrées, des figures dont Texier et Barth n'avaient vu que les têtes; nous les avons complètement dégagées. Leur position respective est indiquée par les deux coupes longitudinales du couloir (fig. 317 et 318). On remarquera sur les parois, à la suite des bas-reliefs, trois niches inégales, circulaires en plan; on distingue la trace d'une dalle de fermeture. Sur la face ouest, où sont creusées deux de ces niches,



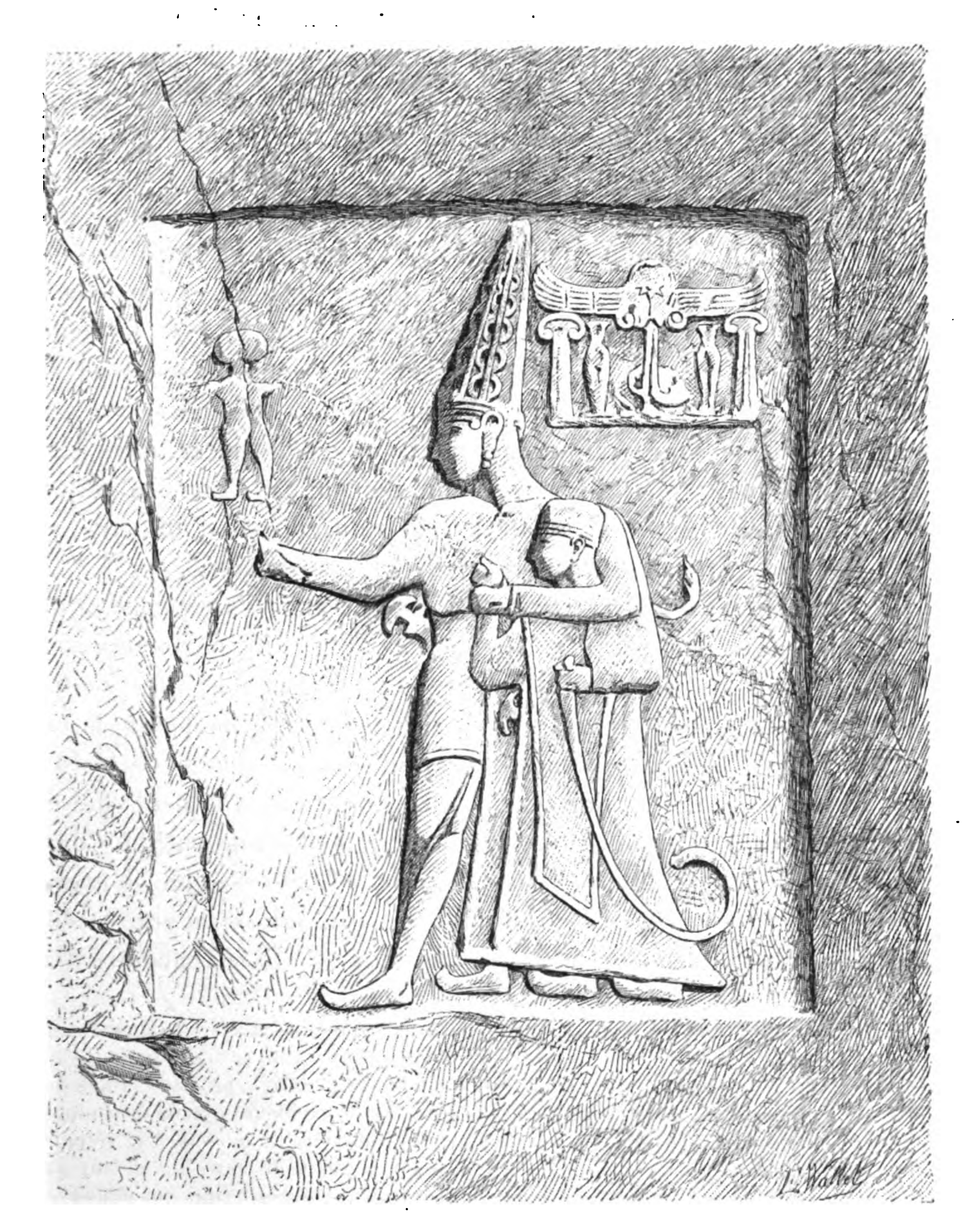
318. — Iasili-kaïa. Face P du couloir. *Exploration*, pl. L.

il n'y a qu'un bas-relief; il représente douze personnages armés de la faux, qui défilent un à un en marchant d'un pas réglé (fig. 319, lettre N du plan). La paroi orientale porte trois grandes figures. La principale (fig. 320, O du plan) ne peut être que celle d'un dieu. Une tête humaine surmontée d'une tiare droite et pointue est portée sur un buste formé de deux lions adossés; leurs mufles remplacent les bras. Deux autres lions rampants, la tête tournée vers le sol, tiennent lieu de jambes. Le tout s'appuie sur une sorte de gaine, qui n'est peut-être qu'une section de lame d'épée. A droite de cette figure colossale se trouve, au centre d'une cuvette rectangulaire évidée dans le roc, un groupe formé



319. — Iasili-kaïa. Bas-relief du couloir. Hauteur du bas-relief, 0m,82; longueur, 2m,70. *Exploration*, pl. LII.

de deux personnages (fig. 321). L'un et l'autre rappellent des figures qui appartiennent à la salle principale. Le plus grand des deux fait penser au personnage qui marche le second dans le cortège de droite



321. — Iasili-kaïa. Bas-relief du couloir. Hauteur, 1m,70. *Exploration archéologique*, pl. L.

(fig. 313); même coiffure et même costume, même menton imberbe; la barbe, très visible dans la figure qui conduit le cortège des hommes, manque à cette figure de droite et à tous les personnages du

couloir[1]. La plus petite des deux figures du groupe est identique à la figure 314 de la grande salle, et il nous semble aussi la retrouver, coiffée d'un globe ailé, dans la procession de gauche (première figure du bas-relief D, planche VIII). Point de différence ni dans le vêtement ni dans les attributs; on retrouve de part et d'autre la calotte, la longue robe tombant jusqu'aux pieds et recouverte d'une sorte de chasuble, le lituus renversé, la garde de l'épée semi-lunaire et apparente, la chaussure à pointe recourbée. La grande figure a le bras gauche passé autour du cou de la petite, dans une attitude de protection affectueuse; au-dessus de sa main droite, étendue dans la direction du dieu au corps de lion, se trouve la figurine qui doit être l'emblème du dieu, en rappeler le nom. Dans le champ, derrière le haut bonnet pointu, dont les côtes sont ici ornées d'anneaux, est un édicule. Le couronnement en est formé par le globe ailé avec un seul disque solaire. Ici encore ce sont deux colonnes ioniques qui supportent ce couronnement; entre elles on croit reconnaître des taureaux. Ce qui surtout est digne d'attention, c'est que le centre de l'édicule, au lieu d'être occupé par un génie, est formé par un objet qui ne peut guère être que le phallus.

De cette rapide analyse il est facile de dégager la conclusion qui s'est imposée à notre esprit : c'est que dans l'ensemble de ces représentations on doit chercher les idées religieuses du peuple qui a sculpté ces bas-reliefs; nous aurions alors ici le sanctuaire principal de la cité des Ptériens et peut-être de la Ptérie. En voyant, à droite de la cour principale, ces étroits couloirs par lesquels on arrive à la petite qui est comme dissimulée au milieu des rochers, on se demande même s'il n'y avait pas là quelque oracle; la disposition des lieux semble donner à cette conjecture une certaine vraisemblance. En tout cas, la grande salle était assez spacieuse pour suffire aux évolutions et à la rencontre d'un

1. C'est ce qui fait croire à M. Ramsay que, dans ce groupe, la grande figure est une déesse (*Historical relations of Phrygia and Cappadocia*, pp. 18-19). Il se fonde, pour justifier cette assertion, sur l'élégance et la délicatesse du contour qu'offre le profil du visage dans cette figure, qui, comme il le remarque avec raison, est le meilleur ouvrage du sculpteur ptérien. Nous reconnaissons que, vu le caractère très sommaire du modelé et le vêtement qui cache le corps des personnages, toute indication certaine du sexe fait défaut dans ces bas-reliefs; nous croyons donc devoir nous en tenir au seul criterium que nous ayons trouvé, au costume et aux longues tresses qui paraissent bien convenir aux femmes, à cette coiffure qui rappelle celle des femmes hétéennes de Syrie. L'absence de la barbe peut s'expliquer par le désir de représenter le dieu comme un éphèbe, et nous ne voyons pas pourquoi l'artiste n'aurait pas cherché de son mieux à donner aux traits d'un dieu cette noblesse et cette pureté qui frappent ici M. Ramsay. Quant aux pendants d'oreilles, nous voyons, par les bas-reliefs assyriens, que dans l'Asie antérieure les hommes en portaient communément. (*Histoire de l'Art*, t. II, fig. 22, 23, 24, 25, etc.)



320. — Iasili-kaïa. Bas-relief du couloir. Hauteur, 3^{m},23. ***Exploration*, pl. XLIX.**

double cortège, dont celui qui est figuré sur ses parois ne serait que l'image simplifiée et réduite. C'était là, sur la montagne, parmi ces rocs tourmentés et sauvages autour desquels s'épaississait sans doute l'ombre d'un bois sacré, qu'étaient censés résider les dieux de la cité; deux ou trois fois par an, à propos des fêtes qui correspondaient aux changements de saison, tout le peuple de la ville en sortait, par les portes grandes ouvertes; paré de ses plus beaux habits, il s'ordonnait et se développait en une longue procession qui se dirigeait vers le haut lieu, conduite par ses princes, ses prêtres et ses prêtresses. On gravissait lentement la côte et, le but une fois atteint, tandis que, dans l'intérieur de l'enceinte, les chefs de la nation accomplissaient les rites et offraient le sacrifice, la foule se répandait tout alentour, sur les pentes gazonnées qui descendent vers le torrent; à l'ombre des arbres et des rochers, elle passait la journée à boire et à manger, à chanter et à danser; c'était une de ces *panégyries* comme j'en ai tant vu célébrer en Orient et qui sont encore aujourd'hui d'autant plus populaires et plus fréquentées qu'elles se tiennent dans un endroit ordinairement plus solitaire, qu'elles ont pour cadre un site plus pittoresque. Ce n'étaient d'ailleurs pas seulement les habitants de la ville voisine qui prenaient part à cette assemblée : on y venait de très loin, pour s'associer à la réjouissance, pour admirer ces sculptures par lesquelles un artiste, plus habile que ne l'avait été aucun de ses prédécesseurs, avait traduit les conceptions religieuses de son peuple, prêté un corps à ses dieux et transmis à la postérité l'image fidèle de ses costumes, de ses armes et de ses pompeuses cérémonies. Peut-être aussi, à la suite de la fête, se tenait-il ici une de ces foires dont la tradition ne s'est pas perdue dans cette contrée; à quelques journées de marche d'ici, la foire de Zéla ou *Zileh*, qui s'ouvre à la fin de novembre, attire encore des marchands, qui viennent non seulement de toute l'Asie Mineure, mais aussi du Caucase, de l'Arménie et de la Perse. *Zileh* n'est plus d'ailleurs qu'une bourgade sans importance; si elle a gardé ce rendez-vous des échanges, c'est que l'habitude en a été prise dans l'antiquité, quand elle possédait un des temples les plus fréquentés de la Cappadoce, un de ceux où se célébrait le culte d'Anaïtis[1]. Ici aussi il y avait un sanctuaire, et la ville dont il était voisin se trouvait sur une des principales routes que devait suivre le commerce dans l'intérieur de la péninsule, presque à mi-chemin entre Sinope et Tarse.

1. Sur Zéla et son ancien sanctuaire, voir *Exploration archéologique de la Galatie*, pp. 459-466; sur sa foire, G. Perrot, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, p. 378. S'il y a



Quant à l'idée mère du culte qui se célébrait ici, il nous semble l'entrevoir et la deviner : c'est l'adoration d'un de ces couples divins, Baal et Astarté. Tammouz et Baaltis, Sandon et Mylitta, Reshep et Anaït, ou, comme disaient les Grecs, Adonis et Aphrodite, Atys et Cybèle, couples en qui se décomposait, dans les religions asiatiques, l'unité du dieu suprême. Celui-ci résumait et possédait en lui les deux principes de toute génération terrestre, le principe mâle et le principe femelle; mais ce monothéisme abstrait, pour offrir à l'imagination des types et des symboles sensibles, se résolvait, dans le culte, en une dualité exprimée par deux personnes divines[1]. Quel nom portaient en Cappadoce ces deux divinités? Il est probable qu'on ne le saura jamais; tout au moins peut-on dire de la déesse qu'elle paraît étroitement apparentée à celle qui, sous le nom de Cybèle, entra dans le panthéon hellénique. Les Grecs, quand ils faisaient allusion à la patrie de Cybèle, ne remontaient pas au delà de la Phrygie; mais s'ils ne dépassaient point Pessinunte, où Cybèle avait son temple le plus célèbre, c'était par ignorance. La civilisation cappadocienne est certainement antérieure à la phrygienne, et celle-ci n'a pu manquer de beaucoup emprunter à sa devancière; elle lui a peut-être pris ce type divin et le nom même qui le désignait. L'art classique représente la déesse de Pessinunte coiffée de la couronne tourrelée et assise sur un char que traînent des lions; or on a ici comme le prototype de la couronne tourrelée dans la tiare à côtes que portent tous les personnages du cortège de droite[2]; la figure qui marche en tête des femmes est debout sur une panthère ou sur une lionne. Cette disposition, dont les exemples abondent dans la plastique orientale, a choqué le goût plus exigeant des Grecs; ces griffons, ces oiseaux, ces grands carnassiers qui servent de vivants supports aux divinités de l'Asie, la Grèce les a dispensés de jouer ce rôle; mais ç'a été pour leur imposer un autre office, pour les atteler au char de Déméter et d'Aphrodite, de Dionysos et de Cybèle. Comme toutes les étrangères que la Grèce a adoptées, Ma ou Cybèle, pour tenir son rang dans ce monde nouveau où elle avait reçu droit de cité, a dû modifier, dans une certaine mesure, son costume, son attitude et sa physionomie; mais,

eu une grande foire près de Boghaz-keui, elle a pu tomber en désuétude après le désastre qu'a subi ce district sous Crésus, quand ce prince l'eut pillé et rendu presque désert.

1. De Vogüé, *Mélanges d'archéologie orientale, Inscriptions phéniciennes de Cypre*, pp. 41-85.

2. Cette tiare, au moins dans la première figure du cortège de droite, où les détails se distinguent mieux parce que la dimension est plus grande, paraît crénelée (*Exploration archéologique*, p. 356).

en dépit de ces retouches, il lui est resté de la conception première certains traits qui lui sont particuliers et qui la définissent. Ces traits caractéristiques, on croit les apercevoir déjà marqués dans la figure qui marche en tête du chœur des femmes; on est donc tenté d'y reconnaître sous sa forme la plus ancienne la *Grande mère*, celle qui, pour les Phrygiens, puis pour les Grecs d'Asie et, plus tard, pour toute l'antiquité classique, personnifiait la terre et son éternelle fécondité.

Dans cette hypothèse, le dieu qui conduit le cortège des hommes correspondrait à l'Atys qui, dans les mythes phrygiens, était à la fois le fils et l'époux de Cybèle, puis, après son émasculation volontaire, le premier de ses prêtres[1]; il est curieux que, dans le bas-relief principal de la grande cour, le personnage en question soit représenté barbu et d'aspect viril, tandis que dans le couloir, où son image est deux fois répétée, il est imberbe et ses traits paraissent presque féminins. Au même titre, on remarquera ces prêtres au visage glabre et à la longue robe qui font partie du cortège de gauche (lettre D du plan) et dont le chef est figuré, de plus grande taille, à l'entrée du sanctuaire (lettre K du plan); ce sont bien les devanciers de ces Galles ou prêtres eunuques de la déesse phrygienne qui, jusqu'aux derniers jours du paganisme, célébrèrent dans le monde gréco-romain le culte et les mystères de Cybèle.

Une particularité qui surprend à première vue, dans le vaste tableau dont nous essayons de pénétrer le sens, c'est la présence d'un personnage viril au second rang du cortège féminin; quoique ses attributs ne soient pas tout à fait les mêmes et qu'il n'ait pas de barbe, ce personnage, par son costume et par sa pose, semble une réplique de celui qui conduit le cortège masculin. Cette anomalie apparente n'est cependant pas inexplicable. A côté de la déesse qui représente le personnage féminin, on a tenu à répéter l'image du dieu qui lui fait pendant, de celui dans lequel s'incarne le principe mâle; c'est une sorte de réduplication et de pléonasme; on insistait ainsi sur cette idée que l'esprit et les hommages des fidèles ne devaient jamais séparer les deux personnages de ce couple divin en qui se décomposait la conception abstraite de la force suprême, de la vie à la fois une et multiple[2].

1. A Pessinunte, le grand prêtre de Cybèle portait le titre officiel d'Atys. Voir l'inscription publiée par Mordtmann, dans sa dissertation intitulée *Gordium, Pessinus und Sivrihissar* (*Sitzungsberichte der königl. bayer Akademie der Wissenschaften, philosophisch-philologische Classe*, séance du 7 juillet 1860), p. 184.

2. Dans l'étude si pénétrante qu'il a faite des cultes syriens et de leurs moyens d'expression, M. de Vogüé, à propos d'Anaït, rappelle que la déesse orientale est presque

Malgré tout ce qui subsiste ici, dans le détail, d'obscurités et d'énigmes peut-être impénétrables, on comprend maintenant l'économie générale de cet ensemble plastique, de ces Panathénées barbares. Le rapprochement peut surprendre; cependant, toute proportion gardée, le sculpteur cappadocien est, à certains égards, le prédécesseur du grand statuaire qui a dessiné la fameuse frise de la cella du Parthénon. Il y a sans doute, dans l'exécution, toute la différence qui sépare l'œuvre naïve de l'œuvre à la fois inspirée et savante qu'un peuple civilisé crée à l'heure même où, chez lui, l'art atteint la perfection; mais le thème est presque pareil, et, pour le traiter à sa manière, l'artiste n'a pas ciselé ici moins de quatre-vingt-cinq figures, dont plusieurs de taille colossale. De part et d'autre, sur les deux grands côtés du parallélogramme que donne la forme du sanctuaire, un double cortège se dirige et monte vers les dieux de la cité, dont le groupe occupe un des petits côtés de ce rectangle. Dans l'une comme dans l'autre composition, même arrangement, même mélange d'idéal et de réalité. Les dieux sont supposés descendus sur la terre, présents et visibles; ils sont venus assister aux cérémonies qui se célèbrent en leur honneur. Dans le bas-relief asiatique, la distinction du monde divin et du monde humain est moins nettement marquée que dans le bas-relief grec. Des êtres surnaturels, dieux de second ordre, génies inférieurs, figurent, à gauche du spectateur, parmi les prêtres et les chefs du peuple ptérien. A cela près, l'ordonnance offre de singulières analogies; le défilé des prêtresses ptériennes répond à celui des canéphores attiques; la procession des cavaliers qui traversent au galop le Céramique fait pendant à cette sorte de danse ou de course rythmée qu'exécutent ici les douze personnages qui ferment la marche.

Au Parthénon, c'est dans les parties élevées de l'édifice, dans l'entablement et dans les frontons, que le statuaire poursuit et complète l'œuvre grandiose dont il avait écrit le premier chapitre sur la frise du portique. Là, tout près du regard, il avait représenté les rites traditionnels de la cité, sa fête la plus solennelle et la plus brillante; quant aux plus beaux de ses mythes, à ceux qui étaient les plus chers à l'imagination athénienne, il les a mis en scène dans les hauts reliefs des métopes et dans les rondes bosses des tympans. Le sculpteur cappadocien a eu la même pensée; mais la sauvage enceinte de rochers qu'il

toujours figurée debout ou assise sur le lion, et il explique à ce propos que, dans ce cas, le lion, signe de la puissance mâle, paraît non comme symbole de la déesse, mais comme symbole du dieu qui lui est associé (*Mélanges d'archéologie orientale*, pp. 67-68).

avait à décorer ne se prêtait pas à des combinaisons aussi heureuses et aussi variées que le temple grec. Pour achever de traduire aux yeux par des formes sensibles les données principales de sa religion, il n'avait d'autre ressource que de remplir, dans la grande cour, ce qui restait de champ libre, et d'utiliser à même fin les parois du sanctuaire latéral. C'est ce qu'il a fait, non sans succès. A l'entrée de la salle où se déploie la procession, le prêtre eunuque se dresse, debout sur deux sommets de montagnes, tenant d'une main la crosse, symbole de sa dignité, tandis que de l'autre il soutient et montre l'édicule qui renferme l'image de son dieu. La place très en vue qu'occupe cette figure et ses dimensions exceptionnelles indiquent bien l'importance du rôle que jouait ce personnage et la vénération qui l'entourait. Dans le petit sanctuaire, ce même prêtre et son dieu sont étroitement rapprochés; ils forment un groupe qui a sa noblesse et sa valeur expressive; la proportion relative des deux figures est bien calculée, et il y a de la tendresse dans le geste du dieu : ce geste est celui du père qui passe son bras autour du cou d'un fils ou d'une fille et qui serre contre lui son enfant. Derrière ce groupe, le phallus qui occupe le centre de l'édicule est le symbole de l'énergie créatrice; il laisse deviner le caractère tout naturaliste de la religion cappadocienne. Dans la figure colossale qui vient ensuite, faut-il chercher une image plus abstraite du dieu qui, près de là, tient embrassé son prêtre, ou plutôt, dans la bizarrerie et la complexité des éléments dont est composé ce type étrange, ne sent-on pas l'effort qu'a fait l'artiste pour prêter une forme à la divinité suprême, en qui n'existe plus la différence des sexes, à cette puissance indéterminée et mystérieuse dont le dieu et la déesse qui conduisent les deux cortèges ne seraient que des émanations et comme des reflets? En l'absence de tous documents écrits où ce peuple ait plus clairement exposé sa pensée, ce n'est là, ce ne sera jamais qu'une hypothèse; mais cette hypothèse présente une certaine vraisemblance : elle s'accorde avec ce que nous savons des religions syriennes, de leur esprit et des conceptions qui les caractérisent. A certains indices, la critique croit y découvrir des séries ternaires du genre de celle que nous soupçonnons ici, comme des trinités vaguement esquissées dont une des personnes, celle dont les deux autres sont les manifestations sensibles, reste toujours plus ou moins dans la pénombre[1].

En cherchant à se rendre un certain compte du sens que pouvaient

1. De Vogüé, *Mélanges d'archéologie orientale*, pp. 83-84.

offrir les images variées qui se trouvent ici réunies, on arrive aussi à s'expliquer la destination probable des différentes pièces dont se composait cet ensemble. La grande cour, c'est ce que l'on aurait appelé en Grèce le *pronaos*, qui est ouvert à tout le peuple ; le sanctuaire proprement dit, l'*adyton*, c'est la cour latérale. Elle est beaucoup plus petite : c'est que l'accès en était réservé aux prêtres ; quant aux simples fidèles, ils n'y étaient admis qu'en effigie ; ils y étaient représentés par cette troupe de soldats qui, sur l'une des parois, défile en face du dieu et du principal de ses ministres. On ne pénètre dans cette toute petite chambre que par des passages très étroits et faciles à fermer (voir le plan, fig. 310) ; les blocs par-dessus lesquels il faut passer pour s'y introduire aujourd'hui pourraient être les restes de murs qui jadis barraient ces avenues. Les deux figures monstrueuses qui se dressent à l'entrée d'un de ces couloirs étaient d'ailleurs là pour avertir et pour menacer les profanes, pour leur dire qu'il ne fallait pas songer à franchir cette clôture ; en le faisant on s'exposerait à la colère des dieux. Enfin les deux grands bas-reliefs qui décorent cette salle ont un caractère qui est bien en rapport avec la destination que nous lui supposons ; l'un figure l'embrassement du prêtre et du dieu ; dans le second, ce dieu, qui partout ailleurs a la forme humaine, a pris un tout autre aspect : son image n'est plus faite que de traits emblématiques qui ne se sont pas fondus ensemble dans l'unité d'un organisme vivant ; on reconnaît ici une création du mysticisme sacerdotal, qui cherche partout des symboles pour traduire l'idée dont il est obsédé, pour trouver moyen d'exprimer l'inexprimable. La figure composite et singulière qui est née de ce travail est mieux à sa place dans cette sorte de *saint des saints* que dans la partie du temple qui est fréquentée par le peuple : il faut à celui-ci des formes plus claires et plus simples.

On devine maintenant l'usage de ces niches circulaires qui se creusent à droite et à gauche du corridor (fig. 310, 317, 318) ; c'est là que devaient être déposés les ustensiles du culte, parmi lesquels il y avait peut-être des coffres analogues à l'*arche* des Hébreux. Ce qui le ferait supposer, ce sont ces édicules qui sont sculptés sur le roc, l'un en avant, l'autre en arrière de deux des grands bas-reliefs (fig. 314 et 321). On est tenté d'y voir la copie de châsses ou de boîtes, richement ornées, dans lesquelles se gardaient certains objets sacrés, que le prêtre seul était admis à voir et à toucher ou qu'il ne montrait au commun des fidèles qu'à certains jours marqués. On ne saurait guère admettre que ces édicules, d'une composition si soignée, aient été inventés, que les

détails en aient été imaginés par le sculpteur; s'il leur a assigné cette place, s'il en a si curieusement reproduit la disposition compliquée, c'est que la vue des originaux était familière aux yeux pour lesquels il travaillait, c'est qu'elle leur rappelait un des actes, un des rites de la cérémonie religieuse qu'ils avaient souvent contemplée. Les modèles qu'a imités le ciseau étaient de bois et de métal, peut-être avec incrustations d'ivoire. Au premier moment, frappé de la solitude qui règne aujourd'hui dans ces lieux déserts, on se demande si le battant de pierre ou de bronze qui fermait les niches était une protection suffisante pour ces ouvrages de prix, si le prêtre ne les apportait pas plutôt de la ville le jour de chaque fête. Cependant, pour qu'on se soit donné la peine de creuser ces armoires dans le roc et d'y ménager une feuillure, il faut bien qu'elles aient servi à quelque chose. Étant donnée l'importance de l'œuvre que le sculpteur a exécutée dans l'intérieur du massif de rochers qui nous a si longtemps retenu, on est porté à croire que c'était ici le principal temple de la nation ptérienne, le plus vénéré, le plus fréquenté. Or, quand les dieux dont l'effigie s'y conserve encore avaient leurs adorateurs et leur culte quotidien, le temple ne pouvait certainement pas être abandonné à lui-même, sans gardiens et sans prêtres qui eussent leur domicile auprès de ces saintes images. Ce n'était pas dans le pronaos ni dans le sanctuaire que pouvait habiter ce personnel; ces pièces, nous l'avons reconnu, étaient à ciel découvert; mais il devait y avoir, dans le voisinage immédiat du temple, peut-être adossées au roc, des maisons où logeaient les ministres du culte et leurs serviteurs. Peut-être retrouverait-on les vestiges de ce village sacerdotal le jour où, la pioche en main, on entreprendrait d'explorer tous les alentours de *Iasili-kaïa.*

Cette exploration minutieuse et complète que la science attend et réclame ne saurait manquer de révéler ainsi bien des détails qui auraient leur intérêt; cependant, malgré les lacunes de nos documents, on peut dès maintenant se faire du caractère des monuments qui viennent d'être décrits une idée que des découvertes ultérieures ne sauraient beaucoup modifier. Sur d'autres points du district qui correspond à l'ancienne Ptérie, on pourra trouver de nouveaux et curieux vestiges de cette même civilisation ; mais ce territoire a déjà été parcouru par trop de voyageurs, et nous-même, pendant tout le temps que nous y avons passé, nous avons trop multiplié les questions et les recherches pour qu'il ne soit pas à peu près certain dès aujourd'hui que nulle part ailleurs, dans ce canton, il n'y a un ensemble de restes antiques

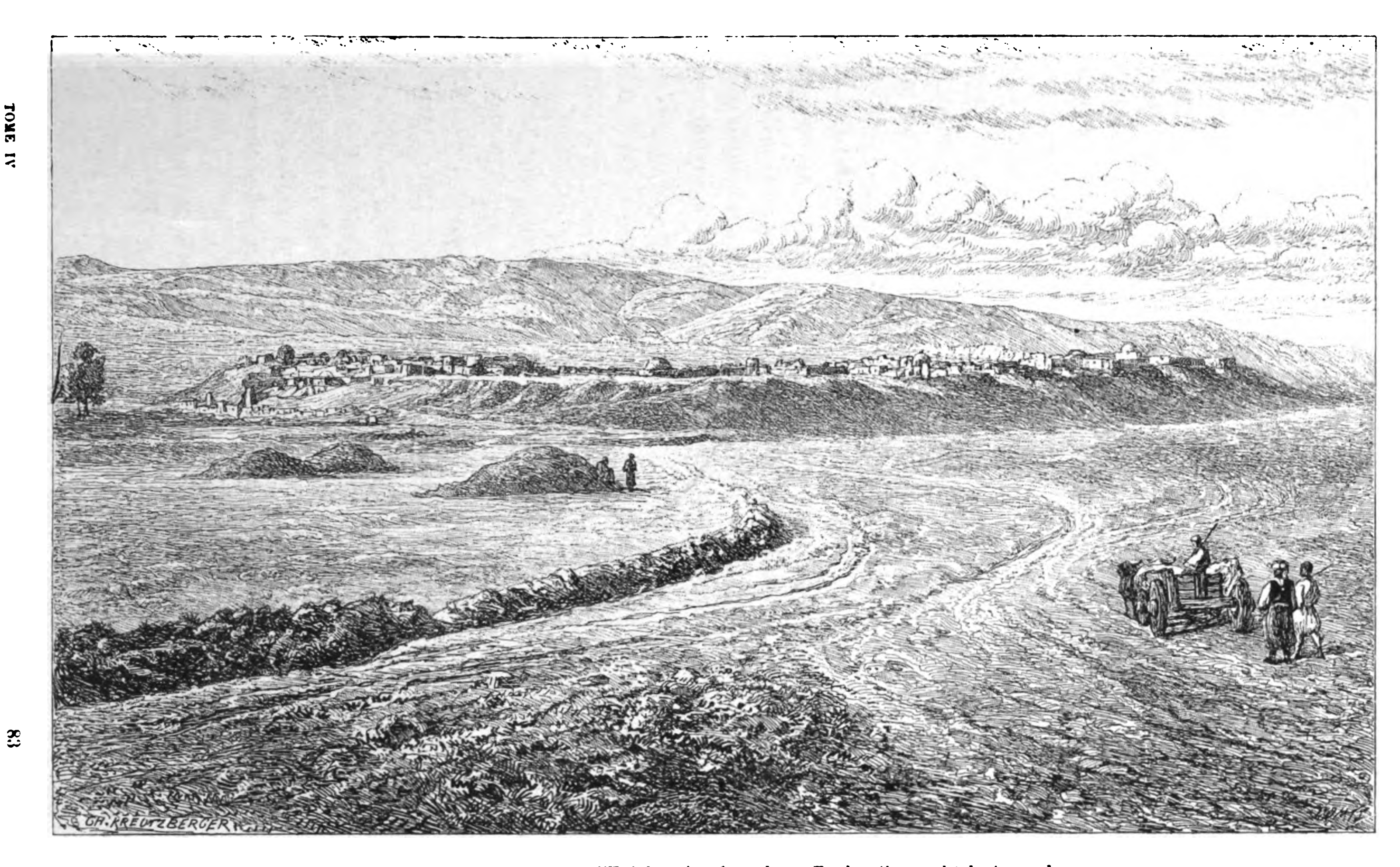
qui puisse être comparé à celui que désigne le nom de *Boghaz-keui*. C'est bien là qu'a été la capitale du pays, cette *cité des Ptériens,* cette fière place forte dont la réputation était arrivée jusqu'aux Grecs de la côte, malgré la distance. Les dimensions de son enceinte avaient été calculées pour qu'elle pût servir de refuge à tout un peuple; elle renfermait, à l'abri de ses puissantes murailles, le palais qui était la principale résidence du souverain, et elle avait à sa portée le temple autour duquel, à certains jours, toute la nation se réunissait pour adorer les dieux héréditaires et les ancêtres communs. Il ne peut guère y avoir eu dans cette partie de la Cappadoce qu'un seul centre politique et religieux de cette importance; mais l'existence même d'un pareil centre suppose une contrée riche et prospère, une nombreuse population rurale, de gros villages épars dans les petites plaines qui se cachent au sein de ces montagnes et que des eaux courantes arrosent même pendant l'été. Ce qui serait étrange, ce serait de ne rien rencontrer, hors de Boghaz-keui, où l'on pût reconnaître la main de ces mêmes tribus ptériennes; on apprendra donc sans surprise que, sous les maisons mêmes du petit village d'*Euiuk,* à cinq heures environ vers le nord-est de *Boghaz-keui*, il existe les ruines d'un autre édifice qui, malgré les particularités qu'il présente, paraît l'œuvre du même peuple, offre aux yeux les mêmes symboles et relève du même art.

§ 5. — LE PALAIS D'EUIUK

C'est Hamilton qui avait découvert les ruines d'*Euiuk*[1]; mais il y était arrivé à la nuit tombante et en était reparti au point du jour; Barth, longtemps après, avait revu ce monument et avait signalé l'inexactitude des croquis de son devancier, qui avait changé par exemple un sphinx en une sorte de gros oiseau, informe et lourd; il avait insisté sur l'intérêt que présenterait un examen attentif de ces restes, mais il n'était resté que quelques heures à Euiuk; son voyage n'était qu'une course rapide, exécutée au plus fort de l'hiver[2]. Les premiers nous avons pu entreprendre l'étude à laquelle il conviait ses successeurs; nous sommes restés cinq jours à Euiuk, du 18 au 23 novembre;

1. *Researches in Asia Minor,* t. I, pp. 282-284.

2. Barth, *Reise von Trapezunt nach Scutari,* pp. 42-43. Voir du même une note sur Euiuk dans l'*Archæologische Zeitung* de Gerhard, 1859, pp. 50-59, l'article intitulé : *Ueber die Ruinen bei Uejük im alten Kappadocien,* auquel est jointe la planche 126, dont les dessins ne valent guère mieux que ceux d'Hamilton.



322. — Vue générale du tertre d'Euiuk, prise du sud-est. *Exploration archéologique*, pl. LIII.

nous avons profité, pour prendre de nombreuses photographies, des quelques heures où paraissait un soleil pâle et déjà voilé; nous avons parcouru en tous sens les abords du tertre et les environs du village; nous avons fait des fouilles là où les débris antiques étaient le plus apparents et relevé le plan de toutes les constructions que dégageait la pioche. Nous ne ferons donc guère ici que résumer les résultats de nos propres recherches, que reproduire les images données par nous de ces sculptures qui, jusqu'au moment où a paru notre ouvrage, étaient, à vrai dire, tout à fait inconnues[1].

Le village d'*Euiuk*, qui ne compte guère qu'une trentaine de maisons, occupe la plate-forme d'une espèce de tertre, à peu près quadrangulaire, élevé de 12 à 13 mètres au-dessus du niveau de la plaine, à laquelle il se rattache par un talus (fig. 322). C'est par la face méridionale, du côté de la fontaine, que nous avions abordé le village; nous avions tout de suite reconnu que le sentier franchissait le large seuil d'une ancienne porte. Ce qui nous prouvait que ce seuil était encore en place, c'est que, des deux côtés du passage, se dressent deux grands sphinx faits d'une roche éruptive qui ressemble au trachyte[2]; cette roche, dure et de couleur sombre, est la seule pierre que l'on rencontre ici; à droite et à gauche, un peu en avant des sphinx, court une ligne de bas-reliefs taillés dans des blocs de même nature. A ses deux extrémités, cette série de sculptures se perd, ici dans le lavoir banal adossé au talus, là sous le sol; mais, au point où passe le sentier qui s'élève sur le tertre, la ligne s'interrompt brusquement, et d'autres blocs, qui font avec les précédents un angle droit et qui sont également couverts de sculptures, bordent, de part et d'autre, cette entrée et vont aboutir à la base des sphinx (fig. 323).

Il nous fut démontré, dès le premier coup d'œil, que nous nous trouvions en présence de l'une des façades d'un ancien édifice et de la porte monumentale qui y donnait accès vers le sud, et il nous parut vraisemblable que les dimensions de cet édifice correspondaient à

1. Les bas-reliefs d'Euiuk ont été décrits, d'une manière assez satisfaisante, dans un ouvrage postérieur au nôtre, mais qui mérite d'être lu, quoique l'auteur ne fût pas archéologue de profession. Il a pour titre : *Travels in little known parts of Asia Minor, with illustrations of biblical litterature and researches in archæology*, by Rev. Henry J. van Lennep, thirty years missionary in Turkey, 2 vol. in-8°, New-York, 1870. Les chapitres XIX et XX du second volume sont consacrés à Boghaz-keui et à Euiuk. Ils renferment plusieurs croquis; ceux-ci, quoique à petite échelle, donnent une idée assez exacte des monuments.

2. VAN LENNEP (*Travels*, t. II, p. 129) appelle cette roche « un granit noir à grain très dur et très fin ».



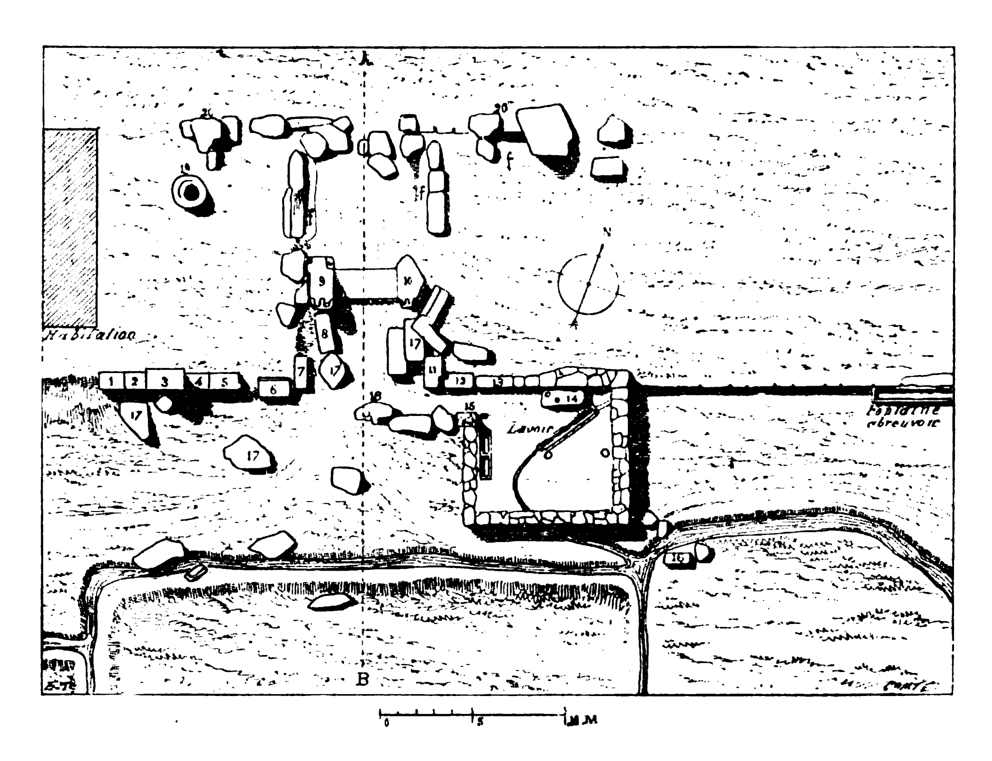
celles mêmes du tertre. Le petit plateau, mesuré par deux lignes se coupant à angle droit, a, dans les deux sens, environ 250 mètres. Il était sans doute carré; mais il a été déformé par les pluies et surtout par le pied des hommes et des animaux; aucune des faces n'a plus une direction tout à fait rectiligne. Au milieu de la face occidentale, il nous sembla reconnaître les traces d'une autre porte. Plusieurs gros blocs gisent à terre; l'un d'eux porte des trous analogues à ceux que nous avons remarqués sur presque toutes les pierres du grand palais de Boghaz-keui. Nous n'eûmes pas le temps de faire des fouilles sur ce point. Nous n'avions d'ailleurs pas besoin de nouvelles découvertes, sinon pour relever le plan de l'édifice dont nous foulions les ruines, au moins pour en deviner l'ancienne destination. Tout venait confirmer notre première impression. Le tertre a dans l'ensemble une forme trop régulière pour être un produit de la nature. Les tranchées que nous avons poussées, sur l'une des faces, jusqu'à une certaine profondeur, nous ont convaincu que ce tertre ne repose pas sur une masse rocheuse soulevée au-dessus du niveau de la plaine. L'espèce d'esplanade par laquelle il se termine a partout le même niveau; le talus, entamé sur plusieurs points par les chemins qui desservent le village, est partout composé de terres meubles. Rien ne ressemble plus à ces buttes artificielles, formées par l'émiettement des briques crues au-dessus de la masse des fondations, que surmontent aujourd'hui les villages de *Khorsabad*, de *Kouioundjik* et de *Nimroud,* sous lesquels on a trouvé ensevelis les édifices assyriens. Comme les *tells* de la Mésopotamie, celui d'Euiuk a ses angles sensiblement orientés vers les points cardinaux[1]. Il ne paraît pas douteux que l'on n'ait affaire ici aux restes d'un palais construit, sur un plan qui se rapproche du plan des palais ninivites, pour un prince cappadocien. La porte méridionale, si elle n'était pas la seule qui eût été ménagée dans les murs du bâtiment, était du moins la principale entrée, la vraie porte royale, et la façade au milieu de laquelle s'ouvrait cette baie était la plus ornée, peut-être même la seule que le sculpteur eût été appelé à décorer. Ce qui le fait penser, c'est que là seulement la pierre fait saillie, perce cet amas de poussière sous lequel se dérobent, partout ailleurs, les amorces des murs; s'il y avait eu, sur l'un des autres côtés, quelque chose d'analogue à toutes ces dalles ouvrées et surtout aux deux hauts blocs qui formaient les pieds-droits de la porte, toute trace n'en aurait pas disparu.

1. *Histoire de l'Art,* t. II, pp. 524-527.



323. — Vue générale des ruines. Prise du sud. *Exploration archéologique*, pl. LIV.

Ce qui vient encore à l'appui de cette conjecture, c'est ce fait qu'en avant de cette porte méridionale il semble y avoir eu, par une disposition analogue à celle qui est d'usage courant en Égypte, une sorte de *dromos*, une avenue monumentale formée par des figures de lions, placées des deux côtés de la voie. Nous avons trouvé une de ces figures devant le lavoir, à 8 mètres du mur de soubassement, et une autre, dans l'alignement de la première, à environ 82 mètres. D'autres fragments,

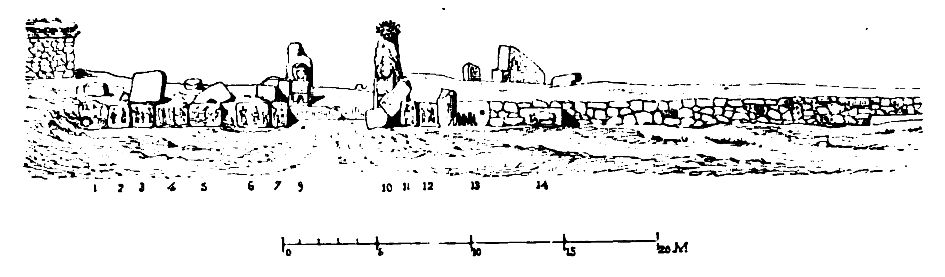


324. — Plan des ruines d'Euiuk. *Exploration archéologique*, pl. LV.

épars dans la même direction, paraissent avoir appartenu à des figures semblables. Sur les autres côtés du tertre, nous n'avons rien aperçu de pareil, ni tout près du talus, ni à une certaine distance.

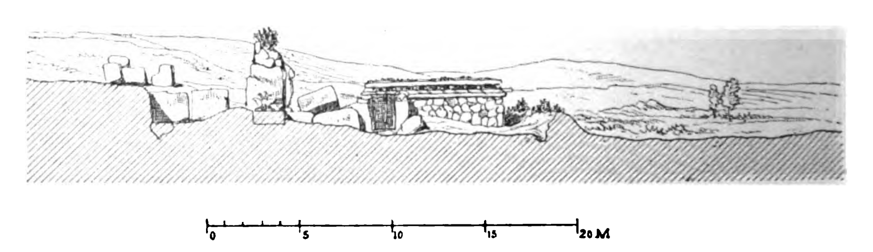
Vu le peu de temps que nous pouvions accorder à ce travail, nous avons donc dû concentrer tous nos efforts sur la partie de l'édifice qui, par l'aspect qu'elle présente encore aujourd'hui, s'annonçait tout d'abord comme celle où s'est porté le principal effort de l'architecte et des artistes dont il a réclamé le concours; tous les bras que nous avons pu réunir dans ce hameau et armer de pioches, de pelles et de leviers, nous les avons employés à dégager la porte et ses abords, à débarrasser de la terre où ils étaient cachés aux trois quarts les blocs dont Barth

n'avait vu que le haut, à relever ceux qui étaient tombés la face en avant et dont la décoration se trouvait ainsi soustraite à la vue. Le plan ci-dessus (fig. 324) donne les dispositions que nous avons pu constater, au terme de ce déblaiement. Une élévation générale (fig. 325) et une coupe longitudinale (fig. 326) indiquent le relief de ces constructions, tel qu'il se présentait quand nous avons quitté le terrain. L'ar-



325. — Élévation des ruines. *Exploration archéologique*, pl. LV.

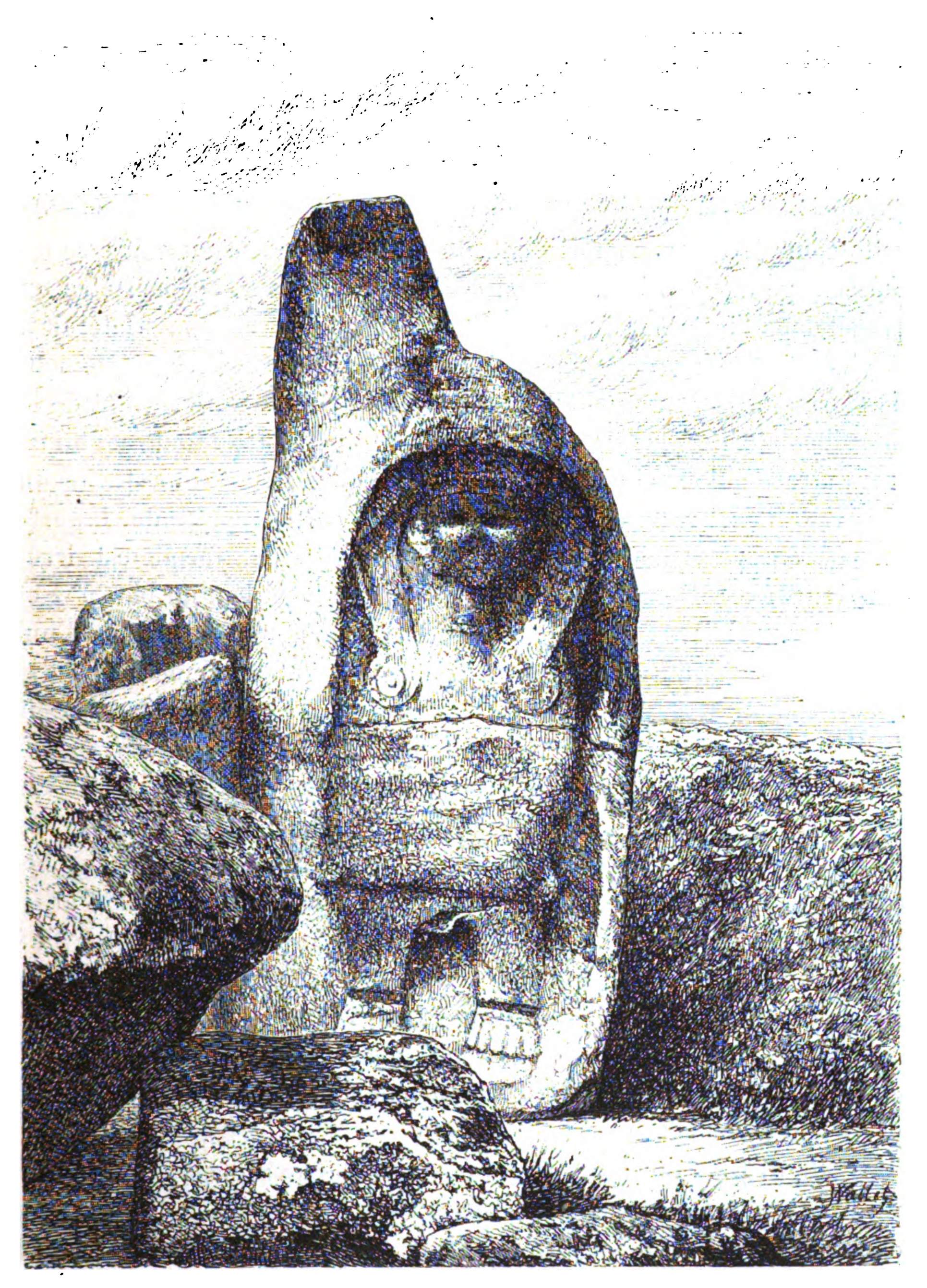
rangement est très simple. Dans le mur de façade s'ouvre un palier auquel aboutissait une montée qui rachetait la différence entre le niveau de la plaine et celui du palais. Nous n'avons pas retrouvé de degrés; il n'y avait peut-être qu'une rampe dallée, comme devant la porte de ville à Boghaz-keui (fig. 301). C'était là comme une sorte de vestibule extérieur, qui avait 5m,20 de large. On rencontre ensuite le



326. — Coupe longitudinale sur A B. *Exploration archéologique*, pl. LV.

seuil, formé d'un monolithe qui n'a pas bougé. Le linteau est au contraire tombé à terre et s'est brisé; nous avons cru en reconnaître un fragment, à sa forme trapézoïdale, dans un bloc qui gît à quelques pas en avant (fig. 324, 18); on y distingue le col et les griffes d'un lion; nous avons déjà rencontré le lion à Boghaz-keui, figuré, sinon sur le linteau, tout au moins des deux côtés de la baie (fig. 301). Les deux pieds-droits sont des blocs énormes, hauts de près de 3m,50, dont la face antérieure était taillée en forme de sphinx. Au sommet du jambage de gauche (9 du plan, fig. 327), on pense voir le plan incliné contre lequel

venait s'appuyer une des extrémités de ce linteau; à l'autre pied-droit, la partie supérieure du bloc est désagrégée et brisée; le nid de cigogne



327. — Le sphinx de gauche. *Exploration*, pl. LXV.

qui le couronne empêche d'ailleurs de juger si la coupe oblique existe aussi de ce côté. Au bas de la face interne du premier sphinx (n° 9), on

aperçoit encore la feuillure de la porte et le trou de gond ou crapaudine où tournait le pivot. Pareille crapaudine ne paraît pas avoir existé à l'autre pied-droit ; il s'ensuivrait que la porte du palais n'avait, semble-t-il, qu'un battant, quoiqu'elle fût large de $3^m,41$.

En arrière du seuil, la suite de l'allée forme un second vestibule, plus long et aussi large que le premier, qui donnait probablement accès à une cour ; il a $6^m,50$ sur $5^m,20$. On a, des deux côtés du passage (20 du plan), les amorces du mur qui formait la limite méridionale de cette cour. L'espace compris entre les deux parements devait être un puissant mur en briques crues, épais de 13 mètres, ou peut-être un massif dans l'intérieur duquel étaient ménagées des chambres latérales. Il n'est pas probable que, même sur la façade extérieure, le revêtement de pierre montât très haut ; autrement, il y aurait là, en avant de la muraille détruite, plus de blocs amoncelés sur le sol. En tout cas, on ne trouve trace aujourd'hui que d'une seconde assise. C'est au-dessus du bloc n° 3 qu'est resté en place le seul bloc qui la représente. Il porte un bossage[1] ; ses joints latéraux sont obliques ; sa forme est irrégulière. Si l'on examine les deux pentes du lit supérieur du bloc n° 1 et la forme irrégulière des blocs de la seconde assise qui sont aujourd'hui couchés à terre, on est conduit à penser que l'appareil était ici polygonal, comme il l'est le plus souvent à Boghaz-keui. Le constructeur avait, de part et d'autre, les mêmes habitudes, et, selon toute vraisemblance, ici comme dans le palais du chef-lieu, la pierre n'avait été employée que dans les soubassements ; au-dessus de cette sorte de plinthe, qui ne comptait que deux ou trois assises, s'étageaient les lits de briques. Des deux côtés de la porte, les bas-reliefs s'étendaient aussi loin que pouvait aisément les distinguer le regard des arrivants ; si, à droite, la maçonnerie moderne du lavoir ne permet guère de constater le point où s'interrompt cette décoration, à gauche nos fouilles nous ont permis de la suivre dans le talus jusqu'à l'endroit où elle cesse ; elle se continuait, en gardant la même hauteur, sur les deux parois du palier qui précédait la porte.

Cette disposition nous est connue ; nous nous rappelons comment, pour donner tout d'abord aux visiteurs une haute idée de la puissance et de la majesté du prince, le sculpteur des palais assyriens plaçait, à droite et à gauche de la porte, des images qui représentaient le roi entouré des dieux ses protecteurs, de ses vizirs, de ses principaux offi-

1. La très petite échelle de notre dessin (fig. 325) n'a pas permis d'indiquer ce détail.

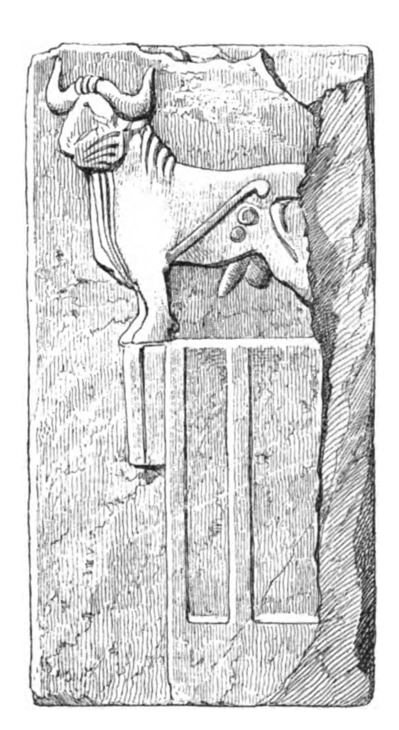
ciers et de ses eunuques. Le caractère de la pompe figurée ici des deux côtés de l'entrée n'est pas le même ; mais cette pompe occupe la même place et appartient ainsi au même système d'architecture et de décoration. En revanche, dans cet ensemble, on remarque tout d'abord un trait singulier, qui n'a pas été emprunté aux modèles que fournissait la Mésopotamie ; nous voulons parler de ces sphinx qui remplacent ici, comme gardiens du palais, les taureaux mitrés si chers aux architectes



328. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration*, pl. LVI.

ninivites et les lions que l'on rencontre soit en Assyrie, soit dans la Syrie septentrionale. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien le sphinx égyptien, ce mélange de la figure humaine et d'un corps de lion (fig. 327) ; mais pourtant les différences sont sensibles ; la donnée fournie par l'art égyptien a été profondément modifiée. Ainsi, en Égypte, le sphinx, à quelque variété de ce type qu'il appartienne, est toujours représenté couché, jamais debout comme ici ; au lieu d'être traité en bas-relief et adossé au pied-droit d'une porte, il est sculpté en ronde bosse et placé des deux côtés de l'entrée, perpendiculaire à la voie, dont il regarde l'axe. Si on porte son attention sur les détails, là encore on

trouve des changements caractéristiques. Ainsi, dans les sphinx égyptiens, les extrémités inférieures de la coiffure tombent droites des deux côtés de la tête, ne se terminent pas par cette espèce de volute ; l'artiste a donné ici au sphinx non le *klaft* qu'il porte d'ordinaire, mais les deux grandes boucles qui encadrent la face d'Hathor[1]. L'oreille est placée ici à la hauteur normale, tandis que, dans les figures vraiment égyptiennes, elle se trouve reportée beaucoup plus haut, elle dépasse le sourcil et même le bandeau dont est ceint le front. Enfin le collier n'a pas la forme d'un collier égyptien et n'est pas au même endroit; il passe ici sous le menton, tandis que, dans les sphinx égyptiens, quand il y a un collier, ce qui paraît être tout à fait l'exception, ce collier tombe bien plus bas, jusque sur la poitrine. On a donc à reconnaître ici un motif égyptien qu'un artiste asiatique s'est approprié. Par le mouvement qu'il a donné au sphinx et par l'idée qu'il a eue d'en détacher la partie antérieure pour l'appliquer sur le jambage, comme par la liberté qu'il a prise de traiter à sa manière la coiffure, les traits et les ornements, il a donné à son œuvre un caractère mixte qui en fait une sorte de compromis entre le style égyptien et le style assyrien.

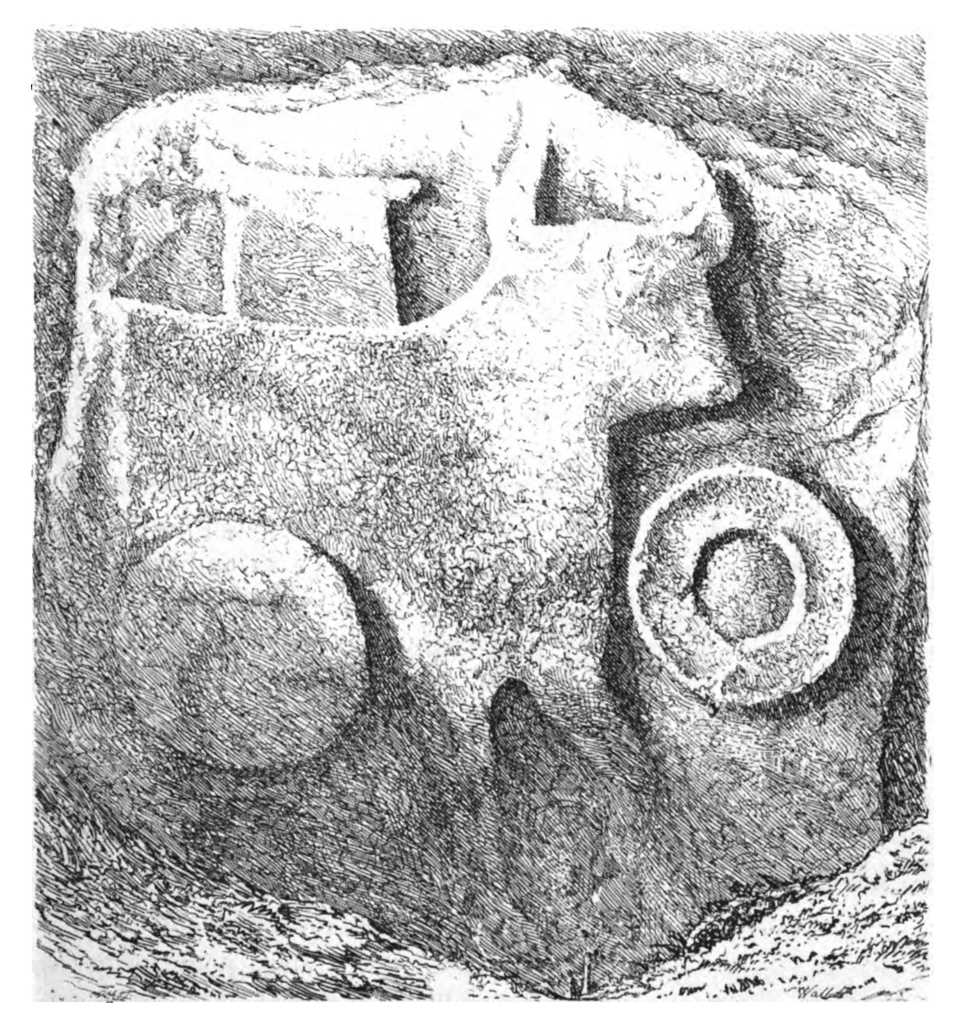


329. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration*, pl. LVI.

Si les figures de sphinx offrent un type dont la donnée première était empruntée à l'Égypte, en revanche tous les bas-reliefs qui ornaient le soubassement de la façade et les parois du vestibule rappellent, par leur style et leurs sujets, d'abord ceux de *Boghaz-keui,* auxquels ils semblent avoir emprunté certains éléments caractéristiques, puis, d'une manière plus générale, ceux de l'Assyrie et de la Perse ; mais aucun détail ne suggère ici l'idée de scènes historiques semblables à celles qui décorent les salles et les escaliers des palais de Ninive, de Persépolis et de Suze ; ici, comme à Boghaz-keui, c'est une procession religieuse que paraît avoir représenté le sculpteur, pro-

1. *Histoire de l'Art*, t. I, fig. 244. Voir MERRIAM, *Arrangement of the hair on the sphinxes at Euiuk* (dans *American journal of archæology*, t. I, pp. 150-160).

cession double qui aurait son centre et son point d'arrivée sur le bloc qui, près de la porte, touche au bloc d'angle (6 du plan). Il y a là un autel devant lequel semblent en adoration deux personnages, l'un féminin, l'autre masculin (fig. 328), ce dernier portant à la main un *lituus*,

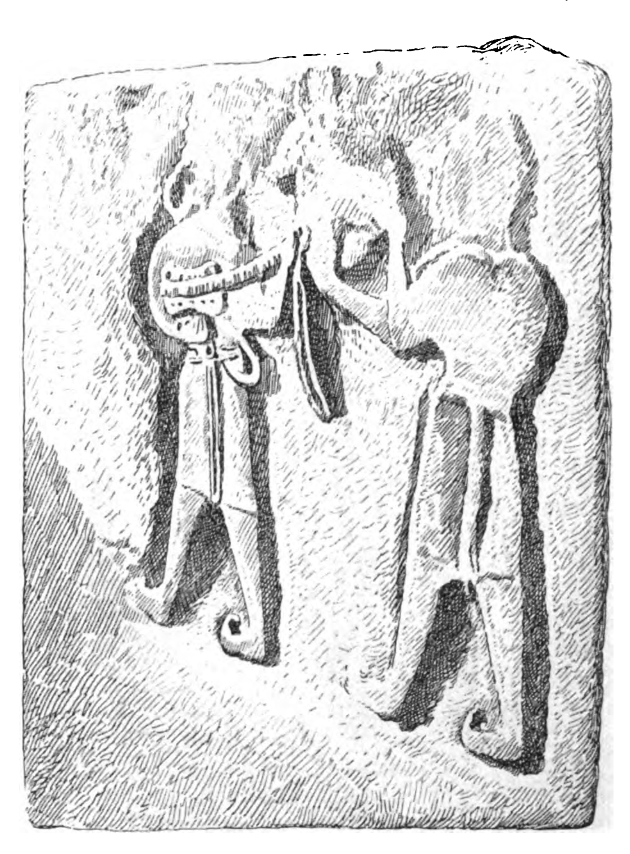


330. — Euiük. Bas-relief. *Exploration*, pl. LVIII.

comme une des figures de *Iasili-kaïa* dont il est la reproduction à peu près identique (fig. 314). A droite de l'autel, dominant le groupe que nous venons de décrire, un taureau est debout sur un haut piédestal, orné de moulures (fig. 329) ; serait-ce le dieu en l'honneur duquel se célèbre la cérémonie? Qu'elles soient à droite ou à gauche de cet autel, les figures de toute cette moitié de la façade sont tournées vers cet autel[1].

1. Il n'y a d'exception que pour un bloc (8 du plan), qui a d'ailleurs été déplacé.

Le cortège de gauche commence par une figure singulière, par un bœuf, qui paraît porter un autel sur le dos (fig. 330, I du plan) ; des deux côtés de ses jambes de devant, deux larges disques sont figurés dans le champ. Viennent ensuite deux personnages dont l'un joue d'un instrument de musique qui a la forme d'une mandoline au manche de laquelle sont attachés de longs rubans (fig. 331) ; son voisin, autant que permet d'en juger l'état de la pierre, qui est très rongée par les intempéries, porte un animal de petite taille, lièvre, chevreau ou agneau, qui est destiné au sacrifice. Le bas-relief suivant, mieux conservé, fait suite au précédent ; il se compose de trois figures (fig. 332). La première à gauche est encore un musicien. La tête de ce personnage est intacte ; il paraît souffler dans une trompette qu'il tient de ses deux mains. Il est coiffé d'un casque hémisphérique dont le bourrelet inférieur se relève pour former sur le front un ornement ; une autre saillie transversale s'élève jusqu'au sommet du casque ; les cheveux pendent sur les épaules ; l'anneau d'oreille est très visible. Les deux autres figures peuvent être prises pour des bateleurs destinés à amuser la foule. L'un semble attendre devant l'échelle ; ses pieds sont cachés, dans la photographie que reproduit notre dessin, par un bloc de la seconde assise qui est tombé en avant du bas-relief. La troisième figure monte à l'échelle ; mais le sculpteur a craint de masquer les échelons et de rendre ainsi la représentation inintelligible ; il a donc placé son personnage de telle manière qu'il semble gravir le long des montants ; on ne saurait ima-



331. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration*, pl. LXI.

giner convention plus maladroite. On remarquera la coiffure, que nous retrouverons ailleurs (fig. 336). La tête est rasée, et une longue mèche de cheveux paraît se tordre au sommet du crâne et retomber sur la nuque. Les trois personnages qui suivent (fig. 333) sont identiquement vêtus d'une robe à queue et d'une sorte de chasuble aux longues manches. Les têtes ont beaucoup souffert; ce doivent être des prêtres ; le premier a la main levée, comme s'il donnait une bénédic-



332. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration*, pl. LXII.

tion ; le second est dans la même attitude, mais sa main, disparue, tenait un instrument dont il ne reste que la partie inférieure recourbée en forme de volute ; le troisième a aussi le bras droit levé, mais son bras gauche est apparent, baissé, et sa main tient un *lituus* ou bâton recourbé dont l'extrémité se retrouve sur la plaque contiguë. Celle-ci porte le bas-relief qui est, de tous, le plus clair et le meilleur d'exécution. On y voit un prêtre, vêtu comme les trois personnages précédents, que suit un bélier (fig. 334). Au-dessus, deux autres béliers sont représentés ; l'artiste a voulu donner ainsi l'idée d'un trou-

peau[1]. La tête du prêtre et l'un des bras n'ont presque pas laissé de traces. Entre ce bas-relief et celui qui montre le prêtre et la prêtresse debout devant l'autel, il y a un vide (voir le plan, fig. 324). Il manque là un bloc de 0m,93 de long, qui devait porter aussi un bas-relief.

Si, comme il paraît, l'autel (fig. 328) et le taureau sur son piédestal (fig. 329) jouaient ici le rôle que remplissent, à *Iasili-kaïa,* les personnages montés sur des animaux, si c'était là le milieu de la scène, on a la tête de la seconde partie du premier cortège dans le



333. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration,* pl. LIV.

bas-relief qui occupe la grande face du bloc de coin, sur la face latérale du soubassement, qui faisait retour à angle droit vers l'entrée du palais (7 du plan). Ce côté de la dalle porte quatre figures. L'angle abattu a emporté la moitié de la première à gauche ; le haut de sa tête est fruste ; elle tient avec la seconde figure un bâton vertical, appuyé sur le sol (fig. 335). Celle-ci, dont la jambe gauche est singulièrement dessinée, a une tête qui n'est pas moins étrange. Nous l'avions prise d'abord pour une tête d'animal ; le grand anneau qui pend à son oreille nous a aidé à y reconnaître une tête hu-

1. On trouve dans les bas-reliefs assyriens la même convention, qui s'explique par l'ignorance de la perspective (LAYARD, *Monuments of Nineveh,* t. I, pl. 59 et 60).

maine. Ces deux figures portent la tunique courte ; la troisième, une toute petite figure dont les pieds ne reposent pas sur la plinthe, est complètement nue ; elle se tient dans l'attitude de l'hommage devant un prêtre que l'on reconnaît à sa chasuble. Des deux mains, celui-ci porte un sceptre d'une forme toute particulière, un bâton court muni, aux deux tiers de sa hauteur, d'une anse ou poignée semi-lunaire. On



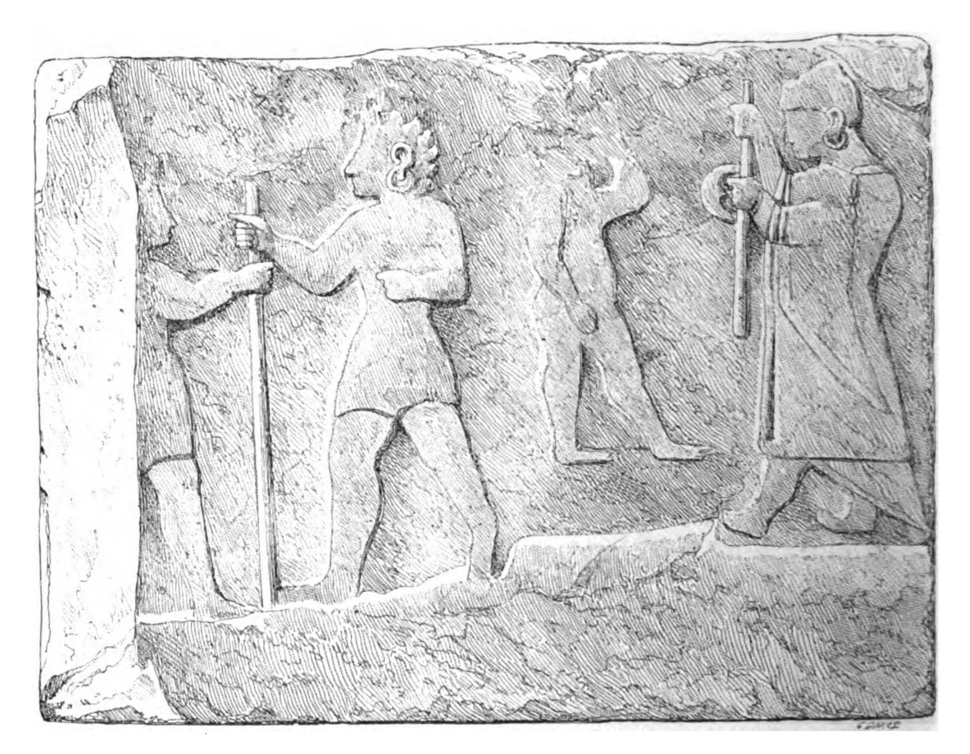
334. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration*, pl. LX.

dirait qu'il l'offre, comme un objet sacré, aux respects de l'être inférieur qui lui fait vis-à-vis.

Le bloc qui suit (8 du plan) était renversé ; nous l'avons fait relever, et c'est ainsi que s'est trouvé changé le sens de la marche ; ces six personnages (fig. 336) devaient aussi se diriger vers l'autel. Ils font penser aux figures qui, à *Iasili-kaïa*, forment la queue du cortège de gauche (pl. VIII, A) et se retrouvent dans le couloir, en face de l'image divine (fig. 319) ; c'est ce même défilé, assujetti à un certain rythme. L'attitude est la même ; seulement il n'y a pas ici d'armes. On remarquera la coiffure, qui se voit très bien dans la seconde figure ; c'est une mèche de cheveux qui part du sommet de la tête. Le vête-

ment est la tunique courte, avec ou sans ceinture à bouts pendants.

Une pompe du même genre paraît avoir été figurée de l'autre côté de l'allée, sur la partie du soubassement qui était à droite du passage; mais là, semble-t-il, le cortège n'était pas coupé en deux par la représentation principale; il aboutissait à un bas-relief placé sur le rentrant du mur, tout contre le sphinx de droite. Ce bas-relief, nous ne l'avons pas vu; le bloc qui le porte gisait à terre, renversé la face contre le sol;



335. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration*, pl. LVI.

c'est probablement celui que nous avons indiqué sur notre plan à gauche du numéro 17[1]; il est de ceux que nous n'avons pas eu le temps de redresser. De ce côté, la plinthe sculptée a été toute bouleversée par le travail qu'ont fait les habitants du village pour construire leur lavoir; certaines dalles, qu'ils ont trouvées trop lourdes, ont été déplacées; d'autres sont cachées dans l'épaisseur de la maçonnerie moderne. Il faudrait, pour retrouver toute la suite des bas-reliefs de cette série, soulever toutes les pierres et démolir le lavoir.

En juin 1881, sir Charles Wilson, allant de Smyrne à Sivas, avec

1. C'est ce qui semble résulter du croquis d'un plan que donne M. Ramsay dans la dissertation que nous avons déjà citée (*On the early historical relations*, etc.), p. 17.



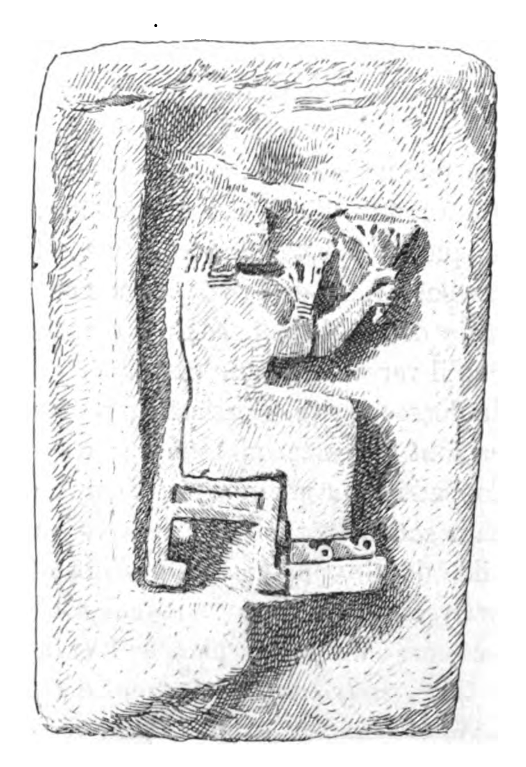
336. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration*, pl. LXIII.

M. Ramsay, s'arrêta à *Euiuk* pour en visiter les ruines. Il n'entreprit pas de fouilles; mais il fit remuer par les paysans quelques-uns des blocs qui gisent là dans la poussière, et l'un d'eux, celui qui faisait face à la plaque mentionnée en dernier lieu, lui offrit une représentation curieuse, que nous avons le regret de connaître seulement par une description ; point de dessin ni de photographie. Voici comment M. Ramsay expose ce qu'il a vu : « A droite du tableau qui est sculpté sur une des faces de la plaque, une déesse est assise; ses pieds posent sur un tabouret, et l'un d'eux est porté en avant; la figure est très usée, mais, dans tout ce qui en reste, elle est exactement semblable à celle que M. Perrot a représentée dans la planche LXVI de son *Exploration archéologique.* Vers cette déesse marche une procession, conduite par la figure dans laquelle, à Boghaz-keui et à Euiuk, j'incline à reconnaître, avec M. Perrot, le grand prêtre eunuque de Cybèle. Son costume est ici le même que dans tous les autres bas-reliefs de la Ptérie où nous avons rencontré son image; de la main droite il tient, comme d'ordinaire, le *lituus;* mais, ici, de la gauche il verse, avec une œnochoé, un liquide qui tombe sur les pieds de la déesse assise. Derrière ce prêtre marche la prêtresse, dont les mains font le geste qui semble caractériser les femmes dans l'art de la Cappadoce. La main droite tient, en avant du visage, un objet rond; la main gauche porte vers les lèvres un autre symbole indéterminé. Impossible de dire aujourd'hui si l'image avait des pendants d'oreilles. Cette prêtresse est vêtue de la longue robe traînante qu'elle porte dans le groupe représenté sur la planche LVI de l'*Exploration*, figure 1 (notre figure 328). Derrière elle viennent deux autres figures, qui sont très effacées; elles semblent avoir eu pour costume une tunique courte et un manteau jeté de manière à couvrir une des jambes et à laisser nue celle qui se porte en avant. Il est heureux que les figures du milieu n'aient pas autant souffert, que nous puissions y voir ce prêtre et cette prêtresse en chef qui sont déjà mis en scène dans l'autre partie de la décoration, à gauche de la porte[1]. »

L'artiste cappadocien ne disposait pas d'une grande variété de formes; nous retrouvons donc ailleurs tous les types ici décrits. A part le détail de la libation, qui est nouveau, le groupe du prêtre et de la prêtresse est presque pareil à celui qui forme le centre du cortège de gauche (fig. 328); quant à la figure assise, qui paraît être la divinité

1. Ramsay, *On the early historical relations*, pp. 17-18.

même en l'honneur de laquelle se célèbre la cérémonie, nous en avons une réplique sur le petit côté du bloc qui forme à droite l'angle du passage (11 du plan). Ce bloc répète symétriquement celui où est représenté le taureau sur un piédestal (7 du plan, fig. 329); mais, par une singulière anomalie, la face latérale est restée nue, tandis que celle qui lui correspond, de l'autre côté de l'entrée, porte un bas-relief (fig. 336). Il n'y a de sculpture au bloc de droite que sur l'étroite tranche qui regarde l'extérieur (fig. 337). Comme celle qu'a vue M. Ramsay, la figure est assise, vêtue d'une robe longue, les cheveux tombant sur le dos, le cou orné d'un collier; de sa main droite elle semble porter une tasse à sa bouche, détail qui rappellerait la libation figurée dans le bas-relief que nous n'avons pas vu ; la gauche tient levé un objet difficile à définir, mais qui pourrait être une fleur, de la famille des nymphéacées ou des liliacées. On remarquera la chaussure : la pointe du soulier se replie en arrière au point de former une sorte d'anneau.



337. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration*, pl. LXVI.

A droite de cette figure, la procession continuait, les personnages marchant vers la gauche; mais toute la partie supérieure des figures est détruite, comme on peut en juger par le bas-relief qui touche à l'image de la divinité (12 du plan, fig. 338). Nous n'aurions pas reproduit ici ces sculptures si frustes, n'était que l'on distingue ici mieux peut-être que partout ailleurs un détail de costume qui ne se rencontre, à notre connaissance, qu'à *Iasili-kaïa* et à *Euiuk,* cette sorte d'épais bourrelet qui se profile, parallèle au corps, en avant des personnages. En face des originaux, nous ne sommes pas arrivés, M. Guillaume et moi, à nous expliquer ce que le sculpteur avait voulu figurer ainsi. Que représente ce gros trait? Est-ce la ganse d'une lourde cape en laine jetée sur l'épaule, ou bien le bord d'un bouclier oblong, porté

sur l'épaule? Ce qui rendrait plus vraisemblable peut-être cette dernière conjecture, au moins pour le bas-relief en question, c'est la barre oblique qui traverse en biais les figures ; ce serait la courroie à laquelle était suspendu le bouclier.

Il y a, sur le bloc suivant (13 du plan), la trace de trois figures pareilles; mais on n'en distingue plus que la partie inférieure[1]. En

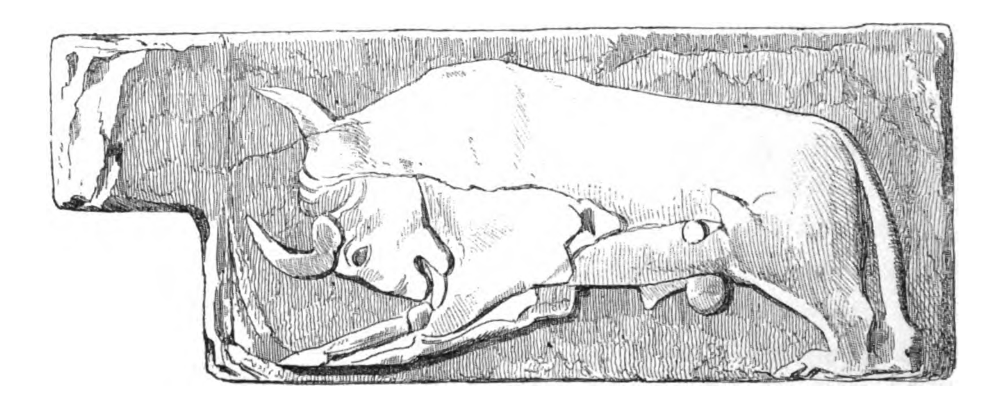


338. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration*, pl. LXIV.

démolissant le lavoir, on retrouverait probablement trois ou quatre blocs sculptés qui compléteraient cette partie de la décoration; mais ils seraient probablement en très mauvais état. On se demande si c'est à cette série qu'appartient un bloc que renferme ce bâtiment (14 du plan, fig. 339). Si l'on hésite à l'y comprendre, ce n'est pas parce qu'il n'est point dans l'alignement : il a pu être déplacé; c'est surtout parce qu'il a 40 ou 50 centimètres de moins en hauteur que les bas-reliefs

1. *Exploration archéologique*, pl. LVI, fig. 4.

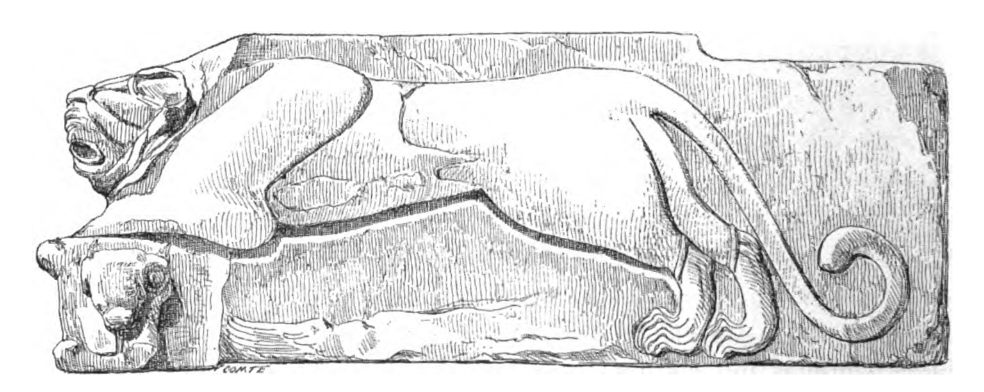
demeurés en place. D'ailleurs, par le thème qu'y a traité le sculpteur, il ferait bien pendant aux béliers qui sont placés de l'autre côté. C'est un taureau qui, furieux, la tête baissée entre les jambes, semble s'apprêter à frapper. On doit penser que, pour avoir un plus beau mouve-



339. — Euiuk. Bas-relief. *Exploration*, pl. LVII.

ment, la fantaisie de l'artiste a modifié la donnée. Ce taureau, c'est bien aussi une victime que l'on conduisait au sacrifice; mais le sculpteur a supposé que l'animal venait d'échapper aux mains qui le retenaient.

C'est à la décoration du palier qui s'étendait en avant de la porte que



340. — Euiuk. Lion dévorant un bélier. Vue latérale. *Exploration*, pl. LVII.

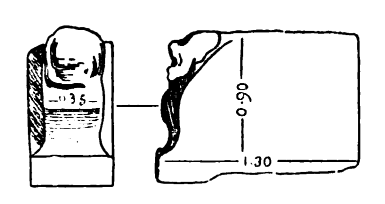
doit avoir appartenu une sculpture d'une assez belle conservation (15 du plan, fig. 340). Elle représente un lion qui tient un bélier terrassé sous ses pieds de devant. La tête se détache en ronde bosse sur la face antérieure du bloc (fig. 341), tandis que le reste du corps est seulement indiqué en bas-relief sur une des faces latérales de cette pierre ; l'autre face est nue,

ce qui indique que cette dalle devait être appliquée contre un mur. C'est ce mélange du bas-relief et de la ronde bosse que nous avons déjà rencontré dans la Syrie septentrionale et à Boghaz-keui. Les figures de lions qui dessinaient ici un *dromos*, une avenue monumentale en avant du palais, étaient traitées dans le même esprit; exposées aux intempéries depuis des milliers d'années, elles ont beaucoup souffert; le croquis ci-contre en indique pourtant la disposition (fig. 342); il donne la vue de face et la vue latérale d'un de ces blocs.



341. — Euiuk. Lion dévorant un bélier. Vue de face. *Exploration*, pl. LVII.

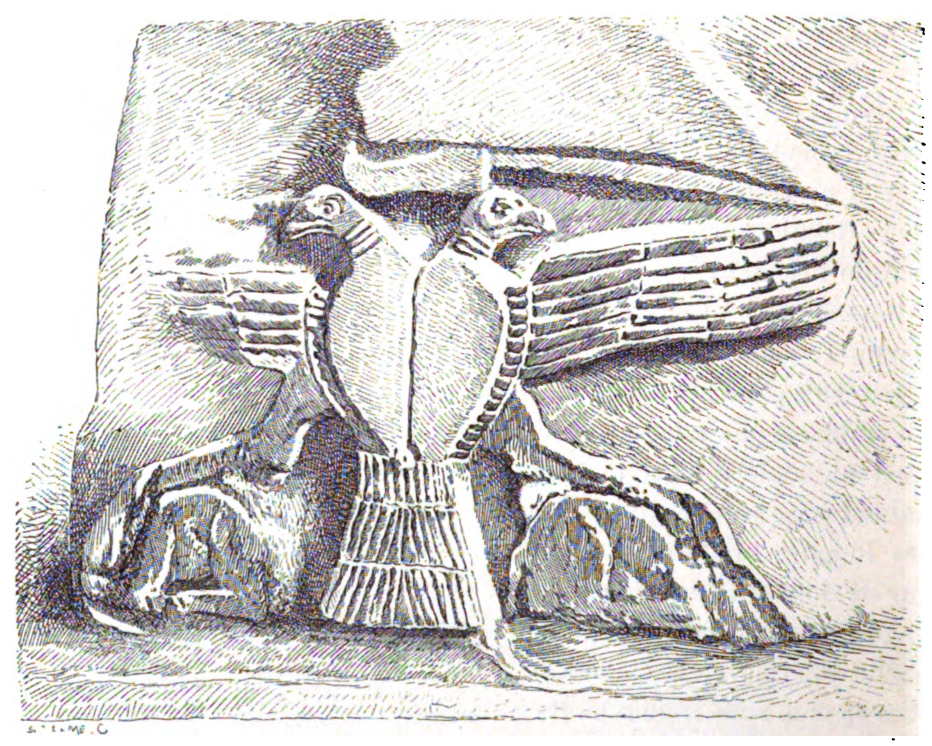
Pour terminer la description des sculptures qui ornaient cette façade et cette entrée du palais, il ne nous reste plus à signaler qu'un curieux détail, qui avait attiré, à juste titre, l'attention des deux voyageurs par lesquels nous avions été précédés à Euiuk, d'Hamilton et de Barth. La face interne du sphinx de droite, qui est mieux conservé que celui de gauche, offre un emblème que nous avons déjà rencontré à Boghaz-keui (pl. VIII, E) : c'est un aigle à deux têtes dont chacune des deux serres étreint un animal en qui nous avons cru reconnaître un lièvre, à sa taille et à ses longues oreilles (fig. 343)[1]. Au-dessus de cet aigle, le pied posé sur sa double tête, se dressait un personnage dont on ne distingue plus que la partie inférieure, la chaussure à bout recourbé et la robe traînante. Hamilton avait remarqué ce symbole sans s'apercevoir que l'aigle à deux têtes, ici comme à Boghaz-keui, portait un personnage, et il est tenté de voir dans cet aigle une addition postérieure. C'est là une conjecture que rendent insoutenable d'une part l'exacte similitude de style entre cette figure et les figures qui l'entourent, de l'autre le rôle que joue ce même symbole dans les bas-reliefs de *Iasili-kaïa*, où il sert de



342. — Euiuk. Un des lions du dromos. *Exploration*, t. I, p. 342.

1. Barth croit y voir une souris. Le modelé est ici tellement sommaire et la surface est si usée, qu'il est difficile de se prononcer; nous ferons seulement remarquer que le lièvre figurait dans le répertoire des scribes hétéens (fig. 254 et 255), puis que l'art oriental aimait à représenter l'aigle s'abattant sur le lièvre (*Histoire de l'Art*, t. II, fig. 409). La souris est une bien petite proie pour un si puissant oiseau.

support à deux personnages et ne saurait se détacher de l'ensemble. Le fait indubitable que l'aigle à deux têtes se rencontre dans deux monuments de la Cappadoce septentrionale nous conduit à une conclusion toute contraire à celle d'Hamilton. On trouve dans les traditions musulmanes, dont le fond doit être très ancien, un animal fabuleux, le *Hamca*, qui, d'après la manière dont le décrivent les conteurs, répond tout à fait à l'aigle bicéphale sculpté sur les rocs de la



343. — Euiuk. L'aigle à deux têtes. *Exploration*, pl. LXVIII.

Ptérie. D'autre part, sur les monnaies des princes turcomans qui, au treizième siècle de notre ère, régnaient sur le moyen Euphrate et en Syrie, on trouve, comme symbole de la toute-puissance, ce *Hamca*, cet aigle bicéphale. D'après le témoignage d'un voyageur, ces émirs avaient sculpté ce même emblème, comme leur blason, sur les murailles de leurs places fortes[1]. Or ce fut plus d'un siècle après, vers 1345 seulement, que cet

1. Ces rapprochements nous ont été fournis par un article que dès 1845, dans l'ancienne *Revue archéologique*, Longpérier consacrait aux découvertes de Texier et Hamilton en Ptérie (*Œuvres*, t. I, pp. 91-102). Longpérier a, dès le début, saisi et parfois deviné bien des choses qu'un moins habile archéologue n'eût pas aisément tirées de vagues assertions et de dessins infidèles. On trouvera dans cet essai la copie d'une monnaie de Malek el

emblème fut adopté par les empereurs d'Occident, qui l'ont transmis à l'Autriche et à la Russie. Ce serait, a-t-on supposé, pendant la dernière croisade que les Allemands ou peut-être les Flamands, après s'être emparés de quelque étendard turcoman, conçurent l'idée d'ajouter une seconde tête à l'aigle que la Germanie avait hérité du vieil empire romain. Ainsi se serait transporté dans notre Europe moderne un symbole appartenant primitivement à un culte asiatique de la plus haute antiquité, et, par un jeu singulier de la fortune, la race turque s'est vu, à Belgrade et à Lépante, interdire l'entrée de l'Occident par cet aigle qui l'avait guidée triomphante sur les rives de l'Euphrate et du Bosphore.

Plusieurs détails, que nous n'avons pu signaler pendant que nous cherchions d'abord à donner une idée de l'ensemble, achèvent de marquer le caractère religieux de ces bas-reliefs, analogue à celui que nous avons attribué aux sculptures de Boghaz-keui. C'est le *lituus*, que nous ne trouvons pas seulement dans la main des personnages en qui nous avons reconnu des prêtres (fig. 328), mais aussi sculpté sur les flancs du taureau qui est debout sur l'autel (fig. 329) et du bélier que terrasse le lion (fig. 341). Le *lituus* est accompagné, dans ces mêmes images, tantôt d'une boule, tantôt de deux boules, placées auprès de l'extrémité recourbée du bâton. De ces boules il convient peut-être de rapprocher les deux disques figurés dans le champ du bas-relief qui commence la série de gauche, au-dessus du taureau en marche (fig. 330). Enfin, c'est certainement aussi un objet qui joue un rôle dans le culte que cette espèce de sceptre à poignée semi-lunaire qu'un prêtre semble offrir aux respects d'un fidèle (fig. 335).

Quant au sens de ces images et au caractère des croyances qu'elles sont destinées à traduire, il est encore plus difficile de les définir ici qu'il ne l'a été à Boghaz-keui; la représentation figurée n'a point, à Euiuk, la même ampleur ni la même netteté ; elle a, de plus, beaucoup souffert; il nous en manque plus d'un morceau. Voici pourtant la conjecture qui se présente à l'esprit. La pompe religieuse qui se développe sur la façade

Salah Mahmoud, frappée en 1217. Adalbert de Beaumont, dans la planche CLIX de son *Recueil de dessins pour l'art et l'industrie*, donne deux sceaux représentant l'aigle à deux têtes, avec la mention : *Sassanide*. Dans l'un de ces sceaux, chacune des serres de l'aigle, comme à Euiuk, étreint et terrasse le lièvre. Par malheur, cet écrivain, qui est plus artiste qu'archéologue, n'indique pas ses sources; il ne dit point où il a pris ces figures ; il nous est donc impossible de vérifier si elles appartiennent vraiment à l'époque sassanide. Nous le regrettons, car il serait intéressant de trouver, pour l'histoire de ce symbole, un point intermédiaire entre l'époque reculée où ont été sculptés les bas-reliefs d'Euiuk et le treizième siècle de notre ère.



et sur les parois du vestibule est coupée par la porte en deux parties distinctes qui se correspondent, mais dont chacune pourtant forme un ensemble. De chaque côté, le cortège populaire et sacerdotal, ici partagé en deux tronçons, là rangé sur une seule file, se dirige vers la divinité en l'honneur de laquelle se célèbre la cérémonie. Cette divinité, on la reconnaît tout d'abord, sur le mur de droite, dans la figure assise qui y est deux fois répétée; à gauche, l'effigie ou le symbole auquel s'adressent ces hommages, c'est évidemment le taureau qui, du haut de son piédestal, domine les têtes de la foule. Sur le sexe de l'animal, point de méprise possible, tant l'artiste a franchement accusé les organes de la génération. Il peut nous paraître étrange de voir ainsi le taureau faire pendant à la déesse, une Istar, une Anaït ou une Cybèle; mais on n'en croit pas moins saisir l'idée qui a présidé à l'ordonnance de cette double série de tableaux, et l'on soupçonne ici l'adoration d'un couple divin, analogue à celui qui était honoré à Boghaz-keui. Qui sait si nous n'avons pas ici les mêmes divinités que dans le sanctuaire voisin de la capitale, mais figurées dans une autre attitude et sous d'autres traits? En Asie, les types divins n'ont jamais acquis la consistance et la fixité qu'ils ont prise en Grèce ; il a fallu la poésie et l'art helléniques pour faire des dieux des êtres vivants, dont chacun a sa physionomie propre et son expression particulière, comme l'ont les individus qui sortent des mains de la nature. L'art oriental n'a pas eu cette vertu; il n'a pas créé de personnes. A quelques lieues de distance, le principe mâle a pu être représenté ici par un guerrier armé de la massue, et là par l'animal aux fanons épais et à la croupe puissante, par celui dont la semence remplit et féconde les flancs de la génisse.

Quelque interprétation que l'on donne de tel ou tel détail, on ne saurait se tromper sur le caractère de l'ensemble; c'est bien la religion du pays et ses rites que le sculpteur a mis en scène. Étant donné que l'édifice était, selon toute apparence, une demeure royale, on éprouve quelque surprise de ne pas rencontrer ici ces scènes de guerre et de chasse qui forment en Assyrie la décoration ordinaire des murs du palais, scènes que nous avons retrouvées dans les débris d'un bâtiment du même genre, chez les Hétéens orientaux, à *Saktchéghеuksou* (fig. 279). Ici, c'est le prêtre qui joue le principal rôle, ce prêtre dans lequel, à son visage imberbe, on est tenté de voir un eunuque. Une fois l'attention tournée de ce côté, on se souvient que, sur les parois du temple national, à *Boghaz-keui,* c'est ce même personnage qui, avec sa longue robe et son bâton augural, est figuré de plus grande taille que le com-

mun peuple des fidèles, soit qu'il semble présider à la cérémonie représentée dans le pronaos (fig. 314), soit que dans l'adyton il reçoive l'accolade du dieu dont il est le pontife (fig. 321). Nulle part, ni à Euiuk ni à Boghaz-keui, on ne reconnaît le roi, que nous voyons, en Assyrie, officier lui-même, signalé à tous les yeux par la tiare qui le distingue et par l'arc redoutable qu'il tient à la main[1]. Ni dans le temple, où l'on pourrait s'attendre à voir figurer le roi, marchant auprès du prêtre, ni dans le palais, où sa présence paraîtrait encore plus justifiée, il n'y a rien ici qui rappelle la majesté royale. On est étonné de ne trouver nulle part, en Ptérie, le personnage qui, partout ailleurs, occupe le premier rang, et, pour s'expliquer son absence, on en vient à se demander si le prêtre n'aurait pas eu ici le pas sur le roi, ou si, plutôt, une seule personne n'aurait pas été investie à la fois de cette double dignité. On ne saurait, sur de si faibles présomptions, regarder la question comme résolue; mais il est certain que tout l'ensemble de ces sculptures a ce que l'on peut appeler la physionomie sacerdotale. Sous l'impression que l'on en garde, on se souvient que, bien des siècles plus tard, vers le commencement de notre ère, le voyageur qui parcourait cette même contrée, le Pont et la Cappadoce, y rencontrait partout, dans les deux Comana, à Cabira, à Zéla, des grands-prêtres du dieu Men, des déesses Mâ ou Anaït, qui sont en même temps des princes temporels. Choisis dans la famille royale, ils ne cèdent le pas qu'au roi; comme nos évêques du moyen âge, ils sont souverains dans la ville où se trouve leur temple et dans toute l'étendue d'une banlieue, plus ou moins vaste, qui en dépend; ils disposent en maîtres de tout un peuple d'esclaves sacrés des deux sexes, cultivateurs attachés au domaine, gens de métier et gens de service, musiciens, musiciennes et courtisanes. De telles habitudes et un pareil état de choses ne peuvent être que l'œuvre du temps; on est donc fondé à chercher jusque dans ces âges reculés desquels datent nos sculptures l'origine de ces petites communautés théocratiques dont Strabon, qui était de ce pays, s'attache à décrire la curieuse organisation[2]. Déjà peut-être, dans la Ptérie d'avant Cyrus, le prêtre était presque l'égal du monarque; auprès de Boghaz-keui, la place forte où régnait le roi des guerriers, il y aurait eu Euiuk, ville ouverte, où le roi des prêtres aurait eu sa résidence, dans le palais dont nous avons commencé de dégager les ruines, palais qui sans doute renfermait aussi un temple.

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 303.
2. Strabon, XII, ii, 3; iii, 31, 33-36, 37.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, dont nous aurions voulu demander la confirmation à des fouilles plus étendues et plus profondes, on croit trouver, dans une vallée voisine, les restes de la nécropole dans laquelle, rois ou prêtres, étaient ensevelis les princes de la nation ptérienne.

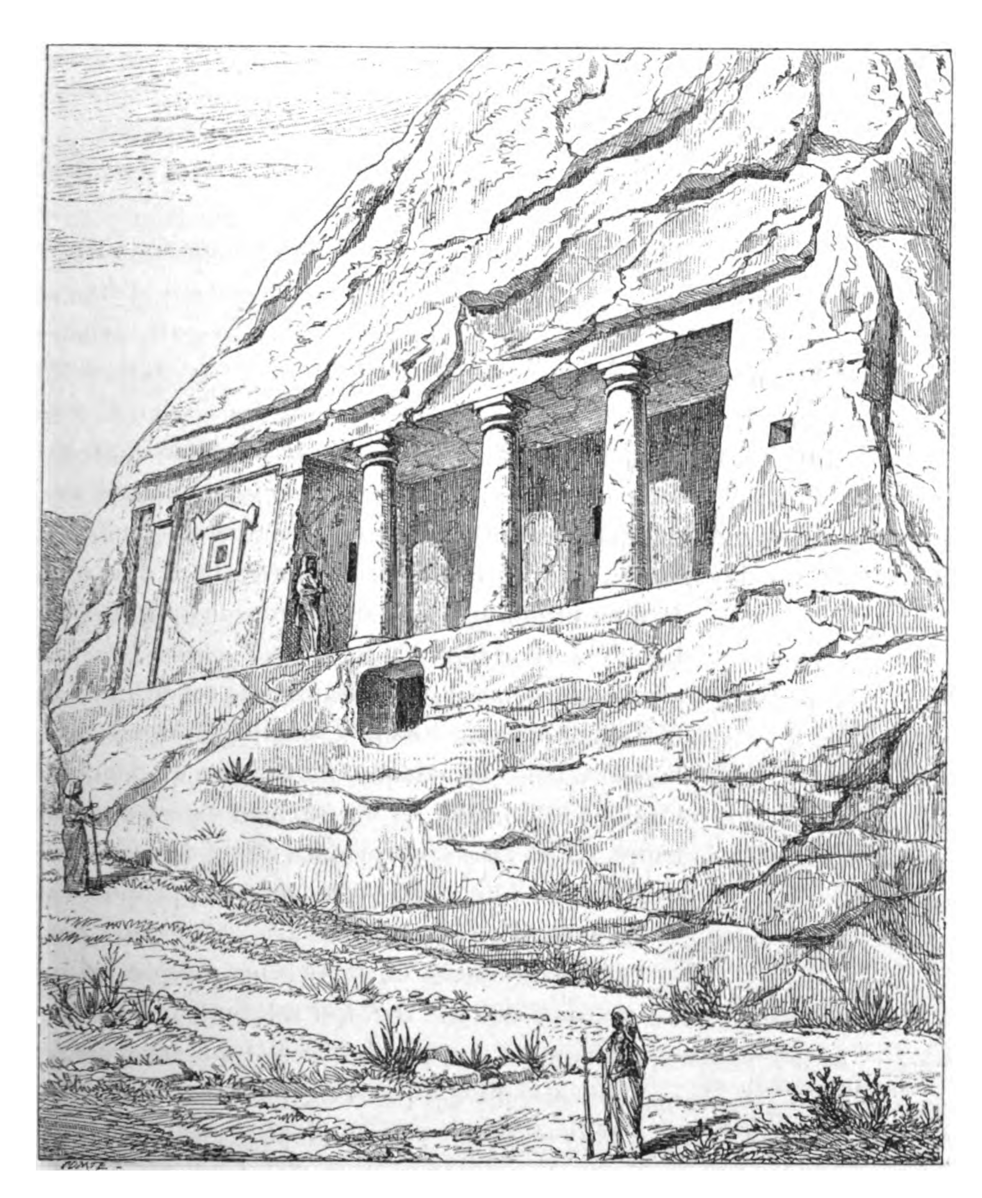
§ 6. — LA NÉCROPOLE.

Le gros village d'*Aladja,* situé à environ cinq heures de route vers le nord-est de *Boghaz-keui* et à trois heures vers le sud-est d'*Euiuk* (fig. 293), occupe le centre d'une petite plaine arrosée par une rivière qui coule vers le nord et doit être un affluent de l'Iris; au sud et au nord de cette plaine, la vallée est très étroite; elle forme un de ces défilés qui abondent en Ptérie. C'est dans le ravin septentrional que se trouve le groupe de monuments qui a été découvert par Hamilton[1]. Déjà, bien avant d'y arriver, nous voyions les rochers criblés de trous naturels dont beaucoup paraissent avoir été agrandis pour servir soit d'habitations, soit de demeures; à deux heures environ d'Aladja, l'on arrive en présence du tombeau principal, connu sous le nom de *Gherdek-kaïasi* (fig. 344)[2]. Il apparaît au sommet d'une pente gazonnée assez raide, taillé dans un massif de rochers dont la face est tournée vers l'est. C'est un portique formé de trois colonnes épaisses et courtes, dont la forme conique, les proportions et les chapiteaux rappellent les plus anciennes colonnes doriques; seulement il y a ici des espèces de bases. Un escalier, pratiqué dans le roc sur la gauche, conduit à ce portique, aux deux extrémités duquel s'ouvre une chambre funéraire. Ces deux chambres, comme on peut le voir dans le plan (fig. 345) et dans la coupe longitudinale sous le portique (fig. 346), ne sont ni également grandes, ni également décorées. Celle de gauche est la plus spacieuse et la plus ornée; elle renferme, dans une sorte d'alcôve, un lit funéraire taillé dans la masse; c'est là que dut être enseveli le plus important des deux personnages à qui fut destiné ce tombeau. Dans l'une et dans l'autre le plafond est taillé en forme de toit, comme dans les tombeaux de la Phrygie et de l'Étrurie; mais, à

1. Hamilton, *Researches*, t. I, p. 401-402. Par la faute de ses guides, Barth a passé à peu de distance de ces tombeaux, qu'il cherchait, sans arriver à les voir (*Reise von Trapezunt*, p. 41).
2. Sur le sens de ce nom, voir *Exploration archéologique*, p. 339.



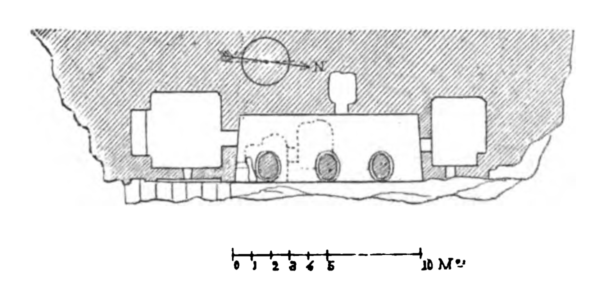
droite, le travail est plus grossier. Chaque chambre a une fenêtre. Du côté gauche, où se trouve la chambre la plus soignée, on distingue deux antes et les vestiges de leurs chapiteaux ; la petite fenêtre carrée est



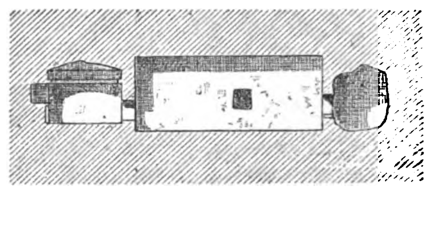
344. — Gherdek-kaïasi. Vue perspective, par Ch. Chipiez, d'après l'élévation de Guillaume. *Exploration archéologique*, pl. XXXIII.

ornée d'un chambranle et d'une sorte de fronton dont les angles portaient des ornements, trop frustes aujourd'hui pour qu'il soit possible de les bien définir. Le côté droit ne présente aucun de ces détails, ni ante, ni chambranle, ni fronton : une ouverture carrée seulement.

Sous l'escalier se trouve encore un double caveau dans lequel on pénètre maintenant par un trou latéral qui ne doit pas appartenir au plan primitif; la profondeur en est indiquée dans la coupe transversale (fig. 347); celle-ci laisse aussi voir la fausse baie qui s'ouvre presque

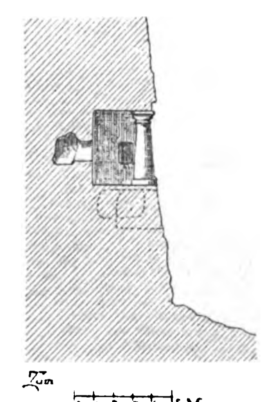


345. — Gherdek-kaïasi. Plan. *Exploration*, pl. XXXIII.



346. — Gherdek-kaïasi. Coupe longitudinale sous le portique. *Exploration*, pl. XXXIII.

au milieu du portique, dans le roc qui en fait le fond; ce doit être l'amorce d'une troisième chambre funéraire qui n'a jamais été exécutée. Cette même coupe montre le talus très accentué du rocher; il en résulte que la ligne du fût des colonnes est verticale et que toute la diminution du fût, qui est grande, porte sur la ligne extérieure[1].



347. — Gherdek-kaïasi. Coupe transversale. *Exploration*, pl. XXXIII.

En présence de ce monument, on éprouve un certain embarras, lorsqu'il s'agit d'en déterminer l'âge. A-t-il subi, dans une mesure quelconque, l'influence du style grec, ou bien est-ce au contraire un de ces types primitifs dont le génie grec s'est inspiré? Le doute est permis. Les proportions trapues de ces colonnes se retrouvent dans certaines tombes de la Cyrénaïque, également creusées dans le roc, qui relèvent de l'art grec archaïque[2]; ce qui donne aussi à réfléchir, ce sont les antes, que l'Égypte, l'Assyrie et la Phénicie n'ont pas employées de cette manière, au moins dans les monuments qui sont arrivés jusqu'à nous. D'autre part, il y a là aussi bien des traits par lesquels cette façade rappelle les habitudes et les partis pris de l'architecture orientale. Point de fronton au-dessus du portique; point d'entablement avec frise

1. On remarquera que cette disposition s'accorde avec la règle que pose Vitruve, au sujet des colonnes du temple (l. III, ch. v).

2. Voir Pacho, *Voyage dans la Cyrénaïque*.

et corniche ; rien qu'une architrave, formée de deux fasces, dont l'une règne sur toute la longueur du portique, tandis que l'autre semble n'avoir été qu'ébauchée ou bien qu'elle a été détruite par la chute de la couche superficielle du roc. Cette disposition rappelle la partie inférieure de l'entablement des tombeaux de Persépolis. Le chapiteau ne présente pas les membres qui caractérisent l'ordre dorique ; d'une exécution très rude, il est constitué par un talon, moulure qui est très employée dans les corniches phéniciennes[1]. Cette colonne a une base, ce qui rend encore moins vraisemblable l'hypothèse de l'imitation d'un type canonique grec. Avec son chambranle composé d'une double bande, la fenêtre de gauche fait songer aux portes des tombes phéniciennes d'Amathonte, où la baie a un encadrement du même genre[2]; elle ressemble surtout aux fenêtres de ces petits modèles en terre cuite où nous avons reconnu des copies de chapelles consacrées à Astarté[3]. Mieux conservés, les ornements qui décorent les angles du petit fronton auraient peut-être fourni un utile élément de détermination ; mais ils sont trop frustes pour qu'il soit possible de les bien définir.

On remarquera que la Ptérie ne renferme ni inscriptions ni monuments d'architecture et de sculpture que l'on puisse attribuer à la période intermédiaire entre le règne de Cyrus et la conquête romaine. La vie et l'art ne semblent s'y être réveillés que sous l'administration des légats impériaux. Tous les textes grecs qui y ont été recueillis sont de basse époque, et, de tous les monuments que l'on y a signalés, le seul où l'imitation des formes classiques soit sensible à première vue ne nous a paru dater que du temps des Césars. C'est la tombe appelée par les paysans *Kapoulu-kaïa* ou « la roche à porte »[4]. Dans la disposition architectonique de la façade comme dans l'exécution du médaillon qui la décore, une tête d'Apollon vue de face, on y devine le goût et les procédés de l'art gréco-romain. Dans la tombe de *Gherdek-kaïasi,* rien de pareil ; point d'éléments qui suggèrent à l'archéologue une date même approximative. Supposez que l'on eût trouvé cette sépulture sur la côte du Pont-Euxin ou de la Méditerranée, au lieu de la rencontrer au fond de la Cappadoce ; alors on serait au moins tenté de se demander

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 124-125 et fig. 63.
2. *Ibidem*, fig. 153 et 154.
3. *Ibidem*, fig. 208 et 641.
4. *Exploration archéologique*, p. 351 et pl. XII. Sur notre carte de la Ptérie (fig. 293), *Kapoulu-kaia* est marqué, sous cette rubrique : *tombeau*, vers le sud-ouest d'*Aladja*, sur la ligne qui marque la route que nous avons suivie, entre *Iatan-kavak* et *Deirmen-dérési*.

si l'on n'a pas sous les yeux un de ces ouvrages, d'un caractère encore indécis, par lesquels les plus anciens architectes grecs préludèrent à l'invention et à l'adoption de formes qui leur appartinssent en propre. Ici au contraire, avec ce que l'on sait de l'histoire des pays au delà de l'Halys, voici l'alternative où l'on est placé : si l'on hésite, si l'on se refuse à voir dans la tombe voisine d'Aladja un monument de la vieille civilisation cappadocienne, il faut la faire descendre au moins jusqu'à l'époque des successeurs d'Alexandre ; or cette hypothèse n'est pas en rapport avec le style de cette façade ; maintes particularités, sur lesquelles nous avons appelé l'attention, concourent à la rendre très invraisemblable. C'est ainsi que l'on se trouve conduit et presque contraint à ne pas séparer ce monument des autres monuments de la Ptérie, à le croire antérieur à la destruction de la cité des Ptériens par Crésus, et, par conséquent, contemporain de l'une des dynasties par lesquelles ont été habités les palais de Boghaz-keui et d'Euiuk[1].

En tout cas, cette tombe est une des plus imposantes et des plus pittoresques que l'on puisse trouver en Grèce ou en Asie Mineure. Sa hauteur au-dessus du fond de la vallée, les grands rochers qui l'entourent et l'encadrent, ces trois puissantes colonnes et les ombres noires qui dessinent le portique au milieu de cette large surface toujours en pleine lumière, enfin le beau ton rouge de la pierre, tout cela donne à ce monument un caractère des plus frappants. Le roc n'est pas doré comme les vieux marbres ; il est d'une couleur plus vive qui, par endroits, rappelle la teinte chaude et sanguine des baies dont s'empourprent à l'automne nos broussailles.

A côté, sur la gauche, se trouve un autre tombeau bien moins orné ;

1. On peut rapprocher de *Gerdek-kaïasi* un monument étudié par Texier dans la Cappadoce méridionale, auprès d'*Urgub* (*Description de l'Asie Mineure*, in-f°, t. II, pp. 84-85, pl. 92 et 93) ; c'est ce qu'il appelle *Dikili-tach* ou « la pierre plantée », à cause d'une colonne, formée de plusieurs tambours superposés, qui se dresse sur la roche tout près de la tombe. La colonne, avec ses profils tout grecs et son inscription grecque, est certainement d'assez basse époque ; quant au portique sur lequel s'ouvre la tombe, avec ses antes, ses deux piliers très ramassés et les deux colonnes coniques et trapues qui sont comprises entre ces deux piliers, il a un aspect beaucoup plus ancien ; cependant le fronton qui le surmonte trahit l'influence du goût grec, et les proportions très lourdes des supports ne sont peut-être dues qu'à un calcul de l'architecte ; taillant piliers et colonnes dans le roc vif, il aura cru, par ce parti pris, donner ainsi à sa façade un caractère mieux en rapport avec celui du massif qu'elle couronne. Quant à la tombe, appelée aussi *Gerdek-kaïasi*, que le même voyageur a relevée dans la Phrygie Épictète (*Description*, t. I, p. 162 et pl. 60, 61), c'est un monument tout grec ; on y reconnaît tout d'abord les proportions élancées et les larges entre-colonnements du dorique de l'époque alexandrine et romaine.

pas de portique, mais un simple encadrement autour d'une porte rectangulaire. Nous essayons, par plusieurs côtés, d'y arriver; mais partout le rocher présente des surfaces lisses qu'il nous est impossible d'escalader. Il faudrait une échelle. Nous observons ici dans les rochers ce que nous avions déjà rencontré la veille auprès de *Kapoulou-kaïa,* des degrés qui, partant d'une plate-forme ménagée à 8 ou 10 mètres au-dessus du ruisseau, descendent vers celui-ci dans l'intérieur du rocher. Ils paraissent correspondre à des marches, celles-ci taillées à ciel découvert, qui, de la hauteur où se trouvent ces plates-formes, montent vers le sommet du roc. A quoi pouvaient servir ces escaliers? Au-dessus, sur les crêtes, pas de traces de fortification, pas même de place pour en établir. D'ailleurs, on n'aurait pu arriver jusqu'à l'endroit d'où part l'escalier souterrain sans se montrer à un ennemi qui aurait occupé le fond de la vallée. Ce qui paraît expliquer ces travaux, c'est la remarque bien vite faite par le voyageur qui explore ce ravin, d'*Aladja* jusqu'à *Kutchuk-djamili,* que beaucoup des grottes qu'il y voit s'ouvrir, à droite et à gauche, dans les hautes parois de roc entre lesquelles il chemine, ont été appropriées à des usages domestiques. Les uns auprès des autres, morts et vivants ont habité ces cavernes, creusées dans une pierre friable, que le pic rendait aisément aptes à servir de caveaux funéraires ou de commodes demeures; il y a eu ici, comme dans beaucoup d'autres cantons de l'Asie Mineure, des groupes de troglodytes; ces escaliers, dont les débris s'aperçoivent partout, servaient à atteindre des grottes dont beaucoup, situées à une assez grande hauteur, sont maintenant inaccessibles; c'étaient les rues de ces singuliers villages.

§ 7. — LES ARTS INDUSTRIELS EN PTÉRIE.

A part quelques coups de pioche que nous avons donnés au pied des bas-reliefs de *Boghaz-keui* et d'*Euiuk,* il n'a pas été fait de fouilles en Ptérie. Il en résulte que nous connaissons mal la civilisation cappadocienne, malgré l'importance de plusieurs des monuments qu'elle nous a laissés. Par ceux-ci, nous avons quelque idée de son architecture militaire, civile et religieuse; sa statuaire est représentée par plus de cent figures différentes qui, malgré l'uniformité de la donnée première, offrent encore, surtout à Euiuk, une assez grande variété de pose et de costume; mais ce qui nous manque, ce sont tous ces petits objets qui, partout ailleurs, en Égypte, en Mésopotamie, en Syrie, sortent en si

grande abondance des tombeaux et des ruines de tout genre. C'est par ces menus débris que l'on sait où en étaient, chez tel ou tel peuple, ce que nous avons appelé les *arts industriels,* et que l'on arrive à deviner où il s'approvisionnait, pour tout ce qu'il ne fabriquait pas lui-même. Ici, nous n'avons pas cette ressource ; c'est la sculpture qui vient en aide, dans une certaine mesure, à notre ignorance ; mais elle ne nous fournit que des renseignements très incomplets. Même quand ils sortaient des mains de l'ouvrier, ces bas-reliefs, rapidement exécutés, comme à *Boghaz-keui,* sur de grandes surfaces exposées à l'air libre ou taillés péniblement, comme à *Euiuk,* dans une pierre triste et dure, n'ont jamais eu cette finesse et cette précision du détail que comportait l'albâtre tendre de Ninive ; ils sont d'ailleurs assez mal conservés. C'est pourtant à eux, et à eux seuls, que nous pouvons demander comment s'habillaient les gens de la Ptérie, de quelles armes et de quels meubles ils se servaient, quels bijoux faisaient leur parure.

Pour ce qui est du costume, il est sans doute celui d'un peuple civilisé, chez lequel les différentes conditions se distinguent par les différences de l'habit ; mais on sent, à le voir, que les habitudes n'étaient pas ici les mêmes qu'en Mésopotamie, que le goût du luxe y était moins développé. Le vêtement que les hommes paraissent avoir porté de préférence, c'est la tunique courte ; on en habille jusqu'aux rois et aux dieux ; car c'est à l'une ou à l'autre de ces deux catégories qu'appartiennent certainement les personnages qui, dans le bas-relief central d'*Iasili-kaïa,* marchent en tête du cortège de gauche, portés sur des sommets de montagne ou sur des têtes inclinées sous leur poids. Cette tunique, serrée à la ceinture, est d'un usage commode ; mais comme elle est loin d'avoir la richesse et l'élégance du manteau assyrien ! Elles-mêmes, la longue robe et la chasuble du prêtre paraissent tout unies ; point de franges ni de broderies, et rien ne nous indique que ces ornements aient été tracés au pinceau sur la pierre ; pour toute décoration, une simple bande qui sert de bordure. Le vêtement féminin n'est guère moins simple ; quelque recherche ne s'y marque que dans ces plis parallèles qui en strient toute la partie inférieure, plis que l'on observe aussi, dans le cortège de gauche, sur la robe des prêtres et des génies ailés (pl. VIII, D).

La coiffure présente aussi une uniformité qui laisse la même impression. Pour les hommes, deux types seulement, la calotte ronde et la tiare haute et pointue ; celle-ci offre une variante, qui ne se rencontre d'ailleurs que dans deux des figures de la procession (pl. VIII, B) et

dans d'autres, à plus petite échelle, qui servent d'accessoires, comme celles qui supportent le conducteur du cortège des hommes (fig. 313), comme le personnage qui occupe le milieu d'un édicule (fig. 314); la pointe du bonnet y est recourbée en avant. Les femmes ont toutes la même tiare cylindrique. Ces bonnets, ceux des hommes comme ceux des femmes, devaient être en feutre. La fabrication des feutres est encore une industrie propre à cette contrée. De l'autre côté de l'Halys, en Phrygie, nous avons rencontré, je m'en souviens, des Grecs de Cappadoce qui parcouraient la campagne en louant leurs services ; on leur fournissait le poil de chèvre et, moyennant un prix convenu, ils confectionnaient sur place les tapis que l'on étend sur le sol et les grandes pièces de la même matière que l'on emploie comme couvertures des tentes.

Les armes sont l'épée courte, à garde semi-lunaire (fig. 313), la hache à deux tranchants (fig. 313), la massue terminée par une grosse boule (pl. VIII, E), le cimeterre à lame convexe (fig. 319). Il est possible que le bouclier soit indiqué dans un bas-relief d'Euiuk (fig. 338); encore la chose n'est-elle pas certaine. A cela près, aucune trace ici d'armure défensive; les Ptériens étaient des soldats armés à la légère. Ils ne connaissaient pas ces cottes faites d'écailles de bronze ni ces casques de métal que l'on rencontre si souvent dans les plus récentes sculptures assyriennes; leurs jambes n'étaient pas protégées par la cnémide. Si, dans le défilé du couloir d'*Iasili-kaïa,* l'artiste a omis de représenter le bouclier (fig. 319), c'est peut-être uniquement le fait de son inexpérience; il ne savait où en trouver la place entre ces figures si serrées; en tout cas, d'après ce que nous voyons du reste de l'équipement, ce bouclier ne pouvait guère être qu'une planche ou une claie, peut-être recouverte d'une peau. Comme le costume, l'armement est d'une simplicité relative; la société cappadocienne ne dispose pas d'un outillage aussi compliqué, aussi perfectionné que celui dont les armées égyptienne et assyrienne avaient été dotées par de longs siècles de civilisation.

Ce n'était pourtant pas la barbarie; les sceptres à poignée (fig. 335) et les bâtons à crosse (fig. 314, 328) que tiennent certains personnages, les bijoux partout pendus aux oreilles et au cou des hommes et des femmes, l'emploi d'instruments de musique, les uns à cordes (fig. 331) et les autres à vent (fig. 332), tout cela témoigne d'un certain luxe. On sait assembler le bois; on en fait des échelles (fig. 332) et des meubles; ceux-ci n'ont pas mauvais aspect (fig. 337). L'industrie du métal est

assez avancée ; pour créer des édicules comme ceux dont Iasili-kaïa offre l'image deux fois répétée (fig. 314 et 311), il faut savoir réduire le bronze et les métaux précieux en plaques minces, les battre, les repousser et les ciseler, les river ou les souder ensemble. Les formes des bijoux représentés ne sont ni très originales ni très riches ; avec les copies de ces châsses dont nous avons cru deviner l'usage, elles suffisent pourtant à prouver que l'orfèvre a déjà la main adroite, qu'il possède les principaux secrets du métier.

Il entre dans la composition de ces coffrets des éléments qui n'appartiennent pas au répertoire courant des ouvriers de la Mésopotamie ou de la Phénicie ; tel est le petit personnage au bonnet pointu, à la robe ornée de dents de scie (fig. 314) ; tel est surtout le phallus (fig. 321) ; on est donc fondé à voir dans ces ouvrages des produits de la fabrication indigène ; s'il en est ainsi, il y a une conclusion intéressante à tirer de l'étude des motifs qui se trouvent ici réunis. L'orfèvrerie, nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, s'inspire de l'architecture ; elle reproduit souvent, en les appropriant aux dimensions et aux exigences des travaux qu'elle exécute, les formes que lui offrent les édifices nationaux[1]. Or nous avons ici, sur la devanture de ces caisses, des éléments que nous n'avons pas rencontrés parmi les restes des bâtiments de Boghaz-keui et d'Euiuk ; ce sont les taureaux mitrés empruntés à l'Assyrie et des colonnes d'un type tout particulier. Ces colonnes, qui servent ici de supports au globe ailé, méritent une sérieuse attention[2]. Elles se rapprochent du dorique primitif par leur forme conique très marquée et par l'absence de bases ; mais elles ont un chapiteau très caractéristique ; il est composé de deux volutes que réunit une ligne courbe ; du premier coup d'œil, on y devine comme une ébauche du chapiteau ionique des Grecs. Seulement on ne rencontre ici aucun de ces ornements si ingénieux et si élégants qui, dans l'architecture grecque, accompagnent la volute ; rien de semblable aux petites feuilles, aux oves, aux fers de lance, à l'élégante courbure du canal. Il y a loin entre le chef-d'œuvre de l'art attique, la colonne du temple d'Érechthée avec son merveilleux chapiteau, et cette courte colonne, surmontée d'un chapiteau trop large, de masse elliptique, qui semble aplati sous le poids

1. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 840.

2. Nous avions déjà signalé ces colonnes aux historiens de l'architecture dans une note qu'a publiée le *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1871, pp. 39-45. Voir aussi, à propos de ces colonnes et de celles des bas-reliefs assyriens, Ch. Chipiez, *Histoire critique de l'origine des ordres grecs*, p. 75-86, 109-132.

qu'il porte. Cependant, si, comme on l'a déjà soupçonné, la colonne ionique et son chapiteau sont d'origine asiatique, c'est encore ici qu'il faut chercher la forme la plus franche du motif dont les Grecs ioniens se seraient emparés pour l'embellir et le conduire à la perfection. La Perse est hors de cause ; ses monuments datent d'un siècle où l'art grec avait déjà conquis sa pleine indépendance ; d'ailleurs, dans le chapiteau de Persépolis et de Suze, la volute n'est employée que comme ornement secondaire, à peu près au même titre que dans le chapiteau corinthien ; elle y est tout à fait subordonnée aux deux bustes de taureaux qui couronnent l'ensemble de cet ouvrage compliqué. Ce qui est surtout à rapprocher de notre colonne et de la colonne ionique, ce sont ces colonnes assyriennes dont nous avons donné plusieurs échantillons[1]. A certains égards, ces colonnes ressemblent plus que les nôtres à la vraie colonne ionique ; il y en a qui ont des bases et où, au-dessous du chapiteau, courent trois tores qui jouent le rôle de l'astragale et qui rappellent le large collier que nous trouvons à cette même place dans la colonne de l'Érechthéion ; enfin, là, un tailloir sépare la volute de l'architrave[2]. D'autre part, les colonnes de Khorsabad ont le fût lisse, tandis qu'à Boghaz-keui les cannelures, quoique grossièrement figurées, se laissent aisément reconnaître. De plus, la forme conique qu'affectent nos colonnes leur donne un aspect plus primitif et les fait ainsi plus semblables d'aspect aux colonnes grecques les plus anciennes, qui ont toutes ce caractère. Enfin la volute a ici plus d'importance par rapport à la colonne, elle fait une plus forte saillie qu'à Khorsabad. En rapprochant l'une de l'autre la colonne de Khorsabad et celle de Boghaz-keui, on a donc ainsi deux variétés de ce que l'on peut appeler le *proto-ionique* ou l'ionique primitif, variétés qui sont caractérisées l'une et l'autre par l'emploi de la volute comme motif principal du chapiteau ; dans l'une ou dans l'autre de ces variétés on retrouverait tous les caractères secondaires de la colonne grecque ionique, ici les cannelures et l'amincissement de la colonne vers le sommet, là, en Assyrie, l'astragale au-dessous du chapiteau et la base. On ne saurait désormais étudier les origines de l'art grec sans accorder aux colonnes figurées dans les deux bas-reliefs d'Iasili-kaïa la même importance qu'à celles dont la copie s'est conservée dans les sculptures de la vallée du Tigre.

D'après le principe que nous avons posé, il y a tout lieu de croire que la devanture du coffret en métal figuré sur la roche rappelait la

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 218-222 et fig. 71, 75, 76, 77, 78, 79, 80.
2. *Ibidem*, t. II, fig. 41 et 42.

composition et l'aspect de quelque façade monumentale; à la place qu'occupait, dans l'édifice, le vide de la baie principale, l'orfèvre aurait mis, dans ces copies réduites, ici un idole, là un symbole. A Euiuk, l'architecte ptérien avait pris à l'Égypte ses sphinx, gardiens de la porte ; à Boghaz-keui, il aurait emprunté à l'Assyrie, pour leur assigner cette même fonction, les taureaux ailés et mitrés ; à côté d'eux, il aurait dressé des supports lapidaires dont les formes dérivent, il est vrai, de l'emploi du métal, mais peuvent aisément être imitées dans la pierre. Si cette supposition est fondée, l'architecture, chez ce peuple, aurait disposé de plus de ressources que ne le donneraient à penser les ruines de ses bâtiments, ce que l'on en voit gisant sur le sol près du torrent de Boghaz-keui et à l'entrée du village d'Euiuk. Restaurez, d'après les données que fournissent ces édicules, une porte de temple ou de palais, et vous aurez un frontispice qui ne sera pas dépourvu de noblesse et d'originalité.

Grâce au soin qu'a pris le sculpteur d'imiter des ouvrages où l'on admirait à la fois la matière et la mise en œuvre, on a donc quelque notion de ce que pouvait être l'orfèvrerie cappadocienne ; mais on ne possède pas les mêmes moyens d'information en ce qui concerne une autre industrie, la céramique. De toutes les industries, la céramique est pourtant la plus active et la plus féconde ; mais l'abondance même de ses produits en diminue la valeur. Le seul vase qui soit figuré dans nos bas-reliefs, celui que la déesse d'Euiuk porte à ses lèvres, doit être une de ces tasses de bronze comme on en a beaucoup retrouvé en Assyrie (fig. 337) ; quant aux tasses de terre que le potier fabriquait sur son tour presque aussi vite que les cassait la main de l'enfant, quel autre art aurait songé à imiter ces ustensiles communs, dédaignés pour leur bas prix et leur fragilité ? En revanche l'argile, quand elle est bien cuite, est ce qui résiste le mieux à tous les agents de destruction ; enfouie sous le sol, elle se conserve indéfiniment. La poterie cappadocienne, on la retrouvera donc ici, au moins à l'état fragmentaire, dès qu'on prendra la peine de la chercher. Il m'avait suffi de me baisser pour recueillir dans l'intérieur de l'enceinte, à *Boghaz-keui,* un certain nombre d'anses et de tessons ; la caisse qui les renfermait a été perdue pendant le voyage. Si ma mémoire ne me trompe pas, les vases dont j'avais là les restes étaient en terre jaunâtre ; on n'y voyait que du dessin géométrique ; le décor était exécuté en rouge ou en brun, avec des couleurs ternes. Je me suis rappelé ces fragments quand j'ai reproduit la série des morceaux qui ont été découverts à Jérusalem, dans les couches

profondes des déblais du *Haram-ech-chérif* (fig. 244, 245, 246, 247, 248). Ce dont je suis certain, ce qui m'a frappé quand j'étais sur les lieux, c'est que parmi tous ces éclats de poterie que j'ai ramassés et regardés pour choisir les plus curieux, je n'en ai pas trouvé un seul qui eût une couverte métallique et où l'on reconnût les procédés et les motifs de la céramique grecque. Pour qui savait entendre leur langage, ces humbles débris confirmaient le récit d'Hérodote ; à leur manière, ils racontaient la prise et la destruction de la ville de Crésus ; ils témoignaient de l'étendue du désastre ; ils attestaient que la vie policée avait subi, dans ce canton, un arrêt de plusieurs siècles.

§ 8. — CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES MONUMENTS DE LA PTÉRIE.

Lorsque, après avoir étudié l'Égypte et la Chaldée, l'Assyrie et la Phénicie, on aborde les monuments de la Cappadoce, on y reconnaît tout d'abord certaines conventions, certaines formes et certains symboles que l'on avait déjà rencontrés ailleurs, au cours de ce long voyage et particulièrement sur les bords de l'Euphrate et du Tigre ; c'est ce que nous avions déjà éprouvé et constaté dans la Syrie septentrionale, en présence de ce qui reste des constructions et des sculptures des Hétéens de Gargamich et de Cadech. On n'en saurait douter, Syriens et Cappadociens ont, les uns comme les autres, subi l'influence de la Chaldée et de l'Assyrie. Tout ce que l'on entrevoit du plan des palais de Boghaz-keui et d'Euiuk fait songer à une copie réduite des grands édifices royaux des bords du Tigre et de l'Euphrate. La grande figure dont les bras et les jambes sont remplacés par des corps de lion, à *Iasili-kaïa* (fig. 320), rappelle le dieu Dagon ou Oannès, adoré dans toute la Mésopotamie[1] ; on pourrait aussi penser à Nergal, ce dieu de la chasse et de la guerre que l'on croit reconnaître dans le lion à face humaine[2]. Si la sculpture assyrienne n'a point offert jusqu'ici le type en question, elle fournit du moins l'exemple de combinaisons analogues. Les figures ailées se rencontrent à chaque pas en Assyrie ; les figures à têtes d'animaux n'y sont pas rares. C'est Nisroch, la divinité à tête d'aigle[3] ; c'est ailleurs une figure humaine à tête de lion qui fait le même geste qu'à *Iasili-kaïa* le couple des démons sculptés à l'entrée

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 9, 224.
2. *Ibidem*, fig. 114, 278.
3. *Ibidem*, fig. 8, 343.



du couloir[1] (fig. 315 et 316). Les animaux, tels que le lion, le taureau, l'antilope servant de soutien aux personnages divins, se rencontrent dans les sculptures assyriennes et sur les pierres gravées[2]; on y trouve entre autres une figure de femme, à robe longue, à tiare cylindrique, debout sur un lion, qui rappelle tout à fait la conductrice du cortège de droite dans le sanctuaire ptérien (fig. 313[3]). Ce qui, par l'aspect général, par le mélange de la forme humaine et de formes animales, par l'attitude des personnages debout sur des animaux réels ou fantastiques, rappelle le plus les bas-reliefs de Boghaz-keui, ce sont ceux qui, au nord de Mossoul, à *Bavian* et à *Malthaï,* sont sculptés, comme ceux de la Ptérie, au flanc des rochers[4]. Les taureaux mitrés que l'on voit paraître dans le grand bas-relief (fig. 313) et dans les édicules (fig. 314 et 321) jouent en Assyrie le rôle que l'on sait[5]. Il n'est pas jusqu'à ces colonnes *proto-ioniques,* comme on les a appelées (fig. 314 et 321), que l'on ne retrouve à Ninive[6]; mais, par leur forme conique très marquée et par l'absence de bases, elles ont ici un caractère un peu différent et plus primitif. L'habitude de mettre des fleurs dans la main des personnages est familière aussi aux artistes assyriens; dans la main d'un roi, on en voit une qui a presque la même forme que l'une des nôtres (pl. VIII, lettre E)[7]. L'espèce de masse d'armes et la hache à deux tranchants que portent plusieurs figures de Boghaz-keui se retrouvent dans les bas-reliefs assyriens[8]. Le globe ailé, qui à Boghaz-keui surmonte les deux édicules (fig. 314, 321), est partout en Orient; nous l'avons signalé en Égypte, en Mésopotamie et en Phénicie. Euiuk laisse la même impression. Le combat du lion et du taureau, dont nous avons ici une variante, le combat du lion et du bélier (fig. 340) avait certainement, dans l'art de l'Asie antérieure, une valeur symbolique; on l'y rencontre partout, de la Chaldée à Persépolis[9]. Il en est de même du lièvre (fig. 343); les sculpteurs assyriens le figurent déchiré par les serres d'aigles ou de vautours qui le dévorent[10]. Des ivoires provenant

1. *Histoire de l'Art,* t. II, fig. 6 et 7.
2. *Ibidem,* fig. 310, 313.
3. Layard, *Nineveh and its remains,* II, p. 463; *Monuments of Nineveh,* in-f°, t. II, pl. 51.
4. *Histoire de l'Art,* t. II, fig. 310, 313.
5. *Ibidem,* p. 223-224; 280-281.
6. *Ibidem,* fig. 75, 76, 78, 79.
7. *Ibidem,* fig. 29, 235, pl. X.
8. Rawlinson, *The five great monarchies,* t. II, p. 64 et 65.
9. *Histoire de l'Art,* t. II, fig. 246, 273, 338, 407, 443; t. III, p. 652, fig. 475, 476, 544, 624.
10. *Ibidem,* fig. 409.

de Ninive offrent des figures de femme qui rappellent à certains égards nos figures assises (fig. 280, 281, 337)[1]; mais celle d'Euiuk ressemble surtout d'une manière frappante à la reine qui tient compagnie, à Assourbanipal, dans un bas-relief de *Kouioundjik*[2]; c'est la même pose, le même mouvement des bras, dont l'un tient une coupe et l'autre une fleur ou un éventail. On voit, dans un siège de ville, à Ninive, des personnages gravissant une échelle[3]; ils sont placés, comme ceux d'Euiuk (fig. 332), sur le montant, et non sur les échelons; c'est la même naïveté, la même convention. Le sceptre orné, vers le milieu de sa hauteur, d'un anneau qui sert à le saisir, se retrouve dans la main de la principale figure du groupe de *Bavian*[4]; un éventail y est muni du même appendice. Les autels assyriens sont plus élégants de forme que celui d'Euiuk (fig. 328); mais ils ont ce même caractère d'être plus larges au sommet qu'à la base[5].

Si les sculpteurs de Boghaz-keui et ceux d'Euiuk se sont si souvent rencontrés, c'est donc, dans une certaine mesure, parce que les uns ou les autres se sont inspirés des mêmes modèles; mais il n'en est pas moins vrai que ces monuments de la Ptérie se distinguent, par quelques traits qui leur appartiennent en propre, de tous ceux que nous avions eu l'occasion d'étudier jusqu'ici. L'architecture, nous n'en parlerons pas; on ne connaît pas assez les édifices cappadociens; de ceux qui ont laissé quelques traces, on n'a que le plan à terre, sans rien de l'élévation; à Euiuk, on ne relève même qu'une faible partie de ce plan. Encore est-il que le système de défense adopté dans la grande place forte du pays diffère, par l'absence des tours, de celui qui avait prévalu dans toute l'Asie antérieure; de même aussi, ce n'est pas à cette Assyrie dont ils ont si fort subi l'influence que les habitants de ce district ont pu prendre l'idée de ces tombes excavées dans le roc que renferme la vallée d'Aladja. Les Assyriens ont taillé des canaux et des vasques, ils ont ciselé des bas-reliefs, ils ont gravé des inscriptions dans le flanc des collines rocheuses qui, au nord de Ninive, bordent le Tigre et ses affluents; mais ils n'y ont jamais, que nous sachions, creusé de chambres funéraires. Quant à l'Égypte, elle est bien loin pour que, de la Cappadoce, on ait été lui emprunter la disposition de ses hypogées; ce

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 247.
2. *Ibidem*, fig. 273. Voir aussi ces figures de déesses que, dans une autre scène, on porte en procession (*Ibidem*, fig. 14).
3. Botta, *Monument de Ninive*, pl. 97.
4. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 310.
5. *Ibidem*, fig. 108, 109.

n'est pas comme pour le type du sphinx, qu'avaient pu porter partout, jusqu'à une grande distance de son pays natal, tous ces petits objets, bijoux et ustensiles divers, où le faisaient entrer les ouvriers égyptiens et phéniciens. Ce sont là de bien légers indices, et cependant ils donnent à penser que l'architecture cappadocienne, tout en ayant profité de plus d'une suggestion venue du dehors, avait sa part d'originalité.

La sculpture offre à l'observateur une plus riche matière; c'est là que se marquent le mieux ces particularités qui permettent de former des monuments de la Ptérie un groupe distinct, lequel suppose une vie nationale indépendante. De ces détails caractéristiques, le plus curieux est cet aigle à double tête qui sert de support à un personnage, probablement à une divinité, dans le principal bas-relief d'Iasili-kaïa (pl. VIII, E) comme sur la face interne de l'un des sphinx d'Euiuk (fig. 343). Ce type factice n'est connu ni de l'Assyrie, ni de l'Égypte, ni de la Phénicie; on a donc le droit d'en attribuer l'invention aux Cappadociens. Il apparaît, placé très en vue, ici, dans le grand sanctuaire voisin de la capitale, là, sculpté sur la porte principale du palais; aussi serait-on tenté d'y voir comme une sorte de blason, comme les armes du peuple ptérien. On a même été jusqu'à se demander si le nom que les Grecs donnaient à ce district ne renfermait pas une allusion à cet emblème, n'était pas la traduction même du nom qu'il portait dans la langue des indigènes. *Pteria,* de *pteron,* aile, ce serait « le pays des ailes », des ailes éployées de l'aigle aux deux têtes[1].

Un autre trait qui ne se rencontre qu'à Boghaz-keui et à Euiuk, c'est le *lituus* à crosse, mis dans la main des prêtres (fig. 314, 321, 328). Il en est de même de certains procédés d'exécution; tel est ce bourrelet qui, dans les bas-reliefs d'Iasili-kaïa comme dans ceux d'Euiuk, simule, en avant de la figure, un bâton sur lequel le coude s'appuierait (pl. VIII et fig. 328); ce ne peut guère être que l'indication maladroite et toute conventionnelle de l'un des bords du manteau, de celui qui se profile sur le fond, en arrière du personnage. On ne trouve aussi nulle part ailleurs l'habitude de faire traîner en arrière le vêtement, de le prolonger en une sorte de queue pointue qui balaye le sol (fig. 214, 321, 328). Enfin on remarquera la pose que le sculpteur prête, dans ces bas-reliefs, à presque tous ces personnages. Un des bras, légèrement fléchi, s'étend et se porte en avant, tandis que l'autre est com-

1. Barth, *Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 45.

plètement plié; le coude fait saillie en arrière du buste. A Iasili-kaïa, la tunique courte dessine partout ce mouvement; à Euiuk, on le devine sous le manteau ou la chasuble (fig. 328). Ayant trouvé ce moyen commode de montrer à la fois les deux bras, l'artiste s'y est tenu; il n'a pas pris la peine d'en chercher d'autre. Les prêtresses ont les cheveux pendants sur les épaules, à Boghaz-keui (fig. 313) comme à Euiuk (fig. 328). La série des sculptures d'Euiuk étant incomplète et mal conservée, il est certains éléments du costume qui ne se rencontrent qu'à Boghaz-keui; c'est le cas pour la tiare haute et pointue dont sont coiffés la plupart des personnages, et pour l'épée courte à poignée semi-lunaire que les plus importants d'entre eux portent sur la hanche (pl. VIII, fig. 314, 321).

Ce qui achève de donner aux monuments de la Ptérie un cachet à part, c'est le caractère même du travail, c'est l'ensemble du style. Dans les deux suites de bas-reliefs que nous venons d'étudier, l'exécution est plutôt rapide et sommaire que très appuyée et très ressentie; il ne semble pas que la musculature ait jamais été indiquée par d'aussi fermes accents que dans la sculpture assyrienne; mais, si le modelé est simplifié, ce n'est pas, comme en Égypte, par raffinement et parti pris; ici, c'est plutôt ignorance et timidité. Comme l'art assyrien, celui-ci ne voit le corps qu'en gros, sous le vêtement; mais il en saisit assez bien la masse et les grandes lignes; le mouvement général ne manque pas de justesse et de franchise. D'ailleurs pas de scènes de chasse et de combat, lacune qui tient peut-être, en partie, à la destination des édifices où se trouvent les bas-reliefs, mais qui s'explique aussi par l'inexpérience du sculpteur. Celui-ci ne paraît pas s'être jamais hasardé, en Ptérie, à l'imitation des attitudes violentes et tourmentées; en revanche, là où il multiplie les personnages, il les groupe bien; il a le sentiment du rythme plastique. Parfois trapues, les proportions des figures sont presque toujours un peu lourdes; ce sont à peu près celles qu'a adoptées la sculpture chaldéo-assyrienne.

Si, à quelques lieues de distance, les sculptures de Boghaz-keui et celles d'Euiuk offrent assez de rapports pour qu'il y ait lieu de les rapprocher et de les considérer comme l'œuvre d'un même peuple et d'une même école, elles se distinguent pourtant par des nuances assez sensibles pour que l'on puisse affirmer qu'elles ne sont pas de la même main ni du même temps. La différence ne tient pas seulement à la matière; sans doute la pierre d'Euiuk, une sorte de granit, est plus difficile à travailler que le calcaire de Boghaz-keui; cependant certains

bas-reliefs de la Syrie septentrionale, taillés dans des roches aussi dures, prouvent que cette difficulté n'était pas insurmontable, que l'on possédait les instruments nécessaires pour en triompher. La vérité, c'est que les ouvriers qui ont décoré Euiuk étaient moins habiles, que leur éducation était moins avancée. Leurs ouvrages sont d'une facture très inégale. Dans les béliers qui marchent à l'autel, dans le taureau qui baisse le front pour frapper de la corne, la silhouette de l'animal est rendue avec vérité, et même avec une certaine puissance (fig. 334, 339); cette dernière figure ne déparerait pas un bas-relief assyrien. Rien de plus gauche au contraire que certaines figures du cortège. Passe encore pour le prêtre et la prêtresse, quoique dans celle-ci le mouvement des bras soit d'une insigne maladresse (fig. 328); mais on ne peut rien imaginer de plus barbare que les musiciens et les bateleurs (fig. 331 et 332); on les dirait dessinés par un enfant, et par un enfant en bas âge. De cette série à celle des bas-reliefs de Boghaz-keui, il y a certainement un progrès; ceux-ci sont d'un faire plus aisé, plus correct et plus libre. Si, dans le bas-relief central de la grande cour, les animaux, qui ne jouent là qu'un rôle tout héraldique (pl. VIII, E), sont dessinés avec une certaine négligence, les bustes de lion qui décorent le trône sont modelés d'une main ferme, quoique un peu lourde (fig. 297, 298), et les deux têtes qui ornent les portes de la ville (fig. 303) sont bien supérieures à la tête de ce lion qui, à Euiuk, dévore un bélier (fig. 341); mais c'est surtout dans le rendu de la figure humaine que se marque la différence. Il y a sans doute à Iasili-kaïa quelque chose de conventionnel dans la manière dont les corps sont représentés et dans la monotonie des attitudes; mais si ce n'est pas encore l'œuvre d'un art complètement émancipé, on ne rencontre plus ici cette naïveté grossière qui fait sourire en face de quelques-unes des images d'Euiuk. Certaines figures, comme le groupe du couloir et le colosse vers lequel il est tourné (fig. 320 et 321), ont déjà un commencement de beauté; l'artiste y a rendu sa pensée, l'idée qu'il se faisait de la majesté divine et de la dévotion sacerdotale, par une disposition et par des contours qui ne manquent pas de noblesse et de pureté.

Euiuk est donc, selon toute apparence, antérieur à Boghaz-keui. De combien d'années ou de combien de siècles, c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner. Nous serions pourtant porté à croire qu'un assez long temps s'est écoulé entre la construction des deux édifices. Le progrès accompli, de l'un à l'autre, suppose le travail continu de plusieurs générations; mais ce qui nous suggère surtout cette conjecture, c'est le fait

qu'il n'y a plus trace à Boghaz-keui de cette influence égyptienne qui est si marquée à Euiuk. Depuis le règne de Ramsès III, les populations de l'Égypte ne paraissent pas avoir eu de rapports avec l'Égypte, tandis que, dans les deux ou trois siècles précédents, elles avaient pris part aux expéditions qui avaient été dirigées contre ses frontières; au cours de ces luttes, elles avaient eu plus d'une occasion d'entrevoir ses cités et leurs superbes édifices; en tout cas, elles avaient envahi et occupé par moments cette Syrie méridionale qui, depuis le temps de Séti Ier, était devenue comme une annexe de l'Égypte et où les Pharaons avaient bâti des forteresses et des temples. A la suite des batailles et des traités, bien des Hétéens avaient été emmenés dans la vallée du Nil comme prisonniers, y avaient servi comme mercenaires ou l'avaient visitée comme ambassadeurs; ils n'avaient pu manquer d'être saisis d'admiration en face des splendeurs de son architecture. C'est sous cette impression toute récente que les princes syriens et cappadociens ont dû s'essayer à reproduire, dans la mesure des ressources dont ils disposaient, quelque chose de ces magnificences; le palais d'Euiuk, avec ses sphinx et son allée de lions, serait ainsi contemporain des Ramessides. A Boghaz-keui, au contraire, c'est plutôt l'influence de l'Assyrie qui se trahit à divers signes; il suffira de rappeler les terrasses qui s'étagent en avant du palais (fig. 294) et les taureaux mitrés qui occupent dans la devanture des édicules la même place que dans les façades de Nimroud et de Khorsabad (fig. 314, 321). Quand l'Égypte, affaiblie par de longues guerres, eut évacué la Syrie pour vivre désormais à l'écart, enfermée dans ses limites naturelles, l'Assyrie ne s'empara pas aussitôt de la place qui restait vacante; ce fut seulement dans le cours du neuvième siècle qu'après bien des combats sanglants elle commença de faire sentir son ascendant au delà de l'Euphrate et même du Taurus. Ce serait alors, pendant la période qui s'étend de la formation du second empire assyrien au règne de Cyrus, qu'auraient été exécutés les bas-reliefs d'Iasili-kaïa. Peut-être sont-ils moins anciens que le palais et que les remparts de la cité voisine; peut-être venaient-ils d'être terminés, quand Crésus ravagea la Ptérie et y fit le désert. Plus on les étudie et plus on a le sentiment qu'ils n'appartiennent pas à une époque très reculée; ils représentent l'effort le plus heureux qu'aient fait, dans le domaine de la plastique, les premières tribus civilisées qui ont habité l'Asie Mineure; ils sont comme le dernier mot d'un art dont la vie indépendante et le développement allaient être arrêtés par la rapide croissance de l'art grec et par son prestige vainqueur, par la

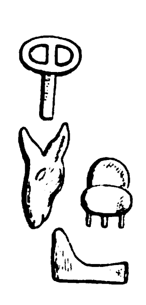
propagande irrésistible de méthodes et de types qui finiraient par s'imposer même aux plus rebelles.

Nous avons défini l'art ptérien ou cappadocien, comme on voudra l'appeler; nous avons signalé les emprunts qu'il avait faits aux grandes civilisations de l'Asie antérieure; mais surtout nous avons travaillé à mettre en lumière les éléments qui lui sont propres, ceux qu'il a tirés de son fonds; nous avons dit par l'emploi de quelles formes et de quels symboles, par quels caractères de son style il se distingue de ses aînés, l'art égyptien et l'art assyrien, dans quelle mesure enfin il peut prétendre à l'originalité. Une dernière recherche, un dernier problème réclament notre attention : y a-t-il, en dehors de l'Asie Mineure, des monuments qui ressemblent plus à ceux de la Cappadoce que ceux-ci ne ressemblent aux monuments de l'Assyrie? y en a-t-il que d'assez étroites et assez particulières analogies rattachent aux monuments de la Ptérie pour qu'on soit fondé à les croire les uns et les autres l'ouvrage d'un même peuple? Cette comparaison jette-t-elle quelque jour sur l'origine des anciens habitants de ce district, de ceux qui ont bâti ces palais et isolé ces bas-reliefs, permet-elle de rattacher les Ptériens d'Hérodote à quelque groupe ethnique déjà connu, à l'une de ces nations qui se sont partagé les rôles, dans le monde antique, jusqu'au jour où les Grecs sont entrés en scène?

Le premier indice révélateur, le premier trait de ressemblance, c'est, de part et d'autre, l'emploi du même système de signes. Nous avons appelé l'attention sur un caractère que l'on voit souvent revenir dans les inscriptions de Hamath et qui, légèrement modifié, reparaît à Iasili-kaïa, dans le champ des bas-reliefs, auprès des figures[1]; mais quand nous avons photographié et dessiné ces bas-reliefs, on ne soupçonnait pas encore l'existence de ces hiéroglyphes syro-cappadociens dont les moindres vestiges sont relevés aujourd'hui par les explorateurs avec une curiosité si diligente. Nous ne nous sommes donc pas appliqué, comme nous le ferions maintenant, à la recherche de toutes les traces qu'ils ont pu laisser sur les parois de cette enceinte; ce qui prouve l'intérêt des découvertes que l'on peut encore faire sur ce terrain, c'est un croquis que me communique M. Ramsay (fig. 348); devant une des figures du cortège de droite (pl. VIII, F du plan), il a copié un groupe que nous avions bien vu (fig. 311), mais dont nous n'avions pas bien compris la composition; on y reconnaît, outre l'ovale barré que nous

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 636.

avons reproduit dans notre dessin, un autre des caractères qui reviennent le plus souvent dans les inscriptions de Hamath et de Gargamich, la tête d'âne ou de mulet (fig. 256)[1]. Si, d'ailleurs, à Boghaz-keui, dans le sanctuaire rupestre, cette écriture n'est représentée que par des hiéroglyphes isolés, il n'en était pas de même de l'autre côté du torrent, dans la ville dont ce temple n'était qu'une dépendance. Là, au sud des restes du palais, après avoir contourné une légère éminence du terrain, on aperçoit, touchant au sol par son bord inférieur, une large surface de rocher qui a été taillée en talus légèrement incliné et soigneusement aplani. La partie supérieure du roc est restée brute[2]. Dans le champ long de 6m,50 et haut de 1m,70, on compte dix bandes horizontales séparées par un trait en relief. Dans chacune de ces bandes, il y a des signes également en saillie ; ils sont hauts d'environ 0m,15. Lorsque, après notre découverte, nous examinions les traces très confuses que ces signes, rongés par la pluie et par le vent, ont laissées sur le gros bloc de calcaire, nous nous demandions si nous avions là sous les yeux une page d'écriture ou une série de petites frises sculptées, des images d'hommes et d'animaux ou les lettres d'un alphabet qui nous était inconnu. L'embarras que nous éprouvions était bien celui que l'on ressentirait en présence d'un texte hétéen qui serait dans l'état où nous avions trouvé le monument de Boghaz-keui; par les exemples que nous avons donnés (fig. 254, 255, 256), on a vu combien ce système graphique renferme de figures qui sont des copies plus ou moins exactes d'êtres vivants ou d'objets ouvrés, armes et ustensiles divers. D'ailleurs, quoique



348. — Groupe d'hiéroglyphes, à Iasili-kaïa.

1. Sayce, *The monuments of the Hittites*, p. 255-259, a réuni tous les symboles que l'on distingue, d'après les planches de Texier et les nôtres, sur les parois d'Iasili-kaïa; il les rapproche des figures analogues que l'on rencontre dans les inscriptions de la Syrie. Il a raison de croire qu'un de ces groupes se trouve devant le personnage de droite de notre figure 311, contre sa main; par malheur, ne saisissant pas alors l'importance de ce détail, nous ne l'avons pas copié avec assez d'exactitude. Aujourd'hui que le moulage de ces bas-reliefs existe au Musée de Berlin, il y aurait une nouvelle étude à entreprendre pour relever tous les caractères dont quelque trace a pu se conserver dans le champ de la sculpture.

2. *Exploration archéologique de la Galatie*, p. 35. On ne saurait compter, pour arriver à des résultats plus certains, sur un examen nouveau et plus approfondi du monument. Avec notre planche sous les yeux, on ne sera guère moins avancé que si l'on avait fait le voyage. L'épreuve photographique, prise par un soleil frisant qui faisait ressortir toutes les saillies, présente peut-être un aspect plus net que la face même du rocher, toute couverte de taches et de moisissures.

l'usure de la surface ne permette pas ici de distinguer et de reconnaître un seul des signes, de l'identifier avec aucun de ceux qui sont connus par les monuments syriens, ce qui lève tous les doutes, c'est qu'ici, comme là-bas, rien n'est gravé en creux; tout est en relief, les signes et les barres parallèles qui servent à les aligner. Le parti pris, le procédé est le même; il en résulte que l'aspect général, tout au moins à distance, rappelle celui de ces dalles où l'on cherche la main des scribes de Khitisar et de ses successeurs. C'est donc bien une inscription qui était là, dans le voisinage de la résidence royale, ciselée sur la face de l'un de ces rochers auxquels, de l'autre côté du torrent, on avait confié l'image des dieux nationaux; l'écriture qui avait servi à rédiger ce document que nous ne lirons jamais ne devait guère différer de celle qui était en usage à Hamath et à Gargamich. Certains signes usités en Syrie ne se sont pas encore retrouvés dans les textes du même genre qui ont été recueillis en Asie Mineure. On pourrait expliquer cette différence par le petit nombre et par l'état de mutilation des monuments; mais rien n'empêche d'admettre que cette écriture, comme celle qui est dérivée de l'alphabet phénicien, ait eu ses variétés locales. Malgré ces nuances toutes secondaires, les ressemblances restent assez frappantes, du bassin de l'Oronte à celui de l'Halys, pour ne pas exclure l'hypothèse d'une origine commune, d'une civilisation puisée aux mêmes sources et pourvue des mêmes moyens d'expression[1].

Ce n'est d'ailleurs pas seulement par cette voie que l'on arrive à distinguer et, si l'on peut ainsi parler, à toucher du doigt le lien étroit

1. A Euiuk, dans les fragments jusqu'ici dégagés, pas d'hiéroglyphes appartenant au système hétéen. Les seules inscriptions que l'on ait recueillies à Euiuk sont écrites en caractères alphabétiques, analogues aux caractères des inscriptions phrygiennes (Hamilton, *Researches*, t. I, p. 383; Ramsay, *Historial relations*, pl. III, 13); elles sont probablement postérieures à la construction du palais et des derniers temps du royaume cappadocien, de la fin du septième siècle ou du commencement du sixième siècle. Il est vraisemblable que ce fut par l'intermédiaire des Grecs de Sinope qu'un alphabet dérivé de l'alphabet phénicien s'introduisit en Cappadoce et en Phrygie; or Sinope, détruite par les Cimmériens en 670, ne fut rétablie et ne reprit ses relations avec les tribus de l'intérieur qu'en 630 (Ramsay, *Historical relations*, pp. 25-28). Dans la traduction française où sont résumées toutes les découvertes que M. Schliemann a faites en Troade (*Ilios, ville et pays des Troyens*, in-8°, Didot, 1885), il y a une étude de M. Sayce intitulée *Appendice II, les inscriptions trouvées à Hissarlik*. Il y étudia tous les textes ou fragments de textes écrits avec ces alphabets qu'il appelle *asianiques*, alphabets qui lui paraissent contenir des éléments dérivés du système hétéen et, dans cette étude, il consacre quelques lignes à l'inscription trouvée par Hamilton à Euiuk; il y retrouve quatre des lettres cypriotes et la traduit ainsi : « Rispu (fils) de Smaovos (suis) je. » Elle doit se lire, selon lui, de droite à gauche.

de parenté qui rattache les Cappadociens ou, pour mieux dire, les Ptériens aux Hétéens du Naharana; on obtient le même résultat en faisant porter la comparaison sur le costume et sur ses accessoires, sur les procédés, les conventions et les particularités de style qui caractérisent les deux arts. Nous avons signalé la chaussure à pointe recourbée et relevée en arrière comme propre aux Hétéens, comme l'un des traits singuliers de leur costume national[1]; or, cette chaussure, elle est partout en Cappadoce, et nulle part l'étrangeté de sa forme n'est plus accusée que dans certains monuments de cette région (fig. 337). En Syrie comme en Cappadoce, le vêtement présente, d'un monument à l'autre, une certaine diversité; mais il n'est presque aucune de ces variétés de l'habit qui ne se rencontre à la fois dans les ouvrages de l'art syrien et de l'art cappadocien. C'est, de part et d'autre, la tunique courte, qui s'arrête au-dessus du genou (fig. 269, 279, 282, pl. VIII, *passim;* fig. 331, 332, 335); c'est le manteau de coupe assyrienne, qui laisse à découvert la jambe de devant (fig. 262, 277, 279, pl. VIII, D, E); c'est la robe longue et traînante qui enveloppe tout le corps et descend jusqu'aux pieds (fig. 269, 276, 278, 282, 314, 321, 328, 333). Il en est de même pour la coiffure; dans l'un comme dans l'autre des deux groupes de monuments que nous avons décrits, on trouve la tiare droite et pointue (fig. 269, 276, pl. VIII, *passim,* 319, 320) ou la calotte ronde (fig. 262, 269, 282, 314, 321, 328). Que nous nous représentions les Khiti de l'Oronte d'après les bas-reliefs égyptiens ou d'après les œuvres trop rares de leurs artistes nationaux, ils ne se montrent jamais que comme des soldats armés à la légère. L'armure défensive, qui a fini par prendre tant d'importance chez les Assyriens, paraît être toujours restée des plus élémentaires, chez ce peuple qui pourtant était si belliqueux. Devant Cadech, les Khiti combattent tête nue (fig. 259 et 349); en Asie Mineure, alors même qu'ils sont figurés dans leur costume de guerre (fig. 352), ils ne portent ni bouclier, ni cuirasse, ni cnémides; leur tête n'est coiffée que du bonnet de feutre.

Nous avons remarqué, dans certaines figures d'Euiuk, cette longue mèche qui s'attache sur le sommet d'une tête rasée et qui tombe sur la nuque (fig. 336); parmi les barbares qui combattent avec les Khiti contre les Ramsès, autour de Cadech, il y en a qui sont représentés par le sculpteur égyptien avec la chevelure ainsi disposée; d'autres ont le

1. *Histoire de l'Art,* t. IV, pp. 562-564.

front rasé; les cheveux sont abondants et longs sur l'occiput (fig. 349). Le vêtement féminin est, à peu de chose près, le même dans les stèles de *Marach* (fig. 280, 281) et dans le cortège de *Iasili-kaïa* (pl. VIII); c'est un ample peplos, qui a l'aspect d'une robe et qui, serré autour du buste, tombe jusqu'aux chevilles; sur la tête, une tiare cylindrique, assez haute. Même observation au sujet du mobilier; en Syrie et en Cappadoce, c'est sur les mêmes sièges élevés, pourvus d'un marchepied, que l'on assoit les déesses (fig. 280, 337). Là comme ici, ces déesses portent à leurs lèvres la même tasse et tiennent de l'autre une fleur (fig. 280, 281, 337). Chez les deux peuples, c'est le lion qui est le motif favori du décorateur; dans la vallée du Pyramos comme dans le bassin de l'Iris et dans celui de l'Halys, on le dresse, la gueule ouverte, devant l'entrée des palais (fig. 275, 340, 341, 342)[1]; on attache son image au chambranle des portes de ville (fig. 301, 303); dans la demeure royale, il est l'ornement du trône (fig. 298), et, dans ces bas-reliefs qui représentent le monde idéal où habitent les dieux, il sert à ceux-ci de support et de vivant piédestal (fig. 313). A *Saktchégheuksou*, le roi témoigne de sa vaillance en jetant au lion ses flèches redoutables (fig. 279). Le lion est partout dans cette sculpture hétéenne; il semble que l'on entende sortir de toutes ces pierres, qui nous le montrent sous tant d'aspects différents, comme l'écho de son rugissement.



349. — Deux combattants de l'armée des Khiti. Rosellini. *Monumenti storici*, pl. CIII.

1. Voir aussi ce que nous disons des lions d'*Albistan* (t. IV, p. 535).

Ce qui ne frappe pas moins l'archéologue que cette exacte correspondance de maints détails, ce sont les rapports de facture ; or, pour peu que l'on laisse à part quelques monuments syriens où l'influence assyrienne est plus sensible qu'ailleurs, rien ne se ressemble davantage que les stèles de Marach et les plaques d'Euiuk, que les bas-reliefs d'Iasili-kaïa et ceux de Sindjirli (fig. 269) et de Gargamich ; c'est de part et d'autre cette exécution rapide et très peu poussée que nous avons tenté de définir à propos de la sculpture ptérienne ; c'est le même procédé abréviatif ; c'est la même tendance à l'atténuation du contour et à la suppression du modèle intérieur, tendance dont l'effet est de donner à toute cette sculpture, là même où elle reproduit des thèmes et des motifs empruntés à l'Assyrie, un caractère qui n'est pas celui de la sculpture assyrienne.

On pressent déjà la conclusion à laquelle nous conduisent les rapprochements que nous avons indiqués, les ressemblances que nous avons constatées : il y a un lien étroit de parenté entre ces Hétéens de la Syrie, dont nous avons pu restituer presque toute l'histoire à l'aide des documents orientaux, et ces premiers habitants de la Cappadoce qui ne nous sont connus que par quelques mots d'Hérodote et par les débris de leur plastique. Ces derniers, nous pouvons les appeler les Hétéens occidentaux ; c'est une même nation, la nation syro-cappadocienne, que nous reconnaissons sur les deux versants du Taurus, nation dont une partie s'est fixée à l'est et au sud du Taurus et de l'Amanus, entre ces montagnes et l'Euphrate ou dans les vallées qui s'ouvrent sur la mer de Cilicie, tandis que d'autres groupes appartenant à la même race franchissaient les défilés ou les tournaient par le nord et allaient s'établir dans toute la moitié orientale du grand plateau de l'Asie Mineure, sur les hautes terres qui s'étendent entre les pentes occidentales du Taurus et la rive droite de l'Halys. Dans cette région, ces émigrants auraient surtout fortement occupé le pays montueux et facile à défendre qui sépare les sources de l'Iris du cours moyen de l'Halys, la Ptérie d'Hérodote ; c'est de là qu'ils seraient partis pour se répandre dans le reste de la péninsule. Aisément guéable sur bien des points, l'Halys ne forme pas un fossé assez profond pour avoir arrêté l'élan d'un peuple aventureux et guerrier ; nous trouverons et il nous reste à relever, au delà de cette barrière, de nombreuses traces des expéditions que les Hétéens ont poussées vers l'ouest, au delà même des limites du plateau, et de l'ascendant que leurs cultes, leur écriture et leurs arts ont exercé, pendant un

temps plus ou moins long, sur les tribus alors plus faibles et moins civilisées qui étaient répandues entre la rive gauche de l'Halys et les côtes de la mer Égée. C'est alors, mais alors seulement, que nous pourrons nous demander de quelle manière et pour quelle part ce peuple a contribué au progrès et au développement de la civilisation générale, ce qu'il a laissé de lui-même, comme intermédiaire ou comme inventeur, dans ce legs de la première et haute antiquité que la Grèce devait recevoir de ses devanciers pour le transmettre, agrandi et transformé, au monde moderne.



CHAPITRE IV

LES MONUMENTS DE L'ART HÉTÉEN DANS L'ASIE EN DEÇÀ DE L'HALYS

§ 1. — PLAN DE L'ÉTUDE.

Les traces de leur passage et de leur civilisation que les Hétéens ont laissées dans la région qui s'étend au nord du Taurus et de ce côté-ci de l'Halys sont de deux espèces : il y a des restes de constructions, des bas-reliefs dont les uns sont taillés dans le roc et les autres ciselés dans des dalles de pierre, des restes de statues modelées et d'inscriptions gravées dans cette même matière; il y a aussi les petits objets, tels que cachets en forme de cylindres ou de cônes, sceaux en argile, qui ont conservé l'empreinte de cachets perdus, figurines en bronze, bijoux. Les monuments de la première catégorie se retrouvent encore aujourd'hui dans l'endroit même où ils ont été exécutés; quant aux autres, on ignore la plupart du temps où ils ont été recueillis, et d'ailleurs, par leur nature même, ils étaient susceptibles d'être portés assez loin des lieux où ils avaient été fabriqués; ils étaient faits pour voyager. Nous indiquerons d'abord les principaux de ces monuments que l'on peut appeler des monuments fixes; leur présence sur un point donné atteste que le peuple auquel nous les attribuons a séjourné pendant un temps plus ou moins long dans le canton où se voient aujourd'hui ces débris. Quant à ces monuments mobiles dont la provenance reste toujours incertaine, il y a cependant lieu d'en tenir compte, quand ils reparaissent, quand ils se montrent souvent dans les mêmes parages; nous ne saurions prétendre les reproduire tous, d'autant plus qu'il en est beaucoup dont le caractère reste assez douteux; nous ferons un choix, et nous ne présenterons ici que les plus intéressants de ces objets, ceux dont l'origine hétéenne nous paraîtra le mieux attestée, soit qu'on y distingue quelques-uns des signes que renferment les

inscriptions de la Syrie septentrionale, soit que l'on y reconnaisse les types et les motifs que nous ont rendus les sculptures de la Ptérie.

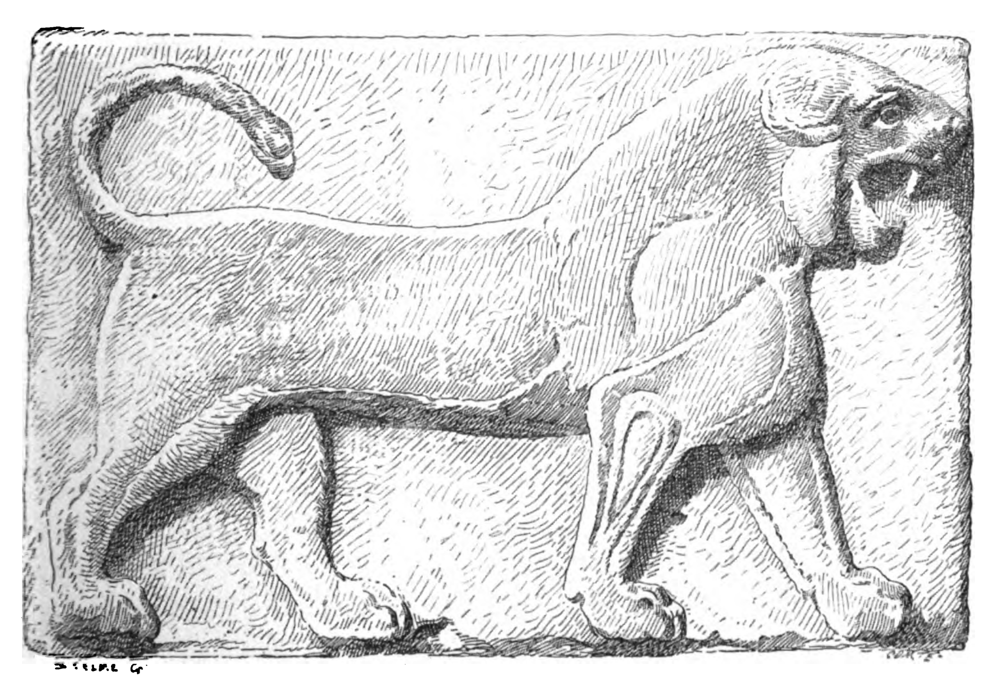
§ 2. — LES MONUMENTS HÉTÉENS DE LA PHRYGIE.

Quelques-uns des monuments que nous avons à décrire se trouvent dans les contrées que, vers la fin du second siècle avant notre ère, on commença d'appeler Galatie, après que les bandes galates, battues par les rois de Pergame, s'y furent établies. Nous n'emploierons pas ici ce terme, qui appartient à une nomenclature très postérieure; il n'en était pas question pendant le cours de cette période primitive, dont nous ne voulons pas dépasser ici les limites. Ce sera donc par le nom de Phrygie que nous désignerons tout le pays qui s'étend de la rive gauche de l'Halys jusqu'au cours moyen du Sangarius, de l'Hermus et du Méandre, jusque vers le rebord occidental du plateau de l'Anatolie. Hérodote dit que l'Halys sépare les Cappadociens des Phrygiens[1], et les plus anciennes traditions rattachaient à la vallée du Sangarius les vagues notions que les Grecs avaient du royaume phrygien[2]; or c'est justement dans le bassin de ce fleuve que se trouvent les monuments qui seront décrits dans ce chapitre.

Ancyre, qui devait, à l'époque macédonienne, devenir la capitale de la Galatie, passait pour avoir été fondée par Midas, c'est-à-dire par les Phrygiens[3]; mais il est possible que, bien avant le temps où ces tribus thraces vinrent se répandre et s'établir dans la péninsule, on eût déjà occupé la haute colline isolée, si facile à fortifier et à défendre, qui porte encore aujourd'hui sa citadelle[4]. Ancyre a été sous les Romains et est restée jusqu'à nos jours une des villes les plus peuplées de l'Asie Mineure; les anciens matériaux y ont été bien des fois remployés; aussi n'avons-nous pas trouvé, dans la ville même, une pierre qui remonte au delà de la conquête romaine. Le seul monument qui appartienne à l'âge précédent est celui que nous avons eu le bonheur de découvrir dans le voisinage d'Ancyre (fig. 350). C'est un lion marchant. La dalle où il a été sculpté en bas-relief a servi, dans ces derniers temps, avec d'autres blocs antiques, à construire une fontaine, sur une

1. HÉRODOTE, I, 72.
2. HOMÈRE, *Iliade*, III, 187; XVI, 719.
3. PAUSANIAS, I, 4.
4. G. PERROT, *Exploration archéologique*, pl. LXIX.

route assez fréquentée, au pied du petit village de *Kalaba,* situé à 2 kilomètres environ vers l'est de la ville[1]. A peu de distance de cette fontaine, dans la petite vallée, à quelques mètres au-dessus de la route, au milieu d'une paroi taillée au pic, s'ouvre un ancien caveau funéraire creusé dans le roc. Notre première impression avait été que peut-être la dalle qui porte le lion fermait autrefois le tombeau; mais nous avons dû renoncer à cette idée après avoir pris des mesures exactes. Le caveau mesure en effet 1^{m},20 entre les scellements; or les



350. — Le lion de Kalaba. *Exploration*, pl. XXXII.

dimensions de la dalle où le lion est sculpté sont de 1^{m},37 en largeur et 0^{m},83 en hauteur; elle n'aurait donc pu s'adapter à l'ouverture en question. Le tombeau n'a d'ailleurs pas gardé trace d'une décoration extérieure. Il est probable que la dalle de *Kalaba* a fait partie de la décoration d'un édifice, d'un de ces revêtements en pierre comme nous en avons trouvé à *Sindjirli* (fig. 269), à *Saktchégheuksou* (fig. 279) et à *Euiuk* (fig. 328-338). C'est là une des raisons qui nous porteraient à croire que le bas-relief est antérieur au temps où les Phrygiens se sont établis dans cette contrée. On n'a jusqu'à présent aucun motif de penser que les rois phrygiens se soient bâti des palais où les murs des

1. Voir la photographie reproduite dans la planche XXXII de l'*Exploration archéologique.*

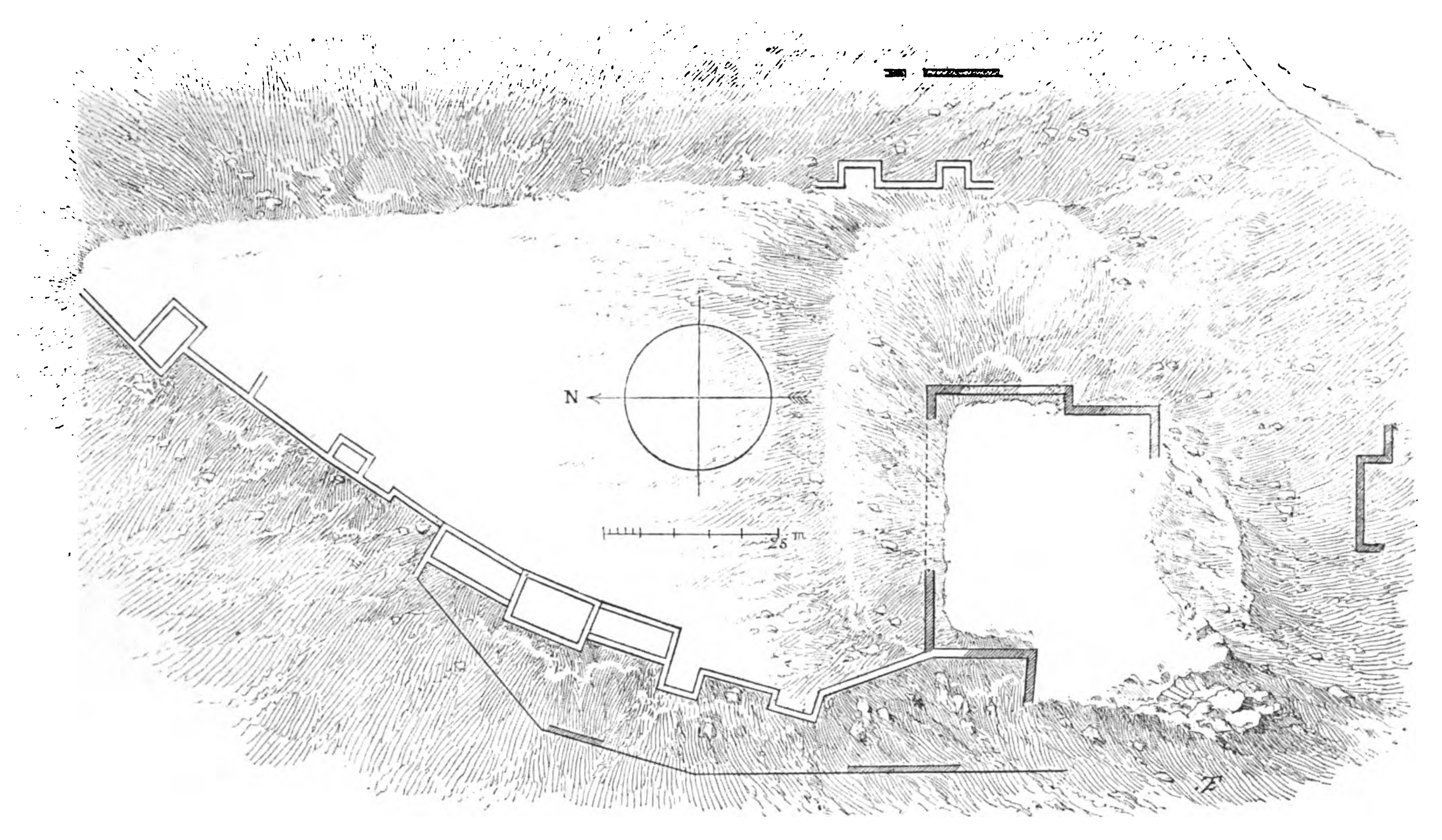
façades et des appartements fussent ornés, à leur partie inférieure, d'une plinthe sculptée; nous avons au contraire la preuve que les Hétéens, ceux de la Cappadoce comme ceux de l'Assyrie, avaient emprunté cette disposition aux architectes assyriens.

Ce qui, à nos yeux, est peut-être encore plus significatif, c'est la facture même du morceau. Dans les nécropoles des environs de *Seïd-el-gazi* qui renferment les tombes des vieux rois de Phrygie et de leurs contemporains, le lion est souvent représenté; mais là son image n'a pas tout à fait le même caractère qu'ici. Les proportions du lion de Kalaba sont plus allongées, le dessin est plus nerveux et plus ferme que celui des lions de *Kumbet,* qui comptent parmi les meilleurs échantillons de l'art phrygien[1]. On se sent ici bien plus près des modèles assyriens; remarquez surtout la tête, avec son modelé à la fois conventionnel et énergique, ainsi que les attaches des membres. Cela fait songer aux lions des chasses d'Assourbanipal; la seule différence, c'est que l'exécution, tout en gardant beaucoup de franchise et de vigueur, est ici un peu plus sommaire qu'à Ninive; or, nous l'avons reconnu, un des traits qui distinguent le sculpteur hétéen, c'est qu'il incline à supprimer ou tout au moins à simplifier le détail.

S'il peut subsister quelques doutes au sujet de ce bas-relief, on ne saurait avoir même un instant d'hésitation à propos d'un autre monument, qui, lui aussi, était inconnu avant notre voyage. Nous l'avons découvert dans la province d'*Haïmaneh,* à neuf heures au sud-ouest d'Ancyre, près du petit village d'*Hoïadja*[2]; ces ruines sont connues des paysans qui habitent ce district sous le nom de *Ghiaour-kalési,* « la forteresse des infidèles ».

Ghiaour-kalési occupe le sommet d'un haut mamelon à silhouette quadrangulaire, qui domine une gorge assez creuse, où jaillit une source et où passe une des routes les plus fréquentées de l'Haïmaneh, celle peut-être qui allait autrefois d'Ancyre à Pessinunte, par Gordion. C'est pour fermer ce chemin et commander à tout ce district qu'a été construite la forteresse dont nous avons les premiers relevé le plan (fig. 351)[3]. La partie la plus élevée du mamelon forme une sorte de réduit ou de donjon à peu près rectangulaire, qui a 16 mètres sur 34;

1. G. Perrot, *Exploration archéologique*, pl. VII.
2. *Exploration archéologique, Itinéraires,* feuille F.
3. Les parties de murs qui ont conservé plus ou moins de relief sont indiquées, sur ce plan, par une teinte foncée; celles qui sont rasées au niveau du sol sont laissées sans hachures.



351. — Ghiaour-kalési. Plan. *Exploration archéologique*, pl. IX.

une muraille faite de gros blocs assemblés sans ciment et de la manière la plus irrégulière entoure tout cet espace, hormis là où l'escarpement du rocher forme une défense suffisante. L'épaisseur moyenne de ce rempart, comme de tous les autres murs que porte cette colline, est d'environ 1 mètre. En arrière de ce réduit s'étend un plateau allongé, long d'environ 125 mètres, qui dessine un triangle isocèle. On ne distingue plus que les arrachements, au niveau du sol, de la muraille qui enveloppait toute cette plate-forme; cette muraille semble avoir été construite plutôt par assises réglées que dans le système polygonal, car ce qui en reste offre, au niveau du sol, un arasement d'une horizontalité parfaite. Des traces d'habitations et peut-être de tours, qui se remarquent sur la face occidentale, n'ont pas plus de saillie. Ce qui a conservé plus de relief, c'est une seconde muraille, du même caractère que la première, qui ne subsiste que par places, mais qui paraît avoir régné sur toute la face antérieure de la forteresse, au milieu des pentes qui descendent au ravin; l'intervalle qui sépare ce mur de celui qui couronne la crête varie de 10 à 30 mètres. L'appareil de cette double muraille est moins énorme que celui de plusieurs enceintes de la Grèce, de Tirynthe par exemple et même de Mycènes et de Samicon; les blocs sont pourtant encore très grands (fig. 352). Une pierre d'angle a 1^{m},98 d'un côté, 1^{m},20 de l'autre. Les joints et la face externe des blocs ont été dressés, mais les assises ne sont pas horizontales et les joints se croisent dans toutes les directions.

Mais ce qui, bien plus que ces murailles, fait l'intérêt de ces ruines, ce qui leur imprime un cachet d'antiquité reculée et d'étrange originalité, ce sont deux grandes figures, hautes d'environ 3 mètres, sculptées sur le rocher, à gauche de l'entrée du réduit ou donjon. Les deux personnages sont de même taille, mais, à ce qu'il semble, d'âge différent. Celui qui marche le premier est imberbe, l'autre a une longue barbe qui lui tombe sur la poitrine. La coiffure est, à très peu de chose près, la même de part et d'autre : c'est une tiare conique à laquelle se rattache par derrière une pièce d'étoffe ou peut-être de cuir qui tombe sur les épaules et qui protège le cou; dans l'une des deux figures, celle que distingue une longue barbe, la partie antérieure de la tiare porte, au-dessus du front, un ornement qui ressemble à l'uréus égyptien. Le costume se compose d'une tunique courte, serrée au-dessus des hanches et qui descend jusqu'au genou; de la ceinture pend une courte et large épée. Au bas de ce vêtement court une bande saillante qui figure une bordure dont la couleur différait de celle du reste de l'étoffe. Les

jambes paraissent nues. Les pieds sont chaussés du soulier à la poulaine. L'attitude des deux guerriers est la même ; l'un et l'autre sont debout et marchent dans le même sens. Le bras gauche, replié devant la poitrine, semble, au moins chez l'un des deux, tenir quelque chose ; quoi ? C'est ce que nous n'avons pu distinguer. Quant au bras droit, à demi fléchi, il s'allonge et se porte en avant ; dans l'une des figures, la main a été cassée ; dans l'autre, elle continue le mouvement du bras.

On a déjà remarqué combien ces figures ressemblent à la plupart de celles qui sont sculptées sur les rocs voisins de Boghaz-keui. Même attitude, même chaussure et même coiffure, à quelques détails près, qui sont secondaires ; ainsi l'ornement qui décore le devant d'une des tiares n'en change pas la forme, non plus que le couvre-nuque dont nous n'avons pas trouvé trace à Iasili-kaïa ; cet appendice ne s'ajoutait peut-être au bonnet pointu qu'en campagne. L'épée est la même ; toute la différence, c'est qu'elle se profile ici en avant de la figure, tandis qu'en Ptérie elle est cachée par le corps et l'on n'en aperçoit que la poignée, faisant saillie sur la hanche. Le caractère de la facture est celui que nous avons essayé de définir à propos des monuments de la Ptérie et du lion de *Kalaba*.

Les différences que nous avons signalées sont très légères ; elles s'expliquent aisément. Ce n'est pas la même main qui a ciselé les figures d'Iasili-kaïa et celles de Ghiaour-kalési. Chaque sculpteur, en reproduisant le type national et traditionnel, y introduisait quelques variantes ; mais, dans ses lignes maîtresses et par l'ensemble de l'habit et de l'ornement, ce type ne variait pas. On peut reconnaître ici deux guerriers hétéens, semblables à ceux qui, à Iasili-kaïa, forment la queue du cortège de gauche ; seulement, au lieu de courir, comme ceux-ci, les jambes écartées, ils marchent gravement, comme les dieux qui s'avancent en tête de cette même procession. Maintenant, comment se trouvent et que font ici ces deux figures colossales ? A quelle époque et avec quelle intention les a-t-on sculptées dans cette roche, sous l'enceinte à qui elle servait d'indestructible soutien ? Quelles générations les ont laissées là comme des témoins irrécusables de leur passage ? En l'absence de toute inscription et de tout document historique, on ne peut répondre à ces questions que par une hypothèse ; mais celle-ci présente un très haut degré de vraisemblance. Ces guerriers, dont la fière silhouette s'aperçoit du fond même de la vallée, ce seraient les chefs de bande, les conquérants qui ont les premiers occupé ce défilé, qui l'ont fortifié pour tenir ouverte à leurs successeurs la route de ces terres occi-



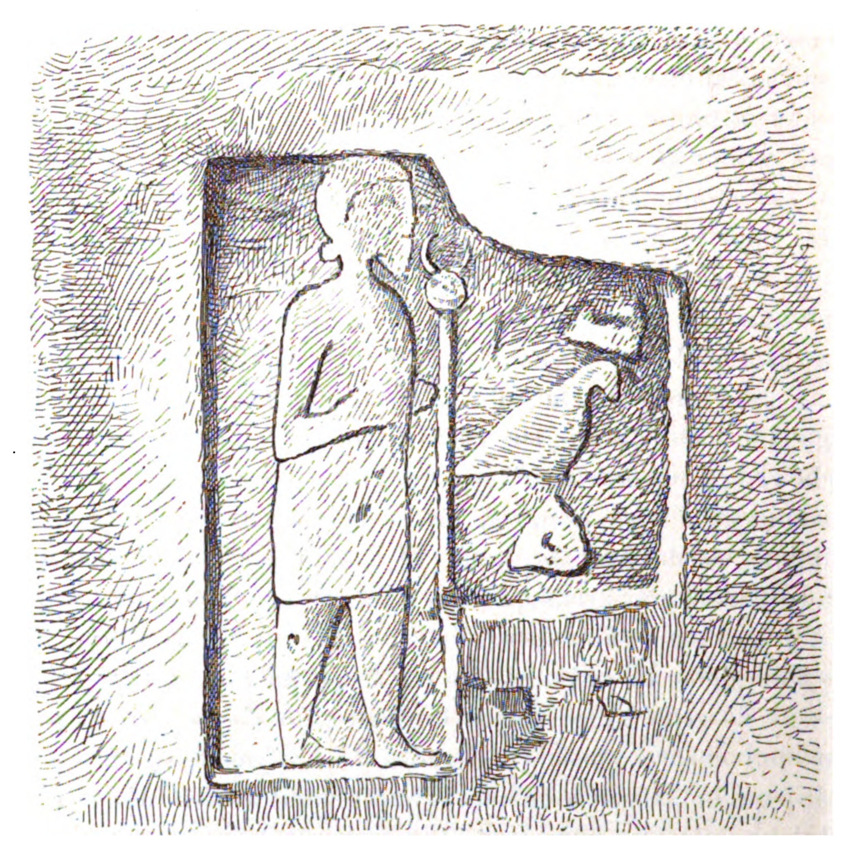
332. — Ghiaour-kalési. Murailles de la forteresse et figures sculptées sur le roc. *Exploration*, pl. x. Dessin de E. Guillaume.

dentales que leur geste semble montrer du doigt. L'un des personnages, celui qui porte l'uréus et la barbe, serait le roi, celui qui résidait dans cette cité cappadocienne dont nous avons décrit les ruines ; l'autre serait son fils, celui qui menait les jeunes gens aux aventures et aux combats ; à elles deux, ces images rappelleraient le souvenir d'une de ces expéditions militaires qui conduisirent peut-être les Hétéens jusqu'aux rivages de la mer Égée.

C'est à quatre ou cinq jours de marche vers l'ouest-sud-ouest de Ghiaour-kalési que se trouve, entre *Koutahia* et *Sivri-Hissar*, le canton qui renferme tant de monuments curieux de la civilisation phrygienne, groupés autour de ces tombes où se lisent les noms de Gordios et de Midas. Ces monuments feront l'objet d'une étude séparée ; on se contentera, pour le moment, d'indiquer que les Hétéens paraissent avoir laissé là aussi des traces de leur passage. Il y a en cet endroit un plateau qui, tout entouré de tombes creusées dans le roc, paraît avoir été un vaste haut-lieu : on y voit partout des traces du culte qui s'y célébrait ; ç'a été certainement un des grands sanctuaires nationaux de la Phrygie. Une forteresse dont les défenses sont presque toutes taillées dans la roche vive, *Pichmich-kalési,* en protège les abords. Les Phrygiens ont en quelque sorte signé beaucoup de ces monuments en y gravant leurs inscriptions, écrites avec des lettres et dans un idiome qui tiennent de près à l'alphabet grec archaïque et à quelques-uns des dialectes qu'il a servi à noter ; mais on se demande si les Hétéens n'avaient pas précédé ici les Phrygiens. Ils ont peut-être été les premiers à occuper un poste au-dessus de cette vallée sèche, le *Doghanlou-dérési,* par où passent aujourd'hui encore plusieurs chemins très fréquentés ; ce sont eux peut-être qui ont consacré ce lieu à Cybèle, dont le nom, *Matar Kubilé,* paraît dans les textes phrygiens. Toujours est-il qu'il y a là, sculptée sur le flanc d'un autel qui lui-même est ménagé dans la masse du rocher, une figure qui paraît plus ancienne que les autres images en bas-relief taillées dans les rocs voisins (fig. 353)[1]. Elle paraît représenter un prêtre devant un autel ; il tient en main un bâton terminé par une boule, d'où sortent deux cornes ; c'est comme une forme primitive du caducée. La coiffure, une calotte basse, le vêtement, une tunique courte, et la pose, les coudes au corps, se rapprochent des types que nous avons

1. Cette figure a été signalée et décrite par M. W. M. Ramsay, maintenant professeur à l'Université d'Aberdeen (*The journal of Hellenic studies*, t. III, *Studies in Asia Minor, The rock-necropoleis of Phrygia,* p. 9-10). On trouvera l'ensemble auquel elle appartient représenté dans la planche XXI, B.

rencontrés en Ptérie ; mais la ressemblance est loin d'être aussi frappante qu'à *Ghiaour-kalési;* nous n'avons vu nulle part, en Cappadoce ni en Syrie, dans la main du prêtre, cette sorte de caducée. La sculpture est d'ailleurs très fruste ; le caractère de l'exécution n'est plus assez marqué pour pouvoir servir à trancher la question d'origine. Si nous inclinons à rattacher cet ouvrage à l'art cappadocien, c'est surtout à cause



353. — Bas-relief de Doghanlou-dérési. D'après un croquis de Ramsay. Hauteur, 0m,71.

des signes qui se voient dans le champ, au-dessus de l'autel ; ils paraissent appartenir à l'une des variétés de l'antique système de signes dont la Syrie septentrionale offre les types les plus parfaits ; dans celui-ci, l'oiseau figure souvent[1], et nous retrouvons les deux bonnets sur le linteau d'une porte, en Cilicie (fig. 274)[2]. Enfin, d'un tumulus

1. Voir la dernière ligne de l'inscription, figure 256.

2. M. Ramsay, qui, en 1882, paraissait hésiter (*Journal*, t. III, p. 10), est maintenant tout à fait d'avis de voir ici un monument hétéen (lettre du 4 janvier 1886), et personne ne connaît mieux que lui les monuments de l'Asie Mineure. Il serait d'avis de rattacher

voisin, M. Ramsay a retiré une inscription en hiéroglyphes hétéens, qui est encore inédite[1].

Les monuments variés que les Phrygiens ont élevés dans ce canton, qui est devenu pour eux un centre politique et religieux de première importance, ont pu contribuer à effacer les vestiges du séjour qu'y avaient fait et des travaux qu'y avaient exécutés leurs prédécesseurs. Il n'en demeure pas moins démontré, par le lion de Kalaba, par les figures de Ghiaour-kalési et par la découverte d'hiéroglyphes hétéens auprès du tombeau de Midas, que les Hétéens occidentaux ont franchi l'Halys, qu'ils ont fait sentir au delà de ce fleuve et jusque dans le bassin du Sangarius l'ascendant de leur puissance militaire et celui de leur civilisation.

§ 3. — LES MONUMENTS HÉTÉENS DE LA LYCAONIE.

Les Hétéens de la Cappadoce, ceux qui avaient leur capitale dans la Ptérie, ont abordé le plateau central par les gués du moyen Halys et par la route dont Ancyre était une des étapes ; mais c'est par une autre voie que s'y sont répandus et qu'y ont propagé leur écriture et leurs arts les fils de la même race qui occupaient la Cilicie, laquelle fut pendant longtemps une simple annexe de la Syrie septentrionale. Le mouvement de translation et de propagande paraît même avoir été, dans cette direction, plus actif encore et plus efficace, la pression exercée sur l'Occident paraît avoir été plus forte. En effet, il y a en Lycaonie, c'est-à-dire dans toute la partie méridionale du plateau anatolien, plus de monuments hétéens qu'en Phrygie, il y en a plus de ceux qui portent la marque incontestable de cet art que caractérise l'emploi de l'écriture dite hamathéenne. C'est par le long défilé connu sous le nom de *Portes ciliciennes,* à travers le Taurus, que, partant de Tarse, les armées ou les caravanes qui venaient de Cilicie débouchaient dans les hautes plaines de l'intérieur ; or il se trouve justement que, des deux côtés de l'issue de ce passage, à Tyana et à *Ibriz,* on signale des monuments dont l'origine hétéenne ne saurait être révoquée en doute.

Dana ou Tyana, très ancienne ville que mentionnent déjà les inscrip-

à cette même série le bélier colossal qui a été découvert, sculpté dans un bloc de rocher, tout près du bas-relief que nous avons reproduit (*Journal*, pp. 25-26 et pl. XX). Là, pas d'hiéroglyphes, et l'image que nous avons sous les yeux est si peu nette, que l'on ne saurait juger de la facture ; nous nous abstiendrons donc de nous prononcer.

1. Lettre du 4 janvier 1886.

tions assyriennes et où a passé Xénophon, était, à l'époque romaine, le chef-lieu de l'une des préfectures de la Cappadoce[1]; elle est d'ailleurs tout à l'extrémité de cette province, et la plaine qui formait son territoire n'est qu'une prolongation du steppe lycaonien. M. Ramsay a vu là, en 1882, dans la maison d'un Grec, une dalle qui porte un texte hétéen en quatre lignes, au-dessus du buste, dessiné au trait, d'un personnage barbu, coiffé de la tiare cylindrique; il n'a pu, par malheur, en prendre qu'une copie très sommaire[2]. Ce que le monument a de curieux, c'est que les caractères, quoique appartenant bien au même type que ceux des inscriptions du Naharana, sont gravés en creux au lieu de l'être en relief.

L'autre monument auquel nous avons fait allusion est voisin du village d'*Ibriz*[3], qui est à trois heures au sud-est de la petite ville d'*Eregli,* laquelle a succédé à l'antique Kybistra, plus voisine encore de la Lycaonie que ne l'est Tyana. Ibriz n'est pas dans la plaine, comme *Eregli*, mais au pied de la montagne qui porte aujourd'hui le nom de ce village, de l'*Ibriz-dagh,* un des contreforts du *Bulgar-Dagh,* qui est un des principaux sommets du Taurus cilicien. Des eaux abondantes descendent de hauteurs que couvrent d'épaisses forêts. Le pays est fertile et verdoyant; partout, sur les pentes inférieures et dans les fonds, de beaux noyers et d'autres arbres fruitiers ; la vigne réussit admirablement dans tout ce district.

Le bas-relief (fig. 354) qui attirera désormais dans ce village plus d'un voyageur avait été vu jadis par un officier allemand, Fischer; celui-ci en avait rapporté un très médiocre croquis, que Ritter a reproduit dans son grand ouvrage[4]; mais la première description détaillée et la première image fidèle ont été données il y a dix ans par un voyageur anglais, le révérend E.-J. Davis, chapelain du consulat an-

1. L'emplacement a été reconnu près du village de *Bor*, qui est marqué sur la carte de Kiepert.

2. La copie de M. Ramsay est reproduite dans Wright, *The Empire*, pl. XV. La découverte du monument avait été annoncée par M. Sayce, dans une lettre adressée à l'*Academy* (5 août 1882, p. 102). On y trouvera quelques détails sur les circonstances qui ont empêché M. Ramsay de rapporter une meilleure copie du monument.

3. Le nom est écrit *Iwris* sur la carte de Kiepert.

4. Ritter, *Kleinasien*, t. I, pl. III. Le bas-relief avait été vu, au siècle dernier, en 1737, par Otter, un voyageur suédois qui avait reçu du comte de Maurepas une mission en Orient. Il est curieux de voir ce que l'on trouvait alors à dire des antiquités que l'on rencontrait sur son chemin : « On a, dit Otter, taillé dans le rocher où est la source une figure d'homme qu'on appelle Abris. L'on veut que ce soit une corruption du nom d'un certain Abrinos, seigneur de ce lieu. »

glais à Alexandrie[1]. Depuis lors, le bas-relief a été visité par M. Ramsay, en 1882 ; celui-ci a reconnu que le dessin de M. Davis donnait bien le



354. — Le bas-relief d'Ibriz. D'après Davis et Ramsay.

mouvement et le caractère des figures ; il s'est attaché seulement à

1. Davis, *On a new hamathite inscription* (dans les *Transactions of the society of biblical archæology*, t. IV, part. II, 1876, p. 336). M. Davis est l'auteur de deux livres de voyage.

relever, d'une manière plus exacte, certaines particularités du costume[1]. Ce qui rendait cette tâche assez difficile, c'est la position des sculptures ; elles ont été exécutées dans un mur de rocher qui domine un torrent d'une eau limpide et fraîche, formé par de belles sources qui jaillissent tout près de là. On est séparé des bas-reliefs par toute la largeur de la rivière, et d'ailleurs les pieds de celle des deux figures qui descend le plus bas sont encore à environ 2m,50 au-dessus du courant. Le dessinateur est à quelque distance de son modèle ; il ne saurait le toucher ; les mesures indiquées n'ont donc qu'une valeur approximative. Ce qui permet pourtant de saisir même de menus détails, c'est la forte saillie des images, saillie qui, pour la principale des deux, est d'environ 10 centimètres. Comme à Iasili-kaïa, la face du roc n'a été dressée que dans le voisinage immédiat des reliefs ; tout autour de ce champ, qui forme cuvette, la paroi est restée brute.

Le monument se compose de deux figures colossales, mais de dimensions très inégales. La plus grande a environ 6m,08 et l'autre 3m,60. A première vue, on saisit le sens de la scène : le sujet, c'est l'hommage qu'un prêtre ou un roi rend à une divinité. Il y a entre les deux personnages une différence de taille qui, dans un art naïf comme celui-ci, est significative ; elle marque une différence de condition. Ce dieu est un dieu de la fécondité, un dieu de la terre qui donne le blé et le vin ; de la main gauche, il porte dressée une haute gerbe d'épis ; on y reconnaît ce blé barbu qui est encore celui que l'on cultive dans le pays. Un cep de vigne sort de terre entre les jambes du dieu et est censé placé derrière lui ; de la main droite, il en tient une des branches qui pend, devant lui, à la hauteur de la ceinture, avec ses feuilles et ses grappes, de lourdes grappes comme j'en ai vu en Grèce et en Ionie,

Le premier a été publié en 1874 sous ce titre : *Anatolica, or the journal of a visit to some of the ancient ruined cities of Caria, Phrygia, Lycia and Pisidia*, in-8°, 374 pages. On y trouve des détails qui ne se rencontrent pas ailleurs sur une des parties les plus mal connues de la péninsule, sur la Pisidie. Les planches sont, par malheur, bien médiocres. Je n'ai pas eu sous les yeux le second ouvrage : *Life in asiatic Turkey*, 1879, in-8°, qui contient un dessin du monument d'*Ibriz*.

1. Ramsay, *Bas-relief of Ibriz*, dans l'*Archæologische Zeitung*, 1885, p. 203-208 et pl. xiii. Avant même de publier cet article, M. Ramsay avait bien voulu nous communiquer ses croquis, et nous avions pu nous en servir pour dessiner notre figure 354. Celle-ci, quoique à plus petite échelle que la planche de l'*Archæologische Zeitung*, reproduit donc plus exactement que le dessin de Davis les ornements de l'étoffe ; elle n'a qu'un défaut, c'est que le dessinateur y a mis, entre les contours, un modelé que ne présente pas l'original. Je n'avais pas encore été averti par M. Ramsay que « la surface des figures est plate comme une planche, et que leurs bords sont coupés droit, qu'ils ne se relient pas au fond par une surface courbe ».

où elles pèsent parfois jusqu'à deux livres. C'était peut-être ainsi qu'était représenté à Tarse, avant que s'y fussent introduits les types de l'art grec, le Baal de Tarse ; sur une monnaie de cette ville, à légende sémitique, que l'on attribue à l'époque perse, nous le voyons, dans l'attitude d'un Jupiter grec, assis sur son trône, la gauche appuyée au sceptre et, de la droite, présentant une gerbe de blé et une grappe de raisin (fig. 355).

« Il semble, dit M. Davis, que cette figure ait une expression joviale et bienveillante » ; peut-être y met-il beaucoup de bonne volonté ; son dessin tout au moins n'a pas rendu cette expression. Le sculpteur n'a pas été si ambitieux ; mais il a très clairement traduit son idée. S'il a représenté l'adorateur plus petit que son dieu, il a racheté cette infériorité de taille par la richesse d'un costume qui indique le haut rang du personnage. Le dieu est très simplement vêtu ; on dirait qu'à ce protecteur de l'agriculture on a laissé l'habit du laboureur, celui qu'il porte encore, à très peu de chose près, dans le pays. La coiffure seule vise à l'effet ; c'est la tiare conique ; mais ici elle est garnie de plusieurs paires de cornes ; on sait que, chez les Assyriens comme plus tard chez les Grecs, les cornes sont un emblème de force. La tunique, qui s'arrête au genou, est celle que portent, à Iasili-kaïa et à Ghiaour-kalési, les dieux et les chefs hétéens ; cette tunique est serrée à la taille par une ceinture qui, vu sa largeur et les chevrons qui la décorent, fait l'effet d'une bande de métal. On remarquera la bordure inférieure de la tunique ; elle se termine, aux deux bouts, par un ornement en forme de volute. Les jambes sont nues ; aux pieds, la demi-botte nationale, avec sa pointe recourbée. La majesté du dieu est dans sa haute taille et dans ses attributs ; mais, pour faire valoir le personnage humain qui lui offre sa prière, l'artiste s'est donné beaucoup plus de peine ; son ciseau s'applique ici au détail avec un soin aussi minutieux que celui du sculpteur ninivite. L'adorant est coiffé d'une tiare ronde et basse, en avant de laquelle, au-dessus du front, fait saillie une sorte de bouquet, où nous verrions l'indication d'un de ces ornements en pierreries, que les rajahs et les sultans de l'Orient portent aujourd'hui à leur bonnet ou à leur fez. Des bandeaux qui font le tour de la tiare doivent répondre à une suite de plaques cousues sur l'étoffe.



355. — Monnaie de Tarse. Argent. Heuzey, *les Fragments de Tarse*, fig. 2.

Le personnage est vêtu d'une tunique bordée de franges qui tombe

jusqu'à la cheville; par-dessus est jeté ce châle à franges que les Grecs appelaient χαυνάκης. Le manteau et la tunique sont ornés de carrés, de losanges et de méandres; le ciseau a copié là les broderies que l'aiguille avait tracées sur l'étoffe de laine; toute cette décoration fait songer à celle de la façade du tombeau de Midas, en Phrygie, où l'on croit voir l'imitation du dessin d'un tapis[1]. Autant que permet d'en juger un arrangement de draperies où le sculpteur s'est embrouillé et perdu, le manteau aurait été fixé autour de la taille par une ceinture; si celle-ci ne s'aperçoit que sur le devant de la figure, c'est que, sur le flanc, elle est censée cachée par le bras. Le travail de ce qu'on en voit semble indiquer que la ceinture qui a servi de modèle à l'artiste était décorée de pierres précieuses qui se relevaient en bosse. Le cou est entouré d'un large collier; celui-ci paraît formé d'anneaux où passe une épaisse et triple chaîne. Dans le bijou original, le tout était probablement soit en or, soit plutôt en argent; les mines de plomb argentifère de *Bulgar-Maden* sont à peu de distance d'*Ibriz*. Les deux personnages ont au poignet des bracelets d'une forme très simple; on dirait que le prêtre a un gros anneau du même genre au-dessus du coude. Selon M. Davis, aucune des deux figures n'aurait de pendants d'oreilles, tandis que M. Ramsay croit se souvenir d'en avoir vu. Je ne m'explique pas l'espèce de boucle semi-lunaire qui se distingue au-dessous de la poitrine du prêtre; si c'est une agrafe, une sorte de broche, elle est singulièrement placée.

L'inexpérience est plus sensible dans la figure du prêtre que dans celle du dieu. Le sculpteur a été embarrassé par le mouvement qu'il se proposait de représenter. Il a voulu montrer les mains jointes dans l'attitude de la prière; mais les deux bras étant levés et parallèles, celui qui se trouve du côté du spectateur recouvre et cache l'autre; de celui-ci, il n'y a de visible que deux des doigts de la main; le personnage a l'air de n'avoir qu'un bras. On éprouve quelque étonnement de rencontrer une aussi singulière maladresse dans un ouvrage où l'influence des modèles assyriens est certainement plus marquée que dans les monuments de la Cappadoce. La musculature est ici plus accentuée; le profil, avec le nez très fortement busqué, se rapproche davantage du type dit sémitique; la barbe et les cheveux sont frisés à l'assyrienne; enfin ce qui rappelle beaucoup le procédé des décorateurs de Khorsabad et de Kouïoundjik, c'est la patience avec laquelle l'ou-

1. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, in-f°, t. I, pl. LVI.

vrier s'est attaché à imiter dans la pierre toutes les particularités du costume, tous les ornements de l'habit et de la parure. On ne saurait pourtant songer un instant à attribuer cet ouvrage aux Assyriens. Les proportions y sont plus lourdes et plus trapues; l'outil y est moins libre et moins hardi que dans les sculptures de Ninive; on retrouve d'ailleurs ici les traits singuliers du costume national, le bonnet conique, la tunique courte, la chaussure à bout relevé. Jamais, ni en Chaldée ni en Assyrie, pas plus dans les bas-reliefs et dans les statuettes que sur les cylindres, on n'a rencontré un dieu ainsi figuré, ainsi vêtu. Ce qui achèverait de lever tous les doutes, s'il en pouvait subsister, ce sont les inscriptions gravées en avant de la tête du dieu et derrière le prêtre; un troisième texte, que nous avons rapporté au bas de la planche, est gravé en dehors du champ préparé pour la sculpture; il se trouve maintenant presque au niveau de l'eau. Les signes dont se composent ces légendes appartiennent tous au répertoire des scribes de Hamath, de Gargamich et de Marach. Dans la première ligne de l'inscription principale, on reconnaît tout d'abord cette capsule ovale qui paraît entrer dans la figuration de tous les noms divins et qui représente peut-être le mot *dieu*.

Dans ce même district, à *Bulgar-Maden,* tout près de *Tchiftchkhan,* il y aurait, d'après Davis, un autre monument du même art[1]; les détails manquent[2].

Pour retrouver en Lycaonie d'autres inscriptions du même type, il faut traverser *Konieh* ou Iconium, et parcourir la partie occidentale de cette province, celle qui confine à l'Isaurie au sud et à la Phrygie vers l'ouest. On y a signalé, depuis quelques années, plusieurs monuments qui relèvent certainement de la civilisation hétéenne. Entre *Ladik*, l'ancienne Laodicée brûlée, comme on l'appelait, et *Ilgun,* qui répondrait au site de Tyriæon, près du *Iaïla* de *Kosli-tolu,* on a récemment tiré du sol une dalle calcaire qui a 0m,80 de haut et 1m,79 de long. Une des faces en est couverte de signes où l'on reconnaît des caractères hétéens, partagés en trois lignes par deux barres parallèles, en relief

1. *Bulgar-Maden* est à l'ouest-sud-ouest d'*Ibriz*, plus avant dans la montagne, vers la source du torrent qui passe à *Ibriz.*

2. J'emprunte cette indication à un article de Sayce, *A forgotten empire in Asia Minor*, p. 226, dans *Fraser's magazine,* août 1880, pp. 223-233. M. Sayce parle aussi d'un monument signalé par Calvert, où il y aurait à la fois une inscription et un dieu coiffé de la tiare hétéenne, avec deux adorateurs de petite taille; le bas-relief se trouverait dans ce même canton, à *Frehtin*, non loin d'Ibriz.

3. J'ai publié cette inscription dans la *Revue archéologique* (3e série, 1885, t. V, p. 262), d'après une copie du Dr Maryan Sokolowski, professeur à l'Université de Cracovie. Il



comme les signes. La pierre se trouve sur un petit tertre, dans la plaine ; à travers celle-ci s'étend une longue levée de terre, qui représente peut-être un mur dont la base aurait été en pierre et le haut en briques crues. On a parlé à M. Ramsay de différents débris antiques qui se trouveraient dans le voisinage ; il n'a pas eu le loisir d'aller les visiter [1] ; une étude attentive de ce site donnerait sans doute des résultats.

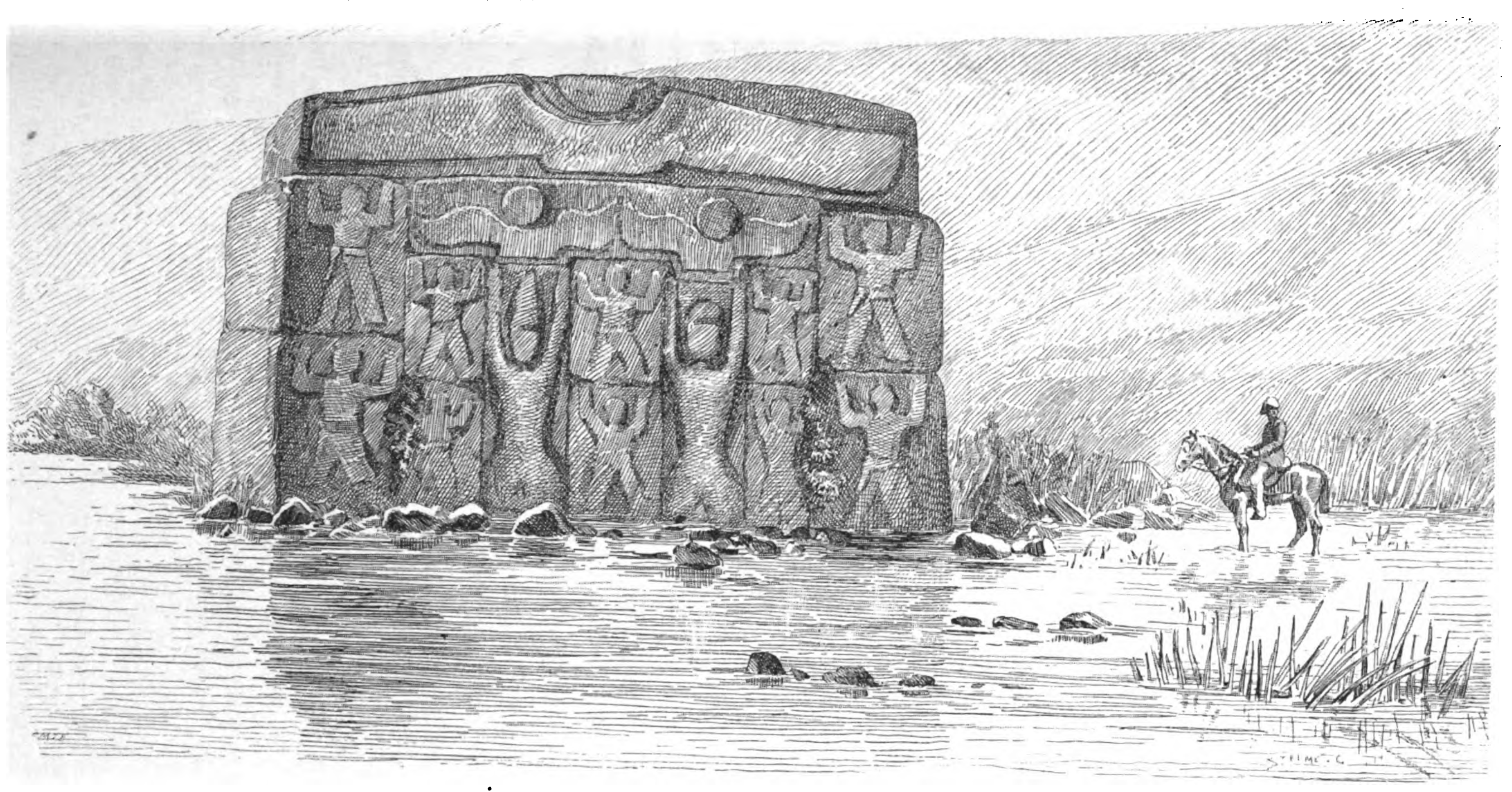
Près de la ville de *Bey-cheïr*, au lieu dit *Eflatoun-bounar* ou « la source de Platon », dans le bassin du lac Caralis, Hamilton avait signalé, il y a quarante ans, un monument qui, d'après le mauvais croquis et la description qu'il en donne, paraissait bien appartenir à la période primitive que nous essayons de restituer (fig. 356) [2]. Je n'avais pu pousser jusque-là l'exploration de l'intérieur de la péninsule, en 1860 ; mais, depuis lors, je n'avais cessé de signaler ce passage d'Hamilton aux voyageurs qui entreprenaient des recherches dans cette contrée. Par malheur, le monument n'était sur aucune des routes le plus généralement suivies ; il fallut donc attendre longtemps avant d'avoir de nouveaux renseignements. Le premier, M. Ramsay, en juin 1882, au cours d'une tournée rapide entreprise avec sir Charles Wilson, revit cette ruine ; mais il n'eut pas le temps de faire un long séjour en cet endroit, et le croquis qu'il voulut bien me communiquer, pris à la hâte, n'était pas beaucoup plus explicite que l'esquisse donnée par Hamilton. Je craignais donc de rester bien insuffisamment renseigné au sujet de cet édifice, quand je reçus de M. Maryan Sokolowski une lettre, accompagnée de plusieurs dessins à la sépia, exécutés avec soin, que j'ai publiée dans la *Revue archéologique* [3]. Depuis, M. John Henry Haynes a eu l'obligeance de mettre à ma disposition les photographies qu'il a prises en 1884, lorsqu'il accompagnait l'*Expédition*

faisait partie de l'expédition scientifique dont le comte Charles Lanckoron'ski a fait tous les frais et qui, en deux campagnes, a réuni les matériaux d'une description complète de l'ancienne Pamphylie ; après avoir achevé leurs travaux, les membres de la mission firent une course de quelques semaines en Pisidie et en Lycaonie. Toute rapide qu'elle ait été, cette course a rendu de grands services à la science ; on lui a dû de pouvoir ajouter un texte nouveau au recueil des inscriptions hétéennes, et aussi d'avoir enfin une bonne description et une représentation à peu près exacte d'un monument, celui d'*Eflatoun-bounar*, qui depuis Hamilton n'avait plus été visité par un seul voyageur. Dans l'été de 1886, M. Ramsay a visité de nouveau ce même canton; il m'a envoyé de la pierre de *Kosli-tolu* une copie qui paraît meilleure que la précédente ; il est à souhaiter qu'elle soit publiée prochainement.

1. Lettre du 8 octobre 1886.

2. Hamilton, *Researches*, t. II, pp. 350-351. D'où peut venir ce nom de « source de Platon »? Fait-on dans le pays quelque conte à ce sujet? C'est ce que ne nous dit aucun voyageur. Peut-être y aurait-il lieu de prendre quelques informations.

3. *Revue archéologique*, 3e série, t. V, pp. 257-264, pl. XI-XII.



356. — Monument d'Eflatoun-bounar. Dessin de Maryan Sokolowski.

Wolfe en Asie Mineure, qui fit suite à l'*Expédition Wolfe en Babylonie*[1]; dans l'été de 1886, M. Ramsay a revu *Eflatoun-bounar*, et m'a envoyé quelques observations nouvelles[2]. Pour plusieurs des figures il n'admet pas l'interprétation qu'en a donnée le voyageur polonais; il n'a pas vu de même; mais les bas-reliefs sont si frustes et si tachés par les intempéries, qu'il est, dans plusieurs parties de cette façade, difficile de dire ce qu'il y a sur la pierre; dans les cas douteux, les photographies ne tranchent pas la question. Les dessins de M. Sokolowski étant encore les seuls qui donnent un ensemble, c'est eux que nous reproduirons, non sans admettre qu'ils peuvent comporter certaines corrections, par suite d'un examen plus prolongé, où le toucher viendrait au secours de la vue.

Le pays où se trouvent ces restes a le caractère d'une vaste plaine, où le terrain est pourtant ondulé; les pentes sont douces et larges. Arrivé au sommet d'un des mamelons sur lesquels passe le sentier, on aperçoit à ses pieds, dans un creux, une masse sombre, qui se détache du sol avec un fort relief. Elle domine un petit bassin semi-circulaire; au fond de l'arc du cercle qu'il dessine jaillit une source très abondante; le monument est à droite de la source, entre elle et une sorte de digue qui forme la corde de l'arc et qui ferme le réservoir; il y a dans cette digue un émissaire par lequel l'eau sort pour former un ruisseau qui va rejoindre le lac de *Bey-cheïr*.

Le monument se compose maintenant de deux pans construits en gros blocs de trachyte; l'un de ces murs est une sorte de façade sans jours, dont le pied baigne dans les eaux du bassin, et l'autre forme un angle droit avec la façade; il n'en reste d'ailleurs qu'une partie (fig. 357). L'appareil est très soigné; les faces apparentes des blocs sont ornées d'un bossage. Ce mur n'aurait pas de sens s'il n'avait pas contribué à enclore l'espace situé en arrière de la façade; tout indique qu'il y avait là une chambre rectangulaire dont l'entrée devait être dans le mur parallèle à celui qui domine le bassin; plusieurs blocs gisent à terre en arrière de la ruine, comme l'indique notre dessin, et M. Ramsay en a vu un autre engagé dans la digue. L'édifice a peut-être fourni tous les matériaux du barrage; c'est ainsi qu'il aurait été détruit aux trois quarts.

1. Voir le *Preliminary report of an archæological journey made in Asia Minor during the summer of* 1884, par M. Sterrett, membre de l'École américaine récemment établie à Athènes. Ce rapport a été publié par les soins de l'*Institut archéologique américain,* fondateur de cette école. Sur la *Wolfe Expedition to Babylonia* et ses résultats, voir au compte rendu de M. Ménant, dans la *Revue archéologique*, 3e série, t. VIII.

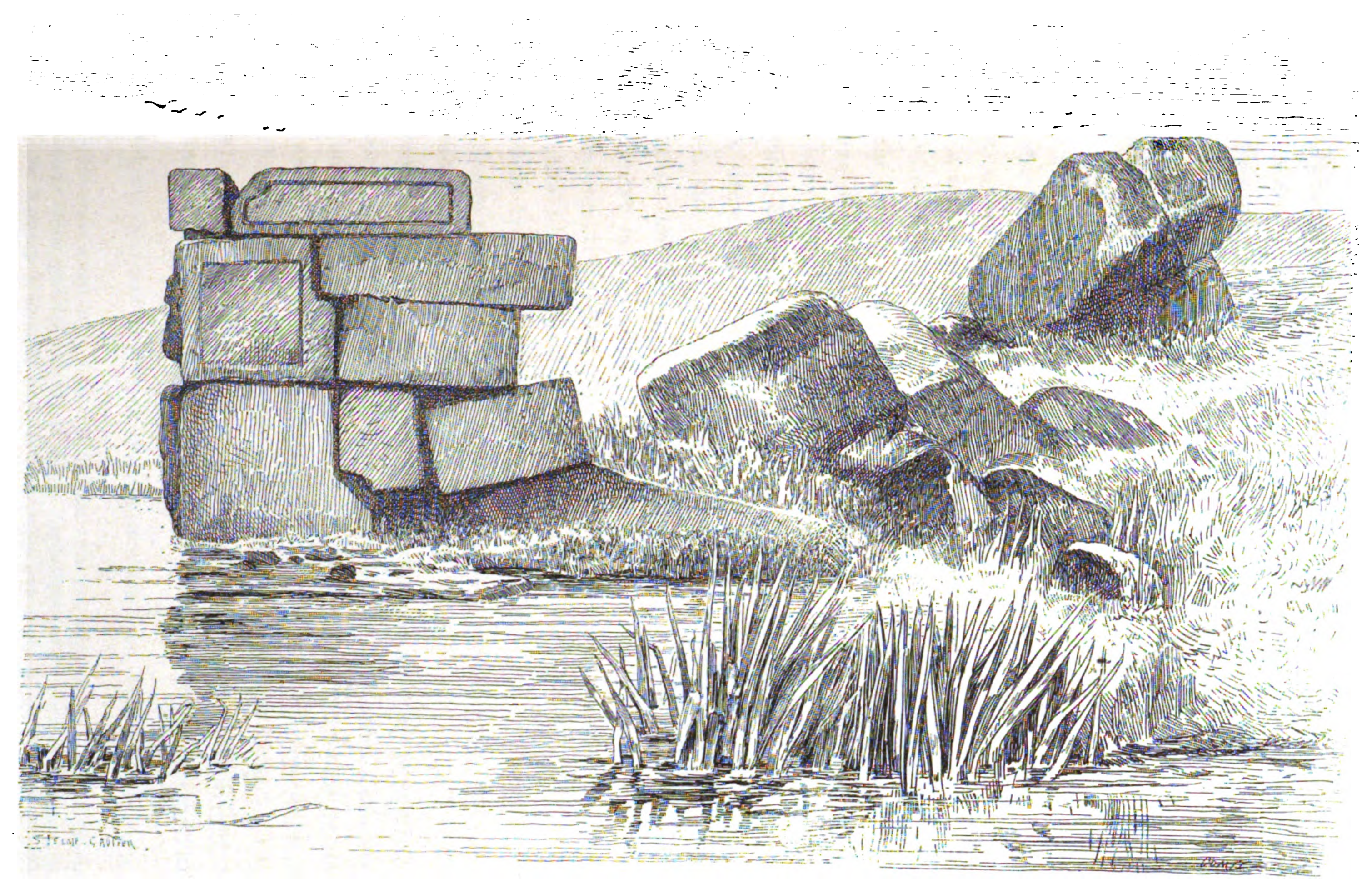
2. Lettre du 8 octobre 1886.

La pièce comprise entre ces murs était couverte. Parmi les blocs qui jonchent le sol, il y en a un qui faisait partie du chambranle d'une petite fenêtre. Un animal, probablement un lion, était sculpté en haut-relief sur la partie inférieure du bloc; on peut en conclure qu'une frise d'animaux passants régnait au-dessus de ces ouvertures[1].

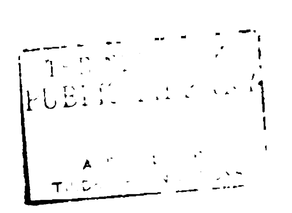
La façade qui regardait la campagne avait donc, elle aussi, sa décoration; peut-être en retrouverait-on les éléments si l'on dégageait les blocs amoncelés sur ce point et si l'on démolissait la digue. Pour le moment, on ne peut étudier ici l'art du sculpteur que dans la façade tournée vers l'étang. Elle a $6^{m},83$ de long et $3^{m},85$ de haut[2]. Tournée vers le nord, elle se compose de quatorze blocs, d'un brun foncé, qui sont de grandeur inégale, mais taillés avec soin et appareillés à joints vifs. Ce qui attire d'abord l'attention, c'est le monolithe qui surmonte cet ensemble; on y voit une paire d'ailes, qui, légèrement inclinées vers le sol, semblent planer sur les figures dressées à leur ombre; la place a manqué pour le globe qui forme toujours le milieu de ce groupe; seule la partie inférieure est indiquée sur l'énorme pierre; il est possible que le haut du disque fût rapporté, qu'il y eût là comme un fleuron qui aurait fait saillie au centre du couronnement. Le même motif reparaît en double, au-dessous, sur un autre bloc, qui, lui aussi, se développe dans le sens de la longueur, mais cependant avec des dimensions moindres; là les ailes sont au contraire un peu relevées. Ces deux blocs jouent là le rôle d'une sorte d'entablement, que supportent deux piliers quadrangulaires. Deux blocs remplissent l'espace compris entre ces piliers; huit autres, qui se répondent deux à deux, complètent le rectangle que dessine cette façade. Chaque bloc est orné d'une représentation sculpturale, en très haut relief; la saillie des figures sur le fond, quoique atténuée par l'usure, varie encore de $0^{m},50$ à $0^{m},25$. Malgré cela, cette surface, que frappent les vents du nord, a tant souffert que plusieurs des images qui la décorent restent une énigme. Ainsi notre dessin donne, pour les deux piliers, des figures debout, les bras levés; M. Ramsay opine pour des figures assises. Sur la photographie on ne distingue rien, sinon que le personnage de gauche est coiffé d'un bonnet pointu et très élevé; beaucoup

1. La remarque est de M. Ramsay.

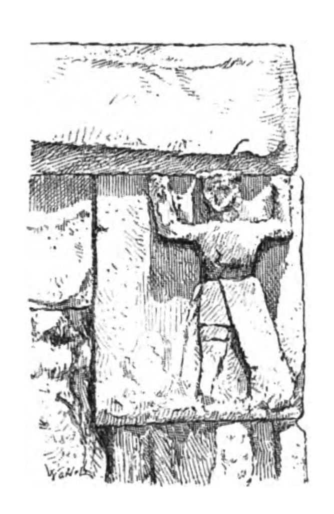
2. Ce sont les dimensions que m'indique M. Ramsay, et elles concordent, à très peu de chose près, avec les mesures données par M. Hamilton. M. Sokolowski parlait de 7 mètres de haut. Ce chiffre doit être très exagéré; le voyageur aura pris un chiffre pour un autre en transcrivant ses notes.



357. — Monument d'Eflatoun-bounar. Vue latérale. Dessin de Sokolowski.



plus basse, la coiffure du personnage de gauche ressemblerait, selon M. Ramsay, à celle des sphinx d'Euiuk, c'est-à-dire à celle d'Hathor[1]. Sur celui des deux blocs, compris entre les piliers, qui touchent à l'eau, le croquis que nous reproduisons met un personnage; M. Ramsay croit y voir un autel, qui aurait une base et une corniche. Les deux bas-reliefs les mieux conservés, ce sont les deux blocs d'angle du rang supérieur. Là tous nos garants s'accordent à reconnaître des figures vêtues d'un costume que nous avons rencontré à Boghaz-keui (pl. VIII, D à droite et E, à gauche); une des jambes, sur laquelle la tunique courte s'arrête au genou, est nue; c'est un arrangement dont le modèle se trouve en Assyrie. Même dans ces images, les moins gâtées de toutes, la tête est bien informe. M. Ramsay parle d'une sorte de tiare ronde qui aurait un peu la forme d'un modius; la silhouette que donne la photographie (fig. 358) suggère plutôt l'idée d'une tête sans bonnet, et, en considérant le mouvement des bras, levés tous les deux, on se demande si les deux figures en question ne représenteraient pas des démons analogues à ceux qui ont été sculptés entre le pronaos et le sanctuaire, à *Iasili-kaïa* (fig. 315 et 316). Les autres figures de la façade ne seraient que des répétitions de ce même type, dont la présence ici s'expliquerait aisément : ces démons seraient les gardiens du lieu consacré; leur geste avertirait les profanes[2].



358. — Eflatoun-bounar. Figure d'angle. Dessin de Wallet, d'après la photographie.

Toutes ces figures, autant que permet d'en juger l'état de la pierre, ont le visage et le buste de face; mais le sculpteur, n'ayant aucune idée du raccourci, a dessiné les jambes et les pieds de profil; c'est là une convention que nous avons déjà rencontrée en Égypte et en Assyrie; on a pu l'employer ici sans avoir eu à l'emprunter; tout ce qu'on peut conclure, de cette rencontre, c'est qu'il y avait de part et d'autre égale inexpérience. S'il y a ici des ressemblances à signaler, c'est avec l'art

1. M. Sokolowski a bien vu quelque chose de semblable, car il parle d' « un bonnet rond ».

2. M. Sokolowski a cru voir, à la ceinture de tous ces personnages, l'épée courte, que nous connaissons par les bas-reliefs de la Cappadoce; il l'a partout indiquée sur son dessin; M. Ramsay n'en parle pas dans les notes très circonstanciées qu'il m'avait fournies, et je ne la distingue pas nettement.

de la Ptérie. Quoique de proportion plus lourde, le double globe ailé du premier membre de l'entablement, par l'ensemble de sa forme et surtout par la manière dont il se relève à ses deux extrémités, rappelle le motif analogue qui couronne les édicules figurés dans le champ des bas-reliefs de Boghaz-keui (fig. 314 et 321) [1]. Au cas où un nouvel examen du monument viendrait confirmer nos soupçons et ferait reconnaître, plusieurs fois répété sur cette façade, le type des démons qui gardent à Boghaz-keui la porte de l'adyton, il serait démontré que les sculpteurs de la Cappadoce et ceux de la Lycaonie puisaient dans un même répertoire. Par malheur, pour ce qui regarde ces images, nous n'osons rien assurer.

En revanche, on peut affirmer que certains détails de costume qui ont paru caractériser les figures hétéennes se retrouvent ici; c'est l'arrangement que nous avons décrit (fig. 358) et qui est une des variantes du vêtement national; c'est partout, avec ou sans le manteau, la tunique courte et serrée à la taille, c'est la haute tiare pointue ou κυρβασία, sur la tête de l'un de ces deux personnages qui, d'après leur stature colossale et la place qu'ils occupaient, devaient être les grands dieux de céans. Selon M. Ramsay, dans le bas-relief que nous avons reproduit à part comme le moins altéré de tous, on distinguerait encore, sur la pierre, le soulier à pointe recourbée. Il n'est pas jusqu'au procédé de construction qui ne nous soit familier; nous avons trouvé des exemples de l'appareil à bossage aussi bien à Boghaz-keui qu'à Euiuk.

Ce que nous n'avons pas rencontré en Cappadoce, c'est un édifice ainsi bâti tout entier en grands matériaux; on ne peut donc déterminer par voie de comparaison et d'analogie la destination du monument, et l'étude du terrain ne fournit guère de lumières. On n'y voit pas un de ces tertres à large base qui se sont presque toujours formés de l'accumulation des débris là où existait une vaste habitation princière, soit un palais, soit un village fortifié; on ne peut guère croire qu'à une salle dont une des dimensions serait donnée par la façade qui est encore debout, et cette salle, dont un des murs au moins était aveugle, n'a pu, semble-t-il, être qu'un temple. Ce temple était situé au bord d'une source abondante, comme la grande page de sculpture que nous avons étudiée à Ibriz. On pourrait donc penser qu'ici aussi le monument était

1. M. Sayce fait aussi remarquer que le globe ailé d'*Eflatoun-bounar* rappelle celui qui surmonte la tête d'un personnage que nous croyons être un roi, sur une tèle de Biredjik (fig. 278).



consacré à ce dieu qui, en faisant jaillir l'eau des sources, fertilise la plaine et donne ainsi la vigne et le blé. Ce dieu, coiffé d'une tiare qui le grandissait encore (ce bonnet a ici 0m,61 de haut), était figuré sur un des piliers ; qui lui faisait pendant? Était-ce le prêtre, comme à Ibriz? L'autel qui séparait les deux figures, selon M. Ramsay, irait bien avec cette hypothèse? Était-ce, comme dans le bas-relief de la grande cour, à *Iasili-kaïa*, une déesse parèdre, la mère et l'épouse du dieu? Il est à craindre que, vu l'état de la pierre, il ne soit jamais possible de répondre avec certitude à cette question.

Ce qui rendrait vraisemblable cette dernière conjecture, c'est une découverte faite par M. Sterrett en 1885[1]. Près de *Fassiler,* village situé sur la limite de la Lycaonie et de l'Isaurie, il vit une très grande stèle, arrondie par en haut, dont une des faces porte quatre figures. Celles-ci sont bien conservées. Leur relief est très fort ; il a, dans certaines parties, jusqu'à 0m,75 de saillie ; par malheur, la stèle était couchée à plat, et elle est trop lourde pour qu'il soit aisé de la redresser ; une photographie n'était donc pas possible, et la mission qu'il dirigeait n'avait pas alors de dessinateur. Le croquis qui m'a été communiqué n'est qu'une sorte de diagramme indiquant la position relative des personnages ; il n'a même pas la prétention de rendre le style ni les détails. En revanche, des mesures exactes ont été prises. La stèle, quand elle était debout, avait jusqu'à 7m,23 de haut ; sa largeur est, au pied, de 2m,75, et, près du sommet, de 1m,65 ; l'épaisseur, dans la partie supérieure, de 0m,82. Le bas est enterré.

Faute de renseignements suffisants, nous devrons nous contenter d'indiquer en deux mots le thème traité par le sculpteur. En bas, deux lions, dont le corps se profile sur les deux côtés de la stèle et les déborde, tandis que leur tête se projette en avant de la dalle, avec un relief de 0m,60. Entre eux, une figure colossale, que surmonte une autre figure encore plus grande. Toutes deux sont vues de face. La figure inférieure est vêtue d'une longue robe qui tombe jusque sur les pieds ; elle a les mains croisées sur la poitrine, assez haut pour qu'elles touchent le menton et semblent le porter. Sur la tête, une couronne murale[2]. Au-

1. Lettre de M. Sterrett du 18 octobre 1885. *Fassiler* n'est pas marqué sur la carte de Kiepert. Ce village est au nord de la route directe que suivent les caravanes de *Seïdi-chéïr* à *Konieh ;* il se trouve à 5 heures vers l'est de *Seïdi-chéïr* et à 7 heures vers le sud-ouest d'*Eflatoun-bounar*.

2. M. Sterrett croyait voir un casque. M. Ramsay, qui a visité *Fassiler* il y a quelques mois, affirme reconnaître ici la coiffure que portent la déesse et ses suivantes à Boghaz-keui. (Lettre du 8 octobre 1886.) Il a bien voulu m'envoyer aussi un croquis, mais qui a



dessus, une des jambes portant sur la coiffure du premier personnage, une figure vêtue de la tunique courte et coiffée d'une tiare conique sur le devant de laquelle il y a quatre bosses en saillie. Le bras droit est levé ; il fait un geste où l'on croit deviner un ordre ; le gauche est plié ; il tient serré entre lui et la hanche un objet dont la nature n'a pas été reconnue. Les pieds ne sont même pas indiqués ; c'est que, quand la stèle était dressée, on ne les aurait pas vus d'en bas ; le sculpteur s'est contenté de faire le nécessaire. Le visage est large et les yeux sont très ronds ; de grandes oreilles ressortent des deux côtés de la face. Pour donner une idée de la proportion des figures, il suffira de dire que la tiare du personnage supérieur a 1^{m},20 de haut.

Il y a tout lieu de voir sur cette stèle un couple divin dont les deux personnages seraient identiques à ceux qui marchent en tête des deux cortèges, dans la grande salle de *Boghaz-keui;* la différence est surtout qu'ici, en raison de la forme du champ qui lui était livré, le sculpteur a superposé les figures, au lieu de les mettre en face l'une de l'autre ; mais on reconnaît le dieu et la déesse du bas-relief cappadocien, le premier à son bonnet conique et à sa tunique courte, la seconde à sa couronne murale et aux lions qui la flanquent au lieu de lui servir de support[1]. La variante est curieuse ; il est vivement à souhaiter que l'on possède bientôt un bon dessin du monument de Fassiler ; il serait encore plus désirable qu'il en fût pris un moulage, ou que la stèle elle-même vînt figurer dans un des musées de l'Europe.

La Lycaonie, on le voit, a gardé de nombreuses traces du passage des Hétéens et du séjour qu'ils ont fait dans ses vastes plaines. Les sculptures que nous y avons rencontrées ont assez de rapports avec celles de la Syrie et de la Cappadoce pour que l'on soit en droit de les rattacher à la même influence ; mais, que l'on considère la disposition ou l'exécution, elles présentent certains traits qui leur sont particuliers ; il est donc vraisemblable que cet art, une fois implanté dans ce pays, y garda ses habitudes et ses partis pris plus longtemps que partout ailleurs ; nulle part on n'était séparé des Grecs de la côte par de plus grandes distances, par des steppes plus vastes, par des montagnes plus épaisses et plus hautes ; on était bien loin de l'Ionie, et, entre Iconium et les cités helléniques de la Cilicie et de la Pamphylie, il y avait les tribus

le même caractère à peu près que celui de M. Sterrett. Ce dessin m'arrive d'ailleurs trop tard pour que je le reproduise.

1. C'est aussi l'opinion de M. Ramsay. M. Sterrett avait cru les deux figures masculines, ce qui est bien peu vraisemblable.



pillardes de l'Isaurie et de la Pamphylie, qui rendaient les communications difficiles. Au temps de saint Paul, on parlait encore en Lycaonie une langue qui n'était pas du grec[1]. La sculpture a donc dû conserver ici, jusqu'à une époque assez tardive, quelque chose des anciennes traditions; c'est ce qui permet de citer ici un monument de date bien plus récente que les sculptures d'*Ibriz* et d'*Eflatoun-bounar*. Nous voulons parler de ce bas-relief, sans doute une stèle funéraire, qui était encastré, il y a cinquante ans, dans la muraille moderne de *Konieh* (fig. 359[2]). C'est l'image d'un soldat, coiffé d'un casque qui a la crête, le nasal et le couvre-nuque du casque grec; il tient de la main gauche une fourche et de la droite un cimeterre semblable à celui qu'ont à Boghaz-keui les soldats qui défilent dans le couloir (fig. 319). Un bouclier rond est suspendu sur les épaules. Le personnage est vêtu d'un justaucorps garni de plaques de bronze, qui s'arrête au milieu de la cuisse. Les genoux et les mollets sont protégés par des cnémides. La bottine lacée a le bout sensiblement relevé. Il y a là, dans cette représentation du guerrier lycaonien, plus d'un trait qui rappelle les vieilles sculptures des âges reculés; mais, si le crayon de Texier n'a pas changé le caractère du modelé, l'ouvrage est séparé par plusieurs siècles de ceux que nous avons étudiés dans ce chapitre. Il est postérieur, en tout cas, au temps où l'hoplite grec avait perfectionné l'armure défensive. Ce qui permet de le regarder comme antérieur à la conquête macédonienne, c'est que l'inscription, d'après les quelques



359. — Stèle d'Iconium. Texier, pl. CIII.

1. *Actes*, XIV, II.
2. On ne connaît ce monument que par la description et l'image qu'en donne Texier (*Description de l'Asie Mineure*, in-f°, t. II, pp. 148-149 et pl. 103). On y distinguait encore, d'après le témoignage de cet explorateur, des traces de couleur, notamment une frange rouge au-dessous du bouclier. Le bas-relief a dû être détruit après le passage de Texier, car il n'a été revu par aucun des nombreux voyageurs qui ont depuis passé par Iconium.

caractères qui en ont été transcrits, paraît avoir appartenu à l'un de ces alphabets asiatiques qui, comme ceux de la Lycie et de la Carie, renferment des signes que ne contient pas l'alphabet grec.

§ 4. — LES MONUMENTS HÉTÉENS DE LA LYDIE.

Entre ces monuments hétéens de la Lydie, auxquels nous avons déjà fait plusieurs fois allusion, et ceux de la Phrygie et de la Lycaonie, on voudrait trouver des intermédiaires, qui marquassent les étapes successives de la conquête hétéenne. Ces jalons manquaient encore, il y a peu de temps; mais il est probable que plus d'un reparaîtra quand le pays sera étudié de plus près par des voyageurs qui cesseront de suivre toujours les mêmes chemins. Ainsi, en 1874, Davis signalait un bas-relief qui appartient certainement à cette série. Il l'a vu à *Karaatlu*, vers le sud-ouest du plateau phrygien, tout près du lac de *Salda;* on est là dans le voisinage des sources du Lycus; or c'est la vallée de cette rivière qui offre la route la plus commode pour descendre des hautes terres de l'intérieur dans le bassin du Méandre et gagner ainsi le bas pays. Il est donc naturel de découvrir ici les vestiges des conquérants sur les pas desquels nous marchons. Autant que l'on peut en juger par les quelques lignes que consacre à cette sculpture le seul explorateur qui l'ait aperçue, il y avait là, taillées dans une grande face de roc calcaire, deux figures debout; on peut se les imaginer d'après celles de *Ghiaour-kalé;* quelque frustes qu'elles soient, on aimerait à en avoir un dessin [1].

Qu'ils soient allés à la côte en descendant la vallée du Méandre ou celle de l'Hermus, les Hétéens y sont arrivés, eux ou des peuples directement soumis à leur influence et qui avaient adopté leur écriture et les formes de leur art. Ce qui met le fait hors de doute, c'est qu'on retrouve cette écriture et ces formes dans des bas-reliefs tout voisins de Smyrne, bas-reliefs où l'on incline à reconnaître ceux qui ont attiré l'attention d'Hérodote, à titre de monuments du passage d'un conquérant oriental.

Voici le texte de l'historien [2] : « La plupart des stèles que Sésostris fit élever dans les pays qu'il subjugua ne subsistent plus aujourd'hui; j'en ai pourtant vu dans la Palestine de Syrie... Il y a aussi en Ionie deux figures de ce prince taillées dans le roc : l'une, sur le chemin qui con-

1. Davis, *Anatolica*, p. 135.
2. Hérodote, II, 106.

duit d'Éphèse à Phocée; l'autre, sur celui de Sardes à Smyrne. Elles représentent, l'une et l'autre, un homme de quatre coudées et demie de haut [1], tenant de la main droite un javelot et de la gauche un arc : le reste de son équipement est de même en partie égyptien et en partie éthiopien. Sur la poitrine, d'une épaule à l'autre, est gravée une inscription en caractères sacrés de l'Égypte, conçue en ces termes : « J'ai conquis ce pays par la force de mes épaules. » Sésostris ne dit pourtant pas ici ni qui il est, ni de quel pays il est, tandis qu'il l'a indiqué ailleurs [2]. Quelques-uns de ceux qui ont examiné cette figure conjecturent qu'elle représente Memnon, mais ils sont fort éloignés de la vérité. »

On remarquera que l'origine égyptienne de ces figures ne paraît pas à Hérodote aussi certaine que celle des bas-reliefs accompagnés d'hiéroglyphes qu'il avait vus en Syrie; il en parle sur un autre ton; il se rend compte que l'aspect des monuments de l'Ionie n'est pas tout à fait le même que celui de ces stèles de la Palestine qu'il en rapproche; cependant l'idée qu'il se fait de la puissance et des conquêtes de Sésostris l'engage à écarter ces doutes. Il y a peut-être encore une autre raison de cette sorte d'embarras qu'il semble éprouver. Les stèles élevées en Syrie par les conquérants égyptiens, il les avait vues de ses propres yeux: c'est ce qu'il atteste en termes formels; quant aux bas-reliefs voisins de Smyrne, il ne fait, je le crains, que répéter ce qu'on lui en a conté dans cette ville ou ailleurs.

Si, comme il y a lieu de le croire, on a retrouvé l'une au moins des deux figures qu'il mentionne, on est obligé de constater que sa relation ne répond pas de tout point à ce que l'on voit aujourd'hui. Supposez-le témoin oculaire, il a mal regardé, ou sa mémoire l'a trahi; reproduit-il seulement une note prise en causant, c'est sur ceux qui l'ont informé que la faute retombe. Qu'il est d'ailleurs facile de se tromper et de faire des confusions quand on ne décrit une œuvre d'art que d'après les dires d'autrui! Au contraire, quand on l'a aperçue, ne fût-ce qu'un moment, comme le langage devient plus précis! La nuance d'hésitation que l'on sent ici et les inexactitudes que l'on relève s'expliqueraient donc par l'absence de ces souvenirs personnels que rien ne saurait remplacer.

Quoi qu'il en soit, c'est en 1839 que Texier transmettait à l'Aca-

1. Voir la note de Schweighauser sur le sens de l'expression μέγεθος πέμπτης σπιθαμῆς, que plusieurs traducteurs, et entre autres Larcher, ont mal comprise.

2. Voir HÉRODOTE, II, § 102. Les inscriptions de Sésostris que l'historien avait vues en Syrie, ce doit être ces bas-reliefs du *Nahr-el-Kelb* dont nous avons eu l'occasion de parler dans les tomes II et III de cet ouvrage.

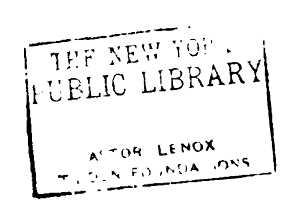
démie des inscriptions le premier dessin du bas-relief qui depuis lors a été visité par nombre de voyageurs et a provoqué bien des discussions. Il se trouve au sud du village de *Nymphio*, le Nymphæum des Byzantins, sur la rive droite d'un torrent qui va rejoindre le *Nif-tchaï*, affluent de l'Hermus; dans cette gorge, à laquelle une maison isolée donne son nom de *Karabéli*, passe un vieux chemin, que suivent encore parfois les caravanes; il met en relation la vallée de l'Hermus et celle du Caystre. Le monument est taillé dans une sorte de piton calcaire qui, à l'est du torrent, ressort sur le flanc du *Mahmoud-dagh* et domine de 50 ou 60 mètres le creux du ravin (fig. 360). Sa masse d'un blanc grisâtre se profile en silhouette tranchée sur le fond de verdure que forment les arbustes qui couvrent tout ce versant de la montagne. La face où se trouve sculpté le bas-relief est perpendiculaire à la route; elle regarde le midi et le personnage est tourné vers l'est. On n'aperçoit pas la sculpture quand, en suivant le sentier, on se trouve au pied même du rocher qui la porte : celui-ci domine de trop près la route; mais, dès que l'on s'avance un peu plus loin vers le sud, on a l'aspect que donne notre vue d'ensemble.

Une niche qui rappelle la forme d'un pylône sert de cadre; la hauteur est de 2^{m},50, la largeur en bas de 1^{m},90 et en haut de 1^{m},50. On y voit un personnage armé, qui se présente de profil et qui marche le pied gauche porté très en avant. Sa coiffure est le bonnet conique que nous avons déjà rencontré si souvent; on devine sur le devant une saillie où l'état d'usure de la pierre ne permet plus de rien distinguer; peut-être y avait-il là quelque chose comme cet uréus que nous avons remarqué à *Ghiaour-kalé*, où la conservation est meilleure (fig. 352). La main gauche tient une lance, et la droite l'arc. La poignée semi-lunaire de la courte dague paraît sur le flanc gauche. Le vêtement est la tunique courte, qui laisse les jambes découvertes depuis le genou; elle est ici rayée par des stries parallèles. La chaussure est le soulier à pointe recourbée. Tout cet ouvrage est taillé en méplat, sans modelé; la saillie que la figure fait sur le fond n'est pas tout à fait de 5 centimètres;

1. Pour ne citer que les études détaillées, voir Texier, *Description*, t. II, pp. 302-308 et pl. 132; Kiepert, dans l'*Archæologische Zeitung*, t. I, p. 33; De Moustier, *Voyage de Constantinople à Éphèse* dans le *Tour du Monde*, t. IX, p. 266. Ce dernier voyageur a pris le premier une photographie du monument; mais l'objectif avait été placé non pas en face du monument, mais tout à fait de côté; dans le dessin qui reproduit son cliché, la figure est tout à fait déformée. M. Kiepert a été le premier à protester contre l'hypothèse de l'origine égyptienne et à signaler les rapports de mouvement et de style qui rattachent le bas-relief de Karabéli aux bas-reliefs de la Ptérie, qu'il ne connaissait pourtant que par des dessins très infidèles.



60. — Vue d'ensemble du bas-relief de Karabéli, prise du sud. Le Bas, *Voyage archéologique, Itinéraire*, pl. LIX.



l'action des pluies a d'ailleurs fortement agi sur le rocher, qui offre aujourd'hui une surface très inégale. En face du personnage, entre la tête et la lance, il y a un groupe d'emblèmes [1] (fig. 361 et 362).

On voit dans quelle mesure l'image ressemble à celle que décrit Hérodote et par quels traits elle en diffère. La hauteur est sensiblement la même; quatre coudées et demie équivalent à environ 2m,50 et l'on trouve ici 2m,15. Le personnage a bien l'arc et la lance; mais, sur le bas-relief, c'est la main gauche qui tient l'arc. Enfin, l'inscription annoncée ne fait pas défaut; mais elle ne se trouve pas sur la poitrine, où l'on n'a pas réussi, malgré un examen plusieurs fois répété, à en découvrir la moindre trace [2]; elle est dans le champ. Ces divergences sont assez marquées pour faire croire qu'Hérodote n'a pas vu les figures dont il parle; mais, d'autre part, certains détails offrent une concordance qu'il convient de prendre en sérieuse considération. Ce qui a plus d'importance encore que la similitude des dimensions, c'est la présence, ici, de l'arc et de la lance; nous n'avons encore rencontré ces armes dans aucune des sculptures rupestres que nous avons décrites; on n'aurait pas eu l'idée de les prêter à l'un des fabuleux conquérants d'autrefois si on ne les avait pas vues quelque part, dans un de ces bas-reliefs où les contemporains d'Hérodote reconnaissaient, au caractère de la facture et à l'étrangeté de l'aspect, l'œuvre d'une race qui n'était pas la leur et qui les avait précédés sur le sol de l'Ionie.

Les récits faits à Hérodote et qu'il a résumés se rapportaient donc à des figures qui ne pouvaient différer beaucoup du monument voisin de *Karabéli;* il est même très probable que celui-ci est bien un de ceux qu'ont désignés à l'historien les personnes qui lui ont fourni ses rensei-

1. La première de nos deux figures est l'exacte reproduction d'une photographie de M. Svoboda; on n'y apercevra pas tout ce que nous indiquons, ce qui s'explique par l'état du rocher et par la distance à laquelle il avait fallu placer l'appareil pour être bien en face du monument. Si, malgré l'inconvénient qui résulte ainsi de l'obscurcissement de certains traits, nous avons reproduit ce cliché, c'est qu'il indique avec plus de justesse les vraies proportions de la figure que ne le font les dessins de Texier et de Kiepert; le premier la représente trop élancée, le second trop courte, trop trapue. Nous avons tenu pourtant à donner celui de Texier, parce qu'il répond mieux à notre description. M. Kiepert paraît avoir pris le contour de l'arc, qui est incomplètement évidé dans sa partie inférieure, pour celui du corps; de là, dans son croquis, un épaississement sensible de la figure. C'est ce que nous avions indiqué lorsque, il y a vingt-cinq ans, nous avions publié un report de cette photographie (G. Perrot, *le Bas-relief de Nymphi, d'après de nouveaux renseignements*, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, t. XIII).

2. Comme l'avaient remarqué les égyptologues, cette inscription sur la poitrine serait bien invraisemblable dans l'hypothèse d'une origine égyptienne; on n a jamais trouvé de texte hiéroglyphique à cette place sur les monuments des Pharaons.



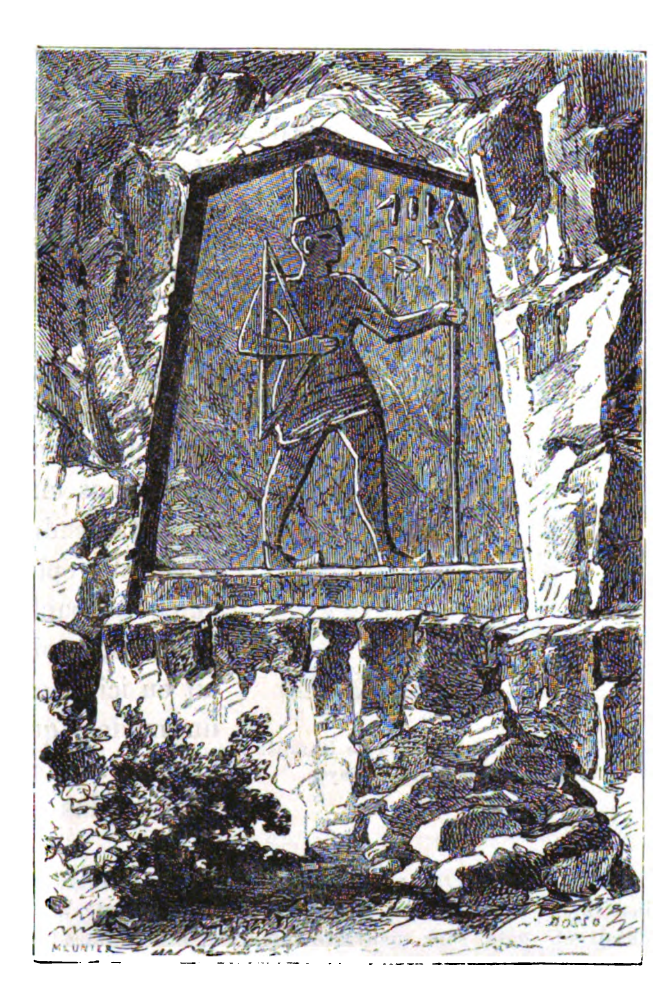
gnements. Ce serait la « figure de Sésostris », pour nous servir des termes mêmes d'Hérodote, qui se trouvait sur la route d'Éphèse à Magnésie, et, par Magnésie, à Phocée ; pour traverser les contreforts



361. — Le bas-relief de Karabéli. — G. Perrot, *Mémoires d'archéologie*, pl. I.

occidentaux du Tmolus, la ligne la plus droite, entre la basse vallée du Caystre et la basse vallée de l'Hermus, était celle qui passe par le col de *Karabeli*, entre le *Nif-dagh* et le *Mahmoud-dagh*. Quand on avait commencé à s'occuper de ce bas-relief, on l'avait, un peu étourdiment,

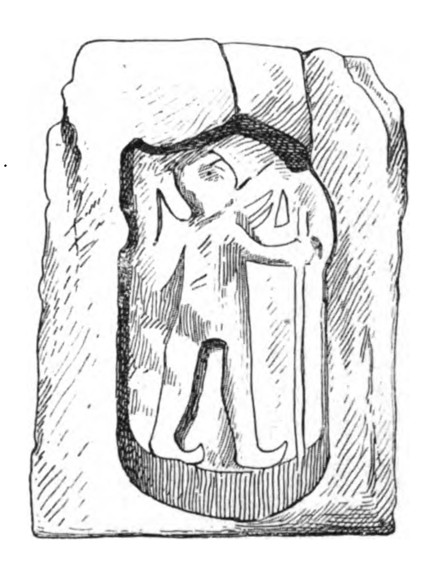
pris pour celui-ci que l'on voyait sur la route de Smyrne à Sardes. Comme on s'en aperçoit bien vite sur le terrain et même en étudiant avec quelque soin la carte de Kiepert, qui, pour ce district, est d'une parfaite exactitude, la route de Smyrne à Sardes n'a jamais pu suivre le défilé de Karabéli ; elle franchissait le col de *Bel-kayé*, où est la ligne de partage des eaux entre la vallée de Bournabat et celle du Nif-tchaï, affluent de la rive gauche de l'Hermus ; elle passait le *Nif-tchaï* sur un pont dont les fondations antiques subsistent encore, et laissait même à droite le village actuel de *Nymphi*. Le bas-relief est à plus d'une heure de marche, à 5 ou 6 kilomètres vers le sud de cette route, dont la direction est indiquée et par la configuration même du terrain et par d'assez nombreux fragments d'une chaussée qui, d'après son mode de construction, pourrait bien être antérieure même à l'époque romaine. Quant à la seconde figure, on a cru la retrouver en 1876 ; la découverte appartient à M. C. Humann, celui-là même qui devait s'illustrer bientôt après par la part qu'il a prise aux fouilles de l'Acropole de Pergame[1]. Cet autre bas-relief (fig. 363) est moins bien conservé que le précédent ; ce qui explique



362. — Le bas-relief de Karabéli. Texier, *Description*, pl. CXXXII.

1. *Archæologische Zeitung*, nouvelle série, t. VIII, p. 50. Sayce, *The Monuments*, p. 267-269.

cette différence, c'est qu'il était bien plus accessible, bien plus près du chemin; celui-ci pendant longtemps a dû passer devant; par suite de je ne sais quelle circonstance, on a pris l'habitude, à partir d'un certain moment, de contourner le bloc qui portait la sculpture, et celle-ci a bientôt été cachée par les broussailles qui ont poussé sur le sentier délaissé. Quand a eu lieu ce changement, le mal était déjà fait; il semble que toute la partie supérieure de la figure ait été martelée avec intention[1]: les jambes seules sont intactes; le soulier à la poulaine se voit même mieux ici que dans le premier bas-relief. Si les dimensions étaient un peu plus petites, le type était d'ailleurs tout pareil[2]; il ne reste plus rien de la coiffure, mais on devine que la pose et le vêtement étaient bien ceux que nous avons déjà décrits, et l'on aperçoit, en arrière et en avant du corps, de faibles traces de l'arc et de la lance, ainsi que d'un au moins des signes ciselés entre celle-ci et la tête. Le cadre est tout semblable. C'est une réplique du même type, exécutée probablement par les mêmes ouvriers, quoique, m'assure-t-on, il y ait eu ici, à en juger par les jambes, un modelé qui manque dans l'autre bas-relief[3].



363. — Le second bas-relief de Karabéli. D'après le dessin de H. Sayce.

Pas plus que la précédente, cette

1. M. Martin croit au martelage, qui s'expliquerait par l'aversion que les images inspiraient autrefois aux musulmans. On a raconté à M. Humann que le bas-relief aurait été gâté, sans mauvaise intention, par un *iuruk* ou pâtre nomade, qui aurait appuyé sa tente contre ce bas-relief et à qui la niche servait de foyer; mais, s'il en était ainsi, les jambes auraient été la partie la plus attaquée et c'est justement ce qu'il y a de mieux conservé.

2. Voici les dimensions principales du second bas-relief : hauteur de la niche, $2^{m},30$; largeur, en haut, $1^{m},40$; en bas, $1^{m},20$. La niche n'affecte pas ici la forme pyramidale qu'elle présente dans le premier bas-relief; elle est, au contraire, un peu plus large au sommet. Sa profondeur est, aux pieds, de $0^{m},90$; hauteur du bas-relief, 2 mètres. Le bloc de calcaire dans lequel est taillée la figure a $4^{m},70$ de largeur (côté du bas-relief), 3 mètres de haut, et de 3 à 4 mètres d'épaisseur.

3. Je tire ce renseignement ainsi que plusieurs autres des indications que renferment ces pages, d'une longue lettre, d'une sorte de rapport qu'avait bien voulu m'adresser, en date du 29 mars 1876, M. A. Martin, alors lieutenant de vaisseau, qui s'était chargé de contrôler la relation de M. Humann et qui avait revu, à mon intention, avec un soin extrême, les deux figures du pseudo-Sésostris.

figure ne peut avoir aucune prétention à être celle qui se trouvait sur la route de Smyrne à Sardes. Quoique située à 200 ou 250 mètres plus près de l'issue septentrionale du défilé, elle est encore à 3 ou 4 kilomètres au moins de cette route. Le bas-relief que l'on voyait quelque part en allant de Sardes à Smyrne a été détruit ou bien se cache derrière un buisson, dans quelque coin du maquis. Il n'y a pas à s'étonner que le sculpteur chargé de commémorer les victoires de son peuple ait ainsi répété l'image et le nom du conquérant qui venait de conduire l'armée, à travers cette gorge, dans la vallée de l'Hermus. Le premier bas-relief, haut placé, dominait les alentours; mais, en allant de Magnésie à Éphèse, on pouvait passer auprès de lui sans le voir, si l'on ne se retournait pas après avoir longé le mamelon où il est taillé; quant au second, ciselé dans un gros bloc de calcaire cristallin qui s'est détaché de la montagne, il était sur la rive gauche du torrent, à 2 mètres au-dessus de son lit, à 12 ou 15 mètres seulement en contre-bas du chemin creusé dans le roc qui représente l'ancienne route, chemin dont le sentier moderne, on ne sait pourquoi, s'est écarté sur ce point en faisant un léger détour. Dans quelque sens qu'il marchât, le voyageur qui suivait ce ravin ne pouvait pas ne point apercevoir le mouvement. La face taillée est parallèle ici à la voie; elle regarde l'est et le personnage est tourné vers le nord, c'est-à-dire vers le pays qu'il s'apprêtait à envahir, vers la fertile et riche plaine lydienne.

On nous dispensera de démontrer qu'Hérodote s'est trompé, que ces sculptures n'ont rien à voir avec l'Égypte et avec ces conquérants égyptiens, les Toutmès, les Séti, les Ramsès dont la légende de Sésostris a fini par résumer toutes les campagnes et toutes les prouesses. Mieux renseignés que ne l'était l'historien grec, nous savons aujourd'hui que, loin d'aller en Colchide, comme le racontaient les Ioniens, les plus entreprenants de ces batailleurs n'ont même pas essayé de franchir le Taurus et, par conséquent, n'ont jamais fait boire leurs chevaux dans le Méandre ou dans l'Hermus. Aussi bien, les égyptologues, M. Maspero après Rosellini, s'accordaient-ils à déclarer qu'ils ne reconnaissaient pas là un groupe d'hiéroglyphes, un texte lisible. Aujourd'hui, depuis que M. Sayce, s'aidant du toucher autant que de la vue, a transcrit avec plus de soin qu'on ne l'avait fait jusqu'alors ce groupe de signes (fig. 364), on constate qu'ils appartiennent tous à cette écriture dont la Syrie septentrionale a fourni les premiers et les plus beaux échantillons. Le monument est signé; on ne lit pas le nom qu'y a

gravé le scribe hétéen, mais on y reconnaît sa main. L'inscription n'a pas été ajoutée après coup; la ressemblance que nous trouvons entre ces signes et ceux qui sont gravés sur les stèles de *Marach* ou sur les bas-reliefs rupestres de la Cappadoce et de la Lycaonie, nous la retrouvons, non moins frappante, entre le pseudo-Sésostris de Karabéli et les figures de Boghaz-keui ou de Ghiaour-kalé. Même mouvement, même disposition des bras; même bonnet, même épée indiquée de la même manière; même tunique et même chaussure; les armes seules diffèrent, et l'on ne saurait être surpris que le type consacré, tout en gardant intactes ses lignes maîtresses, ait, suivant les siècles et les règnes, comporté quelques légères variantes de cette espèce. Ce qui est d'ailleurs plus important encore que ces détails d'ajustement, ce qui fait encore une impression plus profonde sur l'observateur qui a quelque habitude des questions d'art, c'est l'identité du style. Que l'on ait été les chercher au fond de la Cappadoce ou qu'on les rencontre aux portes mêmes de Smyrne, c'est-à-dire presque en Europe, les bas-reliefs de l'Asie Mineure sont tous exécutés de la même manière, à plat et sans modelé, ou avec un modelé si faible qu'il n'en subsiste rien aujourd'hui, au centre d'une aire, d'une sorte de niche creusée dans la surface du roc; partout la même attitude donnée au corps, les mêmes dimensions proportionnelles des différentes parties, la même manière de représenter soit le nu, soit le vêtement. Pendant plusieurs siècles, des bords de l'Euphrate ou tout au moins du bassin de l'Halys à l'embouchure des fleuves qui se jettent dans la mer Égée, un seul type, le seul qu'ait su créer un art dont les ressources étaient très limitées, a suffi aux besoins de cette race de conquérants qui voulait laisser partout l'effigie de ses dieux et de ses rois; une même convention a eu cours, a été comprise et acceptée par toutes les imaginations.



364. — Le groupe de signes, à Karabéli. Sayce, *The monuments*, p. 267.

A cette série des monuments tout primitifs, de ceux qui ont été exécutés sous l'influence de la civilisation hétéenne, nous rattacherons, quoique avec moins d'assurance, une dernière sculpture rupestre du même district, celle qui est connue sous le nom de la Niobé du Sipyle.

Le Sipyle est la courte chaîne de montagnes qui se dresse au nord

du golfe de Smyrne et qui force l'Hermus à faire un grand détour pour aller se jeter sur la rive nord de cette baie. Cette chaîne est longue d'environ 10 lieues, sur 3 ou 4 de large. La plus grande hauteur qu'elle atteigne, c'est 1500 mètres. Son chaînon occidental, le *Iamanlar-dagh*, beaucoup moins élevé et moins abrupt que le chaînon oriental, le *Manissa-dagh*, ne dépasse pas 976 mètres. Sur ses flancs en éventail, on a relevé bien des traces des travaux que la main de l'homme y a jadis exécutés ; il y a certainement eu là, dans des temps très reculés, un centre important de population. C'est en effet à ce district que se rapportent des traditions dont la poésie grecque s'est emparée et où se mêlent les noms de Tantale, de Pélops et de Niobé. Mythes plus ou moins altérés par les inventions des lettrés, observations faites sur le terrain, tout s'accorde à donner une assez haute idée de la prospérité qu'aurait atteinte cet État, bien avant que les premiers colons grecs vinssent se fixer sur les côtes de l'Ionie. Nous aurons l'occasion de représenter ces monuments et de chercher ce qu'il y a d'histoire dans ces légendes, lorsque nous nous occuperons de la Phrygie et de la Lydie ; ces noms de Tantale et de Pélops conservent peut-être le souvenir d'un royaume phrygien de l'Occident, qui, vers le douzième ou le onzième siècle avant notre ère, aurait succombé, par suite du développement que prenait alors la puissance lydienne dans la vallée de l'Hermus. La statue colossale que les Turcs appellent *Buiuk-souret,* ou « la grande image », doit être antérieure aux caveaux, aux autels, aux ports creusés dans le roc qui rendent si intéressante la partie occidentale du Sipyle, celle qui est la plus voisine de Smyrne et de la mer ; on y a relevé une inscription en caractères hétéens, tandis que rien de pareil n'a été encore découvert dans le reste de ce district ; il sera donc permis de considérer ce monument comme une gigantesque idole sculptée dans le flanc de la montagne, par des conquérants que l'aménité de ces rivages et la fécondité de ces champs auraient décidés à s'établir sur le bas Hermus ; arrivés au terme de leurs courses aventureuses, les Cappadociens ont peut-être fondé ici une colonie que l'élément phrygien aurait plus tard absorbée et fait oublier[1].

1. Les recherches les plus récentes et les plus minutieuses qui aient été faites sur ce canton sont dues à M. G. Weber ; nous ferons plus d'un emprunt à son ouvrage intitulé : *le Sipylos et ses monuments, monographie historique et topographique, contenant une carte, quatre planches lithographiées et deux photographies,* in-8°, 1880, Ducher et Cie, 120 pages. Fixé à Smyrne, M. Weber s'y est repris à bien des fois pour parcourir le terrain, et en même temps il a fait preuve d'une sage critique dans l'analyse et l'emploi des textes historiques qui se rapportaient à cette région.

La *Grande image* est située sur le revers septentrional du Sipylos, à 2 lieues vers l'est de *Manissa*, l'ancienne Magnésie. Pour y arriver, il faut gravir une pente assez raide dans des éboulis de rocs; après une demi-heure d'efforts et de peine, on se trouve en présence d'une ample



365. — La prétendue Niobé du mont Sipyle.

paroi de rocher, haute de $15^m,25$, qui est aplanie avec soin, et au centre de laquelle on aperçoit, dans une profonde niche, une statue colossale (fig. 365)[1]. Ce n'est plus un bas-relief méplat, comme tous les

1. Notre figure 364 a été dessinée par M. Saint-Elme Gautier d'après une photographie de M. Svoboda, que M. E. Dugit a bien voulu nous communiquer; mais l'artiste a mis aussi à profit les croquis de M. A. Martin.

ouvrages qui nous ont occupés jusqu'ici ; c'est une figure en très haut relief, presque en ronde bosse. Elle ne tient au roc que par derrière. Un cadre de 10 mètres de haut entoure la niche, qui est arrondie au sommet. Le centre de ce large creux est occupé par une base carrée sur laquelle s'élève un fauteuil ou dossier qui forme, de chaque côté, une saillie symétrique. Sur ce fauteuil est assise la statue, les pieds, selon toute apparence, appuyés sur un tabouret, le corps penché en avant, les tronçons des bras dirigés vers les seins, la tête bien saillante. Celle-ci forme corps avec le rocher et ne présente plus qu'une masse ronde et informe, sur laquelle les eaux du rocher supérieur ont laissé des traces caractéristiques[1].

Tout autour de cette paroi on voit les restes de travaux divers, des grottes qui semblent agrandies par la main de l'homme, de petites niches comme celles où on dépose des offrandes, des autels taillés à même le roc.

Il est impossible de juger du style et du modelé de la statue, tant elle est fruste. La pierre calcaire, qui n'est pas très dure, a beaucoup souffert des intempéries; il serait possible aussi que la figure ait été attaquée à coups de marteau[2]. Que représentait-elle? Dans l'état où elle est, il serait difficile de trancher la question par le seul examen de l'image; mais Pausanias, qui paraît avoir été originaire de la Lydie, nous aidera par la mention qu'il fait des monuments que l'on montrait dans cette région du Sipyle. Il nous met en même temps dans l'embarras : au lieu d'un texte unique, on trouve chez lui deux indications dont chacune pourrait, à la rigueur, se rapporter à cette sculpture; il faut choisir. Voici le premier de ces passages :

« Les Magnésiens qui sont au nord du mont Sipylos ont chez eux, sur la roche Codine, une statue de la mère des dieux, qui est la plus ancienne de toutes[3]. »

1. Nous empruntons ici la description de M. Weber (*le Sipylos*, p. 37); il a vu souvent la Niobé, sous des éclairages différents; il a pu distinguer des détails que l'on n'aperçoit pas à une seule visite. Il est juste de dire que d'autres voyageurs affirment qu'il n'y a là qu'un buste posé sur un piédestal. C'est l'opinion de MM. van Lennep (*Travels*, t. II, p. 305) et A. Martin (*Trois monuments de Smyrne*, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, t. XXXI, pp. 328-330). Comme MM. Weber et Sayce, M. W. Simpson (*Academy*, 14 mai 1881, p. 356) croit aussi à une figure assise; de même M. Dennis (*Academy*, 28 août 1880, p. 160). On pourrait presque déclarer, avant tout examen du monument, qu'il n'y a pas eu là un buste; l'idée de séparer ainsi arbitrairement les deux moitiés de la figure humaine n'est pas primitive : c'est là une convention qui appartient à un art déjà avancé.

2. M. Martin croit avoir constaté les effets du martelage.

3. PAUSANIAS, III, 22 : μητρὸς θεῶν ἀρχαιότατον ἁπάντων ἄγαλμα.

Voici l'autre :

« J'ai vu moi-même cette Niobé dans le mont Sipylos ; de près, c'est un rocher escarpé, ne présentant aucune forme de femme, ni en deuil, ni autrement; mais, à une certaine distance, *vous croyez voir* (δόξεις ὁρᾶν) une femme en pleurs et plongée dans la tristesse[1]. »

C'est à ce rocher, dans lequel on croyait reconnaître une figure de Niobé, que se rapportent aussi, certainement, plusieurs passages d'Homère[2], de Sophocle[3], d'Ovide[4].

La plupart des modernes, frappés du parti que la poésie et l'art ont tiré de la tragique légende de Niobé, n'ont pas hésité à voir dans la *Buiuk-souret* la figure que l'on se montrait, dans l'antiquité, sous le nom de Niobé. Avec M. Weber, nous croyons qu'ils se trompent; et voici nos raisons. L'indication de lieu donnée par Pausanias se rapporte, de la manière la plus exacte, au *Buiuk-souret,* qui est, en effet, dans le territoire même de Magnésie[5]; au contraire, pour la Niobé, Homère dit seulement *dans le Sipyle,* près d'un endroit où jaillissent les eaux de la montagne, et Sophocle *près du sommet de la montagne*. Il la présente comme toujours *inondée de pluie,* comme *toujours couverte de neige*[7]. Le Sipyle n'a pas de neiges éternelles ; mais, en tenant compte de l'exagération du langage poétique, on peut pourtant affirmer que Sophocle se représente sa Niobé de pierre comme assise sur une de ces cimes de la montagne qu'enveloppent les tourbillons de vent et de pluie et où la neige de l'hiver tient plus longtemps que partout ailleurs. Même langage dans Ovide ; elle est, dit-il, *fixée sur la cime du mont*[8]. Tout cela conviendrait mal à notre figure, qui n'est pas dressée sur un sommet, mais qui est taillée dans la paroi d'un ravin et protégée par le roc qui surplombe. Enfin point de source ni de torrent dans le voisinage.

Enfin, ce qui est tout à fait décisif, c'est cette assertion de Pausanias que, de près, la Niobé du Sipyle n'était qu'un rocher escarpé, qui ne présentait aucune forme de femme, ni en deuil, ni autrement. Il fallait se placer à distance pour y trouver, avec quelque bonne volonté, une

1. Pausanias, I, 21.
2. Homère, *Iliade,* XXIV, 615.
3. Sophocle, *Électre,* 148-150; *Antigone,* 821-831.
4. Ovide, *Métamorphoses,* VI, 310.
5. A l'époque byzantine, le Sipyle portait le nom de *Kousinas;* n'est-il pas permis de rapprocher ce nom de celui de la *roche Codine,* Κοδδίνου πέτρα? La remarque est de M. Pappadopoulos Kerameus (dans l'Ὁμηρός, t. IV, p. 362).
6. Σιπύλῳ πρὸς ἄκρῳ.
7. Ὄμβρῳ τακομέναν..... χιὼν τ' οὐδαμὰ λείπει.
8. Fixa cacumine montis.

femme en pleurs. Ceci convient-il à la *Buiuk-souret?* Même maintenant on y reconnaît, de près comme de loin, une image taillée, et avant que les siècles eussent rongé la pierre, il devait être encore plus difficile d'hésiter, fût-ce un seul instant. Au langage de Pausanias, qui ne voit qu'il s'agit ici d'un de ces *jeux de la nature,* comme on en montre dans bien des pays? Il y avait quelque part, sur le Sipyle, un certain rocher qui, vu d'un peu loin et sous un certain angle, paraissait, pour des esprits prévenus par le prestige du vieux mythe, offrir quelque chose de l'aspect d'une femme en deuil[1]. Ce rocher n'a pas été retrouvé; selon toute apparence, on ne le retrouvera pas; il y a des choses que vous ne voyez que quand on vous les montre. De plus, le roc auquel s'attachaient ces souvenirs a peut-être été brisé au temps du triomphe du christianisme ou émietté par la gelée et par la pluie.



366. — Caractères hétéens ciselés sur le roc, près de la prétendue Niobé.

Quant à cette « statue de Cybèle qui est la plus ancienne de toutes », nous la reconnaîtrons dans la *Buiuk-souret.* Sous ce nom ou sous un autre, Cybèle, qui personnifie la terre, la plaine féconde et la montagne vêtue de pâturages et de forêts, n'est-elle pas la grande divinité de l'Asie Mineure, celle dont le culte a passé de la Cappadoce en Phrygie? On pourrait être tenté d'attribuer ce travail aux Phrygiens, chez qui le culte de Cybèle est devenu le culte national, et cette hypothèse n'a rien qui répugne à la critique. Ce qui nous a décidé pourtant à ne point séparer ce monument de ceux qui représentent la première, la plus antique civilisation de la péninsule, c'est, le fait paraît prouvé, qu'il existe sur le roc, à droite de la statue et à la hauteur de sa tête, un groupe de signes dont l'aspect est celui des caractères hétéens. C'est M. Dennis, consul d'Angleterre à Smyrne, qui les a découverts; d'en bas, il les avait vaguement aperçus; pour les transcrire, il a fait apporter de Smyrne une échelle de 8 mètres qu'il a appliquée contre le rocher; M. Sayce est allé quelques semaines après vérifier cette découverte, et c'est sa copie que nous reproduisons (fig. 366)[2]. M. Sayce, qui

1. Pausanias se sert ici des expressions πέτρα καὶ κρημνός, tandis qu'à propos de Cybèle il emploie le mot ἄγαλμα, statue.

2. M. Dennis a publié sa transcription dans une lettre à M. Newton (*Proceedings of the Society of biblical archæology,* janvier 1881, p. 49). M. Gollob a cru lire sur ce même rocher,

a visité plusieurs fois la *Buiuk-souret,* croit pouvoir y signaler quelques traits qui auraient échappé aux précédents observateurs [1]. Selon lui, il y aurait autour de la tête la trace d'un ornement en forme de cercle; ce pourrait être quelque chose comme cette coiffure hathorique qui couronne les sphinx d'Euiuk (fig. 327) et que portait aussi la déesse sur la façade d'*Eflatoun-bounar* (fig. 356) [2]. Derrière cette tête il y a l'indication d'une sorte de fleuron en forme de bouton de lotus ou d'uréus [3]. Nous devons avouer que ces détails ont échappé à tous les autres voyageurs et que l'on n'en voit pas le moindre vestige sur les photographies; mais on se contente d'ordinaire de regarder d'en bas la prétendue Niobé; or il est possible qu'en arrivant à toucher l'image et à la voir de tout près, on y distingue des dispositions que ne révèle pas un examen plus superficiel.

Quoi qu'il en soit, la présence des caractères hétéens suffit à permettre d'assigner au monument une très haute antiquité; s'il n'a pas été exécuté par le peuple belliqueux qui, parti de la Syrie et de la Cappadoce, a poussé ses conquêtes jusque dans le défilé de *Karabéli*, il est l'ouvrage des Phrygiens établis autour du mont Sipyle, et il serait, en tout cas, très antérieur aux tombes qu'une autre fraction de cette même race a taillées dans le roc et décorées sur le haut Sangarius,

outre d'autres caractères qui appartiennent à l'un des alphabets dérivés des hiéroglyphes hétéens, le cartouche de Ramsès II (WRIGHT, *The Empire,* pl. XXII); mais M. Dennis n'est pas arrivé, malgré une recherche très attentive, à retrouver ce qu'avait cru voir M. Gollob (Lettre de M. Sayce, du 10 juillet 1886). L'étude de MM. Gollob et Krall a paru dans les *Wiener Studien,* 4e année, 1882, 2e cahier, sous ce titre : *Die angebliche Niobe des Sipylos.*

1. SAYCE, dans l'*Academy* du 18 octobre 1879 et dans *Notes from journeys in the Troad and Lydia,* p. 88 (*Journal of Hellenic studies,* t. I, pp. 75-93).

2. Ce rapprochement avec Euiuk est suggéré par M. Sayce (*Journal of Hellenic studies,* t. III, p. 226). M. Sayce trouve d'ailleurs une ressemblance frappante entre la *Buiuk-souret* et la statue de Nofretari, la femme de Ramsès II, qui se détache, au-dessous d'*Ipsamboul,* dans une niche creusée au milieu d'une paroi de rocher. Il me paraît aller bien loin quand il veut en conclure que les deux œuvres sont contemporaines, et que la *Buiuk-souret* a été exécutée par un artiste qui avait vu la sculpture.

3. *Journal,* t. III, p. 226. Grâce aux échelles dont ils s'étaient munis, MM. Sayce et Dennis ont pu, pour la première fois, en 1881, entrer dans la niche et passer derrière la statue. M. Sayce a même cru reconnaître que les pieds étaient chaussés du soulier à pointe recourbée; mais M. Dennis, qui a étudié à différentes reprises la statue de tout aussi près, n'est pas arrivé à voir ce détail; il paraît en effet difficile qu'on distingue la forme du soulier quand beaucoup des observateurs n'aperçoivent même pas les pieds. Consulter les deux articles de MM. Dennis et Sayce dans l'*Academy,* 1880, 28 août, pp. 160-161. M. Sayce maintient son dire contre M. Dennis. Celui-ci, qui ne croit pas aux souliers, affirme en revanche qu'on remarque, sur ce qui a été les épaules, le sillon laissé par des tresses qui pendaient à droite et à gauche du visage sur le devant du buste.

près de *Seïd-el-ghazi;* là, en effet, on ne trouve partout, sur les façades de ces sépultures, que des inscriptions écrites avec des lettres empruntées à l'alphabet phénicien. La *Buiuk-souret* date d'un temps où l'influence de la civilisation syro-cappadocienne prédominait encore dans la péninsule ou, pour mieux dire, était seule à s'y exercer; Pausanias a raison de la considérer comme la plus ancienne de toutes les images de Cybèle, et, à ce titre, elle méritait de figurer ici comme la dernière et la plus importante des sculptures rupestres de l'Asie Mineure. En comparaison de ces bas-reliefs dont nous avons donné la suite, elle marque un progrès accompli; elle témoigne d'une plus haute ambition et elle a coûté plus d'efforts : c'est une véritable statue[1].

§ 5. — BRONZES ET BIJOUX.

Là où il y a une sculpture qui taille hardiment la pierre pour en faire sortir, avec ses dimensions réelles, la figure de l'homme et celle de l'animal, une sculpture qui ne recule pas devant l'exécution d'images colossales, tous les artisans dont le métier confine à l'art, fondeurs et orfèvres, graveurs sur pierre et céramistes, s'empressent de reproduire les types ainsi créés par le statuaire; ils les ramènent aux proportions qui conviennent à leurs ouvrages, ils en multiplient les épreuves en les accommodant à la diversité des besoins, ils les répandent partout où s'établit le peuple pour lequel ils travaillent et, au delà même de ces limites, aussi loin qu'atteint son commerce.

Riche en métaux précieux, surtout en argent, l'industrie syro-cappadocienne faisait un grand usage du bronze; elle avait le cuivre à sa portée dans la péninsule même et dans les montagnes de l'Arménie; l'étain lui vint d'abord de la Chaldée, et plus tard de la Phénicie; ce précieux alliage lui fournit les armes qui servirent à la conquête de l'Asie Mineure; elle en tirait aussi les images de ses divinités. Ce qu'étaient ces idoles, on s'en fera une idée par une statuette de bronze (fig. 367) qui, du cabinet de M. de Saulcy, a passé au Louvre. Son premier propriétaire l'avait acquise du P. Timothée Tingghir, méki-

1. Il est vraisemblable que de nouvelles recherches entreprises dans cette région auront pour résultat d'y faire découvrir encore d'autres figures analogues aux deux bas-reliefs de Karabéli. M. Salomon Reinach nous signale un monument de ce genre qui lui avait été indiqué sur la route de Magnésie à Myrina; il l'a cherché sans parvenir à le retrouver; mais le renseignement ne lui en paraît pas moins digne de foi. (Pottier et Reinach, *la Nécropole de Myrina*, in-4, Thorin, 1887, pp. 20-21.)



thariste, et, d'après celui-ci, elle provenait de l'intérieur de l'Anatolie, des environs d'Ancyre [1]. On y reconnaît tout d'abord le type qui occupe la place d'honneur à Iasili-kaïa, celui du dieu debout sur un animal, bouc, antilope, taureau, griffon, aigle à deux têtes ou lion; c'est le lion qui joue le plus souvent ce rôle de support vivant. Ici, c'est, selon toute apparence, une lionne que l'ouvrier a voulu figurer, car il n'y a pas trace de crinière.

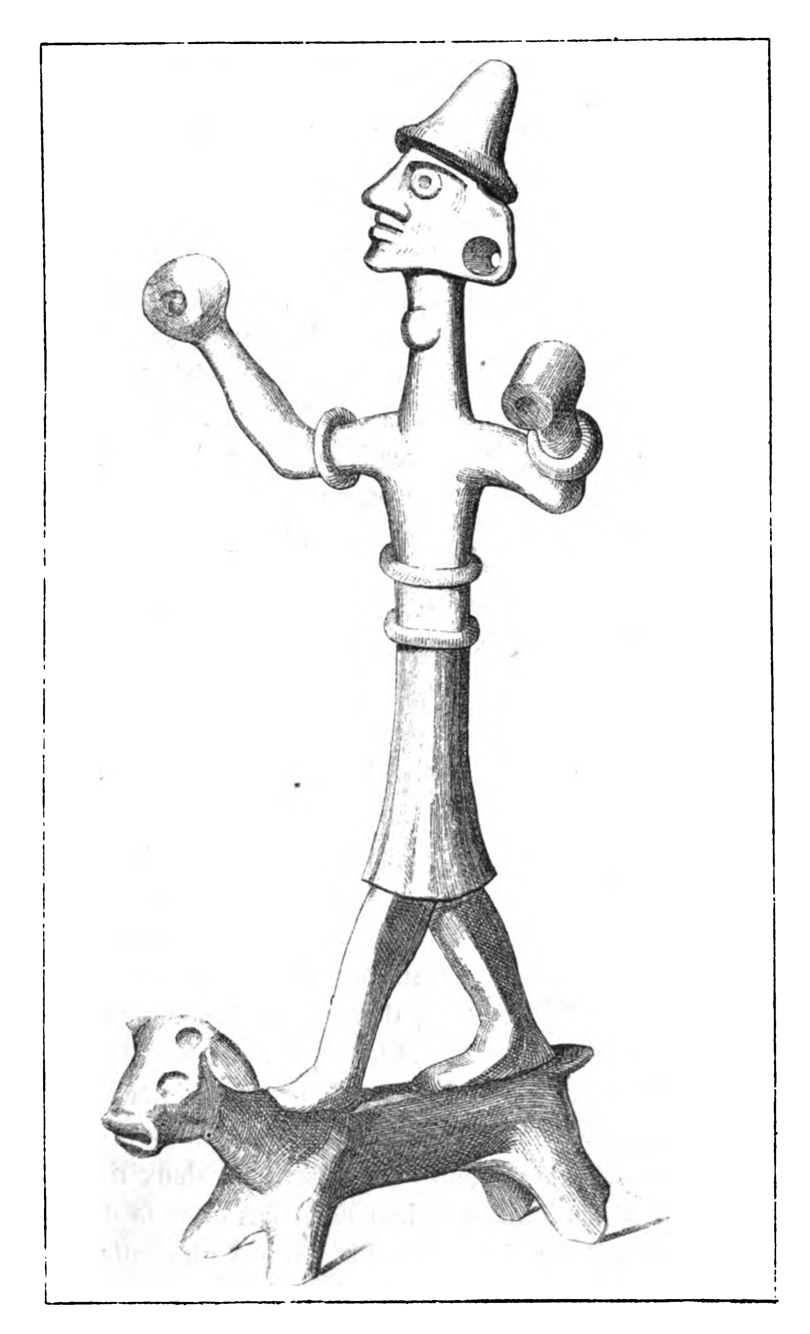
Ce n'est pas seulement par cette disposition que la statuette rappelle les bas-reliefs rupestres que nous avons décrits. La coiffure ressemble tout à fait à celle des deux personnages sculptés à la porte de *Ghiaour-kalé* (fig. 352) : dans cette double saillie qui, des deux côtés de la face, forme le prolongement de la joue, on croit deviner, grossièrement figurée, la pièce d'étoffe ou de cuir qui, dans ce bas-relief, accompagne le bonnet conique et tombe sur la nuque; ce pourrait être encore la chevelure nattée. La place de l'oreille, au bas de cette saillie, est indiquée par un large trou dans lequel s'insérait certainement un anneau, semblable à celui que l'on voit à plusieurs figures de Boghaz-keui et d'Euiuk. Il n'y a aucune induction ethnographique à tirer des traits du visage; l'œil est formé seulement par un cercle d'un léger relief, percé d'un petit trou au milieu. Ce que l'on retrouve encore à Ghiaour-kalé, à Boghaz-keui et à Euiuk, c'est la ceinture qui forme un bourrelet très accusé au-dessus des hanches; elle serre à la taille une courte jaquette qui laisse les jambes nues. Quant à la chaussure, ici, elle n'est même pas indiquée. Un trait particulier à notre bronze, ce sont les armilles dont sont ornés les bras. Les mains, comme les oreilles, portaient certainement autrefois des pièces ajoutées après coup. Quels étaient ces attributs? Il est impossible de le dire aujourd'hui. On se représenterait assez volontiers la bipenne dans une main, l'arc ou la lance dans l'autre. Sur le dessus de la tête de l'animal, à peu près au milieu du front, on remarque aussi un petit trou qui a peut-être reçu jadis un ornement ajouté.

L'exécution est tellement lâchée, tellement conventionnelle, qu'il est difficile de voir dans ce bronze une œuvre d'art, l'œuvre même d'un art naïf et barbare. Il n'y a point ici d'effort pour lutter contre la nature : les formes du corps, les détails de l'habillement ne sont indiqués que d'une manière abstraite, sans aucune intention d'imiter, même de loin, la réalité. C'est là un caractère qui, de tout temps, se

1. J'ai publié et décrit cette figure dans la *Revue archéologique* (voir *Un bronze d'Asie Mineure* dans mes *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire*, pp. 25-41).



retrouve plus ou moins marqué dans les amulettes, les idoles domestiques et autres objets analogues ; tout ce que demande la piété, c'est



557. — Statuette de bronze. Hauteur, $0^m,17$. Louvre. Dessin de Dardel.

qu'on lui rappelle, d'une manière suffisamment claire, un certain type divin, certains attributs qui parlent à son imagination, qui éveillent

ses craintes ou ses espérances. Notre bronze est tout à fait traité dans ce système; le sculpteur, si l'on peut lui donner ce titre, n'a pas essayé de modeler le buste : il ne lui a pas donné beaucoup plus d'épaisseur qu'au col même de la figure. Les mains et les pieds ne sont pas plus soignés.

Chose curieuse, cette figure, d'un travail si grossier, est très satisfaisante de pose et d'aplomb. Sur la croupe de l'animal, les pieds de l'homme sont posés de manière à lui donner, pendant que la lionne marche, le plus de solidité possible; le dieu est en parfait équilibre sur la bête qui le porte. C'est ce qui nous avertit que l'œuvre, en dépit des apparences, appartient à une époque moins reculée que l'on ne serait tenté de le croire au premier abord; si l'artisan qui l'a fabriquée n'a point pris plus de peine, c'est qu'il lui fallait livrer, au plus bas prix possible, une copie de quelque statue d'un type bien connu, analogue à celui qui figure sur les monnaies de Tarse (fig. 267). Ce type était très populaire dans toute l'Asie Mineure; j'ai eu entre les mains, venant d'Ancyre, tout un lot de figurines analogues, également en bronze; mais de plus petite dimension et d'une facture plus sommaire. J'en ai gardé une qui a 0m,06 de hauteur.



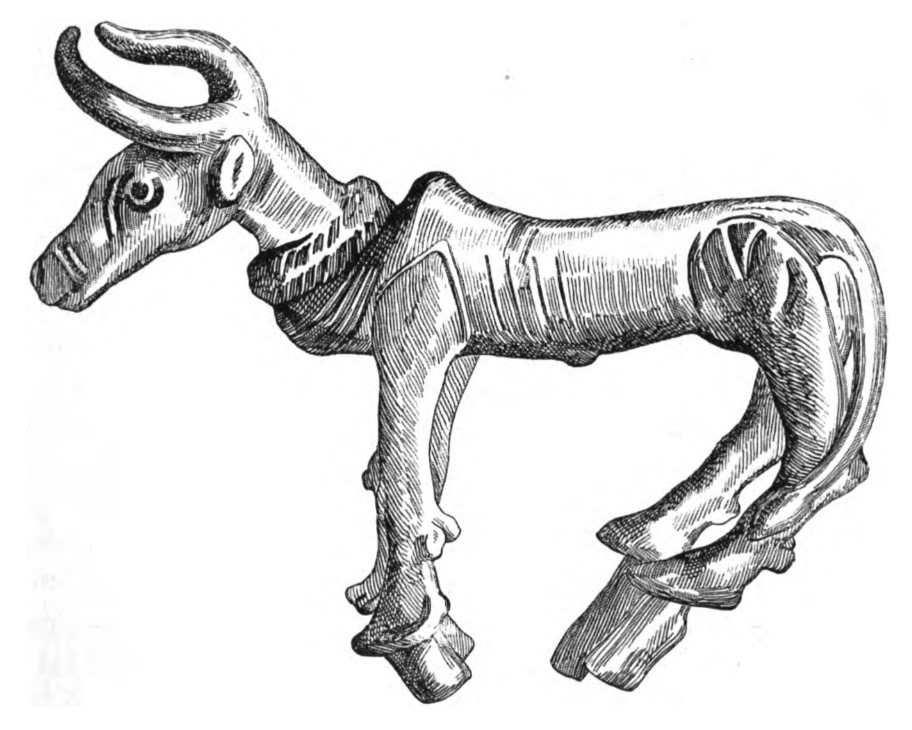
368. — Statuette de bronze. Grandeur réelle. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

La statuette que nous empruntons encore au Louvre devait faire partie d'un groupe du même genre (fig. 368); les deux tiges par lesquelles se terminent les jambes étaient engagées dans le dos de l'animal, jusqu'à l'endroit où il y a dans le bronze une entaille et une légère saillie. Ces mains, ici encore, tenaient des attributs qui ont dis-

1. Cette figure provient de *Kara-chéïr*, près *Koutahia;* elle a été donnée au Louvre par M. Sorlin-Dorigny. Notre musée lui doit encore plusieurs autres monuments que nous allons reproduire (fig. 369, 370, 371, 382, 384, 386), et qui ont également été acquis par ce voyageur dans l'intérieur de l'Asie Mineure.

paru. Un des bras a l'armille. Ce qui fait surtout l'intérêt de cette figurine, c'est qu'elle porte à la ceinture la courte épée, à garde ronde, qui est l'arme des guerriers hétéens. Ici, l'ouvrier a encore réduit son effort; tout en donnant au personnage des armes et des bijoux, il n'a même pas pris la peine d'indiquer le vêtement.

Le même faire sec et comme noueux caractérise un autre bronze, qui représente un taureau (fig. 369). Les appendices qui, sous le sabot, continuent les quatre pattes, indiquent bien que la statuette faisait par-



369. — Statuette de bronze. Grandeur réelle. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

tie d'un ensemble; telle qu'elle est, elle ne tiendrait pas debout, ou tout au moins n'aurait pas d'assiette; par leur direction, ces tenons paraissent faits pour s'adapter à une surface courbe. Ce taureau peut avoir été une idole, celle même que nous voyons dressée sur l'autel dans un des bas-reliefs d'Euiuk (fig. 330).

Dans ces objets de dévotion, le travail est d'un laisser aller qui s'explique par leur destination même; mais quand il s'agissait de ces bijoux, pendants d'oreilles, colliers, bracelets, qui sont parfois représentés sur nos bas-reliefs, l'orfèvre visait plus que ne l'avait fait le marchand d'amulettes à l'élégance et à la beauté; ses clients avaient d'autres exigences. Voici un bracelet en or qui provient d'*Alep,* c'est-à-dire

d'une ville que nous connaissons comme la capitale de l'une de ces principautés hétéennes qui sont mentionnées dans les documents égyptiens et assyriens (fig. 370). Le travail est d'un caractère trop ferme et trop franchement oriental pour qu'on puisse y voir un de ces bijoux de l'époque des Séleucides qui font la principale richesse des collections formées en Syrie; si ce bijou ne vient pas d'au delà de l'Euphrate, c'est d'un atelier hétéen qu'il sort. Le parti qu'a pris l'artisan pour décorer son ouvrage est le même que celui dont le sculpteur a usé, dans la Syrie du nord et en Cappadoce, quand il modelait ces figures d'animaux qu'il aimait à placer devant ses édifices. Deux lions, qui semblent courir l'un vers l'autre, se regardent aux deux côtés de l'ouverture par laquelle s'introduisait le poignet; or la tête et les membres antérieurs se détachent en ronde bosse, tandis que le reste du corps est seulement indiqué, en très léger relief, sur la tige de métal. N'est-ce pas là un procédé que nous avons vu employé à Boghaz-keui (fig. 297) et à Euiuk (fig. 340)? Quant à la présence du lion, elle n'est pas pour nous étonner; nous avons vu quel rôle très en vue ce type joue dans la décoration syro-cappadocienne.



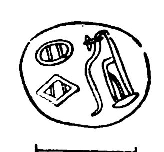
370. — Bracelet d'or. Grandeur réelle. — Louvre.
Dessin de Saint-Elme Gautier.

S'il n'y a rien que de vraisemblable dans cette conjecture, nous hésitons davantage à propos d'un joli pendant d'oreille qui passe pour rapporté de cette même contrée (voir le cul-de-lampe à la fin du chapitre); à en juger par les fines granulations qui l'ornent, nous inclinerions peut-être à le croire plutôt phénicien ou grec archaïque.

§ 6. — LA GLYPTIQUE.

Un peuple qui avait une écriture et un corps de scribes formant la chancellerie royale n'a pu manquer d'emprunter de bonne heure l'usage du cachet à ses voisins d'Égypte et de Chaldée; il existe un certain nombre de cachets en pierre dure ou de sceaux en argile que l'on incline à rapporter aux Hétéens. Depuis quelques années, on a recueilli dans la péninsule un assez grand nombre de ces monuments; d'autres ont été trouvés en Assyrie; mais, quel que soit le lieu de la provenance, il n'est pas toujours aisé de distinguer ces intailles, de faire avec certitude le départ entre celles qui peuvent avoir été gravées en Mésopotamie et celles que l'on est fondé à réclamer pour les Hétéens.

Le critérium le plus sûr, c'est encore la présence, dans le champ du cachet, de signes appartenant au syllabaire hétéen. Voici, par exemple, une petite pierre de calcaire gris et de forme scarabéoïde, qui a été ramassée dans les fouilles de Ninive (fig. 371). On y reconnaît à première vue trois des caractères que l'on a remarqués dans les textes de Gargamich et d'Hamath, la capsule ovale avec barre médiane, l'oiseau, dont la figure a pris une forme abrégée et cursive, enfin le losange[1]. Les premiers spécimens de cette écriture qu'on ait possédés, bien avant que les textes d'Hamath eussent été mis en lumière, se trouvaient sur des sceaux qui avaient été recueillis par M. Layard dans le palais de Sennachérib; ils sont restés perdus au milieu des trésors du Musée britannique, jusqu'au moment où en Angleterre on s'est pris de passion pour les Hétéens. Nous avons donné des échantillons de ces empreintes (fig. 287, 288, 289)[2]. Les caractères sont d'ailleurs mieux formés et plus nets sur d'autres monuments du même genre, qui paraissent provenir de l'Asie Mineure[3]. Dans quelques-uns de ces monuments, ainsi dans ceux que nous avons reproduits au bas de la dernière page de nos trois premiers chapitres, le champ est rempli tout entier par des signes qui composent une inscrip-



371. — Intaille. Musée britannique. Wright. *The Empire*, pl. xx, 4.

1. Ce dernier signe est d'un usage moins fréquent que les deux autres; on le trouvera pourtant dans la première ligne du grand texte qui, dans les planches de Wright (*The Empire*), est numéroté J. III.

2. Voir, sur ces sceaux, *Histoire de l'Art*, t. IV, pp. 492 et 567; on trouvera dans la planche XIII de Wright tous les monuments de cette provenance.

3. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 493 et note 1.

tion, et l'on remarquera que là, comme sur la bulle de Tarkudimme, le même texte est toujours deux fois répété. Ce n'est pas l'exiguïté de l'espace qui a contraint le graveur du cachet à se contenter d'y mettre des caractères, sans figure, car cette disposition a été adoptée pour celui de tous ces sceaux qui a le plus grand diamètre (fig. 372)[1]. L'empreinte occupe la base d'un cône; elle comporte deux zones concentriques autour d'un champ circulaire. Dans la bande extérieure il y a, ce semble, plutôt des ornements que des signes, ou, en tout cas, ce sont les deux mêmes signes qui alternent et se succèdent indéfiniment; dans la seconde zone, de petits cônes très allongés, qui rappellent le clou de l'écriture cunéiforme; ils ont leur sommet dirigé vers l'extérieur et sont disposés symétriquement; entre eux, d'autres cônes plus courts, tournés en sens contraire. Le disque qui fait le milieu de la pièce est occupé par treize signes, parmi lesquels on distingue quatre astres, dont les uns sont pleins et les autres radiés, ainsi que deux croissants. La disposition générale fait songer à celle du sceau de Tarkudimme (fig. 262). La différence, c'est, outre la présence d'un court texte assyrien dans la zone externe, la figure virile qui, sur cette bulle d'argent, remplit le milieu du champ.



372. — Sceau d'argile. Grandeur de l'original. Wright, *The Empire*, pl. xx, fig. 2.

En regardant ce sceau, on se demande si les cônes de la bande externe ne sont pas une sorte de pastiche d'une inscription cunéiforme, un trompe-l'œil analogue à ces faux cartouches égyptiens qui se rencontrent souvent sur les coupes de bronze phéniciennes [2].

Dans cette même série, il y a aussi des signes bien connus pour appartenir à ce même système graphique sur des sceaux où sont gravées des figures, et ces figures ont leurs analogues dans celles que nous a fait connaître la sculpture. Ainsi, c'est un personnage qui fait le geste de l'adoration (fig. 373); il est vêtu d'une sorte de chasuble, comme les prêtres d'Euiuk (fig. 333); il a, comme certaines figures de Boghaz-keui

1. Parmi les dix-huit sceaux que M. E. Schlumberger et moi avons publiés dans la *Revue archéologique*, il y en a deux autres (fig. 3 et 4 de la planche) où les signes, en même nombre que sur l'exemplaire reproduit ci-contre, doivent représenter le même texte; mais il y a pourtant de légères différences d'arrangement et de dessin; elles sont assez sensibles pour permettre d'affirmer que les trois empreintes sont sorties d'une matrice différente.

2. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 800-802.

(pl. VIII, D) et d'Eflatoun-bounar (fig. 358), une jambe nue, celle qui est portée en avant, et l'autre cachée par le manteau. Sur un autre sceau, où il y a aussi des lettres, c'est le type que nous avons déjà tant de fois rencontré, celui du dieu ou du héros monté sur un lion (fig. 374); il porte l'arc suspendu sur l'épaule; la tête manque. Pour vêtement, la tunique courte.



373. — Sceau d'argile. Grandeur de l'original. Wright, pl. xx 7.



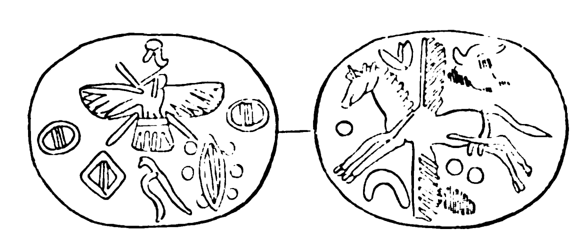
374. — Sceau d'argile. Grandeur de l'original. Wright, pl. xx, 7.

L'argile de tous ces sceaux est fine et très dure, d'un jaune assez pâle; la plupart sont des cônes. Obtenues à l'aide de matrices qui étaient probablement en pierre dure et où figures et signes étaient gravés en creux, ces empreintes servaient à leur tour de cachets. La cuisson leur donnait une résistance suffisante.

Il y a encore des signes sur un des côtés d'une intaille à double face, en pierre tendre, que M. Sterrett a acquise en Lycaonie à *Tchanah*, village qui se trouve à une heure au sud de *Fassiler* (fig. 375)[1]; l'autre face est fruste. Le personnage qui remplit la plus grande partie du champ est chaussé du soulier à pointe relevée; il porte l'arc sur le dos, comme à *Karabéli* (fig. 362); mais, et c'est là ce qui fait la singularité du type, il a la tête et les cornes du taureau. Enfin, un monument dont l'origine hétéenne n'est pas moins sûre, c'est cette intaille, qui fait partie des collections de la *Bibliothèque nationale* (fig. 376). Elle a, comme la précédente, deux faces; sur l'une, un globe ailé, au centre duquel il semble y avoir, comme dans les représentations assyriennes du même motif, une figure de dieu; seulement



375. — Cachet à double face. Grandeur de l'original. Dessin de Saint-Elme Gautier.



376. — Intaille à deux faces. Agate. Lajard, *Introduction à l'étude du culte de Mithra*, pl. XLIV, 3 et 3*a*.

1. Le dessin est fait d'après une empreinte sur cire à cacheter qu'a bien voulu me communiquer M. Sterrett. Voilà comment les figures sont en relief, tandis que sur l'original elles sont gravées en creux.

le burin n'en aurait gravé que la coiffure[1]. Sur le revers, un cheval ailé, prototype du Pégase grec. Nulle part les signes ne ressemblent d'une manière plus frappante à ceux des inscriptions lapidaires ; on reconnaît. deux fois répété, l'ovale barré, puis le losange aussi traversé par une barre, l'oiseau sous sa forme cursive, le bucrane, le croissant.

Sur un cylindre en hématite de la collection de Luynes, il n'y a qu'un seul des signes que nous cherchons (fig. 377) ; mais c'est celui auquel on attribue le sens de *roi*, et sa présence suffit pour révéler l'origine du monument. Un char traîné par deux lions porte un personnage imberbe, qui est peut-être le monarque ; derrière lui marchent deux figures singulières ; elles paraissent être nues, ou plutôt n'avoir pas d'autre vêtement qu'une sorte de pagne. Sur le front, deux cornes : on les dirait coiffées d'une peau de bœuf ; quoique les traits soient ceux de l'homme, l'ensemble par le geste et par l'accoutrement bizarre de la tête rappelle les deux démons de Boghaz-keui (fig. 315, 316).



377. — Cylindre. J. Ménant, *les Pierres gravées de la haute Asie*, partie II, fig. 114.

Jusqu'à présent, dans tous les monuments de la glyptique que nous avons attribués aux Hétéens, nous avons trouvé, pour justifier cette attribution, à côté de figures dont le type nous était connu par les sculptures rupestres, des lettres ou plutôt des signes qui, appartenant à un système maintenant bien défini, avaient la valeur d'une marque de fabrique. Ce critérium fait défaut quand on aborde une série de cylindres, tous en hématite, qui ne laissent pas d'embarrasser la critique. Quelques-uns figurent dans les collections, sans que l'on en sache la provenance ; d'autres, d'après les renseignements que l'on possède, d'ailleurs souvent sujets à caution, ont été acquis en Asie Mineure ; on croit y distinguer certains motifs, certains détails de costume qui remettent en mémoire les types des bas-reliefs sculptés sur les rochers de la Cappadoce et ceux des intailles dont l'origine hétéenne est attestée par la présence de caractères hétéens ; cependant la facture, la manière dont est traité le costume et ce que l'on peut appeler la physionomie du monument feraient croire à une gravure exécutée par des artistes chaldéens. On ne peut, sur ce terrain, marcher qu'avec une extrême prudence, et l'hésitation sera souvent permise. Voici, par exemple, un

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 19.

cylindre du Louvre (fig. 378) que M. Ménant ne balance pas à porter au compte de la glyptique syro-cappadocienne, parce qu'il y a là « quatre petits personnages qui marchent à la manière de ceux de Ptérium »[1]. La tête de bœuf lui paraît aussi « très caractéristique ». Or le mouvement des jambes, chez les enfants, est de ceux que l'on trouve partout où sont représentées des figures en course. Le vêtement des grandes figures, avec ses plis parallèles et ces volants que forme la robe, est de facture chaldéenne, ainsi que le chapeau du personnage de droite. Le haut bonnet des deux autres personnages, malgré une ressemblance apparente, n'a pas le même galbe que la tiare ptérienne. C'est une pratique assez commune en Chaldée et en Assyrie que de placer, à côté et au-dessous des personnages principaux, des figures plus petites, soit d'hommes, soit d'animaux; on ne veut laisser vide aucune partie du champ[2]. Même remarque à propos des emblèmes épars dans le champ. La grenouille ne se rencontre pas dans les inscriptions hétéennes; la tête de bœuf et l'oiseau y ont bien leur place marquée; mais ces objets n'y offrent pas le même aspect qu'ici; l'oiseau y est au repos, tandis qu'ici il bat des ailes. Quant à la tête de bœuf, comme les autres têtes d'animaux qui figurent parmi les hiéroglyphes syriens, elle paraît toujours, dans cette écriture, non de face, mais de profil[3]. Au contraire, quand la tête de bœuf se rencontre, comme motif de décoration, sur les cylindres chaldéens, elle s'y montre de face, comme le *bucrane* classique[4]. Les représentations d'êtres vivants, lorsqu'elles deviennent des signes graphiques, prennent une forme conventionnelle; dès que vous ne retrouvez plus cette forme consacrée, vous n'avez plus le droit de vous croire en présence du signe.



378. — Cylindre. Ménant, *les Pierres gravées*, II, fig. 111.

Voici un autre cylindre qui inspire les mêmes doutes (fig. 379). Trois personnages d'aspect bien différent marchent vers deux divinités

1. MÉNANT, *les Pierres gravées de la haute Asie*, partie II, pp. 117-118.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 327. LAJARD, *Culte de Mithra*, pl. XXIX, 1; pl. XLIX, 1.
3. WRIGHT, *The Empire*, pl. IV. H. V. Ligne 4, à gauche.
4. Voir deux intailles de physionomie toute chaldéenne, qui sont reproduites par LAJARD, *Culte de Mithra*, pl. XXXII, 7 et XL, 3.

ou deux rois placés dans une cella formée par un encadrement fait d'une torsade; une de ces figures a une coiffure égyptienne et tient la croix ansée. En avant, trois personnages dans lesquels M. Ménant reconnaît un Égyptien, un Chaldéen et un Hétéen, ce dernier portant un étendard surmonté du disque ailé. « Si nous voulions, dit-il, hasarder une hypothèse, il serait bien séduisant de voir dans les deux personnages de la cella un roi des Hétéens en présence d'un prince égyptien consacrant par un accord un traité de paix intervenu entre ces deux peuples, puis, devant eux, des Égyptiens, des Chaldéens et des Khiti qui viennent en témoigner. » Il y a une objection capitale; c'est que si l'un des deux habitants de la cella est certainement un dieu ou un homme de l'Égypte, l'autre est vêtu de la robe et coiffé de la tiare chaldéenne, de cette tiare formée de plusieurs paires de cornes qui est celle des taureaux mitrés de Ninive. Quant au porte-étendard, son costume n'est pas celui de nos figures rupestres; jeté sur l'épaule droite, le manteau est drapé avec un art auquel rien ne ressemble dans ces bas-reliefs d'une exécution si simple. Enfin ce mélange de personnages portant le costume et les attributs de nations différentes témoigne d'un éclectisme qui dépasse la portée d'artistes aussi médiocres que l'ont été ceux de la Syrie et de la Cappadoce; c'est au delà de l'Euphrate ou en Phénicie qu'a dû être exécuté un ouvrage d'une composition si savante.



379. — Cylindre. Hématite. Ménant. *Les Pierres gravées*, fig. 112.



380. — Cylindre. Hématite. Ménant. *Les Pierres gravées*, II, fig. 113.

Je serais moins affirmatif à propos d'un cylindre du musée de La Haye (fig. 380). Un dieu porté sur deux sommets de montagnes paraît recevoir l'hommage de deux adorateurs; il a derrière lui un guerrier qui tient la lance et l'épée. Un des adorants a la robe chaldéenne et l'autre le manteau assyrien; le globe encadré dans le croissant se voit souvent sur les cylindres de la Mésopotamie. D'autre part, le dieu qui a le pied sur les monts ressemble, par le choix de ce support, par sa coiffure et par sa tunique courte, à ceux qui marchent le second et le troisième dans le cortège principal à Iasili-kaïa (pl. VIII, E). Vêtu de la même tunique, avec le manteau jeté par-dessus, le guerrier de gauche rappelle

le Tarkudimme de la bosse d'argent (fig. 262); même calotte, même lance; la différence, c'est que Tarkudimme a l'épée au flanc, tandis que celui-ci l'a tirée du fourreau. Enfin on voit ici, derrière le guerrier, cette tête de chèvre, qui est figurée à côté de Tarkudimme. C'est bien là un des signes de l'écriture syro-cappadocienne. Ici, sans invraisemblance, on se demandera si l'artiste n'a pas eu à commémorer une victoire hétéenne, s'il n'a pas représenté des princes de la rive gauche de l'Euphrate contraints d'apporter leurs offrandes au dieu des Hétéens, près duquel se tient le roi, avec les armes qui l'ont rendu vainqueur. Encore hésite-t-on; on se demande si les Hétéens ont pu, comme graveurs, atteindre à cette habileté de main.



381. — Cylindre. Hématite. Dessin de Saint-Elme Gautier.

On éprouve le même embarras à propos de cylindres récemment entrés au Louvre. En voici un qui vient d'*Aïdin,* en Lydie. On en remarquera la forme, ce cône par lequel il se termine (fig. 381). Il y avait au sommet du cône une belière, un petit trou creusé dans la pierre, qui servait à la suspendre; affaiblie par ce vide, la pointe s'est cassée, alors que le reste du cachet était encore en très bon état. Je n'essaierai pas d'expliquer le sujet, une scène d'adoration qui contient des éléments très étranges, de bizarres figures de génies à tête d'oiseau qui, par leur gracilité, font songer à l'Égypte (fig. 382)[1]. La seule figure qui présente quelque analogie avec nos sculptures rupestres est celle qui marche la troisième à partir de la gauche; elle a la tunique courte et le soulier à pointe relevée. Tout le reste dépayse et trouble le spectateur. Le vêtement de tous les autres personnages est traité dans le même esprit que sur les cylindres chaldéens. C'est une con-



382. — Développement du cylindre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

1. Je trouve des personnages du même genre, ailés, minces, à corps d'homme et à tête de chèvre, sur un cylindre chaldéen, dans Lajard, *Culte de Mithra*, pl. xxxvi, fig. 13.

vention toute chaldéenne que celle qui consiste à donner un double profil au personnage qui, placé au centre d'une scène, parle à des personnages dont les uns sont à sa droite et les autres à sa gauche [1].



383. — Cachet à quatre pans. Hématite. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Même poignée en forme de cône dans un cachet à quatre faces qui est donné aussi comme venant de l'Asie Mineure (fig. 383); mais ici, les données sont plus simples et s'accordent mieux avec l'hypothèse d'une origine cappadocienne (fig. 384). Sur une des faces il y a deux taureaux dressés des deux côtés d'un arbre qui les sépare; c'est un de ces motifs que les étoffes fabriquées en Mésopotamie avaient pu répandre dans tout l'Orient [2]. Sur les trois autres faces, des personnages debout sur des animaux, l'un sur un lion, le second sur un cerf, le troisième sur un cheval. Chez deux au moins des trois, on distingue très bien le soulier à la poulaine. Dans le champ, outre des astres, un emblème qui a un certain rapport avec celui où, à Boghaz-keui, nous avions cru jadis reconnaître la racine de mandragore.



384. — Développement du cachet. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Si ce cachet peut aisément se rattacher aux traditions de la sculpture hétéenne, on est au contraire assez perplexe en face d'un cylindre qui a été recueilli en Cappadoce (fig. 385). Les animaux qui en occupent la partie inférieure (fig. 386) ne sont pas les signes d'un alphabet: on les rencontre souvent, à cette place et, comme ici, de toute petite dimension, dans les cylindres chaldéens [3]. La partie supérieure du champ est remplie par une scène d'adoration. Un génie ailé, à corps d'homme et à tête de taureau, tient de la main droite un poisson, qu'il semble amener avec lui pour l'associer aux hommages reçus : devant ce groupe, un personnage debout, qui tient une palme; par derrière, un autre génie ailé,



385. — Cylindre. Hématite. Dessin de Saint-Elme Gautier.

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 17. MÉNANT, *Pierres gravées*, I, pp. 111-120.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 321, fig. 138, 139.
3. MÉNANT, *Pierres gravées*, I, fig. 114.

à figure humaine, puis deux adorateurs qui tiennent des fleurs. Nous ne trouvons pas, dans les sculptures de Boghaz-keui et d'Euiuk, ni le poisson ni le génie ailé à tête de taureau; tout cela aurait plutôt la physionomie chaldéenne[1]; mais, si le soulier à la poulaine n'est pas indiqué, les trois personnages principaux ont la tunique courte et celui qui est placé entre les deux figures ailées, le roi peut-être, a aussi un bonnet qui rappelle beaucoup le bonnet cappadocien.

Enfin, à *Aïdin,* M. Sorlin-Dorigny a pris le moulage de la base d'un cône qu'il n'a pu acquérir[2]. Le cachet, qui rappelle par sa disposition plusieurs de nos sceaux en argile, comporte un disque central entouré d'une large bande ; dans l'un comme dans l'autre de ces champs, il y a des caractères gravés avec une certaine négligence, mais dont plusieurs se laissent pourtant reconnaître comme appartenant au même système de signes que les inscriptions de la Syrie septentrionale.

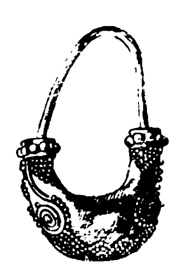


386. — Développement du cylindre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Il eût été facile de beaucoup allonger le catalogue des cylindres, des cônes et des cachets de forme diverse que l'on peut être tenté d'attribuer aux graveurs hétéens. Ces graveurs ont certainement existé; c'est ce que prouvent plusieurs intailles où ils ont mis, avec les types qui sont familiers à l'art syro-cappadocien, quelques-uns des signes de leur écriture; mais il est d'autres monuments que l'on veut porter au compte de cette fabrique et pour qui cette attribution ne repose que sur de bien légères présomptions. Tantôt on s'y hasarde sur la foi d'une indication de provenance qui est, le plus souvent, très suspecte; tantôt on se prévaut de ce que, dans des scènes qui comportent plusieurs personnages, il y en a un qui, par son costume ou son attitude, rappelle plus ou moins telle ou telle figure de nos bas-reliefs rupestres, et cela quand, dans le reste de l'image, les détails du vêtement comme les poses et le caractère de la facture font bien plutôt songer à l'Assyrie, à la Chaldée ou à la Phénicie. Le départ est donc difficile à faire; mais cette opération donnera des résultats plus certains à mesure que croîtra le nombre des monuments sur lesquels portera l'analyse. Nous ne pouvions ici en étudier qu'un très petit groupe; mais les exemples que nous

1. MÉNANT, *Pierres gravées*, partie II, pp. 49-54 : *le Mythe de Dagon.*
2. On trouvera cette empreinte comme cul-de-lampe du chapitre V.

avions choisis suffiront à faire comprendre quelle méthode nous proposons d'appliquer à cette echerche. Il convient de commencer par réunir toutes les intailles où les graveurs hétéens ont tracé quelques-uns des signes de leur écriture. A côté de ces hiéroglyphes, il y a, sur certaines de ces intailles, des figures. Comme type des motifs qui constituent le répertoire courant des artistes syro-cappadociens et de la facture qui leur est propre, on prendra ces ouvrages desquels on peut dire qu'ils portent la signature du peuple qui les a exécutés; c'est à eux que l'on comparera les cachets d'origine douteuse, ceux qui sont anépigraphes. Là où, malgré l'absence de lettres, style et motifs seront tout à fait les mêmes que sur les monuments signés, l'hésitation ne sera pas permise. Si l'on ne perçoit que quelques vagues ressemblances, on s'abstiendra de se prononcer; quand les différences seront plus marquées que les rapports, on cherchera ailleurs, dans l'œuvre si riche et si variée de toutes ces écoles locales qui, pendant tant de siècles, dans toute l'étendue de l'Asie antérieure, ont cultivé l'art de la gravure sur pierre et sur métal. C'est ainsi seulement, c'est à condition de n'avancer que pas à pas, avec cette prudente réserve, que l'on pour a, dans quelque temps, essayer d'ajouter à l'histoire de la glyptique un nouveau chapitre, qui fera pendant à celui dont nous avons tracé le cadre et recueilli les matériaux en vue de l'histoire de la statuaire.



CHAPITRE V

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CIVILISATION HÉTÉENNE

Des bords de l'Euphrate aux côtes de la mer Égée, nous avons fait un long voyage, en suivant à la trace ceux que nous avons appelés les Hétéens; nous reconnaissions leur œuvre là où nous trouvions soit les hiéroglyphes dont ils paraissent s'être servis les premiers, soit tout au moins les bas-reliefs, caractérisés par certaines particularités de style et de costume, qu'accompagnent ailleurs les signes de cette écriture. Dans cètte sorte de recensement, nous avons dû surtout insister sur les traits communs, sur ceux qui permettent de considérer tous ces monuments comme exécutés sous l'influence d'une même civilisation; mais nous avons eu soin aussi de marquer les différences. Si les rapports sont incontestables et les points de contact très nombreux, nous ne prétendons pas conclure de ces ressemblances que tous ces monuments soient contemporains les uns des autres; nous n'oserions même assurer qu'ils soient tous l'œuvre d'un seul et même peuple. L'art dont nous avons essayé de définir les caractères a ses variétés; il a, si l'on peut ainsi parler, ses dialectes. Près d'un millier d'années se sont écoulées entre le temps où la puissance de la race hétéenne était à son comble et celui où l'ascendant du génie grec a commencé de se faire sentir dans l'intérieur de la péninsule. Pendant ces neuf ou dix siècles, combien de tribus, combien de royaumes aujourd'hui plus ou moins oubliés ont pu reprendre à leur compte, en les diversifiant, les thèmes et les types qu'avait créés autrefois la féconde activité d'une race inventive et puissante!

Sous cette réserve, nous persistons à croire que nous ne nous sommes pas trompé quand, il y a vingt ans, au retour de notre voyage d'Asie Mineure, nous avons, pour la première fois, rapproché les uns des autres ces monuments que séparent de si grandes distances. La comparaison que nous avions instituée, d'autres l'ont reprise et pour-

suivie ; grâce aux découvertes qui se sont multipliées dans ces derniers temps, ils ont beaucoup étendu le champ de leurs observations ; ils ont tout à la fois fort élargi et mieux rempli le cadre que nous avions tracé[1]. La critique est arrivée ainsi à jeter quelque jour sur l'histoire, jusqu'alors profondément ignorée, des peuples que les Hellènes ont trouvés établis en Asie Mineure quand ils y ont fondé leurs premières colonies et qu'ils sont entrés en relation d'abord avec les habitants des basses vallées, puis, de proche en proche, avec ceux des hautes terres du plateau. Cependant bien des obscurités subsistent encore. A quelle race appartenaient les Hétéens, ou, si l'on aime mieux une appellation purement géographique, les Syro-Cappadociens? Est-ce à l'est ou à l'ouest du Taurus qu'a été constitué ce système de signes qui donne à ses inventeurs le droit de réclamer une place parmi les peuples civilisés, parmi les peuples civilisateurs? Les maîtres de Gargamich et de Cadech ont-ils vraiment poussé leur domination jusqu'aux rivages du golfe de Smyrne, comme tendraient à le faire croire, répandus dans toute la péninsule, tant de menus objets qui portent une même marque de fabrique et surtout ces sculptures rupestres où, dans le steppe lycaonien et au pied du Tmolus, sont gravées les mêmes lettres que sur les restes des édifices bâtis aux rives de l'Euphrate et de l'Oronte? Ces images attachées au flanc des montagnes de l'Anatolie, ces cylindres et ces idoles sont-ils les monuments d'une conquête effective, ou bien témoignent-ils seulement de l'action que, par son prestige et par son commerce, le grand empire militaire qui possédait les deux versants du Taurus aurait exercée, même à distance, sur des populations moins avancées? Enfin, cette civilisation de la Syrie septentrionale et de la Ptérie a-t-elle, soit directement, soit par des intermédiaires, Lyciens et Cariens, Phrygiens et Lydiens, fourni à la Grèce quelques éléments que celle-ci ait pu s'approprier utilement, des mythes et des rites religieux, des formes d'art, des instruments propres au développement et à l'expression de la pensée?

Toutes ces questions ne comportent pas encore de réponses certaines; il suffira d'indiquer les solutions qui paraissent s'accorder le mieux avec l'ensemble des faits connus jusqu'à présent.

Celui des érudits contemporains qui porte aux Hétéens le plus vif

1. Nous n'avons pas encore eu l'occasion de citer un travail duquel nous avons pourtant tiré grand profit, c'est l'étude qu'a publiée François Lenormant sous ce titre : *Les Inscriptions hittiques* (*Journal des Savants*, 1883, pp. 400-417). S'il eût vécu, cet érudit aurait fait avancer cette question qui piquait sa curiosité toujours en éveil.



intérêt, M. Sayce, inclinerait à penser qu'ils n'étaient pas ce que l'on est convenu d'appeler des Sémites; il les rattacherait plutôt à tout un groupe de tribus que l'on a parfois nommé *proto-arméniennes*, groupe qui, du massif très élevé que domine l'Ararat, serait descendu, par les hautes vallées de l'Euphrate et de l'Halys, en Syrie et en Asie Mineure[1]. Ils seraient ainsi parents des Muski, des Machnaki, des Tubal que mentionnent les documents assyriens, des Mosques, Mosynœques et Tibaréniens ou Tibariens des historiens grecs[2]. Une de ces tribus, celle qui portait le nom de *Hittim*, maîtresse des deux versants du Taurus, se serait, au nord, solidement établie dans la Cappadoce, et, au sud, se serait glissée entre les Araméens de Damas, les Hébreux de la Palestine et les Phéniciens de la côte. Repoussant devant elle les Amorrhéens, cette nation septentrionale aurait pénétré comme un coin dans le monde sémitique.

Les indices que l'on a allégués en faveur de cette hypothèse sont bien légers. M. Sayce tire un argument de la forme particulière du soulier ou plutôt de la demi-botte dont les Hétéens sont chaussés sur tous leurs monuments[3]. Ces bottines à pointe relevée et recourbée en arrière, ce sont, dit-il, des *snow-boots*, des espèces de patins faits pour marcher sur la neige; en plaine, parmi les broussailles et dans l'herbe, rien de moins commode; on n'a pu inventer et adopter cette chaussure que dans un pays froid, aux longs et durs hivers; mais on l'aura ensuite gardée, parce qu'on y était accoutumé et pour se distinguer de ses voisins, là même où elle n'avait plus de raison d'être, en pays chaud, en pays plat. Cette explication, si ingénieuse qu'elle soit, souffre plus d'une difficulté. Je n'ai jamais, pour ma part, porté ce soulier; mais je l'ai

1. Sayce, *The monuments of the Hittites*, p. 253 : La famille de langues à laquelle aurait appartenu celle des Hittites serait celle qu'on a appelée alarodienne et que représenterait aujourd'hui le géorgien; c'est de ce groupe d'idiomes qu'aurait fait partie le dialecte dans lequel étaient écrits les textes non encore déchiffrés qu'on lit sur les rochers de Van, les inscriptions des Minni, comme les Assyriens appellent ce peuple du Nord.

2. La forme Τίβαροι se trouve chez Hécatée de Milet (fr. 193). Les Tubal sont mentionnés par les documents assyriens, au douzième siècle, comme les voisins des Ciliciens, et ces mêmes textes paraissent placer les Muski au nord des Tubal. Entre le temps d'où datent ces renseignements et l'époque où les Grecs commencèrent à parler de l'Asie Mineure, ces tribus auraient été refoulées vers le nord, car la géographie classique ne les connaît plus que dans le voisinage du Pont-Euxin. Les auteurs de ce refoulement, ce sont peut-être nos Hétéens; on voit par l'*Anabase* de Xénophon que Mosques et Mosynœques étaient de vrais barbares. Quelques débris de ces peuplades se seraient maintenus, çà et là, dans les montagnes, car Cicéron trouve encore des Tibaréniens dans le Taurus cilicien. (*Ad familiares*, XV, IV, 10.)

3. Sayce, *The monuments of the Hittites*, p. 252.

vu un peu partout en Orient, de la Grèce et de la Roumélie à la Syrie et à l'Égypte, aussi bien dans les bazars de Beyrouth et de Damas que dans ceux de Larisse et de Janina. En expliquera-t-on l'usage presque universel par la persistance d'habitudes contractées, il y a bien longtemps, dans une terre de frimas et de neiges? N'est-il pas plus simple d'admettre que, dans le *tsarouk* des Albanais et autres Orientaux d'aujourd'hui comme dans le soulier à la poulaine de nos pères, la courbure de la pointe n'est pas autre chose qu'une simple recherche d'élégance?

Ce qui devrait mener, ce qui mènera peut-être un jour à des conclusions plus assurées, c'est l'étude de l'idiome dans lequel sont écrits les textes que l'on croit pouvoir attribuer à ce peuple; mais on n'en connaît, jusqu'ici, que les noms propres, et encore ceux-ci se sont-ils conservés seulement dans les transcriptions qu'en ont données les Hébreux, les Égyptiens et les Assyriens; or les savants qui ont réuni et examiné tous ces noms ne sont pas arrivés à se mettre d'accord[1]. Ils en signalent bien un assez grand nombre qui ne paraissent pas s'expliquer par le vocabulaire sémitique; mais ils en trouvent aussi d'autres où ils ne sauraient nier la présence d'éléments qui appartiennent au fonds commun des langues qu'ont parlées les Sémites. On objecte, il est vrai, que ceux mêmes de ces noms dans la composition desquels entrent des mots assyriens ou hébreux ne sont pas formés suivant les règles de la grammaire sémitique; mais, sans aller jusqu'à dire que tel dialecte de cette famille a pu avoir des procédés grammaticaux qui lui fussent propres, on expliquera d'une manière très simple des noms tels que Khiti-sar, Kilip-sar, etc., où l'on reconnaît tout d'abord le titre *sar*, que portent les princes de Ninive. Ce ne seraient pas là de véritables composés organiques, comme ceux du grec et du latin; il y aurait une simple apposition, où le verbe serait sous-entendu. Khitisar ne devrait pas se traduire : « le roi des Khiti », mais : « Khiti (est) roi ». Il faut cependant avouer que, parmi ces noms d'hommes et de lieux que nous ont transmis les scribes de Thèbes et de Ninive, il en est peu qui se

1. Le catalogue le plus complet de ces noms se trouve à la fin du travail déjà cité de Sayce, *The monuments of the Hittites* (pp. 288-293). Brugsch, citant quelques-uns des noms hétéens qu'il déchiffrait dans les inscriptions hiéroglyphiques, se bornait à dire : « Il est évident que ces noms ne portent pas l'empreinte sémitique, ou que tout au moins cette empreinte n'y est pas pure. » (*Egypt under the Pharaons*, II, 5.) Sayce est plus affirmatif : « Les noms propres hittites conservés dans les monuments égyptiens et assyriens prouvent que les Hittites ne parlaient pas une langue sémitique. » (*The Monuments*, p. 251.)



laissent résoudre en racines sémitiques; mais, d'autre part, les quelques Hétéens qui sont mentionnés dans la Bible portent des noms dont la physionomie est tout hébraïque, et les dieux que prend à témoins, comme garants des serments échangés, le fameux traité conclu entre Ramsès et Khitisar, sont des dieux qui appartiennent au panthéon des Sémites occidentaux, « Sutekh, du pays des Khiti » et « Ashtoret, du pays des Khiti ». La Genèse fait d'ailleurs de Het un fils de Chanaan, un frère cadet de Sidon[1], et la grande forteresse hétéenne de l'Oronte, Cadech, porte un nom tout sémitique, le même au fond que l'un de ceux qui désignent Jérusalem[2]. Il y a donc là bien des difficultés et des contradictions apparentes; l'étude de l'onomatologie hétéenne est loin de conduire à des résultats qui s'imposent et qui tranchent le débat.

On a aussi interrogé les monuments figurés; mais on en a forcé et faussé le témoignage. Les premiers à consulter, ce sont les bas-reliefs où ce peuple s'est représenté lui-même; or le sculpteur hétéen était-il assez habile, assez maître de son ciseau pour marquer avec précision les caractères particuliers qui distinguaient le type national? La plupart de ces figures, celles qui sont taillées dans les rocs de la Ptérie et dans les blocs du soubassement d'Euiuk, sont trop frustes pour que l'œil y discerne les traits du visage et la ligne du profil; prenez les mieux conservées, comme par exemple les stèles de *Marach* (fig. 280, 281), et vous y trouverez une sorte de banalité conventionnelle qui trahit l'inexpérience de l'artiste; on dirait que celui-ci, content d'avoir réussi à dessiner une figure humaine quelconque, n'a pas poussé plus loin l'effort, qu'il n'a même pas tenté de donner aux lignes du visage ces accents particuliers qui définissent un individu ou un peuple. Là où l'image paraît plus soignée et le contour du profil plus marqué, ce contour rappellerait plutôt, semble-t-il, le type que nous connaissons par les monuments assyriens, celui que l'on appelle quelquefois le type sémitique. Dans la stèle de *Biredjik* (fig. 278), le nez est busqué; la tête barbue, à *Ghiaour-kalé* (fig. 352), pourrait être celle d'un roi ninivite.

Arrive-t-on à résoudre le problème en prenant une autre voie, en ayant recours aux monuments d'un art plus savant, à ceux de l'As-

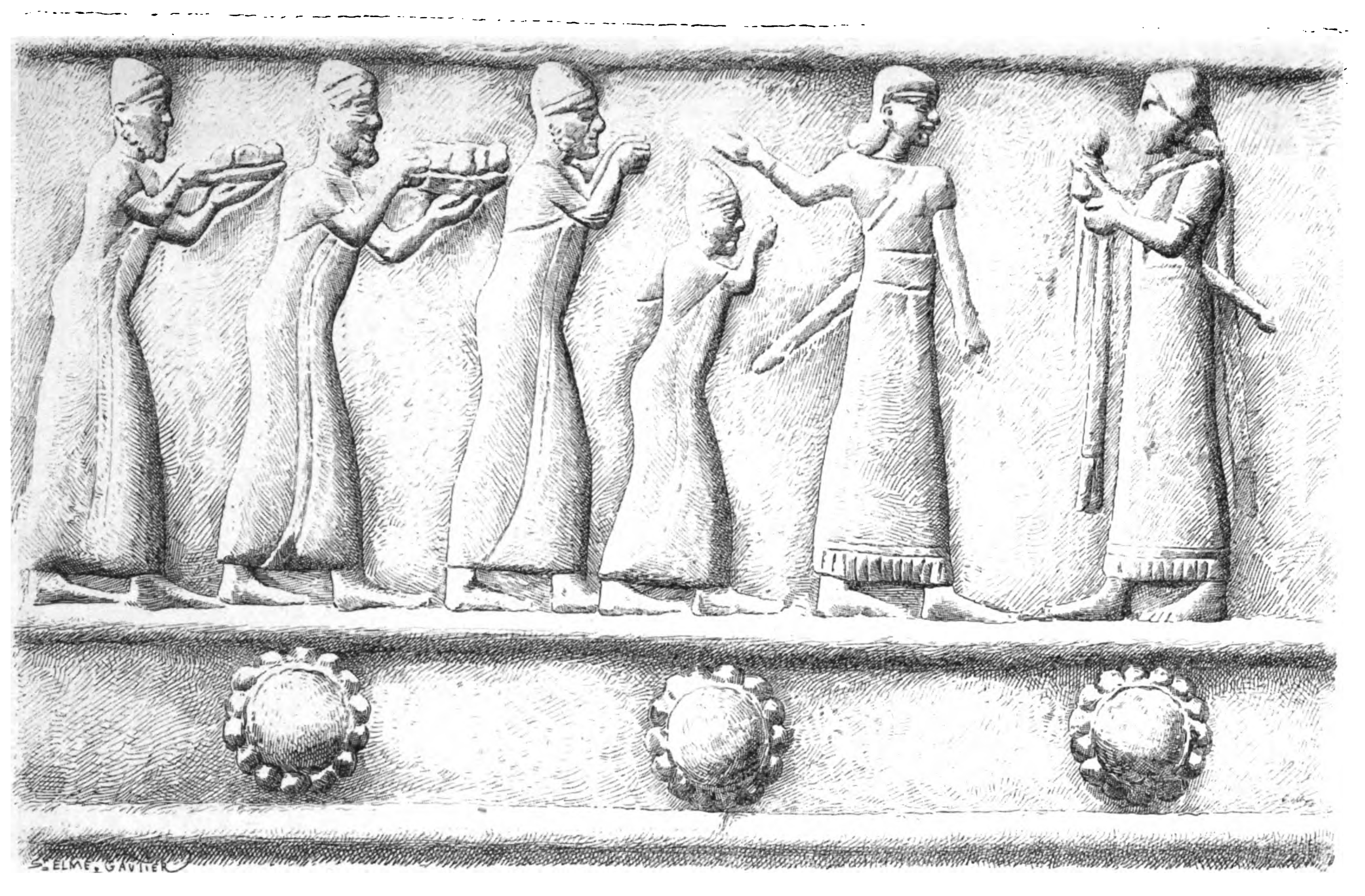
1. *Genèse*, X, 15.
2. Cadech veut dire *saint*; c'est le titre qui est donné à Jérusalem sur les monnaies des Asmonéens, *Jerusalem codcha* ou *Jerusalem haccadech*; on connaît aussi cette périphrase qui désigne si souvent le mont Sion dans l'Ancien Testament, *harchodcha* ou *harcodchi*, « la montagne sainte » ou « la montagne de ma sainteté ».

syrie et de l'Égypte, où figurent parfois les Hétéens? Nous ne le pensons pas. L'art assyrien, nous l'avons vu, ne se préoccupe guère de la variété des types ethniques[1]; à de très rares exceptions près, il ne tente même pas de les indiquer. Ainsi, sur une de ces plaques de bronze qui servaient de revêtement aux portes du temple dont les ruines ont été retrouvées à *Balawat,* les gens de Gargamich apportent des présents à Salmanasar III (fig. 387)[2]; mais leurs traits ne diffèrent pas de ceux des autres personnages, Assyriens ou étrangers, qui figurent dans ces scènes de guerre et de conquête; dans leur costume même, il n'y a qu'un détail qui mérite d'être signalé, c'est une tiare basse et pointue, analogue à celle dont l'image était l'un des hiéroglyphes de l'écriture hétéenne (fig. 274, 353). La sculpture égyptienne a de plus hautes ambitions; elle s'intéresse à ces diversités du contour qui donnent à chaque race sa physionomie propre et elle s'applique à les faire sentir. Dans les tableaux qui représentent les batailles livrées autour de Cadech, on a prétendu reconnaître les Khiti à leur coloration et aux lignes de la face, les distinguer par là de leurs alliés, les Amou ou Sémites[3]. Il faudrait voir les originaux; toujours est-il que, dans les meilleures copies de ces bas-reliefs, ces différences nous échappent. Il était naturel d'ailleurs qu'elles fussent négligées dans ces scènes militaires qui comprennent tant d'acteurs; mais l'artiste s'attache d'ordinaire à les marquer de son mieux dans ces figures de prisonniers qui personnifient les peuples vaincus par le Pharaon, figures à plus grande échelle, qui comportent un dessin plus soigné. Il y a toute une série d'images de ce genre à *Médinet Abou,* dans la suite de ces sculptures où sont célébrées les victoires de Ramsès III. En voici une où on lit, auprès du captif, cette inscription : « C'est le chef vil de Khiti à l'état de prisonnier (fig. 388). » Il ne saurait donc y avoir de doute sur l'identité du personnage; mais les traits que lui a prêtés l'artiste diffèrent-ils sensiblement de ceux que nous avons coutume d'attribuer aux Sémites? Quant à la teinte claire et rosée que le peintre a parfois étendue sur les corps des Khiti, elle s'explique aisément. Les Égyptiens avaient remarqué que ces montagnards de l'Amanus et du Taurus étaient moins colorés, moins bruns que les habitants des plaines de la Damascène et

1. *Histoire de l'Art,* t. II, pp. 351-354.

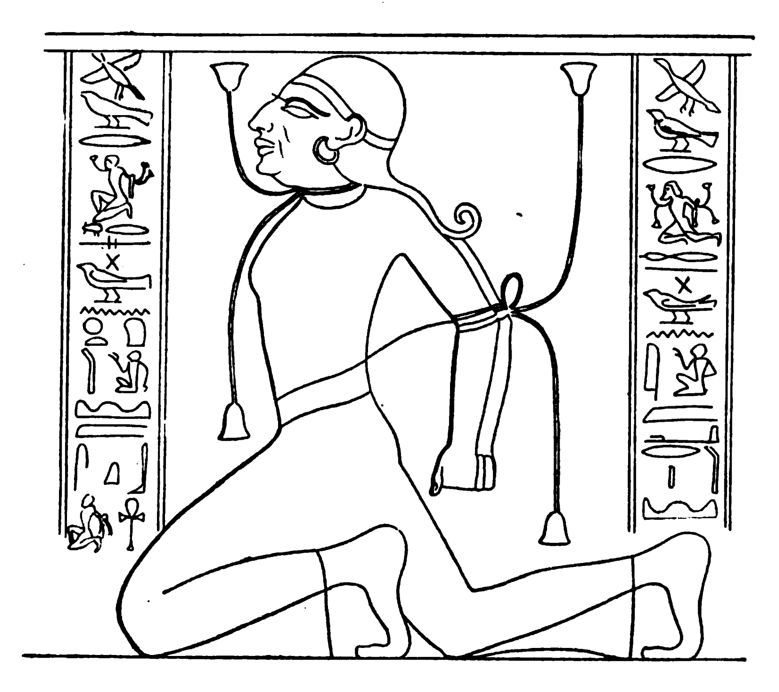
2. Sur les portes de *Balawat, Histoire de l'Art,* t. II, pp. 202-203, 253-254. C'est sur les feuilles numérotées 1 à 4 de la plaque E qu'est représenté l'hommage rendu au roi par les habitants de Gargamich.

3. Fr. Lenormant, *les Inscriptions hittiques,* pp. 404-405.



387. — Gens de Gargamich payant le tribut à Salmanasar. *The bronze ornaments of the gates of Balawat*, E, 4.

de la Palestine ou que ceux des côtes de la Phénicie; mais les Grecs n'ont-ils pas fait la même observation? Au cinquième siècle ils appliquaient le nom de Syriens aux populations établies entre l'Halys et le Taurus; quand plus tard ils voulurent distinguer ces Syriens qui habitaient la Cappadoce de ceux qui vivaient en Palestine, ils inventèrent



388. — Prisonnier Khiti. Lepsius, *Denkmæler*, pl. CCIX.

le terme *Leuco-syri* ou « Syriens blancs »[1]. Au cinquième siècle, les

1. HÉRODOTE, I, 6, 72, 76; II, 104; III, 90; V, 49; VII, 72. Hérodote répète plusieurs fois que les Grecs d'Asie appellent *Syrien* le peuple que les Perses nomment *Cappadocien*. Son contemporain, Xanthos de Lydie, employait le mot Σύρος dans le même sens (chez Nicolas de Damas, fr. 48). Pindare, parlant des Amazones, appelle *Syrienne* l'armée qu'elles amenaient avec elles des bords du Thermodon (cité par Strabon, XII, III, 9). On a la preuve que Sophocle faisait usage de ce terme (Étienne de Byzance, s. v. Χαλδαῖοι). Vers 350, l'auteur du *Périple* qui porte le nom de Scylax appelle Ασσυρία la côte du Pont-Euxin, entre le Thermodon et la ville d'Harméné (§ 89), et cette dénomination se retrouve dans d'autres documents. Strabon est le plus ancien écrivain chez qui l'on rencontre l'expression Leuco-syri (XII, III, 5, 9, 12, 25); c'est lui qui l'explique par la différence du teint; mais il l'avait prise très probablement à des écrivains antérieurs, peut-être à Hécatée de Milet. Nous n'avons cité ici que les textes capitaux; on en trouvera bien d'autres, qui ont aussi leur intérêt, réunis dans la dissertation de Nöldeke, qui a pour titre : Ασσύριος, Σύρος, Σύριος (dans l'*Hermes*, t. V, 1871, pp. 443-468). Pour Nöldeke, cette dénomination n'avait d'abord qu'un caractère politique et géographique; on aurait appelé Assyriens ou Syriens, quand on commença à se préoccuper de l'Orient, tous les peuples que l'on croyait avoir été soumis aux conquérants assyriens, à

Grecs assimilaient ainsi les Cappadociens aux Syriens; entre les uns et les autres ils ne voyaient de différence que celle du teint; c'était supposer que les deux groupes avaient même origine et même langue. On a contesté le bien fondé de cette opinion des écrivains classiques; les Grecs, a-t-on dit, n'y regardaient pas de si près; ils ont pu se tromper. Pourtant, par Tarse, où ils ont pénétré de bonne heure, et par Sinope, où ils étaient chez eux, ils étaient en relation avec la Cappadoce; mais ce qui confirme surtout leur témoignage, c'est le fait, qui semble maintenant prouvé par les monnaies, que, jusqu'à la conquête macédonienne, l'araméen, c'est-à-dire un dialecte sémitique, était d'un usage courant dans toute la moitié orientale de la péninsule, de Tarse à Sinope[1]. Pour que l'élément sémitique ait persisté si tard dans cette région, ne faut-il pas qu'il s'y soit introduit de très bonne heure et très fortement implanté? Rien de plus simple si l'on admet qu'il s'est établi, en Cappadoce, au temps où la nation hétéenne, dans son mouvement d'expansion, débordait au delà du Taurus et dominait en Asie Mineure; sa puissance militaire aurait eu beau s'écrouler et l'empire de l'Asie passer des Assyriens aux Mèdes, puis aux Perses, le fond de la population, en Cappadoce, serait toujours resté le même. Si l'on se décide, au contraire, à placer les Hétéens en dehors du monde sémitique, la difficulté devient très grande; à quel moment et dans quelles circonstances

Ninus et à Sémiramis; ce serait seulement vers le temps des successeurs d'Alexandre que ce terme aurait pris une autre valeur, qu'il aurait commencé à désigner, chez les Grecs, les peuples qui parlaient l'araméen. J'admets qu'il ait fallu du temps pour que s'éclaircît et se précisât l'idée que les Grecs attachaient à une appellation d'abord assez vague; mais on ne saurait prouver qu'à l'origine la conception, confuse encore, d'une certaine unité de race et de langue n'ait pas été pour quelque chose dans l'extension du terme, dans l'habitude de l'appliquer tout ensemble aux Cappadociens et aux Syriens de la Palestine. Ce qui trancherait la question, ce serait un texte qui nous apprendrait quelle langue on parlait au delà de l'Halys, au temps de Crésus, de Xénophon ou d'Alexandre; ce serait surtout le déchiffrement définitif des inscriptions hétéennes.

1. WADDINGTON, *Mélanges de numismatique et de philologie*, 1861, pp. 100-101, où sont présentées les vues auxquelles l'auteur arrive par l'examen et la comparaison des pièces qu'il décrit dans ses *Études de numismatique asiatique* (pp. 159-162). Un certain nombre d'attributions et de lectures ont pu être rectifiées par des observations postérieures; mais les conclusions demeurent. On trouvera quelques pièces de l'Asie Mineure et du quatrième siècle, à légendes araméennes, décrites dans un mémoire de M. Six, *Sinope* (*Numismatic chronicle*, 1885, pp. 15-65, pl. II). Ce sont aussi des légendes araméennes que l'on lit sur les monnaies des deux premiers dynastes de Cappadoce, Ariarathe I[er] et Ariarathe II, l'un contemporain d'Alexandre, l'autre de très peu postérieur à ce prince. Le revers de l'une des pièces que l'on attribue à Ariarathe I[er] porte cette inscription, d'un caractère tout à fait sémitique : *Baal G'zour;* il s'agit du Baal que l'on adorait à Gaziura, sur les bords de l'Iris, ville que Strabon (XII, III, 15) indique comme une ancienne résidence royale, déchue et abandonnée de son temps. (Th. REINACH, *Essai sur la numismatique des rois de Cappadoce*, dans la *Revue numismatique*, 1866.)

l'élément sémitique se serait-il répandu dans toute cette partie de la péninsule et y aurait-il pris le dessus? On sera fort embarrassé pour le dire. Dans le peu que l'on entrevoit de l'histoire de cette contrée, avant Cyrus, il n'y a pas trace de guerres ou de mouvements d'immigration qui auraient réduit à un rôle subordonné les anciens habitants du pays ou qui les auraient complètement éliminés. Est-il vraisemblable qu'une pareille substitution se soit produite sans qu'aucun souvenir s'en soit conservé, même sous forme de mythe?

Nous n'affirmons rien, on le voit; ce sont surtout des doutes que nous exprimons, des questions que nous posons. Voici encore quelle est, parmi toutes ces incertitudes, l'hypothèse qui nous paraîtrait la plus vraisemblable, celle où nous nous arrêterions le plus volontiers. Les Hétéens qui ont balancé la fortune de l'Égypte et armé contre elle les tribus guerrières de l'Asie Mineure n'auraient pas été une race pure. On sait les résultats auxquels sont arrivés la plupart des savants qui se sont occupés de l'Assyrie et de la Chaldée; selon eux, dans toute la Mésopotamie, des tribus sémitiques seraient venues se superposer à une première et plus ancienne couche de population que, jusqu'à nouvel ordre, on rattache à la famille indéfinie et confuse des peuples touraniens. Avec le temps, les deux éléments se seraient fondus; le dernier venu, l'élément sémitique, aurait fini par l'emporter, par imposer sa langue, par faire oublier tout ce qui n'était pas lui. Quelque chose d'analogue se serait passé en Syrie; des tribus araméennes, qui venaient du sud, s'y seraient rencontrées avec des tribus, arméniennes ou autres, qui descendaient des vallées du Taurus; on aurait commencé par se heurter et par se disputer le terrain, puis on se le serait partagé; un peu plus tard on se serait uni, peut-être sous la menace de la conquête égyptienne, et ce péril, tant qu'il dura, aurait maintenu, aurait resserré les liens ainsi formés. Pour résister, sans trop de désavantage, à ces souverains absolus qui disposaient de troupes bien disciplinées, on se serait soumis aux ordres d'un chef unique, on lui aurait fourni des contingents réguliers; au lieu d'une fédération toujours instable de petits chefs locaux, on aurait eu ainsi, pendant un siècle ou deux, une monarchie militaire. Au sein de celle-ci, la diversité des origines se serait encore accusée par celle des idiomes, par la bigarrure des noms d'hommes et de lieux; cependant, par le service dans l'armée et par l'action persistante du pouvoir royal, il se serait alors créé là, comme en Assyrie et en Chaldée, un État, une nation. Dans la suite, lorsqu'on n'eut plus à craindre l'Égypte, le lien se re-

lâcha; mais, jusque dans le morcellement qui prépara la perte de l'indépendance, les descendants des sujets de Sapalel et de Khitisar gardèrent l'empreinte des idées et des habitudes que leurs pères avaient contractées au cours de la période précédente. Pendant la période de formation, celui des deux éléments en présence qui a dû jouer le rôle prépondérant, c'est l'élément sémitique ; les tribus qui le représentaient, entre l'Amanus et l'Euphrate, tenaient, par leurs origines et par tout leur passé, à un monde où la civilisation était de plus ancienne date que chez les montagnards de l'inclémente Arménie, et, grâce à cette parenté, elles étaient en relations suivies avec les États policés du moyen et du bas Euphrate, relations qui donnaient l'ascendant aux Sémites, dans un milieu où ils n'avaient peut-être pas la supériorité du nombre ni celle de l'énergie guerrière.

Ce serait donc en Syrie que la nation hétéenne se serait constituée, quelque quinze ou seize siècles avant notre ère, et qu'elle se serait donné l'écriture et l'art dont nous avons réuni les trop rares débris. L'idée première de ces créations lui aurait été suggérée par les exemples que lui offraient ses voisins de l'est et du sud, Assyriens, Chaldéens, Égyptiens; c'est en les voyant pourvus de ces moyens d'expression qu'elle aurait senti s'éveiller en elle le désir de posséder, elle aussi, une plastique et un système de signes qui lui permissent de traduire ses pensées et de conserver le souvenir de ses actions. Cette hypothèse s'accorde avec les données que nous a fournies l'étude de monuments où nous avons constaté une part d'imitation et une part d'originalité. En décrivant le peu qui reste de l'architecture et de la sculpture hétéennes, nous avons vu que la plupart des thèmes qu'elles ont traités ont leur modèle soit en Égypte, soit en Mésopotamie; ce qui appartient en propre aux Hétéens, ce sont certains symboles qui ne se trouvent pas ailleurs; c'est le costume national; c'est surtout une facture particulière, plus sommaire et plus rude que celle des maîtres dans les ouvrages desquels on avait cherché les premières leçons. Quant à l'écriture, le principe est le même que celui de l'écriture égyptienne et de l'écriture primitive de la Chaldée; c'est ce système qui débute par la représentation directe des objets et que les nécessités de la pratique conduisent bientôt à investir certains signes d'une valeur déterminative ou purement phonétique. De part et d'autre le point de départ et la méthode sont les mêmes; la différence, elle est dans le choix et dans la forme des signes, dans le procédé de gravure.

C'est en Cappadoce, a-t-on dit, qu'auraient commencé à écrire les

tribus qui, établies plus tard en Syrie, devinrent les Khiti des documents égyptiens; ce qui tendrait à le faire croire, c'est la forme qu'affecte un des signes dont cette écriture fait le plus fréquent emploi; nous voulons parler de cette pyramide allongée qui, seule, exprimerait l'idée de *roi*, et, deux ou trois fois répétée, celle de *pays* (fig. 256, l. 2; 262; cul-de-lampe, livre VI, ch. I et II)[1]. Ce signe ne serait autre chose que l'image abrégée de ces cônes de roc qui, dans la Coppadoce méridionale, près d'*Urgub* et d'*Utch-hissar*, donnent au paysage un aspect si particulier (fig. 389)[2]. La raison alléguée ne paraît pas convaincante; en Syrie aussi, dans le district compris entre le *Kodja-dagh* et le *Kurd-dagh*, au sud de *Marach*, M. Puchstein signale des cônes de basalte qui ont pu servir de prototype au caractère en question[3]. Il faudrait des arguments plus décisifs pour rendre vraisemblable cette conjecture; toutes les présomptions, semble-t-il, sont en faveur de l'hypothèse contraire. Ainsi comprise, l'histoire des Hétéens dérogerait à la loi qui a paru jusqu'ici se dégager de l'ensemble des faits que nous avons étudiés; pour une fois, la civilisation, au lieu de se propager d'Orient en Occident, aurait marché dans la direction opposée. Sans aucun doute, cet accident a pu se produire, sur un point donné, par suite de circonstances particulières. Encore faudrait-il trouver, dans ce que l'on sait des circonstances et du milieu, de quoi justifier cette apparente anomalie; mais ce n'est point ici le cas. La plastique hétéenne et cette écriture qui n'en est qu'une des applications doivent dater du même temps; or dans tous les ouvrages d'architecture et de sculpture que l'on croit pouvoir attribuer à ce peuple, on sent l'influence de l'art chaldæo-assyrien ou, à un moindre degré, celle de l'art égyptien. On sait, par le traité conclu entre Ramsès et Khitisar, que dès lors les Khiti étaient en possession de leur écriture et savaient prêter une figure à leurs dieux; mais, avant le siècle que remplit la lutte à laquelle mit fin cette convention, aucun conquérant africain ou asiatique n'avait jamais franchi les passes de l'Amanus et du Taurus; plusieurs centaines d'années devaient même

1. SAYCE, dans Wright, *The Empire*, p. 177.

2. Ce dessin a été exécuté d'après une photographie, la première que l'on ait prise de ces rocs de la Cappadoce, qui nous a été obligeamment communiquée par M. John Henry Haynes. Sur la physionomie étrange de tout ce district cappadocien, d'*Urgule*, d'*Utch-hissar* et de *Soanli-dérési*, voir Reclus, *Géographie universelle*, t. IX, pp. 562-564.

3. Ces cônes sont marqués, sous le nom de *Basalt-kuppen*, sur la carte que M. Kiepert a dessinée pour le rapport de M. Puchstein; il en est question à la page 2 du rapport : « Ce district, dit l'auteur, a un sol de basalte, et de nombreux cônes qui s'élèvent parfois jusqu'à une hauteur assez considérable lui donnent une physionomie très singulière. »

encore s'écouler avant que les légions assyriennes se montrassent au delà de l'Euphrate. Entre les peuplades barbares qui erraient, éparses et clairsemées, sur le plateau de l'Asie Mineure et la population sédentaire des villes et des campagnes de l'Asie Mineure, il ne pouvait d'ailleurs presque pas y avoir de commerce, dans ces âges reculés; la différence des habitudes et des besoins était trop grande pour que, d'une région à l'autre, il y eût un mouvement d'échanges capable de produire des effets utiles. On ne voit pas sur quel fil aurait couru, jusqu'au delà du Taurus, l'étincelle de vie, d'où et comment elle serait venue, en Cappadoce, éveiller les esprits et les provoquer à ces efforts d'où naît la civilisation. Dans le Naharana, les conditions étaient autrement favorables; par la Cœlé-syrie, on touchait à l'Égypte ou du moins aux possessions égyptiennes et, par la batellerie de l'Euphrate, on était en relations avec la Chaldée. De quelque côté qu'ils sortissent de leur territoire, pour trafiquer ou pour piller, les Hétéens apercevaient des inscriptions et des sculptures, des forteresses, des palais et des temples. Quand il envahit le pays des Khiti, Ramsès, dans une de ses campagnes, y trouva une de ses statues; elle avait été enlevée par l'ennemi au cours de l'une des incursions qu'il avait faites dans la Syrie méridionale [1]. Le commerce, en même temps, leur apportait à domicile les produits d'industries déjà très savantes, des étoffes et des vases de terre ou de métal, des cachets et des bijoux, des armes et des instruments de tout genre. Ainsi encadrés, stimulés et piqués au jeu par ces exemples, aidés de tous ces secours, les Hétéens, une fois qu'ils se sentirent les maîtres incontestés d'un pays spacieux, fertile et bien arrosé, eurent certainement hâte de travailler à se donner tout cet appareil de la vie policée dont le prix se révélait à eux par une facile comparaison. Sans doute ils ne parviendraient pas à égaler leurs voisins, ces peuples adultes chez lesquels la civilisation avait déjà tout un long et riche passé; mais ils devaient arriver, mais ils sont arrivés à s'assurer le nécessaire, à s'organiser et à s'outiller de manière que les plus puissantes monarchies du monde oriental eussent à compter avec ces parvenus.

Ce serait donc sur l'Oronte et non sur l'Halys que se serait aggloméré le premier noyau de la nation hétéenne, que celle-ci aurait inventé son écriture, adopté son costume national, créé sa tactique militaire. Lorsqu'elle se sentit ainsi armée pour l'action, elle éprouva bientôt cette espèce d'inquiétude, ce besoin de se répandre au dehors, ces

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édition, p. 224.



389. — Cônes de roc, près d'Utch-hissar. Dessin de Saint-Elme Gautier.

appétits de conquête qui, à une certaine heure de leur développement, s'emparent de tous les peuples jeunes et les poussent en avant, au delà des mers ou des montagnes qui bornent leur horizon. Vers l'est et vers le sud, le chemin était barré; on se jeta à l'ouest; on escalada ou on tourna le Taurus, on découvrit, on envahit, on parcourut l'Asie Mineure; on en soumit sans peine les tribus principales, celles du moins qui vivaient dans la partie découverte de la péninsule, tout ce qui ne se cacha point dans les épaisses, dans les impénétrables fo êts de la chaîne des Olympes. Quand ils franchirent les monts, les Khiti avaient sur toutes ces peuplades un avantage qui mettait toutes les chances de leur côté; ils possédaient, ils savaient travailler les métaux. L'un des groupes qui ont formé la nation hétéenne avait-il apporté cette industrie des hautes vallées de l'Euphrate et de l'Halys, de ce pays des Chalybes où la tradition antique plaçait un des berceaux de la métallurgie? Est-ce en Syrie, au moment où il opérait son mouvement de concentration, que le nouveau peuple apprit ce métier, à l'école des Chaldéens et des Égyptiens? On l'ignore; mais il est certain que le métal abondait chez les Hétéens et qu'ils en firent de très bonne heure une grande consommation. C'est ce que suffit à prouver leur écriture, comme on l'a très ingénieusement remarqué[1]. Les peuples qui ont d'abord écrit sur l'argile, comme les Chaldéens, ou, comme d'autres, sur la pierre et sur le bois, gravent leurs lettres en creux; sur le métal au contraire, la manière la plus simple et la plus rapide de dessiner les signes, c'est de les faire saillir, avec le marteau et le ciselet, par de petits coups donnés sur l'envers d'une plaque très mince. Les Hétéens ont d'abord écrit au repoussé; puis, accoutumés à ces caractères en relief, ils en ont conservé l'habitude quand ils se sont attaqués à la pierre. L'histoire et les monuments figurés confirment cette conjecture. L'argent était commun chez les Hétéens; ils le trouvaient dans ces mines qui, sous le nom de *Gumuch-maden*, sont encore exploitées en Lycaonie et dans le nord de la Cappadoce[2]. C'est sur une plaque de ce métal qu'était écrit, en caractères hétéens, l'exemplaire du traité qui fut présenté à Ramsès par les ambassadeurs de Khitisar. La bosse de Tarkudimme (fig. 262), où se lit le nom d'un prince hétéen, est faite du même métal. A plus forte

1. Sayce, *The Monuments*, p. 251.

2. Sur les mines d'argent du Pont, voir Reclus, *Géographie universelle*, t. IX; Hamilton, *Researches*, t. I, pp. 169, 234-238. Sur celles du *Boulgar-dagh*, en Lycaonie, voir Reclus, t. I, p. 475. Sayce mentionne encore, comme ayant peut-être été exploitées par les Hétéens, des mines d'argent dont il a découvert les traces dans le *Gumuch-dagh*, au nord de la plaine du Méandre (*The Monuments*, p. 307).

raison le bronze était-il d'un usage courant. Des vases en bronze sont figurés sur les bas-reliefs ; le bronze entrait pour beaucoup dans la fabrication de ces chars de guerre que les Hétéens opposaient, devant Cadech, à ceux des Égyptiens. Au moment des premières rencontres, certaines tribus de la péninsule n'avaient peut-être encore, pour se défendre, que des haches et des couteaux de pierre, des flèches armées de pointes de silex ; les Hétéens étaient armés dès lors de ces cimeterres que nous leur voyons dans le bas-relief du couloir, à Boghaz-keui, de la hache à deux tranchants et de la massue terminée par une lourde boule en métal, enfin de cette courte épée que portent au flanc tous leurs chefs. L'emploi de pareilles armes assurait une supériorité marquée à ceux qui en avaient ainsi le monopole.

Encore attardées dans leurs habitudes d'isolement et de farouche indépendance, ces tribus ne pouvaient résister à des soldats ainsi équipés, qui s'étaient mesurés d'ailleurs avec les meilleures troupes régulières qu'il y eût alors en Asie, avec les vieilles bandes de Séti et de Ramsès ; peut-être les habitants de la péninsule acceptèrent-ils sans lutte une suprématie qui leur présentait plus d'avantages que d'inconvénients. Les appelait-on au combat, en cas de guerre avec l'Égypte, avides d'aventures et de butin, ils accouraient au premier signal ; en temps de paix, les Hétéens fournissaient à leurs nouveaux sujets, par le trafic dont ils avaient ouvert les voies, toutes ces marchandises ouvrées, tous ces objets de première nécessité ou de luxe grossier dont les sauvages mêmes ne peuvent bientôt plus se passer, dès qu'on leur en a appris l'usage. Ainsi, du même coup, les Hétéens trouvaient dans la péninsule des auxiliaires toujours prêts à grossir leurs armées, des clients qui leur achèteraient toutes leurs marchandises, des élèves qui ne demandaient qu'à s'instruire et à se dégager de la barbarie.

Cette vaste contrée, encore toute neuve, promettait et donnait trop à ses maîtres pour que ceux-ci ne cherchassent pas à y asseoir leur domination sur des bases solides ; afin de la surveiller de plus près, une partie de la nation hétéenne alla s'établir au delà des monts[1]. Là, dans la Cappadoce et dans la Lycaonie, les immigrants se fixèrent sans doute sur plus d'un point ; ils fondèrent plus d'un village qu'ils surent asseoir sur quelque hauteur d'un accès difficile et défendre par un de

1. C'est aussi l'hypothèse qu'adopte, dans son article *Kappadokien* de l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, E. Meyer, qui a tant étudié et qui connaît si bien l'histoire de l'Asie Mineure.



ces murs en gros blocs qu'ils avaient appris à dresser autour de leurs citadelles syriennes; mais le district où ils formèrent le groupe le plus compact et qu'ils occupèrent le plus fortement, ce fut ce district de la Ptérie qui commande deux bassins importants, celui de l'Halys et celui de l'Iris; leurs traces y subsistent, plus marquées et plus pressées que nulle part ailleurs, que celles mêmes qu'ils ont laissées dans leur patrie première, et ce qui donne à la postérité l'idée la plus haute de ce peuple, de ses ambitions et des ressources dont il disposait, c'est l'enceinte de *Boghaz-keui* et les bas-reliefs d'*Iasili-kaïa.*

Par la force des choses, les Hétéens de la Cappadoce ou Hétéens occidentaux durent former bien vite un royaume indépendant. Séparés de leurs compatriotes syriens pendant plusieurs mois de l'année par la neige qui obstruait les passages, ils n'avaient alors pas de secours et, par conséquent, pas d'ordres à attendre des princes qui régnaient sur l'Oronte. Cependant les relations restèrent longtemps très étroites entre les deux fractions de cette race, malgré la distance. Les Cappadociens profitèrent de tous les progrès réalisés en Syrie et quand, au sud du Taurus, leurs frères étaient attaqués par l'Égypte, ils leur apportaient le concours de leurs propres troupes et celui des tribus dont ils étaient les suzerains: c'est ainsi que les peuples de la Syrie et ceux de l'Asie Mineure prirent part, les uns auprès des autres, aux combats épiques qui se livrèrent autour de Cadech, puis à ces furieux assauts que les frontières de l'Égypte eurent à subir sous Méneptah et Ramsès III. Plus tard, lorsque l'Égypte, après avoir repoussé et rejeté bien loin les envahisseurs, eut renoncé aux conquêtes lointaines et que ne se fit plus sentir la nécessité d'un commun et puissant effort, les relations, à ce qu'il semble, devinrent moins étroites. Nous ne voyons pas que les Hétéens de la Ptérie aient marché au secours des Hétéens du Naharana, quand ceux-ci furent menacés et, de règne en règne, plus durement pressés par les conquérants assyriens; dans les bulletins de victoires gravés sur les murs de Ninive, nulle part il n'est question d'auxiliaires asiatiques qui seraient venus défendre Gargamich contre Sargon comme ils avaient autrefois défendu Cadech contre Ramsès. L'étude des débris de la sculpture confirme les inductions que l'on tire du silence de ces documents; ceux des monuments de la Cappadoce qui ressemblent le plus à ceux de la Syrie, ce sont les bas-reliefs qui paraissent les plus anciens; comparez les dalles d'*Euiuk* (fig. 328-344) aux stèles de *Marach* (fig. 280-281) et à celle de *Roum-kalé* (fig. 283). La ressemblance est bien moins marquée dès que la comparaison porte,

dans les deux séries, sur ceux de ces ouvrages qui paraissent les plus récents. A partir du moment où les maîtres de Ninive commencèrent de faire sentir leur ascendant jusque sur le moyen Euphrate, le sculpteur hétéen, à l'est du Taurus, s'est surtout attaché à copier les modèles assyriens; il est tel bas-relief (fig. 279), tel fragment (fig. 290) qui pourrait presque passer pour l'œuvre d'un des artistes employés à la décoration des palais du Tigre[1]. En Asie Mineure, au contraire, pendant le même temps, la statuaire, quoique exploitant toujours le même fonds de motifs et de symboles, suit pourtant, dans ses efforts et dans ses progrès, une direction indépendante, comme on le reconnaît au caractère de l'exécution. A Boghaz-keui, surtout dans les figures du couloir, la facture a une sobriété, une certaine élégance discrète qui ont pu suggérer parfois l'idée de voir dans ces images comme les devancières de l'art grec. Autre différence : les Hétéens occidentaux ont eu, bien plus que leurs frères de Syrie, l'habitude de ciseler leurs bas-reliefs dans les parois de roc; sans doute, ce qui leur en a donné l'idée, c'était la nature même des roches qu'ils avaient à leur portée[2]; la pierre volcanique de la Syrie septentrionale se prêtait moins à ce genre de travail que les calcaires qui abondent sur le plateau et dans les vallées de l'Asie Mineure. Il n'en est pas moins vrai que cette sculpture rupestre, comme on peut l'appeler, a pris en Cappadoce un développement qu'elle n'a eu nulle part ailleurs dans le monde ancien,

1. C'est sous l'influence de l'Assyrie que paraît s'être introduite chez les Hétéens l'habitude de porter la barbe et de la porter frisée, à plusieurs étages de boucles, telle qu'on la voit dans les sculptures de la Mésopotamie. Parmi les signes de l'écriture hiéroglyphique hétéenne, il en est plusieurs qui représentent la tête humaine avec divers attributs (fig. 256) et elle y est toujours imberbe; de même, dans les bas-reliefs de l'Égypte, les Khiti et leurs alliés asiatiques sont toujours figurés avec le visage glabre (fig. 257, 259, 260, 349, 388). Il en est de même sur ces stèles de *Marach* (fig. 282) et ces bas-reliefs d'*Euiuk* qui nous ont paru les plus anciens monuments de la sculpture hétéenne; partout là, point de barbe. Au contraire, celle-ci se montre dans les bas-reliefs qui nous ont semblé les plus récents, dans ceux où se fait sentir l'imitation des types et des modèles assyriens (fig. 276, 279, 290). En Asie Mineure, les visages imberbes dominent; il y a pourtant quelques personnages barbus (pl. VIII, E, en tête du cortège de gauche, fig. 352, 354). Nulle part mieux que dans cette dernière figure, celle d'*Ibriz*, on ne voit la préoccupation de copier cette disposition de la barbe et de la chevelure par laquelle se distinguaient les soldats des Salmanazar et des Sargon, les puissants maîtres de toute l'Asie antérieure.

2. Il semble bien y avoir eu aussi en Syrie des sculptures exécutées dans la roche vive, que leur caractère permettrait d'attribuer aux Hétéens; on en signale près d'Antioche (SAYCE, *The Monuments*, p. 269) et dans les montagnes qui sont à l'est d'Alexandrette (SAYCE, *The bilingual inscription of Tarkondêmos*, p. 306); mais les détails manquent, et ces figures n'ont pas été vues par des archéologues assez compétents pour que l'attribution à l'art hétéen en soit certaine.



sauf en Égypte, et c'est encore là un trait particulier qui distingue la civilisation primitive de la péninsule [1].

Ces indices nous auraient fait défaut qu'un regard jeté sur la carte nous en aurait appris presque autant. A l'époque même où les deux branches de la nation paraissent avoir été le plus étroitement unies, il y a eu plutôt une confédération hétéenne qu'un empire hétéen. Aussi bien, on a peine à croire que les rois de Gargamich et de Cadech aient jamais été en mesure de conduire leurs armées à travers l'Asie Mineure; ils avaient, en Syrie même, assez à faire avec leurs voisins. On ne saurait guère cependant se refuser à voir les souvenirs et les témoins d'une conquête hétéenne dans ces guerriers dont l'image, sculptée à l'entrée des défilés, semble attester qu'ils les ont forcés et franchis en vainqueurs. N'est-ce pas ainsi que les conquérants égyptiens et assyriens ont laissé leur effigie et leur nom ciselés en Syrie, sur les rochers de la gorge du Lycus ou *Nahr-el-kelb* [2] ? Tout s'explique si l'on suppose des expéditions entreprises par les Hétéens occidentaux, par ceux de la Cappadoce. Ils étaient maîtres des gués de l'Halys; ils avaient, comme le prouvent les ruines de *Ghiaour-kalé*, bâti des forteresses au delà du fleuve, sur les routes qui menaient vers l'occident; tout les conviait à envahir ces vastes plaines où ils ne rencontraient devant eux que des peuplades à demi sauvages dont ils avaient aisément raison, avec la supériorité de leur armement et de leur tactique; devant Cadech, tandis que leurs chars, montés par trois hommes, deux combattants et un conducteur, parcourent au galop la plaine, leurs gens de pied, armés de la lance et d'une courte dague, forment une phalange profonde, aussi bien ordonnée que la phalange égyptienne [3]. Ce n'est pas de Gargamich ou de Cadech que l'on a jamais pu gouverner l'Asie Mineure, qui est séparée de ces places par toute l'épaisseur de l'Amanus et du Taurus; ce n'est même pas de Tarse, qui communique plus facilement avec la Syrie qu'avec le plateau de l'Anatolie; mais il ne répugne pas d'admettre que, pendant deux ou trois siècles, la ville la

1. Le mot *rupestre* n'a été employé jusqu'ici que par les botanistes; ils s'en servent pour désigner les plantes qui aiment à pousser sur le roc. Nous demandons la permission de l'appliquer à toute une catégorie d'ouvrages de la statuaire, à ceux qui sont taillés dans la roche vive; ce sera étendre l'usage du terme, mais non pas le détourner de son sens propre.

2. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 651, fig. 312; t. III, pp. 6-8, fig. 2 et 3.

3. Cette phalange est celle que les Égyptiens qualifient de *tuhiru*, « les hommes de choix », et la qualité d'*ad en tuhiru*, « chef de phalange », désigne un des plus hauts personnages militaires de la cour du roi des Khiti. (Fr. Lenormant, *les Inscriptions hittiques*, p. 414).

plus importante de la péninsule, la seule même qui méritât ce nom, ait été celle dont la vaste et puissante enceinte couronne encore les hauteurs voisines du village de Boghaz-keui. La Troie de Schliemann, *Hissarlik,* n'est en comparaison qu'une pauvre bourgade; à *Boghaz-keui,* devant ces murs massifs qui ont plusieurs kilomètres de développement, en face de ces grands bas-reliefs où figurent les dieux et les rois de la cité, ses prêtres et ses défenseurs, on devine une vraie capitale. C'était de là que les rois hétéens, ceux qui sont représentés à *Ghiaour-kalé* et à *Nymphi,* partaient au printemps, avec leur armée, pour une de ces expéditions dont nous donnent une si vive idée les inscriptions et les bas-reliefs des conquérants de l'Égypte et de l'Assyrie. On allait ravitailler les garnisons d'outre-Halys et réparer les murs des forteresses qu'elles occupaient; on châtiait les sujets qui s'étaient révoltés; à chaque campagne nouvelle, on poussait plus loin qu'on ne l'avait fait dans la précédente; on recevait des soumissions et des tributs; au bout de quelques mois, on revenait, chargé de butin, poussant devant soi des troupeaux de bétail et de captifs; ce sont peut-être des prisonniers, ainsi ramenés des rivages mêmes de la mer Égée, qui ont bâti les forts et les murailles de la citadelle cappadocienne.

C'est à ces vainqueurs hétéens qu'il convient, croyons-nous, de rapporter les faibles souvenirs que la mémoire grecque avait gardés de conquérants orientaux qui, à une époque très reculée, auraient étendu leur domination jusque sur les côtes de la Méditerranée; seulement ces souvenirs nous sont arrivés sous la forme qu'ils ont prise dans un temps où les esprits étaient encore tout frappés par des événements récents, tout occupés de la prodigieuse extension et de la chute rapide des empires assyrien et chaldéen; éblouis et émus par ce qu'ils entendaient raconter à ce sujet, les Grecs n'ont pas manqué de rattacher ces héros plus anciens à ce Bélus, à ce Ninus, à cette Sémiramis en qui se résumait pour eux toute l'histoire de l'Asie antérieure, de sa puissance militaire et de son génie créateur. Ils se trompaient; on le sait aujourd'hui. Les Assyriens n'ont jamais paru en armes à l'ouest du Taurus, et c'est seulement au septième siècle, sous Assourbanipal, que leur influence s'est fait sentir en Asie Mineure, par l'effet de la terreur qu'ils inspiraient. S'agit-il de personnages et d'événements très antérieurs, bien plus anciens que les exploits des Sargonides, c'est Hétéens qu'il faut entendre, lorsque la tradition parle des Assyriens. Nous aurions, par exemple, à voir un héros hétéen dans ce Memnon, fils de l'Aurore,

que l'on croyait parfois reconnaître, en Ionie, dans ces figures de guerrier sculptées sur le roc; cette attribution, qu'Hérodote mentionne tout en l'écartant[1], était d'accord avec la légende suivant laquelle Teutamos, roi d'Assyrie, aurait envoyé Memnon, avec deux cents chars de guerre, au secours de Priam son vassal[2]. On trouve la trace d'une confusion du même genre dans le nom que l'on donnait encore, sous les empereurs romains, à cette Hiérapolis de la Comagène qui avait hérité de Gargamich, la capitale des Hétéens orientaux; on l'appelait *Ninos vetus*, « la vieille Ninive » [3]. Enfin faut-il ne tenir aucun compte de la tradition lydienne, d'après laquelle Agron, le fondateur de la dynastie des Héraclides, qui avait précédé celle des Mermnades, aurait été fils de Ninus et petit-fils de Bélus[4]? L'histoire proprement dite ne commence, pour la Lydie, qu'avec ce Gygès, le Gugu des inscriptions cunéiformes, qui paya tribut à Assourbanipal; on ne savait rien de la période précédente, au cours de laquelle la Lydie n'avait pas encore commencé de jouer un rôle dans les affaires de la péninsule; mais ces noms de Bélus et de Ninus, placés en tête des listes royales, semblent indiquer que l'on avait conservé le vague souvenir d'un âge où la vallée de l'Hermus était au pouvoir de maîtres originaires de l'Orient lointain. Ces listes royales n'ont dû être dressées que sous les Alyatte et les Crésus; mais on a pourtant le droit d'y chercher l'idée que les Lydiens se faisaient de leur propre passé. Voici d'ailleurs qui ne laisse pas d'être curieux; si l'on accepte la chronologie qu'Hérodote emprunte à ses sources lydiennes, les cinq cents ans qu'il attribue à la dynastie des Héraclides, on se trouve ainsi reporté vers la fin du treizième siècle; or, d'après toutes les données que l'on a tirées des documents égyptiens et assyriens, c'est à peu près vers ce temps que l'on inclinerait à placer le moment où la puissance hétéenne atteignit son apogée et s'étendit le plus loin vers l'Occident[5]. Plus tôt, les Hétéens de la Cappadoce, mêlés à la lutte contre l'Égypte, avaient les mains moins libres du côté de la péninsule; plus tard, ils auraient trouvé sur leur chemin une population très dense, ces tribus thraces de laboureurs et de pâtres

1. HÉRODOTE, II, 106.
2. DIODORE, II, 22.
3. AMMIEN MARCELLIN, XIV, VIII, 7. Les renseignements que donne cet historien sur les provinces orientales de l'empire ont une valeur toute particulière; il les avait parcourues, il y avait séjourné; il s'était enquis, avec une curiosité intelligente, de leur histoire et de leurs traditions.
4. HÉRODOTE, I, 7.
5. La remarque est de M. Sayce (*The Monuments*, p. 273).

qui, sous le nom de Phrygiens, s'établirent entre l'Halys et les sources du Sangarius et de l'Hermus.

Du jour où cette barrière vivante se dressa au centre même du plateau, la décadence commença pour les Hétéens. Ce n'avaient été que des conquérants; ils n'avaient pas plus peuplé les provinces occidentales de l'Asie Mineure que les Assyriens ne peuplèrent les contrées que leurs rois parcoururent si souvent en vainqueurs, l'Arménie et la Susiane, la Palestine et l'Égypte. Refoulés au delà de l'Halys par les Phrygiens, les anciens maîtres de la péninsule ne pouvaient plus songer aux expéditions lointaines; mais c'était sur leur territoire que passaient les routes de caravanes par lesquelles se faisaient les échanges entre la Mésopotamie et l'Asie Mineure; ils restaient donc les intermédiaires obligés d'un commerce qui avait son activité. Ils gardaient d'ailleurs l'avantage d'avoir été les premiers, dans cette contrée, à savoir écrire et à posséder un art original, à créer des types divins auxquels la sculpture avait donné une certaine consistance, à instituer des cultes qui comportaient des cérémonies pompeuses; leur prestige dut survivre, pendant un certain temps, à leur puissance militaire, et leur influence continuer de s'exercer sur les peuples limitrophes. Cette action prit fin lorsque ces peuples, Lyciens et Cariens, Phrygiens et Lydiens, après avoir mis à profit les leçons qu'ils avaient reçues de ces premiers initiateurs, eurent encore fait de nouveaux progrès, grâce aux relations qu'ils avaient nouées avec les Phéniciens et les Grecs. Il vint un moment, vers le huitième siècle, où les rôles étaient renversés, où la civilisation était plus avancée à l'ouest qu'à l'est de l'Halys; dès lors, c'en était fait de la prépondérance des Hétéens, que leurs aventures et leurs prouesses mêmes avaient peut-être d'ailleurs affaiblis et presque épuisés. Les princes cappadociens prêfèrent sans doute hommage aux Sargonides; c'était le moyen d'éviter leur visite, de ne pas être violemment dépossédés, comme l'avaient été par Sargon les Hétéens orientaux; après la chute de Ninive, ils devinrent les vassaux des Mèdes, puis ceux des Perses. C'est à ce titre que, vers 560, ils furent attaqués par Crésus; les victoires sans lendemain du roi de Lydie eurent pour effet de dissoudre et de détruire le groupe ptérien, celui qui avait pour centre la place forte de Boghaz-keui; or, nous l'avons vu, si, vers le milieu du sixième siècle, les arts et l'écriture des Hétéens vivaient encore quelque part, c'était dans ce district, tout plein de leurs monuments. La tradition fut brisée par cette catastrophe et ne se renoua plus; ce qui restait de la vieille race des conquérants se fondit avec les débris

des tribus qui l'avaient peut-être précédée dans cette région, les Mosques et les Tibaréniens des Grecs. Du mélange de tous ces éléments se forma la nation cappadocienne; celle-ci, longtemps gouvernée par les satrapes perses, eut ensuite, après Alexandre, des souverains particuliers, les Ariarathe et les Ariobarzane; mais, sous l'un comme sous l'autre régime, jamais plus elle ne fit œuvre virile, et elle finit par être si méprisée que le titre même de Cappadocien était presque une injure[1].

C'est ainsi que, vers le temps où les Grecs prenaient pour eux la fonction d'historiographes du monde civilisé, les Hétéens disparaissaient de l'histoire, où ils n'ont même pas laissé leur nom; si, pour l'y rétablir, l'érudition moderne n'a reculé devant aucun effort, c'est que, dès les premiers pas qu'elle a faits sur ce terrain, elle a deviné un rôle important et méconnu. Elle ne saurait avoir péri tout entière, cette civilisation que les Hétéens ont importée, de la Syrie septentrionale, sur le plateau et dans les principales vallées de l'Asie Mineure. Selon toute apparence, c'est à elle que remontent ces cultes panthéistiques de la péninsule, qui ont un caractère si particulier et dont la trace se retrouve jusqu'en terre grecque, jusqu'à Éphèse par exemple, ces rites orgiastiques auxquels présidaient, comme à Comana, à Zéla, à Pessinunte, des prêtres-rois, parfois eunuques eux-mêmes, entourés en tout cas et d'eunuques et de milliers d'hiérodules des deux sexes[2]. La Phrygie n'a peut-être fait qu'emprunter à la Cappadoce, où ces cultes et ces rites persistèrent jusqu'aux derniers jours de l'antiquité, les types d'Atys et de Cybèle, ce dernier surtout, celui de la grande déesse mère, que l'on adorait sous divers noms, et dont l'Artémis d'Éphèse n'est qu'une des formes secondaires. Dans ces bas-reliefs qui se déroulent, en une longue frise, sur les parois du sanctuaire de Boghaz-keui, on devine des croyances qui, par leur principe et par leurs manifestations, rentrent dans la catégorie des religions que l'on a coutume d'appeler

1. Ed. Meyer (article *Kappadokien*, dans l'*Encyclopédie d'Ersch et Gruber*) incline à croire que l'élément aryen aurait dominé en Cappadoce, dans les temps historiques. Le seul indice qu'il allègue à l'appui de cette hypothèse, ce sont ces terminaisons ασσος et ηνη que présentent, dans ce pays, un certain nombre de noms de lieux; la raison est d'autant plus faible que nous ne connaissons tous ces noms que par des transcriptions grecques. Le nom de *Kappatuca* était, comme l'indique Hérodote à plusieurs reprises, le nom que les Perses donnaient à ce pays, quand les Grecs l'appelaient encore Syrie; on le trouve en effet dans les inscriptions perses; mais il reste inexpliqué.

2. Sur les origines et sur l'histoire du culte d'Éphèse, sur les éléments tout asiatiques qui y gardèrent toujours une grande place, voir la dissertation de Curtius intitulée : *Beitræge zur Geschichte und Topographie Klein-Asiens* (*Ephesos, Pergamon, Smyrna, Sardes*), in-4°, 1872, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.



phrygiennes. La divinité féminine, de quelque nom qu'elle fût appelée en Ptérie, y a comme supports les lions qui traînaient son char à Pessinunte et la couronne murale dont elle y était coiffée. Ailleurs, à Marach (fig. 281), sur une stèle qui paraît avoir un caractère funéraire, une femme tient un fruit que l'art grec, lui aussi, a aimé plus tard à représenter, comme emblème de la vie et de la fécondité, la grenade ruisselante de jus et pleine de ces pépins dont chacun est une semence. Est-ce là une pure rencontre, une simple coïncidence? Nous insisterons moins sur ces fleurs qui, à Boghaz-keui et à Euiuk (fig. 337), se trouvent dans la main des déesses; c'est là sans doute un motif familier aux premiers sculpteurs grecs; mais il a pu aussi leur être suggéré par les monuments égyptiens et phéniciens, où il est d'un fréquent usage.

Les Hétéens ont eu, à l'époque où ils balançaient la fortune de l'Égypte, une puissante organisation militaire; les peuples qui se sont instruits à leur école ont certainement imité leur armement et leur tactique; ainsi c'est de la Cappadoce qu'a dû se répandre dans toute la péninsule l'emploi de ces chars de guerre qui jouent un rôle si important dans les batailles homériques. Pour se représenter les chars qu'Hector et Achille conduisaient dans la plaine de Troie, les archéologues vont chercher dans les bas-reliefs égyptiens l'image de ceux que les Khiti lançaient, sous les murs de Cadech, contre l'armée de Ramsès[1]. En revanche, ce n'est certainement pas des Hétéens, dont l'armure défensive reste si élémentaire, que viennent ce casque, cette cuirasse, ce bouclier, ces jambières de métal qui font de l'hoplite grec « un homme d'airain »[2]; mais les armes que l'on voit figurées soit dans les bas-reliefs de la Ptérie, soit dans les peintures égyptiennes qui représentent des Khiti, sont celles que l'art hellénique prête aux Amazones, le bouclier échancré, la massue, la hache à un ou deux tranchants; cette dernière est l'arme carienne par excellence, l'attribut du Jupiter de Labranda, et les Cariens, qui ont emprunté certaines

1. Helbig, *Das Homerische Epos aus den Denkmälern erläutert*, 1884, in-8°, p. 88-95. D'après le poème de Pentaour, les Khiti et leurs alliés mettent en ligne, autour de Cadech, jusqu'à 2500 chars de guerre. Quelques-uns des historiens de l'Égypte sont disposés à croire que les Égyptiens ne sont pas les inventeurs du char de guerre, qu'ils en ont emprunté le type et l'usage aux peuples de l'Asie antérieure (Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, pp. 273 et suivantes; Ebers, *Ægypten und die Bücher Mose's*, I, p. 221).

2. Hérodote, III, 152. M. Sayce n'apporte rien à l'appui de son dire que « le casque grec » serait d'origine hétéenne, que les Grecs l'auraient reçu des Hétéens par l'intermédiaire des Cariens (Sayce, *Transactions of the society of biblical archæology*, t. VII, p. 303). Je ne puis voir dans le bonnet hétéen un casque de bronze.



lettres à l'alphabet issu du système de signes qu'avaient créé les Hétéens, n'étaient pas protégés, comme les Lyciens, par un rempart de montagnes presque infranchissables ; ils ont pu recevoir la visite des conquérants qui ont poussé jusqu'à l'embouchure des fleuves que reçoit la mer Égée.

Quant à l'art hétéen, il est toujours demeuré assez rude et assez pauvre; c'est pourtant lui qui, pendant quelque cinq ou six siècles, a fourni les principaux types et les principaux motifs dont aient disposé les peuples établis dans l'intérieur de la péninsule; ceux-ci ont dû, de proche en proche, les transmettre aux Grecs du littoral. Ainsi l'ornementation grecque la plus ancienne aime à représenter des animaux combattant par paires ou marchant en longues files; c'est ce qu'on voit, par exemple, dans les bas-reliefs du vieux temple dorique d'Assos, en Mysie, qui rappellent le combat du lion et du bélier, sculpté à Euiuk, ainsi que le lion passant de Kalaba. L'ordre ionique, comme son nom même en témoigne, a pris naissance dans les cités grecques de l'Asie Mineure; or, dans un édicule deux fois sculpté sur les rocs de Boghaz-keui, nous avons reconnu la colonne cannelée et le chapiteau à double volute qui caractérisent cet ordre. Sans doute, l'un et l'autre de ces motifs ont pu être suggérés aux Grecs par des ivoires et des vases de métal phéniciens; mais pourquoi ne seraient-ils pas arrivés jusqu'à eux aussi bien par la route de terre que par les chemins de la mer? Enfin, si l'on peut hésiter ici entre les deux suppositions, il n'en est pas de même pour ce noble type des Amazones, dont la poésie et la statuaire classique ont tiré un si beau parti. Ces prêtresses belliqueuses, auxquelles on attribuait la fondation de ce temple d'Éphèse où le culte a toujours gardé une couleur asiatique si franchement marquée, on a cru les apercevoir dans les bas-reliefs de Boghaz-keui, où elles exécuteraient une danse militaire en l'honneur de la divinité; en tout cas, la tradition les faisait venir du Thermodon, c'est-à-dire d'une vallée cappadocienne.

Héritiers de toute l'œuvre utile de la civilisation primitive, les Grecs ont eu au moins une idée du rôle qu'avaient joué avant eux, sur la scène du monde, les principaux de ces peuples dont ils recueillaient la succession; ils ont écrit à leur manière l'histoire des Égyptiens et des Chaldéens, des Assyriens et des Phéniciens; mais ils ont ignoré jusqu'au nom des Hétéens. On a, il est vrai, prétendu le retrouver dans ces *Kétéioi* que l'*Odyssée* mentionne parmi les défenseurs de Troie ; mais on ne sait même pas si κήτειοι est un nom propre; ceux des anciens com-

mentateurs qui l'interprétaient ainsi cherchaient à prouver qu'il s'agissait là d'une tribu qui habitait la Mysie, c'est-à-dire un pays qui touchait au théâtre de la lutte[1]. Voici qui est encore plus concluant : partout, dans les transcriptions qu'en ont données des documents de provenance diverse, le nom du peuple qui nous occupe a pour lettre initiale la gutturale aspirée, tandis que dans le mot *Kétéioi* il n'y a pas trace d'aspiration. La conjecture est de M. Gladstone[2]; comme beaucoup d'autres idées de ce brillant et dangereux esprit, elle a été trop facilement accueillie. Il convient donc d'écarter cette hypothèse, et c'est à peine si, dans la légende de Memnon, notre oreille entend comme un faible écho du grand bruit qu'ont mené jadis à t avers le monde oriental ces hardis batailleurs. On s'explique cet oubli; lorsque la curiosité des Grecs s'éveilla, la race hétéenne avait cessé de compter en Syrie, et la Cappadoce était masquée, pour les Ioniens, par tout un rideau de peuples interposés, Mysiens, Lydiens et Phrygiens, derrière lesquels se dérobaient, dans un obscur lointain, le bassin de l'Halys et les tribus qui l'habitaient. Cependant, chez Homère, dans le sixième livre de l'*Iliade*, je crois trouver une allusion sinon aux Hétéens eux-mêmes, tout au moins à leur écriture[3]. Il s'agit de ce fameux passage où le poète raconte comment Prœtos, roi d'Argos, voulant se défaire de Bellérophon,

> L'envoya en Lycie et lui donna des signes funestes,
> Ayant écrit sur une tablette pliée en deux beaucoup de traits meurtriers.

En jetant les yeux sur la tablette, le roi de Lycie comprit le message que lui apportait Bellérophon et n'épargna rien pour satisfaire Prœtos. On a voulu quelquefois conclure de ce texte que l'écriture était connue et pratiquée du temps d'Homère; mais, s'il en eût été ainsi, on trouverait dans les deux poèmes bien d'autres allusions à cette pratique; la vie contemporaine ne se réfléchit-elle pas tout entière dans l'épopée, comme en un clair et fidèle miroir? Non, certes, le poète n'imaginait pas que l'on pût fixer sur une matière quelconque un de ces chants qu'il récitait dans la demeure des princes ioniens; mais, d'autre part, dans les vers que nous avons traduits, il n'est évidem-

1. HOMÈRE, *Odyssée*, XI, 521. D'après Didyme, Alcée avait employé Κήτειος dans le sens de Mysien.

2. GLADSTONE, *Homeric synchronisms*, pp. 174-182.

3. HOMÈRE, *Iliade*, VI, 168-169.

> Πέμπε δέ μιν Λυκίηνδέ, πόρεν δ' ὅγε σήματα λυγρά,
> γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλά.

ment pas question d'un signe convenu, d'une sorte de tessère sur le vu de laquelle le roi de Lycie aurait su tout d'abord ce qu'il avait à faire. Il est difficile d'admettre que Prœtos eût prévu le cas d'un homme qu'il enverrait à son beau-père pour que celui-ci le tuât. Dans cette hypothèse, pas n'eût été besoin ni d'une tablette fermée et scellée, ni de « beaucoup de traits meurtriers », θυμοφθόρα πολλά. Pour que le poète et ses auditeurs admissent que l'on pouvait donner ainsi par lettre une pareille commission, il fallait que, sans savoir écrire, ils eussent vu de l'écriture; or quelle est la seule écriture dont les monuments aient dû souvent frapper leurs regards, dans la contrée qu'ils habitaient et dont beaucoup n'étaient jamais sortis? N'est-ce pas celle de ces anciens conquérants, qui avaient laissé leurs noms et ceux de leurs dieux gravés sur les rocs en assez d'endroits pour qu'aujourd'hui, après tant de siècles, nous retrouvions encore lisibles nombre de ces inscriptions? Ces mêmes signes, les Ioniens ne les apercevaient-ils pas aussi sur maints objets que leur apportait le commerce qu'ils entretenaient avec les peuples des hautes terres, sur des cylindres en hématite qui servaient de cachet aux chefs des tribus de l'intérieur, sur ces sceaux en argile cuite apposés aux ballots de marchandises qu'apportaient les caravanes, sur des plaques de métal semblables à celle qui porte le nom de Tarkudimme, sur des vases comme celui que l'on a recueilli récemment à Babylone et qui est tout couvert de caractères hétéens[1]? Depuis que l'on s'est appliqué, dans ces dernières années, à chercher ces objets en Asie Mineure, on les y a ramassés en assez grand nombre, et ils devaient y être très communs au temps des aèdes dont l'œuvre poétique vint s'achever et se résumer dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. En examinant d'un œil curieux tous ces signes, ces figures d'hommes, d'animaux et de choses diverses, on comprenait que ces images avaient un sens pour qui possédait la clé de ce langage mystérieux, et c'est ainsi que le poète n'étonnait personne quand il mettait Prœtos en correspondance avec le roi de Lycie[2].

L'attention était ainsi appelée sur ce moyen de communication, sur cette représentation de la pensée par des signes conventionnels. Le moment n'était pas loin où, dans cette société intelligente et avide de progrès, on voudrait s'approprier l'usage d'un aussi précieux instru-

1. Wright, *The Empire*, pl. xxv.
2. Il semble que les commentateurs anciens aient deviné de quelle nature pouvaient être les signes dessinés par Prœtos sur la tablette; c'étaient, disait Aristarque, des εἴδωλα, des *images*, non des γράμματα, des *lettres*.

ment. Où commença-t-on d'appliquer au grec les lettres de l'alphabet phénicien? Nous n'arriverons probablement jamais à le savoir; mais ce qui est certain, c'est qu'avant cette tentative il en avait été déjà fait une autre, celle dont témoignent les inscriptions en caractères cypriotes. L'alphabet syllabique de Cypre est plus ancien que l'alphabet dit cadméen, qui pousse bien plus loin l'analyse du son articulé, qui rend bien mieux toutes les nuances de la prononciation. Si l'alphabet cadméen était venu le premier, on s'y serait tenu toujours et partout, on n'aurait pas essayé d'un autre système. L'esprit de l'homme ne passe pas du simple au composé, d'une notation commode et presque parfaite à une notation très gauche, qui multiplie les lettres sans réussir à en avoir pour tous les sons distincts de l'idiome parlé. On ne peut donc guère contester aux Hétéens l'honneur singulier d'avoir été les inventeurs du système de signes d'où a été tiré le premier alphabet qui ait servi à mettre par écrit les mots de la langue d'Homère et d'Eschyle, d'Hérodote et de Thucydide, de Platon et d'Aristote; ce titre, à lui seul, leur méritait de ne pas tomber dans l'oubli profond auquel on essaie d'arracher aujourd'hui leur mémoire.



ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 128, l. 3 de la note, *au lieu de :* 1866, *lisez :* 1886.

P. 131, l. 2 de la note 1, *au lieu de :* Hitsig, *lisez :* Hitzig.

P. 338, l. 5 et 6. La conjecture que nous énonçons là est due à M. Clermont-Ganneau (*The veil of the temple of Jerusalem at Olympia,* dans les *Quarterly statements* du *Palestine exploration fund,* avril 1878, pp. 79-81). Il y est arrivé en rapprochant très ingénieusement plusieurs textes anciens (I *Machabées,* I. 23-24. JOSÈPHE, *Antiquités judaïques,* XII, V, 2; PAUSANIAS, V, XII, 2).

P. 363, n. 2. Aux articles qui sont cités à l'appui de l'hypothèse que nous exposons sur l'emplacement probable des tombes royales de David et de ses successeurs, ajouter ceux-ci, qui ne sont venus à notre connaissance que quand ces pages étaient déjà rédigées : *Notes* by R[d] W. F. Birch, dans les *Quarterly statements* de 1886, pp. 26-34, 151-154. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, Birch n'a pas cessé de s'intéresser à cette question et il en a discuté les données avec beaucoup de pénétration.

P. 388, l. 27, *au lieu de :* les clients de Chaldée, *lisez :* les clients de la Chaldée.

P. 419, n. 3 : ajouter aux articles visés : SCHICK, *The aqueducts at Siloam,* avec carte (*Quarterly statements,* 1886, pp. 88-91).

P. 459 et fig. 250. Dans le tome XXXV des *Mémoires de la Société des antiquaires de France,* de Saulcy a publié un essai intitulé : *Note sur des projectiles à main, creux et en terre cuite, de fabrication arabe.* Il y signale l'erreur qu'a commise M. Greville J. Chester en attribuant, dans la *Recovery,* une origine antique et égyptienne à ces petits vases de terre noire et en forme de pomme de pin. De Saulcy avait eu à sa disposition un certain nombre de ces vases trouvés à Tripoli, de Syrie; il les avait examinés avec soin, et l'un d'entre eux lui avait laissé voir, appliqué quatre fois sur la panse, un timbre rond contenant une légende arabe dont le sens ne présente aucune incertitude. On lit, du premier coup d'œil : *Bi Hama,* « à Hama », c'est-à-dire « fabriqué à Hama ». On est donc parfaitement fixé sur l'origine arabe de ces vases singuliers et on voit qu'ils ne peuvent pas remonter plus haut que le moyen âge. De Saulcy fait un pas de plus. En étudiant et rapprochant différents textes de cette époque, il arrive à rendre très vraisemblable l'interprétation qu'il propose : ces capsules coniques auraient été des espèces de grenades, destinées au lancement du feu grégeois, et, quant à ce mercure dont la présence a été révélée par l'analyse chimique faite en Angleterre, qui sait, dit-il, si elle n'est pas due à l'emploi d'un vrai fulminate de mercure que le temps aurait décomposé, en mettant à nu le métal qui en était la base?

P. 503-504. M. Ary Renan, qui a visité en 1886 la Syrie septentrionale, me donne des détails qui tendent à confirmer l'hypothèse de Conder sur le site de Cadech. L'îlot où Robinson cherchait Cadech est d'une extrême petitesse; loin d'avoir pu porter une ville tout entière, il n'offrirait même pas assez de place pour une forteresse de quelque importance; à peine y aurait-on pu mettre une tour, et il n'y a d'ailleurs pas, sur son étroite surface, le moindre amas de débris. Le *Tell-nébi-mendeh* paraît répondre bien mieux à la situation d'une ancienne ville forte. Il s'élève à une soixantaine de mètres au-dessus du niveau de la plaine, et la base est assez large pour que tout un village se soit bâti sur ses pentes. Il était d'ailleurs facile de l'entourer d'eau; en effet, il est compris dans un angle que forment l'Oronte et un ruisseau affluent de la rive droite du fleuve; aujourd'hui même, cette colline est entourée de marécages, et il suffisait d'un barrage pour changer en un lac toute la campagne aux alentours du tertre. C'est ainsi qu'a été créé, un peu plus bas, le lac de Homs, dont les eaux n'ont qu'une très faible profondeur. Il se pourrait que la digue qui les maintient n'eût même pas l'antiquité que lui assigne la tradition locale. Après avoir énuméré les mers et les lacs de la Palestine, l'auteur d'un des traités compris dans le *Talmud* s'exprime ainsi : « Mais pourquoi ne compte-t-on pas la mer de Hames? Parce que l'empereur Dioclétien l'a formée par la réunion de différents fleuves. » (NEUBAUER, *Géographie du Talmud*, p. 24.)

Cadech, tout en perdant le nom sous lequel l'avaient connue les contemporains de Ramsès, n'a jamais cessé d'exister; peut-être a-t-elle été remplacée, sous les successeurs d'Alexandre, par la Laodicée du Liban (POLYBE, V, XLV, 7-10). Des fouilles faites au *Tell-nébi-mendeh* trancheraient la question. Il y a sur l'Oronte, en face de ce tertre, un pont dont le pauvre village actuel ne suffit pas à expliquer la présence.

P. 508. Brugsch lit *Mauna* (Mœonia) le nom que Rougé avait ranscrit *Iliouna*. Cette correction ne changerait d'ailleurs rien au caractère de la confédération à la tête de laquelle sont placés les Khiti. Il faudrait seulement y remplacer les ancêtres des Troyens par ceux des Lydiens.

P. 517, fig. 262. La plus récente étude qui ait été consacrée à la plaque de Tarkudimme est de M. A. Amiaud, sous ce titre : *Simple coup d'œil sur la bulle de Iovanoff et sur les inscriptions hétéennes* (dans la *Zeitschrift für Assyriologie* de Munich, 1886). M. Amiaud n'a aucun doute sur l'authenticité du monument et répète qu'il ne saurait y en avoir. Il commence par établir que, d'après le caractère de l'écriture, le monument est plus ancien que ne l'a cru M. Sayce et pourrait remonter jusqu'au onzième siècle avant notre ère ; il élève des doutes sur la lecture d'un ou deux des signes cunéiformes et réclame un nouvel examen du moulage. Venant ensuite à l'étude des caractères hétéens, il critique les valeurs qu'a proposé de leur assigner M. Sayce, et il émet lui-même quelques conjectures à ce sujet ; enfin il termine en se demandant s'il n'y aurait pas lieu d'établir une comparaison entre les signes de l'alphabet phénicien et ceux des inscriptions hétéennes, si les Phéniciens, comme on l'a dit pour les Cypriotes, n'auraient pas tiré leurs lettres, avec le nom qu'elles portaient, des hiéroglyphes hétéens. Cette recherche, dont l'intérêt a déjà été signalé par Ed. Meyer, dans sa *Geschichte des Alterthums* (t. I, p. 238), mériterait de tenter un critique. La théorie de l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien, malgré le succès qu'elle a obtenu, n'est peut-être pas encore au-dessus de toute contestation. Une difficulté subsiste : la signification des noms des lettres phéniciennes, très claire dans un grand nombre de



cas, ne présente aucun rapport avec le sens des hiéroglyphes auxquels on a voulu faire remonter ces lettres par l'intermédiaire de l'hiératique. Et par ce qu'elle contient et par ce qu'elle suggère, cette dissertation de 15 pages mérite donc d'attirer l'attention.

P. 530, n. 2. Les deux lions que nous avons indiqués comme voisins d'*Albistan* se trouvent, pour parler avec plus de précision, à six heures environ au nord de cette ville, dans le lieu appelé *Arslan-tachi*.

P. 531, n. 1. Voici les figures, empruntées au *Graphic*, que nous annoncions. Les deux dessins principaux (fig. 390 et 391) représentent la fouille telle que l'a vue M. Boscawen. Au plus profond de la tranchée, c'est-à-dire dans la partie de l'excavation qui est la plus éloignée de l'entrée, deux plaques tronquées, débris d'une scène d'adoration ; le bas des deux figures est brisé ; mais il en reste assez pour qu'on en saisisse bien le caractère. Nous avons déjà décrit la déesse ; quant à la prêtresse, elle a le voile sur la tête et sur les épaules ; la draperie qui enveloppe son corps ne laisse à nu que l'avant-bras et tombait certainement jusqu'aux pieds ; mais ce qu'il y a de plus curieux dans son costume, c'est sa ceinture, qui paraît formée de deux cordes nouées par derrière. On reconnaît là la ceinture sacrée, dont parle la lettre attribuée à Jérémie, à la fin de la prophétie de Baruch :

« Les femmes, ayant le corps entouré d'une corde, sont assises sur les chemins[1]. »

Un peu plus loin, dans la tranchée, on voit trois autres figures qui marchent ; là c'est au contraire le bas des corps qui est intact et la partie supérieure qui est détruite. Le personnage du milieu a le vêtement long, qui ne laisse voir que les pieds ; les deux autres portent la tunique courte, terminée en bas par une frange. Une torsade forme le cadre inférieur du bas-relief.

Avec ces figures sous les yeux, on ne saurait conserver le moindre doute sur l'origine hétéenne du palais de Gargamich et des bas-reliefs qui le décorent ; ce n'est pas là l'ouvrage d'un roi ni d'un satrape assyrien ; tout cela fut bâti et sculpté avant que Sargon mît fin à l'indépendance nationale. A côté de la prêtresse, dans le champ, il y a une inscription en caractères hétéens ; nous n'aurions pas cette preuve épigraphique, que l'aspect seul des images suffirait à nous instruire. L'ensemble de la décoration représentait, comme à Iasili-kaïa et à Euiuk, une pompe religieuse. Ce que l'on voit du vêtement de la prêtresse rappelle les stèles de Marach (fig. 280-281) ; c'est, sinon la même forme de tiare, du moins le même arrangement de la draperie, disposée de manière à couvrir la tête et à envelopper le cou, à la manière du *féredjé* des femmes turques. Même observation pour les figures viriles. Le manteau de celle du milieu fait songer à ce que, dans les bas-reliefs de la Ptérie, nous avons appelé la chasuble (fig. 314 et 328). Les deux autres personnages ont cette tunique courte qui, en Ptérie aussi bien qu'en Phrygie et en Lydie, est comme l'uniforme du guerrier hétéen. Enfin, détail encore plus caractéristique s'il est possible, les pieds sont chaussés de la bottine à pointe recourbée.

Ces bas-reliefs, on le voit, présentaient un très vif intérêt. Il est tout à fait regrettable qu'ils aient été abandonnés dans la fouille et que nous les connaissions seulement par une description et par des croquis très sommaires. On ne peut guère, avec ceux-ci, juger de l'exécution ; il semble pourtant que ces bas-reliefs appartiennent à la même catégorie que ceux de *Saktché-gheuk-sou* (fig. 279),

1. Baruch, VI, 42.

qu'ils soient de ceux où l'on constate le mieux l'influence que l'art assyrien aurait exercée sur la sculpture chez ce peuple destiné à être bientôt conquis et absorbé par les Assyriens; ils appartiendraient aux derniers temps de la vie indépendante des Hétéens.

Les autres croquis ont moins d'intérêt. Un premier dessin (fig. 392) donne une vue, prise du nord-ouest, du *tell de Djerablus,* au bas duque lon aperçoit quelques



390. — Bas-reliefs trouvés à Djerablus. *Graphic,* nº du 11 décembre 1880.

maisons. Étant donnée la différence des procédés graphiques, ce haut tertre, dont le pied baigne dans l'eau, rappelle la vue de Gargamich que le sculpteur assyrien offre à plusieurs reprises dans la représentation des campagnes de Salmanasar III, sur une des plaques de bronze de *Balawat* (*The bronze ornaments of the gates of Balawat*, plaque E, 3). Le plan de la ville (fig. 393) est bien sommaire; on y saisit pourtant certains traits qui ont leur importance. Le tertre qui portait les palais et les temples, ici comme à Babylone et dans les cités riveraines du Tigre, se dressait au bord même du fleuve; celui-ci réfléchissait les édifices bâtis sur cette colline artificielle et faisait monter sa fraîcheur jusqu'aux habitants de ces demeures. Un mur, qui vient aboutir à l'Euphrate, entourait, des deux côtés

de ce tertre, un assez vaste espace; il y a encore sur le sol la trace des larges fossés où l'on avait versé les eaux du fleuve. Le plan de la fouille principale (fig. 394) n'est pas très clair; il semble pourtant que l'on distingue, à droite, trois chambres, et, au milieu, le long corridor dont parle la description.

P. 535, n. 3. Voici encore quelques indications recueillies par la *Wolfe expedition to Asia Minor,* que j'emprunte aux lettres de M. Sterrett. A deux heures



391. — Bas-reliefs trouvés à Djerablus. *Graphic,* n° du 11 décembre 1880.

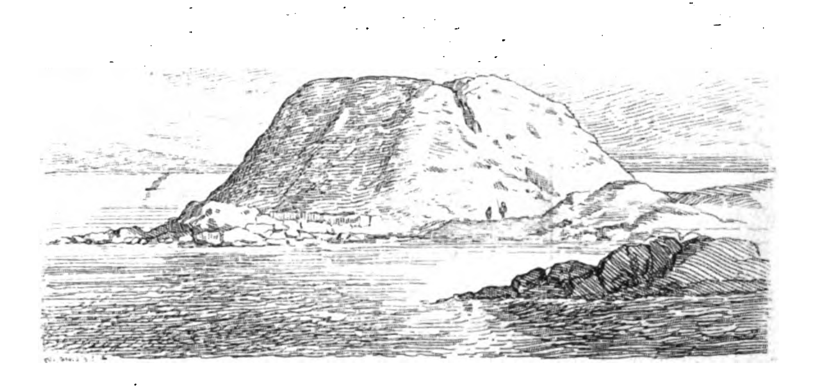
environ au nord de l'*Arslan-tachi* de la Cataonie, sur la route de *Derende,* la mission photographia un lion en basalte noir, d'aspect très antique. A *Isgin,* village qui est à une heure et demie vers l'ouest d'*Albistan,* le Révérend Henry Warden, missionnaire américain à *Marach,* a trouvé et copié une inscription hétéenne qui couvrait les quatre côtés d'une stèle quadrangulaire. Une exploration méthodique de l'ancienne Cataonie donnerait certainement des résultats importants; elle permettrait de beaucoup ajouter au recueil des inscriptions et des sculptures hétéennes.

P. 537. Le caractère de la construction du *Deunuk-tach* est assez bien indiqué dans une des planches de l'ouvrage inachevé et d'un usage si incommode dont M. Trémaux avait commencé la publication sous ce titre : *Exploration archéolo-*

gique en Asie Mineure (in-f°, Hachette, sans date). C'est dans la planche qui est numérotée : *Tarse*, 3.

P. 576. Les trois dernières lignes sont une note qui, par erreur, s'est ajoutée au texte.

P. 733. M. Radet, membre de l'École française d'Athènes, a visité le monument d'Eflatoun-bounar au printemps de 1885; il le décrit dans le mémoire intitulé *Voyage en Karamanie* qui a été soumis à l'Académie des Inscriptions en 1886 (p. 54-58 du manuscrit). Ses observations confirment celles de M. Ramsay. Il donne à peu près les mêmes dimensions, mais il est le seul à remarquer que la façade a une forme légèrement pyramidale; elle aurait 7 mètres à la base, et 6^{m},80 au sommet. Quant aux figures colossales des deux piliers, il n'y voit pas non plus ces bras levés, avec le mouvement de ceux des cariatides, que donne notre dessin; lui aussi, il croit à un couple divin, la figure de droite lui paraît celle d'une divinité féminine, « dont la tête est appuyée contre une sorte de disque qui déborde

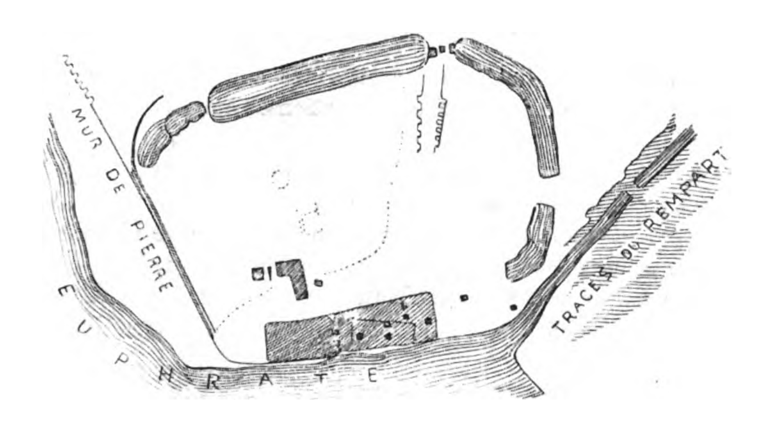


392. — Vue du tertre de Djerablus. *Graphic*, 1880.

de tous les côtés à la manière d'une auréole ». C'est bien cette coiffure hathorique dont nous soupçonnions la présence. M. Radet énonce une conjecture que nous avait suggérée la vue du dessin et de la photographie; pour lui, l'énorme bloc qui forme aujourd'hui le haut de la façade était autrefois surmonté d'un couronnement dont il croit retrouver une partie tout au moins dans la grande pierre, longue de 5^{m},25, qui est maçonnée dans la digue; ce bloc, dit-il, est arrondi dans sa partie supérieure, et il renferme trois niches qui ont pu contenir des idoles; on aimerait trouver là des mesures et un croquis. Où M. Radet ne s'accorde avec aucun des voyageurs qui ont visité Eflatoun, c'est quand il affirme qu'il n'y a pas la place d'une salle entre l'envers du mur et le pied du talus; il a l'air de dire que l'édifice aurait consisté uniquement en un mur à face sculptée. C'est bien peu vraisemblable, et cette hypothèse est d'ailleurs démentie par l'état des lieux. Les blocs accumulés en arrière ne s'expliquent que comme les débris des murs qui formaient les trois autres côtés du rectangle et une partie d'un de ces murs est d'ailleurs encore debout. Enfin M. Ramsay a retrouvé un bloc qui, par sa taille, paraît bien indiquer une fenêtre dont la place ne peut être cherchée que dans un de ces murs.

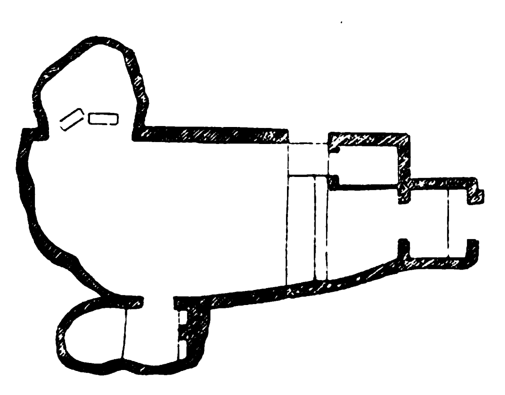
P. 767. On parle d'une collection de ces sceaux qui existerait entre les mains de M. Greville Chester (renseignement fourni par M. Sayce).

P. 769. M. Imhoof Blumner possède un cylindre qui ressemble beaucoup, comme disposition générale, à notre nº 378. La disposition générale est presque



393. — Plan des ruines à Djerablus. *Graphic*, 1880.

pareille. Mêmes petits personnages sous une torsade horizontale; mêmes deux grands personnages affrontés et séparés par une tête de bœuf. Il y a pourtant des différences. On compte quatre personnages au lieu de trois, dans la scène principale, et aucun d'eux n'a la tunique courte; deux portent le costume assyrien, et deux la robe chaldéenne à volants. Les oiseaux sont remplacés, au-dessus de la torsade, par deux sphinx ailés, accroupis. Dans le champ, pas de grenouilles, mais une croix ansée et un astre encadré dans un croissant. Jamais on n'aura l'idée de voir ici un monument hétéen, et ce cylindre ressemble tant à celui du Louvre qu'il l'entraîne en quelque sorte avec lui, qu'il nous dispose à assigner aux deux monuments la même origine, à les croire l'un et l'autre nés sur les rives de l'Euphrate. D'après ce que m'écrit M. Imhoof-Blumner, son cylindre a fait partie de la collection de feu le docteur Barnabey, qui l'avait formée à Alep; cet amateur a tiré de Bagdad et des environs la plupart des pièces de son cabinet; d'autres lui venaient de Damas; mais il n'est pas vraisemblable que l'Anatolie lui ait beaucoup fourni.



394. — Plan de la fouille à Djerablus. *Graphic*, 1886.

P. 774. C'est volontairement que nous n'avons pas ajouté à la liste des monuments hétéens de l'Asie Mineure occidentale la pierre découverte à *Ak-hissar*, l'ancienne Thyatire, par M. Ar. Fontrier, en 1885. Elle a la forme d'une pyramide

à quatre faces et sert de support à la colonne de bois d'un khan. J'en ai entre les mains une photographie qui m'avait été envoyée par l'auteur de la découverte; mais, pas plus que M. Sayce, je ne reconnais pas des caractères hétéens dans ce que je distingue sur les épreuves. Au contraire, M. Oppert a reconnu avec toute certitude une inscription hétéenne dans un des calques, aujourd'hui conservés au Vatican, que le P. Ryllo, de la Société de Jésus, a rapportés de Mésopotamie. (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1882, p. 278.)

P. 786, l. 16. La nation hétéenne paraît s'être constituée plus tôt qu'on ne l'avait cru d'abord, en étudiant les textes égyptiens. Voici une note que me remet à ce sujet M. Maspero :

Sous le règne de Toutmès Ier, les Khiti avaient déjà, dans la Syrie septentrionale, la situation qu'ils y occupent au temps de la XIXe dynastie. Voici ce qui résulte des fragments de la table statistique de Karnak et de l'inscription d'Anemenhib (*Mélanges égyptologiques* de Chabas, 3e série, t. II) :

1. Toutmès Ier avait pénétré jusqu'à Gargamich. Il avait *planté sa stèle de victoire au passage de l'Euphrate*, et Toutmès III l'y retrouva dans une de ses campagnes.

2. Les Khiti étaient, à cette époque, maîtres de tout le Naharana. Celles de leurs villes dont le nom se laisse encore identifier nous les montrent dès lors en possession du pays où les Assyriens les trouvèrent plus tard. Ce sont Dour-baniti (*Deïr-el-banat*), Tounipa (*Tinnab* près d'Alep), Tourmanna (*Tourmanin*), Khazaza (*Azaz*), Ourima (Οὔριμα γίγαντος), etc.

3. Il n'est pas certain que sous Thoutmès III les Khiti aient eu la suzeraineté sur Cadech. On peut néanmoins l'inférer de tout le contexte du récit des campagnes d'Anemenhib.



INDEX ALPHABÉTIQUE

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

ET DES CULS-DE-LAMPE

I

PLANCHES HORS TEXTE

II

CULS-DE-LAMPE

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

Chapitre III. — Revers d'une monnaie d'Ananus.

Chapitre IV. — Avers d'une monnaie d'Éléazar.

Chapitre V. — Revers d'une monnaie d'Éléazar.

Chapitre VI. — Pendant d'oreille phénicien. Musée Britannique.

LIVRE SIXIÈME.

Chapitre I. — Sceau d'argile avec caractères hétéens.

Chapitre II. — Sceau d'argile avec caractères hétéens.

Chapitre III. — Sceau d'argile avec caractères hétéens.

Chapitre IV. — Boucle d'oreille en or. Louvre.

Chapitre V. — Cône avec caractères hétéens.

Additions et corrections. — Monnaie de Simon ben Giora.

TABLE DES FIGURES ET PLANS

INSÉRÉS DANS LE TEXTE



FIN DE LA TABLE DES FIGURES ET PLANS INSÉRÉS DANS LE TEXTE

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE QUATRIÈME

LA SARDAIGNE

LIVRE CINQUIÈME

LA JUDÉE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

LIVRE SIXIÈME

LES HÉTÉENS

LA SYRIE SEPTENTRIONALE ET LA CAPPADOCE

CHAPITRE PREMIER



CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

